

1) Le sacré , le 31 juillet 1947

Nous vivons dans un monde plus profondément enraciné dans le réel que nous ne croyons.
Jacob, arrivant en haut de l'échelle, s'écrie : "Je ne savais pas que Dieu était là". Pourquoi sommes-nous si aveugles ?

1) En nous, un énorme abus du sacré (qui se confond avec le rituel).

Exemple : il est difficile d'assister quotidiennement à la messe. Il faut que notre vie soit très imprégnée de la présence de Dieu pour que cela ne tourne pas à la routine.

Ce qui empêche le sacré de disparaître, c'est de faire de la messe la rencontre fraternelle des chrétiens de la paroisse. Pour redécouvrir le sacré, l'effort de fraternité est indispensable.

La solitude en Dieu est par certains côtés inhumaine. Dans la fraternité, on n'a qu'un même coeur et une même âme. Alors le sacré est plus facile à retrouver.

Un geste qui ne doit pas être plaqué, c'est bien sûr le baiser de paix. Si la vie est à la fois effort pénible et support mutuel, alors le baiser de paix prend tout son sens.

2) Les seuls appelés par le Seigneur sont ceux qui sont lourdement chargés.

C'est peu de chose de se supporter mutuellement quand on ne se porte pas mutuellement. La fatigue est la source du véritable spirituel.

Nous confondons souvent le spirituel et le goût de la vie. La joie n'est que seconde dans la vie spirituelle, le sens de Dieu est premier. Être capable, après 20 siècles, de reprendre un geste, celui de Jésus.

Il est fréquent que nous soyons touchés psychologiquement par un pèlerinage aux sanctuaires que par la présence eucharistique. Pour comprendre cette présence de Dieu dans l'eucharistie, il faut comprendre cette absence de Dieu dans le monde actuel, désert dans lequel nous vivons qui, par différenciation, nous permet de prendre contact avec cette présence.

Allègement du champ commun qui permet de dépasser la pesanteur du travail.

Le plus grand service qu'on puisse rendre à quelqu'un, c'est de lui révéler un peu de sacré.

L'homme véritable est celui de certaines heures de l'existence. Le reste du temps, nous n'existons pas ou seulement quand le sacré nous apparaît. Le reste du temps, nous sommes des hommes sociaux, c'est-à-dire des hommes qui n'existent pas.

On fait des progrès dans la vie spirituelle quand on n'aspire plus aux moments de loisir. L'homme, qui est fait pour la vie contemplative, y aspire de toutes ses forces.

N.B. Ce sont bien les paroles de Marcel Légaut mais, relisant ces vieilles notes, je ne vois pas toujours le lien existant entre deux paragraphes. Il est possible que cette reconstitution ne soit pas très juste. S'il existait d'autres témoignages sur cette séance, demander à Anne Jarnet, Nicole Chassaing, le rapprochement nous éclairerait sans doute.

2) La pureté, le 29 août 1947

On ne peut confondre la pureté d'intention et la pureté d'action. Il s'agit de servir avec des moyens qui soient le moins possible entachés par nos fautes ou celle des autres.

On ne doit pas agir dans un but différent de celui qu'on affiche.

On ne peut acquérir cette pureté que par une connaissance de soi qui se développe progressivement. Elle est liée à la lucidité.

Pour l'action, il s'agit d'utiliser des moyens purs mais ces moyens sont relatifs à une société. Dans une société pécheresse, il y a peu de moyens qui soient purs.

Si l'on utilise pour le bien de l'argent légalement acquis, il n'y a pas d'injustice morale mais cet argent est à l'origine du mal que nous voulons soigner. L'intention est pure mais elle recouvre des moyens impurs. L'aspect légal simplifie nos intentions et les fausse. La pureté a les exigences de la grâce et de l'amour.

L'identification entre réglementation et moral finit par fausser le sens moral.

La morale laïque s'appuie sur la loi et la morale religieuse, sur la fidélité. Donc il faut distinguer de plus en plus entre légal et moral, le légal nous rendant esclaves.

On ne peut pas se faire une conception idéalisée de la société. En réalité, il y a ceux qui gagnent leur vie à la sueur de leur front et ceux qui profitent d'un état de choses pour se donner à la vie intellectuelle. Il faut une quantité formidable de travail seulement pour se nourrir. Voyons le nombre d'opérations nécessaires pour obtenir ce morceau de pain que nous mangeons.

Dans l'ordre spirituel, on confond le fait et l'idéal.

Les avantages que nous possédons, nous les avons justement gagnés mais, comme ils ne sont pas reconnus par le tout dont nous faisons partie, nous devons y renoncer.

Mais la vie ne supporte pas la pleine lumière. Il faut reconnaître l'impureté où nous gisons mais cela ne nous conduira pas au désespoir. C'est le moralisme qui est antireligieux. Seulement, cette lucidité pourra bouleverser notre vie. Beaucoup de choses peuvent changer dans notre vie pour la rendre plus pure mais il y aura toujours une dualité à porter en toute lucidité, une contradiction entre l'intention et la vie possible.

Il s'agit de pactiser le moins possible avec l'injustice du monde.

Apprenez-moi, Seigneur, à porter l'esprit de lucidité sur ma misère !

Le seul qui soit pur, c'est le mendiant. (Rires dans l'assemblée et Légaut ajoute : s'il y est appelé).

C'est la multiplicité de nos besoins qui multiplie nos complicités.

Inadaptation au monde ? Oui, le spirituel est l'inadapté par excellence. Son action sur les autres consiste, non à s'adapter à eux, mais à s'agréger d'autres inadaptés.

3) Les paroles vraies, 7 septembre 1947

Nous sommes des êtres séparés les uns des autres. L'essentiel de notre être échappe aux autres et nous échappe à nous-mêmes.

Sommes-nous endormis ou chloroformés ? Nous ne sommes pas conscients de ce que nous sommes.

Il est rare que nous puissions dire une parole vraie, une parole qui sort d'un être réel pour atteindre un être réel, une parole qui ne soit pas la conséquence de ce qu'est l'autre ou de nos lectures, une parole arrachée du coeur de l'un qui aille au coeur de l'autre.

Ce qui sépare les âmes ne tient pas à la condition sociale ou à l'atavisme. Il arrive parfois que nous communiquions par des blessures, rarement par des ouvertures.

Comment dire une parole vraie ?

Pourtant il n'y a pas d'autre apostolat que celui des paroles vraies, le reste n'est que séduction. On peut y atteindre parfois sous le coup de la peine ou de la peur.

Comment arriver à son être véritable ?

La pratique religieuse, au lieu de créer en nous cette inquiétude qui est proprement d'ordre religieux, nous donne une demie satisfaction et par là nous trahit.

Le monde n'existe pour l'homme que dans la mesure où existent entre Dieu et l'homme les liens de la charité. La fidélité du dehors n'est pas la vraie fidélité à Dieu.

La charité entre l'homme et Dieu et aussi envers le prochain. Il ne s'agit pas d'aimer comme on aime quelqu'un qui est aimable. C'est la conséquence de l'amour qu'on a pour Dieu et non la conséquence des sentiments qu'on a naturellement les uns pour les autres.

Aimer comme Jésus aime.

Aimer les hommes en croyants qu'ils sont capables de vie éternelle, car il ne suffit pas d'être présent à l'heure où l'autre attend le message. Si une fibre peut vibrer dans ceux qui n'existent pas encore, ce ne sera pas au contact des gens qui leur ressemblent mais au contact d'êtres qui vivent déjà d'une vie vraie.

La première condition pour devenir un être spirituel capable d'apporter aux autres, c'est d'être nous-mêmes.

La vraie vie, c'est le résumé des heures où nous sommes vraiment.

Il s'agit pour nous d'entrer dans notre propre éternité.

«Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume». Combien de fois cette parole du Seigneur a-t-elle été reprise par les premiers disciples lorsque, après la mort du Christ, ils se retrouvaient entre eux, isolés par leur foi et leur amour au milieu de la multitude des Juifs et des païens. Ce monde, à qui ils devaient porter la bonne nouvelle avant que cette génération ne passe, qu'il leur était donc étranger avec sa foule innombrable, son inertie millénaire, son matérialisme profondément enraciné dans toute chair, son aveuglement spirituel! Qu'il leur paraissait inabordable, ce monde avec ses traditions au niveau des goûts naturels ou pervers de chacun, avec ses aspirations dévoyées par quel principe initial d'erreur et de péché. Car si tout homme est marqué du sceau de Dieu, qu'elle est profonde et invisible, qu'elle est enfouie et difficile à rendre à la lumière, cette bienheureuse image, en qui le Tout-Puissant peut se complaire et qui fait l'homme capable de devenir enfant de Dieu!

Ces disciples cependant avaient eu le bonheur inouï de connaître Jésus, de l'entendre, de le voir faire ses miracles dont les Évangiles sont la chronique extasiée et toute simple. Ils avaient été avec lui sur les chemins de Judée et de Galilée. Ils étaient définitivement marqués par ces souvenirs ineffaçables. Pour croire en l'avenir social de cette Église qu'ils formaient, petit troupeau, ils n'avaient qu'à se ressouvenir ensemble de ces trois années merveilleuses et incompréhensibles, que rien dans leur passé ne les avait préparés à vivre, que leur présent même ne pouvait porter sans qu'ils s'enracinent à nouveau dans l'adoration qui leur était si spontanée quand il était avec eux.

Depuis, vingt siècles se sont écoulés. Seigneur, vous êtes présent en ce XXe siècle comme vous l'étiez jadis au milieu de vos disciples. Nous le savons par la foi. Mais venez au secours de notre impuissance à croire. Nous croyons et nous ne savons pas de quelle ferveur notre foi devrait brûler. Il nous est plus naturel d'être crédule ou sentimental que croyant. Et notre imagination est si terrestre, notre sens du surnaturel si engourdi, que tout se passe comme si nous ne croyions pas. Notre foi n'arrive pas à être autre chose qu'une opinion, notre fidélité qu'une routine, notre espérance qu'un souhait, auquel on n'attache pas plus d'importance pratique qu'il ne faut dans la conduite de la vie.

Vingt siècles nous séparent de vous, Jésus, avec les fautes des chrétiens (interminable procession!), avec les déviations presque fatales dans l'esprit trop humain des hommes qui peu à peu viennent fausser jusqu'à l'essentiel du mystère chrétien, avec deux mille ans de contagion du monde pour lequel le Christ n'a pas prié, avec les contaminations que les inventions humaines, toujours idolâtrées, apportent à la pureté enfantine de la Foi. Est-ce en vain et faussement qu'aujourd'hui nous nous sentons dans les ténèbres, comme les Juifs les plus spirituels de l'Ancien Testament ? Nous nous réclamons de vous en esprit et en vérité, seulement ou presque, aux heures les plus lucides de notre dérégulation. Notre prière est alors des plus authentiques. Et c'est pour vous tendre, de très loin, une main qui appelle dans la nuit, qui cherche à vous saisir, invisible derrière tant de voiles accumulés par ces vingt siècles d'histoire humaine ! Oh ! Rédempteur des hommes! Mais combien rares, Seigneur, sont les moments où votre intimité se fait douce comme celle de la famille après le travail du jour, autour de la table du soir. Entre-temps, c'est-à-dire le plus souvent, nous portons notre profession chrétienne sans y penser, comme d'autres portent leur tempérament, les habitudes de leur famille, les coutumes de leur pays. Seigneur, vous êtes présent parmi nous comme il y a vingt siècles. Mais pourquoi donc nos cœurs ne sont-ils pas ardents au-dedans de nous comme ceux des disciples d'Emmaüs ? Mais pourquoi les miracles que vous avez promis à vos disciples nous ont-ils délaissés ? Mais pourquoi nous sentons-nous terriblement vieux dans ce monde sans issue, comme si vous n'étiez pas celui qui peut rendre toute chose nouvelle ? Mais pourquoi lorsque nous croyons encore à l'avenir de ce monde, le faisons-nous de telle façon que tout incroyant peut faire sien notre idéal, comme si le Christ n'y était qu'un ornement supplémentaire, un motif de rhétorique ou une entité philosophique si abstraite que l'Évangile ne saurait l'incarner ?

Car voilà bien notre malheur. Nous sommes si peu avec vous, Jésus. que nous sommes, comme les autres, comme ceux qui ne se réclament pas de vous. Nous en sommes arrivés par un jeu de dégradations invisibles, que souvent nos désirs de propagandistes ont su masquer, à être terriblement de ce monde, et si peu de la cité de Dieu, que lorsque votre nom vient sur nos lèvres, quand nous parlons de vous, on entend plutôt un historien ou un philosophe qu'un disciple. Nos vies, dans l'essentiel, sont semblables à celles que nous aurions si nous n'étions pas chrétiens. Nos activités professionnelles, nos opinions politiques, nos conceptions sociales, nos aspirations mondiales et cosmiques sont si peu influencées par Jésus de Nazareth, le fils de Marie, le Prophète de Dieu, que nous n'en tiendrions pas d'autres si nous étions de ceux qui ne croient pas. Et c'est tellement vrai que trop souvent, hélas! lorsque la vie nous prend avec ses terribles exigences charnelles, notre christianisme s'effondre comme une façade fragile, et nous nous faisons comme ceux qui n'ont ni

Dieu, ni lois.

Ah! Seigneur, où est le petit troupeau de vos disciples dans cette masse immense, indifférenciée, d'incroyants et de peu croyants ? Où est ce petit troupeau de vos amis, dont vous avez traversé la vie une fois pour toutes, et qui sont si définitivement marqués par votre passage que si la fatigue ou la faiblesse les poussaient à oublier, ils n'auraient, pour en retrouver l'éclat, qu'à se souvenir de leur jeunesse ? Où est-il que je puisse m'agenouiller avec eux, trouver cette présence que vous avez promise à ceux qui s'assemblent en votre nom, découvrir ces prestiges surnaturels qui feraient que le monde de la matière deviendrait moins réel à mes yeux que la liberté créatrice qui rayonne de votre Personne ?

Sommes-nous des âmes doublement exilées, exilées de ce paradis que l'amour à ses heures suprêmes nous fait concevoir sans nous permettre cependant d'y entrer, exilées de la fraternité chaude et unique des premiers cénacles ? Certes, nous le sommes. Mais il faut que nos vies en portent le regret qui est encore fidélité à notre essentielle destinée, que nos vies portent cet exil avec l'esprit de pénitence qui seul permet à l'espérance de ne pas tomber dans l'illusion ou le sommeil sans intelligence, de ne pas sombrer dans le désespoir, que nos vies ne se bornent pas à bien faire comme le pense notre époque, voire même notre société chrétienne actuelle mais que, poussées par l'insatisfaction radicale de leur condition spirituelle, elles recherchent ce qui, au-delà du convenable ou même du bien, pourrait les faire sortir des ténèbres où elles languissent.

En cette époque où commence à s'écrouler tout édifice que Dieu n'a pas construit, puissions-nous ne pas faire partie des grandes Babylones des foules qui disent «Seigneur, Seigneur», mais que Dieu ne reconnaît pas, des satisfaits d'eux-mêmes et de leur temps, dussions-nous, avant de nous retrouver entre frères, être d'abord des solitaires. Dans notre solitude, nous emporterons la présence de tous ceux que conduit la même recherche, qui se nourrissent de la même attente. «Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume». Seigneur, cette parole est pour nous aussi source de fidélité, pour nous, les chrétiens du temps de l'Exil et de la Dispersion.

MARCEL LEGAUT

Né en 1901, reçu à Polytechnique en 1918. En 1919 entre à Normale (Sciences). Professeur de Mécanique rationnelle à la Faculté des Sciences de Rennes jusqu'en 1939. Mène de front pendant cette période son enseignement scientifique et son apostolat.

En 1940 s'installe dans une ferme abandonnée dans la Drôme, aux Granges de Lesche, par Luc-en-Diois (1.040 m.). Relève ce domaine. Y vit seul avec sa famille, depuis cette date, la vie normale d'un agriculteur. Certains de ses disciples s'en vont parfois le rejoindre l'été.

De l'université...

Nous avons demandé à Marcel Légaut de venir à Rennes, une fois tout au moins, retrouver ses amis et les entretenir de son évolution spirituelle. Il a bien voulu confier le texte de sa conférence à «Dialogues-Ouest» à cause du caractère particulier de notre journal. Nous sommes donc heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs ces lignes émouvantes de sincérité. On comprendra sans peine quelle signification particulière elles prennent dans notre revue.

Il est bien étrange de revenir, après de longues années, dans une ville où l'on a beaucoup vécu. Les souvenirs du passé reprennent au contact des lieux retrouvés une vigueur nouvelle. Mais ils ne sont pas reçus dans un cœur inchangé, de sorte que beaucoup d'entre eux restent en partie inexplicables. Ils cherchent vainement à retrouver leur valeur de jadis. Lorsque j'étais professeur à la Faculté des Sciences de Rennes, j'habitais Paris, et chaque fois que je revenais faire mes cours dans le pays rennais, j'y découvrais la fraîcheur et le calme d'une paisible campagne. Maintenant que je suis paysan sur les flancs d'une pauvre montagne du Haut Diois, dans les Pré-Alpes, à la limite du Dauphiné et de la Provence, je redécouvre Rennes comme une très grande ville, sinon tumultueuse, au moins très peuplée, où le bruit, même le soir, offre quelque contraste avec le silence inviolé de ma solitude.

Mais ce ne sont pas seulement des impressions extérieures et superficielles qui me montrent que quelque chose est changé en moi, d'un changement aussi capital qu'insaisissable.

Serai-je capable aujourd'hui de reprendre ma vie de professeur avec l'intérêt que je portais jadis aux mathématiques et à l'enseignement tel qu'il se pratiquait et se pratique encore actuellement ? Je ne le pense pas. Je me sentirais paradoxalement en exil dans une existence pourtant bien connue et encore aimée. J'aurais l'impression d'être condamné à vivre de façon irréaliste. Si les événements m'obligeaient à un tel retour en arrière, je ne le ferais pas avec l'allégresse du voyageur qui retrouve après une longue absence et des odyssees difficiles la maison natale, mais comme un vaincu, refoulé sur son passé, parce qu'il n'a pas réussi à trouver en lui les forces nécessaires pour rester debout là où il devait vivre.

Comment une telle évolution si profonde, si irréversible, si exactement contraire au sens habituel des itinéraires humains, a-t-elle pu se réaliser ? On m'a demandé de vous le dire. Je voudrais le faire avec sincérité et simplicité, n'ignorant pas qu'il est difficile de parler de soi sans être exagérément ému et loquace, mais sachant aussi, et de plus en plus convaincu qu'il n'y a que des paroles vécues qui méritent d'être dites et entendues. Je voudrais être simplement vrai.

... à la terre : Pourquoi j'ai accepté cette confession ?

Si on m'avait demandé de faire pareille confession à Rennes, il y a quelques années, j'aurais certainement refusé. Bien des raisons m'auraient imposé cette réponse. D'abord, j'aurais eu peur de revenir ici. Je ne suis pas insensible à l'agrément d'une situation particulièrement intelligente et belle. Il y a bien en moi aussi quelque faiblesse pour l'estime générale accordée généreusement aux professeurs d'Université. Sans doute, j'ai perdu le goût de la recherche mathématique, mais j'aime encore et passionnément enseigner. Oui, j'aurais eu peur de me laisser reprendre par mon ancienne vie, mon ancien métier. Tous ces souvenirs, toutes ces habitudes enracinés en moi depuis la jeunesse, pas encore assez mortifiés par le temps et les intérêts différents d'une autre existence, auraient eu sur moi trop de puissance. J'aurais eu peur d'affronter des tentations aussi directes et aussi violentes.

Mais il y a d'autres raisons plus graves. D'abord, il est fort difficile de lever convenablement l'incompatibilité entre faire et dire. On ne change pas de vie pour en faire des reportages, ou bien ce n'est qu'une imposture. En outre, il est fort difficile de ne pas dire plus qu'on fait réellement tant que la persévérance et le temps n'ont pas donné aux petits résultats acquis la grandeur intérieure de ce qui se tient et a consistance en soi. Comment se garder au début de l'entreprise d'amplifier du dehors ses succès pour y faire croire un peu plus, soi-même et les autres. Enfin, il est prudent de ne pas annoncer à l'avance ce que l'on se propose de réaliser car c'est rarement ce que l'on fera vraiment. En vérité, on ignore toujours où l'on va quand on se lève pour partir. La non observance de ces règles élémentaires et essentielles est trop fréquente. Vous savez quel déluge de vanités et de propos stériles en découle.

Cependant, j'ai accepté de parler parce que déjà dix ans se sont écoulés depuis mon départ de Rennes. Depuis huit ans déjà j'ai abandonné ma chaire de Faculté. Je viens faire la pause parmi vous, une courte pause. Et bientôt je retournerai à mon nouveau pays et à ma nouvelle vie. C'est aussi que je deviens vieux. On vieillit vite à faire un travail solitaire, à contre-courant de la société; un travail trop lourd pour ses épaules, auquel le passé n'a pas directement préparé. La vieillesse, c'est l'heure de philosopher. Comprendre sa vie, se l'expliquer - non la justifier -, la saisir dans sa logique interne, dans sa fidélité profonde, dans sa vérité individuelle qui contient une vérité d'ordre universel d'autant plus vaste et éternelle qu'on l'a plus fortement et plus lucidement vécue. Aussi mon but n'est pas du tout de vous amuser en vous contant une drôle d'histoire, pittoresque et peu banale. Mais de vous introduire à cette occasion dans le sérieux de la vie humaine, qui existe dans toute existence digne d'être vécue et sans lequel le monde ne serait qu'un dérisoire et affreux désert spirituel.

«Je croyais être un homme, je n'étais qu'un cérébral»

Le point de départ visible de mon évolution actuelle date de la guerre de 1939-40. J'étais alors officier dans un groupe de défense contre avions. Parti lieutenant en septembre 1939, promu capitaine quelques jours après la mobilisation, je me suis trouvé par le hasard des circonstances à la tête d'un groupe d'artillerie au bout de quelques semaines. Moi, pauvre professeur de mathématiques, timide célibataire, n'ayant vécu qu'avec mes livres et que dans mon milieu d'intellectuels et d'étudiants, j'étais sans coup férir, responsable d'une troupe importante d'hommes que je devais commander. Le monde universitaire est très fermé sur soi, quoiqu'il se pique souvent d'être universel. Il est universel par ses idées, mais c'est une universalité de pauvreté. L'homme de la rue lui est plus inconnu que les hommes préhistoriques le sont à un paléontologue. Cette ouverture brutale sur le réel humain me révéla mes déficiences de caractère beaucoup mieux que l'examen de conscience le plus attentif. Je croyais être un adulte, je n'étais qu'un enfant de cœur ! Commander, cela voulait dire pour moi, conseiller. Se faire obéir signifiait prier poliment et à l'occasion faire moi-même le travail. Parler aux hommes, c'était donner une conférence. La peur de prendre des initiatives sans être couvert par ses supérieurs, la peur du risque, la peur tout court. Mon impuissance à être un vrai chef n'avait d'égal que mon absolue impréparation aux cruautés de la guerre. Il y a un pacifisme qui est une forme sociale de la charité, qui est de l'essence même du christianisme. La croix de Jésus-Christ vient le sanctionner. Il ne faut pas séparer la Paix du Christ de sa Croix. Avec ce signe-là, nul ne peut confondre cet authentique pacifisme avec celui qui n'est que le fruit inavoué de la crainte, du féroce désir de vivre et de vivre pour soi, du vieillissement de la race condamnée à l'esclavage. Mon impuissance, hélas ! était bien de cet ordre, Je croyais être un homme. Je n'étais qu'un cérébral d'une civilisation en voie de décrépitude. Certes, je n'étais pas le seul. Autour de moi, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, ce même défaut de caractère, ou son équivalent se manifestait avec une évidence aussi impérieuse que cruelle. Mon impuissance personnelle n'en était rendue que plus difficile à refuser et à guérir.

J'avais la prétention d'enseigner et, sorti de mon bureau et du cercle étroit de mon milieu, je n'étais plus qu'un timide et un peureux sans caractère. Cette très grave carence ne pesait-elle pas obscurément et fatalement aussi sur l'ensemble des étudiants à qui l'Université apporte, admettons-le pour faire court, les lumières de la science et de la sagesse humaine, mais cela dans un cadre d'existence, dans une atmosphère abstraite toujours en dehors de la vie, et parfois en opposition avec elle ?

Dès lors, je résolus de chercher remède à cet état d'infériorité qui allait jusqu'à mettre en cause la valeur de ma vie et de mon enseignement lui-même. C'était le temps de l'armistice. Le désastre national n'avait fait qu'accentuer les jugements pessimistes que, pendant la « drôle de guerre », j'avais dû porter sur moi et les autres. Le malheur de la Patrie brisait tous les cadres de nos vies, tout ce qui les limite ou les canalise par la secrète force de l'habitude et du conforme social. On pouvait tout car on n'avait plus rien à soi de certain. On était libre, de cette liberté qu'accorde généreusement la pauvreté quand celle-ci ne se fait pas trop pesante pour écraser. Ce que je n'aurais pas osé décider et faire par des temps plus heureux était alors relativement facile. Je voulais redevenir professeur de Faculté, mais je me refusais à l'être comme avant guerre. Je voulais avoir un travail manuel qui serve de contrepoids au caractère uniquement abstrait de mon enseignement et de ma vie. Je ne voulais plus être auprès de mes étudiants un professeur, sans doute sympathique et pas trop pontifiant, mais encore universitaire suivant le gabarit classique. Je voulais qu'en dehors des heures de cours de travail personnel, mes élèves viennent travailler manuellement avec moi, en équipe, de façon que l'union équilibrée de ces deux formes d'activité soient pour eux et pour moi le point de départ d'une vie humaine complète, nous arrachant à l'impuissance des cerveaux spécialisés. D'une façon plus précise, je désirais qu'au début de leurs études supérieures, pour la préparation de leurs premiers certificats de Mathématiques, mes étudiants partagent avec moi la vie exacte où le travail manuel mérite et authentifie le travail de l'esprit.

J'allai au Ministère

J'allai au Ministère. Je trouvais le Directeur de l'Enseignement Supérieur, paternellement installé dans une salle de classe d'école primaire à Vichy. Je lui exposais mes projets. Et comme à ce moment-là, l'administration, dans sa déconfiture, avait retrouvé une nouvelle jeunesse, tout était concevable et méritait d'être tenté. Après avoir envisagé diverses solutions, en particulier celle d'un congé à demi traitement qui m'aurait permis un an d'apprentissage comme ouvrier agricole, il fut décidé que j'irais en zone libre, détaché à la Faculté des Sciences de Lyon, afin que je puisse m'établir en montagne, dans un domaine pas trop éloigné de l'Université. J'achetais alors un hameau abandonné depuis une vingtaine d'années, à mille mètres d'altitude, et m'y installais avec ma femme, au début de l'hiver 1940. Je commençais ainsi ma vie complète de professeur et de paysan. J'allais à Lyon chaque semaine faire mes cours à la Faculté. A mon retour, mon voisin le plus proche, à plus d'un kilomètre de chez moi, m'aidait fraternellement de toute façon : m'apprenait à labourer, à façonner la terre, à semer, à moissonner, à gouverner un troupeau de moutons. Les vacances, aidé par quelques-uns de mes étudiants, je reconstruisis deux maisons en ruine du hameau.

Certes, ce ne fut pas un départ sans foi ni enthousiasme. Ce qui m'aurait paru invraisemblable, impensable même quelques années avant, se réalisait. La voie était ouverte. Je m'y engouffrai. Cependant, la route se montra rapidement plus longue que je ne l'aurais prévue, plus dure aussi. Elle ne devait pas conduire au but qui semblait tout proche, sans d'immenses détours. Les difficultés abondèrent et surabondèrent. A tel point que la réalisation de mon projet initial s'éloignait à mesure que j'avancais. La fatigue physique, la tension nerveuse pour faire face sans trêve à des travaux et à des situations continuellement nouvelles que les errements rendaient encore plus difficiles, ne favorisaient nullement la naissance du climat équilibré que je souhaitais pour mon activité intellectuelle et celle de mes élèves. Déjà il n'était pas aisé, dans ces conditions, d'assurer simultanément et de façon convenable ma tâche de professeur et celle de paysan. Un étudiant n'aurait jamais pu, vivant ainsi avec moi, ne pas sacrifier ses études. L'harmonieux symbole entre les deux activités intellectuelles et manuelles était trop manifestement de l'ordre de l'utopie à ce stade de réalisation de mon projet.

Sans doute, ces difficultés provenaient d'abord de ma totale impréparation au travail des champs. Mais elles s'accumulaient pour une autre raison plus grave et surtout plus durable. J'aurais désiré m'établir en montagne, car j'estimais nécessaire, pour la tonicité de ma vie intellectuelle et de celle de mes étudiants, l'admirable cadre spirituel des étendues vierges et immenses. En cela, je ne m'étais nullement trompé. Mais j'avais sous-estimé puérilement les difficultés qui formaient la rançon d'un tel privilège. La remise en culture de terres abandonnées depuis si longtemps, endormies, ensauvagées, situées dans des lieux d'accès difficile, est une entreprise dont ne voudrait nul cultivateur rassi et averti. Il y fallait ma foi et ma candeur. Je puis vous assurer aujourd'hui que ma foi demeure, mais que, désormais, ma candeur est nettement en décroissance, au moins sur ce chapitre.

La résistance des bureaux

Quoiqu'il en soit, chaque année, j'essayais d'intéresser le Ministère à ma tentative par un rapport aussi explicite que possible. Sans doute, le moindre intérêt, le moindre encouragement, la moindre aide matérielle m'auraient conforté puissamment pour fixer les obstacles que mes seuls moyens ne pouvaient pas franchir. Mais l'administration s'était ressaisie. Elle avait déjà repris ses sereines et paisibles traditions bureaucratiques. Elle était beaucoup plus soucieuse de former des commissions chargées de réformer périodiquement les programmes d'études, que d'essayer de porter remède à un mal qu'elle ignorait parce qu'elle en est une victime de choix. Je n'étais pas suivi. J'étais trop en flèche dans cette action réformatrice que j'avais le mauvais esprit de croire plus urgente et plus efficace que les changements dans le régime des certificats et des licences. Professeur et paysan sans compagnon, je ne réussissais pas à réaliser ce que je voulais faire. Je ne pensais même pas raisonnablement nourrir l'espoir d'y arriver prochainement. Je conservais fermement en moi cette foi et ce désir. Mais il était trop clair qu'il me fallait d'abord mériter par la ténacité et l'endurance dans ma solitude ce qui, j'en suis convaincu, deviendra convenablement transformé et adapté, la vie nouvelle de l'Enseignement où il faudra bien, coûte que coûte, s'engager un jour. Cependant ces années, par le changement radical d'existence qu'elles m'avaient imposé, m'apportèrent des lumières nouvelles capitales. Mes premières intuitions, fidèlement et fortement suivies, me conduisirent à une vision beaucoup plus complète de ce qu'il faudrait vivre pour enfin découvrir, au-delà des mœurs et des préjugés de notre temps, les conditions plus exactement favorables d'une existence authentiquement intellectuelle et vigoureusement humaine. Lorsqu'on commence à abandonner les chemins battus, on s'imagine ne devoir que très peu s'en écarter. Mais si la première chaîne n'est brisée qu'avec effort, les autres tombent ensuite beaucoup plus aisément, chacune à leur tour. On s'enfonce dans l'inconnu. Certains jugeraient qu'on va à la dérive. D'autres plus justement, je pense, feront de cet éloignement la marche fidèle à l'Étoile. Je voudrais maintenant vous dire les étapes suivantes de ma vie et de ma pensée.

Être à la fois intellectuel et paysan

Quand je m'étais installé à Lesches-en-Diois, je ne pensais pas quitter mon métier, ni mon milieu social. Bien au contraire, j'étais alors principalement guidé par des préoccupations éducatives. En faisant ce premier pas, j'aurais pu rester un châtelain consacrant quelques heures chaque jour à une distraction manuelle intelligente et utile. Les circonstances avaient exigé de moi beaucoup plus. J'étais entré vraiment, autant que cela est possible pour un début et quand on vient de si loin, parmi ceux qui travaillent et peinent pour gagner très modestement le pain de leur famille. Quelle découverte pour un fils de fonctionnaire, élevé dans les filières les plus classiques de l'enseignement, protégé dès le commencement contre tous les soucis matériels, tant par la sollicitude familiale que par l'organisation sociale, fonctionnaire lui-même ! Quelle découverte pour un homme qui n'aurait jamais manqué de rien que les précarités d'un budget paysan et toutes les privations qu'il impose ! Quelle découverte pour un citadin du siècle de l'abondance et des loisirs, l'immense travail, inconcevable, impossible à imiter, miracle de ténacité et d'endurance, fait par les anciens de mon nouveau pays pour conquérir leurs difficiles champs sur l'immense forêt et les landes ingrates.

Pourrais-je isoler les qualités de cette race montagnarde, si virile et par de multiples aspects si humaine, de leurs conditions actuelles d'existence et de celles pas très lointaines encore de leurs ancêtres ? Le travail de la terre, certes, complétait et corrigeait heureusement les excès d'abstraction et les manques de virilité d'une vie trop confinée dans les livres et un milieu social fermé. Mais d'absolue nécessité, pour donner à ce travail sa plénière efficacité humaine, il fallait l'accomplir dans le climat particulier où le risque sous toutes ses faces, économique ou autres, est une note dominante.

Le fonctionnaire contre l'homme

Je savais déjà qu'être un intellectuel spécialisé constitue une grosse hypothèque pour atteindre la structure de l'homme complet. Je comprenais maintenant qu'être fonctionnaire était aussi une condition défavorable pour former un caractère vraiment viril. La sécurité matérielle du fonctionnaire, semblable à celle du petit ou du gros rentier de jadis, favorise perfidement l'insensible apprentissage de la servitude. Toucher régulièrement un traitement à la fin de chaque mois, par la voie abstraite d'un chèque postal, sans qu'il y ait un rapport visible et concret entre le travail fourni et la rémunération, supprime l'aiguillon qui procure non seulement au labueur, mais encore à toute la vie, sa pleine capacité d'initiative et de ténacité. Bien peu d'hommes, en effet, ne s'endorment pas quand la nécessité n'est pas là pour leur donner le coup de fouet nécessaire. Devant des évidences aussi nettes qu'impérieuses, et tenant compte de mon échec pédagogique, je pris un congé et, abandonnant l'Université de Lyon, je devins un paysan comme les autres, ou plus exactement, je voulus travailler et vivre comme l'ensemble des paysans de nos montagnes. Changer de pays et vivre à l'étranger autrement qu'en émigré, est difficile. Il n'est pas plus aisé de changer de classe sociale sans être un déraciné. *Être à la fois un intellectuel vivant et un paysan authentique est difficile.* Ce n'est pas en un jour qu'on y arrive. Depuis que je m'y efforce, puis-je dire que j'y suis arrivé ? Déjà, je mentirais si je vous affirmais que je vois approcher le temps où il en sera ainsi totalement et harmonieusement.

Il est difficile d'être pauvre...

Qu'il est difficile d'être pauvre quand on est riche, surtout quand il faut d'abord découvrir qu'on vit comme un riche ! Qu'il est difficile de travailler de ses mains pour gagner réellement sa vie sans tricher quand on peut s'en dispenser par quelques équivalences moins onéreuses ! Qu'il est difficile de porter dans cette vie sa femme, ses enfants, sans les sacrifier et aussi sans trouver par leur truchement une occasion légitime en apparence, mais en réalité sourdement recherchée, de renoncer ! Qu'il est difficile à un intellectuel de ne pas parler quand il a quelque chose à dire, mais que son heure n'est pas venue parce qu'il a encore beaucoup à exécuter dans l'épaisseur de sa vie lourdement fatigante. Je ne vous présente pas l'accumulation de ces difficultés pour vous dire que j'en ai triomphé, mais pour vous assurer que j'y suis empêtré. Ma fidélité en est toute souillée. J'arrive trop mal à arracher de ma vie tous ses illogismes et toutes ses compromissions dues à ma propre faiblesse. Ne croyez pas surtout que cet intellectuel va faire d'emblée un bon paysan, grâce à ses fortes connaissances en mathématiques, ni qu'il sera, dès ses premiers essais, le messenger providentiel des écoles d'agriculture ! *Il fera un pauvre paysan, travaillant un peu moins que ses camarades, se fatiguant beaucoup plus, et en fin de compte gagnant beaucoup moins sa vie.* Pauvre maquignon, cet ex-fonctionnaire timide qui ne sait ni vendre, ni acheter parce qu'il est incapable de marchander, n'osant pas faire de la peine ou froisser. Il fait la joie des authentiques marchands de bestiaux, les seigneurs de nos pays de montagne, et leur profit. Cependant, croyez-le bien, ces résultats décevants, longtemps décevants, ne sont pas le signe d'un échec définitif, insurmontable. Ils caractérisent surtout fort bien l'humilité et l'abaissement qui conviennent à un homme cultivé suivant les normes actuelles, pour atteindre au-delà de sa fidélité tenace, la sève secrète de ce peuple montagnard qui renouvellera sa vie intellectuelle et spirituelle.

Redevenir un "petit"

Notre intellectuel n'est pas un technicien qui veut apporter ses lumières, ni un être supérieur qui va au peuple. Tout simplement, très humblement, c'est un chercheur. Il cherche sa voie parce qu'il souffre obscurément en lui de manques capitaux. Il veut se mettre à l'école de ces hommes, intacts encore dans une bonne mesure comme les montagnes de leurs pays, présentant en eux un trésor, caché et si bien celé, qui lui manque, qu'eux d'ailleurs méconnaissent. Ce n'est pas en épousant leurs aspirations et leurs revendications, en faisant de la surenchère politique ou sociale qu'il entrera dans la profondeur de ces vies. S'il cédait à cette tentation bien actuelle qui donne l'illusion à beaucoup d'hommes généreux des classes dirigeantes de communier réellement avec les classes laborieuses, il ne resterait qu'à la surface de ces existences, dans la zone où ils sont le plus comme les autres et le moins eux-mêmes. Oui, cet intellectuel doit se faire adopter comme un petit, comme un homme qui fait ce qu'il peut pour gagner sa vie, semblable en cela à tous ceux de son pays, même si ces derniers soupçonnent qu'il n'y est pas obligé comme eux et ne comprennent rien à une si singulière décision.

Ne plus être un Monsieur et pourtant et nécessairement, ne pas être un paysan comme les autres, et cependant être encore un authentique paysan. Être au milieu du peuple, être du peuple et rester soi. Ne plus connaître la barrière sociale qui monte sur un piédestal, mais isole et appauvrit. Recevoir de la vaste communion humaine, de la vieille fraternité originelle, sans les excès du travail et de l'existence quotidienne des risques éprouvés ensemble, des échecs et des pertes subis les uns après les autres, la virgine vigueur humaine et l'intelligence renouvelée de la vie.

J'étais venu à Lesches-en-Diois pour trouver dans ce pays, au contact de ses habitants et de ses montagnes, le remède à mes carences. Je cherchais à recevoir. Je n'avais nullement la prétention d'apporter quelque message comme ceux qui partent en pays de mission. Mais comment ne pas réfléchir à la condition de ces hommes du même mouvement qui me portait à la connaissance de ma réalité ? Ce qui me différencie radicalement d'eux, malgré tous mes efforts et des efforts en bonne partie efficaces pour m'adapter à leur genre de vie, n'est-il que la conséquence de mes seules déficiences ? N'ai-je pas en moi, parce que je l'ai reçu et que nul ne le leur a donné, ce qui, précisément, leur manque pour être tout à fait un peuple réussi ? Ils peuvent m'adopter, me compter comme un des leurs, m'ouvrir leurs foyers, me faire entrer dans leurs joies familiales et les deuils. Je peux être avec eux très libre, très moi-même; au-delà de la simple politesse et de la cordialité. Il n'en est pas moins vrai que mes plus profondes convictions, mes sentiments les plus puissants leur échappent comme je n'atteins pas en eux la zone où la parole devient transparente et vraiment vivante et vivifiante. Certes, j'y aspire de toutes mes forces intimes. De leur côté, comment désireraient-ils cette communion au meilleur de moi-même ? J'ai sur eux plus d'un avantage et ma réussite est encore si balbutiante. Entre eux et moi, deux hérédités, deux sociétés s'observent sans vraiment communiquer. Les abîmes creusés par le temps, le temps seul peut les combler. Mais ce que l'ignorance et le péché ont défait, seule la foi peut le refaire. Sans doute y faut-il une foi peu commune !

Nous sommes à l'heure de la lucidité. Comme l'homme arrivé à l'âge adulte se penche sur son passé pour le comprendre et se comprendre lui-même, les plus conscients d'entre nous doivent essayer de découvrir ce qui est et a été l'origine des lourdes hypothèques qui pèsent sur l'avenir de l'humanité. *Y en a-t-il une plus grave que cette séparation entre des groupes d'hommes de bonne volonté qui n'arrivent pas à se joindre, à communier, ni même à avoir la pensée de ce que cela pourrait être. La lutte dans le domaine des idées n'est que l'écume inconsistante de l'incompréhension toute puissante, indéchiffrable qui oppose dans les profondeurs des familles d'hommes étrangères les unes aux autres.* C'est là qu'il faut chercher et trouver. Au lieu de sacraliser les séparations sociales et d'en faire des réalités immanentes à la nature des choses et plus fortes que le génie et la volonté de l'homme, il faut n'accepter d'y voir que la conséquence des causes sur lesquelles encore l'homme saura prendre la maîtrise s'il sait être fidèle à l'esprit créateur.

Recherche qui n'est pas faite pour ceux qui savent trop à l'avance ce qu'ils doivent trouver. Il y a un scepticisme qui est le fruit amer d'un goût morbide et décadent pour le néant. Mais il est un autre scepticisme, de méthode, qui est la condition nécessaire de toute recherche digne de ce nom, la condition préalable à toute véritable découverte. Là où ce scepticisme ne délivre pas des chemins battus et rebattus, des affirmations devenues évidences parce que toujours enseignées et partout répétées, il n'y a de place que pour le jeu d'équilibre des affirmations générales et professorales où se balancent dérisoirement les contradictoires. Cela ne peut aboutir qu'au périodique replâtrage, plus ou moins ingénieux et visible des vieilles solutions dont nous pouvons désormais reconnaître la très relative nécessité. Recherche qui est hors de portée des intellectuels désincarnés par leurs études. Ce n'est que dans la vie concrète, par la vie concrète, non cloîtrée d'une façon ou d'une autre, non protégée que l'on atteint la science de l'homme, celle dont Pascal disait déjà qu'elle est la seule qui mérite d'être désirée. Plus on facilite la culture de l'esprit par l'évasion de la condition sociale commune, plus on le

stérilise pour l'objet qui nous préoccupe ici. Et que vaut en vérité une intelligence qui poussée en serre chaude, ne peut fleurir que dans l'étroite enceinte où on l'a cultivée ?

Insuffisance de l'engagement politique

On a beaucoup parlé d'engagement cette dernière décennie, d'engagement de la pensée. Nombre d'intellectuels parmi les plus généreux et les plus conscients souffraient sourdement du divorce qui séparait leur pensée de leur action, leur esprit de leur vie. *Pourquoi trop souvent cet engagement de la pensée ne les a-t-il conduits qu'à un engagement politique ?* Cela est absolument insuffisant pour résoudre les graves questions dont je vous entretiens. *Pour ce but capital mais difficile, l'engagement politique demande trop peu à l'homme. Il engage plus fréquemment le personnage que la personne, le langage que la vie.* A moins d'être créateur, l'esprit du seul politique est fatalement impur et tout à fait étranger aux exigences d'une recherche patiente et authentique. Il n'y a rien ici à attendre d'un tel engagement que des promesses sans lendemain et des prises de position sans réelle efficacité.

Il ne s'agit pas d'ailleurs seulement de trouver une meilleure organisation sociale, de mettre sur pieds une nouvelle administration sociale, qui apporte à ces pays les bienfaits des techniques modernes de tous ordres. En fait, certes, on pourrait faire d'énormes progrès dans cette direction car on ne s'est jamais occupé sérieusement en haut lieu des paysans des nombreuses régions pauvres de notre nation. La science actuelle des agronomes est plus faite pour les pays riches, chéris de nos écoles d'agriculture, que pour les terres maigres qu'en désespoir de cause, et aussi par quelque passion d'accaparement, l'administration des Eaux et Forêts veut livrer au reboisement naturel sous sa haute direction bureaucratique. Mais à supposer que les techniciens de tous ordres partent de leurs bureaux préfectoraux et sillonnent, avec zèle et intelligence, les territoires vastes et quelque peu bosselés qui s'étendent au-delà des faubourgs de la ville, ils n'arriveraient pas encore à faire de cette société montagnarde leur propre société. Ils réussiraient peut-être à faire des villages prospères. Plût au Ciel qu'avec une première aisance enfin atteinte, ces rudes paysans eux-mêmes, ne subissent comme tant d'autres la lente décomposition humaine qui ferait d'eux les successeurs faméliques de leurs courageux ancêtres. Mais ne suffirait-il pas de donner à ce peuple une véritable culture, qui lui permette d'apprécier avec une vigoureuse indépendance d'esprit leur noble vie d'hommes libres, dans le cadre idéalement spirituel de leurs campagnes ; une sagesse originelle qui sache distinguer les vraies richesses des biens fallacieux et se défie de la facilité comme de l'ennemie née de la grandeur. A quelle hauteur ne s'élèverait pas ce peuple ; quelle profondeur n'atteindrait-il pas aussi, avec son magnifique atavisme et son contact continu avec un travail merveilleusement varié et à la taille de l'homme ? *Comment ne jaillirait pas une féconde communion entre ces paysans et les intellectuels de la ville, riches les uns et les autres de richesses complémentaires et également précieuses ?* C'est bien en effet de cela qu'il s'agit. Mais ne croyez pas surtout qu'au point où nous en sommes, l'instruction y suffirait par un développement convenable des programmes d'études doublé d'un prolongement de scolarité.

Un village est un tonneau des Danaïdes

Est-ce la faute à nos institutions et à la conception actuelle du certificat d'études, si *tout enfant un peu doué pour les études quitte son village et n'y revient qu'en citadin endimanché ?* Un village ressemble au tonneau des Danaïdes que l'instituteur est condamné pendant son court passage dans ces postes dépréciés, à remplir sans jamais en voir le niveau intellectuel monter. *Tant que les hommes les plus capables d'intelligence explicite quitteront le pays, il ne sera pas question de donner à ce peuple une culture réelle qui le rende capable de recevoir des autres sociétés d'hommes le meilleur de leur message.* On comprend certes les bonnes intentions de ceux qui s'efforcent de maintenir les paysans à la terre. Est-il utile d'insister sur la vanité de toutes les mesures qui peuvent être prises dans ce but ? J'étais venu dans mon nouveau pays pour porter remède autant qu'il se peut à mes lacunes humaines. Je n'avais en rien surestimé les possibilités de renouvellement que j'y ai rencontrées. Ce que je cherchais, je l'ai trouvé. Mais par ce même effort personnel, je découvris dans ce peuple une grave carence qu'il pouvait à son tour guérir par les propres richesses que j'avais reçues de mon milieu social, s'il savait les connaître et les désirer. Combien de fois ai-je pensé, pendant les longues heures que je passe en montagne à garder mon troupeau, au mystère de notre impuissance à recevoir et à donner, quand tout en nous gémit vers un accomplissement inconnu mais certain ! Mais peut-on vraiment souffrir du malheur des autres quand on n'a pas été assez proches d'eux pour être capable de recevoir l'aumône de leur propre richesse ? Et peut-on vraiment trouver le remède à leurs maux, quand on n'en souffre pas comme dans sa propre chair ?

Comment parvenir au « dialogue » ? Par l'amour

Pour joindre deux sociétés, étrangères l'une à l'autre depuis des siècles, par des liens organiques qui permettent à chacune de recevoir et de donner, de collaborer avec l'autre sur le plan de la vie personnelle, et de communiquer il ne suffit pas de procéder à des manipulations techniques et

politiques, fussent-elles courues de la façon la plus intelligente, et menées avec le maximum de générosité, de dévouement, d'autorité aussi. Il y a dans les hommes des profondeurs qui ne relèvent pas de la technique, ni du gouvernement, mais de l'amour. Ce sont précisément celles-là qu'il faut atteindre par le but actuel. Cette génération n'a pas fini de se heurter à ses impuissances sociales, et à ses malfaçons aussi, tant elle est encore grisée et aveuglée par sa jeune domination sur la matière inerte et vivante. Mais la substance humaine si on ne la désintègre pas, se montrera moins docile aux calculs que le reste du créé. Combien de temps faudra-t-il aux hommes pour comprendre l'originale puissance de ce que l'opinion commune, avec ses évidences massives de statistiques et de sciences vulgarisées considère comme faiblesse, utopie ou superstition ? Ce ne sont pas les puissants de ce monde qui posséderont la Terre. Ils pourraient tout juste la détruire. Ce ne sont pas les grands de ce monde qui aideront les hommes de bonne volonté à faire la famille unie capable de porter à son maximum d'extension les virtualités cachées de chacun. Ce seront les petits, grands d'une autre manière, de la manière invisible qui est le propre des fruits de la Foi et de l'Amour.

S'anéantir pour communier

En ces petits seuls peuvent se rencontrer, comme pour s'y donner une première fois la main, deux classes sociales enfermées l'une et l'autre en soi. C'est dans la vie de ces petits, assez grande intérieurement pour ne pas être abîmée par des apparences négligeables ou misérables, que pourra se faire, l'alliage de deux traditions qui, croyant se connaître, s'en ignorent d'autant plus. Car seul le petit peut appartenir en vérité à deux sociétés étrangères l'une à l'autre, en restant soi et sans rien trahir. Seul, en effet, il sait recevoir parce que son humilité sociale et personnelle ne met pas d'obstacle à la lucidité qui lui révèle ses manques. Seul aussi, il peut donner car on ne se défend pas contre celui qui n'offre rien mais qui laisse prendre. Le petit est le seul chemin où peuvent s'engager côte à côte des familles d'hommes différentes et obscurément opposées l'une à l'autre.

Pour recevoir, mets-toi à la dernière place et pour donner, aussi prends la place dont nul ne veut.

Jusqu'à présent, on souhaitait seulement que les hommes les plus intelligents, les plus spirituels tiennent les postes de commandement. Il semblait que c'était mesuser des dons de Dieu et trahir la société que de se refuser à avoir une influence par l'autorité qui découle normalement de la situation sociale. N'était-ce pas mettre le chandelier sous le barreau ? Il n'est certes pas nécessaire d'insister sur la part très grande de vérité que possède cette manière de voir.

Rentrer dans le rang, s'enfouir dans la masse humaine

Mais les temps, approchent, et ils sont déjà venus, où il faudra de toute nécessité comprendre et réaliser ce nouveau service social, non exclusif du précédent et qui consiste pour certains des hommes les plus intelligents et les plus spirituels à rentrer dans le rang, à s'enfouir dans la masse humaine et abandonnant tout ce qu'ils ont pour y être simplement ce qu'ils sont.

Laissez-moi pour terminer évoquer et invoquer la menace de Celui qui donna au monde, il y a vingt siècles le message surhumain des Béatitudes. Message surhumain, certes, car il semble qu'à chaque époque cardinale de l'humanité, il redevienne actuel avec un accent nouveau et une profondeur nouvelle. Les béatitudes qui conduisirent jadis les chrétiens au désert sont aussi celles qui avec saint Benoît jetèrent les bases de notre civilisation occidentale quand l'organisation romaine croula sous les invasions barbares. Depuis, elles ont suscité, et principalement dans nos monastères, une vie spirituelle dont la réussite est un des témoignages les plus significatifs de la vitalité du Christianisme. *Demain sans doute, elles ouvriront les portes des couvents pour laisser parler les jeunes appelés par le Maître de la Moisson à être de pauvres travailleurs au milieu des autres travailleurs, et à n'être que cela. Ce faisant, le sermon sur la Montagne, continuant à grandir sa lumière parmi les hommes de bonne volonté, ne paraîtra plus seulement la charte de la sanctification personnelle héroïque, mais le chapitre capital de la sagesse des sociétés qui savent ne pas mourir.*

Sans cette sagesse, que la chair et le sang ne sauraient découvrir, l'humanité au lieu de grandir vers l'unité, exploserait en la multitude hostile de ses familles humaines pour s'éteindre à travers leurs dégénérescences solitaires et leurs luttes fratricides. Elle scellerait l'antique condamnation exprimée par le vieux mythe de la Tour de Babel que le Christ est venu lever par le don sacré de sa vie et de sa mort. Le Christ des Béatitudes est la seule lumière qui soit donnée dans les ténèbres où s'enfonce notre civilisation agonisante. Lui seul peut nous faire trouver l'issue qui ne perde rien de ce qui a été acquis et corrige ce qui a été faussé par la lourdeur humaine.

Puisse-t-il être écouté et suivi par quelques-uns des jeunes qui me liront et que tant d'appels étrangers et plus bruyants sollicitent. Je puis leur assurer que c'est seulement au bout de ce chemin qu'ils trouveront, et pour toujours, la plénitude de la vie.

Professeur de mathématiques à l'université de Rennes, M. Marcel Légaut a renoncé à l'enseignement pendant la guerre pour s'adonner dans le Haut-Diois à la culture de terres abandonnées. De longues et dures années ont passé. M. Marcel Légaut a bien voulu présenter à un auditoire rennais, puis aux lecteurs du Monde, les résultats de son expérience. Celle-ci est probablement trop singulière pour trouver beaucoup d'imitateurs. Dans les temps troublés que nous vivons, elle n'en mérite pas moins discussion et réflexion.

(Conférence reprise partiellement dans «Travail de la foi»)

Lorsque j'étais professeur à la faculté des sciences de Rennes, j'habitais Paris; et chaque fois que je revenais faire mes cours dans le pays rennais, j'y découvrais la fraîcheur et le calme d'une paisible campagne. Maintenant que je suis paysan sur les flancs d'une pauvre montagne du Haut-Diois, dans les Préalpes, à la limite du Dauphiné et de la Provence, je redécouvre Rennes comme une très grande ville, sinon tumultueuse, au moins très peuplée, où le bruit, même le soir, contraste avec le silence inviolé de ma solitude.

Mais ce ne sont pas seulement des impressions extérieures et superficielles qui me montrent que quelque chose est changé en moi, d'un changement aussi capital qu'insaisissable. Serais-je capable aujourd'hui de reprendre ma vie de professeur avec l'intérêt que je portais jadis aux mathématiques et à l'enseignement tel qu'il se pratiquait et se pratique encore actuellement ? Je ne le pense pas. Je me sentirais paradoxalement en exil dans une existence pourtant bien connue et encore aimée. J'aurais l'impression d'être condamné à vivre de façon irréaliste. Si les événements m'obligeaient à un tel retour en arrière, je ne le ferais pas avec l'allégresse du voyageur qui retrouve, après une longue absence et des odyssees difficiles, la maison natale, mais comme un vaincu, refoulé sur son passé parce qu'il n'a pas réussi à trouver en soi les forces nécessaires pour rester debout là où il devait vivre.

Les raisons d'un itinéraire

Comment une telle évolution si profonde, si irréversible, si exactement contraire au sens habituel des itinéraires humains a-t-elle pu se réaliser ? On m'a demandé de vous le dire. Je voudrais le faire avec sincérité et simplicité, n'ignorant pas qu'il est difficile de parler de soi sans être exagérément ému et loquace, mais sachant aussi et de plus en plus convaincu qu'il n'y a que des paroles vécues qui méritent d'être dites et entendues. Je voudrais être simplement vrai.

Si l'on m'avait demandé de faire de pareilles confidences à Rennes, il y a quelques années, j'aurais certainement refusé. Bien des raisons m'auraient imposé cette réponse. D'abord j'aurais eu peur de revenir ici. Je ne suis pas insensible à l'agrément d'une situation particulièrement intelligente et belle. Il y a aussi en moi quelque faiblesse pour l'estime générale accordée généreusement aux professeurs d'université. Sans doute, j'ai perdu le goût de la recherche mathématique mais j'aime encore, et passionnément, enseigner. Oui, j'aurais eu peur de me laisser reprendre par mon ancienne vie, mon ancien métier. Tous ces souvenirs, toutes ces habitudes, enracinés en moi depuis la jeunesse, pas encore assez mortifiés par le temps et les intérêts différents d'une autre existence, auraient eu sur moi trop de puissance. J'aurais eu peur d'affronter des tentations aussi directes et aussi violentes.

Mais il y a d'autres raisons plus graves. Il est difficile de lever convenablement l'incompatibilité entre faire et dire. On ne change pas de vie pour en faire des reportages ou bien ce n'est qu'une imposture. En outre, il est fort difficile de ne pas dire plus qu'on ne fait réellement tant que la persévérance et le temps n'ont pas donné aux petits résultats acquis la grandeur intérieure de ce qui se tient et a consistance en soi. Comment se garder au début de l'entreprise d'amplifier du dehors ses succès pour y faire croire un peu plus, soi-même et les autres ? Enfin il est prudent de ne pas annoncer à l'avance ce que l'on se propose de réaliser car c'est rarement ce que l'on fera vraiment. En vérité on ignore toujours où l'on va quand on se lève pour partir. La non-observance de ces vérités élémentaires et essentielles n'est que trop fréquente.

Cependant, j'ai accepté de parler parce que déjà dix ans se sont écoulés depuis mon départ de Rennes. C'est aussi que je deviens vieux. On vieillit vite à faire un travail solitaire, à contre-courant de la société, un travail trop lourd pour ses épaules, auquel le passé n'a pas directement préparé. La vieillesse, c'est l'heure de philosopher. Comprendre sa vie, se l'expliquer (non la justifier), la saisir dans sa logique interne, dans sa fidélité profonde, dans sa vérité qui contient une vérité d'ordre universel d'autant plus vaste et éternelle qu'on l'a plus fortement et plus lucidement vécue ?

L'impuissance des cerveaux spécialisés

Le point de départ visible de mon évolution actuelle date de la guerre 39-40. J'étais alors officier dans un groupe de défense contre avions. Parti lieutenant en septembre 1939, promu capitaine peu de

jours après la mobilisation, je me suis trouvé, par le hasard des circonstances, à la tête d'un groupe d'artillerie au bout de quelques semaines. Moi, pauvre professeur de mathématiques, timide célibataire, n'ayant vécu qu'avec mes livres et que dans mon milieu d'intellectuels et d'étudiants, j'étais sans coup férir responsable d'une troupe importante d'hommes que je devais commander.

Le monde universitaire est très fermé sur soi, quoi qu'il se pique souvent d'être universel. Il est universel par ses idées mis c'est une universalité de pauvreté. L'homme dans la rue lui est plus inconnu que les hommes préhistoriques ne le sont à un paléontologue. Cette ouverture brutale sur le réel humain me révéla mes déficiences de caractère beaucoup mieux que l'examen de conscience le plus attentif. Je croyais être un adulte, je n'étais qu'un enfant de cœur. Commander, cela voulait dire pour moi conseiller. Se faire obéir signifiait prier poliment et à l'occasion, faire moi-même le travail. Parler aux hommes, c'était donner une conférence. La peur de prendre des initiatives sans être couvert par ses supérieurs, la peur du risque, la peur tout court. Mon impuissance à être un vrai chef n'avait d'égale que mon absolue impréparation aux cruautés de la guerre.

Je croyais être un homme. Je n'étais qu'un cérébral d'une civilisation en voie de décrépitude. Certes, je n'étais pas le seul. Autour de moi, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, ce même défaut de caractère, ou son équivalent, se manifestait avec une évidence aussi impérieuse que cruelle. Mon impuissance personnelle n'en était rendue que plus difficile à refuser et à guérir.

J'avais la prétention d'enseigner et, sorti de mon bureau et du cercle étroit de mon milieu, je n'étais plus qu'un timide et un peureux sans caractère. Cette très grave carence ne pesait-elle pas obscurément et fatalement aussi sur l'ensemble des étudiants à qui l'université apporte, admettons-le pour faire court, les lumières de la science et de la sagesse humaine mais cela dans un cadre d'existence, dans une atmosphère abstraite, toujours en dehors de la vie et parfois même en opposition avec elle ?

Je résolus dès lors de chercher remède à cet état d'infériorité qui allait jusqu'à mettre en cause la valeur de ma vie et de mon enseignement lui-même. C'était le temps de l'armistice. Le désastre national n'avait fait qu'accentuer les jugements pessimistes que, pendant la «drôle de guerre», j'avais dû porter sur moi-même et sur les autres. Le malheur de la patrie brisait tous les cadres de nos vies, tout ce qui les limite et les canalise par la secrète force de l'habitude et du conformisme social. On pouvait tout car on n'avait plus rien à soi de certain. On était libre, de cette liberté que la pauvreté accorde généreusement quand celle-ci ne se fait pas trop pesante pour écraser. Ce que je n'aurais pas osé décider et faire par des temps plus heureux était alors relativement possible. Je voulais redevenir professeur de faculté mais je me refusais à l'être comme avant guerre. Je voulais avoir un travail manuel qui servît de contrepoids au caractère trop uniquement abstrait de mon enseignement et de ma vie. Je ne voulais plus être, auprès de mes étudiants, un professeur sans doute sympathique et pas trop pontifiant mais encore universitaire suivant le gabarit classique. Je voulais que, en dehors des heures de cours et de travail personnel, mes élèves viennent travailler avec moi manuellement, en équipe, de façon que l'union équilibrée de ces deux formes d'activité fut pour eux et pour moi le point de départ d'une vie humaine complète, nous arrachant à l'impuissance des cerveaux spécialisés. D'une façon plus précise, je désirais que, au début de leurs études supérieures, pour la préparation de leurs premiers certificats de mathématiques, mes étudiants partagent avec moi la vie exacte où le travail manuel mérite et authentifie le travail de l'esprit.

J'allai au ministère. Je trouvai le directeur de l'Enseignement supérieur paternellement installé dans une salle de classe d'école primaire à Vichy. Je lui exposai mes projets. Et comme, à ce moment-là, l'administration, dans sa déconfiture, avait retrouvé une nouvelle jeunesse, tout était concevable et méritait d'être tenté. Après avoir envisagé diverses solutions, en particulier celle d'un congé à demi-traitement qui m'aurait permis un an d'apprentissage comme ouvrier agricole, il fut décidé que j'irais en zone libre, détaché à la faculté des sciences de Lyon, afin que je puisse m'établir en montagne, dans un domaine pas trop éloigné de l'université. J'achetai un hameau abandonné depuis une vingtaine d'années, à mille mètres d'altitude, et m'y installai avec ma femme, au début de l'hiver 1940. Je commençai ainsi ma vie complète de professeur et de paysan. J'allais à Lyon chaque semaine faire mes cours à la faculté. À mon retour, mon voisin le plus proche, à plus d'un kilomètre de chez moi, m'aidait fraternellement de toute façon; il m'apprenait à labourer, à façonner la terre, à semer, à moissonner, à gouverner un troupeau de moutons. Aux vacances, aidé par quelques-uns de mes étudiants, je reconstruisis deux maisons en ruines du hameau.

Certes ce ne fut pas un départ sans foi ni enthousiasme. Ce qui m'aurait paru invraisemblable, impensable même quelques années auparavant, se réalisait. La voie était ouverte. Je m'y engouffrai. Cependant la route se montra rapidement plus longue que je ne j'avais prévue, plus dure aussi. Elle ne devait pas conduire au but qui semblait tout proche sans d'immenses détours. Les difficultés abondèrent et surabondèrent. A tel point que la réalisation de mon projet initial s'éloignait à mesure que j'avancais. La fatigue physique, la tension nerveuse pour faire face sans trêve à des travaux et à

des situations continuellement nouvelles, que les événements rendaient encore plus difficiles, ne favorisaient nullement la naissance du climat équilibré que je souhaitais pour mon activité intellectuelle et celle de mes élèves. Déjà il n'était pas aisé dans ces conditions d'assurer simultanément et de façon convenable ma tâche de professeur et celle de paysan. Un étudiant n'aurait jamais pu, vivant ainsi avec moi, ne pas sacrifier ses études. L'harmonieuse symbiose entre les deux activités, intellectuelle et manuelle, était trop manifestement de l'ordre de l'utopie à ce stade de réalisation de mon projet.

Une voie difficile

Sans doute, ces difficultés provenaient d'abord de ma totale impréparation au travail des champs. Mais elles s'accumulaient pour une autre raison, plus grave et surtout plus durable. J'avais désiré m'établir en montagne car j'estimais nécessaire pour la tonicité de ma vie intellectuelle et de celle de mes étudiants l'admirable cadre spirituel des étendues vierges et immenses. En cela je ne m'étais nullement trompé. Mais j'avais sous-estimé puérilement les difficultés, qui formaient la rançon d'un tel privilège. La remise en culture de terres abandonnées depuis si longtemps, endormies, ensauvagées, situées dans des lieux d'accès difficile, est une entreprise dont ne voudrait nul cultivateur rassis et averti. Il y fallait ma foi et ma candeur. Je puis vous assurer aujourd'hui que ma foi demeure, mais que désormais ma candeur est nettement en décroissance, au moins sur ce chapitre.

Quoi qu'il en soit, chaque année, j'essayais d'intéresser le ministère à ma tentative par un rapport aussi explicite que possible. Sans doute le moindre intérêt, le moindre encouragement, la moindre aide matérielle, m'aurait conforté puissamment pour forcer les obstacles que par mes seuls moyens je ne pouvais franchir. Mais l'administration s'était ressaisie. Elle avait déjà repris ses sereines et paisibles traditions bureaucratiques. Elle était beaucoup plus soucieuse de former des commissions chargées de réformer périodiquement les programmes d'études que d'essayer de porter remède à un mal qu'elle ignorait parce qu'elle en est une victime de choix. Je n'étais pas suivi. J'étais trop en flèche dans cette action réformatrice que j'avais le mauvais esprit de croire plus urgente et plus efficace que les changements dans le régime des certificats et des licences.

Professeur et paysan sans compagnon, je ne réussissais pas à réaliser ce que je voulais faire. Je ne pouvais même pas raisonnablement nourrir l'espoir d'y arriver prochainement. Je conservais fermement en moi cette foi et ce désir. Mais il était trop clair qu'il me fallait d'abord mériter par la ténacité et l'endurance dans ma solitude ce qui, j'en suis convaincu, deviendra, convenablement transformé et adapté, la voie nouvelle de l'enseignement où il faudra bien, coûte que coûte, s'engager un jour.

Cependant ces années, par le changement radical d'existence qu'elles m'avaient imposé, m'apportèrent des lumières nouvelles capitales. Mes premières intuitions, fidèlement et fortement suivies, me conduisirent à une vision beaucoup plus complète de ce qu'il faudrait vivre pour enfin découvrir, au-delà des mœurs et des préjugés de notre temps, les conditions plus exactement favorables d'une existence authentiquement intellectuelle et vigoureusement humaine. Lorsqu'on commence à abandonner les chemins battus, on s'imagine ne devoir que très peu s'en écarter. Mais si la première chaîne n'est brisée qu'avec effort, les autres tombent ensuite beaucoup plus aisément, chacune à son tour. On s'enfonce dans l'inconnu. Certains jugeraient qu'on va à la dérive. D'autres, plus justement je pense, feront de cet éloignement la marche fidèle à l'étoile. Je voudrais maintenant vous dire les étapes suivantes de ma vie et de ma pensée.

La découverte du risque

Quand je m'étais installé à Lesches-en-Diois, je ne pensais pas quitter mon métier ni mon milieu social. Bien au contraire j'étais alors principalement guidé par des préoccupations éducatives. En faisant ce premier pas, j'aurais pu rester un châtelain consacrant quelques heures chaque jour à une distraction manuelle intelligente et utile. Les circonstances avaient exigé de moi beaucoup plus. J'étais entré vraiment, autant que cela était possible pour un début et quand on vient de si loin, parmi ceux qui travaillent et peinent pour gagner très modestement le pain de leur famille. Quelle découverte pour un fils de fonctionnaire, élevé dans les filières les plus classiques de l'enseignement, protégé dès le commencement contre tous les soucis matériels, tant par la sollicitude familiale que par l'organisation sociale, fonctionnaire lui-même. Quelle découverte pour un homme qui n'avait jamais manqué de rien que les précarités d'un budget paysan et toutes les privations qu'il impose! Quelle découverte, pour un citadin du siècle de l'abondance et des loisirs, l'immense travail, inconcevable, impossible à imiter, miracle de ténacité et d'endurance, fait par les anciens de mon nouveau pays pour conquérir leurs difficiles champs sur l'immense forêt et les landes ingrates!

Pouvais-je isoler les qualités de cette race montagnarde si virile, et de par de multiples aspects si humaine, de ses conditions actuelles d'existence et de celles pas très lointaines encore de ses ancêtres? Le travail de la terre certes complétait et corrigeait heureusement les excès d'abstraction et les manques de virilité d'une vie trop confinée dans les livres et un milieu social fermé. Mais d'absolue nécessité

pour donner à ce travail sa pleine efficacité humaine, il fallait l'accomplir dans le climat particulier où le risque sous toutes ses formes, économiques ou autres, est une note dominante

Je savais déjà qu'être un intellectuel spécialisé constitue une grosse hypothèque pour atteindre la structure de l'homme complet. Je comprenais maintenant qu'être fonctionnaire était aussi une condition défavorable pour former un caractère vraiment viril. La sécurité du fonctionnaire, semblable à celle du petit ou du gros rentier de jadis, favorise perfidement, l'insensible apprentissage de la servitude. Toucher régulièrement un traitement à la fin de chaque mois par la voie abstraite d'un chèque postal, sans qu'il y ait un rapport visible et concret entre le travail fourni et la rémunération, supprime l'aiguillon qui procure non seulement au labeur, mais encore à toute la vie, sa pleine capacité d'initiative et de ténacité. Bien peu d'hommes en effet ne s'endorment pas quand la nécessité n'est pas là pour leur donner le coup de fouet nécessaire. Devant des évidences aussi nettes qu'impérieuses, et tenant compte de mon échec pédagogique, je pris un congé et, abandonnant l'université de Lyon, je devins un paysan comme les autres, ou plus exactement je voulus travailler et vivre comme l'ensemble des paysans de nos montagnes.

Changer de pays et vivre à l'étranger autrement qu'en émigré est difficile. Il n'est pas plus aisé de changer de classe sociale sans être un déraciné. Être à la fois un intellectuel vivant et un paysan authentique est difficile. Ce n'est pas en un jour qu'on y arrive. Depuis que je m'y efforce, puis-je dire que j'y suis arrivé ? Déjà je mentirais si je vous affirmais que je vois approcher le temps où il en sera ainsi totalement et harmonieusement.

N'est pas bon paysan qui veut

Qu'il est difficile d'être pauvre quand on est riche, surtout quand il faut d'abord découvrir qu'on vit comme un riche ! Qu'il est difficile de travailler de ses mains pour gagner réellement sa vie sans tricher quand on peut s'en dispenser par quelques équivalences moins onéreuses ! Qu'il est difficile de porter dans cette vie sa femme, ses enfants, sans les sacrifier et aussi sans trouver par leur truchement une occasion légitime en apparence, mais en réalité sourdement recherchée, de renoncement ! Qu'il est difficile à un intellectuel de ne pas parler quand il a quelque chose à dire, mais que son heure n'est pas venue parce qu'il a encore beaucoup à écouter dans l'épaisseur de sa vie lourdement fatigante. Je ne vous présente pas l'accumulation de ces difficultés pour dire que j'en ai triomphé, mais pour assurer que j'y suis empêtré. Ma fidélité en est toute souillée. J'arrive trop mal à arracher de ma vie tous ses illogismes et toutes ses compromissions, dues à ma propre faiblesse.

Ne croyez pas surtout que cet intellectuel va faire d'emblée un bon paysan, grâce à ses fortes connaissances en mathématiques, ni qu'il sera, dès ses premiers essais, le messager providentiel des écoles d'agriculture ! Il fera un pauvre paysan, travaillant un peu moins que ses camarades, se fatigant toujours plus et, en fin de compte, gagnant beaucoup moins sa vie. Pauvre maquignon, cet ex-fonctionnaire timide qui ne sait ni vendre ni acheter parce qu'il est incapable de marchander, n'osant pas faire de la peine ou froisser. Il fait la joie des authentiques marchands de bestiaux, les seigneurs de nos pays de montagne, et leur profit. Cependant, croyez-le bien, ces résultats décevants, longtemps décevants, ne sont pas le signe d'un échec définitif, insurmontable. Ils caractérisent surtout fort bien l'humilité et l'abaissement qui conviennent à un homme cultivé suivant les normes actuelles pour atteindre au-delà de sa fidélité tenace la sève secrète de ce peuple montagnard qui renouvellera sa vie intellectuelle et spirituelle.

Notre intellectuel n'est pas un technicien qui veut apporter ses lumières, ni un être supérieur qui va au peuple. Tout simplement, très humblement, c'est un chercheur. Il cherche sa voie parce qu'il souffre obscurément en lui de manques capitaux. Il veut se mettre à l'école de ces hommes, intacts encore dans une bonne mesure comme les montagnes de leurs pays, pressentant en eux un trésor, caché et si bien celé, qui lui manque, qu'eux d'ailleurs méconnaissent. Ce n'est pas en épousant leurs aspirations et leurs revendications, en faisant de la surenchère politique ou sociale, qu'il entrera dans la profondeur de ces vies. S'il cédait à cette tentation bien actuelle qui donne illusion à beaucoup d'hommes généreux des classes dirigeantes de communier réellement, avec les classes laborieuses, il ne resterait qu'à la surface de ces existences, dans la zone où ils sont le plus comme les autres et le moins eux-mêmes. Oui, cet intellectuel doit se faire adopter comme un petit, comme un homme qui fait ce qu'il peut pour gagner sa vie, semblable en cela à tous ceux de son pays, même si ces derniers soupçonnent qu'il n'y est pas obligé comme eux et ne comprennent rien à une si singulière décision.

Ne plus être un monsieur et pourtant et nécessairement ne pas être un paysan comme les autres, et cependant être encore un authentique paysan. Être au milieu du peuple, être du peuple et rester soi. Ne plus connaître la barrière sociale qui monte sur un piédestal mais isole et appauvrit. Recevoir de la vaste communion humaine, de la vieille fraternité originelle, sous les espèces du travail et de l'existence quotidienne des risques éprouvés ensemble, des échecs et des pertes subis les uns après les autres, la virginale vigueur humaine et l'intelligence renouvelée de la vie.

La recherche d'une communion

J'étais venu à Lesches-en-Diois pour trouver dans ce pays, au contact de ses habitants et de ses montagnes, le remède à mes carences. Je cherchais à recevoir. Je n'avais nullement la prétention d'apporter quelque message comme ceux qui partent en mission. Mais comment ne pas réfléchir à la condition de ces hommes du mouvement qui me portait à la connaissance de moi-même ? Ce qui me différencie radicalement d'eux, malgré tous mes efforts, des efforts en bonne partie efficaces, pour m'adapter à leur genre de vie, n'est-il que la conséquence de mes seules déficiences ? N'ai-je pas en moi, parce que je l'ai reçu et que nul ne le leur a donné, ce qui précisément leur manque pour être tout à fait un peuple réussi ? Ils peuvent m'adopter dans leur village, me compter comme un des leurs, m'ouvrir leur foyer, me faire entrer dans leurs joies familiales et leurs deuils. Je peux être avec eux très libre et très moi-même, au-delà de la simple politesse et même de la cordialité, il n'en est pas moins vrai que mes plus profondes convictions, mes sentiments les plus puissants leur échappent, comme je n'atteins pas en eux la zone où la parole se fait transparente et devient vivante et vivifiante. Certes j'y aspire de toutes mes forces. De leur côté, comment désireraient-ils cette communion au meilleur de moi-même ? J'ai sur eux plus d'un avantage et ma réussite est encore si balbutiante. Entre eux et moi, deux hérités, deux sociétés se touchent et s'observent sans vraiment communiquer. Mais ce que l'ignorance et le péché ont défait, seule la foi peut le refaire. Sans doute y faut-il une foi peu commune!

Nous sommes à l'heure de la lucidité. Comme l'homme arrivé à l'âge adulte se penche sur son passé pour le comprendre et se comprendre lui-même, les plus conscients d'entre nous doivent essayer de découvrir ce qui est et a été l'origine des lourdes hypothèques qui pèsent sur l'avenir de l'humanité. Y en a-t-il une plus grave que cette séparation entre des groupes d'hommes de bonne volonté qui n'arrivent pas à se joindre, à communier, ni même à être ? La lutte dans le domaine des idées n'est que l'écume inconsistante de l'incompréhension toute-puissante, indéchiffrable, qui oppose dans les profondeurs des familles d'hommes étrangères les unes aux autres. C'est là qu'il faut chercher et trouver. Au lieu de sacraliser les séparations sociales et d'en faire des réalités immanentes à la nature des choses et plus fortes que le génie et la volonté de l'homme, il faut accepter de n'y voir que la conséquence des causes sur lesquelles encore l'homme saura prendre la maîtrise s'il sait être fidèle à l'esprit créateur.

Recherche qui est hors de portée des intellectuels désincarnés par leurs études. Ce n'est que dans la vie concrète, par la vie concrète, non cloîtrée d'une façon ou d'une autre, non protégée, que l'on atteint la science de l'homme, celle dont Pascal disait déjà qu'elle est la seule qui mérite d'être désirée. Plus on facilite la culture de l'esprit par l'évasion de la condition sociale commune, plus on le stérilise pour l'objet qui nous préoccupe ici. Et que vaut une intelligence qui, poussée en serre chaude, ne peut fleurir que dans l'étroite enceinte où on l'a cultivée ?

Pour une vraie culture paysanne

On a beaucoup parlé d'engagement cette dernière décennie, d'engagement de la pensée. Nombre d'intellectuels parmi les plus généreux et les plus conscients souffraient sourdement du divorce qui séparait leur pensée de leur action, leur esprit de leur vie. Pourquoi trop souvent cet engagement de la pensée ne les a-t-il conduits qu'à un engagement politique ? Cela est absolument insuffisant pour résoudre les graves questions dont je vous entretiens. Pour ce but capital mais difficile, l'engagement politique demande trop peu à l'homme. Il engage plus fréquemment le personnage que la personne, le langage que la vie. A moins d'être créateur, l'esprit du seul politique est facilement impur et tout à fait étranger aux exigences d'une recherche patiente et authentique. Il n'y a rien ici à attendre d'un tel engagement que des promesses sans lendemain et des prises de position sans réelle efficacité.

Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement de trouver une meilleure organisation sociale, de mettre sur pied une nouvelle administration sociale qui apporte à ces pays les bienfaits des techniques modernes de tous ordres. En fait certes, on pourrait faire d'énormes progrès dans cette direction car on ne s'est jamais occupé sérieusement en haut lieu des paysans des nombreuses régions pauvres de notre nation. La science actuelle des agronomes est plus faite pour les pays riches, chéris de nos écoles d'agriculture, que pour les terres maigres qu'en désespoir de cause et aussi par passion d'accaparement l'administration des eaux et forêts veut livrer au reboisement naturel sous sa haute direction bureaucratique. Mais à supposer que les techniciens de tous ordres partent de leur bureaux préfectoraux et sillonnent, avec zèle et intelligence, les territoires vastes et quelque peu bosselés qui s'étendent au-delà des faubourgs des villes, ils n'arriveraient pas à faire de cette société montagnarde leur propre société. Ils réussiraient peut-être à faire des villages prospères. Plût au ciel qu'avec une première aisance enfin atteinte ces rudes paysans eux-mêmes ne subissent comme tant d'autres la lente décomposition humaine qui ferait d'eux les successeurs faméliques de leurs courageux ancêtres. Mais ne suffirait-il pas de donner à ce peuple une véritable culture qui lui permette d'apprécier avec une

vigoureuse indépendance d'esprit leur noble vie d'hommes libres, dans le cadre idéalement spirituel de leurs campagnes, une sagesse originelle qui sache distinguer les vraies richesses des biens fallacieux et se défie de la facilité comme de l'ennemie née de la grandeur ? A quelle hauteur ne s'élèverait pas ce peuple, quelle profondeur n'atteindrait-il pas aussi avec son magnifique atavisme et son contact continu avec un travail merveilleusement varié et à la taille de l'homme. Comment alors ne jaillirait pas une féconde communion entre les paysans et les intellectuels de la ville, riches les uns et les autres de richesses complémentaires et également précieuses ? C'est bien en effet de cela qu'il s'agit. Mais ne croyez pas surtout qu'au point où nous en sommes, l'instruction y suffirait par un développement convenable des programmes d'études doublé d'un prolongement de scolarité.

Est-ce la faute à nos instituteurs et à la conception actuelle du certificat d'études si tout enfant un peu doué pour les études quitte son village et n'y revient qu'en citadin endimanché ? Un village ressemble à un tonneau des Danaïdes que l'instituteur est condamné pendant son court passage dans ces postes dépréciés à remplir sans jamais en voir le niveau intellectuel monter. Tant que les hommes les plus capables d'intelligence explicite quitteront le pays, il ne sera pas question de donner à ce peuple une culture réelle qui le rende capable de recevoir des autres sociétés d'hommes le meilleur de leur message. On comprend certes les bonnes intentions de ceux qui s'efforcent de maintenir les paysans à la terre. Est-il utile d'insister sur la vanité de toutes les mesures qui peuvent être prises dans ce but ?

J'étais venu dans mon nouveau pays pour porter remède autant qu'il se peut à mes lacunes humaines. Je n'avais en rien surestimé les possibilités de renouvellement que j'y ai rencontrées. Ce que je cherchais, je l'ai trouvé. Mais par ce même effort personnel je découvris dans ce peuple une grave carence qu'il pouvait à son tour guérir par les propres richesses que j'avais reçues de mon milieu social, s'il savait les connaître et les désirer. Combien de fois ai-je pensé, pendant les longues heures que je passe en montagne à garder mon troupeau, au mystère de notre impuissance à recevoir et à donner, quand tout en nous gémit vers un accomplissement inconnu mais certain. Mais peut-on vraiment souffrir du malheur des autres quand on n'a pas été assez proche d'eux pour être capable de recevoir l'aumône de leur propre richesse ? Et peut-on vraiment trouver le remède à leurs maux quand on n'en souffre pas comme dans sa propre chair ?

Un nouveau service social

Jusqu'à présent on souhaitait seulement que les hommes les plus intelligents, les plus spirituels, tinsent les postes de commandement. Il semblait que c'était mésuser des dons de Dieu et trahir la société que de refuser à avoir une influence par l'autorité qui découle normalement de la situation sociale. N'était-ce pas mettre le chandelier sous le boisseau ? Il n'est certes pas nécessaire d'insister sur la part très grande de vérité que recèle cette manière de voir.

Mais les temps approchent, et ils sont déjà venus, où il faudra de toute nécessité comprendre et réaliser ce nouveau service social, non exclusif du précédent et qui consiste pour certains des hommes les plus intelligents et les plus spirituels à rentrer dans le rang, à s'enfouir dans la masse humaine en abandonnant tout ce qu'ils ont pour être simplement ce qu'ils sont.

Laissez-moi pour terminer évoquer et invoquer la mémoire de Celui qui donna au monde, il y a vingt siècles, le message surhumain des béatitudes. Message surhumain certes car il semble qu'à chaque époque cardinale de l'humanité il redevienne actuel, avec un accent nouveau et une profondeur nouvelle. Les béatitudes qui conduisirent jadis les chrétiens au désert, sont aussi celles qui, avec saint Benoît, jetèrent les bases de notre civilisation occidentale quand l'organisation romaine croula sous les invasions barbares. Depuis elles ont suscité et principalement dans nos monastères une vie spirituelle dont la réussite est un des témoignages les plus significatifs de la vitalité du christianisme. Demain sans doute elles ouvriront les portes des couvents pour laisser partir les jeunes, appelés par le maître de la moisson à être de pauvres travailleurs au milieu des autres travailleurs et à n'être que cela. Ce faisant le sermon sur la montagne, continuant à grandir sa lumière parmi les hommes de bonne volonté, ne paraîtra plus seulement la charte de la sanctification personnelle héroïque mais le chapitre capital de la sagesse des sociétés qui savent ne pas mourir.

Les grâces du commencement ne sont pas faites seulement pour le départ, elles accompagnent l'homme toute sa vie. Chaque fois que celui-ci s'efforce de les retrouver dans sa mémoire et réussit à les presser contre son cœur, elles sont pour lui prodiguer de nouvelles lumières et de nouvelles forces. Par une mystérieuse disposition, ces grâces de l'aurore n'intéressent pas seulement ceux qui en ont été les bénéficiaires directs et premiers, mais tous les hommes assez éveillés spirituellement pour en découvrir, à côté d'eux, l'existence originale et authentique. Puissè-je vous parler aujourd'hui de ce qui a été notre part dans la grâce de Dieu, notre dot, avec un sens religieux suffisamment exact pour que ce qui fut à l'origine principale de quelques vies chrétiennes de ce temps soit aussi don et présence de Dieu.

Le séjour à l'École Normale Supérieure laisse un souvenir heureux dans la mémoire de tout normalien. Plus spécialement pour nous chrétiens, il demeure une période exceptionnelle de notre vie religieuse. Le groupe Tala, Monsieur Portal, les amitiés chrétiennes nouées à cette époque, donnèrent à ces quelques années de notre jeunesse l'essentiel de ce que toute la vie eut à faire fructifier après. Ce n'est pas que nous ne fussions déjà chrétiens avant cette bienheureuse rencontre. Plusieurs d'entre nous avaient été des assidus du catéchisme de persévérance. La première communion, elle aussi, fut pour plusieurs d'entre nous une grâce des commencements mais qu'il y a loin entre être religieux et avoir connu et reconnu un vrai disciple de Jésus-Christ. Monsieur Portal fut pour nous ce disciple.

Certes, nous pratiquions régulièrement, scrupuleusement, notre religion, comme on le fait sans effort quand on a été élevé en milieu chrétien. Mais qu'il y a loin entre cette pratique religieuse qui ne prend qu'un peu de la vie et le don total ! En vérité, qui n'a pas fait de soi le don total, qui se refuse, même seulement implicitement, à le faire, n'est pas digne de connaître Jésus-Christ. Monsieur Portal libéra en nous ce désir du don absolu et l'appel de Jésus-Christ résonna en nos cœurs comme aux premiers temps. Monsieur Portal était bien le disciple de celui qui demanda au jeune homme riche de donner tous ses biens aux pauvres et qui le laissa ensuite s'éloigner sans faire un geste pour le retenir. Qui ne peut pas donner tout ne peut rien donner. Devant lui, il vaut mieux se taire et passer. Discrétion et exigences admirables. Comment ne pas atteindre ainsi, jusqu'au fond du cœur, les jeunes qui peuvent comprendre ? C'était la «bonne nouvelle» qui n'était qu'une nouvelle comme les autres pour ceux qui n'étaient pas prêts à la recevoir. Nous étions prêts à l'entendre. Monsieur Portal était digne de l'annoncer.

Monsieur Portal était prêtre mais il était surtout disciple de Jésus-Christ. Ce fils spirituel d'un des grands réformateurs du clergé au 17^{ème} siècle était prêtre avec le plus extrême effacement. Il pensait sans doute que plus la mission que l'on porte est spirituelle, plus on doit la laisser rayonner invisiblement et insensiblement, sans l'affirmer et l'imposer autrement. Ce prêtre, naturellement assez discret, à qui il n'était pas facile de se confesser, dont il était encore plus difficile de faire son directeur de conscience, régnait sur nos âmes par sa seule présence. Il savait parler de Jésus-Christ comme de son maître. Chez lui, le témoignage primait l'enseignement. La méditation de Jésus-Christ, la fidélité à Jésus-Christ dans sa vie personnelle, étaient plus immédiatement à l'origine de ce qu'il nous disait que la lecture des livres et la connaissance de la doctrine. Plus intuitif qu'érudit, intellectuel certes et de grande classe, parce qu'il était un spirituel, non pas un spécialiste. Vraiment avec lui, nous comprenions cette parole de saint Paul, «La foi vient par l'ouïe». Il était «l'ancien», au sens très précis du terme utilisé dans les Actes des apôtres pour désigner celui qui avait vu et entendu le Seigneur. Il était celui qui allait devant sur le chemin qu'il nous fallait prendre aussi. Qu'il est précieux d'avoir un tel conducteur à l'origine de sa vie pour se lever et partir à son tour ! Lorsqu'il disait à un de ses disciples nommé à un poste assez éloigné en province, «Surtout ne me quittez pas !», l'autre pouvait lui répondre en substance, «Mon Père, plutôt démissionner de l'université que de vous quitter».

A côté de cet amour pour Jésus-Christ, centre de son message, ou, pour mieux dire, en conséquence, en prolongement de cet amour, Monsieur Portal nous découvrit aussi l'amour pour son Église. Certes, nous étions catholiques mais de façon impersonnelle et effacée, par atavisme, par appartenance sociale. Nous n'étions pas assez sectaires pour être attachés à l'Église comme à un parti politique. L'idéologie catholique était combattue en nous par trop d'autres idéologies pour que notre intelligence trouve dans la doctrine de l'Église la nourriture à une vraie passion. Nous étions encore trop enfants pour ne pas chercher instinctivement dans l'Église un refuge et une sécurité. Catholiques fidèles et timides, nous ne savions pas aimer l'Église en Jésus-Christ. Monsieur Portal l'aimait ainsi.

Certes, la vie de Monsieur Portal était la longue et émouvante manifestation de cet amour. Quand il se laissait aller à nous conter sa vie, nous écoutions en nous battre son amour pour l'Église et le nôtre, un amour sans faiblesse et sans servilité, un amour sans sectarisme et sans idolâtrie, l'amour dans la liberté des enfants de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, un amour silencieux, enraciné dans les

profondeurs, qui ne se manifestait pas sans cesse comme un laissez-passer, un amour sacrifié aussi car, si l'Église est notre mère, elle est aussi et elle doit l'être tant que ce monde sera, elle est notre croix. Quand Monsieur Portal nous racontait ses heures d'espérance et ses heures d'écrasement, sa solitude après les censures romaines, la consolation que lui apportaient les jeunes qui s'approchaient de lui, le nombre de ceux-ci qui le quittaient ensuite, nous apprenions que Jésus-Christ seul peut faire aimer l'Église comme elle doit être aimée.

Quand Mesnard demandait à Monsieur Portal avec la simplicité que vous lui connaissez encore. «Mon Père, pourquoi n'êtes-vous pas Supérieur Général de votre Congrégation ?», il répondait simplement : «Il faut pour cela des hommes plus tranquilles que moi», nous comprenions que ce chrétien était un chef parce qu'il ne croyait pas être dans sa ligne personnelle de fidélité d'assumer les servitudes de l'autorité. Quand Monsieur Portal nous répétait avec joie cette parole du P. Lebbe au sujet du Cardinal Mercier, «J'aime cet homme parce qu'il s'occupe de ce qui ne le regarde pas», nous comprenions que c'était aussi la cause de la grandeur et de la fécondité de Monsieur Portal. Nous n'étions plus assez enfants pour que toutes ces découvertes ne retentissent dans nos cœurs et ne les fassent vibrer jusqu'à les faire éclater. C'est ainsi que Monsieur Portal nous prépara à être fidèles à l'appel de Jésus-Christ. Cette préparation, à peine en eut-il posé les bases, qu'il nous fût enlevé mais le principal était transmis. Nous en avons fait ce que nous avons pu. Il me reste à vous le dire en quelques mots.

Ce fut d'abord à l'École Normale Supérieure nos réunions de prières et de méditations. Je pourrais vous citer tel inspecteur général de mathématiques qui venait régulièrement prier, trois fois par jour, dans une chambre d'archicube et réciter avec quelques camarades Primes, Vêpres et Complies. Ce fut l'étude des origines de l'Église, l'étude des spiritualités chrétiennes, faites dans la turne de notre camarade Bonnard, providentiellement recalé à son agrégation cette année-là. Ce furent les méditations à St Cloud, dans la chambre d'un futur directeur d'École Normale, dont la carrière universitaire restera un souvenir religieux dans la mémoire de nombreux Alsaciens. Pendant 15 ans, ce furent ici ou là, dans de nombreux endroits, en province aussi, des méditations hebdomadaires, des fois plus fréquentes, parfois plus espacées, auxquelles participaient plusieurs futurs professeurs à la Sorbonne en lettres ou en sciences, plusieurs futurs Dominicains, plusieurs futurs inspecteurs généraux, un nombre déjà impressionnant de futurs inspecteurs primaires, de futurs professeurs et même directeurs d'Écoles Normales, sans parler des instituteurs.

Ce fut notre première retraite de vacances avec Monsieur Portal, en 1925, au Petit Séminaire de Chambéry, pendant que les Davidées se réunissaient déjà entre elles de la même manière et que des instituteurs, chrétiens chevronnés, résistants victorieux aux pressions antireligieuses de l'école primaire, faisaient leur première retraite sous la direction du Père Ancel, alors directeur du Bulletin Vert. Que ne voulions-nous pas faire ? Quel projet nous faisait peur ? Quelle ambition nous paraissait démesurée ? Ce fut la location d'un appartement rue Geoffroy St Hilaire à Paris où nous nous réunissions tous les dimanches pour prier, méditer, étudier, pour y vivre en frères, de la fraternité qui fit de la primitive Église un amour rayonnant. Martel nous y aidait. Puis l'heure de l'établissement dans la vie sonna. La fin des études, la dispersion dans les postes de province. Comment rester unis, vitalement unis, dans les diversités des états, dans l'éloignement des vies ? Comment ? Ce fut l'ouverture du groupes aux jeunes filles, l'apparition des familles, la marée montante des enfants; la multiplication des membres de tous âges et de toutes origines. Le terrible nombre qui s'allie à toutes les lourdeurs de l'homme pour faire l'inertie de la masse. Ce fut la fondation à Paris de maisons toujours plus grandes, la rue Galilée, la rue Leo Delibes, la fondation de maisons de vacances toujours plus vastes, Chadefaud, Scourdois, puis, en 1939, la grande dispersion quand la guerre commença, que l'armistice qui suivit continua. Je ne peux pas en dire plus aujourd'hui. Même si j'en avais le loisir, même si notre camarade Pons ne m'avait fait promettre de vous apporter un témoignage, suivant son expression, pure de toute autocritique, pourrais-je vous en dire plus ? Aurais-je le courage, l'intelligence et la lucidité nécessaires ? Pourrais-je susciter en vous le climat convenable d'ouverture fraternelle et de miséricordieuse compassion qu'il faudrait ? Je l'ignore. Il est une manducation du passé réel, total, qui n'est permise qu'au petit nombre de ceux qui savent ainsi communier à la présence de Dieu. Pour les autres, une transfiguration fidèle du passé doit suffire. Cela est juste et raisonnable.

Laissez-moi donc, pour terminer cette évocation religieuse du passé, vous dire, vous redire plutôt, sa signification essentielle. Quelle est précieuse la grâce d'avoir rencontré, d'avoir voulu suivre et d'avoir suivi réellement un vrai disciple de Jésus-Christ. Il n'est pas de grâce plus exigeante. Elle est séparante plus que je ne saurais vous le dire mais elle est la joie des profondeurs. Elle nourrit toutes les ténacités, elle donne force à toutes les décisions, elle rend capable de toutes les conversions. Lorsqu'elle se fait capitale, elle peut, brisant avec le temps et l'espace, supprimant 20 siècles plus opaques que lumineux, rendre Jésus-Christ plus présent que tout vivant.

Méditation sur la vie de Monsieur Portal

Le semeur ne verra pas le visage de celui qui moissonne. S'il sème dans un champ depuis longtemps en friche, combien faudra-t-il d'années et de récoltes avant que la moisson soit digne de la fécondité en puissance de la terre ? Quand un croyant est fidèle à la foi, nul ne sait, et lui le premier, vers où il s'achemine ni jusqu'où iront ceux qui poursuivront sa marche sur ses pas. Tel fut le destin du pionnier que fut M. Portal. Telle est l'histoire d'une marche en avant dont nul non plus ne peut dire où les étapes suivantes conduiront à mesure que des chrétiens, à chaque génération, se relayeront, héritant du passé, préparant l'avenir.

Le scandale de la division des chrétiens

N'est-ce pas le destin même de Jésus que M. Portal a suivi toute sa vie et dont il a tout reçu ? Jésus est celui dont ce qui est essentiel à l'homme pour devenir pleinement homme, l'espérance fondamentale, a jadis préparé tant bien que mal les voies. Il est celui dont la mission, héritée par ses disciples, se poursuit depuis 20 siècles, comme elle peut, pour quel accomplissement ? L'histoire engloutit vite dans ses archives le nom de ceux qui la créent secrètement avec plus de réelle efficacité que les puissants qui s'imaginent la faire mais qui la subissent seulement. Dieu seul connaît les bons ouvriers, lui qui prépare ses voies par la médiation sollicitée de fidélités cachées. M. Portal n'est pas le premier à avoir porté lourdement le scandale de la division des chrétiens mais, à travers les siècles de discorde, quelques-uns seulement l'ont précédé. A son époque, qui se souciait de ces déchirements fratricides, communément classés comme faits accomplis sur lesquels il n'y a pas à revenir, autrement qu'en condamnant les autres Églises ? En ces temps encore peu éloignés, Rome refusait d'appeler «Église» toute secte détachée du tronc unique promis au salut et où seul fleurissait la sainteté...

Simple prêtre lazariste qu'il était, aurait-il osé vouloir porter remède à des divisions désastreuses pour la mission, à ces disputes de docteurs, à ces concurrences de propagandistes, si sa vie spirituelle n'avait pas su rendre providentielles la maladie qui le mettait à l'écart et une rencontre qui aurait pu être seulement mondaine ? C'est en effet de ces deux circonstances fortuites qu'est sortie, à la fin du 19^{ème} siècle, une tentative d'union entre l'Église romaine et l'Église anglicane. C'est grâce à deux chrétiens qui vivaient leur religion respectivement comme on le faisait à l'époque mais avec la profondeur et l'intelligence préparées par un passé de foi et de fidélité, grâce à une première amorce de l'unité qu'ils espéraient entre leurs Églises.

L'impasse des conversions individuelles

Une première mission sur cette terre presque vierge, abandonnée du moins pendant des siècles, et que le vent des discordes à longueur d'histoire avait rendue stérile, fut de mettre en question les conversions individuelles en lesquelles, au moins du côté catholique que je sache, on voyait le chemin voulu par Dieu du retour à l'unité. M. Portal ne pouvait pas contester la légitimité et le bienfait de ces conversions, ainsi celle de Newman dont il appréciait particulièrement l'influence grandissante, quoique contestée, sur la pensée catholique. Mais il n'était pas sans voir combien cette voie était étroite et conduisait à une impasse, combien elle rencontrait d'obstacles à force de les soulever elle-même par les réactions qu'elle provoquait dans l'Église anglicane. Toute conversion individuelle provoquaient des reculs, des durcissements, qui rendaient encore plus difficiles, plus dramatiques, les retours qui pouvaient suivre. D'ailleurs, il n'était pas non plus sans remarquer qu'en Angleterre, le bilan des conversions était loin d'être positif en faveur de l'Église romaine, alors fortement minoritaire dans le pays et tout juste tolérée. Aussi M. Portal pensait que l'unité n'était pas au bout du chemin où le catholicisme absorberait les autres Églises en grignotant un à un leurs membres jusqu'à faire perdre à leurs institutions leur raison d'être. Pour lui, l'unification en corps constitué était la seule voie possible, l'unique voie où pouvaient être respectées la vérité et la charité sans lesquelles toute unité serait fallacieuse, précaire et finalement trahison. C'était cette voie qu'il fallait préparer en y acclimatant les esprits.

Le chemin de l'unité par la spiritualité

Faire naître dans les Églises l'ambiance humaine, la préoccupation spirituelle qui rendraient possible le retour à l'unité telle que celle-ci était conçue avant la séparation en faisant disparaître les barrières qui s'opposaient à la réunion, ou du moins en réduisant ces obstacles à leurs dimensions réelles. Beaucoup de ceux-ci n'étaient-ils pas surtout passionnels ? Ne venaient-ils pas principalement du climat où chaque Église s'enfermait dans sa suffisance et qu'elle cultivait indirectement, le grossissant à plaisir par ses suspensions ? Pour atteindre un tel but, rester à l'intérieur de son Église avec la fidélité qu'on lui doit parce qu'on a reçu d'elle la possibilité d'atteindre la foi, mais aussi s'attacher à la

rencontre des membres des autres Églises et les rejoindre en tant que chrétiens. A ce niveau, se connaître mieux les uns les autres en ce qui est réellement vécu, s'approfondir, ensemble si possible, malgré les difficultés des pratiques et du climat, dans les convictions communes dont réellement on se nourrit, ne pas insister sur les divergences qui séparent en les précisant sur le plan des abstractions et des systématisations. Finalement, sans trop le dire à haute voix ni même peut-être sans aller jusqu'à en tirer dans l'intime les conclusions osées qui pourtant s'imposent, vivre, autant que cela peut être officiellement supporté, comme si son Église n'était pas de façon unique et absolue l'Église du Christ, ainsi que toutes ont plus ou moins tendance, en droit ou en fait, à l'affirmer, comme si elle n'avait pas de façon exclusive et parfaite «la vérité intégrale» et qu'elle n'était pas la seule voie de salut, comme s'il lui manquait quelque chose malgré sa légitimité... Reconnaître ainsi que son Église a besoin dès maintenant de la présence des autres Églises et de leur assistance pour s'efforcer de relever de l'universalité et devenir plus digne de ce que Jésus a espéré de foi jusqu'à sa mort. L'unité chrétienne ne serait-elle pas au bout de ce chemin qui referait ce qui avait été détruit ?

Le climat du modernisme

Ce fut à la fin du siècle dernier que M. Portal commença à entrevoir toutes ces choses malgré une formation qui ne l'avait nullement préparé et un milieu qui ne l'y portait pas, c'était tout le contraire, malgré aussi des censures et des mises à l'écart qui auraient dérouté et écrasé une âme moins fortement trempée. Il le put grâce à une ouverture et une intuition spirituelles, au respect et au sens des êtres, qui ne s'apprennent pas, que seule la fidélité intime éveille et cultive à longueur de vie. C'était alors aussi le temps d'une fermentation des esprits dans l'Église où les croyants les plus clairvoyants et les plus cultivés commençaient enfin à oser s'émouvoir des difficultés qu'annonçaient les connaissances et la conscience moderne contre la religion telle qu'elle était alors communément pratiquée. Au début de ce siècle, la crise moderniste toucha profondément M. Portal et l'atteignit douloureusement par les réactions autoritaires qu'elle provoqua et dont il fut l'une des victimes. Sans l'introduire vraiment dans ces recherches nouvelles, difficiles par leurs exigences, périlleuses par leurs conséquences, elle lui en fit comprendre l'importance, la nécessité pour l'avenir de l'Église. De ceux qui, par fidélité profonde à leur humanité et à la foi, s'étaient engagés totalement dans cette voie jusqu'à parfois s'y enliser, il disait, non pour les justifier, du moins pour les excuser, peut-être aussi pour quelque peu s'en désolidariser et intimement se disculper : «Ils ont été trop vite mais ils sont dans la bonne direction». Cette crise, par les interpellations douloureuses qu'elle provoqua en lui, ce qui n'est pas certain, aussi par les épreuves crucifiantes que les autorités lui imposèrent, et cette fois ce fut de façon indiscutable, était en réaction contre l'œuvre de liberté que la découverte de l'Église anglicane avait déjà vigoureusement commencée à travers un vrai croyant.

Des relations de tolérance

C'est ainsi que peu à peu se produisit, entre des chrétiens de plus en plus nombreux des diverses Églises, des relations marquées, non seulement par la tolérance exigée par une coexistence sans hostilité, mais encore par un esprit de fraternité large dans la foi. Les Églises par ailleurs ne se trouvent-elles pas dans des situations voisines face à des négations de plus en plus violentes, ou encore devant une indifférence de plus en plus générale ? Désormais, se sentir proches les uns des autres dans la foi, malgré des expressions et des conséquences différentes, semble définitivement entré dans les mœurs, là où les luttes politiques ne prennent pas le dessus, où les partis n'utilisent pas les hostilités religieuses du passé pour mener leur combat. Bien que ces contacts, à mesure qu'ils se généralisent, se montrent ordinairement sans profondeur particulière et se trouvent quelque peu disqualifiés par le médiocre intérêt que nombre de chrétiens portent aux questions religieuses, bien qu'ils se produisent aussi dans un climat dont la mode n'est pas étrangère, ils sont cependant une première approche, fort imparfaite certes, bien lointaine encore, de l'unité telle que l'évangile la fait dire à Jésus.

La prudence des autorités

Les autorités religieuses, mises en éveil, commencèrent à se préoccuper des questions que la séparation et l'unification posaient aux Églises. Elles le firent avec la prudence que leur charge impose mais où entrent aussi, il faut l'avouer, leurs réticences devant tout changement qui change quelque chose. Ici tout particulièrement car il s'agissait de révisions dans la doctrine sur des sujets où les autorités étaient spécialement sensibilisées, sur des prises de position qui avaient été durcies de façon systématique à l'occasion précisément des divisions passées, qui avaient servi à accentuer les oppositions, à fortifier les antagonismes, à justifier les anathèmes. Cette unification n'impliquait-elle pas aussi des changements dans les situations personnelles, peut-être encore plus réellement

appréhendés, quoique de façon moins apparente et moins avancée ? Qui aurait la candeur de s'en étonner et la faiblesse d'esprit de s'en scandaliser ?

Les travaux des théologiens

Dans le climat pacifié des Églises séparées, les théologiens commencent à se concerter, sous la bénédiction discrète des autorités demeurant cependant quelque peu à l'écart et dans la réserve qu'impose une sagesse politique étrangère par sa nature aux imprudences appelées «la folie de la foi». Difficiles semailles sur une terre piétinée depuis des siècles par de nombreuses doctrines qui souvent furent seulement des répétitions consciencieuses de leçons bien apprises ou encore, sans que ce soit l'exception, par des adulateurs des théories du temps et d'autant plus que celles-ci étaient plus despotiques et appréciées du pouvoir... Les passions les plus secrètes, celles qui tirent leur vigueur de l'héritage du sang et du sectarisme latent à toute formation seulement collective ne sont certes pas faciles à éteindre, tant elles se veulent issues du respect de la vérité et de quelle vérité, celle que Dieu lui-même a révélée. Il y a aussi les prudences légitimes que commandent les impératifs des carrières. Les unes et les autres se manifestent de la façon la plus discrète. Dans le christianisme, la «charité» est une arme de choix. Dans les concertations entre les théologiens des différentes Églises, ces passions ne sont pas absentes ni ces prudences du choix précautionneux du lieu des rencontres, de la désignation et du dosage très étudiés des participants, de la manière d'aborder les questions sans les heurter de front et d'en parler sans les traiter à fond. Dans un tel climat où la foi non plus n'est pas absente, les techniciens ont beau jeu pour faire œuvre de leur art dans les subtilités des discussions et des distinctions, dans le style complexe des conclusions communes où chacun triomphe parce qu'il les interprète à sa manière, dans la façon de dire sans rien dire mais avec des précisions qui relèvent des arcanes théologiques propres aux cénacles des initiés.

La moisson de demain

Cet ensemble de conditions très humaines, trop humaines, chrétiennes sans nul doute mais pas assez pour l'être réellement, que recouvre l'optimisme mesuré, nuancé, fleuri, l'onctualité de l'information officielle, fait cependant mûrir la moisson de demain. Ce n'est pas comme la moisson de nos champs qui portent leurs fruits chaque année et dont Jésus a parlé pour dire celle qu'il espérait de foi. Celle-là ressemble plutôt, par ses longues et lentes maturations, aux longs et lents mouvements géologiques qui préparent l'émergence des nouvelles montagnes. Devra-t-elle se faire aussi à travers les bouleversements chaotiques de la terre ? Combien faudra-t-il de temps pour que la vie spirituelle simplifie ce que l'intellectualité complique, dépasse ce que l'affectivité passionne, dégage ce que les traditions scolaires imposent, libère ce que les préjugés sacralisent, fasse épouser l'ignorance là où la foi ne tolère pas d'expressions adéquates ? Quelle patience et quelle ténacité ne faudra-t-il pas pour les difficileuses et sinueuses approches vers une unité qui ne soit pas seulement l'unification imposée des affirmations et des comportements, qui soit de l'esprit qui anime Jésus ? D'ailleurs, peut-on même savoir de quelle unité il s'agit ? La prévoir n'est-il pas prématuré ? N'est-ce pas a priori fausser le mouvement de fond qui la prépare et transformer ce qui doit être le fruit de la fidélité en un projet de gouvernement de l'ordre du politique ?

Les convictions de M. Portal

M. Portal était trop d'Église pour ignorer les combinaisons des coulisses, le jeu des mises en scène, pour sous-estimer aussi la complexité des négociations où tant d'intérêts élevés et moins élevés sont engagés. Avec foi mais aussi avec quelque humour, il se plia à ces nécessités dont beaucoup sont des fatalités. Mais a-t-il eu alors tout-à-fait conscience des extrêmes difficultés qui s'accumuleraient sur le chemin de l'unité à cause de la grandissante débilite spirituelle des Églises ? La robe sans couture a été déchirée depuis si longtemps que ses morceaux sont maintenant en lambeaux. Peut-elle être réparée par de simples coutures ? Ne doit-elle pas être retissée ?

M. Portal n'ignorait pas la faiblesse des Églises. Les crises, qui traversaient le catholicisme et qu'il savait regarder les yeux ouverts, commençaient à la révéler. Sans doute, il avait connu en France, au temps des persécutions du début du siècle, l'écroulement de l'établissement politique et économique de son Église mais sa foi lui avait fait voir dans cet affrontement une libération et ses dernières années semblaient lui donner raison. Certes, il savait par trop combien avaient été négligées et même niées les exigences d'intégrité intellectuelle mises à jour et cultivées par les recherches modernes dans les Églises et particulièrement dans la sienne, bien que ces exigences soient essentielles à l'homme et rigoureusement nécessaires pour une approche authentique de Dieu. Mais se rendait-il vraiment compte alors de quelle vitalité spirituelle auraient à connaître les Églises pour résister à l'omniprésente et toute-puissante emprise matérialiste et athée de sociétés absorbées complètement par la consommation et la jouissance, ou même seulement tournées de façon exclusive vers l'élévation du

niveau de vie par ailleurs nécessaire à une existence humaine ? Se rendait-il vraiment compte de l'impréparation où se trouvaient très généralement les chrétiens pour faire front dans leur vie personnelle à une agression si subtile, si séduisante ? Ne faisait-il pas trop fond sur les formes de piété qui étaient encore en son temps communément pratiquées ?

Les difficultés du monde moderne

Aussi bien, à mesure que s'écroulaient les façades qu'on croyait encore récemment un défi aux siècles, la médiocrité spirituelle des Églises s'étale dans sa misère et s'avoue remonter à des conditions presque congénitales qui ont développé secrètement leurs conséquences le long des siècles. Aujourd'hui, les Églises voient ébranlés comme jamais les fondements sur lesquels elles s'étaient trop facilement édifiées. Pouvaient-elles en être autrement jadis ? Simultanément, elles se trouvent affrontées à des adversaires d'une bien autre puissance que par le passé.

Au début du siècle, il n'était pas possible de prévoir l'extension et la rapidité foudroyante d'une régression qui maintenant atteint toutes les Églises. Suffit-il d'unir deux troupeaux malades et maigres pour en faire un troupeau sain et grand ? Ne vont-ils pas d'abord se communiquer leurs tares ? Dans l'exaltation passagère des retrouvailles, les Églises ne vont-elles pas succomber à la tentation d'en rester là ? ce qui les conduirait à dépérir ensemble au lieu de le faire séparément. Avant d'unir les Églises, ne faut-il pas d'abord leur redonner la vie que leur passé a laissé lentement se scléroser, se momifier, et mettre en plein jour le trésor caché propre à leur génie et qui n'a jamais été vraiment cherché et mis en valeur ? Les Églises ont d'abord à connaître, chacune sans exception, une conversion à partir de ce qu'elle est qui a la taille d'une mutation.

L'œuvre est celle d'une mutation

L'œuvre à entreprendre est immense. Comme pour toute œuvre spirituelle, c'est quand on est sur la voie de sa réalisation et qu'ainsi on commence à s'en approcher, qu'on voit le but à atteindre s'éloigner. Que dire pour cette œuvre, grande parmi toutes les autres, qu'est l'unité dont il a été dit dès le commencement qu'elle est sur terre l'image même de l'unité divine ? Cette œuvre a la dimension d'une création semblable à celle que fut sa naissance, elle exige que celui qui en fut l'origine en soit encore, par son esprit, l'ouvrier.

Ce que M. Portal a vécu au long de ses années de labeur tenace et de peines intimes l'a acheminé vers la spiritualité qui semble nécessaire à cette œuvre, semblable pour l'essentiel à l'action que Jésus mena de son temps auprès du peuple juif mais qu'il fit avec une telle puissance que sa vie s'acheva en quelques mois par une mort infamante. Ce fut avec une telle profondeur que, depuis 20 siècles, cette action porte écho dans le cœur des hommes comme un appel de Dieu.

L'amour de l'Église

L'intelligence de ce que Jésus a vécu et a été, bien plus que les doctrines qui le détaillent et en justifient la raison, était au cœur même de la religion de M. Portal. Ce caractère particulier et même quelque peu exceptionnel à cette époque, n'était pas immédiatement perceptible. Il était dissimulé sous la manière classique de dire, commune aux milieux religieux de ce début de siècle, et par le climat de piété à style dévotionnel des séminaires où il avait été longtemps enseigné. Ce caractère se manifestait cependant à travers l'insistance que M. Portal mettait à parler des devoirs que les chrétiens avaient envers l'Église et, très particulièrement, sans omettre les autres, de celui de la porter et à l'occasion de la supporter avec foi et patience. Alors M. Portal tirait ses paroles de lui-même de telle façon qu'elles avaient une autorité singulière à laquelle peu étaient insensibles. C'était en invoquant son amour de l'Église, sans opportunisme, sans servilité, sans idolâtrie, qu'il disait les ténacités et les souffrances que cela comportait nécessairement. Il le faisait, c'est là qu'il manifestait indirectement la singularité de sa vie spirituelle, sans les rattacher à des perspectives moralistes, lutte contre l'orgueil et l'esprit propre, vertu de l'obéissance, ou ascétique, soumission et humiliation bienfaisantes, providentielles pour assouplir le caractère et apprendre l'humilité, ou encore quelques considérations réparatrices et co-rédemptrices, acceptation des souffrances pénitentielles et méritoires en elles-mêmes. M. Portal ne nous cachait pas que ces ténacités et ces souffrances, tout en nous aidant à entrer dans l'intelligence de Jésus, n'étaient vraiment fécondes, et non mutilantes, que si elles étaient vécues dans la fidélité de l'amour.

Une vraie conversion

La mutation dont chaque Église a besoin pour être digne de l'unité qui découle directement de celle entre Jésus et Dieu, comme les premières communautés l'ont de suite comprise à leur manière, commence par une conversion de la spiritualité dont les chrétiens, individuellement et ensemble, seront

les agents et les créateurs, plus que l'autorité. Nietzsche, après avoir prédit la mort de Dieu, annonçait la mort de l'homme. A l'inverse, dans les temps qui viennent, on peut penser que la découverte du mystère qu'est l'homme sera l'approche nécessaire en Jésus du mystère de Dieu. C'est par une intériorité renouvelée, tout autre qu'une technique ascétique et qu'une attention moraliste, qui va plus loin et exige davantage de chacun que l'adhésion à des croyances et l'observation de lois, que passe cette conversion. On ne saurait rien en dire de plus sans transformer en projet théoriquement préconçu et borné par les limites de ceux qui l'élaborent, ce qui ne peut être que le fruit longuement mûri de la fidélité à l'action créatrice de Dieu œuvrant dans la profondeur humaine et dans l'évolution de la société.

L'Église de demain

C'est dans cette direction que, sans le vouloir, sans même en prendre conscience, les générations s'orientent. Bien des signes le suggèrent. Aussi bien, aujourd'hui, si les Églises sont désertées, jamais peut-être Jésus ne fut aussi présent à l'horizon des hommes. Il est la lumière et l'espérance des hommes. Certes, chez certains, le retour à une vie religieuse, souvent fort affective, n'est pas sans besoin d'évasion, de sécurité, de certitudes, dans une société où on est écrasé sous le poids des nécessités de tous ordres, où on est livré sans recours aux lendemains inconnus dans la déroute de quelque solidité que ce soit. Certes, il y a aussi de grandes ambiguïtés dans les recherches actuelles de justice et de paix où des violences injustes sont affirmées nécessaires et sont multipliées sous l'égide de l'évangile. Il y a cependant une prise de conscience du monde des hommes dont la civilisation moderne abuse pour se développer, un intérêt passionné pour les marginaux qu'elle multiplie dans sa marche impitoyable. Cette prise de conscience toute nouvelle, cet intérêt grandissant et se généralisant, poussent les cœurs droits sur le chemin que Jésus a connu de son temps, qui lui fit découvrir sa mission et devenir ce qu'il a été.

La foi en l'homme

Ce chemin ne peut être parcouru sans une découverte renouvelée de la grandeur humaine en puissance, cachée sous des apparences communes, sans une affirmation de cette grandeur mystérieuse qui relève d'une foi sans cesse affrontée aux apparences et pourtant chaque fois triomphante d'elles, sans finalement que l'on ne soit tout informé par cette foi, ouvert et fidèle aux conséquences que celle-ci implique et que l'on ne soit converti en homme.

Une telle existence, à travers ce qu'elle impose, ne conduit-elle pas à l'intelligence en profondeur de ce que Jésus lui-même a vécu et été, à l'amour et à la vénération qui acculent à l'adoration ? Inversement, cette intelligence faite d'expériences humaines et d'amour ne se montrera-t-elle pas indispensable, à mesure qu'on avance dans la vie, pour que la persévérance soit endurée jusqu'à la mort, à travers les échecs et les traverses qu'on sera nécessairement conduit à rencontrer ?

Alors, quand il en sera ainsi, les Églises renaîtront. Elles seront filles des hommes comme Jésus a été fils de l'homme. Fruit de leur fidélité, leur unité sera proche. Dieu y pourvoira. La prière de Jésus pour ses disciples sera exaucée : «Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi, qu'ils soient un en nous, eux aussi, afin que le monde croie que tu m'as envoyé» (Jn 17, 21-23). Combien de fois M. Portal n'a-t-il pas redit cette prière dans les nuits de sa vie, quand il était abandonné à la déréliction de son Église !

Monsieur Portal, témoin de la foi

Quand, chrétien ou non, on ne voit ou ne connaît l'Église que du dehors, on croit que, seules, lui permettent de se perpétuer à travers les siècles, sa puissance politique et économique, la solidité de ses structures, la sagesse de son gouvernement et de son enseignement, on est condamné à ignorer l'origine secrète qui la fait survivre à tout ce qui semblait devoir l'anéantir ou l'enkyster dans quelque ghetto. C'est cette vitalité aussi qui, par ailleurs, lui ménage une purification progressive de sa manière de vivre sa foi et la possibilité d'être un ferment auprès des hommes.

La tradition de la foi

A côté des traditions enseignées par l'institution, c'est ce qui paraît le plus visiblement, se perpétue dans l'Église, de façon imperceptible, sans discontinuité, de génération en génération, et plus précisément de chrétien à chrétien, en général peu nombreux, une tradition qui est plus de foi que de croyances. Seule, cette tradition, moins de doctrine que d'un esprit, donne sa dimension propre à la vie spirituelle qui, au début, est nécessairement fondue dans l'intellectualité et l'affectivité, confondue avec elles, limitée et parfois trahie par elles. Nul ne saurait faire l'histoire de cette tradition à travers les temps et les lieux ni même en dessiner les contours tant, au milieu de la multitude de ceux qui la perpétuent, chacun à sa manière, elle est une sous des formes diverses et personnelles au-delà de ce que chacun peut en dire. Elle ne peut être atteinte qu'en en faisant soi-même l'approche à partir de la façon dont l'a vécue celui qui en a été pour nous le révélateur. A ceux qui savent la recevoir, elle donne aux croyances ecclésiales, enseignées de façon générale et reçues d'abord de façon impersonnelle, une portée et une profondeur qui, propres à chacun, sont parfaitement adaptées à ce qu'il est et devient. Bienheureux celui qui a su conserver la fraîcheur de l'humain, naissant à travers une vie quotidiennement exposée aux souffles qui rendent aride, s'il croise un témoin de cette tradition qui lui soit humainement assez proche pour que cette rencontre devienne communication dans la communion. Si cet homme est un chrétien, cette communion marquera une étape décisive de sa destinée de croyant et lui permettra d'approcher du niveau de la foi du disciple.

Sans doute, pour que cette communion soit possible, elle doit être appelée par quelque secrète correspondance. Il faut que celle-ci soit préparée, au moins implicitement, par une attente et une recherche inconscientes peut-être mais que le recueillement et une intériorité déjà réelle ont permise, ou encore qu'ont provoqué certains événements importants dont on ne s'est pas échappé. L'extrême inégalité des conséquences pour soi de telles rencontres montre l'influence décisive de ces préparations personnelles qui remontent peut-être loin dans le passé, et de cette correspondance qu'il est difficile de connaître à l'avance. Certaines rencontres, même de peu de durée, marquent définitivement et se développent à longueur de vie. Les autres, même si elles ne sont pas sans fruit, demeurent simplement dans la mémoire à l'état de souvenirs qu'on aime à se rappeler sans plus, comme on fait de quelques événements heureux.

Les témoins de cette tradition

Aussi, pour être le témoin de cette tradition, après l'avoir reçue, faut-il encore la redécouvrir sans cesse pour soi-même, grâce à une fidélité intime dont nul ne saurait au départ tracer le chemin et qui déroule, le long des années, ses multiples et diverses exigences. Être de son temps sans y être asservi au point de ne pas en rester seulement au niveau du paraître ni même du faire; s'être heurté fortement aux questions fondamentales que pose sa propre condition d'homme et ne pas s'en détourner par le biais de quelque idéologie ancienne ou moderne, même religieuse, car ces questions perdent leur grâce d'éveil et d'appel si elles ne restent pas vierges de toute réponse jugée parfaitement et définitivement satisfaisante; atteindre le niveau de la foi qui dépasse l'état où on s'enlise quand on reste de simples adhérents à des croyances, même si elles sont intelligemment conçues et leurs conséquences exactement observées; découvrir en Jésus le maître qu'il fut d'abord pour ses disciples avant que ceux-ci aient été conduits à voir en lui celui qui est de Dieu et qui, par ce qu'il est, appelle chacun à être, lui aussi, fils de Dieu. Autrement dit, recevoir de Jésus lui-même, de la présence qu'on a atteinte de lui, cette tradition qui se perpétue d'âge en âge et dont on a entrevu des premières approches grâce à celui ou à ceux qu'on a pu ou su rencontrer au niveau de leur être, tel fut M. Portal. Aussi fut-il auprès de beaucoup un témoin de cette tradition.

Le groupe «tala»

Je n'ai connu M. Portal que quelques années avant sa mort, de 1919 à 1926, lorsqu'il était l'aumônier officieux de l'ENS. Le groupe de normaliens qui se réunissait autour de lui se rassemblait toutes les semaines de l'année scolaire dans un petit hôtel de la rue de Grenelle où M. Portal logeait,

ainsi que quelques prêtres professeurs à l'Institut Catholique ou ailleurs. Le but essentiel de ces réunions était, outre le développement des relations fraternelles sur lesquelles il aimait insister, la culture religieuse dont nous avions un besoin particulier vu le niveau de nos études. La plupart d'entre nous en étaient restés en effet à ce que nous avons reçu au catéchisme de persévérance. A ces réunions hebdomadaires étaient jointes une journée de récollection par mois et deux retraites de trois jours, l'une au début de l'année scolaire et l'autre, aux environs de Pâques. Toutes ces activités de groupe et très particulièrement les retraites qui n'étaient pas alors une pratique courante car la plupart des normaliens n'en avaient jamais suivies avant leur entrée à l'école, surtout les premières, ont eu une importance décisive pour beaucoup, sinon dans l'orientation de la vie, du moins dans l'esprit qui l'inspire.

Le rôle de M. Portal

Le rôle de M. Portal dans ce groupe n'était pas seulement de direction par le choix attentivement sélectif des conférenciers et des prédicateurs. S'il intervenait ordinairement dans les discussions qui faisaient suite aux conférences hebdomadaires, il n'aimait pas faire lui-même des exposés. Son goût était pour les entretiens familiers, presque confidentiels, qui terminaient les journées de récollection et de retraite. La discrétion même, il n'était pas de prime abord d'une rencontre facile. Sans être froid, il était au début réservé. Ce n'était qu'au long des années passées à l'école que peu à peu on pouvait entrer dans son intimité et qu'on recevait de lui cet esprit qui caractérisait le groupe et dont nombre de normaliens ont conservé l'empreinte toute leur vie.

Les conversations qu'on avait alors avec lui étaient inspirées par ce qu'il était plus encore que nourries par ce qu'il disait. Il nous formait, non pas tellement par ce qu'il nous apprenait, mais par ce que nous entrevoyions de lui, par ce qu'il devenait pour nous. Nous communions à son esprit et il nous révélait à nous-mêmes plus qu'il nous enseignait. Nous pressentions en lui une vie difficile, douloureuse mais fidèle au service de l'Église et toute inspirée par l'amour du Christ. Cela donnait à ce qu'il disait une autorité singulière, tout autre que celle d'une fonction, l'autorité d'un ancien dans la foi. Nous recevions de lui bien au-delà de ce que nous pouvions en comprendre sur le moment. C'est ainsi que, pour plusieurs, certaines phrases entendues jadis et qui leur revenaient spontanément à la mémoire, se découvraient avec une portée nouvelle comme si elles avaient fait leur chemin secrètement en eux avant de remonter à la conscience claire, éclairées par l'expérience acquise, transformées peut-être et comme prolongées. A cet âge difficile et capital de la jeunesse où tout se décide sans qu'on le sache, où on ne reçoit apparemment que ce qu'on trouve soi-même, où on est à la recherche du sens qu'on va donner à l'avenir, même si on l'ignore, il est bon de rencontrer un homme qui ne s'impose pas, qui n'enseigne pas, qui ne se propose même pas mais laisse venir et se contente d'être à la disposition et comme sans le vouloir. Quelle condition plus favorable, peut-il même en être d'autres ?, pour l'éveil religieux d'un être encore généreux par vitalité, encore totalement disponible et devant qui, illimité dans ses projets, demain s'ouvre à la joie auprès de la réussite entrevue d'une vie dont les épreuves ne sont perçues qu'à travers leur fécondité.

L'influence de M. Portal. Je n'insisterai que sur deux points où l'influence de M. Portal me paraît particulièrement originale et puissante.

a) La formation religieuse

Si, grâce au groupe tala, beaucoup ont pu atteindre à un premier approfondissement de ce qui leur avait été donné dans leur première jeunesse à la paroisse avant leur entrée à l'ENS, un certain nombre ont reçu de leur rencontre en intimité avec M. Portal la possibilité de vivre leur foi dans l'authenticité que permet seule l'intégrité de l'esprit respecté et cultivé. A l'arrivée à l'école, notre formation religieuse n'était pas au niveau de nos connaissances scolaires. Beaucoup moins développée, imposée et reçue dans un climat d'autorité ayant une origine divine, elle laissait enfouies en nous, sans que nous osions les mettre à jour et les regarder en face, bien des questions capitales concernant nos manières de croire et de nous comporter. Notre vie religieuse était, sans que nous le sachions, en porte-à-faux sur ce que nous étions réellement, sur notre culture intellectuelle, sur nos besoins et nos possibilités spirituelles. C'est dans ce domaine que M. Portal eut, par ce qu'il était, un rôle capital en nous libérant de scrupules anciens et en nous imposant des devoirs nouveaux. Il l'a fait avec prudence, observant les délais nécessaires, avec les ménagements indispensables auprès des jeunes chrétiens que nous étions, certains timides de tempérament, d'autres de caractère conservateur, tous scrupuleux dans ces domaines tabous à force d'être sacralisés. Il semait plus qu'il ne plantait. Il donnait un esprit plus que des directives aux recherches que suscitaient les explicitations de la foi, à mesure que, la maturation religieuse aidant, celles-ci faisaient question. Il insistait, sans en préciser plus les conséquences, sur la nécessité de respecter rigoureusement l'intégrité de l'esprit dans toutes les démarches qu'on est ainsi

conduit à faire. Il importait grandement à ses yeux que les croyances ne s'imposent pas en maîtresses absolues de la vérité là où les sciences et le bon sens éclairés par la vie spirituelle ont leur mot à dire, qu'en tout, elles n'interdisent pas le droit de cité aux connaissances rationnelles et aux lumières humaines. Se livrer, en se couvrant du voile de l'humilité, aux facilités des solutions boiteuses données aux problèmes que les croyances soulevaient lui paraissait imposer de secrètes écharde à la vie spirituelle. Refuser ces facilités, même si on encourait le risque de connaître le vertige, lui semblait capital pour que l'adhésion aux croyances ne reste pas en dehors de la vie réelle, au niveau du personnage qu'on se donne ou qui nous est donné. C'était aussi pour lui la condition qui seule permettait de ne pas laisser en friche toute une partie de soi-même enfermée et non ensemencée par une soumission inconditionnelle à une autorité, même se disant divine. Alors cette adhésion serait vraiment le moyen pour que la foi inspire l'homme en profondeur au point de s'enraciner sans son être.

b) L'intégrité intellectuelle

M. Portal insistait sur l'extrême importance de cette intégrité intellectuelle pour la mission même de l'Église. Plusieurs fois, dans les conversations très libres qu'il avait avec certains, il s'est laissé à dire que l'Église a connu, à chaque période de son histoire, des tentations auxquelles elle n'a pas su résister, corruption des mœurs, simonie, impérialisme, féodalisme, cléricisme, mais que, dans les temps modernes, c'était principalement le péché contre l'intelligence qui anémiait, voire corrompait, son action. Aussi un sujet qu'il avait particulièrement à cœur et reprenait souvent était la nécessité que les chrétiens s'occupent de l'Église pour qu'ils la servent de façon active et personnelle en usant des moyens qui leur avaient été donnés, en particulier ceux qui avaient reçu les bienfaits d'une forte culture intellectuelle. La docilité, la soumission, d'après lui, étaient loin d'épuiser les devoirs envers l'Église. C'était pour nous une manière tout à fait nouvelle de concevoir notre fidélité chrétienne car jusqu'alors l'Église était à nos yeux, parce que cela nous avait été sans cesse affirmé et réaffirmé, celle qui enseignait et gouvernait et que ses membres étaient ceux qui étaient enseignés et gouvernés. L'Église enseignante et l'Église enseignée sont deux corps constitutifs de l'Église plus en relation hiérarchique qu'en communion, où les deux Églises n'en feraient qu'une. M. Portal avait suffisamment souffert de l'Église pour parler de ces sujets. Aussi ne nous cachait-il pas que porter l'Église comme il fallait qu'elle soit portée afin que le devoir envers elle soit observé impliquait qu'on la supporte et par suite qu'on souffre d'elle. Il aimait parler de cette croix dont nous devons nécessairement être chargés à longueur d'existence par elle si nous lui étions fidèles, si nous ne nous étions pas subrepticement installés en elle. Il nous introduisait ainsi dans une vie de relation avec le Christ qui était tout autre que la simple conséquence intellectuelle et affective de l'adhésion à la christologie, même si sa piété était encore assez «sulpicienne». Cette intelligence de la croix à laquelle ne se mêlait aucune idée de rachat ou de réparation, faisait partie de son message religieux. Elle était liée intimement à son intelligence de l'Église. L'une et l'autre étaient au cœur de la tradition que recevaient de lui ceux qui savaient le rencontrer en profondeur. L'une et l'autre, fondées sur l'intelligence de la vie humaine de Jésus, ont eu une influence décisive sur leur engagement d'homme et leur vie de croyant.

... Je vous dois depuis longtemps une lettre - une lettre difficile - que je voudrais utile - mais que ma disposition actuelle, mes fatigues, rendent malaisée. Et pourtant, en toute humilité, je crois que je pourrais vous aider.

Le problème de l'Eglise a été et reste central dans ma vie. Et si le Christ n'était pas demeuré en moi l'objet d'un vrai et unique amour, sans doute, aurais-je résolu plus vite cette question - soit en niant la réalité particulière de l'Eglise, soit en niant qu'elle pose question. J'aime l'Eglise parce que le Christ est ma seule espérance, et je souffre de l'Eglise, parce que je pense rester fidèle au Christ, au-delà des fidélités qui paraissent à l'Eglise être de la fidélité.

Dans ma petite chapelle des Granges, ou mieux, dans mon travail solitaire de berger, le Christ m'est plus visible que l'Eglise. Mais à Lesches, quand je suis à la messe, l'Eglise m'est plus sensible que Jésus, ou plutôt je souffre en Jésus-Christ de ce que l'Eglise a fait et n'a pas fait pour ces braves gens dont je suis sûr que certains ont plus d'étoffe spirituelle que moi, mais qui ont été laissés incultes ou abrutis spirituellement par ceux qui sont socialement désignés pour les faire entrer dans l'esprit de Jésus. J'aime être avec eux parce que je suis assez comme eux pour me sentir solidaire d'eux, et je suis assez différent d'eux pour souffrir spirituellement, comme Jésus le fit - et en union avec lui - de ce qu'ils sont, de ce que sont ces grandes foules qui depuis des siècles n'ont jamais eu un vrai pasteur, digne de Jésus.

L'Eglise est notre mère, car sans elle aurions-nous connu Jésus-Christ et aurions-nous la foi ? Elle est notre croix, car institutionnellement et humainement dans ses membres, elle est trop étrangère à l'Esprit de celui qui lui donna naissance, par sa vie terrestre. Et le tragique ici-bas est qu'elle ne peut pas être autrement que ce qu'elle est. Les hommes ont besoin de superstitions pour être religieux, ce qui ne veut pas dire qu'être religieux soit synonyme de superstition. L'Eglise a besoin, pour se faire entendre, pour apporter la foi, de fabulations, de fabulations ayant un caractère socialement absolu, car autrement ces fabulations n'atteindraient pas leur objet - d'aider les êtres à être religieux, à travers les ténèbres des théories, des doctrines, des pratiques. Mais notre misère n'est pas telle qu'il faut soi-même y demeurer. Socialement, il ne peut pas en être autrement - du moins je le crois - ou il faudrait que l'Eglise soit tellement de Jésus-Christ - et encore... - que cela paraît irraisonnable ailleurs qu'en certains endroits et temps exceptionnels. Mais à chacun de nous d'aller au-delà -sans briser le social- en restant dans la solitude du silence - l'apostolat devenant un témoignage indirect, silencieux, vraie parabole. Toute vie spirituelle se terminerait par le Jardin de Gethsémani, atroce par ses impressions de solitude et de fatal échec, si Jésus-Christ nous ayant devancés, nous ne pouvions goûter déjà au-delà, la paix subtile mais bien réelle, indéfinissable mais très authentique de l'aube de la Résurrection. Le seul vrai progrès que nous puissions faire dans la connaissance de Dieu, c'est de comprendre peu à peu, à la lumière de ce que je viens de vous décrire, les extrémités de l'abaissement, de la patience, de la passion, de l'Amour impuissant et cependant encore tout puissant de l'Incarnation. Le reste n'est que fabulation, utile au départ et peu à peu idole d'autant plus néfaste qu'on en vient à l'adorer à la place du Dieu innommable -et qui ne doit pas être nommé- inconnu et qui ne doit être qu'aimé ici-bas dans le respect de ce qui est trop au-dessus de nous pour être encore connu.

J'aimerais mieux vous parler que vous écrire ces choses, scandaleuses pour la plupart des croyants, et folie pour ceux qui ne croient pas, car seul le témoignage indirect est licite pour ne pas scandaliser et cependant pour communiquer. Et c'est là qu'on saisit le mieux l'abîme qui sépare l'enseignement du témoignage - je voudrais dire de l'apostolat, si ce terme n'était si vaste qu'il englobe à la fois la catéchèse des commencements et la secrète initiation qui ne doit être proposée qu'en son temps. A votre âge, avec votre passé, avec l'affinement de votre vie spirituelle et intellectuelle, vous ne pouvez être totalement religieux qu'en entrant dans cette passion. Je ne vous dis rien de plus aujourd'hui, mais je sais qu'il est inutile de vous dire ma confiance et mon estime fraternelle en pouvant et en osant vous écrire cela.

Noël, la fête de notre enfance, la fête de notre vieillesse, non pas seulement à cause des petits qui sont derrière nous, que par le souvenir ému, adorant, d'une espérance dont ce monde charnel et lourd a mesuré la grandeur sans cependant corrompre sa réalité divine.

Emmanuel Doucy 20ter avenue des Chèvrefeuilles 91360 Villemoisson/Orge

La doctrine n'est pas la seule nourriture de l'âme. Il importe extrêmement d'y ajouter le souvenir. Chaque génération, le souvenir de la vie et de la mort de Jésus, le souvenir de Marie, sa mère, font lever le petit groupe des disciples, parfois disséminés, grâce auxquels le message de l'Église arrive à ne pas perdre son sel et à ne pas se laisser asservir par l'esprit du monde.

Le disciple peut se souvenir de Jésus et de Marie sans les avoir vus ni entendus, parce que Jésus et Marie ne lui sont pas étrangers. Pour se souvenir, la tradition est nécessaire. Mais c'est aussi par ce qu'il y a en lui de meilleur, de fidèle, d'intact, d'authentique en lui que le disciple peut se souvenir de Jésus et de Marie. Inversement, en Jésus et Marie, il se comprend et se connaît plus exactement, plus profondément, plus définitivement qu'à travers les contingences de son existence. Le souvenir de Jésus et Marie est sa lumière.

Le disciple vit de Jésus et Marie, non pas seulement par la connaissance du rôle que la doctrine leur assigne dans l'ordonnance du salut, mais aussi par le souvenir actif de leur vie humaine. Souvenir qui est plus que la mémoire abstraite d'événements ou de paroles, une vraie présence silencieuse, proche, allant et venant, à la porte de l'âme lorsque celle-ci n'est pas trop fatiguée ou dispersée.

C'est grâce à la tradition et à une vie fidèle qu'on s'approche du souvenir. Mais le souvenir, source de la vitalité religieuse de l'âme plus encore que l'intérêt intellectuel à des considérations doctrinales, est à son tour foyer de contemplation, celle des humbles qui ont plus vécu que raisonné, qui savent peu de choses, si ce n'est que Jésus est leur seule espérance.

Souvenir vivant et vivifiant, viatique dès ici-bas pour ceux dont l'existence se passe anonyme dans l'obscurité de la masse. Ils sont tout étonnés, à certaines heures de lucidité exceptionnelle, de découvrir la filiation spirituelle qui les relie à Jésus et à Marie, enfouie dans une longue vie banale, protégée et comme développée par cette banalité même : une vie qui aurait pu être tout autre mais qui est telle par la grâce d'interventions caractérisées et pourtant d'avance imprévisibles et encore inconnues longtemps après.

La connaissance conduit à la communion les esprits vigoureux et droits qui savent dominer leur savoir, s'en détacher, le mettre à sa place. Le souvenir, lui aussi, nourrit la communion. Il est lui-même, dans ses moments d'intensité, communion silencieuse, les yeux fermés, par delà l'espace et le temps, à Jésus et Marie. Faites ceci en mémoire de moi, a dit Jésus à la Cène au moment solennel entre tous où il concentrait devant ses apôtres sa vie tout entière et l'exprimait définitivement à leurs yeux, unissant ainsi dans le même acte la communion et le souvenir.

Communier, c'est se souvenir. Et Marie, conservant dans son cœur toutes les choses qui concernaient son fils, communiait à lui, de la communion qui a puissance de mener jusqu'à la croix, sans permettre aucun reniement, fut-il suivi de repentir.

Pour atteindre le souvenir vivant de Marie, pour se souvenir d'elle comme on se souvient de l'être qu'on aime et vénère, même lorsque depuis longtemps déjà il nous a quittés, l'important n'est pas de l'imaginer comme la reine des cieux et la mère toute-puissante qui donne la sécurité à ses enfants. Ou du moins, ce sont là des considérations de départ qui peuvent être utiles, qui parfois ne sont pas nécessaires. Elles ne sont d'ailleurs pas sans danger. De toute façon, elles doivent être rapidement dépassées pour être autrement retrouvées car, prises ainsi en soi, elles sont trop étrangères à la vie terrestre de Marie.

La vie terrestre de Marie, cette vie si humble, si cachée, que nous n'en connaissons que ce qui regarde son enfant, est le chemin pour connaître la Vierge et se souvenir d'elle, comme la vie terrestre de Jésus est le seul chemin qui conduit au Père.

Marie est bien la mère des chrétiens mais c'est des lèvres de son fils expirant sur la croix qu'elle a reçu ses nouveaux enfants. Nous sommes les fils de sa douleur et la nouvelle épreuve de sa foi. Maternité bien défendue. On ne la découvre pas sans le mériter ou elle ne laisse au cœur que des images dérisoires.

Marie est certes la reine des cieux mais son exaltation, semblable à celle de son fils, est l'exacte réplique de son abaissement, de sa vie servante, obscure, inconnue, que nulle gloire humaine n'est venue révéler, qui n'a pas été sans être recouverte des mêmes opprobres que le Christ. Abaissement de Marie, en ressemblance humaine parfaite avec l'abaissement de Jésus, le plus spirituel sous la forme la moins démonstrative, la plus commune ou la plus contestée, participation à l'incarnation autant que sa maternité. Qui ne le soupçonne pas ne peut pas approcher en vérité du trône de la Mère du Seigneur. Il ne sait faire de la reine des cieux qu'une reine de ce monde.

Maternité et règne de Marie sont au bout de la contemplation et non à ses débuts, fruits ultimes du

souvenir de la Vierge de Nazareth et de la vieille et vénérée Maman de Jésus, le Christ. Elles sont la récompense de celui qui n'a pas craint d'aller jusqu'au bout de sa foi, de se laisser tirer jusqu'aux extrémités de sa lucidité.

Pour se souvenir de Marie, il faut lui ressembler. Et c'est précisément dans la mesure où le disciple ressemble à Marie qu'il peut se souvenir d'elle. La vie de Marie est notre chemin intérieur. A nous de le parcourir à notre allure, suivant nos moyens, étape par étape; chaque défaillance étant réparée, chaque écart corrigé.

Il y a pour chacun le temps de ressembler à la jeune vierge qui plut à Dieu, à celle en qui la tradition fit un travail mystérieux, original, personnel de préparation et de maturation; à celle qui s'ouvrit à la foi avec toute l'ardeur de son être intact, bien au-delà de ce que le comportement visible d'une jeune enfant peut faire concevoir; à celle qui fut tout souvenir et toute attente sans être appesantie et comme contaminée par les mirages de son temps; à celle qui crut sans peur et sans effroi, comme si cela était normal, lorsqu'elle fut extraordinairement sollicitée; à celle qui a continué de croire, malgré tout ce qui pouvait l'étonner, même la scandaliser humainement, socialement, voire religieusement, parce qu'il y avait en elle un poids qui l'entraînait déjà plus impérieusement que toutes les forces humaines, au-delà de ses propres limitations de juive de son siècle; à celle qui a tenu sa place solitairement, aveuglément, tenacement, jusqu'au bout, chaque journée l'enfonçant davantage d'un mouvement irréversible dans sa destinée unique, définitive, éternelle; à celle qui s'est vue dépouillée de son fils, qui a accepté d'être dépouillée de son fils, parce qu'elle croyait en lui, même lorsqu'il la traitait sans ménagement, comme il se traitait lui-même, avec une rigueur qui n'avait d'égale que celle de son obéissance au Père; à celle qui a souffert de tout ce qu'a souffert son fils, comme une mère ne peut pas ne pas le faire, comme une mère est fatalement conduite à le faire, sans pourtant en être révoltée, écrasée, grâce à sa foi; à celle qui, plus que toute autre, après la mort de son fils, s'est souvenue de lui, a pensé sa vie, l'a reprise par le détail, l'a épousée par le dedans, sans cesse en a puisé la substance, l'a située dans son temps, dans le temps, pour toujours, Mère de ceux qui se souviennent; à celle qui, plus que toute autre, après la mort de son fils, de ce promontoire où la croix l'avait laissée, a vu, sans connaître le désespoir, dans la charité et l'espérance, tout ce qui faisait qu'ici-bas, il ne pouvait pas en être autrement de ce qui était arrivé à son fils et à elle; à celle qui, plus que toute autre, après la mort de son fils, ici-bas, de sa retraite de vieille femme, a vu dans la douceur de sa pureté, sans l'amertume de la révolte, grâce à sa simplicité, le mal innommable et innombrable, partout caché et partout maquillé en bien, partout présent, et jamais vu nulle part à l'état pur, insaisissable... ce mal qui ne peut être séparé du bien et ainsi vaincu que par la faiblesse de l'innocence, la faiblesse de qui aime, la faiblesse des béatitudes; à celle qui a vu l'Église naître avec son juvénile enthousiasme, avec son grand élan d'amour plein d'optimisme candide, avec sa fraternité toute neuve, pour quelque temps plus forte que les différences humaines; à celle aussi qui a vu réapparaître à l'ombre de l'Église, jusque dans son propre sein, les mêmes forces qui crucifièrent son fils, l'infatigable revanche du péché, mais aussi celle de la loi plus cachée, plus subtile; à celle qui a compris que tout cela était dans l'ordre de la fatalité terrestre, mais que la foi des chrétiens la contiendrait tant qu'ils atteindraient l'intelligence, le souvenir de ce que son fils et elle avaient vécu.

Pour se souvenir de Marie, il faut qu'à notre dimension, notre vie ressemble à la sienne, épouse les mêmes cadences, connaisse les mêmes épreuves, s'unisse aux mêmes mouvements intérieurs, et touche à la fin, dans la maturité, la vérité des promesses de l'Appel entendu au départ, notre annonce.

Certes, une telle vie, nourricière du souvenir, nourrie elle-même à son tour du souvenir, a franchi l'espace et le temps. Elle est contemporaine de Jésus et Marie pour l'éternité. Mystère vivifiant de cette communion où l'intelligence seule ne peut pénétrer, que l'imagination la plus vive et le sentiment le plus brûlant ne peuvent promouvoir. La contemplation, silencieuse, furtive, toujours inattendue et toujours bien elle-même, la compagne invisible et fidèle du disciple, rendue possible et comme méritée par quelque merveilleuse et gratuite correspondance d'être à être, peut seule épouser.

Unique consolation qui n'abaisse pas l'homme mais l'habilite à ne plus être étranger à la véritable œuvre des siècles. L'homme en a besoin pour ne pas instinctivement se refuser à ouvrir les yeux sur le monde, pour ne pas fuir sa propre grandeur en se bornant à souscrire aux modes de pensée de son époque. Consolation virile, exigeante comme la solitude de la croix que la résurrection n'est pas venue rompre mais achever, nourriture comme la communion qui consacre.

Il est plus important pour un chrétien de vivre ainsi de Jésus et Marie que d'être de son temps. Et il ne peut absolument pas être de son temps sans trahir, s'il ne porte pas en lui le souvenir vivant, séparant, humainement, socialement et politiquement paradoxal de Jésus et Marie.

Il n'y a pas à présenter Marcel Légaut à une Paroisse qui se souvient. Le sillon qu'il a creusé, entouré de compagnons qui continuent de peupler nos groupes, se retrouve facilement. Le fruit de ce qu'ils ont semé, nous le moissonnons encore.

Le 27 octobre, l'Union parisienne pour sa séance de rentrée avait invité Marcel Légaut. Une très belle assistance a reçu dans un silence significatif un témoignage qui venait du silence. De cette méditation que nous sommes heureux de publier, on se gardera de tirer quelque théorie. Le caractère personnel de cette expérience en fait l'authenticité. Sa grandeur est d'avoir été vécue.

(Cette méditation a été reprise intégralement par Marcel Légaut dans Travail de la foi, chapitre 2, La vie de foi)

Lorsque Jésus, proche de sa mort sans doute, demandait à ses disciples s'il y aurait encore de la foi sur terre à la fin du monde, il pensait avec peine à tous ceux qu'il avait attendus en vain sur les routes de Galilée et de Judée, à tous ceux aussi qui l'avaient quitté après l'avoir d'abord suivi.

Depuis lors, le même appel, silencieux cette fois, retentit dans les cœurs qui savent écouter sur les chemins de la vie. Et parmi les hommes qui passent, parmi ceux qui pensent avoir la foi parce qu'ils ont seulement des traditions religieuses, toujours cependant Jésus rencontre des âmes qui croient en lui, le suivent et, dans leur mesure propre, l'imitent et pénètrent peu à peu dans le mystère de son extrême et unique vie terrestre.

La vie de foi, petit germe au départ, déposé au fond du cœur de l'homme par l'Église, par la tendresse pieuse du père et de la mère, par le don secret des générations de croyants dont il a hérité, va devenir sa vie totale s'il le veut de tout son être.

Dans le croyant vont se reproduire, à quelques variantes contingentes près, les étapes historiques de la vie de Jésus, puisque le Seigneur est le chemin. Et de cette matière humaine, fragile, imparfaite, trébuchante, mais capable de Dieu, la foi fera un disciple et du disciple, vingt siècles après la mort de Jésus, un nouveau témoin du Christ.

La foi est la question essentielle qui intéresse tous les stades de la vie : depuis celui où l'homme s'ouvre à l'existence personnelle, à l'amour, à la paternité, à sa mission dans le monde, jusqu'à celui où ses forces l'abandonnent, où la mort le guette et s'approche, la grande chute solitaire dans l'abîme sans fond où s'opère la mutation dans l'au-delà éternel.

C'est aussi, semble-t-il, la seule question qui, étant trop personnelle pour relever seulement de l'enseignement, exige la tradition orale, toute vive, du témoignage. Le croyant apportant par le don même de ce qu'il est une nourriture à la foi de celui qui écoute. L'ancien disant au jeune l'essentiel de sa vie comme jadis les disciples de Jésus, ayant vécu avec lui, le disaient aux nouveaux chrétiens venus plus tard dans la communauté. Tradition que le père connaît bien lorsqu'il veut communiquer à son enfant le meilleur de lui-même. Tradition, se livrer tel qu'on est, se donner sans réserve. C'est par cette extrémité que la vie humaine se propage. La vie de foi l'exige aussi. Et sans doute, ici-bas, dans notre condition limitée, ténébreuse, très mêlée, il n'est pas d'ouverture plus élevée entre les hommes, plus capable de marquer celui qui la reçoit vraiment et aussi celui qui la fait avec authenticité.

La foi est d'abord une petite graine jetée dans l'inconscient de l'enfant ou de l'adulte naissant à la vie spirituelle. Qui saurait décrire les cheminements cachés par lesquels cette plante minuscule va grandir pour sortir des profondeurs obscures ? Mais il n'est pas un croyant qui ne se souvienne, dans sa jeunesse, de quelques événements intérieurs ou extérieurs, d'abord passés anonymement au milieu de tous les autres de la vie quotidienne, mais qui ultérieurement, au lieu de disparaître complètement, grandissent dans la mémoire et prennent une signification singulière.

C'est le souvenir de la mère ou du père en telle circonstance émouvante de la vie familiale. C'est le souvenir recueillant de la régularité et de la piété d'une vie infantine bien protégée. Surtout ce sont ceux de la première communion où l'adolescent, à l'âge de douze ans, connaît souvent une perméabilité religieuse qui ne lui sera jamais plus donnée ultérieurement avec autant de libre spontanéité.

Plus tard, ce sera telle lecture peut-être et aussi, très particulièrement, telle rencontre fortuite, où une imagination neuve mais déjà profonde verra la réalisation des béatitudes, de l'idéal évangélique fait de simplicité, de pauvreté, de don de soi, de sacrifice effacé et silencieux. Impression durable, sans cesse renaissante, toujours forte aux heures importantes de la vie, pour le grand étonnement, s'il le savait, de celui qui en a été l'involontaire et inconscient agent.

Mais la foi n'atteint pas pleinement le niveau de la vie personnelle tant qu'un appel plus direct, plus explicite ne s'est fait entendre. Avant cette heure, l'homme peut être membre actif d'une communauté religieuse. Après, il entre dans la voie qui fait le disciple. Et c'est sur ce chemin seulement que la vie de foi atteint sa taille adulte.

Quand le jeune homme connaît son annonce, lorsqu'il aperçoit émerger devant lui le sens de sa vie, des préparations silencieuses du passé; lorsqu'il découvre dans la joie ce qu'il ne sait pas encore qu'il aura à réaliser dans l'abnégation et l'endurance des ténacités extrêmes; lorsqu'il s'ouvre à la grâce et répond à l'appel, il vit l'heure cardinale de son existence. Toutes les autres n'en seront que les conséquences directes, diversifiées par les circonstances et les étapes de la croissance spirituelle.

Est-il plus belle vision que ce jeune, encore tout neuf, à l'idéal intact, vierge de toute compromission volontaire, faisant le pas décisif dans la vie, fondant un foyer, se donnant corps et âme à l'œuvre de ses jours, se consacrant à Dieu là et comme il le lui demande ? Certes, rien n'est plus émouvant pour l'homme qui a vécu des heures semblables. Pour lui, personnellement, vraie grâce de renouvellement et de rajeunissement spirituel !

C'est devant cette moisson mûrissante que Jésus était transporté de joie et disait à la fois la grandeur des tâches à venir et l'urgent besoin de moissonneurs. Car les moissonneurs sont nécessaires pour que la moisson ne s'abîme pas.

Heureux cet enfant de l'Esprit s'il rencontre à temps, pour en recevoir la tradition, un chrétien de sa famille spirituelle qui lui communique la secrète sagesse religieuse recueillie par lui au cours de sa longue vie de croyant ! Il recevra de son ancien une filiation qui complétera celle dont il a hérité de ses ancêtres. Ce sera en lui comme la greffe d'une sève nouvelle qui, se joignant à celle de sa propre chair, en favorisera l'enracinement spirituel et la vitalité.

Pendant les quelques années que durera cette communion, l'ancien, vrai père spirituel, achèvera l'enfant pour en faire presque un adulte. Il l'aidera à se découvrir, à se comprendre, à s'accepter, à se donner, à se purifier, ne pas avoir peur de cet avenir qui l'enthousiasme et parfois déjà l'angoisse.

Car la vie de foi ne naît pas d'emblée dans sa perfection propre. Elle est entourée de langes étranges où les emportements du sang s'associent à la superstition enfantine et aux certitudes illusoire du doctrinaire.

La vie fidèle ne sera pas trop longue pour les arracher une à une. Elle sera assez dure pour y réussir. Et c'est le rôle de l'ancien de préparer ce futur disciple de Jésus à voir dans la croix qu'il devra porter à son tour la marque propre de son élection.

L'ancien n'aura pas à cultiver l'enthousiasme de ce jeune qui sera naturellement enthousiaste, s'il est bien né. Il n'aura pas non plus à trop le mettre en garde contre les dangers de la route. Un être vraiment en marche arrive tôt ou tard par son dynamisme et sa vitalité spirituelle à vaincre les obstacles qu'il rencontre. Mais cet ancien aura à lui apprendre combien il faut souffrir à la suite de Jésus pour mériter de s'approcher de lui. Combien il faut souffrir comme lui pour le comprendre et l'aimer autrement que de l'amour d'un moralisme religieux. Et c'est par la seule souffrance portée dans l'esprit de Jésus que la foi se purifie, se fortifie et devient totalement authentique.

Cet ancien aura aussi près de ce jeune la délicate mission de lui faire aimer virilement l'Église car la qualité de cet amour est intimement lié à la qualité de la foi. La tâche n'est pas facile. L'enfant n'est pas encore un homme. Il a besoin de ménagements. Et cependant, dès maintenant car autrement ce serait vite dangereusement trop tard, ce futur disciple de Jésus doit commencer à découvrir l'amour de l'Église, noble, sans idolâtrie et sans servilité, dépouillé de toute sentimentalité d'origine purement sociologique, nourri de foi, de reconnaissance et d'exigences, dans la pleine connaissance de la complexe condition humaine soumise en outre à des contingences sociologiques souvent médiocres et toujours lourdes, exigeantes, impérieuses : cet amour que Jésus porta à Israël toute sa vie, cet amour fidèle et soumis qui le conduisit jusqu'à la mort.

A notre époque où la société païenne plus que jamais totalitaire presse si lourdement sur les âmes, cette tâche de l'ancien est peut-être plus nécessaire et urgente que jamais. Et lui-même saura-t-il bien l'accomplir s'il n'a pas personnellement souffert pour l'Église, par l'Église et dans l'Église, recevant d'elle, par une double maturité, la foi et ses accroissements, dans la suavité de l'enfance et dans l'extrémité du chagrin.

Et voici ce jeune chrétien debout. Il part sur le chemin. Il croit en connaître la destination mais, en vérité, il le mènera tout à fait ailleurs et beaucoup plus loin. Le voilà seul car si l'ancien peut le suivre des yeux derrière, il sait bien que son rôle désormais est plus de la prière que du conseil. Comme un père qui remet son enfant entre les mains de Dieu, lorsqu'il ne peut plus rien pour lui d'humainement possible, ainsi cet ancien offre à son Dieu le fruit de sa paternité pour qu'il le consacre et en fasse un

disciple de son Maître. Et voici l'heure de l'initiative, de l'action, les premiers fruits de la vie de foi, aussi divers que le visage des hommes, et dont il est vain de décrire la variété et les infinis développements. Et voici l'heure des tentations et des doutes, les premiers approfondissements de cette vie déjà si belle mais encore très enfantine et toute empêtrée dans les matrices sociologiques qui l'ont aidée à naître. Et voici les premiers heurts, les premières souffrances, encore épidermiques, mais qui font frissonner tout son être tant il est sensible.

L'ancien, même s'il est encore tout près est déjà loin en arrière. Il ne peut plus aider directement et utilement cette âme généreuse à porter légèrement le poids sanctifiant des premières épreuves. Si cependant il cédait à la tentation de vouloir le faire, ce serait pour ce jeune la dangereuse possibilité de s'y soustraire et même, sous couvert de piété et de docilité, de trahir. Seul le souvenir vivant des enseignements de la croix doit être près de cet homme en travail d'enfantement aux croissances de la foi. Seule peut aider ce futur disciple la présence silencieuse et invisible de tous ceux qui l'ont précédé sur le chemin et d'abord de Jésus. Car sur cette terre, pour ce voyage, il n'est pas de compagnon. On ne s'approche pas de la croix à deux de front.

Vie de foi, vie tenace, vie endurente, vie solitaire, vie sans cesse recommençante et renaissante... Mais dans un cœur jeune, les fontaines de l'enthousiasme ne sont jamais tariées pour longtemps. La joie reviendra, comme le ciel après l'orage, panser les plaies, guérir les blessures et faire disparaître presque entièrement les cicatrices. Et s'il le faut, elle saura remettre debout celui que la fatigue et l'usure ont pour un temps couché dans le fossé le long de la route. C'est l'âge où la vie de foi se nourrit de joies et de peines, comme le corps et presque avec lui.

Au départ, lorsque la foi prend son envol après les lentes préparations de l'enfant, le futur disciple de Jésus, tout en répondant à l'appel, croit aussi qu'il choisit sa voie. Il sait ce qu'il va faire. Il penserait échouer s'il ne le réalisait pas. Sa foi se double d'évidences et sa fidélité d'attraits. Son obéissance intérieure est aussi initiative personnelle. Ainsi doit-il en être mais cela ne doit durer qu'un temps.

Qui a choisi le sentier étroit de la fidélité à l'appel intérieur de Dieu entre, par les choix toujours plus rigoureux qu'il doit faire, dans une limitation progressive de ses possibilités d'action. Elle est aussi exigeante, cette volonté intime qui commande en maître indiscuté les décisions capitales. Combien plus qu'une autorité extérieure ! Il faut aller droit le chemin, fuir toutes les distractions qui ralentiraient la marche, se refuser à ménager pour l'avenir toute position de repli, couper derrière soi tous les ponts. Ces choix se font dans la joie des certitudes et, sinon aisément, au moins dans la facilité propre aux jeunes générosités prodigues de leur vitalité. Mais plus tard, à la longue, les conséquences de ces choix ne seront pas légères à porter. Insensiblement, les limitations qui enserrant la vie commencent à dissiper l'enthousiasme du départ, à refroidir la ferveur du don de soi, à troubler l'évidence même de la voie à suivre, pour ne laisser progressivement à ce croyant, déjà chevronné cependant, que l'acceptation et la résignation. Il est conduit peu à peu à accepter avec une soumission résignée et, au début surtout, crucifiée puis progressivement confiante, cette existence fidèle, jadis tant désirée, aimée avec quelle ferveur et que dans son cœur d'enfant il appelait de toute l'ardeur de son don juvénile. Ce qu'il a choisi dans la joie, il doit l'accepter désormais dans la foi. Le voici maintenant, même dépouillé des raisons, des évidences qui l'éclairaient jadis. Et ce qu'il a vécu dans son passé en arrive à déterminer plus sa vie actuelle qu'une vision précise de ce qu'exige aujourd'hui sa fidélité.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement les décisions toujours plus exigeantes, refusant tout ce qui gênerait la concentration de sa vie autour de l'unique signification possible à ses yeux, qui conduisent cet homme à la situation humble de qui est là parce que, en vérité et de toutes manières, il ne lui est plus possible d'être ailleurs. C'est aussi le vieillissement du corps et de l'esprit, l'évolution sociologique des générations successives auxquelles il est de moins en moins adapté. C'est aussi, et de façon peut-être inconnaissable jusqu'à la fin, les conséquences à longue portée de fautes irréparables et les plus graves : celles commises sans qu'il ait pu les prévoir et sans qu'il les ait alors reconnues comme telles. Ces fautes imposées par le caractère et l'éducation même, fatales, qui sont tellement lui que, s'il vient à les découvrir, il ne peut pas encore les reconnaître devant Dieu comme des péchés.

La vie de foi de l'adulte chemine déjà sur les sentiers qui voient Gethsémani, là où les déterminismes sociologiques, physiologiques et aussi les déterminismes spirituels pèsent de toute leur masse pour ne laisser à l'âme que la fine et pure liberté de ne pas se refuser au don qui lui est demandé et, en vérité, imposé, sous peine d'une complète désintégration de sa foi.

Et voici le silencieux cortège de ceux qui ont cru, qui sont allés de l'avant sans limitation du don de soi et qui, maintenant, continuent à marcher courageusement dans une solitude acceptée et souvent une stérilité apparente et apparemment définitive. Le cortège de ceux qui seuls peuvent monter lentement et lourdement mais réellement, sans perdre cœur, parce qu'ils ont la foi, sur la colline du Golgotha.

Cette femme qui a vu son devoir, devant le Seigneur, dans le dévouement à ses vieux parents et qui

maintenant reste seule, épuisant le calice de la solitude du cœur, d'abord choisie presque avec amour, et désormais inéluctablement imposée. Cet instituteur, capable de faire un inspecteur primaire, qui dans sa ferveur, voulant se donner aux plus délaissés, va s'enterrer dans un petit village. Le voici désormais attaché à son poste, non plus par l'enthousiasme, mais par ce fait très simple qu'il ne peut plus en sortir sans rayer le meilleur de son passé. Apprends que descendre l'échelle sociale n'est pas une vaine image, maintenant que tu ne peux plus la remonter sans perdre cœur. Accepte de disparaître. Cet homme dévoué corps et âme à l'apostolat religieux de son milieu social et que la dialectique des générations successives, amplifiée par les traumatismes sociologiques de la guerre, sépare des jeunes par un mur d'incompréhension. Accepte ta stérilité et ta solitude définitive, toi qui nourrissais ta ferveur du sang chaud de la fraternité et de la joie du rayonnement spirituel. Ce prêtre, misérable à force de vouloir donner à qui ne veut rien recevoir, resté religieux cependant et qui vit, résigné, ses jours vides, dans une paroisse dérisoire. Où est le beau temps de ta vocation naissante et de tes premiers pas dans le sacerdoce ? Ce moine qui, après la ferveur du noviciat, ne rencontre plus chez ses frères en religion que routine hiératique ou dispersion affairiste. Demeure dans ton cloître, à l'écart, déprécié comme un original un peu suspect, jusqu'à la mort, et déjà enterré.

Mais il faut aller plus loin dans la découverte de l'impuissance radicale et dans son acceptation humble et fidèle. Ce ne sont pas les seuls événements et déterminismes du dehors et du dedans qui peu à peu réduisent le domaine vital du croyant et le paralysent dans une passivité qui ressemble pour lui à celle de la mort. Le disciple de Jésus est désormais prêt à découvrir aussi combien les âmes sont différentes de la sienne, qu'il croyait reconnaître jadis, avec sa jeune candeur, en tous ceux qu'il rencontrait.

L'homme, en temps ordinaire, est impuissant à communiquer réellement avec la plupart de ses semblables sur l'essentiel, sans paraboles qui voilent la pensée, sans phrases qui sans cesse la font dévier, sans paroles toujours doubles qui irritent chacun, à se comprendre en croyant comprendre l'autre, à supposer que celui-ci s'en soucie vraiment. Même avec ses plus proches, spirituellement parlant, il y a des frontières qui ne peuvent pas être franchies par le langage.

Ce disciple du Christ, qui se croyait déjà, par sa foi et son amour, sur le plan d'universalisme d'où son maître l'appelle, n'en peut être le témoin vivant et utile que pour quelques âmes, et encore aux heures de grâce bien rares. Au-delà des oppositions, au-delà des initiatives que lui impose sa longue vie fidèle, il aperçoit ce fossé infranchissable qui lui rend inaccessible, en leur centre, ses frères même les plus proches; qui le rend incompréhensible, et peut-être pire encore, aux autres. Cette découverte lentement amorcée, longtemps refoulée, couronne toutes les autres dans le dur inventaire de l'impuissance humaine à faire œuvre universelle efficace. Étape de la vie de foi, aussi importante que sa naissance, plus exigeante encore cependant, qui côtoie plus d'abîmes aussi. Elle la complète nécessairement. Sans elle, les plus belles promesses ne dépassent pas le temps des fleurs.

Seigneur, vous avez conduit, vous avez réduit, vous avez acculé insensiblement votre disciple à vivre, dans la fidélité à votre appel, les états les plus simples, les plus humbles, les plus terre à terre, les plus plats de la vie quotidienne de l'homme. Voilà transfigurées dans leur vraie lumière, ces béatitudes que, dans sa jeunesse, ce croyant voyait autrefois auréolées d'une grandeur et d'une noblesse encore trop vainement humaines. Mais si maintenant votre disciple se trouve ainsi enfoui anonymement dans la grande masse grise des vivants, déjà s'annonce la joie des profondeurs, cette présence puissante de vous sur lui, Jésus, déjà elle le visite furtivement et, parfois, autour de lui, il en pressent l'invisible et insensible rayonnement.

Lorsque l'homme parle de la mort, il pense à celle des autres. Lorsqu'il lit distraitement dans son journal les détresses et les drames de la journée, il n'en reçoit qu'une connaissance abstraite sans aucun poids sur sa vision de la destinée humaine. L'homme est une plante fragile. Il a besoin d'être beaucoup protégé. Enfant, il naît dans le cercle fermé de sa famille où il se trouve en sécurité absolue. Pour nombre d'adultes, l'optimisme spontané ou systématique, l'attachement idéologique quasi passionnel à un idéal généreux de prospérité, d'abondance et de paix, provient de la recherche inconsciente mais tenace de cette même sécurité. La religion de beaucoup, si consolante dit-on, y trouve aussi sa raison d'être. La foi ne peut pas se développer dans cet espace fictif et rétréci. Il faut qu'elle fasse éclater toutes ces façons de vivre imaginaires. Le croyant doit vivre nu. La foi lui en donne la force tout en l'exigeant de lui. La vie du croyant est un long cheminement vers la connaissance réelle des conditions cruelles de l'existence humaine, depuis la claire vision des choix intransigeants et souvent douloureux pour lui et ceux qu'il aime que nécessite le départ, jusqu'à l'acceptation toujours crucifiante et définitive des limites et des conditions de vie imposées par le poids de tous les déterminismes. Cette montée abrupte vers le réel va d'abord le conduire à redécouvrir d'une

façon toute nouvelle la vie de prière.

La vie de prière est le fruit précieux de la vie de foi. Ce n'est pas que déjà l'enfant ne prie sur les genoux de sa mère et que, s'il reste chrétien, il ne continue à le faire matin et soir tous les jours de sa vie. Mais il y a autant de façons de prier qu'il y a de manières de croire. Et la qualité de la foi conditionne celle de la prière.

La prière n'est pas seulement un devoir quotidien. Elle n'est pas non plus l'apport nécessaire, mais encore qu'un apport, à l'activité humaine pour lui donner une plus grande efficacité. Elle n'est pas seulement le dernier recours pour obtenir ce que les efforts ordinaires ne peuvent pas procurer, une sorte de prolongement de l'action humaine quand celle-ci se trouve à bout de souffle. La prière est l'action principale du croyant lorsque celui-ci s'est élevé jusqu'à la connaissance de son impuissance radicale à atteindre et à réaliser l'essentiel en lui et en les autres. Il est littéralement acculé à la prière par cette découverte capitale. Chez le disciple, visité par la lucidité extrême et impitoyable que permet seule la foi, chargé par la connaissance de son impuissance, la prière est le cri de l'âme devant l'impossible nécessaire : ce qui doit être et qui humainement ne peut pas être. L'impossible nécessaire, ce sceau très pur, dans le connaissable humain, de Dieu, l'Être, dont l'essence impossible, inconnaissable, impensable est aussi cependant nécessaire.

Quelle prière mérite plus fortement ce nom que celle du croyant qui aime son enfant de toute l'intensité d'un cœur paternel et qui ne peut rien directement pour lui dans l'essentiel. Que mon enfant, Seigneur, vous aime comme je vous aime. Je ne peux même pas le lui dire. Il ne pourrait même pas me comprendre. Approchez-vous de lui, vous qui l'avez créé et m'avez donné de l'aimer de la paternité. Comment puis-je encore être s'il n'est pas, lui aussi, totalement vôtre. Ne reniez pas vos œuvres. Soyez pour lui, mon Dieu, ce que vous êtes pour moi. Étrange exigence, étrange commandement, tout faits de foi et d'amour. Ils seront pardonnés à ce croyant parce qu'il a cru assez pour ne pas pouvoir s'empêcher de les proférer et qu'il a assez aimé pour en faire sa prière.

La prière n'est plus séparable du croyant lui-même mais l'expression de son être même. La prière nécessaire, exigée, sans laquelle sa foi et son amour se détruisent et deviennent impossibles. La prière qui s'adresse à l'être même de Dieu en visant son intégrité essentielle et non plus une supplication qui s'efforce d'émouvoir la bonté et la puissance divines. La prière en esprit et vérité, impérieuse comme le réel, qui naît de la confrontation de Dieu et de l'homme tel qu'il est devant Dieu, à la suite de Jésus, avec lui et grâce à lui.

La prière au niveau de l'être n'est pas le seul fruit mûrissant de la vie de foi sous l'ardente lumière de la lucidité. La lucidité qui peu à peu arrache du croyant tout ce qui pourrait encore le protéger du réel, va le laisser en proie, nu, à mille questions. Nietzsche disait déjà : *Veritas mea, crux mea*. Dans ce cri d'angoisse est l'authenticité d'un homme que le réel menace de toutes parts. La foi seule peut faire que cette croix ne conduise pas au tombeau pour toujours mais soit la porte étroite ouverte sur la résurrection. La vie de recherche est aussi un fruit nécessaire de la vie de foi. La prière et la recherche sont les deux compagnes obligatoires, inséparables de la foi. Celles qui la soutiennent et l'aident à grandir, celles qui en retour reçoivent d'elle leur vigueur et leur persévérance tenace.

Quelle est cette Église, votre épouse et digne fille d'Israël, dont j'ai reçu la foi, irremplaçable, si nécessairement mêlée de spirituel et de charnel, catholique et, par son comportement concret de société visible, fatalement incapable de l'universalisme spirituel total; évangélique mais, par la force des choses, surtout absorbée par les tâches gouvernementales, civilisatrices et politiques; Église dont je ne me séparerai jamais mais qui est si lourde à mon cœur ?

Où vont toutes ces souffrances dont le peuple d'adultes-enfants est abreuvé, submergé, où il est si souvent noyé; ces situations impossibles, ces misères innommables, ces massacres impensables, qui font de notre terre, depuis toujours, un astre ourlé de sang et hurlant d'horreur ?

Toutes ces questions lancinantes, impérieuses, que la réalité pose au cœur de l'homme et qui restent béantes et sans cesse menaçantes, quand il n'a plus, pour les tenir éloignées de lui, les réflexes de défense qui lui font remplacer ce qui existe par ce qui devrait être et la cruelle et implacable réalité d'aujourd'hui par l'idylle de demain. Elles préparent l'homme à se poser la grande question, la seule question en vérité : Qui êtes-vous, Jésus, que tant d'hommes ont aimé, que tant d'autres ont haï, lorsque vous étiez parmi nous, au point que les uns vous ont adoré et les autres condamné et crucifié ? Qui êtes-vous, Seigneur, que j'aime comme si aujourd'hui, ici, vous m'étiez humainement présent ?

Cette unique question fait le contrepois à toutes les autres. Elle est la clé. Mais aucune des réponses que je puis lui donner ne me satisfait pleinement. Toutes laissent voir une faille, un manque que la lucidité de ma foi ne peut pas laisser ignorer. Ma foi se refuse à se contenter d'aucune d'elles.

Elle dressera la question sans se lasser jusqu'à la fin, prudente mais tenace, patiente mais persévérante, quand il le faut sachant se reposer pour mieux la porter à nouveau à bout de bras, tellement elle est étrangère au scepticisme confortable, satisfait de ses négations. La vie de foi n'attend pas de réponse ici-bas à cette question, pour elle la seule capitale, mais elle s'en nourrit sans cesse et toujours, comme d'une première contemplation du Dieu vivant.

Qui êtes-vous, Seigneur ? Noli me tangere, Seigneur, par le peu que je sais de vous, vous êtes celui que je ne puis connaître qu'en affirmant sans cesse que je ne vous connais pas. Vous êtes celui que je ne peux atteindre qu'en portant sans cesse la douleur de ne pas pouvoir vous joindre. Lucidité priante et intrépide, ignorance acquise, impuissance découverte et acceptée, l'essentiel enfin dégagé de l'énorme masse contingente de tous les soucis et passionnements humains, vie de foi, Jésus.

Après avoir parlé de vie spirituelle, tout croyant qui a voulu le faire en témoin, qui a voulu faire œuvre vive de tradition, sent au fond du cœur un relent d'imposture et de fragilité, inconnu de ceux qui se bornent à enseigner impersonnellement la spiritualité suivant les normes de la doctrine officielle. Imposture de celui qui donne ce qu'il n'a pas, ce qui ne lui est que prêté et qui affirme, avec toujours trop d'assurance, ce qu'il n'a qu'aperçu aux heures les plus religieuses de sa vie, disséminées dans le grand sommeil spirituel qui couvre son existence. Fragilité aussi, car ce qu'il dit est sans doute à la fois vrai et faux et, de toute façon, tellement incomplet. Ce n'est qu'une généralisation, une extrapolation aussi, d'une sagesse en formation, certaine et encore douteuse par les conditions mêmes où elle a été acquise.

Seigneur, puisqu'il faut parler de ces choses et qu'on ne doit pas toujours se taire, laissez ce croyant le faire rarement. Faites-le entrer dans l'intelligence toujours plus pénétrante du silence plein d'enseignements, les derniers, les plus extrêmes, qui termina ici-bas votre prédication du royaume. Ce silence que vous avez tenu devant les autorités religieuses et les juges de votre temps. Ce silence, distance tragique et infinie, qui resta solennellement le vôtre, devant vos disciples sur la croix et que depuis vous continuez à garder. Ce silence, défi pour les uns, aveu d'échec et néant pour d'autres, mais pour le croyant, lumière sans tache. Car après ce que vous avez enseigné, après ce que vous avez fait, après surtout les oppositions fatales et nécessaires que vous avez rencontrées, il n'est pas sur vos lèvres de parole plus pure de toute contingence humaine, de parole plus universelle : ultime appel à la vie de foi.

Pour qu'un homme devienne notre prochain, il ne suffit pas qu'il soit à côté de nous. Bien plus, la proximité spatiale manifeste souvent plus que l'éloignement combien les hommes qui se fréquentent restent cependant étrangers les uns aux autres. Serait-ce en lui rendant un service matériel lorsqu'il nous le demande ou qu'il en a besoin ? Sans doute est-ce inclus nécessairement dans la notion de prochain, mais celle-ci va beaucoup plus loin. Jusqu'où ? Il serait impie et contradictoire de le préciser a priori. D'ailleurs l'aide matérielle la plus urgente, la plus considérable, la plus constante peut laisser entre celui qui donne et celui qui reçoit le plus infranchissable fossé. Il arrive même parfois que cela le creuse encore davantage car l'homme n'est pas un être simple et vivant seulement au niveau de son existence matérielle. Un vieux proverbe déjà le suggère : «La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne». Dans la perspective évangélique, en suivant son esprit plus peut-être qu'en se bornant à sa lettre, il semble que faire d'un homme notre prochain consiste d'abord lui à donner la réalité de quelqu'un qui existe vraiment en nous. C'est en outre, par voie de conséquence ou du moins par recherche nécessaire d'approfondissement, que nous devenions nous-mêmes son prochain, et que nous existions vraiment en lui. De telle sorte que «rendre prochain l'autre», «l'aimer», «devenir le prochain de l'autre» sont trois aspects inséparables de la même réalité humaine.

«Tu aimeras le prochain comme toi-même» est sans doute un commandement au niveau de cet autre adage : «Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fasse». Si on donne au mot amour un sens plus profond que celui d'aider, de faire du bien, ce précepte devient une définition du prochain. «Est notre prochain celui que nous aimons comme nous-mêmes». Et tout l'Évangile nous suggère : «Fais de tout homme que tu rencontreras ton prochain». Nous le suggère - et impérativement - mais ne peut pas nous le commander comme une action quelconque. Peut-on en effet commander autre chose qu'un amour creux et dérisoire, tout vertueux, c'est-à-dire désiré, volontaire, si bien conformé qu'il soit ?

Comment rendre l'autre notre prochain, en n'omettant ou n'escamotant aucune des conséquences de cette transformation, en ne les laissant pas s'atténuer sous la pression des contingences pratiques, des faiblesses et des inconsistances individuelles ? Comment progresser dans la plénière signification que veut prendre pour nous le terme de prochain ? N'est-il pas en effet l'amorce d'une recherche qui, comme celle de Dieu, se nourrit des premiers résultats acquis pour les dépasser et sans cesse progresser ? Dieu et le prochain, deux infinis à découvrir peu à peu à mesure que nous naissons à l'être, et que tout nous porte à nier dans leur réalité appelante et cependant inaccessible.

Il y a des êtres que nous aimons spontanément et qui deviennent ainsi ipso facto notre prochain. C'est la grâce de la jeunesse d'avoir la facilité d'aimer un assez grand nombre d'hommes, de jeunes surtout, et de se faire aimer par eux de telle sorte que le cercle des prochains en est agrandi d'autant. Il est suffisamment vaste, et d'autre part à ce stade de la vie, l'horizon est assez borné pour que ce cercle paraisse devoir s'élargir au-delà de toute limite pourvu qu'on y aide un peu. L'adulte, dans ce domaine, comme dans quelques autres, par les approfondissements que la vie lui impose, découvre, s'il reste lucide, cette vérité peu consolante mais salutaire, que le prochain spontané, celui qu'il aime parce qu'il le connaît et dont il est aimé, est l'exception, même dans le petit cercle de ses relations. Il doit même reconnaître, hélas, qu'à mesure qu'il vieillit cette exception devient une rareté. L'amour ne dégénère-t-il pas peu à peu, si on n'y veille, en indifférence cordiale ? Dans le jaillissement de sa jeune force vitale, l'homme croit volontiers que les autres lui ressemblent. C'est pour lui une satisfaction implicite plus que la source d'un réconfort dont il n'a que faire. Il est à cet âge, par nature, tellement sûr de lui. Mais il ignore que la sympathie n'est pas l'amour proprement dit, qu'elle est plutôt une antenne qui cherche parmi beaucoup d'hommes les quelques-uns avec lesquels elle pourrait ultérieurement se transformer en amour véritable. Plus tard, les conditions se renversent complètement. Le plus assuré des adultes cherche partout autour de lui des semblables qui le confirment dans ses certitudes. Il écarte spontanément (et avec quelle souffrance sans cesse il les rencontre) ceux qui ne pensent pas, qui ne vivent pas comme lui. Le semblable lui est un allié toujours recherché et toujours plus rare car avec le temps l'existence singularise chaque être. Le différent, une question qui nourrit le mal profond de son être - celui d'être très peu. Que nous sommes loin, dans ces débats quotidiens avec les autres, du mouvement inférieur d'où naît l'amour, qui rend l'autre notre prochain, qui nous fait être son prochain.

Car ce mouvement n'est pas la simple réaction spontanée que provoquent près de nous d'autres hommes. Les démarches intérieures qui conduisent l'homme vers la découverte progressive et en quelque sorte illimitée de ce qu'est le prochain, de ce qu'il pourrait être de ce qu'il devrait être, ne sont sans doute pas les conséquences d'un manque de vitalité, ou de la recherche d'un équilibre personnel par une aide extérieure. Ne naîtraient-elles pas au contraire de l'intensité de la vie personnelle, dégagée de tout égocentrisme - cette rareté surhumaine et capable de porter avec amour sur autrui son attention

et sa réflexion ? Ainsi fait le père avec ses grands enfants quand il les considère comme d'autres lui-même, cependant désormais tout à fait autres que lui.

L'expérience de la vie n'est pas la seule à faire découvrir l'in vraisemblance de cet amour que le Christianisme suggère impérativement au même titre que l'Amour de Dieu s'il veut rester fidèle jusqu'au bout à l'esprit de Jésus-Christ. Par une singulière et paradoxale évolution, plus l'homme est amené par les circonstances voulues ou fortuites à devoir faire d'autres hommes ses prochains, moins chacun d'eux lui est réellement proche et moins il les aime personnellement. Le bon samaritain lorsqu'il rencontra le blessé sur la route l'aima et le rendit son prochain en faisant pour lui ce qu'il aurait désiré qu'on lui fasse dans la même triste situation. Il le fit avec quelques difficultés intérieures sans doute, car ce n'était ni dans le programme de sa journée, ni somme toute bien agréable. Mais enfin il le fit avec la légèreté et la fraîcheur de qui n'a pas eu de prochain de cette sorte depuis longtemps et qui pense qu'à l'avenir il en sera de même. Qu'en serait-il advenu si les jours suivants et tout le long de ses voyages chaque jour il rencontrait des blessés à soigner, des hommes à aimer de telle sorte qu'il soit encore leur prochain et qu'il devienne encore le leur ?

Dans un état spirituel donné, nous ne sommes capables que d'avoir un nombre limité de prochains authentiques, et encore ceux-ci doivent-ils être pris dans des catégories très limitées d'hommes. Si nous dépassons cette borne de nos possibilités, voilà que l'inflation même de notre charité nous conduit à en diminuer la réalité authentique et que nos prochains prétendus ne nous sont plus réellement proches comme ils devraient l'être, mais des quasi étrangers que nous traitons avec l'apparence seulement qu'ils sont nos prochains. Ce faisant, et je ne considère actuellement que le côté du samaritain et non celui du blessé, nous sommes insensiblement conduits à perdre l'intégrité de la notion de prochain déjà acquise. Nous la dévaluons, nous la rendons moins humaine, plus uniquement matérielle et extérieure. Nous remplaçons l'amour par une brave cordialité et la charité par l'exercice d'une fonction, d'un service qui n'en ont plus que les apparences même s'ils sont en l'occurrence très efficaces matériellement et ainsi très nécessaires

Les conditions modernes de la vie humaine augmentent pour chacun les occasions concrètes d'avoir des prochains. Les agglomérations humaines des villes, les conditions d'existence et de travail toujours plus communautaires ou plutôt concentrationnaires, les rencontres favorisées par les possibilités de déplacement, multiplient le nombre de ceux qui devraient être nos prochains. L'universalisme chrétien de la fraternité s'est toujours heurté aux solidarités fermées des races, des nations, des classes sociales. Maintenant il affronte l'obstacle aux formes indéfinissables qu'est le nombre. Le nombre dont on voit l'extraordinaire puissance de déshumanisation dans les grandes villes où l'on peut aller une existence entière en restant anonyme, sans connaître un visage. Le nombre n'est plus seulement la difficulté majeure que rencontrent certains hommes placés aux points névralgiques des destinées humaines, mais celle de nous tous, quelle que soit la modestie de notre situation. Le nombre tend à dégrader la charité, à la réduire à n'être qu'un acte charitable, et l'empêche de devenir elle-même en acquérant une intériorité véritable.

Beaucoup croient qu'aimer son prochain que l'on voit est plus facilement réalisable qu'aimer Dieu qu'on ne voit pas. En vérité, ces deux mouvements intérieurs de l'homme que nous appelons du même mot «amour» sont aussi irréalisables l'un que l'autre, si on ne se borne pas à les limiter chacun à quelques réalisations partielles, déformées, et parce qu'on s'en contente, déformantes. D'ailleurs ne sont-ils pas aussi inconcevables et irréalisables l'un que l'autre parce qu'ils sont précisément inséparables ? Dieu est Amour. L'Amour est Dieu.

Plaçons-nous maintenant du côté du blessé, c'est-à-dire du côté de cet autre qui devrait devenir notre prochain. Le problème, pour se poser différemment, accuse avec urgence les mêmes difficultés. Si l'homme qui doit devenir le prochain du samaritain n'était qu'un être simplifié, n'ayant qu'un corps à nourrir et à guérir et se suffisant d'égards apparents, quoique sincèrement prodigués, la carence réelle mais cachée du bon samaritain surmené et blasé par ses nombreuses et pesantes rencontres ne porterait pas de conséquence néfaste. Le blessé verrait en lui, dans la simplicité de son cœur, le prochain providentiel qu'il lui fallait. Il pourrait être convaincu d'avoir heureusement trouvé un vrai prochain lorsqu'il n'aurait en réalité devant lui qu'un décor de prochain. Mais il n'en est rien. Il n'y a que les hommes vivant dans une euphorie éphémère et précaire qui ont cette optique simplifiée et optimiste sur ceux qu'ils rencontrent, et qu'avec bonhomie ils appellent leur prochain. Les autres, et ils n'ont pas besoin pour cela d'être attaqués par des bandits, sont beaucoup plus compliqués et d'autant plus, il est vrai, qu'ils sont plus blessés. Mais qui ne marque pas son âge avec des blessures ? L'homme porte en lui, pour toujours, la complexité des réactions en chaîne, déclenchées par ses souffrances, ses déceptions, ses humiliations. La perte progressive de sa vitalité, loin de les amortir, les intensifie au contraire davantage. Ses épreuves le rendent plus sensible, plus intuitif. Elles l'aident à découvrir en celui qui s'approche une fonction drapée de charité ou un cœur qui l'aime. Car ce qu'il

faut à tout homme pour guérir de son mal d'homme, ce n'est pas l'écorce de l'autre, mais son cœur, ce cœur logé sous l'écorce sans lequel toute manifestation d'entraide n'est que l'amorce d'une prise de congé après une rencontre illusoire. L'absence d'amour du bon samaritain remplace pour le blessé la parole fraternelle par la bonne parole, le regard qui va droit au cœur par le sourire professionnel, l'hospitalité par l'hospitalisation, le prochain par le passant, l'être qui entre dans la vie par la circonstance accidentelle favorable comme une bonne aubaine. Bien plus, dans la profondeur de l'humain, le creux du bon samaritain se communique aussi au blessé par contagion, et plus précisément en exagérant davantage le vide à goût de néant qui existe déjà en lui. Le mal de l'homme, sa disette d'amour, ses possibilités d'amour sans emploi, la semence du désespoir enfoui au plus profond de lui-même.

Le blessé soigné avec compétence, mais sans amour, peut guérir ses plaies. Il reste avec son mal, connu et inconnu - ce mal toujours plus chronique - soit parce que, très inconscient encore, il ne sait pas qu'il en souffre, soit parce qu'il ne croit plus qu'il peut en guérir, soit que déjà il s'accommode avec son mal qui détruit en lui l'humain comme le cancer détruit le corps.

Ainsi la falsification de l'amour, même si elle est involontaire, et en vérité nécessaire et fatale, car se refuser au geste du samaritain est à coup sûr encore pire, n'est pas sans grave conséquence pour celui-là même qui profite de la monture du voyageur. Singulier mélange de bien et de mal, comme ces remèdes de pharmacie qui guérissent et aussi préparent la maladie future.

Que n'a-t-on pas dit contre la charité vertueuse, l'onction lénifiante et creuse, la consolation tirée au cliché, le dévouement réglementaire et fonctionnel des spécialistes de la charité et des bons conseils pour ne parler que de ceux qui, parce qu'ils ont voulu aimer beaucoup, sont plus que les autres appelés à connaître cruellement les carences du cœur humain. Avec juste raison certes, mais aussi avec quelle injustice, car ceux qui critiquent si pertinemment ne sont pas meilleurs - bien au contraire - que ceux qui campent sur le front de la misère humaine. En réalité, ces carences de la charité auprès des hommes sont présentes dans toutes les vies. Nous sommes tous tenus à prendre vis-à-vis des hommes des positions, des engagements que nous ne pouvons pas tenir réellement. Nous sommes ainsi acculés à la faillite.

Comment tenir debout dans cette situation de débiteur insolvable - sans refuser la dette que notre foi nous impose comme un absolu - sans faire de la fausse monnaie par une inflation d'attitudes pseudo-charitables - ou encore sans déposer notre bilan en sombrant dans un souci exclusif - dit réaliste - d'efficacité matérielle ? Hélas, chaque fois que le chrétien prend au sérieux le message évangélique que l'Église des origines lui a légué dans sa forme rustique et primitive, chaque fois qu'il approfondit avec courage et lucidité la connaissance de soi et les conséquences impliquées par ce message dans son action, il se heurte à une impossibilité de nature.

L'homme n'est pas fait pour aimer Dieu autrement qu'en idolâtre, et pieusement il ne s'en prive pas. L'homme est fait pour s'appropriier ses semblables et en faire d'autres soi-même. Il y réussit d'ailleurs beaucoup moins bien. Le message évangélique est un message impossible. Si j'osais, je dirais utopique. Sans cesse l'homme essaie de le grignoter pour le rendre enfin convenable et vivable. Mais cette impossibilité même est précisément l'origine de la transcendante attraction qu'il exerce sur lui. Cet idéal surhumain relève de la folie pour les gens sages et expérimentés lorsque eux-mêmes ne déraisonnent pas à leur manière en le contrefaisant, mais c'est d'une folie qui est de l'ordre de la folie de la Croix, car elle en est la mère. Malheureux par la conscience lucide de n'y pouvoir correspondre, nous sommes bienheureux d'avoir la nostalgie de ce que nous sommes incapables d'être. Cette nostalgie est notre seule dignité - la seule qui ne soit pas entachée de notre suffisance - celle que rien ne pourra nous ravir, même notre impuissance. Peut-être le désespoir peut y faire renoncer. Encore ce désespoir n'est-il pas lui aussi devant Dieu une autre forme, une forme très intense, très vivante parce que très malheureuse et très crucifiée, de la prise de possession blasphémée mais puissamment réalisée de notre seule grandeur.

Comment tenir debout dans la situation de débiteur insolvable ? Le terme de débiteur n'est d'ailleurs pas parfaitement exact. Il est défaillant pour exprimer toute la réalité de notre situation. C'est de notre être qu'il s'agit et non de notre avoir. Dans ce domaine, il n'y a pas de faillite sans destruction. L'absolu est notre mesure. L'Amour que nous portons à Dieu et à notre prochain, à tous ceux que les circonstances et nos fidélités permettent de devenir nos prochains, mesure notre être éternel. Comment le dire sans perdre cœur ? L'affirmer c'est se condamner. Mais le nier est pire encore - c'est se renier. En affirmant ce qui le condamne, l'homme devant Dieu atteint le sommet de sa foi et la plénitude de sa possibilité d'être.

Par une étrange disposition de notre nature humaine, là où elle consent à voir se creuser un vide, celui-ci, au lieu de s'ouvrir sur le néant, lui apporte la puissance régénérée d'une plénitude. Quand l'homme dit à Dieu son impuissance à vraiment l'aimer autrement qu'en idolâtre, quand il appelle par

son nom cette idole que sa piété honore, non plus pour n'avoir plus besoin d'aimer, mais pour que sa ferveur ne lui masque plus son manque d'amour véritable, l'inintelligence spirituelle de son amour actuel, il reçoit de ce geste même, en apparence sacrilège et cependant en réalité salvifique, la limpidité, la transparence d'une pure humilité où Dieu se reconnaît et s'aime en lui-même inexprimablement.

Quand l'homme dit à l'autre, rencontré sur le chemin de la vie, qu'il ne peut pas être vraiment son prochain, parce qu'il n'en peut plus d'avoir des prochains, parce qu'il est trop pauvre pour pouvoir donner ce qu'il n'a pas, parce qu'il ne peut pas partager ce dont il n'arrive pas lui-même à se satisfaire, parce qu'il n'est pas assez stablement existant pour aider un autre à exister, quand il le dit avec cette humilité, désarmante car elle est toute entière aveu de faiblesse et de misère, l'autre homme reçoit cette parole vraie qui ne parle que d'absence comme le sacrement de la présence d'un vrai prochain - d'un pauvre comme lui qui est vraiment dans sa nudité comme un autre lui-même. Et le don qu'il reçoit nourrit son cœur car il n'est plus celui de l'étranger qui passe et qui s'éloigne.

Et même quand l'homme ne prononce pas ces paroles difficiles à dire, et impossibles encore plus à répéter souvent quand il ne fait que se les avouer à lui-même pendant qu'il pose au dehors les gestes que la vertu ou la fonction commande, il y a quelque chose qui passe dans l'autre que les apparences véhiculent sans pouvoir autrement les manifester; rayonnement de l'humilité vraie et sans prix de qui sait ce qu'il n'est pas et l'accepte sans être écrasé, rayonnement de la simplicité et de l'unité de qui n'est que ce qu'il est et se refuse à se croire et à paraître plus, rayonnement de la modestie et de la discrétion. Intégrité qui reconforte. Plénitude dans le non-être qui fait tenir debout. Frêle et pure amorce d'amour qui appelle l'amour et enfante déjà en l'autre un vrai prochain. Un vrai prochain, encore que lui-même reste certes inconnaissable et inaccessible dans sa solitude impuissante mais pourtant fructifiante - dans sa solitude malheureuse mais en vérité déjà bienheureuse.

Étrange être que l'homme Le don du bien nanti, le mieux intentionné, le plus vertueux, peut lui être utile, voire indispensable, mais cela lui reste extérieur et passager, cela glisse sur lui sans le transformer. Bien plus, cela pèse sur son cœur. L'homme ne peut réellement recevoir que d'un plus pauvre que lui. Et cette condition est d'autant plus rigoureusement nécessaire qu'il est lui-même plus étranger. Il ne peut être aidé efficacement, renouvelé, transformé dans son humanité totale, et à vrai dire celle-ci est indivisible, que lorsqu'il reçoit d'un plus dénué que lui - dénué d'un dénuement à lui - souvent inconnu sans doute, mais dont il pressent sourdement l'extrémité. Or qui est plus dénué que l'homme qui, de toute la vigueur de sa foi, voudrait faire de l'autre son prochain, qui en vérité ne le peut pas, semblable au père de famille qui regarde au loin s'éloigner celui qui devrait être son fils bien-aimé, son plus proche ? Ce dénuement extrême que creuse l'impuissance d'aimer comme il faudrait aimer pour que vraiment on aime, ce dénuement extrême qui rôde autour de la foi comme pour la dévorer et qui certes la dévorerait si la foi était contentement de soi-même, sécurité et plénitude possédée...

L'homme ne peut recevoir un don proprement humain qui ne soit pas la simple et seule confirmation de ce qu'il a déjà en lui-même que d'un plus dénué que lui. Ne serait-ce pas parce que l'homme ne peut proprement recevoir au niveau de son humanité que de celui à qui il peut lui-même donner ou, plus précisément, dans le cas actuel, pour qui il est lui-même l'occasion d'un don proprement divin tellement il pénètre profond ? Il n'y aurait pas dans l'ordre de l'humain don véritable sans échange - sans échange réel quoique non toujours apparent- sans échange spontané quoique pas nécessairement connu et désiré. Échange véritable cependant au moyen duquel celui qui ne peut pas donner en aimant le fait cependant réellement quoique sans aimer, mais d'une tout autre manière que celle qu'il peut personnellement vouloir et mener à bien. Tandis que d'autre part celui qui devrait recevoir de l'amour reçoit réellement sans que cet amour existe, parce qu'il a été sans le savoir à l'origine de la grâce qui rend possible par un mystérieuse mutation l'impossible et nécessaire communion entre ces deux hommes. Ce pauvre don, sans amour véritable, mais fait avec l'active et tragique conscience de ce qu'il n'est pas, de ce qu'il devrait être nécessairement pour ne pas être en réalité illusoire et finalement nocif, est transformé en un don véritable qui fait de l'autre un prochain véritable. Grâce de la consécration de l'impuissance humaine en puissance divine, qui tire de l'absence de l'homme sa présence en l'autre, comme de la matière inerte le Christ tire sa présence vivante parmi les hommes.

Mais ne peut-on pas préciser davantage ce don proprement divin que reçoit le disciple de Jésus lorsqu'en présence de l'autre dont il voudrait faire son prochain, il constate son impuissance à l'aimer comme lui-même ? N'est-ce pas justement la découverte même de cette faillite, grande et profonde comme sa foi, à laquelle nulle considération abstraite, nul enseignement du dehors, nulle ascèse, nulle recherche intime même ne pourraient jamais le conduire ? N'est-ce pas le don d'une lucidité sans obscurité, impitoyable, sourdant de la profondeur, évidence de contact, fruit de la foi et de l'expérience, donnant à l'expérience toute sa plénière signification, à la foi son absolue originalité, et à l'homme sa place exacte devant Dieu ? N'est-ce pas la naissance de ce climat intérieur, calme, léger, aérien, en place

du vertige et du désespoir, comme si était présent en lui Celui qui peut faire surabonder l'être à l'endroit même où l'être défaille éperdument ? Le don de ne pas être plus devant soi que devant Dieu et d'en recevoir la révélation comme une consolation douce et maternelle...

Ainsi tombent de ce disciple toutes les illusions sur soi jadis nécessaires à sa jeunesse spirituelle, où se complaisait sa ferveur initiale et dont elle se nourrissait heureusement. Ce faisant, il s'approche peu à peu du Maître autant qu'il est possible à un disciple de le faire. Il avance avec sécurité sur le chemin abrupt et étroit où celui-ci l'attend après l'y avoir précédé.

Car son Maître a été sur cette terre le plus dénué parce que le plus lucide, le plus conscient, le plus exigeant, le plus absolument fidèle. Il a porté en lui jusqu'à l'extrême limite la tension humaine vers Dieu et la clairvoyance sur l'homme. Lui qui savait ce que c'était, il a voulu conduire tous les hommes à la découverte de cette réalité pour eux impossible et cependant nécessaire : l'Amour de Dieu et l'Amour du prochain dans liberté, le seul climat propre à l'Amour. Il l'a voulu pour tous, et cependant il n'ignorait pas ce qui est dans l'homme : son idolâtrie naturelle et les limites si vite atteintes de son cœur. Il savait que les commandements minutieux et précis d'une loi convenaient mieux aux possibilités humaines que la liberté de la recherche dans la fidélité exigeante de l'amour. Et pourtant il a voulu pour tous les hommes cette vie impossible et cependant nécessaire pour accomplir ce qu'ils ont en eux. Il lui fallait pour être fidèle à son Père le vouloir toute sa vie, le vouloir jusqu'à la mort en sachant qu'il échouerait, mais cet échec, l'apothéose de son dénuement, était la condition même de sa réussite. Oh ! Jésus, le Seigneur des Béatitudes, le crucifié de la loi ! Mais comment le dire avec des lèvres assez pures pour qu'un dénuement si infime ne soit pas ainsi profané ?

Dans la mesure où le chrétien entre dans le dénuement de Jésus-Christ, il peut être le prochain des hommes qu'il rencontre. Et sans doute, autrement, n'est-il le prochain que de ceux qu'il aime vraiment, c'est-à-dire du petit nombre de ceux qui lui ressemblent.

La solidarité humaine n'exige pas de l'homme ce que lui demande la foi en Jésus-Christ. Si elle met parfois l'homme en état de faillite, c'est parce qu'il manque de moyens ou qu'il faute contre elle. La technique aidant, ses moyens grandissent et ce qu'elle demande à chacun diminue. La solidarité humaine fait ainsi sur son plan des merveilles dont la charité aurait tort de se plaindre et qu'elle ne saurait jalouser sans se renier car elle est d'un autre ordre. Mais pour que les chrétiens lui conservent son intégrale originalité malgré les fortes pressions sociologiques qu'exercent sur eux les spectaculaires réalisations des techniques de la solidarité humaine, il est nécessaire, non seulement qu'ils conservent une foi authentique en Jésus-Christ, mais qu'ils grandissent toujours davantage dans l'intelligence de l'Esprit de Jésus-Christ. Autrement la solidarité humaine avec ses puissantes organisations aurait vite supplanté et relégué dans le passé la charité proprement et originalement chrétienne à la taille de la personne, pour le plus grand malheur des hommes toujours plus écrasés, ou mieux anesthésiés, par les totalitarismes sociologiques.

Il est cependant une circonstance où la solidarité humaine rejoint la charité et y trouve son couronnement. La solidarité humaine devant la mort certaine, quand celle-ci approche et que les hommes l'attendent ensemble, sans panique, avec la pleine conscience de leur situation. Dans cette extrémité les relations entre les hommes changent, comme changent aussi leurs cœurs. L'essentiel apparaît. Tout le reste s'effondre et disparaît dans le gouffre qui se creuse devant eux bien avant que soit ouverte la fosse qui ensevelira leur corps. Une fraternité jaillit qui n'est pas celle de l'existence mais celle de l'être, une communion par l'affrontement ensemble de la destinée dans l'honneur d'homme, dans l'honneur de l'être conscient. Devant leur mort prochaine, tous les hommes, lorsqu'ils ne sont pas pris de panique, sont les prochains de tous les autres. Leur dénuement est leur commune richesse qu'ils partagent ensemble fraternellement. La présence des autres est le seul bien que chacun possède pour être présent à lui-même. Ils sont prochains les uns des autres comme si la mort levait déjà lentement le voile qui les cacha et les isola chacun toute leur vie. Dieu n'est pas loin, même s'ils l'ignorent, car il est présent dans cette lumière où ils se découvrent les uns les autres.

L'heure de la mort est celle de l'ultime conversion même si toute sa vie l'homme voulut être fidèle et s'est converti. Il y a dans la mort un étrange et singulier accomplissement de ce que pendant son existence l'homme cherche en balbutiant et s'efforce toujours vainement de réaliser par ses moyens propres. C'est pourquoi rien ne fait mieux comprendre la vie de l'homme que sa mort. L'amour de Dieu et l'amour du prochain atteignent alors en lui le sommet de leur croissance, Dieu est proche. Tout ce qui n'est pas de Dieu retombe dans son néant. Tout ce qui est de lui est exalté.

Il est singulièrement significatif que la mort de l'homme ne termine pas sa présence parmi les vivants quand il en a véritablement fait des prochains, quand il a été vraiment leur prochain. Son souvenir ne disparaît pas parce qu'il est enraciné dans l'éternel. On peut le croire enseveli dans l'amas des souvenirs plus récents, Il réapparaît avec une singulière puissance aux heures cardinales de l'existence. Bien mieux, ce souvenir s'approfondit : une intelligence plus complète de la signification

profonde de cette vie achevée mais non terminée fait son œuvre de lumière dans les âmes. Elle fait aussi son œuvre d'union car elle est source de charité entre ceux qui se souviennent.

Heureux cet homme, quand ceux qui l'ont connu découvrent par delà vingt siècles du passé, grâce à ce qu'il est pour eux, grâce à ce qu'ils sont les uns pour les autres avec lui, la bonne nouvelle annoncée dans l'Évangile : «Vraiment il nous est bien né jadis un Sauveur».

«Dieu est bon».

1959

Les trois ordres de la recherche Cahiers Universitaires Catholiques
Décembre 1959

De la recherche intellectuelle.

La recherche intellectuelle n'est pas le simple effort de l'intelligence pour s'instruire. L'enfant apprend seulement par le dehors et d'une façon impersonnelle ce qu'on lui enseigne. Ses connaissances s'accumulent sans jamais se transformer en un savoir vivant. L'adulte pendant longtemps, et parfois toujours, reste comme l'enfant dans ce domaine. Mais il peut aussi arriver que, dans certaines directions de pensées privilégiées, il aille au-delà d'un savoir seulement encyclopédique et fonde ses connaissances en une synthèse personnelle. Même si celle-ci ne présente rien d'explicitement nouveau, elle n'en est pas moins spécifiquement originale. Nul n'aurait pu l'enseigner directement à cet homme. Par son dynamisme interne, cette synthèse tend à se développer. Elle peut même aboutir à des découvertes proprement dites. Une véritable mutation de l'intelligence s'accomplit ainsi. De passive en quelque sorte et purement réceptive celle-ci devient active et peut-on dire créatrice. Une nouvelle vie intellectuelle se coule désormais avec son histoire propre dans l'existence de cet homme. Elle s'y affermira toujours plus capitale et originale. Le voilà de proche en proche voué à la recherche, corps et âme. S'il ne la renie pas, par paresse ou par peur, cédant aux pressions ou aux séductions sociologiques, elle restera sa compagne de tous les jours jusqu'à la fin.

La recherche intellectuelle devient ainsi peu à peu une part essentielle de la vitalité spirituelle de l'homme. Elle est à la fine pointe de cet être semi-inconscient, en devenir, qui tend sourdement vers une conscience plus grande par toutes les fibres de sa nature.

La recherche intellectuelle est exigeante comme l'amour, car si elle n'est pas l'amour, elle lui ressemble parce que lui aussi est recherche et réclame tout.

Désormais l'homme, au lieu de recevoir avec simple docilité ce qu'on lui enseigne, veut l'assimiler plus complètement. Ce n'est point par orgueil, suffisance ou défiance, mais par nécessité de nature. Il doit le faire sien de façon personnelle, car il y va en effet de l'intégrité de son esprit. Nulle autorité ne peut le dispenser de cette exigence, la plus infime et la plus impérieuse de son être. Aussi tant que celle-ci ne sera pas satisfaite, son adhésion pour volontaire ou spontanée qu'elle soit restera extérieure et superficielle, même s'il désire la rendre plénière.

Comme un aliment que l'estomac ne digère pas, la vérité seulement reçue sans être en quelque sorte redécouverte par cet homme l'embarrasse, l'alourdit. Elle ne lui est d'aucun secours réel pour nourrir directement la vie profonde qui est déjà sienne, même si par ailleurs elle peut lui être disciplinairement et méthodologiquement utile.

La recherche engendre dans l'homme qui a atteint ce niveau d'humanité une probité intellectuelle absolue. Ni le possible, ni le convenable, ni même le vraisemblable ne lui suffisent plus pour penser le réel. L'impossible n'est même jamais définitif. Et l'exigence de l'esprit est telle qu'il ne prend pour certain que ce qu'il n'arrive pas à démontrer faux. Bien plus, jamais il ne cesse de chercher la faille possible d'une vérité même quand il croit pouvoir et devoir y adhérer pleinement. Le rôle du doute méthodique n'est jamais tout à fait terminé. L'affirmation supporte toujours la possibilité d'une négation qui l'infirmes, la restreigne ou la transforme. Cette recherche est un combat sans trêve de l'esprit contre ses évidences et ses certitudes, une ascèse véritable de l'intelligence. Et la merveille est que l'homme puisse ainsi édifier un savoir qui résiste aux efforts qu'il fait sans cesse, non pas pour le détruire, mais pour l'éprouver. Cette lutte continuelle, menée par le chercheur, lui permet d'être étreint plus complètement à son tour par le réel invisible, mais consistant et résistant, de l'Esprit. Étreinte qui le façonne, le fait grandir dans son être propre, qu'on peut aussi bien dire qu'il découvre la vérité ou que celle-ci l'engendre.

Cette activité éminente de l'esprit s'exerce dans des directions très variées, mais quelles que soient celles-ci, elle demeure foncièrement la même. Avec une attention passionnée elle recueille et conserve toutes les amorces de pensée, toutes les touches, sans cesse évanouissantes de l'intuition, qui viennent visiter l'esprit à quelque heure du jour ou de la nuit. Elle se livre avec souplesse et rapidité aux agencements intellectuels, au confrontation des idées, au rapprochement inattendu de perspectives différentes par la vision, d'abord à peine entrevue et plutôt devinée, de certaines structures intérieures communes. La recherche intellectuelle unit dans sa vaste synthèse vitale les exigences de la logique

aux inventions jaillissantes de l'imagination.

Ses cheminements sont mystérieux. Ils déjouent toutes les prévisions. Ils utilisent la veille de l'homme, mais aussi son sommeil. On ne sait jamais quand éclatera la lumière qui vient soudainement illuminer l'esprit. Parfois c'est au moment même où l'on désespère de la recevoir jamais. Et souvent, elle vient subrepticement jaillir, et de la façon la plus pure, la plus éclairante au milieu des occupations qui sembleraient devoir accaparer l'homme et le distraire loin de sa recherche. C'est qu'il est des efforts violents de l'esprit qui gênent sa lente, tâtonnante, mais exacte genèse, tandis que certains repos, certains délais, apparemment inutiles, mais sûrement nécessaires, lui donnent un nouvel élan.

Rien ne facilite mieux les approches de cette lumière que l'appréhension d'une beauté, d'une harmonie, d'un rythme qui sont comme saturés de l'activité spirituelle d'un être qui les a produits lorsqu'il était lui-même en pleine découverte. La rencontre d'une pensée géniale, la vision d'une œuvre d'art, l'audition d'une phrase musicale de base quand leur auteur, en travail de création, n'était pas tout à fait que lui-même, car il tenait alors le fil divin de l'inspiration, sont des incantations très puissantes d'une vitalité semblable de l'esprit pour celui qui les perçoit dans leur réalité gèneine.

Et lorsque la lumière jaillit, quel que soit l'objet qu'elle éclaire, l'esprit la reçoit avec la même ferveur. En leurs moments forts, les recherches si variées dans leurs objets, si diverses dans leurs cheminements, sont unifiées dans la même joie. Qui peut dire qu'elles ne rejoignent pas alors l'amour, même si celui-ci leur a été longtemps étranger, même s'il leur manque ce je ne sais quoi, imperceptible, par lequel l'amour pourrait y faire stablement sa demeure ? On comprend que dans ces conditions la recherche soit pour l'âme spontanément religieuse une source merveilleuse de vitalité spirituelle, indépendamment même des résultats désirés ou obtenus. Il y a une religion de la recherche pour la recherche, comme il y a une religion de l'art pour l'art. Précieuses spiritualités dans notre siècle envahi et menacé d'engloutissement par un matérialisme utilitaire sociologiquement triomphant. Beaucoup d'âmes, que le christianisme n'a pu vraiment atteindre, connaissent, grâce à la recherche, des ferveurs spirituelles, une ascèse, une mystique qui sont des approches d'autant plus conformes de l'ascèse et de la mystique chrétiennes, qu'elles en sont souvent la contrefaçon la moins discernable. Mais peut-on reprocher au chemin de s'approcher du but ?

Aussi les chrétiens trouvent-ils dans les recherches intellectuelles de toutes sortes, non seulement une mission à remplir, mais la source généreuse, quoique imperceptiblement trouble, d'une fervente piété. Même si l'objet de leur recherche n'est pas religieux à proprement parler, son exercice l'est pour eux, surtout au commencement, à un degré éminent. Cependant, ils doivent nécessairement critiquer cette ferveur même, sous peine de grave altération spirituelle ultérieure. Autrement les religions de la science et de l'art escamoteront insensiblement dans l'âme du chercheur chrétien le message du pauvre de Galilée en le recouvrant de leur prestigieux manteau. Étape spirituelle très exigeante, car elle demande plus que de l'intelligence et de la piété, tellement il est facile de transposer involontairement sur le plan religieux des sentiments fervents, plus simplement humains. Peut-être même est-elle impossible si une autre recherche ne vient pas s'ajouter à ces recherches purement intellectuelles pour les couronner, mais aussi les dominer.

De la recherche religieuse

Il est une recherche qui pour être aussi vigoureusement intellectuelle que les autres est en outre spirituelle d'une manière très particulière, de telle sorte que si on peut parler d'une façon générale de recherches scientifiques ou artistiques touchant, de près ou de loin aux questions religieuses, celle-ci mérite spécialement le nom de recherche proprement et purement religieuse. Contrairement aux autres qui sont ou deviennent rapidement le fait exclusif des savants et des techniciens, cette recherche se propose à tout être vivant au niveau d'une humanité suffisamment développée. A l'école, l'enfant n'en ânonne même pas les premiers principes. Les livres eux-mêmes plus tard ne peuvent la faire connaître utilement. Seule la vie de tous les jours, même la plus banale ou la plus humble, quand l'homme ne la laisse pas glisser sur lui par son inconscience, le sollicite de faire cette recherche. Sans répit elle le met lui-même à la question. Car contrairement à ce qui se passe dans toutes ses autres recherches, cette fois-ci, il est à la fois celui qui questionne et celui qui est questionné. Il est simultanément celui qui cherche et celui qui est cherché. Qui suis-je ? Dans toutes les autres activités intellectuelles, même s'il s'y donne entièrement, l'homme reste cependant en dehors de ce qu'il cherche. Sa manière de s'y consacrer peut l'absorber complètement mais ne vient pas toutefois s'inscrire dans l'objet même de sa recherche. Dans celle-ci, le don de soi subsiste intégralement avec son indispensable nécessité. Mais en outre les raisons fondamentales, connues et inconnues, de sa recherche sont elles aussi présentes de façon inaliénable dans cela même qu'il cherche. Tandis que dans les autres recherches l'homme est mesuré sur son intelligence, celle-ci le juge dans son être même. Ce n'est pas une recherche sur des matières subtiles, longuement et artificieusement élaborées. Ici, les questions qui appellent sont premières, immédiates, abruptes. Elles étreignent l'être dans sa profondeur sans intermédiaire, de telle

sorte que les ignorer, je ne dis pas les éluder, c'est être encore un enfant.

Qui es-tu, homme jeté dans l'existence sans l'avoir su ou voulu, être connaissant et conscient de sa conscience, être voué à la mort et capable de le savoir, aussi impuissant à concevoir son anéantissement qu'à penser son commencement, aussi incapable de concevoir son éternité que de penser réellement qu'il aurait pu ne pas être ?

Qui es-tu, homme solitaire, pressé, bousculé de toutes parts et même du dedans par tant d'autres qui ne sont pas moins que toi des séparés, inaccessibles, homme voué par toutes ses fibres à la communication, à la communion et qui ne peut le faire que pour et par des vécus sans jamais atteindre le niveau propre de ton humanité ?

Qui es-tu, homme unique, impossible sans la multiplicité des foules humaines répandues dans l'espace et le temps, tellement unique qu'aucun autre que toi, même s'il savait le vouloir, ne pourrait être ce que tu es, homme dont l'histoire est si singulière au milieu de la multitude des histoires humaines qu'elle durera ou périra avec toi à jamais ?

L'amour avec ses impossibilités et ses retournements sans appel, ses promesses et ses faillites définitives. La paternité, être dans les siens comme le tronc dans les branches et cependant rester étranger à sa propre chair, impuissant devant elle et livré à elle. La souffrance qui terrasse un petit enfant, la disparition définitive de l'être aimé, la mort qui frappe sans cesse, à droite et à gauche comme pour faire douter de la possibilité de vivre, de survivre demain. Enfin tout ce qui émeut la pitié essentielle d'un vivant pour un autre vivant met l'homme lui-même à la question.

Cette question n'est pas comme celles que suscitent les autres recherches, même quand celles-ci portent sur des problèmes religieux. Ces dernières cherchent des réponses. Ici, au contraire, la question se dresse devant l'homme, non pas pour être résolue, mais pour être découverte davantage encore, dans son unité indissoluble, sa totalité, sa nécessité. Cette question est non seulement l'origine de sa recherche, mais aussi son but unique. C'est elle qu'il lui faut atteindre dans sa réalité cruciale, non pas pour se connaître mieux, mais pour savoir mieux sa radicale impuissance à atteindre ses propres profondeurs et accepter cette limitation absolue en pleine conscience lucide. Et très précisément, si l'homme s'imaginait avoir trouvé cette réponse et résolu son énigme, c'est alors qu'il aurait complètement méconnu l'originalité exceptionnelle de sa recherche. Il se serait indûment dissocié d'elle, refusant de se mettre en question. Ce faisant, il l'aurait réduit à être comme celles qu'il peut faire sur ce qui n'est pas lui. En croyant résoudre cette primordiale question, il l'aurait en vérité escamotée en la transposant sur l'idée qu'il se fait de lui-même, considéré comme un autre soi-même.

Découvre ta solitude dans la foule des hommes et même près de tes plus proches. Accepte-la, non seulement pour la porter plus légèrement, mais pour la découvrir encore davantage. Creuse-la, expose-toi à elle, épouse-la à travers les mille circonstances accidentelles et encore superficielles qui la manifestent douloureusement ou non, pour qu'elle l'emporte au niveau de l'universel.

Remonte le courant de ta vie. A toi seul vraiment connue quoique sa trame te soit insaisissable, ton histoire, celle qui est à toi seul et qui sera pour jamais ta tunique ou ton linceul, la vraie coule de ton être cloîtré. Ta bouche ne peut la dire à aucune oreille. Découvre quel silence t'enveloppe. Laisse-le te pénétrer pour devenir toi-même silence et parole vivante.

Va aussi au-devant de ta vieillesse, qui te séparera même physiquement des vivants à mesure que la mort fera son œuvre de destruction, avant le terme inéluctable où tout sera fini de ce qui peut finir en toi. Mesure-toi avec le destin. Laisse-toi grandir à la taille de ce moule prédestiné. Va au-delà, gagne le large, que la question que tu es à toi-même croisse avec toi, comme ton ombre à la lumière.

Dans toutes les autres découvertes, l'homme étreint le réel par ce que celui-ci a en quelque sorte de mesurable avec son esprit et d'intelligible pour lui. Au contraire, dans cette recherche particulière d'une catégorie unique, l'homme touche du doigt la frontière de l'espace intellectuel fermé sur lui-même dans lequel son esprit est enclos non pas dans l'espoir illusoire de la franchir, mais comme pour en palper la solide réalité. Il atteint ainsi ce qui est pour lui encore détectable quoique en vérité insaisissable, pensable et toutefois au-delà de toute réflexion, immédiat et devant son intelligence paradoxalement contradictoire, enfin ce qui n'est pas de son ordre sans cependant lui être assez complètement étranger pour devoir totalement ignorer que cet ordre autre existe. Il touche la limite de son intellectualité en usant des plus sublimes possibilités de son esprit. Il atteint l'ignorance absolue par le plus grand effort de connaissance dont il soit capable.

Le fait que l'homme doive nécessairement, pour être pleinement et lucidement fidèle à lui-même, se poser des questions insolubles, en vérité foncièrement unes, et que celles-ci se manifestent de plus en plus insolubles à mesure qu'il en découvre mieux l'urgence et l'amplitude, le met dans une situation singulière qui achève de le rendre unique et solitaire, paradoxalement vivant et conscient dans le silence. Se découvrir d'autant plus inconnaissable qu'il se connaît mieux. Être capable de toute-puissance sur l'ensemble du créé sauf sur lui-même s'il se respecte en ce qu'il est essentiellement.

Pouvoir connaître la genèse et la disparition des mondes, mais méconnaître d'où il vient et où il va quand il croit le savoir. Être source de clartés et d'agencements logiques sur toute chose et ne découvrir qu'obscurités et contradictions lorsqu'il pose la lumière de son esprit sur lui-même.

Ô homme capable de tout connaître et de tout pouvoir au point de savoir à l'extrême de sa connaissance et de son pouvoir qu'il ne sait rien sur lui-même et ne peut rien par lui-même et pour lui-même dans l'essentiel!

On comprend combien une telle recherche exige d'énergie et de vigueur intellectuelle pour ne pas tourner court. Les autres recherches satisfont l'esprit par la merveilleuse récompense de la découverte ou du moins par sa promesse. Celle-ci le laisse penché sans plus sur l'abîme que seuls l'aveuglement ou le reniement font croire comblé. Elle laisse béante la question. Elle la rend plus béante encore pour que celle-ci saisisse toujours plus fortement l'homme, pour que, en quelque sorte, il en soit si possible plus impérieusement fasciné. Les autres recherches suscitent sans cesse de nouvelles questions. Ici la question demeure. Elle reste la même dans son silence et son ombre grandit sur l'homme à mesure qu'il la regarde pour quelque mystérieuse fécondation. Ici, sous peine de forfaiture, il faut quitter le confort intellectuel des vastes perspectives, des splendides synthèses, des merveilleuses cosmogonies, l'aristocratie des grands nombres, des grands ensembles, des durées et des espaces illimités, mais clairement et harmonieusement structurés. Ici l'individu est roi, mais un roi sans couronne et sans royaume, avec seulement sa race et son blason. Il n'y a pas pour le chercheur religieux de résultats acquis sur lesquels il puisse se reposer. Toutes les satisfactions de l'intelligence ne sont que des imaginations combleuses de vides et des séductions. La faim de cet esprit est sa seule nourriture. Et toute autre est pour lui un poison. Celui qui boira à cette source aura toujours soif.

Plongé dans l'existence

Mais là n'est pas la seule différence entre la situation du chercheur purement intellectuel et celle de ce chercheur religieux. L'homme facilite sa recherche intellectuelle en se protégeant autant que possible contre les difficultés matérielles et psychiques de l'existence. Le bureau, le laboratoire, la cellule sont des forteresses qui libèrent l'activité du chercheur de la dispersion des efforts, des fatigues, des tracas, des soucis. La spécialité où il se concentre crée aussi autour de lui un monde réservé à côté et à l'abri du monde réel. Aucune de ces protections contre les exigences de la vie du commun des hommes, même si elles amenuisent l'humanité du chercheur, vivant comme en serre chaude, ne nuisent à ces recherches. Au contraire, elles leur sont si utiles qu'on serait tenté de les croire indispensables. Il en va tout autrement pour le chercheur religieux. La vie quotidienne de l'homme, ordinairement banale, parfois tragique, toujours inquiète et non sans risques, sans cesse alourdie de fatigues, sinon de souffrances, est son milieu naturel indispensable, nourricier à la fois de son humanité et de sa recherche. S'en protéger serait s'arracher du sol où les racines doivent aller puiser la sève. Ce serait se livrer sans recours aux facilités, ici endormeuses, de l'imagination et de la logique. Ce serait quitter l'homme réel et tout ce qui l'engendre pour se retrouver fatalement avec celui qu'on désire être ou qui devrait être, tous deux créatures sans doute dignes de recherches intellectuelles, mais radicalement impuissantes à nourrir cette recherche religieuse et tout juste capables de la dénaturer.

L'homme livré à la recherche religieuse, et précisément pour cette raison, doit aller nu dans la vie, la subir dans tous ses déterminismes, épuiser sans restriction les aspects les plus contingents de l'existence. C'est au milieu du mouvant et du chaos des choses qui passent qu'il prend sa vigueur personnelle et se découvre le mieux dans son irrationalité originale. Il doit se refuser à compenser techniquement la condition humaine pour ne pas s'en priver ni s'en détourner.

Ainsi, par une paradoxale nécessité de nature, le chercheur religieux est placé dans les conditions exactement opposées à celles qui favorisent et facilitent les recherches intellectuelles, Il doit les surmonter et non pas les changer. Sa vie se déroule dans un tel climat matériel et psychologique qu'il ne peut être que très généralement méconnu par ceux qui se livrent aux recherches intellectuelles. A ceux-ci, qui lui sont pourtant les plus proches, il paraîtra, au mieux, un outsider de la recherche et plus ordinairement un bohème, un fils prodigue, curieusement dévoyé, de l'intelligence.

Dans ces conditions il est compréhensible que par leurs genres de vie si différents et par leurs bases de départ si éloignées, les chercheurs intellectuels et religieux aient de la peine se rejoindre si même ils doivent jamais y arriver un jour. Les recherches des premiers émergent de la matière, de l'homme considéré comme un autre que soi, de la société des humains, de la terre et du cosmos. Celles du second ne s'exercent qu'à travers et par la vision obsédante de l'énigme que chacun est pour lui-même. Pour les premiers, tout s'accomplit par et pour la totalité de l'ensemble. Au contraire pour le second tout gravite autour de l'individu. Sans doute au niveau du nombre, de l'espace ou de la durée, chaque homme n'a que l'existence contingente, dépendante, évanouissante et secondaire d'un moyen ou d'une étape. Cependant il reste aux yeux du chercheur religieux le noyau dur, impénétrable à la connaissance, le hiatus et l'exception qui gâtent l'harmonie et jusqu'à la signification du tout, si on

n'admet pas qu'il est une graine singulière de cette pulpe immense et magnifique gisant dans l'inconscience, livrée aux pesanteurs du déterminisme et lentement se pourrissant. Les premiers, forts du succès éclatant de leurs sciences et de leurs techniques, n'hésitent pas à réduire l'individu, malgré toutes les réserves verbales et sentimentales d'usage, à n'être qu'un nœud de relations et tout au plus qu'une cellule d'un grand tout dont on voudrait faire un grand corps. Le second a besoin de plus que du courage pour ne pas être intellectuellement et affectivement écrasé par l'effroyable disproportion, au niveau du visible et du tangible, entre un ensemble si démesurément immense dans le temps et l'espace et ce centre misérable, ridiculement minuscule et éphémère, d'où il part pour appréhender le tout.

Ces deux représentations du monde ne semblent pas seulement irréductibles l'une à l'autre, elles sont en quelque sorte de nature différente, car elles ne sont pas communicables de la même façon. Les chercheurs intellectuels élaborent une vérité générale, transmissible par l'écriture et la parole impersonnelle. Elle n'exige du lecteur ou de l'auditeur que d'être intellectuellement apte à penser. Ils peuvent même donner aux hommes des idées toutes faites, très claires, bien cohérentes, immédiatement convaincantes sous la pression sociologique des évidences collectives de leur époque. Cette lave refroidie, mais solide, est encore un bon matériau de construction pour édifier la société rêvée par beaucoup où la puissance d'une conviction générale rejoint l'autorité de la loi pour gouverner les hommes dans leur corps et dans leur esprit.

Le chercheur religieux est absolument incapable d'en faire autant, car l'essentiel de sa découverte, ce qui donne tout son sens au reste, n'est pas communicable ainsi. Tout effort pour l'enseigner, la faire connaître du dehors à la multitude, est voué à l'échec ou à la malfaçon. Chacun, en son temps, ne peut y parvenir que, par ses propres efforts et que par sa propre voie, nécessairement. Bien plus, la vision du monde qui découle de cette base de départ n'a sa signification véritable que pour l'homme qui s'est d'abord confronté vraiment et personnellement avec son propre mystère. Autrement, elle dégénère et se corrompt nécessairement en pessimisme, fixisme, réaction têtue et apeurée devant le dynamisme du monde de la science et de la technique. De telle sorte qu'en parler à qui ne l'a pas déjà acquise convenablement par ses propres moyens est fatalement l'abandonner à tous les contresens.

Le chercheur religieux n'est pas un enseignant, mais un enseignement. Il ne parle pas mais il est parole pour celui qui sait l'entendre parce qu'il sait s'entendre. Il n'a pas de disciples, mais parfois, sans jamais le vouloir directement, par sa seule existence, il éveille un maître. Il n'est pas à sa place au niveau du général où il paraîtra toujours anormal et singulier mais il est, et de façon éminente, le seul artisan véritable de l'universel proprement dit. Et tandis que les autres chercheurs s'écartent des hommes par leurs conditions de vie et leurs spécialisations de plus en plus poussées, perdant contact avec eux, même s'ils essayent de les rejoindre, ne s'adressant plus qu'aux foules et les enseignant du haut de quelque nouveau Sinaï, le chercheur religieux reste et s'applique à demeurer un quelconque au milieu de tous. Inconnu de la masse, mais ferment plongé et perdu en elle, chacun à son heure peut le reconnaître, en recevoir et en tirer la précieuse impulsion par laquelle l'homme progresse dans la conscience de ce qu'il est.

La recherche avec le Christ

Cette recherche religieuse est un acheminement vers d'autres questions qui, tout en conservant le même caractère original qui les distingue des activités purement et proprement intellectuelles, introduisent l'homme dans un inconnu tout à fait nouveau. Un acheminement imprévisible, car que peut-on attendre directement et effectivement de la question muette, toujours plus béante, qui est l'objet essentiel de cette primordiale recherche ?

Précisément ceci, que mieux cette question extrême est entrevue, mieux elle veut être portée dans l'intégrité d'une exigence illimitée, plus une aide devient radicalement indispensable au chercheur religieux, une aide nécessairement intérieure, mais aussi d'une certaine façon venant de l'extérieur, sans cependant en rien s'imposer du dehors. Disons pour faire court, une aide transcendante. Celui-ci en a un absolu besoin pour persévérer dans cette recherche, sans se fourvoyer par l'acceptation de réponses illusives, fruits d'évidences sociologiques, de verbalisme ou d'imagination insuffisamment critiquées. Et si grâce à sa fermeté intellectuelle, il refuse ces pseudo-découvertes, comment pourrait-il à la longue ne pas se livrer à la délectation morbide du doute, aimé pour lui-même avec toutes ses amplifications littéraires. Les meilleurs, les plus vrais avec eux-mêmes, ceux qui se taisent parce qu'ils ont été dans leur recherche plus loin que leurs forces ne le permettaient, pourraient-ils échapper à l'angoisse et au désespoir qui précisément les rendent muets ? Cette aide indispensable et décisive doit conforter d'une certaine façon le chercheur sans le dégager du poignant de la question, lui donner le réconfort qu'apporte le sentiment d'être dans sa voie même si elle est ardue et parfois vertigineuse, sans en rien lui donner la satisfaction et le repos du but atteint. «Tu ne te chercherai pas si tu ne t'étais pas déjà trouvé».

S'être trouvé dans le sillage d'un autre et essentiellement dans l'être même de cet autre, qui révèle

l'homme à lui-même, l'aide à être lui-même, à n'être que lui-même, en se manifestant à lui par l'intime. Cet autre ne peut pas se borner à n'être qu'un modèle car, au niveau de la question primordiale, il ne s'agit absolument pas d'imiter. Imiter serait ici nécessairement contrefaire. Cet autre ne doit pas être seulement un symbole expressif, une étoile directrice car, si l'homme a en effet besoin de se prédire à travers quelques êtres imaginaires ou non, incarnations de l'idéal noble qu'il aspire à réaliser, il reçoit d'eux juste ce qu'il en attend. Il ne fait pas grandir devant ses yeux la question qu'il est pour lui-même. Au contraire, peut-être le distraient-ils d'elle par la lumière trop précise, trop chatoyante aussi qu'ils mettent dans sa vie.

Non, cet autre ne peut être qu'absolument autre. Et c'est de la révélation de l'être de cet autre, beaucoup plus encore que de ce que celui-ci peut lui dire ou lui montrer concrètement par sa propre vie humaine, que le chercheur a le plus absolu besoin. Découvrir toujours davantage cet autre pour se découvrir soi-même avec plus d'évidence et de sécurité dans sa propre destinée de chercheur. Le percevoir au-delà de toute contingence spatiale ou temporelle pour le mieux comprendre en lui-même, pour se mieux comprendre en soi-même au niveau de l'universel. L'atteindre ainsi par une présence attentive et une recherche continue sans jamais en être déçu, sans en être jamais scandalisé, car son ascendant doit demeurer et croître encore. Aller avec lui jusqu'au bout, sans jamais cependant s'en trouver en rien limité, forcé ou blessé, tellement cet autre est de sa race et tellement il est au-delà de soi. Et adhérant à lui de tout son être, comme happé par lui, continuer à chercher, accepter de ne pas trouver et se refusant à nier, fabuler ou se fuir, oser rester conscient et non connaissant dans l'inconnaissable.

La perception toujours plus évidente de ce besoin radical, qu'elle se manifeste par une impuissance sans cesse plus cruellement ressentie ou par une espérance vague, mais stable, est aussi attente de base. Attente semblable, sur le plan le plus intime de l'individu, la tenace attente que vécut sociologiquement un peuple entier devant son impuissance politico-religieuse à subsister dans son indépendance et son originalité religieuse et raciale. Attente qui est déjà à ce niveau éminent un premier appel, une première prière.

Cet homme croisera-t-il le Christ sur le chemin de sa vie ? Laissons aux destinées individuelles leurs histoires indéchiffrables. Mais on peut cependant affirmer que, s'il le rencontre, il sera spécialement bien préparé à le reconnaître, grâce à la vie même qu'il mène. Il y a dans les conditions d'existence du chercheur religieux une véritable préfiguration des béatitudes, que Jésus a prêchées aux foules juives pour les appeler à chercher et à trouver dans la manière de porter spirituellement la misère quotidienne où elles gisaient, la voie privilégiée qui mène à Dieu. La prédication des béatitudes a été l'ultime préparation d'Israël pour sa rencontre et sa confrontation avec le Christ du Calvaire. Le chercheur religieux, précisément parce qu'il doit épouser toutes les contingences même pesantes, même écrasantes de la condition humaine, vit, dans la liberté et non sous la seule pression de la nécessité, la matérialité des béatitudes. Il lui manque encore sans doute un amour qui les couronne et les rende proprement elles-mêmes. Cependant, dans la mesure même où la question primordiale l'a étreint, il connaît pour l'homme qu'il croise vraiment sur son chemin, la profonde sympathie d'un solitaire pour un autre solitaire, l'attention passionnée d'un unique pour un autre unique et l'inépuisable pitié d'un condamné à mourir pour un autre condamné à mourir. Existe-t-il préparations et préfigurations plus merveilleuses de la Charité ? Y a-t-il entre les hommes une amorce plus parfaite de la fraternité en Jésus, que celle qui les unit devant leur irrévocable destin quand ils en sont assez puissamment et lucidement conscients ?

Pour le chrétien, le Christ n'est pas tout à fait un inconnu, mais sans doute à croire trop le connaître est-il plus que d'autres enclin à le méconnaître s'il oublie ces paroles que Jésus lui a léguées entre une multitude d'autres semblables « Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, demandez et l'on vous donnera ». Ne se contente-t-il pas souvent de pratiquer une religion bonne, la meilleure sans doute, mais encore fermée et somme toute, vue du dehors et à niveau d'humanité semblable, pas si radicalement différente des autres, et spécialement du judaïsme. Ordinairement, ne se borne-t-il pas à recevoir seulement d'elle une discipline de vie bien adaptée à ses besoins véritables et un système de doctrines cohérentes qui répondent aux quelques questions brièvement entrevues et ainsi non moins rapidement écartées que se pose son esprit ? Sa religion l'invite-t-elle vraiment et de façon pressante, impérieuse, à aller plus loin dans la recherche de ce qu'il est et de ce que le Christ est pour lui ? Et cependant, comment ne pas voir dans la vie de Jésus un continuel effort pour arracher les juifs à leur sécurité d'enfants d'Abraham, à la satisfaction close sur elle-même qu'ils trouvaient dans leurs pratiques et traditions religieuses ? Certes, et pas seulement une prédication, mais un combat sourd et tenace, allant parfois jusqu'à la provocation, contre une emprise sociologique par ailleurs bénéfique mais à dépasser religieusement, à accomplir, sans d'ailleurs nullement la mépriser et encore moins la détruire. Est-ce pour rien que Jésus fut accusé de subversion, et même d'impiété et de blasphème, par des autorités religieuses de bonne foi, gardiennes de leur peuple ? Oh ! lutte dramatique. Elle s'est

achevée pour Jésus dans le silence immensément triste, à l'extrémité du tragique, de Gethsémani et du Golgotha. Mais elle se continue depuis, grâce à lui, avec lui et par lui, dans l'âme de chaque croyant.

Pour le chrétien, s'il est vraiment du Christ, Jésus est précisément cet autre dont il a le plus indispensable besoin afin de porter toute la vie sa recherche religieuse dans son intégrale exigence. Mais par là même, Jésus se manifeste aussi comme le but suprême de cette recherche. Jésus est l'alpha et l'oméga de la vie consciente de l'homme et du croyant connaissant. Et ici la joie de la recherche et l'amour se rejoignent dans une union indissoluble. Par l'importance absolue de la place qu'il occupe dans le cœur de son disciple, Jésus est la seule voie qui lui fait atteindre Dieu autrement que par l'abstraction logique et pétrifiée ou par l'aveugle instinct, d'un atavisme ancestral innombrablement millénaire.

Atteindre Jésus

Atteindre Jésus à travers la tradition orale et l'écriture, y découvrant tout ce que les anciens ont voulu en dire et encore, et cela est aussi très précieux (et peut-être est-ce le plus précieux ?), ce qu'ils nous laissent deviner de lui sans le savoir et sans le vouloir.

Atteindre Jésus en se glissant dans l'Ancien Testament, non seulement pour y voir qui les juifs attendaient, mais aussi et surtout pour comprendre tout ce que le Christ leur a apporté qu'ils n'attendaient pas et que la plupart ont refusé à cause de la manière dont ils concevaient leur fidélité religieuse.

Atteindre Jésus, méditant et conservant dans son cœur ces vingt siècles de christianisme qui ne sont pas moins importants pour comprendre sa vie humaine et sa mission que les vingt siècles qui l'ont précédé et d'une certaine façon préparé. Sans cesse réfléchir sur l'échec du christianisme et sa réussite, être harcelé quotidiennement par la défection des foules humaines et la désaffection visible et surtout invisible des chrétiens, mais aussi être émerveillé par la miraculeuse conservation et la continuelle renaissance du souvenir vivant, intégral de Jésus, comme braise sans cendre, qui permet de toujours recommencer même lorsque tout semble devoir se terminer. Qui êtes-vous, Jésus ? Question dont l'ampleur et la portée, les extensions et les conséquences grandissent en proportion de la prise de conscience du croyant. Semblable à celle que l'homme se pose à lui-même, elle se nourrit de celle-ci comme celle-ci se nourrit d'elle. Ces deux questions se répondent l'une à l'autre, s'épaulent l'une l'autre, sans que leurs natures s'identifient cependant, car si elles pénètrent toutes deux jusqu'au plus intime de l'être, celle que pose Jésus reste extérieure d'une certaine façon au croyant de telle sorte qu'en celle-ci se rejoignent de façon unique l'extrême objectivité de ce qui n'est pas l'homme et l'éminente intériorité de celui-ci. Deux questions, centres et pôles de toutes celles qui se ramifient innombrables autour d'elles, en recevant non seulement leur complexité mais leur opacité questionnante et fructifiante. Deux questions qui donnent à toutes les autres recherches intellectuelles du croyant leur place et leur valeur, non sans leur ôter cependant, lorsque cela est nécessaire, l'ivresse qui à la longue les pousse à tenir en fait la première place dans le cœur humain au détriment certain de l'essentiel. Présence de l'homme à soi-même, présence de Jésus à son disciple, ces questions ne sont jamais satisfaites. Sans cesse elles renaissent plus exigeantes, toujours plus insaisissables, provocantes. Chaque jour elles visitent l'âme du croyant et l'ensemencent pour une récolte éternelle,

Seigneur, nul ne sait le secret de vos nuits de prière quand vous partiez seul sur la montagne, comme pour être plus librement vous-même devant Dieu. Vos disciples dormaient à quelques pas, mais en vérité si loin, quand vous étiez seul à seul avec vous-même et Dieu, à Gethsémani. Et, élevé sur la croix, il y avait déjà entre vous et eux une distance infinie, même quand votre mère et cet autre condamné vous rapprochaient de nous. Mais vous avez voulu, avant que tout soit consommé, que votre dernière parole soit aussi une question, l'ultime question que la créature consciente pose à son créateur dans cette extrémité où elle parle presque d'égal à égal avec lui :

« Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

(Texte repris dans le chapitre 3 de *Travail de la foi* (1962))

Il y a deux sortes de pauvreté, hétérogène l'une à l'autre. La pauvreté de l'avoir et la carence d'être. La pauvreté de l'avoir, est de beaucoup la première et la plus généralement connue. Journallement, elle s'impose à quiconque dès qu'il prend conscience de vivre. Elle se manifeste trop souvent dès les besoins les plus élémentaires de l'homme. Lorsque ceux-ci sont satisfaits, beaucoup d'autres, dans la zone indéfinie du superflu, demandent à l'être aussi. La société organisée principalement pour la production et la consommation des biens matériels multiplie sans cesse ces derniers. Elle secrète, parallèlement, le climat psychologique qui tend insensiblement à les rendre indispensables.

Il est encore d'autres avoires pour l'homme quand il devient plus adulte. La connaissance et surtout l'action lui paraissent toujours plus indispensables pour donner un sens à sa vie. Sans elles, l'existence lui semble perdre toute signification. Mais là aussi, il se heurte rapidement à des obstacles qu'il ne sait pas franchir. Ils lui font découvrir à leur tour sa pauvreté et cruellement, car parfois il en est démoralisé. D'ailleurs déjà bien avant d'atteindre ses limites, par un paradoxe qui manifeste la complexité de sa nature et son degré d'évolution, la possession de ces biens lorsqu'il l'a obtenue, lui semble rapidement dérisoire eu égard aux découvertes et aux réalisations qu'il se propose encore de faire. Au contact de ses désirs souvent grandissants et toujours multipliés, de sa soif de connaître, de son avidité à agir, de son esprit critique aussi, la pauvreté de l'avoir investit l'homme de toutes parts.

Ce qu'est la carence d'être

La carence d'être est d'un ordre tout différent. Contrairement à la pauvreté de l'avoir qui fascine l'homme à mesure qu'il la découvre sans remède, l'adhérence à sa carence d'être lui donne sa consistance propre. Par ce biais en effet, il entrevoit de loin sa propre possibilité d'être.

Tandis que la pauvreté de l'avoir se manifeste rapidement et de façon stable, celle-ci demeure longtemps cachée aux yeux de l'homme. Même découverte sa connaissance reste précaire. Insensiblement elle s'estompe et disparaît de la conscience si, par l'attention profonde, on ne veille pas sans cesse à la conserver. Très peu la parcourent directement par quelque intuition puissante et durable. La plupart doivent porter, au préalable, à longueur de vie leur pauvreté de l'avoir et s'être efforcés de la dépasser au travers des tâtonnements sans nombre.

Une manière très éclairante de pressentir sa carence d'être est donnée à l'homme par les biens les plus spirituels qui sont directement à sa portée : la connaissance de soi et l'action sur soi-même. L'une et l'autre conduisent celui qui va assez loin sur ces chemins à une ambiguïté décevante. Il atteint une science approfondie de soi qui se révèle par ailleurs fatalement imparfaite et somme toute dérisoire par rapport à ce qu'il faudrait savoir pour vraiment se voir tel qu'on est. Il obtient par ses efforts sur soi des résultats seulement superficiels qui ne modifient que les apparences de l'homme sans vraiment transformer le fond de base de son tempérament. De tels cheminements suscitent une maturité certaine, relativement rare.

Cependant la carence d'être peut être saisie, comme dans un éclair illuminant la conscience, à travers la pauvreté de tout avoir, quand celle-ci atteint quelque paroxysme. C'est ce qui se présente au niveau des besoins vraiment capitaux de l'homme, ou lorsque l'impossibilité radicale de ses désirs leur donne un caractère dramatique proportionné à leur intensité passionnée. Les approches de la mort aussi lui permettent parfois de découvrir sa carence d'être. Il est alors indispensable qu'il ne soit pas resté trop infantile, qu'il ne soit pas prostré physiologiquement. Il ne doit pas non plus s'égarer dans la révolte impuissante ou le scepticisme intégral prisés en eux-mêmes qui s'égalent au suicide. Et s'il s'échappe dans la distraction, grâce à la complicité de la société, pour écarter la cruelle étreinte de sa pauvreté, il rend par là même impossible la fugitive vision de sa carence d'être.

Un échec total

Quand les conditions favorables se trouvent rassemblées, l'homme découvre sa carence d'être, indirectement, au travers de la lutte qu'il doit mener pour échapper, dans l'honneur de l'humain, au vertige qui le saisit devant l'inéluctable et inacceptable manque d'un avoir jugé par lui cependant essentiel. Pour dominer ce vertige, l'homme s'efforce de dépasser ce qui le fascine et l'écrase à la fois. Il tend à mettre une distance entre lui et cet avoir impossible qui intimement le possède par toute l'impétuosité du désir. Il cherche à se saisir en lui-même, à se dégager du contingent qui l'envahit et le submerge, à se retrancher et s'isoler là où rien ne saurait le pénétrer, à être présent à soi dans sa propre solitude au-dessus de tout ce qui donne naissance à ses désirs et les lui impose comme des besoins. Mais c'est en vain, ceux-ci s'identifient tellement à lui, encore qu'il ne puisse ignorer qu'il se sait et se veut autre. L'impuissance de l'homme à réaliser ce mouvement intérieur, dans la mesure où par elle il prend conscience d'un échec total et définitif, cependant inacceptable, lui découvre sa carence d'être. Il

est ainsi acculé, plus encore qu'invité, à reconnaître qu'il n'est pas en lui-même, par lui-même et pour lui-même. La crise aiguë de l'avoir ne peut manifester à l'homme sa carence d'être que par une intuition négative. D'autres réalités humaines se présentent à lui, dans sa maturité, pour la lui montrer d'une manière positive plus illuminante. On les appelle aussi des biens quoiqu'ils ne puissent absolument pas être possédés. Ils ne sont pas non plus susceptibles d'être obtenus comme eux. Ils sont à proprement parler des biens de l'être. Ce sont l'amour adulte, la paternité accomplie, et cet état supérieur et ultime où l'homme doit s'élever et se maintenir pour s'égaliser, de loin sans doute mais réellement et, en profondeur, à sa condition d'être mortel qui aime par tout ce qu'il est, et comme lui-même, des êtres mortels.

Des appels intérieurs

Ces biens de l'être ne remplissent pas l'homme ni ne l'assouviennent un temps comme les biens de l'avoir. Ils se montrent à lui dans le lointain de l'horizon humain. Ils l'appellent. Ils lui demandent de se hausser à leur hauteur, ou mieux de s'efforcer vers leurs sommets. Ces appels si différents des désirs, n'en sont pas pour autant étrangers à sa nature profonde, mais ils n'éveillent en lui aucun écho proportionné dans les épaisseurs où ceux-ci prennent force. Ils font naître en lui l'espérance et non les passions. Ces appels découvrent à l'homme suffisamment formé et attentif sur lui-même, au travers d'échecs parfois définitifs, tout ce qu'il n'est pas, tout ce qu'il devrait être, et ne peut pas être par lui-même, pour être, sa carence d'être devant l'être qu'il est sollicité de devenir.

Mais ces appels exigent une attention très intériorisée. Ils sont discrets. Ils sont fugitifs. Ils sont irréguliers. Quoique tous, à leur heure, puissent les entendre, chacun doit les écouter et y correspondre à sa manière propre. Nul ne peut enseigner comment. Imiter n'est pas seulement vain, c'est un non-sens. Le témoignage seul saurait le faire pressentir, mais lui aussi est un appel qu'il faut encore percevoir. Ces appels des biens de l'être ne portent aucun écho dans la société, qui les étouffe rien qu'en les ignorant, quand elle ne les couvre pas de ses blasphèmes ironiques en faveur de la médiocrité générale. Aussi, peu d'hommes entendent assez consciemment ces appels et y correspondent avec la totalité du don qu'ils exigent, sans avoir été longuement et douloureusement mûris, au préalable, par la découverte de la pauvreté de leur avoir dans les profondeurs que seul le tragique de l'existence peut ordinairement atteindre.

Les obstacles

La découverte de la carence d'être au travers de la pauvreté de l'avoir est précaire même lorsqu'elle est faite par une conscience recueillie, attentive, courageuse et droite. Non pas que l'occasion en soit rare, mais parce que naturellement, par un véritable instinct de défense, par un impérieux sursaut vital, l'homme s'en détourne et la repousse loin de lui. En effet, pour soutenir son regard sur cette carence fondamentale sans perdre cœur, de nécessité absolue, il lui faut être fort d'une force qu'il n'a pas en lui originellement. Sans cette force qui doit sourdre au plus intime de lui-même pour l'aider avec efficacité sans s'imposer à lui, sa lucidité le paralyse au lieu de le vivifier.

En l'occurrence la satisfaction des besoins vitaux n'est pas la première menacée car ils relèvent d'instincts, profondément enracinés dans la nature humaine, qui œuvrent un peu au-dessous de la conscience. Une nécessité interne les protège. Souvent aussi, une nécessité externe par l'intermédiaire des automatismes sociologiques. Mais les goûts de la connaissance et de l'action, au niveau où elles se développent par l'initiative libre de l'homme, en sont gravement atteints. Spontanément ils se défendent énergiquement. Ils luttent contre l'ennui de vivre qui saisit l'homme quand il les perd. Ils le distraient de la perception de sa carence d'être en secrétant un enthousiasme qui l'obnubile. Ils lui suggèrent des convictions qui l'engagent tout entier et vont bien au delà de ce qu'il pourrait rationnellement soutenir.

Et, en effet, en cette extrémité qui met l'homme en question au travers de sa vitalité même, il est conduit par l'inclination spontanée et aveugle de sa nature, comme par son besoin irrémissible de logique, à affirmer nécessairement un absolu autre que lui-même, par une option de base, consciente ou non.

Les idéologies

Il peut incarner cet absolu dans une idéologie qui justifie sa connaissance et son action devant tout jugement critique en les revêtant d'une signification et d'une consistance définitive. Il nie ainsi la pauvreté de son avoir dans ses biens les plus précieux. Il peut alors accepter leurs manques avec sérénité et patience puisqu'il est certain que ce qu'il sait et possède, découvre et construit, présente déjà un intérêt en soi, Cela ne prépare-t-il pas l'avènement d'un avenir, encore éloigné sans doute, auquel il croit, qu'il pressent clairement, et dont, pour cette raison, il désire passionnément la réalisation. Sa croyance est nourrie par l'adhésion de tout son être à un idéal bien connu, au moins dans ses grandes

lignes, qui l'attire par les nobles valeurs qu'il présente et les promesses qu'il lui fait. L'idéologie dispense ainsi à l'homme une ferveur précieuse, puissante comme celle qui secrète l'élan vital, mais de qualité plus explicitement et plus noblement humaine. Elle anime son intelligence et sa volonté mais, en même temps, elle le tient en tutelle car, fasciné par le reflet d'absolu qu'il voit en elle, il se détourne de soi du même mouvement qui lui fait écarter la vision de sa carence d'être. Sa prise de conscience reste au plan de la fonction. Elle est toute polarisée par ce qui s'édifie grâce à lui, mais à côté de ce qui, en lui, devrait lui être cependant essentiel pour s'assumer pleinement et ainsi ne pas se renier.

Un absolu

L'homme peut aussi en venir, par une option de base, à affirmer cet absolu par la foi en un Être au-delà de lui-même, dont il se reçoit, étant attendu de lui et naissant à l'être à mesure qu'il lui répond et s'enracine en lui. Il accepte alors de faire le saut dans l'inconnaissable de son devenir. Il porte sans se la dissimuler et au contraire en l'épousant autant qu'il est en lui, sa carence d'être. Grâce à sa foi, celle-ci ne mine pas ses énergies mais au contraire lui manifeste obscurément, et sans nul doute possible en ses meilleures heures, son chemin vers l'être. Désormais il accepte de reconnaître que son savoir et son action n'atteignent pas et ne peuvent atteindre jamais ce qui lui serait le plus essentiel à connaître et à faire. Ils restent relatifs à ses yeux même si leur efficacité matérielle s'affirme et se confirme. Aucune convergence ultérieure tangible, dans le prolongement de leurs réalisations actuelles, ne leur apporte indirectement et comme par la bande une valeur absolue qui puisse les nourrir de ferveur. seule la volonté appelante dont son être dépend peut désormais donner à ce croyant la force de penser et d'agir, se refusant à fabuler sur leur but dernier qu'il ne peut pas plus nier qu'imaginer. Il en sent la nécessité impérieuse pour ne pas tomber dans l'idéologie, oublier l'Être derrière l'idée enivrante de ce qui s'édifie, et à la limite remplacer l'Être lui-même par les valeurs avec lesquelles on le pense. Acculé à aller jusqu'au bout de lui-même, debout devant le gouffre de son non-être, il reçoit mission de celui-là même que la foi lui affirme et lui fait entendre. Et cette mission est l'âme même de ce qu'il devient.

Carence d'être et foi en soi sont inséparables

La perception de la carence d'être et la foi sont inséparables. La première ne peut être atteinte que sous la protection et avec l'aide de la foi contre les réactions d'un organisme qui se défend au niveau où sa vie est consciente et libre. De son côté la foi ne semble pas pouvoir exister dans sa pureté propre, qui la distingue essentiellement des idéologies et des superstitions, si la perception de la carence d'être ne la dégage sans cesse de tout ce qui, après l'avoir aidé nécessairement à naître au début, demeure la pente naturelle de l'homme jusqu'à la fin.

Lorsque la vision de la pauvreté de l'avoir par la médiation de désirs ou de besoins passionnés, pousse l'homme à plus connaître et plus produire au-delà de ses moyens techniques, elle ne l'ouvre spontanément que sur la superstition ou l'idéologie. Au niveau où l'homme est encore infantile (et il l'est en quelque manière jusqu'à la fin), il est porté invinciblement vers des pratiques plus ou moins invisiblement magiques, souvent pudiquement maquillées, tirées du vieux fonds ancestral d'une humanité aux abois, sans cesse menacée dans son existence même par les déterminismes aveugles du monde de la matière. Au niveau où l'homme atteint une mentalité scientifique sans savoir se plier cependant aux rigoureuses limitations que ce mode de connaissance impose, il se confie ingénument et sans le moindre respect humain à l'idéologie qui ressuscite, en les dessinant suivant les goûts de l'époque, les vieilles fabulations religieuses qui nourrissent l'imagination et l'énergie des millénaires passés.

La superstition et l'idéologie ne sont pas en soi les ennemies de la foi

Tout au contraire elles sont, quand l'homme est encore enfant, le corps des obscures semences de la foi, pour une gestation qui, cependant, ne peut aboutir qu'à un avortement si, à son heure, celle-ci ne se montre pas dans sa lumière propre. La superstition et l'idéologie, en exigeant moins de l'homme que la foi, le ménagent au début et lui facilitent ainsi ses croissances mais ultérieurement, en le dispensant d'aller au-delà de ce qu'elles peuvent lui donner et lui demander, en le laissant se satisfaire et se reposer dans les biens qu'il acquiert et dans l'ignorance de soi qu'elles lui permettent, elles l'empêchent de grandir dans l'humain. Il lui faut les refuser s'il veut s'atteindre en l'extrémité de lui-même que seule la foi lui permet de regarder sans défaillir.

L'homme, lorsqu'il est né dans un climat social religieux, peut croire faire acte de foi, en s'adonnant sans le savoir à la superstition ou à l'idéologie. Et cela n'est certainement pas faux au début. Mais, qu'il prétende influencer quelque puissance extra-terrestre par des moyens qui ne demandent rien à son approfondissement humain, ou qu'il se confie en quelque idéologie qui parfois transforme déjà son comportement extérieur, il n'est pas élevé à la hauteur que la foi proprement dite seule exige, car seule

celle-ci épuise en lui tout l'humain, en le faisant tenir debout et vivant devant sa carence d'être.

C'est pourquoi, à partir d'un certain niveau d'humanité propre à chacune d'elles, les superstitions et les idéologies, après avoir aidé la naissance de la foi, tendent à l'étouffer en faisant obstacle au développement ultérieur de la conscience. Ainsi, là où l'homme se refuse à la vision de sa carence d'être, la foi demeure confuse, sinon précaire, toute empêtrée de pratiques et de doctrines qui attisent plus qu'elle, et sans qu'il s'en doute, la ferveur du croyant, par quelque côté toujours incliné vers l'infantilisme.

Épouser sa pauvreté

Si par la médiation de la pauvreté de l'avoir, l'homme, grâce à sa structure spirituelle singulière, peut être porté jusqu'à la perception de sa carence d'être, inversement celle-ci est la condition pour que, s'efforçant de se dominer devant la pauvreté de l'avoir, il n'aboutisse pas seulement à l'acceptation résignée et morale d'un manque, ou à sa transformation volontaire en état considéré par lui comme vertueux. Il n'y a de véritable pauvreté en esprit, que là où, grâce à la foi, est perçue et épousée de façon réelle la carence d'être.

En effet, sans cette perception, la pauvreté de l'avoir quand elle est considérée comme ascèse passive ou active, ou encore comme état vertueux en soi, remplace ce que l'on ne peut pas atteindre, ce que l'on ne veut pas acquérir, ce dont on se détache, par un autre bien que l'on possède encore et de façon semblable. Un bien plus précieux sans doute, mais qui reste un avoir même s'il est d'ordre supérieur. Cette manière de pauvreté reste sur le plan des sublimes qui sont aussi des compensations psychologiques. Sans lui ôter son caractère noblement humain, elle est loin d'épuiser la pauvreté en esprit. Elle ne fait que préparer l'homme indirectement à la réaliser en l'aidant à s'approfondir. Mais s'il venait à la considérer comme une fin en soi, elle serait, à partir d'un certain niveau d'humanité, l'obstacle le plus infranchissable pour atteindre la pauvreté en esprit.

Tout autre est l'esprit avec lequel est portée la pauvreté de l'avoir quand la perception de la carence d'être la sous-tend. Dans sa perfection propre, le pauvre en esprit est pauvre d'une pauvreté qui lui est indifférente. La pauvreté de l'avoir n'est à ses yeux qu'un état normal qui n'appelle par lui-même aucune remarque particulière, même si à certaines heures de fatigue ou de ténèbres, il doit la porter lourdement. L'adhésion spontanée qu'il donne à cette situation lorsqu'elle est imposée du dehors et la volonté consciente qui la réalise librement, ne sont nourries que par l'attention portée aux appels des biens qui relèvent de l'être. Non pas certes qu'une pauvreté de l'avoir, volontairement assumée, puisse les procurer nécessairement, ce serait un non-sens. Mais parce que ces appels portent dans tout avoir l'écho d'une exigence qui, refusée, les rendrait illusoire.

La pauvreté n'appauvrit pas

La pauvreté en esprit n'appauvrit pas nécessairement l'homme, quoique cela soit fréquent. Mais si elle l'appauvrit un jour, par suite de circonstances qui la sollicitent de s'incarner de façon passive ou active, il sera assez conscient des convenances de sa pauvreté, imposée du dehors ou exigée du dedans, pour n'avoir pas à y faire autrement attention. Et cela est aussi vrai de la pauvreté relevant de sa connaissance ou de son action que de celle relative à ses besoins matériels.

La perception de la carence d'être, à mesure qu'elle s'établit plus puissamment en l'homme, influe sur les modes concrets de la pauvreté de l'avoir quand celle-ci devient volontaire sans pour cela être recherchée comme ascèse ou état vertueux. L'amour adulte, la paternité accomplie, le dépassement de soi qui permet de se hisser à la hauteur de la mort, exigent, chacun à sa manière, une pauvreté en esprit qui se manifeste peu à peu sans limite. Ses réalisations concrètes s'insèrent naturellement dans les conditions banales de l'existence. L'homme est ainsi conduit vers des formes de pauvreté tout ordinaires. Et s'il arrive que, répondant mieux aux exigences des biens de l'être, il doive réaliser une pauvreté plus grande que celle communément vécue dans son milieu, elle se situera dans le prolongement de celle-ci et sera encore socialement invisible.

La foi, de son côté, si intimement liée à la perception de la carence d'être et aux réponses que l'homme donne aux appels des biens de l'être, demande une pauvreté d'avoir semblable. Ses exigences ont cependant une plus grande portée. Non seulement parce que les degrés de sa croissance vont bien au-delà de ce que, cependant, manifeste de loin le chemin qui monte vers les biens de l'être, mais aussi pour se dégager des superstitions et idéologies qui ont aidé à sa naissance. Celles-ci pour s'imposer à l'esprit de l'homme spontanément incliné vers elles par le lourd héritage d'un passé immense de crédulité et de fabulation, usent du prestige de leur réussite apparente ou réelle dans le domaine de l'avoir. La foi ne saurait pas se développer dans l'homme par les mêmes moyens sans s'y enliser et être condamnée finalement à ne jamais être elle-même. Comment la foi se découvrirait-elle vraiment au croyant dans sa pureté transcendante si elle lui faisait prendre les chemins qui promettent ou

permettent à l'homme de se procurer un avoir qu'il doit précisément dépasser pour qu'elle se manifeste à lui et qu'il réponde à son appel ?

Les médiations

Il faut encore affirmer plus. Pour recevoir la force d'être croyant, cette force qu'il n'a pas en lui et qui lui est nécessaire, l'homme a besoin de communier par l'intime, sinon au début, du moins très rapidement, à un plus croyant que lui qui l'initie à la foi par sa simple présence et le soutienne sur le chemin. Or cette communication vitale et toute pure de la foi ne peut être faite que par le canal de la pauvreté de l'un et de l'autre. De celui qui donne, pour que les contingences de temps et de lieu, dans ses attitudes extérieures, ne soient pas trop lourdement et inextricablement mêlées à l'absolu de la foi, que la communion fait passer de l'un à l'autre. De celui qui reçoit pour que, précisément, ce dernier puisse comprendre, par le dedans et grâce à la voie qu'il a lui-même suivie, cet autre qui lui donne en esprit au-delà de ce qu'il peut dire, faire et paraître.

La foi demande ainsi à l'homme pour ses croissances, des médiations qui relèvent d'une pauvreté de l'avoir plus rigoureuse encore que celle exigée par les biens de l'être. C'est la pauvreté des béatitudes et à la limite extrême, comme un phare au delà de l'horizon, la pauvreté de Jésus-Christ. Cependant les apparences de cette pauvreté, lorsqu'elle est volontaire, doivent être d'une extrême discrétion car en elles toute singularité recherchée pour elle-même ou seulement intentionnellement et comme pédagogiquement manifestée, corrompt son message de foi. Et si cette pauvreté va jusqu'à revêtir, pour être fidèle à l'appel intime, des formes plus singulières, il faut encore que celles-ci paraissent naturellement convenir à celui qui les porte tellement elles ressortissent visiblement de ce qu'il est en lui-même.

1963

L'être et l'avoir

Archives Jean Ehrhard

L'homme ne sort de l'infantilisme spirituel que lorsqu'il s'efforce de mettre une distance entre son avoir et ce qu'il est en lui-même. Tout en restant dans le temps, il aperçoit alors sous-jacent à son existence l'amorce, sinon déjà la réalité, d'une durée dans le présent qui ne soit pas le temps figé de la mémoire ni le temps rêvé de l'imagination.

L'avoir de l'homme, c'est-à-dire tout ce qu'il sait posséder en usant des moyens qui relèvent de son initiative : biens matériels d'abord mais aussi et de façon moins ordinairement remarquée mais toute aussi réelle ses connaissances théoriques, techniques, et l'ensemble de ses activités. Tous les biens nécessaires à la vie humaine et à ses expansions utiles ou superflues ont ceci de commun qu'on les désire spontanément. Leur attrait même, la soif de connaître et la passion d'agir prennent racine dans les profondeurs de l'instinct. Ils ne demandent pas à l'homme un effort d'approfondissement personnel, ni une prise de conscience plus poussée de soi. Les biens de l'avoir font naître naturellement en lui la passion, la forme dynamique du sentir humain. L'acquisition de ces biens n'exige de l'homme qu'une exacte objectivité portée sur ce qu'il sent et non sur lui-même en tant que tel. Quand il a le savoir et le pouvoir nécessaires, il les acquiert quand et comme il veut. Leur possession le remplit sans nullement l'aider ultérieurement à s'intérioriser de façon directe. Elle l'absorbe au contraire au dehors de lui-même, le temps qui précède la satiété. Car celle-ci vient toujours clore les brefs instants où la possession de tel avoir particulier est le but moteur de l'effort humain. Tout avoir est ainsi caractérisé par la fugacité de son pouvoir sur l'homme. Sans cesse, celui-ci, pour vivre, doit s'efforcer vers de nouveaux avoirs car continuellement tout avoir se dégrade à ses yeux et lui devient illusoire. Ainsi la respiration fait entrer dans les poumons le volume d'air qu'ils peuvent recevoir pour très rapidement le rejeter, et recommence indéfiniment le même processus d'usage. Du mouvement même qui le fait vivre d'avoirs sans cesse renouvelés, l'homme secrète son temps. Celui-ci naît pour lui à la cadence de ses conquêtes et de leur usure. Tant que l'homme n'existe qu'au niveau de l'avoir, il n'émerge pas de son propre temps. L'avoir est la nourriture de l'homme. Le posséder est pour lui le digérer. Il en reçoit, à tous ses niveaux, le prolongement du goût vital et inconscient qui fait se déployer dans l'espace et le temps tout être vivant. Les biens de l'avoir sont tellement à l'origine de la vie humaine et la condition si nécessaire de sa permanence que l'homme peut ignorer, son existence durant, qu'il est en lui un au-delà qui ne relève pas exclusivement de l'avoir et qui lui fait transcender son temps. Cependant, il ne commence à être proprement homme et à sortir d'une animalité ordinaire ou simplement supérieure que lorsqu'il a l'intériorité et le courage de recevoir l'intuition de cette fine pointe de son être, ne se présenterait-elle au début que comme une question qui peut, mais doit se poser. Il n'est pas de graine plus légère et plus fragile sur la terre des hommes et pourtant c'est elle que chacun doit recueillir et cultiver sur son sol pour atteindre l'être qui s'espère en

lui. Pour l'homme, la constatation de la pauvreté des biens de l'avoir, de leur caducité, de leur impuissance radicale à le satisfaire durablement, n'est d'abord qu'un stimulant pour chercher d'autres avoirs. La faim le jette en quête de nourriture; la question provoque la recherche; l'œuvre faite suscite l'œuvre à faire. Cependant, il est dans toute existence des moments où l'homme se voit acculé à ses limites existentielles et comme suspendu devant ce qu'il est en lui-même. Face à ces bornes ultimes, parfois il se trouve. Souvent aussi le vertige, l'effroi, conscients ou non, le rejettent avec toute la violence de l'instinct de conservation dans des situations qui ne dressent pas devant lui ces questions extrêmes et ne lui imposent pas aussi impérieusement la présence à soi-même. C'est l'heure des passions pour toujours impossibles et, pour cela, d'autant plus violentes, parce qu'elles se heurtent invinciblement à l'affrontement de réalités contradictoires en soi, et non seulement inconciliables au nom de quelque autorité extérieure et extrinsèque aussi auguste soit-elle. Il est grand pour l'homme, et non abject comme on le dit souvent, qu'il puisse désirer avec l'intensité de la nécessité ou de l'infiniment souhaitable, ce qui est à jamais irréalisable, non par impuissance technique, non par un tabou qui s'autorise de quelque absolu mais en soi. Alors il atteint ses frontières, celles de droit et non seulement celles de fait. Il touche le sol où il est enraciné et fixé. Et s'il sait le faire en homme, il est capable et peut-être proche de se recevoir. Ordinairement, de tels instants ne se présentent pas à l'homme, durant son existence, sous cette forme pure et dure. Son inconscience et sa pusillanimité les lui dissimulent. La société par ailleurs en protège ses membres par la sagesse bornée qu'elle leur impose tant qu'ils n'ont pas atteint leur existence individuelle propre. Cependant, la vieillesse et les lentes approches de la mort, lorsque déjà l'homme n'est plus en résonance avec ce que les autres pensent et font autour de lui, lorsqu'il est déjà sensiblement rejeté du milieu des vivants, peuvent être pour lui l'occasion de grandir vraiment à sa taille humaine.

Quand l'homme voit son intelligence baisser, se borner, se paralyser et peu à peu se perdre dans les connaissances où jadis elle œuvrait avec facilité et légèreté, quand il voit ses forces diminuer au point que tout effort fatigue et à l'avance déjà est appréhendé, quand son corps fripé et rabougri ne connaît plus que laideur et ankylose, il approche infailliblement des situations limites qui crient leur évidence, si peu conscient qu'il ait été jusqu'à ce moment de leur réalité. Il est acculé, si peu homme qu'il soit encore, à connaître l'investissement du vide qui se creuse autour de lui, toujours de plus en plus près. Mais encore faut-il qu'il puisse se tenir debout, dans la solitude assumée de qui s'éloigne et s'en va pour toujours. Sans nul doute, à de telles heures, au milieu de la vie ou à son crépuscule, le désespoir absolu rôde autour de l'homme. Pouvoir être ainsi tenté est normal et une conséquence de sa grandeur. La graine d'être, cachée en lui, manifeste ainsi sa nature. Quelle puissance de germination n'a-t-elle pas pour perturber à ce point l'homme quand il la méconnaît! Il peut cependant échapper à la dure et salutaire étreinte du désespoir et fuir le passage difficile et inconnu qui fraye vers son être en puissance en s'abandonnant au fatalisme. Tel l'agneau égorgé, dont le sang s'écoule sans qu'il fasse un mouvement de défense comme pour plus vite en finir. Le fatalisme millénaire, magnifié par tant de religions, permet à l'homme de vivre et de mourir sans réellement s'atteindre. Il se borne à lui faire porter son sort du dehors par un acquiescement total et aveugle, parfois pétri de pitié. Il n'exige pas de lui une véritable prise de conscience de sa taille humaine. La forme moderne de ce fatalisme, pudiquement débaptisée, décadente aussi car abstraite comme une pensée désincarnée, est la révolte littéraire devant l'absurdité de la vie à laquelle le monde donne volontiers un contenu noble et positivement réconfortant. Elle aussi ignore le désespoir, même si elle en parle beaucoup et y trouve son souffle. Pour échapper au vertige mortel qui le saisit aux heures graves et solennelles où il se heurte à ses frontières existentielles, l'homme s'efforce de dépasser ce qui le fascine et l'écrase à la fois. Il tend à mettre une distance entre lui et l'avoir inaccessible de façon à dépasser la contradictoire impossibilité de base qui veut le détruire; à bondir au-delà même de son existence pour se situer dans la liberté et l'autonomie de l'être qu'il pressent pouvoir devenir. Il cherche ainsi à se saisir en lui-même, à se dégager du contingent qui l'envahit au point de l'engloutir et de l'y perdre. Il cherche à être présent à soi dans sa propre solitude, au-dessus de tout ce qui donne naissance à ses désirs et à ses besoins impossibles, semblables à l'Atikté de Valéry qui dans sa danse merveilleuse s'efforce éperdument de se créer, sinon d'atteindre, un monde un peu au-delà du réel qui l'entoure. En vain, celle-ci, toute flamme qu'elle a voulu être, retombe dans sa nature de femme. Et l'homme ne peut que reconnaître son incapacité à être ce qu'il ne peut pas ne pas vouloir être s'il adhère vraiment à lui-même en cet instant d'extrême tension. Mais sa grandeur est dans la lucidité courageuse qui ne se détourne pas du réel. Cette impuissance de nature alliée à cette nécessité de base affirmant l'existentielle attente de ce qui doit venir. Attente si existentielle que si l'homme vient à la nier, il doit encore utiliser nécessairement contre elle une violence qui vient d'elle. Alors, au-delà de tout avoir, saura-t-il s'appréhender, ne fut-ce que l'intervalle d'un éclair en lui-même? Au-delà de tout avoir et de tous les souvenirs aimés qu'il a pu en conserver, naîtra-t-elle en lui, l'affirmation de base, vitale comme le

sursaut devant le néant impensable qu'il peut être, et n'être plus que l'ombre de soi-même aussi impossible que cela lui paraisse, c'est se renoncer ? Comprendra-t-il la nécessité existentielle de croire à son être, de l'épouser par une adhésion qui ne lui a encore jamais été demandée ? La foi en soi, l'ultime prise de conscience de l'homme en lui-même, est la pierre angulaire de son humanité. Sans elle, il ne connaît que la précarité de l'avoir et se confond dans l'ignorance de ce qu'il est, avec ce qui passe et disparaît. Avec elle, sans pouvoir s'atteindre vraiment, en ne concevant même pas qu'il puisse ainsi s'atteindre, il s'atteint. A la pauvreté de l'avoir vient ainsi s'ajouter face à la foi en soi et grâce à la lumière de celle-ci, la perception de la carence d'être, en creux et comme en porte-à-faux. Cette autre forme de la pauvreté, si différente de la première, perceptible à la limite, quand celle-ci devient extrême, lui est vraiment transcendante par nature. L'homme qui en a quelque peu conscience de façon stable et qui sait la porter dans l'honneur de l'humain, n'est plus tout à fait rivé à son avoir sans cependant encore être de véritable consistance un être en puissance, en espérance, comme une forme à laquelle manque la substance ou, suivant une image inverse et complémentaire, comme une matière qui n'a pas encore reçu, d'une puissance nouvelle, la possibilité de devenir énergie. Devant ce désespoir, à la taille de sa grandeur, l'homme se renonce ou naît à son humanité plénière. Mais c'est une naissance douloureuse dans l'incohérence et la brutalité des événements, soumise à tous les déterminismes qui régissent la matière, pèsent sur l'homme et sans cesse s'efforcent de l'encercler plus près comme pour le matérialiser lui-même. Faut-il s'étonner que ces naissances, même lorsqu'elles aboutissent, soient marquées pour toujours par les souffrances d'un enfantement difficile et comme improvisé in extremis ? Certains passages étroits conduisent à la vie mais en la mutilant. Cependant il est donné à l'homme d'approcher de la perception de sa carence d'être, de façon plus harmonieuse qu'au travers des extrémités où l'acculent à ses grandes heures la pauvreté de l'avoir s'il croit vraiment en lui-même.

1963

La Foi en Jésus-Christ

Haguenau, novembre 1963

Je voudrais vous parler en homme mais en homme qui désire être disciple de Jésus-Christ, en chrétien si vous voulez, si vous donnez à ce terme un sens suffisamment vigoureux. C'est toujours difficile de parler en chrétien car il faut être dans le silence et le silence est certainement une réalité difficile à atteindre. Quand les hommes sont ensemble, ils parlent beaucoup et, quand ils sont seuls, ils essaient de quitter le silence pour éviter l'ennui. Par exemple, les jeunes ont besoin d'un fond sonore pour ne pas être avec eux-mêmes. Or pour être chrétien au sens fort, il faut essayer d'être à la fois réellement humain et un peu disciple de Jésus; il faut parler en étant au fond de soi-même silencieux. Et lorsqu'on s'adresse à d'autres, il faut aussi que ceux qui écoutent appellent de leur côté la parole qu'ils doivent entendre, et qu'ils l'appellent à travers leur propre silence. Alors la première étape d'une méditation qui se veut réelle, qui ne soit pas simplement un *laissez-religieux*, c'est précisément de nous sortir du bruit, de nous sortir de ce magna collectif où chacun parle sans s'écouter d'ailleurs, et d'où il ne sort rien, pour s'atteindre chacun soi-même dans son propre silence et, au moins pour quelque temps, être simplement soi-même. Alors je voudrais vous parler en chrétien de cette manière.

Il est difficile pour tout homme évidemment, encore plus peut-être pour un chrétien, de croire en Jésus-Christ parce que ce n'est pas simplement croire qu'il a existé, ça va beaucoup plus loin. Ce n'est pas simplement croire en un autre, comme par exemple le mari peut croire en sa femme ou le père peut croire en son enfant. Ces manières de croire en l'autre sont déjà plus profondes que la croyance qui reste simplement sur le plan historique. Croire en Jésus exige un approfondissement humain que la croyance sur un plan proprement historique n'exige pas. C'est encore autre chose que croire en un ami, même en un grand ami qui nous précède dans la vie et qui, par l'existence qu'il a pu mener, par l'expérience qu'il a pu acquérir, se trouve devant nous et peut nous apporter beaucoup. Croire en Jésus sur le plan proprement chrétien revêt un caractère absolu qui fait que nous affirmons d'une manière explicite, d'une manière intellectuelle ou cérébrale, qu'il est Fils de Dieu. Nous ne savons pas très bien qui est Dieu et dire que le Christ est fils de Dieu n'éclaircit guère la question. C'est au fond une étiquette que nous mettons sur Jésus et qui doit être progressivement étudiée, approfondie, découverte, pour que, à la fin de notre existence, si jamais nous y arrivons, nous puissions mettre autre chose qu'un simple concept. Croire en Jésus de cette manière a un caractère absolu. Puisque nous sommes chrétiens au départ et que nous croyons en la divinité de Jésus, toute notre vie chrétienne consiste précisément à découvrir progressivement ce que cela veut dire et ce que cela implique dans notre attitude vis-à-vis de lui. Cette foi en Jésus n'est pas un point de départ, c'est un point d'arrivée. Notre première croyance est nécessaire, elle est nettement insuffisante. Et dans la mesure où elle nous suffirait, nous aurions plus de difficultés que des païens pour atteindre la foi, si ces païens avaient l'occasion de le rencontrer un jour ou l'autre. Une des énormes difficultés que rencontrent les

chrétiens actuels, comme les chrétiens de tous les temps, sauf ceux de la toute première génération qui en rencontrèrent d'autres, c'est précisément de prendre au sérieux leur foi et de ne pas la borner, la limiter à une croyance intellectuelle qui est pratiquement à peu près du même ordre que la croyance proprement historique qui consiste à dire : je crois en Jésus-Christ parce que je crois qu'il a existé. Il y a tout un monde, une différence d'ordre, entre la croyance historique et la croyance en l'autre, époux, épouse, père, enfant. Le mot transcendance est bien suffisant pour expliquer le fossé, l'abîme qui existe entre les deux niveaux, entre la croyance que l'époux peut avoir en l'épouse ou le père dans le fils, et cette croyance en Jésus qui a un caractère absolu que les autres ne peuvent pas posséder.

Les premiers disciples de Jésus

Les premiers disciples de Jésus qui le connurent, ne crurent pas en lui au début comme ils y crurent à la fin. Au début, Jésus était pour eux un homme de Dieu, un fils de Dieu, en prenant le mot «fils» dans un sens non théologique, quelqu'un qui avait reçu la grâce de Dieu, un homme qui les dépassait, un maître dont ils voulaient être les disciples, un homme extraordinaire dont ils voyaient les miracles, quelqu'un qui semblait être tout à fait ce que la tradition biblique attendait sous le nom de «Messie». Mais ce n'était que cela et, sans doute jusqu'à sa mort, ce ne fut que cela. Tout le chemin spirituel qui leur a permis de passer de ce niveau au niveau qui leur permit d'affirmer qu'il était fils de Dieu, ils durent le faire pas à pas, avec toutes les difficultés que cela présentait pour eux, des difficultés accumulées par la préparation de l'Ancien Testament. On dit que toute l'histoire biblique du peuple juif a préparé Jésus, et on pense aux prophètes, à la purification progressive de la vie spirituelle chez les Juifs qui leur permettrait d'accueillir avec une plus grande intériorité les paroles que le Christ leur adressait.

Mais ce que l'on ne dit pas en général, c'est que la véritable préparation, la préparation capitale, essentielle, était une source de difficultés. Ce peuple devait être monothéiste jusqu'à la gauche pour survivre. Il a fallu qu'il croit en un seul Dieu et qu'il se batte pendant des siècles contre ceux qui croyaient en plusieurs dieux. Ceux qui ont rencontré Jésus ont dû faire une démarche qui leur a permis de passer du plan où ils considéraient Jésus comme un grand homme ou comme un fils de Dieu, un homme de Dieu, au plan où ils le considéraient comme Dieu. C'était vraiment quasi impossible. Cette impossibilité était la condition pour que leur croyance atteigne le niveau où elle devait être pour que le Christ soit vraiment pris comme Dieu. La préparation de l'Ancien Testament devait rendre quasi impossible de s'élever à ce niveau. On voit la difficulté et par conséquent le travail intérieur qui était nécessaire pour la résoudre et passer de la croyance en un homme de Dieu à la croyance en un fils de Dieu, de Dieu, c'est-à-dire Dieu. C'est ce passage qui est capital. Certains l'ont fait avec la brutalité du miracle, sur le chemin de Damas par exemple, mais tous les disciples de Jésus, ceux de la toute première génération, ceux qui l'ont vu, qui l'ont entendu, ont connu leur chemin de Damas, car c'est une véritable rupture qui était nécessaire pour passer du plan croire en un homme de Dieu à croire en Dieu Jésus.

Ce chemin de Damas, Paul l'a fait à sa manière. Les autres ont dû le faire chacun par le dedans d'une manière ou d'une autre mais le saut à faire, le précipice à franchir restait toujours le même. Et ce précipice était d'autant plus profond que le monothéisme juif était plus ancré impérieusement dans les âmes. Si le monothéisme juif avait été flageolant, qu'on ait déjà eu quelques différents dieux dans le temple comme ça pouvait se faire ailleurs, la croyance en Jésus, même s'ils avaient dit que le Christ était Dieu, n'aurait pas eu la même substance, la même profondeur, la même puissance, que dans un climat purement monothéiste.

Par conséquent, le climat monothéiste, s'il préparait les esprits, contenait une difficulté majeure et on comprend le saut nécessaire qu'il leur fallait faire pour que leur foi en Jésus soit authentique. Cette difficulté était si considérable, que les Juifs qui étaient fortement attachés à leur monothéisme et qui n'avaient pas réussi à pénétrer suffisamment par le dedans l'humanité de Jésus pour découvrir sa grandeur quasi absolue, n'ont pas pu faire le pas et l'ont refusé. La préparation de l'Ancien Testament a pour ainsi dire été un jugement, en prenant le mot jugement au sens fort du terme. Ceux qui ont suffisamment découvert, par le dedans grâce à une correspondance secrète, la grandeur non seulement exceptionnelle mais unique, transcendante de Jésus, sont arrivés petit à petit, malgré leur fidélité au monothéisme, à affirmer que Jésus était Dieu. Les autres, à cause de leur fidélité dans le monothéisme et parce qu'ils n'ont pas eu le courage, ou la possibilité, ou les intuitions nécessaires pour aller jusqu'au bout de la découverte du divin en Jésus, se sont refusés à le reconnaître comme Dieu.

Avouez que c'est une drôle d'étape, que ça ne se pouvait pas se faire en trois jours, que le court passage de Jésus parmi les hommes, pour ceux qui l'avaient vu et entendu, était absolument insuffisant pour faire un pas pareil. Avouez même que, si Jésus avait dit "c'est moi qui suis Dieu", s'il l'avait dit d'une façon qui soit disproportionnée à sa véritable grandeur sensible, visible, perceptible, les

meilleurs des Juifs, ceux qui ont cru qu'il était Dieu, se seraient refusés à le croire en le considérant et à juste titre plutôt comme un imposteur. Il fallait que ces choses-là naissent en l'homme sous le voile de la discrétion et du silence, que ça grandisse en eux, que ça prenne petit à petit sa taille, sa dimension, que ça s'empare totalement d'eux, que ça les pousse jusqu'à affirmer quelque chose contre lequel toute leur vie, tout leur passé les avaient dressés, à savoir le monothéisme tel qu'ils le concevaient suivant la tradition de leur peuple, pour affirmer en définitive ultérieurement, à l'extrême limite de leur effort spirituel pour être totalement fidèle à ce que le Christ était pour eux, et pour être totalement fidèles aussi à ce qu'ils se sentaient être pour lui, affirmer qu'il était Dieu.

La première génération de disciples

Croire en Jésus, c'est cela. Et être chrétien, au sens fort du terme, ce n'est pas seulement faire partie d'une société religieuse, catholique, ce n'est même pas adhérer à une doctrine, car, dans ces premiers temps du christianisme, l'Église n'existait pas encore et la doctrine encore moins. Et pourtant à ce moment-là comme peut-être jamais ou rarement, l'Église n'a eu parmi ses membres des êtres qui étaient plus totalement de Jésus.

Alors toute notre vie chrétienne va consister à atteindre le même but mais par des voies nettement différentes parce que nous, peut-être pour notre malheur mais c'est comme ça, nous savons sans le savoir, beaucoup trop vite et beaucoup trop mal, que le Christ est Dieu. Depuis notre petite enfance, au catéchisme, le Christ est Dieu et, pour beaucoup trop de chrétiens malheureusement, ça leur suffit. Croire que le Christ est Dieu, cela leur suffit pour croire en Christ tandis que les premiers chrétiens, les tout premiers, ceux qui avaient vu Jésus, ne sont arrivés à croire que Jésus était Dieu qu'à la fin de leur existence, à travers les longues difficultés dont je vous ai parlé qui exigeaient d'eux un approfondissement intérieur, une fidélité, une ténacité, je dirais même, non pas une présomption, mais une vigueur de pensée qui les opposait radicalement au milieu sociologique, aux doctrines intellectuelles de leur propre milieu. Cela supposait par conséquent quelque chose de très profond, de très énergique. Tandis que nous autres, à l'âge de six ans, peut-être même avant, on dit aux enfants que le petit Jésus, il est Dieu. Et pour beaucoup, ce point de départ est un point d'arrivée. C'est pourquoi il est difficile de parler entre chrétiens de Jésus parce que nous en parlons trop en connaissance de cause; et par conséquent nous en parlons trop facilement et nous sommes trop facilement satisfaits de ce que nous en disons.

Les premiers convertis

Je vais reprendre ma méditation en réfléchissant avec vous maintenant, non pas sur cette première génération de chrétiens qui ont vu Jésus et qui ont connu l'itinéraire spirituel difficile, ardu, invraisemblable, unique, qui ne s'est jamais produit autrement. Je vais passer à la deuxième génération, la génération qui vient après, ceux qui n'ont pas vu Jésus, ceux à qui on a parlé de Jésus. Mais ceux qui en parlaient étaient encore de la première génération, c'est-à-dire de ceux qui l'avaient vu, de ceux qui avaient fait le chemin que je vous ai décrit. Je prends par exemple Paul ou Jean, les évangélistes, ceux qui ont écrit et dont nous connaissons la pensée ou les paroles. Car il y en avait beaucoup d'autres qui avaient vu Jésus et qui avaient découvert par leur propre chemin spirituel qu'il était Dieu et qui en parlaient aussi. A ce moment-là, dire que Jésus est Dieu était presque un point de départ dans leur prédication mais un point de départ si scandaleux qu'il exigeait de multiples preuves. Ils parlaient donc des miracles qu'il avait faits. Jamais non plus on n'avait autant parlé de la manière singulière dont il avait accompli les prophéties. Toutes sortes de considérations qui venaient pour ainsi dire contrebalancer le scandale que pouvait être, pour un Juif qui écoutait, le fait de dire que cet homme qui était mort sur une croix était Dieu, et non pas seulement qu'il était «de Dieu» parce que cela aurait été encore acceptable pour un Juif suffisamment religieux et suffisamment homme pour comprendre le drame de Jésus. Et il fallait en plus organiser tout cela autour d'une pensée plus large. Ainsi Paul, qui était Juif, a essayé, non seulement de montrer que le Christ était bien le Messie prévu dans l'Ancien Testament, mais qu'il était venu pour être la pierre angulaire de la création toute entière, au-delà du peuple juif et des traditions juives. Par conséquent tout un système de pensée qui n'était que second pour eux parce qu'ils ont cru en Jésus avant de créer une doctrine. Donc ce système de pensée, ces miracles dont ils parlaient, cette préparation messianique à travers les prophètes, ils s'en servaient au fond pour les autres, mais ils n'en avaient pas eu besoin pour eux. C'est parce qu'ils avaient d'abord cru en Jésus qu'ils donnaient valeur de persuasion à tout ce qu'ils disaient autour. Leur foi était première et leur théologie, pour employer le mot, était seconde. C'est parce qu'ils étaient croyants qu'ils étaient théologiens mais ce n'est pas parce qu'ils étaient théologiens qu'ils étaient croyants. Ceci est très important.

Alors comme d'autre part ils étaient de leur époque, leur mentalité, leur manière de présenter les

choses, leur manière d'intuition, étaient accordées aux manières de voir, aux manières de comprendre, aux manières de saisir, du milieu dans lequel ils se trouvaient. Leur présentation était parfaitement accordée aux besoins intellectuels et humains des auditeurs qu'ils pouvaient avoir. Grâce à cette communion sur le plan intellectuel, sur le plan de la civilisation, sur le plan des mentalités, leur foi pouvait passer chez les autres, ceux qui n'avaient pas eu la possibilité et le moyen de faire le chemin difficile que les premiers témoins avaient parcouru pour atteindre la foi en sa divinité. Les autres arrivaient au même but par un chemin différent mais d'une façon aussi réelle. La première chrétienté, celle de l'ensemble des chrétiens qui n'avaient pas connu Jésus, arrivait à la foi sans avoir eu à faire le chemin difficile des premiers disciples de Jésus pour être la pierre angulaire sur laquelle la foi en Jésus devait se construire dans le monde. Ils y arrivaient cependant d'une manière très réelle à cause des facilités de communication entre ceux qui croyaient dès le départ et ceux de la deuxième génération qui croyaient à cause de leur témoignage. C'est probablement une des raisons pour laquelle l'Église naissante était si puissante, si rayonnante au point de vue spirituel. La foi en Jésus n'était pas simplement une croyance doctrinale, mais elle arrivait très vite, à travers d'ailleurs une doctrine bien homogène à leurs possibilités intellectuelles, à atteindre la personne même de Jésus dans sa divinité.

Les chrétiens des siècles suivants

Il est évident que ce que je viens de vous dire pour la première génération chrétienne qui n'avait pas connu Jésus mais qui avait eu la grâce d'entendre parler de lui par des gens qui l'avaient vu et qui l'avaient découvert, se continue dans les générations ultérieures. Seulement, à mesure que l'on s'éloigne du moment initial, les facilités de communication intellectuelle qui existaient entre les premières générations tendent à disparaître. Il est certain que, lorsque des chrétiens du deuxième ou du troisième siècle essayaient de comprendre les épîtres de Paul, ils étaient déjà sur un plan de mentalité, sur un plan de civilisation tout fait différent. Ces écrits devenaient quasi des livres sacrés, c'est-à-dire des livres auxquels on adhère de façon religieuse beaucoup plus que de façon proprement humaine. On les respecte, on les écoute, on les lit d'abord religieusement et non pas d'abord humainement. Là commence déjà un certain hiatus. Les écritures deviennent des livres de communauté qui s'imposent par le poids même de la communauté beaucoup plus que par leur évidence. Au départ, les premiers chrétiens, qui n'avaient pas été présents pendant la vie humaine de Jésus, comprenaient leurs contemporains qui leur parlaient selon leur langue, selon leur mentalité. Ils n'avaient pas besoin d'en faire une action religieuse pour comprendre et épouser la pensée de Paul. Ce que Paul disait humainement ils le comprenaient sur le même plan. Quelques siècles plus tard ils le faisaient, je dirais avec componction, c'est-à-dire que si ça avait été un livre qui n'ait pas été présenté par la communauté religieuse, par l'Église, ils l'auraient trouvé incompréhensible et sans intérêt. Mais parce que la communauté religieuse le présentait de cette façon, immédiatement ils s'efforçaient d'y voir un intérêt. Vous voyez la différence. De plus en plus la communauté prend de l'importance et l'aspect hiératique, l'aspect religieux, l'aspect sacré du livre qui était tout à fait au second plan au départ prend de plus en plus d'importance. Le livre devient sacré parce qu'il est le chemin qu'on doit prendre pour atteindre le véritable sacré. Cela va bien tant que la communauté reste profondément unie, vivante, religieuse et humaine. Mais dans la mesure où l'humanité flanche d'une façon ou d'une autre, le sacré demeure, mais c'est un sacré de plus en plus léger, de plus en plus superficiel à tel point que, très peu de siècles après, les chrétiens ne lisaient plus l'évangile, ne lisaient plus l'écriture, et le contact qu'ils pouvaient avoir, le chemin qu'ils pouvaient prendre pour approfondir leur foi en la divinité de Jésus, était pour ainsi dire inexistant.

Nos difficultés

J'en viens maintenant à nous-mêmes. Nous arrivons vingt siècles après lui et les difficultés que nous avons pour croire en lui ne sont pas diminuées à beaucoup près. D'abord parce que nous ne sommes plus religieux naturellement. Toute la civilisation actuelle est une civilisation extériorisante. Je vous parlais tout à l'heure du silence, c'est bien la dernière chose qui existe chez nous. Nous sommes de plus en plus extériorisés. Alors toutes ces dispositions intérieures qui sont indispensables pour atteindre la foi en Jésus ne nous sont pas naturelles. Au fond, nous sommes spontanément athées, même si nous disons que nous sommes croyants. Athées par la base, croyants en surface. Alors évidemment la foi en Jésus, la foi en Jésus-Dieu se ressent doublement de cette carence puisqu'au fond nous ne croyons plus guère en Dieu et que, d'autre part, nous n'avons pas assez d'intériorité et de silence en nous pour faire un chemin d'approfondissement suffisant pour que l'expression "Fils de Dieu" soit pour nous autre chose qu'un concept. Notre vie spirituelle est accrochée, superficiellement, à quelques concepts, à quelques habitudes. C'est ainsi que nous sommes chrétiens actuellement. Nous n'avons pas encore réussi bien sûr à connaître cette heure de vérité. Il faut bien l'avouer, puisque nous

sommes dans le siècle de l'efficacité, dans notre monde, parmi ceux qui pensent réellement, ceux qui vivent réellement, il y a beaucoup plus d'hommes qui ne sont pas chrétiens que d'hommes qui le sont. Et on peut même ajouter que ceux qui pensent réellement et qui vivent réellement sont difficilement chrétiens parce que précisément ils sont dans des communautés où l'on vit peu et où l'on pense encore moins.

Par conséquent, être disciple de Jésus ou du moins désirer le devenir, c'est-à-dire mettre son poids, sa substance, son épaisseur, dans l'affirmation de Dieu, fils de Dieu, atteindre la foi en Jésus à travers la croyance simplement conceptuelle que le Christ est Dieu, cela nous est au moins aussi difficile qu'aux tout premiers chrétiens qui rencontraient Jésus pour la première fois et qui étaient chargés, heureusement pour eux, de la grande tradition monothéiste juive, mais qui ne pouvaient pas accepter qu'un homme se fasse Dieu, un homme qu'ils voyaient, qu'ils entendaient. Même si c'était un grand homme, même s'il faisait des miracles, même si par certains côtés il avait tous les aspects du Messie, qu'il se fasse Dieu était radicalement impossible. Cette impossibilité radicale sur laquelle j'ai insisté tout à l'heure, nous ne la connaissons pas de la même manière. Nous la connaissons d'une manière beaucoup plus insidieuse, puisque nous avons d'énormes difficultés à ne pas être athées et que nous avons aussi d'énormes difficultés à être simplement hommes; car toute notre vie, notre vie active, est une vie extériorisante qui nous distrait de nous-mêmes et qui nous empêche de prendre appui sur ce que nous sommes pour pouvoir approcher de lui.

Devenir disciple de Jésus

Alors je voudrais maintenant, dans la deuxième partie de ma méditation vous dire comment je conçois la possibilité pour un homme de notre époque de devenir disciple de Jésus. Ce dont je vous parle n'est pas simplement affaire d'enfant jusqu'à la première communion ou la communion solennelle, c'est affaire d'hommes. Les enfants peuvent s'y préparer. Mais ce sont les hommes qui peuvent être disciples de Jésus parce qu'il faut un fond d'humanité, un approfondissement humain, avoir parcouru un chemin dont un enfant n'a même pas l'idée.

Je voudrais maintenant vous dire comment je conçois que nous pouvons entrer progressivement dans un approfondissement réel de notre croyance de chrétien et atteindre, à travers tout ce que cette croyance présente de formel, une réalité où le Christ soit vraiment atteint, touché, comme les premiers disciples de Jésus ont pu l'atteindre et le toucher à travers leur propre chemin. Au départ, on nous a appris que le Christ était Dieu. Quand on est enfant, on croit tout ce qu'on nous dit, que ce soit le papa ou la maman; le professeur ou le prêtre. Quand ils disent quelque chose, c'est vrai. Nous partons par conséquent d'une certitude extérieure, proprement sociologique, sans épaisseur, mais qui cependant existe et qui peut nous être utile si c'est un point de départ et si ça ne se transforme pas petit à petit, par inertie, en point d'arrivée.

Une communauté fraternelle

Pour un enfant comme pour un homme, pour celui qui commence à se poser un peu la question religieuse, la question chrétienne, et au fond, dans mon vocabulaire, on peut être enfant à 25 ans et rencontrer un prêtre pour faire un catéchuménat d'adulte, la première condition, la condition sine qua non pour le départ, me semble-t-il, c'est qu'on soit dans une communauté aussi fervente que possible, une communauté aussi fraternelle que possible. Là où il n'y a pas de communauté, il faudrait être extraordinairement puissant au point de vue intérieur et religieux pour pouvoir grandir tout seul dans la foi, malgré le milieu dans lequel on se trouve. Il faut une communauté qui joue, par rapport à la petite plante qu'est la foi initiale de cet homme, ce qu'est la serre qui protège du froid et du vent les plantes difficiles, précieuses, pas du tout adaptées au climat. Là où il n'y a pas de communauté riche, fervente, riche de ferveur, riche de chaleur, de chaleur humaine, d'affection, de contact humain, là où il n'y a pas de communauté de ce genre, d'une certaine manière c'est quasi impossible que la foi se développe et puisse résister à toutes les pressions extérieures qui lui sont si totalement étrangères. Donc il faut une communauté fervente.

C'est ce qui fait le succès des sectes. Elles pullulent actuellement, témoins de Jéhovah... toutes sortes d'autres sectes. Mais quelle est leur grâce ? Ce n'est pas leur teneur intellectuelle. Dieu sait s'il faut vraiment ne pas être exigeant pour entrer dans les conceptions intellectuelles de ces milieux. Ce qui est leur force, c'est qu'ils se connaissent entre eux; ils sont minoritaires et se serrent les uns contre les autres. La fraternité est souvent réalisée, c'est même pour cela qu'elles existent car, s'il n'y avait qu'une doctrine, elles n'auraient pas beaucoup de succès. Il y a une fraternité entre eux que nous n'avons pas dans nos paroisses. Dans nos paroisses de 10 000 habitants on ne se connaît même pas. Et ce n'est pas le curé qui fait l'unité de la paroisse, à beaucoup près. C'est une unité tout à fait fictive et administrative. On ne se connaît pas. Pour répondre à cette première condition, nous sommes

déficients, déficients je dirais quasi physiologiquement, par le fait que nos paroisses sont beaucoup trop grandes, que nos communautés au fond s'épanouissent à mesure qu'elles s'agrandissent. Nous avons besoin d'une communauté extrêmement fervente, unie sur le plan même simplement humain. Encore cela va bien tant que le garçon ou la fille est célibataire. Mais sitôt que la famille s'installe, la communauté doit satisfaire des besoins d'affectivité et favoriser la croissance de la vie spirituelle de ses membres, de telle sorte que la notion de communauté fervente n'est absolument pas suffisante. C'est un point de départ, ce n'est pas du tout un point suffisant.

La paternité spirituelle

Une deuxième condition, presque aussi indispensable que la première, rare aussi malgré tout, encore beaucoup plus rare que la première, c'est que le jeune qui est déjà travaillé intérieurement grâce justement à la ferveur de la communauté à laquelle il appartient rencontre un croyant. Il faut qu'il rencontre quelqu'un plus vieux que lui, plus approfondi que lui au point de vue humain, de sa génération ou presque, qui puisse par conséquent lui parler à peu près le même langage que lui. Au fond, les générations qui se suivent ne se ressemblent pas mais elles sont tout de même en continuité. Les dissemblances sont plus de surface que du fond; le vrai fond bouge moins que la surface. Le père et le fils peuvent s'opposer par la surface mais ils sont tout de même du même sang, de la même race, et entre eux, il y a une correspondance que les dissemblances de surface ne peuvent pas troubler. Mais pour retrouver cette ressemblance, il faut que l'un et l'autre s'approfondissent. Il faut que le père devienne plus père et le fils plus fils pour qu'en un certain sens le père et le fils trouvent, au-dessous des dissemblances qui les séparent par le fait qu'ils appartiennent à deux générations différentes, une véritable ressemblance, une véritable communion.

Et nous sommes bien dans ce cas. Je parle d'un jeune qui est suffisamment religieux pour être intérieur, d'un ancien qui est suffisamment religieux pour être lui-même intérieur, de telle sorte que l'ancien et le jeune peuvent se découvrir en communion sur un plan qu'ils ne sauraient pas découvrir s'ils n'étaient pas eux-mêmes tous les deux suffisamment intériorisés. Donc nous sommes bien dans le cas où c'est possible. C'est la très grande grâce qu'il faut souhaiter à tout croyant, plutôt à celui qui est en voie de le devenir, c'est précisément de rencontrer sur son chemin un croyant qui l'a précédé, qui peut lui communiquer par le dedans, et même des fois aussi un peu par le dehors, la foi qui l'habite. Entre lui et cet ancien se crée un vrai lien de paternité ou de filiation.

Donc on ne peut pas aller vers Jésus sans passer par l'intermédiaire, au départ, d'une communauté fervente qui doit le rester jusqu'au bout mais qui est de moins en moins suffisante, en particulier à cause de la présence des familles dont je vous parlais tout à l'heure, des dispersions. Ensuite on ne peut pas aller vers Jésus sans passer par la médiation de quelqu'un qui est sur le chemin, un peu devant lui, et qui lui indique, par le fait même qu'il l'a vécu et qu'il l'a parcouru, le chemin que lui-même doit parcourir. Pour moi, la notion de paternité spirituelle est capitale. Elle est extrêmement galvaudée parce que, comme toutes les grandes choses spirituelles et profondes, l'homme n'est pas suffisamment religieux pour se tenir sur son plan propre, ce qui le rend plus superficiel de telle sorte qu'on en arrive au plan fonctionnel, au plan juridique. Ces plans-là ne sont que le pauvre ersatz, de pauvres résidus de quelque chose qu'on n'a pas réussi à conserver sur son vrai plan. Incontestablement, nous avons besoin d'un père et d'une mère pour naître dans notre nature d'homme, mais nous avons besoin d'une paternité pour précisément atteindre, sur notre propre chemin, la grandeur spirituelle qui nous permet de nous approcher de Jésus. La paternité spirituelle est indispensable pour la foi.

Cette paternité spirituelle ne doit pas nécessairement être de courte durée mais il est bon qu'elle ne s'éternise pas sur le plan des communications extérieures. Le Christ a dit à ses disciples, «il est bon que je vous quitte», c'est vrai aussi d'un père par rapport à son fils au point de vue spirituel. Un père spirituel ne doit pas s'éterniser auprès de son fils, ni son fils auprès de son père. Et d'ailleurs les circonstances, en général, s'arrangent pour qu'il y ait ce contact majeur qui permet au père d'être père et au fils d'être fils, et puis cette séparation, cette distance, qui permet que le fils, ayant reçu la semence, soit capable de la développer, de la cultiver et d'en tirer tout ce qu'elle doit lui apporter par ses propres initiatives et dans sa propre liberté.

Supposons que notre jeune, après avoir vécu avec intensité, avec ferveur, dans une communauté qui lui a fait découvrir un milieu spirituel, peut-être dans la ligue de sa famille, mais souvent beaucoup plus large que sa famille, supposons qu'en plus il ait rencontré cet homme qui sans aucune prétention -parce que précisément il n'y a pas de hiérarchie dans ce domaine- lui ait apporté, par ce qu'il était, ce que l'autre cherchait pour devenir soi-même. Le voilà par conséquent parti sur les chemins de la vie. Ce garçon ou cette fille a un trésor mais il va maintenant être un solitaire. Solitaire parce que, même s'il appartient encore à une communauté fervente, cette communauté ne suffit plus pour lui faire faire les pas suivants. Elle pourra l'aider de loin, elle ne lui est pas suffisante. Elle lui est nécessaire, elle ne

lui est pas suffisante. Et de même, le père spirituel lui est nécessaire, il ne lui est pas suffisant. Tout ce qu'il a reçu jusqu'à présent lui est nécessaire mais désormais c'est à travers son propre approfondissement humain et religieux qu'il peut progresser. Il s'approfondira dans son humanité. Le seul bienfait vraiment humain que ces vingt siècles d'humanité nous ont apporté et que n'avaient pas tellement les siècles précédents, c'est l'honnêteté intellectuelle. L'honnêteté intellectuelle, la rigueur intellectuelle : se refuser à ne pas vouloir trop voir; se refuser à ne pas dépasser certaines limites; se refuser à rester sur le plan de l'avocat sans vouloir se risquer jusqu'au plan du chercheur que rien ne doit arrêter. Sa foi elle-même lui impose la puissance de sa recherche; et toutes les craintes qu'il peut avoir à l'occasion de cette recherche ne viennent pas de sa foi mais du confort de ses croyances. Voilà le grand bienfait, un des rares bienfaits que ces vingt siècles d'humanité nous ont apporté, et que nos anciens n'avaient pas tellement.

Notre cheminement

L'homme entre dans la profondeur de son humanité. La compréhension de son humanité d'homme du vingtième siècle, toute dépendante en un certain sens des vingt siècles passés, va lui permettre de retrouver vraiment l'évangile. L'évangile, quand il a été écrit, était un livre de Parole car ceux qui l'ont écrit, soit directement soit indirectement, avaient entendu le Christ. L'évangile était des paroles de Jésus. Puis petit à petit ce livre de paroles est devenu un livre de mots, c'est-à-dire la matière est restée mais l'esprit, l'âme de ces mots petit à petit a disparu. Et quand nos jeunes se mettent à lire l'évangile, c'est pour eux encore un livre de mots. Quand nous méditons, par exemple il y a 20 ou 25 ans, sur l'évangile, c'était un livre de morale, on faisait de la morale à propos des textes de l'évangile. C'était encore un livre de mots. Un des signes par lequel on voit que le chrétien, disciple de Jésus s'approche de son maître, c'est que de nouveau ce livre de mots redevient un livre de paroles. Lorsqu'il prend l'évangile, ce n'est pas tellement les idées, les manières de voir, les manières de vivre, la morale, la loi nouvelle qui lui apparaissent, mais ce sont ses paroles. Jésus est atteint à travers ses paroles lorsque précisément les mots de l'évangile, reprenant leur substance, reprenant leur esprit, retrouvent, je ne sais quel souvenir de présence, redonnent au lecteur beaucoup plus le sens de la présence de Jésus que le sens des enseignements qu'il a pu donner. A ce moment-là l'évangile devient un livre de vie. Avant, c'est un livre de doctrine, un livre de morale, c'est un grand livre, ce n'est pas la Parole.

Supposez que notre jeune homme, un jeune homme qui peut avoir 75 ans, notre futur disciple, notre apprenti-disciple car en définitive on n'est jamais qu'apprenti, notre pèlerin de Jésus, reçoive de l'évangile beaucoup plus que de la Bible ce sens de la Parole à travers les mots qu'il peut lire. Évidemment sa vie s'en trouve profondément transformée, non seulement par imitation, non seulement par volonté extérieure, par bonne résolution, par désir de mieux faire, mais s'en trouve transformée par le dedans.

Regardez déjà l'influence d'un bon camarade sur un de nos fils. Pas tellement par ce que le bon camarade lui dit mais simplement par ce qu'il est, il y a une communication par le dedans qui est autrement plus énergique et beaucoup plus efficace que les leçons de morale que nous pouvons leur apporter, ou même ce que cet ami lui dit pour faire sa B.A. Simplement par le fait que l'autre l'aime, il est présent. Il l'imite mais il l'imite à sa manière; ce n'est pas une imitation extérieure, c'est une imitation du dedans. Il y a communication de vigueur, de grâce. Par conséquent ce disciple, ce futur disciple, cet apprenti disciple, va voir sa vie se transformer, non pas par un moule, par le dedans dans l'esprit de Jésus. Son humanité va en être imprégnée, développée; il va revivre à sa manière, il va vivre, pas revivre, vivre à sa manière la grande aventure de Jésus. Il commence à la vivre et il continuera jusqu'à la fin.

Nous ne sommes pas encore au moment où nous croyons que le Christ est Dieu. Bien sûr, nous y croyons puisqu'en définitive nous sommes chrétiens mais nous n'avons qu'une croyance qu'il est Dieu. Nous ne sommes pas encore arrivés au moment où nous disons qu'il est Dieu non pas parce qu'on nous l'a enseigné, non pas parce que tout le monde le dit autour de nous, mais par une conviction unique, transcendante à toute autre, la foi. Nous n'en sommes pas encore là parce que nous n'avons pas encore suffisamment approché de Jésus car, pour croire qu'il est Dieu, il faut s'approcher de lui. Il faut être tout proche. Mais nous sommes sur le chemin. Ce qu'il nous a laissé de lui à travers l'évangile devient Parole, c'est-à-dire Présence. Ce n'est plus simplement de la doctrine. Cela nous prend par le dedans, nous refait, nous fait non pas à son image du dehors, mais nous fait à son esprit. C'est son esprit qui nous pénètre et nous transforme beaucoup plus que les idées que nous pouvons avoir sur lui. Mais son esprit, en nous transformant, nous approche de lui. A ce moment-là, il va s'approcher de ce qu'il y a de plus unique.

Supposez que Jésus, à la place d'avoir vécu 33 ans, ait vécu comme saint Jean, 80, 90 ans, et ait vécu heureux jusqu'à la fin, comme un Patriarche, comme Mahomet, comme ces grands hommes qui ont

apporté une sagesse à l'humanité qu'elle ne connaissait pas encore et lui ont donné la possibilité de la réaliser dans une certaine mesure. Nous ne serions jamais arrivés à croire que le Christ était Dieu. Nous aurions pu dire avec une facilité relative qu'il était «de Dieu», que c'était le fils de Dieu au sens où un Juif pouvait le dire. Nous n'aurions jamais pu arriver à dire qu'il était Dieu. Non il était nécessaire que sa fin soit celle qu'il a eue. Il fallait qu'il échoue et qu'il porte son échec, comme un homme ne peut pas le porter s'il n'a pas en lui quelque chose qui le dépasse. Il fallait qu'il porte sa mort, qu'il épouse sa mort comme la conséquence nécessaire, ultime, l'épanouissement de sa vie. Il fallait que sa mort soit l'accomplissement de sa mission. Les derniers moments de Jésus sont plus marqués, sont plus puissants pour nous aider à croire en sa divinité, que ses miracles ou que la manière dont il s'est comporté, épousant d'une certaine manière les prophéties qu'on faisait du messie. Quelqu'un comme Jean a profondément médité sur toutes ces questions et nous aide à méditer les derniers moments de Jésus. Ces discours avant et après la Cène, c'est exceptionnel, c'est unique. Moi, je donnerais tout pour ça. Rien que ça, ce serait suffisant. Le reste, on pourrait le trouver ailleurs. On ne le trouverait peut-être pas de la même manière mais nous aurions assez de génie pour l'approcher. Mais ça, c'est unique, Jésus échouant, portant son échec avec cette foi singulière, dépassant l'homme, et voyant, à travers sa mort, cette mort qui était pour ainsi dire l'accomplissement de sa vie, à travers son échec, la véritable condition de sa réussite.

Lorsqu'un homme s'approche petit à petit de Jésus, retrouve la Parole à travers les mots, retrouve la Présence à travers les doctrines, lui aussi rencontre l'échec. A l'occasion de l'approfondissement de son humanité, s'il s'approfondit suffisamment, il découvre l'échec, ses limites existentielles, ce qu'il ne peut pas faire, ce qu'il ne peut pas être surtout malgré qu'il doive l'être, malgré que tout en lui tende vers l'être, il se rend compte qu'il peut faire de la mort sa mort. Cette mort phénomène que nous connaissons tous plus ou moins vaguement parce qu'on l'a vue ailleurs, il faut en faire sa mort. Une vie n'est vraiment réussie que lorsque la mort devient sa mort. C'est ce qu'il a fait.

Alors nous entrons dans une de ces extrémités d'approfondissement humain où pratiquement on est face à face devant l'abîme. On est acculé cette fois-ci parce que ce n'est pas simplement par une progression lente, continue, on est acculé à croire en Jésus. On est acculé à croire en Jésus beaucoup plus fortement encore que pouvait l'être par exemple le malade qui, voyant d'autres guéris miraculeusement par le Christ, s'approchait de lui en disant "touche-moi, ou laisse-moi toucher ta robe pour que je sois guéri", car là, on est acculé sur un plan quasi animal: "Guéris-moi, guéris-moi".

Mais le désir infini dont je vous parle n'est pas sur ce plan-là; c'est sur un plan existentiel, un plan infiniment plus profond, un plan qu'on ne peut véritablement épouser que si on a fait tout le chemin dont je vous ai parlé. Ce n'est pas un plan qu'on peut atteindre au départ, c'est un aboutissement. A ce moment-là, au fond comme Thomas, l'homme se sent proche de lui. Jusqu'à présent, en toute rigueur raisonnable, en toute rigueur intellectuelle, il pouvait dire «tu es de Dieu, tu es l'homme, tu es le Fils de Dieu», maintenant, il peut dire sur le plan simplement juïque «Mon Seigneur et mon Dieu».

A ce moment-là le pas est fait. C'est le chemin de Damas. Notre chemin de Damas est fort différent de celui des autres par le fait même que les conditions d'existence que nous avons sont fort différentes de celles de Paul ou de celles des premiers chrétiens. Mais à mon sens, si nous ne le faisons pas, nous pouvons rester chrétiens sur un plan superficiel et extérieur, mais ne soyons pas trop étonnés que ça n'aille pas très profond et qu'en définitive notre christianisme soit plutôt une forme de civilisation qu'une vie spirituelle. A ce moment-là, la présence de Jésus nous transforme à un point tel que, si nous sommes encore dans ce monde, nous ne sommes plus de ce monde.

A l'École Normale Supérieure, lorsque nous faisons des retraites, M. Portal nous disait fréquemment que, pour découvrir une vie spirituelle vraiment religieuse, vraiment chrétienne, il était indispensable de se replonger dans l'histoire des origines du christianisme. A ce moment-là, pour faire cette étude, il existait en particulier le livre de Duchesne et ceux de Battifol. Et à l'E.N.S., suivant les indications de M. Portal, dans les petits cercles d'études que nous organisions entre nous, dans nos turnes, chaque semaine ou chaque quinzaine, parmi les sujets d'étude que nous abordions, il y avait en particulier l'étude des livres de Battifol.

M. Portal était lazarisste, une congrégation fondée par St Vincent de Paul. Il nous en parlait souvent. Il nous disait que, pour qu'un ordre religieux soit vraiment fidèle à l'esprit de son fondateur, il n'était pas suffisant de connaître la lettre des règles écrites par lui mais il était très important de savoir comment elles avaient pu naître. A ses yeux, les moments les plus féconds de la vie de St Vincent de Paul, ceux qui ont eu de grandes conséquences pour la fondation des Lazaristes et des Filles de la Charité, furent les conversations qu'il a pu avoir sous forme de conférences, spécialement avec les sœurs de la Charité. Autrement dit, dans un ordre religieux, comme dans toute société religieuse dans le genre des ordres religieux, pour être vraiment fidèle à la société à laquelle on appartient, une condition importante est de se replonger dans l'esprit intérieur qui a permis à cette société de se fonder. Lorsque les premiers frères de St Vincent de Paul se groupèrent autour de lui, ils ne savaient absolument pas qu'ils allaient fonder un ordre religieux. Les lazarisstes, qui sont venus un siècle ou deux après, savaient beaucoup mieux ce qu'était l'ordre des lazarisstes que St Vincent de Paul lui-même lorsqu'il le fonda, et même probablement lorsqu'il mourut. Pour que les lazarisstes, un siècle ou deux après la fondation, arrivent à ne pas se figer et conservent l'esprit nourricier, créateur, qui a permis cette fondation, il fallait qu'ils pénètrent de nouveau par l'intérieur dans l'esprit qui avait poussé Vincent de Paul et ses compagnons à fonder leur ordre. Sinon, ils restaient sur un plan uniquement sociologique avec l'aide d'une règle bien faite sans doute mais qui était surtout bien faite pour l'époque où elle avait été écrite. Par conséquent, ils étaient extrêmement menacés, d'une menace d'ailleurs qui est souvent efficace, de se cristalliser sur le passé.

Nous autres chrétiens, nous avons exactement les mêmes difficultés, les mêmes dangers et peut-être beaucoup plus graves. Déjà pour un ordre religieux, il est important qu'il reste vivant, mais enfin ce n'est pas décisif. Nous connaissons des ordres qui ne sont pas très vivants mais le sort du christianisme n'est pas lié à la persévérance d'un ordre religieux déterminé. En revanche, l'Église est liée à la nécessité de rester vivante. Et si l'Église, un jour, connaissait le sort de tel ordre religieux qui continue à vivre tout en étant inexistant, spirituellement parlant, incontestablement ce serait un échec définitif pour le christianisme. Donc, pour vivre en chrétiens, nous avons besoin de nous replonger dans l'esprit intérieur, dans l'histoire intérieure, qui a permis à Jésus et à quelques hommes et à quelques femmes qu'il avait rencontrés d'être à l'origine de l'Église. Quand M. Portal nous conseillait de nous replonger dans l'histoire des origines de l'Église, ce n'était pas simplement pour faire œuvre d'historiens ou plus modestement d'étudiants en histoire, il voulait que, par cette méditation, nous arrivions à découvrir l'esprit intérieur qui bouleversa profondément quelques hommes en contact avec Jésus, qui en fit des apôtres et dont l'action a encore des conséquences réelles jusqu'à présent.

Pour nous qui sommes arrivés vingt siècles après, qu'est-ce que c'est que l'Église ? C'est une question que ne se posaient pas les premiers disciples de Jésus pour la bonne raison que l'Église n'existait pas, sociologiquement parlant. Les chrétiens ont commencé à s'appeler chrétiens à une époque où il y avait déjà un certain hiatus entre l'origine tout à fait nouvelle et ce qui a suivi. Pour nous autres, qu'est-ce que c'est être chrétiens ? Je crois que spontanément, si on nous posait cette question, nous dirions que c'est faire partie de l'Église, d'une société visible, hiérarchique, organisée, ayant une doctrine. Donc faire partie d'une Église et adhérer à une doctrine. Ces deux conceptions sont probablement indispensables mais elles ne sont pas essentielles. Être chrétien, c'est être à la recherche de Jésus-Christ. Incontestablement, pour découvrir dans la mesure de nos moyens ce qu'a été Jésus et ce qu'il est encore, ce qu'il est toujours pour nous, nous avons besoin de passer par la médiation d'une société et, par suite, d'une doctrine. Mais si jamais nous concevions comme suffisantes l'appartenance à une société et l'adhésion à une doctrine, nous serions sur un plan qui ne correspond plus à ce qui a été l'originalité du départ de l'Église.

Si vraiment pour être chrétien, l'appartenance à l'Église suffit, si en définitive le christianisme est d'abord et essentiellement une société, nous devrions dire que l'Église a connu son apogée, son maximum de réalité et de perfection, au Moyen Âge car, à ce moment-là, la société Église avait incontestablement une certaine perfection qu'elle n'a plus maintenant, et nous devrions dire que l'Église

a rétrogradé depuis. Si être chrétien, c'est adhérer à une doctrine, nous pouvons dire que l'Église a presque réussi. Je ne parle pas des aspects proprement théologiques que suppose la foi, mais je parle de la doctrine qui intéresse la plupart des gens, même chrétiens, à savoir la doctrine sociale, même une certaine doctrine politique, même maintenant puisque c'est à la mode une doctrine économique. En effet, ces doctrines sont dans une large mesure acceptées et je pense qu'elles le seront de plus en plus facilement. Donc on pourrait dire que, en dehors des questions proprement théologiques, l'Église aurait proprement réussi à donner au monde une certaine étiquette, une certaine morale individuelle, collective, sur les différents plans où la société se débat. Mais incontestablement les origines de l'Église exigent beaucoup plus pour que la conséquence, la suite, soit à la hauteur du départ.

Alors, ce que je voudrais faire aujourd'hui, c'est méditer un petit peu sur ce qu'ont été les origines de l'Église, l'origine de l'adhésion des premiers disciples à Jésus-Christ; et en deuxième lieu sur le chemin qu'il nous faut découvrir -car il ne nous est pas proposé d'office- pour réaliser à notre tour, à notre manière et dans notre temps, le même cheminement qui nous permet d'être non seulement adhérents à une société, non seulement adhérents à une doctrine, mais réellement disciples de Jésus.

Les origines

Tout à fait au départ, quand Jésus a commencé à prêcher, les miracles qu'il a pu faire lui ont attiré du monde. On battit le rappel autour de lui. Mais à vrai dire, j'ai l'impression qu'à cette époque les miracles étaient beaucoup plus nombreux que maintenant. Ils étaient, par conséquent, par bien des points, beaucoup moins extraordinaires. Les miracles se font rares maintenant. Pourquoi ? Je n'en sais rien, peut-être parce qu'ils sont moins nombreux, peut-être bien aussi parce qu'on est moins crédule. Mais si les foules ont vu les miracles, quelques-uns seulement ont suivi Jésus. Ce qui montre bien que le miracle est peut-être la grosse caisse mais elle ne suffit pas. La curiosité, l'étonnement, l'effroi même devant un miracle ne suffisent pas pour qu'il soit efficace sur le plan proprement religieux. Il faut que l'homme soit touché au fond de son cœur. Ainsi quand Jésus fait le miracle de la pêche miraculeuse, Pierre lui dit : "Seigneur, écarter-vous de moi parce que je suis un pécheur". Il faisait ce qu'il pouvait pour dire ce qu'il sentait mais il n'exprimait pas directement que le fait de voir tant de poissons l'avait vraiment étonné. Ce n'était pas un étonnement d'ordre physique. C'était au fond une sorte d'émoi intérieur qui lui faisait sentir la différence fondamentale qu'il y avait entre celui qui était devant lui, son Maître, et lui-même. Il accusait cela en disant : "Je suis un pécheur", bien qu'il n'avait pas spécialement péché. Le mot «pécheur» est un mot ouvert, un mot qui n'exprime pas simplement qu'on a péché mais veut dire qu'on est indigne, qu'on est d'un autre ordre, qu'on est absolument en dessous de celui devant lequel on se trouve. Le mot ne doit pas être compris sur le plan proprement moralisant. Pierre ne devait pas être un professeur de morale spécialement doué. Ce mot «pécheur» indique simplement le remous qui a secoué le tréfonds de l'âme de Pierre devant ce miracle. Ce remous-là était indispensable mais le miracle n'était pas suffisant pour le produire.

Donc les premiers disciples de Jésus ont pu être attirés auprès de lui par des miracles, mais les miracles n'étaient pas suffisants pour les y maintenir. Il fallait qu'il y ait en eux quelque chose qui corresponde à ce qu'il était. A ce moment-là, il y avait une attente presque fiévreuse, au moins dans certains milieux, de la venue du Messie. Le peuple juif qui était sous le joug étranger était un peu en ébullition, attendait une libération qui se faisait attendre d'ailleurs, espérait un Messie politico-religieux qui leur aurait redonné l'indépendance qu'ils avaient connue jadis pour leur permettre de vivre leur particularité religieuse qui était souvent menacée, même si elle était quelquefois tolérée. On pourrait penser que cette attente du Messie pouvait faciliter la compréhension de ce que Jésus était auprès de ses disciples. Mais en fait, on a l'impression que le Christ s'est servi avec une extrême prudence de la conjoncture politico-religieuse de son pays à son époque. Il s'est laissé appeler Messie plutôt qu'il ne l'a dit lui-même. On a même l'impression que lorsqu'on lui posait directement la question, il répondait plutôt un peu en normand. Sans doute voyait-il un peu tout ce que cela impliquait de perversion ultérieure si véritablement il entrait trop à fond dans les espoirs messianiques de son époque. La manière dont il s'est échappé à la foule lorsqu'elle voulait le faire roi après la multiplication des pains n'est qu'une des manifestations de cette extrême prudence. Il utilisait les données politico-religieuses de son époque, mais en ayant la plus grande attention pour que ces espérances politiques et religieuses ne l'utilisent pas. En définitive, même avec sa prudence, il a été conduit rapidement à l'échec que vous savez.

Le messianisme, le Christ Messie, qui a joué un si grand rôle dans la prédication apostolique après la mort de Jésus, n'a probablement joué qu'un rôle extrêmement réduit pendant qu'il vivait avec ses disciples. Je suis toujours frappé pour ma part par la différence d'esprit, de mentalité, de doctrine, qui existe entre la prédication des premiers apôtres que nous rapportent les Actes des apôtres et l'esprit de l'Évangile. Je suis un vieux sceptique et je n'arriverai jamais à croire que St Pierre, le jour de la Pentecôte, ait pu faire des sermons comme il en aurait fait, où se trouve déjà exprimée toute une

doctrine non seulement messianique mais rédemptrice. Je ne suis pas exégète, je n'ai d'ailleurs ni la possibilité ni le désir de l'être, mais j'ai tout à fait l'impression que ses topos, ses conférences, ses élans oratoires que nous rapportent les Actes des Apôtres, sont la conséquence d'une élaboration doctrinale qui a demandé des années. On a mis, à mon sens, dans la bouche de Pierre en particulier, des éléments doctrinaux qui n'ont été acquis que beaucoup plus tard. Enfin, c'est pour vous dire qu'on a beaucoup plus parlé du Christ-Messie après la mort de Jésus qu'avant; et que très probablement, Jésus ne s'est laissé appelé ainsi que parce que cela favorisait ses desseins d'une certaine manière, mais il le faisait avec une extraordinaire discrétion car, si ça l'aidait d'un côté, ça menaçait terriblement par un autre la construction spirituelle qu'il voulait amorcer.

Au fond, les raisons profondes qui attachèrent quelques hommes à Jésus pendant qu'il vivait avec eux, ne sont ni les miracles ni les prophéties. C'est le rayonnement personnel qu'il pouvait avoir auprès d'eux. C'est que lorsqu'il parlait, il était en train de se dire. Je crois que c'est assez peu courant de considérer les paraboles, non pas comme un enseignement, mais comme une manière pour le Christ de se dire lui-même. Dans les paraboles, Jésus se dit autant qu'il enseigne. Je dirai même que c'est précisément parce que, dans les paraboles, il ne fait pas qu'enseigner mais qu'il se dit, qu'il a une telle autorité. Quand on l'écoutait, on disait "qu'il parle avec autorité". Ce n'était certainement pas l'autorité des scribes et des docteurs, ce n'était pas une autorité déléguée par quelque mission que lui aurait confiée l'autorité religieuse de cette époque. C'était une autorité personnelle. Sans doute, Jésus était très conscient de sa mission et il parlait avec l'autorité de quelqu'un qui se sait envoyé. Ceci est déjà exact mais, me semble-t-il, il parlait encore avec une autorité convaincante parce que, lorsqu'il parlait, il se parlait, il se disait. Et dans la mesure où il se découvrait aux autres, ses auditeurs se découvraient eux-mêmes. C'est précisément parce qu'ils se découvraient eux-mêmes que les disciples adhéraient à Jésus. Le grand miracle, ce ne sont pas les miracles extérieurs, c'est que le Christ a su donner l'occasion à ceux qui étaient autour de lui de se trouver et de se nommer.

Notre situation

Essayons de partir de cette donnée. Depuis vingt siècles, les chrétiens, lorsqu'ils entrent dans l'Église et quand ils adhèrent à la doctrine, essaient plus ou moins vigoureusement de découvrir la personne de Jésus. Cette année, j'ai été invité au petit séminaire de Montbrison où se préparent des jeunes garçons dont quelques-uns au moins désirent entrer au grand séminaire et devenir prêtres. J'ai pu parler très directement, très intimement même, avec des professeurs. Ils m'ont dit : "Nos enfants se posent la question de savoir s'ils ont la vocation. Or une des difficultés essentielles pour qu'ils sachent vraiment ce qu'est la vocation vient du fait qu'ils sont déistes avec le Christ, c'est-à-dire que le Christ est pour eux un Dieu et non un homme qui les appelle. Ils s'adressent au Christ comme ils s'adressent à Dieu". En définitive, on leur a tellement dit que le Christ est Dieu avant de leur découvrir qu'il était un homme, avant qu'ils puissent découvrir ce qu'est un homme, avant qu'ils puissent approfondir ce qu'est un homme, que le Christ est Dieu. Pour eux, être chrétien, c'est dire que le Christ est Dieu et ils s'adressent au Christ comme ils s'adressent à Dieu. Or, dans la mesure précisément où Dieu est l'inconnaissable, l'insaisissable que l'on n'atteint que par des biais tout à fait insuffisants qui ne donnent aucune sécurité, qui n'affirment en aucune manière, qui ne trouvent pas une amorce bien profonde dans ce que nous sommes, leur vocation se trouve pour ainsi dire en l'air, presque en porte-à-faux. C'est presque, je dirai, le milieu sociologique dans lequel ils vivent qui va en pesant sur leurs sentiments, sur leurs évidences, leur permettre d'affirmer intérieurement qu'ils sont appelés. D'ailleurs, c'est bien ce qui se passe. Nous élevons nos petits séminaristes en serre close. Nous élevons nos grands séminaristes à peu près de la même manière. Quand ils sont obligés de faire le service militaire, on s'arrange pour qu'ils ne fassent pas de vœux trop définitifs avant de revenir du service. Enfin nous essayons de les protéger de mille manières, au maximum, et en même temps de les influencer directement, sainement, honnêtement, mais réellement au maximum. C'est peut-être un peu moins vrai maintenant mais, il y a 20 ou 30 ans, une des grandes politiques de nos séminaires consistait à séparer au maximum les enfants de leurs familles par crainte qu'ils ne perdent un peu du climat favorable à l'éclosion de leur vocation. Qu'un climat favorable soit nécessaire, c'est indispensable; que ce climat soit essentiel, c'est certainement une erreur.

Le lendemain, on m'a demandé de parler avec les élèves de première et de philo. J'avais là, devant moi, une quarantaine de jeunes de 17 à 18 ans, vraiment très sympathiques. L'Église ne sait pas l'extraordinaire privilège qu'elle a de pouvoir rassembler dans quelques-unes de ses maisons, des jeunes gens généreux avec une densité pareille de possibilités spirituelles. L'Église ne le sait pas. Il n'y a pas d'autre milieu sociologique dans lequel on puisse trouver un rassemblement d'éléments aussi généreux, capables de vie spirituelle, de don. Ces jeunes gens m'ont posé un tas de questions. L'un a dit : "Monsieur, qu'est-ce que c'est que la vocation ?". Il aurait fallu que je leur parle de bien d'autres

choses et puis enfin, je ne pouvais leur parler que de moi, je leur ai dit ce que je faisais. Alors l'un d'entre eux m'a posé cette question : "Monsieur, est-ce que vous êtes heureux ?", nous étions en communion. Seulement, au lieu d'une demi-heure ou une heure, il aurait fallu être avec ces jeunes toute une année, une année de formation à la vie. A ce moment-là, la vocation n'est plus simplement la conséquence d'un milieu sociologique favorable mais la découverte personnelle de ce que signifie être appelé.

Je retiens ceci, la plupart d'entre nous sont déistes avec Jésus-Christ et c'est une très grave hérésie. Il est peut-être plus grave, au point de vue spirituel, de se borner à croire que Jésus-Christ est Dieu que d'avoir pour lui une admiration sans limites, ou en ne le considérant que comme homme et en cherchant à le découvrir. Au bout de cette recherche se trouve précisément l'affirmation de la divinité tandis que, derrière l'affirmation de la divinité de Jésus, il y a l'inintérêt pour ce qu'il a été lui-même et finalement nous croyons en Jésus-Christ sans pouvoir en être vraiment les disciples.

Or si être chrétien, c'est d'abord être disciple, notre croyance actuelle en Jésus est en porte-à-faux parce qu'elle n'a pas en elle les éléments humains nécessaires pour que cette croyance soit réelle. Si nous croyons en Jésus comme nous croyons en Dieu, la croyance en Jésus ne nous accorde rien de nouveau. Par conséquent, nous restons sur un plan qui ressemble tout à fait, au moins en droit, à la croyance en Dieu qu'on avait avant que Jésus apparaisse. Avec quelque chose en moins cependant car la croyance en Dieu jadis était étayée par le milieu sociologique dans lequel les hommes vivaient tandis que l'atmosphère générale qui règne dans nos sociétés est incontestablement l'athéisme. Nous continuons à croire en Dieu parce que nous y avons cru jadis mais, en réalité, disons-le simplement, beaucoup de croyants sont des athées sans le savoir. Il ne suffit pas de croire qu'en voulant croire, on croit. Nous parlons de ce qui est vraiment réel, c'est-à-dire de la manière dont Dieu est vraiment présent dans nos vies quotidiennes. Nous vivons pratiquement comme des athées. Dieu est mort pour nous aussi parce que l'homme n'est pas suffisamment vivant. C'est à la suite de Nietzsche qui a dit que Dieu était mort que les croyants ont dit : "Puisque Dieu est mort, bientôt les hommes mourront". De fait, le respect de la personne est singulièrement menacé par la mort de Dieu. Je pense que ce chemin conduit de la mort de Dieu à la mort de l'homme dans sa dignité individuelle, de telle sorte qu'on ne considère plus l'homme que comme un élément passager, interchangeable, d'une œuvre collective qui s'édifie progressivement à travers le monde. Ce passage de la mort de Dieu à la mort de l'homme doit être démonté. Pour ma part, je suis intimement convaincu que, lorsque les hommes se mettront à vraiment redécouvrir l'homme, ils redécouvriront Dieu. Dieu est au bout de la découverte de l'homme.

Être chrétien, c'est être disciple de Jésus-Christ. Pour être disciple, il ne faut pas simplement croire qu'il est Dieu, il faut le découvrir dans son humanité. Pour le découvrir dans son humanité, il ne suffit pas de savoir ce qu'il a fait mais de comprendre l'esprit intérieur avec lequel il a vécu, de comprendre les raisons profondes qui l'ont conduit à la mort. Je pense que les chrétiens qui se souciaient de devenir disciples de Jésus, et pas simplement d'être membres d'une société comme l'Église ou adhérents à une doctrine, se sont efforcés de faire le même chemin que les premiers disciples, ceux qui vivaient avec le Christ. Ils se sont efforcés aussi d'entrer dans la mentalité des premiers apôtres, des évangélistes, de St Paul en particulier qui s'est efforcé de joindre d'une manière vivante son passé d'Israélite avec son présent de disciple, d'apôtre de Jésus. Pendant des siècles et c'est encore comme ça, nous pensons que c'est à travers la compréhension de ce qu'ils ont vécu, à travers l'intelligence des systèmes qu'ils ont édifiés, que nous arriverons à découvrir vraiment Jésus.

Pour ma part, je pense que, de même que les miracles, les prophéties et l'espérance messianique sont pour nous plus un obstacle à notre foi qu'une aide, de même le judaïsme de cette époque ne nous touche pas d'une manière très profonde et, par certains côtés même, nous gêne parce que nous sentons bien qu'il y a en Jésus un universalisme qui dépasse de beaucoup les horizons de l'universalisme juif tel que l'ont conçu les prophètes. Nous comprenons, nous avons l'intuition que, s'il était nécessaire que le Christ s'incarne chez un peuple donné, préparé par une histoire particulière, il est vraiment le Christ de tous les hommes et il est nécessaire que d'autres civilisations, d'autres peuples, se préparent à leur manière à découvrir eux-mêmes le Christ par leur progrès spirituel. Vouloir s'intéresser d'une façon toute particulière à la généalogie physique, physiologique, de mentalité, de civilisation, qui a préparé le Christ, c'est se replier sur la conception universaliste qu'avait le judaïsme, une conception extrêmement totalitariste, et abandonner l'universalisme que nous pressentons et que nous n'avons encore jamais atteint par le fait même que c'est un universalisme qui dépasse de beaucoup toutes les possibilités de réalisation que nous pouvons avoir en société.

Alors quel est le chemin que nous devons prendre ?

Nous pouvons dire d'abord que nous ne pouvons pas être vraiment disciples de Jésus sans avoir déjà vraiment vécu. Certes l'Église nous aide à vivre, la doctrine de l'Église nous aide à vivre, mais il

faut que nous ayons vraiment vécu personnellement pour devenir disciples. Plus nous aurons vécu, aidés par l'Église et par sa doctrine, plus nous serons capables d'entrer dans l'intériorité de Jésus.

Par conséquent, pour être disciple de Jésus, il ne faut pas tellement s'attacher, me semble-t-il, aux raisons extérieures qui ont aidé les premiers chrétiens à le connaître. Ces raisons extérieures n'étaient déjà pas suffisantes pour eux, il fallait qu'ils aillent au-delà pour découvrir le Christ. Ces raisons extérieures le sont encore bien moins pour nous, pour la bonne raison que vingt siècles nous en séparent et que notre mentalité est absolument différente de celle d'il y a vingt siècles car nous avons une formation intellectuelle, en particulier scientifique, qui nous interdit absolument d'avoir des évidences spontanées, les candeurs mêmes, que pouvaient avoir nos anciens quand ils adhéraient par le dedans à Jésus. Ils adhéraient réellement mais par des moyens, par des biais, par des médiations qui étaient au fond, semble-t-il à nos yeux, des candeurs. Nous sommes beaucoup plus exigeants qu'eux. Nous avons besoin de beaucoup plus de vérifications, de certitudes pour vraiment croire en Jésus. Et dans la mesure où nous nous dispensons de ces certitudes, de ces vérifications, par bonne volonté, par docilité ou par paresse, il y a en nous un manque de puissance manifeste. Peut-être cette paresse, que les chrétiens ont connue depuis vingt siècles en se contentant d'exploiter le trésor initial sans y ajouter de leur propre cru, de leur propre travail, de leur propre découverte, explique que le christianisme de notre époque soit aussi peu vivant. C'est une nécessité dans l'Église de relire non seulement l'Évangile mais les Pères de l'Église, cette littérature abondante qui se trouve religieusement confinée dans les bibliothèques des séminaires et qui est fort peu lue, quoique fort utilisée dans les références. Mais c'est une erreur de croire que cela suffit. A part quelques grands théologiens ou quelques grands saints, il y a chez nous beaucoup plus de répétition que d'invention, mais la répétition n'est pas une invention, ce n'est même pas une fidélité. Les vrais fidèles, ce sont ceux qui inventent et qui, par conséquent, ne répètent pas. S'il y a si peu de disciples de Jésus en définitive, c'est qu'il y a beaucoup d'écoliers et très peu de chercheurs. Il y a beaucoup de gens qui enseignent ce qu'on leur a enseigné et il y a peu de gens qui témoignent de ce qu'ils ont eux-mêmes découvert. La vitalité de l'Église est beaucoup plus conditionnée par la puissance de ceux qui cherchent et qui découvrent et qui par conséquent témoignent, que par l'exact enseignement de ceux qui ne font simplement qu'enseigner.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que nos jeunes séminaristes soient déistes vis-à-vis de Jésus, puisqu'ils n'ont pas encore vécu ni peut-être jamais rencontré quelqu'un qui leur parle de Jésus autrement que dans les chapitres d'un livre d'enseignement, puisqu'ils se sont efforcés de connaître Jésus par des moyens scolaires qui ne sont qu'une répétition appauvrie, des moyens qui ont pu être utiles jadis mais qui ne le sont plus. Fatalement, ces jeunes, malgré toute leur bonne volonté, malgré toute leur générosité, ne peuvent avoir de la vocation qu'un option formelle. D'ailleurs, entre nous soit dit, on fait tout ce qu'il faut pour la leur donner. Quand je voulais partir au séminaire, j'avais demandé à mon directeur, qui m'avait prêté un livre sur la question, comment au fond savoir si on a la vocation. Sa réponse : avoir la vocation, c'est être missionné par son évêque. Nous avons repris ça d'ailleurs pour l'Action Catholique. Bien des choses se revivifient en ce moment dans l'Église. Mais autrefois, quand un jeune de 20 ans venait demander à son directeur s'il avait la vocation, le directeur, qui désirait qu'il l'ait, ne savait pas trop quoi dire parce que ce n'était pas très palpable, vu que la personne humaine de Jésus lui était au fond une image d'Épinal. Le résultat, pour lui donner une certitude, il lui disait : "Si tu es appelé par ton évêque, c'est que tu es appelé". Cette certitude sociologique, appuyée sur l'appel de l'évêque, semblait pour ainsi dire un point d'appui suffisant. A mon sens, c'était plutôt une canne qu'une véritable base. Cela ne ressemble pas du tout à la mission de St Paul, à la mission des premiers apôtres. Il faut dire aussi que les résultats ne se ressemblent pas non plus.

La première chose essentielle pour les chrétiens de notre époque, après avoir compris ce qu'est l'Église, c'est-à-dire après avoir dépassé le triomphalisme latent dans lequel nous sommes tous plus ou moins plongés, après s'être posé la question "pourquoi est-ce que l'Église n'est pas ce qu'elle devrait être pour être fidèle ?", c'est de découvrir toujours plus, dans la mesure où nous ne l'avons pas encore fait, la personne de Jésus.

Pour cela, nous avons des moyens que les premiers chrétiens n'avaient pas. Les premiers chrétiens ont eu des facilités que nous ne pouvons plus utiliser parce que nous ne sommes pas de leur époque. Nous avons vingt siècles de christianisme derrière nous. Nous avons une expérience de ce qu'est l'homme, beaucoup plus profonde, beaucoup plus totale quoiqu'elle soit encore très incomplète, que celle que pouvaient avoir les quelques hommes qui se réunissaient auprès de Jésus.

Toute l'histoire de l'Église, son évolution à partir du tout premier départ, est essentielle pour comprendre Jésus, non pas parce que l'Église aurait correspondu à ce que le Christ en attendait, mais précisément pour comprendre pourquoi l'Église n'a pas répondu et ne pouvait pas vraiment répondre à ce que le Christ désirait instituer lors de son passage parmi nous. C'est à travers l'échec de l'Église beaucoup plus qu'à travers son succès que nous pouvons découvrir Jésus. De même, c'est à travers la

mort de Jésus, beaucoup plus qu'à travers les premiers faits de son existence, ses miracles, sa première prédication, que nous trouvons l'originalité de Jésus. Au départ, c'est un prophète comme les autres et son enseignement n'est pas tellement différent ni supérieur à celui des prophètes de jadis. Mais incontestablement, dans la dernière phase de sa vie, il y a quelque chose en lui qui manifeste sa transcendance. Cet échec de l'Église à travers vingt siècles de christianisme, les premiers apôtres ne l'avaient pas et cela leur manquait fondamentalement pour comprendre Jésus. Ils ont été obligés de chercher le premier Adam pour expliquer la mort de Jésus. En vérité, pour nous autres maintenant, il nous faut découvrir d'autres raisons qui nous feront comprendre les causes profondes de la mort de Jésus, beaucoup mieux que la faute du premier Adam. Le péché originel existe mais il faut le découvrir. Ce que nous appelons péché originel actuellement, c'est un schéma qui correspond à une histoire qui est de moins en moins réelle. Mais ce péché originel est partout, il faut que nous le redécouvrons. C'est un point d'interrogation. Il faut que nous le découvrons, non pas à travers une histoire qui n'est pas vraie, mais il faut que nous en découvrons l'existence, la réalité profonde à travers ce que nous sommes, non seulement ce que nous sommes en tant qu'individus, ce qui est déjà vrai, mais ce que nous sommes en tant que membres de la société. Il faut découvrir d'une certaine manière que le péché originel est une réalité qui exigeait la mort de Jésus mais non pas comme une réparation comme on l'a conçue jadis. C'est la manière la plus facile, la plus juridique, la plus simple; car le juridisme est beaucoup plus facile. Le juridisme par certains côtés n'est pas faux mais c'est le papier qui enveloppe l'affaire. Le plus difficile, ce n'est pas tant d'envelopper l'affaire que de découvrir ce qui est derrière. C'est ça qu'il faut que nous trouvions. Si nous nous contentons de l'enveloppe, en vérité, nous ne pouvons nous en contenter que d'une manière verbale, d'une manière superficielle. D'ailleurs, il n'y a pas de plus grands optimistes dans le monde que ceux qui croient au péché originel. Jadis, la croyance au péché originel était la source du pessimisme foncier de notre religion du 17^e siècle et ainsi de suite. Maintenant nous croyons au péché originel mais nous construisons la cité du monde, la cité moderne, qui ressemble fort bien à ceux qui n'y croient pas.

Je vous disais donc que, si nous n'avons pas les facilités qu'ont pu connaître les premiers chrétiens, facilités d'ailleurs dangereuses, parce que l'Église, dès le commencement, a été obligée de se séparer du judaïsme et est devenue une secte, ce qui est facile à faire, que voulez-vous ? Vous connaissez "hors de l'Église, pas de salut". On peut interpréter cette affirmation d'une manière sympathique, mais incontestablement toutes les luttes du départ sont des luttes de société contre société. Ce n'est pas du tout un universalisme qui pour ainsi dire dépasse le milieu sociologique dans lequel il se trouve et qui rayonne par conséquent, étant sur un autre plan. Mais pas du tout. Le Dieu d'Israël luttait jadis contre les dieux des pays voisins, des pays païens. Le Dieu des chrétiens se dégage petit petit du Dieu d'Israël, mais est-ce que c'est encore le même Dieu ? Le Dieu de Jésus-Christ, enfin le Dieu des chrétiens, était bel et bien le Dieu d'une secte et il l'a été pendant longtemps, presque jusqu'à maintenant, dans la mesure précisément où nous sommes encore persuadés que, hors de l'Église, il n'y a pas de salut, hors de l'Église visible, d'une société visible. Nous progressons incontestablement sur ce point. Du temps de M. Portal, quand nous parlions des Églises séparées, il nous disait: "Ne parlez surtout pas de sainteté dans les autres Églises". Il ne fallait pas dire qu'il y avait des saints dans les autres Églises car seule l'Église catholique était sainte et pouvait engendrer des saints. Les Églises séparées, on ne devait pas les appeler «Églises» parce qu'elles n'étaient pas des églises. Lorsque Lord Halifax est venu chez M. Portal pour faire un exposé, un autre homme célèbre maintenant, Bernard Guyon qui est doyen de la faculté des Lettres d'Aix, s'est levé et lui a adressé une question avec ces mots: "Alors, Monsieur, votre secte..." Grand émoi chez M. Portal. Au fond, à ce moment-là, Guyon avait exactement le langage classique.

Mais alors, vous me direz: "A quoi sert l'Église ?" Précisément, c'est ce qu'il faut trouver, c'est ce qu'il faut chercher. Il est trop facile de faire de l'Église la société de ceux qui croient au vrai Dieu. Il faut découvrir ce qu'est l'Église par rapport à un Dieu qui la dépasse de toute son immensité, de toute sa transcendance. Des recherches qui, en nous donnant une véritable mentalité universelle, redonneraient au christianisme une puissance de rayonnement qu'il ne peut pas avoir tant qu'il restera une secte. Je suis en train de changer de sujet car actuellement il n'est pas dans mes intentions de vous parler des conditions pour que le christianisme retrouve véritablement sa puissance dans le monde; il est question que nous devenions nous-mêmes disciples de Jésus. Mais les deux choses sont liées. Le jour où les chrétiens redeviendront vraiment disciples de Jésus, le rayonnement spirituel de l'Église ressemblera fort, et en mieux, au rayonnement spirituel de l'Église naissante parce qu'elle sera plus pure. Plus nous avançons, plus la mission de l'Église demande de pureté et d'universalité pour être vraiment à la hauteur de Jésus. Mais pour qu'elle puisse atteindre cette pureté et cette universalité, il est incontestable qu'il faut que les chrétiens entrent dans la profondeur de l'esprit de Jésus. Et c'est là le devoir que nous avons actuellement à remplir.

Pour l'atteindre, comme je vous le disais, une seule voie nous est maintenant possible, c'est la découverte de notre propre humanité. D'autres voies peuvent nous aider mais du dehors et ne vont pas très loin. Dans la Bible, il y a trois phases, trois étapes, qui me paraissent absolument capitales dans l'ascension spirituelle des hommes. La première phase se trouve dans la Genèse : "Dieu fit l'homme à son image". Je ne sais pas très bien si à cette époque l'auteur qui a osé dire cette phrase savait ce qu'était Dieu, mais c'était la mentalité de l'époque d'expliquer l'homme à partir de Dieu, la place de l'homme dans le monde à partir de Dieu. C'est une mentalité d'ailleurs courante et qui n'est pas simplement une mentalité ancienne. Spontanément quand nous n'avons pas l'esprit critique, quand nous n'approfondissons pas, nous essayons tous d'expliquer l'incompréhensible par du plus incompréhensible. Je vais vous en donner un exemple. Il vous arrive un malheur. Vous pourriez essayer de l'expliquer par des raisons immédiates, directes. Non, vous dites : "C'est la volonté de Dieu". Qu'est-ce que c'est que la volonté de Dieu ? Nous n'en savons rien. Nous ne pouvons pas le comprendre. La volonté de Dieu se mérite, elle n'est pas un point de départ, c'est un point d'arrivée. Nous en faisons un point de départ. Nous expliquons ainsi les événements les moins difficiles à comprendre, que nous pourrions expliquer par des raisons simples.

A mon sens, cette phrase "Dieu a fait l'homme à son image" est beaucoup plus importante à prendre en sens inverse : pour découvrir Dieu, il faut d'abord découvrir l'homme. Si Dieu a fait l'homme à son image, c'est que cette image est précisément le chemin par lequel on peut atteindre Dieu. C'est plus le chemin pour atteindre Dieu que par exemple la splendeur de la création dont la Bible parle aussi. Par certains côtés, on peut parler de Dieu à propos de la splendeur de la création si on est poète. Incontestablement, plus la science se développe, moins l'esprit poétique a sa part, et le savant n'est pas spontanément et directement poète. Nous pouvons encore chanter des psaumes d'une certaine manière, quoique je fasse d'extrêmes réserves sur les images qu'ils utilisent, mais en vérité ce sont toujours des images qui nous sont tout à fait extérieures. Il nous est très difficile d'atteindre Dieu à travers l'univers extérieur. Le chemin qui nous est proposé maintenant, c'est cette image de Dieu qu'est l'homme.

Mais il y a dans la Bible d'autres phrases qui jalonnent les progrès spirituels. Dans l'Évangile, on nous dit que Dieu est intérieur à l'homme. C'est une intériorité qu'on peut prendre sur le plan physique, ce serait déjà un progrès mais ça ne va pas très loin. On peut comprendre aussi que l'homme est suffisamment profond pour que Dieu puisse y résider. Pas simplement une résidence physique comme on pourrait le concevoir, mais une présence. Il fait sa demeure en prenant le mot «demeure» dans un autre sens que maison. Dieu est présent dans la structure la plus profonde de ce que nous sommes. Nous sommes suffisamment profonds pour que Dieu y soit vraiment présent. Cela montre bien que plus nous nous comprendrons, plus nous entrerons dans le mystère de notre propre réalité, de notre propre être, plus nous serons sur le chemin qui nous conduira à Dieu lui-même.

St Jean a continué et a achevé à mon sens ce progrès spirituel en disant que Dieu est Amour. Cela veut dire que, pour nous, c'est à travers l'amour que nous découvrirons Dieu. C'est à travers cet amour qui est peut-être la forme la plus totale, le fruit le plus précieux de l'intériorité de l'homme, que Dieu peut être véritablement découvert.

Ces trois formules prennent Dieu comme point de départ, Dieu a fait l'homme à son image, Dieu est intérieur à l'homme, Dieu est amour. Inversons-les et elles nous donnent le chemin qui nous permettra, non pas de l'atteindre, mais de nous en approcher. C'est à travers l'homme, non pas du tout l'homme conçu à la manière des scientifiques, mais l'homme que je suis, non pas l'homo faber ou l'homo sapiens, mais l'homme que je suis réellement. L'homme que je suis, ce n'est pas l'homme qui est à côté de moi, c'est moi-même; le chemin qui est mon chemin, c'est mon propre chemin. C'est en étant, en me découvrant, en me connaissant, en me faisant d'une certaine manière, que je chemine vers Dieu lui-même. Et le chemin que j'ai ainsi à réaliser, c'est mon chemin, ce n'est pas le vôtre. Chacun d'entre nous a son chemin. Ces chemins ont bien quelque chose qui se ressemble mais aucun n'est interchangeable.

Dieu est intérieur, Dieu est amour, ces affirmations ne font que confirmer, je dirais, la vigueur de ce que j'essaie de vous expliquer en ce moment. Elles étaient vécues, il y a vingt siècles, mais elles ne pouvaient pas être pensées. Il nous faut prendre conscience des méfaits de la société, elle nous fabrique des masques, elle nous moule du dehors, elle nous utilise, elle ne conçoit nos individualités que comme des moyens. Il faut découvrir les méfaits de la société organisée pour comprendre l'originalité essentielle de ce que Jésus a apporté. Certes, Jésus était original en son temps du fait que le peuple juif était une réalité religieuse en tant que peuple, beaucoup moins en tant qu'individu. Bien sûr, les prophètes avaient déjà insisté sur la valeur individuelle de chacun et eux-mêmes, par leur mission, s'étaient individualisés par rapport au peuple. Donc la prédication de Jésus n'était pas quelque chose de spécifiquement original mais elle va beaucoup plus loin. Elle va tellement plus loin que nous commençons à peine à la découvrir et c'est grâce à cette découverte que nous pouvons, à notre

manière, en suivant notre temps, avec notre mentalité, faire un chemin semblable à celui qu'ont fait ceux qui ont eu la grâce -une grâce dangereuse, une grâce précaire- de vivre avec Jésus, il y a vingt siècles. Quand je vous entends chanter : "Le Seigneur est mon berger" par exemple, si vous étiez bergers, cela aurait peut-être une signification. Cela n'en a pas pour moi parce que ça suppose une civilisation pastorale qui n'est pas du tout la nôtre. On peut se demander si on chante ces psaumes parce qu'on est chrétien ou si on les reprend pour être chrétien. Est-ce que c'est pour cultiver la piété ou bien est-ce que c'est le fruit de la piété ? En réalité, ce n'est ni l'un ni l'autre; c'est à cause du mouvement biblique actuel.

L'eucharistie

Je voudrais vous faire une méditation sur la messe parce que vraiment c'est notre rocher; l'eucharistie est notre rocher. Or nous sommes en train de lui mettre des oripeaux semblables au costume doré dont nous recouvrons les statues de la Vierge pour la trouver plus admirable. Je vais vous expliquer ce que je veux dire par là. Quand j'assiste à la messe, je la sers en général. Quand le prêtre commence et que je lui réponds, vous vous mettez à chanter très pieusement et très dignement le psaume de l'introït qui est un petit morceau d'un psaume beaucoup plus long. Pendant toute la messe, vous chantez beaucoup de choses qui sont très belles d'ailleurs mais qui n'ont rien à voir avec la messe. Je comprendrais très bien cette façon de faire pour la messe des catéchumènes, par exemple. Ces psaumes, qui sont très beaux, ne sont pas adaptés à notre mentalité. Nous vivons sur le passé parce que nous n'avons rien à nous mettre sous la dent dans le présent. C'est très grave ce que je vous dis parce que nous nous nourrissons d'une nourriture qui nous empêche d'avoir faim. Il faudrait que nous ayons faim pour trouver une vraie nourriture. Nous avons une nourriture qui a été utile jadis mais l'est beaucoup moins maintenant. Je vous dis peut-être des choses un peu fortes mais, en vérité, c'est vrai. Vous connaissez cette blague qu'on raconte à propos d'un monastère bénédictin. Les moines chantaient l'office, les psaumes. Arrive un tremblement de terre. Le Père Abbé dit : "Mes frères, prions". Si le chant des psaumes nourrit notre prière, c'est très bien mais vraiment à notre époque, dans beaucoup de cas, le chant des psaumes ne nourrit plus la prière. Mais souvent nous n'avons rien d'autre.

Au fond, vingt siècles nous séparent de Jésus et nous tenons encore un peu le flambeau qui nous permet de nous souvenir de lui. Nous parlons de lui certes, mais nous parlons surtout de la doctrine, nous parlons surtout de l'Église. Au fond, nous parlons très peu de lui, réellement, personnellement, parce qu'il est difficile de se souvenir pendant vingt siècles d'un homme comme lui, même si nous croyons qu'il est Dieu. Si nous croyons qu'il est Dieu sans être véritablement entré dans son humanité, cette humanité s'évapore au contact de sa divinité. Et pourtant, c'est une chose capitale. Je ne conçois pas de vocation solide, féconde, dont le développement dépasse les espérances du départ, si on n'a pas, dès le commencement, fait une découverte très personnelle de ce qu'est Jésus, au-delà de toute dévotion, au-delà de toute Écriture. En définitive, pour connaître Jésus, nous avons deux voies, deux moyens, nous avons l'Écriture et nous avons nous-mêmes. C'est dans la mesure où nous nous découvrons nous-mêmes que nous pouvons découvrir Jésus. Je dis peut-être des choses un peu fortes mais, pour bien comprendre l'Évangile, pour bien comprendre l'Écriture, il faut déjà se connaître un peu soi-même. La connaissance de soi, de soi pas de l'autre, avec toute l'intériorité que cela suppose, avec toute la persévérance que cela suppose, est indispensable pour comprendre l'Écriture autrement qu'en exégète et pour comprendre aussi Jésus-Christ.

1963

Se souvenir de Jésus
Texte sténographié

Archives Jean Ehrhard

Pendant que je réfléchissais un peu à ce que j'allais vous dire ce soir, j'entendais au loin des gens qui parlaient à bâtons rompus, le mot est très expressif. Je pensais à nos enfants en classe, au bout d'une ent inverse qui est difficile, passer, d'une façon presque impromptue, d'une conversation à bâtons rompus à un silence véritable. Je ne parle pas seulement d'un silence physique car, pour que je puisse vous parler, il faut que vous puissiez m'entendre et il faut un certain silence. Je ne parle pas de ce silence qui est indispensable, qui est nécessaire, mais nullement suffisant. Je parle d'un autre silence beaucoup plus difficile à préciser, le silence que l'on a quand on se mesure avec soi-même; quand on se regarde, non pas pour s'admirer, mais pour se voir. On se mesure avec soi-même. On essaie d'être vrai devant soi, à une profondeur suffisante pour que cette vérité avec un petit v ne soit pas très loin de la Vérité avec un grand V, c'est-à-dire qu'on se sente devant Dieu, en même temps qu'on est devant soi. Il n'y a que lorsque ce silence-là est atteint que l'on peut parler de choses religieuses d'une manière

décente. Cela dépend aussi des moments, de la valeur religieuse que nous avons en nous et dont une de nos grandes difficultés est de pouvoir nous la communiquer. Alors ce silence est évidemment difficile à atteindre. Il faudrait pourtant y arriver pour qu'une parole religieuse soit vraiment sur son plan et que ce ne soit pas simplement une occupation religieuse ou dévote, ou une occupation du temps.

Je vous parlerai ce soir de ce qu'est l'Église. Qu'est-ce que l'Église ? Je ne me place pas sur un plan sociologique. Je vais prendre une définition de l'Église, qui ne nous précisera pas bien ce qu'est l'Église mais qui dira tout de même quelque chose de positif, c'est l'ensemble de ceux qui se souviennent de Jésus-Christ. Depuis que Jésus est né, a vécu et est mort parmi nous, les chrétiens, c'est-à-dire en fait sinon en droit les disciples de Jésus, se souviennent de lui. L'histoire de l'Église n'est pas simplement l'histoire ecclésiastique, l'histoire des controverses et des difficultés qu'elle a pu rencontrer avec les autres pouvoirs, religieux ou laïcs, c'est l'histoire des efforts que font les disciples de Jésus pour se souvenir de lui. Et on peut même dire que, dans la mesure où les chrétiens se souviennent de lui, l'Église est plus ou moins vivante.

Alors je vais vous parler du souvenir. Tous les mots humains ont des niveaux différents suivant la profondeur humaine de celui qui les emploie. Il y a des souvenirs superficiels, il y a des souvenirs plus profonds, il y a des souvenirs qui vont tellement à la racine de l'être que d'une certaine manière ils forment l'être même. Nous allons essayer de creuser un peu ces choses.

Se souvenir. Je suis bien au cœur du sujet car c'est presque la dernière parole de Jésus avant de mourir, celle qu'il a encore adressée à ses disciples parmi ses toutes dernières paroles qui étaient plutôt une expression de lui-même, une parole qu'il se disait à lui-même plutôt qu'une parole d'enseignement, une sorte de témoignage. Au moment de la Cène, il nous a dit : "Maintenant souvenez-vous de moi". Peut-être même la seule pratique religieuse qu'il nous a laissée, la seule, c'est de se souvenir de lui en renouvelant la Cène c'est-à-dire, dans la mesure où on peut dire cela, en disant la Messe.

Se souvenir de lui. Nous sommes bien au cœur de la vie spirituelle chrétienne si nous nous souvenons de lui, comme il nous le demande. Il y a peut-être mille manières de s'en souvenir qui ne sont pas celles qu'il désire mais, si nous nous souvenons de lui, nous sommes de ses disciples. D'ailleurs le mot souvenir n'a pas été beaucoup employé dans le Nouveau Testament; je ne crois même pas qu'il y ait jamais été employé, peut-être "faites ceci en mémoire de moi" mais ce n'est tout de même pas le souvenir. Dans l'évangile de St Jean, qui est certainement celui où on parle le plus du souvenir sans d'ailleurs en mentionner le mot, il est dit "celui qui conservera ma parole...". Conserver la parole, se souvenir, c'est synonyme mais c'est déjà important parce que cela permet de donner à l'idée du souvenir une profondeur qui n'est pas automatiquement dans le mot. Le souvenir peut être d'abord presque superficiel, au niveau proprement de la mémoire, de la mémoire mécanique.

Les degrés du souvenir

Alors je voudrais approfondir, avec vous, un peu la notion du souvenir, notion plus ou moins profonde, plus ou moins vivifiante, dans la mesure où elle épouse des niveaux plus ou moins profonds de notre propre humanité. Je vais prendre un exemple proprement humain. Il est déjà de taille car il a une intériorité suffisante, non pas pour exprimer complètement et dans sa perfection les différents degrés du souvenir que nous pouvons avoir de Jésus, mais pour nous en donner déjà une première image approximative. Je vais prendre le souvenir d'un fils qui a perdu son père, son père est mort. Pour se souvenir de quelqu'un, il faut qu'il soit absent et l'absence la plus efficace parce qu'elle est durable, c'est évidemment la mort, le souvenir du fils quand il a perdu son père ou le souvenir de l'homme ou de la femme qui a perdu son mari ou son épouse.

Le premier degré de souvenir sera un souvenir plutôt matériel. Le fils compulsera les lettres reçues de son père. Il saura distinguer les lettres qui sont proprement importantes de celles qui sont au fond extérieures, par exemple quand son père lui aura souhaité gentiment la bonne année... Mais à l'occasion de telle difficulté qu'il a rencontrée, le père lui a écrit d'une manière plus directe. Là il reconnaîtra que c'est vraiment son père ou un souvenir de son père. Inversement le père a pu passer par une crise difficile, il s'en sera, je ne dis pas ouvert à son fils parce que ce n'est pas à faire, mais il aura demandé l'affection de son fils par des expressions plus directes. Incontestablement là encore, il reconnaîtra que c'est bien de son père. Déjà sur ce plan, il y a, non seulement une science de l'écriture, mais aussi un premier sens intérieur. Au fond, le fils est particulièrement bien placé pour savoir quelles sont les lettres importantes que son père lui a écrites et celles qui ne le sont pas; beaucoup mieux placé que quelqu'un qui n'aurait pas connu le papa et qui, du dehors, aurait tendance à classer ces lettres sur un plan purement technique, sur leur intérêt extérieur plutôt que sur leur valeur intérieure. Voilà donc une première mémoire, un premier souvenir.

Ce niveau, même s'il est déjà intériorisé, peut être fortement dépassé au niveau suivant. Le fils se

souviendra, par l'intermédiaire des documents qui lui restent, de ce que son père a été mais, en reprenant ainsi contact avec son père à travers ces documents, il aura comme la possibilité de se ressouvenir de circonstances que les documents ne lui apportent pas mais qui sont encore bien son père. Le ressouvenir, c'est-à-dire la possibilité de se souvenir de choses qu'on a oubliées mais qui sont encore dans notre mémoire et qui ressuscitent au contact de ces documents. On se ressouvient de son père en comprenant par le dedans des choses qu'on a oubliées et en comprenant même mieux par le dedans des choses dont on se souvient, telle parole par exemple qu'il a pu prononcer un jour et qui avait été comprise d'une façon superficielle. Par le contact qu'il a pu avoir ainsi avec son père grâce aux documents qu'il a reçus, il entre de façon beaucoup plus intime dans la pensée de son père, il en comprend la profondeur. Entrer dans la profondeur d'un être, c'est évidemment le comprendre beaucoup mieux. C'est se souvenir dans un sens plus approfondi que de se souvenir simplement des actes qu'il a faits, des gestes qu'il a eus, des documents qu'il nous laisse. Voilà une deuxième manière de se souvenir qui exige beaucoup plus d'intériorité de la part de celui qui s'efforce d'y parvenir. Le premier souvenir exigeait déjà une première intériorité pour avoir une certaine perfection mais se souvenir à ce niveau exige une intériorité beaucoup plus grande. Se souvenir ainsi exige plus que de l'amour; cela exige une première connaissance de soi-même car, au fond, ce fils redécouvre son père à la lumière de ce qu'il connaît de lui-même. C'est parce qu'il commence à se connaître un peu plus en tant que fils, et probablement parce qu'il est déjà père lui-même, qu'il découvre mieux ce que son père a été pour lui au-delà des expressions dont il a pu avoir le souvenir. Et cela va loin car, souvent grâce à cet effort de reprise intérieure, non seulement il retrouve ce qu'il savait déjà par sa mémoire, mais il se rappelle, par automatisme de mémoire, des choses dont il ne se souvenait plus. C'est grâce à une reprise de conscience par le dedans qu'il arrive à redonner à sa mémoire une puissance qu'elle avait perdue par le fait même que d'autres souvenirs les avaient ensevelies. Il y a donc une certaine compénétration entre les deux. Plus j'entre dans le souvenir de mon père, mieux je comprends de l'intérieur ce qu'il m'a dit. Je me ressouviens de choses qu'il m'avait dites et que j'avais oubliées et je les comprends mieux. Ce deuxième mode de souvenir, beaucoup plus profond que le premier, est beaucoup plus exigeant aussi. Si le fils, après avoir lu les lettres de son père, se laisse de nouveau envahir par toutes sortes de pensées, soucis, peines, préoccupations, dispersion, activités... incontestablement il n'arrivera jamais à l'intériorité et au recueillement nécessaires pour atteindre ce deuxième niveau de souvenir. Mais il y en a un troisième. Ce troisième niveau de souvenir va encore être beaucoup plus exigeant. Ce n'est plus simplement par le souvenir de telle action, de telle parole, de tel comportement, de telle manifestation d'affection, de fidélité, d'intérêt, d'inquiétude, que le fils atteint alors son père par le dedans. Non, il va l'atteindre, au-delà de cette multiplicité de prises de conscience, dans la signification profonde, l'esprit intérieur unifiant, résumant, totalisant cette existence. Par exemple, son père a été un homme qui a souffert, qui a été écrasé par un événement, ou bien c'est un homme qui s'est totalement donné à une idée, ou bien qui s'est concentré dans l'essence même de ce qu'il est, son esprit. Quand l'homme qui est digne un peu de son humanité vieillit, sa meilleure manière de progresser dans la vie spirituelle est précisément de découvrir son unité, c'est-à-dire la signification profonde de son existence malgré la diversité de ses fonctions, c'est-à-dire sa mission. L'homme, à mesure qu'il vit, découvre son être à travers la diversité de ses fonctions, à travers le contingent. Le souvenir, lorsqu'il est porté à une suffisante profondeur, va permettre au fils de découvrir précisément la mission de son père à travers les multiples fonctions qu'il a pu exercer et dont il pouvait avoir la connaissance par le premier mode de souvenir et même aussi par le deuxième mode dans la mesure où il s'est intériorisé. Voilà les trois modes du souvenir ! Je vous ai fait cette digression un peu longue parce qu'elle va me servir de schéma pour comprendre ce qu'est le souvenir de Jésus-Christ.

Se souvenir de Jésus

Sur le premier plan, on a le souvenir de Jésus, souvenir de ce qu'il a fait, souvenir de ce qu'il a dit, les souvenirs qui nous sont rapportés par la médiation des évangiles. Certes, ils ne nous rapportent pas tout ce qu'il a fait, ni tout ce qu'il a dit, mais ils essaient de nous rapporter ce qui leur a paru intéressant de conserver par écrit pour être communiqué aux âges suivants, aux siècles suivants. Voilà le premier souvenir. C'est un souvenir qui est beaucoup plus complexe que ce que je viens de vous dire dans l'exemple facile et simple du fils avec son père. Les lettres que j'ai reçues de mon père ne sont passées par aucune main; c'est lui qui les a écrites. Si les évangiles avaient été écrits par Jésus, nous aurions beaucoup moins de difficultés. Les hommes cherchent toujours à mettre un absolu dans le relatif parce que, pour eux, l'extrême difficulté de la vie spirituelle est de ne pas pouvoir découvrir l'absolu dans le relatif mais de le découvrir derrière et à travers la forêt des relatifs sans jamais pouvoir le voir, l'atteindre, sans jamais pouvoir le toucher. Voilà le drame de la vie spirituelle des hommes. Dans l'Église, je ne dis pas qu'on a été jusqu'à prétendre que Jésus avait écrit les évangiles, mais on les

a attribués au St Esprit. On a par conséquent pour les Écritures un respect proprement divin. La manière dont on a compris l'Ancien Testament était déjà sur cette ligne, c'était la «Parole de Dieu», en prenant le mot «Parole de Dieu» dans un sens extrêmement rigoureux, à tel point que bien souvent même les virgules faisaient partie du texte. La grosse difficulté est de retrouver ce qu'ont écrit les apôtres, les évangélistes, ce qu'ont cru les chrétiens de la première génération et particulièrement ceux qui ont vu Jésus et qui l'ont entendu, grâce, derrière, sous et malgré les évangiles. Je pense que le vingtième siècle aura été pour l'Église à plus d'un égard un siècle de grâce parce que c'est peut-être la première fois que, depuis vingt siècles, on se soucie de cette recherche car jusqu'à présent, obnubilés par le désir de posséder quelque chose d'absolu dans le relatif, nous avons considéré l'Ancien Testament et l'évangile, comme un absolu en soi auquel on ne pouvait pas toucher. Tout était vrai, tout était exact, tout était exactement proportionné à ce qu'on voulait nous enseigner. Il n'y avait pas la moindre distorsion entre ce que les apôtres et les premiers chrétiens croyaient et ce que l'évangile nous enseignait. Je sais bien qu'il y avait les apocryphes qui manifestaient par leur présence des divergences mais la distinction radicale entre écrits apocryphes et textes canoniques donnait du poids aux écrits canoniques et flanquait par terre les apocryphes. Donc tout était clair. Or précisément une des qualités de l'absolu, c'est d'être clair, ou du moins un des désirs que nous avons, c'est que l'absolu soit clair.

Par conséquent, un grand travail qui a commencé à se faire, qui n'est pas terminé à beaucoup près, est de nous faire découvrir, à travers le texte de l'évangile, ce que les apôtres ont réellement cru, ce que l'Église primitive a véritablement voulu être, malgré toutes les difficultés qui se présentent, non seulement dans la transmission, mais même dans l'élaboration des textes. Nous sommes donc dans le premier mode. La première manière de se souvenir de Jésus est de s'attacher à l'Écriture. Grâce aux progrès que l'exégèse moderne a faits, à cause de nos mentalités modernes qui se refusent par honnêteté intellectuelle à avaler n'importe quoi, nous aurons, je crois, de plus en plus la conviction que, au-delà des difficultés des textes, nous atteignons quelque chose de solide qui nous permet de rejoindre, d'une manière réelle et pas simplement formelle, pas seulement d'une manière dévote et pieuse, un réel spirituel et religieux qui a eu lieu il y a vingt siècles. Il est capital que nous le découvriions en raison de nos propres problèmes humains, pour être hommes dans notre plénitude. Ce qui nous est essentiel, c'est non pas de nous arrêter à un texte, mais de découvrir grâce à ce texte la réalité même à laquelle ont été présents, dont ont profité, dont ont vécu ceux qui ont vu et entendu Jésus. C'est vraiment là se souvenir et il faut même aller beaucoup plus loin.

Le premier souvenir est parfaitement représenté par nos synoptiques et même, parmi les synoptiques, spécialement par celui qui est le plus exactement, strictement, proprement souvenir sur ce plan, St Marc. Dans le deuxième degré de souvenir, non seulement il y a les faits mais il faut retrouver l'esprit intérieur, il faut retrouver le climat qui a permis à Jésus de les dire, retrouver la vie intérieure de Jésus à travers ses paroles, au-delà de ses paroles. Nous avons un évangile qui est presque uniquement consacré à cela, c'est l'évangile de St Jean. Pas tout à fait parce qu'au début de l'évangile, j'ai l'impression qu'il y a une utilisation des événements de Jésus dans une perspective déjà théologique. Nous ne sommes pas sur le plan de la théologie quand je vous parle de souvenir; je vous parle de quelque chose de beaucoup plus direct, en dehors de toute doctrine, de toute systématisation, de toute pensée préconçue, de toute construction. Nous essayons de découvrir les sentiments que Jésus a eus en disant telle parole, à l'occasion de telle circonstance, de tel événement. Le cœur même de l'évangile de St Jean se concentre autour de la Cène, quelques heures avant sa mort. Le prix unique de cet évangile, c'est l'ensemble des discours que Jean prête à Jésus avant et après la Cène. Il est très probable que Jésus ait parlé lors de la Cène mais je ne pense pas que l'on doive considérer comme absolument certain qu'il ait dit ce que St Jean lui fait dire. Mais ce qu'on peut penser, c'est que, dans sa méditation d'homme âgé qui a commencé à pénétrer dans le mystère de l'Église, Jean s'est souvenu de certaines paroles que le Christ avait prononcées et leur a donné une ampleur qu'il ne leur aurait pas donné au moment où le Christ les avait prononcées. Ce n'est pas du tout une infidélité par rapport à la vérité historique proprement dite. quoiqu'elles ne soient pas historiques au sens strict du terme. Autrement dit, les discours avant et après la Cène ne sont pas à proprement parler historiques, sur le plan où un historien situe des faits, mais ils sont plus historiques, plus vrais que l'histoire parce qu'ils manifestent une compréhension en profondeur de ce qui se passait dans l'âme de Jésus. Par sa méditation et le ressouvenir, Jean a donné aux paroles de Jésus une dimension que ces paroles n'ont pas pu ou n'ont pas eu l'occasion d'exprimer au moment où celui-ci vivait ces choses.

Nous sommes bien dans le second plan. Ce que Jean a fait, tout disciple de Jésus doit le faire. Ce souvenir nous permet d'entrer par le dedans dans les états intérieurs que Jésus lui-même a connus, que les évangiles ne nous ont pas révélés, que par conséquent aucune vérification extérieure ne peut nous confirmer mais qui cependant nous paraissent essentiels car, lorsque nous les trouvons, lorsque nous en vivons, nous sentons que nous sommes à l'extrême pointe, à l'extrême niveau que nous pouvons

atteindre nous-mêmes de notre propre humanité. Quand on essaie de se souvenir de Jésus au deuxième niveau, on utilise ce qu'on a d'humain en soi et je dirai que c'est toute l'histoire de l'Église, toute l'histoire de la dévotion dans l'Église. La dévotion a ce caractère un peu triste d'être passagère. Il y a des siècles qui ont telles ou telles dévotions. Elles sont passagères par le fait même qu'elles sont superficiellement humaines. Les paroles de Jésus ne sont pas passagères parce qu'elles sont profondément enracinées dans l'humain et, si le temps passe, l'humain reste, tandis que les dévotions sont, précisément parce que ce sont des dévotions, peu exigeantes au point de vue humain. Alors elles s'enracinent facilement mais elles n'ont pas de racines très profondes et, lorsque les temps changent, elles changent aussi. Il y avait par exemple au 17^{ème} siècle la dévotion à l'enfant Jésus. Vous voyez encore dans certaines églises un petit enfant Jésus bien pouponné. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas encore quelques personnes dévotes qui de temps en temps viennent faire une prière à l'enfant Jésus; mais incontestablement ce n'est pas un mouvement de jeunes. On se sert de l'amour maternel qui essaie de s'intérioriser et je suppose que l'enfant Jésus est plus fréquemment prié dans des couvents de femmes que chez des hommes.

Mais je vais dire des choses un peu plus sérieuses et un peu plus profondes. Pensez aux méditations spirituelles de Bérulle au sujet de la Vierge. Il avait un grand projet qu'il n'a d'ailleurs pas réalisé, c'était d'écrire une vie de Jésus. Il a commencé par le commencement, ce qui est tout à fait normal et qui était d'ailleurs en un sens le plus facile. Il a commencé par décrire l'Annonciation, les états intérieurs de la Vierge au moment de l'Annonciation. Ce sont des morceaux extraordinairement élevés au point de vue spiritualité et dans l'ordre de la dévotion vis-à-vis de la Vierge. Je ne connais pas beaucoup d'écrits aussi profondément spirituels. Bérulle était témoin d'une renaissance mystique que nous n'avons plus connue depuis. Il était le confident, presque l'élève beaucoup plus que le directeur, de grandes mystiques comme Mme Acarie, Ste Marie de l'Incarnation, Chantal et d'autres, qui évidemment lui ont apporté sur la vie mystique des éléments qu'il n'avait certainement pas trouvés dans ses livres de théologie lorsqu'il était au séminaire. En transposant ces éléments spirituels qu'il avait découverts quasi expérimentalement dans l'humanité, parce qu'en définitive la vie mystique fait partie de l'humanité des hommes, en les transposant donc sur le plan de la Vierge Marie, en les purifiant, il a pu écrire des pages magnifiques sur la Vierge. Bérulle a profité de l'approfondissement humain que donne la vie mystique à certains êtres qui en sont les bénéficiaires pour écrire sur la Vierge ce que l'éloquence sacrée n'aurait jamais pu lui inspirer s'il était resté sur le plan du verbalisme ou simplement de la piété sentimentale qui est celle dont on se contente d'ordinaire. Pour entrer dans la méditation de Bérulle, comme d'ailleurs pour que Bérulle puisse l'écrire, il faut entrer beaucoup plus à fond dans sa propre humanité.

Ce que Bérulle a fait, tout disciple de Jésus doit le faire. C'est même la condition pour que le souvenir de Jésus reste vivant. Il ne suffit pas de savoir, grâce aux efforts des exégètes, ce que l'évangile nous rapporte de la première foi, des premières croyances des chrétiens. Il est nécessaire qu'à chaque génération, comme s'il fallait constamment toujours tout refaire, les chrétiens, les disciples, redécouvrent par l'intérieur et à leur taille ce que St Jean a fait lui-même. Bien sûr, ils n'auront pas l'inspiration, le charisme particulier de St Jean mais les charismes ne sont pas limités et l'Église ne peut être vivante que si, à chaque génération, il y a des disciples de Jésus qui soient capables de faire ce travail à leur façon et pour leur temps. Le travail qu'a fait Jean, même s'il peut encore enfanter des disciples de Jésus, par le fait qu'il a été écrit il y a vingt siècles, n'est pas sur un plan si immédiat que spontanément on puisse y entrer. Combien d'entre nous, quand nous étions jeunes, avons lu l'évangile de St Jean sans y rien comprendre ? Voilà donc la deuxième étape !

La troisième étape, qui nous intéresse très directement, est parallèle au souvenir que le fils peut avoir de son père lorsqu'il comprend par le dedans l'esprit intérieur qui l'animait. Ce ressouvenir lui permet même de se rappeler des conseils dont il ne se souvenait pas parce qu'il est suffisamment entré dans l'esprit de son père pour le rendre vivant. Il n'y a pas de vie spirituelle sans redécouverte de Jésus, sans ressouvenir de Jésus. Si elle consiste simplement à être fidèle extérieurement à la mémoire de Jésus selon le premier type, il n'y a pas de vie spirituelle proprement chrétienne. Il y a peut-être une vie spirituelle de l'ordre du judaïsme, sur un plan collectif, car le judaïsme se perpétue par la stabilité de la loi, ce n'est pas par la vitalité du souvenir. Or l'Église ne peut subsister que par la vitalité du souvenir et non par la fixité de sa constitution et de ses structures. Le troisième niveau du souvenir exige un approfondissement humain considérable : plus un homme est entré profondément dans sa vie humaine, dans son intériorité, plus il est capable de se ressouvenir de Jésus suivant le mode que je viens de vous indiquer

L'approfondissement humain n'atteint pas sa limite, si on peut dire qu'il atteint sa limite. Il n'atteint pas sa zone exceptionnelle, sa zone finale. Je parle de zone parce qu'en définitive cette zone ne peut pas être entièrement parcourue si l'homme ne s'est pas suffisamment approfondi pour découvrir ses

limites. Il ne s'agit pas des limites techniques d'impuissance due à ce fait qu'il ne sait pas faire ou qu'il ne connaît pas assez, qu'il aurait pu mieux connaître s'il était mieux préparé, s'il avait vécu à un siècle ultérieur où il aurait mieux su faire par le fait même que les techniques humaines s'améliorent, se perfectionnent. Ce ne sont donc pas les limites de l'ordre de la technique, de l'ordre de l'avoir, sur le plan de la connaissance ou sur le plan du faire. Ce sont des limites purement existentielles, des limites qui ne peuvent pas être dépassées malgré tout ce qu'on peut faire pour s'y efforcer, des limites qui font partie de notre propre nature. La mort en est une. On me dira peut-être que la science arrivera même à la dépasser aussi. Ce serait bien la dernière chose que la science pourrait découvrir, ce serait alors vraiment la catastrophe finale. La science en a déjà engendré un certain nombre mais celle-là serait la catastrophe absolument finale, que la science arrive à nous rendre immortels, non pas comme les académiciens, mais immortels véritablement. Ce serait une catastrophe effroyable. C'est possible qu'on y arrive après tout mais il ne faut pas le souhaiter car malgré tout, dans les conditions où nous nous trouvons actuellement, la mort est éminemment une limite existentielle; c'est même la limite existentielle la plus facile à saisir et la moins facile à épouser dans sa réalité profonde. Par notre nature même, nous pouvons facilement penser la mort du prochain mais notre propre mort nous est aussi mystérieuse que notre propre être. On ne peut pas penser sa mort. On peut penser à la mort quand on pense à la mort de l'autre. Qui d'entre nous n'a pas rêvé un jour qu'il assistait à son enterrement ? C'est évidemment une manière de penser sa mort mais ce n'est pas celle dont je vous parle. Notre enterrement est impensable, non pas parce que nous n'y serons pas, mais parce que notre mort, notre mort à nous, nous est absolument impensable. Il faut dépasser la notion de mort physiologique. Il faut arriver à quelque chose de plus profond.

Mais nous avons bien d'autres limites existentielles. Je vais vous en donner une ou deux mais on en trouverait d'autres qui sont d'ailleurs probablement des conséquences de celles que je vais vous dire. L'amour naissant nous propose une véritable annonce, une véritable transfiguration. J'aime à dire que jamais les gens ne sont plus intelligents que quand ils commencent à s'aimer. Au commencement du moins, incontestablement, les fiancés vivent une période extraordinaire de transfiguration quand ils s'aiment vraiment. C'est une découverte, une transfiguration, une promesse infinie, tellement infinie que le temps en est exclu. Ce qui caractérise l'amour naissant est la durée, c'est pour toujours, à jamais. Quand quelqu'un peut prononcer cela, il introduit quelque chose de tout à fait nouveau dans sa vie parce que, dans tous les autres domaines, ce n'est ni à jamais, ni surtout pour toujours. La vie aidant, s'approfondissant, à travers tous les événements contingents, on découvre la distance infranchissable, vraiment infranchissable pas simplement par défaut technique, par le fait qu'on ne saurait pas y faire, par le fait même d'une immoralité; mais infranchissable par la réalité même de ce que l'amour exige de nous et que nous ne pouvons pas réaliser. C'est une impossibilité proprement existentielle. Nous sommes faits pour l'amour et nous ne pouvons pas aimer comme il faudrait aimer pour aimer vraiment. Il y a des impossibilités, des difficultés qui sont d'ordre technique, morale, mais ce n'est pas de celles-là dont je parle. Je parle d'une réalité beaucoup plus profonde, existentielle. Le mari le plus parfait serait encore incapable d'aimer comme il a cru qu'il devait, qu'il pouvait aimer le jour où il a commencé à aimer. Il y a une distance infranchissable, existentielle, entre ce que l'amour lui a proposé au départ et ce qu'il peut réaliser même dans les meilleures conditions. Ce que je viens de vous dire de l'amour naissant, vous le trouverez aussi dans la paternité. Entre la paternité du départ et la paternité accomplie, il y a un abîme aussi infranchissable qu'entre l'amour naissant et l'amour adulte.

Voilà des frontières existentielles. C'est de celles-là dont je parle. Ce sont des frontières que l'approfondissement humain peut atteindre et qui vont nous permettre de comprendre, de se souvenir de Jésus. Ce qui est précisément original dans Jésus, c'est qu'il a su les franchir en faisant de la mort sa propre mort. C'est là que le souvenir de Jésus déborde de beaucoup celui que le fils peut avoir de son père. Il y a en Jésus une réalité que nous ne pouvons pas connaître dans notre père : il est mort et il est ressuscité. Et non seulement il est ressuscité mais il est mort de sa mort; il n'est pas mort de la mort, il est mort de sa mort. C'était l'heure qu'il meure parce que son œuvre même exigeait qu'il meure. Si le Christ, au lieu de vivre quelques années avec ses disciples, avait vécu beaucoup plus longtemps, que serait-il arrivé ? Je pense à certains fondateurs d'ordres religieux qui ont vécu suffisamment longtemps pour s'en voir exclus. Évidemment ce ne sont pas le Christ mais ils s'en sont beaucoup rapprochés. Je pense à St François d'Assise. Un père jésuite que j'aimais beaucoup, le père Malvy, m'avait passé la liste de tous les fondateurs d'Ordre qui en étaient morts exclus. Au vrai, il était bon que Notre Seigneur nous quitte de bonne heure car, s'il nous avait quittés plus tard, est-ce qu'il aurait eu des disciples ? Est-ce qu'il aurait eu des successeurs qui l'auraient compris dans son esprit intime, dans son unicité ? Est-ce qu'ils n'en auraient pas fait un nouveau Moïse ? Ce fut la tentation des premiers chrétiens et nous commençons à peine à nous en sortir. Ils ont fait de Jésus un nouveau Moïse, le deuxième Moïse. Il était nécessaire que Jésus aille jusqu'au fond de l'extraordinaire

limitation existentielle que nous rencontrons tous par le fait que nous sommes des êtres immergés dans la société et que nous devons la dépasser pour être nous.

Question : je voudrais que tu explicites un petit peu ce que tu entends par "Jésus aurait été un nouveau Moïse".

C'est-à-dire qu'il aurait fait une nouvelle loi, de nouveaux commandements qui auraient remplacé les anciens mais qui auraient aussi tous les caractères sacrés que la personne de Jésus aurait pu lui donner, semblables à ceux que la loi de Moïse avait de son temps chez les juifs, mais cette loi n'aurait été qu'une loi. Jésus nous a apporté bien autre chose, il nous a apporté sa personne, l'appel qui rayonne, à travers sa personne, au fond du cœur de chacun d'entre nous dans la mesure où nous savons l'écouter. Et ceci ne peut se faire que par la médiation d'une fin suffisamment rapide pour qu'il soit difficile de donner à Jésus le titre explicite, rigoureux, de fondateur mais aussi pour que nous puissions dire simplement que l'Église s'est fondée grâce à lui. L'Église ne naît pas pendant sa vie; elle a été fondée le soir de la Pentecôte. C'est important de bien le comprendre car, si elle avait été fondée du temps de Jésus, nous aurions été pratiquement, par la force des choses, une secte semblable aux esséniens ou à d'autres sectes, comme il en existait à cette époque. Elle aurait connu les pesanteurs qui, petit à petit, cristallisaient les sectes de cette époque et les faisaient progressivement disparaître. La mort et la résurrection de Jésus sont pour ainsi dire le remède invincible pour lutter contre notre tendance continuelle à vouloir ramener l'absolu sur cette terre et à faire une loi nouvelle, une loi plus perfectionnée que la loi de Moïse, mais encore une loi écrite dans le marbre.

Alors le sens profond que le fils trouve à son père, ce n'est plus simplement la compréhension intérieure des attitudes, des paroles, des lettres, des décisions, qu'il a pu prendre à son égard, c'est un esprit intérieur que nous découvrons : il a été cela, il a été essentiellement écrasé, ou bien il a été conduit par telle pensée. L'esprit intérieur, l'unicité, au-delà de tout ce qu'il a pu dire, de tout ce qu'il a fait, nous révèle une réalité de Jésus qui est supérieure à ce qu'il a dit et à ce qu'il a fait car si vraiment sa réalité était au niveau de ce qu'il a dit ou de ce qu'il a fait, il serait peut-être un très grand prophète, même le plus grand des prophètes, mais il n'aurait pas acculé ses disciples à se dire : "il est plus que tout ce que nous pouvions penser". Cela veut dire en langage de mathématicien : "il est Dieu".

Cette croyance des disciples en Jésus est due à la compréhension intérieure qu'ils ont eue après, par le ressouvenir. Je crois qu'on peut dire maintenant, grâce aux progrès de l'exégèse, que l'affirmation de la divinité de Jésus est un fruit beaucoup plus tardif que ne voudraient nous le faire croire les évangiles. Le nom de «Fils de Dieu» peut être pris dans des sens fort multiples. C'était une expression qui était déjà utilisée avant que nous lui donnions une valeur proprement théologique, en tant que chrétiens. Pendant la vie de Jésus, même si les apôtres avaient employé cette expression, elle ne signifie pas strictement ce que nous lui faisons dire maintenant. C'est une élaboration qui suppose un singulier approfondissement, surtout dans un climat monothéiste comme celui des juifs de cette époque. Nous autres, maintenant, qui ne croyons plus en Dieu aussi facilement, la croyance au Christ-Dieu est au fond une manière verbale d'affirmer quelque chose qui n'a pas pour nous la résonance qu'elle devrait avoir si c'était vraiment sérieux. Mais dans un climat juif, dire que le Christ était Dieu c'était vraiment aller contre une croyance profondément enracinée dans le milieu spirituel de ceux qui le suivaient.

Alors la troisième manière de se souvenir de Jésus, c'est cela. Au fond c'est un souvenir qui l'atteint dans sa propre personne, dans son unité, dans son esprit, au-delà de tous les souvenirs particuliers, contingents, importants, multiples cependant, qui peuvent nous être procurés soit par l'exégèse, soit par le ressouvenir dont je vous parlais tout à l'heure. On ne peut être un disciple de Jésus que si on entre progressivement dans ces trois modes de souvenir.

Discussion

- On découvre nos parents à certaines occasions. C'est exactement le mécanisme dont nous parlons et, probablement, ceci nous arrive plus facilement lorsque nous sommes pères nous-mêmes parce que paternité et filiation sont intimement liées. On découvre la filiation, sa propre filiation, à travers sa propre paternité. C'est un moment favorable pour cette découverte, même s'il n'y a pas qu'elle.

- Une des grâces que l'Église nous propose, c'est de nous faire rencontrer des êtres qui se souviennent déjà car, si la foi engendre la foi, le souvenir engendre le souvenir. C'est très important car, quand je parle d'approfondissement humain, vous pouvez me reprocher de faire du solipsisme. Mais quand je parle d'approfondissement humain, c'est mon humain, ce n'est pas l'humain de mon voisin. Par conséquent il faut l'être. On est des solitaires mais on ne doit pas être des isolés, et l'Église est le climat favorable pour ne pas être des isolés. Il faut souhaiter à chacun d'entre nous de rencontrer quelqu'un qui soit suffisamment d'Église pour nous donner ce climat et qui a suffisamment crevé le plafond, si j'ose dire, non pas pour sortir de l'Église, mais pour dépasser le niveau sociologique dans

lequel l'Église fatalement est obligée de se maintenir à la fois par vocation et par nécessité existentielle. Rencontrer un homme qui est d'Église sans en être, sans être ecclésiastique, sans être clerc, si vous voulez. C'est pourquoi j'aime beaucoup le mot «disciple», parce que ce mot implique les deux, le disciple est fatalement dans l'Église. et il est tout de même quelque chose d'autre. Il n'y a pas deux disciples qui se ressemblent.

Une aide extrêmement précieuse que nous pouvons trouver ici et ailleurs, c'est d'être quelques-uns à en parler mais alors dans un silence qui ne ressemble pas du tout à la parole que nous avons l'habitude de prononcer en temps ordinaire et qui nous permet, chacun de notre côté et ensemble, de se souvenir de ce que Jésus a été de manière plus réelle que si on était chacun isolé. C'est l'essentiel. Si cela existe, le reste vient et même si par hasard ce n'était pas venu, ce ne serait pas très, très grave.

- Un point a joué un rôle très important au départ, qui ne joue aucun rôle maintenant, c'est le retour du Christ. On attendait le retour du Christ très prochainement, même St Paul. Cela a facilité beaucoup les choses. Si on nous disait que, dans dix ans, ce sera la fin, nous commencerions à faire moins d'économies... Les pentecôtistes sont précisément comme ça. L'un d'eux m'a dit récemment : il y en a encore pour une trentaine d'années et c'était vraiment quelque chose d'essentiel pour lui. Je me souviens que Gaudefroy céda de temps en temps à cette tendance et disait : nous ne sommes pas tout à fait chrétiens parce que nous n'attendons plus le retour du Christ. Le retour du Christ est aussi impensable que Dieu lui-même. A mon avis, le retour du Christ signifie se souvenir de lui. Plus nous nous écartons du temps de Jésus, plus nous serons capables de nous souvenir de lui, parce que nous aurons, par l'expérience de la vie, par l'histoire, des possibilités de comprendre son extraordinaire *essentialité* par rapport à toutes nos déficiences structurelles. Plus nous nous écartons de Jésus, plus nous sommes capables de le comprendre. Et à mon sens c'est la forme existentielle de ce retour de Jésus. Le retour de Jésus, c'est la découverte progressive, le souvenir de plus en plus vivifiant, de plus en plus approfondi, de ce qu'il a été. Nous ne pouvons pas actuellement savoir tout ce qu'il a été, mais nous le pressentons beaucoup mieux que les premiers chrétiens qui au fond attendaient son retour immédiat comme un messie juif. Plus nous nous écartons de Jésus, plus nous sommes capables de nous en souvenir si nous nous accrochons à l'approfondissement spirituel. C'est à mon sens l'aspect existentiel de ce que, dès le départ, pour des raisons d'ailleurs certainement tout à fait différentes, on a appelé le retour de Jésus.

Il m'a semblé que je devais publier le témoignage de Marcel Légaut sur le Père Teilhard de Chardin. Son texte illustrera mon propre témoignage et le rectifiera. Le lecteur sera sensible à l'opposition que met Légaut entre l'objectivité scientifique et la subjectivité, l'intériorité de la conscience. Entre les lignes, il sentira que l'admiration de Légaut pour Teilhard se double de regrets et de réticences... Si les dimensions de ce Bulletin le permettent je publierai mon propre témoignage sur Teilhard. Ainsi le lecteur pourra se faire une idée moins incomplète de ce qu'a été ce premier groupe Légaut, qui m'a permis de connaître le Père Teilhard. J'ai beaucoup admiré alors le P. Teilhard de Chardin et je lui dois beaucoup, mais la vie m'a appris à découvrir ses limites. Dans son livre "Le Milieu Divin", Teilhard fonde la spiritualité chrétienne sur l'activité et ce ne serait qu'à la fin d'une vie qu'apparaîtraient les passivités et les diminutions. Je crois que l'enseignement habituel de l'Église est plus profond. Notre activité ne peut être totalement renouvelée par la grâce du Christ que si elle est d'abord "passivité", pleine soumission à Dieu et à son Christ. De même pour le péché : il est certes dégradation de l'homme comme le pense Teilhard, mais, dans son fond métaphysique, le péché est désobéissance, refus de Dieu, finalement révolte : d'où le déséquilibre du pécheur...

... Mais méditons le texte de Marcel Légaut et qu'il permette à nos amis de comprendre et de situer mon précédent témoignage.
Gérard
Soulages

J'ai connu le Père Teilhard pendant mes années d'École Normale Supérieure. Il venait faire quelques conférences au groupe catholique de l'École.

Nous étions dans l'étonnement et l'admiration de découvrir un prêtre qui abordait les questions religieuses avec un esprit vigoureux, sans qu'on sentît chez lui le moindre gauchissement de l'esprit, le moindre estompement des difficultés non résolues, des questions, épineuses ou non, qui attendent encore réponse. Certes nous étions bien convaincus de la possibilité d'une telle honnêteté spirituelle et intellectuelle. En fait, malgré le soin très perspicace que mettait le P. Portal, l'aumônier de notre groupe, à choisir ses conférenciers ecclésiastiques parmi les plus intègres, nos esprits assez affinés avaient souvent l'occasion de dépister chez nombre d'entre eux, la fuite devant l'objection par le sourire ou la plaisanterie, l'absence d'intérêt personnel pour l'éclaircissement rigoureux des questions traitées, le souci d'enseigner plutôt que de chercher, celui de résoudre les difficultés des autres plutôt que les leurs propres, se distrayant de celles-ci par les occupations de l'apostolat.

Avec le Père Teilhard, c'était l'inverse. C'est lui qui décelait nos timidités de faibles croyants, nos lâchetés intellectuelles, notre recherche inconsciente mais tenace de sécurité, enfin la puérilité de notre foi et la duplicité cachée de notre vie religieuse.

L'unité spirituelle n'est pas la conséquence des cloisonnements, des retranchements, des timidités, ni des lâchetés maquillées en soumissions. Elle est au bout d'un effort de lucidité et de courage, que la persévérance et l'épreuve à longueur de vie purifient. C'était la voie royale que très vite le Père avait prise car elle convenait parfaitement à son tempérament d'une extrême droiture, passionné, sous une forte maîtrise, que nulle demi-mesure ne pouvait satisfaire. Son exemple fut pour nous, qui commençons à vivre, la confirmation de ce que notre jeunesse religieuse et studieuse cherchait plus ou moins consciemment.

Je me souviens de façon particulièrement précise de la retraite que le Père prêcha après la mort de M. Portal en octobre 1926. Il utilisa des feuilles qu'il avait écrites récemment, "Le milieu divin" qui traitait de la vie spirituelle suivant une ligne tout à fait classique. Cependant, comme le titre l'indique, le Père y utilisait un vocabulaire où se mariaient de façon fort nouvelle pour l'époque, des termes proprement spirituels et des termes scientifiques. Il renouvelait aussi par les images qu'il utilisait l'expression d'une doctrine très traditionnelle et la mettait ainsi mieux en valeur pour nous. En outre, et ceci est plus important encore, il mettait l'accent sur des aspects de la vie religieuse qui sans être tenus ordinairement pour négligeables n'en étaient pas moins considérés comme mineurs par rapport à d'autres sur lesquels on s'étendait en général plus volontiers. Il insistait plus sur la droiture de l'esprit et la lucidité que sur l'obéissance qui ne peut être qu'à demi réelle si justement elle n'est pas accompagnée et d'abord préparée, de concert avec la foi, précisément de cette droiture et cette lucidité. Il n'opposait pas l'honnêteté intellectuelle à l'humilité mais il affirmait que celle-ci ne pouvait exister de façon authentique sans la première. Enfin, déjà s'annonçait dans "Le milieu divin" l'essentiel de l'esprit qui inspirera l'autre grande œuvre du Père Teilhard, "Le Phénomène humain".

Ces deux œuvres sont en effet centrales dans "son évangile" comme le Père aimait à le dire,

reprenant à son compte les paroles de St Paul, avec humour certes, mais aussi parce qu'il leur trouvait un sens bien approprié à son cas personnel. Ses autres écrits ne sont que des orchestrations ou des développements de ces deux pièces maîtresses dans des directions particulières. L'histoire de la formation de ces deux livres est d'ailleurs significative du développement intellectuel et spirituel du Père tout le long de sa vie.

"Le Milieu divin" tel qu'il était rédigé en 1926 n'a pas subi depuis cette date de modifications importantes. Tout au contraire, "Le Phénomène humain" paru sur feuilles polycopiées à une date voisine, n'était alors qu'un travail ne comportant que quelques pages. Il est devenu en 1955 un volume de dimension importante. Le Père, directement ou non, y a travaillé sans cesse, l'augmentant, le perfectionnant, le systématisant aussi. C'est par ce livre qu'il s'est le mieux trouvé. C'est dans ce livre qu'il a exprimé le mieux ce qui était fondamentalement sien.

Des deux vocations du Père, ce fut l'appel religieux qui fut le premier à se faire entendre. Sa mission scientifique est née après. Sans être déviée de son but par son aînée, au contraire, elle en tire un dynamisme et une ampleur exceptionnels. Le Père Teilhard ne fut pas scientifique parce qu'il était religieux et parce que la religion a besoin de savants pour être présente par des représentants compétents dans les milieux scientifiques. Il fut savant à force d'être religieux. Il réussit ainsi à être exactement et pleinement lui-même, se dégageant de toute entrave et de tout moule sociologiques. Il découvrit, à force de vie spirituelle authentique, qu'être savant était sa manière à lui, qui lui était propre, d'être religieux. Ce n'est pas du tout que le culte qu'il voua désormais à la science succédât à sa première ferveur religieuse et la remplaçât comme cela pouvait arriver. Mais au contraire, celle-ci y trouva sa voie. C'était la seule qui permettait au Père Teilhard de vraiment accéder à son accomplissement.

Ainsi ces deux vocations, aussi réelles l'une que l'autre, pour cette raison, loin de se combattre en lui au contraire s'épaulèrent. Leur collaboration, poussée à ce point, était rare, voire tout à fait nouvelle en son temps. Il fallut au Père beaucoup de lumière et de courage pour ne pas être amené de façon insensible à la changer subrepticement en complicité en faveur de l'une ou de l'autre de ces vocations. Il atteignit ainsi une unité intérieure de haute qualité qui donne à son existence un style très particulier. Cette unité fondamentale est à l'origine du rayonnement incomparable qu'il a exercé et exerce encore.

Dans cette collaboration, la vocation religieuse eut la part maîtresse. Elle informa par la spiritualité qu'elle lui donna, l'œuvre scientifique du Père. Elle l'aida à transformer des faits relativement bruts en faits interprétés, et permit des prolongements aux données scientifiques que la science stricte, et il faut en féliciter celle-ci, n'oserait pas seule envisager de peur de s'engager sur de fausses pistes. Le Père donna ainsi aux théories scientifiques une valeur humaine qui dépasse le simple intérêt d'une connaissance repliée sur elle-même et se suffisant. Il en tira une nourriture proprement spirituelle, assimilable pour beaucoup, sans qu'il leur soit nécessaire d'être chrétiens. Ce faisant, il était encore, et sans rien forcer, proprement apôtre, car la base de tout apostolat pour adulte qui veut être appelé et qui ne saurait être jamais que cela est d'abord et principalement préparation par la prise de conscience de la condition humaine.

Inversement la science réagit sur la spiritualité du Père et dicta à sa vocation religieuse des buts proprement scientifiques. Par sa technique comme par son objet la science ne connaît l'homme que par le phénomène. Elle ne peut séparer l'individu de tout ce qui le fait du dehors et du dedans. Elle l'étudie d'une façon générale seulement à travers son corps et son organisme social, qui eux-mêmes, ne sauraient être isolés de la partie du cosmos où ils sont immergés, dont ils se nourrissent et dont ils reçoivent forme. La science, par ses méthodes et par la mentalité que celles-ci développent chez le savant, ne le prépare pas à atteindre d'une façon non moins réelle quoique différente l'homme en son particulier, tel qu'il est en lui-même, en ce point où celui-ci n'est plus tout à fait que la conséquence de son milieu sociologique et de son hérédité, où il ne doit plus seulement être considéré que comme un élément transitoire de l'évolution d'un ensemble qui le déborde de toutes parts, où enfin il est un centre, ayant en soi une raison d'être déjà suffisante, même si elle n'est pas encore plénière.

Par contre, quand la spiritualité est nourrie par une véritable vocation religieuse et n'est pas uniquement la conséquence d'un enthousiasme doctrinal ou collectif, elle pousse plus loin qu'à la simple adhésion donnée à une idéologie, conçue en fonction d'une cosmologie et de la signification finale du monde. Elle insiste non seulement sur le respect dû à la personne humaine, mais sur l'originalité essentielle de chaque individu, irréductible à toute connaissance seulement objective sur la valeur de son être transcendant tout ce qui l'aide à exister; sur sa qualité sans commun rapport avec toute quantité. Elle fait de cette reconnaissance une pièce maîtresse de son édifice. Mais alors, elle se développe dans un domaine qui lui est strictement propre et où la science n'a pas accès et ne fait

qu'antichambre. Dans ces conditions, la science ne peut aider la spiritualité qui a atteint ce niveau que de loin et seulement de façon indirecte, par la rectitude qu'elle donne à l'esprit et non par ses résultats qui relèvent d'une toute autre perspective.

C'est en ce point que les deux vocations religieuse et scientifique du Père se confrontèrent sans pouvoir parfaitement se joindre. Elles durent se borner à des actions et à des visions seulement complémentaires, réagissant de façon détournée les unes sur les autres. Mais alors la vocation scientifique inspira fortement la spiritualité du Père et, je crois pouvoir le dire plus encore peut-être que ne le fit sa vocation religieuse proprement dite. Elle l'entraîna dans une direction que favorisait d'ailleurs la théologie ordinaire très intellectualiste ayant cours dans le catholicisme, tellement animée elle aussi par l'esprit de construction et de synthèse.

On ne peut pas ne pas apercevoir l'effort que le Père Teilhard a fait pour essayer d'unir le réel du cosmos, objectivable pour quiconque et de la même manière parce que se présentant du dehors devant la conscience humaine, et le réel de l'individu, cet autre but de la connaissance qui est au contraire intérieur à la conscience qu'il en a. Il ne s'agit plus alors seulement de ce que la science peut s'efforcer d'écrire et d'expliquer, mais de ce que l'homme atteint en partant d'abord de lui-même face à face avec lui-même ; en se cherchant et en se pensant ; en étant simultanément celui qui pense et cherche et celui qui est cherché et pensé. Le Père se heurtera toute sa vie contre l'hétérogénéité radicale de ces deux niveaux du connaissable. Sa spiritualité, par sa vitalité même, l'empêchait d'en nier l'existence, mais son intellectualité y trouvait sa pierre d'achoppement. Le Père se refusa de réduire cette hétérogénéité par la négation de l'intériorité humaine en faisant de celle-ci une pure imagination subjective ou par l'assimilation forcée et systématique de cette intériorité à un objet relevant encore de la science. Il s'efforcera d'établir entre ces deux plans du réel quelque passage, fut-il entrevu à l'infini seulement. C'est l'origine du long travail de recherche et de construction que révèle son œuvre majeure "Le Phénomène humain" dans sa dernière partie, celle à laquelle il se consacra jusqu'à la fin.

Parti de considérations strictement scientifiques, prolongées par des vues générales de grande vraisemblance, il lui a fallu atteindre et préserver dans cet ensemble quantitativement immense l'originalité de ce qui relève de la conscience, plus ou moins éveillée sans doute mais existante cependant, que chaque homme enfoui et comme perdu dans ce tout a de lui-même. Parti du cosmos d'où la race humaine émerge à longueur de millénaires proprement inimaginables, il lui a fallu aboutir à l'individuel humain dont l'histoire est éphémère mais en lequel le cosmos est d'une certaine manière inventé, organisé avant d'être compréhensible pour lui et pensé par lui. Il a fallu garder à ce centre de conscience sans poids ni dimension, son caractère transcendant vis-à-vis de l'univers partout massif des phénomènes.

La théologie chrétienne réussit cette synthèse autant que cela peut, et ce ne saurait l'être que de façon formelle, en affirmant en Jésus l'union de deux natures, l'une divine, l'autre humaine : union qui sous d'autres éclairages se manifeste en lui comme en tout homme dans la confrontation et la complémentarité du relatif et de l'absolu, du contingent et du nécessaire en soi, du particulier et de l'universel. En Jésus, une théologie chrétienne peut ainsi voir le seuil qui permet de passer des uns aux autres par quelque mutation singulière, sans faire de confusion au sujet de leur natures radicalement différentes. C'est la voie que prit naturellement le Père Teilhard.

Suivant la tendance théologique commune qui conduit à contempler en Jésus la divinité telle qu'on la conçoit a priori plutôt qu'à travers l'approfondissement de son humanité, il évoqua finalement l'avènement du Christ mystique, conçu par St Paul, que dans son vocabulaire il aima appeler aussi le "Point Oméga", sans doute pour quelque raison qui ne relève pas seulement de son goût certain pour les termes scientifiques. Par ce biais qui laisse pratiquement dans l'ombre l'humanité de Jésus que connurent dans une intimité singulière les premiers disciples et qu'un disciple moderne peut atteindre à travers les écrits apostoliques et son propre approfondissement humain et spirituel, le Père ne rompit pas avec le climat intellectuel de la première partie de son livre, tourné vers une saisie du général, par un effort de systématisation et de synthèse. Il lui conserva ainsi son unité d'esprit.

Je ne pense pas que ce soit la partie la plus originale de son œuvre, quoique ce soit sans nul doute la plus remarquable et pour beaucoup la plus attachante. C'est certainement la plus construite.

Les notions de "Christ mystique" et de "Point Oméga" restent fatalement vagues et nul ne peut le leur reprocher. Dans "Le Phénomène humain", l'une et l'autre ne sont introduites que d'une manière purement objective, limitée à la description des phénomènes comme le titre du livre aime à le dire. La méthode utilisée est et veut être étrangère à toute intériorité humaine considérée autrement que dans ses perspectives générales et relativement collectives. Elle n'accorde pas de valeur en soi à l'activité intellectuelle de cette intériorité solitaire qui se pense, à ses exigences, à ses impératifs de base. Aussi

ces notions, non pas en soi, mais par la voie exclusive qui les fait atteindre, autorisent, certes sans y pousser de façon nécessaire, une idéalisation sinon une déification de la société à venir, et dès maintenant, par conséquence, un primat du sociologique sur l'individuel. Elles prêtent même une efficacité spiritualisante presque automatique à la technique, à l'organisation sociale, aux progrès matériels. Elles la montrent par suite assez peu dépendante de l'initiative des individus. Cette efficacité semble fortement majorée même si on insiste avec force sur les périls et les faux pas qui peuvent la contrer. Elles nourrissent un optimisme systématique, quelque peu aveuglant, sur un avenir qui, malgré qu'il soit affirmé très éloigné, est encore conçu d'une façon relativement proche parce qu'il est précisé à partir des données actuelles de la civilisation moderne occidentale. Elles alimentent certainement de cette manière des espoirs qui renouvellent sans en changer la nature ni l'améliorer le millénarisme ancestral. Il est même possible que cet optimisme, lorsqu'il est pratiqué sans nuances parce qu'il n'est pas doublé par la vision réaliste des malheurs et des catastrophes individuels, aide plus à justifier le présent de sa cruauté et de ses méthodes techniquement efficaces à court terme mais finalement déshumanisantes, qu'à préparer l'avenir dont il se propose la construction. Peut-être même cet optimisme, si facilement contagieux, rend-il cet avenir plus difficile en poussant, par une mystique de masse que nul esprit critique ne vient maîtriser, l'accélération du monde dans des directions qui se révéleront plus tard être des impasses dont il sera presque impossible de sortir.

Cette dernière partie de l'œuvre du Père Teilhard me semble émaner d'une vie spirituelle où l'intellectualité joue un plus grand rôle que l'intuition réellement vécue, dont on prend conscience après coup sans effort hâtif, brutal ou systématique, mais par la patiente recherche de son explication, en se dégageant de son milieu de pensée, en se refusant aux facilités du lyrisme et en se voulant dans la sobriété, qui seule permet la parole issue du silence.

Dans les derniers efforts que le Père fit pour achever son œuvre (il lui fallait conclure, le temps pressait. la vie de l'homme est courte) l'idéologie tient plus de place, me semble-t-il, qu'il convient. Mais en revanche, grâce à elle, et parce qu'elle est en parfaite harmonie avec l'esprit de ce temps, il a réussi à faire l'unanimité de ceux qui l'ont suivi jusqu'au bout : des chrétiens parce qu'à leurs yeux il a fait faire un pas de géant à la réconciliation de la science avec leur doctrine ; de ceux qui ne le sont pas en mettant à leur portée, de façon intellectuelle sans leur demander en effort personnel d'approfondissement humain plus exigeant, une raison de vivre.

A cause de l'existence de la conscience humaine, le réel qui, pour être entièrement embrassé, doit être saisi sous deux aspects singulièrement étrangers l'un à l'autre est sans doute pour toujours hétérogènes dans le domaine de la pensée circonscrit aux possibilités de l'homme. Le Père Teilhard a porté le poids de cette option radicale, qui est bien plus qu'une simple tension dialectique. Elle a été pour lui, en égard à sa taille humaine et à l'ampleur de sa mission qui en est la conséquence, l'origine d'un écartèlement dont il ne s'est peut-être pas avoué l'importance capitale dans sa vie, y ayant quelques difficultés. Il était trop absorbé par l'effet constructif de sa pensée qui puisait précisément sa ferveur dans la lutte contre cet écartèlement et qui s'efforçait d'y porter remède. Cependant je crois pouvoir assurer, tel que je l'ai connu, que, même sa doctrine élaborée, il a dû encore continuer à porter secrètement cet aiguillon qui harcelait son esprit. Il était d'une intelligence trop lucide et critique, il était trop religieux pour ne pas percevoir, face à face avec lui-même, quelque légère fausse note, non sans importance cependant pour l'harmonie de son œuvre par ailleurs assez grandiose pour qu'il en ressentisse une légitime fierté et en rende grâce à son Dieu.

Par l'itinéraire de cette vie de recherche et de foi, si différent en ses éléments contingents de celui qu'avait pris son Maître il y a deux millénaires, si fondamentalement semblable en substance par ses démarches, ses luttes, ses souffrances, les suspicions et les mesures dont il a été la victime, par sa ténacité enfin, cet homme du XXème siècle en est devenu un disciple. Aussi il restera une lumière pour ceux qui, entendant le même appel, y répondant à longueur de vie avec une fidélité semblable, seront de bons ouvriers de l'avenir parce que, à leur tour et suivant leur manière propre, ils deviendront ainsi parfaitement eux-mêmes.

La crise religieuse qui sévit, à l'ère de la science et de la technique, dans les pays issus de l'ancienne chrétienté est spécialement aiguë. Dans cette partie du monde, elle va jusqu'à mettre en péril l'existence du christianisme, de ses différentes confessions et particulièrement du catholicisme. C'est même l'Église catholique qui semble la plus menacée, tandis que récemment encore elle paraissait la plus profondément enracinée et les plus solidement charpentée. On a pu parler de l'effondrement du catholicisme, tant les phénomènes de dissociation, de décomposition s'y montrent nombreux et importants, tant leur évolution est rapide dans un corps que les siècles n'avaient pas ébranlé. N'est-ce pas cette ancienneté et cette immutabilité qui, malgré des crises graves, au milieu des bouleversements de l'histoire, confirmaient jadis en raison beaucoup de chrétiens et même des conciles dans leur foi en la nature divine de l'Église ?

La crise actuelle n'est pas semblable à celles que l'Église a traversées le long des siècles. Elle est d'une autre nature. Elle n'est pas principalement politique, comme ce fut souvent le cas. Elle ne relève pas principalement de la discipline, comme lorsque sévissaient la pratique de la simonie ou la corruption des mœurs. Elle n'est pas non plus doctrinale de la même manière que par le passé, lorsque certains articles du credo étaient discutés. Aussi importantes qu'aient été ces mises en questions, elles ne mettaient pas en péril l'ensemble des croyances chrétiennes ni la foi. Ces controverses, par leur violence et leurs excès, montraient même, indirectement, l'intérêt alors attaché à la doctrine.

Actuellement, en France, dans une Église qui ordinairement se trouve, par une situation de fait, à l'écart de la mêlée politique et qui, d'une façon générale, est d'une correction morale certaine, la contestation, contrairement aux crises passées, met en cause les origines du christianisme, le fondement même de ses dogmes et de sa morale. La base sur laquelle s'est édifié le christianisme est suffisamment ébranlée aux yeux de beaucoup pour provoquer l'effritement, puis l'écroulement rapide de la totalité des croyances et des disciplines religieuses. De même que celles-ci étaient jadis acceptées et observées dans leur ensemble, elles sont maintenant rejetées en bloc. Plus encore, l'acte de croire, en tant qu'il se distingue de l'acte de connaître, est mis en question. Dans la pratique, on s'en désintéresse, si l'on ne l'ignore pas radicalement. C'est peut-être la manifestation la plus significative et la plus répandue, l'homme est conduit au-delà de l'incroyance, au-delà même de l'agnosticisme, à une indifférence totale à l'égard des questions religieuses, telles du moins qu'elles ont été exposées et reçues jusqu'à présent.

Certes, nombre de chrétiens nés dans la première moitié de ce siècle, ne vont pas explicitement jusqu'à de telles extrémités. Beaucoup continuent d'aller à l'église par discipline, par prudence ou encore par routine. Cependant, de nos jours, même les plus religieux sont secrètement appesantis. Influencés malgré eux par l'indifférence générale, alourdis aussi par les négations qui ne sont pas sans avoir quelque prise sur eux, ils se raidissent en des réactions instinctives d'autodéfense contre des questions auxquelles ils ne savent pas apporter de réponses valables. Quand il leur faudrait être auprès des générations montantes, en raison du matérialisme et de l'athéisme sociologiquement tout-puissants, les témoins d'une foi qui dépasse les difficultés de croire propres à ce temps et s'enracine dans l'essentiel, ces chrétiens peuvent seulement montrer une religion qui ne fait que se survivre, qui ne cherche à être que ce qu'elle fut dans le passé, qui n'est que parce qu'elle a été. Aussi bien, cette crise de l'Église, déjà grave aujourd'hui parmi les adultes, empirera encore. Elle ne manifestera toute son ampleur que demain, parmi les jeunes qu'elle aura perturbés dès l'enfance.

Maintenant que cette crise se développe avec puissance, décimant les rangs des fidèles dans toutes les classes de la société, atteignant dans leur unité religieuse nombre de familles foncièrement chrétiennes, tarissant les vocations sacerdotales et religieuses, certains catholiques parmi les plus fervents et les plus clairvoyants s'aperçoivent que, sous des formes larvées dont ils avaient alors à peine conscience, depuis fort longtemps déjà, l'Église, malgré ses prétentions et à cause d'elles, se perpétuait dans une médiocrité spirituelle certaine. Cette médiocrité entretenue par des pratiques élevées au niveau du sacrement ou du sacramental (pratiques consacrées par la tradition et soutenues par un climat sociologique favorable) la dispensait de toute inquiétude sur ses voies et de toute autocensure. Sa médiocrité portait secrètement l'Église à durcir l'enseignement de sa doctrine et l'observance de la loi devant toute critique même mesurée et respectueuse, comme si elle n'avait foi en ses destinées que grâce à la fermeté et plus encore aux rigueurs de son gouvernement. L'Église, altière et dure, se retranchait derrière son origine et sa légitimité, elle se refermait sur elle-même, immobile, comme un organisme faible et menacé, sur la défensive, le fait spontanément.

En ces temps encore peu éloignés, les catholiques, dans leur majorité, regardaient la diminution de l'influence spirituelle que l'Église exerçait dans le monde moderne comme la conséquence de la politique hostile des États à son égard. Peu d'entre eux jugeaient que cette régression était causée aussi par une inadéquation à la situation radicalement nouvelle tant psychologique qu'intellectuelle devant laquelle le christianisme se trouvait placé. Ils restaient toutefois assurés que, sous le choc même des persécutions que l'Église subissait, celle-ci saurait promptement porter remède à cette inadéquation qui ne pouvait être que passagère. Plus perspicaces que beaucoup, ils étaient loin de pressentir la proximité, la gravité, le développement foudroyant de la crise qui se préparait.

A mesure que, sortis du milieu très protégé de leur enfance, ces chrétiens du début du siècle s'intégraient davantage à la société, ils découvraient à propos des questions religieuses proprement dites d'autres perspectives que celles qui étaient développées dans les églises, d'autres préoccupations auxquelles on ne faisait aucune allusion ou à quoi on opposait des raisons d'autorité aussi sommaires que péremptoires. A mesure qu'ils devenaient plus exigeants, plus entreprenants aussi par vitalité personnelle, ils n'étaient pas sans s'apercevoir combien les doctrines, qui leur étaient enseignées et imposées telles des vérités absolues, étaient marquées de toutes manières par les civilisations passées, combien elles s'étaient fait jour dans des conditions complexes, contingentes, ambiguës même, combien elles s'étaient souvent développées de façon purement déductive à partir d'opinions tenues pour des évidences ou encore combien elles étaient inspirées par des atavismes, par des intérêts affectifs, par le besoin de certitude et de sécurité. ? N'étaient-elles pas dictées aussi par des nécessités de gouvernement, sans doute liées à des préoccupations morales essentielles, mais encore très soumises aux conditions économiques et politiques du temps ? Ne laissaient-elles pas transparaître aussi le souci dominant de faciliter la pratique de la religion en l'adaptant, en la limitant même aux tendances superstitieuses des hommes, à leurs coutumes païennes ? Ne risquait-on pas ainsi de supprimer toute intériorité, de rendre impossible toute naissance ou toute progression spirituelle ? Ces chrétiens, les uns avec passivité, les autres avec un humour un peu chagrin, portaient avec légèreté la constatation de ces malformations dont ils ne pressentaient pas les graves conséquences. Une longue tradition, quand elle ne dissimulait pas les tares de la doctrine et de la loi, les rendait presque vénérables. C'était douter des promesses du Christ et manquer de foi que de s'inquiéter et vouloir que l'Église y porte remède en touchant à des doctrines, à des structures qui pourtant avaient été jugées relever de Dieu. L'Église divinement instituée, infailliblement instruite, parfaitement gouvernée, saurait porter remède en temps voulu et de façon convenable, à des imperfections et à des imprudences, grossies d'ailleurs à plaisir par le mauvais esprit du temps. Elle ne pouvait pas être gravement ni a fortiori définitivement ébranlée. Telle était la dangereuse sécurité où se reposaient récemment encore les chrétiens les plus clairvoyants.

Même si l'Église avait aujourd'hui une forte vitalité spirituelle, comment ne serait-elle pas profondément secouée ? La science et la technique, en Occident du moins et bientôt dans une grande partie du monde, bouleversent les conditions de l'existence et les manières de vivre. Rien, ni les nations ni les hommes, n'est à l'abri des conséquences de ces développements rapides et puissants qui échappent même à la volonté des savants et aux initiatives des gouvernements. Ce ne sont pas seulement les aspects politiques et psychologiques de son établissement en tant que société au cœur des nations que l'Église doit désormais reconsidérer. Elle se trouve aussi dans une situation toute nouvelle vis-à-vis de l'homme. Les difficultés extrêmes que, dans les siècles de misère, la survie humaine rencontrait journalièrement et qui rendaient religieux naturellement mais superficiellement, tendent à disparaître. Elles sont remplacées par des facilités matérielles qui extériorisent et dispersent si elles ne sont pas dominées. Les cadences, les déracinements de la vie moderne, contrairement aux lenteurs et aux stabilités d'antan, ne favorisent pas l'intériorité nécessaire à la naissance spirituelle. Les évidences premières et la vision du monde d'une religion spontanée, qui facilitaient la propagation des croyances, sont maintenant vigoureusement critiquées et battues en brèche. Les mœurs et la morale jadis hors de toute contestation, les manières de penser et de sentir, de dire et d'exprimer qu'on croyait faire partie intégrante de la nature humaine, l'exercice de l'autorité qu'on sacralisait en lui faisant partager les pleins pouvoirs divins, tout est mis en question. Tout est, non seulement à réformer et à consolider, mais à reprendre autrement, à partir de la base, afin de conserver ce qui doit l'être, lui redonner vie et finalement faire œuvre utile pour l'avenir et même déjà pour le présent.

Cette reconstruction, à laquelle rien ne peut échapper, rappelle celle que menèrent les premières générations chrétiennes quand elles durent abandonner l'espoir d'une parousie prochaine, si profondément enraciné dans la foi des origines, quand aussi se termina l'ère des charismes où l'action de Dieu se rendait visible, évidente, comme dans les premiers temps d'Israël. Elle rappelle aussi la reconstruction que devait imposer à l'Église, lors de l'écroulement de la « pax romana », la disparition

des facilités d'organisation et d'expansion qu'elle s'était alors permises. Quelles crises alors l'Église n'a-t-elle pas dû mener avant de trouver le chemin de sa fidélité dans les transformations qui bouleversaient sa conception de l'avenir, le climat de sa vie quotidienne, le style même et jusqu'aux buts de sa prédication, et enfin qui transposaient jusqu'à les rendre méconnaissables certains articles de sa croyance et de sa loi ! La reconstruction actuelle, toutefois, se présente avec un tout autre ordre de grandeur. Elle demandera sans nul doute un effort doctrinal d'une dimension sans proportion avec celui que dut mener l'Église quand elle ne fut plus soutenue par les manifestations extraordinaires de ses assemblées ni par l'attente des jours apocalyptiques. Elle exigera une réorganisation incomparablement plus importante que celle qui permit à l'Église de subsister lors des grandes invasions barbares. Il s'agit d'une mutation, non d'un simple «aggiornamento». Comme la vision du gouffre qui s'ouvre aujourd'hui devant les pas de l'Église, cette mutation encore inconcevable tant elle paraît impossible et même inacceptable donne le vertige à ceux qui la pressentent. Elle exigera la foi que quelques hommes ont eue en leur Maître aux heures où tout semblait fini pour lui et pour eux. Elle est à la taille de l'œuvre créatrice qu'ils ont réalisée sous l'impulsion de la Pentecôte et que l'on trahit lorsqu'on fait seulement d'eux les transcripteurs de ce que Jésus enseigna.

De prime abord, on est tenté de retenir seulement les aspects les plus apparents, les plus superficiels de la crise actuelle pour en chercher les causes et y porter remède. Le monde, dit-on, s'est fermé à l'influence chrétienne parce que l'Église n'était pas assez «ouverte» au monde, elle en était restée aux temps où la terre était «une vallée de larmes», où la vie de l'homme n'était qu'un pèlerinage souvent douloureux, toujours ascétique en direction du ciel. La classe ouvrière n'est plus chrétienne, ajoutez-on, parce que l'Église s'était peu à peu laissée inféoder à la classe bourgeoise. Jadis ne lia-t-elle pas son sort à celui de la royauté, allant jusqu'à fonder l'autorité absolue du roi et celle de sa propre hiérarchie sur la volonté de Dieu ?

Cette manière de juger les événements a été et reste encore la plus répandue. Elle n'exige pas grande recherche ni profonde réflexion. Elle a l'évidence des faits. Elle est conforme à la mentalité du temps. Elle ramène les problèmes qui se posent au christianisme au niveau du social et de la politique. Elle s'accorde avec l'opinion qu'ont naturellement les hommes qui ne connaissent la réalité chrétienne que du dehors. C'est pourquoi elle est facilement partagée par les chrétiens eux-mêmes. Comme cette manière de voir n'oblige pas à des transformations internes sévères, mais seulement à quelques mesures qui relèvent directement de l'autorité, elle est aussi aisément adoptée par celle-ci.

S'ouvrir au monde et n'en pas faire seulement une terre de mission, se désolidariser avec vigilance de toute classe sociale ou de tout régime politique ou même, par réaction contre le passé récent, faire de la classe ouvrière le centre principal de son intérêt et lui donner une place privilégiée, c'est rester à un niveau qui n'atteint pas encore l'essentiel, même si l'Église invoque l'évangile en le transposant. Ainsi elle peut s'adresser utilement à tous les hommes en faisant appel à des exigences fondamentales de la nature humaine dont le christianisme a été l'un des plus fermes soutiens. Prêtant moins à la critique, elle peut, par des moyens différents du passé, retrouver en partie l'influence politique qu'elle avait jadis en Occident. Il est cependant certain que, si elle se bornait à une telle activité, elle resterait en deçà de sa mission. Elle y serait infidèle au point d'être menacée de perdre l'intelligence de ce qui la caractérise. Nombre de chrétiens, au lieu de convertir le monde comme l'Église les y invite, seraient peu à peu amenés à se convertir à lui. Même si leurs aspirations sociales et politiques restaient d'une certaine manière dans les perspectives évangéliques et ne se compromettaient pas, sous prétexte d'efficacité et sous la pression du milieu avec des doctrines et des actions incompatibles avec le christianisme, ils risqueraient fort d'oublier l'origine et l'originalité de leur foi, ils s'intéresseraient davantage aux péripéties de leur combat pour la justice et aux idéologies qui fondent l'établissement de nouvelles structures dans la société. Cette évolution est d'autant plus probable qu'elle est déjà commencée depuis le début de ce siècle et qu'elle s'accélère.

Pour comprendre les causes principales de la crise religieuse actuelle et pouvoir ainsi y porter remède efficacement, il est nécessaire de se reporter aux graves difficultés qu'a connues l'Église en Occident et particulièrement en France au cours des controverses modernistes de la fin du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème}. C'est à cette époque que le malaise ressenti jadis seulement par quelques chrétiens particulièrement vivants et lucides a commencé à se manifester d'une façon plus visible, sous des formes d'ailleurs très différentes, principalement philosophiques et exégétiques, suivant le tempérament et la mission de chacun. La crise moderniste fut le premier symptôme de celle qui sévit maintenant avec des dimensions d'une toute autre ampleur. La réponse aux questions soulevées par les recherches scientifiques contemporaines est, en vérité, beaucoup plus importante pour l'Église que l'ouverture au monde, qu'une réforme de la pastorale, que des adaptations aux conditions sociales et politiques modernes, toutes mesures d'ailleurs elles aussi nécessaires. Malheureusement, la manière

même dont l'Église a réagi devant les critiques que lui faisaient quelques-uns de ses membres les plus religieux, car il ne s'agissait plus seulement de ses adversaires, si elle manifeste la puissance alors encore intacte de son appareil hiérarchique, ne l'a pas préparée à surmonter cette crise par des moyens proprement intellectuels et spirituels. L'Église n'a su réagir alors que par voie d'autorité. Elle sembla d'ailleurs sur le moment réussir dans son projet, au moins auprès de ses fidèles. Mais ce fut pour elle une victoire précaire et de courte durée qui, sans rien résoudre des questions en suspens, fit croire qu'elles étaient sans fondement, ou du moins sans grandes conséquences. Elle prépara ainsi les extrêmes difficultés du présent.

A quelques exceptions près, l'Église répondit par des anathèmes aux objections philosophiques et historiques que la science moderne opposait à l'enseignement ecclésiastique sur les origines du christianisme et de sa doctrine. Elle se contenta de mener une répression rigoureuse et une épuration minutieuse dans le corps professoral des séminaires. Au lieu de s'efforcer de tirer parti autant que possible de recherches faites en dehors de son obéissance et de répondre valablement à celles qui mettaient en question certains points de sa doctrine, elle plaça l'exégèse et toutes les disciplines touchant de près ou de loin à la théologie sous la surveillance d'autorités souvent sans compétence particulière dans ces questions, ayant surtout pour mission de conserver la lettre des traditions du passé. Elle rendit presque impossibles les études supérieures dans ces domaines, soit par l'élimination des chrétiens qui s'y consacraient ou qui auraient pu le faire, excommuniés, réduits au silence ou mis dans des postes qui interdisent en fait tout travail de la pensée, soit en les confiant à des hommes dont le souci principal était de justifier à tout prix l'enseignement donné et de ne rien innover. La jeunesse des séminaires, uniquement instruite par des manuels de seconde main et de niveau primaire, maintenue dans l'ignorance des recherches qui se faisaient autour du christianisme par l'interdiction de lire des livres qui en traitaient avec probité, fut invitée à s'occuper davantage des activités de patronage que de questions intellectuelles.

Pour ce qui est du peuple chrétien, l'Église crut qu'il lui suffisait d'insister davantage, sans en rien changer, sur l'exposition de la doctrine. Elle pensa que l'ignorance était la seule cause des difficultés rencontrées par les fidèles dans leur foi. Elle insista aussi sur la valeur surnaturelle en soi des sacrements, sur la valeur surnaturelle en soi de l'obéissance. Elle se défia de toute intériorité qui lui paraissait nécessairement subjective et capable de s'ouvrir sur les intérêts modernes qu'elle condamnait. Elle soupçonna d'individualisme et «d'esprit propre» toute activité intellectuelle, toute initiative pratique qui n'étaient pas la conséquence directe d'une consigne ou d'un enseignement officiels. Elle demanda aux jeunes chrétiens de se consacrer à l'apostolat avant même qu'une formation spirituelle sérieuse leur eût été donnée, pour que leur activité les détournât des questions qui auraient pu faire naître en eux des doutes sur leur foi. Elle pensa que c'était en prenant position devant autrui qu'on s'affirmait soi-même dans le christianisme et qu'il suffisait de s'afficher chrétien pour l'être véritablement. L'Église prit vigoureusement en main l'Action Catholique en l'organisant et la plaçant sous la direction immédiate des évêques. Elle lui donna un but essentiellement social et politique, à l'exclusion de toute activité plus explicitement religieuse, réservée aux prêtres dûment mandatés.

Les résultats d'une telle politique ne se firent pas attendre. Tout homme qui a suivi de près en France l'évolution des groupes de jeunes catholiques a pu les constater dès les années vingt. Avant cette date, sous l'effet des lois qui visaient l'Église, loi de la séparation de l'Église et de l'État avec les inventaires, lois d'exception contre les communautés religieuses avec la spoliation de leurs biens, les catholiques se sentaient exclus de la nation et se refermaient sur eux-mêmes, considérés comme des citoyens de seconde zone, d'intelligence bornée... Malgré le renouveau spirituel certain qui eut lieu dans les premières années après la guerre, très rapidement dans les groupes de jeunes, on réagit contre le climat quelque peu ascétique, du reste moraliste, qui jadis y régnait, contre les activités religieuses des confréries pieuses, du reste surannées, qui émanaient des paroisses et qui s'efforçaient de grouper les chrétiens les plus fervents.

Sous le couvert de la joie franciscaine, on supprima le recueillement. Sous le couvert de l'efficacité, on reprocha aux œuvres catholiques d'entretenir la misère au lieu de la supprimer. Sous le couvert de la charité et de l'apostolat, on se précipita dans l'activisme. Sous le couvert du rayonnement de l'Église dans le monde, on accusa le «ghetto chrétien» et on commença à s'intéresser plus aux questions sociales et politiques qu'à la vie spirituelle et même qu'à la pratique religieuse. Sous le couvert de la soumission à l'Église, on lui fit globalement confiance; en fait, on se désintéressait de ce qu'elle enseignait sur les questions proprement religieuses, cela restait trop hors de la vie, trop étranger aux préoccupations et aux intérêts réels. La formation intérieure, parfois déjà bien médiocre jadis tant elle relevait d'un jansénisme décadent, devint inexistante. On se borna à favoriser une pratique rituelle des sacrements, incapable, parce qu'elle restait extérieure et collective, de résister aux crises de l'adolescence.

Est-il étonnant que dans ces conditions, aujourd'hui, les jeunes abandonnent une religion qui n'offre à leur intérêt, à leur ardeur, que ce qu'ils peuvent trouver ailleurs mais qui le leur propose seulement d'une manière affadie, sans le climat d'enthousiasme qui naît des luttes et des espoirs du messianisme contemporain ? La tentation est grande dans ces groupes sociologiquement catholiques de substituer à l'évangile l'idéologie en cours, de faire de celle-ci le centre de la vie, quitte à conserver, encore pour un temps, le vocabulaire chrétien. Est-il étonnant que dans ces conditions le recrutement sacerdotal, en dehors des êtres exceptionnellement religieux, se fasse plus sous le signe de l'action pour la justice sociale et les réformes de structure telles qu'on les conçoit dans le monde, qu'en réponse à l'appel intime entendu par celui sur qui s'est porté le regard du Maître ? D'ailleurs, pour justifier un choix dont les raisons étaient plus sociales que religieuses, qui demandait plus de générosité que de vie spirituelle, on en était venu parfois à faire de l'appel de l'évêque le critère suffisant de la vocation à la prêtrise. Sans doute le climat discipliné, recueilli et pieux des séminaires résista-t-il assez longtemps à l'évolution générale de la jeunesse chrétienne. A la longue, il n'en fut pas moins suffisamment transformé pour que la vie intérieure du clergé s'affaiblisse, malgré un dévouement souvent extrême, et que soient mises en question certaines disciplines ecclésiastiques parmi les plus traditionnelles. Celles-ci en effet, comme la récitation du bréviaire et le célibat relevant plus ou moins directement de la vie monastique, exigent une vie intérieure d'autant plus intense qu'on s'écarte davantage du climat protégé et privilégié des couvents. Est-il étonnant que, dans ces conditions, le nombre des entrées au séminaire diminue avec rapidité, que celui des sorties avant l'ordination finale croisse, ainsi que celui des réductions à l'état laïque ? Est-il étonnant que le désarroi du clergé se manifeste même parmi les meilleurs qui en sont parfois à ne plus oser proposer aux jeunes le don de soi qu'ils ont fait jadis et que personnellement ils ne veulent pas trahir ?

Ainsi on aurait tort de se borner à juger que la crise actuelle de l'Église est seulement la conséquence de celle qui secoue violemment le monde sous le choc des bouleversements de la technique moderne et sous le poids des aliénations de la société nouvelle. En vérité, la crise qui concerne le christianisme est beaucoup plus grave car, si dépendante qu'elle soit de l'autre, elle a aussi ses causes internes dont il ne faut pas minimiser l'importance et qui, en outre, le mettent en état de moindre résistance face aux perturbations qui l'assaillent du dehors.

La crise actuelle du catholicisme ne sera pas dénouée de sitôt. Sans nul doute, l'Église sera conduite à une décentralisation extrême qui rappellera la poussière des églises locales du temps des origines. Pour être fidèle devant Dieu auprès des hommes, elle aura en effet à prendre des initiatives très diverses, tant sont variés les besoins et les possibilités humaines dans les différents pays, voire en un même lieu. Ces initiatives se feront jour sous l'impulsion d'individualités religieuses vigoureuses et tenaces car un plan préconçu n'y suffirait pas, même s'il était mis en place par l'autorité légitimée par les plus hautes traditions mais privées du charisme convenable que ne remplace aucun pouvoir. Elles se produiront d'abord à l'intérieur de communautés réduites et de forte cohésion spirituelle dont elles seront le fruit et la raison d'être. Socialement négligeables, ces groupes inorganisés mais très organiques conduiront à une conception de l'unité de l'Église tout à fait nouvelle qui distinguera celle-ci des religions plus ou moins liées structurellement à une société politique dont elles reçoivent leur identité et leur pérennité.

Sans nul doute, cette réorganisation sera une véritable reconstruction car elle ne se produira pas avant que s'accumulent les ruines, ruines qui ne peuvent pas être imaginées de sang-froid, que seule la foi peut porter et concevoir comme nécessaires, parce qu'elles sont les conséquences malheureuses mais inéluctables de la condition humaine et de la vie en société. Tant d'habitudes d'esprit invétérées d'où la foi n'est pas absente tendent à réduire cette reconstruction à une simple réforme qui n'empêchera pas la crise d'empirer. Quels délais ne faudra-t-il pas pour que l'Église critique l'origine et la portée de ses pouvoirs, résigne des situations établies depuis des siècles, se détache de la sécurité trompeuse que lui donne une doctrine mettant Dieu à son service, enfin pour qu'elle s'atteigne dans la nudité de la foi et la «folie» de sa mission ? Quelles luttes ne devra-t-elle pas mener pour dominer ses hésitations et ses scrupules ? Quel courage la hiérarchie et en particulier l'autorité suprême ne devront-elles pas avoir pour procéder à une telle mutation et en affronter les risques face au jugement de l'avenir ? Ce ne sera que dans le van des déroutés que sauront s'y résoudre ceux en qui la foi des premiers disciples sera restée encore vivante. Mais alors combien seront-ils et dans quelles conditions impossibles se trouveront-ils ?

Cette reconstruction exigera une vitalité spirituelle exceptionnelle pour permettre à l'Église, grâce à une intelligence renouvelée de son histoire, d'innover avec sagesse dans le domaine le plus assuré de la doctrine et de la discipline, sans trahir sa mission mais, au contraire, en prenant mieux conscience, parce qu'elle a la foi, de sa propre grandeur issue de celle de Jésus. Il faudra à l'Église découvrir sa

genèse, les modalités de l'action de Dieu en elle, sans se diviniser, comme elle ne doit pas non plus diviniser ce qui est humain en son Maître. En atteignant Dieu en Jésus par approfondissement spirituel et non en se bornant à affirmer sa divinité sous l'autorité exclusive de la tradition, elle atteindra Dieu en elle-même. Ainsi doit faire le chrétien pour devenir disciple. Certaines manières de penser et de vivre liées aux traditions d'Israël, aux cultures grecque et latine ou encore issues d'évidences d'origine instinctive ou sociale, étaient jadis spirituellement vivifiantes, elles ne le sont plus de nos jours. De nécessité absolue elles doivent être dépassées au nom d'une fidélité qui, par son développement même, demande à être toujours plus spiritualisée. Les connaissances scientifiques acquises et les perspectives plus larges et de tous ordres qu'elles autorisent contestent ces conceptions et ces comportements. Elles empêchent la plupart des hommes d'y souscrire d'une façon authentique. Ceux qui y réussissent ne le font qu'au prix de déformations intellectuelles et affectives qui durcissent et stérilisent. Quand la lettre de la tradition la plus vénérée est inadaptée, elle aliène l'homme au lieu de l'accomplir. Au nom de la religion, elle empêche d'être religieux ou fausse la vie spirituelle.

Récemment encore, cette recherche qui peut conduire à un dépassement était inconcevable pour les chrétiens qui l'auraient jugée incompatible avec leur religion. Elle était laissée aux incroyants qui, précisément parce qu'ils ignorent le mouvement de la foi, ne peuvent la mener que de l'extérieur et de façon insuffisante. En vérité aujourd'hui, c'est la foi elle-même qui la commande. Sans cette recherche, poursuivie dans la totale indépendance qu'exige l'honnêteté intellectuelle, vivifiée par l'approfondissement humain qui a permis d'atteindre le niveau de la foi en soi et de la foi en Dieu, le christianisme manque à sa mission. Il dégénère en une religion comme les autres, même s'il se montre par certains aspects moralement supérieur. Il est condamné à se cantonner dans le ghetto des affirmations incontrôlables où il s'étiolle en croyances et en pratiques qui deviendront des somnifères pour les médiocres et des poisons pour les meilleurs. Ce ne sont pas les événements mais la foi des croyants, la conception que Jésus leur a donnée de Dieu qui auraient dû faire entreprendre cette recherche, et cela depuis longtemps. L'avenir religieux de l'humanité en dépend et, sans nul doute aussi, son avenir matériel, si assuré que celui-ci puisse paraître encore actuellement.

Tant que l'autorité ne sera pas convaincue de la nécessité du renouvellement des perspectives chrétiennes pour être plus fidèle que par le passé à ce qu'a voulu Jésus et moins assujettie à ce qu'elle a été jadis, tant que sa conception de la fidélité ne lui permettra pas d'envisager, même seulement en droit, la possibilité de cette «re-formation», tant qu'elle n'aura pas su donner au peuple chrétien la spiritualité qui lui permettra ce «re-départ», l'Église trop semblable à ce qu'elle fut ne saura pas préparer l'avenir. Elle sera trop exclusivement préoccupée d'exposer des thèses générales, condamnées aux développements classiques savamment balancés entre des perspectives opposées, enseignements exacts sans nul doute mais sans efficacité car ces directives supposent, pour être observées, une réforme des hommes qu'il faudrait d'abord promouvoir et qui ne peut en aucune manière se produire dans les conditions actuelles. L'Église sera trop alourdie par des traditions et des disciplines qui n'ont pour être maintenues que les convenances et les utilités qu'elles présentaient jadis. Elle restera trop ignorante des cas particuliers, des difficultés locales, incapable de susciter les initiatives nécessaires, préoccupée seulement de les maîtriser sinon de les empêcher. Elle sera trop exclusivement adonnée aux tâches d'administration et de réglementation, juridiques et générales, «filtrant le moucheron et laissant passer le chameau». Finalement, l'Église restera plus la fille de ses docteurs et de ses pontifes que le témoin de Celui dont elle est issue et sans lequel elle ne peut rien faire de constructif et de durable.

Toutes les initiatives que la hiérarchie saura prendre seront trop inspirées par l'esprit du siècle, trop soumises à la pression des événements mais aussi trop attachées à la conservation de structures et de doctrines qu'un passé a sacralisées. Tirillées dans des sens différents, ses décisions céderont, toujours avec retard, à un opportunisme doctrinal de petite portée où le verbalisme aura une large part pour pallier un pragmatisme trop réel. Malgré les précautions et les lenteurs observées, ses réformes seront improvisées. Malgré leur importance, elles seront sans commune mesure avec ce qu'il faudrait entreprendre pour porter remède aux causes profondes d'une crise dont certaines remontent sans doute jusqu'aux origines du christianisme et jusqu'à l'écart qui sépare les premiers disciples eux-mêmes de Jésus. Sans nul doute les progrès modernes dans l'ordre de la connaissance, les exigences de l'honnêteté intellectuelle, les nouvelles aspirations spirituelles des hommes ont été l'occasion de cette crise et l'ont déclenchée plus que les bouleversements modernes.

Il faudra accepter que l'Église prenne dans l'avenir un visage où seule la foi saura reconnaître les traits essentiels de ce qu'elle est maintenant, tant il sera nouveau. D'ailleurs la foi n'est-elle pas nécessaire pour reconnaître dans l'Église du 20^{ème} siècle l'esprit qui animait les premiers disciples, si on ne cède pas aux imaginations et aux théories qui font des Églises naissantes les prototypes minuscules de l'organisation ecclésiastique actuelle ? En vérité, la continuité de l'Église et sa fidélité ne

sont perceptibles que par la foi et ne se manifestent pas par des réalités extérieures, objectives comme des faits. L'Église de demain sera pour le moins aussi différente de l'Église d'aujourd'hui que celle-ci l'est de l'Église des origines. Cependant on peut penser que l'Église de l'avenir sera conduite, sans l'avoir prémédité, en dehors de toute imitation, par fidélité intime, à retrouver sous une autre forme et sans en avoir fait d'avance la théorie la manière d'exister des premiers temps et qu'elle aura de Jésus une intelligence qui se rapprochera de celle qu'ont eue les premiers disciples, avant même qu'ils aient constitué leur doctrine à son sujet.

Une telle évolution est irréalisable dans les conditions actuelles. Pour que l'autorité s'engage résolument dans cette voie, pour que le peuple chrétien dans son ensemble la suive, il faudra qu'elle et lui y soient préparés lentement, longuement, secrètement par la recherche silencieuse et tenace de disciples qui en font l'essentiel de leur fidélité. Ce que ceux-ci ont reçu de l'Église sera à l'origine de ce qu'ils lui apporteront. Ils seront, par leur présence plus encore que par toute action ayant une importance sociale, les catalyseurs d'une transformation dont on peut reconnaître l'urgence mais dont on ne saurait surestimer l'importance. A leurs risques et périls, ils devront se consacrer à cette recherche, savoir que plus l'œuvre est grande, plus sa maturation sous le rayonnement de la foi demande du temps. En vérité une vie humaine n'y suffira pas, elle devra se prolonger par paternité spirituelle dans d'autres vies. D'ailleurs n'est-ce pas toujours ainsi que l'Église s'est perpétuée dans son originalité essentielle sous la légitimité de ses structures et la continuité de sa doctrine et de ses lois ? Ce seront uniquement ces croyants-là qui prépareront les chemins où l'Église devra s'engager. Les traditionalistes et les contestataires, dont l'action relève plus des déterminismes sociologiques que de la puissance créatrice de la foi, ne font que retarder ou abâtardir la conversion qui s'impose.

Cette préparation des temps nouveaux que l'Église doit vivre pour vraiment survivre est dans l'esprit de celle que firent les spirituels de l'Ancien Testament et qui permit l'avènement de Jésus. Elle établira entre eux et les croyants qui la mèneront une conformité et une communion de vie incomparablement plus réelles que celles fondées sur l'adhésion et la soumission sacrnalisées aux Écritures. Puisse-t-elle donner à l'Église le secret visage que Jésus lui a désiré aux heures de la fin, quand sa mort lui a paru nécessaire pour que sa mission ne soit pas finalement vaine.

1971

Marcel Légaut et son message essentiel

Exposé donné aux Avents (août 1971)

publié dans Cahiers trimestriels N° 1, janvier 1972, Peyrégoux - Castres

Je vais m'efforcer de vous dire des paroles réelles. Ce n'est pas très facile. Il est facile de parler, il est difficile de dire des paroles réelles. Notre Seigneur, qui savait de quoi il s'agissait, a dit dans l'Évangile qu'il sera demandé compte à tout homme des paroles vaines, des paroles sans fondement qu'il aurait prononcées. On a interprété cela de façon bénigne, les paroles vaines, c'est le mensonge, les gaudrioles. Mais enfin, si on veut prendre les choses un peu au réel, dire des paroles réelles, c'est très difficile parce qu'il faut d'abord les sortir de soi. On ne peut pas sortir une parole de soi n'importe quand. Il faut aussi que ceux qui écoutent les reçoivent comme telles, c'est-à-dire que, d'une certaine manière, ils aient une disposition intérieure qui leur permette de les rendre réelles en eux, c'est-à-dire de les recréer pour eux personnellement, non pas sur un plan intellectuel général, mais sur un plan essentiellement personnel. De sorte que, pour dire des paroles réelles, il faut être deux : celui qui est capable de les sortir de soi et celui qui est capable de les recevoir pour soi. C'est donc une collaboration que je vous demande. Rendez-moi intelligent et, si vous n'y réussissez pas, vous en serez en même temps les victimes et les auteurs.

Un livre de cheminement

Avant de commencer à dire des paroles réelles, je vais vous dire d'abord une première chose, c'est que mon travail n'est pas un livre de doctrine mais un livre de cheminement. C'est une espèce assez rare, j'ose le dire, parce qu'en général sur le plan religieux et sur beaucoup d'autres aussi, on parle beaucoup plus de livres de doctrine : on dit le but à atteindre et on laisse au lecteur le soin de l'atteindre. Un livre de cheminement, c'est tout à fait différent. C'est un livre qui, au lieu de dire le but à atteindre, prétend indiquer, au moins pour celui qui écrit le livre, le cheminement qu'il a pris pour essayer de l'atteindre. Par conséquent, un livre de doctrine dit le but d'une façon claire et ne dit pas du tout d'une façon précise, souvent même il l'oublie complètement, comment on arrive au but. Un livre de cheminement, c'est tout le contraire, c'est un livre qui ne veut pas parler du but parce que précisément le but dépend du cheminement. Suivant le cheminement que l'on aura fait pour atteindre le but, les mots qu'on emploiera pour expliciter le but, tout chargés du passé du cheminement qui a conduit celui qui les a utilisés à les prendre, prendront leur valeur propre. De telle sorte qu'il ne faut pas, dans un livre de cheminement, qu'on parle du but avec des termes qui donneraient trop vite la signification de ce qu'ils sont. Un livre de cheminement ne parle pas du but, il n'utilise pas ou du moins il s'efforce de ne pas utiliser des termes qui sont ordinairement employés pour décrire le but. Un cheminement où l'on sait tout de suite où l'on va, c'est un cheminement truqué. Même si le cheminement est sincère, il est, par certains côtés, faussé puisqu'on sait exactement où l'on va. Or où l'on va, en réalité, est plus la conséquence du cheminement qui nous a conduit à y aller que de la description qu'on peut en faire abstraitement.

Par conséquent, un livre de cheminement, s'il n'insiste pas sur le but, insiste au contraire, énormément, sur le point de départ, tandis qu'un livre de doctrine ne parle pas plus du point de départ que du cheminement puisqu'il va immédiatement au but.

Ceci est extrêmement important pour bien comprendre mon livre. Beaucoup de gens qui, précisément, l'ont vu comme un livre de doctrine, ont été vigoureusement déçus, d'abord parce qu'ils m'ont trouvé hérétique, il y a un peu de ça, mais d'autre part parce que je me souviens d'un lecteur d'un certain âge qui m'a dit : j'attendais des preuves de la religion et vous n'en avez pas apporté une seule. Un livre de doctrine essaie d'apporter des preuves mais pas un livre de cheminement.

Voilà la première chose sur laquelle je voulais insister. Mon travail est un livre de cheminement, ce n'est pas un livre de doctrine.

Trois niveaux d'expérience

Je vais essayer de réfléchir avec vous sur trois niveaux d'expérience parce que cela préparera l'explicitation du travail que j'ai fait, d'abord le niveau «expérience scientifique», ensuite l'expérience sur un plan totalement humain et un troisième plan, celui «d'un homme d'expérience», une sorte de sagesse.

1- L'expérimentation scientifique a cette qualité heureuse de pouvoir être faite et de pouvoir être refaite, de pouvoir être vérifiée, de pouvoir être revérifiée. C'est d'avoir un caractère d'objectivité qui dépasse de beaucoup ce que l'on peut faire ordinairement quand on n'a pas une recherche et une rigueur proprement scientifiques.

2- Le deuxième niveau se présente de façon nettement différente. On n'est pas maître de refaire une

expérience sur le plan proprement intérieur où je me place maintenant. Il nous est donné d'expérimenter, c'est-à-dire de prendre conscience par une activité intérieure doublée d'un jugement, les événements qui nous viennent du dehors ou les états intérieurs qui montent du dedans, mais nous ne pouvons pas les renouveler parce que, chaque fois qu'on les renouvellerait, ils seraient vraiment nouveaux. Nous ne pouvons pas les vérifier comme on peut vérifier une expérimentation scientifique. Il y a donc ici une certaine précarité que ne connaît pas l'expérience scientifique.

3- Troisième niveau d'expérience, la sagesse qui provient de ce fait qu'on a vécu, qu'on a suffisamment bien vécu pour que se constitue une certaine sagesse en nous. Cette sagesse n'est pas indispensable pour l'objectivité scientifique. On peut être un excellent savant et un infantile dans d'autres domaines; on peut être un bon mathématicien et un mauvais mari. Il y a une rigueur scientifique qui est sur un certain plan et qui ne dépend pas, malgré tout, de l'humanité totale du chercheur. Il faut bien avouer qu'il arrive assez souvent que des scientifiques, très rigoureux sur le plan de leur science, soient vraiment infantiles dans d'autres domaines. Je dirais même que chez les étudiants où on développe autant que possible la rigueur scientifique, on a souvent des gens qui ont de grands cerveaux et peu de cœur, c'est-à-dire que l'affectivité est diminuée chez beaucoup de nos jeunes au dépens d'une intelligence que j'appellerais plutôt cérébrale qu'intellectuelle.

Au contraire, pour pouvoir avoir un jugement réel sur l'expérience au deuxième niveau, il faut avoir une certaine sagesse. Je dirais même que le résultat du jugement que nous pouvons porter sur telle expérience, sur telle manière de comprendre les signes des événements extérieurs ou intérieurs, dépend finalement de notre sagesse. Plus notre sagesse sera profonde, plus notre jugement sera exact. Si, un jour, nous baissions du point de vue spirituel, c'est-à-dire que notre sagesse se trouve blessée par telle décision que nous avons prise contre elle, au même moment notre jugement va baisser en perspicacité. Ainsi au deuxième niveau, celui de l'expérience intérieure, notre sagesse, expérience au troisième niveau, est extrêmement importante. On ne peut pas avoir un jugement réel, utile, efficace sur un événement intérieur ou extérieur quand, dans d'autres domaines de la vie, on se trouve être infantile. Ceci montre l'importance extrême, dans l'ordre de la vie, pas seulement dans l'ordre de l'intelligence, de la sagesse que l'on acquiert petit à petit dans la vie.

Une réalité spirituelle en nous

Je suppose maintenant que je sois un homme qui, par le fait qu'il a pris la vie au sérieux sur tous ses plans, ait acquis progressivement une sagesse réelle, c'est-à-dire une expérience au troisième niveau, qu'il a la possibilité de mettre une distance entre ce qu'il sent et lui-même, entre les événements qui lui arrivent et lui-même et qu'il a un regard suffisamment droit, conséquence d'une sagesse interne qui lui permet de voir dans quelle mesure cet événement extérieur ou cet état intérieur le concerne personnellement. Je suppose donc un homme recueilli, un homme silencieux, un homme qui sait ne pas être vécu mais vivant, qui sait ne pas être la conséquence du milieu sociologique dans lequel il se trouve, de même qu'il sait ne pas être l'immédiate conséquence de son système nerveux, de son système digestif. Je suppose donc un homme qui réalise, d'une certaine façon, une certaine autonomie vis-à-vis du milieu ambiant, soit celui qui l'entoure, soit celui dans lequel il est baigné. Si cet homme acquiert cette sagesse, il va rencontrer des situations, ou il va découvrir en lui une réalité tout à fait différente des autres, qu'il ne peut pas manipuler.

L'intégrité de l'esprit

Je prends d'abord un exemple très simple et je dirais relativement primaire. J'ai eu l'occasion, ces temps derniers, de travailler un peu les livres de Jean Rostand, ce savant qui se déclare agnostique mais de poids, un homme pour lequel l'expérience au niveau trois est réelle. Ce qui me frappe le plus dans cet homme, c'est l'intégrité de son esprit. Pour lui, l'intégrité de l'esprit, c'est quelque chose qui ne se manipule pas parce que, si ça se manipulait, ce ne serait plus l'intégrité de l'esprit. On peut manipuler son visage, son personnage... mais on ne peut pas manipuler son intégrité car, sitôt qu'on la manipule, elle disparaît. Voilà donc une réalité spirituelle qui est en nous, qui dépend de nous et qui, cependant, est suffisamment indépendante de nous pour que nous ne puissions pas y toucher sans la détruire.

Cette intégrité de l'esprit, c'est une chose que nous pouvons tous connaître, que nous pouvons tous violer, mais que nous pouvons tous respecter. A mon point de vue, elle est quelque chose qui est transcendant par rapport à nous, tout en étant essentiellement de nous.

Voilà un élément qui n'est pas comme les autres éléments dont nous disposons, qui est en nous, qui est de nous, sans être à nous. C'est un élément qui nous est transcendant tout en nous étant intimement lié au point que, si nous le renions, cet élément disparaît et, en même temps qu'il disparaît, nous nous renions nous-mêmes. Jean Rostand, tout agnostique qu'il peut être, sait très bien que, s'il reniait son

intégrité intellectuelle, il se renierait lui-même. Cet absolu qui est en lui, qui est en lui sans être tout à fait lui, s'il y renonce, il se renonce.

L'amour impossible

Ce que je ressens de l'intégrité de l'esprit, nous pouvons le prendre d'autres réalités. Je vais prendre un exemple simple, assez courant mais gros pour que tout le monde le voie. Il s'agit de l'amour impossible. Un homme qui s'est marié très bien, bonne famille,, enfants charmants, fidèle... tout est pour le mieux. Un jour, il rencontre une femme qui, évidemment, lui apporterait, s'il pouvait s'unir à elle, une réalité spirituelle et humaine qui est tout à fait d'un autre ordre que celle qu'il a pu connaître avec sa première femme malgré que son foyer soit parfaitement réussi. Je me mets dans les conditions les plus favorables. A ce moment-là, il se rend très bien compte que, s'il épousait cette femme, s'il divorçait et plaquait ses enfants, il y aurait quelque chose qui serait tout à fait d'un autre ordre que ce qu'il a connu jusqu'à présent; ça correspond à quelque chose de tout à fait positif. Je suppose qu'il n'est pas du tout chrétien, il n'a aucun tabou, aucune loi de Dieu, aucune difficulté technique, légale : c'est à sa disposition. Il pourrait donc divorcer et connaître avec cette femme un développement spirituel. Mais est-ce que je peux avoir un développement spirituel et même simplement humain en ayant piétiné la vie d'une femme, en ayant piétiné la vie de mes enfants ? Ce n'est pas possible.

Ce n'est pas au nom d'un tabou ou d'une difficulté technique que je ne puis réaliser cela, c'est au nom de ma propre grandeur qui ne supporte pas que je manipule des sentiments qui sont tellement de moi qu'ils sont en moi mais qui ne sont pas à moi. Il y a là un absolu qui est en moi, qui est de moi mais qui n'est pas à moi. Si je m'unissais à cette femme, des choses fondamentales seraient blessées et cette femme elle-même le reconnaîtrait de son côté, de sorte qu'au nom de notre propre grandeur, nous ne pouvons pas faire ce qui serait l'extrême succès de nos vies, si cela nous était possible.

La foi en soi

Cette découverte de l'absolu, d'une chose transcendante, qui ne vient pas du dehors, qui est en nous, qui est de nous à tel point que, si nous y renonçons, nous nous renonçons nous-mêmes, qui n'est cependant pas à nous (nous ne pouvons pas y toucher), cette prise de conscience, si nous l'acceptons, si nous y adhérons, c'est ce que j'appelle, dans mon vocabulaire, «la foi en soi». C'est l'affirmation d'un absolu en moi auquel je suis lié de telle sorte que, si j'y renonce, je me renonce.

Dans ce cas, j'atteins un certain niveau que le savant ne peut qu'ignorer car c'est quelque chose qui m'est essentiellement personnel, qui n'est pas communicable. Même le fait d'en parler me gêne parce que le fait de l'explicitier crée un certain décalage entre ce que je suis et ce que je veux dire. Ce décalage, je le ressens douloureusement car ce que je veux dire est bien au niveau de ma «foi en soi» mais ce que je dis est au niveau de quelque chose qui veut dire «la foi en soi» d'une façon générale, c'est-à-dire d'une façon dépersonnalisée. Il y a donc un hiatus dont je souffre. Si de plus celui qui m'écoute l'entend uniquement sur le plan intellectuel et s'il dit : ce pauvre garçon n'a fait que quelques mois de philosophie, il n'y comprend rien, à ce moment-là non seulement la gêne pour moi est importante en ce sens que je ne peux pas dire exactement ce que je veux dire mais, d'autre part, j'entends la parole intérieure de l'autre qui est en train de se dire : ce garçon ferait mieux de se taire ! Double gêne...

Vie et existence

Je vais reprendre cette analyse sur un autre plan. Dans mon livre, j'ai fait appel à l'amour humain, à la paternité. Aujourd'hui, je vais recourir à la différence que je fais entre vie et existence. J'ai pris un vocabulaire qui n'est pas le vocabulaire utilisé par les philosophes pour deux raisons : l'une parce que j'ai très peu de culture de sorte que je ne connais pas bien le vocabulaire actuel des philosophes, l'autre parce que je crois qu'il est très important pour un auteur qui parle de choses religieuses, de choses spirituelles, de fixer au début de son travail le sens des mots qu'il emploie et, ce qui est plus difficile, de continuer à observer ce sens pendant tout son travail.

a) Ma vie

Je suppose que j'aie vécu suffisamment pour que je puisse parler de ma vie. Quand je pense à ma vie, je vois bien les événements qui me sont arrivés du dehors, un fatras qui ne dépend pas du tout de moi. Je suis né au XX^{ème} siècle, j'ai déjà connu deux guerres et beaucoup de difficultés qui viennent du dehors. Il y a aussi mon évolution intérieure dont je ne suis pas maître non plus : mes humeurs selon l'esprit du 18^{ème} siècle, ma digestion, mon hérédité... Tout cela, une extraordinaire pagaïe. Tout cela, un homme intelligent qui aurait la double vue d'un ange gardien pourrait me le préciser objectivement, me dire aussi bien que moi ce qui m'est arrivé extérieurement et intérieurement.

b) Mon existence

Supposons que cet homme ait acquis cette sagesse intérieure à un degré suffisant pour pouvoir réfléchir sur ce qui lui est arrivé, non pas en le regardant du dehors, mais en le regardant comme étant lui-même celui qui a vécu ces événements extérieurs ou intérieurs : c'est lui qui les a vécus. Immédiatement la physionomie des choses change. A la place de l'extrême pagaie, il voit petit à petit se constituer en lui une unité. Il y a une réalité intérieure qui fait que, sous les formes les plus différentes, le même fil conducteur l'a conduit à réagir, à prendre l'initiative toujours dans une direction bien fixe, bien déterminée. Petit à petit se constitue, se développe en lui le sens de l'unité. Il sent qu'une certaine manière de prendre les choses, de les comprendre, a consistance, que ce n'est plus du tout la conséquence des événements, des contingences extérieures, mais que c'est parce que c'est lui qui les vit et qu'un autre les vivrait d'une autre manière. Mais lui, il les vit ainsi parce que c'est lui. Il prend conscience d'une réalité interne à lui-même qui se crée à partir des contingences mais qui transcende ces contingences par l'unité, la consistance et la durée qui se manifestent en elles. C'est ce que j'appelle «l'existence».

Mon existence s'élabore à partir de ma vie grâce à mon activité spirituelle et la sagesse dont je vous parlais tout à l'heure. C'est la conséquence de cette existence beaucoup plus que la conséquence de la connaissance précise des événements extérieurs ou des états intérieurs que j'ai pu avoir et qui ne serait simplement qu'une nomenclature, un ensemble de connaissances, un dictionnaire, une encyclopédie et non pas une sagesse. C'est toute la différence qu'il y a entre une bibliothèque et un cerveau pensant.

Je pense que lorsque la sagesse est arrivée chez un homme à une suffisante réalité pour faire découvrir l'existence à travers les contingences de la vie, cette unité, cette consistance, cette durée, qui sont si différentes de tout ce qui se passe autour de lui, qui sont contredites en particulier par les savants qui restent sur le plan des phénomènes, alors que nous sommes au plan de «ce que je suis», pour ne pas dire «l'être», c'est un absolu dont il n'est pas maître. Là encore, nous touchons la foi en soi, nous sommes à l'endroit où il faut faire le pas pour accepter cette unité qui me constitue.

C'est tellement vrai que lorsqu'on arrive à cette sagesse pour pouvoir être suffisamment perspicace, non seulement on comprend mieux le passé, mais cela donne au présent une signification beaucoup plus riche que celle qui pourrait simplement arriver en partant des événements contemporains. Cela donne une vision de l'avenir, non pas une vision précise des événements à venir, mais de la manière dont nous réagirons vis-à-vis de ces événements extérieurs ou intérieurs. Au fond, c'est ce que dit un proverbe qu'utilisent nos paysans sans en voir la profondeur : Bon sang ne saurait mentir ! Quand une vie est constituée progressivement dans son unité à partir du passé, c'est un garant pour l'avenir. Dans une certaine mesure, ceci n'est que la confirmation populaire, mais pleine de sagesse, de la réalité que nous devons chacun découvrir en nous-mêmes pour la faire nôtre.

Nous sommes tous des solitaires

Avec la découverte de la foi en soi, il y a une découverte simultanée, extrêmement importante, celle de la solitude fondamentale dans laquelle chacun se trouve. Car toutes les activités intérieures dont je viens de parler sont essentiellement personnelles, elles supposent une initiative personnelle de notre part, que nul ne peut nous dispenser de faire, que l'on peut peut-être éveiller, mais que l'on ne peut pas susciter. Avec la foi en soi, la prise de conscience essentielle est celle de la solitude. Nous sommes tous des solitaires.

Dans mon vocabulaire, je distingue nettement solitude et isolement. Nous ne sommes pas des isolés mais nous sommes des solitaires. Et plus nous sommes ensemble, et ensemble en profondeur, plus nous découvrons notre solitude. Un des exemples les plus nets, la découverte de la solitude fondamentale, c'est-à-dire dans sa nudité la plus totale, se fait tout particulièrement dans le domaine de l'amour parce que, pour s'approcher quand on est suffisamment proche de l'autre, c'est à ce moment-là qu'on s'aperçoit qu'on est extrêmement loin de lui. La solitude ne se laisse pas violer. On peut violer la proximité, on ne viole pas la solitude et, si jamais on la violait, on détruirait l'autre.

Donc à la foi en soi il faut adjoindre la découverte, et plus que l'acceptation, l'épousaille de la solitude. Il faut aimer sa solitude. C'est une promotion capitale du point de vue spirituel.

Foi en soi et carence d'être

Autre aspect de la question. Cet absolu qui est en moi, qui est de moi mais qui n'est pas à moi, je ne peux pas l'atteindre, il y a une impossibilité pour moi de me l'approprier. Je dois désirer l'être et je ne peux pas l'être. Si je ne désire pas l'être, je me renonce, je me perds en le perdant. Il y a donc à la fois en moi cette nécessité interne de désirer cet absolu et cette impuissance radicale à l'atteindre. «Foi en soi» et «carence d'être» sont les deux faces d'une même pièce.

Carence qui n'est pas une carence technique ni une impossibilité qui vient du dehors par je ne sais quelle puissance extrinsèque, comme un dieu qui ne voudrait pas que... C'est en dedans de moi. Je

suis pour cet absolu sans être capable d'atteindre cet absolu. Je dois le désirer et, dans la mesure où je le désire, je découvre le fossé qui sépare ce que je suis de ce que je devrais être pour véritablement l'être et que je dois désirer être pour pouvoir être comme je veux être en ce moment. Autrement dit, nous sommes en puissance d'être et c'est notre manière d'être absolu.

L'unicité

Nous sommes des êtres uniques à ce niveau puisqu'en définitive tout ce que nous sommes, nous le sommes par le chemin essentiellement personnel et incommunicable. L'homme, c'est une définition de mathématicien, n'est pas numérable. Autrement dit, ce qui fait en l'homme ce qu'est l'homme n'est pas numérable. Ce dont les sciences humaines s'occupent, c'est précisément ce qui n'est pas homme dans les hommes.

Le besoin essentiel de communauté

Solitude fondamentale et cependant nous avons besoin les uns des autres pour être. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas nous imiter. Nous ne pouvons pas nous enseigner car les mots qui sont utilisés par les enseignants ne sont pas capables de nous apporter l'aide supplémentaire qui nous est nécessaire pour être. Les seuls mots qui peuvent véritablement nous aider, ce sont les mots chargés de présence. C'est toute la différence entre un mot et une parole. Il y a beaucoup de paroles qui ne sont que des mots, mais lorsqu'un mot est chargé d'une présence, c'est-à-dire lorsque, par une certaine consécration, celui qui parle consacre de sa présence le mot qu'il emploie, si l'autre reçoit cette parole au niveau où elle est consacrée, il communique par conséquent et cela lui apporte une lumière qui le nourrit. On communique à la parole de l'autre quand l'autre l'a consacrée de sa présence.

Cela ne se fait pas n'importe quand ni n'importe comment. Cela suppose une certaine conaturalité pratique. J'insiste, dans mon livre, sur cette question qui est absolument capitale parce que, à mon avis, c'est la naissance de la foi, de la foi en soi en particulier. C'est la bonne fée qui est là pour l'enfantement de la foi en soi. Le dernier mot est toujours à celui qui doit le prononcer, c'est-à-dire à celui qui en est directement responsable. C'est ce que j'appelle «filiation et paternité spirituelles».

Filiation et paternité spirituelles

Il faut souhaiter que tout homme rencontre un jour un autre homme qui se révèle à lui par cette consécration de la parole et qu'il reçoive de lui cette communion. Je vais vous lire une page où je décris cette communion entre deux êtres où l'un, par sa parole, révèle à l'autre ce qu'il est.

«Le plus ancien se reconnaît dans son cadet. Il est confirmé dans sa voie par cette rencontre qui lui fait revivre son passé avec une intelligence renouvelée. Sans qu'il (le cadet) le sache encore clairement, une grande espérance naît en lui. Il se lève à l'appel d'un avenir obscurément désiré et que, de toute manière, il n'aurait pas conçu possible. Il s'éveille à lui-même, il entre dans la liberté. Et chacun, en parlant à l'autre, se parle aussi à lui-même mais en des termes qui ne lui seraient pas venus dans toute autre circonstance» (p. 216).

Solitude et communion

Plus la solitude fondamentale est perçue, plus la communion entre les êtres est possible. Il n'y a pas un mot ici-bas plus blasphémé actuellement que la notion de «communion» et de «communauté». nous ne faisons qu'en parler, comme jadis nos ancêtres parlaient du paradis perdu. Il n'a pas été perdu, celui-là, mais il n'a pas encore été atteint, sauf dans des cas exceptionnels. Nous aspirons à la communauté et nous faisons tout ce qu'il faut pour rester une «collectivité», c'est-à-dire que nous parlons plus que nous ne pensons et nos paroles sont des paroles vaines à la place des paroles arrachées. La communauté, la vraie, ne peut se faire qu'entre des solitaires et les solitaires ont besoin de cette communauté pour être totalement.

En attente et en recherche

Si vous acceptez tout ce que je viens de vous dire, la prise de conscience de la foi en soi, de la carence d'être, le besoin essentiel de communauté pour se développer... se développent en nous petit à petit des choses capitales : l'attente et la recherche, les moteurs du cheminement. On ne cherche pas lorsqu'on est au but, on ne marche pas quand on n'a pas encore commencé à marcher (situations symétriques et identiques). On marche quand on cherche et quand on attend.

C'est ce qui a permis à Jésus de naître. L'attente et la recherche, avec tout ce que cela implique de contingent et que les siècles futurs arriveront à dégager pour conserver ce qu'il y avait essentiellement d'attente et de recherche dans le peuple juif. Mais nous autres, pour pouvoir progresser du point de vue spirituel, il nous faut être en attente et en recherche.

Cette attente et cette recherche sont d'autant plus nécessaires que le fossé qui sépare ce que l'on devrait être de ce que l'on est, de ce que l'on voudrait être et qu'il faut vouloir être pour être, à la manière dont on peut l'être actuellement, se fait considérable. Plus on est grand du point de vue humain, plus ce fossé grandit parce que plus on est conscient, plus on prend conscience de sa solitude. Alors cette attente et cette recherche deviennent de plus en plus nécessaires et plus on entre dans cette profondeur, plus on a besoin de résister à l'extérieur pour pouvoir tenir le fil conducteur de sa vie, qui est de plus en plus intime, plus on est attente et recherche. On s'aperçoit alors que la communion est indispensable et que cette communion est rare parce que rares sont les êtres capables de communion.

Jésus

A la fin du tome I, celui (c'est ce qui fait son absolu) qui est attendu et recherché sans qu'on sache son nom et qui est capable de cette communion, c'est-à-dire de nous dire des paroles qui sont tellement de lui qu'elles peuvent être de nous, c'est Jésus.

Nous allons vers des situations telles (c'est une caractéristique de notre époque) que les hommes un peu vigoureux, qui ne sont pas simplement vécus, qui ne sont pas simplement des feuilles mortes sous le vent sociologique ou sous le vent technique ou scientifique, aient besoin d'attente et de recherche pour d'autres choses que celles-là pour lesquelles ils ne sont pas faits, où ils se sentent reniés dans leur profondeur. Une telle attente et une telle recherche qui leur permettront, s'ils rencontrent quelque disciple de Jésus, de devenir eux-mêmes disciples.

«En vérité, Jésus de Nazareth est plus encore devant, dans l'avenir, que derrière, dans le passé. Par la foi que ces disciples ont en leur maître, ils sont capables de s'approcher intimement de lui malgré les différences considérables que leur situation présente nécessairement avec la sienne» (p. 282).

«Plus on découvre Jésus en se découvrant soi-même et en se livrant à sa propre mission, plus on comprend la nécessité de son avènement et plus aussi on entrevoit la profondeur du mystère qui joint l'homme à Dieu» (p. 283).

Réponse de Légaut à un article sur IPAC (manquent les pages 1 et 2)

Archives Ehrhard

...défiance irrémédiable, des termes comme «fils de Dieu» (p. 97 à 99), «la divinité de Jésus» (p. 104 à 106) ? Ce que j'explique d'une autre manière dans les pages 70 à 73. Je vous suis cependant reconnaissant de ne m'avoir pas accusé de faire de Jésus un Socrate chrétien et de tomber dans l'Arianisme. Tout votre article se refuse à utiliser des mots aussi gros. Certes, si le cheminement spirituel que je décris, passant par l'humanité de Jésus pour atteindre dans l'adoration l'Absolu en lui, s'arrête avant d'avoir atteint le but, il conduit au mieux à l'arianisme de jadis. Mais ne croyez-vous pas que, si l'adhésion à la christologie la plus orthodoxe ne porte pas le chrétien à comprendre Jésus dans l'intime et ainsi à le vénérer dans son humanité, elle aussi le conduira pratiquement à un déisme fort semblable à celui des autres religions, seulement teinté d'une affectivité encore plus anthropomorphe ?

Sans le dire de façon directe, vous me reprochez de n'avoir pas parlé explicitement du St Esprit, «Celui par qui Jésus demeure parmi nous jusqu'à la consommation des siècles» (5e alinéa, 22e ligne). Certes vous reconnaissez que je parle souvent de «l'esprit de Jésus» et de votre côté vous ne mettez pas en doute que Jésus demeure en nous, que c'est son esprit, l'esprit de Dieu, qui nous appelle à être siens. D'ailleurs vous mettez la phrase précédente sous la forme interrogative, sans doute par courtoisie mais aussi parce que vous sentez bien, quoique vous ne voulez pas en être certain, qu'il y a là surtout une question de présentation. Cette présentation ne vous est pas familière car elle va, de toute évidence, contre les habitudes de la théologie classique. Elle est cependant la conséquence d'une question importante de méthode. Si vraiment Jésus est la voie qui conduit à Dieu, c'est par l'intelligence de l'esprit de Jésus, quand il a vécu parmi les hommes, et par la reconnaissance du ferment qu'il est désormais parmi eux qu'on peut atteindre de façon concrète l'esprit de Dieu. Est-il préférable de parler du but sans dire le chemin ou au contraire de décrire le chemin qui conduit au but, sachant que, si le chemin est bien parcouru, il saura, en temps voulu et certes cela ne lui est pas possible au départ, montrer le but sans crainte d'illusion intellectuelle ou sentimentale ? Dans la même ligne de réflexion, votre phrase «on postule également une nécessaire retombée de l'élan vital qui permet d'interpréter l'histoire de l'Église comme une dégradation de la foi des apôtres» (4e alinéa, 4e ligne) exprime-t-elle tous les aspects de la pensée que je développe dans les pages 84 et 85 où, sans

nommer le St Esprit, je dis quel puissant ferment est l'intelligence spirituelle au souvenir actif de Jésus cette opération visible de sa présence en nous ?

Vous auriez pu me reprocher aussi de ne pas parler de la grâce dans mon livre. Ce n'est pas non plus parce que je nie l'action proprement surnaturelle. Je me suis refusé volontairement à utiliser ces deux termes (grâce et St Esprit) parce que je me suis proposé de décrire un chemin qui donne à celui qui le parcourt réellement d'atteindre ou du moins de toucher, par ce que est le plus authentique en lui-même, la réalité fondamentale dont ces termes sont seulement les étiquettes. D'ordinaire, on décrit d'abord le but, ceci d'une manière nécessairement intellectuelle et abstraite, pour inviter à l'atteindre d'une façon objective et concrète. Le danger n'est pas petit de confondre ce qu'on connaît avec ce qu'on vit. L'expérience le montre. Ce danger est d'autant plus grand que le chemin à prendre, au début du moins, est moins éclairé par le but à atteindre que par la prise de conscience du point de départ dont la description du but ne parle pas, dont elle distrairait plutôt. Ces deux manières de traiter de la vie spirituelle sont proprement opposées, même si elles veulent servir le même projet. Si mon livre n'est pas compris, dans les chapitres qui en traitent, comme étant la description d'un tel cheminement spirituel grâce à un approfondissement humain suffisant, doublé d'une réponse fidèle à l'appel, il ne peut être jugé que relevant d'une bien médiocre théologie, théologie presque agnostique qui se borne à affirmer que l'ignorance acquise est plus précieuse que la connaissance pour s'approcher des sommets de la vie spirituelle qui illuminent le chemin du croyant sous la lumière de la foi.

Ceci m'amène à expliciter d'autres raisons profondes qui ont pu vous conduire à formuler des critiques importantes dans votre article. Je pense que nous sommes convaincus l'un et l'autre de la priorité de la foi sur la doctrine. La doctrine couronne la foi, elle ne la fonde pas. La croyance qui est due seulement à l'évidence de la doctrine ou même seulement à l'autorité de celui qui l'enseigne, n'est pas la foi, quoiqu'elle puisse servir de chemin quand elle est secrètement sous-tendue par une aspiration confuse vers la foi. Mais ceci posé, nous nous distinguons profondément car pour vous la doctrine est attachée de façon intime à la foi, comme la peau à la chair, de sorte que vous accepteriez difficilement et non sans réserves si réticentes qu'elles la rendent illusoire, la possibilité d'une pluralité de doctrines coexistant avec une véritable unité de la foi. Aussi la «philosophia perennis» accepte à contrecœur des sœurs qui ne lui ressemblent pas comme des jumelles. Je suis au contraire très sensible à la relativité de la doctrine, la sentant extrêmement dépendante des conditions de sa naissance, de sa croissance, et de son expansion sociale. Pour moi, la vitalité médiocre du christianisme depuis de nombreux siècles se manifeste non seulement par la réticence de l'Autorité vis-à-vis d'une telle pluralité mais aussi par l'impuissance des chrétiens à créer des doctrines qui puissent conduire à la foi à partir des civilisations que l'Église doit évangéliser.

J'insisterai encore sur un autre aspect des options fondamentales qui nous séparent. Vous confondez volontiers subjectivité et intériorité, assignant à celle-ci tout ce que celle-là, qui dépend de la chair et du sang, présente d'aléatoire. Vous refusez de penser que l'intériorité puisse conduire à l'ontologie, même si elle est le fruit de l'approfondissement humain acquis à force de recherches patientes et tenaces à la lumière d'une vie recueillie et vraiment engagée, même si elle a conduit à une intelligence vécue de l'humanité de Jésus grâce à la foi et à la fidélité. Vous affirmez que seule la raison froide et raisonnante peut atteindre le niveau de l'ontologique. D'où la séparation radicale entre théologie et vie spirituelle. D'où les suspicions sans appel vis-à-vis de l'expérience religieuse quel qu'en soit l'enracinement dans une vie authentique. D'où le primat de l'enseignement sur le témoignage... Certes, je force les oppositions mais c'est pour mieux me faire comprendre.

Il y a entre nous des distances infranchissables qui n'existent pas entre vous et de grands auteurs comme Congar, Bouyer, Maritain. Ceux-ci sont de votre famille d'esprit. Ils ont eu la même formation philosophique et théologique que vous tandis que moi, je n'en ai guère. Il faut reconnaître ces distances qui ne sont pas seulement entre vous et moi. Il faut les accepter comme des conséquences de la solitude de base où chacun doit se constituer dans l'être. Seule la foi peut franchir ces distances sans les abroger, aussi bien la foi en l'autre qui est bien plus que la confiance, est-elle une condition essentielle pour que puisse naître la seule unité entre les hommes qui ne soit pas aliénante. Mais cette foi, parce qu'elle est nue ne facilite pas une réelle compréhension de l'autre, il faut l'avouer, même si elle permet entre les êtres une véritable charité.

Veillez croire, mon Père, à mes sentiments respectueux et chrétiens.

Plusieurs fois déjà, nous vous avons parlé longuement de Marcel Légaut, ce professeur qui abandonna sa chaire d'Université dans les années 40 pour se faire berger dans la Drôme. Après trente ans de silence et de retraite, Marcel Légaut a publié une série d'articles et de livres sur l'homme, sur la foi et sur ce qu'on nomme habituellement la crise de l'Église. Il l'a fait à sa manière, qui est celle d'un chrétien comme tout le monde. Si l'on peut dire... Car Légaut a beaucoup réfléchi, beaucoup médité. Il est comme l'une des consciences spirituelles de ce temps.

A la suite d'une conférence faite à Liège ces derniers mois, Marcel Légaut nous a adressé un nouveau texte. Nous en commençons la publication ce mois-ci et nous la poursuivrons le mois prochain. Comme à son habitude, Marcel Légaut va au fond des choses. «Catholique dès le commencement de ma vie, nous écrit-il, je le resterai jusqu'à la fin, quoi qu'il doive m'en coûter. Cela me donne le droit de parler de l'avenir de l'Église. Comme un homme qui l'aime pour tout ce qu'il lui doit». Et il ajoute : «Je suis convaincu, d'autre part, que si l'Église disparaissait, très vite le nom même de Jésus serait oublié et ne serait plus connu que des historiens. Ce serait pour le monde l'échec fondamental et décisif». Raison de plus pour analyser de plus près la situation que nous vivons. Ce n'est pas la première situation de crise. Légaut la rapproche de celle qu'ont connue les disciples et les premiers chrétiens quand ils se sont aperçus que le retour de leur maître tarderait plus qu'ils n'avaient pensé. Alors tout changea pour eux. Comme beaucoup de choses changent pour nous. «Nous subissons, dit Légaut une lente imprégnation de l'athéisme qui fait que spontanément nous sommes athées, même quand nous affirmons très hautement que nous croyons en Dieu... Il fallait, dans les premiers temps, être courageux, presque héroïque pour rester chrétien, a fortiori pour le devenir. De nos jours, il faut avoir du caractère et ne pas se conformer à ce qui se fait autour de soi».

Ces remarques sont certainement la meilleure introduction aux articles dont nous commençons la publication. Ce ne sont pas des articles de facilité. Mais il nous a semblé important de les publier. Car nous avons besoin d'acquérir une véritable intelligence des situations présentes si nous voulons inventer l'avenir. Et plus encore correspondre à ce que l'Esprit nous demande. Cet Esprit de Pentecôte qui ne cesse tous les jours de recréer l'Église.

I - C'est l'heure des communautés spirituelles

Croire en l'Église, ce n'est pas assurer que l'Église ne doit pas changer et ne changera pas; c'est au contraire affirmer que, quelles que soient les formes que la fidélité lui fera prendre et qu'elle doit inventer sous l'inspiration de Dieu, elle conservera l'essentiel de ce qu'elle a reçu de son Maître. L'Église de chrétienté n'a pas été assez ambitieuse au point de vue spirituel. Elle a voulu civiliser les hommes, leur donner une morale, leur imposer une doctrine, faire d'eux un peuple de Dieu plutôt que des hommes de Dieu. Elle ne s'est guère souciée que chacun se développe, se personnalise et devienne un être conscient dans la liberté. Ainsi jusqu'à une époque récente, la liberté de conscience a paru à l'Église une aberration de l'individualisme et de l'orgueil. L'important était que les chrétiens soient disciplinés tant sur le plan intellectuel qu'au niveau des mœurs et de la pratique religieuse. Convenablement gouvernés par elle, grâce aux pouvoirs qu'elle a reçus de Dieu - ce qui assurait la justesse des mesures prises - que fallait-il de plus aux hommes, lui semblait-il, pour réussir leur destinée terrestre ? Ainsi est né un peuple de Dieu unifié par la recherche d'une uniformité conçue a priori et systématiquement imposée, non un peuple de croyants atteignant à l'unité vivante et organique par leur fidélité à l'esprit de Jésus.

L'Église de chrétienté est condamnée à disparaître parce qu'elle n'est pas assez de l'esprit de celui qui a eu l'audace de prêcher les béatitudes aux pauvres tant il croyait à la grandeur potentielle de l'homme. L'Église, pour vivre et non pas seulement pour survivre, devra croire davantage qu'hier à la valeur profondément humaine des béatitudes et au lieu de les réduire à un privilège d'hommes exceptionnels appelés spécialement par Dieu, il lui faudra en faire le cadre sobre mais exigeant où chaque chrétien doit chercher et trouver la réalisation concrète de sa fidélité.

Une simple mise à jour n'y suffira pas

L'Église devra s'efforcer d'apporter à chacun des siens ce qu'il lui faut, à lui personnellement, pour qu'il devienne plus humain, plus intériorisé et par suite plus spirituel, et ainsi disciple véritable du Maître. A l'Église d'enseignement et de gouvernement qui suffisait pour faire une chrétienté doit succéder une Église attentive à l'avènement spirituel de ses membres afin qu'ils deviennent totalement eux-mêmes par et dans la foi; une Église pour laquelle, les préoccupations politiques et sociales, fort légitimes en soi, restent cependant secondes. Une telle transformation n'est pas un simple

«aggiornamento». Elle ne se fera pas du jour au lendemain. Elle exige, au niveau même de l'Église, une mutation dont on ne peut surestimer la dimension. Elle exige aussi, au niveau des chrétiens, une conversion dont jusqu'à présent ils n'ont jamais eu véritablement l'idée.

La mutation de l'Église ne se fera pas si les chrétiens ne se convertissent pas. D'autre part, si l'Église, grâce à sa mutation, n'appelle pas à cette conversion, ne l'aide pas, les chrétiens dans leur ensemble ne changeront pas leur manière d'être vis-à-vis de l'Église et pèseront sur elle jusqu'à la paralyser. Seuls quelques-uns d'entre eux, les plus vivants, se convertiront ; ils ne seront pas assez nombreux pour aider à changer l'Église, pour aider à la rendre fidèle à sa mission.

L'Église doit enseigner les béatitudes et non la loi

Devant la crise de l'Église, beaucoup de chrétiens plus politiques que spirituels pensent que, pour y remédier il faut changer dès maintenant les structures en les adaptant à la mentalité moderne. L'Église aura peut-être plus tard la possibilité et le devoir de le faire, mais pour le moment, elle est trop désemparée, trop divisée, trop faible spirituellement; elle ne pourrait envisager et réaliser que quelques modifications. Le but à atteindre est de donner à l'Église les moyens de former humainement ses membres, de les spiritualiser, d'en faire des disciples en s'adaptant aussi exactement que possible à ce qu'ils sont, à ce qu'ils peuvent devenir. Pour s'efforcer vers ce projet capital qu'exige sa mission, l'Église a besoin d'une organisation extrêmement souple, toute tournée vers l'éveil et la croissance de la foi et non seulement vers l'enseignement des croyances. Elle doit infuser l'esprit des béatitudes et non seulement dicter la loi.

Pour réussir cette mutations, il convient de décentraliser le gouvernement de l'Église. Actuellement, tout se voit à partir de Rome et se décrète à Rome pour les cinq parties du monde, quoique les situations des Églises locales soient très dissemblables et demandent des manières d'être très différentes. C'est sur place que l'on peut vraiment comprendre les situations et que l'on est capable de prendre les décisions appropriées. Une décentralisation considérable de l'Église est nécessaire. Elle va strictement en sens contraire de ce qui a été pratiqué depuis que les moyens de communication se sont perfectionnés et ont rendu possible la centralisation des organes de décision. Cette centralisation de l'Église s'est développée parallèlement à celle des États. Elle présente déjà des inconvénients graves au niveau de l'organisation matérielle et de la formation humaine et civique qui relèvent de ces derniers. Quand il s'agit de l'initiation à l'intériorité et de l'éducation de la foi, la centralisation systématique devient un obstacle décisif.

Cette décentralisation ne va pas contre la primauté du Pape. Elle se rapproche de ce qui existait aux origines. La centralisation telle qu'elle se pratique aujourd'hui n'était pas possible, ni même pensable, lorsque Pierre, ou ses successeurs immédiats, était à Rome et qu'il fallait six mois à un messenger pour aller de Jérusalem à Rome et six autres mois pour le retour, en supposant que tout se passe bien.

Ce qui est bon dans une Église ne l'est pas forcément pour l'autre

Quand il faut un an pour envoyer une lettre et recevoir la réponse, la nécessité de prendre des décisions ne peut pas supporter de tels délais dans la plupart des situations. Cependant une certaine prééminence de Pierre n'en était pas moins reconnue. D'ailleurs dans les tout premiers temps, cette primauté fut conçue de façon fraternelle et collégiale, comme le montre un certain passage des Actes des apôtres relatant une mission d'évangélisation où furent envoyés Pierre et Jean par les apôtres réunis à Jérusalem.

Vatican II a rendu un immense service à l'Église en insistant sur la collégialité des évêques. Cette collégialité est une reprise de ce qui se faisait au départ et qui avait peu à peu disparu. Elle aidera un pouvoir - qui d'ailleurs serait encore trop centralisé si on en restait là - à mieux connaître les situations locales et à mieux y correspondre. La collégialité est une étape encore insuffisante pour réaliser la décentralisation nécessaire à la mise en place des mesures particulières qui seules peuvent permettre aux Églises locales de remplir leur mission. Ce qui est indispensable à l'Église de France n'est pas forcément utile à l'Église d'Italie. Ce qu'il faut maintenir à tout prix dans l'Église de Pologne n'est pas forcément ce qu'il faut conserver dans l'Église de Belgique. Tant que l'Église ne s'attachera pas à résoudre par des solutions adaptées aux situations, les problèmes particuliers et cependant d'importance capitale qui se posent dans les Églises locales, elle ne sera pas en mesure de remplir correctement sa mission et sera condamnée à la recherche chimérique d'une unification politique désormais impossible ; unification, malgré les apparences, étrangère à l'unité spirituelle.

Cela suppose un partage du pouvoir comme l'a entrevu d'ailleurs Vatican II. Dans l'Église, comme dans toute organisation hiérarchisée, il est nécessaire que chaque supérieur intermédiaire, c'est-à-dire soumis aussi à une autorité plus élevée, ait des pouvoirs de décision à la dimension de ses responsabilités.

Les premiers apôtres ne pourraient pas être évêques aujourd'hui

Aujourd'hui l'évêque n'a pas dans son diocèse le rôle qu'il y tenait jadis. Successeur des apôtres,

quel est celui qui est vraiment apôtre dans son diocèse ? Aurait-il la vigueur rayonnante des premiers disciples, il ne dispose plus des moyens nécessaires pour exercer un véritable apostolat car il n'a plus les pouvoirs qui lui seraient nécessaires, surtout dans les conditions difficiles de ce temps où il ne suffit pas de conserver mais où il faut créer. Prendrait-il les initiatives qui s'imposent de façon urgente dans son diocèse, qu'il soulèverait des censures de la part de l'autorité supérieure et une vague de protestations de la part de ses confrères, qu'il serait accusé d'atteintes à la discipline, à l'unité et, comme tout se tient, de déviation doctrinale ! En vérité cette autonomie de l'évêque si nécessaire ne conduit pas à l'anarchie comme certains semblent le craindre. Il faut l'affirmer, si l'on croit autrement que d'une façon théorique à l'action de Dieu auprès de ceux qui ont autorité dans l'Église, si l'on n'enferme pas l'action de Dieu dans les règles générales et immuables d'un droit canon. Certes, cette autonomie exige beaucoup spirituellement de ceux qui ont la charge de l'autorité religieuse dans leur pays. Qui croirait qu'il suffit aujourd'hui d'être de bonne famille et un administrateur correct pour devenir, par la grâce de l'ordination, un évêque capable d'être apôtre comme cela s'impose dans les conditions actuelles ?

Si l'on veut passer d'une Église de chrétienté à l'Église de témoignage, il faut que les diocèses soient de dimensions convenables pour rendre possible l'action apostolique de l'évêque. En France, les diocèses viennent du Concordat conclu par Rome avec Napoléon au début du siècle dernier. En ces temps-là, l'Église identifiait sa mission avec l'action de gouverner. Il était naturel qu'elle décalque son organisation gouvernementale sur celle de l'État. Nos diocèses, à quelques exceptions près, coïncident avec les départements qui étaient alors d'une étendue convenable pour l'administration, mais qui déjà à cette époque étaient trop vastes pour rendre possible une véritable action spirituelle. Que dire maintenant avec l'augmentation et les mouvements de la population ? Nous avions jadis beaucoup plus de diocèses, comme cela se trouve encore en Italie qui n'a pas connu une révolution semblable à celle de la France. Il est absolument nécessaire que le diocèse puisse être visité et connu à fond par son évêque ; que celui-ci non seulement puisse avoir avec ses prêtres des relations spirituelles réelles - ce qui exige que ces derniers ne soient pas trop nombreux - mais encore qu'il soit en mesure de rencontrer longuement beaucoup de ses diocésains.

De la crédulité de la croyance et de la croyance à la foi

Mais il est une autre mesure sans laquelle les précédentes seraient inefficaces pour hausser l'Église au niveau de sa mission dans le monde moderne. L'Église doit se donner les moyens de former, autant que cela est possible, chacun de ses membres, en correspondant aux besoins, aux possibilités qu'il présente, en s'adaptant aux cadences du cheminement personnel qui lui est propre de façon à le faire passer de la crédulité à la croyance et de la croyance à la foi dans son essentielle originalité. A cette condition seulement, l'Église aura la possibilité de remplir sa mission auprès de ses membres et, par leur intermédiaire, auprès du monde. Un tel apostolat ne peut pas se faire dans des assemblées où les participants sont nombreux et seulement de passage, mais dans des groupes, de faible effectif, stables autant que possible, se réunissant régulièrement et assez souvent, où chacun des membres connaît les autres et a avec eux des relations humaines et même fraternelles.

Ces cellules formées de quelques chrétiens, s'assemblant au nom de Jésus comme les disciples de jadis et recevant la formation spirituelle adaptée à ce qu'ils sont personnellement, formeront le tissu de l'Église de demain. La naissance de ces cellules, leur permanence et leur croissance demanderont de la part de chacun des initiatives vigoureuses et des persévérances résolues. Elles exigeront aussi une véritable renaissance de la vie spirituelle que d'ailleurs ces groupes aideront à promouvoir par leurs activités communautaires ; renaissance toute informée par les conditions nouvelles de la vie, mais aussi par une meilleure intelligence de ce qui s'est passé il y a vingt siècles, quand Jésus vivait avec les siens au milieu d'Israël.

Bien mieux que les paroisses actuelles, ces petites cellules, partout multipliées, stablement enracinées dans leur milieu, permettront à l'Église d'être vraiment présente dans le monde, c'est-à-dire présente à tout homme à l'heure où il se pose les questions fondamentales, décisives pour sa destinée. A ces moments-là, souvent rares et éphémères dans une vie, tout homme doit pouvoir rencontrer une petite communauté de frères qui, si elle ne lui donne pas les réponses, au moins l'aide à entrer dans le climat permettant de les chercher convenablement et d'en recevoir le bienfait. Seules les questions sans réponse parce qu'elles n'en tolèrent aucune par leur nature, peuvent hausser l'homme à sa véritable taille s'il les accueille. Elles le portent au-delà des connaissances dont il est le maître, mais aussi la victime, si celles-ci le distraient de la recherche spirituelle dont il est lui-même l'objet et dont l'activité le constitue pour une large part dans sa grandeur.

II - Quels chrétiens, quels prêtres, quels évêques

Le mois dernier, nous avons publié un premier article de Marcel Légaut sous le titre, « C'est l'heure des communautés spirituelles ». Dans ce numéro, Marcel Légaut poursuit et conclut la réflexion.

Quiconque cherche à comprendre les questions posées aujourd'hui à l'Église trouvera dans ces pages de quoi nourrir sa recherche.

Toute transformation véritable de l'Église exige la conversion des chrétiens.

Quand ceux-ci parlent de conversion, ils en restent ordinairement à la seule conversion des mœurs. Certes, celle-ci est nécessaire mais elle est cependant insuffisante pour donner accès à des réalités humaines et chrétiennes qui demandent beaucoup plus de sens spirituel et de volonté.

Combien auraient la foi s'ils n'étaient pas nés dans une famille chrétienne ?

Si les croyants ne deviennent pas des spirituels, ils ne peuvent pas être des ouvriers utiles à l'Église, ils ne sauraient être pour elle que des poids morts qui, par fidélité mal comprise, accumulent des obstacles sur son chemin.

Les chrétiens ont à découvrir ce que c'est que croire vraiment. L'acte de foi ne peut être atteint qu'à long terme grâce à une intériorité progressivement acquise et une fidélité sans faille. Croire, ce n'est pas seulement hériter de la religion de sa famille, respecter les coutumes de son pays, conserver ce qui vient du passé.

Combien de chrétiens attentifs jusqu'au scrupule quand il s'agit de la moralité et de la pratique religieuse, de l'exactitude et de l'orthodoxie de leur «profession de foi», ne se sont jamais interrogés sur la qualité de leur foi ! Combien pourraient affirmer en toute lucidité et droiture qu'ils seraient chrétiens même s'ils n'étaient pas nés dans une famille chrétienne ? Tant ils y auraient été acculés par les questions posées par la condition humaine et, plus précisément, par leur propre histoire d'homme. Acculés aussi par leurs propres progrès dans l'intériorité qui les auraient conduits à découvrir leur éminente dignité. Et leur impuissance radicale à vraiment y correspondre.

Quand l'homme ne connaît pas une attente enracinée dans les profondeurs, une recherche qui s'insère dans toute la vie, un cheminement intime où se concentre l'effort de tout l'être, il peut avoir des convictions, des croyances. Il n'est pas croyant de foi en plénitude car il n'est pas capable d'être totalement dans ce qu'il affirme et fait, malgré ce qu'il peut penser. Il possède des croyances mais elles le possèdent aussi. Elles sont pour lui le rocher sur lequel il s'appuie mais non le ferment de son humanité et l'appel de Dieu

Il est solide de leur solidité. Mais aussi immobile et paralysé par leur système massif, immuable à force d'être sacralisé. Sa «foi» ne le fait pas être. Elle n'est pas pour lui l'origine d'une vie toujours nouvelle mais seulement le soutien de la régularité. Elle n'est pas la source d'eau vive dont il est parlé dans les Écritures, celle qui abreuve sans éteindre la soif. Finalement ce chrétien peut être une cuirasse et un bouclier pour l'Église. Mais il l'appesantit de toute sa lourdeur. Il l'empêche d'avancer en lui faisant croire qu'elle peut s'en dispenser. Il n'est pas le précurseur ni la lumière qui ouvre sur le chemin que l'Église aura à prendre et où il devrait la devancer.

Si l'on veut dire en vérité «Jésus est Fils de Dieu»

Les chrétiens ont à croire en Jésus autrement que comme des adeptes d'une «religion chrétienne semblable à toute autre religion, mises à part la doctrine et la discipline. Quand les premiers disciples crurent en Jésus, ce fut à cause de ce qu'il avait été pour eux du temps où il vivait à leurs côtés, à cause de ces mois merveilleux où leur vie s'était trouvée changée parce qu'il était là. Leur vie d'aujourd'hui mais aussi de toujours, car ce qui se passait entre lui et eux défiait le temps et avait consistance d'éternité. Vivant secrètement de lui, ils ont passé peu à peu de l'admiration à la vénération, puis de la vénération à l'adoration. C'est alors seulement qu'ils arrivèrent à comprendre ce qu'ils vivaient, qu'ils s'efforcèrent d'abord de se l'expliquer, de le justifier à leurs yeux, de s'en donner des raisons, puis de le dire aux autres de façon convaincante. Ils furent théologiens parce qu'ils avaient la foi. Les christologies qui peu à peu se sont précisées dans leur esprit n'ont pas été à l'origine de leur foi en Jésus.

Il ne s'agit pas pour les chrétiens du 20^{ème} siècle de faire table rase des croyances que leur enseigne l'Église. Mais cependant, ils ne seront pas croyants comme il convient, s'ils n'ont pas fait personnellement un cheminement semblable à celui des premiers disciples. Combien de chrétiens s'en tiennent à assurer avec inconscience et légèreté que «Jésus est Fils de Dieu», sans se rendre compte du caractère unique, extraordinaire, incroyable de cette affirmation, de tout ce qu'elle implique d'impénétrable ! Est-il osé de penser qu'ils n'accordent en fait à cette croyance majeure de leur religion qu'un intérêt inversement proportionnel à la facilité avec laquelle ils se sont laissés aller à simplement

l'accepter ? Une telle croyance a seulement une portée véritable pour celui qui déjà a été transformé par le cheminement qui l'a conduit à cette affirmation. Combien de croyants, tout chrétiens qu'ils soient par leur naissance et la pratique religieuse qu'ils observent, essaient de comprendre par le dedans ce qui s'est passé il y a vingt siècles entre Jésus et ses disciples ? L'idée d'une telle recherche les a-t-elle seulement effleurés ?

Toute une vie n'est pas de trop avec le sens de l'humain qu'elle apporte, pour qu'à la lumière de l'intériorité acquise à force de recueillement, de prise de conscience et de fidélité, on sache franchir le temps et l'espace et se rendre présent à la singulière épopée spirituelle d'où est née l'Église. Épopée qui n'a duré que quelques mois et qui cependant a remué et fécondé le monde. Tant que les chrétiens ne seront croyants que par l'adhésion à une christologie, ils ne seront pas capables d'être disciples. Non seulement ils ne sauront pas porter l'Église comme il convient pour qu'elle remplisse sa mission, mais la plupart, sous la poussée des idéologies adverses mieux accordées à la mentalité du temps, ne seront plus croyants qu'en paroles. Peu à peu ils en viendront à agir et à vivre comme quiconque et même à perdre peu à peu le vocabulaire chrétien lui-même.

Le chemin pour aller à Dieu

Mais pour rester chrétien en notre temps, il faut vivre en communauté de foi, une communauté qui se rassemble parce que ses membres ont la même foi et parce qu'ils sentent l'absolue nécessité de vivre ensemble de la foi pour grandir en elle, tellement la société moderne lui est hostile ou pour le moins étrangère, S'il est une chose que les chrétiens des tout premiers temps, perdus au milieu des juifs et des païens, ont compris, c'est que pour croire en Jésus et devenir disciples, il leur fallait le faire ensemble. Pour nous comme pour eux, vivre en communauté de foi demande de la part de chacun une activité personnelle que nul ne peut lui faire découvrir directement, dont nul ne peut le dispenser.

Le mot communauté est très utilisé. Il est à la mode. Mais la communauté dont il s'agit ici est essentiellement fondée sur le commun désir de ses membres de vivre ensemble leur foi, de s'aider, dans la mesure où cela se peut, à entrer toujours davantage dans l'intelligence de ce que Jésus vécu - ce qui est le chemin pour aller à Dieu comme il l'a dit lui-même.

La communauté de foi doit être de dimension suffisamment restreinte, suffisamment stable pour que des relations humaines puissent s'établir à longueur de vie. Autant de conditions qui ne sont pas aisées à réaliser quand on est happé par les occupations de l'existence moderne, toujours plus nombreuses, plus accapareuses, plus trépidantes !

Cependant, la conviction qu'il est absolument nécessaire de faire partie d'une telle communauté pour être chrétien doit conduire à retrancher résolument ce qui rend la chose impossible et à rechercher avec ténacité ce qui la permet et même la facilite. Ces communautés sont d'un autre ordre que ce qu'il est convenu d'appeler «communautés paroissiales». Cependant dans nos villages où tous les habitants travaillent leurs terres à longueur de vie et de la même manière, avec les mêmes cadences, la paroisse aurait pu devenir une véritable communauté. Si on avait su ne pas en faire seulement une assemblée pour le culte où les assistants sont souvent moins religieux que dans leurs champs parce qu'ils s'affublent alors d'une attitude conventionnelle comme ils revêtent à cette occasion leur costume du dimanche. Ce qui aurait pu être relativement facile dans les conditions de vie d'un village se montre plus difficile dans les villes, mais reste possible si on le veut résolument. La paroisse deviendrait alors le lieu de rencontre où de temps en temps ces communautés de foi se rassembleraient pour prendre conscience plus concrètement de l'Église universelle.

Ces communautés auraient encore un autre rôle que la formation spirituelle de leurs membres, que leur accomplissement comme disciples. Elles leur feraient découvrir ce qu'est l'Église. Actuellement l'Église n'est pour eux que l'Institution. Elle n'est pas la communion parce que, n'ayant pas l'expérience de la communauté, ils ignorent ce qu'est une communion. Ils connaissent seulement la solidarité qu'engendrent entre les hommes l'adhésion à une idéologie, l'appartenance à un milieu, la défense d'un patrimoine commun, avec tout ce que cette solidarité implique de sectarisme avoué ou secret. La communion de foi dépasse par son ordre cette solidarité collective. Elle est capitale pour l'Église et la caractérise. L'institution n'existe que pour aider à l'établissement de la communion, pour faciliter sa continuité et pour en assurer la durée. Malheureusement elle a été prise souvent comme un but en soi. L'institution a distrahit de la recherche de la communion en concentrant l'objectif des chrétiens sur la discipline dans l'uniformité. L'Église plie sous les lourdes conséquences de cette aberration spirituelle. Seuls les chrétiens qui prendront conscience de ce qu'est la communion de foi parce qu'ils participent véritablement à une communauté, pourront être les ouvriers de la mutation dont l'Église a besoin.

Le pouvoir de renouveler la Cène

Ces communautés ne peuvent subsister, s'approfondir, rayonner que si elles ont la possibilité de renouveler la Cène, comme Jésus l'a recommandé expressément aux disciples qui étaient avec lui à la veille de son arrestation et de sa mort. Comme avant, de façon moins solennelle niais non moins

pressante, il l'avait demandé à ceux qui le suivaient en leur promettant qu'il serait au milieu d'eux lorsque même seulement deux ou trois seraient réunis en son nom.

Cette requête ultime de Jésus, qui était aussi prière de sa part, imposerait déjà une reconsidération sérieuse de l'exercice du sacerdoce dans l'Église. Même si la crise actuelle ne raréfiait pas de façon catastrophique le recrutement des prêtres.

L'Église devant cette question qui commande sa vie aussi bien que sa mission à venir est à la croisée des chemins. Le rôle fondamental de l'Église est-il d'être le témoin de Jésus auprès des hommes ou seulement de maintenir sans changement sa conception et sa pratique du sacerdoce ? Sans nul doute cette conception et cette pratique ont eu leur utilité dans le passé, elles épaulaient bien sa mission. D'ailleurs elles étaient les seules possibles dans les conditions humaines où l'Église se trouvait. Maintenant elles se montrent dramatiquement inadaptées, non seulement à cause du manque de prêtres mais aussi en face des besoins et des possibilités spirituels de très nombreux chrétiens. Désormais la formation humaine de ceux-ci rend possible et appelle leur participation active à la vie de l'Église dans ce qu'elle comporte d'essentiel. A cette condition seulement ils recevront pleinement d'elle ce qu'elle peut et doit leur apporter, et l'aideront à se hisser à la hauteur de sa mission dans le monde.

Cette réformation du sacerdoce dans l'Église est une montagne à soulever mais la foi peut soulever des montagnes. L'Église n'est pas si vieille.

Elle l'est moins que les montagnes de la terre ; un peu moins de vingt siècles. Lorsque Pierre ou d'autres apôtres allaient de bourgade en bourgade annoncer la « bonne nouvelle », ils restaient quelques mois dans chacune, le temps que leur prédication porte son fruit, qu'ils convertissent un certain nombre d'habitants, que la foi s'enracine. Avant de partir vers d'autres lieux d'évangélisation, ils ordonnaient quelques « anciens », qui avaient seulement quelques semaines de vie chrétienne, afin que l'Église locale, si réduite soit-elle, puisse renouveler la Cène, célébrer les mystères. C'était la condition nécessaire à l'implantation de l'Église dans le pays et à la persévérance dans la foi de ces chrétiens fraîchement baptisés.

Les apôtres et les « anciens » ont ainsi permis jadis à l'Église de s'étendre et de s'enraciner dans des conditions difficile au milieu et à l'encontre de religions soutenues par la puissance de l'État et par les traditions des peuples, souvent en butte à la persécution. Une organisation semblable est nécessaire pour que l'Église, en ces temps, reprenne sa mission et de nouveau s'étende et s'enracine. Dans les conditions modernes, c'est là où l'Église sera implantée de façon particulièrement humaine et religieuse qu'elle pourra se développer, c'est là où les communautés chrétiennes auront la vitalité spirituelle qu'ont connue les premiers disciples autour de Jésus, que la mission de l'Église pourra s'exercer par le témoignage qui répond à ce que les hommes attendent obscurément.

Entre le culte et le témoignage de la foi

Les croyants plus particulièrement appelés par Dieu à se consacrer de façon totale à l'avènement du Royaume, seront le ferment de ces petites communautés en union avec l'évêque. Les membres de celles-ci, dans la mesure où ils y sont ordonnés auront à célébrer la Cène et seront les agents des activités religieuses de ces communautés. Aux premiers, la mission de la parole, c'est-à-dire de la présence à soi et aux autres au niveau de l'essentiel. Aux seconds, la fonction eucharistique dans le climat d'une communauté toute centrée sur le souvenir de Jésus et sur la fidélité qu'elle lui voue. Ce climat transformerait profondément l'esprit dans lequel actuellement s'exercent les cérémonies du culte.

Cette distinction entre la mission de la parole et le culte, qui n'est pas nécessairement séparation, serait autrement plus utile que la distinction actuelle entre prêtres et diacres.

Dans ces conditions, dès que les chrétiens auraient compris la nécessité de se réunir ainsi au nom de Jésus et qu'ils le désireraient vraiment, l'Église, après les avoir convenablement formés, leur assurerait ce qui fait strictement partie de sa mission - la possibilité de célébrer la Cène dans leur communauté. Et d'autre part, les croyants appelés à se consacrer à la mission de la parole, ayant véritablement la grâce de l'apostolat, viendraient apporter à ces communautés, par leur présence et leurs paroles, les ressources religieuses qui, ordinairement, ne peuvent pas se trouver sur place.

Il est relativement aisé de trouver des croyants capables d'exercer le culte. Il est beaucoup plus difficile d'être témoin de la foi. Trop souvent ce témoignage, qui se sert nécessairement des croyances, est confondu avec l'enseignement de la doctrine; enseignement plus facile que le témoignage, surtout s'il reste au niveau scolaire et est fait de façon impersonnelle. Lorsque le culte est inséparable de la mission de la parole, tout prêtre doit être aussi un spirituel en mesure d'explicitier sa vie religieuse pour la communiquer. En fait, peu en sont capables, car ce n'est pas la formation qu'ils reçoivent ni la manière dont ils vivent qui, de toute façon, peuvent leur faciliter vraiment la tâche. Restreindre l'appel au sacerdoce à ceux-là seuls qui ont personnellement des ressources exceptionnelles et sont capables d'une action vraiment spirituelle serait encore réduire le nombre de prêtres déjà dramatiquement

insuffisant. Aussi ne faut-il pas s'étonner que beaucoup de prêtres sentent douloureusement leur impuissance; que beaucoup de fidèles ne trouvent pas auprès de leurs prêtres l'aide spirituelle dont ils ont besoin pour progresser dans la foi.

En séparant le culte de la mission de la parole, l'Église serait en mesure d'assurer la célébration de la Cène partout où celle-ci est indispensable.

Il lui serait alors possible d'exiger de ceux à qui elle confierait la mission de la parole l'équilibre et la profondeur humaine, la formation religieuse et intellectuelle. Sans un tel équilibre et une telle profondeur humaine comment tenir lorsque par sa situation on participe sans cesse à tous les déséquilibres, à tous les vertiges d'une société en pleine crise ? Ce haut niveau intellectuel et religieux est d'autant plus primordial pour la mission de la parole que les aspirations et les besoins spirituels des hommes sont plus exigeants et plus élevés. Aussi bien faudrait-il demander et ménager à ces croyants, totalement donnés à la mission, un genre de vie très particulièrement concentré sur l'intériorité, la prière et l'oraison. Mais ceci n'est-il pas la reprise de ce qui s'est passé lors de toutes les crises graves de l'Église, quand, à leur occasion et pour les dominer, sont nés les grands ordres missionnaires ?

Un évêque qui ne serait jamais dans son palais

Pour terminer je voudrais faire un rêve.

Dans un avenir pas trop lointain, harcelé par les devoirs de sa charge dans un diocèse qu'il voit chaque jour davantage se délabrer, un évêque, de grande taille humaine, en arrive à convaincre l'autorité supérieure de lui laisser toute liberté de décision pour correspondre à la mission qu'il a reçue de l'Église. Pendant de nombreuses années, inlassablement, cet évêque parcourt son diocèse dont il se sent devoir être l'apôtre comme le furent jadis Pierre, Paul et tant d'autres. Il laisse à ses vicaires généraux le soin de l'administration, des conseils de tous ordres, des réunions d'études sur tout sujet. Jamais dans son palais épiscopal, juste ce qu'il faut à Rome ou à Paris, toujours sur les routes, il est sans cesse avec ses prêtres, avec ses diocésains à longueur de vie, les connaissant, ayant avec eux de vraies rencontres spirituelles, orientant sans organiser, appelant sans commander, aidant la constitution de petites communautés adultes partout où elles commencent à être possibles. C'est-à-dire capables de se fonder sur la célébration de la Cène et de se concentrer sur l'intelligence de la cellule mère que furent Jésus et ses disciples. Communautés diverses comme le sont les hommes par leur tempérament, leur hérédité, leur formation et leur milieu de vie, mais unies par l'esprit de Jésus que cet évêque aura su leur insuffler par sa présence.

Qui peut douter de l'efficacité spirituelle d'une telle vie apostolique en notre temps, comme d'ailleurs en tout temps ? L'Église reprendrait racine dans ce diocèse où elle se flétrissait comme l'arbre que la sève ne vient plus nourrir et dont le tronc, encore dressé mais dépouillé, atteste seul l'ancienne vitalité.

Prière : que chaque jour, je me souviene

Seigneur, que je me souviene de vous, tous les jours de ma vie. De vous qui avez vécu parmi nous, il y a si longtemps déjà. Vingt siècles me séparent de vous. Et cette longue durée encore n'est rien à côté de l'obstacle humainement infranchissable élevé par l'accumulation des inintelligences et des infidélités individuelles et collectives.

Ah, comment puis-je encore me souvenir de vous, assis à l'ombre de ces siècles opaques, au milieu de cette société qui vit sans vous et de toute part me fait et m'engloutit ? Comment puis-je atteindre réellement et en vérité votre vivant souvenir avec tous mes préjugés, mes habitudes invétérées de penser et de sentir, qui sont en moi sans être proprement de moi et me cloîtent dans une prison ? Comment puis-je me hausser jusqu'au sommet d'où vous avez jugé le monde et l'avez quand même aimé, avec mon habituelle impuissance à voir au-delà de ce qui se montre, à voir ce qui est, à le voir sans être saisi par le désespoir ? Comment puis-je entrer et demeurer dans la réalité de votre intimité avec Dieu, dans votre propre solidité, quand je suis si pauvre d'être, si ordinairement inconsistant et illusoire ?

Et pourtant, Seigneur, vous êtes un vivant pour moi, malgré que je ne vous aie jamais vu de mes yeux, ni jamais entendu de mes oreilles. Vous êtes plus présent dans mes jours que mon père et ma mère, ma propre chair. Eux ils sont morts et j'en suis séparé pour toujours ici-bas. Ils ne vivent plus réellement en moi que par vous. Ils vivent en moi, car ils ont vécu en vous autant qu'il a été en eux. Et maintenant ils continuent de vivre pour vous à travers moi, car ma fidélité à votre égard est l'achèvement en marche de leurs propres fidélités.

Seigneur, vous êtes un vivant pour moi grâce à cet héritage, qui se transmet depuis les origines, d'un amour balbutiant, qui passe d'âge en âge, se perpétue de génération en génération, pour faire le seul amour digne du vôtre pour nous.

Que la stabilité victorieuse de ce courant d'amour à travers les vicissitudes d'une histoire qui semble vouer l'humanité à l'infidélité et à la destruction, soit pour ma stabilité en vous, pour votre stabilité en moi, plus que mon exactitude et ma ténacité.

Ou plutôt, faites, Seigneur, qu'avancé dans la vie, je trouve, grâce à la consistance de ce que j'ai vraiment vécu, parce que je l'ai vécu à cause de vous et par vous, la confirmation, l'intelligence comblée et débordante de cet amour qui monte de la terre vers vous depuis toujours: seule réponse absolument digne de vous, de votre venue parmi nous, du don de vous-même à nous.

Car mon amour pour vous a été, quand j'étais jeune, à la taille de ce que j'ai cru être appelé à faire pour vous. Mais depuis, il a grandi pendant que mes jours s'épuisaient avec mes forces. Et voilà que mon existence maintenant se rapetisse pour entrer un jour tout entière dans les étroites dimensions d'un cercueil.

Mon amour pour vous est désormais plus grand que mon action. Il ne lui suffit plus, pour sa pulsation intime, de vous offrir une oeuvre qu'il inspire toute, car celle-ci redevient peu à peu le limon impuissant et sans forme d'où elle a été tirée. Pour prendre son envol, mon amour a besoin que je me sente un avec tous ceux qui vous ont aimé de l'amour qui prend tout.

Oui, que chaque jour je me souvienne de vous, Jésus, en union avec tous ceux qui ont veillé avec vous toute leur longue vie.

Bénie soit celle qui me permet la mémoire des saints. Bénie soit celle qui, chaque année, comme dans un pèlerinage, s'efforce de m'apprendre à revivre toutes les étapes de votre vie terrestre, Jésus.

Me souvenir de vous, Jésus, et d'eux, vos amis, plus encore que vos serviteurs, les yeux ouverts et la mémoire active. Mais aussi, et toujours plus, au-delà de ce que les yeux voient, de ce que les oreilles entendent, de ce que l'intelligence saisit, me souvenir de vous, Jésus, et d'eux, vos amis. Car mon adoration pour vous peut partir de mon admiration, mais elle va tellement plus loin: aussi loin que ma foi peut la porter. Et ma communion à la communion de vos amis avec vous ne peut pas ne pas franchir le seuil sacré du plus intime et de l'inexprimable.

Que ma vie soit enveloppée, pénétrée, transformée par le mystère de l'incompréhensible intimité que vous vivez avec vos amis, par le mystère qui est vous-même, de façon que ce que je connais de vous et d'eux me conduise sans défaillance et sans errance à ce qui m'en est inconnu. Et que cet inconnu, dignement vénéré et adoré, le milieu nourricier par excellence de ma vénération et de mon adoration, me soit encore plus cher, plus précieux, plus présent que tout ce que je puis connaître distinctement et explicitement de vous et d'eux.

O constante adoration de Marie «conservant toutes ces choses dans son cœur». O adoration sans fin de Marie-Madeleine, telle qu'on nous la montre près du tombeau, assise, les yeux fermés, pensant à son Maître, aimant, pressentant, touchant le tout de cette vie sans laquelle sa propre vie jamais plus n'aurait de sens.

Seigneur, la fidélité d'une vie, à mesure que celle-ci s'allonge, sépare. Et il n'est pas de sentier montant qui ne soit, à partir d'une certaine distance, solitaire. Séparation de la vie fidèle, et par ce fait même la plus authentiquement consacrée. Solitude qui fait dire de l'amour de Dieu qu'il est jaloux. Mais cette séparation et cette solitude conduisent au seuil extrême ouvert sur l'universelle et transcendante charité qui nous fait tous un en vous, Seigneur, comme vous êtes un avec votre père.

Dans notre solitude et notre séparation nous les savons, nous les pressentons, nous les touchons parfois, les sacrées approches de l'intarissable et indescriptible communion.

Accordez-nous, Seigneur, la multiplication de ces instants de repos et de rassasiement, de fécondité spirituelle aussi, par la grâce très humaine de votre Église, de sa liturgie, de ses chants et de ses cérémonies, capable de porter le meilleur du passé avec vénération.

Seigneur Jésus, que je me souvienne de vous tous les jours de ma vie, d'un souvenir qui soit la saisie contemplative de votre être et de l'assemblée de tous ceux qui vous aiment parce que vous les avez aimés le premier.

Le titre donné à cette conférence peut paraître assez prétentieux. Il faut que je m'en explique d'abord avec vous. Je ne suis pas prophète, en aucun sens du terme. Je ne suis pas non plus dans les secrets des dieux. Je ne suis qu'un laïc et en plus je suis vieux, raisons pour lesquelles je n'ai qu'une action extrêmement indirecte sur l'avenir de l'Église.

Malgré tout cela, je voudrais vous parler ce soir de la manière dont j'entrevois l'avenir de l'Église. C'est une question qui me tient à cœur depuis le commencement de ma vie. J'ai été chrétien, j'ai été catholique depuis le départ et je le resterai jusqu'à la fin. Cela me donne à la fois le droit de parler de l'avenir de l'Église et cela m'y invite aussi. Je vais donc vous en parler très simplement, sans aucun désir de faire le prophète, sans avoir la moindre capacité de théologie, de philosophie, simplement en homme qui aime l'Église parce que ce qu'il est, dans une certaine mesure, c'est grâce à elle. Il lui doit donc cette reconnaissance. D'autre part, il est persuadé que, si l'Église disparaissait, très vite le nom même de Jésus ne serait plus connu que des spécialistes de l'histoire. Ce serait donc pour le monde, à mon point de vue, un échec fondamental.

Je vais vous en parler le plus simplement possible et, comme il convient dans ce domaine, le plus religieusement possible. Comme vous le savez tous, je n'insisterai pas sur la question, l'Église existe aussi chez d'autres que chez nous. Étant catholique, je parlerai surtout de l'Église catholique mais les transpositions seront faciles à faire.

I - La crise de l'Église dans la ligne de l'histoire

L'Église passe par une crise très grave. Les moins lucides s'en aperçoivent, et même ceux qui, d'une certaine manière, désirent fermer les yeux sur le réel pour ne pas être effrayés sont bien obligés de convenir qu'il y a quelque chose qui ne marche plus très droit, qui ne tourne plus très rond dans l'Église d'aujourd'hui. Je ne veux pas insister sur les différents aspects de cette crise dont tout le monde parle, que tout le monde connaît plus ou moins réellement. Je relève seulement un de ses aspects. Cette crise n'est pas d'hier, elle est peut-être depuis le départ. L'histoire de l'Église, que les chrétiens connaissent si peu, est à l'origine même de la crise que nous traversons. Ce n'est pas une crise occasionnelle, c'est l'heure de la vérité qui sonne après vingt siècles de christianisme. Comprendre par le dedans l'histoire de l'Église, c'est aussi, dans une certaine mesure, comprendre la profondeur de la crise actuelle. Il semble que la crise actuelle est un reflet de certaines crises que l'Église a connues dans le passé mais qui sont aujourd'hui poussées au paroxysme et qui sont, d'autre part, la conséquence des lourds déterminismes que les circonstances ont imposés à l'Église de par le rôle qu'elle a dû avoir dans le monde à certaines heures de son histoire. Je voudrais donc prendre d'abord les choses sous cet aspect pour donner à la crise toute la dimension de sa conséquence, pour essayer de comprendre aussi la dimension des remèdes qu'une crise de ce genre appelle. Parmi les crises fondamentales que l'Église a pu connaître, il y en a deux qui me paraissent très significatives et que nous retrouvons, avec des dimensions accrues, dans la crise actuelle.

1) La première se situe au commencement, quelques années après la mort de Jésus, lorsque les disciples, les premiers chrétiens, restaient encore dans la perspective d'une parousie très prochaine, dans l'attente d'un retour très prochain de Jésus. Il est bien certain que la prédication, que la manière même de pratiquer la vie spirituelle, étaient très influencées par ce retour extrêmement proche de Jésus. Les béatitudes étaient faciles à suivre, c'était presque des précautions. Mais lorsqu'il s'est avéré, petit à petit, que ce retour que l'on attendait si proche s'éloignait indéfiniment, cela a changé complètement les perspectives dans lesquelles les chrétiens vivaient à cette époque, cela a changé complètement leur manière de vivre leur foi en Jésus, cela a changé aussi complètement leur culte, la prédication et ainsi de suite. La crise que nous traversons ressemble à cette crise primitive en ce sens que ce sont les dimensions même du monde qui deviennent sans proportion avec celles que l'on pouvait connaître jadis. Dimension dans le temps, nous ne sommes plus au temps où on croyait connaître, avec Pascal, le nombre d'années que le monde comptait avant Jésus. Dimension dans l'espace, le cosmos pour nous devient presque une réalité concrète. Dimension dans l'ordre psychologique, nous nous apercevons de plus en plus combien les civilisations sont différentes et même comment, dans une même civilisation, les hommes sont différents. Trois dimensions dont la grandeur est sans proportion avec celle que nous pouvions connaître il y a 50 ou 100 ans. Alors, de même qu'au début du christianisme, le fait de voir la parousie s'éloigner indéfiniment a transformé profondément la condition de l'Église au monde, il est tout à fait normal que, devant pareille extension des dimensions de temps, d'espace et de psychologie de l'univers, l'Église se trouve dans une crise

semblable, une crise en proportion plus importante.

2) La deuxième crise que l'Église a connue, à laquelle ressemble aussi celle que nous connaissons, en proportion beaucoup plus considérable, recouvre la période des 2^{ème}, 3^{ème} et 4^{ème} siècle. L'Église, n'étant pas encore reconnue religion d'État par Constantin, s'est trouvée l'ennemi n° 1 de l'État. C'était le temps des persécutions, le temps des catacombes, le temps où l'Église voyait son sang couler partout et où les chrétiens disparaissaient, il n'y avait plus que quelques chrétiens. Changement radical pour la perspective de la prédication, changement radical dans la conception du culte, changement radical dans les exigences. Pour rester chrétien à ce moment-là, il fallait être vigoureux et ne pas craindre trop la mort.

Je ne dis pas que nous connaissons actuellement des persécutions violentes, quoique, dans certains pays aujourd'hui, des chrétiens souffrent pour leur foi. Même en France, il n'y a pas si longtemps, au début du siècle, nous avons eu au moins ce qu'on peut appeler une persécution administrative. Celle-ci existe encore dans d'autres pays en ce moment. Donc nous ne connaissons pas une persécution aussi visible mais il y en a une autre, beaucoup plus secrète, plus cachée, plus insidieuse et donc, par certains côtés, plus puissante, c'est la persécution de l'atmosphère dans laquelle nous vivons, atmosphère de matérialisme, d'athéisme, qui fait que nous sommes spontanément athées, même si nous affirmons très hautement croire en Dieu. L'élévation du niveau de vie dans laquelle nous nous complaisons apporte en nous un sens matérialiste qui lutte certainement contre le sens spirituel. Il est plus facile d'être spirituel quand on est démuné que quand on est dans l'abondance.

On peut donc dire que si, jadis, au temps des persécutions, il fallait être vigoureux pour rester chrétien, à notre époque, malgré que les persécutions ne soient que latentes et invisibles mais omniprésentes et continues, pour être chrétien, il faut être vigoureusement humain. Il faut avoir du caractère, ne pas simplement se borner à ressembler à ce qu'on fait autour de soi. Et à l'avenir, il faudra certainement affronter beaucoup de choses qui, soit du dedans, soit du dehors, pèsent contre notre foi de chrétien. Ce n'est pas du tout une conception aristocratique de l'avenir que je vous propose, c'est simplement le fait que maintenant et dorénavant, pendant un certain temps du moins, pour être vraiment chrétien, il faudra être très vigoureux.

3) Dans la crise actuelle de l'Église semblent donc se concentrer les crises du passé mais aussi les déterminismes sociologiques que l'Église a dû connaître par le fait même de la situation qu'elle a eue dans le monde au cours de son histoire.

Avec la paix constantinienne, lorsque le christianisme est devenu religion d'État, lorsque celle-ci a connu la puissance ou au moins l'appui de la puissance, elle a connu alors des facilités qui se paient. Plus tard, lors de l'écroulement de l'empire romain, c'est elle qui est devenue la puissance séculière parce qu'il n'y avait plus qu'elle qui avait suffisamment de puissance pour mettre un peu d'ordre. Alors l'aspect politique, l'aspect social et l'aspect religieux se sont mariés d'une façon quasi indissoluble. Or dans ce cas-là, on le sait bien, c'est le politique et le social qui deviennent les plus lourds et c'est le spirituel qui passe à l'arrière-plan.

Dans les conditions que nous vivons actuellement, la crise que nous connaissons est probablement due, en particulier, à ce fait que, pendant très longtemps, l'Église a été gouvernementale, a été politique plus que religieuse. Ce qui cause aujourd'hui sa difficulté majeure, c'est qu'elle n'est pas suffisamment religieuse pour pouvoir assumer les nouvelles conditions dans lesquelles elle doit vivre et les nouvelles conditions dans lesquelles elle doit remplir sa mission pour être fidèle à son Maître.

Par conséquent, l'Église de chrétienté, dont la plupart d'entre nous sommes encore les héritiers, est en train de mourir, elle est moribonde. Je ne crois pas qu'il y ait sur cette terre un médecin qui puisse lui rendre la santé, l'aider à survivre, ce que j'appelle une survie. De la frontière du ghetto à la frontière d'une société marginale, on ne peut pas lui redonner une jeunesse qu'elle a pu connaître jadis, en particulier aux origines. L'Église de chrétienté est moribonde. Je dis l'Église de chrétienté, je ne dis pas l'Église, parce que l'Église de chrétienté n'est pas l'Église. Avant l'Église de chrétienté, il y avait une Église et, je dois l'affirmer par foi de chrétien, après une Église de chrétienté, il y aura encore une Église. Croire en l'Église, ce n'est pas dire que l'Église ne doit pas changer, c'est dire que, quelles que soient les formes que sa fidélité lui fera prendre, elle conservera en elle l'essentiel qui est la pensée de son Maître et qui lui permettra de remplir la mission qui est la sienne.

II- La question centrale : quelle sera la prochaine Église ?

Nous voici conduits à la question centrale de notre exposé. L'Église de chrétienté est mourante, pourquoi ? Et quelle sera la prochaine Église ?

1) L'Église de chrétienté est mourante

Elle est mourante parce que les événements ont changé le cours de l'histoire. Les conditions dans lesquelles l'Église se trouve maintenant sont très différentes de celles d'il y a 25 ans. D'une certaine manière, l'Église de chrétienté n'a pas été une Église assez ambitieuse au point de vue spirituel. Elle ne pouvait peut-être pas l'être mais nous pouvons, nous devons l'être maintenant. L'Église de demain, pour vivre, devra être plus ambitieuse au point de vue spirituel que l'Église d'hier. Qu'est-ce que l'Église de chrétienté a voulu faire ? Cette Église, en un certain sens, avait fondé la chrétienté et, en revanche, en avait beaucoup reçu. Qu'a-t-elle, cette Église, cherché à faire ? Elle a voulu surtout civiliser, donner une morale chrétienne, donner une doctrine chrétienne, faire un peuple de Dieu en prenant le mot «peuple» dans le sens global. Peu importait que l'individu s'accroisse, se développe, se personnalise. L'important, c'est qu'il soit discipliné dans les deux sens du terme, discipliné au point de vue intellectuel, discipliné au point de vue dévotion. Or, par un paradoxe tragique, c'est précisément dans la mesure où l'Église a réussi en partie cet idéal réduit qu'elle a échoué. Car beaucoup de ses membres parmi les meilleurs, qui avaient reçu d'elle la possibilité de devenir eux-mêmes, se sont retournés contre elle parce qu'ils n'ont pas trouvé en elle les réalisations, les aspirations qu'elle avait formées en eux. C'est en Église de chrétienté que l'Église est la plus contestée.

2) Qu'est-ce qui va remplacer cette Église de chrétienté ?

A l'Église de chrétienté, qui se bornait simplement à vouloir christianiser, civiliser, faire un peuple d'êtres christianisés, va succéder une Église d'apostolat qui ne va pas se contenter de civiliser mais qui va s'efforcer d'apporter à chacun de ses membres ce qu'il lui faut pour devenir plus humain, plus spirituel, plus croyant. Une action par conséquent individualisée, non seulement une action globale, de groupe; non pas une action de discipline mais une action directe sur chacun, s'adaptant aux possibilités, aux besoins aux aspirations, au cheminement personnel de chacun et donc une action d'apostolat au sens le plus exigeant du terme, beaucoup plus exigeant qu'une action qui serait simplement de gouvernement ou d'enseignement. A une Église de gouvernement et d'enseignement qui suffisait pour faire une chrétienté doit succéder une Église extrêmement attentive aux besoins et aux aspirations de ses membres, pour les aider à devenir totalement eux-mêmes dans la foi.

III - Conditions pour une Église d'apostolat

Une telle transformation n'est pas petite et ne se fera pas du jour au lendemain. Elle exige d'abord, au niveau de l'Église, une mutation dont l'importance est énorme mais elle exige aussi, au niveau des chrétiens, une conversion dont ils n'ont jamais eu jusqu'à présent véritablement idée.

Je vais d'abord traiter de la mutation dont l'Église a besoin et ensuite je parlerai de la conversion dont les chrétiens ont besoin, car mutation de l'Église et conversion personnelle sont les deux faces d'une même pièce. La mutation de l'Église ne se fera pas si les chrétiens ne se convertissent pas. D'autre part, si la mutation de l'Église ne l'appelle pas d'une certaine façon, les chrétiens ne seront pas convertissables et alors il n'y en aura que quelques-uns qui se convertiront mais ils ne seront pas assez nombreux pour changer l'Église, pour la rendre fidèle à sa mission.

1) Une mutation dans l'Église

J'emploie le mot «mutation» parce que précisément c'est un mot fort. Les changements sont profonds quand on passe d'une perspective simple de gouvernement ou d'enseignement à un vaste auditoire, à une perspective d'influence, d'appel, de formation individuelle où l'on tient compte de ce que chacun est au point de départ, de ses possibilités, de ses besoins.

Une première remarque. Beaucoup de chrétiens qui voient la crise de l'Église actuelle s'imaginent que c'est en changeant les structures brutalement que l'on arrivera à résoudre cette crise. Je pense, pour ma part, que c'est une voie fautive. Nous aurons peut-être plus tard la possibilité, le besoin de changer quelques structures mais, pour le moment, nous sommes spirituellement trop faibles pour pouvoir créer de manière utile de nouvelles structures. Notre vie spirituelle d'Église est petite. Une des manifestations de cette crise est précisément que la vie spirituelle des chrétiens est petite, des chrétiens du haut en bas de l'échelle sociale, hiérarchique. Ce n'est pas en période de petite vitalité spirituelle qu'on peut véritablement se réformer structurellement. Il faudra attendre que nous ayons une vie spirituelle plus forte. Mais une chose qui me paraît possible dès maintenant, quoique difficile et lente, c'est non pas de changer les structures mais de changer l'esprit dans lequel on les applique. Le jour où

l'Église aura changé l'esprit dans lequel elle applique les structures, un pas très important de sa mutation sera fait. Le reste viendra de soi. Cela suppose évidemment une conversion de beaucoup qui ne se fera pas du jour au lendemain. Je parlerai donc maintenant du changement de l'esprit dans lequel on applique les structures actuelles.

a) Une décentralisation

Comme premier aspect de cette mutation, je signale d'abord une décentralisation considérable du gouvernement de l'Église. Actuellement tout se décide à Rome, malgré que les situations des Églises locales de France, de Belgique, d'Allemagne... soient très différentes. On veut et on croit encore possible une unification, une unité de l'Église dans la conformité. Mais dans la mesure où on applique à tous un cadre censé devoir être appliqué à tous, on ne l'applique à personne. Ce cadre ne convient à aucun parce qu'on l'applique à tous. Donc une décentralisation considérable de l'Église est nécessaire. Cette décentralisation va exactement en sens contraire de ce qu'on a fait depuis à peu près cent ans, depuis que les moyens de communication se sont perfectionnés et que par conséquent la centralisation a pu se faire. Elle est l'écho de la centralisation que nous voyons dans toutes les sociétés civiles. Même dans les sociétés civiles, cela présente des inconvénients importants. Mais quand on est sur le plan proprement spirituel, ce n'est pas seulement des inconvénients importants mais des inconvénients définitifs. Le spirituel ne supporte pas une centralisation en particulier dans la mesure où l'Église, telle que je vous la présente, cherche à avoir une action individuelle sur ses membres de façon à les aider à devenir eux-mêmes chrétiens.

Cette décentralisation, si contraire à ce que s'est passé depuis cent ans, ne va pas du tout contre la primauté romaine, contre la primauté du pape. Je dirais même que cette décentralisation rapprocherait de ce qui se passait au départ. Lorsque Pierre était à Rome et que les apôtres ou leurs successeurs se trouvaient dans les Églises de Judée, Galilée... il fallait à un messenger six mois pour aller de Rome à Jérusalem... à condition qu'il y arrive ! Il fallait encore six autres mois pour le retour en supposant encore qu'il arrive et une réponse par retour du courrier. Avouez que, lorsqu'il faut un an pour envoyer un avis et en recevoir la réponse, la centralisation est réduite. Ainsi dans l'Église des temps apostoliques, cette centralisation n'existait pas mais la prééminence de Pierre sur les autres apôtres et leurs successeurs existait tout de même. Il n'y a donc pas une entière solidarité indissoluble entre la primauté de Pierre et la centralisation. Même du temps où l'Église était encore uniquement concentrée en Judée et en Galilée, alors qu'il n'y avait pas de distances énormes à parcourir pour aller d'un point à un autre, les Actes des apôtres nous relatent que, à certains endroits où la parole de Dieu n'avait pas encore été prononcée, là où il y avait des attentes religieuses certaines, les apôtres réunis à Jérusalem envoient Pierre et Jean évangéliser telle bourgade. Ceci nous montre que la primauté de Pierre était certaine bien que s'exerçant de façon très paternelle, très collégiale justement. Vatican II, à ce point de vue, nous a rendus d'énormes services, nous ne nous en rendons pas très bien compte, parce qu'il a ouvert beaucoup de portes mais peu de portes ont été franchies; beaucoup d'ouvertures ont été faites qui attendent précisément qu'on s'en serve. Incontestablement, la collégialité des évêques est une reprise très classique de ce qui se passait au départ, ce n'est pas du tout une manifestation d'opposition du collège des évêques au pape. On a insisté beaucoup sur la prééminence du pape. Celle-ci est certaine mais elle se réalise dans la collégialité des évêques.

La décentralisation est donc un premier pas très important. Il faut comprendre et admettre que ce qui est bon dans l'Église de France n'est pas nécessairement bon dans l'Église d'Italie et ce qui est bon dans l'Église de Pologne n'est pas forcément bon dans l'Église de la Belgique et réciproquement. Aussi longtemps que dans l'Église on ne comprendra pas que les besoins de l'Église de Pologne, de France ou de Belgique ne sont pas les mêmes, aussi longtemps qu'on appliquera la même norme, les mêmes règles à toutes les Églises, on ne satisfera ni les besoins de l'Église de France, ni ceux de Belgique ou de Pologne... a fortiori les besoins de l'Église de l'Amérique du Sud. Voilà donc un premier aspect important, une décentralisation qui ne va absolument pas contre la prééminence du pape.

b) La subsidiarité

Un deuxième principe, également admis par Vatican II et dont nous saurons plus tard reconnaître l'extrême bonheur, c'est le suivant, exprimé en termes simples. Un supérieur intermédiaire, c'est-à-dire celui qui a des inférieurs et qui a la grâce d'avoir un supérieur, tout supérieur intermédiaire doit avoir les pouvoirs qui correspondent à ses responsabilités. S'il ne les a pas, si l'autorité supérieure décide de tout, il est ce qu'on appelle «un relais» ou, pour employer une expression plus moderne, une boîte aux lettres. Il n'a aucune initiative et se contente de répéter ce qu'on lui a dit, ce qui suppose évidemment beaucoup de soumission et très peu d'esprit d'initiative. Dans des pays comme la France ou la Belgique, pour que nos évêques puissent avoir vraiment une action directe auprès de ceux dont ils ont la responsabilité, il faut qu'ils en aient le pouvoir correspondant. Je dis cela des évêques, je puis le dire

aussi de beaucoup d'autres.

Voilà donc, en ce qui concerne l'Église, un deuxième principe très important. Certes, on a toujours dit que les évêques sont responsables de leur diocèse. Mais vous savez la différence entre la responsabilité qu'un évêque actuel peut avoir et celle d'un évêque des premiers temps. Si on souhaite cette autonomie des évêques, ce n'est pas du tout pour établir une certaine anarchie dans l'Église car l'unité de l'Église peut être recherchée au-delà de l'uniformité, dans une unité d'esprit qui exige de la part de chacun de ses membres une vitalité spirituelle beaucoup plus grande.

c) Des unités d'apostolat à taille humaine

Il y a un troisième aspect qui sera beaucoup plus facile à appliquer car il n'exige pas, comme les deux autres, une grande vitalité spirituelle. En France, nos diocèses viennent du temps de Napoléon, du concordat que Rome a conclu avec Napoléon au début du 19^{ème} siècle. En ces temps-là, on avait une perspective très simple de la mission de l'Église, elle avait à gouverner. Par conséquent, il était normal qu'on fasse coller les dimensions de gouvernement, celles de l'État et celles de l'Église. De là vient que nos diocèses sont très vastes, de même circonscription territoriale que nos départements. Or la taille d'un département, même du temps de Napoléon et c'est encore bien pire de notre temps, est peut-être suffisante pour gouverner mais ne convient absolument pas pour faire une œuvre d'apostolat.

L'Ancien Régime l'avait mieux compris que nous, il y avait beaucoup plus de diocèses. Dans un diocèse comme le mien, il y en avait trois. On peut dire sans exagérer qu'il y avait trois à quatre fois plus de diocèses que maintenant pour un pays beaucoup moins peuplé. En Italie où il n'y a pas eu de Révolution, le nombre des évêques est beaucoup plus considérable.

L'unité d'apostolat, scellée par sa conformité avec les limites du diocèse, est centrée sur l'évêque. Il faut donc que l'évêque ait une juridiction, une zone d'apostolat, correspondant à ses possibilités humaines. Il faut donc que nos diocèses soient de taille humaine. Il faut que l'évêque soit capable de rencontrer ses prêtres et la plupart de ses laïcs d'une manière réelle, c'est-à-dire autrement que sur des fiches. Cela suppose la multiplication des diocèses. Sous certains aspects, c'est une mesure qui sera plus facile à appliquer que la mesure inverse. En France, on parle de supprimer les sous-préfets mais on n'a pas réussi car on ne supprime pas les fonctionnaires, on les multiplie.

d) Un apostolat personnalisé, en petits groupes

Un quatrième principe s'inscrit dans la même ligne, conserver les structures telles qu'elles existent mais leur donner un autre esprit. Il faut que l'Église arrive à former chacun de ses membres selon ses possibilités, selon ses besoins spirituels. On ne peut pas faire n'importe quel pas spirituel à n'importe quelle heure. Par conséquent, une activité extrêmement personnalisée, un apostolat, ne peut pas se faire dans des groupes nombreux. Il ne peut se faire que dans des groupes à taille humaine où chacun se connaît et connaît les autres de façon humaine. Petits groupes stables, petites communautés réelles qui sont alors un véritable tissu de l'Église. Ce ne sont pas des cadres paroissiaux actuels que peuvent naître ces petites cellules de quelques chrétiens qui se rassemblent pour recevoir de l'Église la formation personnalisée qui leur est nécessaire pour devenir plus parfaitement des disciples.

Cela suppose évidemment beaucoup d'activité personnelle, beaucoup de vie spirituelle. Mais c'est à cette condition que l'Église donnera sa formation, aura la possibilité de remplir sa mission auprès de ses membres. En plus, ce sera sa manière d'être vraiment présente à tout homme, à l'heure qui convient, lorsque cet homme se pose les questions fondamentales : qu'est-ce que je fais ici-bas ? pourquoi y suis-je ? Il faut qu'il rencontre à ce moment-là une petite cellule, une communauté religieuse qui lui donne, sinon les réponses, du moins le climat dans lequel chacun d'entre nous doit chercher ses réponses. La présence de l'Église dans le monde, à notre époque, ne peut plus être une société plaquée sur une autre société, une société religieuse qui se modèle sur la société civile. Il faut que nous soyons présents partout par ces petites cellules, par ces petites communautés, qui permettront à tout homme, à l'heure de grâce, de rencontrer celui qui le conduira, dans la mesure où cela est possible, vers la foi en Jésus.

Je résume les quatre points de la situation que je propose, que j'imagine :

- 1- une décentralisation fondamentale sous forme, en particulier, de collégialité des évêques
- 2- que chaque supérieur intermédiaire ait les pouvoirs correspondant à ses responsabilités
- 3- que chaque apôtre, évêque ou prêtre, ait en définitive un auditoire, un ensemble, qui soit à la taille de l'apostolat et pas seulement à la taille d'un gouvernement ou d'un enseignement général
- 4- enfin la multiplication des petites communautés qui permettront cette action individuelle, personnalisée, nécessaire à chacun pour passer de l'incroyance à la croyance et de la croyance à la foi; nécessaire aussi pour que l'Église soit présente partout, où et quand l'homme de la rue se posera des questions définitives pour sa destinée.

2) Une conversion des chrétiens

La mutation de l'Église exige aussi la conversion des chrétiens. Trop souvent, on entend par là et uniquement la conversion des mœurs. Je n'irai pas contre la conversion des mœurs qui me paraît toujours nécessaire et je pense même qu'elle est indispensable pour les autres conversions, mais je ne vais pas insister sur elle. Je vais insister sur les conversions qui précisément ne portent pas ce nom chez les chrétiens. C'est d'ailleurs ce qui fait qu'ils ne se convertissent pas, comme je voudrais qu'ils le fassent pour correspondre au rôle qu'ils peuvent avoir dans l'Église de demain.

a) découvrir ce que c'est que croire

La première chose qu'il faudrait, c'est de découvrir vraiment ce que c'est que «croire». Ce n'est pas simplement accepter, hériter. Dans certaines chrétientés, on se dit catholique parce qu'on est né dans une famille catholique. Ce n'est pas simplement dire que c'est possible, ce n'est même pas affirmer aux autres avec violence ce qu'on ne croit pas tellement soi-même. Pour me faire comprendre, je voudrais vous poser une question, vous demander un examen de conscience qui n'est en général pas fait et qu'on ne trouvait pas dans les anciens missels. La question qu'un chrétien de nos jours devrait se poser réellement, c'est : est-ce que je serais croyant, est-ce que je serais chrétien, si je n'étais pas né dans une famille chrétienne ? Est-ce qu'il y a en moi une attente, une recherche persévérante, tenace, un réalisme qui fait voir l'extraordinaire de ce qu'on affirme dans la foi ? ce réalisme qui engendre nécessairement des questions car il contient des affirmations qui vont au-delà des limites permises en temps ordinaire dans les propositions. Est-ce que j'ai tout cela suffisamment dans ma vie pour dire que, quelle que soit la manière dont je serais né, quel que soit le milieu dans lequel j'aurais vécu, il y aurait en moi cette attente, cette recherche qui m'aurait conduit vers la foi, la foi chrétienne ? Je crois qu'il y a beaucoup de chrétiens actuellement qui doivent se dire qu'ils sont chrétiens plus par confort religieux que par recherche spirituelle.

Voilà une première conversion qui me paraît indispensable parce que, dans l'avenir, il n'y a que ceux qui auront suffisamment de recherche et d'attente qui atteindront la foi ou qui la conserveront.

b) Une foi vivante qui engendre une christologie

Quand on parle avec des chrétiens, il est frappant de s'apercevoir qu'ils ne croient en Jésus qu'à travers une idéologie : Jésus est le Fils de Dieu. Singulière réponse comme si «Fils de Dieu» était clair. La plupart des chrétiens croient à cause d'une idéologie. Or les premiers disciples, lorsqu'ils ont rencontré Jésus, n'ont pas cru en lui parce qu'ils se sont dit : c'est le Fils de Dieu. Ils ont découvert Jésus grâce à un cheminement personnel qui leur a permis de comprendre par le dedans qui était Jésus. Ils sont passés de la connaissance à la vénération, et de la vénération à l'adoration. Ils ont fait une christologie, peut-être même plusieurs, mais ils l'ont faite parce qu'ils avaient la foi. Ce n'est pas la christologie qui leur a donné la foi, c'est la foi qui a engendré leur christologie. Combien de chrétiens n'ont pas de relations personnelles avec Jésus ? Ils se bornent à affirmer tranquillement, sans se rendre compte de l'énormité de ce qu'ils disent, que Jésus est le Fils de Dieu. Combien, pendant toute leur vie, grâce aux écritures et à la lumière de leur vie spirituelle, ont essayé de comprendre par le dedans ce qui s'était passé il y a vingt siècles ? Cet homme qui a vécu pendant quelques mois avec quelques disciples, a révolutionné le monde pendant cette courte période, ce qui le distingue tellement de tous les autres fondateurs de religions. Combien de chrétiens, grâce à cet effort et à cette attente, atteignent enfin, actualisent vraiment la réalité de Jésus et le connaissent comme s'ils l'avaient rencontré ?

Il faudrait que les chrétiens s'intéressent enfin à cette question et, à travers les écritures comprises le plus scientifiquement possible, le plus exégétiquement possible, à la lumière aussi de leur propre vie spirituelle grâce à leur approfondissement humain, atteignent par le dedans cette réalité merveilleuse que Jésus a été, lui qui nous a montré, d'une certaine façon, le chemin pour atteindre Dieu lui-même.

c) découvrir la communauté

Un troisième aspect de la conversion est aussi étonnant que les deux autres. N'est-ce pas singulier qu'au 20ème siècle, des chrétiens osent encore dire qu'il faut apprendre à croire, qu'il faut reconnaître Jésus et encore découvrir ce qu'est une communauté, ce que c'est vivre en communauté ? Les premiers chrétiens l'avaient vu avec puissance. Sans doute, ils ont pu se tromper sur beaucoup de choses mais, sur ce point, ils ont eu vraiment une intuition immédiate. Ils se sont rendus compte que, pour croire en Jésus, pour être disciples de Jésus, il fallait l'être ensemble. L'origine de l'Église, c'est une origine de communauté. Il faut que les chrétiens découvrent ce que c'est une communauté. Ce mot est un des mots les plus blasphémés que nous connaissions. Chaque fois que des personnes s'assemblent pour des raisons artistiques, politiques, sociales ou autres, on dit qu'ils forment une communauté. Une communauté exige plus que de s'assembler pour des raisons de ce genre. Il faut que les chrétiens comprennent que, s'ils veulent être vraiment chrétiens, ils ne peuvent l'être qu'ensemble. Être ensemble, ça ne veut pas dire simplement marcher au même pas. Cela exige une collaboration spirituelle, une conversation religieuse, une communication réelle de vie spirituelle de l'un à l'autre,

chose rare même dans les milieux religieux de prêtres ou de moines. Il est indispensable de vivre en communauté de cet ordre. Cela ne suppose pas forcément la communauté de biens, ce n'est même pas nécessairement une communauté fixe où on est toujours ensemble mais cela exige que, de temps en temps, on soit capable d'avoir une relation au niveau de la foi

C'est une des raisons pour lesquelles on peut avoir de l'espérance pour l'Église. Les jeunes d'aujourd'hui ont un sens de la communauté que les anciens n'avaient pas. Nous nous contentions de ce que nous appelions «la communauté paroissiale», c'est-à-dire une communauté où personne ne se connaissait. Dans les villages où on se connaît bien, quand on se retrouvait à la sortie de la messe du dimanche, on parlait de la pluie et du beau temps, parfois du sermon mais pas toujours de la même manière.

Voilà donc une découverte à faire ! J'irais jusqu'à dire que le fait que les chrétiens ne savent pas ce qu'est une communauté, n'en comprennent pas la nécessité criante pèse terriblement sur la vie de l'Église. N'ayant pas l'expérience concrète d'une communauté, les chrétiens ne connaissent pas l'Église, n'en connaissent qu'une définition :c'est une institution; comme, pour eux, Jésus est le Fils de Dieu; comme croire, c'est affirmer quelque chose. Lorsque les petites communautés vont se faire, je crois que les jeunes chrétiens, les vieux aussi qui en feront partie, découvriront ce qu'est la communion. C'est la communion qui est fondamentale dans l'Église. L'institution n'en est que la conséquence, l'institution n'a jamais fondé la communion, elle en a dispensé. La crise actuelle a sa source dans le fait que l'Église n'a pas trouvé sa base, c'est-à-dire la communion. L'Église a besoin d'une institution mais ce qui la caractérise, ce qui permet à l'institution d'être vraiment à sa place, c'est qu'elle soit d'abord communion. Les petites communautés sont indispensables pour que nous ayons une expérience physique de ce qu'est une communion.

Rêve d'anticipation

Je voudrais pour terminer insister sur un aspect un peu plus délicat. Je reprends la notion de communion, de petites communautés. Je ne songe pas, en premier lieu, au fait qu'il n'y a plus beaucoup de chrétiens en beaucoup d'endroits, dans nos villages de montagne par exemple. Dans mon village, mon curé dessert dix paroisses totalisant 1500 habitants répartis sur des distances de l'ordre de 20 à 30 km. Qu'advient-il quand ce prêtre, qui est âgé, ne pourra plus continuer ? Il ne sera pas remplacé. S'il l'avait voulu, il aurait obtenu depuis longtemps un poste plus facile mais, malgré sa vie pénible, il n'a pas voulu nous abandonner. Mais ce n'est pas ce problème grave que je veux envisager ici. J'insiste simplement sur le fait que les petites communautés, pour qu'elles soient réelles, pour qu'elles soient spirituelles, doivent nécessairement, de nécessité stricte, être capables de refaire ensemble la célébration de la cène. Jésus nous l'a demandé. Il n'a pas été exigeant pour le nombre : quand deux ou trois d'entre vous se réuniront en mon nom... On ne peut pas séparer cette promesse de la promesse solennelle qu'il a faite à la fin de sa vie. Il faut donc nécessairement, pour que les communautés existent, pour qu'elles persévèrent, pour qu'elles s'approfondissent, il faut qu'elles soient capables de célébrer la cène.

C'est paradoxal, me direz-vous, car cela irait bien si on était encore dans une période où ne sait plus quoi faire des curés, si on pouvait ériger de petites paroisses mais nous n'avons plus de prêtres. Dans un pays comme la France, l'âge moyen des prêtres augmente d'un an à peu près tous les ans et, dans quelques années, il n'y aura plus de prêtres. Ce n'est vraiment pas le moment de dire qu'il faut que les petites communautés soient capables de dire la messe tous les dimanches, on est en pleine utopie. En effet, je suis en pleine utopie mais la réalité l'impose, c'est-à-dire le rôle de l'Église. Est-ce que le rôle de l'Église est d'être témoin de Jésus et de remplir ainsi sa mission auprès des hommes ou est-ce de maintenir, sans changement, une conception du sacerdoce qui avait son utilité jadis mais qui ne correspond plus à sa mission ? Voilà la question telle qu'elle se pose maintenant. Il nous faut reconsidérer ce que nous appelons le sacerdoce. C'est une montagne à soulever, je le concède, mais la foi peut soulever les montagnes. Certes, il nous faut beaucoup de foi pour celle-ci encore plus que pour les autres. Mais c'est une montagne qui n'est pas tellement vieille, vingt siècles. Lorsque Pierre, Paul ou Jacques allaient de bourgade en bourgade pour prêcher, ils restaient quelques mois dans un lieu, ils convertissaient un certain nombre de personnes, ils les formaient suffisamment pour qu'ils soient à peu près chrétiens et, avant de partir, ils nommaient quelques anciens, ils ordonnaient quelques anciens, pour qu'ils puissent former une Église locale adulte, pour célébrer la cène, pour célébrer les mystères.

L'unité chrétienne, l'existence chrétienne est extrêmement précaire. Excusez-moi si je dis ces choses un peu brutalement mais il faut reconsidérer le sacerdoce. Au lieu de le partager, comme nous l'avons fait depuis si longtemps, comme les apôtres et les disciples l'ont fait d'ailleurs, diacres, prêtres, apôtres; le prêtre fait spécialement pour les choses religieuses et le diacre pour les choses matérielles, il faudrait que nous considérions cela d'une autre manière qui corresponde aux besoins actuels, c'est-à-dire à la mission telle qu'elle se présente pour l'Église actuellement, afin qu'elle soit essentiellement fidèle à cette mission qui est sa raison d'être. Il faudrait que nous étudions la possibilité de séparer, de distinguer, la fonction cultuelle et la mission de la parole. La première doit être confiée à ceux qui, habilités par l'Église par une ordination convenable, sont capables de célébrer la cène, de telle sorte que, partout où quelques chrétiens désirent se rassembler au nom de Jésus, ceux-ci puissent persévérer dans la foi, grâce à la cène. D'autre part, la mission de la parole, semblable à celle que les apôtres avaient jadis, devrait être confiée à des hommes qui iraient de village en village, de petite communauté en petite communauté, apporteraient par leur vie spirituelle, par leur témoignage, par leur exemple et surtout par le fait qu'ils sont hommes de Dieu, un secours spirituel que les ressources locales ne permettraient pas d'avoir. Il est plus facile de trouver des hommes dignes de la fonction cultuelle que de rencontrer des hommes capables de la mission de la parole. Jadis, les deux étaient liées sans grand inconvénient. Les auditoires n'étaient pas très exigeants, le prêtre était le seul qui «savait» et les fidèles étaient ceux qui ne savaient pas et se taisaient car ils n'avaient rien à dire; il était donc facile au prêtre d'être à la hauteur. Actuellement, nous assistons à deux phénomènes contradictoires. Tout d'abord, l'auditoire est beaucoup plus exigeant parce qu'il est plus cultivé et, d'autre part, la chrétienté étant déficiente, ce ne sont souvent pas les hommes les plus intelligents mais les plus religieux qui entrent dans le sacerdoce ou dans la vie religieuse. Sauf exception, le niveau intellectuel et affectif de nos prêtres n'est pas en montée, tandis que le niveau des exigences intellectuelles et spirituelles des laïcs est certainement en montée. Trop souvent, les laïcs ont à supporter des sermons qui n'ont ni grande valeur intellectuelle, ni grande valeur spirituelle. Il faudrait donc multiplier la fonction cultuelle, puisque c'est une chose possible, sans multiplier dans la même proportion la mission de la parole qui exige beaucoup. Nous devrions être plus exigeants pour la mission de la parole au point de vue intellectuel car il faut être cultivé pour bien parler des choses spirituelles. Il faut aussi être très spirituel, surtout quand il faut en parler toutes les semaines, surtout quand il faut en parler toujours au même auditoire.

Je fais un rêve pour terminer. Je suppose qu'un de nos évêques, un jour, chargé d'un petit diocèse, capable d'un rayonnement personnel, arrive à convaincre l'autorité supérieure de lui donner toute liberté et tous pouvoirs dans son diocèse, pour vraiment correspondre au besoin de la mission de l'Église dans son pays. Pendant 20 ou 30 ans d'activité, cet évêque parcourt son diocèse, laissant à quelques vicaires généraux le soin de l'administration, qu'il n'a d'ailleurs pas hérité des apôtres, et va de paroisse en paroisse voir ses prêtres pour leur parler de vie spirituelle, voir les laïcs pour leur faire découvrir ce qu'est l'Église, ce qu'est la communion en Église. Je suis convaincu qu'avec les potentialités religieuses qui se manifestent chez les jeunes, un tel évêque transformerait son diocèse. Il aurait fait ce qu'ont fait depuis des siècles les grands réformateurs des ordres monastiques. Une jeune abbesse comme la mère Angélique Arnaud, à 20 ans, allait voir ses sœurs pour les convaincre, les unes après les autres, de faire la réforme du monastère. Les unes l'écoutaient, d'autres la rejetaient mais de petites communautés se créaient, petites communautés rayonnantes qui permettaient à celles qui avaient refusé au départ de se joindre à elles.

C'est ainsi que se sont faites toutes les réformes monastiques qui ont permis à nos grands ordres religieux de rester actuellement à peu près le seul bastion à partir duquel nous pouvons repartir pour refaire des vies spirituelles.

Le titre que j'ai donné à cette conférence peut paraître assez prétentieux. Il faut que je m'en explique d'abord avec vous. Je ne suis pas un prophète, en aucun sens du terme. Je ne suis pas non plus dans les secrets des dieux. Je ne suis qu'un laïc et de plus je suis vieux. Deux raisons pour lesquelles je n'ai qu'une influence extrêmement indirecte, dans la mesure fort réduite ou elle peut exister, sur l'avenir de l'Église : vieux, dans quelques années je ne serai plus ; laïc, vous comprenez pourquoi. Mais malgré tout, je voudrais vous parler ce soir de la manière dont j'entrevois l'avenir de l'Église parce que tout ce qui touche à la présence de Jésus dans le monde me tient à cœur depuis toujours.

J'ai été chrétien, j'ai été catholique dès le commencement de ma vie, sans interruption, et je le resterai jusqu'à la fin, quoi qu'il doive m'en coûter. Cela me donne le droit de penser à l'avenir de l'Église et d'en parler. Je vais donc m'efforcer de vous entretenir simplement et, comme il convient, le plus religieusement possible, sans d'ailleurs pouvoir m'autoriser de la moindre spécialisation théologique, philosophique ou exégétique, simplement en homme qui aime l'Église parce que, dans une certaine mesure, ce qu'il est, il l'est grâce à elle. D'autre part, je suis convaincu que si l'Église disparaissait, très vite le nom même de Jésus serait oublié et ne serait plus connu que des historiens. Ce serait pour le monde un échec fondamental et décisif.

Il s'agira surtout de l'Église catholique mais les transpositions seront faciles à faire pour les autres religions chrétiennes. C'est aussi à partir du christianisme occidental que j'essaierai d'entrevoir l'avenir de l'Église mais il est probable qu'avec des délais variables le christianisme connaîtra les mêmes problèmes dans les autres régions du monde où il est implanté.

I - L'Église passe par une crise très grave

Les gens lucides s'en aperçoivent et ne sous-estiment pas cette gravité même lorsqu'elle est contestée, d'ailleurs de moins en moins, par l'optimisme officiel. Les autres, même ceux qui ferment inconsciemment les yeux sur le réel pour ne pas en être effrayés et troublés, sont bien obligés de convenir cependant qu'il y a tout de même quelque chose qui ne tourne pas rond dans l'Église d'aujourd'hui. Je n'ai pas à décrire les différents aspects de cette crise dont tout le monde parle. Les causes sont nombreuses et complexes. Certaines, les plus graves sans doute, remontent aux débuts même du christianisme. Il faut avoir le courage d'en prendre conscience.

L'histoire globale de l'Église est à l'origine de la situation que nous traversons et non quelques événements accidentels et locaux. C'est l'heure de vérité qui sonne après vingt siècles de christianisme où, pour dire vrai, le pire est mélangé au meilleur, l'ivraie au bon grain. Comprendre par le dedans l'histoire de l'Église et son évolution, en particulier la complexité, l'ambiguïté de ses origines permet d'entrevoir la profondeur de la crise qui n'est pas bouffée de fièvre ni anémie accidentelle, mais qui tient à l'écart entre ce que l'Église est et ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle aurait dû être.

Cette crise rappelle par certains de ses aspects celles que l'Église a dû surmonter aux heures graves de son passé. Aujourd'hui elle semble cependant menacer le christianisme d'un effondrement décisif tellement elle vient d'une manière d'être, de se comprendre, de se présenter de l'Église qui dure depuis de nombreux siècles.

Plus visiblement cette crise est aussi la conséquence du rôle que l'Église a dû tenir dans le monde, que les circonstances lui ont imposé à certaines heures de son histoire ; rôle qui a trop souvent pesé sur sa mission, la facilitant en apparence par des moyens de puissance cruellement inadéquats et ainsi donnant le change sur sa valeur et son efficacité spirituelles ; rôle aussi qui fut trop souvent entaché des abus de toutes sortes que permet le pouvoir discrétionnaire et illimité.

Parmi les grandes crises que l'Église a eu à connaître, il y en a deux qui me paraissent des préfigurations de celle d'aujourd'hui. En quelque sorte nous les revivons mais avec une dimension considérablement accrue.

1- l'attente de la parousie

Et d'abord celle qui s'est présentée presque au commencement, quelques années après la mort de Jésus. Tant que les disciples et premiers chrétiens sont restés convaincus que la parousie était très proche, tant qu'ils ont attendu l'avènement glorieux de Jésus comme un événement qui aurait lieu pendant leur vie, leurs manières de présenter et de pratiquer la vie spirituelle furent sans nul doute très influencées par ce retour imminent. Les béatitudes étaient alors faciles à suivre, elles étaient presque des précautions qui s'imposaient ! Mais quand il est apparu avec évidence que ce retour s'éloignait dans un avenir indéfini, inconnu, d'ailleurs plein de menaces, les perspectives dans lesquelles les chrétiens eurent à vivre leur foi en Jésus changèrent complètement. Les horizons dans lesquels eurent

à se développer la prédication des Églises et la manière de vivre leur foi en Jésus furent eux aussi profondément transformés.

La crise que nous traversons ressemble à celle qui a provoqué cette première purification de la foi chrétienne en ce sens que ce sont maintenant les dimensions du monde qui apparaissent sans commune mesure avec les grandeurs que l'on pouvait leur connaître jadis. Dimension dans le temps, nous ne sommes plus à l'époque où l'on supputait à partir des chronologies bibliques le nombre des années qui se sont écoulées depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus. Dimension de l'espace, que dire des immensités du cosmos qui se découvrent à nous de façon concrète depuis que l'homme commence à l'explorer. Dimension dans l'ordre psychologique, nous nous apercevons de plus en plus combien les civilisations étalées à travers les millénaires de la race humaine sont différentes et multiples, comment dans une même civilisation les êtres sont extrêmement et irréductiblement divers. Ces trois dimensions du réel sont sans proportion avec celles qu'on pouvait connaître il y a encore cinquante ou cent ans.

De même qu'au début du christianisme l'éloignement de la parousie a transmué profondément la manière de croire et de vivre des chrétiens, il est tout à fait compréhensible que devant une pareille extension du réel connu, l'Église se trouve affrontée à une crise semblable mais qui menace d'être infiniment plus importante, plus décisive pour son avenir.

2- le temps des persécutions

Il est une deuxième crise du passé de l'Église qui ressemble à celle que nous connaissons maintenant quoiqu'elle ait été, elle aussi, d'une importance bien moindre : celle que l'Église a traversée pendant les premiers siècles avant d'avoir été reconnue par Constantin, quand elle était encore considérée comme l'ennemi premier de l'État : le temps des persécutions, le temps des catacombes, le temps où l'Église voyait son sang couler partout, où les premiers chrétiens fuyaient, disparaissaient ou apostasiaient. Changement radical dans les perspectives de la prédication, dans les possibilités et les réalisations du culte, dans les exigences de la fidélité chrétienne. Pour rester croyant en ces temps-là, il fallait être vigoureux et ne pas craindre la mort.

Je ne dis pas que nous connaissons maintenant une persécution violente, quoiqu'elle existe actuellement dans certains pays. Il n'y a pas encore longtemps, en France, au début du siècle, nous avons subi ce qu'on peut appeler une persécution administrative. Mais il y a une autre persécution plus secrète, plus insidieuse, très puissante sous un voile de discrétion : les pressions sociologiques, omniprésentes et continues de la société citadine et industrielle où nous vivons, entassés les uns sur les autres et avec laquelle d'une manière ou d'une autre nous devons composer ; la lente imprégnation de l'athéisme dû à un climat scientifique et technocratique qui fait que spontanément nous sommes athées, même si nous affirmons hautement que nous croyons en Dieu ; la lente imprégnation du matérialisme qui nous pousse spontanément à rechercher de façon principale l'élévation du niveau de vie ; préoccupation qui, même lorsqu'elle reste «très raisonnable», combat avec efficacité le sens spirituel par les occupations, «véritables distractions», qu'elle impose. Il est plus aisé d'être homme quand on vit dans la simplicité et la frugalité que lorsqu'on gît dans l'abondance et le raffinement. Au temps des persécutions de jadis, il fallait être courageux, presque héroïque, pour rester chrétien, a fortiori pour le devenir. A notre époque, dans l'euphorie des vies faciles, appâtées par la jouissance, concentrées sur le désir, absorbées par le plaisir, il faudra, pour atteindre la foi, avoir du caractère, être fortement humain. Il ne suffira pas de se conformer à ce qui se fait autour de soi. Au contraire, il sera nécessaire d'affronter beaucoup de manières de vivre très courantes dans son milieu social, jugés communément normales, «de son temps», «de bonne société» qui du dedans et de dehors minent la foi du chrétien jusqu'à ne lui laisser que l'apparence des objets de piété et le verbiage des propos pieux.

Ces considérations ne sont pas les conséquences d'une conception aristocratique de la religion qui en écarte systématiquement et avec une désinvolture peu évangélique «les petits et les faibles». Elles découlent simplement de ce fait évident que, maintenant et pendant un temps qui menace d'être long, pour être vraiment chrétien, il faudra être très vigoureux et très approfondi humainement.

3- la tentation du pouvoir

Dans la crise actuelle de l'Église se concentrent aussi les lourdes conséquences des comportements de l'Église le long de son histoire, lorsqu'elle a eu à faire face à des situations en réalité peu favorables à sa mission et à connaître les tentations correspondantes, d'autant plus puissantes qu'elles semblaient favoriser son apostolat.

Lors de la paix constantinienne, quand le christianisme est devenu la religion de l'État, quand elle a disposé de la puissance, au moins de son appui, l'Église a eu des possibilités d'action qui regardaient plus la propagande qu'elles ne rappelaient les conditions dans lesquelles Jésus annonçait l'avènement du Royaume de Dieu.

Lorsque, avec l'écroulement de Rome, l'Église est devenue puissance séculière parce qu'elle restait seule à avoir suffisamment d'autorité et d'organisation pour maintenir un peu d'ordre dans l'empire romain, les activités politiques, sociales et religieuses se sont unies en elle de façon quasi indiscernables. Dans ces conditions, c'est toujours le politique et le social qui prennent le dessus aux dépens du religieux qui alors dessert le spirituel au lieu de le cultiver.

La crise que nous connaissons est due en particulier à ce fait que depuis très longtemps l'Église a été gouvernementale et politique plus que proprement inspirée par l'esprit de Jésus que laissent transparaître les évangiles. La difficulté majeure de notre époque vient de ce que l'Église n'est pas suffisamment religieuse de façon vitale et chrétienne pour pouvoir assumer les nouvelles conditions de sa situation dans le monde, pour inventer les nouvelles formes de sa mission auprès des hommes.

L'Église de chrétienté dont la plupart d'entre nous sont encore les héritiers est en train de mourir. Je ne pense pas qu'on puisse lui rendre la santé. On peut tout au plus l'aider à survivre : survivre à la frontière du ghetto, à la frontière des sociétés marginales et folkloriques mais on ne lui redonnera pas la puissance de rayonnement qu'elle a connue, en particulier à sa naissance, sans la transformer profondément. L'Église de chrétienté est moribonde. Je ne dis pas l'Église parce que l'Église de chrétienté n'est qu'une forme contingente de l'Église, une forme relativement éphémère comme l'histoire le montrera. Avant l'Église de chrétienté ont existé d'autres manières d'être de l'Église, en particulier il y a eu l'Église de la clandestinité. La foi m'affirme qu'après l'Église de chrétienté, il y aura encore un autre comportement de l'Église qui lui permettra d'assurer au milieu des hommes la présence efficace de Jésus.

Croire en l'Église, ce n'est pas assurer que l'Église ne doit pas changer et ne changera pas ; c'est au contraire affirmer que, quelles que soient les formes que la fidélité lui fera prendre et qu'elle doit inventer, inspirée par Dieu, elle conservera l'essentiel de ce qu'elle a reçu de son Maître.

L'Église de chrétienté est moribonde. Quelle sera l'Église de demain ? C'est le sujet dont je vais vous entretenir à mes risques et périls.

II - Quelle sera la prochaine Église ?

L'Église de chrétienté est mourante. Pourquoi ? Quelle sera la prochaine Église ?

A) L'Église de chrétienté est mourante

1- l'environnement a changé

L'Église de chrétienté est mourante parce que les événements ont changé. Les conditions politiques, sociales, économiques et culturelles dans lesquelles l'Église se trouve aujourd'hui sont très différentes de celles d'il y a seulement cinquante ans, a fortiori de celles plus éloignées dans le passé. Là où jadis elle était toute puissante et régnait sans conteste, maintenant soumise à la force dominatrice et sécularisante de l'État, elle ne présente plus que faiblesse derrière une façade qui se lézarde rapidement et de toutes parts. C'est le cas de l'Église de France. On ne peut douter qu'il n'en soit prochainement de même dans l'ensemble de l'Occident, tant cette évolution semble invincible et liée à la marche des nations modernes. Elle ne peut que s'accélérer même si on s'efforce de la freiner.

2- La vraie faillite de l'Église de chrétienté

Cependant la faillite de l'Église de chrétienté est due aussi à une raison beaucoup plus profonde, qui depuis longtemps prépare indirectement la crise actuelle comme elle est aussi en partie à l'origine de la crise de la civilisation occidentale. Elle n'a pas été assez ambitieuse au point de vue spirituel. Elle a voulu seulement civiliser les hommes, leur donner une morale, leur imposer une doctrine, faire d'eux un peuple de Dieu plutôt que des hommes de Dieu. Elle ne s'est guère souciée qu'ils se développent et se personnalisent, qu'ils deviennent des êtres conscients dans la liberté. La liberté de conscience, jusqu'à une époque récente, lui a paru une aberration de l'orgueil. L'important était qu'ils soient disciplinés tant au point de vue intellectuel qu'à celui des mœurs et de la pratique religieuse. Convenablement gouvernés par elle, grâce à des pouvoirs reçus de Dieu, ce qui assurait la justesse des mesures prises, que fallait-il de plus aux hommes pour réussir leur destinée terrestre ? Ainsi est né un peuple de Dieu unifié par la recherche d'une uniformité conçue a priori et systématiquement imposée, non un peuple de croyants atteignant à l'unité organique et spirituelle par leur fidélité à l'esprit de Jésus. Par un paradoxe qui devrait donner grandement à réfléchir, c'est précisément dans la mesure où l'Église a réalisé en partie cet idéal réduit qu'elle a échoué. Elle s'est trouvée contestée par beaucoup de ses membres parmi les meilleurs qui, sans qu'elle l'ait sciemment voulu mais grâce à leurs ressources spirituelles personnelles, avaient reçu d'elle la possibilité de devenir plus véritablement conscients des exigences fondamentales de leur humanité. Ils se sont retournés contre elle parce qu'ils n'ont trouvé en elle ni la réalisation ni même un simple écho des aspirations qu'elle avait indirectement et involontairement aidées à naître et à grandir en eux. L'Église de chrétienté est condamnée à disparaître parce qu'elle n'est pas assez de l'esprit de celui qui a eu l'audace de prêcher les béatitudes aux pauvres

de son temps, tant il croyait à la grandeur potentielle de l'homme. L'Église, pour vivre et non pas seulement pour survivre, devra davantage qu'hier croire qu'elle n'est pas que l'apanage des êtres exceptionnels appelés spécialement par Dieu, il lui faudra en faire le cadre sobre mais exigeant où chaque chrétien doit chercher et trouver la réalisation concrète de sa fidélité.

3- la prochaine Église, une Église apôtre

L'Église devra s'efforcer d'apporter à chacun des siens ce qu'il lui faut, à lui personnellement, pour qu'il devienne plus réellement humain, plus intériorisé et par suite plus spirituel, et devenir ainsi disciple véritable du Maître. Une action par conséquent aussi individualisée que possible et non pas seulement globale, générale, de groupe, une action directe auprès de chacun, s'adaptant à ses besoins, à ses aspirations, à ses possibilités, à son cheminement intime. Finalement, une action d'éducation en profondeur au sens le plus précis, beaucoup plus exigeante que le gouvernement et l'enseignement, si exigeante qu'il faut avoir foi en Jésus pour la croire possible et être son disciple pour s'y consacrer utilement. Ainsi l'Église portera témoignage de son Maître par la médiation de ses membres, fils spirituels de Jésus et non seulement adeptes de «la religion chrétienne». Elle apportera au monde ce qui lui est nécessaire pour se développer, cela même qu'il est appelé sourdement à être et que rien de ce qu'il est ne peut lui faire atteindre.

B) Conditions d'une Église apôtre

A l'Église d'enseignement et de gouvernement qui suffisait pour faire une chrétienté doit succéder une Église extrêmement attentive à l'avènement spirituel de ses membres afin qu'ils deviennent totalement eux-mêmes par et dans la foi, une Église pour laquelle, devant cette tâche, les préoccupations politiques et sociales, fort légitimes en soi, restent cependant secondes. Une telle transformation n'est pas petite. Elle ne se fera pas du jour au lendemain. Elle exige, au niveau même de l'Église, une mutation dont on ne peut pas surestimer la dimension. Elle exige aussi au niveau des chrétiens une conversion dont jusqu'à présent ils n'ont jamais eu véritablement l'idée.

Dans une première section, j'essaierai d'exposer la mutation dont l'Église a besoin. Puis dans une seconde partie, je parlerai de la conversion que les chrétiens ont à connaître pour correspondre à leur devoir envers l'Église, car il ne suffit pas qu'ils se fassent porter par elle comme jadis mais ils doivent désormais la porter pour qu'elle vive à la hauteur spirituelle qu'exige sa mission. C'est d'ailleurs ainsi seulement qu'ils recevront d'elle tout ce qu'elle peut leur donner.

La mutation de l'Église ne se fera pas si les chrétiens ne se convertissent pas. D'autre part, si l'Église grâce à sa mutation n'appelle pas à cette conversion, ne l'aide pas, les chrétiens dans leur ensemble ne changeront pas leur manière d'être vis-à-vis de l'Église et pèseront sur elle jusqu'à la paralyser. Seulement quelques-uns d'entre eux, les plus vivants, se convertiront : ils ne seront pas assez nombreux pour aider à changer l'Église, pour l'aider à se rendre fidèle à sa mission.

1) La mutation dont l'Église a besoin

a) changer les structures

Devant la crise de l'Église, beaucoup de chrétiens, plus politiques que spirituels, pensent que, pour y remédier, il faut changer dès maintenant les structures en les adaptant à la mentalité moderne. L'Église aura peut-être plus tard la possibilité et le devoir de le faire mais, pour le moment, elle est trop désemparée, trop divisée, trop faible spirituellement. Elle ne pourrait envisager et réaliser que quelques modifications dans sa discipline. Ce ne serait d'ailleurs pas sans rencontrer de violentes et sourdes oppositions de la part de ceux qui, à défaut de vie spirituelle proprement dite, sacralisent leurs habitudes pieuses, ou encore sans soulever les nombreuses réactions de ceux qui sont pris de vertige devant les risques et la part d'inconnu que des initiatives, même légères, comportent nécessairement. A vrai dire, l'Église a plutôt à résister actuellement aux entraînements sociologiques qui la conduiraient à des réformes inspirées par les courants idéologiques de l'époque et par la recherche d'efficacité immédiates. Elle se mettrait ainsi à la remorque du monde et perdrait encore davantage l'esprit de Jésus.

b) transformer les esprits

Mais ce qui paraît possible dès maintenant, quoique encore difficile et qui ne peut être réalisé que lentement de façon satisfaisante, c'est de transformer l'esprit dans lequel on use des structures. Sans doute cela exigera de grands changements dans le personnel dirigeant. Aussi seuls le temps et la mort peuvent les permettre. Cependant on doit reconnaître que déjà cette évolution est légèrement ébauchée dans les comportements les plus extérieurs, ceux qui relèvent peut-être plus des apparences que de la réalité. Lorsque cette transformation sera acquise dans l'Église, l'étape la plus importante de sa mutation sera franchie. Le reste se présentera et s'accomplira presque de soi.

Le but à atteindre est de donner à l'Église les moyens de former humainement ses membres, de les spiritualiser, d'en faire des disciples en s'adaptant aussi exactement que possible à ce qu'ils sont, à ce qu'ils peuvent devenir. Pour s'efforcer vers ce projet capital qu'exige sa mission, l'Église a besoin d'une

organisation extrêmement souple toute tournée vers l'éducation de la foi et non seulement vers l'enseignement des croyances. Elle doit infuser l'esprit des béatitudes et non seulement dicter la loi.

2) Une décentralisation

Une première condition de cette mutation est la décentralisation du gouvernement de l'Église. Actuellement tout se décide à partir de Rome et se décrète à Rome pour les cinq parties du monde, quoique les situations des Églises locales soient très dissemblables et demandent des manières d'être très différentes, ce que l'on ne peut vraiment comprendre que si l'on est sur place, ce qui exige aussi que les décisions soient prises sur place.

On veut et on croit encore possible une unité de l'Église dans la conformité malgré la diversité toujours plus grande des hommes et de leurs conditions de vie. On s'efforce à temps et à contretemps de réaliser cette unification qui signifie en fait «occidentalisation» et d'une manière plus précise «romanisation». Mais dans la mesure où on impose à tous et partout un cadre censé devoir convenir partout et à quiconque, on ne l'applique utilement nulle part et à personne. On ne peut obtenir qu'une uniformité superficielle. Elle donne le change sur l'extrême disparité des manières de croire et de faire qui se dissimulent sous le respect des mêmes normes. Combien des ces manières, tout en relevant dans une certaine mesure de la foi, s'inspirent cependant moins de la foi et de la fidélité que de la crédulité facile, de la routine des coutumes ! Elles jouissent trop souvent d'un endoctrinement qui s'appuie sur une conception très matérialisée et socialisée du sacré et sont soutenues par l'embrigadement que permet un climat affectif systématiquement cultivé.

Une décentralisation considérable de l'Église est nécessaire. Elle va strictement en sens contraire de ce qui a été pratiqué depuis que les moyens de communication se sont perfectionnés et ont rendu possible surtout la centralisation des organes de décision et d'une manière moindre celle de l'information, d'ailleurs encore déficiente sous de nombreux aspects. Cette centralisation dans l'Église s'est développée parallèlement à celle des États. Elle présente déjà des inconvénients graves au niveau de l'organisation matérielle et de la formation humaine et civique qui relèvent de ces derniers. Quand il s'agit de l'initiation à l'intériorité et de l'éducation de la foi, la centralisation systématique et totale devient un obstacle décisif. Cette initiation, cette éducation exigent qu'elles soient adaptées à chacun et, au préalable déjà, en première approximation aménagées dans une certaine mesure de façon générale pour un pays donné, pour une classe sociale déterminée. Elle ne supportera pas la centralisation.

Cette décentralisation ne va pas contre la primauté du Pape. Elle se rapproche de ce qui existait aux origines. La centralisation telle qu'elle se pratique aujourd'hui n'était pas possible ni même pensable lorsque Pierre ou un de ses successeurs immédiats, était à Rome et qu'il fallait six mois à un messenger pour aller de Jérusalem à Rome et six autres mois pour le retour, en supposant que tout se passe bien. Quand il faut un an pour envoyer une lettre et en recevoir la réponse, la nécessité de prendre des décisions ne peut pas supporter de tels délais dans la plupart des situations. Cependant une certaine prééminence de Pierre n'en était pas moins reconnue. D'ailleurs dans les tout premiers temps, cette primauté fut conçue d'une façon fraternelle et collégiale, comme le montre certain passage des Actes des Apôtres à l'occasion d'une campagne d'évangélisation à laquelle furent envoyés Pierre et Jean par les apôtres réunis à Jérusalem.

Vatican II a rendu un immense service à l'Église en insistant sur la collégialité des évêques. Cette collégialité est une reprise de ce qui se faisait au départ et qui avait peu à peu disparu. Elle aidera un pouvoir, qui d'ailleurs serait encore trop centralisé si on en restait là, à mieux connaître les situations locales et à mieux y correspondre. La collégialité est une étape nécessaire à la mise en place des mesures particulières qui seules peuvent permettre aux Églises locales de remplir leur mission. Ce qui est nécessaire à l'Église de France n'est pas forcément utile à l'Église d'Italie. Ce qu'il faut maintenir à tout prix dans l'Église de Pologne n'est pas forcément ce qu'il faut conserver dans l'Église de Belgique et inversement. Tant que l'Église ne s'attachera pas à résoudre par des solutions convenables et par suite adaptées, les problèmes particuliers et cependant d'importance capitale qui se posent dans les Églises locales, elle ne sera pas en mesure de remplir correctement sa mission et sera condamnée à la recherche chimérique d'une unification désormais impossible politiquement, unification d'ailleurs, malgré les apparences, étrangères à l'unité spirituelle.

3) Le principe de subsidiarité

Une seconde condition de la mutation qui s'impose a été entrevue aussi par Vatican II. Dans l'Église, comme dans toute organisation hiérarchisée, il est nécessaire que chaque supérieur intermédiaire, c'est-à-dire qui a des inférieurs et qui est aussi soumis à une autorité plus élevée, ait des pouvoirs de décision qui soient à la dimension de ses responsabilités. C'est un principe fondamental sans l'observation duquel ce supérieur n'a que la dignité de sa charge mais reste seulement un relais plus passif qu'actif pour l'exécution des mesures prises en dehors de lui. Ce supérieur n'a alors aucune autre initiative que de répéter sans en rien changer les directives et les manières de dire qui lui

ont été dictées et de s'efforcer de faire respecter les mots d'ordre et les consignes qu'on lui a imposés. Cela suppose beaucoup de soumission mortifiante ou de servilité vertueuse quand on se rend compte que rien de ce qu'on doit dire ou ordonner n'est adéquat à une situation qui ne cesse de s'aggraver. Cela supprime pratiquement le goût de l'initiative comme le sens de la responsabilité.

Ce principe dit de subsidiarité va radicalement contre l'exercice de l'autorité telle qu'elle se pratique depuis qu'à tous les niveaux l'administration a pris puissance sur la vie de l'Église. On doit affirmer en particulier qu'aujourd'hui l'évêque n'a pas dans son diocèse le rôle qu'il y tenait jadis. Successeur des apôtres, quel est celui qui est vraiment apôtre dans son diocèse ? Aurait-il la vigueur rayonnante des premiers disciples, il ne dispose plus des moyens nécessaires pour l'exercer et il n'a plus les pouvoirs qui lui seraient nécessaires pour le faire et surtout dans les conditions difficiles de ce temps où il ne suffit pas de conserver mais de créer. Prendrait-il les initiatives qui s'imposent de façon urgente dans son diocèse qu'il soulèverait, en outre des censures de la part de l'autorité supérieure, une vague de protestation du côté de ses confrères, qu'il serait accusé d'atteintes à la discipline, à l'unité et, en outre, comme tout se tient, de déviation doctrinale ! En vérité cette autonomie nécessaire de l'évêque ne conduit pas à l'anarchie comme certains semblent le penser. Il faut l'affirmer si l'on croit autrement que d'une façon théorique à l'action de Dieu auprès de ceux qui ont autorité dans l'Église, si l'on n'enferme pas l'action de Dieu dans les règles générales et immuables d'un droit canon. Certes cette autonomie exige beaucoup spirituellement de ceux qui ont la charge d'être chefs religieux dans leur pays. Qui croirait qu'il suffit aujourd'hui d'être de bonne famille et un administrateur correct pour devenir, par la grâce de l'ordination, un évêque capable d'être apôtre comme cela est particulièrement nécessaire dans les conditions actuelles ?

4) Des unités à taille humaine

Une troisième exigence de la mutation d'une Église de chrétienté en Église de témoignage est que les diocèses aient une dimension convenable pour rendre possible l'action apostolique de l'évêque. En France et sans doute aussi en Belgique, les diocèses viennent du Concordat que Rome a conclu avec Napoléon au début du siècle dernier. En ce temps-là, l'Église identifiait sa mission avec l'action de gouverner. Il était naturel qu'elle accepte d'adapter son organisation gouvernementale sur celle de l'État. Nos diocèses, à quelques exceptions près, coïncident avec les départements qui étaient alors d'une dimension convenable pour l'administration mais qui déjà à cette époque étaient trop vastes pour une véritable action spirituelle. Que dire maintenant avec l'augmentation et les mouvements de la population ? Nous avions jadis beaucoup plus de diocèses, comme cela se trouve encore en Italie qui n'a pas connu une révolution semblable à celle de la France. Il est absolument nécessaire que le diocèse puisse être visité et connu de fond en comble par son évêque, que celui-ci non seulement puisse avoir avec ses prêtres des relations spirituelles, ce qui exige qu'ils ne soient pas trop nombreux, mais encore qu'il soit en mesure de rencontrer longuement beaucoup de ses diocésains. Une petite amélioration se produit actuellement avec la multiplication des évêques auxiliaires. Elle est loin d'être suffisante surtout si cette multiplication, d'ailleurs fort modeste, ne correspond pas à une véritable décentralisation de l'action apostolique proprement dite, mais seulement à une meilleure répartition des tâches administratives.

5) Les petites communautés

Quatrième mesure sans laquelle les précédentes seraient inefficaces pour hausser l'Église au niveau de sa mission dans le monde moderne. L'Église doit se donner les moyens de former chacun de ses membres, dans toute la mesure où cela est possible, en correspondant aux besoins, aux possibilités qu'il présente, en s'adaptant aux cadences du cheminement personnel qui lui est propre de façon à le faire passer de la relative incroyance de la crédulité à la croyance idéologique et, de cette croyance encore principalement cérébrale et affective, à la foi dans son essence originale. Elle doit par conséquent être capable d'une action qui tienne plus compte de ce qui actuellement est et peut être atteint que de ce qui devrait être. A cette condition seulement, l'Église aura la possibilité de remplir sa mission auprès de ses membres et, par leur intermédiaire, auprès du monde. Un tel apostolat ne peut pas se faire dans des assemblées où les assistants sont nombreux et seulement de passage mais dans des groupes, de petit effectif, stables autant que possible, se réunissant régulièrement et assez souvent, où chacun des membres connaît les autres et a avec eux des relations humaines et même fraternelles.

Ces cellules formées de quelques chrétiens, s'assemblant au nom de Jésus comme les disciples de jadis et recevant la formation spirituelle adaptée à ce qu'ils sont personnellement, formeront le tissu de l'Église de demain. La naissance de ces cellules, leur permanence et leur croissance demanderont de la part de chacun de vigoureuses initiatives et des persévérances résolues. Elles exigeront aussi une véritable renaissance de la vie spirituelle que d'ailleurs ces groupes aideront à promouvoir par leurs activités communautaires, renaissance toute informée par les conditions nouvelles de la vie mais aussi par une meilleure intelligence de ce qui s'est passé il y a vingt siècles, quand Jésus vivait avec les siens

au milieu d'Israël.

Bien mieux que les paroisses actuelles, cette multitude de petites cellules, partout répandues, stablement enracinées dans leur milieu, permettront à l'Église d'être vraiment présente dans le monde, c'est-à-dire présente à tout homme à l'heure où il se pose les questions fondamentales, décisives pour sa destinée. A ces moments-là, qui sont souvent rares et éphémères dans une vie, il faut que tout homme puisse rencontrer une petite communauté de frères qui, si elle ne lui donne pas les réponses, au moins l'aide à entrer dans le climat permettant de les chercher convenablement et d'en recevoir le bienfait. Seules les questions sans réponse, parce que de leur nature elles n'en tolèrent aucune, peuvent hausser l'homme à sa véritable taille s'il les accueille convenablement. Elles portent l'homme au-delà des connaissances dont il est le maître mais aussi la victime, si celles-ci le distraient de la recherche métaphysique dont il est lui-même l'objet et dont l'activité le constitue pour une large part dans sa grandeur.

La présence de l'Église dans le monde, à notre époque, ne peut plus être le fait d'une société religieuse plaquée sur une société civile et qui se modèle sur celle-ci parce qu'elle ne sait pas être originalement elle-même. Depuis des siècles, le christianisme était devenu religion d'État. L'Église s'est efforcée par tous les moyens de conserver cette position politiquement privilégiée. Quand cela ne lui fut plus possible et qu'elle fut devenue une religion seulement reconnue officiellement parmi d'autres, affaiblie socialement, elle n'en a pas pour autant changé sa manière d'être, ses méthodes de gouvernement et d'enseignement. C'est une des causes de la crise actuelle secrètement préparée depuis longtemps par ces méthodes, aggravées par elles à longueur de siècles quand celles-ci paraissent faussement efficaces.

III - La mutation de l'Église exige la conversion des chrétiens

Quand ceux-ci parlent de conversion, il s'agit ordinairement de la seule conversion des mœurs. Celle-ci est certes indispensable, elle est cependant insuffisante. Elle est nécessaire pour permettre l'accès à des promotions humaines et chrétiennes qui demandent beaucoup plus de sens spirituel et de volonté qu'elle, promotions sans lesquelles les chrétiens ne peuvent pas être des ouvriers utiles de la mutation de l'Église. Ils ne sauraient être pour elle que des poids morts et souvent, par fidélité mal comprise, ils accumuleraient des obstacles sur son chemin.

1) croire vraiment

Il faudrait d'abord que les chrétiens découvrent ce que c'est que croire vraiment, qu'ils prennent conscience de la totalité de l'engagement de l'être incluse dans le mouvement que comporte l'acte de foi, totalité que le croyant ne peut atteindre qu'à longueur de vie grâce à une intériorité progressivement acquise et à sa fidélité à décider et faire ce qu'il lui paraît devoir accomplir. Croire, ce n'est pas seulement hériter de la religion de sa famille, respecter les coutumes de son pays, conserver ce qui vient du passé. Ce n'est pas seulement juger que ce qui est affirmé et à quoi l'on souscrit est possible, vraisemblable et même probable ; que c'est moralement et politiquement utile car le nier entraînerait, vu ce que sont les hommes, toutes sortes de désordres.

Combien de chrétiens attentifs jusqu'au scrupule dans ce qui regarde la moralité et la pratique religieuse, l'exactitude et l'orthodoxie de leur «profession de foi» ne se sont jamais interrogés sur la qualité de leur foi ! Combien pourraient affirmer en toute lucidité et droiture qu'ils seraient chrétiens même s'ils n'étaient pas nés dans une famille chrétienne, tant ils y auraient été acculés, acculés par les questions que soulève leur prise de conscience de la condition humaine et, plus précisément, de leur propre histoire d'homme, acculés aussi par les progrès qu'ils ont faits dans l'intériorité et qui les ont conduits à découvrir leur éminente dignité tout comme leur impuissance radicale à vraiment y correspondre ?

Quand l'homme ne connaît pas une attente enracinée dans les profondeurs, une recherche qui s'insère dans toute la vie, un cheminement intime où se concentre l'effort de tout l'être, il peut avoir des convictions, des croyances, il n'est pas croyant de foi en plénitude car il n'est pas capable d'être totalement dans ce qu'il affirme et fait, malgré ce qu'il peut en penser. Il possède des croyances mais elles le possèdent aussi. Elles sont pour lui le rocher sur lequel il s'appuie mais non le ferment de son humanité et l'appel de Dieu. Il est solide de leur solidité mais aussi immobile et paralysé par leur système massif, immuable à force d'être sacralisé. Sa «foi» ne le fait pas être. Elle n'est pas pour lui l'origine d'une vie toujours nouvelle mais seulement le soutien de la régularité. Elle n'est pas la source d'eau vive dont il est parlé dans les écritures, qui abreuve sans éteindre la soif. Finalement ce chrétien peut être une cuirasse et un bouclier pour l'Église. Il l'appesantit de toute sa lourdeur. Il l'empêche d'avancer en lui faisant croire qu'elle peut s'en dispenser. Il n'est pas le précurseur et la lumière qui ouvrent le chemin qu'elle aura à prendre et où il la devance.

2) une foi vivante

Il faudrait ensuite que les chrétiens croient en Jésus autrement que s'en contentent les adeptes d'une «religion chrétienne» semblable, à part la doctrine et la discipline, à toute autre religion. Quand les premiers disciples crurent en Jésus, ce ne fut pas grâce à une conception a priori qui leur avait fait reconnaître le Christ, mais à cause de ce qu'il était pour eux quand il a vécu avec eux, à cause de ces mois merveilleux où leur vie s'est trouvée changée parce qu'il était là, leur vie d'aujourd'hui mais aussi de toujours car ce qui se passait entre lui et eux défiait le temps et avait consistance d'éternité. En vérité, vivant secrètement de lui, ils ont passé peu à peu de l'admiration à la vénération, puis de la vénération à l'adoration. C'est alors seulement qu'ils arrivèrent à expliciter ce qu'ils vivaient, qu'ils s'efforcèrent d'abord de se l'expliquer, de le justifier à leurs yeux, en s'en donnant des raisons, puis de le dire aux autres de façon convaincante. Ils furent théologiens parce qu'ils avaient la foi. La christologie qui peu à peu s'est précisée dans leur esprit n'a pas été à l'origine de leur foi en Jésus.

Il ne s'agit pas pour les chrétiens du 20^{ème} siècle de faire table rase des croyances que leur impose l'Église mais cependant, ils ne seront pas croyants comme il convient pour être à la hauteur de leur devoir envers elle s'ils n'ont pas fait personnellement un cheminement semblable à celui qu'ont dû parcourir les premiers disciples. Combien de chrétiens s'en tiennent à assurer avec inconscience et légèreté que «Jésus est fils de Dieu» sans se rendre compte du caractère unique, extraordinaire de cette affirmation, de tout ce qu'elle implique d'obscur et d'impénétrable ! Est-il osé de penser qu'ils n'accordent en fait à cette croyance majeure de leur religion qu'un intérêt inversement proportionnel à la facilité avec laquelle ils se sont laissés aller à simplement l'accepter ? En vérité, une telle croyance a une signification véritable seulement pour celui qui déjà a été transformé par le cheminement qu'il a été conduit à faire pour accéder à cette affirmation, une signification qui est en rapport avec la profondeur humaine de ce cheminement. Combien de croyants, tout chrétiens qu'ils soient par leur naissance et la pratique religieuse qu'ils observent, essayent de comprendre par le dedans, de se rendre réel et par suite actuel ce qui s'est passé il y a vingt siècles entre Jésus et ses disciples ? Ont-ils même été seulement effleurés par l'idée d'une telle recherche ?

Toute la vie n'est pas de trop, avec le sens de l'humain qu'elle apporte, pour qu'à la lumière de l'intériorité acquise à force de recueillement, de prise de conscience et de fidélité, grâce aussi aux écritures critiquées le plus scientifiquement possible afin qu'elles ne soient pas un écran devant le réel dont elles traitent, on sache franchir le temps et l'espace pour se rendre présent à la singulière épopée spirituelle d'où est née l'Église, épopée qui n'a duré que quelques mois et qui cependant a remué et fécondé le monde comme rien d'autre. Tant que les chrétiens ne seront croyants que par l'adhésion à une christologie, ils ne seront pas capables d'être disciples. Non seulement ils ne sauront pas porter l'Église comme il convient pour qu'elle remplisse sa mission mais la plupart, sous la poussée des idéologies adverses mieux accordées à la mentalité du temps, ne seront plus croyants qu'en paroles. Peu à peu, ils en viendront à agir et à vivre comme quiconque avant de perdre ultérieurement le vocabulaire chrétien lui-même.

3) vivre en communauté de foi

Mais il faut insister maintenant sur une troisième découverte nécessaire pour rester chrétien en ce temps, ce qui ne peut se faire qu'en le devenant davantage. Découvrir ce que c'est vivre en communauté de foi, une communauté qui se rassemble parce que ses membres ont la même foi et qu'ils se sentent dans l'absolue nécessité de vivre ensemble de la foi pour grandir en elle tellement la société moderne lui est hostile ou pour le moins étrangère. S'il est une chose que les chrétiens des tout premiers temps, perdus au milieu des juifs et des païens, ont comprise, c'est que pour croire en Jésus et devenir disciples comme l'étaient leurs pères dans la foi, il faut le faire ensemble, même si cela demande de la part de chacun une activité personnelle que nul ne peut lui faire découvrir directement, dont nul non plus ne peut le dispenser.

Le mot «communauté» est très utilisé. Il est à la mode. Chaque fois que quelques-uns s'assemblent pour des raisons artistiques ou culturelles, pour une action sociale ou politique, ils disent former une communauté. La communauté dont il s'agit ici peut avoir aussi ces différents projets comme conséquences de ce qu'elle est mais elle est essentiellement fondée sur le commun désir de ses membres de vivre ensemble leur foi, de s'aider, dans la mesure où cela se peut, à entrer toujours davantage dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, ce qui est le chemin pour aller à Dieu, comme il l'a dit lui-même.

Communauté qui doit être de dimension suffisamment restreinte, eu égard au niveau d'humanité et à l'ouverture spirituelle de ses membres, suffisamment stable pour que des relations humaines puissent s'établir entre eux à longueur de vie autant que possible, ce qui demande aussi qu'ils se rassemblent de façon suffisamment fréquente. Toutes conditions qui ne sont pas aisées à réaliser quand on est happé par les occupations de l'existence moderne, toujours plus accaparantes, plus nombreuses, plus trépidantes. Cependant la conviction qu'il est absolument nécessaire de faire partie d'une telle

communauté pour être chrétien doit conduire à retrancher résolument ce qui la rend impossible et rechercher avec ténacité ce qui la permet et même la facilite. Il ne s'agit nullement d'ailleurs de communautés qui s'étendent à la vie matérielle ou qui visent à la mise en commun des biens par transfert ou de toute autre manière, buts qui sont fréquemment désirés pour eux-mêmes mais qui souvent aussi provoquent rapidement des difficultés supplémentaires. Celles-ci conduisent parfois jusqu'à l'échec qui remet tout en question.

- la communauté paroissiale

Faut-il ajouter que ces communautés sont d'un autre ordre que ce qu'il est convenu d'appeler «communauté paroissiale»? Cependant dans nos villages où tous les habitants travaillent leurs terres à longueur de vie et de la même manière, avec les mêmes cadences, la paroisse aurait pu devenir une véritable communauté si on avait su ne pas en faire seulement une assemblée pour le culte où les assistants sont souvent moins religieux que dans leurs champs parce qu'ils s'affublent alors d'une contenance conventionnelle comme ils revêtent à cette occasion leur costume du dimanche. Mais si ce qui est relativement facilité par les conditions de vie d'un village se montre plus difficile dans les villes, cela est possible aussi si on le veut résolument. La paroisse deviendrait alors le lieu de rencontre où de temps en temps ces communautés domestiques se rassembleraient pour plus concrètement prendre conscience de l'Église universelle.

- être d'Église

Mais ces communautés auraient encore un autre rôle que la formation spirituelle de leurs membres, que leur accomplissement chrétien au niveau du disciple. Elles leur feraient découvrir ce qu'est l'Église. Actuellement l'Église n'est pour eux que l'institution. Elle n'est pas la «communauté» parce que, n'ayant pas l'expérience de la communauté, ils ignorent ce qu'est une communion. Ils connaissent seulement la solidarité qu'engendrent entre les hommes l'adhésion à une idéologie, l'appartenance à un milieu, la défense d'un patrimoine commun avec ce que cette solidarité implique de sectarisme avoué ou secret. La communion de foi dépasse par son ordre cette solidarité collective. Elle est capitale pour l'Église et la caractérise, même si en fait celle-ci lui est souvent infidèle par son intolérance officielle et celle de ses membres. L'institution n'existe que pour aider par des moyens sociologiquement convenables à l'établissement, à la continuité et à la durée de la communion. Malheureusement l'institution a été prise souvent comme un but en soi, la solidarité qu'elle secrète comme étant proprement la communion, de telle sorte que l'institution a distrait de la recherche de la communion en concentrant l'objectif des chrétiens sur la discipline dans l'uniformité qui est le bien d'une collectivité bien tenue. L'Église porte lourdement les conséquences de cette aberration spirituelle. Seuls les chrétiens qui prendront conscience de ce qu'est la communion de foi parce qu'ils participent véritablement à une communauté, pourront être les ouvriers de la mutation dont l'Église a besoin.

IV - Mutation de la vie culturelle

1) retrouver le sens de la cène

En vérité, ces communautés ne peuvent subsister, s'approfondir, rayonner que si elles ont la possibilité de renouveler la «cène», comme Jésus l'a recommandé expressément aux disciples qui étaient avec lui à la veille de son arrestation et de sa mort, comme avant, de façon moins solennelle mais non moins pressante, il l'avait demandé à ceux qui le suivaient en leur promettant qu'il serait au milieu d'eux lorsque même seulement deux ou trois d'entre eux seraient réunis en son nom. Cette requête ultime de Jésus, qui était aussi prière de sa part, imposerait déjà qu'on reconsidère sérieusement l'exercice du sacerdoce dans l'Église, même si la crise actuelle ne raréfiait pas de façon catastrophique le recrutement des prêtres.

L'Église, devant cette question qui commande sa vie aussi bien que sa mission à venir, est à la croisée des chemins. Le rôle fondamental de l'Église est-il d'être le témoin de Jésus auprès des hommes ou est-ce seulement de maintenir sans changement sa conception et sa pratique du sacerdoce? Sans nul doute, cette conception et cette pratique ont eu leur utilité dans le passé, elles épaulaient bien sa mission. D'ailleurs elles étaient les seules possibles vu les conditions humaines où l'Église se trouvait. Maintenant elles se montrent dramatiquement inadéquates, non seulement à cause du manque de prêtres que la crise aggrave d'une façon qui se montrera à brève échéance catastrophique si on n'y porte pas rapidement remède, mais aussi en face des besoins et des possibilités spirituels de très nombreux chrétiens. Désormais la formation humaine de ceux-ci rend possible et appelle la participation active à la vie de l'Église dans ce qu'elle comporte d'essentiel. A cette condition seulement ils recevront pleinement d'elle ce qu'elle peut et doit leur apporter et l'aideront à se hisser à la hauteur de sa mission dans le monde.

2) une réforme du sacerdoce

Il faut reconnaître que cette réformation du sacerdoce dans l'Église est une montagne à soulever. La foi peut soulever des montagnes. Celle-ci n'est pas si vieille. Elle l'est moins que les montagnes de la terre, un peu moins de vingt siècles. Lorsque Pierre ou d'autres apôtres allaient de bourgade en bourgade pour annoncer «la bonne nouvelle», ils restaient quelques mois dans chacune, le temps que leur prédication porte son fruit, qu'ils convertissent un certain nombre d'habitants, que la foi s'enracine. Avant de partir pour d'autres lieux d'évangélisation, ils ordonnaient quelques «anciens» qui certes avaient seulement quelques semaines de vie chrétienne, afin que l'Église locale, si réduite soit-elle, puisse renouveler la cène, célébrer les «mystères». Ils savaient que c'était la condition nécessaire à l'implantation de l'Église dans le pays et à la persévérance de la foi de ces chrétiens fraîchement baptisés. Les apôtres et les anciens ont ainsi permis jadis à l'Église de s'étendre et de s'enraciner dans des conditions difficiles, au milieu et à l'encontre de religions soutenues par la puissance de l'État et par les traditions des peuples, souvent en butte à la persécution. Une organisation semblable est nécessaire pour que l'Église; en ces temps, reprenne sa mission et de nouveau s'étende et s'enracine. Mais dans les conditions modernes c'est là où l'Église sera implantée de façon particulièrement humaine et religieuse qu'elle pourra se développer, c'est là où les communautés chrétiennes auront la vitalité spirituelle qu'ont connue les premiers disciples autour de Jésus que la mission de l'Église pourra s'exercer par le témoignage qui répond à ce que les hommes attendent obscurément.

a) la fonction culturelle

Aux croyants plus particulièrement appelés par Dieu à se consacrer de façon totale à l'avènement du «royaume», d'être plus spécialement, en union avec l'évêque, le ferment de ces petites communautés. Aux membres de celles-ci, dans la mesure où il y sont ordonnés parce qu'ils en ont les moyens et les aspirations, de célébrer la cène et d'être les agents des activités religieuses de ces communautés. Aux premiers, la mission de la parole, c'est-à-dire de la présence à soi et aux autres au niveau de l'essentiel. Aux seconds, la fonction culturelle dans le climat d'une communauté toute centrée sur le souvenir de Jésus et sur la fidélité qu'elle lui voue, ce qui transformerait profondément l'esprit dans lequel actuellement s'exercent les cérémonies du culte.

Cette distinction entre la mission de la parole et la fonction culturelle, qui n'est pas nécessairement séparation, serait autrement plus utile que la classification actuelle entre prêtres et diacres, a fortiori que celle qui existait entre les différents ordres majeurs et mineurs. Elle permettrait de résoudre deux graves problèmes que l'Église rencontre actuellement dans sa mission.

De cette façon, dès que les chrétiens auraient compris la nécessité de se réunir au nom de Jésus et qu'ils le désireraient vraiment, l'Église, après les avoir convenablement formés, leur assurerait, ce qui fait strictement partie de sa mission, la possibilité de célébrer la cène dans leur communauté. D'autre part, les croyants, appelés à se consacrer à la mission de la parole, ayant véritablement le charisme de l'apostolat et non seulement «les grâces attachées à la fonction» viendraient apporter à ces communautés, toujours les mêmes, de façon régulière et assez fréquente sans être nécessairement continue, par leur présence et leurs paroles, les ressources religieuses qui ordinairement ne peuvent pas se trouver sur place. Somme toute, ils reprendraient l'œuvre des missions de jadis qui souvent, quand elles étaient bien conduites et tenues par des êtres religieux, transformaient heureusement le climat des paroisses, mais seulement de façon éphémère car celles-ci n'en recevaient les bienfaits que rarement et à intervalles de temps trop espacés ; au mieux une ou deux fois par siècle...

b) le témoignage

Il est relativement aisé de trouver des croyants capables d'exercer la fonction culturelle. C'est à ce point que la concélébration, ce progrès important dans la liturgie, serait possible dans la plupart des communautés locales. Il est beaucoup plus difficile d'être témoin de la foi. Trop souvent ce témoignage, qui se sert nécessairement des croyances, est confondu avec l'enseignement de la doctrine, enseignement plus facile que le témoignage surtout s'il reste au niveau scolaire et est de façon impersonnelle, sans engager l'être total du professeur. Lorsque, comme cela se pratique actuellement, la fonction culturelle est inséparable de la mission de la parole, tout prêtre doit être aussi un spirituel en mesure d'explicitier sa vie religieuse pour la communiquer. En fait, peu en sont capables car ce n'est pas la formation qu'ils reçoivent ni la manière dont ils vivent qui peuvent leur faciliter vraiment la tâche. Restreindre l'appel au sacerdoce à ceux-là seuls qui ont personnellement des ressources exceptionnelles et sont capables d'une action vraiment spirituelle serait encore réduire le nombre des prêtres déjà dramatiquement insuffisant. Aussi ne faut-il pas s'étonner que beaucoup de prêtres sentent douloureusement leur impuissance quand ils ne se bornent pas à exercer la fonction culturelle ; que beaucoup de fidèles ne trouvent pas auprès de leurs prêtres l'aide spirituelle dont ils ont besoin pour progresser dans la foi.

En séparant la fonction culturelle de la mission de la parole, l'Église serait en mesure d'assurer la célébration de la cène partout où cela est indispensable. Il lui serait alors possible d'exiger de ceux à

qui elle confierait la mission de la parole l'équilibre et la profondeur humaine, la formation religieuse et intellectuelle poussée très nécessaires à son exercice. Sans un tel équilibre et une telle profondeur humaine, comment peut-on tenir lorsque par vocation on participe sans cesse à tous les déséquilibres, à tous les vertiges d'une société en pleine crise ? Ce haut niveau intellectuel et religieux est d'autant plus primordial pour la mission de la parole que les aspirations et les besoins spirituels des hommes sont plus exigeants et plus élevés. Aussi bien faudrait-il demander et aussi ménager à ces croyants, totalement donnés à la mission, un genre de vie très particulièrement concentré sur l'intériorité, la prière et l'oraison. Mais ceci n'est-il pas la reprise de ce qui s'est passé dans toutes les crises graves de l'Église quand, à leur occasion et pour les dominer, sont nés les grands ordres missionnaires ?

Conclusion

Pour terminer cet entretien, laissez-moi faire un rêve. Dans un avenir pas trop lointain, harcelé par les devoirs de sa charge dans un diocèse qu'il voit chaque jour davantage se délabrer, un évêque, de grande taille humaine, est arrivé à convaincre l'autorité supérieure de lui laisser toute liberté de décision pour correspondre à la mission qu'il a reçue de l'Église. Pendant de nombreuses années, inlassablement, cet évêque parcourt son diocèse dont il se sent devoir être l'apôtre comme le furent jadis Pierre, Paul et tant d'autres. Il laisse à ses vicaires généraux le soin de l'administration, des conseils de tous ordres, des réunions d'études sur tout sujet qui prennent beaucoup de temps et accaparent ses confrères en épiscopat. Jamais dans son palais épiscopal, ce qu'il faut seulement à Rome ou à Paris, toujours sur les routes, il est sans cesse avec ses prêtres, avec ses diocésains à longueur de vie, les connaissant, ayant avec eux de vraies rencontres spirituelles, orientant sans organiser, appelant sans commander, aidant partout où cela commence à être possible la constitution de petites communautés adultes, c'est-à-dire capables de se fonder sur la célébration de la cène et de se concentrer sur l'intelligence de la cellule mère que furent Jésus et ses disciples ; communautés diverses comme le sont les hommes par leur tempérament, leur hérédité, leur formation et leur milieu de vie, mais unies par l'esprit de Jésus que cet évêque aura su leur insuffler par sa présence.

Qui peut douter de l'efficacité spirituelle d'une telle vie apostolique en notre temps, comme d'ailleurs en tout temps ? L'Église reprendrait racine dans ce diocèse où elle se flétrissait comme l'arbre que la sève ne vient plus nourrir et dont le tronc encore dressé mais dépouillé manifeste seul l'ancienne vitalité.

Mais n'est-ce pas ce qui s'est passé dans les grands ordres religieux aux heures critiques où ils ont dû se réformer ? J'évoquerai, entre beaucoup d'autres, le souvenir de la Mère Angélique Arnaud qui, à vingt ans, a réformé en France, à Paris, à Port-Royal, son monastère de cisterciennes. Visitant ses sœurs presque toutes plus âgées, écoutée par les unes, refusée respectueusement mais fermement par les autres, elle s'efforça de convaincre de la nécessité d'une réforme et d'une conversion celles qui s'étaient enlisées dans la routine de vies seulement régulières, et aussi de faire naître la vocation chez celles qui étaient entrées au couvent sous la pression des coutumes et des convenances sociales. Peu à peu, une petite communauté est ainsi née au milieu de l'ancienne. Peu à peu, elle a gagné sur cette dernière par son rayonnement personnel, par sa patience et sa discrétion, par la charité à laquelle on ne peut pas toujours résister quand le soir vient, que la nuit s'avance et que Dieu, lui aussi, passe...

C'est grâce à de telles réformes que nos grands ordres religieux, malgré toutes les lézardes qu'ils présentent, sont actuellement à peu près les seuls bastions à partir desquels l'Église pourra reprendre sa marche en avant. Qu'ils soient les lieux où des chrétiens toujours nombreux viennent trouver le silence et la solitude, la nudité intérieure qu'impose le dépaysement au contact des cimes de l'humain. Que ces retraites régulières et fréquentes les conduisent à se convertir et à être, à leur place, des ouvriers de la mutation dont l'Église a le plus extrême besoin pour devenir plus exactement fidèle.

(Conférence faite au Palais des Congrès à Liège le 22 mars 1972 et publiée dans «La foi et le temps» (1972/2), revue des diocèses francophones de Belgique)

I - La crise actuelle

Il est étrange que dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle, un chrétien puisse être tenté de craindre, car c'est une tentation, la disparition relativement prochaine du christianisme, du moins d'un christianisme qui ait une action spécifique dans le monde. Cette crainte était inconcevable il y a encore quelques années tellement l'existence de l'Église semblait aller de soi tant que le monde durerait. Vingt siècles de stabilité, presque d'immuabilité, au milieu de bouleversements politiques n'étaient-ils pas suffisants pour assurer la confiance en l'avenir ? Cette certitude était si bien assise sur ces considérations historiques qu'elle semblait ne pas avoir besoin d'être fondée sur la foi en Jésus. Au contraire, fréquemment la pérennité de l'Église, constatée comme un fait inexplicable, se portait garant de l'avenir et était à l'origine de la foi en Jésus. La crise présente est d'une telle gravité que souvent une autodéfense instinctive empêche de l'estimer à sa véritable grandeur. Un jugement lucide qui ne dissimule pas des difficultés à vaincre, proches de l'impossible, demande beaucoup de courage... Seule la foi que Jésus inspira à ses disciples il y a vingt siècles, peut donner cette force. Seule elle fonde l'espérance aveugle et muette en l'avenir de l'Église, espérance radicalement différente des espoirs qu'on peut nourrir à partir des rares indices favorables présentés actuellement par l'état intérieur de l'Église et par sa situation dans le monde. Contrairement à cette espérance ouverte à toutes les initiatives créatrices, de tels espoirs ne facilitent pas la solution de la crise actuelle, ils poussent à en atténuer l'extrême gravité. Ils portent à ajourner ou à minimiser des initiatives nécessaires, dès maintenant possibles, mais qui rompraient avec les manières de faire du passé.

À vues seulement humaines et sans céder à quelque parti pris qui incline à une vision catastrophique des événements, il est impossible à un chrétien de ne pas être douloureusement ému et profondément inquiet de la dégradation rapide et, semble-t-il, irréversible, d'institutions ecclésiastiques considérées depuis longtemps comme parties intégrantes de l'Église. De nombreux rouages de l'appareil hiérarchique qui permettaient jadis à l'Autorité de s'exercer ne répondent plus quand elle ose encore s'en servir. Et lorsqu'elle les utilise, ne risque-t-elle pas souvent d'aggraver le mal au lieu d'y porter remède ? Sans doute cette situation est-elle due en partie à des abus nombreux, quand l'Autorité se voulait sans limite et manifestait peu d'égards pour ses assujettis. Mais la cause réelle est malheureusement plus sérieuse et durable. Il faut aussi accuser l'insuffisance de l'approfondissement humain chez beaucoup de chrétiens qui ne savent pas donner à l'Autorité la place qui lui revient, même si elle n'est plus sacralisée comme par le passé. Cette absence d'éducation véritable se double d'ailleurs souvent d'une vie spirituelle médiocre dissimulée par une pratique religieuse plus formaliste que vivante, et d'ailleurs déjà fort en déclin.

D'autre part, l'union des chrétiens, cette harmonie heureuse qui faisait jadis dire aux païens «Voyez comme ils s'aiment», est fortement ébranlée. Non seulement les options politiques qui occupent une place toujours plus grande dans la vie des hommes, mais aussi des controverses doctrinales qu'alimente la passion plus forte que la compétence et la foi, vont jusqu'à fomenter des factions à l'intérieur même de l'Église, factions qui n'hésitent pas à recourir à la violence, voilée ou non, quand elles le jugent nécessaire. Elles rendent cette union si précaire que parfois elles ne permettent plus une véritable coexistence dans la tolérance et le respect mutuel.

Est-il nécessaire pour achever de donner sa dimension à la crise actuelle de l'Église d'insister sur les difficultés croissantes que le christianisme rencontre dans un monde où la croyance en Dieu, un certain sens de «l'absolu de la conscience» sont si contestés qu'ils ne sont plus naturels chez la plupart des hommes, du moins en Occident. À cette situation angoissante s'ajoute encore la précarité sinon l'échec très général des missions en terre non chrétienne, malgré les dévouements extrêmes qui s'y prodiguent depuis toujours, quand elles se heurtent non seulement aux nationalismes naissants ou renaissants, mais aussi à des manières de sentir, de penser, de vivre très différentes de la civilisation occidentale. Dans ce monde où la puissance et souvent la violence sont maîtresses, comment penser que l'Église, médiocrement spirituelle et minée par ses divisions intestines, dépourvue de moyens politiques et économiques, affrontée à des êtres étrangers à l'essentiel de son message et menés en outre par des manières de vivre qui font obstacles à l'approfondissement humain, puisse survivre ? Seule la foi permet d'affirmer cette permanence et de défier un scepticisme que toutes les apparences concourent à imposer.

Cependant, croire à la pérennité de l'Église n'est pas assurer pour autant que par fidélité celle-ci doit conserver nécessairement les structures, les disciplines et les doctrines du passé, même si les unes et les autres furent autrefois efficaces, même s'il ne fut jamais imaginé qu'elles pussent changer, tant une telle pensée aurait été jugée une infidélité majeure. C'est affirmer la permanence de l'originalité fondamentale de l'Église sous les formes que les événements et sa mission viendront à lui

imposer ou à lui suggérer, même si ces formes sont différentes de celles du passé au point de paraître de l'extérieur en opposition avec elles. C'est être assuré qu'en tous les temps, dans toutes les situations, même les plus contraires, malgré les fautes et l'aveuglement de ses membres, malgré les lourdeurs et les inerties inhérentes à son caractère d'institution, sans cesse des chrétiens naîtront et vivront dans l'Église sous l'action de Celui dont elle perpétue, comme elle le peut, le souvenir et la présence parmi les hommes. Ces chrétiens sauront ne pas désespérer d'elle malgré toutes les raisons qu'ils auraient de le faire. Ils demeureront dans son sein malgré toutes les souffrances qu'elle leur impose. Ils se consacreront à la réalisation de sa mission malgré tous les obstacles qu'elle leur oppose. Loin de se lamenter sur la disparition du passé comme d'un paradis perdu, loin de voir seulement dans le christianisme le moyen de salut réservé au petit nombre et que repousse le monde enseveli dans son péché, ils chercheront et trouveront pour collaborer utilement à l'apostolat de l'Église quels sont dans leur vérité et leur profondeur non seulement les besoins, les aspirations et les exigences des hommes de ce temps, mais aussi leurs possibilités. Grâce à leur «action» et à travers leur «passion», ils aideront l'Église à être fidèle à l'esprit de son Maître car c'est seulement de l'intérieur qu'elle doit et peut être sans cesse convertie.

Recherche d'une nouvelle «manière d'être»

Affrontée à une crise qui met en question son existence, l'Église doit changer sa manière d'être et inventer celle qui lui permettra de continuer sa mission en apportant par son rayonnement ce que les hommes attendent sans le savoir, cela même que vécurent dans un émerveillement allant jusqu'à l'adoration quelques disciples de Jésus.

Cette recherche ne peut pas être convenablement menée quand elle est perturbée par le combat quotidien pour la survie des institutions directement menacées. Sinon, commandée par une urgence qui ne tolère pas les progressifs tâtonnements et les lentes maturations, troublée par une inquiétude qui ne permet pas l'attention patiente à des affleurements toujours discrets et souvent inopinés, elle serait condamnée à être superficielle et à relever seulement de l'improvisation, même si elles se réclament des charismes institutionnels. Il est regrettable que d'ordinaire cette recherche soit provoquée surtout par les menaces qui pèsent sur l'Église. Ne devrait-elle pas au contraire s'effectuer en période calme et être suscitée par le dynamisme spirituel des chrétiens ? Alors elle serait saine et marquée du sceau de Dieu. Elle conduirait à des inventions efficaces. Comme toute création ces inventions correspondraient aussi par leur fécondité propre à l'attente des générations à venir et les aideraient à être elles aussi créatrices. Ne doit-on pas penser que le présent et l'avenir de l'Église se montrent aujourd'hui fort sombres parce que cette recherche a été faite trop rarement dans ces conditions ? Cette recherche d'une véritable réformation, fruit du travail mystérieux de Jésus dans l'Église, ne saurait se passer de préparations longues et secrètes, lentes approches qui ne dépendent pas directement de l'Autorité, qui au début se font souvent sans elle. Sans doute faut-il que cette réformation soit au préalable entrevue individuellement par quelques croyants avant que certains d'entre eux deviennent capables de l'expliquer. Sans doute faut-il encore qu'elle soit mise à la portée de beaucoup avant d'être acceptée et mieux encore désirée par l'ensemble du peuple chrétien. Laborieux et patient travail d'enfantement ! Il n'atteindra son terme que lorsqu'un accord quasi unanime se fera jour en faveur d'initiatives qui paraîtront alors tout à fait naturelles. Sans nul doute dans le passé, si on en avait eu l'idée, celles-ci auraient-elles été spontanément repoussées... Cette évidence collective permettra des réalisations qui jadis n'auraient pu se faire jour que dans des conditions très particulières, trop exceptionnelles pour avoir une portée générale. Sans ce laborieux et patient travail d'enfantement, ces manières nouvelles de faire qui sont aussi de nouvelles manières d'être ne pourraient pas être imposées par l'Autorité sans conduire à quelque malaise ou même à quelque schisme avoué ou caché.

Ces pages n'ont pas d'autre ambition que de participer à cette réformation jamais terminée qui aurait dû être de tout temps une caractéristique majeure de la vitalité de l'Église.

Il est réconfortant de penser que la connaissance de vingt siècles de christianisme, mûrie dans la méditation, permettra de donner à cette recherche une profondeur qu'il n'aurait pas été possible d'atteindre jadis. Sans nul doute, le croire n'est pas s'abandonner à la candide suffisance des scientifiques et des technocrates pour qui le monde commence seulement avec eux parce que, avant eux, on n'aurait su ni penser avec rectitude, ni agir avec efficacité. Affirmer la possibilité de mieux comprendre que jadis l'originalité fondamentale de Jésus, mieux même que les premiers disciples malgré leur proximité du Maître et les charismes qui leur ont été départis, c'est reconnaître la fécondité à longue échéance de leur recherche personnelle et de leur apostolat, c'est aussi reconnaître le travail qui se fait dans l'Église grâce à l'action de Dieu.

II - Une Église du témoignage

Toutes les difficultés intérieures et extérieures que l'Église rencontre surtout en Occident, mais

ailleurs une situation semblable se présentera rapidement, sont dues pour une large part à un style de vie qui n'est plus en harmonie avec l'évolution humaine de ces pays. Ces difficultés considérables disparaîtront, ou du moins seront atténuées, quand l'Église aura accompli une mutation dont jusqu'à ce jour elle n'a pas saisi la véritable dimension, ne pouvant, dans son état spirituel actuel, ni l'entreprendre ni même en accepter l'éventualité. Après l'Église des origines, marquée par ses efforts pour ne rien abandonner des traditions bibliques et pour prendre ses distances vis-à-vis de la religion juive; après l'Église des catacombes et de la clandestinité, affrontée aux religions établies, étroitement solidaires du pouvoir civil et soutenues par lui; après l'Église de chrétienté, victorieuse de ses adversaires mais assujettie aux conditions politiques qui lui valurent le succès; et tout au long d'un déclin qui ne cesse de s'accélérer, une autre Église se prépare. Elle tiendra dans le monde la place que Jésus eut parmi les juifs de sa génération, une fois passés les succès populaires dus à ses miracles et aux espoirs de tous ordres qu'il avait suscités. Cette Église, privée de tout moyen sociologique, dépourvue de toute influence autre que spirituelle aura une autorité semblable à celle que Jésus a eue jadis auprès des juifs lorsqu'ils étaient assez profondément humains pour l'accueillir, assez vigoureusement personnels pour résister aux pressions du milieu.

Après le temps où les hommes se convertissaient par «maison», par groupes socialement constitués; après celui où, persécutés, les chrétiens décimés, dispersés, tenaient ferme dans la foi en s'opposant au monde «pour lequel Jésus n'avait pas prié»; après celui où le christianisme était un héritage familial ou national qui permettait d'être chrétien par la naissance; et tout au long d'un déclin très général de la pratique religieuse depuis des siècles et dans toutes les couches de la société, les hommes ont désormais besoin d'un approfondissement humain réel pour devenir croyants ou pour le rester. Dans les temps qui vont venir, la persévérance des chrétiens ne sera possible que s'ils sont très vigoureusement personnels dans leur foi. Tous alors seront des témoins réels de Jésus parce qu'ils seront ses disciples. Chrétiens grâce à l'Église, ils la porteront au lieu d'être seulement portés par elle.

Mutation de l'autorité et du magistère

Pour être fidèle à l'esprit de l'Évangile, l'Église ne doit plus se borner, comme elle le fit au temps de la chrétienté, à la prédication générale de sa doctrine, à l'imposition générale de sa loi, même si, en s'appuyant autant que cela est convenable sur les mœurs et les idéologies du temps, elle peut ainsi encore réussir auprès de la masse humaine. Se limiter à cette action parce que l'on juge le peuple incapable d'une religion autre que sociologique, serait renoncer à un projet essentiel au christianisme et, sans se l'avouer, faire d'une certaine sagesse politique fort profane le test de la fidélité chrétienne. Estimer cette action suffisante serait méconnaître l'importance des obstacles qui du dehors s'opposent aux croyants et celle des difficultés intérieures qu'ils auront à surmonter dans les temps qui viennent. Bien plus, ce serait nier une originalité du message de Jésus qui en assure l'universalité et la pérennité.

A l'Église de chrétienté qui fut essentiellement une Église de gouvernement dont l'idéal fut d'organiser la société, d'édifier «une cité de Dieu», d'atteindre ainsi les individus de l'extérieur et de façon globale pour les christianiser, doit succéder une nouvelle Église, témoin de Jésus, capable d'être présente partout et auprès de chacun. Sans constituer une société qui la fasse ressembler aux autres religions, elle rayonnera grâce à ses membres, à leur influence spirituelle, individuelle et communautaire. Elle aidera les hommes, à partir de ce qu'ils sont, à prendre le chemin qui leur est propre afin qu'ils deviennent capables, à leur tour, un à un et ensemble, d'accéder à la foi.

Un tel renversement n'est pas seulement imposé par les événements. Il n'est pas dû à la place grandissante que les pouvoirs civils prennent dans le gouvernement des hommes, se substituant à l'Église dans les domaines de la vie sociale où elle régnait sans conteste. Ce n'est pas non plus pour survivre dans des conditions nouvelles que l'Église se voit obligée de se transformer, qu'elle se résigne à un rôle plus explicitement et exclusivement spirituel, centré sur l'homme et son destin personnel. En vérité, l'esprit de Jésus la pousse dans ce sens depuis le commencement, même si elle en a été distraite d'une façon générale vingt siècles durant par le contexte historique dans lequel elle a dû agir et se développer. Constituée de croyants marqués par leur temps et ayant à faire aux hommes de ce temps, conditionnée par la médiocrité des uns et des autres, comment aurait-il pu en être autrement ? Jusqu'à présent les hommes, sauf exceptions, n'ont pas été capables de mener une telle action de personne à personne, qui peut être aidée par l'esprit de corps, mais qui doit nécessairement le dépasser. D'ordinaire, ils n'ont pas été davantage capables de correspondre à une telle action spirituelle autrement qu'en groupe, tant leurs destinées étaient intimement soudées les unes aux autres.

La nouvelle situation de l'Église dans le monde, due à l'évolution économique et politique, au genre de vie auquel les hommes sont enchaînés par la civilisation industrielle et urbaine, aux exigences spirituelles qu'ils manifestent lorsqu'ils ne sont pas déshumanisés par l'affairement auquel ils sont astreints, rend son action presque impossible. Cependant l'Église doit non seulement se soumettre et

s'adapter à ces conditions, mais leur correspondre positivement et leur trouver ainsi un sens «providentiel». Cela requiert de sa part une vitalité spirituelle digne de ses origines, nourrie et mûrie par une expérience de vingt siècles où se mêlent inextricablement échecs et réussites, fidélités et errements; une activité véritablement créatrice capable de se mesurer à des conditions tout à fait autres, grosses de difficultés apparemment insurmontables mais aussi riches en puissance de possibilités nouvelles et capitales.

Il a été facile comme il a été nécessaire à l'Autorité d'être dictatoriale quand les hommes n'avaient pas encore atteint un certain niveau d'humanité, qu'ils respectaient la force et s'y soumettaient. Il lui a été aisé et d'ailleurs agréable de se manifester de façon paternaliste, d'allier la douceur à la puissance, quand cela convenait à un milieu humain encore relativement puéril qui recevait ainsi encouragement et aide. Cependant ni l'autorité dictatoriale ni l'autorité paternaliste ne sont suffisantes pour accomplir la mission spirituelle de l'Église. Elles ne peuvent que l'ébaucher.

Désormais en concurrence avec une société disposant d'une puissance de domination et de séduction à laquelle l'Église ne peut rien opposer de comparable, elle n'aura plus guère la possibilité d'entreprendre, comme par le passé, une telle action dictatoriale ou paternaliste, même lorsque cela serait encore efficace, du moins au début de la vie spirituelle, si on lui laissait cette liberté. Elle sera alors réduite à être appel adressé à chacun dans sa langue, au niveau de ses besoins et dans la ligne de ses aspirations, se pliant à ses exigences, l'accompagnant dans son cheminement afin de la révéler à lui-même pour qu'il se reconnaisse en Jésus de Nazareth, le vénère et s'accomplisse finalement dans l'adoration. Là est bien la mission essentielle de l'Église, qu'elle est seule à avoir, que nul ne pourra jamais complètement l'empêcher d'exercer : appeler tout homme à devenir disciple comme le furent jadis quelques juifs, en l'aidant à comprendre, à travers ce qu'il est et ce qu'il vit, qui est ce Jésus dont la profondeur humaine et l'intime originalité sont le chemin privilégié vers Dieu.

Cette tâche que dans le passé l'Église ne pouvait pas concevoir pour l'ensemble des hommes est beaucoup plus exigeante. Elle est humainement impossible. Aussi faut-il avoir la foi en Jésus pour l'entreprendre et la poursuivre à travers les périls qu'elle fait affronter et les échecs que sans cesse elle subit. L'Église ne pourra pas assumer cette tâche en se référant seulement à la doctrine que peu à peu elle s'est donnée d'elle-même, qu'elle a construite jadis à partir de sa foi mais aussi de ses croyances et de situations historiques. Cette doctrine, par le caractère sacré et par suite immuable qui lui fut attribué, ne permet pas à l'Église de s'éveiller aux nouvelles exigences de son rôle auprès des hommes, alors qu'ils manifestent des besoins et des possibilités qui ne s'accordent ni avec ce qu'elle continue à vouloir leur apporter, ni surtout avec la manière dont elle le fait. Pour être fidèle à sa mission, l'Église doit juger son histoire, se dégager de ce que ses développements doctrinaux comportent de contingent, et sans cesse porter son regard vers la communauté-mère que constituèrent Jésus et ses disciples, il y a vingt siècles, pendant quelques mois. Ainsi elle en pénétrera l'esprit mieux que lorsqu'elle s'efforce de le conserver en tentant de le fixer dans une loi fondamentale.

La mutation d'une Église de chrétienté en Église du témoignage aurait dû être commencée depuis plusieurs décades et sans doute depuis plus longtemps encore. Dans un passé récent, elle fut radicalement empêchée par un conservatisme qui se drapait de fidélité mais relevait en réalité de vues simplement politiques où entrait plus de «sagesse» que de foi. Cette mutation ne demande pas seulement de nouvelles initiatives apostoliques dans la ligne des anciennes, elle regarde aussi l'idée que l'Église se fait d'elle-même et de sa mission. Aussi, loin de considérer la discipline imposée, voire l'obéissance filiale comme des moyens suffisants de formation spirituelle, l'Église aura à se mettre véritablement au service des hommes de ce temps, en allant à chacun d'eux, en l'accompagnant plus encore qu'en le dirigeant, en le sollicitant plus encore qu'en le commandant. Ce service, celui du serviteur et non celui du seigneur, a conduit Jésus à la mort sur la croix, mis aussi à sa victoire sur les puissances de ce monde.

La loi et la doctrine

Si les formes dictatoriales et paternalistes de l'Autorité sont refusées par certains, ce n'est pas nécessairement par esprit d'orgueil ou par volonté d'anarchie. Sans nier que ces défauts puissent exister, il faut reconnaître que, dans l'homme moderne suffisamment adulte, monte une exigence légitime de dignité et d'authenticité qui le pousse à obéir uniquement hors de toute contrainte et de toute séduction, à accorder à tout pouvoir uniquement l'autorité qu'il mérite ou que sa fonction demande.

En raison de l'évolution humaine surtout occidentale, aucune loi ne peut être imposée de façon extrinsèque sans être de quelque manière aliénante. Pour qu'une loi devienne chemin de liberté et ne soit pas principalement occasion de transgression et de répression, il est indispensable que l'homme ne se borne pas à lui obéir par discipline ou par bon esprit, mais qu'il parvienne à l'observer parce qu'il en a compris le bien-fondé, et plus précisément la convenance à l'égard de celui qu'il est, dans la

situation et l'état où il se trouve. C'est à l'Autorité d'aider l'homme à découvrir dans la loi les prescriptions qui lui sont propres, non pas en les lui enseignant ni en les lui imposant, ce qui ne pourrait se faire que d'une manière trop générale et abstraite, mais en l'appelant à leur recherche, en l'encourageant dans cet effort qui le conduira sur le chemin de sa propre justice.

Dans les perspectives chrétiennes, si l'esprit de la loi l'emporte certes sur la lettre, toutefois il n'est pas donné immédiatement par la compréhension du texte. Pour atteindre cet esprit dans la liberté qui lui revient vis-à-vis de ce que la lettre peut sembler de prime abord imposer, il est nécessaire que l'homme affronte la loi, la critique à la lumière de sa propre vie spirituelle, c'est-à-dire en considérant avec droiture ses besoins réels et ses vraies possibilités. Ainsi à ses risques et périls, chaque homme pourra découvrir les conduites et attitudes que cette loi exige de lui dans les conditions où il se trouve. Il le doit car seule sa critique de la loi, son affrontement avec elle, lui en révèlent ce qui le concerne. Ainsi il épousera la loi dans son originalité créatrice. A ce niveau, mise au service de chacun, la loi ne connaît que des cas particuliers.

Il en est de même de la doctrine quand elle cherche à faire connaître Dieu dans son être transcendant. Pour que la doctrine soit lumière et au contraire ne fasse pas écran, il est nécessaire qu'elle soit reçue comme réponse à des questions que l'homme se pose réellement, de façon vitale et non seulement intellectuelle et verbale, à mesure qu'il s'éveille à son humanité et au monde. Pour lui ces réponses ne peuvent avoir utilement que le sens inspiré par les voies qu'il ont conduit à se les donner, et qui déjà est indirectement suggéré par les étapes qui l'ont amené à se heurter à ces questions. Aussi est-il capital qu'il fasse ce cheminement de la façon la plus personnelle et intègre. C'est à l'Autorité d'aider l'homme dans cette progression nécessaire jamais terminée, non en voulant lui donner de prime abord le terme à atteindre, ce qui ne pourrait être que factice et trompeur sur l'essentiel, mais en l'appelant à une recherche intérieure que seul il peut mener et qui, à force de sincérité et de fidélité, l'approchera de l'authenticité.

Les mots qui ouvrent sur l'Absolu ne sauraient être séparés des approches intimes qui conduisent à les utiliser; c'est d'elles qu'ils reçoivent une puissance d'incarnation qui leur est propre, au point d'avoir auprès de celui qui les emploie une action efficace. Quand on utilise ces mots sans avoir procédé à de telles approches, ils trahissent en donnant une satisfaction intellectuelle ou affective qui comble et qui dupe. Au contraire, dans la mesure où l'homme aura recréé ces mots, où, à force de sincérité et de fidélité il les aura transmués en paroles chargées de sa présence, il saura recevoir des réalités absolues dont ces mots cherchent à être une expression, le sens que ceux-ci sont susceptibles de lui faire entrevoir d'elles. Ainsi il sera capable de vivre d'elles et non de leur rester étranger, n'ayant que l'esprit encombré par des formules. Dans ces conditions, les croyances et la doctrine qui en traitent seront au service de chacun et s'adapteront à ses possibilités et à ses besoins particuliers.

Le sens de l'humain

Ces recherches éminemment personnelles qui conduisent chacun à découvrir comment la loi l'interpelle directement, comment la doctrine est pour lui une explication convenable de sa foi, exigent un réel approfondissement humain. Celui-ci n'a jamais été estimé ni pratiqué particulièrement dans l'Église. Encore récemment, par religion sans nul doute mal comprise, on se refusait à invoquer des raisons proprement humaines pour justifier la loi. La loi ne relevait pas de la morale mais d'une volonté divine libre et gratuite, tout à fait indépendante de la condition de l'homme... Considérée comme ayant une autorité absolue, on l'imposait sans hésitation malgré les conséquences immorales ou blessantes qu'elle avait parfois pour l'humain. On en faisait l'instrument d'un dressage, l'occasion d'un renoncement méritoire. Ainsi se construisit une civilisation qui se montre fragile à mesure que la crainte du châtement dès ici-bas ou dans l'au-delà n'est plus suffisante pour dominer la puérilité ou la faiblesse, à mesure qu'un humanisme plus conscient de la grandeur de l'homme et de la grandeur de Dieu commence à remplacer la conception barbare qu'on se faisait jadis des relations de Dieu avec l'homme au nom de la transcendance divine.

De même l'accès à la foi, foi d'ailleurs toujours confondue avec une adhésion de qualité jamais critiquée à des croyances, fut souvent dans le passé considéré comme imposant le sacrifice que l'homme devait faire de son intelligence à Dieu pour le reconnaître dans sa transcendance. Ce sacrifice niait en fait la réalité de l'incarnation, même si d'autre part la piété l'affirmait en Jésus. Par cette manière de croire on se refusait à voir dans le respect des exigences profondes de l'esprit de l'homme la condition pour que le cheminement vers la foi ne conduise pas simplement à une adhésion cérébrale, volontariste, de discipline ou même de simple prudence. Nul ne saura dire combien d'esprits vivants ont souffert de cette conception fautive des relations de Dieu avec l'homme, combien d'autres y ont trouvé l'occasion de s'enliser ou de se confirmer dans la médiocrité.

Favoriser auprès de chaque homme de telles recherches que l'on ne peut aider que de façon indirecte est une tâche infiniment complexe et délicate. Cette mission demandera à l'Autorité qui s'y

emploiera ténacité et patience. Elle sera souvent douloureuse par tous les sacrifices qu'elle exigera, sacrifices si peu connus dans le passé, si contraires même à ce qui semblait devoir être pratiqué jadis. Elle introduira dans «une vraie passion». Le père, qui reste père réellement auprès de ses grands enfants devenus adultes, découvre ce chemin qui l'approche de Dieu. En vérité, cette passion est la voie royale pour approcher de Jésus, entrer dans son esprit et recevoir en retour la lumière et la force d'être appel.

III - Une Église en rayonnement spirituel

A une Église de chrétienté, avant tout de gouvernement, doit succéder une Église principalement soucieuse de rayonnement spirituel au service de chaque homme pour l'aider à se découvrir dans sa réalité unique et en soi nécessaire, afin qu'il devienne disciple dans l'intégrité de l'esprit et l'authenticité du vouloir, comme il advint à quelques juifs du temps de Jésus.

Une organisation souple

Le gouvernement des hommes est fortifié par la concentration administrative rendue possible grâce à la facilité et à la rapidité des communications de tous ordres. Cependant cette concentration ne permet pas à l'Autorité de s'adapter aux situations particulières. Même si ces situations n'étaient pas trop nombreuses et diverses pour être réellement connues par un pouvoir ainsi centralisé, il lui serait encore impossible d'en tenir compte à cause de l'identification que toute autorité uniquement de gouvernement fait entre l'unité qu'elle incarne et l'uniformité qu'elle impose. Pour être respectées, ces situations particulières exigeraient tant de dérogations à des règles générales qu'elles rendraient celles-ci illusives. Elles conduiraient l'exercice de l'Autorité à se perdre dans les rouages d'une administration toujours plus complexe et dans le maquis d'une jurisprudence inextricable. Bien plus, cette action gouvernementale concentrée au sommet, même inspirée par des soucis vraiment humains, même attachée à une fin proprement spirituelle, est condamnée à s'intéresser spécialement aux faits qui ont ou peuvent avoir une répercussion sociale. Aussi suivant une tendance inéluctable, cette autorité est-elle conduite à se préoccuper, de façon principale sinon unique, de ce qui est dit et fait publiquement et non de ce que chacun pense et veut. Peut-il en être autrement alors qu'on est loin, qu'on peut seulement agir par des mesures générales et n'atteindre chaque homme qu'indirectement à travers une collectivité, méconnaissant ainsi les moyens et les besoins propres à chacun ? De telles manières de faire sont opposées à ce qu'il faut à l'homme quand il arrive à l'âge spirituel où il doit être compris dans sa profondeur et sa singularité pour s'atteindre en lui-même et devenir disciple. Comment pourrait-il sans cela résister aux pressions et séductions omniprésentes d'un certain matérialisme athée et ne pas rester atrophié, conforme seulement à l'image du membre standard de la société ? C'est pourquoi, à l'inverse du gouvernement théocratique pratiqué dans le passé par l'Église, le service qu'elle a maintenant à assumer pour être fidèle à l'originalité fondamentale de sa mission exige une décentralisation extrême. Pour correspondre à son rôle spécifique dans l'humanité, l'Église doit manifester son rayonnement spirituel à travers une organisation extrêmement souple, où, à chaque niveau, les initiatives soient prises en fonction des nécessités et des possibilités locales. Une telle décentralisation des responsabilités et des pouvoirs est exactement opposée à la centralisation qui a prévalu dans l'Église depuis quelques siècles et qui n'a cessé de s'accroître.

Ce changement radical dans la manière d'être de l'Église ne demande pas nécessairement et de façon immédiate une transformation des structures, mais d'abord le renouvellement de l'esprit dans lequel il convient de les mettre en œuvre. En restant ainsi en continuité avec ses origines et sa tradition mais en les dominant au lieu de s'y assujettir, en atteignant une meilleure compréhension de l'esprit de Jésus, rendue possible grâce à l'expérience de vingt siècles, l'Église sera conduite à se donner peu à peu les nouveaux moyens dont elle a besoin pour assurer son service non seulement auprès des chrétiens, mais auprès de tout homme.

Par l'orientation générale que Vatican II a donnée à l'Église, ce changement est commencé mais il n'est que faiblement ébauché et reste encore précaire. La reconnaissance de la collégialité des évêques, l'institution des conférences épiscopales nationales, sans être et de loin suffisantes pour provoquer la mutation qui s'impose, peuvent aider l'Église à franchir cette étape décisive.

L'affirmation de la collégialité des évêques ne fut certainement pas dans les préoccupations de Vatican I, mais il serait faux de penser qu'elle est seulement due à une réaction passionnelle du corps épiscopal contre l'hégémonie de la papauté telle que celle-ci s'est exercée depuis ce concile. Les conférences épiscopales, qui sont les implantations dans chaque pays du collège des évêques, ne doivent pas non plus être regardées seulement comme la manifestation du particularisme des Églises locales. L'affirmation de la collégialité, l'établissement des conférences épiscopales sont des réactions vitales et saines de l'Église confrontée à une situation qui se prépare depuis des siècles mais qui n'a jamais été acceptée; situation qui, sous la pression des événements, commence maintenant à peine à

être admise, tant elle contraste avec les conditions de la chrétienté du passé.

Sans nul doute ces innovations heureuses sont dues pour une large part, dans le climat ecclésiastique actuel, à la complexité et à la diversité des tâches gouvernementales de l'Église, les unes essentielles, les autres héritées du temps où le christianisme assumait presque en exclusivité la fonction politique et civilisatrice. Ces dernières tâches sont progressivement retirées à l'Église à mesure que les États reprennent ce qui est de leur ressort. Il n'en reste pas moins évident qu'aucun homme de gouvernement, s'il reste seul, ne saurait atteindre une claire conscience de toutes les questions soulevées par les possibilités et les besoins toujours davantage diversifiés d'individus appartenant à des civilisations et à des niveaux humains extrêmement différents. Bien plus, en ces temps de grande fermentation, à l'heure où l'évolution du monde s'accélère de façon vertigineuse, aucun homme de gouvernement, s'il reste seul, n'est capable de prendre les décisions efficaces exigées par la situation.

Le rôle de Pierre

De plus, ne faut-il pas penser que le rôle confié à Pierre par Jésus et dont les évêques de Rome ont hérité a été étendu peu à peu à des dimensions qui étaient au début totalement inconcevables ? Sans aller jusqu'à dire que les moyens modernes d'exercer l'autorité en changeant la nature, ne doit-on pas penser qu'ils ont considérablement augmenté ses pouvoirs et élargi le domaine de leur application. N'ont-ils pas étendu la portée et multiplié les occasions de leurs interventions au point qu'on puisse douter que ces pouvoirs ainsi renforcés, quand ils sont manifestement inadaptés à l'essentiel de la mission de l'Église, auraient été encore voulus par Jésus ? Au départ et pendant de nombreux siècles, Rome n'a pas eu la possibilité de s'occuper dans le détail des Églises locales. Chacune devait prendre des initiatives importantes dans tous les domaines pour organiser sa vie communautaire et son action évangélisatrice. Les distances considérables qui éloignaient ces Églises de Rome, les difficultés et les délais des communications, leur précarité aussi, laissaient à ces Églises une grande liberté qui donnait à la primauté papale un style plus fraternel que dictatorial. D'ailleurs même dans les tout premiers temps, lorsque l'Église était encore concentrée en Israël, un passage des Actes (8,14) précise comment «les apôtres qui étaient à Jérusalem ayant appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, y envoyèrent Pierre et Jean». Moins utilisé dans les textes liturgiques que le verset célèbre (Mt 16,18) de Matthieu, ce texte montre dans quel esprit de simplicité, de liberté était alors conçue et exercée la primauté de Pierre.

Cependant si la collégialité des évêques avec ses ramifications dans chaque pays n'avait pour rôle que de renseigner d'une façon plus exacte un pouvoir central condamné autrement, malgré sa bonne volonté, à ne connaître les questions qu'à travers la mentalité et les usages du milieu où il réside, elle ne répondrait pas à l'espoir qu'on peut légitimement fonder sur elle. Même si cette collégialité, étant délibérante, mettait au point avec le pape les décisions à prendre, elle ne permettrait à l'Autorité, encore concentrée au sommet, que de gouverner avec plus d'intelligence. Cette Autorité resterait incapable de répondre aux exigences qu'implique un véritable service spirituel auprès de chaque homme pris en particulier et appelé à suivre son chemin propre pour atteindre son accomplissement. Aussi est-il capital de compléter l'institution de la collégialité épiscopale par la pratique de la subsidiarité permettant à tout supérieur intermédiaire de prendre les initiatives qui correspondent à ses charges apostoliques. La décentralisation des organes de décision qui constitue, sur le plan de l'organisation de l'Église, une mesure essentielle à la mutation dont celle-ci a besoin, exige que la subsidiarité soit appliquée à tous les niveaux de responsabilité spirituelle ou de gouvernement, sans des limitations qui en rendraient les effets illusoire.

L'Église locale

Plus on se rapproche des communautés de base qui sont les implantations de l'Église en un lieu déterminé ou dans une situation humaine donnée, plus la charge de gouverner devient relativement facile et permet d'être exercée par des relations personnelles, plus elle est capable d'une action spirituelle auprès de chacun. C'est exactement ce que réalisait à sa manière et suivant les possibilités de l'époque l'Église locale des tout premiers temps à la tête de laquelle se trouvait l'évêque ou un collègue d'anciens comme le suggèrent certains passages des écrits néo-testamentaires, en particulier les versets 14,22 des Actes. Sans nul doute peu de diocèses actuels ressemblent à ces premiers évêchés. Est-il permis de penser que peu d'évêques actuels tiennent le rôle des apôtres dont ils sont les successeurs ? En France, ils exercent pratiquement la fonction de «préfet pour les affaires religieuses» d'une région en général de la taille d'un département, dont ils sont les responsables vis-à-vis de l'Autorité centrale de l'Église. Le diocèse actuel, héritage des temps de chrétienté, a été conçu en effet pour le gouvernement, non pour l'action spirituelle. Une telle dimension ne permet pas à l'évêque cette action sur la communauté dont il a la charge. Dans les conditions présentes qui sont plus exigeantes que celles de jadis, cela est encore plus exact. Désormais les activités de groupe, même spécialement

orientés vers la pratique religieuse, ne peuvent pas dispenser des rencontres d'homme à homme, de croyant à croyant. Aussi la mutation exigée par la mission de l'Église demande en outre la multiplication des diocèses afin qu'ils aient une étendue compatible avec l'action apostolique.

L'Église verrait son visage profondément transformé par des telles réformes, elle n'en serait que plus rayonnante. Son unité ressemblerait moins à celle qu'une nation peu à peu se forge à travers les actions politiques, les luttes pour survivre et les combats pour dominer qu'à celle qui achève et transcende une œuvre pleinement humaine et accomplie dans sa singularité. L'autorité morale actuelle de l'Église personnifiée par son chef en serait renforcée. Elle serait à la mesure de la vitalité de l'Église, elle émanerait du rayonnement des communautés chrétiennes pour qui fraternité et liberté ne sont ni chimère ni faiblesse. Uniquement spirituelle, elle ne serait pas dépourvue pour autant d'efficacité sociale et politique.

Cette conception globale de l'Église peut paraître utopique. Elle l'est sans aucun doute, non parce qu'elle est la conséquence de théories posées a priori, agrémentées d'imaginations optimistes et généreuses, mais parce qu'elle est actuellement impossible. Sa réalisation est cependant nécessaire. Impossible et nécessaire, telle fut la mission de Jésus, telle est aussi la mission que l'Église doit assumer dans la foi pour être fidèle. Mais cette foi et cette fidélité essentielles sont possibles dans l'Église et dans chacun des chrétiens qui en sont les membres vivants car, en eux et en elle, s'exerce une action éminemment humaine et en vérité plus qu'humaine. Renoncer à cette mutation devant la dimension des questions qu'elle pose et des décisions qu'elle impose, affirmer qu'il suffit à l'Église de gouverner dans des cadres qui n'ont pas à évoluer parce que dans la forme actuelle, léguée par les siècles, son institution est charismatique et jouit d'une assistance divine, incessante et invincible malgré les carences inévitables d'un personnel dirigeant, c'est vouloir maintenir l'action nécessaire de Dieu dans l'Église au niveau du miracle permanent. C'est, en dépit des apparences, avoir peu de foi, sous-estimer l'action infiniment souple et persévérante de Jésus par la médiation de ses disciples et méconnaître son efficacité créatrice.

Une telle organisation de l'Église proche des hommes, en continuelle adaptation, sans cesse tendue vers le but spirituel qu'elle vise, où les multiples services d'autorité jouissent d'une liberté d'initiatives correspondant à leur rôle n'est concevable que dans une communauté en pleine vitalité où les responsables sont choisis exclusivement en raison de leur valeur humaine et religieuse. Cette organisation harmonieuse des fonctions ne peut être réalisée que dans un climat d'humilité personnelle et de confiance mutuelle. Ces fonctions tenues par des êtres imparfaits malgré leur générosité et leur vie spirituelle, imposeront de longues patiences et n'iront pas sans souffrance; secrète passion dont Jésus a porté le poids le premier avant de mourir. Qui prétendrait que le niveau religieux actuel des chrétiens puisse d'une façon assez générale satisfaire à de si hautes exigences ? Seule une véritable renaissance spirituelle permettra de réaliser ces conditions difficiles.

Cette renaissance devrait être l'objet principal de la recherche et de l'effort de tous les chrétiens conscients de la gravité des temps actuels pour l'Église. Elle demande fidélité exacte et initiative courageuse de la part de chacun, mais aussi entraide et collaboration pour atteindre la profondeur et la dimension qu'elle exige. Aussi, dans son diocèse, l'évêque, s'il ne se conçoit pas seulement comme l'agent de la conformité, doit-il appeler à cet effort et à cette recherche pas sa propre vie. Il lui faut encourager toutes les entreprises religieuses valables, sans en être pour autant le promoteur et l'organisateur, leur faire confiance et leur laisser la liberté qu'exige toute initiative créatrice. Signe et ferment d'unité, grâce à son rayonnement personnel et à une action d'autant plus délicate qu'elle est plus spirituelle, l'évêque permettra ainsi, sans d'ailleurs ordinairement la susciter, la naissance de mouvements multiples et variés qui correspondront aux besoins et aux possibilités très divers des individus. Grâce à la fidélité de ces groupes et à la vérité de leurs recherches, ils seront alors à même de collaborer dans le respect mutuel, condition de la convergence de leurs actions. Sinon, il est à craindre qu'ils végètent et s'épuisent dans les systématisations imposées par les limites et l'isolement de leurs membres. Sans cette action de l'évêque, action qui est surtout présence, l'Église qui n'a plus pour subsister l'appui d'une société de chrétienté, sur qui au contraire pèse un passé lourdement hypothéqué, s'évanouirait rapidement. Elle éclaterait en une poussière de groupes multiformes, principalement inspirés par les idéologies de l'époque, n'ayant entre eux aucune unité d'esprit, condamnés par suite aux divisions intestines et à la précarité. Par réaction, une partie de l'Église s'enkysterait fatalement dans un ghetto sacralisé autour d'un gouvernement «légitime». On ne peut pas malheureusement écarter l'éventualité de ces perspectives, l'une et l'autre désastreuses, car tout dans le présent semble les préparer. L'Église évitera-t-elle cette épreuve si elle ne connaît pas à temps un véritable re-départ ? Seul, ce que vécurent les disciples après la mort de leur Maître sous la grâce des charismes qui les soulevèrent au-dessus d'eux-mêmes peut donner la dimension d'une telle renaissance.

IV - L'Évêque et son Église

Très certainement la chrétienté va continuer à se décomposer car elle n'est plus maîtresse des conditions sociologiques qui lui permirent jadis de subsister. Elle n'a pas non plus la vigueur spirituelle qui lui permettrait de résoudre les problèmes de tous ordres que lui pose la société moderne. Elle ne peut même pas opposer une résistance véritable aux pressions omniprésentes et puissantes que celle-ci exerce sur l'ensemble des hommes et qui tendent à les déshumaniser. Elle n'en a même pas la pensée. Dans les conditions apparemment sans incidence spirituelle de l'élévation du niveau de vie, sous l'influence de l'inflation accélérée des besoins que l'homme d'aujourd'hui se crée à lui-même, sous le conditionnement dû à une vie toujours plus trépidante et affairée, dans l'euphorie des succès de la science et de la technique que la propagande orchestre et accroît, l'athéisme et le matérialisme s'infiltrèrent insidieusement chez les chrétiens. Nombre d'entre eux sont amenés à se comporter comme ceux qui explicitement se vouent aux idéologies de l'époque à prétentions scientifiques avant qu'ils y sacrifient à leur tour.

Jadis, il suffisait d'avoir «bon esprit» ou même seulement d'être crédule pour être le pratiquant exact et passif, mené sans histoire jusqu'à la mort, et dont la présence ne détonnait pas dans le milieu de chrétienté ambiant mais qu'au contraire elle confirmait dans «sa réussite». Désormais resteront croyants ou le deviendront les hommes assez intérieurs pour s'atteindre en eux-mêmes et assez vigoureux pour être autre que la conséquence de la société. Ils seront peu nombreux. Aussi l'Église entrera-t-elle en situation de diaspora comme jadis lors des persécutions, mais dans des conditions tout à fait différentes et encore plus difficiles tant la vague de fond qui passe sur ce temps vient de loin et a une dimension qui confine à celle d'un phénomène géologique; conditions sans doute en général moins cruelles quoique les idéologies modernes comme les dieux de l'antiquité réclament des victimes et du sang; conditions cependant plus insidieuses car l'indifférence pour les questions spirituelles, née de la sécurité et de l'opulence matérielles allées à la paresse et à la médiocrité, anesthésie l'homme et l'empêche de s'approfondir assez pour devenir croyant.

En ce désert où beaucoup de valeurs humaines se décomposeront, pour tenir ferme dans la foi les chrétiens, disséminés, relativement isolés dans une société radicalement étrangère à ce qui est à leurs yeux l'essentiel, n'auront plus comme jadis l'aide quasi maternelle d'une collectivité religieuse qui, par toutes ses coutumes, les portait sans qu'ils aient à s'occuper activement d'elle. Pour persévérer dans la foi, ils auront besoin de se regrouper, autant et aussi fréquemment que cela leur sera possible, en petites communautés stables, dont ils seront les éléments de base, dont ils porteront personnellement la responsabilité. Pour grandir dans la foi et déjà pour résister aux pressions et séductions ambiantes, ensemble et grâce à leur vitalité spirituelle personnelle, ils devront entrer toujours davantage dans l'intelligence de ce qu'ont vécu les disciples avec Jésus et, franchissant toutes les distances qui les en sépare, se rattacher à cette communauté mère dont l'Église est l'héritière à travers les siècles et qu'elle perpétue de façon efficace dans la mesure où elle reste fidèle. Ainsi grâce à une vie spirituelle axée beaucoup plus qu'elle ne l'était en général dans le passé sur le souvenir de Jésus, les chrétiens entreverront l'absolu en Jésus que jadis on se contentait trop souvent d'affirmer avec piété quand ce n'est pas de façon verbale. Concentrés dans une recherche incessante de la compréhension intime de leur Maître, «l'homme accompli», ils apercevront ce qu'il a été devant Dieu et que Dieu a été pour lui, cela même qui lui a permis d'atteindre l'universel. Par ce cheminement qui exigera d'eux l'engagement radical de tout leur être, ils rejoindront suivant leur maturité la foi en leur Maître que peu à peu les premiers disciples ont atteinte. Pourraient-ils rester croyants autrement malgré les nombreuses questions insolubles que leur foi leur pose, malgré les obstacles extérieurs qu'ils rencontrent à cause d'elle ? Alors eux aussi, comme les apôtres et les Églises des origines, et à leur suite, par paternité spirituelle et par rayonnement de leurs communautés, ils aideront la foi à se perpétuer.

Ainsi l'Église continuera à exister et ne survivra pas seulement de façon marginale. Affrontée à des conditions tout à fait nouvelles, plus exigeantes que jamais mais combien plus prometteuses de fécondité proprement spirituelle, elle sera à même d'accomplir sa mission auprès d'une humanité dont les dimensions de tous ordres sont sans proportion avec celles du monde passé. Mieux encore que du temps de la chrétienté où elle ne fut appel et ferment que pour les êtres les plus religieux, elle pourra l'être auprès de tous ceux qui sauront lui correspondre et qui alors la reconnaîtront dans sa réalité véritable. Grâce à cette multitude de communautés dispersées mais une par l'esprit, toutes nourries et rayonnantes de leur intelligence de celui que Jésus a été, il y a vingt siècles dans un petit pays d'Orient, ce qui était de l'ordre de l'essentiel en l'homme, hors des temps et des lieux, l'Église sera en mesure d'atteindre chacun à partir du fonds commun à tous. A travers la diversité des conditions, des niveaux d'humanité, des cheminements, elle aidera chacun à assumer son destin personnel, correspondant à ses aspirations, mettant en valeur la richesse de ses possibilités. Comment pourrait-elle autrement

conduire vers la foi qui ne relève ni des civilisations, ni des particularités individuelles et introduire dans la communauté ecclésiale qui transcende toutes les conditions humaines ?

Mutation au niveau du diocèse

Dans la situation actuelle, la mutation dont l'Église a besoin pour continuer à exister et pour accomplir sa mission en tant qu'institution, doit commencer par celle du diocèse. Est-il osé de penser que le diocèse ne saura réaliser cette immense réforme par la simple multiplication des commissions d'études liturgiques, catéchétiques, pastorales... et par celle de «spécialistes» ? Cette mutation demandera bien plus qu'un rajeunissement de la liturgie, qu'une adaptation des pratiques sacramentaires, que l'invention de nouvelles dévotions, qu'une rénovation de la pédagogie de la catéchèse, qu'un ajustement des thèmes et du style des sermons. On peut douter qu'un si modeste aggiornamento qui serait déjà manifestement insuffisant dans le climat d'une chrétienté encore vivante, puisse suffire à provoquer une véritable conversion du diocèse dans les conditions actuelles. Cette mutation n'est certainement pas réalisable suivant un plan préconçu comme toutes les réformes superficielles qui s'attachent avec minutie au détail et à l'accessoire, et où l'autorité se prévaut, sans grand risque, de son expérience du pouvoir et de sa sagesse politique. Elle devra être inventée à mesure que pas à pas seront mises en œuvre des mesures proportionnées à l'extrême grandeur de l'œuvre à entreprendre.

Cependant il me semble vain d'essayer de se représenter ce qui pourrait arriver si, dans les temps prochains, un évêque était assez grand et assez spirituel pour aspirer à réformer son diocèse afin d'en faire, dans ces conditions, un foyer ardent de foi et de charité. Qu'un simple laïc, malgré ses multiples incompétences, s'efforce d'imaginer les divers aspects et les étapes de ce long travail d'enfantement, est-ce tellement déplacé ? C'est une forme possible de sa recherche religieuse, qui la concrétise et même, dans une certaine mesure, l'oriente. C'est sa modeste contribution à l'édification de l'Église de demain, dont il est responsable à son niveau propre, le faisant avec la discrétion de celui qui reste à sa place mais qui l'occupe vraiment parce qu'il est fidèle à ce qui monte en lui et à ce qu'il doit être.

Pour que notre anticipation présente quelque vraisemblance, nous supposons que cet évêque ait su inspirer une confiance totale aux autorités supérieures et qu'il ait reçu d'elles, pour tenter cette réforme tous les pouvoirs nécessaires, c'est-à-dire tous ceux qui regardent la vie et la mission de l'Église dans son diocèse, pendant une période suffisamment longue afin que les effets de ses initiatives puissent se manifester. Sans une telle liberté que ne doivent pas limiter les disciplines traditionnelles, même les plus anciennes et les plus vénérables, il ne semble pas qu'on puisse correspondre à la tâche immense et presque impossible qui s'impose. Elles sont toutes trop marquées par les conditions de leur origine et de leurs développements pour relever d'une façon absolue de la foi au point d'être immuables.

Il ne s'agit pas d'organiser une nouvelle «action catholique» semblable à celle, moribonde, par laquelle la chrétienté d'hier a tenté d'enrayer son déclin, mais de donner dans les temps qui viennent au «petit reste» des chrétiens vigoureux qui subsisteront la possibilité de vivre en disciples, ce qui leur est nécessaire pour persévérer dans la foi en la situation de dispersion et de singularité à laquelle ils seront condamnés; situation qui se présente déjà dans beaucoup de campagnes, qui demain se réalisera dans les villes. Il ne s'agit donc pas d'abord d'apostolat, ce qui était l'objectif principal de l'action catholique, même si au début la formation spirituelle y fut relativement importante, ni d'action sociale ou politique, même si cette action est nécessaire et urgente, comme le jugent beaucoup de chrétiens aujourd'hui. Le but premier à atteindre est la constitution de cellules vivantes de l'Église partout où il y a encore des chrétiens qui sont des croyants, seraient-ils en groupes minuscules et disséminés; de permettre à ces communautés d'être centrées sur le souvenir vivant de Jésus et d'être vivifiées par lui. Cette entreprise devra être le premier souci de notre évêque, souffrant de l'état de son Église comme en peut souffrir un vrai pasteur. C'est un travail de création, le mot n'est pas trop fort, qui lui sera demandé, fort semblable à l'apostolat des premiers apôtres si l'on mesure la distance qui sépare ce qui est de ce qui devrait être.

Le service de l'évêque

C'est à l'évêque de mener cette action et non de la confier à des prêtres, fussent-ils les plus compétents et les plus religieux. L'évêque garde encore auprès d'une grande partie des fidèles une autorité de prestige due à des mœurs chrétiennes enracinées depuis de nombreux siècles. Il peut utiliser ce prestige mais pour un rayonnement spirituel d'une tout autre portée. A cette condition seulement les chrétiens dans leur ensemble comprendront qu'un changement important s'amorce enfin dans l'Église, correspondant à leur secret besoin d'authenticité et de vie spirituelle; que l'Église prend un nouveau départ qui lui est bien propre car il porte la marque des premiers temps du christianisme par la qualité de foi qu'il manifeste; qu'elle se dégage d'un passé lourd de compromissions politiques et mondaines pour s'établir dans une pureté véritable; qu'elle se refuse à la tentation de pactiser avec

les idéologies de son temps pour tenter de se faire écouter. Un grand espoir naîtra en nombre de ces chrétiens qui se sentiront alors personnellement concernés. Beaucoup seront capables d'écouter l'appel que ce projet leur fera entendre et d'y correspondre par un don de soi qui n'a jamais été sollicité d'eux autrement qu'au nom de la vertu. Ce sera pour eux l'occasion d'une véritable conversion, tout «bon chrétien» de chrétienté qu'ils sont.

Il semble que la résurrection d'un diocèse puisse s'inspirer utilement des nombreuses réformes monastiques qui rythment l'histoire des ordres religieux. S'en inspirer seulement car la réforme d'un diocèse, de même que celle de l'Église, ne peut pas se faire en sortant de ce diocèse ou de l'Église comme certains réformateurs quittèrent leur monastère pour procéder ailleurs à une nouvelle fondation. S'en inspirer cependant car la communauté diocésaine qu'il s'agit de rendre réelle existe déjà de façon potentielle, comme existait une certaine possibilité de vie régulière dans le couvent avant même que s'y implante la réforme monastique. Cette réforme, au moins dans des cas fréquents, consistait à redonner aux êtres qui étaient entrés en religion, pressés par un véritable appel intime, la conscience d'un état de vie dont ils avaient peu à peu minimisé ou perdu le sens. Parfois aussi, dans les conditions sociologiques d'une chrétienté, alors non sans piété mais aussi très mondaine, c'était de la naissance d'une véritable vocation qu'il s'agissait. Un réformateur est d'abord un éveilleur spirituel. Combien ont réussi leur œuvre magnifique, plus que toute autre délicate, parce qu'ils surent donner à ceux qu'ils sollicitaient la possibilité d'être totalement eux-mêmes en devenant totalement fidèles à l'annonciation de leur jeunesse ou aux lumières de l'âge mûr !

Une «réformation» nécessaire

Un tel travail sera sans doute le moteur irremplaçable de la «réformation» qu'il s'agira de mener à bien dans le diocèse. Avant d'y susciter les puissances spirituelles qui y sommeillent parce qu'on ne leur a jamais donné la possibilité de s'éveiller, l'évêque devra s'efforcer de rendre vigueur à la vie religieuse au départ pleine de promesses de ceux qui depuis se sont appesantis peu à peu sous le poids des routines quotidiennes; de ceux qui errent soumis plus ou moins aux pressions sociologiques, aux pentes naturelles à leur génération, souvent plus activistes que spirituels, plus politiques que religieux; de ceux aussi qui, à longueur d'années, ont cédé au découragement et même au désespoir devant un christianisme qui tombe en ruines ou qui s'effondre dans le social. Combien de prêtres attendent la venue de celui qui par la fidélité à sa voie saura raviver en eux le souvenir de leurs premiers pas dans la vocation, qui par sa foi en Jésus saura réanimer la foi qu'ils avaient au début dans la mission que l'Église leur confirmait en messagère de Dieu ! Combien de prêtres en cette époque de crise, ayant quitté leur paroisse, ayant tenté de refaire leur vie, mariés ou non, ont conservé la nostalgie de leur première ferveur qu'ils redécouvriraient s'ils voyaient dans le successeur des apôtres un vrai disciple de ceux qui fondèrent l'Église ! Combien de prêtres désabusés à force de piétiner dans l'inutilité face à une tâche vaine, dans le désert de leur paroisse, solitaires au milieu de confrères trop facilement installés dans la situation, ayant perdu tout espoir en l'Église, retrouveraient ainsi l'espérance et la joie de leur jeunesse ! N'y en aurait-il pas qui, entrés dans le sacerdoce en suivant la filière de petits séminaires récemment encore conçus pour faire seulement des prêtres de chrétienté, ou bien engagés pour des motifs insuffisamment fondés, découvriraient ainsi la vie spirituelle, préparés secrètement par une carrière où le dévouement et la générosité leur ont tenu lieu de vitalité religieuse ? Combien de laïcs aussi prendraient enfin la vie spirituelle au sérieux au lieu d'être seulement d'exacts pratiquants trop souvent mus par un tempérament conservateur, ou bien, en ces temps de déroute, au lieu d'être seulement des croyants hésitants, proches du scepticisme, se tenant au seuil de l'Église ! Combien deviendraient disciples s'ils rencontraient le témoin d'une foi que vingt siècles ont pu recouvrir d'imagination et de systématisations, sans cependant jamais réussir complètement à étouffer ? Eux aussi ont leur place dans cette communauté essentiellement spirituelle, éparse et invisible en temps ordinaire, base de départ pour la conversion et la mission du diocèse. Tâche jamais achevée que ces visites vraiment pastorales, d'homme à homme, de croyant à croyant ! L'évêque devra les faire partout, en tous les milieux, pour découvrir et susciter plus encore que pour rassembler et organiser ceux qui, avec lui, seront ferments. Il y consacra son temps et ses forces. Qu'il laisse à quelques collaborateurs consciencieux et ponctuels le soin de l'administration et le souci de nombreuses commissions...

Devant notre évêque, beaucoup de portes ne feront que s'entrouvrir. Il ne les forcera pas. Ainsi firent nombre de grands moines, appelant à la réforme. Il n'imposera pas cette réforme, respectant chacun sans le juger, réunissant autour de lui ceux qui le comprennent et sont capables de le suivre, cherchant à force de patience, d'humilité, de charité, à rester proche de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas se joindre à lui. Que de fois une communauté véritable a converti à la réforme celui qu'aucune rencontre individuelle n'avait ébranlé dans les profondeurs ! La plus petite communauté vivante a un rayonnement qu'atteint rarement même un spirituel; elle saisit autant du dehors que par

l'intime celui qui en est d'abord un spectateur avant d'en devenir témoin. Le temps, la vie travaillent eux aussi sourdement à préparer, en ceux qui se refusent, l'attente qu'une telle communauté viendra combler. Peu à peu, des prêtres et des laïcs répondront à l'appel que leur aura fait entendre intérieurement leur évêque lors des rencontres réelles qu'il aura faites avec chacun d'eux. Certes, ce travail proprement apostolique ne pourra se développer que lentement. Ce sera pour la joie de cet évêque qui y découvrira le sens plénier de sa vocation.

Les communautés

L'Église ne peut accomplir sa mission dans le monde que par l'intermédiaire d'implantations locales qui la rendent présente effectivement à tout homme quand il est conduit à prendre conscience plus totalement de sa condition humaine et des frontières de la vie, quand il approche le seuil de l'absolu et devient capable d'être interpellé par Jésus grâce à la médiation des Écritures et des disciples. Elle ne peut pas se borner à être seulement une société religieuse coexistante avec la société du lieu et régnant avec elle, même quand celle-ci l'accepte. Une telle manière d'être est en partie, depuis plusieurs siècles, responsable de la régression du christianisme. Les conséquences actuelles pour l'apostolat sont d'autant plus graves que l'accès à la vie religieuse présente maintenant plus de difficultés extérieures que du temps de la chrétienté et les exigences intimes plus grandes du fait du développement de la culture. A l'origine de l'Église, un tel établissement social n'était pas possible et même, sans doute, ne fut pas désiré. Dans les premiers temps, le christianisme s'est développé en marge de toute société civile. Les disciples passaient alors de bourgade en bourgade, préparaient la naissance des Églises locales et la venue des apôtres qui ensuite choisissaient sur place quelques «anciens», convertis au christianisme depuis certes peu de mois, pour qu'ils président à toutes les activités de la communauté locale et en particulier à la «célébration des mystères».

La «réformation» des diocèses exige de même la constitution de petites assemblées partout où il y a des chrétiens assez approfondis pour constituer des communautés adultes qui aient leurs caractères, leurs activités propres convenablement adaptées aux possibilités de leurs membres et permettant entre eux des relations personnelles au niveau de la vie intérieure et de la foi. Véritables Églises locales quelle qu'en soit la dimension, inspirées par les Écritures et la tradition qu'elles recréent pour leur propre compte, elles doivent avoir les moyens de répondre à toutes les aspirations et à tous les besoins spirituels du croyant. En particulier et ceci est nécessaire, elles doivent avoir la possibilité de renouveler la Cène du Seigneur, grâce aux pouvoirs délégués par l'évêque et sous son autorité.

Comment atteindre ce but avec la dispersion géographique, la diversité de culture et de niveau humain des chrétiens, telles qu'elles se présentent déjà souvent, avant de devenir prochainement la situation générale. Déjà très insuffisant pour assurer un service religieux hebdomadaire dans beaucoup de villages, le recrutement sacerdotal devrait être considérablement augmenté tandis que la diminution des vocations et le nombre de remises à l'état laïc s'accroissent de façon vertigineuse. D'autre part, déjà dans nombre de paroisses rurales, en des temps encore récents où elles étaient desservies par un prêtre résident, celui-ci était condamné à une vie relativement inactive qui pesait sur lui de multiples manières. Cette oisiveté de notable, masquée par des occupations marginales le séparait de la population laborieuse. Souvent, s'il n'était pas arrivé au niveau de la contemplation et d'un véritable apostolat, cette inaction le matérialisait et le paralysait spirituellement. Cette situation s'aggraverait encore dans les communautés souvent minuscules.

Fonction cultuelle et ministère apostolique

Ces deux considérations conduisent de façon inéluctable à distinguer radicalement la fonction cultuelle, la célébration de la Cène, l'action communautaire chrétienne par excellence, de la mission apostolique, l'appel par la présence qui, aidée de la parole et de l'exemple, permet de rendre Jésus réel et actuel.

La fonction cultuelle en effet, si elle demande de la foi et de la piété, n'exige pas la formation, la culture, la vie spirituelle, ni surtout le charisme relativement rare qui ordonne à la mission d'apôtre. Les pouvoirs qu'elle requiert pourraient même dès maintenant être confiés à un nombre suffisant de croyants qui, jugés aptes et dignes, auraient été au préalable amenés à regarder cette fonction comme faisant partie de leur rôle personnel dans l'Église. Sans qu'ils aient à quitter leur métier, ils pourraient ainsi, en ayant reçu les pouvoirs, renouveler la Cène, de façon suffisamment fréquente dans leur communauté, fut-elle même la plus minime. Ainsi seulement l'Église sera en mesure d'assurer le service que tous ses membres sont en droit d'exiger d'elle, quelque que soit leur situation, quelles que soient les circonstances. Partout et toujours, même sujets aux pressions sournoises et aux persécutions ouvertes, même dans les conditions souvent inhumaines de la vie urbaine et du travail industriel, les chrétiens doivent pouvoir se réunir fraternellement en souvenir de Jésus comme il l'a demandé aux siens avant sa mort. N'est-ce pas une condition nécessaire pour que, eux aussi, au 20^{ème} siècle, deviennent capables d'être disciples ? Autrement, pourront-ils seulement rester croyants ?

Une autre raison non moins importante impose la distinction entre la fonction cultuelle et la mission apostolique. A notre époque, dans les milieux suffisamment évolués, il est nécessaire aux membres spirituellement majeurs, non seulement de participer aux actes essentiels à toute communauté chrétienne, mais aussi de les exercer. Ce n'est pas seulement parce que ces actes sacramentels sont d'autant plus significatifs, pour l'homme, de la réalité spirituelle qu'ils sous-tendent, que celui-ci collabore personnellement de façon directe et concrète à leur production. A la messe, «la communion spirituelle» n'est pas équivalente à la communion sacramentelle. Ce n'est pas seulement aussi parce que ces signes comportent de façon inaliénable l'action de l'assemblée élevée par la foi en Jésus au niveau de la communauté ecclésiale; l'assistance à la messe télévisée n'est pas équivalente à la participation à l'assemblée dominicale. Pour leur croissance religieuse, ces croyants ont besoin d'être personnellement responsables de l'existence de leur communauté. Ainsi ils en feront partie de façon réelle et recevront par elle de l'Église tout ce que celle-ci peut leur apporter. Ainsi ils se sentiront appelés à se donner totalement à l'Église et entreront dans l'esprit qui présida au rayonnement extraordinaire des premières années chrétiennes. Alors ils la porteront au lieu d'être portés par elle comme ce fut malheureusement le cas de la plupart des chrétiens pendant de nombreux siècles. Ce changement d'attitude vis-à-vis de l'Église est au cœur même de la mutation dont elle a besoin. Ainsi l'ordination d'hommes mariés n'est pas principalement nécessitée par le manque actuel de prêtres mais par une raison proprement spirituelle qui déjà il y a quelques années porta l'Autorité à permettre et même à favoriser la communion fréquente.

Vocations et diaconies nouvelles

N'insistons pas sur les préparations indispensables pour que, en des milieux encore relativement fervents, se lèvent quelques croyants capables d'accéder au rôle nouveau qu'on leur confiera, et même de l'accepter, tant au premier abord leur étonnement se manifestera proche du scandale. Il faudra avoir une grande autorité morale, conséquence de contacts personnels prolongés, pour les convaincre non seulement de la légitimité mais aussi de la nécessité d'une telle réforme si radicalement contraire à ce qui s'est toujours fait; réforme sans nul doute impensable jadis. Au début, là où les conditions seront particulièrement favorables, ces chrétiens aideront à vivre quelques communautés, éparées dans le diocèse et nées dans le cadre paroissial. Autonomes dans leurs activités religieuses mais en liaison avec l'évêque, ces communautés se multiplieront peu à peu tant elles correspondent aux besoins profonds des hommes, tant leur efficacité spirituelle sera grande. Cette efficacité dépendra non seulement de la fidélité et de la ferveur des chrétiens qui participeront à ces assemblées fraternelles totalement centrées vers le souvenir de Jésus, mais aussi du rayonnement de ceux qui, par vocation, ont plus spécialement la mission d'être appelés à la vie spirituelle par ce qu'ils sont en eux-mêmes. En effet dans les perspectives ici développées, ces derniers viendraient de façon suffisamment fréquente et prolongée participer à ces communautés qui ne disposeront en temps ordinaire que des ressources religieuses de leurs membres; ainsi faisaient jadis les apôtres quand ils passaient dans les Églises locales pour raviver la foi des premiers chrétiens.

De nos jours, la mission apostolique demande une qualité humaine et religieuse d'autant plus grande que les hommes sont en général plus cultivés que jadis et plus affrontés à de puissants courants d'opinion étrangers, sinon hostiles, à la vie spirituelle. Dans une chrétienté agonisante, si le nombre de vocations décroît rapidement, la qualité du recrutement sacerdotal diminue aussi de façon inquiétante. Sans doute devenir prêtre n'est plus désiré comme une promotion sociale mais, malheureusement sauf exception, ce ne sont pas les jeunes gens les mieux doués intellectuellement, les plus normaux affectivement qui entrent au séminaire. Ces derniers d'ailleurs, pour prendre une telle décision, ne sont ni encouragés par le milieu d'où ils sortent, ni par celui où ils pourraient entrer, comme jadis. Qui oserait leur reprocher leurs hésitations, leurs appréhensions devant une vie si singulière et même si ordinairement dépréciée dans le monde moderne, quand ils voient d'autre part nombre de leurs aînés broncher dans cette voie ou n'y cheminer que péniblement dans une relative médiocrité spirituelle ? Il leur faudrait un foi qui dépasse de beaucoup celle qui était nécessaire en chrétienté pour entrer en religion. Aussi devant la pénurie des vocations, devant le vieillissement du corps sacerdotal, devant le nombre croissant des paroisses abandonnées que l'on regroupe sans trop se faire d'illusions sur l'efficacité d'un tel remède, il est bien naturel qu'un évêque, même s'il le fait à contrecœur, se décide à ordonner tout jeune candidat à la prêtrise pourvu qu'il soit pieux, de bonne famille et «bon enfant» comme il s'en présente encore quelques-uns.

La distinction entre la fonction cultuelle et la mission apostolique permettrait d'être beaucoup plus exigeant dans le choix des chrétiens qui se consacreront plus spécialement à l'approfondissement religieux des fidèles. Il leur faudra être capables d'une culture intellectuelle, sans cesse entretenue, qui leur permette de correspondre utilement aux besoins des communautés qu'ils visitent. Il leur faudra s'adonner principalement à la vie spirituelle suivant l'exemple des ordres missionnaires qui toujours se

levèrent dans l'Église aux heures graves de son histoire. Sans doute la plupart seront conduits à constituer, autour de l'évêque ou en liaison avec lui, une ou plusieurs communautés, communautés en pleine recherche, car si elles doivent recevoir beaucoup des traditions monastiques, elles ont cependant à trouver leur voie en ces temps où tant de conditions sont tout autres. C'est de la réalisation de ces communautés de base que dépendra finalement la réussite des communautés locales, réparties dans le diocèse. En général pour prospérer et rayonner, celles-ci auront besoin de l'aide de ces centres de vie intense. Mais ce n'est pas ici le lieu d'envisager l'histoire possible des relations de ces centres avec les communautés réparties dans le diocèse. Est-il aventureux de penser que dans un tel diocèse, à mesure que la réforme progresserait et qu'une fraction moins minime des chrétiens participerait de façon active à la vie de l'Église, celle-ci retrouverait une nouvelle jeunesse et un rayonnement nouveau? Dans un monde ébranlé par la politique partisane, desséché par la technique, tyrannisé par l'économie, elle apparaîtrait comme un havre de paix, d'humanité et de liberté. Sans retomber dans les anciens errements d'une religion uniquement d'autorité qui n'a pas su à temps devenir appel, ce qui lui est cependant essentiel, elle trouverait sa vraie place dans le monde d'aujourd'hui.

IV - L'espérance de la foi

Tout cela semble bien utopique... L'auteur n'est pas assez optimiste sur la situation actuelle de l'Église, qui trouble jusqu'au vertige tant de chrétiens, pour ne pas ressentir douloureusement cette crise. Il souffre plus cruellement, à mesure qu'il s'efforce d'imaginer cette réforme dont l'Église a un extrême besoin mais qui angoisse au point qu'elle paralyse les meilleurs et même les fait se retourner vers le passé comme vers la seule voie de salut. Et cependant, il ne semble pas qu'un tel redressement soit impossible en soi, ni en droit, ni en fait. Les chrétiens entrent en effet dans une époque tout à fait nouvelle.

Jusqu'à nos jours, les vingt siècles de christianisme paraissaient le fondement massif et intemporel de la foi à force d'être regardé comme un bloc immuable. Les chrétiens ont ainsi cru d'une manière aussi absolue qu'inconsidérée que la pérennité de l'Église allait de soi. Cette pérennité n'était-elle pas en outre la conséquence d'une promesse solennelle ? Ils méconnaissaient que cette assurance de Jésus en l'avenir de son œuvre était la conséquence de la foi qu'il avait en ses disciples de tous les temps, en leur fidélité à ce qu'il avait apporté et amorcé pendant sa vie, à la réalité divine de l'esprit qui était en lui et qui travaillerait ainsi en eux à longueur de siècles, triomphant au fur et à mesure des obstacles. Ils ne se rendaient pas compte que leur Église est restée essentiellement elle-même, malgré ses chutes, parce qu'à chaque époque quelques croyants se sont levés et ont repris, avec une ténacité sans faille et souvent au prix d'une dure passion, ce qui sans cesse se défaisait. Aussi bien les chrétiens ne concevaient-ils alors ce qui s'était passé en Jésus et en les siens qu'à travers une théologie et une piété qui pesaient sur cette extraordinaire épopée autant qu'elles en étaient issues. Cela paraissait une «histoire» d'un autre monde, tellement l'extraordinaire y était montré apparent et prépondérant; une histoire d'une autre nature que la leur à laquelle ils croyaient sans doute mais seulement comme aux relations merveilleuses de Dieu avec le peuple élu, avec Jacob, Isaac, Abraham... avec Adam et Eve... que l'Ancien Testament leur décrivait sous le couvert de forces prodiges, de nombreuses apparitions, de multiples paroles célestes. Cependant, malgré ce qu'ils disaient et peut-être pensaient, ils ne croyaient pas avec réalisme, ils n'actualisaient pas cette histoire dans la trame de leur vie.

Désormais, il n'en sera plus de même pour les hommes vigoureux et réfléchis, suffisamment approfondis, qui savent ne pas être de simples reflets de leur temps, ni des héritiers sans discrimination des traditions religieuses. Mais pourra-t-on désormais rester ou devenir chrétien autrement ? Sous le regard attentif et critique de ces croyants, affrontés à leur connaissance de l'homme, de la société et du monde, bousculés par elle dans leurs croyances, troublés dans la sérénité, arrachés à la sécurité, ce «quelque chose qui est arrivé il y a vingt siècles» se décante peu à peu de tout ce qui y a été ajouté au long de l'histoire, de tout ce qui y a été emmêlé de façon inextricable sous la pression inconsciente des générations successives. Devant ces chrétiens attaqués dans leurs croyances mais tenant ferme dans leur foi, «ce qui s'est passé» remonte des abîmes. Ce temps lointain se rend présent. Il franchit les siècles. Il resurgit peu à peu avec son originalité propre, surnaturelle moins par son caractère extraordinaire, celui qui a le plus frappé ses contemporains et qu'ont principalement retenu les récits qui s'y rapportent, que par la profondeur humaine et l'intelligence de la communion avec Dieu qu'il manifeste. L'inconscient scepticisme qui portait jadis les chrétiens à croire à cette histoire avec un certain irréalisme et à le compenser par une imagination et une sensibilité prodigieuses, est remplacé par l'acceptation dans l'humilité d'un savoir condamné à des limites inéluctables que jadis on n'avait pas la possibilité de reconnaître; savoir qui n'empêche pas cependant les croyants de percevoir le caractère à la fois exceptionnel, unique et profondément humain de «ce qui s'est passé». Atteints dans sa réalité secrète et non conçue seulement suivant la manière dont l'ont rapportée et

interprétée ceux qui en furent les témoins, cette histoire va s'insérer toujours davantage dans la vie de ces chrétiens, fermes dans la foi malgré la puissante pression partout présente de l'athéisme et du matérialisme. Dégagés d'une époque qui, pour la mettre à sa portée, l'avait magnifiée mais aussi altérée, cette histoire, tant elle est humainement exemplaire et révélatrice de l'action de Dieu, leur découvrira toujours davantage la portée de leur vie intimement liée aux temps qu'ils ont à affronter; vie si semblable dans le fond à ce qu'ont eu à connaître les premiers disciples. Cette histoire, passée mais encore présente, sera toujours davantage non seulement nourriture pour eux, mais encore ferment en eux, tant elle porte écho dans leur profondeur et les appelle à la revivre à leur manière et suivant les conditions de leur génération.

Ainsi se révèle peu à peu à ces chrétiens, restés debout au milieu des tempêtes qui secouent l'Église, la foi en Jésus, abrupte, surhumaine à force d'être totalement humaine, que les disciples vouèrent à leur Maître durant leur vie avec lui; cette foi que les multiples charismes de la Résurrection et de la Pentecôte vinrent confirmer en permettant aux apôtres de lui donner de façon plus explicite sa dimension singulière. Ce que ces faits extraordinaires présentaient de contingent, de circonstanciel, sans doute ne se reproduira pas. Cependant le temps actuel n'est pas sans ressembler à celui du commencement par les obstacles considérables qu'il oppose à la foi. Pour aider à vaincre ces obstacles, certes bien des charismes seront nécessaires; ils permettront à certains de porter des fruits sans commune mesure avec leurs possibilités ordinaires. Ils les rendront créateurs, eux que leur hérité et leur culture préparaient à être seulement des scribes. Ils les pousseront à des réalisations nouvelles dont la fécondité les étonnera, tant elle dépassera leurs prévisions. Modestes mais indispensables approches de la mutation nécessaire à l'Église, ces œuvres rendront moins difficiles les décisions de plus grande portée devant lesquelles spontanément toute autorité hésite et souvent recule. Qui oserait le lui reprocher ? Il est possible, et même probable, que d'autres charismes, plus singuliers mais non moins réels, présentant pour cette raison une ambiguïté certaine, se produiront aussi dans l'Église ou même au dehors. Ces charismes s'adresseront spécialement à telle famille d'esprits, à telle catégorie d'êtres qui en ont particulièrement besoin à cause de leur situation ou de leur niveau humain. Ils les interpellent et les soutiendront avec la puissance mystérieuse du sacré, tant il est difficile de résister aux pressions omniprésentes de la société moderne pour devenir croyant ou même seulement pour le rester. On peut cependant penser qu'il ne faudra donner à ces manifestations singulières qu'une importance localisée et limitée car leur en accorder une trop grande et trop générale ne convient pas à la conversion dont l'Église a besoin pour satisfaire aux exigences d'intégrité essentielles de l'esprit humain. En effet, par son irrationalité, tout phénomène extraordinaire tend à dévaloriser ces exigences au profit de la fascination du mystérieux. Si l'on cédait à cette tentation, qui n'est pas sans puissance, on orienterait l'Église dans des directions qui, valables actuellement pour certains et pour un temps, ne le seraient pas pour d'autres et pour l'avenir.

La lumière et la force qui furent données de façon exceptionnelle dans les départs héroïques du passé ne manqueront pas au présent car lui aussi en a un extrême besoin. La foi en Jésus, enfouie depuis toujours au cœur de l'Église, retrouvera la vigueur qu'elle eut dans les tout premiers temps, avant même qu'elle se répandit hors du petit cercle des disciples qui vivaient avec leur Maître. Elle se purifiera au contact des exigences humaines qui montrent l'action de Dieu dans le monde mieux que les faits singuliers qui d'ailleurs la défigurent aussi. Cette foi en Jésus rendra possible l'impossible mutation de l'Église.

Il existe des seuils de la vie spirituelle qui s'échelonnent le long des étapes de la maturité humaine. Quand ces différents seuils sont franchis comme il convient, l'exigence fondamentale qui provient de la profondeur humaine, cette nécessité intime à laquelle le sujet ne peut échapper sans se renier lui-même doit l'emporter sur tout engagement imposé du dehors au nom d'un absolu, alors même que cet engagement avait en son temps un caractère définitif. Les décisions dictées par l'exigence fondamentale peuvent et doivent se modifier à mesure que l'homme prend une possession plus complète et plus exacte de lui-même. Cette compréhension de la fidélité fondamentale a des répercussions au sujet du mariage, des vœux perpétuels et de la vocation sacerdotale. L'auteur envisage donc successivement chacune de ces trois situations, sachant que la discipline catholique actuelle y provoque parfois des crises dramatiques. Toujours soucieux de discerner les enjeux spirituels, il insiste plus particulièrement sur les responsabilités de l'Église, de la hiérarchie ecclésiastique et des laïcs. La pratique actuellement en vigueur dans l'Église catholique fait ici l'objet d'une interrogation radicale. C'est une mutation que l'Église doit mettre en œuvre, innovant avec résolution au lieu de s'adapter aux moindres frais.

Il y a des seuils dans la vie spirituelle. Chacun doit les franchir à sa seule initiative sans qu'il puisse être aidé directement en quelque manière que ce soit. Ces seuils s'échelonnent le long des étapes de la maturation humaine. Cachés, ils ne se découvrent dans l'originalité qui est propre à chacun qu'après avoir été passés. En entendre parler avant de les avoir soi-même traversés en donne seulement une connaissance abstraite, sans nul doute inutile si déjà on n'est pas en marche vers eux.

I - Les seuils de la vie spirituelle

1) Le premier seuil : prendre sa vie au sérieux

Prendre sa vie au sérieux est un des premiers seuils qui se présentent à l'être en route vers son accomplissement. Alors, sans avoir encore découvert son autonomie véritable et être entré dans sa singularité essentielle, l'homme ne vit plus seulement de façon instinctive jouissant autant que cela lui est donné de ce qui se présente, il ne se borne plus à se laisser entraîner au fil des jours en quête de passe-temps qui ne sont même pas des «distractions». N'étant plus dans un état exclusivement subjectif conditionné par ses pulsions et ses attrait, il n'a pas encore atteint cependant à une véritable intériorité, mais déjà il a suffisamment réfléchi sur sa manière passée de vivre pour vouloir sortir de la passivité et rompre avec les facilités que jusqu'alors il se permettait, dont il était l'esclave inconscient. C'est pour lui le temps d'une première conversion.

Ainsi l'homme fait sien plus réellement ce qu'il reçoit de son milieu car il l'accueille par une décision qui lui est propre, même si le choix lui est encore comme imposé par les conditions où il vit et par ses origines. Sa conformité avec ce qui se dit et se fait n'est plus la conséquence de l'immatunité, mais d'une volonté consciente, reconnaissant utilité et valeur à ce qui lui est offert mais aussi dicté par la société. Cet homme, en voie de devenir adulte mais encore débutant dans la vie spirituelle, généreux mais encore inexpérimenté, d'autant plus ferme dans ses décisions que de caractère il est plus généreux et entier, s'élève au niveau de l'engagement tandis que jadis il se contentait d'être seulement occupé. Cet engagement est d'un tout autre ordre que ses manières de faire auparavant même si ce qu'il entreprend ne lui demande rien d'autre. Cet homme reçoit en retour ce qu'il recherchait, sans en avoir ordinairement claire conscience; une certaine valorisation de soi qui lui permet de «se personnaliser» et de se poser à l'égal d'autrui. Ainsi il s'affermir en lui-même et parfois aussi s'assure contre lui-même; il entre dans la stabilité et la sécurité du milieu qui dès sa naissance l'a pris en charge et qui encore continue de le faire en lui demandant maintenant de le servir.

2) Deuxième seuil donner un caractère absolu à l'engagement qui est proposé

Le goût de l'activité, l'attention que l'on porte à ce qu'on entreprend et qui croît avec l'initiative et la responsabilité, le besoin quasi irréprensible de trouver un intérêt à ses jours invitent à prêter un caractère pratiquement total à l'engagement pris. Donner cette qualité à l'engagement, ne plus le limiter à telle action particulière en vue de tel projet précis, l'étendre à tout ce que cette action nécessitera quelle qu'en soit l'importance si ultérieurement elle vient à se développer, constitue l'approche d'un nouveau seuil de la vie spirituelle. Ce deuxième seuil est franchi quand l'homme se livre, se consacre à son action par un engagement absolu et illimité qui contraste avec celui, relatif et restreint, dû à quelque service appelé par l'utilité et la convenance, auquel jusqu'alors il s'est prêté plus que vraiment donné, même s'il l'a fait avec grande générosité. Ce caractère de radicalité et de totalité est commun à ce que demandent toutes les étapes ultérieures de la progression spirituelle. Il exige une disponibilité

qui ne peut être limitée que par les conditions de vie où l'on est déjà engagé et par les ressources personnelles dont on a actuellement la disposition. Malgré un avenir d'autant plus inconnu qu'on a encore peu vécu, et une ignorance sur soi d'autant plus grande qu'on n'a pas encore atteint une réelle intériorité, cet engagement se veut définitif. L'homme s'attache fortement au caractère irrévocable de sa décision car il reçoit de celui-ci une confirmation de la valeur éminente de son engagement, il donne ainsi à sa vie une dimension qui déborde et déjà transcende ce qu'elle comporte de contingent et de passager. Ainsi, spontanément mais aussi par correspondance volontaire à ce qui se propose à lui, l'homme s'ouvre à un impératif que son activité appelle à naître et duquel simultanément elle découle librement. Cet impératif s'impose à lui du dehors, comme du dehors lui sont proposés ses comportements et son action. Cependant, quoique d'un caractère extrinsèque et d'une expression raisonnée, il a la force irréfléchie de l'instinct et jaillit sourdement de la profondeur humaine. L'homme s'y soumet tout autrement que s'il s'adaptait à quelque situation contingente, tout autrement que s'il se pliait à quelque nécessité accidentelle. Il s'assujettit radicalement, comme on le fait à un absolu, par la manière dont il obéit à cet impératif même s'il dénie toute réalité à un absolu quel qu'il soit : attitude fréquente à notre époque sous l'influence d'une mentalité scientiste qui ne s'est pas encore contestée elle-même, et qui ne veut reconnaître comme réel que ce qui relève de la science. Parfois aussi on évite de caractériser intellectuellement cet absolu, on le tait par refus du langage métaphysique et par réaction affective inconsciente contre les abus qu'on a faits jadis, et aujourd'hui encore, dans l'utilisation de «la volonté de Dieu».

3) Troisième seuil : prise de conscience d'une exigence fondamentale de caractère absolu enracinée en sa profondeur d'homme

Bien des êtres en restent là. L'exigence d'absolu, que celui-ci soit reconnu explicitement ou non, ne fait irruption dans la vie que par le truchement des comportements ou des actions proposées par le milieu. Il en est ainsi, en particulier, lorsqu'on voit dans telle société, telle civilisation, telle organisation politique, l'Humanité en marche vers son devenir et qu'on conçoit celle-ci, à la manière des idéologies modernes, comme une entité se suffisant en soi et accédant, par l'intégration de ses membres, à un nouvel ordre. Il en est de même quand, sous l'influence d'une mentalité religieuse ancestrale qui sacralise ce qui est d'importance capitale pour la vie, on fait descendre directement de Dieu par quelque révélation purement surhumaine les lois et les vérités qui, en tout temps et en tout lieu, doivent régir et éclairer les hommes, et qu'on conçoit la transcendance divine dans une altérité fondamentale et une extériorité radicale vis-à-vis de l'homme. Cependant un autre seuil capital doit être franchi nécessairement pour progresser vers une maturité pleinement humaine. Par l'accès à une véritable intériorité qui n'était pas nécessaire jusqu'à cette étape, découvrir en soi, enracinée dans sa profondeur d'homme une exigence sans contour, infinie, dont les manifestations et les conséquences qu'elles pourront comporter ne tolèrent aucune borne posée a priori. Toute limitation trahirait cette exigence radicale. Cette exigence n'est pas due, comme l'engagement total précédent, à la reconnaissance d'un absolu fondamentalement étranger par son ordre (l'Humanité) ou par sa transcendance (Dieu) qui dicterait du dehors, à tous, pour les nécessités de son devenir ou par exercice gratuit de son autorité, quelque programme et obligations extrinsèques à l'homme. La prise de conscience de cette exigence peut être aidée par ces diverses considérations, mais elle tire sa sève d'une profondeur humaine tout autre car il arrive qu'elle prenne sa force en s'opposant à ce que celles-ci affirment et proposent. Cette exigence qui porte sur le faire et la relation avec autrui vient d'au-delà, de ce lieu où l'homme se constitue soumis à sa nécessité intime sans quoi il n'est pas lui-même, mais un autre que l'on conditionne du dehors. Elle est tellement inséparable de soi que la refuser n'est pas tant lui désobéir que se nier, que s'y soumettre et mieux l'épouser est la condition pour être et non seulement pour bien agir. Cette exigence aussi bien se situe au-delà du bien et du mal détaillés notionnellement et imposés de façon générale. Elle concrétise le bien et le mal, les particularise pour chacun en fonction de ce qu'il est et peut devenir, en dehors de la considération de quelque idéal que ce soit. Elle ne leur donne pour lui un caractère absolu qu'en référence à l'absolu qui est en lui, dont elle-même est issue et où elle s'enracine; absolu qu'elle manifeste par la manière dont elle s'impose et est reçue, il est si intimement et indistinctement fondu comme en un alliage avec l'homme que celui-ci ne peut le connaître comme un objet distinct de lui et que nul n'est capable de l'atteindre sinon par le mouvement de foi issu de façon indiscernable de cet absolu et de soi; absolu si étroitement et inséparablement associé à l'homme que celui-ci ne peut le nier qu'en donnant pratiquement à sa négation, de façon paradoxale, le caractère absolu qu'il dénie. Alors qu'il est en porte-à-faux sur sa propre nature à laquelle il est indéfectiblement lié par le refus qu'il fait, nul n'est capable de se détacher de cet absolu sinon par un mouvement qui relève lui aussi de la foi, mais par perversion.

Fécondité de la fidélité à l'exigence fondamentale

Cette exigence intime porte ses conséquences au moins aussi loin que toute obligation revêtue d'une

autorité ou d'un intérêt regardés comme absolus et à laquelle on correspond sans réserve. Elle ne tolère aucune restriction à la fidélité qu'on lui doit, mais -et cela la caractérise de façon exclusive- elle est tellement nourrie des profondeurs de l'homme qu'elle ne lui dicte impérativement rien qui puisse le mutiler ni même qui lui soit impossible présentement ou dans l'avenir, malgré, parfois des invraisemblances manifestes et les apparences contraires. Ce que cette exigence lui prescrit avec rigueur ne l'aliène pas, mais à l'opposé délivre en lui des potentialités qu'il ignorait et le rend capable de faire ce qui lui avait toujours paru impossible quoiqu'il en ait eu parfois le désir. A travers sa soumission sans défaut à ce qui en lui s'élève du plus intime et s'impose avec puissance, l'homme s'engage sur le chemin de la liberté au niveau de l'être. Sa fidélité lui permettra de porter des fruits dont l'idée même au début de sa vie lui était étrangère quoiqu'ils se trouvent être vraiment de sa sève. Mystérieuse fécondité, elle n'est pas la conséquence d'une volonté qui la recherche et la provoque mais d'une fidélité à soi qui, sans projet autre que d'être, se suffit d'être pour se justifier. Cette fécondité confirme l'authenticité de l'exigence fondamentale. Elle unifie l'homme par le souvenir qu'il conserve d'elle dans le passé comme par la joie qu'elle lui donne dans le présent; joie qui l'étonne. Sous la diversité et la contingence des événements, des situations, des états, à travers leurs caractères éphémères et passagers, cette exigence, cette fécondité font atteindre la consistance et la durée de l'existence; approches véritables de l'être où «l'homme est soi sans être par soi».

L'exigence fondamentale et l'intériorité

La découverte de cette exigence dans ce que celle-ci comporte d'original et d'authentique, l'intensité et la permanence de sa perception dans une pureté qui refuse tout apport d'origine seulement passionnelle sont inséparablement liées à la fidélité qui fait répondre à ce qui est ainsi intimement et singulièrement commandé, tant cette fidélité et cette prise de conscience lucide et stable s'aident mutuellement à naître et à grandir. Toutes deux requièrent plus que l'engagement radical précédent et plus que la persévérance à tenir coûte que coûte ce que l'homme s'est obligé de faire ou d'observer. Il faut s'élever au niveau de l'intériorité et s'y tenir ordinairement grâce à un recueillement habituel. Cette intériorité est tout autre que la subjectivité qu'elle épouse mais en la critiquant, à travers laquelle elle se développe et se perpétue en la transmuant. Elle assimile ce que la subjectivité comporte de réel sous ses manifestations transitoires. Elle s'élève par l'application de l'intelligence et du discernement au-dessus des convenances et des évidences en s'appuyant sur elles.

Elle se situe par la réflexion et la décision au-delà des entraînements et des impulsions en s'en servant. Aussi l'intériorité domine ce qui exalte ou déprime. Elle se refuse aux transports de l'affectivité. Elle se défie des vagabondages de l'imagination. Elle est en garde contre les satisfactions cérébrales que procurent la logique et les constructions systématiques. Elle a la modestie du silence et de la patience comme elle en est le fruit. Cette intériorité peut être approchée seulement lorsque l'on s'établit de façon relativement stable dans une certaine indépendance vis-à-vis du réel contingent, même si celui-ci est très proche et très pénétrant, seulement aussi lorsque l'on abroge, aux heures favorables, les distances et les temps qui séparent de ce qui est fondamental pour soi, même si cela s'est passé très loin et depuis longtemps. Ainsi, dans la mesure du possible, l'homme se dégage et se libère pour mieux s'associer et se rendre présent à l'essentiel qu'il réalise et actualise par puissance humaine et par intelligence spirituelle. Cette intériorité ne saurait être que lentement acquise, à longueur de vie, à force de lucidité, d'attente dans le recueillement, d'intégrité intellectuelle que rien ne doit limiter, d'application persévérante pour supprimer la distance qui sépare le penser, le faire et le dire. Elle demande une grande force intérieure car elle exige pour se développer de résister aux pressions d'origine intime ou sociale qui portent sous toutes sortes de formes à la compromission... Seule la foi peut donner cette force, comme seule l'intériorité peut faire approcher de la foi dans sa pureté.

Une telle intériorité n'est pas préparée directement par les engagements radicaux qu'impose du dehors l'autorité d'un absolu reconnu, ou encore méconnu ou refusé comme tel. Au contraire, lorsque ceux-ci sont pris pour des fins en soi, ils dispensent ou distraient de la recherche de cette intériorité. Cependant la prise de conscience de l'exigence fondamentale inséparable de l'être qui en est habité est ordinairement préparée d'une façon si nécessaire par ces engagements que se refuser à eux est, pour l'atteindre, un obstacle majeur, comme est aussi un obstacle majeur le fait de se contenter d'eux quand on en découvre pour soi l'insuffisance ou l'inadéquation irrémédiables.

Risques et difficultés de la fidélité à l'exigence fondamentale

Cette exigence fondamentale n'est pas infaillible dans ce qu'elle impose même si spirituellement il est nécessaire de se soumettre à elle, telle qu'elle est. L'exactitude des décisions qu'elle dicte comme la qualité d'authenticité de cette exigence sont en relation directe avec ce que chacun est. Aussi ces décisions peuvent et doivent se modifier à mesure que l'homme prend une plus complète et plus exacte possession de lui-même. Malgré l'unité foncière qu'elles présentent -qui manifeste l'unité

fondamentale de l'être- elles n'ont pas nécessairement l'immutabilité des engagements fermement pris et sans cesse présents à l'esprit. Elles ne se prévalent pas non plus de la sécurité comme les engagements dont la croyance idéologique en un absolu, reconnu explicitement ou implicitement, garantit objectivement la vérité et la valeur. Elles n'ont l'appui de rien d'extérieur pour se justifier. Parfois au contraire elles s'opposent à ce qui semble s'imposer souverainement. Cependant rien n'est plus évident que de devoir prendre ces décisions. Elles ne peuvent être mises en doute quand on est suffisamment présent à soi-même, mais cette évidence ne provient en aucun cas de la constatation «d'une bonne conscience».

Cette exigence fondamentale, sans laquelle l'homme ne peut être atteint qu'indirectement et de façon extérieure, est la mère de son « destin ». Obscurément mais réellement responsable de cette exigence, cet homme est enfanté à ses risques et périls par elle. Ce n'est pas sans qu'il connaisse parfois le vertige face à la grandeur de son devenir en puissance et à la solitude qui en est l'inséparable compagne. Souvent il est tenté de porter envie à ceux qui couvrent leur servitude d'humilité et qui ne font pas de leur finitude le marchepied de leur élévation vers l'être et vers Dieu.

Persévérance dans l'engagement et fidélité à l'exigence fondamentale

Quand les différents seuils de la vie spirituelle sont franchis comme il convient et que le cheminement vers l'accomplissement humain se fait harmonieusement, sans détours ni reculs, il ne fait aucun doute que cette exigence intime issue de la conscience individuelle ne doive l'emporter sur tout engagement imposé ou proposé du dehors au nom d'un absolu; engagement auquel, en son temps, on a donné un caractère définitif par une décision irrévocable. D'ailleurs cet engagement est ordinairement contracté sur le chemin qui conduit à s'ouvrir sur la véritable fidélité à soi-même. Il aide l'homme à le parcourir s'il est judicieusement contracté. Aussi serait-il normal que cet engagement n'entre jamais en conflit avec ce que la fidélité exige. Malheureusement cela n'est pas toujours le cas. Nous nous proposons dans la deuxième partie de ce travail de faire quelques remarques sur des crises que provoque parfois la discipline catholique au sujet du mariage, au sujet des vœux religieux et particulièrement du vœu de célibat, au sujet d'une véritable vocation sacerdotale. Nous n'insisterons pas dans cette étude sur les responsabilités personnelles qui peuvent être très importantes dans la genèse et le développement de ces crises, mais sur les responsabilités de l'Église, de la hiérarchie ecclésiastique et des laïcs, qui sans être décisives, multiplient souvent ces crises, les aggravent et font ainsi échec à la Mission.

II - L'engagement conjugal

1) L'amour humain et l'intériorité

L'amour humain né des profondeurs de l'homme s'exprime et prend conscience de soi dans la subjectivité, mais il ne peut se développer et prendre sa dimension que dans l'intériorité. Dès le début et c'est ce qui le distingue de la rencontre amoureuse accidentelle qui n'exige aucune maturité, il porte à un engagement définitif et renouvelle le sens de la vie qu'il fait prendre au sérieux comme jamais elle ne l'avait été avant. Mais l'expérience montre que ces promesses du départ ne sont tenues vraiment que si l'on approfondit pour dépasser ce que l'amour naissant comporte de réalités passagères et contingentes, signes à déchiffrer d'une réalité plus profonde que seule l'intériorité peut faire découvrir, conserver, goûter et grandir.

Malgré ce qu'il comporte de réel dans le présent et de possible pour l'avenir, l'amour qui, par prudence, par timidité ou par peur est resté secret, peut ainsi disparaître du cœur de l'homme si celui-ci n'atteint pas l'intériorité suffisante; intériorité qui doit être d'autant plus poussée que cet amour ne trouve pas dans l'expression et l'action l'aide qui, en fait, lui serait très utile et presque nécessaire. Pour cet homme, la disparition de son amour, inconnu de quiconque et spécialement de celui qui aurait été concerné s'il en avait eu conscience, est une perte irréparable qu'une plus grande intériorité aurait permis d'éviter. Il doit le reconnaître avec humilité. Elle est aussi un manque grave pour l'autre malgré l'ignorance où celui-ci restera toujours de cet amour, s'il est dans les conditions intimes où il aurait pu correspondre à cet amour, ne serait-ce que de manière purement intérieure au cas où la situation de l'un ou de l'autre ne le permettrait pas autrement. Cependant cette faillite ne l'atteint pas explicitement même si elle développe en lui des conséquences très importantes. Elle n'est pas à subir et n'est pas à porter comme ce qui bouleverse jusqu'au tréfonds par effraction dans l'existence, Celui qui aime participe sans doute comme cause à ce manque inconnu peut-être fort grave dans une vie, mais il n'en est pas à proprement parler, responsable. Mystérieuse solidarité entre les destinées des hommes qui se côtoient un temps ! Sans vraiment avoir conscience de cette solidarité, chacun d'eux vit ses jours dans la solitude essentielle à tout être...

2) La rupture de l'engagement conjugal

Il n'en est pas de même quand l'homme se déclare; il pèse alors sur la vie d'un autre et la transforme

profondément au point que cet amour apparaisse absolument nécessaire à ce dernier pour que sa vie conserve un sens; en outre par la paternité, prolongement naturel de l'amour, il est responsable de l'existence d'enfants à qui il doit tout car ils lui doivent tout. Lorsque faute de l'intériorité qui aurait permis à son amour de subsister en se transformant, l'homme abandonne la famille qu'il a fondée, les êtres dont il est fondamentalement responsable sont acculés à subir lourdement, et pour toujours, les conséquences de cette défection dont certains, les enfants, sont rigoureusement innocents. C'est là un élément nouveau, d'une importance capitale, dont la reconnaissance ne demande pas une intériorité développée comme la croissance vers l'amour adulte, mais seulement un sens intime dont nul être n'est privé s'il ne le refuse pas sciemment. Ce sens d'ailleurs est particulièrement éveillé quand l'homme a été suffisamment formé pour connaître un amour vrai. Ce sens nourrit l'exigence intime et en découle nécessairement; il ne peut être rejeté sans que soit altérée d'une façon décisive l'intériorité, qui alors est dénaturée en subjectivité, d'ailleurs elle-même désormais pervertie.

Le refus d'assumer la responsabilité directe de perturbations aussi violentes, aux développements imprévisibles et aux répercussions illimitées, qui grèveront la vie d'autrui de façon irrémédiable, doit imposer à cet homme de porter ce que l'amour qu'il a connu, mais qui s'est depuis étioilé, ne saurait lui suggérer. Combien de familles subsistent dans une intégrité relative mais suffisante grâce à ce refus, s'efforçant coûte que coûte de ne pas trop faire supporter à leurs enfants les contrecoups de leur disharmonie foncière. Certaines même découvrent ainsi à la longue, par cette abnégation de tous les jours, à travers la sécheresse des rapports, grâce à l'authenticité de chacun, l'amour qui atteint l'être de l'autre, cet amour que le manque d'intériorité au départ n'avait pas permis de développer au-delà de la ferveur du commencement.

Aussi quand l'Église demande aux futurs époux qu'ils prennent l'un vis-à-vis de l'autre un engagement irrévocable va-t-elle exactement dans le sens de l'exigence qu'implique l'amour proprement humain. Elle correspond dès qu'on l'assume avec sérieux à ce qui est déjà préfiguré dans les pulsions de la subjectivité. Elle ne prescrit pas une loi qui soit sans rapport avec un vœu intime et essentiel à l'être même de l'homme. Mais pour que cette discipline, imposée comme une obligation stricte et sans recours, soit exactement adaptée à l'état de celui qui contracte cet engagement, il est indispensable qu'il ait atteint une première maturité et même qu'il continue ultérieurement à grandir dans l'intériorité, car il faut de toute nécessité que cet engagement du départ corresponde à l'exigence intime qui ressort de la fidélité à soi. L'avenir spirituel de cet homme dépend de cet accord. Autrement, moins gravement mais peut-être plus définitivement que les transgressions, sa soumission forcée à l'engagement pris, véritable enchaînement par le lien conjugal, malgré les apparences, irait à partir d'un certain niveau humain contre son approfondissement. Quand l'homme n'est pas d'une intériorité suffisante pour enraciner la loi dans sa propre exigence intime et ainsi se soumettre à son engagement conjugal du mouvement qui le fait adhérer au meilleur de lui-même, même s'il arrive par un sursaut vital proprement héroïque à transmuier sa soumission d'esclave en l'obéissance qui va jusqu'au sacrifice de soi, cela ne va pas sans peser malheureusement sur sa destinée spirituelle. Ce sursaut fatalement violent, issu de la volonté non de la profondeur humaine, même soutenu par une conception du sacrifice pour les siens due à quelque idéologie et dont on ne peut méconnaître la grandeur, tout salvateur qu'il soit, brutalise de façon aliénante parce que l'homme, en l'état où il se trouve, n'est pas capable d'assumer cette immolation avec la spontanéité des actes inspirés par l'amour.

3) Les échecs de l'amour et leurs conséquences spirituelles

En vérité, comme pour l'échéance de la mort, peu d'hommes sont intérieurement préparés à honorer l'échéance tout aussi redoutable de l'amour. Aussi ne faut-il pas s'étonner du prodigieux gaspillage de possibilités spirituelles qui en résulte. Pour quelques réussites merveilleuses, combien d'échecs larvés ou définitivement consommés parfois longtemps cachés ou dissimulés avant d'éclater, dont les causes et les responsabilités restent ordinairement indéchiffrables. Que de dégâts irréparables ! Les blocages qui rendent désormais impossible la candeur de l'amour, vierge de toute relativité comme de tout intérêt; la méconnaissance des conséquences irrépressibles de cette faillite, indéfiniment répercutées en soi-même, qui en est l'origine, et chez tous ceux qui, de près ou de loin, ont été mêlés activement ou passivement à ces drames intimes; méconnaissance due aux défenses instinctives, au refoulement spontané, suscités par la protection et l'appétit du bonheur. Quelle vie spirituelle est encore possible chez celui qui se refuse systématiquement à se reconnaître l'artisan de malheurs dont certains risquent d'être décisifs, qui repousse avec déloyauté de porter dans la souffrance le regret lancinant dont rien ne peut délivrer ? De quelle tare la vie spirituelle n'est-elle pas lourdement chargée quand, dès le départ, on a été le témoin, à peine conscient mais en réalité meurtri et déchiré, d'une telle faillite et dès sa jeunesse la victime du grouillement de toutes les passions de jalousie et de possession dont, dans ces conditions, on a été l'occasion.

Devant cette dévastation des possibilités et des promesses humaines, en dehors même de la

considération des douleurs et des désarrois souvent extrêmes qui l'accompagnent, l'Église ne peut pas rester marmoréenne dans la conscience de sa propre justice, muette dans sa réprobation ou éloquente dans ses anathèmes. Elle ne peut pas passer son chemin devant de telles détresses, de tels naufrages parfois, sans s'efforcer de porter secours, par tous les moyens dont elle dispose, à ceux qui sont dans le malheur; malheur dont ils ne sont en général ni tout à fait coupables, ni tout à fait innocents, ni d'ailleurs les seuls artisans. Souvent, dans ces situations impossibles, ils sont conduits, pour un temps, à toucher les frontières de la vie d'une manière exceptionnelle, à entrer dans la connaissance sans voile de la condition humaine, à approcher, à travers la perception du néant, du seuil de l'absolu, à accéder à un état intérieur qui appelle la conversion en profondeur comme jamais ils n'en ont été encore capables. L'Église peut-elle les abandonner alors qu'ils ont conscience de ce qui est irrémédiablement gâché ou perdu, alors qu'ils s'efforcent d'avoir le courage d'en porter désormais, sans faux-fuyants, le souvenir tragique, même s'ils ne peuvent rien de plus ? Le joug de l'Église, lui aussi, doit être doux comme son fardeau léger; à elle de l'adoucir encore et de l'alléger davantage, quand les forces sont faibles et les corps écrasés.

4) Responsabilité de l'Église dans le manque de formation humaine qui multiplie les échecs de l'amour

Sans nier aucunement les responsabilités individuelles à l'origine de ces situations désastreuses, responsabilités proches et éloignées, sans doute conséquences d'un passé, peut-être déjà lointain, plus encore que du présent, on doit affirmer que l'Église elle-même n'est pas non plus tout à fait innocente de ces situations. Elle n'est pas seulement la gardienne vigilante de la loi, elle doit aider ses membres à l'observer en les y préparant. Ni la connaissance de la doctrine, ni les pratiques de la dévotion n'y suffisent car il s'agit de faire découvrir à chacun, non seulement de façon abstraite et impersonnelle, mais à la lumière de sa propre humanité, les raisons qui fondent cette loi. A cette condition seulement on saura correspondre librement et intelligemment à la loi. Alors celle-ci sera en tout point bénéfique. Loin d'être imposée du dehors, serait-ce par un décret divin, elle sera la conséquence d'une exigence intime, liée d'une façon inaliénable à la fidélité, à soi et à Dieu. Autrement, valable en droit pour tous, une loi est mauvaise en fait pour tel homme quand, à cause de l'impréparation spirituelle où il se trouve, elle ne l'aide pas à grandir dans son humanité ou même l'en empêche par les transgressions qu'il se permet, que souvent il ne peut éviter. L'Église ne saurait, sans plus, lui imposer cette loi sans trahir la mission particulière qu'elle a auprès de lui, car «la loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi». Cette impréparation très fréquente a des conséquences d'autant plus graves que, dans la société contemporaine, règne une amoralité sauvage et affichée que n'a pas connue la chrétienté de jadis. Lourde tâche que l'éducation qui s'efforce d'aider l'homme à s'atteindre suffisamment dans son humanité pour franchir personnellement et à son heure les différents seuils qui s'échelonnent le long de la maturation spirituelle, sans quoi la vie se développe dans la médiocrité et court d'échec en échec. Elle relève principalement de l'appel plus encore que de l'enseignement et du gouvernement. Elle impose à ceux qui en détiennent la charge de les adapter sans rien trahir, pour qu'ils puissent développer une action juste et efficace. Cette tâche ne saurait jamais être achevée. Pour l'entreprendre vraiment il faut même que l'Église veuille très consciemment, très systématiquement s'y adonner auprès de ses membres pendant toute leur vie. Est-il osé de penser que les retraites de fiancés même sérieusement faites, que la préparation au sacrement de mariage telle qu'elle est institutionnellement pratiquée sont radicalement insuffisantes si elles ne sont pas précédées et suivies d'une formation qui déborde de mille manières ce qui est ordinairement donné dans les églises. En vérité l'Église aide-t-elle suffisamment ses membres à assumer des obligations aussi considérables que celle qu'elle impose légitimement à l'amour quand, dès l'enfance, ses fidèles sont soumis aux pressions puissantes et omniprésentes d'une société qui, loin de mettre ces engagements dans les lois et les coutumes, les discrédite par le désordre qu'elle encourage en les tolérant avec complaisance; quand, trop souvent issus de familles ébranlées ou disloquées, ils sont en outre les victimes de conditions de vie si trépidantes, si énervantes que celles-ci demandent pour être maîtrisées une intériorité extrême à quoi tout fait obstacle ?

Afin de réparer cette insuffisance qui la regarde directement, l'Église aura-t-elle assez de foi pour que sa charité ne lui paraisse pas imprudence ou laxisme ? Elle devrait être assez sûre de l'Esprit de Dieu qui l'anime pour laisser à tout évêque, en union avec elle et la représentant, le soin et la responsabilité de décider, après une enquête directe et personnelle, ce qui convient auprès de chaque cas particulier sans se référer au droit canon général institué dans des conditions sociologiques tout autres. Beaucoup sont privés de l'assistance religieuse, dont ils ont particulièrement besoin dans la difficile situation où ils se trouvent, parce que l'Église n'ose pas croire à leur possible rédemption si elle allait à eux comme celle qui sait et espère. N'en est-il pas ainsi tout particulièrement de ceux qui portent la lourde destinée de rester seuls quand ils sont encore jeunes ou chargés d'enfants en bas âge,

et que leur conjoint les a abandonnés, même si ce n'est pas sans qu'ils aient quelque responsabilité dans ce départ ? En ces temps d'extrême fermentation, l'Église ne saura remplir sa mission auprès des siens que si, par une vitalité intime qui la rend capable d'être appel et ferment, elle est davantage celle qui délie que l'autorité qui lie. Ainsi seulement le chrétien entrera dans la liberté qui l'associe à Dieu comme il convient à un fils d'être avec son père.

III - L'engagement dans des vœux perpétuels

L'engagement définitif contracté par le chrétien qui se consacre à Dieu par des vœux perpétuels, spécialement le vœu de chasteté, ne doit rien en principe à la subjectivité contrairement à celui qui est appelé par l'amour naissant. Si cet engagement est la conséquence de l'exigence lentement mûrie dans l'homme grâce à une prise de conscience de soi et à une intériorité poussées, on peut augurer que ces vœux, consacrés par l'Église, ne seront jamais en contradiction avec ce que cette exigence deviendra dans l'avenir à condition toutefois qu'on soit resté vraiment fidèle à cette prise de conscience et à cette intériorité à mesure qu'elles se développaient. D'ailleurs, dans ces conditions, n'est-il pas clair que, même si un tel engagement officiel n'avait pas été pris solennellement par cet homme, rien ne serait changé dans sa vie pratique alors qu'il correspondrait avec la totalité de soi, véritablement acculé par son être même, à ce que ses vœux lui imposent de façon extrinsèque ? Cependant cette situation idéale n'est pas toujours réalisée, et il n'est pas rare que l'engagement dans des vœux perpétuels conduise à des drames pouvant aller jusqu'à paralyser toute vie spirituelle.

1) Ambiguïté possible des motifs qui conduisent à s'engager dans des vœux

L'action de contracter des vœux perpétuels est fondamentalement différente de l'engagement qu'exige l'amour, mais que l'amour soutient par les croissances normales que lui vaut la fidélité. Aussi, comme il convient, l'Église se montre-t-elle, en l'occurrence, d'une grande prudence en imposant des délais importants par nombre d'engagements temporaires avant la décision définitive. Il n'est pas rare cependant qu'on abrège indûment ces temps d'épreuve sous la pression des coutumes et aussi, en ces temps de crise, sous le harcèlement des nécessités.

La décision de contracter des vœux perpétuels est parfois puissamment provoquée et toujours grandement aidée par l'idéologie qui donne un caractère éminent et même sacré à la consécration que l'homme fait ainsi de soi à Dieu et que l'Église sanctionne par son autorité et ses institutions. Dans la mesure où l'adhésion à cette idéologie et les conséquences qu'on en tire tiennent dans la décision le rôle que devrait avoir l'exigence intérieure essentiellement personnelle, elles peuvent être à l'origine d'une orientation qui se veut définitive mais qui, ultérieurement, se montre en porte-à-faux sur les vrais besoins et les vraies possibilités de celui qui s'est engagé à fond dans cette voie. Cette éventualité est d'autant moins rare qu'une telle idéologie est très généralement enseignée à des êtres jeunes, encore ignorants de la vie et d'eux-mêmes, catégoriques dans leur jugement comme ils sont sûrs de leurs pensées, généreux par nature mais aussi par vigueur quasi physique, dont la sensibilité est avide d'intégrité mais aussi d'intégralité. Il arrive aussi que des directeurs de conscience, plus théoriciens en la matière que proprement spirituels, particulièrement férus de ce genre de prosélytisme comme pour justifier à leurs yeux leur propre situation, identifient la consécration de soi par les vœux à une promotion sinon automatique du moins très assurée vers la sainteté. Parmi les causes éventuelles qui peuvent encore fausser une décision aussi grave et préparer pour l'avenir des échéances impossibles à honorer, il faut signaler les appréhensions ou les aversions à l'égard de la sexualité dues à une éducation incomplète ou puritaine, les pressions familiales ou autres, les entraînements dus au milieu trop fermé où l'on a été élevé. Dans un climat de chrétienté d'ailleurs de plus en plus rare, il y a aussi des recherches plus ou moins conscientes de prestige et d'ascension sociales, parfois l'usage indu de raisons générales fondées sur la considération des besoins de l'Église et notamment du manque de vocations sacerdotales ou religieuses.

Bien des êtres sont ainsi conduits à se donner définitivement dans des genres de vie radicalement étrangers aux instincts les plus enracinés dans l'homme avant de se connaître vraiment et d'entrevoir suffisamment toutes les conséquences, toutes les situations qu'ils auront ainsi à affronter. On veut faire confiance à la grâce de Dieu qui ne saurait faire défaut et aux développements de la vie spirituelle appelés par le sacrifice même. On peut avoir raison; et ce sera d'autant plus fréquent que l'Église sera spirituellement plus vivante et qu'ainsi par ses institutions elle aidera réellement ses membres, et particulièrement ceux qui se sont consacrés par des vœux, à gravir la montagne des Béatitudes. Est-il permis de penser que de façon ordinaire, ce n'est malheureusement pas le cas ?

2) Rôle de l'Église auprès de ceux qui contractent des vœux

Certes, un chrétien peut s'être engagé de façon juste dans des vœux perpétuels avant d'avoir été capable de concevoir tout ce qui découlera de sa décision. Son engagement étant bien enraciné dans les profondeurs de son être, son exigence intime continuera à le pousser vigoureusement dans cette

voie. Cependant, même dans ces conditions, il est nécessaire que l'Église, après avoir consacré ce croyant, l'aide à rester fidèle de façon que cette exigence ne s'anémie ni se corrompe. Cela s'impose d'autant plus impérieusement que ces vœux, déjà étrangers à des besoins et à des désirs très puissants en l'homme, sont en outre en opposition avec la mentalité de la société; opposition sans proportion plus accentuée dans les temps modernes que lorsque la chrétienté était encore relativement maîtresse de l'opinion. Aussi, est-on conduit à penser que l'engagement dans des vœux perpétuels exige de ceux qui les contractent un genre de vie qui, en quelque manière, les protège contre eux-mêmes et contre autrui et en outre facilite, autant que cela se peut, l'approfondissement humain et spirituel que ces vœux exigent pour être pleinement assumés jusqu'à la fin, et non pas seulement acceptés de façon passive à partir d'un certain moment. Sans doute, une vie en communauté est-elle indispensable, sans d'ailleurs qu'elle soit nécessairement continue; une vie monastique qui «assiste» sans enfermer ni scléroser. Quelques signes distinctifs qui permettent de faire connaître discrètement à autrui, comme pour les personnes mariées, la situation de ceux qui ont fait ces vœux, sont certainement insuffisants pour les aider à persévérer dans cette voie toujours difficile et parfois périlleuse pour eux, mais aussi indirectement pour d'autres.

Quoi qu'il en soit, sur cette voie abrupte, même lorsqu'elle semble avoir été choisie avec sagesse et poursuivie avec fidélité, il y aura toujours des échecs qui atteindront les profondeurs humaines et mèneront à la détresse. L'Église est maîtresse de délier ceux qui se sont liés. Elle délie des vœux quand il le faut, et de façon sans cesse moins réticente, car un vœu qui aliène et qui écrase est maudit par Jésus lui-même. Elle se sent plus libre de le faire qu'à l'égard de l'engagement contracté dans le mariage car pour ce dernier elle est gênée par ce qui est dit sur ce sujet dans les Écritures, à cause d'une conception de la révélation d'origine exclusivement et purement divine, valable en tous temps et en tous lieux dans sa littéralité. Puisse-t-elle délier sans humilier et protéger ces êtres exceptionnels, dont il faut respecter la destinée inconnaissable, contre la condamnation sévère de chrétiens scandalisés, moins généreux qu'eux, qui ne se sont jamais engagés à fond dans la foi et font seulement de la religion un confort et une sécurité.

IV - L'engagement dans le sacerdoce

L'engagement dans le sacerdoce, tel qu'il est actuellement conçu, se veut définitif et total comme l'engagement dans l'amour. Comme ce dernier, il renouvelle le sens de la vie. Il lui donne un caractère sacré qu'on ne sait pas ordinairement conférer à la fondation d'une famille. Mais comme l'engagement dans des vœux perpétuels, il est en propre étranger à tout instinct même si ultérieurement il les utilise en les assumant. Dans la discipline catholique qui lie inséparablement le sacerdoce au célibat, il comporte ainsi un vœu fondamentalement opposé à la nature. Se mettre dans ces conditions au service de l'Église dans les ministères qu'elle confère, avec ce que cela implique d'obéissance et de pauvreté, donne à l'engagement sacerdotal un caractère plus global que tel vœu précis qui, tout en intéressant l'homme dans son intégralité, ne concerne cependant qu'un aspect particulier de sa conduite. L'engagement sacerdotal conduit à des situations et à des comportements relativement imprévisibles qui demandent, pour la vie entière, une disponibilité et une adhésion totales. C'est dire combien, pour être soutenu envers et contre tout jusqu'à la fin, ce don de soi sans limite fait au niveau de l'institution ecclésiastique doit être greffé sur l'exigence intime qui s'impose à l'homme avec clarté et force à mesure que celui-ci progresse vers la maturité.

Normalement quand la vocation sacerdotale est réelle et que le milieu où elle doit s'épanouir et porter ses fruits est suffisamment spirituel pour correspondre à la mission du prêtre et ainsi pour soutenir le don de soi que celui-ci a fait de lui-même, il n'y a pas d'écart, a fortiori pas d'opposition, entre ce que demande l'engagement du départ et ce qu'impose peu à peu, avec toujours plus d'évidence et de puissance, l'exigence essentielle à l'absolu de la conscience. Au contraire la fidélité à cette exigence soutient la persévérance de cet engagement. Ce fut le cas ordinaire dans le climat stable d'une chrétienté établie qui, par son implantation ancienne en Occident, avait modelé la civilisation à son image. Seuls certains êtres parmi les plus spirituels, en avance sur leur temps, sous l'influence d'une exigence fondamentale qui n'était en rien satisfaite par ce qui se pensait, se disait, se faisait autour d'eux, se dégageaient du confort collectif, voire de la quasi euphorie générale. Ils émergeaient de leur milieu, ils entrevoyaient la médiocrité religieuse de nombre de chrétiens sous la régularité des pratiques et des mœurs, ils pressentaient l'approche de la crise majeure qui menacerait un jour l'Église si elle ne changeait pas sa manière d'être. Mais cette exigence intime, qui les harcelait au point de les singulariser dans leur milieu, malgré une discrétion systématiquement observée, se coulait dans la foi qu'ils avaient en l'Église. Cette exigence les portait à endurer tout ce que leur engagement sacerdotal leur imposait même si cela les faisait profondément souffrir.

1) Engagement sacerdotal, fidélité à l'exigence fondamentale et crise de l'Église

La crise actuelle du christianisme en Occident, provoquée en partie par l'effondrement accéléré de la chrétienté, a des répercussions extrêmes dans la vie du prêtre. L'Église du temps de la chrétienté était principalement d'autorité et d'enseignement. Pour rester fidèle à sa mission, elle doit se transformer aussi en Église du témoignage, être celle qui appelle par ce qu'elle est. Cette mutation est à faire. D'une façon générale non seulement elle n'est pas encore entrevue, mais, semble-t-il, elle serait loin d'être acceptée en principe. L'Église de chrétienté se perpétue encore dans les formes et les activités actuelles de l'engagement sacerdotal. Cependant, sous l'action de Dieu, cette mutation se cherche sourdement. Elle se prépare confusément chez les êtres les plus vivants par des aspirations et par des refus inspirés de l'Évangile mais aussi souvent relevant davantage encore de l'esprit du temps chez ceux qui ne sont pas assez spirituels. Dans ces conditions, la conjonction entre l'engagement que le prêtre a souscrit au début de sa carrière sacerdotale et l'exigence fondamentale qui se développe en lui à mesure qu'il approfondit sa vocation et qu'il entre en contact avec les réalités de la vie quotidienne rencontre de nombreuses difficultés. Cette conjonction est indispensable cependant. Sans elle, le prêtre est conduit inéluctablement ou à abandonner l'Église à son sort parce qu'il en vient à désespérer d'elle ou à faire dégénérer sa vocation en fonction, fonction d'autant plus servile que toute action spirituelle demande une authenticité qui, en l'occurrence, ne peut plus être respectée et que souvent on doit contrefaire.

Cette conjonction pour être pleinement réalisée, demande beaucoup plus que dans le passé. Outre la vie spirituelle fervente, elle exige une intelligence de ce qu'est l'Église et de celui qu'a été Jésus il y a vingt siècles, de beaucoup supérieure à ce qui était nécessaire dans le climat de chrétienté d'hier pour être un bon prêtre, n'ayant pas de particulières aspirations spirituelles, étant porté sans réticence par le milieu ecclésiastique et soutenu par le réconfort que donne la considération dont est entouré un notable. Cette vie spirituelle et cette intelligence se rapprochent de ce qui était jadis seulement la part du petit nombre de ceux qui, de ressources humaines exceptionnelles, devenus disciples de Jésus par fidélité personnelle aux appels entendus, aimaient pour cette raison l'Église sans la diviniser indûment, sans séparer d'elle son institution indispensable, mais inévitablement et cruellement insuffisante en soi. Cependant pour porter maintenant l'Église, pour travailler comme il faut, dans la patience et l'abnégation presque sans mesure, à la nécessaire mutation de ses structures, et d'abord de l'esprit dans lequel on les applique; pour œuvrer au renouvellement de la vie spirituelle chrétienne en l'accordant par une véritable création aux besoins et aux possibilités réelles des hommes de ce temps; pour promouvoir, à travers les polémiques et les conflits et malgré le sectarisme religieux et politique, la renaissance de la communion ecclésiale, il faut encore davantage et plus directement de foi en Jésus que jadis. En effet, désormais l'Église ne s'impose plus comme la réalité quasi surnaturelle crédible en elle-même, tant l'immutabilité de son institution à travers les siècles paraissait singulière, inexplicable par des raisons ordinaires. Comment ne pas céder au découragement quand les tâches imposées par l'engagement qu'on a pris envers l'Église se montrent stériles, sans signification réelle ni pour soi ni pour ceux qui sont censés en bénéficier tant elles sont inadaptées, et font même obstacle à la vie spirituelle par l'usage qu'on en fait et les illusions que cela permet ? Comment ne pas s'avouer d'abord sourdement, puis de plus en plus ouvertement, que ce n'était pas pour cela qu'on avait voulu devenir d'Église, et ainsi comment ne pas se sentir lésé au plus profond de soi-même ? Comment ne pas céder au vertige et au désespoir quand on voit sa vie engagée dans une impasse dont on ne peut se dégager, de toute évidence, sans un désastre irréparable ? Comment ne pas douter des destinées de l'Église en voyant la paralysie, semble-t-il, incurable de la hiérarchie qui ne sait plus où elle va et qui paraît condamnée à osciller entre l'autoritarisme hautain et le libéralisme qui démissionne, entre le conservatisme buté et les entreprises de l'opportunisme ? Dans le désarroi de l'institution, dans un climat de panique spirituelle, comment résister à la tentation de chercher dans l'action sociale et politique, qui semble s'imposer tant celle-ci prend d'importance dans les intérêts de chaque jour, le succédané à l'activité proprement religieuse ? Comment alors, par souci inconscient de justifier une vie dispersée, toute extérieure, ne pas être entraîné à assimiler quelque préoccupation intérieure que ce soit à l'évasion, à l'ésotérisme, ou à «l'aristocratie» ? En ces temps, qui sont d'autant plus exigeants qu'ils sont plus cruciaux, quelle intelligence de ce que Jésus a été en son temps, quelle foi digne de celle des premiers disciples ne faut-il pas atteindre pour être fidèle à l'exigence que l'on porte en soi toujours plus pressante et impérieuse, pour l'inspirer par cette intelligence, la sur-animer par cette foi et, sans nullement dénoncer son engagement envers l'Église mais au contraire à travers lui, préparer avec ténacité, dans l'obscurité, le silence et souvent la souffrance, la mutation dont l'Église a besoin pour qu'elle soit à la hauteur de sa mission, cette mutation dont elle ne paraît pas avoir cure et même qu'elle va jusqu'à refuser avec vigueur sous le poids de son passé ?

2) Responsabilité de l'Église dans la crise sacerdotale

Sans nier les responsabilités personnelles, aux conséquences d'autant plus graves que la persévérance dans l'engagement sacerdotal est plus exigeante, il faut affirmer que l'Église dans son

ensemble n'est pas innocente de la crise actuelle du clergé. Que dire de la formation donnée au séminaire et dans les organisations (retraites...) mises en œuvre pour aider ces vocations, impossibles vraiment sans une intériorité vigoureuse toute inspirée par la foi ? Ces moyens, dont on mésuse d'ailleurs assez fréquemment, se montrent cruellement déficients en ces temps difficiles. Très souvent le prêtre, d'ordinaire sans communication spirituelle réelle avec son évêque ou avec ses confrères, est laissé, face à lui-même devant sa vie aux heures où elle lui pose question par sa singularité, ses exigences et son dénuement. Il n'est plus protégé dans cette confrontation, que les événements et les rencontres multiplient, par la cohésion désormais ébranlée de son milieu clérical ou par l'adhésion désormais chancelante à une idéologie, qui supprime les questions à force d'affirmations. Que lui reste-t-il de la ferveur du commencement, vécue dans la fraternité de la jeunesse, en ces heures de solitude, de vide, de vertige peut-être ? Que dire de la vie exténuante qui lui est imposée par des œuvres nombreuses qui l'épuisent sans le nourrir, et par la multiplication des réunions toujours tardives qui empiètent sur un repos nécessaire ? Elles sont d'autant plus écrasantes qu'il en sent le caractère factice et superficiel et en voit la stérilité. Que dire des conditions délicates, difficiles où il est placé par son activité auprès des jeunes, tout tournés vers les joies de la vie, de l'amour et de la paternité, lui qui y a renoncé, qui souvent s'est engagé dans le célibat religieux sans l'avoir particulièrement désiré mais seulement comme conséquence inéluctable de sa vocation sacerdotale, qui a fait tôt ce pas décisif avant d'avoir atteint à une connaissance suffisante de soi-même et acquis l'expérience nécessaire pour mesurer le poids des conséquences d'une telle décision ? On ne peut pas assimiler au célibat monastique le célibat qui est vécu sans être protégé par quelque clôture, sans être soutenu par la paix équilibrante du monastère. Que dire enfin de l'isolement du prêtre dans son presbytère, sans contact réel avec quiconque, enfermé dans le personnage dont il a hérité des siècles, qui le réduit à n'être en relation avec ses paroissiens que dans la mesure où ils ont besoin de la religion pour leur sécurité et leur confort spirituels ? On ne peut pas assimiler la collectivité paroissiale à une communauté monastique, soutien si nécessaire de la vie religieuse du moine que, pour que celui-ci puisse s'en passer, il faut qu'il ait la vocation exceptionnelle de l'ermite. La responsabilité de la Hiérarchie est grande, ainsi que celle des simples fidèles dans le drame que beaucoup de prêtres vivent intimement dans une quasi neurasthénie, ou au grand jour dans la révolte et la rupture, car ces hommes que l'épiscopat et le peuple chrétien condamnent avec hauteur et sévérité sont souvent parmi les meilleurs. L'épiscopat et le peuple chrétien, chacun à sa manière, les ont abandonnés seuls dans le dur combat qu'ils ont à mener en eux et autour d'eux. Les laïcs devraient se taire, en particulier ceux qui n'ont jamais engagé leur vie totalement au service de l'Église, qui au contraire, et ce sont les plus horrifiés, se sont bornés à se laisser porter par elle grâce à l'indifférence, réelle quoique inconsciente, sous-jacente à leur profession de foi véhémence et «charbonnière».

3) la crise sacerdotale appelle la mutation dont l'Église a besoin pour être fidèle à sa mission

L'Église se doit de ne pas laisser écraser par les conditions difficiles où se sont trouvés ceux de ses membres, parmi les plus vivants et les plus généreux, qui ont été trop chargés à cause du don qu'ils lui ont fait, ces conditions auxquelles elle n'a pas su préparer car elle ne les a pas prévues, dans lesquelles elle n'a pas su aider car elle les ignore encore ou ne veut pas les prendre en considération. Elle ne peut pas «fermer à ces hommes le royaume des cieux» qu'ils ont entrevu dans l'annonciation de leur jeunesse. Elle ne peut pas continuer à vivre en perdant ainsi nombre de ceux qui étaient précisément appelés à collaborer avec efficacité à sa mission, d'autant plus qu'en même temps et pour des causes voisines, se tarit l'afflux des vocations, toujours nombreuses, mais qui avortent ne sachant plus comment trouver leur voie. Il ne s'agit pas d'amnistie, ni de clémence, ni de compréhension, mais de la mutation dont l'Église a un extrême besoin, qui dépasse une simple réforme de la discipline ecclésiastique et que la Hiérarchie, en liaison intime avec l'ensemble des chrétiens vivant réellement leur foi, devrait promouvoir, innovant avec résolution et non pas en adaptant à moindre frais. Pour qu'il puisse en être ainsi il est absolument nécessaire que tous les croyants qui font de l'Église leur souci principal, découvrent, à force de prise de conscience de soi et d'intériorité, l'exigence fondamentale qui est leur et lui correspondent. Alors, sans aucun doute, de nombreux prêtres, soutenus spirituellement par leur évêque et par les communautés de chrétiens qui les accueilleront, verront leur engagement sacerdotal se développer dans l'exacte fidélité à l'exigence inéluctable qui monte du meilleur d'eux-mêmes. Leur engagement en sera renouvelé et fécondé.

On m'a demandé de vous parler de la manière dont peut être entrevu l'avenir de l'Église. Je vais vous dire d'abord une petite anecdote qui m'a beaucoup amusé. Il y a quelques mois, quand les Père Dominicains m'ont invité à faire une conférence au Centre Lacordaire -je n'écris probablement pas très bien- j'avais donné comme titre "Pour entrevoir l'avenir de l'Église". Je reçois en réponse un mot d'un Père : "Je n'ai pas bien compris ce que vous voulez dire dans votre conférence par le titre que vous nous proposez". Il avait lu, non pas "pour entrevoir l'avenir de l'Église", mais "pour enterrer" l'avenir de l'Église ! Je ne suis pas psychanalyste mais dans un autre climat que celui de l'Église d'aujourd'hui, je pense qu'à la place "d'entrevoir" on aurait cru lire, je ne sais quoi, mais sûrement autre chose... Dans la situation actuelle, le Père, faisant évidemment confiance à son correspondant, s'est efforcé de penser que celui-ci voulait suggérer quelque chose de profond grâce à ce titre piquant. Quand on est théologien, on trouve toujours une solution à toutes les questions qu'on se pose... Aussi j'ai dû me hâter de répondre, "Ce n'est pas du tout pour enterrer l'Église, au contraire c'est pour entrevoir son avenir, en quoi je crois parce que j'ai la foi". Je vais essayer de le faire avec vous ce soir.

N'attendez pas de moi des prophéties, je ne suis pas prophète. Je voudrais vous parler de cet avenir, tel que je le conçois, le décrire très simplement de la manière la plus religieuse.

1) La crise de l'Église

Un chrétien réel qui est de l'Église, qui l'a toujours été et qui le sera jusqu'à la fin, ne peut pas être sans inquiétude devant l'état actuel de l'Église. Même s'il est vieux et près de sa fin, même s'il est un simple laïc et qu'il n'a aucune responsabilité dans l'Église, aucune initiative à prendre à ce niveau, il se préoccupe d'elle à cause de l'amour qu'il lui porte, de la reconnaissance qu'il lui doit, à cause de sa certitude qu'elle est nécessaire pour que Jésus reste un être vivant parmi les hommes, à cause de sa foi en Jésus. Je vais en toute candeur vous exposer comment actuellement je conçois que l'Église non seulement continuera à être présente parmi les hommes, mais encore améliorera sa manière de remplir sa mission auprès d'eux, ce qui est de toute nécessité pour qu'elle ne survive pas de façon simplement marginale. La crise actuelle de l'Église est d'une extrême gravité, il est difficile de nier cette gravité. On peut tout au plus la minimiser et ainsi implicitement se défendre du vertige qui saisirait si on jugeait cette crise avec lucidité. Cette crise est d'une dimension sans proportion, me semble-t-il, avec les nombreuses autres crises que l'Église a connues.

Depuis des siècles, l'Église est une Église de chrétienté. Le but qu'elle se proposait et qu'elle a d'ailleurs atteint dans une certaine mesure aux temps favorables, était de créer un peuple "chrétien". Je ne dis pas un peuple de chrétiens, un peuple "chrétien", c'est-à-dire une civilisation chrétienne où les hommes dans la mesure où ils sont soumis à cette civilisation, sont censés vivre en chrétiens. Vivre en chrétien, c'est-à-dire dans ces conditions accepter la doctrine chrétienne sans d'ailleurs nécessairement la comprendre en profondeur ni par suite en recevoir le bienfait, accepter de se soumettre à la morale chrétienne sans d'ailleurs nécessairement en comprendre la raison profonde ni par suite en recevoir un approfondissement de sa vie d'homme. Tel était le but d'une civilisation chrétienne. On doit reconnaître que, ainsi, sous l'action de l'Église, pendant des siècles la barbarie a reculé, lentement sans doute, mais réellement.

La crise actuelle peut alors être comprise de la façon suivante. Cette chrétienté, qui se bornait à vouloir faire de la mission de l'Église simplement une mission moralisatrice et civilisatrice, est désormais moribonde. Sa mort prochaine est due paradoxalement au succès relatif de l'action qu'a menée cette Église de chrétienté. Si cette Église n'avait pas réussi à faire monter jusqu'à un certain point le niveau moral des peuples qu'elle régenterait, beaucoup d'hommes parmi les meilleurs ne l'auraient pas quittée. Ils auraient continué à en faire partie et à la subir passivement. Nombre d'entre eux s'en sont écartés au contraire et souvent l'ont combattue précisément parce qu'ils n'ont pas trouvé en elle ce qu'ils espéraient y découvrir, sous la pression des exigences intimes qu'elle avait elle-même indirectement fait naître en eux grâce à son enseignement et à sa discipline. C'est dans les pays de chrétienté que l'Église est la plus contestée, où sa décadence depuis longtemps est la plus réelle sinon la plus visible, parce que précisément c'est là qu'elle a le mieux réussi cette œuvre de civilisation. Certes, l'œuvre de l'Église comporte une action civilisatrice, mais sa mission va bien au-delà de la constitution d'une société chrétienne, d'un "peuple de Dieu". Parce que l'Église de chrétienté n'a pas su créer une société de chrétiens, un peuple de disciples, grâce à l'approfondissement de chacun de ses membres -approfondissement où l'originalité propre de chacun, ses moyens, ses possibilités sont respectés et mis en valeur- elle est inéluctablement conduite à la faillite. L'Église de chrétienté disparaît condamnée par sa propre histoire. Qu'est-ce qui va la remplacer ? Une Église d'apostolat, dont le

rayonnement aura un caractère fondamentalement individuel et personnel.

Chrétien, je crois en l'Église, parce que je crois en Jésus. La foi chrétienne dans l'Église -car il peut y en avoir une autre, "une foi" politique- n'est pas due à la constatation d'une certaine stabilité doctrinale et morale de l'Église dans les siècles chrétiens, même si, en fait, l'Église a connu cette relative stabilité au milieu des bouleversements politiques des pays sur lesquels elle a régné. Elle est la conséquence de la foi en Jésus. Cette foi en Jésus n'implique pas que l'Église de demain ressemblera à l'Église d'aujourd'hui ou d'hier. Elle implique seulement que l'essentiel en l'Église, ce trésor caché sans cesse à redécouvrir que Jésus lui a légué, demeurera en elle sous des formes qui pourront être très différentes, si différentes que celles-ci exigeront précisément la foi en Jésus, l'intelligence de son esprit fondamental pour que soient reconnues les conséquences de la fidélité.

D'ailleurs l'Église d'aujourd'hui ne ressemble pas, et de loin, à l'Église primitive. Il fallait une foi véritable pour reconnaître dans l'Église de chrétienté d'hier, les traces de l'Église des origines. L'Église de demain aura besoin d'une foi semblable pour qu'on la reconnaisse dans sa réalité spirituelle, celle qui lui est propre et qui est la conséquence de sa fidélité. Ce sera par la foi que, à travers une mutation extrêmement importante, à la dimension elle-même extrême de la crise, nous reconnâtrons dans l'Église de demain la continuation fidèle de ce qu'est de façon essentielle l'Église actuelle.

Toutes les crises du passé semblent converger vers la crise actuelle, la préparer par les rigoureux développements des déterminismes sociologiques qu'elles ont déclenchés depuis des siècles. L'heure de vérité sonne pour l'Église. Ces vingt siècles ont préparé cette heure. Elle en sortira triomphante, nous en sommes sûrs parce que nous croyons en elle. Nous croyons en elle parce que nous croyons en Celui qui est à son origine.

2) La mutation de l'Église

Si les chrétiens savaient mieux l'histoire de l'Église et en vivaient dans la foi, ils seraient mieux préparés, non pas à regarder cette crise avec philosophie, mais à inventer les décisions importantes qui permettront de la résoudre. Une mutation capitale a dû être opérée très rapidement dès les tout premiers temps. Au début, St Paul en est le témoin, les chrétiens attendaient le retour de Jésus dans les délais les plus rapides. La parousie était une affaire de quelques années. Il est évident que cette attente, rendue puissante par l'imminence de l'événement, influençait de la manière la plus totale la vie religieuse, la prédication. Supposez qu'actuellement nous soyons convaincus que dans quelques années c'est la fin du monde, il y aurait beaucoup de choses qui changeraient dans notre comportement, dans nos intérêts religieux et même seulement humains. Les béatitudes deviendraient presque des prudences. Elles seraient aussi légères à porter que courte serait la durée de l'épreuve. C'est bien ainsi qu'ont vécu les chrétiens qui vivaient dans l'attente très prochaine du retour glorieux de Jésus. Ils attendaient ce retour avec beaucoup plus de réalisme que nous, même si nous chantons souvent cette attente, chaque fois que nous allons à la messe. Lorsqu'il leur a bien fallu s'apercevoir que la parousie s'éloignait de façon indéfinie, toutes les perspectives ont changé, toutes les conditions de vie aussi. Il est difficile de mesurer l'importance de la mutation qu'a dû connaître l'Église dans son enseignement et dans sa discipline pour continuer sa mission dans un climat spirituel si radicalement différent de celui de l'origine.

Voici une autre mutation que l'Église a dû connaître au temps des persécutions, lorsque la puissance impériale luttait contre l'Église, la considérant comme un ennemi public. Alors les Églises se sont vidées, les communautés chrétiennes se sont dispersées, toutes les formes du culte ont dû être modifiées. Ce n'était pas parce qu'on avait alors une conception aristocratique de la religion qui éliminait les "chrétiens moyens" que les chrétiens devenaient rares, et vivaient dispersés et solitaires, mais parce qu'il fallait être vigoureux pour être chrétien. A notre époque nous ne subissons pas de persécution en France. Il est d'autres pays qui connaissent la persécution administrative, coercitive et même sanglante. Cela pourra aussi nous arriver dans l'avenir. Mais dès maintenant nous subissons, sans nous en rendre compte, une persécution au moins aussi puissante parce que dissimulée, insidieuse, la poussée matérialiste, la poussée athéiste, omniprésentes, continuelles, à travers les luttes pour la vie, sous les espèces de l'élévation du niveau de vie. Nous nous laissons prendre par ces luttes, ce niveau de vie qui multiplie nos besoins et nos agitations. Petit à petit, elles insinuent en nous la mentalité de ceux pour qui cela est l'occupation principale de l'existence. Persécution larvée mais combien puissante et qui se sert parfois de la doctrine chrétienne pour se faire baptiser. Aussi en ces temps de violence et de prospérité que président les espoirs techniques de tous ordres, que magnifient les propagandes, il n'y aura que les gens très vigoureux qui resteront chrétiens. La crise actuelle ne fait que commencer, le nombre des chrétiens va encore considérablement diminuer parce que pour être chrétien, pour le devenir, pour être seulement croyant, il faudra d'abord être très indépendant, très vigoureux, tandis que la société industrielle et citadine tendra toujours davantage à asservir l'homme et

à l'avilir par les facilités à bon marché qu'elle lui procurera, par les fanatismes qui pimentent la vie en la maintenant dans la tension des combats... Bien d'autres crises du passé ont été elles aussi des approches de celle que l'Église actuelle rencontre. Concluons en insistant sur l'importance extrême pour un chrétien de notre époque de réfléchir sérieusement, religieusement sur ces questions de manière à être à la hauteur de devoirs que ce temps implique de sa part vis-à-vis de l'Église.

3) Une Église éducatrice de la foi

Dans une Église de chrétienté on demandait au chrétien d'accepter l'Église, de se borner à être porté par elle. Celui qui était le bon enfant, docile, passif même, peu importe, était par définition le bon chrétien. Moins il avait de caractère, moins il était assailli par des doutes et des difficultés, plus il était bon paroissien. La foi sans question du charbonnier ou de l'intellectuel qui savait compartimenter sa vie. La vie sans crise, à l'ombre du clocher. L'Église de demain vivra, mais elle ne vivra pas de cette manière. Depuis des siècles, presque depuis le commencement, pour des raisons sociologiques quasi invincibles qui nous interdisent de porter un jugement sur le passé, les chrétiens ont été portés par l'Église et cela suffisait aux yeux même de la Hiérarchie qui croyait avoir ainsi accompli sa mission. Désormais, pour que l'Église vive -elle vivra pour que l'Église soit fidèle à sa mission, elle y sera fidèle- il est nécessaire que les chrétiens portent l'Église. C'est la qualité des chrétiens qui donnera sa qualité à l'action que l'Église mènera à travers le monde. C'est elle qui permettra à la Hiérarchie d'exercer correctement son mandat. La mutation dont l'Église a besoin exige le renversement radical des perspectives que celle-ci avait communément jadis, qu'il lui était impossible, humainement parlant, de ne pas avoir. Ce renversement radical exige, de la part de l'Église, une action éducatrice auprès des chrétiens très étrangère à la manière dont elle concevait dans le passé son gouvernement et son enseignement. Qu'est-ce qu'on demandait à un chrétien jadis ? Écouter l'enseignement doctrinal qu'on lui distribuait généreusement tous les dimanches suivant un programme immuable qui ignorait les besoins, les possibilités, les intérêts des assistants. Suivre exactement la morale commune qui permettait à l'assistance de marcher au pas, d'une façon cadencée. Il est facile de commander à une troupe disciplinée quand nul n'ose mettre en doute l'origine divine de l'autorité. Il est facile d'enseigner à des gens qui ne peuvent pas parler ou qui se font scrupule à réfléchir sur ce qu'on leur affirme. Maintenant il ne suffit plus que nous soyons des gens bien enseignés parce que nous avons silencieusement écouté, ni que nous soyons bien disciplinés parce que nous sommes de bonne composition, mais il faut que nous devenions des êtres de caractère, vigoureux spirituellement. Cela est nécessaire d'abord pour rester actuellement dans l'Église sans désespérer d'elle, mais aussi pour que nous la servions en correspondant à la responsabilité que chacun a personnellement d'elle.

Donc l'Église doit nous aider à devenir des hommes et non pas simplement de bons élèves qui savent leurs leçons ou des êtres disciplinés, ceci grâce à quelque facilité ou même à quelque faiblesse de tempérament. Ainsi seulement nous serons capables de porter l'Église comme il convient que nous la portions maintenant pour qu'elle vive.

Il n'y a pas tellement longtemps, l'Église était encore crédible en elle-même et la plupart des chrétiens croyaient en Jésus parce qu'ils croyaient en l'Église. Maintenant les choses se renversent - non pas que l'Église ne soit indispensable, c'est grâce à elle que nous sommes ici et que nous pouvons parler de Jésus de cette façon- mais entre connaître Jésus, parler comme si on croyait en lui, et croire en Lui vraiment, d'une foi qui ne peut pas être séparée de la vie sans que celle-ci perde tout sens, il y a une différence fondamentale. C'est grâce à l'Église que nous pouvons connaître l'existence de Jésus. C'est grâce au cheminement personnel que chacun d'entre nous doit faire en partant des connaissances objectives, historiques que l'Écriture nous donne, connaissances méditées, animées actualisées sous l'impulsion de notre propre vie spirituelle que nous entrons dans une connaissance personnelle de Jésus. Cette intelligence spirituelle, inséparable de la présence et du souvenir de Jésus fait des simples chrétiens, catéchisés et disciplinés que nous étions jadis, des disciples.

Le cheminement que les premiers juifs ont connu pour suivre Jésus et devenir disciples, nous devons nous-mêmes le faire à nos risques et périls sous notre responsabilité, avec notre manière de penser, notre manière de sentir et dans des situations absolument différentes de celles qui se présentaient il y a vingt siècles. Fondamentalement semblable à celui des premiers disciples, très différent au niveau des conditions contingentes, ce cheminement présente des difficultés aussi considérables que celles que les disciples eux-mêmes ont connues pour devenir disciples de Jésus. Si nous le faisons vraiment, nous connaissons la même fécondité spirituelle qu'eux. Le rôle de l'Église est ainsi beaucoup plus difficile que jadis. Il impose à l'Église, à la Hiérarchie, une organisation, une spiritualité dont les exigences sont très supérieures à celles de l'organisation et de la spiritualité qui étaient jadis considérées comme suffisantes par l'Église pour qu'elle remplisse correctement sa mission auprès des fidèles.

Pour que nous puissions croire ce que l'Église nous enseigne, il faut que les doctrines qu'elle nous apporte soient des réponses à des questions que nous nous posons vraiment. Lorsque les questions ne se posent pas réellement à l'homme, les propositions qui veulent en être les réponses restent pour lui radicalement abstraites et par conséquent n'ont aucune efficacité ni intellectuelle, ni spirituelle en lui. Il faut que nous comprenions le bien-fondé des lois qui nous sont imposées, c'est-à-dire que nous ne les regardions pas comme des décisions arbitraires, venant d'un Dieu tout-puissant, qui nous impose ses volontés comme, si vous le permettez avec le sourire, il a imposé à Adam et à Eve de ne pas manger de la pomme que vous connaissez. Il faut que nous comprenions par le dedans les raisons profondes de ces lois. C'est à cette condition seulement que nous pourrions vraiment y correspondre et que ces lois ne seront pas pour nous les causes d'aliénations qui seraient tout le contraire d'une maturation personnelle. Il faut donc que l'Église, ceux qui enseignent, ceux qui apportent témoignage, aide individuellement chacun à trouver la voie qui lui permettra de comprendre par le dedans la doctrine de l'Église afin qu'il reçoive cette doctrine comme réponse à des questions qu'il s'est véritablement posées parce que son approfondissement humain, sa vie humaine les lui ont imposées. Il faut de même qu'ils aident chacun à comprendre en quoi les lois de l'Église le concernent personnellement, dans la situation où il se trouve, eu égard à ses possibilités, à ses besoins, à ses aspirations. Formation extrêmement personnelle qu'on ne peut pas faire en groupe. Donc ce n'est pas de l'enseignement, du gouvernement d'un peuple qu'il s'agit, c'est de l'éducation d'individualités chrétiennes. C'est pourquoi la mission de l'Église, telle qu'elle se présente maintenant de façon impérative, ne consiste pas à faire un peuple chrétien, à créer puis à entretenir et à conserver une civilisation chrétienne, à l'aide d'une doctrine et d'une loi générales enseignées et imposées à tous indistinctement. Il s'agit maintenant d'aider les fidèles à devenir des disciples, à faire non pas un peuple chrétien mais un peuple de chrétiens.

4) Des changements profonds

De pareilles perspectives imposeront des changements profonds dans l'Église de demain. Non pas tant, du moins au début, des changements de structures mais une réforme de l'esprit dans lequel on utilise les structures actuelles. Lorsque nous serons arrivés à changer l'esprit avec lequel nous appliquons les structures actuelles, nous aurons accompli une étape décisive de la mutation dont l'Église a besoin pour être fidèle à sa mission. Cette étape première, qui respecte les structures actuelles, est nécessaire au préalable parce qu'on n'invente pas de nouvelles structures en pleine crise. Il ne faut pas être talonné par les urgences quotidiennes, il faut avoir la patience des lentes maturations, il faut atteindre une vitalité spirituelle suffisante pour préparer les réformes dont l'ampleur est de l'ordre de la grandeur des causes qui ont engendré la crise. On ne crée pas de nouvelles structures sous l'emprise des nécessités immédiates. On ne peut que faire des apparences de réformes ou s'engager dans des réformes risquées qui se montrent vite dangereuses ou inefficaces, plus inspirées par la mentalité du temps que par l'esprit fondamental de Jésus.

Le rôle de l'Église auprès des chrétiens est de s'adresser à chacun suivant ce qu'il est en lui-même comme Jésus, après avoir parlé à la foule, s'adressait à chacun de ceux qui venaient le trouver. Après avoir parlé en prophète au peuple, il était appel, il était ferment auprès de ses visiteurs car il tirait de lui ce que ceux-ci attendaient secrètement. C'est ainsi que quelques-uns l'ont entendu et qu'ils sont devenus ses disciples, un par un à mesure que se faisait en eux le travail secret de la conversion. C'est de la même manière que l'Église triomphera de la crise actuelle, après avoir été présente aux hommes par la puissance d'une prédication due à sa puissance politique et à son importance sociale.

L'Église a besoin d'une extrême décentralisation puisque son apostolat doit être aussi diversifié que les hommes sont divers, de tempérament, d'hérédité, de conditions de vie, de civilisation. L'Église a besoin d'être très décentralisée, avoir la souplesse qui permet de s'adapter à la diversité extrême des situations qui se présentent. Il n'est pas de manière d'enseigner la doctrine qui puisse convenir à tous. Il n'est pas de discipline qui puisse être imposée à tous. L'uniformité dans la doctrine et la discipline est incompatible avec la Mission de l'Église. Son unité fondamentale doit être cherchée au-delà de cette uniformité qui trop longtemps a été aimée pour elle-même, uniformité qui est une cause très importante de l'impuissance de l'apostolat chrétien et de la crise actuelle.

L'Église, comme toutes les sociétés humaines, a cédé -et cela est plus grave pour elle que pour les autres sociétés- à la tentation de la centralisation, dans la mesure où celle-ci était rendue possible par des communications faciles, sûres et rapides. Pratiquement tout se décide à Rome. Une telle centralisation va radicalement à l'opposé de la diversité, de la souplesse, de l'adaptation nécessaires à l'enseignement et à la discipline dont les chrétiens ont besoin pour s'approfondir humainement, faire le cheminement qui les conduira à devenir des disciples, et par suite des témoins de la foi de l'Église.

Ce n'est pas du tout aller contre la prédominance de Pierre et de ses successeurs. Quand le Pape

était à Rome et qu'il fallait six mois pour envoyer un message à l'Église de Jérusalem, en admettant que celui-ci arrive parce qu'il pouvait être intercepté en cours de route et qu'il fallait encore six autres mois pour que la réponse revienne de Jérusalem à Rome, la prédominance qu'on reconnaissait dès ce temps à Rome n'impliquait pas la centralisation actuelle. Cette prédominance de Rome n'était pas lésée par la liberté dont jouissaient des Églises locales. Cette liberté leur était nécessaire pour assumer leur mission apostolique. Il était nécessaire qu'elles aient les pouvoirs correspondants à leur responsabilité. Même du temps où l'Église était encore rassemblée en Israël, on voit de quelle manière fraternelle et collégiale, la primauté de Pierre était comprise et respectée. "Les Apôtres qui étaient à Jérusalem ayant appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu y envoyèrent Pierre et Jean" (Actes VIII, 14). Quand le Collège épiscopal présidé par le Pape enverra de même le successeur de Pierre et un autre évêque dans telle mission d'évangélisation, il sera fidèle à une antique manière d'être de l'Église et cette initiative ne sera nullement en contradiction avec la primauté pontificale.

Vatican II a préparé les voies de la mutation dont l'Église a besoin pour être fidèle. Œuvre admirable dont nous ne sommes pas encore conscients parce que l'importance des décisions prises par Vatican . Elle ne sera clairement estimée que lorsqu'on commencera à les appliquer de façon réelle. Incontestablement la reprise de conscience de la Collégialité des évêques est un événement capital. On ne peut pas dire que Vatican I ait été contre la Collégialité des évêques car lorsqu'il a réaffirmé la primauté pontificale sa préoccupation était tout autre. La Collégialité des évêques n'est pas due non plus à la réaction des évêques contre une autorité dictatoriale mais elle est une mesure indispensable dans les conditions actuelles pour donner à l'organisation de l'Église la souplesse qui lui est nécessaire afin qu'elle puisse remplir sa mission.

Vatican II a mis aussi en évidence une règle de grande importance pour que le gouvernement de l'Église soit totalement orienté vers l'œuvre d'éducation que l'Église doit faire auprès des siens. Un supérieur intermédiaire doit avoir les pouvoirs correspondants à ses responsabilités. Le respect de ce principe de subsidiarité est capital. Son application est difficile, car il est plus aisé de trouver des hommes dociles que des êtres vigoureux et dont les initiatives savent ne pas tenir exclusivement compte de ce qui se pense et se fait autour de soi. L'obéissance demande moins de caractère que la fidélité. Elle est plus souvent prônée que la fidélité. Pour un supérieur, il est plus facile de vivre avec des hommes dociles qu'avec des êtres de fort tempérament. Il est plus facile d'avoir confiance en celui qui obéit que foi en celui qui veut être fidèle. Aussi ce principe de subsidiarité, indispensable au rayonnement de l'Église demande, pour être appliqué, que celle-ci soit plus vivante qu'elle ne l'est actuellement, qu'elle sache choisir les supérieurs intermédiaires d'une façon relativement nouvelle... Conversion difficile, on peut espérer que les situations extrêmes où l'Église se voit acculée avec rapidité, aideraient cette conversion qui regarde plus la hiérarchie que les fidèles.

Voici un autre aspect de la réforme dont l'Église en France a besoin pour exercer sa mission auprès des chrétiens et par suite auprès des hommes. Nos diocèses sont issus du concordat que l'Église a conclu avec Napoléon. Pratiquement ils sont à la mesure d'un département. Ils sont d'une taille qui permet de gouverner, non de celle qui rend possible l'apostolat de celui qui est à leur tête. Gouverner était à cette époque la manière, exclusive de toute autre préoccupation, dont on concevait que les évêques avaient à être les successeurs des Apôtres. Il ne doit plus en être de même maintenant. Pour qu'un évêque puisse être proprement apôtre de son diocèse, comme cela est nécessaire désormais, il faut qu'il ait des contacts personnels avec ses diocésains, prêtres et laïcs, des contacts stables, en profondeur, au moins avec un grand nombre d'entre eux. Les dimensions actuelles de la plupart de nos diocèses en France rendent impossibles ces relations directes, sans lesquelles, l'évêque ne peut pas exercer quelque paternité spirituelle, ni être appel et ferment, cela qui est l'essentiel de sa mission dans l'Église malgré que ce soit resté caché à beaucoup et pendant de nombreux siècles.

Ces trois mesures ne supposent aucun changement des structures. Décentraliser de façon radicale l'Église, laisser la liberté de prendre les initiatives nécessaires à ceux qui sont responsables en leur donnant les pouvoirs correspondant à leurs responsabilités, limiter la dimension ethnographique des diocèses pour permettre un véritable apostolat de la part de ceux qui en sont à la tête. Je pense que l'Église sera conduite à prendre des dispositions de ce genre, si révolutionnaires qu'elles puissent encore paraître. Ce sera sans doute hélas, trop tardivement à cause de sa faiblesse spirituelle qui se manifeste autant par les inerties et les réactions conservatrices des chrétiens que par la passivité et la timidité des autorités.

Il est extrêmement probable que la crise actuelle ne fait que commencer. Sous l'action des pressions sociologiques vigoureuses qui se développent dans le monde moderne, le nombre des chrétiens va continuer à diminuer rapidement parce qu'il faudra être vigoureusement un homme pour pouvoir rester croyant. Les chrétiens seront de plus en plus disséminés. Dans nos campagnes c'est déjà ce qui se passe. Dans les villes cette dissémination est moins perceptible à cause de l'augmentation constante et

de la densité extrême de la population. Les églises sont souvent pleines le dimanche et les messes s'y succèdent à cadence accélérée... par fournées successives. Mais si l'on savait estimer la proportion infime des pratiquants, par rapport au nombre des habitants, on se rendrait mieux compte de la vertigineuse chute qui est déjà faite. Dans les conditions actuelles, elle ne peut que s'accroître.

Pour que l'Église aide ses membres à atteindre la taille chrétienne qui leur permettra de tenir ferme dans la foi et d'en être les témoins, il faut qu'elle s'incarne en de petites communautés où les êtres se connaissent, collaborent spirituellement les uns avec les autres, deviennent disciples ensemble. Il faut que les chrétiens découvrent ce qu'est une communauté. C'est d'une véritable découverte qu'il s'agit car aucun mot n'est plus abusivement utilisé que le terme de communauté. Alors seulement ils comprendront ce qu'est l'Église dont ils n'ont actuellement qu'une connaissance abstraite, pour laquelle ils n'ont trop souvent qu'un attachement politique, sentimental ou de routine. Alors seulement ils la porteront, la supporteront, lui seront fidèles et l'aideront à être. Pour qu'une communauté chrétienne soit réelle, il faut nécessairement qu'elle soit petite et stable, formée en vue du même projet, fondée autour du même centre. Ce centre ne peut être que "Jésus". Il l'est suivant la promesse formelle que Jésus a faite à ses disciples : "Quand deux ou trois seront réunis en mon nom..." Les croyants réunis en communauté proprement chrétienne le font en souvenir de Jésus car ils ont compris que c'est seulement ainsi qu'ils peuvent être fidèles. Ils rendent possible cette communauté en faisant les choix qui s'imposent et par suite en s'imposant les sacrifices nécessaires. Ils portent la responsabilité de leur communauté. Ils savent que sans eux elle n'existerait pas, elle ne serait même pas un cadre vide. Ils savent que sans cette activité communautaire, régulière, suffisamment fréquente, ils n'auraient pas le moyen d'entrer toujours davantage dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu il y a vingt siècles et de ce qu'il est encore pour eux. Ces petites communautés nombreuses mais de dimension réduite formeront le tissu futur de l'Église qui lui permettra d'être présente partout, d'être présente réellement à tout homme lorsqu'en lui se posent les questions fondamentales. Actuellement l'Église, malgré la multitude des paroisses qui couvrent la France n'est pas présente de cette façon. Partout matériellement présente avec ses églises de pierre, elle n'est pas présente spirituellement à l'heure qui sonne pour chaque homme lorsque la vie le conduit à la croisée des chemins et que, de façon plus ou moins consciente, il est sollicité ou acculé à atteindre sa dimension humaine. Ces communautés, essentiellement centrées sur le souvenir de Jésus ne viseront donc pas d'abord à avoir une action de groupe, action charitable, action politique, action sociale. Cette action commune pourra être un fruit de ces communautés, elle n'en sera pas la raison d'être. Leur but essentiel sera de faire de leurs membres des disciples. Ce but est suffisant car alors chacun d'entre eux saura porter les fruits qui seront pour la fécondité même de l'Église dans le monde. Aussi, la messe, la célébration de la Cène sera une activité essentielle de ces petites communautés. Elle en sera le creuset. C'est dire combien ce projet est fondamentalement enraciné dans la tradition la plus initiale de l'Église. Cependant il faut avouer qu'il est impossible à atteindre actuellement sans une véritable reconsidération du sacerdoce dans l'Église.

Prenons un exemple précis pour montrer l'importance extrême de cette reconversion du sacerdoce. Dans une montagne que je connais, un prêtre âgé de 67 ans, a 10 paroisses, quelques-unes éloignées de 15 à 20 km. Les paysans ont la messe à peu près une fois par mois dans leur village, pas dans tous d'ailleurs. Comment voulez-vous qu'une vie chrétienne puisse se perpétuer, se développer dans de telles conditions ? Les vieux, par routine, par piété sans doute, vont encore à la messe chaque fois que le prêtre passe. Croyez-vous que les jeunes puissent y venir ? Ils n'ont pas la routine de leurs anciens. Même s'ils s'affirment croyants, ils ne sont pas assez formés spirituellement afin d'en sentir l'intérêt capital pour leur propre vie. D'ailleurs quand un paysan travaille quatre dimanches sur cinq, parce que le travail presse -dans une ferme il y a toujours du travail qui presse- le cinquième dimanche, il continue à travailler. Quelle force spirituelle il lui faudrait pour s'en abstenir ! Qui actuellement peut la lui donner ?

Pendant des siècles l'Église a réussi à maintenir une certaine pratique chrétienne en obligeant ces paysans à temps et à contretemps, c'est-à-dire quelle que soit l'urgence du travail dont dépendait leur subsistance, à venir à la messe le dimanche. Pendant des siècles l'Église a misé sur l'observance rigoureuse de la messe hebdomadaire pour remplir sa mission auprès de ces chrétiens. Elle a brandi pour soutenir cette discipline toutes les foudres de l'au-delà. Est-ce maintenant l'heure d'abandonner ces chrétiens avant de leur avoir donné ce qu'il faut pour qu'ils puissent persévérer ? Dans quelques années, ce prêtre, qui d'ailleurs aurait pu aller dans un poste plus facile dans les vallées, disparaîtra, il ne sera pas remplacé. Il n'y aura plus de messe dans ce pays où tout appelle à la vie spirituelle, il n'y aura plus de chrétiens. Les derniers qui restent n'auront la possibilité d'entendre la messe dans nos villages que lorsque des prêtres y passeront en vacances. Ce n'est pas suffisant pour faire des chrétiens. Cette situation n'est pas exceptionnelle. Elle est déjà fréquente dans de nombreuses campagnes. Elle le deviendra aussi dans les villes où justement les conditions sont beaucoup moins

favorables à la vie spirituelle. Accepter cette situation, de sang-froid, sans prendre aucune mesure, sans chercher à provoquer les initiatives nécessaires, quand on a des responsabilités à ce sujet est une infidélité majeure, même si on se soumet avec une parfaite docilité et piété aux règles les plus vénérables de l'Église.

Il faut tout reprendre par la base, en s'appuyant sur ce qui existe encore, sur ces chrétiens de souche qui demeurent encore, en leur donnant ce que hélas ils n'ont jamais reçu -et qu'ils auraient pu recevoir- la plénière responsabilité de l'Église locale, cette responsabilité personnelle dont ils ont besoin pour être disciples et non seulement des êtres christianisés. La naissance de ces petites communautés, centrées sur le souvenir de Jésus, concentrées autour du renouvellement de la Cène, est l'essentiel de la mutation dont l'Église a besoin. On ne peut pas penser que ces communautés puissent vivre seulement de la lecture de l'Écriture, de la pratique de dévotions autorisées, de consignes sociales ou politiques venues de l'Autorité. Il faut qu'elles aient la possibilité de s'engendrer elles-mêmes grâce au renouvellement de la Cène, cette Cène où Jésus lui-même a atteint le sommet de son existence, où il a fait de la mort sa mort, où il a trouvé la force d'être lui-même jusqu'à la fin. Cette Cène est nécessaire aux membres de ces communautés pour qu'ils entrent dans une compréhension toujours plus profonde de celui qu'est Jésus, qu'ils grandissent dans la foi en lui en grandissant eux-mêmes dans leur humanité. Quel paradoxe d'affirmer cette exigence quand le nombre des vocations sacerdotales diminue de façon vertigineuse ! Aussi cette exigence conduit à envisager de repenser d'une façon tout à fait nouvelle le sacerdoce dans l'Église. C'est une montagne à soulever. La foi le peut. D'ailleurs cette montagne n'avait pas besoin d'être soulevée jadis quand les Apôtres, évangélisant les villages, et qu'après quelques semaines de séjour, reprenant leur bâton de pèlerin, ils laissaient à quelques croyants, relativement peu anciens dans la foi, le soin de célébrer la Cène.

Toutes ces considérations semblent imposer que l'on envisage sérieusement de distinguer dans le sacerdoce ministériel deux services. La fonction cultuelle toute tournée vers la célébration de la Cène qui dans les perspectives développées n'est pas seulement un culte rendu à Dieu mais l'activité spirituelle de disciples qui enrachent leur vie en Jésus, sur ce qu'il a vécu il y a vingt siècles, tant leur foi en lui est leur raison de vivre. La mission de la parole toute tournée vers l'appel et le ferment dont les hommes ont besoin pour devenir eux-mêmes et capables de la profondeur spirituelle qu'exige le cheminement de la foi afin que cela ne reste pas seulement un piétinement dans les croyances.

La fonction cultuelle n'est pas exigeante autant que la mission de la parole. Elle peut être exercée par beaucoup, tandis que la seconde relève plus proprement d'un charisme personnel. Le fait que la fonction cultuelle et la mission de la parole sont actuellement inséparablement liées n'est pas sans graves conséquences. Il diminue le nombre des vocations sacerdotales. Il fait sous-estimer le haut niveau intellectuel et spirituel qu'impose la mission de la parole pour répondre aux besoins d'hommes qui par leur culture sont toujours plus exigeants intellectuellement et plus capables de vie spirituelle explicite. La séparation de la fonction cultuelle de la mission de la parole permettrait simultanément la multiplication des chrétiens servant l'Église dans la fonction cultuelle et une beaucoup plus grande sévérité dans l'admission de ceux qui exerceraient la mission de la parole.

Cette multiplication nécessaire est possible, le niveau de culture des chrétiens le permet. Le temps n'est plus où le prêtre était le seul dans la paroisse qui avait de "l'instruction". Sans nul doute, une importante préparation spirituelle serait nécessaire dans les conditions actuelles pour que cette multiplication soit réalisable. Il faudrait en particulier convaincre les chrétiens -les anciens surtout- de la nécessité, de la possibilité d'une telle réforme, radicalement impensable jadis. Cela est possible, au moins en commençant dans les milieux les mieux disposés, les plus vivants. C'est même déjà désiré par certains d'entre eux. La sévérité nécessaire pour l'admission de ceux qui seraient habilités à être les serviteurs de la parole est possible aussi. Ne s'est-elle pas exercée de tout temps et particulièrement dans les temps de crise quand se sont fondés les ordres missionnaires qui exigeaient de leurs membres une vie monastique ? En ce temps, plus encore que dans le passé, on ne peut pas être le serviteur de la parole si on n'est pas homme de contemplation.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister davantage. Mais qu'il me soit permis de dire que ces petites communautés, véritables Églises locales, visitées régulièrement et stablement par les missionnaires de la Parole qui leur apporteront ce qu'elles ne peuvent pas avoir par leurs ressources propres auront vite donné à l'Église le visage que les hommes attendent, sans le savoir, et que Jésus depuis 20 siècles appelle. Elles rendront providentielle la crise actuelle qui n'est pas pour la mort mais pour la vie de l'Église afin qu'en Jésus l'homme soit accompli et Dieu manifesté.

Mon propos est de m'efforcer d'entrevoir l'avenir de l'Église plus que de vous dire ce que sera l'Église de demain. Au départ, je voudrais vous dire que je ne suis ni historien, - au temps de mes études, j'avais un saint amour pour les mathématiques et un profond dédain pour les autres disciplines - ni philosophe. Je ne suis pas théologien, par une sorte d'incompétence congénitale qui n'a fait que s'aggraver avec le temps. Je suis simplement un chrétien, et si je vous parle ce soir de la manière dont j'entrevois l'avenir de l'Église, ce n'est pas en m'appuyant sur une culture historique ou sur une culture philosophique ou sur une culture théologique, mais sur une réflexion que j'ai pu faire moi-même depuis longtemps sur ce que l'Église était pour moi, car elle a toujours été très importante dans ma vie, sur ce qu'elle pourrait ou devrait être pour qu'elle puisse continuer à être importante dans la vie des hommes. C'est très jeune que j'ai eu cette préoccupation, car j'ai eu la grâce de rencontrer, à l'âge où l'on commence vraiment à devenir un homme qui pense, c'est-à-dire vers vingt ans, quelqu'un qui m'a apporté sa propre expérience spirituelle et ses propres préoccupations : Monsieur Portal dont je ne saurais dire combien je lui suis redevable de ce que je suis actuellement. Depuis cette époque, l'Église était pour moi celle qui m'a engendré à la foi, et celle qui m'a posé et qui me pose continuellement question sur la manière dont elle vit cette foi.

Un chrétien réel qui est de l'Église, qui l'a toujours été et qui le sera jusqu'à la fin, ne peut pas être sans inquiétude devant l'état actuel de l'Église. Même s'il est vieux et près de sa fin, même s'il est un simple laïc et qu'il n'a aucune responsabilité dans l'Église, aucune initiative à prendre à ce niveau, il se préoccupe d'elle à cause de l'amour qu'il lui porte, de la reconnaissance qu'il lui doit, à cause de sa certitude que l'Église est nécessaire pour que Jésus reste un être vivant parmi les hommes, à cause de sa foi en Jésus.

Évidemment depuis quelques années, non seulement c'est par le dedans que l'Église me pose question, mais c'est aussi par le dehors parce que la crise extérieure de l'Église est importante, beaucoup plus que jadis, à tel point qu'elle pose question comme elle n'a jamais posé question depuis plusieurs siècles. Il y a une cinquantaine d'années encore, l'Église allait de soi, comme le lever du soleil ou comme le coucher du soleil. On n'envisageait pas la possibilité que l'Église disparaisse. Certes, on n'ignorait pas que dans certaines régions du monde, par exemple la région où vécut saint Augustin, un christianisme qui avait été à ce moment-là prospère, soit devenu inexistant. Mais on ne concevait pas qu'une telle disparition puisse être générale, et que simplement vue du dehors, l'Église ne pouvait pas disparaître. Elle allait de soi comme tout événement durable dans le monde. Je crois que l'Église se perpétuera mais ce n'est pas tellement parce qu'elle va de soi, que parce que j'ai foi en celui qui en est l'origine, à savoir Jésus. Mes préoccupations, par conséquent, datent depuis très longtemps et je dois vous avouer que mes deux livres qui viennent de sortir sont un peu le fruit de toute ma vie, de sorte que je pense pouvoir vous en causer avec une certaine autorité.

Le sens majeur de la mutation dont l'Église a besoin

On ne saurait le nier. La crise actuelle de l'Église est d'une extrême gravité ; on peut tout au plus minimiser cette gravité et aimer implicitement se défendre du vertige qui nous saisirait si on jugeait cette crise avec lucidité. Cette crise est d'une dimension sans proportion, semble-t-il, avec les nombreuses autres crises que l'Église a connues. Elle exige une mutation du même ordre.

L'Église d'aujourd'hui ne ressemble pas, et de loin, à l'Église primitive. Il fallait une foi véritable pour reconnaître, dans l'Église de chrétienté d'hier, les traces de l'Église des origines. L'Église de demain aura besoin d'une foi semblable pour qu'on la reconnaisse dans sa réalité spirituelle, celle qui lui est propre et qui est la conséquence de sa fidélité.

Ce sera par la foi que nous reconnâtrons dans l'Église de demain, à travers une mutation extrêmement importante à la dimension elle-même extrême de la crise, la continuation fidèle de ce qu'est de façon essentielle l'Église actuelle.

Quel est au fond le sens majeur de la mutation dont l'Église a besoin pour demeurer dans le monde, c'est-à-dire en vérité pour pouvoir réaliser la mission que le Christ lui a confiée ? Quelle est, je dirais, d'une manière rapide mais fondamentale, le sens de la mutation que doit inventer l'Église pour rester digne de ses origines et digne d'elle-même ? Je vais vous le préciser en une phrase qui sera pour nous pendant toute cette conférence la base de mes réflexions. Jusqu'à présent et depuis des siècles, les chrétiens se laissent porter par l'Église, ils l'ont reçue comme nous l'avons tous reçue, mais ils se sont laissés porter par l'Église. Et maintenant, pour que l'Église vive et qu'elle soit fidèle à sa mission, il ne suffit pas que les chrétiens se laissent porter par elle, il faut qu'ils la portent.

Il faut qu'ils prennent conscience d'une responsabilité qui n'est pas seulement une responsabilité

pour leur petit salut individuel, pouvant se contenter d'une petite soumission vertueuse et le plus souvent passive, il leur faut trouver, chacun suivant sa propre voie, ses propres possibilités, la manière d'aider l'Église à vivre, Il s'agit, par conséquent, d'un renversement assez fondamental de la situation du chrétien dans l'Église. Sans aucun doute, nous recevons beaucoup de l'Église et nous ne serions pas tous ensemble ici si l'Église, pendant vingt siècles, n'avait pas perpétué, comme elle a pu, le souvenir de son fondateur. Mais incontestablement, si nous devons recevoir beaucoup de l'Église, il nous faut lui donner beaucoup. Et d'une manière plus précise, pour lui donner ce qu'elle attend de nous, il nous faut nous donner à elle totalement.

C'est ce don total qu'il faut que chacun de nous invente dans son chemin particulier, pour répondre à la responsabilité qu'il a de l'Église. C'est autour de cette question que je voudrais maintenant réfléchir avec vous en rappelant qu'il ne s'agit pas d'une petite mutation mais d'une mutation fondamentale qui relève d'un changement de sens.

Les crises et les mutations du passé

Dans le cours de son histoire, l'Église a connu bien des crises et bien des mutations. Mais pour les chrétiens qui, le plus souvent, ne connaissent l'histoire qu'à travers des images pieuses et des livres édifiants, ces mutations ne leur apparaissent que comme de simples changements d'allure qui ne modifient pas profondément la vie spirituelle de ceux qui en ont été à la fois les témoins et les ouvriers.

- Première mutation

Tout au départ, lorsque l'Église était en train de se séparer du judaïsme, tout en essayant de conserver au maximum l'héritage qu'elle avait reçu d'Israël, elle avait cette facilité, qui ne lui fut pas accordée longtemps d'ailleurs, de penser que la fin du monde était proche. Au début - saint Paul en est le témoin - les chrétiens attendaient le retour de Jésus dans les délais les plus rapides. Il est relativement facile de réaliser les béatitudes quand on sait que, dans vingt ou trente ans, le monde se terminera. A supposer que nous en soyons convaincus actuellement, les problèmes des classes sociales, de la richesse, de la pauvreté, du profit économique, de l'élévation du niveau de vie, tout cela serait bien vite résolu du fait même que dans quelques années tout cela serait dépassé. Quelle singulière mutation que celle que l'Église a dû connaître pour passer de cette attente d'une fin presque immédiate, d'un retour imminent de Jésus, à une conception de la parousie, de moins en moins précise, de plus en plus vague et surtout de plus en plus éloignée dans le temps. Nous pouvons bien dire encore après la consécration à la messe «Nous vous attendons, Seigneur Jésus», mais ce moment ne se profile plus à l'horizon proche. Voilà une première mutation importante. Il est difficile de mesurer l'importance de la mutation qu'a dû connaître l'Église dans son enseignement et dans sa discipline pour continuer sa mission dans un climat spirituel si radicalement différent de celui de l'origine.

- Deuxième mutation

Il y a eu d'autres crises; je ne saurais les rappeler toutes. Voici cependant une deuxième, c'est celle qui nous a fait passer d'une religion de persécutés à une religion et une Église gouvernementales. Car nous sommes des fils de martyrs; avant la «bienheureuse époque» de Constantin, les chrétiens ont connu dix grandes persécutions qui ont vidé leurs églises. Cette nouvelle mutation fut singulièrement facile, car il est aisé de passer d'une Église de persécutés à une Église gouvernementale. Mutation assez facile à réussir, car elle va plutôt dans le sens de la descente que dans le sens de la montée.

- Troisième mutation

Une troisième mutation se situe après l'écroulement de l'Empire romain. Les facilités représentées par l'organisation romaine et sa police sont alors retirées aux chrétiens et ils doivent désormais, par leur propre activité et leur propre énergie, prendre la place du gouvernement civil et introduire un nouvel ordre pour remplacer l'ordre décadent et disparu.

La mutation actuelle

La mutation qui aujourd'hui est exigée, est une mutation comme les précédentes, avec pourtant une dimension plus grande parce que maintenant l'univers est plus grand que jadis. L'empire romain, tout grand qu'il était, n'était tout de même qu'une petite partie de la planète. La mutation actuelle consiste à passer d'une Église de chrétienté à une Église d'apostolat. Il s'agit de passer d'une Église de chrétienté où l'on est chrétien par héritage ou parce que l'on fait partie d'une nation chrétienne, à une Église dont on ne peut faire partie et où l'on ne peut rester fidèle que si l'on a une réelle vitalité personnelle, une vigueur intérieure considérable, un peu semblable à celle que les chrétiens ont connue pendant la période où l'Église était persécutée sous l'Empire romain parce que, pour rester chrétien, il fallait à ce moment-là savoir affronter sinon toujours la mort, au moins la solitude.

Dans une Église de chrétienté, on demandait au croyant d'accepter l'Église, de se borner à être porté

par elle. Celui qui était le bon enfant, docile, passif même, était par définition le bon chrétien. Moins il avait de caractère, moins il était assailli par des doutes et par des difficultés, plus il était bon paroissien. La foi sans question du charbonnier ou de l'intellectuel qui savait compartimenter sa vie... La vie, sans crise, à l'ombre du clocher...

L'Église de demain vivra, mais elle ne vivra pas de cette manière. Nous sommes donc dans une période de mutation qui nous fait passer d'une Église de chrétienté à une Église de disciples, c'est-à-dire de fidèles qui sont chrétiens parce qu'ils sont disciples de Jésus. Essayons de comprendre. Il y a une centaine d'années, au Concile de Vatican I, on disait encore très bravement, très solennellement que pour croire en Jésus, il suffisait de croire en l'Église. Et, reconnaissons-le, la plupart d'entre nous ont découvert Jésus grâce à l'Église. Mais entre découvrir et croire, il y a une nuance. La plupart ont cru qu'ils croyaient en Jésus parce qu'ils croyaient en l'Église. Aujourd'hui, pour que nous puissions croire vraiment en l'Église, il nous faut d'abord croire en Jésus. Entre connaître Jésus, parler comme si on croyait en lui, et croire en lui vraiment, d'une foi qui ne peut pas être séparée de la vie sans que celle-ci perde tout sens, il y a une différence fondamentale.

Certes, nous aurons toujours beaucoup à recevoir de l'Église pour arriver à croire en Jésus, mais pour arriver vraiment à croire en Jésus, il nous faudra une initiative personnelle qui ne soit pas seulement la conséquence d'une docilité à un enseignement de l'Église. Toute la mutation que l'Église a à connaître, c'est d'aider précisément ses membres à avoir une possibilité spirituelle suffisante pour passer d'une connaissance de Jésus que l'Église leur donnera à une foi en Jésus.

C'est grâce à l'Église que nous pouvons connaître l'existence de Jésus mais c'est grâce au cheminement personnel que chacun d'entre nous doit faire en partant des connaissances objectives, historiques, que l'Écriture nous donne, - connaissances méditées, animées, actualisées sous l'impulsion de notre propre vie spirituelle - que nous entrons dans une connaissance personnelle de Jésus. Cette intelligence spirituelle, inséparable de la présence et du souvenir de Jésus, fait de simples chrétiens, catéchisés et disciplinés que nous étions jadis, des disciples. La foi en Jésus sera, semble-t-il, désormais, la base de la foi en l'Église. Mutation qui suppose par conséquent que l'Église s'attache très particulièrement à la formation individuelle de ses fidèles, et pas seulement à une formation générale qu'elle pourrait imposer par son enseignement et par sa discipline à l'ensemble de ses membres, sans tenir compte de leur originalité.

Ces perspectives, encore rarement mises en pratique, semblent cependant d'une importance majeure pour que l'Église arrive ultérieurement à trouver son chemin et sa place dans le monde actuel. Jadis, dans les grandes villes, on se convertissait par maisons; c'est ce que maint texte nous rapporte. Du temps de Clovis et après sa conversion, ses nobles guerriers se sont convertis de la même manière, ont été baptisés et considérés comme chrétiens. Au moment de la Réforme, quand le prince du lieu se convertissait au protestantisme, ses sujets se convertissaient au protestantisme. La formation chrétienne était une formation de groupe, une formation qui se situait au niveau sociologique. Bien sûr, chacun de ceux qui entraient ainsi dans l'Église pouvait, suivant ses possibilités personnelles et ses initiatives intimes, dépasser le niveau sociologique et atteindre vraiment le niveau de la foi. Mais c'était plus la conséquence d'une vitalité personnelle que d'une aide volontairement donnée, systématiquement apportée, de façon à ce que chacun, après avoir reçu le baptême et s'être vu doctement enseigné le catéchisme, arrive à une foi personnelle, foi qui dépasse les croyances plus ou moins intellectuelles imposées au catéchisme et qui avaient été à peu près comprises.

Le nécessaire approfondissement personnel de chaque chrétien

Maintenant, il va être nécessaire que l'Église suscite un approfondissement de ses membres pour que ceux-ci lui restent fidèles, sinon les pressions sociologiques ambiantes l'emporteront. Ces pressions ne sont plus chrétiennes, elles sont essentiellement marquées par la mentalité scientifique que nous absorbons avec le lait de notre mère, par la mentalité matérialiste qui nous imprègne progressivement à mesure que, grâce à notre gouvernement, le niveau de notre vie matérielle s'élève. Ces pressions, pour que nous puissions y résister - pression matérialiste secrète et pression athée, relativement discrète chez nous et qui connaît des formes beaucoup plus aiguës de l'autre côté du rideau de fer - il nous faut être des hommes de foi, des hommes qui reçoivent leur foi de leur être le plus intime.

Pour cela, l'Église ne devra pas seulement nous enseigner de façon générale, apportant à tous et à chacun, sans distinction de situation, de tempérament et de condition sociale, le même enseignement, la même morale, la même discipline, les mêmes pratiques religieuses. Il faudra, au contraire, que l'Église arrive à être suffisamment vivante pour pouvoir s'adresser à chacun d'entre nous et lui faire découvrir ses ressources personnelles profondes permettant à sa foi de s'enraciner suffisamment pour que nul vent du Nord ne puisse la déraciner. Tel est le fondement de la mutation actuelle.

Quand on parle de la mutation de l'Église, on ne parle que rarement de ce fondement et de ces perspectives, on évoque plutôt les mutations de structure. Incontestablement, les structures auront besoin d'être changées, mais ce qui est beaucoup plus important, ce qui est de beaucoup plus urgent, ce qui est nécessaire avant qu'on ne change les structures, c'est de changer l'esprit dans lequel on les applique. En vérité, la mutation n'est pas simplement à faire au niveau des structures, ni même au niveau de l'esprit dans lequel on les applique.

La mutation est à réaliser au niveau de la base

Elle est à faire au niveau de la base, de la vie spirituelle, car on ne peut rien changer aux structures sans que la base ne le permette, ne le supporte, ne le désire. Une préparation intérieure de la base, c'est-à-dire des simples chrétiens, est absolument indispensable avant qu'on ne change les structures. La modification des structures suppose un très long délai qui doit être employé à la fois pour créer chez les chrétiens une spiritualité convenable construite, grâce à l'Évangile, sur le message propre de Jésus et pour susciter une modification profonde de l'esprit dans lequel on applique les structures et il s'agit non seulement d'une conversion des simples laïcs mais aussi d'une conversion de la hiérarchie.

Lorsque nous serons arrivés à changer l'esprit avec lequel nous appliquons les structures actuelles, nous aurons accompli une étape décisive de la mutation dont l'Église a besoin pour être fidèle à sa mission. On ne crée pas de nouvelles structures sous l'emprise des nécessités immédiates. Il ne faut pas être talonné par les urgences quotidiennes. Il faut avoir la patience des lentes maturations. Il faut atteindre une vitalité spirituelle suffisante pour préparer les réformes dont l'ampleur est de l'ordre de la grandeur des causes qui ont engendré la crise. Ce soir, je vous parlerai cependant moins de cette «conversion» que de la manière dont on devrait réformer les structures, parce que précisément la modification des structures est en marche.

Au concile, des amorces de mutation

Une marche trop lente, certes, mais une marche quand même. Et par le don de Dieu, grâce au Saint-Esprit, mais grâce aussi à la sainteté, à la simplicité de Jean XXIII, nous avons eu la grâce du Concile. Si Vatican II n'a pas ouvert de portes, du moins il a mis des clés sur les serrures. Ouvrir les portes, c'est une autre chose. Mais enfin les clés sont laissées sur les serrures, c'est déjà beaucoup, car nous n'aurons plus besoin d'enfoncer les portes; il suffira de tourner les clés en temps voulu, c'est-à-dire quand les courants d'air ne seront pas trop violents pour risquer de faire claquer les portes elles-mêmes. Oui, dans Vatican II, il y a des amorces de mutation. C'est ainsi que la collégialité des évêques représente un très grand progrès.

La nécessaire décentralisation

Il n'y a pas encore très longtemps, le Pape était l'évêque des évêques. Je ne crois pas du tout que Paul VI revendique ce titre et je crois qu'aucun de ses successeurs ne le revendiquera désormais. Tous sont évêques au même titre et c'est le collège des évêques qui, d'une certaine manière, hérite du collège apostolique. Sans aucun doute, Pierre, dans le collège apostolique, avait un rôle éminent, et de ce rôle éminent le Pape a hérité. Mais remarquons de suite que si le Pape a hérité du rôle éminent de Pierre, il connaît aussi aujourd'hui toutes sortes de facilités que Pierre n'avait pas pour exercer ce rôle. Je voudrais dire deux mots de cette question.

Tout à fait au départ, Pierre était évidemment le chef du collège apostolique, mais on n'oubliera pas que les églises locales étaient fort éloignées les unes des autres. Quand Pierre était à Rome, et qu'il fallait, pour «relever une chaire» à Antioche, son autorisation, la missive pour parvenir à Rome mettait six mois, à condition que le messenger ne soit pas arrêté en route, et six autres mois pour qu'il revienne, à condition encore qu'il ne soit pas arrêté dans son voyage. Au fond, la prééminence de Pierre n'était nullement en question - il y avait évidemment des contestations et les contestations démontrent même la question - mais cette prééminence ne s'exerçait pas de la manière dont elle s'exerce maintenant grâce aux facilités de communication que nous connaissons. Il faut souligner que, grâce aux communications, la concentration du pouvoir et l'exercice de la primauté pontificale se trouvent grandement facilités et même transformés.

Qu'on me permette encore de citer un exemple tiré des Actes des Apôtres. Un jour, il fallait baptiser les nouveaux chrétiens qui le méritaient, car ils avaient reçu un charisme. Ce qui est rarement donné dans nos paroisses actuelles... Que font les apôtres ? Ce n'est pas Pierre qui envoie les autres pour voir et baptiser, non; il est dit la chose suivante. Les apôtres envoient Pierre et Jean pour prêcher la Parole de Dieu et baptiser. Le jour où la collégialité sera appliquée dans ces perspectives fraternelles de collaboration, où le Collège épiscopal de France, ayant quelques soucis en quelque endroit, enverra le Pape et quelques-uns de ses représentants pour apporter la bonne parole dans cette province, à ce

moment-là, il y aura une collaboration fraternelle qui sera pratiquement dans la ligne de celle évoquée par les Actes des Apôtres.

On voit, par conséquent, que dans les premiers temps chrétiens, si on ne contestait pas la prééminence de Pierre, on la pratiquait dans un tout autre esprit que celui que nous avons connu en des temps encore proches. Il faut donc souligner le progrès représenté par la collégialité des évêques, collégialité apportée par Vatican II, principe qui est bien dans la direction de la vie spirituelle et les conditions pratiques de l'exercice de la mission de l'Église.

De plus, il faut souligner une des difficultés majeures de l'Église d'aujourd'hui - difficulté qui n'existait pas de la même manière il n'y a pas tellement longtemps - je veux parler de la diversité extrême des chrétiens, de la diversité extrême des conditions de vie des églises locales, à la fois sur le plan intellectuel, affectif, économique et politique. Il en résulte que dans ces pays si divers, dans ces régions si différenciées, les églises ne peuvent pas utilement être soumises au même enseignement, à la même discipline, parce qu'elles ne peuvent pas recevoir cet enseignement et assumer cette discipline de la même manière. D'où le besoin d'une décentralisation de l'Église qui va remettre en question la manière dont l'Église a conçu jusqu'à présent son unité. Celle-ci, jusqu'à ce jour, a été préservée avec facilité au niveau de l'«uniformité». Désormais, il va falloir découvrir l'unité, la maintenir à travers un pluralisme de discipline, de doctrine, comme de tempéraments spirituels.

L'exigence d'un pluralisme dans l'unité

Comment arriver à ce pluralisme dans l'Église, à cette intelligence qui fera que dans chaque cas particulier l'Église atteindra les individus et ne leur imposera pas du dehors un cadre qui, étant fait pour tous, n'est fait d'une manière directe et vraiment efficace pour personne, si précisément une décentralisation considérable ne se fait pas dans l'Église ? Décentralisation radicalement opposée à la centralisation qui, depuis un siècle, a sévi dans l'Église, grâce aux moyens techniques qu'elle utilisait comme toute autre société. Car n'oublions pas que, pendant très longtemps, l'Église s'est considérée comme une société suréminente mais qui, malgré tout, conservait et exerçait comme toute société la sagesse politique des autres nations. Nous avons donc besoin de cette essentielle décentralisation. Et la collégialité est un premier pas vers cette décentralisation.

La collégialité des évêques

Un deuxième pas a été fait par la fondation des collèges épiscopaux nationaux. Il n'y a pas encore bien longtemps, en France en particulier, on voyait encore le fantôme du radicalisme se dresser et l'on se refusait pratiquement à concevoir que chaque pays, dans une certaine mesure au moins, avait droit, parce qu'il en avait besoin, à une direction spirituelle particulière, ce qui demandait en définitive une découverte et une mise en action faite uniquement par des gens du pays. Parce qu'à Rome la centralisation était drastique, cette conception ne s'est pas faite jour très vite ; cela s'est accéléré, disons, en un siècle.

En définitive, quand c'était la Papauté qui commandait, elle voyait le problème à travers le pays où elle résidait, alors que des pays comme la France, l'Allemagne, l'Espagne étaient si profondément différents, se posaient des questions si différentes de l'Italie et étaient pourtant en droit de recevoir en vitalité profonde des impulsions homogènes à leurs propres besoins. La fondation des collèges épiscopaux est donc un progrès très important. Mais il faut continuer dans cette voie. Car un collège épiscopal ne doit pas être, excusez l'expression peu respectueuse, un «troupeau» épiscopal. Il faut que ce soit un collège où chaque membre est lui-même, lorsque le collège prend une décision d'ensemble. Nous n'en sommes pas encore là. Mais cela viendra progressivement.

Le principe de subsidiarité

Si le collège épiscopal fonctionnait normalement, vous auriez le respect de la diversité des chrétiens, et on ne saurait nier l'importance considérable qu'il revêt. Voyez les différences entre les diverses provinces. Croyez-vous qu'on puisse concevoir la même vie spirituelle, le même apostolat dans des «pays de chrétienté» comme l'Alsace ou la Bretagne, et dans une région où l'on compte les chrétiens sur les doigts de sa main, une région où l'on est curé de plusieurs paroisses. Je pense, par exemple, à la Creuse. Croyez-vous qu'on puisse vraiment faire les choses de la même manière ? Cela ne paraît ni possible ni souhaitable. Il faut alors appliquer un autre principe qui nous vient aussi de Vatican II, le principe de subsidiarité. Cela signifie que celui qui a des responsabilités doit avoir des pouvoirs correspondants afin d'être en mesure de correspondre à ces responsabilités, de les assumer. Autrement dit, un supérieur intermédiaire doit pouvoir disposer des moyens qui lui permettent d'exercer sa responsabilité. Il ne faut pas permettre à un pouvoir intermédiaire d'être une simple boîte à lettres, de se contenter d'écouter et de répéter. Tout pouvoir doit adapter, dans le genre, dans le style et dans le

ton convenable, ce qu'on lui dit pour que ce soit vraiment et directement utile au chrétien dont il a la responsabilité spirituelle. Tel est le principe de cette subsidiarité qu'il faut mettre en œuvre.

Son respect est capital; son application est cependant difficile car il est plus aisé de trouver des hommes dociles que des êtres vigoureux et dont les initiatives savent ne pas tenir exclusivement compte de ce qui se pense et se fait autour de soi. L'obéissance demande moins de caractère que la fidélité. Pour un supérieur, il est plus facile de vivre avec des hommes dociles qu'avec des êtres de fort tempérament. Il est plus facile d'avoir confiance en celui qui obéit que foi en celui qui veut être fidèle.

Aimer ce principe de subsidiarité, indispensable au rayonnement de l'Église, demande, pour être appliqué, qu'elle soit plus vivante qu'elle ne l'est actuellement, qu'elle sache choisir les supérieurs intermédiaires d'une façon relativement nouvelle. Conversion difficile! On peut espérer que les situations extrêmes où l'Église se voit acculée avec rapidité aideront cette conversion qui regarde plus la hiérarchie que les fidèles. Il reste cependant encore des difficultés. Il y a quelques semaines, je parlais de ces questions à un évêque...

Des diocèses à dimension humaine

Un évêque, un jour, me disait «C'est très bien mais j'ai un million de diocésains. Comment voulez-vous que je m'y reconnaisse?»

D'où cet autre aspect de la réforme dont l'Église a besoin, il importe de multiplier les diocèses. J'ai l'impression qu'une chose qui ne ferait pas de peine aux évêques, ce serait la multiplication des diocèses afin de donner à chaque diocèse une dimension humaine. Si la dimension d'un département convient fort bien au gouvernement civil, elle convenait très bien au gouvernement religieux tant que l'Église n'aspirait qu'à gouverner. Elle aspirait en droit bien entendu à «spiritualiser», mais à spiritualiser en masse, à faire une masse chrétienne et non pas à faire des disciples de Jésus. Nos évêques ont ainsi en général des circonscriptions épiscopales qui sont à la dimension d'un département. C'est fort bien pour gouverner, mais c'est beaucoup trop grand, si les successeurs des apôtres n'ont pas seulement une fonction administrative comme un préfet, mais souhaitent avoir des relations personnelles à promouvoir, notamment déjà avec leurs prêtres, autrement que par l'intermédiaire de «fiches» et ensuite avec leurs fidèles, autrement que par les statistiques fournies par les paroisses et les doyennés.

La multiplication des évêchés est une chose relativement facile à réaliser. Pour qu'un évêque puisse être proprement apôtre dans son diocèse comme cela est nécessaire désormais, il faut qu'il ait des contacts personnels avec ses diocésains, prêtres et laïcs, des contacts stables, en profondeur, au moins avec un grand nombre d'entre eux. Ce n'est qu'à cette condition que l'évêque peut exercer quelque paternité spirituelle, être appel et ferment, ce qui est l'essentiel de sa mission dans l'Église.

Le rôle des petites communautés de base

Il me reste à évoquer une partie difficile de mon propos. Si l'action de l'Église doit être essentiellement, non pas une action de groupe, non pas une formation collective de discipline, relevant par exemple de l'«Action catholique», il faut que de la base naissent de petites communautés ayant une suffisante homogénéité humaine, culturelle et spirituelle permettant entre elles et entre leurs membres une véritable relation dépassant le niveau de la politesse, de la dévotion, des convenances, de la discipline, instaurant des relations fraternelles comme celles que nous pouvons concevoir entre les disciples, après la mort de Jésus. Car, en vérité, la «mère de l'Église» a été précisément cette petite communauté fraternelle qui se rassemblait au Cénacle après la mort de Jésus, après sa Résurrection, après la Pentecôte. Cellule-mère, cellule-type qui devait engendrer d'autres petites cellules appelées à former progressivement ces nouveaux disciples dont l'Église avait besoin pour prendre sa place dans le monde et pour réaliser sa mission. C'est bien un peu ce qui se passe actuellement, ce qui se cherche, dans l'ambiguïté. Pour que l'Église aide ses membres à atteindre la taille chrétienne qui leur permettra de tenir ferme dans la foi et en être les témoins, il faut qu'elle s'incarne en de petites communautés où les êtres se connaissent, collaborent spirituellement les uns avec les autres, deviennent disciples ensemble. Il faut que les chrétiens découvrent ce qu'est une communauté. C'est d'une véritable découverte qu'il s'agit car aucun mot n'est plus abusivement utilisé que le terme de communauté. Alors seulement ils comprendront ce qu'est l'Église dont ils n'ont actuellement qu'une connaissance abstraite, pour laquelle ils n'ont trop souvent qu'un attachement politique, sentimental ou de routine. C'est alors qu'ils la porteront, la supporteront, lui seront fidèles et l'aideront à être.

Pour qu'une communauté chrétienne soit réelle, il faut nécessairement qu'elle soit petite et stable, formée en vue du même projet, fondée autour du même centre. Ce centre ne peut être que «Jésus». Il l'est suivant la promesse formelle que Jésus a faite à ses disciples : «Quand deux ou trois seront réunis en mon nom...». Les croyants réunis en communauté proprement chrétienne le font en souvenir

de Jésus, car ils ont compris que c'est seulement ainsi qu'ils peuvent être fidèles. Ils rendent possible cette communauté en faisant les choix qui s'imposent, et par suite en s'imposant les sacrifices nécessaires. Ils en portent la responsabilité. Ils savent que sans eux cette communauté n'existerait pas, ne serait même pas un cadre vide. Ils savent que, sans cette activité communautaire régulière, suffisamment fréquente, ils n'auraient pas le moyen d'entrer davantage dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu il y a vingt siècles et de ce qu'il est encore pour eux.

Ces petites communautés nombreuses, mais de dimension réduite, formeront le tissu futur de l'Église qui lui permettra d'être présente partout, d'être présente réellement à tout homme lorsqu'en lui se posent les questions fondamentales. Actuellement, l'Église, malgré la multitude des paroisses, n'est pas présente de cette façon. Partout matériellement présente avec ses églises de pierre, elle n'est pas présente spirituellement à l'heure qui sonne pour chaque homme lorsque la vie le conduit à la croisée des chemins et que, de façon plus ou moins consciente, il est sollicité ou acculé à atteindre sa dimension humaine.

Ces communautés, essentiellement centrées sur le souvenir vivant de Jésus, ne viseront donc pas d'abord à avoir une action de groupe, action charitable, action politique, action sociale. Cette action commune pourra être un fruit de ces communautés, elle n'en sera pas la raison d'être. Leur but essentiel sera de faire de leurs membres des disciples. Ce but est suffisant car alors chacun d'entre eux saura porter les fruits qui seront pour la fécondité même de l'Église dans le monde.

Aussi l'acte essentiel d'une telle petite communauté, toute centrée autour du souvenir de Jésus, c'est le renouvellement de la Cène «Faites ceci en mémoire de moi». On ne peut pas penser que ces petites communautés puissent vivre seulement de la lecture de l'Écriture, de la pratique de dévotions autorisées, de consignes sociales ou politiques venues de l'autorité. Il faut qu'elles aient la possibilité de s'engendrer elles-mêmes, grâce au renouvellement de la Cène, cette Cène où Jésus lui-même a atteint le sommet de son existence, où il a fait de la mort sa mort, où il a trouvé la force d'être lui-même jusqu'à la fin. Cette Cène est nécessaire aux membres de ces communautés pour qu'ils entrent dans une compréhension toujours plus profonde de celui qu'est Jésus, qu'ils grandissent dans la foi en lui, en grandissant eux-mêmes dans leur humanité.

Ainsi la messe, la célébration de la cène, sera une activité essentielle de ces petites communautés. Elle en sera le creuset. C'est dire combien le projet est fondamentalement enraciné dans la tradition la plus initiale de l'Église. Cependant, il faut avouer qu'il est impossible à atteindre actuellement sans une véritable reconsidération du sacerdoce.

Pour une véritable reconversion du sacerdoce

Prenons un exemple précis pour montrer l'importance extrême de cette reconversion du sacerdoce. Dans une montagne que je connais, un prêtre âgé de 67 ans a dix paroisses, quelques-unes éloignées de 15 à 20 km. Les paysans ont la messe à peu près une fois par mois dans leur village, pas dans tous d'ailleurs. Comment voulez-vous qu'une vie chrétienne puisse se perpétuer, se développer dans de telles conditions ? Les vieux, par routine, par piété sans doute, vont encore à la messe chaque fois que le prêtre passe. Croyez-vous que les jeunes puissent y venir ? Ils n'ont pas la routine de leurs anciens. Même s'ils s'affirment assez croyants, ils ne sont pas formés spirituellement afin d'en sentir l'intérêt capital pour leur propre vie. D'ailleurs, quand un paysan travaille quatre dimanches sur cinq, parce que le travail presse - dans une ferme, il y a toujours du travail qui presse - le cinquième dimanche, il continue à travailler. Quelle force spirituelle il lui faudrait pour s'en abstenir ! Qui actuellement peut la lui donner ?

Pendant des siècles, l'Église a réussi à maintenir une certaine pratique chrétienne en obligeant ces paysans à temps et à contretemps, c'est-à-dire quelle que soit l'urgence du travail dont dépendait leur subsistance, à venir à la messe du dimanche. Pendant des siècles, l'Église a misé sur l'observance rigoureuse de la messe hebdomadaire pour remplir sa mission auprès de ces chrétiens. Elle a brandi, pour soutenir cette discipline, toutes les foudres de l'au-delà. Est-ce maintenant le moment d'abandonner ces chrétiens avant de leur avoir donné ce qu'il faut pour qu'ils puissent persévérer ? Dans quelques années, ce prêtre, qui d'ailleurs aurait pu aller dans un poste plus facile dans les vallées, disparaîtra ; il ne sera pas remplacé. Il n'y aura plus de messe dans ce pays où tout appelle à la vie spirituelle ; il n'y aura plus de chrétiens. Les derniers qui restent n'auront la possibilité d'entendre la messe dans nos villages que lorsque des prêtres y passeront en vacances. Ce n'est pas suffisant pour faire des chrétiens. Cette situation n'est pas exceptionnelle. Elle est déjà fréquente dans de nombreuses campagnes. Elle le deviendra aussi dans les villes où justement les conditions sont beaucoup moins favorables à la vie spirituelle. Accepter cette situation, de sang-froid, sans prendre aucune mesure, sans chercher à provoquer les initiatives nécessaires, quand on a des responsabilités à ce sujet, est une infidélité majeure, même si on se soumet avec une parfaite docilité et piété aux règles les plus

vénérables de l'Église.

Il faut tout reprendre par la base, en s'appuyant sur ce qui existe encore, sur ces chrétiens de souche qui demeurent encore, en leur donnant ce que hélas ils n'ont jamais reçu, et qu'ils auraient pu recevoir, la plénière responsabilité de l'Église locale, cette responsabilité personnelle dont ils ont besoin d'être pleinement conscients pour être disciples et non seulement des êtres christianisés.

C'est difficile mais il le faut. Si un chrétien, au nom des convenances, au nom des traditions, se refusait à sa mission, il serait infidèle à son maître. Il en est de même de l'Église. L'Église doit être fidèle à sa mission, fut-ce au prix de changements assez radicaux dans ses pratiques, ses coutumes ou ses traditions. Elle le doit et, si elle ne le fait pas, elle manque à sa mission car l'essentiel de la Tradition de l'Église, c'est sa mission. Quel paradoxe d'affirmer cette exigence quand le nombre des vocations sacerdotales diminue de façon vertigineuse. Ne faudrait-il pas envisager de repenser d'une façon tout à fait nouvelle le sacerdoce dans l'Église ?

La fonction culturelle et la mission de la parole

C'est une montagne à soulever. La foi le peut. D'ailleurs, cette montagne n'avait pas besoin d'être soulevée jadis quand les apôtres évangélisaient les villages et qu'après quelques semaines de séjour, reprenant leur bâton de pèlerins, ils laissaient à quelques croyants, relativement peu anciens dans la foi, le soin de célébrer la Cène.

Il y a dans le sacerdoce ministériel, tel qu'on le conçoit actuellement, deux directions à distinguer. Elles sont peut-être séparables, en tout cas, elles étaient distinguées dans le passé. Il y a la fonction culturelle proprement dite et la fonction de la parole. La fonction culturelle est toute tournée vers la célébration de la Cène dans les perspectives développées. Elle n'est pas seulement un culte rendu à Dieu mais l'activité spirituelle de disciples qui enrachent leur vie en Jésus, sur ce qu'il a vécu il y a vingt siècles, tant leur foi en lui est leur raison de vivre.

La mission de la parole est toute tournée vers l'appel et le ferment dont les hommes ont besoin pour devenir eux-mêmes et capables de la profondeur spirituelle qu'exige le cheminement de la foi afin que cela ne reste pas seulement un piétinement dans les croyances. C'est bien ce que faisaient les apôtres, comme il est dit dans les Actes. Il y avait donc déjà séparation entre la fonction culturelle et la mission de la parole. Je pense que jusqu'au Concile de Trente on a surtout insisté sur le ministère de la parole. Ensuite, en réaction contre le protestantisme, on a au contraire beaucoup insisté sur la fonction culturelle. La fonction culturelle n'est pas aussi exigeante que la mission de la parole. Elle peut être exercée par beaucoup, tandis que la seconde relève plus proprement d'un charisme personnel. La séparation des deux services permettrait simultanément la multiplication des chrétiens servant l'Église dans la fonction culturelle et une beaucoup plus grande sévérité dans l'admission de ceux qui exerceraient la mission de la parole.

Cette multiplication nécessaire est possible, au moins en commençant, dans les milieux les mieux disposés, les plus vivants. Cette distinction et cette séparation entre fonction culturelle et mission de la parole indiquent bien la direction dans laquelle il faut réfléchir. Alors, ces petites communautés dont nous venons de parler, véritables Églises locales, visitées régulièrement par les missionnaires de la Parole qui leur apporteront ce qu'elles ne peuvent avoir par leurs propres ressources auront vite donné à l'Église le visage que les hommes attendent, sans le savoir, et que Jésus depuis vingt siècles appelle. Elles rendront providentielle la crise actuelle qui n'est pas pour la mort mais pour la vie de l'Église afin qu'en Jésus l'homme soit accompli et Dieu manifesté.

Dans vos deux articles (La Foi et le Temps n° I et 2, année 1972), vous vous êtes efforcé d'approcher ma pensée, sous-jacente à mon travail «Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme» au sujet de la foi en Jésus telle que je la conçois, et plus généralement de la foi. De mon côté, je vais essayer de comprendre le vôtre. Je suivrai le même plan que vous, m'arrêtant d'abord sur votre manière de comprendre mon livre, puis dans une deuxième section j'essayerai de cerner vos objections et d'y répondre en précisant mieux ma pensée à la lumière de vos remarques.

Et d'abord, je souscris entièrement à ce que vous écrivez (n°1 p.3). "Aussi bien, c'est l'intelligence de l'esprit fondamental de Jésus qui commande aux yeux de l'auteur tout jugement possible sur la théologie chrétienne et sur l'Église, et c'est à cet esprit qu'il faut nous ressourcer". Cet esprit fondamental n'est autre que celui suggéré par Dieu dans l'intime des disciples de Jésus. Il s'agit non seulement de ceux qui ont vécu avec lui, mais de tous les chrétiens qui, au long des siècles, ont été conduits et sont arrivés à faire de Jésus, à partir de ce qu'ils pouvaient pénétrer de son existence humaine, leur raison de vivre et leur espérance d'être. Ceux-ci sont devenus disciples grâce à leur fidélité personnelle mais aussi grâce à la filiation et à la paternité spirituelles qui se sont développées entre eux dans la communauté ecclésiale.

Je pense aussi que vous rendez bien ma pensée quand vous écrivez (p.4) "l'au-delà de l'humanité de Jésus que nous exprimons en termes de filiation divine, de transcendance et de divinité" ne peut pas être atteinte seulement "par des démarches notionnelles, ni par la voie d'une sentimentalité toute humaine". Cependant, vous insistez trop dans l'analyse de mon texte sur "l'exclusion de toute activité cérébrale, discursive", car je pense que "l'intelligence profonde de l'existence de Jésus", c'est-à-dire de ce que Jésus a vécu humainement" demande à l'homme une réflexion sur sa propre vie, la lumière de son expérience, et la compréhension exacte de la signification objective des écritures, c'est-à-dire de ce qu'ont voulu dire leurs auteurs. Peut-être cette insistance, qui se manifeste plusieurs fois dans votre article, à me prêter une tendance anti-intellectuelle est-elle due à ce que vous limitez l'activité intellectuelle à l'élaboration systématique dont les concepts sont la base et les raisonnements logiques l'instrument, élaboration qui demeure dans l'abstrait car elle exclut toute sagesse acquise grâce à la vie spirituelle, qui fait alors figure de subjectivité purement illusoire.

A la fin de cette même page, il semble que vous affirmiez avec moi l'importance capitale pour les chrétiens de tous les temps, et en particulier pour ceux d'aujourd'hui, de concevoir, autant que cela leur est possible, le cheminement qu'ont dû faire jadis quelques juifs pour devenir disciples de Jésus. Comment et à quel point leur vie en a été totalement et définitivement changée après l'avoir rencontré dans la "profondeur", là où les hommes se découvrent en eux-mêmes et se trouvent, après l'avoir suivi et s'être attaché à lui d'une façon absolue; comment la vie a reçu de cette fidélité intégrale une orientation tout à fait nouvelle; à quel point elle a pris à leurs yeux un sens transcendant à celui qu'ils lui avaient jadis reconnu.

Dans la première partie de votre premier article intitulée "Comment les disciples en sont-ils venus à la foi en Jésus et en sa filiation divine, et quel sens cette filiation prenait-elle à leurs yeux?", je note un grave contresens dû à ce que j'emploie le mot disciple, non seulement pour désigner les Juifs qui ont vu et entendu Jésus parce qu'ils ont vécu avec lui, mais aussi pour distinguer de la masse des fidèles les chrétiens qui, les siècles suivants, ont dépassé dans leur relation avec Jésus le niveau relativement impersonnel que proposent les pratiques de l'Église et dont celle-ci se contente. Il en est résulté pour la rédaction de cette partie le mélange de trois choses, comme le montrent clairement les numéros des pages de vos citations, mélange du chapitre 2 "Les premiers disciples" pp. 32 à 58 et des chapitres 4 et 5 "Foi en Jésus", "L'universalité de Jésus" pp. 93 à 156. Ces deux derniers chapitres concernent exclusivement les chrétiens de notre temps et le cheminement qu'ils ont à faire pour devenir disciples eux aussi. Ce mélange de citations tirées de pages très éloignées les unes des autres et qui n'ont pas toutes comme objet ce qui est relatif aux premiers disciples conduit à des affirmations qui déforment gravement ma pensée.

Dans le chapitre 2, seules les extrêmes difficultés du cheminement des quelques Juifs qui ont suivi Jésus jusqu'à la fin ont été exposées (II-34 : le cheminement intérieur qui conduit à la foi en Jésus doit s'inspirer de celui des premiers disciples); ce que vous avez bien explicité dans les pages 10 et 11 de votre premier article. Mais je ne crois pas, contrairement à ce que vous affirmez (page 11, 8^{ème} ligne) que les disciples comprirent que Jésus leur demandait de rechercher l'authenticité et la fidélité dans la

liberté créatrice. J'ai précisé ma pensée à ce sujet dans la section 4 du ch. 2 (cette recherche exige l'autonomie intellectuelle et un sens critique éduqué). La prédication apostolique restait limitée par les moyens de l'époque. Cependant, je vois qu'à la fin de ce développement, p. 11, dans la phrase «...les établit dans la dissidence et dans la négation de leur passé», vous forcez beaucoup ma pensée. En utilisant le mot "négation", vous me faites sous-estimer les dimensions du drame intime qu'ont dû vivre ces hommes fidèles à Jésus, mais encore tout nourris de la piété de leur peuple et tout attachés à son passé. J'ai écrit ailleurs (II, 56): "la confrontation que les apôtres firent de leur foi nouvelle avec leurs croyances de jadis fut un aiguillon sans pareil pour pousser à la recherche ces hommes qui ne voulaient trahir ni la première ni les secondes". D'autre part, il faut reconnaître qu'il est impossible de concevoir quelque peu les étapes du cheminement de la foi en Jésus au cœur des premiers disciples. Les écritures sont fort discrètes sur ce sujet (II,35) et la mentalité des hommes de ces temps reculés, leur manière de prendre conscience de ce qui se passait en eux, sont sans doute très différentes de celles que nous pouvons induire à partir de notre propre expérience. Aussi est-on mal fondé à concevoir le cheminement des premiers disciples à partir des facilités et des difficultés, des légitimes exigences aussi, qui sont propres aux disciples du 20^{ème} siècle, ce que fait votre exposé de mon travail en utilisant des citations qui traitent exclusivement de ce qui est relatif à ces derniers.

En revanche, lorsqu'on ne minimise pas les difficultés extrêmes que ces Juifs ont dû vaincre pour devenir disciples, celles-ci donnent, au-delà de ce que l'histoire peut en dire et des déductions qu'on peut en tirer, un poids singulier à l'importance de leur évolution, une autorité singulière à leur témoignage. Même si ce témoignage indirectement rapporté dans les évangiles n'a pas été sans être influencé par l'idéologie religieuse qu'ils ont peu à peu édifiée pour se justifier leur foi et pour la proposer efficacement aux autres, il est capital. On ne peut pas en surestimer la portée si soi-même l'on ne sous-estime pas l'urgence et l'acuité des questions que pose sa condition d'homme. Dans mes perspectives, la foi des disciples de tous les temps se fonde sur leur manière personnelle de se rendre réel, autant que cela est possible, à la lumière de leur propre expérience, ce qui s'est passé il y a vingt siècles pendant quelques mois autour de Jésus, et sur l'intelligence qu'ils acquièrent ainsi de la foi des premiers disciples. La profondeur et l'intensité de cette foi initiale enracinée en ces Juifs plus encore que portée explicitement par eux, sont à la mesure des exigences radicales que Jésus leur a manifestées. Malgré un climat devenu peu à peu violemment hostile, les apôtres ont dû correspondre à ces exigences, sur lesquelles les évangiles insistent sans nuances et au contraire avec brutalité (II,42, 2^o alinéa). La profondeur et l'intensité de cette foi initiale est le fondement historique de la foi des chrétiens. Cette foi primitive, dans son état criminel, transcende les croyances que les apôtres élaborèrent au sujet de Jésus, en particulier après sa mort, sous l'effet des charismes de la Résurrection, de la Pentecôte et des miracles qu'ils accomplirent. Tandis que cette foi, née de la rencontre intime sur Jésus, est universelle car ces croyances sont très marquées par les temps et les lieux nécessairement dans leurs expressions. Elles le manifestent avec évidence si on ne les sacralise pas indûment.

Comme vous le dites (p. 9) "le rayonnement spirituel de Jésus et l'approfondissement personnel sont les deux agents conjugués qui firent surgir la foi dans le cœur des siens (des premiers disciples)". Vous traduisez bien ma pensée en insistant sur l'inadéquation des miracles et du messianisme politico-religieux du temps pour faire atteindre aux disciples la foi qu'ils ont eue en Jésus avant même qu'il mourût. Mais vous simplifiez ma manière de voir, jusqu'à la déformer, en me prêtant l'idée que "la mort (de Jésus) correspondait bien mieux que sa puissance miraculeuse à sa mission". Dans mes perspectives, la mort de Jésus n'est pas une manifestation de renoncement à la puissance qu'il avait développée pendant sa vie. Elle est l'action capitale qui interdit aux disciples toutes les fausses interprétations et aussi toutes les utilisations qu'auraient permises les miracles et certaines réalisations des prophéties, s'ils y avaient réfléchi avec un esprit systématique et charnel. En ce sens, elle est le dernier acte d'une vie toute informée par sa mission. Cette mise au point sous la forme d'un barrage était fort nécessaire (Mc 10,35-40; Lc 22,24-37). N'est-il pas significatif qu'immédiatement après la profession de Pierre, celui-ci se scandalise à l'idée de la mort que Jésus se prédisait ? D'autres passages des évangiles, relativement nombreux, montrent eux aussi avec quelles réticences les disciples accueillaient certaines paroles, certaines perspectives de leur Maître. La mort de Jésus invite les chrétiens de tous les temps à méditer en profondeur sur sa vie, à s'appliquer à en comprendre l'esprit et à ne pas se détourner de cette recherche en se donnant trop facilement la raison de cette mort grâce à quelques constructions idéologiques (II-49).

Le paragraphe que vous développez au sujet de la résurrection de Jésus est dans l'ensemble fidèle à ma pensée. Cependant, par les termes que vous employez, vous donnez à soupçonner que l'expression utilisée "apparition charismatique" est une manière détournée de concevoir de façon restrictive la réalité "des christophanies du Ressuscité". Mais saint Paul ne dit-il pas lui-même dans la seconde aux Corinthiens (12,2-4) qu'il ne sait pas si "les visions et les révélations du Seigneur" dont il a été le bénéficiaire étaient "en son corps ou hors de son corps"? Pensait-il mettre ainsi en question leur réalité ? Je reconnais que l'apologétique courante de jadis a insisté beaucoup, à la suite des évangiles, sur l'importance décisive des miracles et de la vérification des prophéties messianiques pour amener à la conviction que Jésus est Dieu. Elle le fait moins maintenant car, avec le progrès des sciences, en particulier des sciences humaines, les miracles posent plus de problèmes qu'ils n'aident à en résoudre. On peut aussi se demander si les prophéties ne seraient pas à l'origine de certains textes des écritures, et de même si la réalisation effective de certains détails, mise particulièrement en évidence dans les textes adressés aux Juifs, emporte à juste titre la conviction. A la suite des discours relatés dans les Actes des Apôtres, l'apologétique moderne va jusqu'à fonder la foi sur le fait, considéré exclusivement, de la résurrection, utilisant d'une façon, me semble-t-il abusive pour une question aussi grave, une phrase de saint Paul (I Cor. 15,12-19), tirée d'un texte qui vise principalement à affirmer la résurrection des morts à partir de celle de Jésus et non pas à fonder la foi de saint Paul en Jésus. Je pense que ces apologétiques, en insistant sur ce qui est extraordinaire pour annoncer ou fonder la foi en Jésus, négligent gravement la vie humaine de Jésus, son rayonnement personnel, cela même qui est un chemin nécessaire pour aller à lui comme il faut, sans tomber dans l'arianisme ou le docétisme. C'est sans doute ma critique de ces apologies, apologies à mon sens insuffisantes et orientant mal la vie spirituelle, qui a inspiré par réaction le ton de vos paragraphes sur les miracles, les prophéties messianiques et la résurrection malgré l'exactitude des termes que vous utilisez pour exposer ce qui est dit dans mon livre.

En outre, le rapprochement indu des pages 33 à 58 et des pages 93 à 156 a conduit à deux fausses interprétations de ma pensée.

Au sujet des **paraboles**, je ne pense pas que les premiers disciples aient eu connaissance de ce qu'elles contenaient de révolutionnaire vis-à-vis des conceptions et de la pratique religieuse de leur milieu qui, en dehors de toute autre recherche et action, tenait uniquement pour essentielles la méditation et l'observance de la loi. Pendant de nombreux siècles chrétiens n'en a-t-il pas été de même généralement ? Bien plus, pensez à la place capitale faite, jusqu'à un passé relativement récent, dans la prédication chrétienne, aux menaces de l'enfer et aux récompenses du ciel. Les promoteurs du «pur amour» furent toujours peu nombreux, même s'ils apparaissent de façon continue le long des générations chrétiennes. Souvent accusés de quiétisme, pour ne pas parler d'amoralisme, ils ont été régulièrement vaincus chaque fois qu'ils furent obligés d'entrer en controverse avec leurs adversaires; ceux-ci, moralistes et politiques plus que spirituels, préconisent l'observance exclusive de la loi pour la moyenne des chrétiens, réservant la fidélité à l'esprit des béatitudes aux élus de Dieu, non d'ailleurs sans donner aux conseils évangéliques un état-civil et à ceux qui les observent une promotion dans la sainteté. A mon sens, l'orientation fondamentale des paraboles, émanant de la vie spirituelle de Jésus lui-même, est insinuée en filigrane par leurs convergences au-delà des leçons morales qui émanent directement des représentations qu'elles utilisent (chap. 5, pp. 127-134). Certes, ceci n'autorise pas à contester la légitimité de l'interprétation qu'on en a donnée de façon courante jusqu'à présent. Sans nul doute, pour accéder à cette orientation spirituelle, encore paradoxale pour beaucoup mais secrètement accordée aux aspirations les plus profondes de l'homme où la fidélité, en dehors de tout retour sur soi, a le pas sur l'obéissance et même seulement sur l'intérêt, il faut avoir constaté l'échec religieux, et même déjà humain, de toute loi dont l'observance est donnée comme le but suffisant en soi, même si l'autorité de cette loi est soutenue par les menaces et les promesses de l'au-delà. Seule la méditation sur vingt siècles de christianisme, la recherche des raisons profondes de leur médiocrité spirituelle qui a préparé de longue date la crise actuelle, acculant par réaction à découvrir l'originalité exceptionnelle et, il faut l'affirmer unique, du message de Jésus et de Jésus lui-même, à entrevoir l'orientation fondamentale qui inspire secrètement toutes les paraboles du royaume. L'accélération de la désagrégation de la chrétienté, qui a surpris les plus conscients de cette médiocrité, en accepter et mieux encore en promouvoir les conséquences pratiques qu'il faut en tirer malgré les risques que celles-ci impliquent, malgré ce que commande le bon sens commun sur lequel s'appuie un gouvernement seulement politique (III-65).

Au sujet de l'**universalité**, Saint Paul lui-même ne connaissait que le monde méditerranéen et, aux temps apostoliques, on n'avait pas la moindre idée de la diversité des races, des conditions et des histoires humaines. Bien plus, sa controverse avec les apôtres montre que, même après la Pentecôte, cette universalité n'est encore conçue par eux que dans les perspectives d'une domination universelle d'Israël, comme l'avaient annoncée les prophètes. D'ailleurs suivant l'évangile, certains comportements de Jésus donneraient à soupçonner que lui-même n'aurait pas atteint dès le commencement la compréhension de cette universalité sans frontières et sans discrimination; ou même, ou du moins qu'au début de sa mission, il l'aurait pensé limitée aux seules brebis perdues d'Israël.

La foi que les apôtres ont atteinte en Jésus déjà avant sa mort n'est pas la conséquence de l'universalité qu'ils avaient reconnue dans leur Maître (IV-107 et V- 121). Cette foi est due à l'ascendant extraordinaire que Jésus avait sur eux par ce qu'il était plus encore que par ce qu'il disait ou faisait, par le sens qu'il avait de sa mission dont il parlait avec une conviction sans faille, une autorité inégalée, par la vie intense, exceptionnelle, d'union à Dieu qu'ils pressentaient en lui. En revanche, l'universalité de Jésus, reconnue dans sa vie et son message comme étant à la mesure de l'univers et de l'humanité, est une condition nécessaire pour que les chrétiens de notre temps croient en Jésus. Elle est, suivant votre expression, un signe puissant de crédibilité. Je n'affirmerai pas que ce signe, perçu dans sa nature singulière, soit ordinairement suffisant pour atteindre la foi car sans doute faut-il être transformé par cette foi pour atteindre la réalité singulière que ce signe comporte, mais il confirme puissamment la foi fondée sur celle des premiers disciples.

En résumé, fondée sur la foi des premiers disciples, la foi des chrétiens d'aujourd'hui en voie de devenir disciples, n'est pas construite sur une christologie, même si fréquemment, ce qui est certain, la naissance de leur foi au début a été favorisée par cette idéologie religieuse prise comme une vérité absolue et par les comportements que celle-ci commandait pour cette raison. Grâce à leur foi, ces chrétiens sont rendus capables de découvrir avec "émerveillement", dans le message et la vie de Jésus, l'universalité que nul ne pouvait entrevoir de son temps (V-153). Ils ne sont pas obligés, pour garder leur foi en Jésus, de construire un Jésus à la taille de cette universalité grâce à une christologie s'appuyant sur celle qu'a édifiée la première génération chrétienne. Au contraire, grâce à leur foi, ils donnent sa dimension à ce que saint Paul et saint Jean ont conçu eux-mêmes à partir de leur foi, non pas pour la fonder, mais pour se la dire et la communiquer (III-66). Mais ces chrétiens savent bien que ce n'est encore que balbutiements condamnés à n'être que bégaiements, même si on les perfectionne. Sans nul doute, les générations chrétiennes du passé ont surestimé la valeur de leurs croyances, à l'exception des êtres les plus spirituels. Ceux-ci cependant n'osèrent pas contester cette valeur absolue, ni même le dire à haute voix ni même se l'avouer tout bas, car envisager une telle dévaluation leur paraissait une tentation contre la foi.

Cette foi, enracinée dans ce qui s'est passé il y a vingt siècles entre Jésus et ses disciples, permet aux chrétiens d'aujourd'hui de connaître eux aussi la puissance originale du ferment que fut Jésus. La nécessité de ce ferment, comme sa singularité, se révèle peu à peu à mesure que les hommes, errant loin de lui, ne font que des œuvres caduques, toujours en péril de péricliter. Le christianisme lui-même le montre plus explicitement encore a contrario lorsque, se dispensant de l'intelligence profonde de ce que Jésus a vécu ici-bas, il adhère et se confie trop exclusivement à une christologie ou encore se laisse entraîner par les séductions des idéologies du monde en les baptisant tant bien que mal. C'est au niveau seulement de la découverte de la nécessité et de l'originalité de ce ferment, de ses effets en l'homme qui l'accueille, que se situent les considérations sur le mouvement de libération et de créativité développées dans mon livre. Cette libération et cette créativité ne sont pas, dans mes perspectives, la base de la foi en Jésus pour les chrétiens de ce siècle. Elles ne le furent pas non plus pour les premiers disciples qui ne les ont même pas entrevues. Dans ma pensée, pour les croyants d'aujourd'hui, elles constituent seulement une confirmation, puissante il est vrai, de l'exactitude de leur foi fondée en histoire et non en doctrine.

Je ne traiterai pas de votre deuxième section "La vacuité de la foi chez les disciples immédiats" car je n'en ai pas parlé et je pense qu'elle n'a pas existé. Sans aucun doute, ils ont cru en Jésus avant d'en prendre explicitement conscience, lorsqu'il était encore avec eux. Au moment de sa mort, leur désespoir leur a manifesté par son intensité le caractère du mouvement irremplaçable et absolu qui les portait vers Jésus, de la place unique et définitive qu'il tenait dans leur vie. Grâce à la résurrection et aux événements privilégiés et singuliers qui la suivirent, leur foi s'explicita en croyances de façon si satisfaisante à leurs yeux qu'elle ne pouvait pas être séparée de celle-ci, et qu'ils n'eurent même pas

l'idée que leur adhésion à ces croyances ne coïncidait pas en droit strict avec leur foi en Jésus.

Sur la deuxième partie de votre travail "Comment les hommes d'aujourd'hui...", je ferai seulement deux remarques. Pour le reste, ce que j'ai écrit plus haut suffira puisque j'ai été amené à parler de la foi des chrétiens d'aujourd'hui de façon à mieux préciser ma manière de concevoir comment les premiers disciples ont été conduits de leur côté à la foi en Jésus.

Vous avez raison d'opposer la pensée de Bultmann à la mienne. Sa manière de faire des écritures, du kérygme apostolique, tel qu'elles nous en rendent compte, un point départ absolu, est en effet en opposition avec ma pensée, même si je rejoins souvent cet auteur dans son effort de démythologisation. Mais en outre, on sent nettement en filigrane que vous soupçonnez "la créativité et l'invention de soi-même", les prenant dans le sens que leur donnent les sciences humaines, d'être seulement aussi dans mes perspectives une activité ordinaire dont l'homme est l'origine exclusive et qu'il exerce à sa guise, quand il est "libéré". Non, cette invention, cette création sont nécessairement les conséquences d'une motion divine s'exerçant dans l'homme, inséparable de lui, ayant en lui l'intimité des mouvements immanents, sans cependant être assujettie à leur nécessité. Cette motion divine soulève l'homme au-dessus de lui-même et le rend capable de ce qu'il ne peut faire en temps ordinaire, lorsqu'il est seulement lui-même. Cependant, il n'est pas ainsi conduit à créer ce qui serait étranger à sa nature fondamentale. Cette action de Dieu en l'homme, auquel il doit correspondre mais qu'il ne peut déclencher, est un don qu'il doit accueillir mais qui ne lui est pas essentiellement étranger comme s'il le recevait du dehors. Vous n'avez pas remarqué cet aspect très important de ma pensée, ayant trop identifié, ou du moins trop intimement relié celle-ci à celle de Bergson ou de quelques autres philosophes modernes. Les chapitres "Foi en Dieu" du tome I, "Dieu et l'univers", "La prière" du tome II, ne permettant pas cette assimilation à laquelle je le reconnais, peut inciter une manière de m'exprimer assez éloignée du vocabulaire employé dans les discussions modernes. Cette dernière remarque m'invite à passer à l'étude de votre deuxième article où vous critiquez ma façon de concevoir la foi en Jésus et, d'une manière plus générale, la foi elle-même.

Deuxième partie

La distinction que vous faites dans votre premier article (p.11) entre "l'acte d'affirmation" et "l'objet de l'affirmation" est nécessaire. Elle ne me paraît pas suffisante pour décrire la foi, que dans ces conditions on se borne à assimiler à une connaissance singulière seulement par son objet. Je pense qu'il faut discerner dans la foi le mouvement de foi dont procède l'acte de formulation qui conduit à l'objet de l'affirmation. Autrement dit, dans ce que vous appelez l'acte d'affirmation, je distingue le mouvement de foi et l'acte de formulation.

L'acte de formulation est issu du mouvement de foi comme "affirmer qu'on aime" est issu du mouvement qui porte à aimer. Ce ne sont pas les raisons que je me donne d'aimer, raisons jaillies de l'intime ou tirées de considérations générales, qui déclenchent en moi "l'affirmation que j'aime", mais c'est le mouvement qui me porte à aimer. De même dans la foi, ce n'est pas le caractère des évidences qu'on accorde spontanément à "ce qui est affirmé" ni les raisons qu'on se forge pour fonder "l'objet de l'affirmation" qui déclenchent l'acte de formulation, mais c'est le mouvement de foi, mouvement inséparable de l'être qui en est simultanément et inséparablement et indistinctement le lieu et le sujet, le patient et l'agent.

L'acte de formulation n'est pas premier dans la foi. Il n'est pas constitutif de la foi, même si en fait la foi est ordinairement accompagnée d'un acte de formulation qui, sans nullement fonder la foi par l'objet de l'affirmation, le soutient en le justifiant. Dépourvue de tout acte de conscience portant sur autre chose que son propre jaillissement, mais est-ce un acte d'affirmation ?, la conscience de sa conscience, qui n'est pas la connaissance d'un objet mais la perception de soi en tant que sujet, relève de la foi nue. La foi est essentiellement un état et, en son origine première, un "mouvement immobile", un acte pur si semblable à Dieu dont elle est issue qu'elle en est l'écho, l'image la plus proche avant qu'elle s'incarne en l'homme en acte et objet de l'affirmation. C'est en quoi la foi, même lorsqu'elle est accompagnée d'une affirmation, est d'une nature différente de l'adhésion à une connaissance ordinaire. Cette dernière adhésion à une connaissance ordinaire n'est pas seulement due à l'objet que vise l'affirmation de foi, parce que celui-ci ne peut pas être atteint comme l'objet d'une connaissance quelconque. Une différence semblable existe entre l'amour qui naît en l'homme pour quelqu'un et l'intérêt qu'il porte à quelque chose. L'homme peut fonder en raison son intérêt. Il peut justifier son

amour par des raisons, non le faire naître. Ce parallélisme entre la foi et l'amour n'implique pas d'ailleurs une identité de nature mais une ressemblance fondamentale. La foi et l'amour, seuls d'ailleurs avec l'espérance, relèvent de l'être total. La connaissance et "l'intérêt" au contraire regardent uniquement l'intellectualité ou l'affectivité.

Dans la foi, l'acte de formulation naît de l'être qui affirme. Le croyant s'efforce, sans jamais y réussir autrement que de façon fort imparfaite, de donner à "l'objet de son affirmation" une expression qui corresponde au mouvement de foi qui a suscité en lui l'acte de formulation. C'est en quoi le croyant de foi se distingue fondamentalement du croyant de croyances, de celui qui croit à une idéologie enseignée du dehors et reçue de façon relativement impersonnelle. Le croyant de croyances peut faire l'économie du mouvement essentiellement intérieur et personnel qui est exigé du croyant de foi. Ce dernier crée réellement l'expression qu'il donne à l'acte de formulation, même s'il utilise des mots couramment employés car, à la suite du cheminement qu'il a dû faire pour correspondre au mouvement de foi, il les charge d'un sens qui lui est propre, sens d'ailleurs incommunicable dans toute sa portée, tant les mots sont issus de l'être de l'homme pour que leur message soit vraiment compris par lui. Aussi bien ces mots doivent le mettre en présence de lui-même. Il les consacre à son propre usage et nul ne reçoit d'eux comme lui. Sauf aux heures extrêmes, cette expression est nécessaire au croyant de foi, elle n'est pas pour autant constitutive de la foi. Imparfaite pour expliciter le mouvement de foi, cette expression est cependant parfaitement adaptée à la totalité des besoins et des possibilités de ce croyant à l'heure où il le crée, et tant qu'il demeure plus ou moins consciemment dans cet état de créateur grâce à sa fidélité. Aussi telle expression commande son comportement, non pas du dehors mais du dedans car elle est l'écho de ce qui lui est imposé intimement. Dans ces conditions, elle ne l'aliène pas mais au contraire le libère en l'enfantant à lui-même. Elle aide le croyant de foi à correspondre en paroles et en actes au mouvement de foi qui est inséparablement de lui sans cependant n'être que de lui. Ainsi dans la foi, l'acte de formulation ne relève pas pour l'essentiel de l'intellectualité. De même, l'objet de foi n'est pas assimilable à une connaissance quelconque que tout le monde pourrait posséder d'une façon semblable.

Bien que, pour rendre compte de la foi, vous négligez le mouvement de foi et ne retenez que l'acte d'affirmation, vous imposez implicitement à votre analyse de la foi de se réduire à l'analyse d'une connaissance ordinaire, même si vous reconnaissez que dans la foi l'objet de l'affirmation ne peut pas être atteint de la même manière. Vous mettez implicitement dans vos prémices les éléments que vos raisonnements expliciteront. Finalement, la foi est alors une connaissance qui ne se distingue des connaissances quelconques que parce qu'elle se rapporte à un témoignage divin. Ce témoignage, dans ces perspectives, ne serait divin que par son origine, non par son mode : on ne reconnaît à sa manière de s'exercer qu'un caractère objectif comme celui que présente tout enseignement humain, «révélation extérieure et ecclésiale" p.136, ou du moins on ne veut retenir qu'un tel caractère, suspectant les autres de relever de la subjectivité du croyant. Bien plus, cette origine divine qui garantit sans aucune restriction ni réserve la vérité absolue de ce message extérieur et ecclésial pourrait être reconnue objectivement "sous l'inclination que l'homme a de croire à la manière dont l'incline l'amour du bien" sans exiger une décision, celle-là purement intérieure et dans ces perspectives seulement subjective, qui serait antécédente à cette reconnaissance. Au contraire, cette inclination, véritable don de Dieu, se manifesterait dans sa réalité suffisamment distincte de ce qu'est l'homme pour qu'elle soit connaissable et reconnaissable par lui dans sa nature propre seulement extrinsèque.

Dans les perspectives que je développe, l'idée traditionnelle d'adhésion au témoignage divin n'est pas rejetée, mais cette adhésion est intériorisée et modelée sur le mode et l'intériorité qui semblent être le propre de la motion de Dieu dont la transcendance s'inscrit dans l'extrême intériorité de l'action divine en lui. Le mouvement de foi de l'homme est adhésion à la nécessité qui monte en lui sous cette motion et dont il prend conscience. C'est une nécessité intrinsèque quoique encore non de structure. Sa reconnaissance est pour l'homme la condition de l'exercice de la liberté et de l'accès à l'unité au niveau de l'être. Elle lui laisse le choix d'être reconnue dans son caractère propre. Il est amené à l'épouser en la faisant sienne ou à la blasphémer en la dénaturant. Cette nécessité se manifeste comme inséparable de ce qu'il est et sans avoir besoin d'un autre titre se trouve ainsi revêtue d'un caractère absolu.

Il en est de même quand l'homme est créateur. Sa création est inséparable de lui. Elle ne serait pas sans lui, mais elle n'est pas que de lui comme l'objet qu'il fabrique. Ce qui le rend créateur comme ce qui suscite la nécessité d'où émane le mouvement de foi est motion de Dieu, "révélation", non par ce

que Dieu enseigne et commande, mais par ce qu'il appelle à naître en celui qu'il visite. L'activité divine est de l'ordre de la présence et du silence. Elle inspire l'homme et lui donne la possibilité de créer ce qui convient à ce qui est appelé en lui par Dieu pour être.

Les premiers disciples, pendant les quelques mois qu'ils vécurent avec Jésus, découvrirent en eux cette nécessité d'où émane le mouvement de foi qui les conduisit ultérieurement à l'affirmation, acte et objet, usant de l'ensemble des connaissances et des croyances de leur peuple. Quand, répondant à la profession de foi de Pierre, Jésus lui dit que son assurance ne lui était pas venue de la chair et du sang, mais d'une révélation du Père qui est dans les cieux, il ne le félicite pas seulement d'avoir retenu et bien compris ce qu'il lui aurait expliqué en clair auparavant. Il ne fait pas allusion à quelques paroles célestes adressées à Pierre comme celles qu'une tradition rapporte au moment du baptême de Jésus. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire pour rendre vraisemblable cette profession et l'expliquer de placer avant elle des "épisodes absolument privilégiés comme la transfiguration", ainsi que vous le suggérez dans la note p. 137. Au contraire, je suis incliné à penser que ces épisodes se sont passés après la profession de foi, qu'ils ont été préparés indirectement et non pas provoqués par la foi des disciples comme les charismes de la Résurrection et de la Pentecôte. Penser cela n'est pas nier pour autant la nécessité pratique de ces événements extraordinaires imposés par les extrêmes difficultés du cheminement des apôtres dans la fidélité à eux-mêmes et à Dieu. Cette profession, comme l'affirmation que Jésus a les paroles éternelles, comme tant d'autres propos parsemés dans les récits évangéliques, sont significatifs de ce que Pierre et ses compagnons vivaient, de leur foi. Ces propos ne donnent pas la contenu précis des croyances qu'alors leur "acte d'affirmation leur aurait fait expliciter. Les premiers disciples ont été acculés à faire ces déclarations, toutes spontanées parfois par ce qu'ils vivaient près de Jésus, par ce que Jésus vivait devant eux et non par ce qu'ils pensaient au sujet de leur Maître, même si déjà, ce qui n'est pas vraisemblable, ils s'étaient souciés de se le dire en eux-mêmes ou entre eux. Appelée sourdement par le mouvement de foi, préparée et, dans une certaine mesure, prédéterminée par les matériaux dont ces hommes disposaient, leur affirmation est seulement la conséquence de leur foi. Toute autorité reconnue de caractère divin à cette époque, loin de proposer ces croyances ou même seulement de les juger possibles, les niait.

La foi des disciples de tous les temps est engendrée à travers la prise de conscience d'une nécessité semblable, d'où émane le mouvement de foi. Cette nécessité naît en eux de l'intelligence de leur condition d'homme, de toutes les questions fondamentales que celle-ci pose, en particulier aux heures cruciales de la vie; également de l'intelligence de ce qui s'est passé il y a vingt siècles en les premiers disciples, ce qui permet de se le rendre réel et actuel plus encore que le réel et l'actuel quotidiens; et aussi de l'intelligence de ce que Jésus a vécu, de ce dont il était comme possédé et, pour mieux le dire encore, constitué. Ces croyants atteignent à la compréhension. Ils s'affranchissent de la singularité qui sépare. Ils enjambent le temps et rendent présent le passé sans se retourner vers lui et s'y enfermer. Ils traversent la solitude essentielle propre à tous pour atteindre des présences qui la peuplent sans la violer. Ils le font à la lumière de leur sens spirituel, d'autant plus éclairants qu'ils vivent plus pleinement leur humanité selon les béatitudes à la suite de leur Maître. Cette compréhension en profondeur ne conduit pas à des connaissances atteintes d'une façon uniquement intellectuelle. Elle ne débouche pas sur des acquisitions de l'esprit qui peuvent être possédées, sans être sans cesse redécouvertes et personnellement vécues. Si elle peut être communiquée, c'est seulement par la paternité spirituelle qui porte l'autre, non pas à recevoir cette intelligence du dehors mais à la recréer à partir de sa propre intelligence pour son propre usage, ce par quoi il est proprement fils. Cette compréhension, qui est aussi participation par la communion, exige l'engagement de tout l'être qu'aucune décision dépendant seulement de l'homme ne peut réaliser, car si "l'homme passe l'homme", cet engagement passe son vouloir.

Parce que le mouvement de foi précède l'acte d'affirmation et, par suite, la formulation de l'objet de l'affirmation, pour devenir croyant de foi, l'homme a d'abord besoin d'entrer dans la conscience de la dimension, de l'originalité des faits qui l'interpellent et l'acculent à se soumettre au mouvement de foi sous peine de se renier. Il doit se les rendre réels et actuels à force d'être lui aussi réel et actuel, présent à lui-même, et de transcender ce qui lui arrive quotidiennement. L'action d'affirmation qui procède essentiellement du mouvement de foi, certes, peut en outre être favorisée par des évidences et des connaissances, mais ce n'est finalement qu'une aide accessoire. L'objet de l'affirmation, de son côté, doit être soumis aux exigences de l'intégrité de l'esprit qui vont beaucoup plus loin que celles de la crédibilité, de l'ordre du convenable ou même seulement du possible. Comme cela est souvent admis, le croyant de foi ne saurait sacrifier ces exigences comme le fait fréquemment, par piété mal conçue, le

croyant de croyances. La totalité de l'engagement imposé par la foi n'est possible que dans la soumission à ces impératifs dont on ne peut ni exagérer ni limiter les conséquences.

Pour le croyant de croyances, le passage de la crédibilité d'une proposition à son affirmation est la conséquence de sa docilité à l'égard de l'autorité des écritures ou des enseignements de la communauté ecclésiale, autorité qu'il identifie à celle de Dieu. Pour le croyant de foi, les écritures, dans leur sens obvie, autant que celui-ci peut être atteint, et l'Église dans son magistère appellent à la recreation de la parole de Dieu qu'elles présentent sous les espèces de paroles humaines d'un temps et d'un lieu. Toutes deux aident indirectement à cette recreation car les écritures, malgré la complexité de leurs origines, sont issues d'une véritable création de leurs auteurs, et l'Église, malgré les contingences de toutes sortes qui ont présidé à son histoire, est une communauté auto-créatrice d'elle-même par la foi et la fidélité de ses membres. L'Église n'est pas seulement une société se perpétuant elle-même dans une immuabilité efficacement imposée, comme les écritures ne sont pas que l'ouvrage des scribes. Cependant c'est essentiellement la motion de Dieu en l'homme qui réalise en lui et avec lui cette recreation, de sorte que le mouvement de foi est inséparablement le fruit de l'action de Dieu dans le croyant et du croyant épousant la motion de Dieu en lui. Non seulement les écritures et les enseignements de la communauté ecclésiale sont ainsi recréés pour l'usage personnel du croyant mais encore celui-ci, mieux que l'historien le plus objectif et le plus documenté se rend ainsi réel et actuel ce qui s'est passé il y a vingt siècles, vers où convergent les écritures et d'où sont tirés ces enseignements.

Dans mon livre, il ne s'agit pas de "méthode" pour accéder à la foi; vous utilisez ce terme dans votre deuxième article p. 132. Ce mot ne facilite pas la compréhension de mon travail car, par son seul usage, il pèse sur elle. Même quand vous parlez, avant d'utiliser le mot méthode, de la "voie" p. 129, vous ne traduisez pas entièrement tout ce qu'exprime le mot cheminement pour moi. Dans mes perspectives, un cheminement est essentiellement personnel et n'est pas séparable de celui qui le fait. La voie au contraire est capable d'être parcourue par beaucoup, sinon par tous, c'est pourquoi on l'a ouverte. La méthode, la différence est encore plus grande, est une technique. Si la voie invite à marcher selon son tracé pour s'approcher de la foi, la méthode relève de la seule pensée objective qui se veut pure de toute autre intervention, soupçonnée de subjectivité. Elle ne demande pas qu'on la soutienne par une vie convenable pour être suivie correctement et avoir une efficacité réelle. Sans se refuser à se confronter avec ce qui est existentiel en l'homme elle le juge de haut et ne s'occupe guère d'en tenir compte. La méthode pense trouver l'existentiel et lui donner sa signification.

Parallèlement à l'usage des mots méthode et cheminement, il y a l'utilisation des mots "signe" et "indice" qui permet, si on ne les rend pas synonymes, de mieux préciser certaines nuances. On peut appeler signes les perceptions qui sont utilisables de plain-pied dans une méthode, étant objectifs, détachables de la personne qui les produit consciemment ou non, capables d'être remarqués par tout être suffisamment attentif. Le cheminement peut certes utiliser des signes. Il est davantage orienté, il est conduit plus loin que les indices. Dans mon vocabulaire, les indices sont inséparables de celui dont ils émanent par le simple fait de ce qu'il est. Ils sont susceptibles seulement d'être remarqués par celui qui est en attente, une attente pas toujours explicite et volontaire, précisément parce qu'il y a entre lui et l'autre quelque secrète correspondance. L'utilisation des signes demande qu'on les repère indépendamment les uns des autres, puis qu'on les confronte entre eux pour que leur ensemble emporte la conviction. La qualité d'un signe est plus particulièrement attachée à sa clarté tandis que les indices agissent globalement et comme confusément. Ces derniers s'aident les uns les autres à naître et restent solidaires. Ils surgissent souvent dans la conscience longtemps après les événements qui sont à leur origine, origine plutôt que cause, tellement par ce qu'il est celui qui les accueille participe à leur avènement. Ils sont susceptibles d'interprétations diverses qui, sans les trahir, dépendent de celui en qui ils se proposent. Ces interprétations l'aident à partir de l'état où il se trouve à comprendre ce dont il peut avoir l'intelligence, mais aussi et de façon inséparable, à devenir ce qu'il peut être.

Je ne pense pas que les disciples épiaient des signes pour porter sur ce Jésus dont ils pressentaient la puissante originalité, un jugement motivé à partir de connaissances objectives. En revanche, à vivre quotidiennement avec lui, de multiples indices s'offraient à eux. Ils étaient faits d'impressions indéfinissables, de remarques latentes, de propos et de comportements qui, après avoir fait leur chemin en eux, leur revenaient à la mémoire, chargés d'un sens nouveau, sens qui les étonnait, les scandalisait peut-être, et toujours leur posait question, sollicitant de leur part réponse ou du moins attention et accueil.

Les chrétiens d'aujourd'hui peuvent aussi devenir disciples de cette façon s'ils atteignent à une lecture réelle des écritures éclairées par leur expérience d'homme, recrées par leur activité spirituelle, sous la protection vigilante d'une critique lucide des textes. Sans doute, dans cette lecture, les indices, qui orientent la recherche et les démarches qui préparent l'interpellation et inséminent en l'homme la nécessité d'où naîtra le mouvement de foi, seront tout autres que les simples signes dont font état les livres d'apologétique. Ces expositions méthodiques de la doctrine visent à favoriser la foi mais elles sont muettes sur les indices qui ont conduit personnellement leurs auteurs à cette foi. Elles s'efforcent de résoudre les difficultés de leurs lecteurs, non celles de leurs auteurs... et sans doute est-ce la raison cachée de leur stérilité et de leur abondance. Ces indices ne coïncident pas nécessairement avec ceux qui furent recueillis par les premiers disciples. Ils ne sont pas non plus ordinairement donnés par les signes auxquels ont eu recours les apôtres dans leurs argumentations à l'adresse de la communauté chrétienne naissante, et que relatent explicitement les Actes, indirectement les évangiles. Ils proviennent souvent de détails parsemés involontairement peut-être par les rédacteurs des récits, détails infimes parfois, que l'exégèse et la théologie, dans la sérénité de leurs disciplines, mettent au simple niveau des nécessités de la narration, tant ils sont pauvres d'intellectualité. Ces détails, à certaines heures, parfois de façon impromptue frappent le lecteur, non seulement parce qu'il s'est appliqué avec conscience au texte, mais parce qu'il a été préparé par sa propre vie à cette intelligence et ainsi rendu capable de saisir comme s'il en était le témoin, cela même qui est rapporté.

Ainsi les "amen" de Jésus, inséparables d'ailleurs du ton avec lequel ils ont été dits, du public auquel ils ont été adressés, furent sans nul doute pour la communauté chrétienne le signe de l'autorité souveraine du Christ. Sur le moment même, ils furent pour les disciples les indices de l'extrême conscience que Jésus avait de sa mission; conscience qui allait par son absolue assurance au-delà de tout ce que jadis les hommes visités par Dieu avaient osé se dire et affirmer. Cette fermeté, cette sécurité sans limites contrastaient radicalement avec le comportement passé des prophètes. Elles étaient aussi l'indice de son extrême familiarité avec Dieu. En revanche, les nombreuses fois où Jésus affirme à son interlocuteur que ses péchés lui sont remis, après avoir probablement au début déconcerté les disciples jusqu'à les scandaliser, tant ces comportements semblaient manifester une prétention exorbitante, furent ultérieurement pour eux et pour de nombreuses générations chrétiennes, le signe qu'utilisait sciemment Jésus pour affirmer indirectement mais clairement sa puissance et ainsi sa divinité. Ils ont une tout autre portée pour le chrétien d'aujourd'hui qui ne peut pas penser que Dieu pardonne les péchés comme s'il les effaçait par une décision de pure forme radicalement libre, décisive, indépendante de l'état intime actuel de celui qui les a commis. N'est-ce pas pour un tel chrétien l'indice qu'en Jésus il y avait une connaissance directe de l'homme, le saisissement dans les profondeurs où les puissants déterminismes qui pèsent sur l'individu par son hérédité et son milieu social n'ont pas accès. N'est-ce pas pour lui l'indice que Jésus, s'élevant au-dessus de tous les jugements imposés communément par l'atavisme et la société, voit dans chaque homme une grandeur ontologique qui transcende tous ses actes et toutes ses paroles. De même que les prophètes ont moralisé le sacré, Jésus a désacralisé le sentiment de culpabilité et, hormis le péché contre l'esprit, il a réduit les infractions à la loi à n'être que des fautes dont il ne faut être ni l'esclave ni la victime mais le bénéficiaire. Cette libération et cette fructification sont les conditions initiales de l'avènement proprement dit dans l'homme de l'humain. Elles approprient l'homme à Dieu. Cet avènement ne tolère aucune aliénation mais est lié à la responsabilité du choix qui a besoin de la lumière que seule fait jaillir la connaissance des nécessités fondamentales de la vie et de ses frontières infranchissables, ces lieux où s'enracine la foi et encore de la force que seule engendre la présence de celui qui déjà a atteint à cet avènement. Cet accomplissement entrevu à travers les comportements de Jésus n'est-il pas l'indice qui conduit à voir en lui "le premier-né des hommes". Il donne une première dimension au "salut" que le chrétien pressent en Jésus.

Il n'est pas de cheminement sans indices qui l'orientent et l'encouragent. Ceux-ci sont trop dépendants de celui qui les accueille, de ses possibilités et de ses besoins, de ses aspirations et de ses attentes, pour être énumérés comme les signes sur lesquels s'appuie une méthode et qui s'adressent à tous. A chacun de cheminer en étant attentif, suivant ses moyens et sa fidélité, aux indices qui se proposeront à lui (I - 27-29). Si j'ai parlé de "la liberté et de la créativité" p. 133, dans l'appel que Jésus fait entendre à celui qui lit les évangiles, c'est parce que ce sont des indices auxquels peut être particulièrement sensible l'homme moderne. C'est aussi parce que, comme l'universalité, cette liberté et cette créativité paraissent en notre temps nécessaires pour que le message de Jésus soit compatible avec l'idée qu'on se fait désormais de Dieu. Loin de moi la pensée de faire de la liberté et de la créativité la base toute humaine de la foi alors qu'elles la permettent seulement.

Je vous l'accorde entièrement "la méthode ascendante peut manifester une simple transcendance spirituelle de Jésus et elle le peut directement mais elle ne fonde pas l'adoration" p. 138. Je maintiens cependant que le cheminement ascendant peut conduire à l'adoration car le croyant n'est pas seul à se porter sur son chemin, il est soutenu, poussé et soulevé, et encore appelé intimement par Dieu, ce dont il n'a pas besoin pour appliquer une méthode qui se cantonne sur le plan de la spéculation. Mais cette adoration, où vous voyez avec moi une confession muette mais authentique de la divinité ontologique de Jésus (p. 138), si elle ne rejoint pas par l'expression les formulations des conciles de Nicée et de Chalcédoine atteint la réalité essentielle qu'ils visent. L'affirmation qui précède ce cheminement, car ce cheminement n'est pas la conséquence de cette affirmation, n'est pas vertigineuse comme le seuil qu'eurent à franchir les premiers chrétiens à cause de l'intransigeance absolue de leur monothéisme (II-35). Elle l'est cependant à cause de la prise de conscience réelle de la transcendance de celui qu'on appelle "Dieu" après un tel cheminement, prise de conscience qui, dans la méthode descendante, se réduit à poser dès le départ une définition abstraite.

Mais les connaissances analogiques qui découlent des décisions de ces conciles sont-elles des connaissances comme les autres, simplement différentes par leur objet ? Ne sont-elles pas appelées elles aussi connaissances par analogie ? Ces définitions dogmatiques se situent sur le plan des systèmes intellectuels en cours au temps de ces conciles. Elles ont usé de ces systèmes, de leurs matériaux, pour affirmer ce que certains alors niaient en utilisant ces mêmes matériaux. Elles n'ajoutent rien au Jésus révélé à ses disciples par ce qu'il fut avec eux, sinon une formulation que ceux-ci n'ont pas trouvée par eux-mêmes, sans que cela signifie qu'ils n'avaient pas encore la foi, formulation d'ailleurs qu'ils auraient sans nul doute rejetée car ce n'était pas dans leur manière de dire, ni même de penser. La notion de nature semble leur être étrangère. Ces définitions dogmatiques sont précieuses quand, grâce à elles se reportant à l'époque où elles ont été posées, on saisit ce que les Pères, témoins de la communauté de foi des chrétiens, ont refusé parce que cela ne correspondait pas à ce qu'ils vivaient pour l'essentiel. Elles ne sont pas des connaissances dont on peut user sainement sans cette intelligence intérieure qui va au-delà d'un savoir historique et philosophique. Sans cette intelligence, quoique ces définitions fassent parler de Dieu en termes autorisés, est-il excessif de penser qu'elles rendent athées ceux qui s'en servent pour disserter sur Dieu comme sur quelque autre sujet ? L'affirmation de la filiation "intra-divine" de Jésus n'est pas une connaissance à proprement parler mais une connaissance analogique, ou encore comme vous le dites, "une connaissance à notre niveau" (p. 145) qui par conséquent ne prétend pas à l'absolu, ce qui n'empêche pas "de la prendre au sérieux sous le rapport de la vérité" (p. 140). Elle peut assister la foi en l'aidant par une formulation "expressive et inspirante plus qu'elle n'est descriptive" (IV-97) si elle est atteinte au bout d'un cheminement personnel et non pas simplement reçue par obéissance, par une docilité purement intellectuelle. Cependant, quoique la réalité visée par ces formules dogmatiques ne soit pas intelligible, on est en droit d'appeler ces formulations des "connaissances" car, comme les connaissances ordinaires, elles orientent le comportement. De même qu'affirmer la transcendance inaccessible de la réalité dont ces connaissances analogiques ne sont qu'une approche, n'est pas de l'agnosticisme, limiter leur intérêt à l'utilisation pratique n'est pas du pragmatisme. Ces formules soutiennent le comportement et plus précisément le protègent d'errements trop caractérisés. Elles ne le fondent pas, elles ne peuvent même rien ajouter à ce que suggère puis impose le cheminement fait par le croyant.

De plus en plus le cheminement ascendant est le seul qui semble pouvoir conduire à la foi. Suffisamment avancé, il permet à la méthode descendante de ne pas être réduite à l'exposition d'une idéologie bien construite. Alors cette méthode prête à un usage religieux réel quoique limité et qui d'ailleurs fait toujours courir le danger d'intellectualisme à celui qui la suit. Il y a eu jadis, et il y a encore certainement, des croyants pour qui la voie descendante était efficace. Je pense qu'ils seront toujours plus rares à cause de l'évolution des mentalités et des exigences légitimes de l'esprit moderne. C'est grâce aux ressources personnelles de chacun qu'ils ont réussi à ne pas être conduits seulement à penser ou à sentir religieusement. Mais alors dans ces conditions, la base d'une telle voie descendante est saisie ultérieurement par ces croyants d'une manière si différente du commencement qu'elle est devenue tout autre pour eux, même s'ils usent pour la dire des mêmes expressions. Au contraire, la base de départ d'un cheminement ascendant prend une consistance d'autant plus grande, est assurée sur des fondements d'autant plus profonds en l'homme que celui-ci s'approche davantage du but.

Vous me demandez de présenter aux lecteurs de votre Bulletin mon travail, un seul volume en vérité qu'il a fallu scinder en deux tomes à cause de la lourdeur, «L'homme à la recherche de son humanité» et «Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme». Je ne puis vous le résumer. Le texte n'est déjà que trop ramassé car j'ai été formé aux disciplines mathématiques qui n'ont jamais fait bon ménage avec l'élégance et la légèreté des styles littéraires. Mon livre touche aussi à trop de questions. Je ne saurais que les effleurer et les déflorer. Mais je puis vous en donner les idées directrices et les exposer plus explicitement que dans le texte où elles sont partout sous-jacentes mais jamais présentées de façon didactique. Cette présentation pourra faciliter une lecture en profondeur de mon travail.

Je suis chrétien d'origine, de culture et aussi de vocation scientifique, élevé en chrétienté 1900, personnellement religieux dès l'âge où ce me fut accessible, formé vers les vingt ans, quand j'ai commencé à m'ouvrir à la vie de la pensée, par des prêtres d'une authentique vigueur spirituelle. Tous ils avaient durement souffert dans l'Église et de l'Église pendant la répression des recherches «modernistes» menées au début de ce siècle. Grâce à leur douloureuse fidélité à l'Église et à l'intégrité sans bavure de leur esprit, observées par eux non sans luttes intimes continuelles, ils m'apportèrent beaucoup et me découvrirent à moi-même. L'un d'entre eux fut pour moi un véritable père selon l'esprit. Ils me montrèrent qu'on ne peut être réellement chrétien que lorsque, dans la fidélité à l'Église, on atteint autant qu'on en est capable l'authenticité, que cela est difficile et exigeant mais encore possible, qu'il faut mériter cette authenticité en y consacrant sa vie, une vie d'efforts, de ténacité, de patience aussi, centrée sur la vie intérieure et la prise de conscience de soi, de la condition d'homme, des conditions de la vie humaine en société. Le travail que je viens de publier est le fruit de cette vie de recherche.

Ce travail n'est donc pas un livre de doctrine comme la plupart des ouvrages traitant de la religion. Il n'est pas un livre d'apologétique chrétienne apportant des preuves ou des convenances en faveur des doctrines et des formulations dogmatiques imposées par l'Église. Il n'est pas non plus une «confession» comme on en a écrit de tout temps, où la personne de l'auteur est sans cesse et explicitement mise en évidence. Mon livre donne, non pas l'histoire intime d'un cheminement, mais indirectement l'esprit dans lequel je l'ai accompli, les résultats auxquels je suis arrivé actuellement. Ceci d'une façon impersonnelle et abstraite mais où sans cesse le concret est présent et affleure. Il fait appel à la vie personnelle du lecteur, non à son cerveau seul, pour être compris en profondeur et non de façon grammaticale. Il ne peut pas être lu comme un compendium de doctrines ou un livre d'apologétique, par morceaux, sans ordre, à l'heure où l'on est libre de son temps, pour être renseigné sans cependant être vitalemment intéressé par les questions traitées. Pour entrer dans l'intelligence de ce livre, un certain climat intérieur est indispensable dont on n'est pas le maître à toute heure. Ce sera seulement à certaines périodes de la vie, à certains âges que ce livre portera écho dans l'âme du lecteur parce que celui-ci sera alors particulièrement attentif à ce qu'il a déjà vécu, soit particulièrement en attente de ce qu'il est appelé à vivre et qui est décrit dans ces pages. Pour comprendre vraiment ce livre, pour ne pas être tenté de donner à ses développements la signification qu'on souhaite ou qu'on craint d'y trouver, il est nécessaire de le considérer comme un tout, non pas systématique mais organique, et le lire en respectant l'ordre des chapitres, sinon on ne sait pas donner le sens convenable aux termes employés, sens qui n'est pas toujours exactement celui qu'on leur donne dans le langage ordinaire et qui souvent présente une tout autre portée.

Je me suis efforcé d'être aussi intègre, exact et précis que possible dans les constatations et dans les descriptions, de ne céder ni aux facilités du sentimentalisme, ni aux entraînements du lyrisme, ni aux constructions de l'esprit de système, ni aux extrapolations qui devancent l'expérience réellement vécue et souvent la faussent. Je n'ai pas caché ce qui est sous ce qui devrait être, manière de faire fréquente dans les livres de doctrine ou d'édification. Il en résulte un certain pessimisme dont nulle autodéfense ne vient contester la vérité ni atténuer la sévérité, que seule la foi nue, dépouillée de tout espoir peut regarder en face sans broncher. Je n'ai pas arrangé mon livre pour qu'il soit bien accueilli et qu'on y trouve ce qu'on désire lire pour se confirmer dans un optimisme reposant.

Une première affirmation.

A notre époque, dans le passé, c'était vrai aussi mais moins évident, il faudra être homme pour être chrétien, qu'on soit né dans une famille qui a donné une éducation chrétienne à ses enfants, ou encore qu'on soit devenu ouvert aux questions religieuses à l'âge adulte malgré un milieu social et une formation initiale hostiles. Un homme, c'est ne pas être seulement l'esclave de ses instincts quand ce

serait sous le patronage de quelque idéologie favorable, incapable de dominer ses états et pulsions intimes, ou encore seulement conforme à la mentalité ambiante même si on se croit ainsi libéré de l'esprit retardataire des générations précédentes, impuissant à mettre une distance entre moi et les événements. Être homme, c'est ainsi découvrir une amorce d'absolu dans cette autonomie à l'égard des éléments contingents du quotidien, ou du moins dans le désir indéclinable d'indépendance vis-à-vis d'eux, inséparable de l'espérance fondamentale de la vie qui réapparaît toujours identique après les heures où l'être est submergé par ce qui est en lui sans être vraiment lui; c'est reconnaître que cet absolu est soumis à une loi qui lui est intrinsèque et qui ne peut pas être manipulée sans qu'il soit renié, sans que l'être se renie soi-même. Ainsi nul ne peut infléchir la rigueur de son intégrité intellectuelle sans fausser radicalement celle-ci et attenter à l'essentiel de ce qu'il est, contester l'exigence des devoirs qu'il a envers ceux dont il a profondément informé ou perturbé la vie sans avoir à trahir en soi quelque sens fondamental des impératifs de l'humain. Devenir homme est ainsi tout à fait différent d'avoir accès à une vie intellectuelle et sentimentale même élevée. Ce n'est pas dans les amphithéâtres des universités ni dans les bibliothèques, même lorsqu'on y traite des sciences humaines, qu'on atteint à un niveau proprement humain, mais en vivant en contact avec soi-même d'une façon suffisamment habituelle grâce à une intégrité qui s'acquiert peu à peu. Cette intériorité s'engendre dans le recueillement à partir de l'attention à ce qui monte en nous, de la lucidité sur ce qui nous visite, et de la fidélité à y correspondre d'une façon sincère, aussi totale que possible.

Le tome I de mon livre est consacré à ce travail, essentiellement personnel, dont nulle étude, nulle imitation ne peuvent dispenser, qu'elles sont seulement capables de favoriser de façon indirecte. Personne ne peut la mener à notre place, ni même nous donner réellement l'idée de l'entreprendre. Chacun doit découvrir par lui-même le chemin qui lui est propre pour devenir l'homme qui s'espère en lui et qui est tout autre, quoique non sans relation, avec celui qui s'offre à lui du dehors sous l'influence d'une discipline et grâce à l'attrait d'un idéal.

Une seconde affirmation.

Au début de ce siècle, du moins dans certaines couches de la société, la chrétienté était encore relativement vivante et efficace dans une mesure véritable quoique limitée. Désormais, elle est définitivement agonisante. Par les facilités qu'elle s'est permises dans le passé, sans doute était-il impossible qu'il en fût jadis autrement ?, elle laisse derrière elle un héritage gravement hypothéqué qui rendra encore plus difficile un avenir déjà lourdement menacé par les conditions modernes. Dès maintenant, nul ne saurait plus être chrétien seulement par héritage familial ou national. Même les hommes formés dans leur jeunesse par un climat de chrétienté ne peuvent plus être réellement chrétiens en se laissant aller aux habitudes de pensées et de comportements qu'ils ont reçus au départ dans la vie, tant une pression sociologique adverse pèse puissamment sur eux, tant aussi ils sont secrètement mus par la mentalité générale, par les intérêts spontanés, les préoccupations et les préjugés propres à leur génération. Pour être chrétien, il ne suffit plus de se laisser porter par l'Église comme jadis et de lui reconnaître une existence indépendante tout à fait de ce que sont ses membres et allant de soi. L'Église a besoin d'être portée par les chrétiens pour être elle-même à la hauteur de sa mission. Comment autrement pourrait-elle subsister sinon de façon seulement marginale, enfermée dans la forteresse de ses croyances, coupée du monde de la pensée sans rien lui donner, sans en rien recevoir ? La promesse de pérennité qui lui est faite dans l'évangile est la conséquence de la foi de Jésus dans la vérité et la puissance de son message inséparable de ce qu'il a vécu. Elle ne comporte pas l'assurance que toujours dans l'avenir pour l'Église tout s'arrangerait de l'extérieur et de façon providentielle, indépendamment du comportement et de la fidélité créatrice des chrétiens. Aussi ce n'est plus seulement par une vertueuse soumission à l'Église, réalité quasi hypostasiée, successeur de Jésus parmi les hommes, que les chrétiens recevront principalement la foi qu'ils doivent atteindre en leur Maître et Seigneur. Sans nul doute, il leur faudra toujours atteindre à cette foi grâce à elle. Sans elle la foi leur resterait très généralement inaccessible car sans elle, très vite, le nom même de Jésus serait inconnu du grand nombre, hormis des spécialistes de l'histoire. Cependant la présence de l'Église ne peut pas dispenser les chrétiens d'un cheminement personnel vers cette foi, qu'elle n'est capable de les aider à atteindre qu'indirectement. C'est seulement ainsi qu'elle recevra d'eux ce dont elle a besoin pour être digne de perpétuer l'action de Jésus parmi les hommes. En conclusion, les chrétiens croiront en l'Église et à sa mission parce qu'ils croiront en Jésus. Aussi peut-on affirmer que la découverte intime de celui qu'a été Jésus est pour un homme de notre temps la condition indispensable pour devenir chrétien et même pour le rester autrement que grâce à des raisons d'habitude, de famille ou même de politique qui ne furent d'ailleurs jamais suffisantes.

La découverte de Jésus

A cette découverte sont consacrés les cinq premiers chapitres du tome II. Cette entreprise exige

d'abord une connaissance poussée des Écritures et du climat religieux de l'époque. Mais cette connaissance ne suffit absolument pas, même si elle est approfondie comme le permettent maintenant les progrès de la linguistique et de l'exégèse, même si elle est accompagnée d'une fréquentation assidue des Évangiles faite seulement pour y trouver la règle de sa vie, la sagesse. A travers cette connaissance approfondie et cette fréquentation assidue et au-delà d'elles, il faut essayer de comprendre l'évolution personnelle qui a amené quelques juifs à devenir disciples; mieux encore s'efforcer d'entrer dans l'intelligence de l'histoire même de Jésus. Malheureusement les Écritures ne font que des allusions très indirectes à ce que vécurent dans l'intime Jésus et les apôtres. Elles n'ont pas été écrites pour en rendre témoignage mais pour un enseignement déjà très inspiré par des considérations théologiques et des préoccupations culturelles. Aussi cette recherche est difficile. Certains la considèrent même comme illusoire ou du moins pas assez assurée pour fonder la foi. Ils veulent considérer les Écritures comme un point de départ absolu à leurs réflexions et à la démarche de la foi. Cependant, en vérité, cette recherche est nécessaire. Tout impossible que paraisse la découverte par l'intérieur de ce qu'ont vécu Jésus et ses disciples, elle s'impose dans les conditions extrêmement exigeantes où se trouve maintenant le christianisme qui rappellent, sans les reproduire exactement, les conditions des origines dont ont pu triompher seules la connaissance que les disciples avaient de Jésus et l'amoureuse fidélité qu'ils lui vouaient. Certes, cette recherche est hasardeuse de toutes manières. Chacun ne peut la faire qu'à ses risques et périls, comme il mène sa propre vie, comme il atteint l'ordre de la foi, ce pas dans le vide au-delà de toutes connaissances, même si celles-ci le préparent et l'appellent. Chacun doit la mener à partir de sa propre réalité spirituelle. L'exactitude de cette recherche, sa fécondité dépendent de l'intériorité et de la profondeur humaine de celui qui la fait. C'est pourquoi il est essentiel de devenir un homme, digne de son humanité en puissance, pour mener à bien cette découverte. D'ailleurs inversement, les progrès de cette recherche aideront à devenir plus fondamentalement homme car, sur le plan spirituel, il y a tant d'intersections entre les causes et les effets qu'on ne peut pas vraiment distinguer les unes des autres.

L'inadéquation relative des Écritures à cette recherche n'est pas l'unique obstacle qui la rend difficile et hasardeuse. On ne peut douter qu'il existe un fossé impossible à mesurer entre ce que Jésus a été et ce qu'il a été amené à dire et faire, entre ce qu'il a dit et fait et ce que ses disciples, sur le moment même, ont compris, retenu et rapporté. La genèse du texte des évangiles tel qu'il nous est parvenu pose elle aussi nombre de questions pratiquement insolubles. Mais les paroles qui ont été probablement sur les lèvres de Jésus ne peuvent pas être comprises dans toute la portée qu'il leur donnait, tant celle-ci dépend des conditions qui en furent l'occasion, des êtres à qui elles furent adressées, du ton avec lequel elles furent dites. Cependant, si l'on s'y attache, si l'on sent quelle importance cela peut avoir dans sa propre vie, si on est en attente et cherche avec son être total parce que tout ce qui est proposé ailleurs déçoit, parce que rien ne satisfait à des exigences fondamentales, un esprit général se manifeste à travers les écrits du Nouveau Testament qui fait entrer dans l'intelligence de l'épopée spirituelle vécue par Jésus et ses disciples; histoire si universelle dans son fond qu'enfouie déjà dans un passé lointain, elle peut être encore rendue réelle, actuelle et interpeller chacun à l'heure où il est vraiment lui-même devant son destin.

En outre, la méditation sur les vingt siècles du christianisme, sur ses succès et ses échecs au niveau de la société, plus profondément encore sur les merveilleuses réussites personnelles qu'il a suscitées et les déviations, les trahisons dont il fut la victime éclaire aussi cette recherche. Elle montre l'extrême convenance du message chrétien et du rayonnement personnel de Jésus avec les possibilités et les aspirations humaines. Elle révèle aussi l'extrême lourdeur des hommes qui, souvent de bonne foi, transposent le message en l'utilisant à leur fin et sans le savoir restent étrangers à l'esprit de Jésus.

Certes une telle recherche exige le tout de l'homme pour être menée à bien. Elle ne peut pas rester marginale dans la vie. Mais le mouvement de foi chez un chrétien n'est pas une réalité à qui l'on fait sa part sans plus. Dans notre temps, le radicalisme qui caractérise ce mouvement s'avérera d'autant plus nécessaire que la simple adhésion aux croyances idéologiques religieuses se montrera davantage précaire sous la pression du climat intellectuel et affectif d'une société matérialiste et athée. Si jadis la foi chrétienne a pu être confondue très ordinairement et sans trop de dommage avec une adhésion de qualité variable imposée par l'Autorité et soutenue par les évidences intimes secrétées par la chrétienté, il ne peut plus en être de même maintenant. La prise de conscience des exigences radicales de la foi, qui en partie provoque la crise actuelle de l'Église, constitue un véritable progrès dans l'histoire du christianisme. Quand l'Église sortira vainqueur de ce temps d'épreuve, il se manifestera sous son vrai jour, un temps de purification qui la rendra plus fidèle et plus capable de mener à bien sa mission. Elle connaîtra un rayonnement spirituel semblable à celui de ses débuts car moins assujettie à toute idéologie faite de mains d'hommes, même si elle s'en sort, elle aura une intelligence plus profonde de celui que fut Jésus.

L'Église

C'est dans ces perspectives que se développent les cinq derniers chapitres de mon livre. L'Église de chrétienté qui peu à peu a perdu sa puissance et même quelque peu son prestige devra faire place à une Église plus proprement d'apostolat. A une Église surtout d'autorité qui visait à élever la vie religieuse de ses membres au moyen d'une doctrine et d'une discipline imposées à tous de la même manière, quelles que soient les civilisations et les conditions de vie, quels que soient le niveau d'humanité et le tempérament de chacun devra se substituer une Église essentiellement d'appel qui fera du service spirituel le principal de sa mission en l'adaptant aux moyens et aux aspirations véritables de chaque homme. Ce n'est pas que l'Église ne doive pas conserver l'autorité qu'elle a reçue de Jésus par la médiation des apôtres, mais leurs successeurs auront à l'exercer dans un tout autre esprit, ne considérant pas l'obéissance comme une fin en soi, au contraire faisant en sorte que cette obéissance encore extrinsèque se transforme peu à peu en fidélité intime, autrement plus exigeante que toute discipline. Conversion considérable, dont on commence seulement à percevoir l'importance, elle concerne à des titres différents l'Autorité et les simples fidèles. Cependant c'est au sommet de donner l'exemple pour que la base suive, autrement les chrétiens qui sauront correspondre à l'appel du Maître seront toujours trop peu nombreux pour transformer l'Église par leur rayonnement personnel.

Il n'est pas de critère plus décisif de la vitalité de l'Église que la manière dont elle renouvelle la Cène, comme Jésus l'a demandé à ses plus proches disciples. En effet ce renouvellement est non seulement le signe de l'unité des chrétiens qui y participent, mais il en est encore l'agent car sans cesse elle doit s'approfondir pour demeurer elle-même. Aussi un chapitre important de cette section du livre est-il consacré à l'intelligence de ce qui s'est passé entre Jésus et ses disciples, aux derniers moments, avant qu'il soit livré. Le souvenir actif de cette heure extrême où se concentre et s'accomplit le sens des quelques trois années que Jésus passe avec ses disciples, souvenir inséparable de la présence de Jésus promise aux disciples se réunissant en son nom, l'appelant et se renouvelant en elle, fait de la messe ainsi vécue le centre même de la vie spirituelle des chrétiens et de l'Église. C'est pourquoi dans les derniers chapitres, j'insiste sur les dispositions nécessaires à prendre dans la situation actuelle pour que le renouvellement de la Cène puisse se faire de façon suffisamment fréquente, partout où il y a des chrétiens, même s'ils ne sont que quelques-uns, rassemblement qui d'ailleurs doit ordinairement se faire entre un nombre suffisamment petit de participants pour qu'entre eux des relations personnelles puissent incarner la charité qui les unit en Jésus. Ainsi apparaît l'importance capitale de l'existence de nombreuses communautés de taille humaine, véritables Églises locales qui, unies à la hiérarchie et entre elles, rendront l'Église universelle assez présente partout au milieu des hommes pour qu'elle soit rencontrée personnellement par chacun à l'heure où il est particulièrement appelé à chercher un sens à sa vie parce que celle-ci lui en découvre la nécessité fondamentale.

Les deux chapitres situés au milieu du tome II sont inspirés par une autre préoccupation. Dans mon livre, le chemin qui conduit à la foi en Dieu part de la prise de conscience approfondie de soi, quand l'homme reste digne de son humanité et de celle des mouvements créateurs qui le soulèvent au-dessus de soi et qui sont radicalement différents des actions dont il est maître grâce à ses techniques. Ce cheminement ne part pas de la création pour remonter au Créateur, comme celui qui a été préconisé de tout temps pour soutenir le mouvement instinctif de la croyance en Dieu. Il n'est pas comme le cheminement classique que le Père Teilhard de Chardin a puissamment renouvelé en utilisant, en extrapolant aussi, les conceptions scientifiques modernes portant sur l'évolution du cosmos à travers les immensités de l'espace et du temps. Ne partant pas de la considération de l'univers, il conduit au contraire à imaginer l'action de Dieu dans le monde à partir de l'action créatrice de l'homme qui, dans les perspectives de mon travail, est elle-même due à une motion de Dieu, motion qui est intime à l'homme comme ses mouvements immanents sans cependant être assujettie dans ce qu'elle est en propre à leur nécessité. Ces considérations qui prennent appui sur la plus haute activité dont l'homme est à la fois le siège et l'agent pour atteindre à une certaine conception de l'action de Dieu, permettent d'entrevoir les interactions entre Dieu et l'univers à l'image des interactions entre le créateur et l'œuvre qu'il crée. Elles montrent aussi comment l'être de l'homme peut influencer l'action divine. Elles justifient la prière dans la mesure où celle-ci est l'expression même de ce que l'homme est dans sa réalité essentielle.

Parlant de l'avenir de l'Église tel qu'il l'entrevoit, Marcel Légaut précise qu'il est catholique romain et qu'il restera jusqu'à la fin à l'intérieur de l'Église institutionnelle parce que, pour lui, les chrétiens doivent porter leur Église par leur vitalité personnelle et ainsi la supporter telle qu'elle est pour la faire progresser sur le chemin de l'Unité. Pour aider à la transformation de son Église, il ne s'agit pas de la bousculer de l'extérieur mais d'œuvrer à l'intérieur d'elle, même si cela demande patience et souffrance.

Les problèmes que rencontre l'Église catholique en France se poseront sans doute aussi, un jour pas très éloigné quoique sous une forme peut-être un peu différente, à d'autres Églises en d'autres lieux. En France, l'Église de chrétienté se meurt alors que, dans certains pays, elle reçoit encore sa solidité du soutien de la puissance politique et des mœurs collectives. La prolifération des communautés ou groupes de base, au moment même où le rayonnement de l'Église institutionnelle subit une éclipse grave, montre que ce n'est pas l'absence de préoccupations humaines et religieuses qui est la cause de la crise. Il ne s'agit ni d'hostilité déclarées ni d'indifférence radicale. Cette prolifération rend manifeste la raison pour laquelle l'Église en France a échoué dans sa mission. L'Église de chrétienté a forgé au temps de sa prospérité une civilisation chrétienne. Pour ce projet, elle s'est bornée à enseigner et à gouverner. Cependant l'homme est capable en puissance de beaucoup plus que d'être un membre éduqué d'une société organisée. Ses besoins et ses possibilités lui permettent et exigent de lui beaucoup plus. Aussi l'Église a-t-elle déçu des hommes parmi les meilleurs en ne correspondant pas aux aspirations, d'ailleurs plus ou moins désordonnées, qu'elle a fait naître indirectement en eux. C'est dans les pays où le christianisme a le plus efficacement civilisé et moralisé que se sont levés les anticléricaux les plus authentiques, ceux qui le sont par vitalité spirituelle. L'échec de l'Église est dû à ce qu'elle n'a pas été assez ambitieuse spirituellement, à ce qu'elle n'a pas cru en l'homme comme il convient. Elle ne lui a pas donné la possibilité, en lui montrant la voie, de devenir l'être spirituel qui est en lui de façon potentielle et sans lequel son humanité elle-même végète, s'atrophie ou même dégénère.

Pour être plus fidèle dans l'avenir à son rôle dans le monde, l'Église doit reprendre à la base sa conception de la mission jusqu'à ce jour trop uniquement inspirée par les besoins et les possibilités, par la mentalité générale des siècles passés, aider les hommes à découvrir la profondeur et la grandeur de leur humanité, aider les chrétiens à enraciner leur foi en Jésus dans cette profondeur et à l'élever jusqu'à cette grandeur.

C'est une erreur grave de croire que l'Église catholique est monolithique et que seule la hiérarchie décide, commande, réalise. En fait, si la hiérarchie a l'initiative, elle ne peut rien de proprement spirituel, et surtout s'il s'agit d'une conversion de la taille de celle qui s'impose aujourd'hui, sans la coopération active et individuelle qui ne se réduit pas à une action disciplinée et de masse. D'autre part, toute autorité par nature est plus conservatrice que créatrice. Là où le peuple chrétien, par la fidélité d'un nombre suffisant de ses membres, ne lui donne pas la possibilité de créer grâce à une imagination renouvelée, elle reste conservatrice et souvent de façon butée. Aussi la mutation dont l'Église a besoin dépend de la collaboration réelle entre tous les chrétiens. Elle sera autant l'œuvre des fidèles que des autorités. Cela exige de tous une véritable conversion. Mais si la hiérarchie ne se convertit pas, le nombre des chrétiens qui seront fidèles à leur devoir envers l'Église sera trop petit pour qu'elle s'en trouve changée radicalement comme cela est nécessaire. Il s'en suit que la mutation de l'Église exige d'abord un changement profond de l'esprit dans lequel on applique actuellement ses structures, mais aussi une conversion de la part des chrétiens dont les dimensions sont sans proportion avec celle des conversions qu'ils ont eu à connaître jadis.

1) Changement de l'esprit

Il faut un changement radical de l'esprit dans lequel on applique les structures, dans la perspective catholique, mais valable aussi pour d'autres Églises. L'Église ne doit pas seulement gouverner et enseigner, elle doit éduquer et appeler, ce qui est une tâche infiniment plus difficile. En effet, on peut concevoir un gouvernement de masse, un enseignement de masse, mais on ne peut pas concevoir une éducation autre qu'individuelle, un appel autre qu'inspiré par les besoins et les possibilités de celui à qui on s'adresse.

Or l'Église catholique, à l'image de toutes les sociétés et organisations humaines, s'est de plus en plus centralisée à mesure que les moyens techniques l'ont permis. C'est de Rome qu'on voit les problèmes qui se posent aux Églises locales. C'est avec la mentalité qu'on a à Rome qu'on les étudie.

C'est de Rome qu'on prétend les résoudre. L'unité de l'Église, telle qu'elle est fatalement conçue dans ces conditions, s'identifie avec l'uniformité qu'une telle centralisation peut seule viser et organiser, uniformité d'enseignement et de gouvernement sans égard pour la particularité des situations propres aux nations, aux classes sociales, mais aussi et surtout sans égard aux situations individuelles, car c'est finalement d'elles dont il s'agit essentiellement pour la mission. Une décentralisation radicale s'avère absolument nécessaire et possible si on croit vraiment à l'action de Dieu dans l'Église autrement que par le canal du droit canon et des décisions dictatoriales tombées du sommet. Une véritable liberté de décision devrait être rendue aux évêques des Églises locales tout en maintenant l'autorité religieuse et morale de Rome dont la présence plus encore que l'action est sacrement de l'unité spirituelle de l'Église, qui n'est pas une unité sociale et politique. Il en était ainsi aux origines où toute autre unité était techniquement impossible. Ainsi l'autorité de Rome sera le contrepois nécessaire pour que l'évêque puisse se dégager des pressions qui s'exercent localement sur lui. Rome ne sera plus le chef de file qui fait marcher au pas.

Les évêques, comme d'ailleurs tout supérieur intermédiaire, doivent avoir les pouvoirs correspondant à leurs responsabilités. Autrement, ils ne peuvent être que des relais entre l'autorité suprême et leurs subordonnés, répétiteurs ou traducteurs sans initiatives réelles, même s'ils constatent une grave disparité entre les ordonnances reçues d'en haut et les besoins, les possibilités humaines et spirituelles de base. L'évêque ne peut que constater cette disparité. Il est peu commun qu'il le dise. Il n'a aucun moyen d'y porter remède. Il ne peut pas adapter ces ordonnances comme cela serait nécessaire pour qu'elles soient bienfaisantes et non pas inopérantes ou même nuisibles. Il ne peut pas leur faire subir les profonds changements indispensables et prendre en l'occurrence des décisions différentes ou même, s'il le faut, opposées.

Il ne suffit plus que l'évêque gouverne et enseigne. Cela n'a d'ailleurs jamais été suffisant mais maintenant il serait impardonnable de l'ignorer. Il lui faut éduquer et appeler, comme doit le faire un successeur des apôtres. Cette tâche est autrement exigeante. Son succès dépend autant de ce que l'évêque est en lui-même, indépendamment de ses grades et de ses relations, que de la qualité d'être de ceux auxquels il est consacré.

Si l'évêque avait à être seulement un gouvernant et un enseignant, il pourrait avoir une juridiction importante. Puisqu'il doit être aussi éveillé et appel, c'est-à-dire apôtre, le nombre de ses diocésains doit être limité aux possibilités et aux exigences d'une telle action essentiellement individuelle, stable et persévérante. Il faudrait donc, en France, un plus grand nombre d'évêques et donc plus de diocèses. Pour les mêmes raisons, dans les villes, des paroisses de dimension humaine et, là où la population est très disséminée, des petites communautés à effectif réduit, des paroisses et des communautés où les chrétiens puissent collaborer entre eux à leur approfondissement et à la découverte de la vie spirituelle suivant le chemin qui est propre à chacun.

2) Une conversion des chrétiens

La mutation de l'Église exige de la part de l'ensemble des chrétiens une conversion dont les dimensions sont sans proportion avec celle des conversions qu'ils ont eu à connaître jadis. Cette conversion ne doit pas se réduire à la conversion des mœurs. D'ailleurs il faut le reconnaître, jamais l'Église n'a été dans son ensemble aussi dégagée de la simonie, du dévergondage des mœurs et, sans doute aussi, du népotisme et des ambitions séculières. Mais pour que l'Église soit à la hauteur de sa mission dans le monde, il faut que les chrétiens soient aussi à la hauteur de leurs devoirs vis-à-vis de l'Église.

a) Il faut que les chrétiens découvrent la nature originale, spécifique, de la foi. Jusqu'à présent, d'une façon très ordinaire, on confondait croire de croyances et croire de foi.

Croire de croyances, c'est adhérer à des croyances par docilité à l'Église et souvent, en pratique, sous la pression de l'unanimité ou encore par suite de l'évidence intellectuelle qu'on leur attribue et la convenance affective qu'on leur trouve.

Croire de foi, c'est se soumettre à une exigence intime qui n'est pas la conséquence de l'obéissance ou de toute autre cause intérieure quoique encore extrinsèque, mais d'une nécessité liée inéluctablement à la prise de conscience de ce qu'on est personnellement.

La distinction entre la foi et l'adhésion aux croyances est capitale, même si en fait la foi et l'adhésion aux croyances ne sont pas séparables généralement et de façon ordinaire. Il ne suffit pas d'adhérer aux croyances, même avec une conviction sans faille, parce que tous les doutes sont d'autorité automatiquement rejetés pour être un homme de foi. Il ne suffit pas d'être enseigné pour être introduit dans la foi. Il faut être éduqué. Il faut être amené, chacun personnellement, à une prise de conscience de l'exigence fondamentale de la foi, exigence qui se manifeste nécessairement pour être un homme et pour

ne pas se borner à vivre seulement comme un vivant quelconque.

On reconnaît progressivement cette exigence, en même temps qu'on découvre sa réalité intime, tout ce qui, en soi, est consistant, de durée, unifié et unique. En correspondant avec fidélité à ce qui est ainsi entrevu en soi, au-delà des apparences et des situations contingentes, on grandit encore davantage dans cette prise de conscience, on est encore plus directement interpellé intimement par l'exigence de la foi malgré son caractère unique, au-delà du rationnel et non pas du raisonnable.

Découvrir que la foi est de l'ordre de la vie spirituelle qui s'enracine dans la totalité de l'être connu et inconnu, et qui exige l'engagement total à mesure que celui-ci est découvert capital. Trop généralement, on a confondu la vie spirituelle avec la vie intellectuelle ou affective. C'est pourquoi, dans l'Église, les systématisations doctrinales et les développements lyriques ont pris le pas sur la vie silencieuse et priante, toute de discrétion, des spirituels.

b) Il faut que les chrétiens deviennent disciples de Jésus

Les chrétiens sont appelés à devenir disciples de Jésus autant qu'il est possible, en s'efforçant de comprendre par le dedans ce qui s'est passé réellement pendant quelques mois entre Jésus et les siens, afin de l'actualiser, de se le rendre présent, plus que les événements de leur propre vie. Les premiers disciples n'ont pas cru en Jésus parce qu'ils avaient conçu a priori une christologie mais parce qu'ils l'ont entrevu dans le plus intime à force de vivre avec lui. Au contraire, les idées que les juifs avaient sur ce que le messie devait être en ont empêché beaucoup de croire en Jésus. C'est seulement après la mort de Jésus et sous l'influence des charismes qui les visitèrent que les premiers disciples ont élaboré des croyances qui correspondaient, selon eux, à la foi qu'ils avaient eue en Jésus avant même d'en avoir pris une conscience claire. Aujourd'hui, le chrétien doit faire un cheminement semblable pour devenir disciple. Sans rejeter en rien ce que l'Église lui propose mais au contraire pour en comprendre mieux la portée qui se développe bien au-delà de l'intellectualité et de l'affectivité, il doit entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. L'exégèse la plus rigoureuse des textes, la connaissance la plus complète de la théologie n'y suffisent pas. Il faut leur associer la vie spirituelle personnelle et la saisie en profondeur qui s'épaulent mutuellement et qui forment le sol où la foi s'enracine en l'homme et la base sur laquelle elle s'élève. Aucune adhésion à une théologie ne donne la foi, elle en dispenserait plutôt. C'est ce qui arrive quand la vie intérieure ne dépasse pas le niveau de la vie intellectuelle ou affective. La piété et la ferveur intellectuelle sans la foi ne sont que pieuses et séduisantes évasions du réel, assez absorbantes pour avoir l'apparence de la foi mais qui, en vérité, en dispensent à peu de frais.

Dans les conditions actuelles, les idéologies sociales et politiques qui se développent dans le monde ont une puissance de conviction infiniment supérieure à celle de l'idéologie chrétienne qui s'est peu à peu élaborée sur les croyances initiales. Le chrétien qui se borne à s'attacher à ces croyances et à l'idéologie correspondante, même s'il y adhère volontairement et avec vigueur, est condamné à ne pas y croire avec la plénitude sans faille, possible jadis. Il est amené, quoiqu'il le veuille, à les vivifier mais aussi à les transformer à l'aide des idéologies du temps qui le conduiront parfois à trahir pour l'essentiel le message de Jésus et à devenir étranger à ce qu'il a réellement été.

c) vivre dans des communautés de foi

Les premières générations savaient qu'il était nécessaire de vivre en communauté de foi, non seulement pour résister aux pressions sociologiques juives et païennes, mais aussi pour grandir dans une vie de foi et rayonner la foi. C'est la troisième conversion qu'il faut faire aujourd'hui. Seuls les chrétiens qui comprendront l'extrême urgence de vivre leur foi en communauté de foi pourront rester croyants réellement et être, à leur place, les ouvriers utiles de la mutation de l'Église. Revivre ensemble, dans la mesure du possible, ce que vécut jadis la communauté qui réunit, pendant quelques mois, Jésus et ses disciples et les a fait devenir ce qu'ils ont été, pour en découvrir la fécondité spirituelle que la médiocrité de vingt siècles chrétiens n'a pas réussi complètement à faire oublier et anéantir.

Cette communauté initiale est le prototype de la communauté de foi qui est ainsi tout à fait différente d'une communauté fondée sur une idéologie commune, sociale ou politique, ou sur une action commune. La communauté paroissiale, elle non plus, n'est pas au sens précis une communauté de foi, même si les membres ont la foi. Les paroissiens ne se connaissent pas, ils ne forment pas une fraternité humaine réelle, ils ne s'assemblent pas pour une recherche commune. Ils assistent à un culte plutôt qu'ils y participent. Ainsi font les adeptes de toutes les religions, aux détails près.

La communauté de foi s'enracine dans la profondeur humaine de chacun, là où ils sont frères devant les mêmes questions fondamentales, devant la même impuissance à y répondre de façon satisfaisante, devant les mêmes états intérieurs singuliers qui permet de les porter sans être écrasés. Elle s'établit bien au-delà des préoccupations communes quotidiennes et des similitudes de destin. C'est la condition pour que la communauté soit efficace sur le plan humain et spirituel, et permette une

intelligence renouvelée de ce que Jésus a été et a vécu avec les siens.

Quand les chrétiens accepteront de reconnaître la nécessité impérieuse de vivre en communautés de foi, ils ne jugeront pas excessifs les sacrifices qu'ils devront s'imposer pour la rendre possible, par une assistance suffisamment stable et des réunions suffisamment fréquentes. Il faut l'assurer, ces sacrifices seront nombreux et importants car la vie moderne, par son instabilité et ses dispersions, est directement opposée à la formation de ces communautés comme d'ailleurs aussi à l'approfondissement humain et spirituel.

Dans une communauté de foi, on recherche principalement à revivre ensemble ce que Jésus et ses disciples ont vécu en profondeur au-delà des contingences et des horizons de leur temps, à la lumière de la condition humaine, reconnue, autant qu'il est possible à chacun, dans sa singularité et sa grandeur, dans son caractère plus ou moins dramatique selon qu'on prend conscience de son propre affrontement avec le néant et le mystère. Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. C'est la promesse de l'efficacité spirituelle faite par Jésus à la communauté de foi qui prolonge celle qu'il a vécue jadis avec ses disciples. Faites ceci en mémoire de moi, c'est la prière qu'il a adressée aux siens le dernier soir, avant de les quitter, pour qu'à l'avenir il leur soit présent dans leur communauté de foi, comme il l'avait été en eux lorsqu'il était avec eux. Depuis vingt siècles, à la lumière des évangiles et particulièrement de la manière dont Jean a cherché à donner une dimension unique à ces heures suprêmes, les chrétiens peuvent et doivent s'efforcer de se hisser au sommet de la vie de Jésus où tout ce qu'il a été avec les siens se concentre et se résume.

Pour devenir vraiment ce qu'elle peut être, la communauté de foi exige qu'elle soit capable de renouveler la cène, comme Jésus l'a demandé à ses disciples. Cela est impossible à une époque comme la nôtre où le recrutement sacerdotal, en baisse vertigineuse, laisse déjà vacantes nombre de paroisses, sans qu'on puisse pressentir un changement prochain, ni un retour à la situation du passé, ce qui n'est sans doute pas à désirer vu les qualités humaines que doit prendre désormais la mission.

3) Le sacerdoce

L'Église sera ainsi conduite inéluctablement à adapter la manière d'exercer le sacerdoce ministériel aux exigences de sa mission, malgré des réticences compréhensibles qui ne sont pas d'ailleurs la conséquence de la foi mais de la crainte devant l'inconnu.

Une solution consisterait à scinder le rôle du sacerdoce en deux, la fonction cultuelle et la mission de la parole. Pour répondre aux besoins des communautés locales qui ont droit à un renouvellement de la cène suffisamment fréquent, si petit que soit le nombre de ses membres, droit auquel l'Église doit répondre, qu'elle doit rendre possible sous peine d'être infidèle à sa mission, il faudrait multiplier les chrétiens ordonnés à célébrer la messe. D'autre part, il faudrait donner une meilleure formation humaine, intellectuelle et spirituelle à ceux qui auront la mission de la parole, et exiger d'eux un équilibre psychique beaucoup plus solide que maintenant, ce qui implique nécessairement un genre de vie renouvelé du monachisme.

Témoigner de Jésus à notre époque exige une vie spirituelle et une culture intellectuelle d'une profondeur sans proportion avec ce qui semblait suffisant jadis et avec lequel on s'accommodait tant bien que mal pour faire un peuple chrétien. Les exigences et les possibilités des chrétiens actuels demandent expressément un haut niveau de vie et de culture. On peut assurer qu'en dehors des faiblesses et des fautes individuelles, la médiocrité spirituelle de l'Église est due en grande partie au manque de vie intellectuelle et spirituelle, trop souvent remplacée par l'affectivité et la pratique dévotionnelle, de ceux qui prêchent chaque dimanche dans le silence de l'auditoire.

En résumé, la tâche de l'Église est essentiellement une mission d'éducation et d'appel et non seulement, comme elle l'a été trop longtemps, une mission d'enseignement et de gouvernement.

Questions

La conversion de l'Église

En tant que société d'hommes, toute Église a besoin d'une autorité, d'une institution. Mais pour être fidèle à la mission qui lui est propre et essentielle, l'Église doit aussi être appel. Les deux choses sont liées. La coexistence de l'exercice de l'autorité et d'une présence active qui appelle est toujours difficile. Mais à travers la patience, la ténacité, la souffrance, l'institution se transforme peu à peu et la réalité spirituelle de la communauté s'améliore. L'Église peut se convertir du dedans et dans son ensemble si des chrétiens assez nombreux la portent et la supportent telle qu'elle est, sans l'idolâtrer, sans s'y installer, sans se résigner à son état actuel comme à une situation inéluctable.

Le rôle de l'enseignement

L'enseignement est nécessaire. Cependant à lui seul, il ne peut élever au niveau de la foi que de loin, très indirectement. Si son projet est seulement de faire adhérer aux croyances, il peut devenir un obstacle car il a tendance à convaincre qu'on atteint ainsi le niveau de la foi. Il n'y réussit que trop souvent, avant d'être critiqué et refusé. Il en est de l'enseignement qui reste à ce niveau comme du sel qui ne sale pas.

L'adhésion aux croyances

On adhère aux croyances comme on adhère à des connaissances rationnelles où toujours une autorité extérieure intervient. Pendant des siècles, la vie religieuse a coïncidé avec cette adhésion intellectuelle et affective, et avec les conséquences qu'on en tirait dans la vie pratique. La foi, dans sa pure originalité, est tout autre. Elle suppose un approfondissement humain beaucoup plus poussé. Comme l'espérance et l'amour, elle relève de la totalité de l'être. Elle exige une adhésion intégrale qui va au-delà de l'intellectualité et de l'affectivité que n'impliquent ni l'adhésion aux croyances ni la culture ni l'attachement à des attraits. On ne croit pas, on n'espère pas, on n'aime pas à la suite des raisons qu'on se donne. On croit, on aime, on espère à cause de ce qu'on est. C'est après qu'on s'en donne des raisons. La foi conjugale, la foi des parents dans leurs enfants, la foi dans sa propre réalité, dans sa propre grandeur (différente de la confiance en soi), préparent l'accession à la foi car elles demandent autre chose qu'une décision seulement raisonnée. La foi intègre l'adhésion aux croyances mais dans une autre perspective. La foi se concrétise, s'incarne, dans l'adhésion aux croyances mais elle ne se fonde pas sur elles et peut être amenée à modifier ses croyances sans disparaître elle-même.

Le St Esprit

Pour moi, c'est l'esprit de Jésus. C'est en comprenant par le dedans ce que Jésus a vécu, l'esprit qui a inspiré sa vie, que nous pouvons entrer dans la compréhension de l'Esprit, sinon Jésus n'est pas le chemin, comme il l'a dit. Il nous faut essayer de découvrir l'originalité fondamentale, universelle de Jésus pour pouvoir pénétrer un peu dans les voies de Dieu, pour entrer dans l'Esprit de Dieu. C'est une erreur de croire qu'on est conduit par l'Esprit de Dieu quand on ne s'efforce pas continuellement d'entrer dans une intelligence plus avancée de l'esprit de Jésus. Le piétisme parle trop de l'Esprit-Saint et pas assez de celui que Jésus a été il y a vingt siècles.

La conversion

La conversion est surtout et d'abord l'œuvre de Dieu en l'homme mais elle ne peut se produire que si l'homme correspond fidèlement à cette action de Dieu en lui. Cette action est pour l'essentiel nécessairement modeste et discrète, comme tout ce qui est spirituel. C'est la sauvagerie ou la primitivité de l'homme qui l'amène à sortir des voies ordinaires et communes. Le charisme qu'on aime et qu'on recherche pour lui-même, même s'il se serait produit aux premiers temps de l'Église, est une voie dangereuse où l'illusion foisonne, d'autant plus qu'on est un cérébral ou un affectif. Actuellement, l'instruction, par son caractère uniquement abstrait et le détachement précoce de la famille, cultivent ces atrophies de l'esprit et du cœur.

La manière d'être utile à l'Église

Pour être utile à l'Église et aux hommes, il faut être fidèle à ce qu'on doit être, c'est-à-dire prendre conscience de l'exigence intérieure qui coïncide avec ce qui donne le sens de sa vie, et non seulement un sens à sa vie. Être soi-même implique pour chacun un cheminement propre et des décisions différentes parce que cette exigence intérieure est éminemment personnelle. C'est en restant fidèle à soi-même qu'on est le plus apte à recevoir de Dieu ce qui convient pour que le témoignage soit authentique et porte écho en autrui.

La mission

La mission, au sens où je l'entends, est de l'ordre de la création. Elle est le fruit d'une exigence et d'un appel intérieurs dont chacun prend progressivement conscience dans la mesure de son approfondissement humain et auxquels il correspond à proportion de sa possibilité d'être totalement lui-même. La mission n'a pas d'abord pour but d'être utile. Ce n'est pas l'utilité qui la fait naître, même si parfois elle est l'occasion qui la suscite indirectement. Elle apporte à l'homme qui la découvre ce dont il a besoin pour devenir lui-même. En effet, pour réaliser tout ce qu'il peut être, l'homme doit devenir créateur et il ne peut l'être que dans la ligne de ce qu'il est.

Pour accéder à ce haut niveau d'activité, qui est aussi un état élevé de vie, il a besoin de la présence d'autres créateurs qui l'aident par ce qu'ils sont et par l'intelligence qu'il attend d'eux, quand cela lui est donné, à se hisser à cette extrémité de lui-même.

L'autre sens du mot «mission» (envoyé par Dieu) coïncide, dans mes perspectives, avec le premier car plus je prends conscience de ce que je suis, plus je me mets en présence de Dieu. Plus je prends conscience de l'exigence fondamentale qui fait partie intégrante de ce que je suis, plus je prends conscience de la volonté de Dieu sur moi. Plus je suis devant moi-même, plus je suis devant Dieu. Plus je m'entends à ce niveau-là, plus j'entends Dieu. Plus je parle à ce niveau, plus je parle le langage de Dieu. Les deux aspects de la mission ne sont pas contradictoires mais indissolublement liés. En réalisant avec fidélité et en profondeur sa propre mission, le chrétien participe réellement et de façon irremplaçable à la mission de l'Église et à l'action de Dieu dans le monde.

Le spirituel et le politique

Le rôle de l'Église n'est pas de faire de la politique mais d'aider les hommes à être capables de découvrir et de réaliser leur mission qui, directement ou non, de loin ou de près, touche à la politique. C'est aux chrétiens de faire de la politique dans la mesure où leur mission les y porte. C'est la seule politique qui soit bonne, c'est la seule manière d'avoir une action dans ce domaine vraiment efficace où les progrès ne soient pas compensés par des reculs.

Le pouvoir créateur de l'homme

Expliquer l'homme par Dieu, comme cela s'est fait jusqu'à présent, c'est expliquer le moins obscur par le plus obscur. Je préfère la voie inverse, partir de ce que je sais, de ce qui est existentiel pour moi afin d'essayer d'atteindre ce qui n'est plus existentiel, ce qui n'est plus rationnel. C'est en découvrant la grandeur de l'homme, sa transcendance, que l'on approche quelque peu de la transcendance de Dieu, sans l'aborder par quelque anthropomorphisme d'origine subjectif ou sociologique.

Quand Jésus dit que Dieu est Père, c'est parce que rien n'est plus grand, chez l'homme, que le sentiment de paternité. St Jean dit que Dieu est amour parce qu'il n'y a rien de plus grand en l'homme que l'amour. Nous disons que Dieu est créateur parce que créer est l'activité maîtresse de l'homme sans laquelle il n'est pas encore tout à fait en voie de devenir ce qu'il peut être. L'amour, la paternité relèvent de l'activité créatrice de l'homme.

L'unité

L'unité de l'Église ne peut pas reposer sur l'uniformité car l'universalité dont elle se réclame l'interdit. La seule unité possible est l'unité spirituelle, l'unité de la foi dans la diversité des croyances qui doivent être au service des hommes et se plier à leurs besoins, à leurs possibilités, et non les chaperonner et les dispenser d'être affrontés à l'impuissance et à l'ignorance radicales devant le mystère qu'ils sont à eux-mêmes, ignorance et impuissance qui conduisent à la foi. C'est la grandeur des hommes d'être chacun en soi singulier et unique et cependant de pouvoir atteindre entre eux l'unité à travers leur diversité grâce à la fidélité à la volonté de Dieu sur eux.

La relation avec les autres

On ne peut être présent aux autres que quand on est présent à soi. La qualité de ma relation avec les autres dépend essentiellement de ce que je suis moi-même. Au contact de l'autre, si ma rencontre avec lui est réelle, je crée ma relation avec lui au niveau où il me le permet et me le demande, peut-être sans le savoir. Mais alors ce qu'il attend de moi, souvent sans le dire et sans en prendre conscience, n'est pas étranger à ce que je peux lui apporter par ce que je suis. Ce que je suis conduit ainsi à donner est provoqué par ce que l'autre est en mesure de recevoir. Je reçois ce que j'ai à lui donner par le truchement de ce qu'il attend dans la profondeur de ce qu'il est. Je peux aider autrui à porter convenablement les questions fondamentales qu'il se pose à lui-même par la prise de conscience de sa condition d'homme si je suis capable de le faire d'abord pour moi-même.

La reconnaissance du caractère historique du fondement de la foi en Jésus ne dispense pas le chrétien du cheminement qui fera de lui un disciple.

La foi des disciples de tous les temps se fonde historiquement sur ce qui s'est passé pendant quelques mois du temps de Jésus. L'évolution et le témoignage des Juifs qui ont suivi leur Maître jusqu'à la fin prennent une autorité singulière lorsqu'on mesure à leur véritable dimension les difficultés extrêmes que ceux-ci ont eu à vaincre. Même si cette évolution et ce témoignage ont été influencés, la première par les manières de sentir et de penser du milieu, le second par l'idéologie religieuse que les Apôtres ont peu à peu édifiée, ils sont capitaux. On ne peut pas en exagérer la qualité humaine, ni en surestimer la portée spirituelle. Cette évolution et ce témoignage sont en relations directes avec les questions que soulève en tout temps et en tout lieu la condition de l'homme. Si on ne sous-estime pas le caractère unique de ces questions, l'importance qu'elles présentent pour la vie de chacun, on se doit de porter le plus grand intérêt, la plus grande attention à cette évolution et à ce témoignage.

I - L'accès à la foi des premiers disciples

1) La foi initiale est essentielle

La solidité et l'intensité de la foi des premiers disciples sont à la mesure des exigences sans limite que Jésus leur a manifestées et auxquelles ils se sont soumis en restant avec lui, malgré un climat social devenu peu à peu passionnément hostile, tant au nom des traditions religieuses des uns que des revendications politiques des autres. Ces exigences sur lesquelles les Évangiles insistent sans nuances, et même avec brutalité, montrent le caractère radical de l'engagement personnel des disciples envers Jésus et la totalité des profondeurs humaines qui étaient ainsi concernées. Dans le même sens, à la mort de Jésus, le désespoir et le désarroi de ces hommes rendent manifeste la place unique et définitive que leur Maître tenait dans leur vie, le caractère absolu du mouvement qui les portait vers lui. Cette foi initiale, dont la fécondité est encore confirmée par la qualité des fruits exceptionnels qu'elle a portés ultérieurement, assure une valeur certaine au fondement historique de la foi du chrétien, malgré le petit nombre de documents qui se rapportent à ce temps et la complexité de leur élaboration et de leur transmission; fondement duquel d'ailleurs la foi ne découle pas nécessairement parce qu'elle est tout autre que l'affirmation d'une connaissance; fondement aussi dont on est spontanément porté, par esprit de critique, à mettre en doute la réalité, quand on n'est pas dans les dispositions intimes qui permettraient la foi.

2) Cette foi transcende l'adhésion aux croyances...

Cette foi, dans son mouvement naissant, enracinée secrètement chez les Apôtres plus encore que vécue explicitement par eux, transcende l'adhésion aux croyances que, sous l'effet des charismes de la Résurrection et de la Pentecôte, ils élaborèrent pour justifier à leurs propres yeux ce que leur Maître était devenu pour eux et pour le faire partager à autrui. Tandis que cette foi, fruit de la rencontre intime, pendant quelques mois, des premiers disciples avec Jésus, est universelle car, dans les conditions où elle est née, elle a mis en œuvre leur humanité totale, au contraire ces croyances, bien adaptées à ce que ceux-ci vivaient en profondeur, appartiennent à un temps et un lieu. Elles sont nécessairement très marquées par la mentalité, les traditions et les courants de pensée de l'époque. Elles en ont reçu leurs expressions, la cohésion qui les étayait les unes les autres, la signification et la portée que chacun pouvait alors leur donner. Si on ne les sacralise pas indûment par esprit de système ou par besoin de sécurité et de certitude, on voit avec évidence leur relativité. Il faut d'ailleurs le reconnaître. Ce mouvement de foi se formula en croyances de façon si satisfaisante aux yeux des Apôtres qu'ils ne purent pas alors ne pas le confondre avec l'adhésion à celles-ci. Aucun d'eux ne soupçonna que cette adhésion ne coïncidait pas en droit avec le mouvement de foi qui les portait vers Jésus, qu'elle n'en était qu'une conséquence convenable dans les conditions où ils se trouvaient. Aussi ne faut-il pas s'étonner que dans les siècles qui suivirent, les chrétiens, à la suite des premiers disciples, s'attachèrent à ces croyances sans hésitation, et d'ailleurs la plupart sans difficulté; le plus grand nombre se bornèrent à y adhérer sans plus, avec leurs sentiments religieux spontanés. Ils jugeaient, d'ailleurs à tort, que cela suffisait pour vivre pleinement la foi apostolique dont ces croyances étaient issues.

Quoi qu'on puisse en penser maintenant, de nos jours, à mesure que les sciences progressent et que la civilisation évolue, l'attachement à ces croyances devient toujours plus artificiel, malgré la volonté qu'on a d'y adhérer, malgré les efforts qu'on fait pour cela. Désormais et de façon inévitable, cet attachement n'est plus que la conséquence d'une résolution vertueuse due à des considérations

diverses de sagesse individuelle ou collective. Il n'est pas lié à la nécessité reconnue et épousée du mouvement de foi. En agissant ainsi, même par piété sincère, on se contrefait ou du moins on ne s'approfondit pas; on ne peut pas être suffisamment dans l'authenticité sans laquelle l'homme, restant à la surface de soi-même, se tient loin de Dieu. Aussi la conscience chrétienne reconnaît-elle de plus en plus que la fidélité ne consiste pas à conserver la lettre des croyances ni la mentalité que celles-ci reflètent. Tout au contraire, elle exige impérieusement la recherche et la découverte de la foi, la foi même des premiers disciples, au temps où ils vivaient auprès de leur Maître.

3) *La reconnaissance des «signes» ne dispense pas du cheminement intérieur...*

Ainsi la reconnaissance du fondement historique de la foi en Jésus ne dispense en aucune manière d'un cheminement semblable à celui de ces Juifs. Sans ce cheminement, nécessairement personnel, qui conduit à une véritable conversion, les chrétiens, même les chrétiens de souche qui n'ont cessé de pratiquer avec piété, sont condamnés à ne connaître qu'une adhésion cérébrale et affective, souvent seulement disciplinaire. Cette adhésion à des croyances, d'une convenance et d'une efficacité fort relatives du reste, hormis les réussites exceptionnelles dues à des ressources personnelles singulières, donne à ces chrétiens le change sur la réalité de leur foi; elle les confirme et ainsi les confine dans une religion doctrinale, piétiste ou seulement sociologique qui relève d'une ferveur plus atavique et tribale que proprement chrétienne.

Au cours de leur prédication et pour confirmer leurs dires extraordinaires sur la résurrection de Jésus, les Apôtres ont surtout insisté sur les signes, devenus dès lors pour eux visiblement divins, que manifestaient déjà la vie et la mort de leur Maître : les miracles, la réalisation effective de certaines prophéties messianiques. Ces signes, selon eux, devaient normalement en ces temps convaincre tous les Juifs justes et loyaux et les amener à croire en Jésus, c'est-à-dire à la croyance sur Jésus qu'ils leur prêchaient. Le long des siècles, l'apologétique a suivi la même voie, en appelant aux mêmes signes. Elle a eu les mêmes possibilités tant qu'un certain esprit critique répandu par l'instruction et ses succédanés n'eut pas transformé profondément les manières spontanées de sentir et de penser. A cause du développement de la science et de l'évolution de la société, cette voie semble condamnée à être désormais de moins en moins efficace, au point de ne plus pouvoir faire accéder à une religion même seulement sociologique. En vérité, depuis toujours, mais cela est particulièrement évident maintenant que la chrétienté est à l'agonie et que son établissement en pleine décomposition ne peut plus donner le change, l'accès à la foi en Jésus demande à chacun un véritable cheminement. Ce cheminement prendra nécessairement appui sur l'approfondissement personnel, bien plus que sur la simple reconnaissance de signes qui, par leur objectivité incontestable, devraient nécessairement convaincre tout être suffisamment attentif et droit, quelle que soit sa maturité.

4) *La foi des apôtres est fondée sur la prise de conscience de ce qu'ils ont vécu près de Jésus...*

Les premiers disciples, pendant les quelques mois vécus avec Jésus, prirent conscience progressivement d'une exigence fondamentale, d'où émane le mouvement de foi qui les porta vers Jésus, comme vers nul autre. C'est seulement plus tard, après la mort de Jésus et tout ce qui la suivit, que ce mouvement de foi les conduisit à l'affirmation qu'ils posèrent à son sujet, ne pouvant alors user, pour la formuler, que des connaissances du temps et des croyances de leur peuple. Quand, répondant à la profession de foi de Pierre, Jésus lui dit que son assurance ne lui est pas venue de la chair et du sang mais d'une révélation du Père qui, lui, est dans les cieux, il ne le félicite pas seulement d'avoir retenu et bien compris ce qu'il lui aurait expliqué en clair auparavant. Il ne fait pas allusion à quelques paroles célestes, comme celles qu'une tradition rapporte à propos du baptême de Jésus... Pour rendre vraisemblable cette profession et l'expliquer, il n'est pas nécessaire de placer avant elle des épisodes absolument privilégiés comme la Transfiguration. Au contraire, on peut penser que ces épisodes se sont passés après la profession de foi, qu'ils ont été préparés indirectement - non provoqués - par la foi des disciples, comme les charismes de la Résurrection et de la Pentecôte. Penser cela n'est point nier pour autant la nécessité pratique de ces événements extraordinaires - dont il est difficile de préciser la nature - nécessité imposée par les extrêmes difficultés du cheminement des apôtres dans la fidélité à eux-mêmes et à Dieu.

Non, la foi que les premiers disciples ont eue en Jésus est due à l'ascendant extraordinaire que leur Maître avait sur eux par ce qu'il était devant eux, plus encore que par ce qu'il faisait ou disait, par le sens qu'il avait de sa mission dont il leur parlait sans aucune réserve, avec une conviction sans faille, une autorité inégalée; par la vie intense, exceptionnelle d'union à Dieu qu'ils pressentaient en lui à certaines heures et quand ils le voyaient partir seul sur la montagne. A être quotidiennement avec lui, sans doute de multiples indices sur ce que Jésus vivait, sur ce qu'il était, s'offraient à eux, sans même qu'ils s'affairent spécialement à les découvrir pour les recueillir. Ces indices, on peut le penser, étaient faits d'impressions indéfinissables, de remarques latentes au sujet des comportements de Jésus et de ses paroles. Ces indices s'aidèrent les uns les autres à se préciser, se soutenant les uns et les autres, se

confirmant les uns par les autres, s'imposant par leur ensemble. Souvent sans doute ils surgissaient dans la conscience des familiers de Jésus longtemps après les événements qui étaient à leur origine; origine plutôt que cause, tellement ceux qui les recueillaient participaient par ce qu'ils étaient à leur avènement et à leur portée en eux. Après avoir fait secrètement leur chemin en chacun, ils revenaient à la mémoire, chargés d'un sens nouveau qui étonnait, scandalisait peut-être, et qui toujours soulevait question, sollicitait réponse ou du moins attention et accueil. Ils aidaient à comprendre de Jésus ce dont chacun pouvait avoir alors l'intelligence. N'est-ce pas ainsi que, sans en avoir une conscience claire, ces Juifs passèrent de l'étonnement à l'admiration, puis à la vénération, pour enfin atteindre à l'adoration ?

5) *.... et sur la prise de conscience de ce qu'a fait Jésus, au delà de ses paroles et de ses gestes.*

La profession de foi de Pierre, comme l'affirmation que Jésus a les paroles de la vie éternelle, comme tant d'autres expressions spontanées dont sont parsemés les récits évangéliques, révèlent bien ce que les disciples éprouvaient en face de Jésus, à force de vivre dans son intimité. Ils sont significatifs de leur foi en lui qui était aussi espérance et amour. Ces expressions n'avaient pas alors dans leur esprit un contenu précis comme les croyances que les apôtres ont proposées plus tard dans leur prédication, et que les théologiens ont systématisées dans les siècles suivants. C'est par ce que les disciples vivaient près de Jésus, par ce que Jésus était devant eux et qu'ils ressentaient obscurément, non par ce qu'ils pensaient et avaient élaboré au sujet de leur Maître, qu'ils ont été acculés à ces propos, tout spontanés parfois. Sans doute ont-ils échangé souvent entre eux leurs impressions sur Jésus, mais sans aller au-delà. Il est peu vraisemblable qu'ils se soient demandé ce qu'était Jésus en vérité, avant qu'il ne leur pose la question et qu'il ait suscité en eux cette initiative ((Sans doute Jésus posa cette question à ses disciples comme pour avoir une confirmation de sa propre mission, dont d'ailleurs il ne pouvait pas douter: L'aurait-il fait s'il n'avait pas déjà su leur réponse ? C'était aussi peut-être pour leur faire prendre mieux conscience de ce qu'ils pensaient de lui?).

C'est seulement plus tard qu'ils s'attacheront ensemble à préciser leurs pensées à son sujet, mais alors en butte à quelles difficultés, à travers quels tâtonnements dont les Écritures portent involontairement les traces en filigrane. Appelé sourdement par le mouvement de foi, préparé et dans une certaine mesure préorienté par les matériaux dont ces hommes disposaient, ce qu'ils affirmeront sera seulement la conséquence de leur foi. L'évidence de cette affirmation, même si ultérieurement elle s'est imposée à eux avec une force telle que le doute était impossible, n'a pas été à l'origine de leur foi, elle en a été la conséquence. Pour se faire jour, cette évidence a dû tirer de leur mouvement de foi une singulière puissance car, à cette époque, toute autorité revêtue de quelque caractère divin, loin de proposer ces croyances ou même seulement de les juger possibles, les niait comme blasphématoires. Bien que cette évidence fût combattue par tout ce qui se pensait en Israël, elle s'est imposée à des Juifs du commun qui jusqu'alors n'avaient été que le simple écho de leur peuple.

II - L'accès à la foi des disciples de tous les temps

1) *La découverte de l'exigence d'où émane le mouvement de foi...*

Le chrétien, aujourd'hui, malgré les vingt siècles qui le séparent des heures exceptionnelles que vécurent quelques Juifs avec Jésus, peut aussi devenir disciple comme eux qui ont adhéré à lui jusqu'à la fin. C'est même une condition nécessaire pour que, dans les temps qui viennent, l'homme reste chrétien. Cette véritable conversion n'est possible que s'il s'est approfondi suffisamment et qu'il porte sans les éluder toutes les questions fondamentales, par leur nature sans réponse, que sa condition humaine lui pose, en particulier aux heures cruciales de la vie et dans les situations limites qu'il rencontre. Le pourrait-il s'il n'est pas ordinairement présent à lui-même, s'il se laisse distraire par ce qui lui arrive quotidiennement, s'il n'a pas progressé assez dans la conscience de soi pour ne plus se sentir écrasé par les dimensions du réel dont en apparence il n'est qu'un infime et éphémère élément ? Étant alors véritablement, avec tout son être, en attente et recherche, il est en mesure de découvrir l'exigence intime d'où pourra émaner le mouvement de foi qui le portera à croire en Jésus comme les disciples des premiers temps.

2) *... demande au chrétien d'entrer dans la compréhension de ce qui s'est passé dans l'existence des premiers disciples*

Pour naître, cette exigence demande qu'on entre dans l'intelligence de ce qui s'est passé en ces hommes qui ont suivi Jésus, de ce que lui il a vécu, de ce dont il était possédé et pour mieux dire constitué; qu'on se rende réels et actuels ces faits, qu'on entre dans la compréhension en profondeur de leur originalité, qu'on soit interpellé de façon directe par eux. Tout homme, lorsqu'il est devenu adulte, autant que sa recherche et sa dimension humaines le lui permettent, peut atteindre à cette intelligence à longueur de vie, grâce à une lecture réfléchie des Écritures, sous la protection vigilante

d'une critique lucide et sans a priori des textes, grâce aussi à la connaissance de leur élaboration si profondément marquée par les influences et les préoccupations de l'époque, Écritures recrées par l'activité personnelle, à ses risques et périls. suivant les intuitions et les cadences de la vie spirituelle.

Mais alors, il ne suffit pas de considérer l'Évangile comme un livre de sagesse sur lequel on médite avec piété pour y trouver une règle de vie adaptée à ses possibilités et à son temps, ou plus souvent pour se confirmer cette règle et se fortifier dans son observance. Il ne s'agit plus seulement de comprendre le sens de ce qui est écrit, et dans une certaine mesure de se l'approprier, mais il faut s'efforcer d'entrevoir à travers un texte, qui d'ailleurs n'a pas été rédigé directement pour ce but, ce que Jésus et ses disciples ont vécu, ensemble et séparément; de découvrir comment ils ont entrevu pendant ces heures exceptionnelles, à travers ce qu'ils étaient, sans même savoir se le dire mais non sans en avoir une obscure conscience, ce qui est universel et par suite essentiel pour tout homme. Telles actions et telles paroles qui viennent de Jésus, ou que ceux qui l'aimaient et qui l'ont bien compris lui ont attribuées grâce à l'activité intelligente et créatrice du souvenir, à certaines heures font atteindre Jésus en profondeur, parce qu'elles sont alors particulièrement accordées à ce qu'on est ou à ce qu'on est en voie de devenir. De même que les réactions immédiates de ses disciples, elles ouvrent sur son mystère.

3) Les indices relatés dans les évangiles introduisent dans l'intelligence de la personne de Jésus

Sans doute, dans cette lecture, les indices qui orientent la recherche et les démarches, qui préparent l'interpellation et déposent en l'homme le germe de la nécessité d'où partira le mouvement de foi, seront tout autres que les signes classiques dont font état les livres d'apologétique. Ces expositions méthodiques de la doctrine visent à favoriser la foi, peut-être même à la faire naître, mais elles sont muettes sur les indices qui ont conduit personnellement leurs auteurs à croire. Elles s'efforcent de résoudre les difficultés de leurs lecteurs, non celles de leurs auteurs... n'en ont-ils donc jamais eues aucune ? ou les ont-ils désormais résolues pour toujours ? et sans doute est-ce la raison cachée de la stérilité et de l'abondance de ces œuvres.

Ces indices ne coïncident pas non plus ordinairement avec les signes auxquels ont eu recours les apôtres dans leurs argumentations à l'adresse de la communauté chrétienne naissante, et que relatent explicitement les Actes, indirectement les Évangiles. Souvent ils proviennent de détails épars, infimes parfois, que rapportent, involontairement peut-être, les rédacteurs et que l'exégèse et la théologie, dans la sérénité de leurs disciplines, mettent au simple niveau des nécessités de la narration, tant ils sont pauvres d'intellectualité. Ces détails, à certaines heures, parfois de façon impromptue, atteignent puissamment le lecteur, non pas tant parce qu'il s'est alors appliqué avec une plus grande attention au texte, mais parce que préparé, de longue date peut-être, par sa propre vie à cette intelligence, il a été saisi là où Dieu frappe pour qu'on lui ouvre. Ces indices, mêmes s'ils coïncident avec ceux qui furent recueillis par les disciples vivant près de Jésus, même s'ils partent des signes que les apôtres ont évoqués dans leur prédication, peuvent conduire le croyant, grâce non seulement à une connaissance plus exacte de l'homme et du monde mais aussi à une pensée plus rigoureuse et plus fine, à des interprétations tout autres que celles qui leur avaient été données au début. Ils peuvent le faire entrer d'une façon renouvelée dans l'intelligence de Jésus et, par un autre biais que ses pères dans la foi, lui en découvrir ainsi la transcendance. Ils l'amènent alors à exprimer cette transcendance autrement que ceux-ci, par des formules mieux adaptées à ces manières de sentir et de penser, pour lui plus inspirantes, plus évocatrices. C'est de cette façon que la Tradition, se servant des traditions enseignées mais sans s'y asservir, se perpétue d'âge en âge et, par une auto-crédation continuelle à travers des expressions et des images sans cesse renouvelées et nouvelles, reste fidèle à l'Universel dont elle doit témoigner.

Les miracles et les prophéties messianiques ne sont plus une raison de poids qui aide à franchir le pas décisif... Il en est ainsi des miracles évangéliques qui, jusqu'à nos jours, ont été considérés dans l'apologétique chrétienne comme des interventions directes de Dieu et affirmés pour cette raison signes de crédibilité de grande valeur sinon de nécessaire efficacité. Ces faits extraordinaires, dont il est sans doute vain dans l'ensemble de nier la réalité, posent à l'esprit moderne des questions sur leur véritable nature, plus qu'ils ne l'aident à faire le pas de la foi. Il en est de même de l'exactitude de certaines prophéties messianiques fort peu convaincantes de nos jours, surtout si l'on soupçonne que le désir excessif de persuader est à l'origine des textes qui les mettent en relief. Cependant pour un homme du *xxe* siècle quelque peu ouvert à la vie spirituelle, miracles évangéliques et prophéties messianiques peuvent être de précieux indices sur ce que Jésus ressentait, mais aussi sur ce qu'il était, et suggèrent pourquoi son avènement a bouleversé le monde.

Quelle extraordinaire confirmation de sa vie et de sa mission - dont il n'avait pas d'ailleurs essentiellement besoin - Jésus n'a-t-il pas ressenti en se voyant si prodigieusement maître de guérir lorsque cette puissance, qui prenait possession de lui, montait en lui. Mais aussi quelles tentations

auxquelles fait une allusion transparente le récit des quarante jours dans le désert, ce raccourci des confidences qu'il fit sans doute certains jours à ses intimes. Quelle pureté, quelle fidélité extrêmes ! Connaître une telle puissance sans en abuser, sans en user autrement que pour réaliser ce pour quoi Il se sentait être; savoir y renoncer et s'y refuser quand l'exercice d'un tel pouvoir s'avérait contraire ou seulement étranger au but cherché; s'offrir et être soumis à l'échec et à la mort, lorsque le temps arriva où cet échec et cette mort convenaient mieux que tout prodige à sa mission et apparaissaient ainsi exigés par elle. Autant d'indices qui parlent à l'homme moderne quand il réfléchit par contraste à l'impureté et à la duplicité foncières des puissants de ce monde, «ces faiseurs de l'histoire» qui pensent que la fin justifie les moyens et que se salir les mains est nécessaire pour faire avancer utilement le monde sur les voies de la justice. Si les prophètes de l'Ancien Testament ont toujours été considérés comme des réformateurs de leurs temps, peut-être furent-ils surtout écoutés parce qu'ils prédisaient l'avenir au nom de Dieu, mais, en réalité, leur but n'était pas de faire connaître d'avance l'avenir. Est-ce vraiment utile si on ne peut rien changer ? Est-ce même seulement possible ? Plus que le bon sens le suggère ? Les prophètes ne sont pas des historiens des événements de demain mais ils font effort pour que demain soit meilleur qu'aujourd'hui. Leurs prédictions étaient leurs prédications sans prétendre à un autre usage. C'était leur raison d'être. Finalement, au long des siècles, les prophètes, quelles que soient leurs prophéties, sont les témoins de l'Espérance humaine, elle-même véritable appel de Dieu. Cette Espérance fondamentale, ils l'expriment en l'opposant aux craintes viscérales des hommes de leur temps et en s'appuyant sur les espoirs dont ceux-ci s'encouragent et vivent «ces menaces et ces promesses de Dieu». Jésus a été pour ses disciples l'incarnation de cette Espérance universelle qui, depuis des siècles, travaillait en Israël, même si longtemps ces juifs ont cru seulement qu'il correspondrait à leurs espoirs et les dégagerait de leurs craintes. Jésus a été pour eux une véritable réponse de Dieu, bien avant qu'ils ne reconnaissent leur Maître dans sa transcendance. La longue attente messianique d'Israël, considérée globalement et non dans les détails précis de ses expressions, peut être pour l'homme moderne, s'il sait le reconnaître à partir de sa propre intériorité, une émergence et une explicitation particulières de l'attente secrète de tous les peuples et de tous les temps, de l'espérance fondamentale à tous les vivants.

Jésus est le fruit de la prière des hommes, des hommes du passé mais aussi de ceux de l'avenir. Il est l'exaucement de la seule prière qui les exprime totalement et qu'ils peuvent faire quand ils sont eux-mêmes au-delà du faire et du paraître, hors des désirs et des projets, des soucis et des angoisses. Il est l'accomplissement espéré aveuglément mais réellement par tout homme, fils de l'homme engendré des hommes par la motion de Dieu à longueur du temps créé, fils de Dieu. Fils de Dieu et fils de l'homme inséparablement.

4) La remise des péchés par Jésus est l'indice qu'il y avait en lui une connaissance directe de l'homme tel qu'il est en lui-même...

L'affirmation faite de nombreuses fois par Jésus à son interlocuteur que ses péchés lui étaient remis, après avoir probablement au début déconcerté les disciples jusqu'à les scandaliser, tant ce comportement semblait manifester une prétention exorbitante, fut ultérieurement pour eux, et pour de nombreuses générations chrétiennes, le signe qu'utilisait à dessein Jésus pour affirmer indirectement mais clairement son autorité toute-puissante et ainsi sa divinité. Elle a une toute autre portée pour le chrétien d'aujourd'hui qui ne peut pas penser que Dieu pardonne les péchés comme s'Il les effaçait par une décision de pure forme, radicalement indépendante de l'état intime actuel de celui qui les a commis. N'est-ce pas cependant pour un tel chrétien l'indice qu'en Jésus il y avait une connaissance directe de l'homme tel qu'il est en lui-même ? «Il savait ce qui est dans l'homme.» Il le saisissait dans les profondeurs, là où n'ont pas accès les puissants déterminismes, dus à l'hérédité et au milieu, qui pèsent sur l'individu au cours de son développement. N'est-ce pas pour le chrétien l'indice que Jésus, par ce qu'il était, s'élevant au-dessus de tous les jugements imposés communément par l'atavisme et la société, voyait dans chaque homme une grandeur ontologique en puissance qui, tout en procédant du faire et du dire, transcende les actes et les paroles. En effet les actes et les paroles dépendent extrêmement des conditions contingentes où chacun se trouve. Malgré les apparences, malgré ce qu'on en décide communément et superficiellement, ils peuvent être étrangers à toute désobéissance comme à toute révolte véritables tant l'homme gît souvent, comme dans une innocence infantile, dans l'ignorance et l'inconsistance que limite seulement l'autorité intime, silencieuse, encore faible de sa conscience naissante et de sa foi. Ainsi, de même que les prophètes, par fidélité aux exigences fondamentales que comporte l'humain, ont refusé la possibilité d'un sacré humainement immoral, Jésus, par son intimité avec Dieu et grâce à son intelligence de Dieu qui en était le fruit, a désacralisé le sentiment de culpabilité, et hormis le péché contre l'esprit, il a réduit les infractions à la loi à n'être que des fautes dont il ne faut pas être l'esclave et ainsi la victime, mais dont on doit devenir le bénéficiaire dans la liberté. Cette délivrance et cet enrichissement sont les conditions premières de l'avènement

proprement dit de l'humain qui apparentent l'homme à Dieu. Cet accomplissement ne tolère aucune aliénation de l'homme. Il est lié à la responsabilité du choix, qui a besoin, pour s'exercer, de lumière et de force. Il lui faut en effet la lumière que seule procure la connaissance des nécessités fondamentales de la vie, de ses exigences inéluctables, de ses frontières infranchissables, d'où la loi tire sa raison d'être; connaissance secondée et confirmée par l'expérience non sans que les transgressions de la loi n'y aident indirectement et peut-être nécessairement... Il lui faut aussi la force que seule peut engendrer, et bien plus que la parole et l'exemple, la présence rayonnante, inspirante et appelante de celui qui déjà s'est atteint dans la liberté. Cet accomplissement entrevu à travers les comportements de Jésus n'est-il pas l'indice qui conduit à voir en lui «le premier né des hommes» et celui dont chacun doit recevoir pour devenir tout à fait homme ? Il donne une première dimension au «salut» que le chrétien pressent en Jésus.

5) Les «amen» de Jésus sont un indice privilégié de l'intime union avec Celui qu'il appelle son Père et dont il se dit l'envoyé...

Les «amen» de Jésus, inséparables d'ailleurs du ton avec lequel ils ont été dits, du public devant lequel ils ont été prononcés, furent sans nul doute pour la communauté chrétienne des premiers temps, comme pour celles des siècles suivants, le signe de l'autorité souveraine du Christ. Sur le moment même, ils durent poser question aux disciples par leur audace, par l'indépendance que Jésus ainsi manifestait vis-à-vis de la loi, («Et moi je vous dis que...») comme par l'assurance qui, sur les lèvres de tout autre, aurait paru insensée et qui d'ailleurs a dû le paraître aux auditeurs de passage, vite rebutés par de telles prétentions («Mes paroles ne passeront pas»). La fermeté et l'assurance sans limite de ces affirmations aussi catégoriques que contestataires contrastaient radicalement avec le comportement passé des prophètes. Sur le moment, elles sont devenues pour les disciples les indices de l'extrême familiarité de Jésus avec Celui qu'il appelle son Père et dont il se dit l'envoyé, le signe de sa presque égalité avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. N'ont-elles pas préparé le charisme que connurent trois d'entre eux sur la montagne de la Transfiguration; charisme qui, de son côté, a confirmé la portée qu'ils donnaient à ces indices ?

6) L'affirmation de la transcendance de Jésus est plus solidement fondée sur l'histoire humaine de Jésus que sur les charismes qui suivirent sa mort

Aujourd'hui, pour le croyant, cette fermeté et cette assurance sont le signe de la certitude absolue que Jésus avait de sa mission; certitude qui allait au-delà de tout ce dont jadis les hommes visités par Dieu avaient été portés à prendre conscience, de tout ce qu'ils avaient osé se dire à eux-mêmes et affirmer à autrui. N'est-ce pas aussi l'indice de l'importance décisive que le message de Jésus avait à ses yeux pour l'avenir, de sa conviction que rien ne pourrait le contrecarrer, malgré tous les contresens et toutes les oppositions qui s'accumuleraient dans les siècles et qui déjà faisaient le désert autour de lui et préparaient sa mort ?

L'originalité fondamentale de Jésus dont, malgré les précautions prises, rien n'a pu dissimuler, même à court terme, le caractère novateur et provocant, le fit considérer par les conservateurs religieux de son temps comme un dangereux révolutionnaire qui remet tout en question et risque de tout renverser, et par les partisans patriotes comme un homme chimérique acceptant lâchement le pouvoir établi et collaborant ainsi indirectement avec lui. A la suite des études bibliques menées avec une mentalité moderne, on est parfois tenté de ne faire de Jésus pendant sa vie que l'héritier génial de la tradition élaborée peu à peu par Israël, et non un être dont la grandeur mystérieuse se serait déjà manifestée dès avant la résurrection. Pourtant cette originalité de Jésus est un indice capital pour le croyant. Cela peut le conduire aujourd'hui à une affirmation de la transcendance de Jésus, plus solidement fondée sur l'histoire humaine de son Maître que sur les charismes qui suivirent sa mort, dont on ne peut rien dire de certain, à cause de leur singularité extrême, malgré leur caractère historique. Ne devrait-on pas d'ailleurs suspecter la nature de ces charismes, si les hommes qui en furent les sujets n'avaient pas été pour ainsi dire sélectionnés par la fidélité qu'ils témoignaient à leur Maître et préparés par la place que celle-ci avait prise dans leur vie, au point de faire naître en eux le mouvement de foi ? Mais ne faut-il pas aussi affirmer que seuls les hommes, qui, par leur cheminement personnel auront atteint la foi en Jésus, seront en mesure d'entrevoir ce que furent ces charismes, sans s'assujettir à toutes les relations qu'on en a faites pour les rendre concrets et indubitables, ni s'abandonner à toutes les imaginations qui spontanément les encadrent et les trahissent en les matérialisant ?

Premier fascicule

1947 Les Granges	Méditations manuscrites	1
1947 PU	Ne craignez pas petit troupeau	3
1951 Dialogue-Ouest	De l'université à la terre	5
1951 Le Monde	Hors des sentiers battus	12
1952 JU Lyon	Monsieur Portal	18
1953 lettre de ML à Louis Doucy		28
1953 Lumen Vitae	Vie chrétienne, vie d'union à Marie	29
1957 Cahiers Universitaires	Un témoignage sur la vie de foi	31
1958 Cahiers Universitaires	Le prochain	37
1959 “	“ Les trois ordres de la recherche	42
1963 PU	La foi, fondement de la pauvreté	49
1963 A. Ehrhard	L'Etre et l'avoir	53
1963 Haguenau	La foi en Jésus-Christ	55
1963 A. Ehrhard	Rencontre avec Jésus-Christ	62
1963 A. Ehrhard	Se souvenir de Jésus	70
1966 Teilhard de Chardin d'après ML		78
1970 Les Études	La passion de l'Église	82
1971 Les Avents	ML et son message essentiel	89
1971 Réponse à un article sur l'IPAC		94
1972 Chrétiens aujourd'hui	Pour l'avenir de l'Église	
	- les communautés spirituelles	96
	- quels chrétiens, prêtres, évêques	99
	- prière : que chaque jour je me souvienn	102
1972 Liège	Entrevoir l'avenir de l'Église	
	1- texte décrypté	
	- la crise de l'Église	104
	- la prochaine Église	104
	- conditions	106
	- rêve d'anticipation	110
	- texte publié	
	- l'église passe par une crise	112
	- quelle sera la prochaine église	114
	- mutation de l'église et conversion des chrétiens	118
1972 Lumen Vitae	Pour entrevoir l'Église de demain	
	- la crise actuelle	123
	- une église du témoignage	125
	- une église en rayonnement spirituel	127
	- l'évêque et son église	130
	- l'espérance de la foi	136
1972 Lumière et vie	Persévérance dans l'engagement	138
1972 Montpellier	Essai pour entrevoir l'Église de demain	148
1972 Vérité et vie	Comment j'entrevois l'Église de demain	155
1972 Foi et temps	Réflexions au sujet de l'article du Père Mallevez	163
1972 Bulletin de l'Union catholique des scientifiques français		173

Nous arrivons de tous les horizons, chacun d'entre nous avec une histoire particulière, nous sommes de tous les âges et aucun de nous ne se connaît véritablement. Nous ne nous connaissons pas les uns les autres. Bien plus que ça, quels que soient nos efforts pour véritablement nous connaître les uns les autres, nous restons toujours à la surface de nos vies. Nous n'avons qu'une seule ressource pour nous trouver vraiment, et pas simplement pour nous distraire les uns les autres en parlant, soit de soi, soit des événements, c'est essayer d'atteindre en chacun d'entre nous une profondeur suffisante où, malgré la diversité de nos histoires, la diversité de nos âges, de nos origines, nous pouvons nous retrouver vraiment parce qu'il y a en nous un centre d'unité. Si nous avons commencé par nous recueillir un peu, c'est parce que précisément ce centre d'où sortent les perles vraies, ce n'est pas un centre qui nous est accessible immédiatement. C'est tout un travail intérieur, mais il faut bien l'avouer, ce n'est pas un petit quart d'heure ou une petite demi-heure de recueillement coupé agréablement par de la musique ou une prière qui peut vraiment nous conduire jusqu'à ce centre où nous sommes «un» malgré nos diversités. Enfin la condition humaine veut que nous ne soyons jamais dans l'état où nous pouvons vraiment atteindre la réalité fondamentale de notre humanité et pendant quelques minutes je vais essayer de vous parler avec des paroles vraies. Pour cela, il faut que moi-même je sois très présent à moi-même mais ce n'est pas suffisant. Si je peux vous parler de façon vraie, c'est parce que vous m'arracherez les paroles qui conviennent. Il faut que je vous sente, que je vous sente présents, pour que d'une certaine façon, à travers ma propre présence, je puisse recevoir de vous l'inspiration qui me permettra de vous dire ce que vous attendez, du moins inconsciemment, et qui pourra pénétrer en vous à la profondeur qui correspondra à vos possibilités actuelles.

Il faut tout de même que je vous précise une chose de manière à ce que vous ne vous trompiez pas sur le sens de ce que je vais vous dire et la portée surtout de ce que je vais vous dire. Je ne suis qu'un laïc, chrétien depuis le commencement et ce sera ainsi jusqu'à la fin. Pas de formation, pas de diplôme sauf en mathématiques, ce qui ne me servira guère aujourd'hui. D'ailleurs j'ai tout oublié de ce que je savais et je ne sais pas ce qu'on enseigne maintenant. Donc pas de diplôme, pas de formation, ni théologique, ni philosophique, ni psychologique, ni sociologique et ainsi de suite. Ma seule possibilité est de vous dire ce que je vis, donc sans aucune autorité. Ma seule honnêteté avec vous, ce sera d'essayer de dire exactement ce que je vis. Cela demande de ma part une certaine lumière intérieure mais en revanche, par ma formation mathématique, je sais encore, malgré mon âge, ce que je dis; j'ai suffisamment de précision dans l'esprit pour le dire aussi clairement que possible et je prétends avec quelque orgueil à ce que les mots que j'emploie aient le même sens pendant tout mon discours. Donc vous voyez, ce que je vais vous apporter, c'est simplement un témoignage; ça n'a pas d'autre portée. Ce n'est ni la Vérité avec un grand V, ni des vérités avec un petit v, qu'on enseigne officiellement dans les Églises. C'est simplement ce que je vis, mais ce que je vis vraiment et que j'essaie de dire avec des paroles suffisamment fidèles pour que, si vous les écoutez à ce niveau et si je peux vraiment les arracher de moi-même à la profondeur suffisante, ces paroles puissent porter écho en vous à la profondeur correspondante.

La crise de l'Église

Comme vous le savez, l'Église (je vais parler en particulier de l'Église catholique puisque je suis catholique), l'Église traverse une crise très grave, probablement la plus grave de toute son histoire de vingt siècles. Elle est très grave parce qu'elle n'est pas simplement localisée dans quelque partie de l'Église comme c'était jadis. Jadis les crises que l'Église a connues étaient des crises qui provenaient en général, presque toujours, de l'Autorité, des grands; c'était le cerveau, c'était la tête qui était malade. La base l'était peu. La base l'était peu parce qu'elle était protégée par une bonne épaisseur de superstition. La superstition, dans une certaine mesure relative, aide la foi tout en la démarquant. De sorte que le peuple, notre peuple chrétien, était chrétien avec une bonne dose de superstition. Mais la tête était peu chrétienne parce qu'elle avait pactisé vigoureusement avec le monde. La crise actuelle est une crise qui est, non seulement de la tête quoique la tête ne soit pas irréprochable mais enfin on a vu pire, elle est une crise de la base parce que la vieille couche de superstitions qui nous protégeait du froid et du chaud commence à disparaître et ce qui reste ce n'est pas grand-chose.

Nous autres, dans une certaine mesure, nous sommes encore en chrétienté; nous avons par conséquent des évidences plus ou moins superstitieuses qui nous protègent contre les souffles du monde mais nous avons un besoin immense de reprendre les choses par la base, de découvrir ce qu'est véritablement la foi, la foi nue, pour que nous ne soyons pas déracinés à notre tour sous la pression des tempêtes qui règnent dans le monde. Nous avons besoin de nous convertir à la foi, nous autres qui croyons être convertis depuis le commencement. C'est nécessaire pour que nous sachions, que nous

découvrons ce qu'est l'Église, nous qui croyons le savoir; pour découvrir les devoirs qui sont les nôtres vis-à-vis de l'Église, nous qui croyons trop souvent qu'une soumission passive est le modèle du chrétien moyen, du bon laïc, du bon chrétien de chrétienté. Nous avons besoin de reprendre pied puisque, d'une manière ou d'une autre, les événements sont tels qu'ils tendent tous à nous déséquilibrer dans notre christianisme.

La question

Alors il faut retourner aux sources. La grande question, la seule question qui doit être, semble-t-il, au centre de toutes nos vies depuis que nous commençons à avoir une religion un peu personnelle et jusqu'à la fin : qu'est-ce donc qui s'est passé il y a vingt siècles, pendant quelques mois, entre cet homme qu'on appelle Jésus et ses quelques disciples qu'on appelle les apôtres pour que nous puissions encore en parler, mais qu'est-ce donc qui s'est passé à ce moment-là ?

Il y a cinquante ou cent ans, on croyait le savoir parfaitement. Tout était précisé, minuté, endoctriné. Nous savions tous ce qu'il fallait savoir à ce sujet. Un immense progrès nous est proposé et qui est l'origine de la crise que l'Église connaît, crise providentielle, s'il en est une, si nous sommes capables de la rendre providentielle par notre propre fidélité. Il faut que nous redécouvrons ce que nous croyions savoir de a à z, complètement et définitivement. Même si ce qu'on nous a dit est exact par certains côtés, nous avons beaucoup de restrictions à faire dans ce domaine, dans ce qu'on nous a enseigné. En tout cas ça bouge durement sur la base pour que nous le comprenions par le dedans, que nous ne soyons pas simplement des cérébraux qui avons des systèmes, des sentimentaux qui faisons des transferts sur les choses sacrées pour compenser le vide de nos vies. Il nous est nécessaire de réaliser, d'actualiser, de découvrir par nos propres chemins ce qui s'est passé il y a quelques vingt siècles pendant quelques mois entre Jésus et ses disciples.

C'est pourquoi la redécouverte de ce que Jésus a été est essentielle à notre époque, pour l'Église et pour nous. L'Église va vers une nouvelle naissance. Une nouvelle naissance est toujours préparée par quelque chose qui ressemble à une mort. L'Église va vers une certaine mort, comme le début de l'Église est né d'une certaine mort. A nous d'être suffisamment profonds, humainement et spirituellement, pour découvrir le sens de cette mort de l'Église qui approche et pour être capables d'aider à sa renaissance. L'Église de demain existera comme l'Église d'aujourd'hui mais elle sera très différente de l'Église d'aujourd'hui, comme l'Église d'aujourd'hui est très différente de l'Église du départ. C'est la foi qui nous permettra de la reconnaître mais, pour que cette foi existe, il ne suffira pas qu'elle se couvre du crédulités et de superstitions comme dans les siècles passés, il faudra qu'elle s'enracine dans la grandeur humaine suffisamment découverte pour être capable par sa profondeur de correspondre à l'appel de Dieu.

Ce que nous essayons de faire ensemble pendant ces quelques jours, ce n'est pas d'amorcer cette recherche parce que certains d'entre vous l'ont déjà entreprise, ce n'est pas de bouleverser ce que nous avons jusqu'à présent compris de manière à le dépasser, c'est de prendre conscience que toute notre vie chrétienne n'a de sens que dans cette recherche et ne pas se contenter de recevoir un enseignement avec l'humilité qui convient, humilité si vantée dans l'Église, car, sous cette apparente fidélité, il y a une réelle infidélité à ce que Dieu attend de nous.

Il faut retourner aux sources, aux écritures. Un des très gros progrès que nous avons fait depuis cent ans, c'est de regarder les écritures avec des yeux réels. Jadis -ce n'est pas le peine de remonter très loin- parole d'évangile, cela voulait dire qu'aucune question ne se pose à ce sujet. Depuis cinquante ans et plus, l'évangile a été scruté comme aucun livre sorti des mains de l'homme ne l'a été, scruté avec respect, avec passion, vingt siècles après. Quelle étrange chose! Nous nous rendons compte combien l'évangile est une œuvre à la fois merveilleuse, complexe, humaine avec tout ce que le mot «humain» implique de grandeur et de servitude.

Quand j'étais à l'École Normale, en 1920, moi qui avais suivi le catéchisme de persévérance avec une régularité d'horloge depuis l'âge de ma première communion jusqu'à mon entrée à l'École Normale à 19 ans, je savais qu'il y avait un évangile mais non qu'il y avait quatre évangiles, cela dépassait mes connaissances. Dans le groupe de l'École Normale, grâce à Monsieur Portal qui savait les choisir, nous avons rencontré des conférenciers reconnus pour nous ouvrir sur ces questions et j'ai ainsi découvert qu'il y avait trois évangiles dits synoptiques, un mot qui nous a paru le comble de la science, vraiment quelque chose de très sérieux. Voilà où nous en étions, nous autres, jeunes gens cultivés, grâce à la formation chrétienne que nous avons reçue avec fidélité. Aucun de nos jeunes ne peut le concevoir maintenant. Il y a cinquante ans, on ne se posait pas encore ces questions. Si beaucoup d'exégètes avaient travaillé passionnément les Écritures, ce n'était pas dans les rangs catholiques, c'était surtout dans les rangs protestants, dans les rangs agnostiques. Il n'y a pas encore si longtemps, dans l'Église, on négligeait la recherche, on ne voyait pas l'intérêt d'une telle recherche pour se rendre

vraiment réel, actuel, ce qui s'est passé il y a vingt siècles entre Jésus et ses disciples. Pour le comprendre, on se heurte à d'énormes difficultés. Les manuscrits sont tous des copies, des recopies, par des gens qui copiaient à longueur de vie. Les traducteurs ne connaissaient pas à fond la langue qu'ils traduisaient. Il y a la complexité des langues, les changements d'univers mentaux entre les langues, les langues d'origine araméenne et autres, ces langues dont ils ne connaissaient ni les accents, ni les voyelles, ni les virgules; traductions toujours trahies, ces manuscrits qu'il faut confronter pour essayer de découvrir des fautes de copistes ou d'interprétation, ce qu'on a inséré dans ces manuscrits pour soutenir la doctrine. Enfin un travail extraordinaire. C'est à travers cela qu'aveuglément mais réellement nous toucherons cet événement extraordinaire qui, il y a vingt siècles, s'est passé pendant quelques mois et dont nous sommes encore en train de parler. Ce n'est pas suffisant parce que, si les Écritures ont été écrites dans les premiers siècles chrétiens, elles rapportent ce que la première génération chrétienne a pu penser de Jésus, ce que les disciples qui ont vécu avec Jésus ont pu penser de lui. Alors s'ils ont découvert en Jésus une transcendance telle que très rapidement ils l'ont assimilée à la divinité, est-ce qu'ils pouvaient, en quelques années, arriver à pénétrer cette transcendance de façon à ce qu'ils en épuisent toute la portée. Le fossé qui existe entre ce que Jésus a été et ce que les disciples en ont compris est de l'ordre de la grandeur de la transcendance de Dieu par rapport à l'homme. Toute notre Humanité ne sera pas de trop -humanité avec un grand H- pour combler ce fossé à travers lequel Dieu nous appelle et qui ne peut pas ne pas être parce que Dieu est Dieu et que nous, nous sommes des créatures.

C'est à travers ce dédale, ce mystère, que chacun de nous sera capable de s'orienter vers son destin éternel, à ses risques et périls, suivant sa fidélité profonde, grâce à son intériorité. Nous ne pouvons le faire que seuls, dans notre solitude fondamentale.

Mais c'est là la merveille que constitue l'Église. Même si nous sommes essentiellement des solitaires qui ne pouvons communiquer réellement d'une façon directe que sur le plan affectif, sur le plan intellectuel, même si nous sommes trop grands dans notre solitude pour pouvoir communiquer sur le plan essentiellement spirituel, cependant si nous sommes capables les uns les autres de nous retrouver en profondeur là où nous sommes «un» parce que nous sommes hommes, si quelques-uns d'entre nous se réunissent à ce niveau-là, Jésus nous a promis qu'il serait au milieu de nous et que son esprit, l'Esprit de Dieu, serait sur nous.

C'est pourquoi, me semble-t-il, le projet que vous avez de vous rassembler ensemble, par petits groupes, pendant ces quelques jours, ce n'est qu'une tentative, légère, accidentelle, mais elle est dans la bonne direction pour ce cheminement personnel que chacun d'entre vous fera à ses risques et périls, à partir de ses propres ressources personnelles. Je crois que cette perspective est bonne à condition de mettre ces réunions au niveau où elles doivent être pour que ça ne tourne ni à la discutaillerie intellectuelle -je sais ce que c'est, je suis professeur- ni au flamboiement affectif. Ce but ne peut être vraiment atteint entre vous qu'après des tâtonnements préparés et suivis par un recueillement personnel.

Je termine en souhaitant que ces réunions ne soient pas les seuls moments où vous vous préoccupez de choses spirituelles, de Jésus en particulier, mais que, longuement avant et longuement après, en profitant de cette maison qui est recueillante, vous soyez capables de préparer et de découvrir ensemble des choses que chacun n'aurait pas été capable de trouver par sa propre initiative personnelle. C'est la merveille de l'Église de réaliser cette promesse que Jésus nous a faite, de nous rendre intelligents de ce qu'il est si nous savons nous rassembler au niveau convenable en son souvenir.

Le cheminement vers Jésus

La grande aventure, c'est de comprendre ce qui s'est passé entre Jésus et ses disciples car le cheminement que nous avons à faire nous-mêmes, à notre responsabilité, suivant nos possibilités, est fondamentalement semblable à celui que les premiers Juifs qui ont rencontré Jésus ont dû faire pour passer de l'état de Juifs pieux qu'ils étaient, à l'admiration d'abord de ce que Jésus était, puis à la vénération de ce qu'il montrait de lui, jusqu'à l'adoration. Nous avons à faire chacun un cheminement de ce genre, même si nous sommes chrétiens dès le commencement, c'est-à-dire si nous affirmons, avec une volonté décidée et d'autant plus fortement qu'on le conteste plus au-dehors, que Jésus est de Dieu. Pour donner à ce mot la portée qui correspond à la possibilité que nous avons de le recevoir, il faut que nous fassions ce cheminement. Une croyance donnée au départ est utile mais devient nuisible si elle nous empêche de faire le cheminement spirituel nécessaire pour mettre sous ces mots ou bien sur l'absolu la portée que nous pouvons y découvrir par notre propre réalité humaine. Alors je peux vous proposer maintenant de méditer quelques minutes sur le cheminement des disciples. Notre cheminement est fort différent par le fait même que nous sommes dans un monde tout à fait différent,

dans un univers mental tout à fait différent, de celui de ces Juifs des premiers temps.

Mais le cheminement que nous avons à faire est fondamentalement semblable au leur. Nous n'avons ni les mêmes facilités, ni les mêmes difficultés. Je peux vous rappeler les différentes facilités et difficultés que nous avons. Je commencerai par les difficultés; parce qu'un des aspects grave de notre apologétique classique, même si elle est moins sûre d'elle maintenant, c'est qu'il fallait, d'après ces apologistes, être un mauvais garçon pour ne pas se convertir tout de suite devant les miracles écrasants et les prophéties évidentes qui montraient que Jésus était le Messie. Par conséquent, seuls des Juifs de mauvaise vie étaient incapables de le comprendre. Au contraire, il faut insister énormément sur les difficultés extrêmes que ces Juifs ont eues pour faire le chemin que vous savez. Ces difficultés extrêmes donnent à leur témoignage une valeur que les facilités qu'on leur accordait jadis leur enlevait. Si c'était si facile de croire à Jésus, leur témoignage aurait reçu la facilité et la relative autorité de quelque chose de facile. Si au contraire nous nous rendons compte de l'extrême difficulté de ces Juifs pour atteindre la vénération, à ce moment-là, leur témoignage prend une valeur extraordinairement humaine, sans être tout à fait convaincant car, dans ce domaine, il n'y a rien de convaincant qui vienne du dehors. Le témoignage est au contraire quelque chose qui appelle à la réflexion, qui interpelle et qui provoque dans la mesure où on sait y correspondre par un mouvement de foi correspondant.

Ces difficultés, je les ai mises dans mon livre. Ce n'est pas un livre de doctrine, il est écrit par un simple chrétien qui a travaillé ça à la fin de sa vie et qui ne s'attendait d'ailleurs pas du tout à ce que ce livre sorte, d'ailleurs les éditeurs non plus. Parmi ces difficultés majeures, la première est le monothéisme juif. Leur monothéisme n'est pas une thèse de doctorat, ni une doctrine de théologien ou d'une école, il faisait partie du sang du peuple juif, un peuple presque unique parmi les autres par son unité, par sa solidarité. Nous sommes probablement tous ici des «gentils». Si on compare le peuple juif au peuple français, on voit tout de suite la différence. Ce peuple était essentiellement monothéiste de sang, d'orgueil, de solidarité. Dans ces conditions, affirmer la divinité de Jésus représentait une rupture avec le passé, la communauté nationale, la communauté locale. Les évangélistes parlent assez peu de la vie spirituelle des apôtres mais ils disent tout ce qu'il faut souffrir, tous les pas qu'il faut faire dans le vide, pour suivre le Maître. Une difficulté majeure vient de leur monothéisme. Une deuxième difficulté, non moins majeure, était cette solidarité juive, cette communauté contraignante, non seulement par le dehors mais par le dedans, qui fait qu'après vingt siècles, ce peuple revit son unité en se retrouvant sur la terre d'Israël. Voilà deux difficultés majeures.

Ils ont eu certaines facilités, les miracles, les prophéties messianiques. En ce moment-là, les miracles étaient beaucoup moins miraculeux, à mon point de vue, que maintenant. D'autre part, la politique faisait déjà des ravages et il y avait un mélange du politique et du spirituel où il était bien difficile de se reconnaître. Jésus lui-même a été affronté à ce problème et il est très important de comprendre comment il a réussi à ne se faire accaparer ni par les conservateurs religieux de son temps, ni par les partisans patriotes, les zélotes, chacun essayant de l'embrigader ou de le faire suspecter par les autres. Donc ces facilités étaient réelles mais dangereuses à petite portée. Au départ, ça pouvait les aider mais ça ne pouvait guère aller plus loin et il fallait aller plus loin pour atteindre la foi en Jésus. Une grande facilité que nous amplifions encore davantage, c'est ce qui s'est passé après la mort de Jésus, la Résurrection, la Pentecôte, l'Ascension, cet ensemble singulier sur lequel nous avons la tentation de fonder exclusivement la foi au lieu de la fonder sur ce que Jésus a vécu avec les hommes de son temps. C'est plus facile, c'est plus dangereux, c'est fort dangereux car Jésus a vécu parmi nous pour nous montrer comment il fallait vivre et pas simplement pour mourir et pouvoir ressusciter. Donc ils ont eu des facilités certaines mais qui n'étaient possibles que s'ils avaient d'abord cru en Jésus, des facilités qui confortaient leur foi, non des facilités qui la fondaient.

Nous autres, nous avons des difficultés et des facilités semblables. Une de nos principales difficultés, la plus grosse, c'est que nous sommes des athées, même si nous disons que nous croyons en Dieu. Même si nous le croyons au-delà du bout des lèvres, nous ne croyons pas à la profondeur de ce que nous sommes parce que toute notre formation scientifique va contre.

Une deuxième difficultés non moins grande, c'est qu'il faut que Jésus soit universel, Or cette universalité est sans proportion, par ses dimensions, avec celle qu'on pouvait concevoir il y a vingt siècles, en ces temps où on touchait du doigt le commencement du monde par la façon dont on concevait encore la chronologie. On s'imaginait aussi que les hommes de la génération en vie après Jésus verraient le retour glorieux du Seigneur. Le monde était une petite partie de la planète. Même si la tour de Babel était passée par là, que les gens avaient des langues différentes, ils avaient une même conception de la vie, les mêmes moyens matériels de vivre. L'universalité selon les prophètes était une universalité de domination parce que le monde était suffisamment petit pour concevoir qu'un peuple domine les autres. Toutes les nations allaient monter vers Jérusalem.

Notre univers mental est radicalement différent de celui des Juifs d'il y a vingt siècles. Notre universalité dans le temps, dans l'espace, même dans la noosphère suivant le vocabulaire de Teilhard, est totalement autre. Pour que nous croyions que Jésus est Dieu, il faut qu'il y ait en Dieu une universalité qui déborde toutes les dimensions que nous sommes en train de découvrir et qui nous écrasent. Voilà une des grosses difficultés de notre foi en Jésus. Il faut que nous trouvions en Jésus une profondeur suffisante pour que toutes les singularités, les diversités, les contingences, les immensités dans lesquelles nous sommes plongés, ensevelis, soient dominées par sa grandeur. Si nous ne l'atteignons pas ainsi, nous pouvons toujours affirmer que Jésus est fils de Dieu, c'est du verbalisme pour la plupart, du cérébralisme pour beaucoup, du transfert sentimental pour plus encore. Ce n'est pas la foi.

Nous avons quelques facilités notamment parce que nous nous rendons compte des difficultés. Pendant vingt siècles justement, on ne se rendait pas compte de l'extraordinaire difficulté pour arriver à la foi. Aussi on se contentait de quelque chose qui lui rassemblait, tout en étant sous-jacent, soutenu par la foi. Donc la première facilité que nous avons est de reconnaître la difficulté de notre tâche. Nous avons la grâce de vivre après vingt siècles de christianisme. Si nous savions méditer, par le dedans, la réalité spirituelle qui se manifeste à travers toutes les pauvretés humaines de ces vingt siècles de christianisme, nous serions infiniment mieux disposés à comprendre la grandeur de Jésus que ses disciples eux-mêmes qui étaient des enfants. Ils avaient la grandeur de Jésus devant eux mais ils avaient de tout petits yeux. Nous autres, à travers vingt siècles, nous savons des choses qu'ils ne savaient pas et que l'Église a expérimentées à ses risques et périls, et les périls étaient considérables, nous pouvons maintenant les découvrir. Nous ne pouvons pas accuser l'Église de n'avoir fait que ce qu'elle a fait dans le passé mais nous serions impardonnables de recommencer ce qu'elle a fait sachant ce qui est advenu, l'abus de la puissance et ainsi de suite. Nous avons donc des facilités certaines, nous avons des difficultés immenses; mais reste la promesse fondamentale de Jésus : "Si deux ou trois d'entre vous sont réunis en mon nom, je serai au milieu de vous"; réunis, pas simplement assemblés, pas simplement de petites rencontres, pas simplement des conversations religieuses. Alors cette réalité fondamentale s'enracine en chacun d'entre nous et, de par sa propre destinée solitaire, à ce moment-là, nous recevons de Jésus des lumières qui nous sont nécessaires pour pouvoir progresser dans les ténèbres dans lesquelles nous nous trouvons encore maintenant.

La foi en soi, la foi en Dieu, ce sont deux sujets qui d'ailleurs n'en font qu'un seul, qui sont des sujets qui ne ressemblent à aucun autre. Elles demandent, pour qu'on en parle utilement, qu'on se mette dans des dispositions intérieures qui ne sont pas nécessaires quand on aborde d'autres questions. Alors je vais d'abord commencer par dire comment, me semble-t-il, nous devons faire les uns et les autres pour pouvoir parler d'une façon utile de la foi en soi ou de la foi en Dieu.

Notre collaboration

Le premier écueil qu'il faut absolument éviter est de croire que nous allons faire de la philosophie, c'est-à-dire que nous allons parler de la foi en soi telle qu'on peut concevoir qu'elle existe en tout homme. Ce que je vais essayer de vous dire, c'est que la foi à laquelle je m'intéresse et dont je vais vous parler, c'est la foi en moi. Je ne parle donc pas de la foi en soi en général, je parle de la foi en moi. Et pour que vous m'entendiez au niveau où je crois que je peux vous être utile, il ne suffit pas que vous essayiez de comprendre ce que je dis et d'entrevoir la manière dont je peux avoir moi-même la foi en moi. Il faut que, en même temps que vous m'écoutez parler pour moi de la foi en moi, vous vous écoutiez vous-mêmes car je ne crois pas que vous puissiez vraiment me comprendre, utilement au moins, si chacun d'entre vous ne prend pas conscience de son côté de la réalité qui correspond à celle que je décris pour moi-même. Pour que notre conversation soit possible, pour que notre échange soit réel, en même temps que je me parle à moi-même pour vous parler, il faut que vous vous entendiez vous-mêmes en même temps que vous m'entendez. Ce n'est pas ainsi en général qu'on écoute des cours de faculté. Cela suppose une collaboration secrète entre nous tous qui est assez exceptionnelle, un état d'esprit dans lequel on ne peut pas se mettre au commandement. Il faut souhaiter que, dans le climat dans lequel nous nous trouvons actuellement, cela nous soit plus facile grâce à notre bonne volonté et à notre recueillement mais aussi à notre accueil les uns des autres, si différents que nous soyons, si distants que nous soyons les uns des autres, même lorsque nous sommes tous ensemble. Nous nous sentons très proches, conscients d'une certaine unité fondamentale qu'il nous est impossible de préciser ni même d'entrevoir mais que nous pressentons. Cette collaboration pour ma part m'est nécessaire pour que je puisse vous parler utilement. Et dans la mesure où vous m'arracherez, par votre présence, les paroles qui correspondent au moins inconsciemment à ce que vous attendez, nous aurons entre nous, sur un plan proprement spirituel, une véritable communication tellement différente par ses exigences d'une simple communication affective ou intellectuelle.

Les approches de la foi

Alors je vais faire d'abord des approches, des approches que chacun d'entre nous devra comprendre à la lumière de sa propre expérience, soit une expérience qu'il a déjà vécue, dont il a déjà pris conscience et qu'il a peut-être oubliée mais qui reprendra à ce moment-là une vie plus réelle en lui; soit non pas une expérience qu'il a déjà vécue mais une certaine préconscience de ce qu'il aura à vivre. En effet, en l'homme, il y a une sagesse qui s'enracine à la fois dans une certaine compréhension de ce qu'il a vécu dans le passé mais aussi dans une certaine appréhension, appréhension au sens initial du terme, de ce qu'il aura à vivre ultérieurement. Dans la préface de «L'homme à la recherche de son humanité», je disais qu'il fallait avoir vécu pour comprendre ce livre mais il y a une certaine préconscience, une certaine connaissance que des jeunes peuvent avoir, s'ils sont suffisamment recueillis, et qui leur permet de comprendre des choses qu'ils n'ont pas encore vécues mais qu'ils vivront plus tard. Ce livre, qui est évidemment un livre austère, n'est pas fait seulement pour ceux qui ont déjà vécu suffisamment et qui ont pris conscience de ce qu'ils ont vécu, mais aussi pour des jeunes qui, par une prise de conscience suffisamment vive, assez forte, ont une première intuition de ce qu'ils auront à vivre et donc une véritable intelligence de ce qui est écrit dans ce livre.

1) Les exigences intérieures

Une première approche de ce que je vais essayer de vous dire, c'est la découverte en soi d'exigences intérieures qui ne sont pas la conséquence de ce qui nous vient du dehors, que ce soit sous la forme d'une pression de la société au travers des coutumes, des manières de se comporter du milieu dans lequel nous nous trouvons, de notre hérédité, ou encore sous la pression du milieu religieux par des commandements venant du dehors et revêtus de l'absolu : tu ne feras pas... Une telle impossibilité de faire quelque chose n'est pas la conséquence d'une défense du dehors mais d'une exigence intérieure. Voilà, me semble-t-il, la première approche, souvent la première des approches que l'on peut faire de ce que j'appelle la foi en soi

Dans le premier chapitre de «l'homme à la recherche», j'ai pris quelques exemples de cette impossibilité radicale qui ne vient pas du dehors mais qui est la conséquence d'une exigence intime. Je

parle de deux situations qui ne sont pas tellement rares, qui sont d'ailleurs probablement de plus en plus fréquentes, l'amour impossible et la situation de l'homme devant l'échec de l'amour.

Je vais prendre l'amour impossible; je vais être concret. Je prends l'exemple d'un homme qui s'est marié dans de très bonnes conditions, une famille excellente, des enfants. Du dehors, c'est parfait. Il a trouvé le bonheur comme on peut l'avoir ici-bas. Après vingt ans d'un mariage heureux, harmonieux, uni, il rencontre une jeune femme qui, par ce qu'elle est, lui découvre un univers tout à fait autre que le sien, quoique le sien ait été jusqu'à présent satisfaisant. Je suppose les conditions les plus favorables. Cette jeune femme lui découvre, par sa simple présence, une réalité qui l'éblouit parce qu'en définitive, lui qui se croyait comblé, ne l'était pas vraiment mais sans le savoir. Désormais, il y aura en lui un manque, même dans la situation heureuse où il se trouve. Je vais supposer que ce garçon n'est pas chrétien car tout ce que je suis en train de vous dire n'est pas spécifiquement chrétien, c'est simplement humain. Dans le milieu dans lequel il vit, un divorce est une issue tout à fait naturelle, c'est même assez bien porté. Donc aucune pression extérieure ne l'empêcherait de quitter sa première femme pour aller vers l'autre. N'étant pas chrétien, il n'a pas non plus de tabou ni de commandement de l'Église revêtu du sceau de l'absolu pour lui dire que son mariage est indissoluble. Mais s'il est suffisamment approfondi au point de vue humain, il se rendra compte qu'il lui est impossible d'atteindre cet univers merveilleux qui lui est proposé par la présence de cette femme. Par la situation où il se trouve, à cause des liens avec sa femme et ses enfants, il découvre en lui une impossibilité de nature intérieure. Elle n'est nullement la conséquence de ce qui se fait ou ne se fait pas au dehors, elle n'est nullement la conséquence d'un commandement qui viendrait d'un absolu qui lui est extérieur. Par la prise de conscience de sa propre grandeur, il est incapable d'aimer cette femme comme il pourrait le faire dans une autre situation, d'atteindre ce bonheur qui lui semble possible mais qui ne lui est pas permis actuellement dans la situation où il se trouve. Voilà une exigence intérieure qui est une expérience que certains peuvent faire.

Prenons l'exemple d'un chrétien marié avec une femme divorcée qu'il aimait beaucoup mais, vers 35-40 ans, il rencontre une autre femme, la femme de sa vie. Il va demander conseil à un de ses amis catholique. Celui-ci lui dit qu'il a de la chance d'être marié avec une divorcée car il n'est pas marié à l'église. En divorçant, il va donc faire une double bonne action. Premièrement, il va se mettre en harmonie avec la règle de l'Église en se mariant religieusement et, deuxièmement, il trouve son bonheur et celui de sa nouvelle femme. Je suppose que cet homme soit vraiment un spirituel. "Puis-je vraiment atteindre le bonheur, en faisant le malheur de ma femme et de mes enfants ? Si je le fais quand même, il y aura un ver rongeur dans l'amour même que je porterai à cette femme, qui fera que jamais je ne pourrai atteindre le bonheur qui m'est apparu et qui m'est malheureusement inaccessible, non pas parce que je ne peux pas le faire pour des raisons extérieures à moi-même, mais parce que je suis ce que je suis". Voilà l'exigence intérieure fondamentale, une exigence qui va au-delà de toute loi. Une loi peut s'imposer à tout être avec vérité et efficacité tandis que cette exigence intérieure est tellement personnelle qu'elle peut aller là où la loi ne peut pas nous éclairer.

Je vais vous donner un autre exemple. Un homme a le malheur de perdre sa femme à l'âge où ses enfants ont entre 6 et 15 ans. Il est jeune encore. Ses amis lui conseillent de refaire sa vie, de se remarier... Rien ne l'en empêche. La société trouverait ça tout à fait normal; l'Église elle-même trouve ça parfait. Seulement il a une petite fille de douze ans. Elle a encore un père mais ne va-t-elle pas le perdre s'il se remarie, va-t-elle trouver une nouvelle mère, même si cette femme est très aimable, très bonne, très douce ? Rien du dehors ne lui interdit de se remarier sauf une exigence à l'égard de ses enfants. On ne peut pas construire son bonheur sur le malheur d'autrui. Voilà une exigence semblable à la précédente. Toutes deux sont d'abord négatives, elles empêchent de faire, et elles sont essentiellement intérieures parce que rien du dehors ne les fonde. C'est certainement une approche de la foi en soi.

2) Les instincts fondamentaux

Je vais maintenant vous donner d'autres approches. Elles sont plus positives, elles sont la conséquence des instincts profonds que nous avons en nous. Nos trois instincts fondamentaux, ceux qui nous sont constitutifs, sont l'amour, la paternité et c'est le besoin de vivre, la conservation de la vie comme on dit. Un jour, un jeune découvre ce qu'est vraiment l'amour, ça lui est donné. Ce n'est pas la conséquence d'une recherche intellectuelle. J'ai de temps en temps non pas la stupéfaction mais la surprise d'entendre un étudiant qui me demande de lui donner la définition de l'amour. Je lui dis que, si je pouvais la lui donner, je la trahirais définitivement. L'amour ne se définit pas, sinon il se fabriquerait. L'amour ni ne se fabrique ni ne se définit, il est un don que l'on reçoit et en même temps un appel. Ni l'appel ni le don ne se fabriquent, ne se définissent. Celui qui sait trop bien ce qu'est aimer ne le saura jamais car l'amour est un don qui ne peut progresser que par une fidélité à la réponse à un appel.

Nous sommes tout à fait en dehors des catégories intellectuelles ou affectives proprement subjectives avec lesquelles en général on pense l'amour. Il y a une chose que les jeunes comprennent très bien, c'est la différence radicale entre l'euphorie d'une rencontre amoureuse et la joie de la découverte de l'amour. Rencontre amoureuse dont on sait qu'elle est passagère; joie de l'amour dont on sait paradoxalement que cette joie ne peut exister que si c'est pour toujours. Sitôt que vous introduisez dans une perception affective, dans une perception personnelle, le mot «toujours» ou le mot «jamais», nous sommes au niveau de la vie spirituelle, nous ne sommes plus au niveau de la vie affective ou de la vie intellectuelle. Alors je suppose que ce garçon a découvert cet amour et que, pour lui, c'est pour toujours. Je sais bien que le cœur de l'homme, et celui de la femme, est inconsistant, que les sentiments passent. Mais alors on connaît cette joie parce que c'est pour toujours. Quelle négation de la condition humaine telle que nous pouvons la saisir du dehors! Nous découvrons l'autre, non plus par le dehors comme on voit n'importe qui autour de nous, même si nous le regardons comme un autre, mais par le dedans parce qu'il nous devient si personnel que nous en parlons à un autre plan que le niveau d'où nous sortons notre parole. Nous prenons conscience d'une réalité spirituelle qui est tout à fait d'un autre ordre que ce que nous pouvons connaître chez les autres du dehors. Alors, si nous nous livrons à cet amour, nous nous apercevons que c'est un don et un appel; nous nous apercevons que cet appel est une étoile qui se montre de plus en plus loin à mesure qu'on s'en approche davantage. La distance qui sépare le but à atteindre, qui se propose et qui nous appelle, de ce que nous pouvons faire se manifeste d'autant plus grande et infranchissable que nous sommes plus près du but. Voilà une découverte fondamentale que j'appelle dans mon vocabulaire "la carence d'être", la différence irréductible, infranchissable, entre ce que nous devons être pour être et ce que nous sommes. Plus nous sommes, plus nous découvrons cette différence fondamentale, cette distance fondamentale. Il n'y a que ceux qui aiment peu qui croient aimer parfaitement. Nous avons parlé de l'amour de l'homme pour la femme, nous pourrions en dire autant de l'amour du père pour le fils. La notion de carence d'être, voilà une nouvelle approche de la foi en soi.

3) La solitude

Lorsqu'on ne s'est jamais vraiment approché d'un être, on le pense à travers ce qu'on est et l'image que l'on en a est probablement plus la conséquence de ce qu'on est que de ce qu'il est. On se croit semblable sous les mêmes costumes, avec les mêmes sentiments, avec les mêmes histoires, et on croit qu'on communique facilement avec les autres. Si l'amour apparaît, c'est qu'on s'approche de l'autre d'une façon tout autre que celle qu'on peut avoir avec quelqu'un qu'on rencontre simplement, avec lequel même on vit toujours. Je ne veux pas dire du mal des monastères mais je connais des moines qui ont passé cinquante ans l'un à côté de l'autre et qui se sont bravement ignorés toute leur vie. L'homme et la femme qui s'aiment d'amour s'approchent l'un de l'autre et plus ils se connaissent, plus ils se découvrent différents, plus ils se découvrent solitaires. La distance qui sépare deux êtres est inversement proportionnelle à leur proximité. Plus on est proche l'un de l'autre, plus on découvre sa propre solitude. C'est un point sur lequel il faut beaucoup insister auprès de nos jeunes. Au départ, l'amour est un amour de possession, d'une certaine manière un amour de ressemblance. Pour qu'il soit réussi, il faut découvrir nos différences fondamentales et nos essentielles solitudes grâce à cet amour lui-même. Combien croient qu'ils ont plus ou moins échoué parce qu'ils découvrent cette solitude et qu'ils refusent de l'épouser et de comprendre que c'est pourtant à travers elle que l'amour qu'ils se portent s'élève à un autre ordre que celui de l'affectivité ou du cérébral. Troisième approche, la découverte de la solitude fondamentale. C'est tout à fait autre chose que l'isolement. La solitude fondamentale est, non seulement la solitude vis-à-vis de celui qu'on aime, mais des autres et des choses. Nous sommes solitaires dans le monde parce que nous sommes tout autre que le monde.

4) Découvrir le sens de sa vie

Dans la vie, à partir d'un certain moment, quand on n'est plus simplement vécu, c'est-à-dire qu'on ne vit pas au jour le jour, cueillant les roses qui se présentent, essayant de ne pas trop se piquer aux épines, mais qu'on prend d'une certaine façon la vie au sérieux et que ce n'est plus une succession de jours où l'on est vécu mais une durée à travers laquelle on vit, on a un jour besoin de trouver un sens à sa vie. Je prends l'exemple d'une femme, 30-35 ans, encore célibataire, presque vouée au célibat. Ses parents sont morts, elle n'a rien dans sa vie. Elle a bien quelques relations, ça ne remplit pas sa vie; ça ne donne pas un sens à sa vie. Elle décide d'adopter un enfant pour donner un sens à sa vie. Il y a une différence radicale de niveau entre donner un sens à sa vie par besoin raisonné, en utilisant les choses du dehors et en s'en servant, et d'autre part découvrir le sens de sa vie. On peut donner un sens à sa vie, et cela arrive souvent, en se donnant à fond à sa fonction mais la preuve que cela ne remplit pas totalement la vie, c'est que, quand l'homme devient retraité, il est comme une âme en peine. Trouver le sens de sa vie est tout à fait d'un autre ordre, c'est le don qu'on peut recevoir qui consiste non plus à

donner un sens à sa vie mais à trouver le sens de sa vie. Là encore vous avez «toujours». Donner un sens à sa vie, si ce sens vient à disparaître, on peut en trouver un autre. Le toujours n'est pas dans l'expression "donner un sens à sa vie", il est dans "trouver le sens de sa vie". Nous sommes déjà, vous le voyez, au même niveau que tout à l'heure. Ce sens peut se découvrir, en particulier si on a pris suffisamment conscience de son passé, à travers la multiplicité des circonstances et des situations qu'on a vécues, comme un véritable fil directeur qui est dû à ce que c'est nous qui l'avons vécu et non pas à un agencement qui viendrait du dehors et qui nous l'imposerait de cette façon. C'est la différence d'ordre qu'il y a entre ce que j'appelle la «vie» qu'un historien peut connaître et «l'existence». Pour prendre une image, l'ange gardien (auquel je ne crois pas du tout) serait un excellent historien, il est tout le temps avec nous et il a de la mémoire. C'est la «vie». Dans la mesure où je vis moi-même, pour moi-même, par moi-même, je prends conscience de cette unité fondamentale qui est mon «existence». Cette prise de conscience de mon unité fondamentale et le sens de ma vie, c'est pratiquement la même chose. Trouver le sens de sa vie, ce n'est pas nécessairement voir ce qu'on doit faire plus tard, c'est découvrir ce que l'on a déjà fait maintenant. Le sens de la vie n'est pas simplement dans l'avenir, il est enraciné essentiellement dans notre présent et notre passé. Le sens de la vie, l'unité de la vie, l'unité de l'existence; nous sommes un. Plus nous vivons fortement, plus nous sommes plongés dans la diversité et la contingence, plus nous réagissons à l'occasion de cette diversité et de cette contingence, plus aussi nous prenons conscience de notre unité. Nous sommes toujours au niveau de la vie spirituelle. Ni la vie intellectuelle, ni la vie affective ne sont suffisantes; elles sont présentes mais la vie spirituelle les transcende. Et tout ceci, nous le découvrons par une nécessité intérieure qui n'est plus simplement une nécessité de refus mais qui est une nécessité positive.

Quand on prend conscience de ces choses, elles collent à notre être comme la peau colle sur la chair. Nous ne pouvons pas les connaître comme une réalité, nous ne pouvons pas les connaître comme les objets que nous connaissons parce que pour connaître il faut mettre une certaine distance entre le connaissant et le connu. Ici, c'est tellement nous qu'il n'y a pas de distance possible entre le connaissant et le connu. Nous sommes à la fois le sujet et le connaissant; nous sommes l'agent et le lieu. L'affirmation de cette réalité que nous ne pouvons pas saisir comme les autres réalités mais qui s'impose à nous par toutes les approches que nous avons faites et dont je vous ai donné la nomenclature tout à l'heure, l'affirmation de cette réalité que j'appelle la foi en soi, c'est-à-dire l'affirmation d'une grandeur dont nous ne pouvons rien dire parce qu'elle est tellement nous, qu'en la concevant, nous nous concevons. Et si vous me permettez, car ce n'est pas un jeu de mots, nous ne nous concevons, pas simplement sur le plan intellectuel, mais sur le plan où la conception est le contraire de la contraception. Autrement dit, une conception qui est de l'ordre de l'être et non pas simplement de l'ordre de l'intelligence. En prenant conscience de nous de cette manière nous sommes nous-mêmes et nous devenons ce que nous sommes.

La foi en Dieu

Je vais encore vous dire quelque chose, mais ça va être plus difficile. Je pense que tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, si vous êtes dans les dispositions que je souhaite et, bien que nos vies soient différentes de toute manière, malgré les distances infranchissables qui nous séparent, je crois que pour beaucoup d'entre nous, si nous n'avons pas tout de suite versé dans le domaine de la philosophie, de l'intellectualité et de l'affectivité, si nous sommes restés au niveau où j'ai essayé de me mettre et où je vous ai appelés à être, vous avez pu me suivre. Ce que je vais vous dire maintenant est certainement plus difficile; c'est plus proche de l'intellectualité, quoique ce ne soit pas que de l'intellectualité. Je vais essayer de vous le dire parce que cela précisera un peu la nature singulière de la foi en soi. Je vais balbutier une fois de plus.

Je suppose qu'un autre -je vais l'appeler l'autre, vous verrez tout à l'heure de qui je parle- l'autre me dit : «Mon pauvre ami, vous êtes éloquent sobrement mais votre lyrisme vous fait tourner la tête. Tout ce que vous nous dites, je vois bien que vous le vivez, mais ne vous faites pas d'illusion, tout cela est parfaitement subjectif; ça n'a rien d'objectif; ce n'est ni observable par quelqu'un qui observe, ni expérimentale pour quelqu'un qui expérimente. Il n'y a pour nous de connaissance qu'au niveau -c'est un progrès que nous avons fait depuis quelques siècles après des millénaires d'affirmations dogmatiques- pour nous, il n'y a de connaissance qu'au niveau de l'observation, de l'expérimentation. Toute connaissance n'est valable que si elle est communicable objectivement pour des gens qui sont capables de comprendre le sens des mots que l'on emploie indépendamment de toute autre considération. Tout ce que vous dites est subjectif. Mon cher ami, je ne veux pas vous faire de la peine, d'ailleurs vous ne me croirez pas, mais vous êtes le fruit du hasard et de la nécessité. Le fruit du hasard et toutes vos nécessités internes ne sont pratiquement que des nécessités externes. Vous avez cru faire une différence fondamentale entre une exigence intérieure et une exigence extérieure. Mon

pauvre ami, vous êtes suffisamment inconsistant pour que votre exigence intérieure ne soit en définitive que la conséquence d'une nécessité extérieure. Vous n'existez que comme lieu de relation en droit où s'entrechoquent les événements, où balaient les déterminismes; vous n'êtes pas autre chose». Que répondre à cela ? La seule manière de se défendre, c'est d'attaquer. Alors je vais maintenant attaquer. Je vais répondre à l'autre et je lui dirai : «Vous dites cela avec beaucoup de conviction, vous avez l'air d'être tout à fait sûr de ce que vous dites. Mais dites-moi, n'êtes-vous pas le fruit du hasard et de la nécessité ? Alors vous n'êtes pas tout à fait comme moi, vous êtes un peu au-dessus des hommes car si vous êtes vous aussi le fruit du hasard et de la nécessité, d'où tirez-vous cette énergie à affirmer une chose en me disant que je me trompe, vous qui ne le dites que parce qu'il y a une nécessité qui vous impose de le dire ? En vérité, si vous prenez mieux conscience de ce que vous êtes, vous vous apercevrez qu'il y a, dans la vigueur de votre affirmation, la négation même de ce que vous affirmez. En niant, vous vous reniez».

La foi en soi, c'est le refus de se renier. Je ne vous dirai rien de plus mais vous comprendrez qu'à cette profondeur, si je peux vous avoir fait comprendre, si je peux l'avoir moi-même atteint, parler de la foi en soi et de la foi en Dieu, c'est la même chose. Il y a tout un domaine dont je ne vous ai rien dit parce que je ne veux pas être trop long, c'est qu'il y a en nous, en particulier dans l'amour, dans la prise de conscience de la carence d'être au sens où je vous l'ai précisé, un appel et un don à être proprement créateur, c'est-à-dire à prendre conscience en soi d'un mouvement intérieur, inséparable de ce qu'on est, mais dont on n'est pas maître, qui ne peut exister que si nous l'acceptons, mais qui ne peut absolument pas venir si nous ne faisons que le commander. Il y a là la voie dans laquelle nous atteignons la présence de Dieu en nous, une présence de Dieu si intime que nous ne pouvons pas plus la connaître que nous ne pouvons nous connaître nous-mêmes autrement que par foi. C'est pourquoi je vous disais que la foi en Dieu et la foi en soi, ce sont les deux faces d'une même pièce. Un homme que je vénère profondément, Jean Rostand, qui est si profondément humain, sans prendre le vocabulaire que j'emploie, a une foi profonde dans ce qu'il est humainement. Derrière son athéisme, c'est un homme qui a une profonde foi en Dieu. Il pousserait des cris effrayants s'il m'entendait mais en vérité sa foi se manifeste par l'attitude de son athéisme.

Je vais essayer de vous parler du cheminement de la foi en Jésus, le cheminement pour atteindre la foi en Jésus. Je vais d'abord commencer par vous expliquer que ce cheminement est maintenant nécessaire pour être chrétien. Il a toujours été difficile d'être chrétien, en tous les temps -j'entends chrétien vivant fondamentalement de la foi- mais, en temps de chrétienté, il était relativement facile d'être un chrétien moyen. Je dirais même qu'il était presque difficile de ne pas l'être. Par toutes sortes de pressions sociales, l'Église facilitait aux hommes la possibilité d'être des pratiquants. Elle ne leur demandait, pour être chrétiens suivant le modèle un peu standard qu'elle avait imaginé pour eux, que d'être moraux, c'est-à-dire de suivre la morale, de suivre la loi ecclésiastique dans la docilité, et d'une docilité à ses yeux d'autant plus méritoire qu'elle était plus aveugle. Le résultat était qu'il suffisait d'être un bon garçon ou simplement un garçon un peu faible pour faire un bon chrétien. L'Église ne pensait pas spécialement qu'il était de son devoir de faire des hommes de manière à ce que les chrétiens soient vigoureux. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu à toute génération des hommes vigoureux qui étaient chrétiens mais ils étaient vigoureux plutôt par leurs ressources personnelles, par leur initiative personnelle, que par ce qu'on leur enseignait au catéchisme ou à la messe dominicale. En toutes générations, nous avons eu des chrétiens qui ont atteint la grande taille du disciple, mais c'était uniquement par fidélité intérieure et non pas sous l'influence d'un enseignement ou d'un appel qui leur aurait permis de se découvrir de cette façon. C'est probablement, quand on y réfléchira plus tard, la grande erreur qu'on pourra reprocher à l'Église, elle a cru qu'il suffisait de faire des chrétiens suivant le style qu'elle imaginait, elle n'a pas cru que c'était essentiellement son devoir d'en faire des hommes. Le résultat est que nous avons une chrétienté qui petit à petit s'est vidée des hommes qui vivaient vraiment. Les plus vivants des hommes des siècles passés ont été déçus par l'Église; ils en sont sortis et, dans leur fidélité profonde à leur humanité, ils ont travaillé dans un sens dont maintenant l'Église doit profiter. Les plus gros progrès que l'Église a faits depuis un siècle ont été suscités à l'extérieur d'elle. Jusqu'à des temps relativement récents, l'Église s'opposait aux appels qui lui venaient du monde extérieur pour s'approfondir et pour devenir plus fidèle à sa mission. A notre époque, elle commence à y correspondre timidement, c'est quelque chose de réconfortant. Maintenant, il n'est plus possible d'être un chrétien moyen, il n'y aura plus que des chrétiens vigoureux pour la bonne raison que les conditions sociologiques dans lesquelles nous avons tous à vivre, et pour de nombreuses années, sont tout à fait différentes des conditions de chrétienté. En France, la chrétienté est morte. Et je dirais que, par certains côtés, non seulement elle est morte mais elle pèse sur la renaissance de l'Église par les déchets qui restent. Dans les pays neufs, il est facile de faire du neuf. Dans des pays comme le nôtre, en France, pour faire du neuf, il faut avoir deux fois plus de force parce qu'on est encore encombré par le vieux. Donc à notre époque, pour être chrétien, il faut être fondamentalement humain. L'approfondissement humain est une condition indispensable pour devenir chrétien. Il ne suffit plus d'être docile, il faut être vigoureux. D'où la nécessité sur laquelle j'ai insisté hier, d'un approfondissement humain préalable pour avoir en soi l'étoffe suffisante pour que la foi puisse vraiment être en nous, vivre en nous.

D'où viennent ces difficultés ? Je vais rapidement les analyser.

Jadis nous étions en pays de chrétienté, chrétienté qui favorisait extérieurement les croyances. L'Église était toute-puissante, politiquement, économiquement. Il suffisait de lui correspondre. Actuellement, nous sommes condamnés, en France et dans beaucoup d'autres pays qui suivront rapidement l'exemple de la fille aînée de l'Église, nous sommes condamnés à vivre dans un pays athée et matérialiste, avec des pressions sociologiques plus puissantes encore que celles que nous avons connues en chrétienté, parce que nous sommes condamnés à vivre en masse, agglomérés les uns aux autres. Et les pressions sociologiques sont infiniment plus puissantes dans les ensembles de grande densité que lorsque les hommes étaient répartis dans de petites communautés de village. D'autre part, de par l'enseignement que nous avons reçu qui est une excellente chose, il y a en nous des possibilités d'esprit critique, des exigences intellectuelles qui sont évidemment très supérieures à celles que nous connaissions, il y a cinquante ans. Enfin il est tout à fait certain que actuellement, dans les conditions où nous vivons, l'Église n'a plus l'autorité morale et spirituelle spontanée qu'on lui accordait encore il y a cinquante ans, autorité qui d'ailleurs était, dans une large mesure, soutenue par sa puissance politique et économique. Donc pour toutes sortes de raisons, les conditions dans lesquelles nous nous trouvons maintenant pour être chrétiens sont très différentes et beaucoup plus exigeantes que les conditions dans lesquelles on se trouvait il y a seulement cinquante ans.

La foi en Jésus

Jadis, c'était le cas général, on croyait en Jésus parce qu'on croyait en l'Église. Désormais, il faut l'affirmer, on croira en l'Église parce qu'on croit en Jésus. C'est notre foi en Jésus qui soutiendra notre foi en l'Église. L'Église nous apporte, heureusement encore en France, la possibilité de connaître Jésus, mais d'une certaine façon, cette connaissance qu'elle nous apporte et que nous recevons si nous sommes chrétiens, il va falloir que nous l'approfondissions, que nous la reprenions nous-mêmes par nos propres initiatives pour atteindre d'une façon directe la foi en Jésus qui ne sera plus simplement la conséquence de l'adhésion à ce que l'Église nous a enseigné mais d'une re-compréhension, par le dedans et à la lumière de notre propre humanité, de ce qu'elle nous a apporté. Nous ne pouvons plus simplement adhérer à une doctrine. Il faut que nous adhérions, que nous découvriions ce que cette doctrine voudrait nous montrer et qu'elle ne peut pas véritablement nous faire atteindre par ses propres moyens si, de notre côté, nous ne faisons pas un cheminement qui nous conduise à ce qu'elle veut nous montrer de loin. La foi en Jésus est maintenant première. On ne sera chrétien dans les temps qui viennent, me semble-t-il, que dans la mesure où l'on aura d'abord été disciple. A ce moment-là, nous comprendrons ce qu'est l'Église d'une façon tout à fait renouvelée par rapport à la manière dont on se contentait de la voir et d'y croire jadis. Nos devoirs envers l'Église seront profondément changés, aussi profondément que sera changée la position de l'Église par rapport aux chrétiens. Alors j'insiste particulièrement aujourd'hui sur la foi en Jésus considérée dans cette perspective. Dans les autres séances, j'aurai l'occasion de développer davantage la nouvelle situation des chrétiens par rapport à l'Église, des nouveaux devoirs des chrétiens vis-à-vis de l'Église, et combien ces devoirs sont infiniment plus exigeants qu'ils ne l'étaient jadis car ces devoirs sont la condition sine qua non pour que l'Église puisse continuer à vivre.

Donc, quels que soient nos origines, que nous soyons chrétiens de souche, de tradition, pratiquants réguliers depuis le commencement de notre enfance, nous avons tous besoin d'une conversion car il faut que nous passions du domaine de l'adhésion à des croyances au domaine de la foi en Jésus. Les croyances peuvent nous conduire à Jésus, mais elles ne le peuvent pas si nous n'y allons pas nous-mêmes. C'est dans la mesure où nous aurons fait ce cheminement que les croyances prendront toute leur valeur pour nous et qu'elles ne resteront pas soit affectives, soit cérébrales, soit simplement verbales, soit encore pour certains d'entre nous, à tendance plus ou moins conservatrice, disciplinaires.

La foi des premiers

Depuis presque vingt siècles, jamais de telles exigences n'avaient été demandées aux chrétiens pour qu'ils le deviennent. Dès le commencement, dès la première prédication évangélique, les apôtres ont enseigné une doctrine dont les Évangiles sont d'ailleurs des comptes-rendus plus ou moins développés. Les disciples, les premiers Juifs, ceux qui ont suivi Jésus, n'ont pas cru en Jésus parce qu'ils croyaient à la doctrine. Ils ont d'abord cru en Jésus et ensuite ils ont élaboré la doctrine. Les premières générations chrétiennes n'ont pas cru en Jésus comme les premiers, ils ont cru en Jésus grâce à l'enseignement des disciples et, grâce à cet enseignement, ils ont pu ensuite atteindre une foi en Jésus tout à fait semblable à celle que leurs pères dans la foi leur avaient proposée. La chose était relativement facile à ce moment-là parce que, quand on a vécu intensément avec Jésus pendant quelques mois et qu'on en parle, on n'en parle pas simplement comme un professeur. Même si c'est un professeur, il a préparé ses cours, il a constitué ses cours en fonction de ses étudiants, c'est-à-dire en fonction de ce qu'ils pouvaient comprendre, de ce qui leur convenait. L'enseignement catéchistique de cette époque était certainement plus adapté que le nôtre à leurs auditeurs, par le caractère personnel, original, de ceux qui enseignaient et d'autre part, par l'adaptation des théories et des doctrines car il y avait évidemment une communication très profonde entre enseignés et enseignants qui devait certainement conduire nombre d'entre eux, par filiation et paternité spirituelles, à une foi en Jésus tout à fait semblable à celle que Pierre et quelques autres ont pu avoir.

Et pendant vingt siècles, jusqu'à nous, ça a continué; ça a continué mais en décroissant parce que tous les professeurs n'étaient pas forcément des apôtres ni des créateurs. Il est plus facile de trouver des répétiteurs que des créateurs; et il est certainement plus facile de se contenter d'enseigner une doctrine, d'ailleurs de plus en plus précise et de plus en plus imposée, que de la vivre avant de la donner ensuite toute vivante, toute palpitante à partir de ce qu'on vit soi-même. Le résultat, c'est ce que nous avons maintenant. C'est pourquoi je vous disais, il y a un jour ou deux, combien la méditation de notre médiocrité spirituelle est capitale pour être dans les dispositions intérieures nécessaires pour comprendre par le dedans l'originalité fondamentale de Jésus et atteindre ainsi la foi en Jésus.

Par conséquent, tout ceci nous montre, entre parenthèses, l'extrême mutation que l'Église a à faire, puisque en définitive elle va se trouver exactement dans la même situation qu'elle se trouvait presque avant sa naissance, c'est-à-dire au moment où Jésus et ses disciples étaient ensemble, et où les juifs

commençaient à croire en Jésus. Nous avons besoin, nous autres chrétiens, héritiers de vingt siècles de christianisme, de faire un cheminement semblable à ces premiers Juifs qui ont rencontré Jésus sur les routes de Galilée et qui ont cru en lui après l'avoir suivi quelque temps. C'est vous dire l'extraordinaire mutation que nous sommes appelés à connaître et dont nous devons être les ouvriers autant que les premiers apôtres ont été les ouvriers de l'Église naissante.

Les pierres d'attente

Mais pour les premiers disciples, Jésus avait vécu avec eux, devant eux; c'est lui qui leur parlait. Il n'en est plus question maintenant pour nous. Alors comment allons-nous essayer d'atteindre cette foi en Jésus qu'ils ont eue et que trop souvent nous avons cru avoir alors que nous n'avions que des croyances sur Jésus. Il y a certains éléments qui doivent être semblables pour leur cas et pour le nôtre. Au fond, il y a en nous, de par ce que nous sommes, et aussi de par les vingt siècles de christianisme qui sont derrière nous, une certaine attente, une certaine recherche qui est comparable à l'attente qu'on pouvait avoir du temps de Jésus, l'attente messianique. Une attente d'ailleurs qui s'amplifie chez nous du fait que le monde nous déçoit. Nous ne sommes plus à l'époque où l'on croyait au Progrès (avec un grand P). Il y en a quelques-uns même qui voient la fin du monde. Nous avons besoin de prendre conscience de ce refus de la situation dans laquelle nous vivons dans le monde et nous avons suffisamment d'esprit critique maintenant pour déboulonner toutes les fausses idoles dont les siècles précédents se sont servis pour contester le christianisme. «Votre christianisme, depuis vingt siècles, n'a pas réussi à améliorer le sort de l'homme». Le sort de l'homme n'a pas tellement été amélioré par notre nouvelle manière de faire, nous commençons à nous en apercevoir. Les lendemains dorés promis par toutes les révolutions n'ont apporté en définitive que du désordre et du malheur. Par conséquent, nous pouvons être suffisamment critiques du monde moderne, non pas pour revenir au monde ancien que nous pouvons et devons vigoureusement critiquer, mais pour nous rendre compte que si tout cela s'est passé ainsi, c'est qu'en définitive, le message fondamental de Jésus n'a pas été reconnu dans son essentiel. Les siècles précédents l'ont compris à leur manière (ils ne pouvaient sans doute pas faire autrement) mais cette manière n'est pas suffisante pour permettre à Jésus de réaliser la mission qu'il est venu accomplir parmi nous. Pour ma part, je pense qu'on ne peut pas être chrétien actuellement s'il n'y a pas un certain refus fondamental des espoirs simplement terrestres, des espoirs sociaux, des espoirs politiques, des espoirs d'organisation du monde, qui dispenseraient l'homme de chercher ailleurs parce qu'on lui donnerait ce dont il a besoin actuellement. Attente et recherche qui, à mon point de vue, ressemblent à l'attente messianique.

Mais indépendamment de cela, il y a évidemment une prise de conscience de l'humain, de la grandeur de l'homme qui n'existait pas avant. Au contraire, par je ne sais quelle erreur fondamentale qui est presque dès le commencement du christianisme, qui déborde de beaucoup le christianisme, dans les conditions malheureuses où on vivait, on a toujours été tenté de sous-estimer la grandeur de l'homme. On l'a vu plus souvent pécheur que grand. Le jansénisme est né bien avant qu'on ait inventé le nom et nous en sommes encore pleins, parce qu'il se manifeste sous toutes les formes du pessimisme. Hélas, on voit bien que, dans le réel, l'homme n'est pas bon, toujours en train de chuter vers le moins-être, mais à chaque génération nous voyons naître de merveilleuses possibilités. Si le monde a pu progresser un peu au point de vue intellectuel, c'est dû à deux grands facteurs. A la naissance d'abord. Elle fait que des âmes neuves, des âmes vierges naissent à chaque moment, portant l'hérédité de leurs anciens, mais ayant tout de même une virginité étonnante parce que, si nous portons le poids de ce qui s'est fait avant nous, il y a une possibilité extraordinaire de rénovation dans nos jeunes. Et puis il y a un deuxième facteur de progrès de l'humanité sur lequel en général les vieux insistent beaucoup moins mais qui est au moins aussi important, c'est la mort. Mourir pas trop tard. Supposez que dans notre monde les hommes vivent très longtemps, 200 ans, nous serions encore à l'âge des cavernes. La mort est un des plus grands facteurs de progrès de l'humanité, disait mon Père spirituel. C'est d'autant plus vrai que le monde va vite.

Alors d'un côté, profondeur humaine, d'autre part, nous avons les écritures. Nous n'avons plus les Écritures comme on les avait il y a cinquante ou cent ans. Ce ne sont plus les «paroles d'Évangile», quelque chose comme parachuté du ciel, parole de Dieu plus que parole humaine. C'est encore parole de Dieu mais à travers des paroles humaines. Ce qui est le plus audible dans une parole de Dieu à travers une parole humaine, c'est la parole humaine, ce n'est pas la parole de Dieu. Et pour entendre la parole de Dieu qui se cache sous la parole humaine, il faut une oreille intérieure, l'approfondissement personnel, la prise de conscience de notre humanité; c'est à travers elle que nous pouvons entendre vraiment ce que les Écritures nous proposent. Alors c'est dans les Évangiles que nous découvrons ce que Jésus et ses disciples ont vécu il y a vingt siècles. C'est une manière de lire les Évangiles tout à fait nouvelle. De mon temps, nous ne connaissions l'Évangile que par les messes du dimanche et, à ce

moment-là, ils étaient même chantés recto tono dans un style tel qu'ils prenaient un caractère hiératique qui ne leur permettait pas facilement d'être actualisés. Lorsque nous lisons l'Évangile, c'est encore notre tendance, c'est trop souvent pour y trouver uniquement un livre de Sagesse, la Loi nouvelle. Il n'a pas été fait pour cela car c'était surtout un livre de doctrine ou un livre de liturgie. Nous devons découvrir l'esprit intérieur, les raisons profondes, la manière d'être de ceux qui les ont écrits. C'est derrière des textes qui n'ont pas été faits pour parler de leurs auteurs que nous devons découvrir la réalité spirituelle que ces auteurs ont vécue et que nous avons nous-mêmes à redécouvrir pour devenir croyants. C'est une manière de lire l'Évangile tout à fait différente de la lecture ordinaire où l'on était toujours plus ou moins sur un plan de morale ou sur un plan de loi ou sur un plan de doctrine. Surtout il ne faut pas lire l'Évangile avec la doctrine qu'on en a tirée. Il est nécessaire de le lire en faisant abstraction de toutes les doctrines qu'on a pu en tirer. Il faut que nous y trouvions la réalité spirituelle qui a été vécue par les auteurs de ces livres et qui est proprement celle que nous devons vivre pour vivre de foi. Cela exige infiniment plus d'intériorité que la lecture d'un texte ordinaire, d'un texte de morale ou d'un texte de doctrine. Cela suppose qu'il y ait une certaine lumière intérieure qui jaillisse de la confrontation entre tel incident que l'Évangile nous relate et d'autre part ce que nous avons vécu nous-mêmes. C'est donc de la confrontation de notre vie spirituelle et de l'Évangile que sortira petit à petit le cheminement que nous devons faire pour atteindre la foi en Jésus. Donc ce cheminement sera essentiellement personnel, il dépendra essentiellement de ce que nous sommes; il variera avec notre évolution spirituelle; nous aurons des heures où nous progresserons et des heures où nous régresserons, correspondant aux heures où notre vie spirituelle est en croissance ou en décroissance. Cela correspondra aussi à notre expérience humaine. C'est pourquoi il est tellement important d'approfondir toutes les conditions de notre vie humaine. La foi en soi et tout ce que je vous ai dit hier me paraissent des éléments essentiels pour bien comprendre ce que les disciples ont vécu, non pas qu'ils aient utilisé des mots semblables mais ils l'ont vécu aussi, du moins nous faisons cette hypothèse sans laquelle nous ne pourrions rien faire, à savoir qu'ils étaient comme nous, qu'ils vivaient, à leur taille et à la taille de Jésus, ce que nous essayons de vivre plus ou moins en balbutiant, dans des conditions semblables. Plus nous serons profonds, humainement parlant, plus nous pourrons nous approcher de la profondeur de ces hommes et en particulier de Jésus qui était encore infiniment plus profond que ses disciples. D'où la nécessité d'un approfondissement humain aussi illimité que possible. Il y a une correspondance dans les deux sens entre l'approfondissement humain et une prise de conscience plus réelle de ce que Jésus a vécu avec ses disciples. Plus nous nous approfondissons humainement, plus nous sommes capables, à travers les Évangiles, de découvrir ce que Jésus a vécu, et plus nous découvrons ce que Jésus a vécu, plus nous sommes capables de découvrir ce que à notre tour nous pouvons vivre à notre manière. Les deux choses sont intimement liées. C'est par ce genre de travail intérieur que nous pourrons remplacer ce contact direct, visible, la proximité humaine que les disciples ont eue avec Jésus.

Relire les Évangiles

Alors, si vous acceptez tout ce que je viens de vous dire, je vais essayer maintenant de vous donner quelques précisions qui correspondent un peu à ce que je vis moi-même, qui correspondront peut-être à ce que vous avez de votre côté à vivre. Ces indices, ces signes, ces manières de comprendre ce que Jésus a vécu conduisent progressivement à la foi en Jésus mais ils me sont extrêmement personnels. Ils partent des documents que je peux avoir de l'Évangile mais c'est dans l'écho, la portée que je leur donne par mon approfondissement humain, que je peux en tirer des motifs qui me conduisent à la foi en Jésus lui-même. Par conséquent ce que je vais vous dire maintenant, ce ne sont que des indications qui n'ont pas la valeur de signes objectifs comme l'apologétique classique prétendait en user.

Comme vous le savez, l'apologétique classique s'appuyait sur des signes de crédibilité. Les deux signes principaux étaient les miracles et les réalisations messianiques. Pour ma part, ces signes-là, je vais les interpréter à ma manière parce que je suis ce que je suis, et j'en tirerai des conséquences qui ne sont pas nécessairement les conséquences qu'on en tirait avant. Et d'autre part, il y a dans l'Évangile, à mesure qu'on le lit à la manière dont je vous le disais tout à l'heure, de multiples autres indices que j'ai remarqués par le fait que je suis ce que je suis, dans l'état où je me trouve actuellement et qui me permettent de faire un cheminement vers la foi en Jésus proprement dite.

Les deux principaux signes sur lesquels on a énormément insisté dans l'apologétique classique, ce sont les miracles et la réalisation des prophéties messianiques. Je dois vous dire, pour ma part, que ni les uns ni les autres ne me permettent de croire en Jésus comme l'apologétique classique semblait devoir l'imposer. Pour moi, les miracles me posent plus de questions qu'ils n'en résolvent. Je ne sais pas très bien ce que c'est. Je pense qu'il serait sot de nier leur existence; il y a certainement eu des faits extraordinaires du temps de Jésus. D'ailleurs je pense que ces faits extraordinaires n'étaient pas si

extraordinaires que ça et que beaucoup d'autres que Jésus en ont faits aussi. Je croirais assez volontiers qu'on ne prête qu'aux riches et que dans l'Évangile il y a beaucoup de miracles qui ont été ajoutés après, suite à la propagation des rumeurs. Par conséquent, ce ne sont certainement pas les miracles qu'on nous raconte dans l'Évangile qui me permettent de croire en Jésus. Il y a cependant une chose qui me paraît très importante car elle me permet d'entrer en profondeur dans ce que Jésus a vécu. Quelle extraordinaire confirmation de sa mission Jésus n'a-t-il pas reçue en étant capable de faire ces choses singulières qui lui étaient demandées au cours de ses missions. Quelle tentation aussi devant cette puissance qui montait en lui et qui semblait confirmer sa mission. Quelle tentation! Je n'invente rien, parce que les tentations au désert sont pour ainsi dire des confidences que Jésus a pu faire à ses disciples quand il cherchait où aller. Les tentations au désert font bien allusion à la tentation de puissance que Jésus a connue. Quelle voie facile pour convertir! Mais Jésus avait une notion tellement haute de sa mission! Il a vite compris que c'était une fausse voie à tel point qu'après la multiplication des pains, il s'est enfui. Après avoir rassemblé le peuple autour de lui, la direction que prenait cette conversion était à l'opposé de ce qu'il désirait. Voilà un premier point important! Cet homme avait une puissance singulière, extraordinaire de pression sur les autres; mais il avait une idée si haute de sa mission, il avait une si grande ambition pour l'homme qu'il ne lui suffisait pas qu'on lui soit soumis de cette façon. Il souhaitait qu'on le découvre d'une autre manière, celle qui était précisément rendue quasi impossible par la fascination qu'il pouvait avoir sur les foules. A la fin, ayant compris que, pour sa mission, il était nécessaire qu'il disparaisse et vite, il a accepté de présenter son extrême faiblesse, scandaleusement aux yeux des hommes qu'il avait pu subjugué par sa puissance. J'ai essayé de vous dire ces choses, verbalement, très mal, mais c'est en chacun d'entre nous que cela doit avoir une portée qui ne soit pas simplement la conséquence d'une compréhension intellectuelle. Cette intelligence aura toute sa mesure s'il y a en nous une capacité de comprendre par le dedans qui ne peut dépendre que de la profondeur humaine que nous avons atteinte nous-mêmes. C'est important car, depuis vingt siècles, l'Église a fondé sa mission sur la puissance, elle qui est disciple d'un tel Maître. Nous commençons à nous apercevoir que la puissance, même si on arrivait à refaire une chrétienté, n'est pas le chemin qui peut conduire l'homme à sa grandeur. Nous avons mis vingt siècles pour trouver ça, et ce n'est pas fini car en chacun, il y a ce regret du passé. Si, grâce à une certaine évolution, charismatique ou autre, nous arrivions à refaire une chrétienté semblable à la précédente, nous serions tous très satisfaits et rassurés. La méditation des vingt siècles de christianisme où nous avons fait de la puissance le moyen de la conversion nous prouve que cette conversion ne vaut rien. En tout cas, elle n'est pas suffisante et peut être même un obstacle pour la conversion que Jésus a cru possible pour l'homme. On ne peut pas comparer la mission de Jésus à une perspective comme celle de Mao ou d'autres. Mao a réuni des millions de disciples en rien de temps. Jésus en quelques mois a perdu presque tous ceux qui l'avaient suivi et il a terminé sur la croix car sa mission était d'un autre ordre. Le découvrir donne une certaine dimension à l'affirmation que nous nous faisons de la divinité de Jésus; on lui donne une profondeur, une réalité qui déborde l'affirmation doctrinale de la divinité de Jésus. C'est peut-être même une manière de découvrir Dieu. Mais ce que Jésus a dit à ses disciples, ils l'ont compris d'une manière humaine et systématique. Voilà un premier aspect.

Je vais donner un deuxième point. Je prends l'autre signe, l'attente messianique. Dans l'apologétique classique, on a beaucoup insisté sur l'attente messianique. Pour ma part, l'attente messianique, la réalisation des prophéties messianiques, telle qu'elle est écrite dans les Écritures, en particulier dans St Matthieu, ne me satisfait pas du tout, elle ne me convainc pas. Ayant l'esprit critique correspondant à mon époque, je me demande si les textes qui reprennent les psaumes messianiques pour montrer qu'ils se sont réalisés en Jésus ne sont pas simplement une confirmation des faits ou le fondement des faits qu'on relate. Il nous est impossible de le savoir. Mais on peut en douter. En tout cas, le simple fait qu'on puisse en douter enlève une certaine force à l'affirmation. D'autre part, et c'est un point plus important, au fond la grandeur des prophètes n'est pas du tout d'avoir été des historiens de l'avenir, c'est d'avoir, par approfondissement personnel, découvert en eux l'espérance fondamentale qu'ils ont incarnée en espoirs locaux. La base de l'espérance messianique n'est pas judaïque, c'est l'espérance fondamentale de l'homme, de tout homme lorsqu'il prend suffisamment conscience des profondeurs de son humanité, ces profondeurs qui correspondent à la grandeur de la mission, de l'espérance, de la foi que Jésus avait en l'homme, Mais nos prophètes de l'Ancien Testament ont incarné cette Espérance (avec un grand E) en espoirs locaux, le rétablissement de la puissance d'Israël. Alors dire que tel détail s'est réalisé, cela correspond à quelque chose de tout à fait contingent et accidentel parce que nous sommes au niveau des espoirs. Le grand succès que Jésus a depuis vingt siècles, malgré tout, malgré les incompréhensions dont on l'a entouré, c'est qu'il incarne l'espérance fondamentale de l'homme. C'est là, la raison de son espoir; c'est là que je découvre de nouveau cet aspect universel de Jésus qui

est pour moi un caractère de sa divinité. C'est pour moi une manière de découvrir, d'une autre façon encore, en profondeur, ce que peut être Dieu que je ne peux connaître que par Jésus. Tout cela, c'est à chacun d'entre nous d'en vivre, pas seulement un jour par an, d'en vivre toute l'année, car le cheminement dont je vous parlais est un cheminement de toute la vie. Ce n'est pas un cheminement accidentel, accessoire, à côté de la vraie vie, celle du siècle; c'est de toute la vie. Le siècle n'en est pas exclu mais il n'en est pas le centre. Nous sommes plus de Jésus par cet approfondissement humain que nous ne le sommes en étant solidaires de ceux qui sont autour de nous. Et nous ne pouvons être utiles à ceux qui sont autour de nous que si nous sommes centrés essentiellement sur ce que Jésus nous a apporté. Autrement nous pouvons avoir le vocabulaire chrétien, nous n'avons pas la foi qu'il faut pour soulever le monde.

Je termine rapidement parce que c'est une chose importante, ce cheminement ne peut pas se faire seul. Les disciples n'ont pas cru seuls; ils ont vécu ensemble avec Jésus. Et s'il y a une chose que les disciples et que les premiers chrétiens ont compris tout de suite après la mort de Jésus, c'est qu'ils ne pouvaient pas vivre seuls ce qu'ils avaient vécu avec lui. La première communauté chrétienne a été la conséquence immédiate de cette prise de conscience nette qu'on ne peut pas vivre seuls de la foi. Le mouvement de foi est un mouvement essentiellement personnel, dans la solitude fondamentale de chacun; mais ce mouvement de foi ne peut pas être vécu seuls. "Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux" est la base-maîtresse de l'Église. Je pense que dans les conditions où nous vivons maintenant avec toutes les difficultés que nous rencontrons, il nous est indispensable de vivre en communauté, en prenant le mot communauté dans un sens non-paroissial. Je veux dire que ce n'est pas la communauté paroissiale, telle qu'elle est actuellement, qui réalise l'idéal de la communauté. Si vraiment nous cherchons la foi en Jésus, quelles que soient les difficultés que nous rencontrons pour le réaliser, nous devons arriver à vivre en communauté de foi avec ceux qui nous sont proches de façon à ce que notre cheminement soit réel. Cela suppose beaucoup de sacrifices, cela suppose beaucoup de caractère, cela suppose en particulier de ne pas faire comme tout le monde, ce qui est une des formes les plus difficiles de notre époque. Les pressions sociologiques sont telles que nous croyons être originaux en faisant comme tout le monde.

Questions

Vous considérez Jésus comme l'incarnation de l'espérance de l'humanité.

En tous cas il est difficile d'avoir la foi en Jésus si on ne pense pas que Jésus incarne en ses profondeurs l'espérance humaine. La foi, l'espérance et la charité sont trois vertus théologiques mais ces trois vertus ne peuvent pas être séparées parce qu'elles concernent la totalité de l'individu. Si vous enlevez l'espérance, vous enlevez en même temps la foi. Vous voyez à peu près ce que je veux dire, la foi est cette manière d'atteindre Jésus qui fait que je vois en lui le sens de ma vie s'enraciner dans mon espérance. Plus on approfondit l'intelligence qu'on peut avoir de Jésus, plus on découvre cette sorte de conaturalité entre les exigences fondamentales qui nous permettent de trouver le sens de notre vie et ce que Jésus lui-même nous a manifesté par la conviction qu'il avait du sens de la sienne.

On revient à Jésus, incarnation de l'espérance humaine dans le monde où nous vivons, pour moi ce n'est pas vrai.

L'attente des Juifs de jadis était tellement politisée qu'ils n'ont pas compris Jésus. Par conséquent, nous sommes tout à fait d'accord. Mais ce que je croirais volontiers, en approfondissant humainement que toutes les formes d'espoir sur lesquelles ils incarnaient l'espérance fondamentale avaient foiré (c'est pour cela que je vous ai parlé un peu du refus), à mesure que cet espoir foire, petit à petit ils sont acculés, si leur vie est suffisamment longue, à croire en Jésus. Dans mon livre, j'ai beaucoup insisté sur les croyances idéologiques et la foi. J'ai montré comment toute croyance idéologique, si on s'y donne à fond, si on ne fait pas que s'habiller avec un personnage de la croyance idéologique, si on y adhère totalement à fond, l'homme est trop grand pour se soumettre totalement à une croyance idéologique. Toute croyance idéologique, qu'elle soit sociale ou religieuse, est inapte pour atteindre précisément la foi. L'important, c'est de vivre. Non seulement il faut vivre mais il faut en prendre conscience quand on en est capable, puisque la vie spirituelle doit prendre tout l'être, et quand en plus on est capable de communiquer ce qu'on vit à d'autres. Pour vivre vraiment, il faut que les trois interviennent mais l'essentiel, c'est de vivre. Beaucoup sont incapables de prendre conscience de ce qu'ils vivent; peu sont capables de dire ce qu'ils vivent, mais l'important, c'est qu'ils le vivent. Dans mon milieu paysan; une conversation comme celle-ci ne signifierait rien, mais ce sont des gens qui vivent plus profondément leur vie humaine que bien des professeurs de faculté. Le souci de la famille, la responsabilité d'une terre avec tous les risques, la misère toujours à la porte; tout cela fait des hommes beaucoup plus que la philosophie. Ne leur demandez pas de vous le dire, mais l'essentiel c'est qu'ils le

vivent. Ne jugeons pas les personnes sur leur ouverture intellectuelle et ne croyons pas que les choses intellectuelles épuisent leurs possibilités.

Il y a des vies extrêmement écrasées, nous sommes d'accord. Mais chaque fois que nous sommes dans une situation suffisamment tragique pour que l'essentiel soit menacé, nous en prenons conscience d'une manière extraordinaire. Un certain nombre de Français ont connu l'épreuve des camps de concentration ou des camps de prisonniers pendant la dernière guerre. Beaucoup étaient plutôt médiocres car le peuple français l'est en général. Or certains y ont trouvé des possibilités spirituelles qu'ils n'auraient jamais découvertes autrement. Prisonniers, ils ont vécu en hommes comme ils ne l'avaient jamais vécu avant et comme beaucoup ne l'ont plus vécu après. Quand on est saisi par le fond de soi-même, devant une extrémité qui vous accule à prendre conscience de l'essentiel, on en prend conscience.

L'Évangile

Nous pouvons comprendre les paraboles plus profondément que les auditeurs du temps de Jésus. Je pense aux paraboles des talents, des vierges folles et des vierges sages, du jugement dernier... Chacune peut être prise à un niveau moral. Dans la parabole des talents, celui qui en avait dix a eu le courage d'en récolter dix autres et il aura une récompense. Nous nous plaçons sur un certain plan pour comprendre ce qui voulait être dit. Il n'est pas du tout impossible d'ailleurs que Jésus n'ait pas insisté sur cet aspect. Mais si je compare les paraboles les unes avec les autres, je constate que, sous des formes différentes, elles ont toutes la même structure. Elles donnent un point de départ bien précis, le roi s'en va, les vierges attendent l'époux. Chacune des vierges a sa lampe mais on a oublié de leur dire qu'il fallait emporter de l'huile. Elles savent que l'époux arrivera mais non qu'il arrivera en retard. Pratiquement on ne leur dit rien de ce qui va arriver. Le roi distribue des talents mais il ne dit pas qu'il reviendra. A celui qui a reçu dix talents, on ne lui a pas dit ce qu'il fallait en faire, il n'y a aucun règlement qui lui disait de les faire valoir. Par génie propre, il les a fait fructifier, il les a risqués et il en a trouvé dix autres. A la fin de la séance, quand le roi revient, il est récompensé. Celui qui avait un talent est le plus consciencieux des trois. Il sait que cet argent n'est pas à lui, il ne veut donc pas le risquer. Celui qui aura respecté la morale la plus stricte, ne pas risquer ce qui n'est pas à lui, on le condamne. La parabole du jugement dernier est encore plus nette. Le Père éternel félicite ceux qui lui ont donné des habits, qui lui ont donné à manger, alors qu'ils ignorent totalement quand ils lui ont donné à manger, quand ils l'ont vêtu. Et ils sont récompensés parce qu'ils ont fait quelque chose sans le savoir. C'est vraiment le comble de l'immoralité. Quant à ceux qui auraient été enthousiastes de vêtir Jésus, de le nourrir, si on le leur avait demandé (n'est-ce pas le rôle de la loi de le dire ?), ils sont condamnés. Avouez que des enseignements de ce genre, successifs, dans un milieu où tout ce qui devait être fait était commandé par la Loi, tout ce qui ne devait pas être fait était précisé, où on trouvait tout ce qu'il fallait pour prendre le bon chemin, atteindre le but qu'on devait atteindre, c'est singulièrement révolutionnaire sans le dire. Il y a là une critique souterraine, qui est d'ailleurs restée souterraine très longtemps si on pense au rôle qu'ont joué, jusqu'à un temps très récent dans la prédication, les fins dernières, l'enfer. Pensez à la polémique entre Bossuet et Fénelon : si on supprime le ciel, si on éteint le feu de l'enfer, tout est foutu. Autrement dit, pendant des siècles nous avons médité sur les paraboles du Royaume mais nous n'avons pas compris la secrète convergence qui se manifeste sous des images différentes mais dans une direction extrêmement précise. Ces paraboles nous montrent une orientation radicalement nouvelle par rapport à ce que la plupart des chrétiens ont compris jusqu'à présent et d'autre part l'originalité fondamentale de Jésus qui est un de ces indices qui nous permettent d'approcher la grandeur transcendante de Jésus.

Maintenant toute la doctrine est en question d'une certaine façon. Ce qui m'intéresse le plus dans la doctrine prêchée par Paul, c'est l'effort surhumain de ce grand homme pour essayer de conserver tout ce qui pouvait l'être sans abîmer ce qui venait d'arriver. C'est un effort de jonction, de création qui me paraît exemplaire pour rendre compte de ce qui vient d'arriver en partant de ce qui est donné. Si dans chaque génération chrétienne, dans chaque siècle chrétien, il y avait eu des gens de cette taille pour réinventer, recréer le message de Jésus, pour le redonner neuf et vivant à leurs contemporains, notre christianisme ne se trouverait pas enfermé dans une chape qui ressemble très souvent à un tombeau. Toutes ces perspectives sont très importantes pour la vie spirituelle du chrétien.

Il en est de même pour bien comprendre les décisions conciliaires. Nous devons faire un cheminement semblable à celui que je vous ai proposé pour découvrir la foi en Jésus. Il faut découvrir par le dedans les raisons profondes des Pères du Concile de Nicée et autres qui les ont amenés à prendre telle ou telle position. Cela suppose une connaissance historique, mais ça va bien au-delà d'une connaissance historique; ça suppose qu'on comprenne par le dedans la raison profonde pour laquelle ils se sont refusés à telle ou telle hérésie. C'est cela qui est éternel car la formulation

proprement dite est très dépendante des manières de penser de l'époque, des problèmes qui se posaient à l'époque et qui ne se posent plus de la même manière maintenant. Les mots n'ont même plus le même sens mais le sens intérieur qui a poussé les Pères du Concile à prendre telle position, c'est quelque chose qui est enraciné dans la foi et qui est universel.

Comment peut-on découvrir tout cela ? Nous ne sommes pas des scientifiques, des historiens.

Les scientifiques ne sont pas particulièrement bien placés quand ils font de la science leur tout. L'important, c'est de faire le tout de la foi. Quand on est vivant, et la foi nous rend vivants dans une certaine mesure, ces questions doivent se poser. Et si nous ne nous les posons pas, en étant capables, c'est que nous n'avons pas une vie spirituelle véritable parce qu'elle n'est pas le sens de notre être. Nous devenons croyants par discipline, par conformisme, par uniformité, par conservatisme, par respect humain... par tout ce que vous voudrez mais ce n'est pas de la vie spirituelle au sens fort. Chacun a son chemin, il n'est pas question de donner des conseils, chacun doit le faire à sa manière.

A travers la vie de Jésus, sa parole, il y a toute la révélation de Dieu.

Je suis profondément d'accord avec vous mais nous ne nous exprimons pas de la même manière. Quand vous parlez de révélation, je parle de prise de conscience en profondeur. Dans mes perspectives, plus l'homme s'atteint dans sa profondeur, plus il reçoit de Dieu. Dans mon livre, je fais la différence entre fabrication et création, elle est absolument capitale. La création, c'est l'action de l'homme sous la motion de Dieu. Dans la création, on ne peut pas séparer la motion de Dieu de l'activité humaine. Quand je lis l'Évangile, je recrée le texte à partir de ce que je suis. Mais pratiquement c'est l'action de Dieu qui me permet de le créer. Tout ce que je pourrais faire si j'étais simplement à ma taille humaine, ce serait de faire des syllogismes. La création proprement dite est exactement de l'ordre de l'inspiration dont vous parlez. L'Évangile de Jean en particulier, qui est un Évangile essentiellement médité, revêtu par Jean, a une puissance créatrice considérable parce que c'est vraiment l'œuvre d'un croyant.

La motion de Dieu

Si l'on ne parle de l'homme que d'une façon superficielle, on peut séparer vraiment l'homme de Dieu mais, dans la mesure où l'homme prend profondément conscience de lui-même, il est nécessairement sous la motion de Dieu. La création n'est pas une action de fabrication. Ce qui est fabriqué, c'est ce que nous pouvons utiliser, en faire ce que nous voulons, comme nous voulons. La création n'est pas une fabrication perfectionnée, ce n'est pas une fabrication qui aurait le mérite d'être tout à fait nouvelle. La création est quelque chose d'original par rapport à la fabrication car elle suppose l'action de Dieu; il n'y a pas de création sans motion de Dieu

Pour ceux qui n'arrivent pas à faire cette démarche d'intériorisation, cela n'empêche pas que Dieu peut quand même se révéler à eux.

Mais comment peut-on recevoir une motion de Dieu, une révélation de Dieu comme vous dites, sans intériorisation ? Vous n'entendez pas uniquement avec les oreilles ? C'est quelque chose qui vient vous visiter en vous et qui est pratiquement une prise de conscience de ce qui est en vous.

Beaucoup d'hommes en sont exclus alors ?

Mais pourquoi ? Chez vous, le mot «intériorisation» implique une explicitation particulière, une prise de conscience particulière. L'intériorisation dont je parle peut être vécue sans être exprimée. C'est là la difficulté. La difficulté de toutes ces choses, c'est qu'il nous faut maîtriser les mots et voir exactement la portée qu'ils ont. Or chacun d'entre nous ne donne pas spontanément le même sens aux mots. On leur attribue une portée plus ou moins grande, une largeur plus ou moins grande. L'intériorité dont nous parlons est une intériorité qui peut très bien n'avoir jamais été perçue comme une intériorité. Les gens de ma campagne sont des gens essentiellement intérieurs; mais le mot ne leur est jamais venu à l'esprit et, si je leur en parlais actuellement comme ça, ils me comprendraient, non pas parce qu'ils seraient intellectuellement au niveau où j'essaierais de m'expliquer, mais parce qu'ils auraient en eux un écho de ce que je serais en train de leur dire.

Je trouve que c'est déjà difficile d'arriver à cette vie intérieure, alors j'avoue que ce n'est pas spontané, ce n'est pas facile.

Je n'ai pas dit que c'était facile et surtout je pense que c'est l'œuvre de toute la vie. Il ne suffit pas de décider de faire maintenant de l'intériorité. Elle commence sans qu'on le sache et se perpétue comme ça. Alors petit à petit on en prend conscience. C'est indispensable, pour ceux qui en sont capables, qu'ils en prennent conscience parce que la totalité de la vie spirituelle exige la totalité de l'individu. Si toute une partie de nous reste atone vis-à-vis de l'intériorité proprement dite, ça ne marche pas.

Croyez-vous que cette intériorité puisse être atteinte dans n'importe quelles conditions matérielles, psychologiques ?

Je ne le crois absolument pas. Nous retombons toujours sur la même difficulté. Je pense que chacun

peut la trouver. Malheureusement, il y a des vies où c'est rare que ce soit possible tout le temps. Mais pour la plupart de ceux qui vivent ici par exemple, qui ne sont pas martelés par la misère au point de se demander pratiquement tous les jours ce qu'ils mangeront le lendemain, il y a des possibilités de recueillement, de prise de conscience de soi, vu la culture qu'on a. Mais ces occasions sont rares parce qu'on ne le désire pas. Si on voyait la nécessité de cette intériorité, on s'imposerait les sacrifices voulus, on prendrait les décisions voulues pour que ce soit possible. Des universitaires me disent que j'ai de la chance car ils s'imaginent que, quand on garde un troupeau de moutons, on a beaucoup de temps pour réfléchir, ce qui est absurde. Je leur demande, à eux qui surveillent des examens, s'ils n'ont pas la tête plus vide après avoir surveillé un examen pendant une heure ou deux que s'ils avaient travaillé. On se fatigue à ne rien faire quand on est berger. On leur donne deux mois et demi de vacances, mettons qu'ils ont besoin de quinze jours pour calmer leurs nerfs mais, pendant les deux autres mois, qu'est-ce qu'ils foutent ? Si vraiment pendant l'année on regrette de ne pas pouvoir entrer dans cette intériorité qui paraît un luxe, si on le désire vraiment, on en sera capable pendant ces deux mois. Mais si vous ne le désirez pas vraiment, vous en êtes incapables, vous trouverez toujours une raison pour ne pas le faire.

Comment être intériorisé quand on prend des responsabilités dans l'action politique ?

Prenons un exemple que vous avez cité, La Pira. Je pense que c'est un très grand chrétien et qu'il fait de la politique parce qu'il est chrétien, mais ça m'étonnerait qu'il soit arrivé à la vie chrétienne uniquement parce qu'il fait de la politique. Je pense que ces gens ont trouvé ainsi le sens de leur mission. Cette mission, tout naturellement, les a orientés dans un sens politique ou dans un sens scientifique parce qu'ils étaient ce qu'ils étaient. Autrement dit, je ne conteste absolument pas l'intérêt d'une action politique, mais ce que je considère comme très important, c'est que cette action politique s'enracine dans l'intériorité afin qu'elle soit de l'ordre de la mission et non pas simplement de l'ordre de la fonction ou de l'occupation. C'est ce que je propose toujours. Je pense même qu'il n'y a pas de vie spirituelle qui ne s'épanouisse pas en fécondité. La fécondité fait partie intégrante de la vie spirituelle mais ce n'est pas la fécondité qui déclenche la recherche de la vie spirituelle. La fécondité est un fruit, ce n'est pas un but. On n'est pas vertueux pour rendre les gens vertueux. Autrement dit, c'est un fruit normal qui caractérise l'authenticité, la vérité de la vie spirituelle et non pas un but. Le but n'est pas d'avoir une action politique ou une action sociale, c'est un fruit à condition que cette prise de conscience de ce qu'on doit faire pour trouver le sens de sa vie, nous oriente dans une direction politique ou sociale; toutes les directions sont concevables en société. Voilà à peu près ma situation.

Vous pensez que quelqu'un qui serait engagé dans un mouvement politique ou syndical ou autre de façon quelque peu ambiguë, pourrait quand même progressivement sortir de cette ambiguïté ?

J'en suis convaincu parce que la relation entre vie spirituelle et action, la relation entre porter des fruits et la sève, est continue. Il n'y a pas de chemin qui soit tout droit, qui soit pur, dans un sens ou dans l'autre. Mais il y a une question de proportion, de vigueur, une question de premier rang et de deuxième rang. Si le premier rang est la vie politique, presque automatiquement elle va petit à petit coiffer, écraser la vie spirituelle. Si la vie spirituelle ne sort pas, n'émerge pas en action, disons politique, elle va de nouveau se coincer en moralisme, en doctrine, en structures; pratiquement elle va se cristalliser. Par conséquent, tout est possible. Il est bien évident que celui qui se donne à fond dans la vie politique par exemple avec une vie spirituelle déjà réelle, connaît tout de même une certaine ambiguïté, comme il y a de l'ambiguïté dans l'activisme d'une façon générale. Toute sa vie, tout son cheminement, va consister petit à petit, à l'occasion des difficultés en général, à s'apercevoir qu'il lui faut sortir de l'activisme qui le bouffait pour que la vie spirituelle réapparaisse. Il croyait au départ que son activité était la conséquence de sa vie spirituelle, il s'aperçoit après que son activisme était aimé pour lui-même, que la vie spirituelle est reléguée entre parenthèses. Alors il y a une réaction et la fidélité consiste précisément à correspondre à ses intuitions profondes que nul directeur de conscience ne peut apporter du dehors et qui permet à travers un cheminement sinueux d'aller tout droit vers le but.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens du mot «mission». Rien ne me paraît plus détestable qu'un homme politique qui prétend avoir une mission.

Il faut prendre le mot «mission» dans le sens où je le prends dans mon livre. Je vais vous préciser ce mot parce que c'est en effet un mot ambigu. Tous nos mots, hélas, sont ambigus; on s'en sert depuis des siècles et comme les gens n'ont pas toujours l'esprit très clair, petit à petit ça fait tâche d'huile, ça commence par avoir un sens précis puis petit à petit...

Le mot mission a chez moi deux sens très précis qui se complètent. Le premier sens n'est pas le sens obvie, le sens normal. Je trouve ma mission quand je comprends le sens de ma vie, ce que je dois être pour être, ce que je dois faire pour être. Par conséquent c'est une chose qui est enracinée en moi. Je

peux me servir des contingences extérieures pour en prendre conscience mais ce n'est pas simplement la considération des choses extérieures, des choses utiles, qui feront déclencher en moi la mission, ce sera une aide indirecte. L'activité fondamentale, qui me dira que c'est cela que je dois faire, est une conséquence de mon activité intime et pas simplement le reflet ou la conséquence automatique des nécessités qui s'imposent du dehors. Voilà donc une première chose. Mais dans la mesure où cette mission est profondément enracinée en moi, elle est volonté de Dieu sur moi et, par ce côté, elle est mission au sens ordinaire. Dieu veut que je fasse cela. Ces deux aspects sont conjoints par le fait même que ce qui est le plus essentiel à l'homme est la face de Dieu tournée sur lui.

Leur mission politique est d'établir un certain type de société.

Par exemple. Mais alors tout ça, c'est sur un autre plan qui est légitime par certains côtés mais ce n'est pas au niveau où je me place. Je pense que, pour être vraiment efficace, il faut que la mission soit enracinée dans ce qu'on est et non pas construite à partir d'idées même généreuses, technocratiques, fondées, qui nous diraient ce qu'il faut faire.

Pour la plupart des gens, il semble qu'ils ne fassent aucune référence à Jésus, et pourtant, ils vivent d'une foi qui nous paraît, à nous, de même nature que la nôtre, quand ils cherchent vraiment le sens de leur vie.

De même nature, oui et non. Autrement dit, dans toute croyance importante, croyance qui touche l'homme, il y a un élément de foi. Toute croyance, par le fait même qu'on s'y donne vraiment, comporte un élément de foi. Par conséquent, dans les croyances politiques, il y a un élément de foi. Mais cette foi, cet élément de foi, est particulièrement accrochée à l'explicitation de la croyance, à l'explicitation de l'idéal politique si vous voulez. Cette foi dont nous sommes en train de parler, qui est un élément réel, est plus appuyée sur la croyance ou l'idéal que l'on se propose de réaliser que sur la prise de conscience de ce qu'on est. La foi dont je parle, la foi en soi et toutes les autres fois, foi en Jésus... sont essentiellement enracinées d'abord en ce que je suis avant de s'appuyer sur une certaine représentation que je peux me donner, par exemple de Jésus. Autrement dit, la base de ma foi, ce n'est pas la croyance mais la prise de conscience en moi-même d'une réalité qui correspond à ce que Jésus est pour moi. Dans l'autre perspective, on a d'abord la croyance mais parce que cette croyance est très importante pour ma vie, la manière même dont je m'y attache engendre en moi une certaine foi. On peut dire que c'est vraiment de même nature (je reprends votre terme), mais je la trouve fragile... Je vous donne un exemple. Je vais comparer la foi à un arbre. Dans votre cas, l'arbre est enraciné dans les nuages et, dans l'autre, il est enraciné dans la terre.

Je ne suis pas tellement d'accord parce que ce que nous avons appelé foi n'était pas une confiance dans une croyance; mais ce que nous avons dit être la foi de même nature, pour des gens qui ne se disent pas chrétiens, c'est la recherche du sens de leur vie; c'est ça qui leur paraît être la foi.

Alors dans ce domaine nous sommes tout à fait d'accord si vous mettez la foi dans le sens de sa vie, que vous ne l'accrochez pas à une représentation qui serait pour ainsi dire le costume désiré. C'est la foi qui engendre la découverte du sens de sa vie ou, d'une manière plus précise, la foi qui est à la recherche du sens de la vie est, à mon point de vue, exactement la foi en Dieu.

Quand vous dites "toute l'espérance humaine est sous-tendue par la foi en Jésus-Christ", pour moi c'est peut-être une vision de foi.

Je vous comprends. Je comprends mieux que tout à l'heure. Le mot espérance est plus difficile. Dans mon vocabulaire, je fais une différence entre foi et adhésion à la croyance, espérance et espoir. Ce que je pense, c'est qu'aucun des espoirs humains du milieu que vous fréquentez (pratiquement vous êtes du côté de la majorité), aucun espoir n'est vraiment l'espérance au sens fort. Autrement dit, les espoirs acquièrent leur puissance de la secrète espérance qui est au fond du cœur de chacun et dont, d'une certaine manière, on ne prend pas conscience. Les camarades dont vous parlez, qui ont foi en Dieu, n'en prennent pas conscience parce qu'il ne s'agit pas simplement de la foi au niveau de leur recherche ou de leur prise de conscience du sens de leur vie. En tout cas, il n'y a pas beaucoup d'athées. Il y a l'athée vulgaire. Éliminons-le, je crois qu'ils sont, hélas, une très grande majorité en temps ordinaire, sauf aux temps difficiles de la vie car à ce moment-là on redevient sérieux. Mais il n'y a pas beaucoup d'athées au sens vigoureux du terme parce qu'il est aussi difficile de croire en Dieu que de le refuser. C'est aussi difficile. L'athée au sens total du mot exige une force spirituelle semblable, du même niveau, que la foi en Dieu proprement dite.

Quand vous avez dit que nous sommes au fond tous athées, c'est de l'athée vulgaire que vous parliez, un athée matérialiste.

Matérialiste, avec cette pente qui consiste à vouloir tout expliquer et à penser que ce qui n'est pas explicable n'existe pas.

Ce matin, je dois vous parler de l'Église du futur. Ce titre un peu prétentieux, nous allons le réduire à une expression plus simple. S'en préoccuper est normal pour un chrétien dont Jésus est au centre de sa vie et qui a reconnu l'importance capitale de l'Église dans son devenir. C'est grâce à elle qu'il a pris connaissance de ce que Jésus était et il est convaincu que, si jamais l'Église disparaissait, Jésus rejoindrait les grands personnages de l'histoire et deviendrait la proie des historiens et des exégètes de profession. Il est important, pour un chrétien de notre époque, de penser à cela d'une façon toute particulière. Ce projet était moins impérieux au cours des siècles derniers car on pensait à tort que l'Église de chrétienté était définitive. Or la chrétienté est moribonde et l'Église est aussi malade. Mais nous savons, par le fait que nous avons la foi en Jésus, que l'Église vivra et qu'à travers la mort de l'Église de chrétienté naîtra une nouvelle Église. Mais cette Église ne naîtra pas sans nous. Par conséquent, il est important de prévoir un peu l'avenir, dans la mesure de nos moyens, pour orienter les devoirs que nous avons envers elle.

L'évolution de l'Église

Il est évident que le nombre des chrétiens va considérablement diminuer dans les temps qui viennent. A l'Église de chrétienté qui était une Église de masse va correspondre probablement une Église dispersée, une Église de diaspora. Nous entrons dans l'ère de la diaspora, avec des chrétiens partout et nulle part. D'autre part, du fait de l'extrême difficulté que les hommes auront à être croyants et plus spécialement chrétiens, il leur faudra être très approfondis au point de vue humain, avoir du caractère et pas simplement être l'écho du milieu sociologique tout-puissant qui sera le leur. Dans la mission de l'Église, il ne suffira plus de prêcher Jésus-Christ, il faudra prêcher l'homme, faire des hommes. Il sera nécessaire d'être profondément humain pour être chrétien. Cela a toujours été utile et nécessaire mais maintenant, pour être chrétien, on doit être disciple. Dans une Église de chrétienté, il suffisait d'être un bon paroissien.

La tâche de l'Église en est d'autant plus difficile car il ne suffira plus qu'elle enseigne et gouverne. Il faudra qu'elle appelle les hommes suivant les différents moments de leur évolution, appel qui commencera peut-être par un enseignement mais qui doit devenir très vite un appel, un appel à être vraiment homme pour devenir vraiment chrétien. Or l'Église, jusqu'à présent, était surtout une Église de gouvernement et d'enseignement. Elle doit devenir, outre cela, une Église d'éducation et d'appel, religion d'autorité, religion d'appel; religion d'autorité pour devenir religion d'appel. La religion d'autorité n'étant plus considérée comme une fin en soi, elle devra évoluer pour préparer les chrétiens à ne plus se contenter d'être enseignés.

Changer les structures

L'Église est à la fois une institution et une communion. Dans l'Église de l'avenir, aucune structure rigide ne peut épouser les conditions demandées par l'évangélisation dans une diaspora. Donc il faudra que les structures demeurent mais s'assouplissent. Cet assouplissement sera compensé par une plus forte prise de conscience de ce qu'est la communion. Si les chrétiens mettent vraiment Jésus de Nazareth au centre de leur vie et deviennent ainsi des disciples à la mesure de leurs possibilités, la communion prendra une puissance réelle qui ne correspondra pas à la solidarité de groupe que nous pouvons connaître actuellement. Pour ma part, je pense qu'il serait imprudent et faux de penser que l'avenir de l'Église dépend d'une modification de ses structures. Il n'est pas impossible qu'on soit obligé ultérieurement de les changer mais, aujourd'hui, nous sommes dans une telle situation de pauvreté spirituelle que, si nous nous mettons à changer les structures, ou bien nous ferons des improvisations futiles et éphémères, ou bien nous subirons les pressions de notre époque et nous irons à la remorque du monde. Donc ce qui est premier actuellement, ce n'est pas le changement des structures. Il nous faudrait une plus grande vigueur spirituelle pour être capables de créer des structures comme l'ont fait les premiers disciples après la mort de Jésus. Mais nous pouvons et devons changer l'esprit dans lequel on les applique. C'est dans cette direction que je vais orienter ma réflexion.

Une décentralisation est nécessaire

Dans la mesure où l'Église ne peut plus se contenter d'enseigner et de gouverner à tous la même chose mais doit assurer une formation individuelle de chacun selon ses besoins et ses possibilités, une première condition pour assurer l'Église du futur est, me semble-t-il, une radicale décentralisation. Actuellement, tout se décide à Rome, tout vient de Rome. Même si ce que Rome commandait était toujours sage, d'une sagesse générale, ça ne pourrait pas être vraiment utile dans les cas particuliers. Pour que ce soit déjà d'une sagesse générale, il faudrait que Rome sache ce qui se passe dans le monde. Or elle ne le peut pas dans les conditions où elle se trouve car la papauté est la dernière cour

qui existe dans le monde et on ne peut dire que ce qui se pense au Vatican.

Donc une décentralisation profonde et vigoureuse est nécessaire. Ce n'est pas du tout refuser la primauté de Pierre, c'est retrouver ce qu'était cette primauté au départ, dans les tout premiers siècles. Lorsque le pape était à Rome et voulait envoyer un message à Jérusalem, il fallait six mois à un messenger pour faire parvenir le message et autant pour revenir de Jérusalem, en supposant qu'il y ait une réponse par retour du courrier et aucun accident de parcours. Dans ce cas, la centralisation est légère et tout se passe comme si le St Esprit était suffisant pour guider les Églises locales dans les cas normaux du moins. La primauté de Pierre n'est pas en question, il faut au contraire la maintenir mais la décharger, la purifier de toutes les possibilités techniques qui ont fait que cette primauté est devenue une centralisation.

Vatican II a commencé cette décentralisation avec la collégialité des évêques qui était une évidence du temps des débuts de l'Église et qui se recrée sous la forme de synodes des évêques rassemblés à Rome. Pour que ce synode fonctionne, il faut que ses membres prennent conscience que leur devoir n'est pas de dire exactement ce que le pape souhaite entendre. Il faut que les évêques soient des êtres suffisamment courageux pour dire ce qu'ils pensent et ne considèrent pas comme une faute de dire des choses qui ne plaisent pas à l'autorité supérieure. Il faut aussi des gens compétents. Le dernier synode nous a tous déçus, quoique le cardinal Daniélou ait trouvé que c'était un succès, car les évêques ont dit précisément ce qu'on désirait qu'ils disent, non pas ce que les chrétiens voulaient mais le pape. De plus, à propos des relations entre l'Église et le monde, il y avait un évêque qui semblait évidemment compétent, une personnalité de premier chef. Puisque le pape dispose de titres à remplir, il semblerait normal de prendre des gens qui ont du caractère, qui manifestent des perspectives qui peuvent être discutées et qui peuvent aussi être entendues. Tant que nous aurons une conception du synode comme celle que nous avons eue en 1971, le synode sera un semblant de collégialité mais pas une vraie collégialité. D'autre part, pour la décentralisation qui me paraît nécessaire dans l'Église pour qu'elle remplisse sa mission, une telle collégialité n'est pas suffisante. Un nouveau progrès, plus sensible, dans cette direction, c'est la collégialité des évêques dans un pays. Elle existe incontestablement et elle a souvent pris, d'une manière fort respectueuse, suffisamment cachée pour ne pas scandaliser, des positions assez différentes de celles de la papauté. Je pense à certaines encycliques, comme *Humanae vitae*. C'est une décentralisation encore insuffisante car un pays comme la France présente des diversités telles que des mesures générales restent encore trop générales pour pouvoir s'appliquer de façon utile aux cas particuliers. Au fond, la cheville ouvrière de l'Église, c'est l'évêque.

Le principe de subsidiarité

Un autre progrès fait par Vatican II, sur lequel on a peu insisté, c'est qu'il a demandé, par le principe de subsidiarité, que tout supérieur intermédiaire ait exactement les pouvoirs qui correspondent à ses responsabilités. C'est un principe élémentaire. Dans toute industrie, dans toute organisation civile, si elle est saine, chaque supérieur intermédiaire, c'est-à-dire celui qui a des gens sous ses ordres et qui a la grâce d'avoir des supérieurs, puisse prendre des initiatives qui correspondent aux pouvoirs dont il dispose. Actuellement, nos évêques n'ont pas du tout un tel pouvoir qui correspondrait à leur responsabilité d'apôtre de leur diocèse. Leur pouvoir se réduit à la dimension de l'administration et encore, une administration vigoureusement centralisée. Or il est extrêmement important que chaque évêque ait véritablement un tel pouvoir. Si parmi nos évêques, nous avons un homme qui veuille vraiment être apôtre, qui prenne quelques mesures vigoureuses, singulières, vous verriez ce qui se passerait. Le collègue épiscopal national bondirait au nom de la collégialité car la collégialité peut être comprise comme une nouvelle centralisation, moins générale que celle de Rome, mais qui reste malgré tout extrême. Prenons l'exemple de Mgr Elchinger, Mgr Riobé. Chaque fois qu'un évêque prend une initiative qui n'est pas dans la ligne générale du collège épiscopal de son pays, il est considéré un peu comme ayant jeté une pierre dans la mare, comme coupable d'un geste inconsidéré.

Une connaissance réelle du milieu.

L'évêque doit être l'apôtre de son diocèse, il est le successeur des apôtres qui n'étaient pas des administrateurs. Pour être apôtre, il faut connaître ceux à qui on s'adresse et qu'on doit évangéliser. Un évêque doit connaître son diocèse autrement que par des statistiques, des fiches. Il ne suffit pas de le connaître à travers quelques vicaires généraux qui eux-mêmes ne le connaissent qu'à travers les curés. Il a besoin d'un contact direct avec ses prêtres. J'en parlais à l'évêque d'un très grand diocèse qui compte deux millions d'habitants. Évidemment il ne peut rien faire. Jamais Paul n'aurait pu évangéliser des masses aussi considérables et aussi différentes. Il faut donc multiplier les diocèses de manière à avoir des diocèses à taille humaine. En France, les diocèses datent du Concordat de Napoléon, au début du 19^{ème} siècle. A ce moment-là, l'Église était une Église de chrétienté uniquement. Elle avait

une conception de gouvernement et d'enseignement. Il lui suffisait de gouverner et d'enseigner avec autorité dans la mesure où le pouvoir civil le lui permettait. Les diocèses ont été établis sur le modèle des départements et correspondent aux départements. Dans les perspectives de l'époque, c'était raisonnable, l'évêque était le préfet religieux de l'endroit. Depuis, la situation a bien changé. La population s'est considérablement multipliée dans certains endroits, s'est raréfiée ailleurs. Mais de toute façon, nos diocèses sont trop grands. Ils étaient plus nombreux avant la Révolution. Dans le diocèse de Valence, il y avait un évêque à Die, un autre à St Paul des Trois-Châteaux et celui de Valence. Il faut donc multiplier les diocèses car ce n'est pas suffisant de multiplier les évêques auxiliaires. Si on fait résider un évêque auxiliaire dans un autre lieu, une ville importante, c'est déjà un progrès mais ce n'est pas suffisant parce qu'il reste tout de même le porte-parole de l'évêque.

Un évêque apôtre

Supposons donc un évêque qui ait un petit diocèse, à sa taille, où il puisse vraiment connaître ses prêtres. Un évêque religieux qui sache parler religieusement, qui puisse présider à la formation de ceux qui sont appelés à travailler avec lui, qui soit un peu leur père spirituel. Il faut qu'il y ait une véritable famille spirituelle et pas simplement une famille de collègues.

Cela suppose que nos évêques soient choisis, non pas à cause de leur bonne situation familiale, de leurs relations, de leurs titres universitaires, mais parce que ce sont des hommes spirituels. Actuellement, nous mourons de ce fait que notre hiérarchie n'est pas assez religieuse.

Cet évêque, homme spirituel, ayant un contact de longue haleine avec ses prêtres qu'il voit souvent, laisse à ses vicaires généraux l'administration et l'animation culturelle du diocèse. Il va de paroisse en paroisse, n'est que rarement dans son palais épiscopal, va à Paris quand c'est nécessaire, à Rome quand il le faut, mais reste dans son diocèse au milieu des gens qui le connaissent et les simples chrétiens le reconnaissent dans la rue. Il passe du temps dans chaque paroisse, parle avec les prêtres et les chrétiens de la vie spirituelle, de manière à prendre contact vraiment avec la vie humaine de chacun, cet humus sur lequel va s'enraciner la vie chrétienne. Si les premiers disciples étaient restés à Jérusalem, nous ne serions pas ici en ce moment. Mais, même s'il est très bien secondé par ses prêtres, il ne sera pas en mesure de satisfaire à toutes les demandes des chrétiens. Il faut donc faciliter la création de petites communautés locales pour les aider à s'approfondir humainement et spirituellement, des communautés bien enracinées dans le terroir et spécialement faites pour les chrétiens qui veulent vivre vraiment leur foi.

La célébration de la cène

De telles communautés de foi ne peuvent pas subsister, vivre longtemps sans la célébration de la cène car c'est à la fois l'instrument et le fruit de la communauté. La célébration de la cène leur permet de vivre et, dans la mesure où elles vivent, elles sont capables de correspondre de mieux en mieux, par le dedans, à ce qui s'est passé entre Jésus et ses disciples, il y a vingt siècles.

Mais nous nous trouvons devant un problème insoluble dans les conditions où nous sommes actuellement. Ce n'est pas vraiment le moment où le nombre des prêtres décroît de façon catastrophique, où l'âge moyen augmente d'une unité à peu près tous les ans, que l'on peut concevoir la multiplicité des prêtres qui serait nécessaire à la multiplicité des petites communautés.

Le sacerdoce

Il faudrait donc reconsidérer profondément la conception globale du sacerdoce telle que nous l'avons dans l'Église. Au départ, très vite, nous avons séparé deux fonctions : l'annonce de la parole et le service des tables. Le diacre s'occupait de la gestion matérielle de la communauté. Par la suite, nous avons multiplié les degrés qui mènent au sacerdoce, depuis l'acolyte au diaconat, les ordres mineurs et les ordres majeurs. Actuellement, nous insistons sur le prêtre et le diacre et nous avons voulu relancer le diaconat. En France, cette initiative a plutôt foiré car il n'y a pas de ressources financières. En Belgique et en Allemagne, malgré un traitement de la part de l'État, l'institution du diaconat est en train d'échouer, la plupart des diacres ne restent pas et ceux qui restent subissent difficilement la coexistence avec le clergé clérical.

Je pense que nous devrions maintenant reconsidérer la chose sans que ce soit révolutionnaire. On pourrait envisager le sacerdoce dans deux directions bien différentes. On aurait un clergé qui serait membre de la petite communauté locale, un prêtre marié ou non, homme ou femme, mais qui travaillerait comme les autres, partageant le même destin, ayant la stabilité nécessaire pour lui permettre, étant ordonné convenablement pour la petite communauté, de célébrer la cène dans des conditions convenables. Pour dire la messe, il n'est pas nécessaire d'avoir fait cinq ans de théologie, il suffit d'être profondément religieux, de s'y sentir appelé et d'être appelé par l'évêque. Pour ma part, je suis convaincu que beaucoup de chrétiens un peu cultivés seraient tout à fait capables de célébrer la cène, et même dans nos milieux paysans, il suffirait de les former vraiment. Parce que la célébration de

la cène est une nécessité, il serait facile de trouver, dans toutes les communautés, quelques éléments vraiment vivants. Je le mets au pluriel car je crois que la concélébration est un point très important dans notre liturgie depuis Vatican II. Je vous assure que cela donnerait à nos petites communautés une cohésion, un sens de leurs responsabilités et une taille adulte qui les rendraient particulièrement rayonnantes. A côté de ces membres chargés de célébrer la cène dans les communautés, je concevrais des missionnaires, ceux qui seraient chargés de la mission de la Parole. Profondément religieux, sérieusement cultivés au point de vue intellectuel, ils passeraient régulièrement, à dates plus ou moins rapprochées et toujours dans les mêmes communautés, pour leur apporter par leurs relations personnelles avec chacun des membres de la communauté les ressources spirituelles qui fatalement ne peuvent pas se trouver dans la communauté à cause de leur petit nombre et de leur genre de vie. Ce serait une manière de reprendre ce qui se faisait, les missions qui se montraient très efficaces sur le moment mais sans suite après. Dans un village comme le mien, nous avons eu une mission il y a quelques années avec quelques pères jésuites. Incontestablement, en un mois, la paroisse a été transformée. Vraiment une vitalité spirituelle renaissait dans ces pays qui sont naturellement spirituels par le genre de vie qu'ils peuvent avoir. Seulement, si cela ne se renouvelle que dans cent ans, les effets seront nuls au bout de quelques mois. Supposons qu'un de ces pères soit revenu deux ou trois ans après. Connaissant déjà les gens, un contact de deux ou trois semaines créerait une solidité spirituelle qui serait sans proportion avec ce qu'une paroisse ordinaire peut réaliser. Mais il faudrait que ces hommes soient profondément religieux et suffisamment cultivés. Cela suppose une vocation infiniment plus exigeante que celle que nous demandons actuellement à ceux qui entrent au séminaire, du moins qu'on leur demandait. Car nous sommes dans une situation paradoxale à cause du manque de prêtre. A vingt ans, lorsque je parlais à mon père spirituel de cette situation, il me disait qu'il ne fallait surtout pas entrer au séminaire parce qu'on manque de prêtres. On y entre parce qu'on se sent appelé. J'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs prêtres qui le sont devenus à cause de ce besoin. Ce n'est pas valable car si on se donne à Dieu parce que c'est utile, c'est une fonction, alors que si on l'accepte, ça devient une mission. Le résultat, c'est que nous avons un clergé exceptionnellement droit, honnête, dont les mœurs sont sans comparaison avec ce qui se passait jadis. Mais ils se trouvent souvent en face d'une assistance plus religieuse et plus cultivée qu'eux. Un prêtre comme le mien, un homme pourtant très bien, doit parler pendant vingt ans de suite, tous les dimanches, à trois messes, au même public, ça ne peut pas marcher.

La forme du prêtre actuel, ce serait celui qui aurait la mission de la Parole. Il serait beaucoup plus proche de la conception d'un ordre missionnaire, comme les dominicains ou les franciscains, ces ordres qui sont nés à des heures de crise de l'Église. Cette forme serait plus proche de ces ordres que du prêtre de type sulpicien que nous avons eu au 18^{ème} siècle avec St Vincent de Paul, M. Ollier. L'opposition entre clergé séculier et régulier a été catastrophique mais on devrait demander à ceux qui ont cette mission de la Parole d'avoir une certaine vie conventuelle, d'avoir un centre où ils puissent se retrouver eux-mêmes et entre eux, retrouver la communauté avec l'évêque, afin d'être à la hauteur de leur tâche difficile, celle qui est demandée à celui qui veut être le témoin de Jésus de cette façon.

L'unité de l'Église

Jusqu'à présent, l'Église a cru que, pour être présente au monde, il lui suffisait d'être une société religieuse face à une société civile. Son rêve était que la société religieuse domine la société civile, un rêve qui s'évanouit progressivement. Maintenant, son désir serait que la société civile s'entende cordialement avec elle, une coexistence aussi pacifique que possible. Ce n'est pas suffisant pour que l'Église accomplisse sa mission. La présence de l'Église doit se réaliser à travers la multiplicité des petites cellules. C'est par elles qu'elle rayonnera et non par de grandes déclarations du haut de la chaire de Pierre sous forme d'encycliques pour dire des vérités éternelles. C'est par la prise de contact direct, dans ces communautés en pleine pâte humaine, que la communion se fera entre la tête et la base. L'Église ne peut plus remplir sa mission en étant seulement une société religieuse en face d'une société civile. Il faut qu'elle assure sa présence à travers la multiplicité de ces réalisations locales. Alors l'unité de l'Église sera la conséquence de la vigueur et de la fidélité spirituelle de ses membres et pas simplement la conséquence d'un gouvernement et d'un enseignement vivement et énergiquement donné.

Questions

La différence entre le responsable local et le missionnaire

D'abord j'aimerais que ce ne soit pas un homme religieux local mais des hommes. Je souhaiterais qu'il y ait dans une petite communauté locale deux ou trois hommes ou femmes qui se sentent appelés d'une façon particulière pour une mission personnelle qui puisse correspondre à ce qu'un évêque

pourrait ordonner. Cette relation sera une relation de disciple de Jésus. Le missionnaire, celui qui viendra de temps en temps apporter son propre témoignage donnera aux autres la possibilité de recevoir ce qu'ils n'auraient pas pu échanger ensemble sur place. Cela ne me paraît pas difficile si l'on est vraiment religieux.

Quelle peut être l'attitude des laïcs à l'égard d'un clergé qui ne sent pas encore bien ce que vous venez de dire et qui freine le mouvement ?

Je reçois de temps en temps des groupes d'étudiants et il m'est arrivé de parler avec eux de la cène. Ils ont proposé tout de suite de célébrer la cène, étant eux aussi disciples. Je leur ai répondu qu'il faut respecter l'Église. On ne peut pas faire de célébration sauvage comme ça. Si on était vraiment dans une situation telle qu'il n'y ait aucune possibilité d'assister à la messe, dans une situation de persécution par exemple, la question se poserait vraiment. Mais pour le moment respectons l'Église. Si on participe à un petit groupe consistant, qui dure, il faut sans doute se préparer à de telles orientations car ce sera possible dans quelque temps. Il faut s'y préparer et, en le préparant, nous aidons Dieu, si j'ose dire, à transformer son Église. Je crois qu'il y a une certaine manière d'attendre, de se préparer à ce qui doit venir, qui le fait venir. J'en dis autant à tant de jeunes prêtres qui se sont mariés et qui ont souvent au fond de leur cœur la souffrance d'avoir dû abandonner la fonction sacerdotale qui était extrêmement précieuse pour eux. Je leur dis de surtout conserver leur vocation sacerdotale parce que, dans quelque temps, on le leur demandera et ce sont eux qui seront les plus aptes à être la pierre sur laquelle petit à petit la petite communauté pourra s'agglomérer.

La formation des laïcs : actuellement, l'Église prévoit des formations théologiques pour les laïcs dans les Instituts catholiques mais elle ne prévoit pas de formation religieuse.

Il est facile de trouver des professeurs, même des professeurs de spiritualité. Il est plus difficile de trouver des gens qui parlent religieusement de la vie spirituelle. D'ailleurs cela n'a jamais été l'orientation fondamentale de nos séminaires. M. Portal me disait qu'on enseigne tout au séminaire sauf la vie spirituelle. On fait de même avec les laïcs. Ils auront une licence de théologie, ils sauront beaucoup de choses, ils seront probablement capables de célébrer l'eucharistie mais ils ne seront pas forcément des laïcs religieux. Dans la vie religieuse, je voudrais distinguer deux niveaux. Le niveau qui me paraît capital et sur lequel j'insiste dans mes livres, c'est la vie contemplative au sens fort, à condition de ne pas faire de l'obéissance, de l'ascèse, du sacrifice, de la souffrance, l'élément fondamental de la vie religieuse. La contemplation me paraît capitale. Actuellement, dans les petites communautés en France, il est indispensable que ses membres, au moins un ou deux, se rattachent à un tiers-ordre par exemple, ou aillent régulièrement faire retraite dans des monastères ou autres pour se retrouver. Nos monastères contemplatifs me paraissent le dernier carré sur lequel nous pouvons nous appuyer pour repartir. Il y a un deuxième niveau qui est plus incarné. C'est le cas des gens qui se donnent totalement à Dieu en vivant dans le monde. Ils ont une vie active qui suppose, bien entendu, une vie spirituelle nécessaire pour correspondre à l'exigence fondamentale qu'ils peuvent avoir, une vie active qui devrait les conduire, petit à petit, avec l'évolution psychique de la vie, à une vie plus contemplative. Paul VI a eu une idée qui me paraît excellente, celle de demander aux évêques de laisser leur place à l'âge de 75 ans. Ce qui me paraît étrange, c'est que ce ne soit pas un désir profond pour un évêque qui a passé toute sa vie dans un diocèse, de se retirer à la fin de sa vie pour aller dans un monastère, où il aurait la possibilité de digérer vraiment sa vie apostolique et de prier. Il serait tout à fait normal que tous les chrétiens qui se sont donnés à une mission s'orientent ainsi vers une vie contemplative. Cela suppose une réforme de la vie religieuse mais je suis persuadé qu'il y a des ressources dans les milieux religieux, surtout chez les religieuses peut-être qui n'ont pas les problèmes du sacerdoce. D'autre part, si un évêque prend sa retraite à 75 ans en restant sur place, il semble difficile à son successeur de ne pas lui demander tout le temps ce qu'il doit faire. Il faut donc qu'il parte. C'est vrai aussi pour les ordres religieux. Quand une prieure se trouve à la fin de son priorat, au bout de six ans, il serait bon qu'elle quitte son carmel pendant quelques mois.

Jésus a mis Pierre à la tête du groupe des apôtres

Je ne suis pas absolument sûr que Jésus ait spécialement institué Pierre à la tête du collège apostolique. Ce que je sais, c'est qu'il semble avoir montré tout de même une certaine prédilection pour Pierre, Jacques et Jean. Je pense qu'au départ, Pierre a connu des contestations vigoureuses, de la part de Jacques et de Paul en particulier. Malgré tout, je pense qu'il est très important pour l'Église que Pierre ait la primauté, une primauté telle que je vous l'ai décrite, sans tous les éléments politiques qui se sont agrégés par la suite. Il faut purifier mais purifier, ce n'est pas détruire. Je pense que le pape aura toujours le rôle important de faire l'unité entre les évêques en allant les voir mais je souhaiterais que le futur pape quitte la cité du Vatican, s'installe au Latran et laisse à quelques cardinaux de faire de la politique.

Ce soir, je dois vous parler un peu de la manière dont je conçois la célébration de la cène. Ce n'est pas du tout un topo général comme les précédents, ce sera assez décousu et essentiellement concret.

D'abord pour moi, la célébration de la cène est l'action principale, fondamentale, nécessaire d'une communauté de foi telle que je vous l'ai décrite. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de communauté de foi durable, si elle n'est pas capable, en temps convenable, c'est-à-dire avec une fréquence suffisante, de célébrer la cène. Je pense d'ailleurs qu'en plus, il faut que ce soit les membres de cette communauté de foi, du moins ceux qui le désireront et qui sont ordonnés par l'évêque, qui doivent le faire parce que cette communauté de foi en recevra une puissance intérieure, une puissance de rayonnement supplémentaire. Cela s'appuie sur ce fait que Jésus nous a promis que lorsque deux ou trois d'entre nous seraient vraiment réunis en son nom, il serait au milieu de nous, et il a renouvelée cette promesse d'une façon solennelle au dernier moment, de sorte que la cène n'est pas seulement un rassemblement comme on pourrait en faire entre chrétiens sans rien d'autre que de se souvenir ou d'essayer d'avoir une intelligence plus réelle, plus profonde, de ce que Jésus a vécu. La cène s'est tout particulièrement attachée au souvenir et à la compréhension par le dedans de ce que Jésus et ses disciples ont vécu à la fin, ce moment solennel où se concentre en un certain sens tout ce qu'ils ont vécu pendant les quelques mois où ils ont été ensemble. Ce n'est donc pas d'abord un culte. Cela peut l'être mais l'essentiel de la cène n'est pas un culte, comme la vie spirituelle d'un disciple n'est pas simplement la vie religieuse qui peut être considérée comme la conséquence d'une appartenance à une religion. Je crois que quand on parle de religion chrétienne, il faudrait comprendre que le mot religion a un sens très particulier, et qu'il est d'un ordre différent, d'une portée différente, du mot religion quand on l'utilise dans d'autres perspectives. Alors je vais entrer dans le concret. Je voudrais distinguer deux manières de célébrer la cène qui me paraissent toutes les deux nécessaires. Je parlerai d'abord de la célébration de la cène dans cette petite communauté de foi dont je vous ai parlé ce matin. Dans ces petites communautés de foi, c'est essentiellement autour du souvenir et de l'intelligence de ce que Jésus a vécu avec ses disciples à la fin que doit se porter, me semble-t-il, l'effort de la communauté de foi. Il peut y avoir d'autres événements, d'autres temps où on réfléchit ensemble sur des recherches religieuses ou humaines de façon à se former humainement ou spirituellement. Mais la célébration de la cène est essentiellement centrée sur ce que Jésus et les disciples ont vécu à la fin. Je crois que nous sommes bien dans la tradition, parce que nous nous rendons bien compte de l'extrême importance que ces derniers moments ont dû avoir dans les liturgies du départ. Je n'en invoque que le fait que, dans nos quatre évangiles, la partie qui traite de la passion est extrêmement importante par rapport au reste du texte. Je pense en plus que la manière dont Jean a parlé de la passion est plus proche de ce que nous devons essayer de réaliser nous-mêmes que celle des trois synoptiques qui s'attachent plutôt aux faits. Il y a chez Jean une méditation sur ces faits qui essaie de comprendre par le dedans ce qui a été vraiment vécu à ce moment-là par Jésus et ses disciples. La passion selon St Jean est bien plus proche des perspectives que je vous propose actuellement que la lecture des passions suivant les trois synoptiques. Alors je vais maintenant en tirer quelques conséquences. La célébration de la cène "domestique" n'est pas une occasion de faire de la doctrine. Elle est totalement centrée sur ce que Jésus et ses disciples ont vécu, indépendamment de toute doctrine. Or, dans la liturgie classique actuelle, la préface et le canon sont souvent de bonnes occasions de refaire toute une théologie, et souvent même la préface et le canon se superposent. La tentation dans ces célébrations domestiques est précisément de trop parler et de ne pas laisser chacun faire son effort à la fois individuel et communautaire de compréhension par le dedans de ce qui s'est passé il y a vingt siècles, pour le réaliser et l'actualiser. J'entre maintenant un peu plus dans le concret. A mon point de vue, une chose est toujours fort désagréable au début d'une messe, c'est ce qu'on appelle la confession des péchés. C'est heureusement en général ridicule car nous ne tuons pas nos père et mère chaque fois que nous allons à la messe... Autrement dit, notre véritable indignité n'est pas une indignité morale, c'est une indignité beaucoup plus profonde que la pauvreté morale que nous pouvons représenter, c'est le fait que nous ne sommes pas assez profondément humains et intelligents pour nous mettre à la hauteur de l'événement dont nous essayons de nous souvenir. Je pense qu'à la place de la confession ordinaire qui est pratiquement verbale, le prêtre devrait imaginer d'accrocher quelque repentir à des événements de la vie. Une première manière de nous mettre en bonne posture pour aborder la célébration de la cène est d'essayer de réaliser au maximum notre impuissance à comprendre par le dedans, à atteindre l'intelligence, à nous élever au niveau de l'événement que nous voulons refaire et nous en pénétrer.

Après, à mon sens, je verrais très volontiers disparaître l'offertoire qui est au fond un reste d'une perspective proprement sacrificielle. Jadis on amenait des taureaux et des boucs, maintenant nous

amenons nos bonnes actions. Je verrais donc très facilement disparaître l'offertoire et tout concentrer vraiment sur ce que nous appelons proprement la messe. En plus, je pense que la récitation du Notre Père est essentielle et le baiser de paix, très important. Dans beaucoup de milieux, on se contente de se donner une poignée de main académique comme les universitaires chaque fois qu'ils se rencontrent dans les cours de récréation. Une poignée de mains onctueuse, ecclésiastique, c'est insuffisant. Le baiser de paix est quelque chose de réel. Le baiser de paix avant la communion est vraiment un acte très positif, ainsi que la communion sous les deux espèces évidemment. Je me demande pourquoi et dans quelles circonstances l'Autorité s'est crue obligée de supprimer pour les laïcs la communion sous les deux espèces. Et un long temps de silence après la communion. Dans ces petites communautés de foi la célébration de la cène n'est pas un moment séparé du reste des activités de la communauté, c'est l'activité essentielle mais elle n'est pas séparable de toutes les autres formes d'activités qu'une communauté doit avoir pour être vraiment une communauté de foi. Voilà, très simplement la manière dont je conçois la célébration proprement domestique. Elles se feront dans nos petits villages où il y aura encore quelques chrétiens, elles se feront dans les H.L.M. avec les quelques chrétiens qui pourront être dans ces grands ensembles. Mais cette célébration domestique est encore absolument insuffisante pour les chrétiens. Il faut qu'ils aient une célébration eucharistique, une célébration de la cène, dans une autre dimension représentative de l'Église. Par exemple dans nos villages de montagne, je concevrais très bien que les petites communautés locales, domestiques, de nos villages se rassemblent dans la paroisse principale du canton, à certains jours, pour pouvoir prendre davantage conscience de leur réalité ecclésiale, profitant d'ailleurs dans ces réunions plus nombreuses de la ferveur spirituelle qu'ils ont pu progressivement atteindre dans leurs célébrations domestiques; profitant même du passage de l'évêque car l'évêque est dans nos perspectives la personne "sacramentelle", le signe de l'unité. Il serait merveilleux que notre évêque passe régulièrement et qu'à cette occasion il y ait une célébration qui deviendrait alors un peu plus cultuelle que les célébrations eucharistiques dont je vous ai parlé qui ne le sont pratiquement pas du tout. Nous avons aussi besoin du culte parce que, à mon point de vue, dans les célébrations eucharistiques domestiques, nous avons une première notion de l'Église, mais uniquement entre nous et dans un temps déterminé, à notre époque. L'Église est de tous les temps. Dans les célébrations eucharistiques de grands centres, un certain hiératisme correspond à une prise de conscience de ce qui s'est passé dans le passé et me paraît indispensable pour concrétiser cette unité dans le temps qui ne peut pas être atteint dans les célébrations eucharistiques domestiques. Je conçois vraiment la possibilité, la nécessité d'un véritable culte, si vous entendez par culte un certain appareil liturgique, hiératique où il y a une certaine prise de conscience, un écho de la manière dont dans le passé on célébrait la cène. Je vous avoue que pour ma part, je suis très profondément reconnaissant à certains prêtres qui viennent avec quelques étudiants chez moi faire des célébrations domestiques qui me paraissent parfaitement adaptées à ce que nous pouvons vivre vraiment dans les temps actuels. Je suis infiniment reconnaissant envers des monastères trappistes qui ne sont pas des plus ouverts, où je peux aller participer à une célébration eucharistique des plus classiques où le hiératisme peut très bien s'accorder avec la perspective spirituelle dont je vous parlais parce qu'elle offre précisément une dimension à travers le temps que les célébrations domestiques ne peuvent pas nous donner. Ces deux aspects sont complémentaires. Donc je ne suis pas du tout partisan de ceux qui disent qu'il faut fermer les églises car il n'y aurait plus assez de pratiquants. Pour prendre conscience de l'Église, rien n'est plus favorable que de se rassembler de temps en temps en foule plus compacte, mais une foule qui ne soit pas une collectivité ou un troupeau comme c'est ordinairement le cas, mais véritablement une communauté à cause de la culture spirituelle qui s'est progressivement développée à l'intérieur de chacune des petites communautés domestiques dont je vous ai parlé. A ce moment-là, tout ce qui se passe actuellement me paraît tout à fait d'aplomb. Tout cela fait partie de la tradition du passé et, d'une certaine manière, nous introduit dans le mystère de l'Église au-delà du temps.

Questions

Est-ce que vous pourriez être chrétien s'il n'y avait pas l'eucharistie ?

Franchement je pourrais peut-être être chrétien si j'étais véritablement disciple au sens fort du terme, c'est-à-dire si le problème était résolu, mais incontestablement je ne pourrais pas être véritablement chrétien si je n'étais pas capable d'assister, de participer à la célébration de la cène. Si, pour une raison ou pour une autre, nous étions dans l'impossibilité radicale de célébrer la cène, par manque de prêtres par exemple dans les conditions où nous nous trouvons actuellement, ce serait non seulement notre droit mais notre devoir de la célébrer nous-mêmes. Il faut respecter l'Église mais il y a des moments où, dans des circonstances exceptionnelles, nous avons, non seulement le droit, mais nous avons le

devoir de le faire. Après tout je suis tout à fait dans la ligne de l'Église à ce moment-là. Au moment de la Révolution, lorsque nos prêtres étaient pourchassés, les chrétiens risquaient leur vie pour héberger un prêtre non assermenté et par conséquent n'avaient la messe qu'une fois tous les trente-six du mois. A ce moment-là, je crois que, si des chrétiens avaient pris conscience (dans notre mentalité actuelle), que la célébration de la cène était une aide essentielle pour rester chrétiens et le devenir davantage dans les conditions difficiles où la Révolution les avait mis, ils auraient pu le faire parce qu'ils transcendent par leur qualité de croyants les temps dans lesquels ils vivaient. A ce moment-là, j'aurais tout à fait compris qu'ils se réunissent, sans avoir besoin de courir chercher un prêtre, lors de quelques réunions clandestines. Dans les révolutions, lorsque la liberté commence par disparaître; on peut vraiment inventer des choses. Donc je considère comme absolument essentielle une telle possibilité de célébrer. Je reçois chez moi quelques prêtres pendant les vacances. Un jour, j'ai dit à mon curé que nous avions deux prêtres aux Granges et que l'un d'entre eux pourrait aller à Lesches, au village, pour dire la messe. Il m'a répondu : «Surtout ne leur donnez pas de mauvaises habitudes, il faut qu'ils s'habituent à ne plus avoir de messe tous les dimanches». Les chrétiens ne pourront pas s'habituer à ne plus avoir de messe.

L'ordination de laïcs

J'ai reçu ces jours derniers une lettre d'un missionnaire. Il me dit que ce que je décris de la vie des petites communautés, ils sont actuellement en train de le faire. Leur évêque dit à ces petites communautés de se préparer au sacerdoce, qu'il aurait bientôt besoin d'eux. Cet évêque a demandé au pape s'il pouvait continuer dans ce sens. Paul VI lui a dit de continuer. Les perspectives que je suis en train de vous développer ne sont pas pour demain, mais c'est dans cette direction que nous allons. C'est en vivant, en priant dans cette direction que nous aiderons l'Église à faire la grande mutation qui lui est nécessaire pour remplir sa mission.

Le renouveau charismatique, taper dans les mains, chants bien rythmés... qui fait dire aux paroissiens que c'est quelque chose de vivant.

J'avoue, avec mon petit tempérament, que ça ne m'aide pas beaucoup; encore quand c'est discret, mais quand ce qu'on appelle les animateurs de cérémonie prennent une place vigoureuse, c'est le moment où je dirais que l'on souffre vigoureusement. Il est bon que les chrétiens souffrent de la messe actuelle, qu'ils se rendent compte que ce n'est pas facile de conserver pendant vingt siècles le souvenir de Jésus. Alors certains chants, la danse, ce n'est pas un signe de progrès spirituel; c'est un signe de désarroi spirituel. Dans un carmel que j'aime beaucoup, la prieure m'a averti un jour que j'allais souffrir car il y avait une messe rythmée, la prieure elle-même jouait du tambourin, mais là c'était très idoine, c'était très Thérèse d'Avila. Il y a d'autres moments qui font apprécier le silence. Je vous parle de notre pays et non pas de l'Afrique, peut-être même pas pour tous les coins de notre pays. Je pense que, dans certains cas, des choses aussi sobres que celles que je vous ai proposées ne conviendraient absolument pas. Mais il me semble qu'avec un développement intérieur suffisant, c'est dans cette direction qu'il faut aller.

Je ne comprends pas bien pourquoi vous voulez supprimer l'offertoire.

Il y a toute une spiritualité de l'offertoire qui est un peu en porte-à-faux par rapport à la direction fondamentale que je vous ai décrite tout l'heure, de sorte que j'aimerais pour ma part que ce porte-à-faux soit au moins signalé. L'offertoire, tel que nous l'avons fait, tel que nous le faisons, est en vue d'un sacrifice. Or dans la messe, j'élimine complètement l'idée de sacrifice, dans mes perspectives.

Ce qui me gêne, ce n'est pas tant la disparition de l'offertoire que la disparition de la liturgie de la Parole. Si on met l'accent uniquement sur le souvenir de Jésus, sur la cène, on risque d'oublier que ce souvenir doit se faire en commun et cela exige un minimum d'actualisation du souvenir par des témoignages.

Dans mes perspectives j'aimerais que l'office de la Parole, d'échange, se fasse à d'autres moments afin que la liturgie de la parole soit elle-même toute entière centrée sur l'événement fondamental dont on veut avoir le souvenir. Trop souvent cette liturgie de la parole est au fond une catéchèse, large, générale. Alors mon idée est de se concentrer sur l'essentiel de la célébration de la cène et la liturgie de la parole pourrait se faire à d'autres moments. Au fond, c'est une chose assez classique, la messe des catéchumènes était toujours séparée de l'autre. Pour des raisons pratiques, on a jumelé les deux. Il n'est pas nécessaire que la liturgie de la parole soit contiguë avec la liturgie de la célébration de la cène pour que ça existe. La plupart de nos chrétiens arrivent plus facilement à comprendre ce qui se passe dans la liturgie de la parole qu'au moment de la cène. Pratiquement c'est la liturgie de la parole qui prend le dessus. Combien de chrétiens, surtout à la messe de onze heures, viennent à la messe pour la liturgie de la parole. Dans une paroisse très cotée de Paris, saint François de Sales où il y avait un chanoine-écrivain très connu qui prêchait toujours à la messe de onze heures, de nombreux

paroissiens venaient uniquement pour l'écouter. Je séparerais les deux, entre autre pour les messes de mariage. Le mariage est un événement fondamental pour les deux jeunes où il y a vraiment une prise de conscience spirituelle de ce qu'ils font en se mariant. Or cet engagement est escamoté d'une certaine façon par la messe. Je comprends très bien qu'on célèbre la cène après, mais je voudrais que la célébration du mariage soit vraiment centrée sur le mariage et qu'ensuite nous célébrions la cène. Il faut redonner aux sacrements la valeur essentielle qu'ils peuvent avoir et les rattacher à la communauté de foi.

1973

Enquête de "Unité Chrétienne" 1973

Quels éléments, faits ou situations vous ont conduit, non seulement à vous intéresser à l'œcuménisme, mais à en faire le sujet de vos préoccupations et peut-être le (ou un des) but de votre vie ?

Ma rencontre avec Monsieur Portal entre 1919 et 1926 - année de sa mort - a été le point de départ de mon intérêt pour l'union des Églises à la suite des nombreux entretiens qu'il a donnés aux normaliens de la rue d'Ulm sur ce sujet. Il a été en effet un des tout premiers pionniers de cette unité, en particulier de celle entre l'Église romaine et l'Église anglicane. Mais étant seulement scientifique, ne connaissant pas les langues étrangères, je n'ai jamais participé aux réunions plus spécialisées qu'organisait M. Portal avec certains de mes camarades pour le dépouillement et la traduction des articles qui traitaient de ces questions. Le reste de ma vie, je n'ai eu aucune activité œcuménique. Mes livres n'ont pas été écrits non plus dans ce but précis. Cependant la spiritualité qui s'y développe peut aider au "mouvement œcuménique" de façon indirecte car elle semble pouvoir être acceptée par les différentes confessions chrétiennes, et même être attendue plus ou moins implicitement par les croyants dans la mesure où elle correspond mieux à leurs besoins et à leurs aspirations que les spiritualités marquées par la mentalité des siècles passés, souvent aussi abâtardies par un enseignement médiocre qui n'a pas été corrigé et vivifié par l'activité personnelle.

Quelles convictions essentielles avez-vous toujours eues et soutenues dans votre engagement œcuménique ? Quels réajustements avez-vous dû consentir ? Quelles "révisions déchirantes" éventuellement avez-vous été contraint d'opérer ? Dans quelles circonstances ? et pour quels motifs ? Si dans les mêmes dispositions fondamentales qui furent les vôtres au début de votre engagement pour servir la cause de l'Unité chrétienne vous aviez aujourd'hui à recommencer votre tâche œcuménique, sur quoi porterait essentiellement votre préoccupation ? Quels seraient vos projets immédiats ? Quelles orientations donneriez-vous en priorité à votre travail ?

Ma conception du chemin à prendre pour atteindre à l'unité chrétienne a été au début celle de M. Portal qui opposait, sans en faire d'ailleurs une règle absolue, la voie des conversions individuelles à celle de l'union des Églises en corps constitué. Il se refusait à penser que l'unité de l'Église puisse se faire par la disparition des Églises qui se sont séparées de Rome : il affirmait que lorsqu'une telle Église a maintenu vivante à travers les siècles la présence de Jésus dans un pays, elle manifeste qu'elle participe directement et positivement à l'action de Dieu dans le monde.

M. Portal était certainement sensible à la pauvreté spirituelle des Églises, y compris de l'Église catholique romaine, quoiqu'il ne m'en ait jamais parlé explicitement. Il croyait cependant que l'unité en corps constitué qu'il préconisait, par le fait même redonnerait une vitalité nouvelle aux Églises ainsi réunies. Je pense maintenant que cette vision était optimiste, que la pauvreté spirituelle des Églises ne permet pas d'espérer que la simple réunion en corps soit suffisante pour redonner vigueur à l'ensemble. Au contraire, il faudrait, selon moi, que les Églises se convertissent d'abord dans la ligne de leur développement propre pour que leur union soit bienfaisante à chacune et aide vraiment à la mission de l'Église Universelle. Sinon, cette unification apporterait aux unes comme aux autres sans doute autant de contaminations que de purifications. Sous l'accès de triomphalisme que cette unité provoquerait sur le moment, elle faciliterait la tendance néfaste, quasi innée de l'Église, à être pharisienne, sûre d'elle, "au nom de Dieu" ...

L'essentiel ferment de l'unité des Églises est la foi en Jésus, non seulement la foi qui est adhésion à une christologie. Si une christologie commune aux Églises est nécessaire, à condition que les spécialistes ne fassent pas évanouir le mystère à force de le cerner et de le réduire en propositions dogmatiques, son adhésion générale est radicalement insuffisante pour promouvoir l'unité de l'Église. Elle serait juste capable en faisant disparaître les différences doctrinales de passer à confondre l'unité des Églises avec leur unification dans l'uniformité. Je suis convaincu que seuls sont des ouvriers efficaces de l'unité de l'Église les chrétiens qui fondent leur foi en Jésus sur l'intelligence réaliste et en profondeur de ce qu'il a vécu il y a 20 siècles, guidés sans doute par une christologie et une théologie,

mais aussi éclairant celles-ci par leur expérience spirituelle tout en sachant la relativité des spéculations de ce genre, leur impuissance radicale à sonder le mystère.

Pensez-vous que les institutions "officielles" créées depuis 25 ans tant au plan interconfessionnel qu'au plan de chaque Église, tant au niveau universel qu'au niveau national ou régional, ont été, ou sont encore, un accélérateur ? ou un frein sur la route de l'Unité ? Pouvez-vous illustrer votre réponse par un ou deux exemples ?

Je n'ai guère la possibilité de répondre à cette question, ne suivant que de loin les activités des institutions officielles. Cependant j'ai souvent apprécié les résultats atteints par le "comité des Dombes". Par le sérieux et la modération des textes élaborés par ce comité, un pas décisif a été franchi. Mais on ne peut pas échapper à l'impression, à cause de la technicité déployée, que l'universel chrétien - et donc ce qui peut fonder l'unité - est seulement atteint s'il se plie aux exigences des systèmes intellectuels propres à chaque confession. Aussi, tant que l'essentiel ne prévaudra pas sur les constructions des théologiens et des juristes, ces institutions officielles me semblent condamnées à faire un travail d'approche qui finalement tournera court. Il faudrait que la vie spirituelle prévale sur les activités intellectuelles et les habitudes affectives. Je crains que les "institutions officielles" ne soient pas capables de susciter des rencontres à ce niveau, très exigeant des participants, parce que les raisons qui font choisir ceux-ci relèvent principalement des grades universitaires. L'unité chrétienne ne se fera, ni grâce à la tolérance nuancée d'indifférence des peuples qui fréquentent les églises, ni grâce à l'équilibrage des tendances par la subtilité des concepts développés dans une obscurité mesurée.

Vu la complexité de la tâche œcuménique, y a-t-il encore place pour des pionniers ? Si oui, en quels domaines plus spécialement espérez-vous dans la prière que le Saint Esprit les manifestera ? Voyez-vous des situations où déjà ces pionniers sont à l'œuvre ?

Je pense que la complexité de la tâche œcuménique est due à ce que dans l'unité désirée, on veut maintenir beaucoup trop d'éléments contingents qui, à force d'être sacralisés pendant des siècles, ont été joints de façon inséparable à l'essentiel. Un des aspects capitaux de la conversion des Églises est de se débarrasser de ces éléments contingents, ou au moins de les relativiser. Mais ceci ne peut se faire que si les Églises atteignent un niveau spirituel suffisamment élevé pour que ces choix ne soient pas dictés par la mentalité de l'époque et l'opportunisme, mais par une foi vivante, intelligente de la condition humaine, inéluctablement liée au cours de l'histoire et aux civilisations. En ce sens les pionniers de la tâche œcuménique les plus utiles à longue échéance ne sont pas ceux qui s'efforcent d'harmoniser les doctrines, mais ceux qui les purifient. Aussi bien l'origine des séparations n'est pas seulement doctrinale, politique, elle ne relève pas seulement des contingences de l'histoire et du caractère des hommes. La cause cachée est plus profonde réellement. Elle existe déjà aux origines. Elle est due à la transcendance même du Message, finalement à ce que Jésus a été. C'est déjà dans le tronc commun à toutes les confessions chrétiennes, et non seulement dans la manière limitée et en partie faussée dont chacune a interprété le message en usant de ses moyens, de ses aspirations, sous l'impulsion de "ses démons" que se trouve la cause cachée de toutes les divisions. C'est là qu'il faut chercher. Tout autre travail, même utile, ne peut aboutir qu'à des aménagements superficiels et transitoires si cette première recherche n'est pas commencée et sans cesse poursuivie car sans doute est-elle sans fin, comme est infranchissable la distance qui sépare Jésus de ses disciples.

Pour qu'un chrétien ait le souci de l'Unité de l'Église, quelles conditions spirituelles, ecclésiales, humaines, etc. ... estimez-vous nécessaires ? ou utiles ?

Jadis il suffisait de croire en l'Église pour croire en Jésus. C'est maintenant insuffisant. Il faut croire en Jésus pour croire à l'Église car elle n'est pas crédible en soi, l'histoire ne le montre que trop malgré les artifices des historiens. Si l'église des juristes aide nécessairement à la naissance de cette foi, car sans elle le nom même de Jésus deviendrait vite inconnu sauf des spécialistes de l'histoire, elle ne peut pas dispenser le chrétien qui en est personnellement et explicitement capable, de faire le cheminement, approprié à ce qu'il est, qui le transformera en discipline de Jésus, cheminement pour l'essentiel semblable à celui qu'ont parcouru du temps de Jésus quelques juifs, d'ailleurs fort peu nombreux.

Jadis l'Église allait de soi, comme le lever du soleil le matin et son coucher le soir. Maintenant les chrétiens doivent comprendre que l'Église ne vit que par la vie spirituelle de ses membres qui ont une foi vivante en Jésus, et que la promesse faite à Pierre est l'acte de foi de Jésus dans la portée universelle de sa propre mission et dans la fidélité des chrétiens qui sauront dans l'avenir à chaque génération se consacrer à cette mission avec la totalité de ce qu'ils sont.

A mon sens, seuls les chrétiens qui sont devenus disciples comme ceux qui, en leur temps, ont fondé l'Église, auront un souci exact de l'Unité de l'Église car ils comprendront que cette unité ne peut et ne doit exister qu'au-delà de la diversité et non se confondre avec une uniformité radicalement incompatible avec l'extrême variété des besoins et des possibilités humaines. Pour de tels chrétiens la

communion prime l'institution qui n'a pas d'autre objet que de favoriser la communion. Cette communion s'enracine dans la foi de chacun, elle ne se fonde pas sur l'adhésion collective à la littéralité souscrite par tous. Cette communion doit sans cesse être recréée, elle exige beaucoup plus qu'une institution qui ne demande qu'à être maintenue. C'est pourquoi seuls les chrétiens capables d'œuvrer à la naissance de l'Église comme ont agi les premiers disciples, sont les ouvriers utiles de l'Unité chrétienne. Le cheminement qui fait de l'homme comme aussi du chrétien de souche, un disciple, exige une formation humaine beaucoup plus poussée que celle demandée par la docilité et la piété courantes du passé. Cette formation permettra d'atteindre à un sens réaliste de ce qui s'est passé entre Jésus et ses disciples et ne permettra pas qu'on s'arrête à n'en avoir qu'une imagination sécurisante et édifiante. Ce sens demande beaucoup plus que la connaissance de l'histoire de l'Église, d'ailleurs toujours réduite aux événements extérieurs et saillants.

Il en est ainsi en particulier du récit des Actes des Apôtres. Il exige une vie spirituelle qui a l'expérience de la communauté de foi enracinée dans la condition humaine. La condition humaine ne se réduit pas à ce qui se ressemble dans des destins concrets, mais elle s'identifie au fonds commun que tout homme a à découvrir autant qu'il en est capable et qu'il saisit à travers les questions fondamentales qui se posent à lui à mesure qu'il prend possession de son humanité, questions qui ne supportent pas de réponses satisfaisantes, qui sont fécondes spirituellement si elles sont portées dans l'honneur de l'humain.

Pensez-vous que l'œcuménisme spirituel, comme nous l'avons reçu de "prophètes" tel que l'Abbé Couturier (y voyant l'âme de tout mouvement œcuménique) a grandi dans les mêmes proportions qu'à grandi l'intérêt que les Églises portent à l'œcuménisme sous toutes ses formes ? Croyez-vous que l'actuel renouveau dit "charismatique", que connaissent des groupes chrétiens plus ou moins informels, est une espérance pour l'authenticité de la tâche œcuménique ?

Je pense que le renouveau religieux actuel, surtout chez les jeunes est réel et n'est pas seulement ni la conséquence d'une certaine mode étayée par la publicité, ni la satisfaction du besoin que les chrétiens ressentent de se rassurer sur la solidité de leurs croyances et sur l'avenir de leur Église de chrétienté. Ce qu'on appelle le mouvement charismatique n'en est qu'un aspect - le plus visible - une forme d'ailleurs assez chargée d'ambiguïtés. Le piétisme qui semble très actif dans ce mouvement ne me paraît pas favorable au mouvement œcuménique car il supprime, en les ignorant spontanément, les questions que posent la condition humaine, l'existence de Dieu, Jésus et l'Église, il remplace la foi par la certitude de l'évidence et la chaleur de la conviction.

En revanche, si ce renouveau religieux ne dévie pas et ne s'épuise pas dans une recherche des charismes aimés pour eux-mêmes - où l'affectivité et l'entraînement sociologique jouent un rôle important, toujours douteux - il peut donner aux chrétiens le sens de leur devoir envers leur Église et la conduire à cette conversion sans laquelle les Églises sont condamnées à être plus du passé que du présent, ou encore plus de l'esprit du monde que de celui de Jésus, suivant qu'elles sont de tendance "conservatrice" ou "progressiste". Sans cette conversion qui regarde autant l'Autorité que les laïcs, l'unification des Églises ne peut en rien s'identifier avec l'Unité vers laquelle aspire le mouvement œcuménique.

Mon projet serait de vous causer de façon très directe, pas tellement en théologien parce que je ne le suis guère, ni en quelque spécialiste que ce soit, mais en chrétien, en chrétien jeune qui est déjà âgé. Alors il me semble que la première chose à faire, c'est essayer de prendre contact de façon un peu personnelle. Je ne vous connais absolument pas ou très peu, je ne vous sens pas encore très bien. Souvent quand je cause dans les couvents de bonnes sœurs, ça vient plus vite; mais en ce moment je ne vous sens pas encore très bien. Alors je vais d'abord essayer de vous parler un peu de moi, de manière à nous mettre en peu dans le bain. Je crois que les préoccupations que vous avez, puisque vous êtes tous si je comprends bien plus ou moins sollicités à devenir prêtres, ne me sont pas tout à fait inconnues, parce que moi-même j'ai voulu être prêtre vers l'âge de quinze, seize ans. A ce moment-là c'était pendant la guerre, je suis né avec le siècle, mon père m'a dit : commence par être agrégé de mathématiques. Alors j'ai commencé par être agrégé de mathématiques et à ce moment-là j'ai rencontré un prêtre qui a été pour moi celui qui m'a vraiment initié à la vie spirituelle et qui m'a dit : il faut absolument que vous unissiez votre vocation religieuse à votre vocation scientifique. A ce moment-là il m'a fait connaître Teilhard de Chardin et, pendant quelques années, avec quelques-uns de mes camarades, nous avons essayé de faire une équipe de scientifiques vivant religieusement. Finalement, des situations, toutes sortes de choses, ont fait que cela a échoué.

C'est pour vous dire que les sollicitations intérieures que je pense que chacun d'entre vous ont connues ne me sont pas tout à fait étrangères. Je pense d'ailleurs que, dans toute vie chrétienne un peu sérieuse, petit à petit se dégage le sens qu'on doit donner à sa vie pour que sa vie ait véritablement valeur, pour que la vie mérite d'être vécue. C'est vrai non seulement pour ceux qui sont appelés à une vie monastique ou à une vie de prêtre, mais c'est vrai pour tous les chrétiens, découvrir le sens de sa vie, non pas un sens de sa vie pour que la vie ait un certain intérêt, mais «le sens». Il y a une nuance, «le sens» c'est quelque chose de beaucoup plus précisé, de beaucoup plus personnel que «un sens» à sa vie. La découverte du sens de la vie ne se fait pas à un instant déterminé où désormais nous connaissons le sens de notre vie; ça se fait à longueur de vie, à longueur d'années. Ça peut commencer à un certain moment, au moment où je dirai la vie spirituelle commence à prendre un peu son caractère personnel, mais toute la vie sera consacrée à la découverte pas à pas du sens de sa vie et à la fidélité avec laquelle on correspondra pas à pas à cette découverte. Et il est bien certain que d'une certaine façon plus le sens de sa vie qu'on découvre pour soi est un peu en porte-à-faux sur sa propre nature humaine ou sur les conditions sociologiques dans lesquelles on vit, plus il est nécessaire que fréquemment on reprenne contact avec le sens de sa vie pour pouvoir rester suffisamment indépendant des événements dans lesquels on doit vivre et aussi du milieu dans lequel on se trouve journallement. Cela suppose de la part de celui qui prend les choses au sérieux de cette façon, un certain recueillement et aussi un certain dépaysement, c'est-à-dire une certaine distance que l'on doit pouvoir établir entre ce qui nous arrive du dehors, nos habitudes quotidiennes, nos manières de vivre ordinaires et d'autre part ce que nous sommes.

A mon sens c'est la raison des retraites. Dans toute vie chrétienne, que ce soit une vie de prêtre ou une vie de religieux ou une vie de laïc, la retraite est une chose indispensable. Mais évidemment plus le sens de la vie que l'on doit prendre pour que la vie prenne vraiment sa valeur propre est par certains côtés, je dirai, en porte-à-faux sur la nature proprement humaine ou sur le milieu social dans lequel on se trouve, plus d'une certaine façon cette retraite est nécessaire. Et dans votre cas personnel, vous êtes, du moins pour ceux qui d'entre vous ne sont pas encore prêtres, vous êtes à un instant décisif de votre vie parce que c'est votre avenir qui se joue. Un avenir, c'est toujours quelque chose de mystérieux et de risqué, de dangereux surtout dans les conditions dans lesquelles vous allez vivre. Quelqu'un qui se marie risque gros, donc par conséquent même quand on suit les pentes instinctives et normales de l'homme, quand on commence à découvrir le sens de sa vie pour fonder un foyer, l'avenir, c'est prendre véritablement un risque à tel point que bien des jeunes gens n'osent pas prendre ce risque. Mais pour vous évidemment, avant de vous engager d'une manière définitive, il est nécessaire que vous fassiez des retraites qui soient suffisamment en profondeur, qui vous permettent de prendre un contact avec vous suffisamment en profondeur et dans le temps pour que la décision que vous prenez ne soit pas, je dirai provoquée trop uniquement du dehors.

Ce qui distingue une vocation d'une fonction, c'est que la fonction peut être imposée du dehors, elle peut être choisie avec des raisons, soit d'ordre affectif parce que ça vous plaît, soit d'ordre intellectuel parce que c'est compatible avec les possibilités qu'on a, soit d'ordre social par le fait même que c'est utile. Ce sont par conséquent des raisons qu'on peut se donner du dehors soit sur un plan affectif, soit sur un plan intellectuel, soit sur un plan social. Mais la vocation à mon point de vue, c'est tout à fait

autre chose. C'est tout à fait autre chose parce que, si les conditions et les raisons extérieures qu'on peut se donner dont je vous ai parlé tout à l'heure, niveau affectif, niveau intellectuel, niveau social, peuvent être utiles pour découvrir les modalités de la vocation, le nerf intérieur de la vocation, sa vigueur ne vient pas du dehors, elle vient du dedans. C'est la conséquence d'une exigence intérieure qui peut évidemment être éveillée par des considérations extérieures mais qui n'est pas simplement la conséquence des considérations extérieures.

Alors évidemment, pour prendre conscience de ce qui peut nous être proposé du dehors, il faut déjà être attentif, il faut avoir les yeux ouverts. Mais pour pouvoir prendre conscience d'une exigence intérieure, qui peut se servir du dehors, mais qui cependant a son originalité propre en nous-mêmes, il faut évidemment une intériorité et probablement plus qu'une intériorité, une période d'incubation, de gestation suffisamment longue pour qu'on prenne suffisamment conscience de l'originalité fondamentale d'une exigence intérieure par rapport aux convenances qui s'imposent du dehors. Une retraite comme celle que vous allez faire, c'est cela, me semble-t-il, son travail principal. Je peux vous y aider indirectement, en développant des idées comme ce que je viens de vous dire, ou des considérations qui seront peut-être plus larges dans d'autres séances que je pourrai avoir avec vous; mais incontestablement vous vous rendez compte que ce travail d'approfondissement est une prise de conscience de la réalité de ce qu'on est au-dessus de ce que l'on peut penser, raisonner en temps ordinaire. C'est pour cela que la retraite est utile, un certain dépaysement, une certaine conscience de l'enracinement de l'exigence intérieure dans son passé, car ce n'est pas simplement quelque chose qui nous tombe dessus, comme par exemple pour St Paul, quoique ce ne soit sans doute pas exact pour ce qui est tombé sur lui au chemin de Damas. C'est quelque chose qui s'enracine en nous depuis très longtemps, que nous découvrons petit à petit à mesure que nous en prenons mieux conscience dans notre vie, les premières amorces dans notre passé. Plus nous arriverons à asseoir, à fonder notre exigence fondamentale en profondeur sur ce que nous sentons actuellement au-delà de nos impressions passagères, plus nous sommes capables de l'enraciner dans notre passé et plus notre vocation sera solide. C'est vrai pour toute la vie mais c'est évidemment vrai de façon décisive très particulièrement au commencement, lorsqu'on prend des décisions comme celles que vous allez prendre peut-être cette année ou l'année prochaine, entrer dans le sacerdoce.

Je vous disais tout à l'heure qu'une vocation n'est pas une fonction mais, si on ne fait pas attention à cet enracinement en profondeur de la vocation dans ce qu'on est, il est extrêmement difficile que la vocation ne se transforme pas en fonction. Autrement dit, si l'on ne reste pas suffisamment en contact avec la réalité intime qui est proprement l'exigence fondamentale sur laquelle se fonde notre vocation, à longueur d'années, sous les pressions sociologiques qui ne sont pas petites, en face des difficultés que vous rencontrez déjà, que vous rencontrerez d'une façon plus excessive que dans le passé, et sous la pesanteur de la nature humaine, petit à petit, sous le poids des habitudes, des exemples, de l'environnement, la vocation qui au départ était quelque chose d'enraciné dans le cœur de l'homme devient petit à petit une fonction. Et une fonction d'ailleurs qui est même souvent assez parfaitement exécutée pour ne pas avoir besoin de redevenir une vocation, car il y a une manière de se cacher derrière l'exactitude des devoirs imposés par une fonction qui dispense de la prise de conscience d'une véritable vocation. Le résultat est le suivant. Vous allez tous, la plupart d'entre vous probablement, être prêtres dans quelques années. Si chaque année, vous ne prenez pas courageusement les dispositions nécessaires pour faire une ou deux retraites véritables, personnelles, dans un endroit religieux, en dehors de vos habitudes pour vous dépayser, dans un recueillement qui exigera d'abord une véritable décantation du fait même que, le reste du temps, les activités, les préoccupations quotidiennes auront tendance à vous submerger, si vous n'avez pas la possibilité, la capacité de faire les sacrifices nécessaires pour que cela puisse se réaliser, votre vocation deviendra fonction. Mais si au contraire, vous y arrivez, alors votre vocation deviendra mission. C'est-à-dire que, petit à petit, la prise de conscience des exigences fondamentales qui sont à l'origine de votre vocation va se développer. A mesure que vous correspondrez à ces exigences, qui sont très personnelles, ça vous personnalisera, ça vous apportera de nouvelles exigences qui ne correspondront pas du tout à celles que les autres peuvent connaître dans votre milieu ecclésiastique.

Vous serez toujours prêtres mais vous ne serez plus prêtres comme on est prêtre ordinairement. Vous atteindrez petit à petit, par le fait même de la fidélité intérieure, au sens qui vous sera petit à petit donné de ce que vous devez faire, une certaine manière de concevoir votre vie sacerdotale qui vous permettra d'être non plus simplement le prêtre mais celui qui a une mission. Voyez, la vocation est un point de départ, un fruit résultant d'exigences intérieures dont on prend vigoureusement conscience par le dedans, mais elle est assez fortement influencée par le milieu dans lequel on se trouve, milieu familial, milieu social, rencontre d'un tel ou d'un autre. Ça nous donne par conséquent la manière d'incarner

l'exigence fondamentale qui est en nous et qui est la base même de notre vocation; mais petit à petit à mesure que nous devenons plus totalement nous-mêmes par fidélité intérieure, ces éléments contingents vont changer; nous allons nous en dégager progressivement et nous trouverons petit à petit en nous l'originalité fondamentale qui fait que nous passons du niveau de la vocation au niveau de la mission. Mais il faut dire une chose : celui d'entre nous, vous ou moi, c'est la même chose car ce que je vous dis là est vrai pour le prêtre mais est aussi vrai pour le laïc, celui qui n'arrive pas au niveau de la mission ne peut pas atteindre vraiment le niveau de la fécondité spirituelle. Parce que la fécondité spirituelle est le fruit d'une fidélité de toute la vie au sens profond qui doit être le nôtre et qui est proprement, si vous voulez employer un mot plus théologique, la volonté de Dieu sur nous. La mission, comme je vous l'ai définie tout à l'heure, est la conséquence exacte de ce que nous sommes en devenir, à mesure que nous correspondons aux exigences intérieures qui montent en nous, à mesure que nous y sommes fidèles. Mais ceci ce n'est pas autre chose que la volonté de Dieu sur nous qui se développe sur nous à mesure que nous répondons aux appels qui se font entendre au fond de nous-mêmes.

Maintenant que je vous ai dit des choses qui sont générales, je voudrais vous dire encore quelques mots qui sont plus particuliers à votre situation. Dans les perspectives actuelles, telles qu'elles se développent dans l'Église depuis des siècles et qui à mon point de vue changeront mais ne changeront pas tout de suite, il est possible, vous qui êtes jeunes, que vous le voyiez mais vous aurez probablement plus de cheveux blancs que de cheveux noirs s'il vous en reste encore sur la tête. Actuellement en Occident, telles que nous voyons les choses tourner, la vocation au sacerdoce est liée à la vocation au célibat. Si je dis vocation, prenez-le dans le sens très précis où je l'ai pris tout à l'heure. Autrement dit, le célibat n'est pas la conséquence de la vocation au sacerdoce. Le célibat serait une raison donnée du dehors et qui fait que être prêtre a comme conséquence que nous devons rester célibataires. Ce serait, je dirais, une conséquence extérieure mais pas une vocation au sens très précis que je vous ai indiqué tout à l'heure. Il faudrait avoir la vocation au célibat comme on a la vocation au sacerdoce, ou même si vous voulez pour que ce soit encore plus précis, il faudrait que, même si vous n'avez pas la vocation au sacerdoce, vous ayez la vocation au célibat. Vous sentez la nuance, un frère religieux, un religieux, frère des écoles chrétiennes... n'a pas la vocation au sacerdoce, il a la vocation au célibat. Alors, dans les conditions où nous vivons actuellement, disons-le clairement, on prend des décisions graves et dangereuses. Quand on veut être prêtre, il faut, non seulement vouloir être prêtre par vocation, mais il faut vouloir être célibataire par vocation. Il faut le dire et ne pas éliminer la question en disant que, puisque je veux être prêtre, j'aurai les grâces d'état pour être célibataire. Ce sont des bouche-trou de théologiens

Il faut que vous en preniez conscience. D'ailleurs vous n'êtes pas des enfants, je peux vous le dire, vous n'avez qu'à regarder autour de vous dans quelle situation dramatique se trouvent des jeunes généreux, courageux, qui sont partis à fond : je veux être prêtre, donc je serai célibataire. Mais ce «donc» est une raison extérieure, ce n'est pas enraciné dans le dedans comme je vous l'ai indiqué tout à l'heure. Ce sont des «donc» qui sont précaires, qui n'avaient pas une telle précarité relative jadis, dans une certaine forme de chrétienté. Je pense que, chez vous, en Belgique, vous avez quelque chose qui ressemble encore à une chrétienté, pas pour longtemps... D'autre part, vous vous en rendez bien compte, on vous demande, on vous impose, d'être auprès des jeunes des deux sexes de la manière la plus directe, la plus fraternelle et la plus concrète. Jadis, le sexe était représenté avec un grand S. Il y avait une barrière fondamentale, absurde, mais barrière entre le prêtre habillé en noir et ainsi de suite... Mais maintenant c'est fini, on s'embrasse comme frère et sœur. Je vois des aumôniers d'étudiantes qui ne sont pas beaucoup plus vieux que vous, ils embrassent leurs étudiantes comme ils embrassent leurs étudiants, tout cela dans la simplicité du cœur. Oui, mais il n'y a pas que le cœur dans l'histoire. Vous comprenez ? Alors il faut vraiment que la vocation au célibat soit fondamentale. Il faut beaucoup d'abnégation à un aumônier qui par exemple pendant quelques années au départ, a été aumônier d'étudiants ou aumônier de terminales; il lui faut beaucoup d'abnégation pour entrer ensuite dans une paroisse parce qu'entrer dans une paroisse, faire des baptêmes, des enterrements, des mariages aussi à longueur d'années, sans aucun vrai contact, des contacts de bonne civilité puérile et honnête avec ses paroissiens. Cela suppose une très grande vie spirituelle pour être capable de continuer à avoir le sens de sa mission et de ne pas retomber insensiblement et assez vite dans la fonction. Et quand un homme est suffisamment vigoureux au point de vue spirituel, il arrive assez vite à juger une fonction comme celle-là tellement insuffisante par rapport à ce qu'il aurait voulu faire au départ, quand il est entré au séminaire, ce qu'il a petit à petit découvert en contact avec la vie de communauté qu'il a pu mener au séminaire. Bien souvent, il y a la tentation de partir.

Voilà ce que je voulais vous dire ce matin. Je vous ai dit de choses qui me paraissent ne pas être du

bla-bla. Vous devriez y réfléchir un peu chacun de votre côté parce que ce sont des choses très personnelles.

Questions

Vocation, fonction, mission, je me sens un peu coincé par le temps, il va falloir d'ici un an, deux ans, couler une vocation dans une fonction; c'est ce qui nous attend.

Si vous entendez le mot «couler» dans le sens que vous conservez votre vocation et que, par puissance spirituelle, vous assumez une fonction, je suis d'accord. C'est pourquoi je vous ai parlé tout à l'heure de trois aspects : l'homme qui dit la messe et distribue les sacrements, l'homme d'action et l'homme de Dieu. A mon point de vue, pour être vraiment prêtre au sens où je l'entends, il faut avoir une efficacité spirituelle réelle. Il faut que l'homme de Dieu assume; dans la mesure où il est homme de Dieu, des choses qu'il ne ferait pas s'il n'y était pas obligé par la fonction. Ainsi le jeune qui a été aumônier d'étudiants pendant quelques années, ensuite on l'envoie comme curé dans une paroisse bien bourgeoise où l'important, c'est que tout se passe normalement, que, la messe terminée à l'heure, recommence le dimanche suivant à l'heure convenable... Évidemment, il aurait mieux aimé rester avec ses étudiants en supposant qu'il ait réussi avec ses étudiants. Si ce n'est pas un homme de Dieu, il s'endormira progressivement. Là où il n'y a pas une vie spirituelle au sens fort du terme, dans la plupart des fonctions qu'on vous propose, vous sentirez cette sorte d'antagonisme entre vocation et fonction. Et dans la mesure où la vocation ne sera pas très enracinée, fatalement elle dégénérera en fonction au lieu de l'assumer. Voyez la différence qu'il y a entre dégénérer et assumer. Je pense que ce sont ceux qui auront suffisamment de vie spirituelle pour assumer la fonction qui feront changer la fonction progressivement. Mon père spirituel, M. Portal, était lazarisiste. Il avait beaucoup travaillé la question et je crois qu'il avait lui-même collaboré pour changer la mentalité d'un clergé. Pour la changer, il faut deux ou trois générations. Nous commençons à faire une réforme du clergé c'est-à-dire que nous préparons nos futurs prêtres, nos jeunes prêtres d'une manière différente de celle qu'ont connu les anciens. Voilà un jeune prêtre qui sort du séminaire. Il est envoyé comme vicaire chez un curé, curé à poigne, paroisse bien paroissienne, situation sociologique vigoureuse. Le brave garçon se coule dans le moule. Le curé disparaît, le vicaire devient curé. Mon père disait souvent que le plus grand facteur de progrès de l'humanité, c'est la mort. L'ancien vicaire devient curé mais il reçoit une nouvelle génération de vicaire qui lui rappelle ce qu'il a été jadis. Ça commence à bouger. Cette deuxième génération de curé, sous l'influence de la deuxième génération de vicaire, va changer. Et c'est ainsi que ça se transforme. Si vous connaissez un peu la littérature française il y a un roman qui tourne un peu autour de ça avec beaucoup de fioritures romanesques, c'est «Sous le soleil de Satan» de Bernanos . Ce jeune vicaire, plus ou moins bien dégrossi, pose question à son curé et le talent de Bernanos a justement été, dans un des premiers chapitres du livre, de confronter le curé, qui a été lui-même affronté à son nouveau vicaire, à un de ses collègues qui n'y comprend rien. **manque la fin**

La reconnaissance du caractère historique du fondement de la foi en Jésus ne dispense pas le chrétien du cheminement qui fera de lui un disciple.

La foi des disciples de tous les temps se fonde historiquement sur ce qui s'est passé pendant quelques mois du temps de Jésus. L'évolution et le témoignage des Juifs qui ont suivi leur Maître jusqu'à la fin prennent une autorité singulière lorsqu'on mesure à leur véritable dimension les difficultés extrêmes que ceux-ci ont eu à vaincre. Même si cette évolution et ce témoignage ont été influencés, la première par les manières de sentir et de penser du milieu, le second par l'idéologie religieuse que les Apôtres ont peu à peu édifiée, ils sont capitaux. On ne peut pas en exagérer la qualité humaine, ni en surestimer la portée spirituelle. Cette évolution et ce témoignage sont en relations directes avec les questions que soulève en tout temps et en tout lieu la condition de l'homme. Si on ne sous-estime pas le caractère unique de ces questions, l'importance qu'elles présentent pour la vie de chacun, on se doit de porter le plus grand intérêt, la plus grande attention à cette évolution et à ce témoignage.

I - L'accès à la foi des premiers disciples

1) La foi initiale est essentielle

La solidité et l'intensité de la foi des premiers disciples sont à la mesure des exigences sans limite que Jésus leur a manifestées et auxquelles ils se sont soumis en restant avec lui, malgré un climat social devenu peu à peu passionnément hostile, tant au nom des traditions religieuses des uns que des revendications politiques des autres. Ces exigences sur lesquelles les Évangiles insistent sans nuances, et même avec brutalité, montrent le caractère radical de l'engagement personnel des disciples envers Jésus et la totalité des profondeurs humaines qui étaient ainsi concernées. Dans le même sens, à la mort de Jésus, le désespoir et le désarroi de ces hommes rendent manifeste la place unique et définitive que leur Maître tenait dans leur vie, le caractère absolu du mouvement qui les portait vers lui. Cette foi initiale, dont la fécondité est encore confirmée par la qualité des fruits exceptionnels qu'elle a portés ultérieurement, assure une valeur certaine au fondement historique de la foi du chrétien, malgré le petit nombre de documents qui se rapportent à ce temps et la complexité de leur élaboration et de leur transmission; fondement duquel d'ailleurs la foi ne découle pas nécessairement parce qu'elle est tout autre que l'affirmation d'une connaissance; fondement aussi dont on est spontanément porté, par esprit de critique, à mettre en doute la réalité, quand on n'est pas dans les dispositions intimes qui permettraient la foi.

2) Cette foi transcende l'adhésion aux croyances...

Cette foi, dans son mouvement naissant, enracinée secrètement chez les Apôtres plus encore que vécue explicitement par eux, transcende l'adhésion aux croyances que, sous l'effet des charismes de la Résurrection et de la Pentecôte, ils élaborèrent pour justifier à leurs propres yeux ce que leur Maître était devenu pour eux et pour le faire partager à autrui. Tandis que cette foi, fruit de la rencontre intime, pendant quelques mois, des premiers disciples avec Jésus, est universelle car, dans les conditions où elle est née, elle a mis en œuvre leur humanité totale, au contraire ces croyances, bien adaptées à ce que ceux-ci vivaient en profondeur, appartiennent à un temps et un lieu. Elles sont nécessairement très marquées par la mentalité, les traditions et les courants de pensée de l'époque. Elles en ont reçu leurs expressions, la cohésion qui les étayait les unes les autres, la signification et la portée que chacun pouvait alors leur donner. Si on ne les sacralise pas indûment par esprit de système ou par besoin de sécurité et de certitude, on voit avec évidence leur relativité. Il faut d'ailleurs le reconnaître. Ce mouvement de foi se formula en croyances de façon si satisfaisante aux yeux des Apôtres qu'ils ne purent pas alors ne pas le confondre avec l'adhésion à celles-ci. Aucun d'eux ne soupçonna que cette adhésion ne coïncidait pas en droit avec le mouvement de foi qui les portait vers Jésus, qu'elle n'en était qu'une conséquence convenable dans les conditions où ils se trouvaient. Aussi ne faut-il pas s'étonner que dans les siècles qui suivirent, les chrétiens, à la suite des premiers disciples, s'attachèrent à ces croyances sans hésitation, et d'ailleurs la plupart sans difficulté; le plus grand nombre se bornèrent à y adhérer sans plus, avec leurs sentiments religieux spontanés. Ils jugeaient, d'ailleurs à tort, que cela suffisait pour vivre pleinement la foi apostolique dont ces croyances étaient issues.

Quoi qu'on puisse en penser maintenant, de nos jours, à mesure que les sciences progressent et que la civilisation évolue, l'attachement à ces croyances devient toujours plus artificiel, malgré la volonté qu'on a d'y adhérer, malgré les efforts qu'on fait pour cela. Désormais et de façon inévitable, cet attachement n'est plus que la conséquence d'une résolution vertueuse due à des considérations

diverses de sagesse individuelle ou collective. Il n'est pas lié à la nécessité reconnue et épousée du mouvement de foi. En agissant ainsi, même par piété sincère, on se contrefait ou du moins on ne s'approfondit pas; on ne peut pas être suffisamment dans l'authenticité sans laquelle l'homme, restant à la surface de soi-même, se tient loin de Dieu. Aussi la conscience chrétienne reconnaît-elle de plus en plus que la fidélité ne consiste pas à conserver la lettre des croyances ni la mentalité que celles-ci reflètent. Tout au contraire, elle exige impérieusement la recherche et la découverte de la foi, la foi même des premiers disciples, au temps où ils vivaient auprès de leur Maître.

3) La reconnaissance des «signes» ne dispense pas du cheminement intérieur...

Ainsi la reconnaissance du fondement historique de la foi en Jésus ne dispense en aucune manière d'un cheminement semblable à celui de ces Juifs. Sans ce cheminement, nécessairement personnel, qui conduit à une véritable conversion, les chrétiens, même les chrétiens de souche qui n'ont cessé de pratiquer avec piété, sont condamnés à ne connaître qu'une adhésion cérébrale et affective, souvent seulement disciplinaire. Cette adhésion à des croyances, d'une convenance et d'une efficacité fort relatives du reste, hormis les réussites exceptionnelles dues à des ressources personnelles singulières, donne à ces chrétiens le change sur la réalité de leur foi; elle les confirme et ainsi les confine dans une religion doctrinale, piétiste ou seulement sociologique qui relève d'une ferveur plus atavique et tribale que proprement chrétienne.

Au cours de leur prédication et pour confirmer leurs dires extraordinaires sur la résurrection de Jésus, les Apôtres ont surtout insisté sur les signes, devenus dès lors pour eux visiblement divins, que manifestaient déjà la vie et la mort de leur Maître : les miracles, la réalisation effective de certaines prophéties messianiques. Ces signes, selon eux, devaient normalement en ces temps convaincre tous les Juifs justes et loyaux et les amener à croire en Jésus, c'est-à-dire à la croyance sur Jésus qu'ils leur prêchaient. Le long des siècles, l'apologétique a suivi la même voie, en appelant aux mêmes signes. Elle a eu les mêmes possibilités tant qu'un certain esprit critique répandu par l'instruction et ses succédanés n'eut pas transformé profondément les manières spontanées de sentir et de penser. A cause du développement de la science et de l'évolution de la société, cette voie semble condamnée à être désormais de moins en moins efficace, au point de ne plus pouvoir faire accéder à une religion même seulement sociologique. En vérité, depuis toujours, mais cela est particulièrement évident maintenant que la chrétienté est à l'agonie et que son établissement en pleine décomposition ne peut plus donner le change, l'accès à la foi en Jésus demande à chacun un véritable cheminement. Ce cheminement prendra nécessairement appui sur l'approfondissement personnel, bien plus que sur la simple reconnaissance de signes qui, par leur objectivité incontestable, devraient nécessairement convaincre tout être suffisamment attentif et droit, quelle que soit sa maturité.

4) La foi des apôtres est fondée sur la prise de conscience de ce qu'ils ont vécu près de Jésus...

Les premiers disciples, pendant les quelques mois vécus avec Jésus, prirent conscience progressivement d'une exigence fondamentale, d'où émane le mouvement de foi qui les porta vers Jésus, comme vers nul autre. C'est seulement plus tard, après la mort de Jésus et tout ce qui la suivit, que ce mouvement de foi les conduisit à l'affirmation qu'ils posèrent à son sujet, ne pouvant alors user, pour la formuler, que des connaissances du temps et des croyances de leur peuple. Quand, répondant à la profession de foi de Pierre, Jésus lui dit que son assurance ne lui est pas venue de la chair et du sang mais d'une révélation du Père qui, lui, est dans les cieux, il ne le félicite pas seulement d'avoir retenu et bien compris ce qu'il lui aurait expliqué en clair auparavant. Il ne fait pas allusion à quelques paroles célestes, comme celles qu'une tradition rapporte à propos du baptême de Jésus... Pour rendre vraisemblable cette profession et l'expliquer, il n'est pas nécessaire de placer avant elle des épisodes absolument privilégiés comme la Transfiguration. Au contraire, on peut penser que ces épisodes se sont passés après la profession de foi, qu'ils ont été préparés indirectement - non provoqués - par la foi des disciples, comme les charismes de la Résurrection et de la Pentecôte. Penser cela n'est point nier pour autant la nécessité pratique de ces événements extraordinaires - dont il est difficile de préciser la nature - nécessité imposée par les extrêmes difficultés du cheminement des apôtres dans la fidélité à eux-mêmes et à Dieu.

Non, la foi que les premiers disciples ont eue en Jésus est due à l'ascendant extraordinaire que leur Maître avait sur eux par ce qu'il était devant eux, plus encore que par ce qu'il faisait ou disait, par le sens qu'il avait de sa mission dont il leur parlait sans aucune réserve, avec une conviction sans faille, une autorité inégalée; par la vie intense, exceptionnelle d'union à Dieu qu'ils pressentaient en lui à certaines heures et quand ils le voyaient partir seul sur la montagne. A être quotidiennement avec lui, sans doute de multiples indices sur ce que Jésus vivait, sur ce qu'il était, s'offraient à eux, sans même qu'ils s'affairent spécialement à les découvrir pour les recueillir. Ces indices, on peut le penser, étaient faits d'impressions indéfinissables, de remarques latentes au sujet des comportements de Jésus et de

ses paroles. Ces indices s'aidèrent les uns les autres à se préciser, se soutenant les uns et les autres, se confirmant les uns par les autres, s'imposant par leur ensemble. Souvent sans doute ils surgissaient dans la conscience des familiers de Jésus longtemps après les événements qui étaient à leur origine; origine plutôt que cause, tellement ceux qui les recueillaient participaient par ce qu'ils étaient à leur avènement et à leur portée en eux. Après avoir fait secrètement leur chemin en chacun, ils revenaient à la mémoire, chargés d'un sens nouveau qui étonnait, scandalisait peut-être, et qui toujours soulevait question, sollicitait réponse ou du moins attention et accueil. Ils aidaient à comprendre de Jésus ce dont chacun pouvait avoir alors l'intelligence. N'est-ce pas ainsi que, sans en avoir une conscience claire, ces Juifs passèrent de l'étonnement à l'admiration, puis à la vénération, pour enfin atteindre à l'adoration ?

5) *et sur la prise de conscience de ce qu'a fait Jésus, au delà de ses paroles et de ses gestes.*

La profession de foi de Pierre, comme l'affirmation que Jésus a les paroles de la vie éternelle, comme tant d'autres expressions spontanées dont sont parsemés les récits évangéliques, révèlent bien ce que les disciples éprouvaient en face de Jésus, à force de vivre dans son intimité. Ils sont significatifs de leur foi en lui qui était aussi espérance et amour. Ces expressions n'avaient pas alors dans leur esprit un contenu précis comme les croyances que les apôtres ont proposées plus tard dans leur prédication, et que les théologiens ont systématisées dans les siècles suivants. C'est par ce que les disciples vivaient près de Jésus, par ce que Jésus était devant eux et qu'ils ressentaient obscurément, non par ce qu'ils pensaient et avaient élaboré au sujet de leur Maître, qu'ils ont été acculés à ces propos, tout spontanés parfois. Sans doute ont-ils échangé souvent entre eux leurs impressions sur Jésus, mais sans aller au-delà. Il est peu vraisemblable qu'ils se soient demandé ce qu'était Jésus en vérité, avant qu'il ne leur pose la question et qu'il ait suscité en eux cette initiative ((Sans doute Jésus posa cette question à ses disciples comme pour avoir une confirmation de sa propre mission, dont d'ailleurs il ne pouvait pas douter. L'aurait-il fait s'il n'avait pas déjà su leur réponse ? C'était aussi peut-être pour leur faire prendre mieux conscience de ce qu'ils pensaient de lui?)).

C'est seulement plus tard qu'ils s'attacheront ensemble à préciser leurs pensées à son sujet, mais alors en butte à quelles difficultés, à travers quels tâtonnements dont les Écritures portent involontairement les traces en filigrane. Appelé sourdement par le mouvement de foi, préparé et dans une certaine mesure préorienté par les matériaux dont ces hommes disposaient, ce qu'ils affirmeront sera seulement la conséquence de leur foi. L'évidence de cette affirmation, même si ultérieurement elle s'est imposée à eux avec une force telle que le doute était impossible, n'a pas été à l'origine de leur foi, elle en a été la conséquence. Pour se faire jour, cette évidence a dû tirer de leur mouvement de foi une singulière puissance car, à cette époque, toute autorité revêtue de quelque caractère divin, loin de proposer ces croyances ou même seulement de les juger possibles, les niait comme blasphématoires. Bien que cette évidence fût combattue par tout ce qui se pensait en Israël, elle s'est imposée à des Juifs du commun qui jusqu'alors n'avaient été que le simple écho de leur peuple.

II - L'accès à la foi des disciples de tous les temps

1) *La découverte de l'exigence d'où émane le mouvement de foi...*

Le chrétien, aujourd'hui, malgré les vingt siècles qui le séparent des heures exceptionnelles que vécurent quelques Juifs avec Jésus, peut aussi devenir disciple comme eux qui ont adhéré à lui jusqu'à la fin. C'est même une condition nécessaire pour que, dans les temps qui viennent, l'homme reste chrétien. Cette véritable conversion n'est possible que s'il s'est approfondi suffisamment et qu'il porte sans les éluder toutes les questions fondamentales, par leur nature sans réponse, que sa condition humaine lui pose, en particulier aux heures cruciales de la vie et dans les situations limites qu'il rencontre. Le pourrait-il s'il n'est pas ordinairement présent à lui-même, s'il se laisse distraire par ce qui lui arrive quotidiennement, s'il n'a pas progressé assez dans la conscience de soi pour ne plus se sentir écrasé par les dimensions du réel dont en apparence il n'est qu'un infime et éphémère élément ? Étant alors véritablement, avec tout son être, en attente et recherche, il est en mesure de découvrir l'exigence intime d'où pourra émaner le mouvement de foi qui le portera à croire en Jésus comme les disciples des premiers temps.

2)... *demande au chrétien d'entrer dans la compréhension de ce qui s'est passé dans l'existence des premiers disciples*

Pour naître, cette exigence demande qu'on entre dans l'intelligence de ce qui s'est passé en ces hommes qui ont suivi Jésus, de ce que lui il a vécu, de ce dont il était possédé et pour mieux dire constitué; qu'on se rende réels et actuels ces faits, qu'on entre dans la compréhension en profondeur de leur originalité, qu'on soit interpellé de façon directe par eux. Tout homme, lorsqu'il est devenu

adulte, autant que sa recherche et sa dimension humaines le lui permettent, peut atteindre à cette intelligence à longueur de vie, grâce à une lecture réfléchie des Écritures, sous la protection vigilante d'une critique lucide et sans a priori des textes, grâce aussi à la connaissance de leur élaboration si profondément marquée par les influences et les préoccupations de l'époque, Écritures recrées par l'activité personnelle, à ses risques et périls, suivant les intuitions et les cadences de la vie spirituelle. Mais alors, il ne suffit pas de considérer l'Évangile comme un livre de sagesse sur lequel on médite avec piété pour y trouver une règle de vie adaptée à ses possibilités et à son temps, ou plus souvent pour se confirmer cette règle et se fortifier dans son observance. Il ne s'agit plus seulement de comprendre le sens de ce qui est écrit, et dans une certaine mesure de se l'approprier, mais il faut s'efforcer d'entrevoir à travers un texte qui d'ailleurs n'a pas été rédigé directement pour ce but, ce que Jésus et ses disciples ont vécu, ensemble et séparément; de découvrir comment ils ont entrevu pendant ces heures exceptionnelles, à travers ce qu'ils étaient, sans même savoir se le dire mais non sans en avoir une obscure conscience, ce qui est universel et par suite essentiel pour tout homme. Telles actions et telles paroles qui viennent de Jésus, ou que ceux qui l'aimaient et qui l'ont bien compris lui ont attribuées grâce à l'activité intelligente et créatrice du souvenir, à certaines heures font atteindre Jésus en profondeur, parce qu'elles sont alors particulièrement accordées à ce qu'on est ou à ce qu'on est en voie de devenir. De même que les réactions immédiates de ses disciples, elles ouvrent sur son mystère.

3) Les indices relatés dans les évangiles introduisent dans l'intelligence de la personne de Jésus

Sans doute, dans cette lecture, les indices qui orientent la recherche et les démarches, qui préparent l'interpellation et déposent en l'homme le germe de la nécessité d'où partira le mouvement de foi, seront tout autres que les signes classiques dont font état les livres d'apologétique. Ces expositions méthodiques de la doctrine visent à favoriser la foi, peut-être même à la faire naître, mais elles sont muettes sur les indices qui ont conduit personnellement leurs auteurs à croire. Elles s'efforcent de résoudre les difficultés de leurs lecteurs, non celles de leurs auteurs... n'en ont-ils donc jamais eues aucune ? ou les ont-ils désormais résolues pour toujours ? et sans doute est-ce la raison cachée de la stérilité et de l'abondance de ces œuvres.

Ces indices ne coïncident pas non plus ordinairement avec les signes auxquels ont eu recours les apôtres dans leurs argumentations à l'adresse de la communauté chrétienne naissante, et que relatent explicitement les Actes, indirectement les Évangiles. Souvent ils proviennent de détails épars, infimes parfois, que rapportent, involontairement peut-être, les rédacteurs et que l'exégèse et la théologie, dans la sérénité de leurs disciplines, mettent au simple niveau des nécessités de la narration, tant ils sont pauvres d'intellectualité. Ces détails, à certaines heures, parfois de façon impromptue, atteignent puissamment le lecteur, non pas tant parce qu'il s'est alors appliqué avec une plus grande attention au texte mais parce que, préparé de longue date peut-être par sa propre vie à cette intelligence, il a été saisi là où Dieu frappe pour qu'on lui ouvre. Ces indices, mêmes s'ils coïncident avec ceux qui furent recueillis par les disciples vivant près de Jésus, même s'ils partent des signes que les apôtres ont évoqués dans leur prédication, peuvent conduire le croyant, grâce non seulement à une connaissance plus exacte de l'homme et du monde mais aussi à une pensée plus rigoureuse et plus fine, à des interprétations tout autres que celles qui leur avaient été données au début. Ils peuvent le faire entrer d'une façon renouvelée dans l'intelligence de Jésus et, par un autre biais que ses pères dans la foi, lui en découvrir ainsi la transcendance. Ils l'amènent alors à exprimer cette transcendance autrement que ceux-ci, par des formules mieux adaptées à ces manières de sentir et de penser, pour lui plus inspirantes, plus évocatrices. C'est de cette façon que la Tradition, se servant des traditions enseignées mais sans s'y asservir, se perpétue d'âge en âge et, par une auto-création continuelle à travers des expressions et des images sans cesse renouvelées et nouvelles, reste fidèle à l'Universel dont elle doit témoigner.

Les miracles et les prophéties messianiques ne sont plus une raison de poids qui aide à franchir le pas décisif... Il en est ainsi des miracles évangéliques qui, jusqu'à nos jours, ont été considérés dans l'apologétique chrétienne comme des interventions directes de Dieu et affirmés pour cette raison signes de crédibilité de grande valeur sinon de nécessaire efficacité. Ces faits extraordinaires, dont il est sans doute vain dans l'ensemble de nier la réalité, posent à l'esprit moderne des questions sur leur véritable nature, plus qu'ils ne l'aident à faire le pas de la foi. Il en est de même de l'exactitude de certaines prophéties messianiques fort peu convaincantes de nos jours, surtout si l'on soupçonne que le désir excessif de persuader est à l'origine des textes qui les mettent en relief. Cependant pour un homme du xxe siècle quelque peu ouvert à la vie spirituelle, miracles évangéliques et prophéties messianiques peuvent être de précieux indices sur ce que Jésus ressentait, mais aussi sur ce qu'il était, et suggèrent pourquoi son avènement a bouleversé le monde.

Quelle extraordinaire confirmation de sa vie et de sa mission - dont il n'avait pas d'ailleurs essentiellement besoin - Jésus n'a-t-il pas ressenti en se voyant si prodigieusement maître de guérir lorsque cette puissance, qui prenait possession de lui, montait en lui. Mais aussi quelles tentations auxquelles fait une allusion transparente le récit des quarante jours dans le désert, ce raccourci des confidences qu'il fit sans doute certains jours à ses intimes. Quelle pureté, quelle fidélité extrêmes ! Connaître une telle puissance sans en abuser, sans en user autrement que pour réaliser ce pour quoi Il se sentait être; savoir y renoncer et s'y refuser quand l'exercice d'un tel pouvoir s'avérait contraire ou seulement étranger au but cherché; s'offrir et être soumis à l'échec et à la mort, lorsque le temps arriva où cet échec et cette mort convenaient mieux que tout prodige à sa mission et apparaissaient ainsi exigés par elle. Autant d'indices qui parlent à l'homme moderne quand il réfléchit par contraste à l'impureté et à la duplicité foncières des puissants de ce monde, «ces faiseurs de l'histoire» qui pensent que la fin justifie les moyens et que se salir les mains est nécessaire pour faire avancer utilement le monde sur les voies de la justice. Si les prophètes de l'Ancien Testament ont toujours été considérés comme des réformateurs de leurs temps, peut-être furent-ils surtout écoutés parce qu'ils prédisaient l'avenir au nom de Dieu, mais en réalité leur but n'était pas de faire connaître d'avance l'avenir. Est-ce vraiment utile si on ne peut rien changer ? Est-ce même seulement possible ? Plus que le bon sens le suggère ? Les prophètes ne sont pas des historiens des événements de demain mais ils font effort pour que demain soit meilleur qu'aujourd'hui. Leurs prédictions étayaient leurs prédications sans prétendre à un autre usage. C'était leur raison d'être. Finalement, au long des siècles, les prophètes, quelles que soient leurs prophéties, sont les témoins de l'Espérance humaine, elle-même véritable appel de Dieu. Cette Espérance fondamentale, ils l'expriment en l'opposant aux craintes viscérales des hommes de leur temps et en s'appuyant sur les espoirs dont ceux-ci s'encouragent et vivent «ces menaces et ces promesses de Dieu». Jésus a été pour ses disciples l'incarnation de cette Espérance universelle qui, depuis des siècles, travaillait en Israël, même si longtemps ces juifs ont cru seulement qu'il correspondrait à leurs espoirs et les dégagerait de leurs craintes. Jésus a été pour eux une véritable réponse de Dieu, bien avant qu'ils ne reconnaissent leur Maître dans sa transcendance. La longue attente messianique d'Israël, considérée globalement et non dans les détails précis de ses expressions, peut être pour l'homme moderne, s'il sait le reconnaître à partir de sa propre intériorité, une émergence et une explicitation particulières de l'attente secrète de tous les peuples et de tous les temps, de l'espérance fondamentale à tous les vivants.

Jésus est le fruit de la prière des hommes, des hommes du passé mais aussi de ceux de l'avenir. Il est l'exaucement de la seule prière qui les exprime totalement et qu'ils peuvent faire quand ils sont eux-mêmes au-delà du faire et du paraître, hors des désirs et des projets, des soucis et des angoisses. Il est l'accomplissement espéré aveuglément mais réellement par tout homme, fils de l'homme engendré des hommes par la motion de Dieu à longueur du temps créé, fils de Dieu. Fils de Dieu et fils de l'homme inséparablement.

4) La remise des péchés par Jésus est l'indice qu'il y avait en lui une connaissance directe de l'homme tel qu'il est en lui-même...

L'affirmation faite de nombreuses fois par Jésus à son interlocuteur que ses péchés lui étaient remis, après avoir probablement au début déconcerté les disciples jusqu'à les scandaliser, tant ce comportement semblait manifester une prétention exorbitante, fut ultérieurement pour eux, et pour de nombreuses générations chrétiennes, le signe qu'utilisait à dessein Jésus pour affirmer indirectement mais clairement son autorité toute-puissante et ainsi sa divinité. Elle a une toute autre portée pour le chrétien d'aujourd'hui qui ne peut pas penser que Dieu pardonne les péchés comme s'Il les effaçait par une décision de pure forme, radicalement indépendante de l'état intime actuel de celui qui les a commis. N'est-ce pas cependant pour un tel chrétien l'indice qu'en Jésus il y avait une connaissance directe de l'homme tel qu'il est en lui-même ? «Il savait ce qui est dans l'homme». Il le saisissait dans les profondeurs, là où n'ont pas accès les puissants déterminismes dus à l'hérédité et au milieu, qui pèsent sur l'individu au cours de son développement. N'est-ce pas pour le chrétien l'indice que Jésus, par ce qu'il était, s'élevait au-dessus de tous les jugements imposés communément par l'atavisme et la société, voyait dans chaque homme une grandeur ontologique en puissance qui, tout en procédant du faire et du dire, transcende les actes et les paroles. En effet les actes et les paroles dépendent extrêmement des conditions contingentes où chacun se trouve. Malgré les apparences, malgré ce qu'on en décide communément et superficiellement, ils peuvent être étrangers à toute désobéissance comme à toute révolte véritables tant l'homme gît souvent, comme dans une innocence infantile, dans l'ignorance et l'inconsistance que limite seulement l'autorité intime, silencieuse, encore faible de sa conscience naissante et de sa foi. Ainsi, de même que les prophètes, par fidélité aux exigences fondamentales que comporte l'humain, ont refusé la possibilité d'un sacré humainement immoral,

Jésus, par son intimité avec Dieu et grâce à son intelligence de Dieu qui en était le fruit, a désacralisé le sentiment de culpabilité, et hormis le péché contre l'esprit, il a réduit les infractions à la loi à n'être que des fautes dont il ne faut pas être l'esclave et ainsi la victime, mais dont on doit devenir le bénéficiaire dans la liberté. Cette délivrance et cet enrichissement sont les conditions premières de l'avènement proprement dit de l'humain qui apparentent l'homme à Dieu. Cet accomplissement ne tolère aucune aliénation de l'homme. Il est lié à la responsabilité du choix qui a besoin, pour s'exercer, de lumière et de force. Il lui faut en effet la lumière que seule procure la connaissance des nécessités fondamentales de la vie, de ses exigences inéluctables, de ses frontières infranchissables, d'où la loi tire sa raison d'être; connaissance secondée et confirmée par l'expérience non sans que les transgressions de la loi n'y aident indirectement et peut-être nécessairement... Il lui faut aussi la force que seule peut engendrer, et bien plus que la parole et l'exemple, la présence rayonnante, inspirante et appelante de celui qui déjà s'est atteint dans la liberté. Cet accomplissement entrevu à travers les comportements de Jésus n'est-il pas l'indice qui conduit à voir en lui «le premier-né des hommes» et celui dont chacun doit recevoir pour devenir tout à fait homme ? Il donne une première dimension au «salut» que le chrétien pressent en Jésus.

5) Les «amen» de Jésus sont un indice privilégié de l'intime union avec Celui qu'il appelle son Père et dont il se dit l'envoyé...

Les «amen» de Jésus, inséparables d'ailleurs du ton avec lequel ils ont été dits, du public devant lequel ils ont été prononcés, furent sans nul doute pour la communauté chrétienne des premiers temps, comme pour celles des siècles suivants, le signe de l'autorité souveraine du Christ. Sur le moment même, ils durent poser question aux disciples par leur audace, par l'indépendance que Jésus ainsi manifestait vis-à-vis de la loi, («Et moi je vous dis que...») comme par l'assurance qui, sur les lèvres de tout autre, aurait paru insensée et qui d'ailleurs a dû le paraître aux auditeurs de passage, vite rebutés par de telles prétentions («Mes paroles ne passeront pas»). La fermeté et l'assurance sans limite de ces affirmations aussi catégoriques que contestataires contrastaient radicalement avec le comportement passé des prophètes. Sur le moment, elles sont devenues pour les disciples les indices de l'extrême familiarité de Jésus avec Celui qu'il appelle son Père et dont il se dit l'envoyé, le signe de sa presque égalité avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. N'ont-elles pas préparé le charisme que connurent trois d'entre eux sur la montagne de la Transfiguration; charisme qui, de son côté, a confirmé la portée qu'ils donnaient à ces indices ?

6) L'affirmation de la transcendance de Jésus est plus solidement fondée sur l'histoire humaine de Jésus que sur les charismes qui suivirent sa mort

Aujourd'hui, pour le croyant, cette fermeté et cette assurance sont le signe de la certitude absolue que Jésus avait de sa mission; certitude qui allait au-delà de tout ce dont jadis les hommes visités par Dieu avaient été portés à prendre conscience, de tout ce qu'ils avaient osé se dire à eux-mêmes et affirmer à autrui. N'est-ce pas aussi l'indice de l'importance décisive que le message de Jésus avait à ses yeux pour l'avenir, de sa conviction que rien ne pourrait le contrecarrer, malgré tous les contresens et toutes les oppositions qui s'accumuleraient dans les siècles et qui déjà faisaient le désert autour de lui et préparaient sa mort ?

L'originalité fondamentale de Jésus dont, malgré les précautions prises, rien n'a pu dissimuler, même à court terme, le caractère novateur et provocant, le fit considérer par les conservateurs religieux de son temps comme un dangereux révolutionnaire qui remet tout en question et risque de tout renverser, et par les partisans patriotes comme un homme chimérique acceptant lâchement le pouvoir établi et collaborant ainsi indirectement avec lui. A la suite des études bibliques menées avec une mentalité moderne, on est parfois tenté de ne faire de Jésus pendant sa vie que l'héritier génial de la tradition élaborée peu à peu par Israël, et non un être dont la grandeur mystérieuse se serait déjà manifestée dès avant la résurrection. Pourtant cette originalité de Jésus est un indice capital pour le croyant. Cela peut le conduire aujourd'hui à une affirmation de la transcendance de Jésus, plus solidement fondée sur l'histoire humaine de son Maître que sur les charismes qui suivirent sa mort, dont on ne peut rien dire de certain, à cause de leur singularité extrême, malgré leur caractère historique. Ne devrait-on pas d'ailleurs suspecter la nature de ces charismes, si les hommes qui en furent les sujets n'avaient pas été pour ainsi dire sélectionnés par la fidélité qu'ils témoignaient à leur Maître et préparés par la place que celle-ci avait prise dans leur vie, au point de faire naître en eux le mouvement de foi ? Mais ne faut-il pas aussi affirmer que seuls les hommes, qui, par leur cheminement personnel auront atteint la foi en Jésus, seront en mesure d'entrevoir ce que furent ces charismes, sans s'assujettir à toutes les relations qu'on en a faites pour les rendre concrets et indubitables, ni s'abandonner à toutes les imaginations qui spontanément les encadrent et les trahissent en les matérialisant ?

C'est la troisième année consécutive que Marcel Légaut a bien voulu partager quelques heures avec ses amis liégeois. L'I.S.C.P. - CENTRE CULTUREL lui avait déjà demandé d'envisager de nous donner quelques lignes de force sur l'Avenir de l'Église (1971), un partage sur la prière et la vie spirituelle (1973) et enfin une démarche sur la personne de Jésus-Christ (1974).

A la suite de cette: dernière rencontre, les Liégeois espéraient retrouver le lien entre ces trois étapes, c'est pourquoi nous publions Prière et vie spirituelle. Il ne s'agit pas d'un livre, mais bien du souvenir d'une soirée marquée par une densité de foi et de partage.

Les 1100 jeunes et adultes sont reconnaissants à Marcel Légaut de la simplicité de son exposé, de la profondeur de son témoignage, de son espérance pour l'avenir de nos communautés chrétiennes.

L'I.S.C.P. - Centre Culturel (Institut Supérieur de Catéchèse et de Pastorale) remercie l'auteur d'avoir bien voulu autoriser une diffusion de ces quelques pages, qui nous l'espérons, sera joie et confiance pour chaque lecteur.

La prière

«Faire des prières» n'est pas nécessairement prier. C'est un moyen qui en principe doit conduire à prier. Quand ce moyen est regardé comme une fin, il devient un obstacle à la prière, il en prend la place. Il serait téméraire d'assurer que cela n'arrive jamais. Peut-être devrait-on avouer que cela arrive presque toujours. N'est-ce pas une cause et aussi d'ailleurs une conséquence de la médiocrité spirituelle qui règne très généralement dans l'Église, et presque depuis le commencement ?

Inversement l'homme est parfois poussé à prier, souvent même sans proférer une parole, par un élan intérieur qui l'exprime dans sa totalité tel qu'il est actuellement. Cela survient ordinairement quand des décisions graves engagent définitivement l'avenir ou quand le malheur menace de terrasser. Alors l'homme prend une conscience plus vive de l'essentiel. Alors véritablement il prie sans «faire des prières». Ainsi, prier n'est pas nécessairement dire des prières bien que, sauf aux heures exceptionnelles qui débordent toute parole, prier conduit à faire des prières. Comment faire des prières qui conduisent vraiment à prier ?

En fait, qu'est-ce que la prière ?

Nous parlerons de la prière que tout homme, même s'il n'est pas chrétien, peut être amené à découvrir quand il a pris suffisamment conscience de son humanité. Cette prière est d'ailleurs la base nécessaire de la prière proprement chrétienne dont nous dirons ensuite l'originalité fondamentale : la prière dont Jésus est à l'origine par ce qu'il a été il y a vingt siècles de son vivant et par ce qu'il est encore aujourd'hui pour son disciple.

Notre réflexion prendra trois directions principales

Dans la première, j'essaierai d'exprimer ce qui, à mon avis, est l'essentiel même de la prière. Elle est activité où l'homme se saisit en lui-même pour se dire à partir de ce qu'il sait de lui et de ce qu'il pressent devoir devenir pour être. Elle est réponse à une motion en l'homme, inséparable de lui, mais qui ne s'impose pas comme ses autres besoins et désirs, et dont il ne dispose pas comme de ses autres initiatives. Cette activité particulière, cette réponse singulière qui se distinguent de toute autre activité, de toute autre réponse sont inséparables l'une de l'autre. Elles conduisent à faire remonter la prière jusqu'à sa Source, et du même mouvement à l'adresser à un Être inconcevable qui transcende sans dominer, aide à devenir sans rien imposer et dont l'action s'insinue au cœur même de ce qui est immanent en l'homme. Cet être radicalement autre que tout ce qui relève d'un savoir, on le nomme Dieu, sous l'emprise d'une coutume si immémoriale qu'elle est devenue comme un instinct.

Dans la seconde, sans prétendre décrire ce qui se passe en réalité - tentative qui ne pourrait être qu'illusoire - mais seulement pour m'introduire autant que cela m'est possible dans la prière vraie, j'essaierai de me représenter comment cette prière a véritablement une action sur Dieu, action qui permet la fécondité divine, cette «expansion» de Lui qui est ce par quoi il est Lui-même. Dans la dernière, je donnerai quelques textes de prières qui sont pour moi, quand je suis dans un état intérieur convenable, l'occasion plus encore que le moyen de prier en «faisant des prières».

I - L'essence de la prière

Parler réellement de la prière demande un entretien d'homme à homme, chacun adhérant rigoureusement à ce qu'il est, et non un exposé sur ce qui devrait être, ou sur ce qui est ordinairement. On ne doit pas non plus s'abandonner aux facilités du sentimentalisme et du lyrisme, voire d'une poésie qui survole l'homme en surévaluant ce qu'il est en réalité. Il faut dire simplement et strictement

son expérience de la prière et toujours, même devant une assemblée nombreuse, s'efforcer d'atteindre directement chacun dans le mystère singulier qu'il est à lui-même et aux autres.

Si en votre présence je me saisis assez profondément dans mon activité quand je prie, j'approche d'autant de ce qui est essentiel et par suite universel dans ma prière, de ce qui est aussi la substance de votre prière quand elle est véritable. Aussi je vais m'efforcer de me dire dans quel climat intime et de quelle manière j'ai prié et je prie pour mieux vous le dire. Ainsi chacun pourra être personnellement interpellé et conduit à soi, s'il ne cède pas à la tentation de s'évader par des considérations théoriques et générales sur la prière... Cela exige une attention toute intérieure qui dépasse de beaucoup l'application qu'on apporte à un débat ordinaire.

Mais il ne suffit pas que je fasse seul cet effort d'intériorisation dans la lucidité. Il faut que, de votre côté, vous vous y appliquiez aussi. Cela est strictement nécessaire. En étant intelligents sur vous-mêmes, vous m'aidez à l'être sur moi-même. Alors, ayant ainsi reçu de vous, je serai mieux en mesure de vous donner, ou plutôt de vous suggérer, ce qui vous est actuellement utile pour approfondir votre prière et prier réellement. Il faut que vous vous écoutiez en m'écoutant, comme je dois m'entendre pour vous parler. Les paroles que je vous dis en étant présent à moi-même, il faut que vous les receviez en étant présents à vous-mêmes.

Au niveau de l'essentiel, on ne peut recevoir que ce que l'on porte en soi. Je ne puis prétendre vous apporter quelque chose d'essentiel sur la prière qui soit proprement nouveau pour vous. Ce que je vais vous dire, l'adulte qui a le souvenir latent ou vif de vraies prières - auraient-elles été faites seulement à certains moments fugitifs - le sait quoique peut-être de façon encore obscure et inconsciente. Le jeune qui n'a pas encore dans son passé de vraies prières, a déjà la possibilité d'en avoir une certaine préconscience parce qu'il est appelé à les connaître dans l'avenir s'il est fidèle. Il peut lui aussi être suffisamment en contact avec soi-même au niveau que je propose, pour recevoir ce que je m'efforce de suggérer ; en vérité il le possède déjà implicitement. L'effort que je fais et celui que je vous demande s'épaulent et se complètent; l'un appelle l'autre et le facilite. Nous nous aiderons mutuellement en sorte que chacun soit présent à soi-même. Je m'efforcerai de ne vous dire que des paroles vraies, issues de mon expérience propre, non de quelque extrapolation de ce que j'ai vécu, non d'une doctrine même exacte sur la prière. Alors lorsque vous les entendrez, elles sonneront pour vous comme des paroles vraies et, qui sait, elles vous permettront de prendre une conscience plus claire de la prière qui vous est demandée aujourd'hui ou elles vous feront pressentir celle à laquelle un jour vous serez appelés.

1) La prière est pour l'essentiel la conséquence de la vie spirituelle de l'homme

La prière est une activité spécifique de l'homme. Elle correspond à sa mystérieuse grandeur : cette aptitude qu'il peut développer indéfiniment, d'être présent à soi-même et ainsi à Dieu. C'est une activité proprement spirituelle dont l'ordre dépasse celui de toutes les autres, notamment des activités intellectuelles ou affectives. Certes la vie spirituelle se sert de ces activités. Elle leur est imbriquée au point que nulle frontière ne l'en sépare ni la délimite. Cependant, dès qu'elle est assez fine et vive en l'homme, elle se montre sans conteste, sur le plan existentiel, plus intégralement humaine que toutes les autres actions; elle se manifeste même en un certain sens réellement «surhumaine». La vie spirituelle requiert la totalité du don à mesure que celui-ci est découvert dans toute sa dimension face aux exigences qu'elle développe en grandissant.

Sans doute les autres activités de l'homme peuvent appeler aussi à un certain don sans bornes. Mais la ferveur avec laquelle on est conduit à s'y livrer saisit du «dehors». Elles extériorisent. Elles fascinent et portent l'homme à se laisser absorber par elles. Au contraire le don qui caractérise la vie spirituelle s'impose du «dedans». Il répond à une fidélité qui ne supporte aucune limitation, fixée a priori ou acceptée en fait ; il relève d'une exigence fondamentale née en l'homme plus encore que venue de son initiative, qui le singularise vis-à-vis d'autrui et qu'il est impossible de nier ou même de seulement éluder sans se renier.

Cette exigence, que nul ne saurait connaître de la même manière, s'impose intérieurement de telle façon que pour l'accueillir comme il convient, on doit lucidement l'épouser dans la nuit dès le début, quels que soient les développements à venir. Elle s'enracine dans les profondeurs de l'homme. Elle se nourrit de ce que l'homme est dans sa totalité laquelle dépasse ce qu'il sait de lui, que ce soit par la connaissance de ses besoins et de ses désirs, de ses aspirations et de ses moyens ou par la conscience de ses mouvements intérieurs et de ses actions. La vie spirituelle est rythmée par les hauts et les bas de la fidélité à cette exigence, exigence plus ou moins clairement et puissamment ressentie suivant les flux et reflux de la conscience.

La prière et la vie spirituelle se font écho et ainsi se renforcent l'une l'autre. A chaque seuil qu'il faut franchir pour progresser dans la vie spirituelle correspond une certaine manière de prier. Sans doute, de même que l'homme est un lorsqu'il s'atteint dans ses profondeurs, au-dessous des contingences de

toutes sortes qui l'assaillent du dehors et pèsent sur lui au-dedans, ces manières de prier sont une, mais elles sont orientées par des sentiments particuliers qui s'imposent à la conscience quand on franchit ces seuils ; sentiments qui déjà préparent sourdement ces passages et qui par la suite sont intensifiés par eux.

Promotion spirituelle de l'homme qui ose introduire dans sa vie le «jamais» ou le «toujours»

Une première émergence de la vie spirituelle, qui d'abord a pu rester implicite même si elle était réelle, est la prise de conscience d'une exigence impérieuse de refus ; exigence qui fait que jamais nous ne pourrions nous résoudre ou nous abandonner à telle situation, à telle action sans savoir que nous nous renions dans l'essentiel de notre humanité. Cette exigence ne supporte aucune manipulation, aucune atténuation, aucun accommodement, sans être radicalement refusée. Son caractère impératif porte sur la totalité de l'homme, comme il s'enracine dans son intériorité totale. Cette exigence catégorique ne provient pas du dehors, ni d'une pression de la coutume, ni de l'autorité d'une loi religieuse, même si cette loi et cette coutume l'ont aidée indirectement à naître sous sa forme explicite. Cette exigence est en nous, inséparable de nous. Elle est en nous sans être seulement de nous comme le sont les autres résolutions prises jusqu'alors. Elle nous met réellement en présence de nous-mêmes. Aussi faut-il que nous nous y soumettions pour prendre et pour conserver la dimension de notre grandeur d'homme sans divaguer dans la grandiloquence d'une fausse noblesse, sans «diviniser» nos désirs et nos faiblesses.

Donnons deux exemples. Dans toute histoire humaine, il y a des heures où l'on est tenté de construire sa vie, voire de la refaire, en acceptant d'écraser bon gré mal gré celle d'autrui, le regrettant mais sans plus, invoquant parfois la fatalité pour se disculper... Tragiques ou non, ces heures sont décisives pour la vie spirituelle. On est tellement pris par «l'appétit de vivre», secrètement poussé face au vertige viscéral du vide qui se creuse devant soi. On est tellement encouragé et comme entraîné par les exemples qui foisonnent, contagieux parce qu'ils sont silencieux sur les conséquences inavouées ou inavouables qu'ils impliquent ultérieurement, justifiés et comme valorisés par les idéologies régnautes qui en font l'apologie démagogique. Dans cette lutte pour la vie, à l'assaut de «l'élévation du niveau de vie» et de sa propre «libération» celui qui triomphe écrase l'autre.

- Une situation concrète que tout homme rencontre un jour s'il est assez éveillé sur lui-même et sur autrui est celle de l'amour impossible. On ne peut pas briser son foyer même s'il est médiocre, même s'il est pesant, ni quitter sa femme et ses enfants même s'ils restent étrangers, voire obscurément hostiles à ce à quoi on est vitalement attaché, à l'occasion de la rencontre d'une autre femme qui, semble-t-il, - et cela peut être parfaitement vrai - ouvrirait à des possibilités et à des développements sans proportion avec ce que l'on peut connaître dans sa propre famille. On ne peut pas construire sa vie, ou la refaire, sur le profond désarroi d'une femme jetée dans l'insécurité et l'aventure, même si elle n'est pas sans reproche, sur la blessure ordinairement sans guérison de ses enfants même si apparemment, grâce à la vitalité de la jeunesse, ils semblent pouvoir un jour s'en tirer indemnes. Dure et douloureuse épreuve, pour l'homme qui, ne succombant pas à la tentation du «bonheur», refuse la secrète dégradation de son humanité qu'entraînerait la négation d'une exigence née de sa grandeur et inséparable d'elle. A ce moment, il atteint explicitement la réalité de la vie spirituelle. Il franchit un seuil, le seuil du refus, que ne lui avait pas découvert ni fait traverser jusque-là les observances et les pratiques religieuses sans faille, auxquelles il s'est soumis par «coutume» ou par «religion».

On pourrait en dire autant du veuf qui se refuse à se remarier car il pressent que, dans les conditions où se développe sa famille, ses enfants auraient alors l'impression de perdre leur père et de devenir orphelins.

- Un second exemple, malheureusement fréquent en ces temps où l'homme est soumis comme un esclave à la «raison d'état» ou au «bien commun» tels que les conçoivent ceux qui ont autorité. Quelles que soient la légitimité et la nécessité de la cause que l'on défend, quelles que soient la noblesse et la fécondité de l'idéologie à laquelle on s'est voué, on ne doit pas abaisser un adversaire jusqu'à le dégrader dans son humanité. Pour un homme digne de ce nom, nulle torture, nulle mise en condition infra-humaine n'est acceptable. Plutôt la mort dans la grandeur humaine que la soumission à un ordre qui conduit à réduire l'autre à n'être plus qu'un déchet misérable qui n'ose plus se regarder en face, tant à ses propres yeux il est abaissé et avili.

Premier accès à la vie spirituelle consciente auquel correspond une première forme de prière vraie, nécessairement intérieure, enracinée en soi, silencieuse d'un silence qui se suffit à lui-même ou proférée en des paroles non fabriquées mais qui disent, pour celui qui les formule, exactement ce qu'il vit, refus volontaire et définitif fondé sur une exigence absolue opposée à la faiblesse et aux pentes de l'homme ; exigence qui n'est ni la conséquence d'un entraînement ou d'une pression sociologique, ni

celle de l'autorité irrécusée d'un tabou religieux.

Au mot «jamais» correspond un autre mot : «toujours». L'un et l'autre ne peuvent être dits en vérité que par celui qui a atteint sa propre taille d'homme à travers la prise de conscience de ce qu'il est, a été et devient. L'un et l'autre enjambent le temps. Ils sont un défi à l'expérience courante. Parler ainsi de toujours, cela suppose que, sans ignorer combien les impressions sont variables et éphémères, combien les déterminismes régissent la chair de l'homme et le corps social, on ose affirmer contre les évidences qui s'imposent sans cesse et partout qu'il y a en soi l'amorce d'une réalité intemporelle quoique plongée dans le temps, stable quoique immergée inéluctablement dans le flux mouvant des événements et des situations ; réalité qui peu à peu atteint à l'unité et à l'unicité si on correspond fidèlement pas à pas à toutes les exigences intimes qu'elle fait naître et qui l'appellent. Cela suppose que, au nom de la grandeur propre qu'il pressent en lui et à laquelle il croit de foi («Croire de foi» c'est dire que ce n'est pas seulement par une décision qui relève uniquement de raisons extérieures et générales, valables pour tous, que l'homme croit, mais par fidélité à une exigence intérieure qui peut s'appuyer sur ces raisons pour naître mais qui déborde ce que celles-ci suggèrent et qui va au-delà, grâce à la vigueur dont chacun est responsable à travers la totalité de la vie qu'il mène.), l'homme s'affirme au-delà de ce que les sciences humaines peuvent dire de lui, et qu'il leur refuse de le réduire à un objet qui relève totalement de leurs enquêtes.

Ainsi, lorsqu'un homme et une femme se reconnaissent au niveau de l'amour, ils entrent dans une joie qui n'est comparable à aucune autre. Si en cette occurrence, sachant combien les sentiments du cœur sont variables, n'ignorant pas que les rencontres de ce genre ne sont pas uniques dans la vie, ils se disaient «unissons-nous pour un temps, nous allons vivre heureux pendant les mois qui viennent, après... on verra bien ce qui arrivera», ces personnes pourraient certes connaître une véritable euphorie. Mais s'ils sont suffisamment lucides, s'ils sont arrivés par maturation intérieure au niveau où l'amour est accessible sur le plan proprement humain, s'ils acceptent de s'engager l'un vis-à-vis de l'autre à fond et pour toujours, ils entreverront dans le secret de leur cœur, même s'ils refusent de le reconnaître ouvertement et qu'ils s'en défendent, soumis à quelque idéologie sur l'amour, que la joie qui les visite est de nature radicalement différente de l'euphorie qu'ils auraient connue autrement.

Jamais et toujours, voilà deux mots qui caractérisent une véritable entrée explicite dans la vie spirituelle et qui escortent celle-ci sans répit lui donnant une tonalité propre, car sans cesse ils devront être repris pour être conservés dans leur intime intransigeance. Lorsque ces seuils sont franchis, ils ouvrent la vie humaine sur une réalité que n'apportent à l'homme ni les élans de l'affectivité, ni l'exercice de l'intellectualité. La prière qui correspond à l'affirmation du «toujours» dans une vie n'est pas seulement une prière d'acceptation, comme celle qui accompagne le «jamais». C'est une prière d'adhésion totale à un avenir dont on ne dispose pas, qu'on ne peut pas s'approprier, où l'on ne peut pas s'installer, un avenir cependant dont on a conscience que, quel qu'il soit, il sera donné la possibilité de correspondre pas à pas, exactement et sans restriction, aux exigences intimes qui peu à peu se manifesteront.

Découverte du sens de la vie

Au fur et à mesure que l'homme prend conscience de lui-même d'une façon suffisamment continue et dans une relative stabilité - ce qui va de pair avec sa fidélité à répondre à tout ce qui s'impose intimement à lui - il entrevoit progressivement et toujours mieux le sens de sa vie. Il ne s'agit pas ici d'un sens parmi d'autres qui permette de cultiver quelque goût de vivre. Non, l'homme est conduit à découvrir ce qu'il doit devenir de toute nécessité pour ne pas seulement être vécu au jour le jour mais pour progresser exactement dans la ligne de ce qu'il est en puissance. Cette découverte sans fin, procédant par sauts et parfois de façon dialectique, doit se poursuivre toute la vie.

Au début, cette découverte se fait jour indirectement par le refus de ce qui ne convient pas. Spontanément, par une fidélité comme instinctive mais exacte quoique aveugle sur la portée des décisions prises, sont éliminées certaines orientations qui, considérées objectivement, se présentent comme possibles, convenables et qui même, semble-t-il, s'imposent. Sous la poussée de quelque évidence intérieure que nulle raison, nulle objectivité ne peuvent complètement justifier, on se défend des sollicitations, des décisions qui ne cadrent pas avec le sens encore inconnu ou mal précisé qui sera celui de sa vie, à l'étonnement peut-être, voire au scandale, de ceux qui jugent seulement du dehors. Ces derniers peuvent même recommander avec force, comme relevant d'un devoir strict de telles initiatives car ils sont conduits à penser, surtout quand eux-mêmes s'y consacrent par conviction idéologique, que tout homme doit nécessairement s'y atteler comme eux.

Procédant ainsi, peu à peu, par élimination, l'homme est mû aussi à certaines heures par des attrait, toujours les mêmes lorsqu'ils se présentent. Cependant, ces attrait personnels sont très conditionnés par les manières de vivre et les idéologies du milieu social, soumis à elles ou en réaction contre elles. Ils ont besoin de s'enraciner plus profondément dans l'homme qu'ils habitent, de devenir plus

personnels. Aussi c'est seulement pas à pas que l'homme découvre, certes de manière toujours imparfaite, incomplète et à réviser, le rôle qu'il devra tenir pour que sa vie devienne plénière. En vérité, c'est la condition en outre pour qu'il atteigne la fécondité qui lui est particulière et qui pourtant, et pour cette raison même, est irremplaçable dans l'œuvre même du monde.

Ainsi, quand l'homme a cheminé assez longuement sur sa voie propre, son passé en vient à manifester une unité et une originalité tout autres que celles qu'il lui reconnaissait auparavant. Son passé se prend en masse, devient à ses yeux comme un bloc et se révèle une assise solide pour le présent et pour l'avenir. Cette saisie intérieure et affinée de son passé soutient l'homme lorsqu'il est affronté aux difficultés et aux angoisses qu'il a nécessairement à traverser. Elle lui assure que demain, quel qu'il soit, compris à cette profondeur, connaîtra aussi la même sécurité et que la vieillesse, dans la faiblesse et la déréliction qui lui sont propres n'ignorera pas la solidité de ce qui est acquis pour toujours.

Lorsqu'une vie est fidèle à sa voie, tous les sacrifices qui sont imposés par les choix que l'on doit faire pour se soumettre aux exigences intimes qui se développent à mesure qu'on y correspond, même les sacrifices les plus extrêmes, se manifestent à la longue bénéfiques malgré les apparences du moment. Ces sacrifices qui, à l'heure où on a dû les accomplir ont paru des aliénations, des mutilations, sont ultérieurement source d'une fécondité spirituelle, au départ inespéré ou même inconcevable. Ils provoquent la révélation et la mise en œuvre de ce qui en l'homme serait peut-être demeuré caché et comme inexistant si certaines brèches n'avaient pas été ouvertes sur les situations extrêmes de la vie et n'avaient conduit à «la mort qui prépare une nouvelle naissance».

D'autre part, à mesure que l'œuvre de la vie se développe suivant ses cadences propres et prend sa dimension à mesure qu'elle épouse les événements et les situations en leur donnant le sens qui convient à sa croissance et à son devenir lui sont donnés, quand cela est utile et retirés lorsqu'il n'en est plus besoin, de nouveaux moyens, au départ tout à fait inattendus et même apparemment interdits par les limites personnelles, ils apparaissent en l'homme quand ils lui sont nécessaires pour tenir le rôle qui devient le sien.

Ce qui monte en nous alors est tellement étonnant par rapport à ce dont nous étions capables jadis et même à tout ce que nous désirions faire au début de la vie et même à ce que nous pouvons maintenant réaliser en usant des moyens dont nous disposons grâce aux progrès du métier. C'est comme un don qui nous est fait avec fidélité chaque fois qu'il est indispensable pour que nous correspondions à ce qui est enraciné en nous, à ce qui cherche à se développer en nous et qui veut porter son fruit, à ce qui est obscurément en puissance dans les événements afin qu'ils soient insérés utilement dans l'évolution du monde, à ce qui est appelé secrètement par les hommes de notre temps afin qu'ils découvrent eux aussi le sens de leur vie. Don qui est aussi appel, appel qui est mission, mission qui est pour l'accomplissement de soi et du monde.

Tout ceci constitue une extraordinaire découverte ; la prise de conscience d'une réalité en nous qui n'est plus seulement la présence d'une exigence immuable comme le «jamais» ou le «toujours». C'est une vie qui, pour ainsi dire, se développe à l'intérieur de la nôtre, non seulement parallèle à la nôtre ou en concomitance avec elle, mais comme en osmose, une vie qui dans une certaine mesure nourrit la nôtre, l'informe tandis que inversement la manière dont nous vivons nous-mêmes l'appelle et lui permet d'avoir force en nous. Participation de Dieu à la vie de l'homme. Communion de l'homme à la vie de Dieu.

Prière d'étonnement et d'admiration, prière d'émerveillement, prière d'action de grâce, elles font leur demeure en l'homme qui a atteint à la joie d'être, écho de la joie de Dieu, sa manière humaine.

Voilà, me semble-t-il, l'esquisse des diverses orientations et manifestations de la vraie prière, sans amplification, sans extrapolation, sans que ce soit la conséquence d'une idéologie. On peut la dire fondée sur l'expérience personnelle. Cette expérience cependant est radicalement différente d'une expérience ou d'une observation d'ordre scientifique. Elle ne supporte pas la distance entre celui qui connaît et ce qui est à connaître, alors que l'expérimentation et l'observation proprement intellectuelles l'exigent. Dans l'ordre du spirituel, le don total de soi interdit cette distance. On voit sans regarder. On entend sans écouter. On touche sans saisir. On goûte sans savourer. On prend conscience sans s'y efforcer. L'action transcendante de Dieu en nous est au cœur de la prise de conscience que nous faisons de nous-mêmes, elle s'insinue au travers de ce qui nous est immanent.

2) La prière proférée

Ayant jusqu'ici parlé de la prière intérieure, celle qui existe même si elle ne s'exprime pas en paroles, je me propose maintenant de préciser à quelles conditions une formule de prière peut être l'occasion d'une vraie prière.

Pour qu'une parole soit prière et non seulement formule de prière, il faut qu'elle soit, dans toute la mesure du possible, en intégral rapport avec celui qui la profère. Cette condition est suffisante car si

L'homme est capable d'une telle parole, c'est qu'il est nécessairement dans l'état intérieur de recueillement et de présence à soi qui le met aussi en présence de Dieu. La parole juste, celle qui s'adapte étroitement à celui qui la prononce, celle qui l'exprime, son «verbe», est prière vraie. Elle ouvre sur soi-même et sur Dieu tout en étant aussi le fruit de cette présence à soi-même et de cette présence à Dieu. Elle fait corps avec l'homme. Elle résonne en lui de telle façon qu'il lui porte écho dans toutes ses profondeurs, tant elle est issue de lui, enracinée en lui, tant aussi elle est accordée à la mystérieuse réalité qui se développe en lui. A travers le changement et l'écoulement dans le temps de ce qui est multiple et indistinct, elle œuvre à la consistance, à la durée, à l'unité et à l'unicité de l'homme. Cette forme de prière ne vieillit pas. Si on la répète dans les conditions convenables, elle ne s'use pas. Plus on la redit, plus elle paraît vive dans l'actualité qu'elle manifeste, et de longue portée dans les horizons qu'elle fait peu à peu entrevoir.

Tandis que les formules de prière fabriquées ou préfabriquées s'usent à la répétition, la prière issue de ce que l'on est, exprimée à partir de ce que l'on est, coïncidant exactement avec ce que l'on est, se tient au-delà du temps et des contingences. Pour celui qui en est le créateur elle est créatrice et le crée.

3) La prière spécifiquement chrétienne

Ce que j'ai dit jusqu'à présent sur la vie spirituelle et la prière n'est pas spécifiquement chrétien. Tout être, quelle que soit sa religion pourvu qu'elle soit digne de la grandeur humaine, peut y atteindre à sa manière, en usant de ses moyens propres, en se conformant à l'univers mental et affectif de son milieu. Je propose maintenant de préciser le rôle de Jésus, l'action de Jésus dans la prière chrétienne par ce qu'il a vécu il y a vingt siècles et par ce qu'il est maintenant pour nous qui nous efforçons de devenir ses disciples. C'est cela qui me paraît être l'originalité fondamentale du christianisme du point de vue existentiel et en justifier sinon la nécessité rigoureuse du moins l'exceptionnelle convenance.

Les seuils qui s'échelonnent le long de la progression spirituelle et qui informent la prière présentent des caractères communs. Ils sont radicalement ignorés de ceux qui ne les ont pas traversés, même s'ils en ont reçu quelques notions abstraites. Ni l'enseignement, ni l'imitation ne peuvent directement en faire approcher ni y faire parvenir car ces franchissements ne relèvent pas seulement de la vie intellectuelle et affective. On doit les passer seul, chacun à sa manière et à son heure, car ils n'appartiennent pas à la vie sociale. Ils sont traversés sans qu'on le veuille vraiment, et même sans qu'on en aie conscience. C'est seulement après qu'on le saisit, et cette prise de conscience ne subsiste que si on en reste digne : elle s'approfondit ou s'évanouit suivant que l'homme s'intériorise ou se dissipe. La seule possibilité, encore qu'indirecte, d'aider autrui à franchir ces seuils est d'aller soi-même son chemin, animé par une véritable vie spirituelle et de prière. Ainsi on apporte, non pas un enseignement ou un exemple, mais une présence qui agit par sa vertu propre au-delà de toute parole et de toute action. Alors chacun est intimement sollicité et aidé à découvrir l'originalité de la vie spirituelle et de la prière.

L'invitation silencieuse qu'un tel homme est par lui-même est d'autant plus ressentie qu'on se trouve être de la même famille d'esprit que lui et qu'on a de plus grandes facilités pour communiquer en profondeur avec lui. Au-delà de ce qu'il dit et fait, il est appel et ferment, souvent sans qu'il le sache et toujours sans qu'il en ait eu le projet. Être appel et ferment relève de la fécondité propre à une vie qui a trouvé son sens et lui est fidèle. Cette fécondité franchit le temps et l'espace. Elle demeure à jamais et tire sa sève de l'universel. Elle relève de Dieu. Elle est l'expression humaine de l'expansion divine.

La rencontre avec un homme spirituel de la même famille d'esprit est nécessaire, sauf exception, pour être introduit dans la vie spirituelle au-delà de la vie intellectuelle et affective, pour être élevé au niveau de la prière vraie. C'est une rencontre singulière. Elle ne ressemble pas à la multitude des relations qui foisonnent entre les hommes et qui les distraient d'eux-mêmes au lieu de les aider à «être». Elle peut n'être que d'un moment, il n'importe, son souvenir efficace demeure si on lui reste fidèle. Ce souvenir s'accroît de tout ce qu'il éveille en celui qui a su reconnaître et qui continue à découvrir le caractère particulier et capital de cette conjonction de deux vies où se développent paternité et filiation spirituelles. Cette rencontre est révélation de l'homme à soi-même et inséparablement révélation de Dieu à l'homme. Depuis des siècles, une telle transmission d'homme à homme a assuré, de génération en génération, la vie spirituelle et la prière, malgré tout ce qui leur était contraire. Celles-ci se sont perpétuées par les prophètes de l'Ancien Testament et les croyants du peuple juif, plus généralement par les spirituels des grandes religions et par les hommes, disséminés dans le monde, qui dominaient, en raison de leur intériorité exceptionnelle, les préoccupations quotidiennes. Cette longue procession de vies fidèles et priantes a préparé l'avènement de Jésus en dépit des temps de ténèbres et de crimes.

L'avènement de Jésus est à la fois le fruit de ces vies spirituelles de tous âges, liées entre elles par la filiation et la paternité suivant l'esprit, et la réponse de Dieu à ce que Lui-même a suscité en ces hommes qui l'ont accueilli et qui du même mouvement se sont trouvés eux-mêmes.

Jésus «fils de l'homme» appelé par les hommes et don de Dieu «fils de Dieu» est, par l'essentiel de ce qu'il a été, le père spirituel des chrétiens. Ses fils en puissance ont à entrer toujours davantage dans l'intelligence du sens que Jésus a reconnu à sa vie, dans l'intelligence de sa mission dont il a si constamment entretenu ses disciples et qu'il a identifiée avec une assurance souveraine à la volonté de son Père sur lui. La vie spirituelle et la prière chrétiennes ne sont pas seulement informées par cette intelligence. Elles sont aussi soutenues par la secrète communication de son être que Jésus fait à ses disciples, source de toute paternité et de toute filiation entre les chrétiens. La présence de Jésus en eux, liée au souvenir actif qu'ils nourrissent et qui les rend disciples comme ceux des premiers temps, donne par sa vertu propre à cette vie spirituelle et à cette prière une réalité qui ne peut pas être séparée de ce que Jésus lui-même a vécu et vit encore en eux.

II - La prière permet à l'homme d'être co-créateur avec Dieu

Dans cette seconde section j'essaierai de me représenter comment la prière, telle que je viens de la préciser, peut avoir une influence sur l'action même de Dieu. Suivant une tradition antique qui montre l'homme fait à l'image de Dieu, on peut penser qu'en utilisant ce qui caractérise l'homme et constitue sa grandeur spécifique on atteindra une représentation de Dieu, toute imparfaite qu'elle soit, plus adéquate que celles proposées par n'importe quelle autre connaissance. Cette représentation, sans nul doute plus utile que vraie, devrait permettre une approche existentielle modeste mais non sans efficacité pratique, du mystère de Dieu, de sa relation avec l'homme et de la relation de l'homme avec Dieu. La conception animiste qui montre Dieu agissant sur les événements, opérant derrière les phénomènes comme celui qui les produit ou du moins les provoque est sans doute à l'origine historique de cette vue de la Bible, mais elle est transformée de façon radicale par les prolongements que l'homme est conduit à lui donner quand il s'approfondit. Ce n'est plus la capacité de fabriquer qui donne une idée approchée de l'action de Dieu, c'est l'activité plus profonde, relevant de la totalité de l'homme qui permet de proprement créer et que seule la motion divine rend possible. (La distinction d'ordre entre l'activité de fabrication et l'activité de création est développée plus complètement dans les chapitres VI et VII de «Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du Christianisme», Aubier 1970). Cette activité où l'homme doit reconnaître en lui une action qui ne s'accorde pas avec la conception animiste qu'il a spontanément et où il serait mû du dehors et comme malgré lui par Dieu, lui suggère une conception «transhumaine» tant Dieu lui apparaît être, par cette motion au plus intime de lui-même, présence active, à la fois transcendante et comme immanente au cœur même de ce qui en lui est personnel et libre.

Fabriquer est une opération propre à tous les vivants. Elle relève de l'instinct et de ses développements. Dans la zone où l'homme est doué de raison et d'initiative, elle est le fruit de l'éducation qu'exige et procure la nécessité de s'adapter aux conditions changeantes et nouvelles de la vie, de satisfaire aux besoins que celles-ci font apparaître, de correspondre aux projets qu'elles suggèrent. Seul l'homme est capable d'une véritable création quand cela lui est donné ; de la création d'une œuvre dont il sait qu'il n'est pas uniquement l'auteur car il ne la produit pas comme les autres ouvrages, quand il le veut et comme il le veut. Avant que l'inspiration lui en soit donnée et qu'il l'ait accueillie, il n'a même pas le pressentiment de la possibilité de cette œuvre.

Il en est ainsi du franchissement des seuils qui s'échelonnent le long de l'ascension spirituelle, en particulier des étapes vers l'accomplissement que font entrevoir et auxquels appellent les instincts fondamentaux de l'homme. Tous demandent une activité proprement créatrice de la part de l'homme et ne peuvent se suffire d'un enseignement ou d'une imitation. Aussi bien est-ce à partir de la considération de l'amour et de la paternité élevés au niveau le plus sublime, à partir des interdictions et des commandements absolus d'une loi aimée intimement, et non à laquelle on se soumet en s'humiliant, en sacrifiant son esprit et son cœur, enfin à partir de la mission personnelle qui donne le sens de sa vie et qui en est le fruit, qu'ont été obtenues et données des représentations spirituellement fécondes de l'action de Dieu et de Dieu lui-même.

Je n'insisterai pas sur tous les caractères existentiels qui différencient l'acte de fabriquer et son ouvrage de l'activité créatrice et son œuvre, mais seulement sur les aspects qui sont utiles pour ma réflexion. Tandis que l'ouvrage fabriqué, par son utilité précise et limitée, a seulement une influence au niveau du métier sur l'homme qui l'a produit, l'œuvre créée qui, grâce à son origine, porte l'image de son auteur et est en puissance sacrement de sa présence, a en lui une fécondité profonde et durable. Ce qu'elle a reçu de lui à l'heure de l'inspiration, elle le lui rend en lui permettant, autant qu'il est possible à l'initiative personnelle, d'actualiser de nouveau ce temps privilégié, de poursuivre et de parfaire l'œuvre commencée. En outre, elle appelle à créer non seulement son créateur mais aussi tout homme en mesure de communier à l'intuition mère de cette œuvre et d'entrer dans l'esprit qui lui a donné forme et

la rend capable de fécondité. Un tel homme est proprement témoin de cette œuvre et par elle il entre en contact de personne à personne avec son créateur ; il ne reste pas seulement le spectateur qui passe et l'étranger. La qualité de l'ouvrage fabriqué ne dépend que du métier de l'homme et de l'efficacité de ses techniques. Il n'en est pas de même de l'œuvre créée. Sa perfection est d'un autre ordre et ne relève pas seulement de l'art de son créateur mais de la motion de Dieu. Cette motion qui rend l'homme capable de créer ne s'exerce pas seulement de façon directe dans son intime, elle agit aussi par la médiation de ceux qui sont témoins de cette action, et qui le sont précisément par une motion semblable qui les soulève à ce niveau au-dessus de leur état ordinaire. Par opposition au spectateur, le témoin de celui qui crée, sans être indispensable à la création, tout passif qu'il apparaît, est actif par ce qu'il est, il collabore par sa présence intelligente à cette création qui ne serait pas de la même facture s'il n'était pas. L'efficacité de la prière relève du rayonnement propre à toute œuvre créée. Plus l'homme, cet héritier du labeur immense qui l'a préparé de temps immémorial, est dans la ligne exacte de ce qu'il doit devenir pour être et a spirituellement atteint le niveau de la mission, plus il «inspire» Dieu - ce qui est davantage que de le décider et d'un autre ordre. - Cet homme, par sa seule réalité, le porte à poursuivre l'œuvre qu'Il a commencé à réussir en lui, œuvre qui n'est pas limitée à ce qui concerne seulement et directement cet homme, mais qui s'étend à tout ce dont il est nécessairement solidaire. L'efficacité de la prière est aussi en relation avec l'intelligence que l'homme, témoin et non seulement spectateur de l'œuvre de Dieu, a de l'esprit dans lequel celle-ci est conçue et devient. Le lieu privilégié où cette intelligence se développe avec le maximum de lumière n'est-ce pas d'abord l'histoire personnelle de cet homme ? Il y découvre la permanente motion divine qui l'élève au niveau de la durée et de la consistance, de l'unité et de l'unicité, dans une solitude fondamentale que l'on peut dire semblable à la solitude même de Dieu en sa propre réalité. N'est-ce pas le domaine de la mission de l'homme, greffée sur son existence et lui donnant sa sève, fruit de son être et le nourrissant ? Ainsi, l'efficacité de la prière, de celle qui est avant même que celle-ci soit proférée, est liée à l'être même de l'homme, cette œuvre de Dieu, et à l'intelligence de la mission où il se déploie et devient, qui lui permet d'être témoin de l'activité créatrice de Dieu. De son côté, la prière explicitée est efficace dans la mesure où elle est l'expression exacte de ce qu'est l'homme qui la dit et de l'intelligence de l'œuvre de Dieu dans le monde que lui donne sa mission. C'est pourquoi il lui faut créer sa prière. Avec les éléments dont il dispose ordinairement et à volonté, il ne saurait que la fabriquer. Ces éléments sont en effet trop extérieurs à ce qu'il est, trop étrangers à son mystérieux devenir. Cette prière, même si elle était en relation avec ses besoins et ses aspirations et conforme à l'idéal qu'il vise par principe ou par vertu ne serait pas assez de lui pour être sienne véritablement. Aussi la prière proférée doit-elle être créée à longueur d'années, suivant les étapes de la vie spirituelle que provoquent indirectement les situations et les événements, en particulier suivant les étapes de la prise de conscience du sens de la vie, suivant aussi le pressentiment de ce qui est nécessaire pour que la mission se développe dans son futur encore imprévisible et que la vie poursuive sa marche vers l'unité qui lui est singulière. La raison qui légitime la prière vocale et qui l'impose est qu'en la disant - c'est plus que la lire ou la réciter - l'homme se dit et, s'entendant le dire, se situe mieux devant Dieu, il prend ainsi davantage conscience de ce qu'il est, du sens de sa vie et de sa mission, il épouse davantage dans la fidélité l'être qu'il a à devenir et l'œuvre qu'il a à faire. Mais alors la zone où cette prière explicite est efficace est limitée à celle où, grâce à sa mission et à la perfection avec laquelle il s'accomplit, l'homme est particulièrement éveillé et ouvert sur l'action de Dieu. Aussi bien ne suffit-il pas d'être renseigné d'une façon générale, même exacte et précise, sur les hommes et sur les événements pour prier réellement à leur propos. Dans ces conditions on saurait seulement faire des prières, s'y emploierait-on avec ferveur et piété... ce qui peut conduire à ne pas prier... Qui oserait penser avec réalisme - réalisme qui n'est pas contraire à la foi mais est exigé par elle - que de telles prières occasionnelles, conséquences éphémères et vite amorties d'une adhésion idéologique, de réactions affectives, ou encore proposées, imposées d'autorité, puissent aider à modifier le présent et à construire l'avenir ? Plus l'homme, dans sa progression spirituelle, s'approche de Dieu, mieux il est conduit à trouver pour prier les paroles justes qui l'expriment et qui lui disent sa mission. Pour le chrétien cette approche est jalonnée par ce que Jésus a vécu. Elle lui permet une proximité de Dieu semblable à celle que Jésus a connue avec «son Père». La prière est d'autant plus exacte et efficace que le chrétien est devenu disciple et que sa mission prolonge celle de Jésus, inspirée et soutenue par elle. Sa foi en Jésus lui assure en outre que la motion de Dieu qui lui rend possible sa vie spirituelle et sa prière est elle aussi issue de l'être et de la prière de Jésus dans sa vie d'homme. Aussi bien est-ce grâce à ce qu'il était dans son mystère que Jésus a atteint en perfection la profondeur de l'humanité qui est en puissance dans tout homme, et l'intelligence de l'œuvre de Dieu dans le monde comme si lui-même en était l'auteur.

III - Quelques textes de prière

Pour conclure, je vais proposer quelques textes de prière. Ce projet paraît en contradiction avec ce que je viens de développer au sujet de la vraie prière. N'ai-je pas dit en effet que celle-ci est une activité nécessairement individuelle qui doit exprimer de façon personnelle, strictement adéquate ce que chacun est réellement dans son unicité ? Chacun ne doit-il pas créer sa prière à l'image de ce qu'il est ? Certes, sans une activité qui vous soit propre, ma prière ne peut pas devenir votre prière, mais seulement une formule supplémentaire s'ajoutant à celles qui permettent de «faire des prières».

Cependant comme toute œuvre créée peut engendrer en celui qui en est témoin une inspiration qui le rende créateur et qui le porte à recréer à son usage cette œuvre, je pense qu'une prière vraie peut, elle aussi, indirectement, être l'occasion pour autrui d'une vraie prière. Mais il faut entrer dans l'intelligence de l'état intérieur qui a conduit l'auteur de ce texte à atteindre l'expression juste de ce qu'il a vécu en priant pour être en mesure de recevoir, par la médiation de ces paroles exactes, l'inspiration qui permette avec les mêmes formules de vraiment prier.

C'est le cas de tous les textes proposés qui sont l'expression d'une prière vécue et qui ne sont pas seulement des pièces littéraires, ouvragées pour suggérer les sentiments que l'on souhaite aux lecteurs, structurées pour observer les normes de la théologie officielle.

N'est-ce pas notamment le cas des psaumes ? Leurs auteurs les ont créés pour leur propre usage. Ils y ont été poussés intimement, s'en nourrissant parce qu'ils les vivaient, s'y trouvant et s'y découvrant parce que c'était eux qu'ils disaient en se disant, même lorsqu'ils s'adressaient au Dieu du ciel et de la terre. Dans la mesure où l'on est capable d'être témoin de l'activité spirituelle - véritable inspiration - qui a conduit à écrire ces psaumes, leur utilisation en fait aussi pour soi des prières vraies. Mais si on se borne à les réciter avec une attention scrupuleuse, et même à seulement vivre les sentiments qui y sont exprimés, on fait des prières, on ne prie pas. C'est une action vertueuse plus facile et moins exigeante, comme celles que l'on fait en se soumettant à une règle utile, commandée du dehors, sans qu'elle ait été comprise telle une exigence qui s'impose au-dedans. C'est un exercice d'ascèse, «d'auto-mise-en-condition» qui reste sur le plan intellectuel et affectif sans atteindre le niveau spirituel. C'est une prière qui convient à la notion animiste de Dieu, «la prière de l'Église», culte qui n'est pas soutenu par l'appropriation personnelle, et non la prière recréée à laquelle invite la conception transhumaine de Dieu et qui s'impose intimement.

N'est-ce pas aussi le cas des poèmes de St Jean de la Croix ? Nul ne penserait qu'il les ait écrits seulement parce qu'il était poète. Ces poèmes étaient sa prière. Les créer, les dire, les redire parfois sans cesse, sans que ce soit certes la conséquence d'une résolution, était une manière de prier dont il ne se lassait pas. Sans doute les poèmes qu'il a mis en préface de ses traités sur la vie spirituelle n'ont pas d'abord été écrits à cette fin. Au contraire, c'est à partir de ces poèmes déjà composés et qui disaient si bien ce que Jean de la Croix vivait ou avait vécu qu'il a été conduit aux développements didactiques qui ont donné naissance à ses livres.

N'en serait-il pas de même du prologue du 4^{ème} évangile ? J'aime à penser que dans l'esprit de son auteur, ce prologue n'était pas la base théologique de cet évangile, ni le résumé de ce que ce texte se proposait de développer et voulait prouver. C'était la prière même de ce témoin de Jésus. J'imagine qu'il dût la dire souvent lorsque, sous la motion de Dieu et comme pour appeler celle-ci, il créait son évangile ; «l'Évangile de Jean» selon l'esprit de Jésus. N'était-ce pas sa manière de se mettre en présence de lui-même et de Dieu pour s'élever au niveau du souvenir vivant de Jésus ? Si cet évangile est celui qui se montre le plus médité, le plus vécu par son auteur, le plus dépendant aussi de sa personnalité, n'est-ce pas précisément parce que celui-ci, lorsqu'il le rédigeait, adhérait, consciemment ou non, à la prière fondamentale qu'il avait placée au début de son œuvre, en recevait l'inspiration qui donnait à sa plume la puissance unique qu'on lui reconnaît ?

En résumé, si on est capable d'entrer dans l'esprit qui a porté un homme à créer sa prière, on peut prier réellement avec elle et éviter en la prononçant de seulement faire une prière. Sans doute, est-ce en la disant de mémoire, sans effort de remémoration, et non en s'appliquant à la lire, qu'on peut le mieux prier avec ce texte.

Voici quelques prières créées pour mon usage personnel, et uniquement pour cette fin. Si je suis capable de vous les dire en priant vraiment, ce qui ne me sera pas impossible si vous m'y aidez par votre attitude intérieure priante, cela nous permettra de terminer cette soirée dans la communion qu'engendre une assemblée où chacun des participants prie en esprit et en vérité.

Jadis, dans les missels étaient rédigées les prières à réciter quotidiennement le matin et le soir. En tête de ces textes était imprimée en italique, ou en rouge comme une rubrique, la phrase suivante : «Mettons-nous en présence de Dieu». Puis venait ce que l'on considérait comme la prière proprement dite. Je pense que l'action intérieure et la disposition intime que cette rubrique commandait touchent à

l'essence même de la prière plus que des développements littéraires bien intentionnés, parfois lyriques, toujours affectifs, développements censés correspondre aux sentiments de ferveur et de regret, de soumission et d'adoration de celui qui les utilisera, censés convenir à l'attente et à la satisfaction d'un Dieu miséricordieux qui écouterait avec bonté. Pour prier, il faut être présent à Dieu. Pour être présent à Dieu, il faut l'être à soi-même. Pour atteindre Dieu, il faut s'atteindre en soi-même. A la suite des perspectives développées sur la prière vraie, je compléterais volontiers la rubrique du Missel, je dirais : « Mettons-nous en la présence de nous-mêmes et de Dieu » et d'abord de nous-mêmes puisque c'est le chemin qui nous conduit à Dieu, si cela nous est donné, car nous n'en avons pas totalement l'initiative.

Voici deux formules de prières qui m'aident à entrer dans le recueillement nécessaire pour prier.

La première formule essaie de dire l'extrême imbrication de la motion de Dieu et de l'action de l'homme dans la prière. Parler à Dieu, c'est se parler à soi-même avec des paroles vraies. Entendre Dieu, c'est s'entendre soi-même dire des paroles vraies.

- La parole qui s'efforce de dire exactement ce que j'atteins de Dieu, malgré une ignorance invincible, de nature ; ce que j'espère de Lui malgré l'ordre transcendant qui le sépare de moi ; ce que j'aspire à être par ce qui est le plus authentique en moi-même ; ce que j'atteins de moi quand je suis à moi-même dans la lucidité est la seule prière dans le langage de l'homme, qui soit langage pour Dieu.

L'adressant à moi-même dans le recueillement, je me tiens devant Dieu. L'adressant à Dieu, je me rends présent, autant qu'il m'est donné.

Quand je me parle ainsi, Dieu m'écoute. Quand je m'entends ainsi, Dieu me parle.

La seconde formule insiste sur la profondeur et l'intensité de l'adhésion que l'homme peut donner à une parole qui l'exprime justement et totalement. Elle insiste sur la stabilité de cette appropriation qui permet à cette formule de ne pas subir l'usure de l'usage.

- Quand la parole est juste, elle engendre la prière, elle ouvre sur soi-même et sur Dieu, elle fait monter la présence. Qu'elle est douce à mes lèvres. Elle résonne en mon cœur. Je fais corps avec elle tant je lui porte écho. Toujours nouvelle, la redire m'appelle à être, appelle Dieu en moi.

Être conscient de l'action de Dieu en soi conduit à se le rendre réel. Il faut cerner autant que possible et de toutes manières cette action en la disant, en se l'entendant dire pour mieux en prendre conscience et la découvrir dans la vie quotidienne, là où l'homme est vraiment et proprement homme.

- Dieu, au-delà de toute pensée, radicalement autre, infiniment proche, en deçà de toute distance, que tout ce que nous sommes nous oblige d'affirmer mais que nous savons seulement nommer car rien de ce que nous connaissons ne nous permet de dire davantage.

- Action inséparable de l'être qu'elle visite, ayant l'intimité des mouvements immanents sans être assujettie à leur nécessité. A l'origine de toute création humaine.

- Appel qui monte des profondeurs de l'homme paraissant n'être que l'écho de ses désirs mais qui lui demande plus que ce qui est possible. Intuitions qui jaillissent dans la recherche de l'homme semblant n'être que le fruit de son travail mais qui lui apportent plus que ce qu'il attend. C'est quand elles apparaissent que l'homme vit vraiment.

Lueurs qui jalonnent le cheminement de l'homme, elles lui montrent celui qu'il devient à travers ce qu'il a vécu. Elles lui révèlent comment être quand il en sera besoin.

Tous leurs souvenirs demeurent si l'homme reste fidèle.

- Réalité secrète au cœur même du réel qui lui donne un sens et presque un visage à l'heure de la lumière dont la disparition est une séparation tant elle laisse l'homme seul et sans raison de vivre.

- Nous sommes par vous. Nous sommes pour vous. En nous, vous vous engendrez de nous. Vous êtes vous-même en nous donnant d'être. Nous sommes en nous recevant de vous.

Nous sommes l'accomplissement de votre plénitude qui fait de vous le Père.

Vous êtes l'ouvrier de notre achèvement qui fait de nous des fils.

Que votre volonté soit faite en nous comme en vous.

Que notre volonté ne vous frustre pas en nous frustrant nous-mêmes.

Être devant soi pour être devant Dieu, c'est porter lucidement sa condition d'homme, c'est en saisir l'aspect dramatique ; jeté dans la vie solitaire, devenir soi-même, à mi-chemin sur la voie, dans les ténèbres extérieures, au milieu des contingences éphémères de tous ordres qui dissipent et qui troublent ; et cependant par la foi et la fidélité entrer peu à peu dans une existence qui se manifeste unique dans son unité, sa consistance et sa stabilité. C'est aussi épouser cette condition, en rendre grâce, et pour cela, affirmer son espérance et sa foi.

- Infimes et éphémères mais nécessaires, ensevelis dans l'immense mais conscients, perdus dans l'innombrable mais uniques, livrés aux déterminismes, liés aux cadences du monde mais libres en

notre centre même. Sujets au malheur voués à la mort mais appelés à être.

Solitaires parmi des solitaires qui se côtoient plus qu'ils se connaissent mais sur le chemin de l'Unité. Tâtonnant face à l'inextricable, trébuchant affrontés à l'impossible, sollicités sans cesse vers le moins-être, par la foi et la fidélité, nous existons dans la stabilité au milieu de tout ce qui se dissipe, nous devenons avec sécurité au milieu de tout ce qui se corrompt.

Héritiers d'un labeur immense, émergeant de la servitude, visités par la liberté, élevés au-dessus de nous-mêmes, à mi-chemin de l'être et du non-être, ouvriers d'un avenir sans fin, inséparable de vous, mon Dieu, nous vous magnifions. En vous est notre béatitude. Nous sommes pour votre plénitude.

Quel que soit notre destin, même misérable, même tragique, quand nous serons purement nous-mêmes, à notre place dans le réel, au-delà du faire et du paraître, hors des plaisirs et des souffrances, des désirs et des projets, des soucis et des angoisses, nous partagerons la joie d'être avec l'ensemble des vivants qui dépassent l'appétit de vivre, ces échos de votre bonheur - Père - .

Pour le croire en vérité malgré tout ce qui le nie, donnez-nous la force de porter en votre présence nos misères dans la dignité, notre grandeur malgré nos pauvretés, notre être en devenir dans son autonomie au cœur des contingences tout au long de la vie.

Que notre foi dans sa nudité, par son enracinement en nous, l'emporte sur notre cécité. Que notre parole dans sa vérité, par son action sur nous, affermis nos pas sur le chemin de l'être.

Atteindre le sens de sa vie, s'efforcer dans la mission, réaliser tout ce que l'un et l'autre impliquent, c'est encore être présent à soi-même et à Dieu. C'est encore prier. Prier d'abord pour soi, prier aussi pour ceux qui sont proches, que nous rencontrons réellement sur notre chemin, malgré l'extrême impuissance où nous sommes vis-à-vis d'eux pour l'essentiel.

- Que chacun aille en paix sur la voie qui est sienne avec l'exactitude de la fidélité. Départ et détachement, dépouillement sans fin. Distance et liberté seul, face à son destin. Discrétion et patience de celui qui sait et espère dans la pureté du silence. Ténacité et persévérance à travers les temps et les lieux dans la fidélité à sa voie.

- Attente de la présence qui fait être dans l'authenticité du vouloir. Recherche de la lumière qui comble dans l'intégrité de l'esprit, Recueillement dans la solitude de l'être face au vertige du vide.

Prière dans la nudité de la foi devant Dieu, l'impensable.

- Harmonie et paix, étant soi sans être à soi, dans la rectitude du regard, dans la justesse de la pensée, dans la simplicité de l'acte, disponible et comme immobile devant Dieu, pour recevoir et pour donner. Que chacun cueille sa gerbe tout le long de ses jours sans cesse mais sans hâte, sans peur et sans vertige, sans violence mais sans faiblesse, sans exaltation et sans illusion, sans ambition et sans retour sur soi.

- Le faire en sa présence et en celle de Dieu. Respecter ses cadences, les temps forts et les autres... Laisser l'œuvre grandir et suivre son destin, dimension ecclésiale. Création nécessaire à Dieu qui la promeut à l'homme qui y pourvoit.

- Toute action est dangereuse pour celui qui la mène d'autant plus qu'elle est grande. Toute vie est difficile qui veut être fidèle d'autant plus qu'elle est longue. Que chacun se recueille hors des temps et des lieux, en soi et devant Dieu. Tout ce qu'édifie l'homme est fragile et précaire pour enfin disparaître. Toute vie doit finir.

Soutenu par la foi à la suite du Maître, tenant ferme en soi-même, que chacun se prépare pour l'œuvre de ses jours au détachement dernier, pour soi et pour les siens, au mystérieux passage de la mort vers l'au-delà, conservant la présence des êtres qu'il aime, emportant celle des êtres aimés, étant de Dieu qui est.

Prendre conscience de son existence au travers de sa vie passée, c'est aussi atteindre de façon existentielle l'action de Dieu en soi. C'est aussi entrevoir ce que l'avenir réservera si l'on est fidèle, c'est déjà d'une certaine manière en vivre, et parfois au-delà de la foi et de l'espérance.

- Sous le choc des événements qui séparent et font entrer dans la solitude,

Sous le poids des situations qui doivent être tuées pour être vécues,

Sous l'ensemble des décisions qui inventent et singularisent la destinée, Sous la grâce des rencontres qui font entrevoir l'être profond des autres, Dans l'imbroglie des entraînements, des intérêts, des théories et des actions, des préjugés et des sagesses, des fautes et des fidélités, Dans les temps noirs et les vertiges de la vie, Dans l'épanouissement et la fructification propres à la mission, Découvrir son unité, sa consistance, sa durée, Épouser son existence, elle est le fondement de ce qui naît en nous de notre union à Dieu, de notre communion.

- A la lumière de la vie, adossé à son existence, prendre de la hauteur, sonder la profondeur, s'affranchir de la distance, traverser la solitude, dépasser la connaissance de ce qui peut être connu, entrer dans l'ignorance de ce qui ne peut être qu'ignoré, s'ouvrir à la totalité, à son inépuisable unité,

première approche de Dieu, que la foi seule permet, porche de son mystère, que Dieu seul fait franchir *Je voudrais enfin terminer par une formulation chrétienne plus classique. Mais je peux vous l'affirmer, la prière que je vais maintenant dire n'est pas plus chrétienne que celles qui précèdent où je n'ai pas parlé de Jésus, très peu de Dieu et beaucoup de ma vie d'homme ; de cette vie d'homme que je n'aurais pas si je ne m'efforçais tout au long de mes années d'être disciple.*

- Père, que votre être s'accomplisse. Tout inconsistants que nous sommes, faites-nous exister en nous-mêmes dans l'unité de votre esprit. Donnez-nous de croire en notre prochain comme vous croyez en nous-mêmes, de le suivre en son cheminement comme vous nous suivez vous-même.

Aidez-le à tirer un bien du mal que nous lui avons fait, volontaire ou inévitable, pour qu'il s'en libère et puisse nous absoudre, comme vous rendez utile pour nous le mal que nous avons commis, celui que nous avons subi, ce dont nous vous bénissons. Inspirez-nous une intelligence des événements, même les plus déchirants, qui nous les rendra bienfaisants. Qu'ils nous portent à connaître notre condition d'homme, qu'ils nous fassent approcher des frontières de la vie, du seuil de l'absolu si proche du néant, qu'ils aiguisent notre foi s'ils écrasent nos croyances.

Jésus, l'homme juste, le saint de Dieu, fils de l'homme, ferment de l'homme, appel de Dieu, fils de Dieu, seul Maître, seul Seigneur, notre Père sur cette terre. Par ce que vous avez dit, parole de Dieu sur les lèvres de l'homme, par ce que vous avez fait, action de l'homme sous la motion de Dieu. Par ce que vous avez été, signe du Dieu impensable et de l'homme accompli pour l'être qui vous accueille.

A travers les vingt siècles et toutes les distances qui nous séparent de vous, réunis ce soir ensemble en votre nom, après la dispersion de nos occupations, Par la puissance de votre souvenir en nous, soyez révélation de nous-mêmes à nous-mêmes, soyez présence active qui rende nos vies humaines, soyez notre chemin vers nous-mêmes et vers Dieu.

Ne nous laissez pas dans l'ignorance de celui que vous avez été. Clos dans l'indifférence, privés d'intelligence, victimes du scepticisme, ivres de belles doctrines, distraits par l'activisme, écartez de nous le renoncement à être, paralysés par une religion de coutumes, enlisés dans une piété sentimentale ou cérébrale, séduits par une idéologie sociale ou politique.

Sainte Marie, fille d'Israël, mère de Jésus, par votre cheminement de la loi à la foi auprès de votre fils, inspirez la voie de notre fidélité.

Que les saints des siècles passés, par leur vie que nous avons aimée, par l'intelligence que nous en avons reçue, nous aident à devenir disciples. Puisse-nous faire fructifier le trésor d'amour qu'ils nous ont légué et rendre l'Église digne de la folle espérance dont Jésus a vécu dans la fidélité pour laquelle il est mort.

Je vais vous parler de l'Église, non pas de l'Église en général, c'est un sujet un peu trop vaste, je vais vous parler de l'Église de France. Je ne pense pas qu'en parlant de cette Église, je restreigne beaucoup mon sujet parce que, si les Églises qui ne sont pas en France ne sont pas tout à fait dans la même situation, il est vraisemblable que, dans un temps plus ou moins éloigné, elles connaîtront la situation de l'Église de France telle que nous la connaissons actuellement. De sorte que, si je précise bien que c'est de l'Église de France dont je parle, en arrière-fond, si vous voulez, je pense à l'Église tout entière, universelle.

Une constatation qu'on doit faire, même si cela attriste certaines personnes, certains chrétiens, c'est que l'Église de France, l'Église de chrétienté qu'elle a été pendant un certain nombre de siècles, est en train de disparaître, elle est moribonde. Croire à l'Église, ce n'est pas croire que l'Église coïncide avec l'Église de chrétienté que nous avons connue, que les anciens comme moi ont encore connue dans leur jeunesse. C'est croire que l'Église sortira de la crise actuelle, non pas en restant semblable à celle qu'elle a été pendant des siècles, mais qu'elle retrouvera une nouvelle jeunesse qui correspondra, je le pense, plus fidèlement à ses origines, que l'Église de chrétienté que nous avons connue au début du siècle. Croire en l'Église, ce n'est pas croire en l'Église de chrétienté, c'est croire qu'à travers les différentes formes que l'Église a connues depuis vingt siècles, elle continue son chemin, vaille que vaille, parce qu'elle est humaine, et qu'elle découvrira coûte que coûte, lentement car elle n'est pas très vive, la forme qui convient à l'époque où nous devons vivre maintenant.

Ce qui caractérisait l'Église depuis quelques siècles, depuis le moment où elle a commencé à être contestée, je pense au temps de la Réforme, au siècle des Lumières au 18ème siècle, c'est qu'elle a surtout essayé de protéger ses membres, de les protéger des influences extérieures. Cette mission était sans doute nécessaire mais elle était certainement insuffisante et elle se manifeste de plus en plus cruellement insuffisante à mesure que sa puissance politique, économique, sociale diminue. Mais ce qui caractérise l'extraordinaire mutation dont l'Église a besoin, c'est qu'il faut qu'elle passe de cette mentalité, croire que sa mission consiste à protéger ses membres du monde extérieur, à celle qui consiste à les former avec suffisamment de vigueur pour qu'ils soient capables de résister aux influences athées et matérialistes dans lesquelles tous ses membres sont obligés de vivre maintenant. Passer d'une Église qui protège à une Église qui forme. Toute la mutation de l'Église tourne autour de ce problème fondamental.

Prenons les choses par un autre bout mais pratiquement, je vais vous redire la même chose. Jadis on pouvait encore hériter de la religion de ses parents. Dans les siècles passés, on avait non seulement hérité de la religion de ses parents, mais on héritait de la religion de son roi ou de son prince. Un des succès de la Réforme est dû au fait que, lorsque le Seigneur du pays se convertissait au protestantisme, ses sujets faisaient de même car il était inconcevable de ne pas appartenir à la même religion que son Seigneur. Il n'y a pas encore tellement longtemps, il était inconcevable que les enfants ne soient pas de la même religion que les parents. Je pense que, parmi vous, il y a un certain nombre de parents qui se rendent compte que cet héritage, comme beaucoup d'autres, est en train de se liquider. Beaucoup de nos enfants, même lorsqu'ils sont élevés dans des familles très chrétiennes, n'ont aucun scrupule, aucune difficulté à abandonner la religion de leurs parents. Désormais donc, nos enfants n'héritent plus la religion de leurs parents, c'est-à-dire que pour être chrétiens, il faudra qu'ils se convertissent, ce qui n'était malheureusement pas nécessaire jadis. D'une certaine façon, un héritage, c'est quelque chose qui vous tombe, disons, du ciel et il suffit de le recevoir, d'en user ou abuser. Maintenant, se convertir suppose un travail intérieur, un cheminement personnel. C'est évidemment plus onéreux que de toucher les rentes de ses parents.

Une toute petite question vous montrera l'importance considérable de ce que je suis en train de vous dire, une question que je vous pose à chacun, individuellement : combien y a-t-il parmi nous de chrétiens qui pourraient se dire en conscience que, s'il n'était pas né dans une famille chrétienne, il aurait été suffisamment en attente et en recherche par les questions que pose la condition humaine, par la lecture de l'évangile, pour devenir chrétien, pour acheminer sa vie vers une vie chrétienne. Je pense en toute simplicité qu'il n'y en a pas beaucoup.

Donc l'Église jusqu'à présent a surtout protégé ses membres. Or il faut qu'elle les éduque. Cela n'implique absolument pas, au moins en première analyse, un changement réel de structure car, en définitive, l'essentiel de ses structures viennent d'un temps où l'église n'avait pas à protéger ses membres ni à les former. Dans les premiers temps du christianisme, il n'était pas question de protéger les chrétiens, il était question de les appeler à être chrétiens. Par conséquent, il fallait les former. Donc l'essentiel de nos structures, celles qui existent actuellement et qui sont le prolongement de ce qui s'est

passé dès le départ, c'est-à-dire dans les tout premiers siècles, n'a pas à être changé. Il ne s'agit pas de changer les structures et s'il y en a à changer, ça viendra en son temps. Mais, il faut l'avouer, dans les conditions de médiocrité spirituelle où nous nous trouvons tous, du sommet à la base et de la base au sommet, nous ne sommes pas capables de changer la moindre chose aux structures sans être trop soumis aux influences extérieures, à la remorque de la mentalité actuelle. Donc nous ne sommes pas capables de changer les structures et même l'essentiel de ces structures doit demeurer car, au départ, l'Église était appelante plus que protégeante, elle était apostolique. Elle ne se bornait pas simplement à conserver, à s'efforcer de conserver les positions qu'elle avait acquises. Ce qu'il faut changer, ce ne sont pas les structures, c'est l'esprit dans lequel on les applique. Cela suppose une conversion personnelle de tous, de la base et de l'autorité, qui est possible mais certainement très difficile parce qu'il faut le découvrir et y correspondre.

Je ne vous parlerai pas du tout de ce changement d'esprit dans cette pyramide qui est une représentation physique, pas tout à fait exacte mais tout de même assez vigoureusement vraie, de l'Église, une pyramide avec un sommet. Je dirai tout de même que cette pyramide, jusqu'à présent et grâce à un équilibre «providentiel», a plutôt reposé sur son sommet. Un des aspects du changement de l'esprit dans lequel on applique les structures, car on ne change pas du tout la pyramide de forme, c'est non pas de l'appliquer sur son sommet mais de l'appliquer sur sa base car, pour former les chrétiens, il faut leur faire prendre conscience que l'Église, ça ne va pas de soi. Il y a cinquante ans, quand j'étais encore jeune, on ne pouvait pas concevoir que l'Église ne soit pas de toute éternité. Évidemment, elle avait commencé il y a vingt siècles mais on ne concevait pas qu'elle puisse disparaître. On la concevait comme aussi nécessaire et aussi existentielle que le lever du soleil le matin et son coucher le soir. On avait à recevoir de l'Église, on n'avait nullement à s'occuper de la faire vivre. La manière dont on imaginait la servir, c'était de s'y asservir. Ce n'était pas de la servir en la portant et, à l'occasion, en la supportant. Je pense que c'est justement un des aspects importants de la mutation de l'Église maintenant. Il faudra qu'on essaie, et cela fait partir de la formation du chrétien, de faire comprendre aux chrétiens que l'Église ne va pas de soi. D'ailleurs, si les chrétiens étaient un peu moins ignorants de l'histoire du christianisme, une ignorance vraiment grave, ils sauraient que des pays qui ont été vigoureusement chrétiens jadis, ne le sont plus du tout maintenant. J'évoque simplement le nord de l'Afrique qui du temps de St Augustin avait un rôle très important dans l'Église.

Je parlerai simplement de la réforme de l'esprit intérieur avec lequel on doit appliquer les structures actuelles au niveau de la base, de la communauté. Je ne parlerai pas de la base jusqu'au sommet, je n'ai pas la prétention de parler de la papauté, des évêques, des curés, enfin de toute cette hiérarchie qui, descendant du sommet jusqu'à présent, renversé dans l'autre sens, a été la base sur laquelle le christianisme s'est construit. Si véritablement l'Église ne doit plus se contenter de protéger simplement ses membres mais de les former, elle a besoin de changer assez vigoureusement ses méthodes. Si on veut simplement protéger, il suffit d'enseigner et de gouverner. Si on veut simplement enseigner et gouverner, cela peut se faire devant une assemblée nombreuse et plus l'assemblée est nombreuse, plus l'opération est rentable. On peut enseigner et gouverner des masses innombrables et cela demande parfois de l'éloquence. Mais si l'on veut former, on ne peut pas le faire sans tenir compte des individualités. On peut gouverner du haut du ciel, c'est comme ça qu'on a représenté Dieu jadis. On peut enseigner du haut de la chaire, c'est ce que nous faisons actuellement dans les facultés dans des amphithéâtres immenses. Le résultat est que notre enseignement dans les facultés a vigoureusement baissé de niveau car, pour former vraiment, il faut s'adresser à des individus, il ne faut pas s'adresser à des foules. On peut gouverner un peuple, on n'enseigne pas un peuple de la même manière, il faut de petites classes. Le grand avantage de nos facultés de jadis, c'était qu'un professeur avait quelques élèves. Il les connaissait et, par conséquent, il adaptait son enseignement à chacun de ses élèves, il avait des relations personnelles avec chacun. On ne forme pas suivant des éléments standards, ça ne s'appelle plus former, mais déformer.

Il faut donc que l'Église ait un contact avec la base. Je parle de l'autorité dans la mesure où elle est autorité enseignante, non pas de l'Église, peuple chrétien comme on le dit depuis Vatican II. L'endroit où l'Église va former les chrétiens pour les rendre capables de la servir et l'aider à vivre, ce ne sont pas de grandes foules mais de petites communautés. A mon point de vue, un des aspects importants de la mutation de l'Église est que son action doit s'opérer à l'intérieur de petites communautés à taille humaine pour que son enseignement et son gouvernement, sa loi et sa doctrine, soient appropriés, d'une façon individuelle, personnelle, aux possibilités et aux moyens de ceux auxquels elle s'adresse. Il s'agit de transformer les grandes assemblées où l'on prêche, les lois générales qui gouvernent l'Église universelle pour s'adresser aux individus par l'intermédiaire de petites communautés à taille humaine de façon à apporter à chacun, dans la mesure du possible, ce qui correspond à la situation où

il se trouve, à partir des moyens dont il dispose et en vue des possibilités qu'il a pour accomplir véritablement sa vie. Voilà la base de notre réforme, à mon point de vue.

1) Les communautés de foi

Premièrement, il faut que ces petites communautés soient de petite taille, où les relations soient possibles. Il faut que ce soit des communautés de foi, c'est-à-dire où le christianisme soit l'essentiel. Quand on parle de communauté, le mot est à la mode, le mot communauté est utilisé de toutes les manières, il faut préciser le sens que je vais donner à ce mot. J'appelle «communauté de foi», et non communauté de base, une communauté de chrétiens pour lesquels l'essentiel de leur vie spirituelle est la connaissance en profondeur de ce que Jésus a vécu il y a vingt siècles, et la compréhension en profondeur de ce que l'Église est devenue par la suite en étant fidèle, autant qu'elle le pouvait dans les conditions humaines où elle se trouvait, au message qu'elle a reçu de son fondateur. Ce n'est donc pas une communauté qui se rassemble pour une action, aussi louable soit-elle, politique, sociale, charitable. Ceci peut exister dans une communauté de foi mais c'est un fruit de la communauté, ce n'en est pas la base. Le fruit peut exister et même doit exister parce que, là où il n'y a pas de fruit, il n'y a pas d'arbre. Mais encore faut-il que l'arbre existe et qu'il pousse convenablement, pour que le fruit soit convenable car il y a des arbres qui ne poussent pas et même des arbres qui donnent de mauvais fruits. Donc la base, ce n'est pas l'action, ce n'est pas une idéologie, même généreuse, c'est la recherche faite ensemble de ce dont nous sommes issus, qui fait qu'aujourd'hui nous sommes réunis ensemble. Qu'est-ce qui s'est passé il y a vingt siècles entre Jésus et quelques juifs, pendant quelques mois, pour que nous puissions encore en parler ? Quelle extraordinaire épopée spirituelle a-t-elle été pour que, malgré toutes les raisons qui expliqueraient que tout ait été étouffé, nous soyions encore en mesure d'en parler un peu ! Voilà, me semble-t-il, la base même de la communauté de foi.

Mais pour que ces communautés puissent vraiment se réaliser, il ne suffit pas qu'elles aient des préoccupations immédiatement chrétiennes, il faut que ce soit d'abord des communautés profondément humaines car nous ne comprendrons ce qui s'est passé il y a vingt siècles que si nous avons suffisamment de profondeur humaine afin de faire, à notre manière et à notre époque, un cheminement semblable à celui qu'ont fait les premiers juifs qui ont cru en lui, pour atteindre Jésus en sa profondeur. Ces deux choses sont liées car là où il n'y a pas d'humain, il ne peut pas y avoir de spirituel. Un des très gros défauts de l'Église de jadis, c'est qu'elle a court-circuité la démarche qu'un chrétien doit nécessairement faire : devenir d'abord un homme avant de devenir un croyant. Car si on devient un croyant sans avoir été d'abord un homme, on est à un niveau d'une croyance verbale pour beaucoup, affective pour un plus grand nombre, cérébrale pour les professeurs. Mais, en définitive, cette croyance n'est pas de l'ordre de la vie spirituelle qui prend la vie tout entière et qui est seule vraiment efficace.

2) Une communauté de foi enracinée dans une communauté d'hommes

Je voudrais vous préciser un peu ce que j'entends par communauté d'hommes. Bien sûr, une première approche est une certaine communauté de destin. On ne peut pas mettre ensemble des gens trop différents. Donc au départ, il faut avoir à peu près la même formation, un milieu social homogène, des préoccupations quotidiennes à peu près semblables, un niveau de vie et un genre de vie qui se rapprochent, un langage où les mots ont à peu près le même sens. Tout cela est nécessaire mais c'est insuffisant. C'est nécessaire au commencement mais ce ne doit plus l'être après.

La communauté d'hommes dont je voudrais parler est une communauté beaucoup plus fondamentale, c'est la communauté d'hommes devant la condition humaine qui nous est propre à chacun et qui, par le fait que nous sommes des hommes, nous rencontrons, aux heures solennelles de notre vie, des événements qui, si nous les portons en hommes, nous marquent définitivement : la naissance de l'amour, la paternité, la découverte de l'autre, la découverte que nous sommes mortels, notre propre mort, pas celle des autres, enfin toutes ces réalités de base que nous connaissons facilement de façon abstraite et dont nous confondons facilement la connaissance abstraite avec la connaissance réelle, et que nous ne pouvons connaître réellement que si nous sommes plusieurs à la connaître ensemble. Une collaboration est nécessaire. C'est une vérité de la Palice : on ne peut pas connaître l'amour sans être deux. La petite communauté de foi doit d'abord être capable de communier dans notre condition humaine.. Ceux d'entre vous qui ont été en camp de concentration ou en camp de prisonniers pendant la guerre, j'en appelle à leur expérience, du fait qu'ils se trouvaient dans une situation suffisamment inhumaine pour qu'ils deviennent humains, suffisamment tragique pour qu'ils deviennent humains, à ce moment-là, il y a eu entre eux une communauté de base, peut-être pas chrétienne mais une communauté sur le plan humain qui était sans proportion avec ce qu'ils avaient connu avant, et en général, malheureusement, sans proportion avec ce qu'ils ont connu après. La communauté de foi dont je suis en train de vous parler, il ne faudrait pas que ce soit accidentel mais que ce soit une des bases

de notre communauté. C'est à partir de cela que nous pouvons, en petites communautés et grâce à ce que l'Église nous apporte, entrer par le dedans dans ce qu'elle nous enseigne et ne pas nous contenter d'un enseignement verbal, d'une affectivité ou du cérébralisme qui sévit dans l'Église, pour atteindre par le dedans cette réalité fondamentale qui est à l'origine de cet enseignement. Tant que nous n'avons pas la profondeur humaine nécessaire pour faire cette opération qui est un cheminement essentiellement personnel mais pour laquelle nous pouvons nous entraider car nous ne pouvons pas le faire seuls, ce que l'Église nous apporte peut nous protéger dans la mesure où nous pouvons nous protéger derrière des mots, derrière une affectivité ou derrière des systèmes, car nous ne sommes pas capables de nous tenir debout dans le monde athée d'une façon réelle.

- Les qualités de ces communautés

Ces communautés de petite dimension doivent avoir deux qualités. Il faut que ses membres en soient stables. Il faut vivre ensemble longtemps pour partager vraiment, pour collaborer vraiment au niveau de profondeur humaine dont je vous parlais et aussi au niveau proprement spirituel, au niveau proprement chrétien. Une seconde qualité est une fréquence suffisante des réunions. Si on se réunit tous les ans, ce sera édifiant mais ce ne sera pas suffisant.

- Les activités de ces communautés

Je leur vois trois activités possibles qui sont toutes importantes. Je commence par la moins importante, c'est d'étudier ensemble. Ce n'est pas la base de la communauté de foi, ce n'est même pas un fruit comme le serait une activité extérieure, charitable, sociale ou politique mais c'est une de ses activités ou un de ses instruments, pour employer un autre mot. Il faut le dire, les chrétiens, pas seulement les catholiques, sont d'une ignorance crasse. J'avais chez moi, il y a quelque temps, ce qu'on appelle une «pastorale». Des pasteurs de la région, de l'Ardèche et de la Drôme, se sont réunis chez moi pour parler de l'avenir de l'église. On parlait justement de cette ignorance qui existe dans tous les milieux chrétiens sur l'histoire de l'Église. Les pasteurs reconnaissaient que, dans leurs communautés, on ne savait qu'une chose, l'histoire des dragonnades. Ce n'est pas suffisant pour être chrétien. Le premier point, il faudrait que les chrétiens connaissent l'histoire de leur Église. Il ne s'agit pas d'apprendre la succession des papes, comme jadis on apprenait les départements avec les préfectures et les sous-préfectures. On n'a pas besoin de savoir tout ce qui s'est passé depuis vingt siècles. Une chose très importante par laquelle il faut commencer, c'est de comprendre par le dedans la manière dont le christianisme est né, les premières origines de l'Église et l'histoire de la formation des Écritures. Il y a cinquante ans, on commençait à se poser des questions à ce sujet, grâce à des hommes comme Duchesne, Battifol. Nous commençons à avoir une certaine notion, une première prise de conscience des origines de l'Église mais nous ignorions complètement, radicalement comment l'Écriture s'était formée. Moi qui étais un chrétien pieux depuis le commencement, catéchisme de persévérance tous les dimanches, sermons, cantiques à la clef. Quand je suis arrivé à l'École Normale, à vingt ans, j'ai appris avec stupéfaction qu'il y avait quatre évangiles. Quand nous avons appris qu'il y en avait trois qui s'appelaient les évangiles synoptiques, nous avons l'impression d'entrer dans les arcanes de la science. Mais il ne faut pas s'imaginer que l'ignorance soit vaincue. Ainsi, on est en train de traduire en allemand «Travail de la foi». J'avais écrit que Jésus s'était tu devant Hérode. Les professeurs de religion qui font la traduction m'ont envoyé un exprès pour me dire que Jésus ne s'était pas tu devant Hérode mais devant Pilate et s'ils pouvaient modifier le texte. Je n'ai pas osé leur dire qu'au lieu de m'envoyer un exprès, ils auraient mieux fait de relire l'évangile. Ceci est assez significatif. Dans les livres de doctrine, je comprends qu'on ne parle pas de ce petit détail. Qu'on se trompe, cela va de soi, mais qu'on n'ait pas idée de regarder dans les évangiles, cela ne va pas de soi. Donc dans ces communautés de foi, un travail sérieux est important. Rien n'est plus unifiant pour un groupe qu'un travail ensemble, fait sérieusement. Cela suppose, de la part de chacun, un travail individuel de préparation avant la réunion.

Une autre manière pour le groupe de se constituer et de s'approfondir, c'est d'arriver à échanger ensemble, non pas pour parler de choses extérieures, mais pour parler au niveau de la profondeur humaine. Que de couples connaissent des blocages entre eux. Lorsque le groupe est suffisamment constitué, chacun étant suffisamment vrai devant soi et devant les autres, on devient capable de dire des choses qu'on ne saurait pas dire à son conjoint dans l'intimité. Ce qui est vrai au niveau de l'amour, l'est aussi de la mort, de la paternité. Une prise de conscience ensemble, un échange réel, en profondeur, ça ne se fait pas tout de suite mais c'est nécessaire.

Donc la stabilité du groupe, une fréquence et une assiduité suffisantes sont nécessaires car, dans le domaine du spirituel, le temps est essentiel, on ne se transforme pas en un jour. Toute notre vie doit être consacrée à cette formation intérieure. La formation intellectuelle peut s'arrêter, la formation spirituelle, comme la vie spirituelle, prend toute la vie.

La troisième manière essentielle et caractéristique de la communauté de foi, c'est celle que Jésus lui-même nous a proposée quand il a commencé à penser à ce qui arriverait après sa mort. Le dernier soir, lorsqu'il s'est réuni avec ses disciples pour le dernier repas, il leur a recommandé : «faites ceci en mémoire de moi». C'est dans le prolongement fondamental de la présence qu'il leur avait promise : «quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu de vous». A mon sens, l'essentiel pour qu'une petite communauté de foi puisse exister, c'est que les autres activités d'étude et d'échange soient pour ainsi dire couronnées par la célébration de la cène. Voilà les trois points pour que la communauté de foi soit efficace et dure toute la vie.

Questions diverses

1- La formation religieuse des enfants

Une des choses les plus angoissantes pour des familles chrétiennes, c'est la formation religieuse de leurs enfants. On les envoie bien au catéchisme quand ils veulent bien y aller et quand il y a un professeur de religion ou un aumônier qui correspond aux possibilités et aux exigences des enfants. Il faut l'avouer, c'est très insuffisant. J'ai l'expérience d'un groupe qui a vraiment réussi, je crois, auprès de ses enfants, d'une façon très positive. Ce groupe se réunit toutes les semaines pour une eucharistie. Il y a l'avant-messe qu'on appelait jadis la messe des catéchumènes, avec des lectures, pendant une demi-heure ou plus suivant le sujet sur lequel ils discutent ensemble. Ils sont une quarantaine, dans la crypte d'une résidence de Jésuites. Il y a un grand tapis au milieu de la pièce. Les enfants sont assis par terre à partir de douze ans. Et on échange pendant une demi-heure sur ces textes. Ce n'est pas toujours génial mais il y a deux choses très importantes et caractéristiques de cette communauté. D'abord, de temps en temps, un enfant prend la parole et il dit ce qu'il pense. C'est parfois plus intelligent que ce que disent certains adultes. Mais surtout, l'enfant se trouve de plein pied avec les adultes car il va y avoir la célébration de la cène après. Cela donne un climat particulier qui ne pourrait exister dans une grande église. Cette chapelle est à la taille de la petite communauté. L'enfant se trouve chez lui et dit les choses simplement. Au point de vue formation chrétienne, cela vaut bien une leçon de catéchisme, ou du moins celle que j'ai connue où on apprenait tout par cœur. A la fin, on apprenait même par cœur le récit de la passion et on recevait une image pieuse comme récompense.

Deuxième point important, tous les textes ne sont pas également inspirants. Mais lorsque quelqu'un dit quelque chose au point de vue spirituel, ça accroche immédiatement. Quand l'un d'entre eux dit quelque chose qui a une valeur spirituelle, immédiatement les autres s'y retrouvent, sans qu'il y ait besoin d'une certaine directivité. Le Père jésuite introduit de temps en temps l'échange mais plutôt lorsque le silence dure trop. Cet échange qui se fait alors est en partie le fruit de la célébration qui suit et grâce aussi au climat qui peut exister dans une petite chapelle à la dimension de la communauté. Dans ce cas, la formation des enfants est concomitante avec celle des adultes.

2- Le rayonnement spirituel de l'Église

On parle souvent du rayonnement spirituel de l'Église mais on en parle trop pour que ce soit très réel. Pour que l'Église soit vraiment présente au monde, il ne suffit plus, dans les conditions où nous vivons, qu'elle soit une société religieuse face à une société civile. Jadis, ça pouvait être suffisant, même si c'était certainement insuffisant. Maintenant pour que la mission de l'Église se réalise, chaque fois qu'un homme se pose les questions fondamentales qu'il rencontre dans sa vie à l'occasion des grands événements de son existence, amour, paternité, malheurs (comme c'est souvent le cas), la mort, il faut alors qu'il rencontre un homme ou une communauté, non pas qui lui apporte une réponse, mais qui lui montre qu'elle aussi les porte et les porte dans l'honneur. Actuellement, lorsqu'un homme de la rue se pose des questions fondamentales, il ne va plus dans une sacristie pour avoir une réponse. Il faut qu'il rencontre un homme qui l'amène dans une communauté de foi. Parce qu'elle est d'Église comme communauté de foi, il y a en elle une présence, un sacrement de présence qui permet d'entendre, non pas une réponse satisfaisante, mais une certaine manière chrétienne de porter ces questions fondamentales de notre condition humaine. L'Église est présente par une poussière de chrétiens. Comme dans une tempête de sable, le sable pénètre partout, il faut que l'Église soit une tempête de sable dans le monde.

3- La paroisse

Que devient la paroisse dans tout ça ? Je pense que ça ne va pas contre la paroisse mais que cela peut la transformer profondément. Pour éclairer le problème, je vais distinguer deux niveaux ou deux situations bien différentes. Je suis dans un pays de montagne. Nous sommes très isolés, mon plus proche voisin est à 4 km, c'est-à-dire que j'ai de l'espace autour de moi et que ce n'est pas la situation du citadin en ville. Par conséquent, la petite communauté de base est presque réalisée dans la paroisse telle qu'elle existait jadis ou qu'elle aurait pu exister. Dans un village comme le mien, il y a trente ans,

nous allions à la messe tous les dimanches et nous étions une quarantaine. C'était tout à fait une dimension à échelle humaine, préparée d'ailleurs parce que nous étions tous paysans, nous avions la même vie, même si nous n'avions pas tout à fait le même langage du fait que je suis un paysan «défroqué», defroqué de la ville. Néanmoins, nous avons une base humaine implicite. Nous ne demandons pas à un paysan de faire de la métaphysique mais ils étaient tous pères de famille, ils avaient des enfants. Et puis la mort, ça existe dans nos villages. C'est même le moment où les villages sont le plus unis. Quand un homme meurt, quelle que soit sa religion, catholique ou protestant, il y a entre nous une unité qui n'existe malheureusement pas le reste du temps.

Donc nous avons les conditions d'une véritable communauté, une base humaine solide, de dimension réelle, une stabilité car le paysan est enraciné dans sa terre comme ses arbres, une fréquence régulière, au moins tant qu'il y a eu un prêtre. La seule difficulté, c'est la mentalité dans laquelle le clergé, depuis un siècle, a compris sa mission dans ce pays-là. Ils étaient là pour nous moraliser, nous discipliner et tout, mais non pour nous apporter une vie spirituelle. Le résultat, c'est que lorsque le prêtre disparaît, tout fout le camp. Le curé d'Ars disait : quand il n'y a plus de prêtre dans un village, les gens redeviennent des sauvages. Il ne savait pas que, pour former vraiment des chrétiens, il ne suffit pas simplement de les moraliser et de les accuser de tous les péchés. Donc, dans nos villages, il n'y avait pas de difficultés majeures autres qu'un changement radical de mentalité, en dehors de la disparition du prêtre. La dernière messe que nous avons eue au village, c'était à l'occasion du quinze août. C'est la fête du village, la fête de la lavande. La tradition veut que le prêtre prêche en provençal. Évidemment, tous les citadins n'y comprenaient rien mais c'était beau, très folklorique. Le prêtre se déplace beaucoup, il a douze paroisses et il est à peu près de mon âge. Dans quelques années, il sera mort et il ne sera pas remplacé. Quand je suis arrivé, il y a trente ans, tous les hommes allaient à la messe à Pâques et à Noël et communiaient en rangs serrés après s'être confessés. Maintenant, c'est fini.

Du côté des villes, c'est tout à fait différent, les églises sont pleines et même il manque des églises. On ne se rend pas compte de l'extraordinaire disproportion entre ceux qui pratiquent et ceux qui ne pratiquent pas. On ne se rend pas compte de l'extraordinaire hétérogénéité dans une église entre ceux qui sont dans le chœur et ceux qui sont à côté de la porte et qui attendent la fin et l'heure du repas. Est-ce que ça ressemble à une communauté ? Est-ce que ça ressemble à une célébration de la cène ?

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que de petites communautés se constituent, non pas contre la paroisse, non pas asservies à la paroisse mais au service de la paroisse. L'idéal, un peu utopique sans doute, serait que la paroisse devienne une fédération de petites communautés. Nous avons une expérience positive d'une telle fédération dans notre mouvement universitaire de l'enseignement public catholique, qui est malheureusement presque en ruine maintenant. Avant la guerre, partout où il y avait quelques universitaires catholiques, se trouvait aussi un genre de communautés de foi, très vivantes mais ça dépendait beaucoup du prêtre qui s'en occupait. Au moment de Pâques, pendant les vacances, ces groupes se rassemblaient dans une ville universitaire et, pendant deux ou trois jours, il y avait, grâce à ces petits groupes stables, dispersés dans toute la France, une ferveur spirituelle sans comparaison avec ce qui pouvait exister en temps ordinaire dans cette même cathédrale. Il ne faut donc pas opposer ces communautés de foi à la paroisse mais ces communautés peuvent donner à la paroisse la vitalité spirituelle qu'elle aurait dû avoir quand elle était encore à taille humaine.

4- Une utopie

Les gens réalistes me diront que tout ça, c'est de l'utopie, que je suis dans les nuages. L'utopie au sens positif, c'est prendre conscience du but à réaliser, sans se faire d'illusion sur sa réalisation, mais c'est la direction à prendre. C'est une utopie au sens négatif si les chrétiens ne changent pas leur manière de concevoir leur religion et leurs pratiques religieuses. Faire de petites communautés de foi est très exigeant et cela suppose que ce soit essentiel pour sa vie spirituelle. Ce qui est essentiel devient possible si on le choisit dans notre échelle de valeurs, si ça devient une exigence personnelle. Néanmoins faire partie d'une communauté de foi suppose des sacrifices qui vont loin car rien ne les favorise dans notre société. La stabilité dans une profession se fait rare et pas seulement pour les militaires ou les gendarmes. Il faut parfois refuser le changement quand on est professeur pour pouvoir rester en communauté. Un instituteur qui est resté en place pendant trente ans élève les parents puis leurs enfants et a une influence très supérieure à celle du curé de l'endroit, quand il y en a encore un. Ça devient un service d'Église et l'Église a besoin d'être servie pour pouvoir vivre.

5- La place du prêtre

Est-ce que l'organisation d'une communauté de foi exige la présence d'un prêtre ?

Cela touche à une question très large que j'aurais aimé traiter avec vous. En premier lieu, une communauté de foi ne s'organise pas comme l'Action Catholique, ce n'est pas un organisme parachuté d'en haut, il faut que cela naisse de la base. Or cela ne naît pas suivant un plan prédéterminé. Mais

pratiquement, pour que cela naisse, il faut qu'il y ait un rocher, c'est-à-dire quelqu'un de vigoureusement spirituel qui, sans le vouloir mais par le fait même qu'il existe, en est l'occasion, par des rencontres qu'il n'a pas organisées, sans que ce soit en rien dictatorial car, au point de vue spirituel, il n'y a pas de dictature possible, contrairement aux organisations basées sur le plan intellectuel ou affectif. La première condition pour qu'un petit groupe naisse, c'est qu'il y ait un être spirituel qui en soit l'occasion.

Deuxième point, à mon point de vue, une communauté de foi telle que je l'indique exige la célébration de la cène. Nous ne sommes pas luthériens, le baptême ne nous suffit pas pour célébrer la cène. Donc il faut un prêtre. Cela touche à un autre aspect sur lequel j'aimerais parler. C'est un point important mais assez délicat car ça suppose une conception du sacerdoce assez différente de ce que nous avons actuellement. A mon point de vue, la solution qu'on propose actuellement et qui existe, je crois, ce n'est pas simplement un souhait pieux, serait de dire aux paroisses qui le peuvent, elles ne sont pas nombreuses, de se rassembler sans prêtre et de faire ensemble une méditation de l'Évangile. C'est un peu ce qui se passe pour le baptême. Autrefois, il fallait baptiser tout de suite après la naissance. Maintenant, on propose aux parents de faire le baptême dans quelques mois pour le préparer avec les parents. Autrefois, on avait peur que si l'enfant meurt, il ne soit pas sauvé. Maintenant on leur dit que le seul fait de désirer qu'il soit baptisé suffit pour qu'il aille directement au ciel.

Il faut proposer une rencontre aux chrétiens. J'ai eu l'occasion de le faire moi-même dans mon village. Il y a encore vingt-cinq ans, on avait un prêtre à domicile. Le prêtre est parti et les camarades du village m'ont demandé de leur faire un petit office. Je ne pouvais pas dire la messe évidemment. Je prenais les lectures de la semaine et j'en faisais quelque chose d'intelligent. Au bout de quelques semaines, ils ont réalisé que je ne pouvais pas donner l'extrême-onction. Or à leurs yeux, c'est important, c'est comme un laisser-passer. Nous avons alors envoyé une délégation à notre évêque qui nous a reçus très paternellement, comme il convient et... il nous a donné un prêtre pour quelques semaines. Pour nos chrétiens qui avaient eu un prêtre toute leur vie pendant des générations, ils voulaient un prêtre au moment de leur mort. Les rois et les seigneurs avaient toujours un prêtre et un médecin avec eux quand ils voyageaient. C'était la même idée pour eux.

On peut très bien concevoir qu'un grand spirituel puisse passer toute sa vie sans messe, sans sacrement. De plus, Jésus a pu dire, d'après les évangiles, que si deux ou trois étaient réunis en son nom, il serait au milieu d'eux, de même au moment de la cène, on lui fait dire : »Faites ceci en souvenir de moi !« C'est que ces choses ont une importance capitale. La célébration de la cène n'est pas une chose facultative, c'est une chose nécessaire. Dans la période de transition que nous vivons, s'il n'y a pas de prêtre dans une paroisse et s'il y a des ressources spirituelles et intellectuelles suffisantes pour organiser des rassemblements de ce genre, c'est une solution transitoire même si nous ne pouvons pas nous en contenter car, très rapidement, dans les milieux intellectuels, au bout de trois ou quatre séances, ça tourne en rond. Dans d'autres milieux, ça peut durer plus longtemps mais ça ne va jamais très loin. Donc il y aurait à reprendre une certaine conception nouvelle et très ancienne du sacerdoce pour que l'Église puisse remplir sa mission auprès de ses membres, c'est-à-dire leur apporter ce qu'il leur faut, non seulement pour leur sanctification, mais pour leur formation spirituelle nécessaire pour devenir vraiment disciples de Jésus.

6- La fonction sociale de l'Église

Lorsque l'Église était une puissance politique, qu'elle était incontestablement la maîtresse de la politique en Occident, elle n'a jamais fait que de la mauvaise politique. Actuellement, son rôle est très humble dans ce domaine, son passé ne lui permet pas d'avoir autorité au sens noble du terme. Je crois que le rôle fondamental de l'Église aujourd'hui est de former des chrétiens, de les conduire à une conversion intérieure. Elle n'est pas la lumière du monde, elle ne peut pas l'être. Elle peut tout juste et d'une certaine manière s'accrocher à ce qui se passe dans le monde et avoir l'illusion de conduire le monde. Son rôle est de former les chrétiens. Quand ils seront formés, ce sera leur rôle à eux, dans la base, là où ils se trouvent, d'avoir une position sociale et politique née de leur vie spirituelle et qui permettra de résoudre, dans une certaine mesure, les problèmes qui se posent au monde, problèmes insolubles tant que le monde ne sera pas converti, que les disciples de Jésus ne seront pas la majorité, et ce n'est pas pour demain. Je ne crois pas que l'Église actuellement soit capable de dire autre chose que des généralités, en balançant le pour et le contre, où chacun tirera ce qu'il voudra.

Je vais de temps en temps dans un carmel. Nous y avons des lectures édifiantes, comme la Documentation Catholique. Ce que nos évêques y écrivent sont de bons devoirs d'écoliers. A force de dire à la fois le pour et le contre, il n'en sort rien et il ne peut rien en sortir. Je pense vraiment que la mission essentielle de l'Église est de se convertir elle-même avant de convertir le monde, c'est-à-dire de faire des chrétiens des disciples de Jésus qui, eux, par mission, à cause de leur vie spirituelle, à cause

de leur présence dans le monde, auront les lumières pour prendre les décisions qui apporteront au monde un peu de ce dont il a besoin. Mais sans trop se faire d'illusion car, en définitive, pour que le monde soit harmonieux, il faut que les hommes se convertissent. Le changement des structures et de l'organisation sociale ne suffisent pas. Les structures ne remplaceront jamais les conversions individuelles.

7- L'autonomie du temporel

Je crois que, dans les conditions actuelles, nous avons besoin de passer par une certaine période de silence, de retraite, qui nous permet, par approfondissement personnel des chrétiens, de reprendre un contact plus réel avec le monde. Mais le mot «autonomie» est un peu large car, tant qu'on est sur terre, il faut des maisons, du matériel qui assure le spirituel.

8- Le besoin actuel de prophètes, comme Helder Camara

Je suis convaincu que nous en avons besoin, sous la forme de prophète et non sous la forme d'un enseignement général, car la situation où se trouve don Helder Camara ne ressemble pas à celle d'un évêque en France. Il s'agit de situations extrêmement locales. Le rôle nouveau de l'Église implique un changement d'esprit vigoureux des structures à partir de la base mais jusqu'au sommet. Helder Camara et quelques autres sont vraiment dans leur mission mais s'il n'était qu'un politique, ça ne nous intéresserait pas. Ce qui nous intéresse, c'est qu'il est d'abord un chrétien. C'est parce qu'il est spirituel qu'il fait de la politique mais ce n'est pas parce qu'il fait de la politique qu'il utilise le christianisme.

Je pense qu'une action politique ou sociale n'est véritablement efficace que dans une vie spirituelle. La notion de mission est capitale. Une action, même spirituelle, qui n'est que la conséquence d'une idéologie, peut-être utile mais à longue échéance, le profit est compensé par les pertes. Si c'est véritablement enraciné dans la vie spirituelle de l'homme et que c'est la conséquence de sa mission, parce qu'il a découvert grâce à sa vie spirituelle le sens de sa vie, je crois qu'à ce moment-là il fait un travail positif. Il est créateur, tandis que les autres ne sont que des agitateurs.

9-La vie contemplative

Tout chrétien qui a une vie spirituelle suffisamment vivante, vigoureuse, doit terminer en contemplatif. Mais là où il n'y a que de l'affectivité ou de l'intellectualité, il y a un christianisme débile et une activité correspondant plus à l'image du monde qu'à celle de l'évangile.

10- Les communautés religieuses

Une évolution intéressante de nos communautés religieuses actuelles est de voir, qu'au lieu de communautés très nombreuses comme au départ, elles tendent vers les petites communautés. C'est un mouvement très ancien. Sainte Thérèse d'Avila a réagi contre les communautés très nombreuses en limitant le nombre des carmélites dans un couvent à 20 ou 25. Ces grandes communautés, c'était beau mais on ne peut pas faire cohabiter deux cents personnes dans une maison de paysans. Ces couvents devenaient des seigneuries avec beaucoup de terre. Autour des couvents de trappistes, il y a un anticléricalisme farouche. Ce sont pourtant des hommes éminents mais ce sont des seigneurs, même s'ils travaillent la terre humblement, qui ont des propriétés et deviennent des puissances financières qui ont des possibilités que leurs voisins n'ont pas.

Une petite communauté peut et doit avoir le standing de vie du milieu dans lequel elle se trouve. Une difficulté qu'on rencontre dans les monastères de femmes, c'est de trouver un équilibre pour pouvoir vivre, car on ne peut plus vivre de la charité. Il faut suffisamment de jeunes pour faire vivre les plus âgées qui ne peuvent plus travailler. Le fait reste que les petites communautés sont infiniment plus favorables que les grandes de jadis pour la vie spirituelle et pour le rayonnement religieux autour d'elles car elles ne font pas ombre par leur existence, par leur mode de vie, dans le milieu dans lequel elles sont implantées.

Aujourd'hui, ce matin et cet après midi, je vous parlerai de l'intériorité, telle que je la conçois; demain, je parlerai de la prière et de la cène. Je vais m'efforcer de parler avec vous de façon vraie. Cela implique de ma part que ce que je vous dise soit la conséquence d'une présence à moi-même. C'est une activité intime qui n'est pas entièrement à ma disposition, comme le fait de dire quelque chose que je saurais par cœur. Cela implique aussi de votre part que vous m'écoutiez dans les mêmes dispositions, c'est-à-dire que vous vous entendiez vous-mêmes en même temps que je vous parlerai et que vous m'écouteriez. Ce que je vais vous apporter, vous le savez déjà, mais peut-être vous ne l'avez pas encore entendu sous la forme intellectuelle que je vous apporte, une forme qui correspond, je pense à notre mentalité. Cela implique, de votre part comme de la mienne, un effort intime qui n'est pas entièrement à notre disposition. Nous pouvons indirectement nous y aider. Dans la mesure où je le tirerai de moi, vous pourrez vous entendre vous-mêmes. Et c'est dans la mesure où vous m'écouteriez en profondeur que vous me donnerez la possibilité de vous parler en vérité. Ce n'est pas pour vous faire un compliment, ici comme dans un carmel que je connais, je suis heureux de parler de choses religieuses car je sens que l'avenir bourgeonne ici plus qu'ailleurs. Incontestablement, c'est pour moi et probablement pour vous, une possibilité supplémentaire d'échanger entre nous d'une façon vraie.

Pour moi, il y a une manière simple, donc par conséquent un peu simpliste, de penser. Pour ce faire, il faut distinguer, il faut ordonner, c'est-à-dire mettre en ordre. Dans l'ordre du réel, il n'y a rien de semblable. La distinction n'est qu'une manière de penser, elle n'implique pas dans le réel une séparation, a fortiori une opposition. Nous sommes obligés de dire les choses les unes après les autres. Dans le réel, il n'y a rien avant qui soit tout à fait nécessaire, et rien après qui ne puisse venir qu'après; "avant" et "après" sont continuellement en train de s'échanger. Notre vie spirituelle n'est pas dans le temps, c'est un des aspects de notre grandeur. Si nous sommes obligés de vivre dans le temps de par notre corporalité, la vie spirituelle est dans l'instant. A chaque instant est présent tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons été et aussi toutes les potentialités qui sont en nous, connues ou encore inconnues. C'est une difficulté pour parler de la vie spirituelle. Car notre manière de penser nous oblige à nous séparer de nous-mêmes, nous qui sommes essentiellement «un», de distinguer ce qui est essentiellement uni et de mettre les unes après les autres des choses qui ne supportent pas la priorité ou la postériorité, ce qui est avant et ce qui est après. Alors, mettons-nous bien cela dans l'esprit et essayons de transposer les choses. Pour moi, dans la vie spirituelle, il y a quatre seuils.

1- Premier seuil : ma vie a un sens

Le premier, c'est d'affirmer que la vie mérite d'être vécue. Pour vivre vraiment dans notre dimension d'homme, il ne suffit pas simplement de la subir. Prenons une autre expression. Pour vivre en homme, il ne suffit pas d'être vécu, il faut être vivant. Jadis, ce seuil-là ne se posait pas avec la même urgence que maintenant. Nous avons des facilités pour vivre vraiment que nous n'avons plus maintenant. Mais ces facilités étaient peut-être onéreuses des difficultés correspondantes. Au fond, on ne se posait pas de questions sur la vie, on était vivant, on vivait. Tout un aspect de la religion consistait à aider à vivre notre vie, c'était un passage.

Même si je vous scandalise un peu, il faut dire que nous avons une conception de Dieu proprement chrétienne, mais qui pouvait être comprise à des niveaux fort différents et nous l'avons surtout comprise au niveau affectif. C'était Lui qui nous envoyait le bonheur mais il nous envoyait aussi le malheur. Mais parce que c'était Lui qui nous envoyait le malheur, il fallait le supporter. "La vie est une vallée de larmes", dit une prière. Ce n'est pas faux. Elle n'est pas que cela et surtout elle n'est pas pour cela. Et puis, on vivait ensemble sans se poser trop de questions. Il y avait peut-être aussi une certaine puissance de vie qui dépassait les difficultés que l'on pouvait rencontrer, une énergie vitale qui était comme une réaction. Il est certain que les facilités de la vie que nous avons maintenant ne nous donnent pas tellement de facilités pour accepter la vie. Nos jeunes se demandent souvent : Pourquoi vivre ? Question qui ne se posait pas jadis. Mais nos jeunes se la posent parfois avec cette puissance qui est une des formes de leur générosité native, avec un réalisme qui va souvent loin. Nous avons des jeunes qui ne savent vraiment pas ce qu'ils ont à faire pour vivre. Ils vont parfois jusqu'à se suicider, non pas à la suite de désillusions passionnelles, mais parce qu'ils ne voient vraiment pas. Ils devraient avoir cette vitalité que nos ancêtres avaient, qui ne se posaient pas de questions, qui vivaient parce qu'il fallait vivre, quitte à ce que la religion leur apporte des raisons plus ou moins valables dont ils se contentaient. On nous a souvent accusés d'être l'opium du peuple. Le christianisme n'est pas l'opium du peuple mais il en est l'aspirine. Or l'évangile n'est pas fait pour être de l'aspirine. La religion doit aider à vivre en donnant un sens à la vie, ce qui est tout autre chose que de donner ce qu'il faut pour la supporter. La vie a un sens mais il faut le trouver. Elle a un sens pour chacun de nous mais chacun

doit le trouver pour lui et toute la vie consiste à le découvrir. C'est cela le premier seuil. Affirmer pour soi, non pas d'une manière philosophique, d'une façon générale, que ma vie a un sens, un sens qui m'est propre, que je dois découvrir à longueur de vie, qui n'est pas la conséquence d'un projet que je me serais proposé au départ. Souvent, c'est par un projet que je commence à découvrir que ma vie a un sens. Ce projet pourra échouer comme toute chose humaine un jour ou l'autre, mais il est utile, il est l'occasion pour moi de faire un premier pas vers la preuve du sens de ma vie, ce n'est qu'un premier pas. Et ce projet n'est pas suffisant pour que je fasse le second.

Personne du dehors ne peut me convaincre, par des raisons, que j'ai moi aussi à franchir ce seuil. Et si je le décris aux autres et qu'ils ne l'aient pas déjà franchi eux-mêmes, au moins en puissance, sans peut-être même l'avoir vu, sans en avoir pris conscience, ils voient là une conception philosophique, qui correspond à une certaine civilisation. Toutes choses abstraites qui ne sont pas vécues vraiment, et qui ne peuvent pas être vraiment vécues avant qu'on les ait soi-même découvert, car l'essentiel, et cela fait partie de l'essentiel comme tout ce que je vais vous dire, l'essentiel ne s'enseigne pas, ne se communique pas directement, ne se signifie pas mais se découvre chacun pour soi. Si chacun d'entre nous doit le découvrir par lui-même, on peut s'aider indirectement à passer ces seuils, à atteindre l'essentiel qui est nôtre mais seulement au niveau de la communication, du faire et du dire, de ce qui est "entendable", de ce qui peut être entendu, de ce qui peut être exprimé ou fait car il n'y a pas de possibilité directe de s'aider.

Les caractéristiques des seuils de la vie spirituelle

Ce seuil présente exactement les mêmes caractéristiques singulières que les trois autres. Je vais donc insister sur ce point. La première, c'est que ce seuil est absolument inconnaissable avant de l'avoir soi-même passé. Ce que l'on peut en dire avant reste sur un plan intellectuel, cérébral, philosophique, général mais ne provoque absolument pas en nous cette initiative singulière qui fait que nous nous l'approprions. Du fait que nous ne le connaissons pas avant de l'avoir franchi, nous le franchissons sans le savoir, cela va de soi. C'est "après" seulement que nous découvrons son importance capitale pour la vie que nous avons à mener. Et plus nous vivons dans la fidélité à ce que nous avons à vivre, plus nous en découvrons le caractère original et l'importance capitale. Ces trois caractéristiques se retrouvent dans les autres seuils : on ne le connaît pas avant, on le franchit sans le savoir et ce n'est qu'ultérieurement que, petit à petit, on en découvre l'importance capitale.

Ce seuil n'était pas tellement difficile à franchir jadis grâce à la poussée vitale de la race, d'une race encore jeune certainement mais qui paraît vieille pour nous. Il est probable que dans des pays comme l'Afrique, un seuil de ce genre n'est pas à franchir d'une façon aussi explicite que pour nous par le fait même qu'ils sont heureux dans leur misère tandis que nous, nous sommes malheureux dans notre richesse. Nos jeunes ont besoin de passer ce seuil. Combien de couples se demandent pourquoi avoir des enfants, si c'est pour leur donner une vie qui n'a pas de sens. Ces questions sont urgentes à notre époque. Les autres seuils sont aussi vitaux mais ils le sont moins visiblement que le premier. Dans mes livres, je ne présente pas ce seuil de cette façon. Je dis qu'il faut prendre la vie au sérieux. Prendre la vie au sérieux, c'est découvrir qu'elle a un sens et que ce sens n'est pas un sens quelconque. C'est à chacun de le découvrir pour lui et par lui. Voilà donc le premier point, être un vivant et pas simplement un vécu.

2- Deuxième seuil : la fidélité

Nous sommes obligés de vivre en société et donc nous sommes soumis à un certain nombre de lois qui s'imposent à tous, lois civiles ou religieuses, des lois qui s'appuient sur la puissance d'une répression policière ou qui s'imposent par une autorité qui se prétend divine pour les lois de Dieu, les lois de l'Église. Le second seuil, c'est de découvrir que, bien que ces lois s'imposent à nous du fait que nous vivons en société, aucune n'est suffisante pour nous dire ce que nous avons à faire pour trouver un sens à notre vie. Nous sommes trop grands, trop profonds, trop singuliers, trop uniques pour qu'aucune loi générale puisse s'imposer à nous du dehors et puisse suffire à nous dicter en tout ce que nous avons à faire pour devenir totalement ce que nous sommes en puissance.

Trois manières d'obéir

Au fond, il y a trois manières d'obéir à une loi. La première, on obéit parce que c'est la loi; c'est l'obéissance militaire. Derrière la loi, il y a une autorité répressive qui la soutient. Même indépendamment de cette autorité, on a souvent l'impression d'épuiser l'obéissance en disant que c'est la loi. C'est vrai pour le christianisme. Je pense à des lieux où la loi est particulièrement explicitée et développée, les Ordres religieux, où l'obéissance à la Règle était considérée comme un absolu. On allait même jusqu'à penser que plus l'obéissance coûtait, plus elle était aveugle, plus elle était méritoire. Malgré ce que cette obéissance contient de vrai, elle n'est pas humaine, elle n'est pas suffisante pour être proprement spirituelle. Surtout chez les êtres vigoureusement généreux, entiers, cette conception

de l'obéissance, au lieu d'être un moyen utile, peut être un obstacle au développement spirituel, une impasse où l'on s'enferme et d'autant plus vigoureusement qu'on est plus généreux. Beaucoup de désastres spirituels sont la conséquence de cette obéissance aveugle, radicale, totale où le sacrifice était pour ainsi dire méritoire en lui-même.

Il y a un deuxième niveau d'une obéissance qui n'est pas encore spirituelle, c'est l'obéissance raisonnée. Je comprends les raisons de mon obéissance et ces raisons justifient tout à fait le caractère général de la loi qui s'impose à tous. Mon obéissance n'est plus une obéissance aveugle, j'en comprends les raisons et je m'y soumetts parce que c'est raisonnable. En définitive, tous les êtres qui sont raisonnables sont capables d'une telle obéissance. Donc cela justifie tout à fait le caractère général de la loi, tout le monde comprendra ce que cela veut dire et on peut en donner les raisons à tous. Cette obéissance est souvent utile, sinon nécessaire. Beaucoup d'entre nous ont des enfants. Nous avons à exercer la paternité ou la maternité. Dans mes livres, on m'a reproché de ne parler que des hommes. Et même un jeune prêtre a poussé l'ironie jusqu'à dire : "Dans la famille que conçoit M. Légaut, il n'y a qu'un père et qu'un fils". Quand on est père de famille, on peut avoir besoin au départ d'une autorité et l'on demande à l'enfant d'obéir, je dirais "militairement". Je ne dis pas que c'est très bien, mais tout de même, quand il est tout petit, il faut s'imposer, cela va de soi. Trop souvent, lorsque l'enfant se développe, on continue d'exercer cette autorité. Il est plus facile d'être un père autoritaire qu'un père raisonnable, pour ne pas dire raisonneur. En tout cas, c'était le cas jadis. On l'est de moins en moins maintenant du fait que la société développe en chacun de nos enfants une réelle puissance de contestation. La famille n'est plus la couveuse où l'enfant est élevé. Les enfants sont très vite soumis à des pressions sociologiques, tout autres et bien plus puissantes que celles qu'ils peuvent trouver dans leur propre famille. Dans la mesure où les parents ne suivent pas le mouvement, il faudrait que les enfants comprennent les raisons de cette obéissance. Avec la liberté des mœurs que nous connaissons actuellement et même parfois que nous avons apportée dans nos familles, même les plus chrétiennes, les plus fidèles, il faut expliquer qu'il y a des choses qui ne se font pas parce que cela a des conséquences importantes. Il faut leur donner des raisons qui ne soient pas seulement des tabous. Nous avons vécu à coups de tabous. Cela nous a protégés de certaines bêtises mais non de certains préjugés que nous avons traînés toute notre vie. Il faut savoir donner des raisons à nos enfants. C'est cette deuxième forme d'obéissance. On ne peut pas faire n'importe quoi même si tout le monde le fait, parce que ce n'est pas raisonnable. On peut avoir une dure, une lourde responsabilité dans la vie d'un autre. Il faut expliquer les choses. Nos enfants, quand ils ne sont pas pris par le vertige de la passion, peuvent comprendre car ils ont une exigence spirituelle qui dépasse de beaucoup celle que nous pouvions avoir il y a 50 ans où nous étions encore des enfants de chœur à l'âge de 20 ans ! C'est donc là un deuxième niveau, c'est encore quelque chose de raisonnable qui n'est pas encore un seuil spirituel.

Le seuil spirituel est au troisième niveau d'obéissance. Nous l'atteignons généralement après avoir obéi au départ "militairement", ensuite obéi raisonnablement. Nous comprenons alors que cette loi générale qui s'impose à tous, de par la puissance policière au premier niveau, et de par la raison au second niveau, nous pouvons nous l'approprier. Même si notre "faire" et notre "dire", qui nous sont imposés par la loi, restent les mêmes, il y a dans ce que nous faisons, dans ce que nous vivons, une présence de nous qui, sans en transformer la matière, en consacre d'une certaine façon la fécondité. Il faut que nous nous mettions dans notre "faire" et notre "dire" même lorsque ce faire et ce dire nous sont imposés du dehors. Cette présence à nous dans ce que nous faisons et ce que nous disons donne à ce que nous faisons et disons une portée qui dépasse de beaucoup la simple utilité de l'action que la loi peut imposer du dehors à tous. Toutes les relations les plus simples que nous avons les uns avec les autres impliquent ce troisième niveau pour être proprement humaines. Je prends l'exemple de deux professeurs aussi consciencieux l'un que l'autre, aussi doués pédagogiquement l'un que l'autre. Ils arrivent à l'heure. Ils ne sabotent pas leurs cours, ne les terminent pas avant l'heure. Ils corrigent leurs copies avec la même application, font et préparent leurs cours avec la même conscience professionnelle. Nous sommes dans l'hypothèse d'une parfaite similitude. Or l'un y trouve le sens de sa vie; l'autre y trouve une raison, il le fait parce qu'il faut bien gagner sa vie. L'un est un bon fonctionnaire mais l'autre trouve le sens de sa vie dans ce qu'il enseigne. S'ils enseignent exactement la même chose, s'ils se comportent avec la même conscience professionnelle, la même capacité pédagogique, celui qui y trouve le sens de sa vie donne à ce qu'il fait une fécondité qui dépasse de beaucoup la simple utilité de l'enseignement que l'autre peut donner. Cela ne s'enseigne pas. Cela ne s'imite pas. Celui qui "fonctionne" peut essayer de demander à l'autre comment faire, le premier ne peut pas le lui enseigner car ce qu'il fait, il le fait parce qu'il est ce qu'il est. On ne peut pas l'imiter car cette imitation serait encore une certaine falsification. Il faut que chacun le découvre par lui-même.

On ne le comprend que lorsqu'on a passé ce seuil. Autrement, on s'imagine que c'est parce que l'un a une meilleure pédagogie, ou bien parce que, affectivement parlant, il est plus séduisant. Étant mathématicien, je n'avais que mépris pour les choses littéraires. Une année, j'aimais bien mon professeur d'Histoire et Géographie et je me suis mis à faire de l'Histoire et de la Géographie. Cela ne m'est arrivé qu'une année. Enfin, c'est pour vous dire qu'on peut mettre cela sur le plan psychologique. Non, ce n'est pas sur le plan psychologique, c'est sur le plan de l'être, à un niveau beaucoup plus essentiel. Peu d'hommes avec lesquels nous avons vécu des heures entières, des années entières, nous ont marqués au point que nous nous en souvenons au moment où nous atteignons un peu la présence à nous-même. L'homme est trop grand pour que la loi puisse suffire à lui dicter tout ce qu'il doit devenir, tout ce qu'il doit être, tout ce qu'il doit faire, tout ce qu'il doit dire, la manière de se comporter pour épuiser, pour atteindre vraiment le niveau humain qui lui est propre, pour faire de lui non seulement un être vivant mais un homme.

Ce que je vous dis est simplement humain et, je dois le dire, c'est proprement évangélique. Jésus a apporté certainement au monde une conception de la vie humaine qui dépasse de beaucoup celle de son temps. Quand il parlait du royaume de Dieu, c'était le «devenir homme» selon notre manière de parler. Entrer dans le royaume de Dieu, ce royaume qui est au milieu de vous, disait Jésus, c'est maintenant, c'est justement devenir plus totalement ce qu'on doit être. Pour devenir plus totalement ce qu'on doit être, il ne suffit pas d'observer la loi. La lutte que Jésus a menée contre les Pharisiens, nous l'avons pour ainsi dire relativement minimisée, abaissée, parce que nous avons compris et cru que les Pharisiens étaient des hypocrites, des gens qui suivaient la loi pour se faire voir. Dans l'Évangile, c'est assez souvent marqué comme cela. Ce n'est pas complètement faux. Mais nous avons ce talent particulier de calomnier ceux qui ne sont pas comme nous pour mieux nous en distinguer. Les Pharisiens étaient probablement de très bons Juifs de l'époque, ceux qui suivaient la loi, pas simplement pour se faire voir et même probablement pas simplement par discipline, mais par religion, parce que c'était la Loi de Dieu, ils la suivaient. Quand Jésus a parlé du royaume de Dieu dans ses paraboles, il n'a rien dit sur la loi, du moins telle que les Évangiles peuvent nous la présenter. Mais cela va bien plus loin car, non seulement il n'a rien dit sur la loi, mais il a montré que la réussite qu'implique l'entrée dans ce royaume demande de chacun d'entre nous une initiative qui lui est propre et que nul ne peut lui proposer du dehors. J'ai développé cela dans mes livres.

Dans la parabole des talents, si Jésus avait voulu montrer à quel point la loi était utile, nécessaire même, cette parabole aurait été racontée ainsi. Le roi donne dix talents à l'un, cinq à l'autre et un au troisième, à chacun selon ses possibilités. Jamais ces serviteurs n'en ont eu autant. Alors, il leur dit : "Vous n'êtes pas très malins. Vous n'avez pas l'habitude de manier autant d'argent. Je vais vous dire ce qu'il faut faire, il faut le faire fructifier". Alors il leur donne des conseils avisés. Avant de partir, il leur recommandera de bien obéir et leur promettra de récompenser ceux qui auront obéi mais que les autres seront punis. Nous avons ainsi une parabole bien charpentée qui montre qu'il faut obéir à la loi et que la récompense ou la punition sanctionnera l'obéissance ou la désobéissance. Mais ce n'est pas du tout la parabole dans l'Évangile. Le roi donne dix talents, cinq talents, un talent selon les dispositions de chacun. Ce qui, entre nous, est une conception assez peu égalitaire des hommes. Et il s'en va. C'est un homme distrait, il oublie complètement de leur dire ce qu'il faut en faire et qu'il reviendra. Celui qui a dix talents ne s'est jamais trouvé avec autant d'argent. Par ce qu'il est, il découvre qu'il faut le faire fructifier, et non seulement cela, mais il découvre comment il faut le faire fructifier lui-même. Chaque fois que l'on prend une initiative de ce genre, on prend des risques. Personne ne lui a dit si c'est exact ni la manière dont il faut le faire fructifier. Il le fait et est suffisamment habile pour réussir. Celui qui en a cinq fait de même à sa manière, à ses risques et périls, pas pour obéir puisqu'on ne lui a rien commandé, ni pour être récompensé puisqu'il ne sait même pas si le roi reviendra. Le seul qui soit vraiment honnête au sens moral, précis du terme, sait que ce talent n'est pas à lui et que le risquer, c'est-à-dire prendre des initiatives à ses risques et périls, ce n'est pas honnête, puisqu'il n'est pas à lui. Il le met en terre, à un endroit où il sait qu'il ne sera pas volé, et si jamais "il" revient, il le retrouvera. C'est le seul qui est condamné. Avouez que ce n'est pas moral, en tout cas, ce n'est pas moral selon la conception où la morale épuise l'homme.

On ne veut pas dire du tout que la loi ne soit pas utile, mais elle n'est pas suffisante. Le seuil, c'est de découvrir que chacun d'entre nous a à franchir ce seuil, à ses risques et périls, ce dont rien ni personne ne peut nous dispenser, car aucun avis ne peut nous donner la sécurité que donne la loi qui s'impose d'une façon claire. C'est là que se trouve le chemin vers la grandeur de l'homme, vers le Royaume de Dieu pour employer une expression qui dépasse dans une certaine mesure la grandeur de l'homme.

Cette interprétation peut n'être qu'une interprétation possible de cette parabole mais il y a d'autres paraboles et toutes convergent dans le même sens avec des images différentes. Dans la parabole des

des vierges sages, on aurait pu les avertir que l'époux arriverait en retard et qu'il serait prudent de mettre de l'huile dans leurs lampes. Si on le leur avait dit, c'est raisonnable, celles qui n'auraient pas d'huile auraient montré leur légèreté. Mais pas du tout, on ne leur a rien dit. On pousse même l'ironie jusqu'à dire qu'elles sont toutes en train de dormir quand l'époux arrive. Mais celles qui avaient de l'huile dans leurs lampes sont plus ouvertes, éveillées que les autres qui sont punies. La parabole du jugement dernier. Les uns sont récompensés pour une œuvre bonne qu'ils ont faite sans le savoir et les autres sont punis pour une œuvre mauvaise qu'ils n'auraient certainement pas faite s'ils avaient su de quoi il s'agissait. Peut-on critiquer plus vigoureusement, non pas la nécessité de la loi, mais sa suffisance ?

Voilà le deuxième seuil. C'est à chacun de le découvrir. Nos examens de conscience ne portent notre regard qu'au niveau du faire et du dire, vis-à-vis de la loi. Dans nos anciens missels paroissiens, nous avions des catalogues de fautes contre Dieu, contre le prochain et contre soi-même. Je ne dis pas que ce soit inutile mais c'est radicalement insuffisant et cela ne nous était pas dit. Il suffisait d'être moral selon la loi. Or il ne suffit pas d'obéir à la loi. La loi est pédagogue, elle n'est pas suffisante. Elle n'est pas suffisante à cause de notre grandeur car nous transcendons le faire et le dire. Elle n'est pas suffisante pour d'autres raisons. Je vais un peu y insister. D'abord la loi a été édictée à une certaine époque, dans un certain milieu. Donc, elle est très marquée par son temps et son lieu. Tant que les temps et les lieux ne changent pas trop, que les civilisations sont relativement stables, que les conditions de vie ne varient pas trop, la loi est assez bien adaptée aux situations générales, elle ne sera jamais adaptée aux cas singuliers. Même du point de vue pédagogique, si elle est déjà bonne, elle reste bonne. Mais lorsque les conditions sociologiques changent profondément, la loi prend un certain retard, il y a un déphasage. Avant que le législateur se mette en marche, il faut beaucoup de temps. Il y a donc toujours un certain retard entre ce que la loi ordonne et ce qu'elle devrait ordonner.

Au XIX^{ème} siècle, nous étions dans une civilisation paysanne et artisanale. Ceux qui avaient la charge de donner du travail aux autres n'avaient sous leurs ordres ou leur responsabilité, qu'un nombre réduit de personnes. Une relation personnelle était possible. A ce moment-là, la loi était parfaitement adaptée, on la respectait sans difficulté. Nous sommes passés à une civilisation citadine et industrielle. Le patron a maintenant sous ses ordres énormément plus de personnes. La relation personnelle est donc infiniment plus difficile quand elle existe encore et dans des conditions différentes. Une loi qui était parfaitement adaptée à une civilisation paysanne et agricole, n'est pas forcément adaptable à une civilisation industrielle. Or, si on se cache derrière cette loi créée dans une civilisation agricole et paysanne pour l'appliquer dans une civilisation industrielle et citadine, ça ne marche plus. La loi est souvent dépassée par les événements et la jurisprudence est toujours en train de courir après l'événement. Aux époques d'évolution rapide, comme la nôtre, la loi est toujours en retard. Si les patrons chrétiens du XIX^{ème} siècle avaient compris que la loi n'était pas suffisante pour leur propre gestion, qu'il ne suffisait pas d'être honnête comme la loi l'imposait ou le prescrivait raisonnablement, s'ils avaient découvert des exigences qu'aucune loi ne pouvait leur imposer au-delà de cette loi, parce qu'ils étaient ce qu'ils étaient et que les hommes sur lesquels ils commandaient étaient ce qu'ils étaient, la crise que nous connaissons au point de vue spirituel aurait été évitée. Ces patrons, honnêtes au centime près dans leurs factures, ne se rendaient pas compte qu'ils ne payaient pas suffisamment leurs ouvriers, ou qu'ils faisaient travailler des enfants sans respect pour leur croissance, leur développement, des exigences qui ne pouvaient pas être réglementées à cette époque-là, s'ils avaient compris ces choses, nous ne serions pas dans la crise actuelle. Autrement dit, pour que la loi soit à la hauteur de sa règle générale, il faut que les hommes qui la respectent la dépassent et soient pour ainsi dire les créateurs de la jurisprudence ou de la loi nouvelle qui s'imposera demain.

Ainsi, la doctrine sociale de l'Eglise est nécessairement d'une époque. Ce que Léon XIII a fait, c'était fort bien. Mais on ne peut pas dire que la doctrine sociale du temps de Léon XIII qui était un progrès, soit maintenant suffisante pour répondre aux situations nouvelles où nous nous trouvons. Il n'y a pas une "doctrine sociale de l'Eglise", il n'y a que "la doctrine sociale de l'Eglise à telle époque". Voilà donc une première déficience de la loi, indépendamment du fait qu'étant générale, elle ne peut pas s'appliquer à chaque individu en particulier comme cela paraissait nécessaire d'après les paraboles du Royaume. Il y en a une deuxième. Même si la loi est parfaitement adaptée à son temps, faisons cette hypothèse pour simplifier les choses, la loi est faite pour le cas général, elle n'est pas faite pour les cas singuliers, en particulier pour tout ce qui touche aux limites de la vie, naissance, mort. Dans ces domaines, la loi ne peut dire que des choses générales et elle n'a plus de compétence pour ce qui relève essentiellement du cas singulier. La loi peut s'appliquer à tous, mais dans ces cas-frontière, elle perd son autorité. Elle ne peut plus dire ce qu'il faut faire. A ce moment-là, l'homme est renvoyé à lui-même. C'est ce qui fonde d'une manière essentielle sa responsabilité, à ses risques et périls. Ce sont

des cas extrêmes, mais qui se rencontrent dans toute vie, même dans les plus excellentes. C'est souvent le cas au point de vue médical. Nous pouvons prolonger la vie d'un mort humainement parlant, l'homme étant devenu complètement végétatif, autant que nous voulons pratiquement. Est-ce que ce n'est pas de notre devoir de dire au docteur de renoncer à cette sorte de survie ? C'est évident. Mais chaque cas est singulier. On ne peut pas savoir. On ne peut rien dire. Dans une famille du groupe, un enfant, suite à une grave maladie, est aveugle, sourd et muet. On ne peut avoir de contact avec lui que par le toucher. Sans la médecine, cet enfant serait mort. A un an et demi, c'est un magnifique bébé. Est-ce bon ou est-ce mauvais ? Je ne saurais le dire. A un certain moment, il a fallu prendre une décision. C'est vraiment là qu'il faut prendre nos responsabilités devant Dieu, devant sa conscience. Tous ces choix, il faut y penser.

3- Nous sommes au troisième seuil : appropriation de l'événement

Nous ne sommes pas simplement soumis aux lois qui s'imposent à nous du dehors du fait que nous vivons en société. Chacun de nous rencontre des événements qui s'imposent aussi à nous du dehors. Notre grandeur consiste, non pas à les subir, mais à leur donner le sens qui convient à ce que nous sommes. Comme le dit un philosophe qui n'est pas spécialement chrétien mais qui a de temps en temps des illuminations spirituelles, Sartre, «L'important, ce n'est pas ce que l'on nous fait croire ou ce que l'on nous fait dire, c'est ce que nous faisons de ce qu'on nous fait faire ou de ce qu'on nous fait dire». Le troisième seuil, c'est de comprendre que chaque événement a, non pas un sens général, quelque chose qui reste du dehors, auquel nous avons à nous soumettre passivement, mais il faut que nous lui trouvions le sens qui correspond à ce que nous sommes. Personne ne peut se mettre à notre place. Il y a des événements heureux, ceux qui semblent nous favoriser. Il y a aussi des événements malheureux. Les deux doivent être interprétés convenablement et les deux présentent des difficultés semblables. Apparemment pourtant, les événements heureux ne semblent pas avoir besoin d'être interprétés mais ils en ont besoin autant que les autres.

Jésus a connu les tentations. Une de celles qu'il a reconstruites et qui est toujours d'actualité, c'est la tentation du succès ou, si vous voulez, la tentation du bonheur. Le bonheur peut être une impasse et le malheur peut être un écrasement. Le même événement qui visite deux êtres différents a besoin d'être interprété de façon différente parce que chacun est différent. C'est à chacun de découvrir son sens pour soi. Il est bien certain que ce ne sont pas les événements qui nous font le plus souffrir qui ont le plus besoin visiblement d'être interprétés. Je ne crois pas être paradoxal en pensant que les événements heureux ont aussi besoin d'être interprétés. Il y a des bonheurs qui endorment. Il y a des malheurs qui écrasent mais il y a aussi des malheurs qui réveillent. Combien de vies ne rencontrent pas le malheur qui aurait pu les révéler ou les réveiller. Combien de vies trouvent leur sens à travers le malheur qui les frappe. C'est le sens qu'il faut donner à l'événement qui est important. Pour être capable de donner le sens qui convient à l'événement, il faut que les autres seuils soient déjà dépassés. Il y a une solidarité entre les différents seuils, il faut que la vie ait un sens mais il faut aussi que chacun ait découvert pour lui-même qu'aucune loi imposée du dehors n'est suffisante et que se protéger de la vie derrière la loi est se mettre à la portée des événements malheureux sans être préparé pour les porter convenablement. Tout ce qu'on a vécu dans le passé met en valeur les potentialités secrètes qui sont en nous et qui nous permettent de donner le sens qui nous convient à l'événement qui nous frappe, qui semblerait devoir nous terrasser et qui devient l'occasion d'un dépassement dont nous ne serions pas capables par simple résolution vertueuse.

Ce n'est pas dans l'évangile mais c'est du vécu. On avait une certaine conception d'un Dieu tout-puissant, explication du monde, envoyant le malheur comme le bonheur, providence et cause de tous les événements dont on ne pouvait pas connaître l'interprétation. Maintenant, nous avons besoin de découvrir un Dieu tout autre et tant que nous n'avons pas atteint Dieu dans sa réalité qui transcende l'ancienne conception, nous ne pouvons pas trouver le sens des événements pour nous. Si l'action de Dieu dans nos vies est certaine, ce n'est pas dans l'événement qui nous frappe, mais dans l'inspiration qui est au fond de nous-mêmes et qui nous permet de donner à l'événement le sens qui convient à celui que nous sommes. Dieu est présent dans nos vies, non pas par ce qu'il est du dehors, en nous frappant par le malheur ou nous récompensant par le bonheur, mais par le dedans, en nous inspirant le sens qu'il faut donner à l'événement pour qu'il nous soit bénéfique. Il est «Père», non par ce qu'il nous impose du dehors, mais parce qu'il nous enfante à nous-mêmes à travers les événements qui ne sont pas tellement à notre disposition.

Résumé

Alors, je résume par une simple proposition les conclusions auxquelles nous étions arrivés ce matin. L'essentiel pour nous, ce qui est capital pour notre vie, ce n'est pas tellement ce que nous sommes obligés de faire ou de dire, de par les conditions où nous nous trouvons. Non, l'essentiel, c'est ce que

nous en faisons, ce que nous faisons de ce que l'on nous fait faire ou de ce que l'on nous fait dire. Bien sûr, il y a une relation entre ce qu'on nous fait faire et ce qu'on nous fait dire, et ce que nous en faisons, mais vous sentez que l'activité personnelle est nécessaire pour que nous ne soyons pas simplement le résultat de ce qu'on nous impose du dehors. Et c'est la différence de niveau de ce qui nous est imposé du dehors - que nous pouvons assez difficilement changer - et ce que nous en faisons, qui est proprement nôtre et qui assure l'essentiel de ce que nous sommes ou de ce que nous serons. Ainsi, par le deuxième seuil, nous sommes passés de l'obéissance à la loi à une manière de se comporter qui dépasse l'obéissance et, pour bien la distinguer de ce que l'obéissance en soi comporte ordinairement, il faudra l'appeler déjà "fidélité", fidélité à la loi qui transcende l'obéissance à la loi. C'est le troisième degré qui transcende les deux premiers. Cette fidélité que nul ne peut apprendre, que nul ne peut enseigner, qui ne s'obtient pas par imitation mais que chacun a à découvrir, est l'amorce de cette fidélité qui consiste précisément - nous en parlions au troisième seuil - à donner aux événements que nous rencontrons, aux situations où nous nous trouvons, aux rencontres que nous faisons, le sens qui convient, le sens qui nous est propre, personnel, que personne ne peut nous dicter. Cette fidélité est préparée par la fidélité à la loi, mais elle dépasse l'obéissance à la loi.

Le point sur lequel je vais insister tout de suite, c'est de vous montrer comment le passage du deuxième seuil prépare secrètement mais sans l'effectuer, le passage au troisième seuil. La fidélité à la loi est le chemin par lequel il faut passer pour être fidèle aux événements, fidélité qui consiste à donner le sens convenable aux événements, objectivement heureux ou malheureux, qui viennent nous frapper ou nous visiter et dont il faut tirer un bien quand ils sont "malheur" et, paradoxalement mais visiblement aussi, même s'ils sont "bonheur". Ainsi, si nous considérons cette démarche de notre vie, nous nous apercevons que petit à petit, au-delà de la loi, grâce aux rencontres, aux événements, aux situations, émergent par eux des exigences intérieures qui nous sont propres et dont le caractère impératif dépasse ce qui nous est imposé du dehors ou les raisons mêmes que nous pouvons nous donner pour justifier ce caractère impératif. Il y a en nous une prise de conscience en profondeur, qui nous est propre, que c'est cela que nous devons faire. Ce n'est pas parce que les événements nous l'imposent car nous pourrions prendre d'autres décisions. Ce n'est pas parce que c'est tout à fait raisonnable car aucune des raisons que nous pouvons nous donner n'est suffisante pour justifier ce caractère impératif. C'est donc un peu au-delà, au niveau de la fidélité. Fidélité et foi, c'est la même racine. Je ne vous ai pas encore parlé de foi, nous en parlerons dans quelques minutes, mais tout cela, c'est du même genre. Pour franchir le premier seuil comme pour franchir le second, comme pour franchir le troisième, la foi, c'est-à-dire la relation à Dieu, est nécessaire. A mesure que nous sommes fidèles, fidèles à la loi, fidèles aux événements, notre vie se trouve jalonnée d'exigences qui nous sont propres, que nous ne considérons pas comme devant être connues nécessairement par les autres. Nous n'avons pas du tout la tentation de les imposer aux autres. Nous n'avons même pas la tentation de les faire partager aux autres. Ce sont des exigences qui nous sont propres. A mesure que nous en prenons conscience, il nous est nécessaire d'y correspondre par fidélité et non pas simplement par la ténacité à suivre un projet, projet poursuivi avec persévérance, mais parce que cela correspond fondamentalement à ce que nous sommes... Notre vie est jalonnée d'exigences et de fidélités. A mesure que nous sommes fidèles de cette manière aux exigences du passé, s'apprêtent à émerger à la conscience de nouvelles exigences qui ainsi jalonnent notre vie et nous font faire petit à petit l'approche du sens de notre vie. On n'a jamais trouvé exactement la totalité du sens de sa vie mais on en fait l'approche pas à pas grâce à ce chemin non prévu d'avance, imprévisible, jalonné par des exigences qui sont le fruit des fidélités correspondantes.

Le sens de sa vie

Vous voyez toute la différence qu'il y a entre faire l'approche du sens de sa vie et donner un sens à sa vie. Très fréquemment, on est conduit à partir d'un certain âge, lorsque la vitalité spontanée, physiologique, psychique, commence à baisser et que vivre au jour le jour n'est plus suffisant pour donner le goût de vivre, on se sent le besoin de donner un sens à sa vie. Et il y a de multiples manières de donner un sens à sa vie, il suffit d'avoir un peu d'imagination et de ténacité pour y correspondre. Mais il n'y a qu'un seul sens qui soit véritablement le sens de sa vie. Le sens de sa vie n'est pas la conséquence d'un projet comme celui de donner un sens à sa vie, c'est le fruit de toute une longue fidélité qui commence avant même que nous le sachions, et qui se continue au-delà même des projets que nous pourrions en avoir. A mesure que l'on avance ainsi dans la vie, pas à pas, sans savoir où l'on va mais en y allant sûrement, on a une intelligence de ce qu'on a jusqu'à présent vécu, qui dépasse de beaucoup la mémoire que nous pouvons conserver des événements, des situations où nous nous sommes trouvés, des rencontres que nous avons faites. Dans mes livres, c'est ce que j'appelle la différence de niveau entre la «vie» et l'«existence».

Vie et existence

Je vous le rappelle en deux mots pour ceux qui n'ont pas lu mes livres. Ce que j'appelle «vie», c'est ce que n'importe qui pourrait savoir de moi s'il était toujours avec moi, et même il pourrait le savoir mieux que moi s'il avait une meilleure mémoire que moi, quelqu'un qui me suivrait du dehors et qui verrait tous les événements, toutes les rencontres, toutes les situations que j'ai eu l'occasion de vivre. C'est donc l'œuvre de l'historien, une vue de l'extérieur. L'«existence», c'est tout à fait autre chose. Elle ne peut pas exister sans cette prise de conscience de sa vie, sans la mémoire. Mais ce n'est pas simplement comme si je me voyais comme un autre peut me rencontrer, me voir s'il vit toujours avec moi. Le niveau de l'existence, c'est la manière dont j'ai vécu ma vie et dont je vis maintenant de ce que j'ai vécu jadis. C'est donc quelque chose d'essentiellement personnel, que personne ne peut faire à ma place. Et même pour que je puisse le faire, il me faut avoir déjà parcouru suffisamment le chemin jalonné d'exigences et de fidélités dont je vous ai parlé tout à l'heure. Cela suppose un certain âge. Les jeunes n'ont pas ce passé mais ils ont une grâce de lumière sur leur avenir s'ils sont déjà suffisamment intériorisés. Quand on regarde un peu son passé de cette façon, on s'aperçoit d'abord que ce que nous comprenons de notre passé dépasse de beaucoup la conscience que nous en avons lorsque nous l'avons vécu. C'est une chose fondamentale. Autrement dit, tout ce que nous avons vécu depuis est présent dans la lumière, dans l'éclairage qui nous permet de revivre le passé qui a été le nôtre. Mais notre manière de voir ce passé est tout à fait différente, sans être différente pour l'essentiel, de la manière dont nous l'avons vécu quand c'était notre heure.

Des choix mutilants

Voici quelques constatations que l'on peut faire. Chacun d'entre nous a évidemment à les découvrir pour son propre compte sinon tout cela reste sur un plan abstrait et l'on pourrait croire que c'est le postulat d'une certaine anthropologie de l'homme qui en serait la base, la raison. C'est donc à chacun de voir dans son propre passé ce que j'essaye de dire à partir du mien. Il est bien certain que lorsqu'on revoit ainsi sa vie comme je vous l'ai indiqué, il y a des moments où on rencontre des exigences importantes, c'est-à-dire difficiles par les sacrifices nécessaires pour y correspondre. Une exigence grave implique à chaque fois un choix et tout choix important dans la vie implique des sacrifices. Il s'agit de choisir, d'éliminer de sa vie ce qui serait possible, ce qui serait peut-être même désirable, ou même peut-être raisonnable. On élimine ce qu'on ne peut pas, ce qu'on ne doit pas choisir, bien que ce soit possible. Tout sacrifice de ce genre est donc aliénant et mutilant, lourd à consommer. Il porte pour l'avenir des conséquences dont on ne peut pas mesurer la gravité. Dans toute vie humaine, il y a de tels choix imposés par une exigence intérieure qui émerge à l'occasion des événements, ou à l'occasion des situations, parfois aussi à l'occasion des rencontres. J'en ai un peu parlé dans mes livres. Ces sacrifices sont aliénants, mutilants, au moment où on les consomme, et longtemps après par les conséquences qu'ils impliquent. On les a donc portés lourdement, presque passivement parfois, sans trop savoir où on allait, en le faisant tout de même par une fidélité, peut-être pas toujours consciente, mais dont on comprendra l'importance plus tard. On s'aperçoit que ces sacrifices, tout mutilants qu'ils aient été, sont à l'origine d'une fécondité spirituelle qui dépasse de beaucoup tous les projets que l'on aurait pu faire et tout ce qu'on aurait pu réaliser par initiative et par projet.

Voilà une première perspective qui montre déjà qu'une force agit en nous qui dépasse de beaucoup, par ce qu'elle est et par la manière dont elle nous dirige, ce que nous pourrions faire par nous-même. Je n'ai pas encore prononcé le nom de Dieu mais chaque fois que je vous dis une chose de ce genre, qui est au-delà des moyens dont je peux disposer, il y a une réalité qui me transcende sans pouvoir exister sans moi et qui est proprement l'action de Dieu en moi. Si vous voulez, pour faire le contrepoint de ce que je suis en train de vous dire, je vais prendre le contraire. Je vais supposer que, adhérent à une idéologie, un idéal, je les sacralise. Vous voyez la différence qu'il y a entre une valeur que je sacralise, un idéal de vie que je sacralise, et l'enracinement des exigences. J'ai rencontré il y a quelques jours un jeune moine qui m'a dit : "Moi, je suis moine parce que c'est le plus court chemin pour aller au ciel". Je lui ai dit : "En montagne, quand on prend des raccourcis, en général, on se perd". Autrement dit, un sacrifice important imposé par une méthode, une technique, une décision prise à cause des théories n'a pas ultérieurement la fécondité du sacrifice qui est proprement enraciné dans ce qu'on est. Il mutile, comme tous les autres mais il ne laboure pas en profondeur comme le sacrifice conséquence d'une exigence intime profonde. Et, même s'il n'est pas extrême, il "moule" à la place de labourer et le résultat est tout à fait différent. Ainsi, il y a des êtres voués au célibat par une exigence intime, et pas seulement parce qu'ils ne sont pas mariables. Pour eux, ce célibat va mettre en évidence des potentialités qui étaient inconnues en eux, malgré les souffrances que tout homme, toute femme peut connaître dans la solitude du célibat, à tous les niveaux. Si ce célibat a été voulu systématiquement comme un projet, "le plus court chemin pour aller au ciel", comme dit l'autre,

comme une méthode, il n'en fera qu'un vieux garçon ou une vieille fille. Voilà donc un premier point sur lequel on peut réfléchir et qu'on peut découvrir. Lorsqu'on est suffisamment avancé dans la vie grâce à ce jalonnement d'exigences et de fidélité, on voit le passé tel qu'on l'a vécu avec un nouvel éclairage et autrement que ce qu'on pouvait concevoir au moment où on le vivait.

De nouvelles possibilités

Voici un deuxième aspect, une deuxième découverte que l'on peut faire dans les mêmes conditions. A mesure que l'on jalonne sa vie d'exigences, il y a évidemment l'œuvre à laquelle on se consacre, "l'œuvre de sa vie", comme l'on dit. Quand on se consacre vraiment à une œuvre, ce n'est pas uniquement par ténacité et persévérance dans un projet mais par le fait que c'est vraiment la conséquence de ce qu'on est. Evidemment, cette œuvre se développe. Les besoins qu'elle manifeste pour continuer à se développer augmentent. Ils augmentent au point que peut-être ils vont demander, à celui qui s'y consacre par fidélité fondamentale, des possibilités qu'il s'ignorait au départ, des réalités qui, dans une certaine mesure, n'étaient pas concevables pour lui. Il se passe la chose suivante. Si l'on est vraiment dans la ligne de sa vie, à mesure que les besoins augmentent, les possibilités arrivent. La possibilité nous est donnée pour ce qu'on aurait été absolument incapable de faire au départ et que, dans une certaine mesure, si l'on avait considéré cette incapacité, on l'aurait raisonnablement déconseillé comme voie. La fidélité met en valeur relativement les secrètes potentialités encore inconnues qui, au départ, sont en nous, mais qui certainement ne se seraient pas développées dans d'autres conditions, si nous avions été trop uniquement raisonnables, si nous avions été simplement obéissants à la loi, ou si nous avions subi avec une certaine résignation, non passée dans ce qu'on est, les événements, les situations, les rencontres que nous faisons. Contrepoint si vous voulez. Tout ceci est moins important mais le contrepoint n'a pour moi que l'intérêt de mieux nous faire comprendre ce que je vous dis. Dans les carrières humaines, en général, à mesure qu'on vieillit, on monte dans la hiérarchie et les responsabilités augmentent avec le traitement. Mais les possibilités ne suivent pas toujours et l'on arrive souvent à ce hiatus entre quelqu'un qui, par le fait de son ancienneté, a des responsabilités importantes et, dans une certaine mesure, les moyens qui y correspondent ne lui sont pas donnés comme si c'était vraiment sa mission.

Voilà un deuxième point. Au début de la vie, si l'on nous disait tout ce que nous aurions à faire, nous serions pris de vertige, par le fait de la disproportion que nous sentirions vivement entre ce que nous aurons à faire demain si nous sommes fidèles, et ce que nous pouvons faire aujourd'hui en prenant conscience, même avec optimisme, des possibilités que l'on a aujourd'hui. Là encore, il y a une prise de conscience qu'un développement dépasse tellement nos projets, qu'il y a là comme une action en nous. C'est comme une maturation en nous, une fermentation en nous qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, qui met en valeur tout ce que nous sommes et qui, petit à petit, se manifeste comme une action de Dieu en nous. Cette action de Dieu dépasse ce que nous pouvons faire nous-mêmes, communion avec cet engendrement en nous d'un Dieu qui travaille en nous, qui ne peut pas le faire sans nous mais qui nous conduit, par des chemins qui lui sont propres et qui deviennent nôtres, vers un but qu'il connaît ou du moins que nous connaissons ensemble quand il sera accompli.

Tout prend sa place

Je donne au mot "existence", toute sa valeur concrète par rapport à la vie. Car au niveau de la vie, vous vous en rendez bien compte, ces choses-là n'ont pas de sens. C'est au niveau de l'existence que ça prend cette valeur essentiellement personnelle que nous ne pouvons pas communiquer aux autres. Et si je vous en parle, c'est parce que je peux en vivre mais ce n'est pas parce que j'en vis que vous en vivez. C'est dans la mesure où vous-mêmes vous le vivez à votre manière que je vous en apporte l'écho et que, dans ces conditions, je peux communier avec vous bien que nos vies nous soient totalement inconnues les uns aux autres et que nous ne soyons unis que par nos fidélités personnelles. Une troisième perspective donne à l'existence son originalité par rapport à la vie. Dans toutes nos vies, il y a des fautes, des péchés, des infractions à la loi, ce qu'on appelle des péchés. Il y a même des infidélités, infidélités au niveau de la fidélité, infidélités d'ailleurs boiteuses car nous ne savons pas marcher. Il nous faudrait être de grands spirituels pour être tout à fait infidèles. C'est pourquoi nos infidélités sont toujours boiteuses et heureusement. Alors, nous traînons tout cela derrière nous longtemps. Pendant longtemps, cela nous paraît être des trous, des lacunes, des poids à porter. Cela paraît uniquement du négatif.

L'expérience montre que, si la fidélité a été suffisamment observée, rien de ce que nous avons vécu dans le passé, et en particulier ces fautes, ces infidélités larvées, rien de cela n'est inutile dans l'avenir, tout prend sa place. Ce qui était considéré proprement comme négatif avant, devient positif après. Par nos fautes et même par nos infidélités, nous découvrons un certain sens de la vie spirituelle, une certaine profondeur de l'intelligence de l'action de Dieu en nous, une certaine intelligence de l'action de Dieu

dans les autres, de l'action possible de Dieu dans les autres. Cela nourrit notre foi dans ce que les autres peuvent devenir, ce qui dépasse de beaucoup les considérations purement abstraites que nous pourrions recevoir des livres, des lectures. Plus nous nous approchons ainsi dans la fidélité de ce que nous devons être, plus nous sommes capables de reconnaître nos infidélités passées parce qu'il n'y a plus d'autodéfense qui nous les cache pour nous sauver d'un désespoir certain si nous étions suffisamment lucides. C'est là la très grande différence avec les examens de conscience que nous avons l'habitude de faire, enfin que nous faisons jadis. Cela correspond un petit peu à ce qu'on appelle des révisions de vie. On considérerait simplement le faire et le dire, l'action du moment. Nous savions les infractions que nous avons commises. Nous le savions parce que nous n'avions pas tellement à nous en défendre, c'était facile à reconnaître, quitte à recommencer après. Mais les vraies infidélités, les infidélités que nous avons commises sans trop le savoir, les infidélités boiteuses, celles qui se sont cachées derrière de bonnes raisons ou derrière des faiblesses trouvées rapidement raisonnables, derrière l'approbation d'autrui par exemple, tout ce qui a fait que nos infidélités, d'une façon ou d'une autre, nous ne pouvions pas ne pas les commettre. Le résultat de tout cela, c'est que toute notre existence se manifeste progressivement dans une unité qui dépasse de beaucoup les projets que nous aurions pu en faire au départ. Cette unité est une unité organique, elle n'est pas simplement la conséquence d'un projet tenu avec persévérance. Cette unité nous permet, lorsque nous parlons ou lorsque nous faisons, de nous mettre totalement dans nos comportements de telle sorte que nos actions ou les mots que nous prononçons prennent une toute autre portée que le résultat physique de l'activité que nous avons ou que le sens grammatical des mots que nous employons.

Les «paroles» et «l'agir»

Dans mes livres, je distingue bien la différence de niveau entre «mots» et «paroles». La parole, pour moi, c'est le mot que je consacre de ma présence pour lui donner une réalité et une fécondité qui dépassent le sens grammatical du mot que tout le monde peut connaître. Le mot peut être utile, une utilité générale, l'utilité du dictionnaire, ce que tout le monde peut comprendre quel que soit son état ou son niveau spirituel. Alors que le mot aura la même signification pour tous, la parole est féconde, elle atteint l'autre au niveau où celui-ci peut l'accueillir. Sa fécondité est toute centrée sur ce que l'autre peut recevoir et non pas sur la signification générale que tout le monde peut recevoir. La fécondité s'applique à l'autre "individuellement". La même parole aura des fécondités différentes suivant les personnes qui l'accueilleront et suivant leurs possibilités d'accueil.

Pour le faire, pour l'action, c'est la même chose. Seulement, j'ai rencontré une difficulté. Dans la langue française, on peut distinguer le mot de la parole, même s'ils sont en général synonymes et montrer l'ordre de la parole qui transcende le mot. Il n'y a pas de parole sans mot, mais il y a des mots sans parole. Mais il n'y a pas, dans la langue française ordinairement, un autre mot pour exprimer le «faire» que je consacre de ma présence pour lui donner une fécondité créatrice. Alors, j'ai employé un mot que je vous signale, c'est «l'agir». L'agir, c'est l'action que je consacre de par ma présence. Mon action est utile ; mon agir est fécond. Mon action est utile pour n'importe qui pourvu qu'il sache s'en servir. Mon agir est fécond, il s'adapte à ce que chacun est en lui-même, et l'interpelle au niveau où il peut être reçu. Cela permet à l'homme d'être vraiment créateur au lieu d'être simplement fabricant. Ce que je fais, ce que je dis, dans la mesure où je le consacre par ma présence, a une fécondité que j'appelle «créatrice». Les engagements que je suis ainsi conduit à prendre par fidélité fondamentale à ce que je suis, ne sont pas simplement utiles sur le moment même, comme en général ils le sont, mais ils préparent l'avenir. Ils préparent l'avenir d'une façon inconnue. Et c'est en quoi tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, qui semblait un peu narcissique parce qu'extrêmement centré sur ce qu'on est, est peut-être en définitive, la seule manière d'être vraiment créateur et d'avoir une action féconde dans le monde. Il n'y a pas d'opposition entre la prise de conscience en profondeur de ce qu'on doit être, la prise de conscience en profondeur de ce qu'on doit faire, et la fécondité de la vie que l'on doit avoir dans le monde pour y avoir sa place et pour y tenir son rôle.

4- Le quatrième seuil : la mort

Continuons un peu car je vous ai promis de parler du quatrième seuil et je n'y suis pas encore. A mesure que je prends conscience de mon existence à travers tout ce que je viens de vous dire, il y a en nous une unité fondamentale qui se manifeste et qui est bien au-delà des projets que je pouvais en avoir au départ. Il faut aller plus loin. Plus on est présent à soi-même, plus les autres peuvent être présents à soi. En particulier, lorsque cette présence à soi se développe dans les conditions que je viens de vous dire, elle nous permet de découvrir que tous ceux que nous avons aimés ont une présence en nous qui dépasse de beaucoup les simples relations au niveau du faire et du dire que nous avons pu avoir avec eux. Notre mère par exemple, ou quelques autres qui ont vraiment tenu une place dans notre vie, nous sont présents. Ce n'est pas simplement l'unité de notre propre existence qui se

manifeste mais c'est une unité foncière avec tous ceux qui nous ont précédés et qui, par leur réalité propre, ont été en nous bien au-delà de la conscience que nous pouvions avoir lorsque nous avons reçu le faire et le dire qui correspondaient à leur activité. Nous nous sentons en relation profonde avec tous ceux qui nous ont préparés et leur présence grandit en nous à mesure que nous sommes davantage présents à nous-mêmes. Nous avons une solidarité fondamentale avec tous ceux qui nous ont précédés. Cette présence à nous-mêmes, par la prise de conscience de ce que nous avons jusqu'à présent vécu, concentre tout notre passé dans notre présent et nous permet d'avoir une première vision de tout ce que nous pourrions devenir ultérieurement si notre fidélité se poursuit dans la ligne de celle que nous avons tenue jusqu'à ce jour. Tout cela n'est pas spécifiquement chrétien, mais vous comprenez bien qu'il est nécessaire, pour être profondément chrétien et pour comprendre ce qu'est l'Eglise, de vivre ces choses d'abord sur le plan humain. Ce n'est pas en partant de l'Eglise que l'on peut comprendre ces choses, c'est en partant de tout ce que je viens de vous dire. La vie spirituelle dont je vous ai parlé jusqu'à présent n'est pas spécifiquement chrétienne mais je pense qu'elle est profondément chrétienne et qu'il est nécessaire de la vivre pour que nous puissions nous hausser au niveau de ce qu'a été Jésus, et au niveau de ce qu'est l'Eglise.

J'arrive au quatrième seuil. Le quatrième seuil, c'est la mort, notre mort, "ma mort". Lorsque nous disons "notre", nous abusons des termes car chacun, nous mourons seuls. Ma mort, c'est un seuil, et il est préparé par les autres. Je vous ai montré au début de ce petit entretien comment le troisième seuil avait été préparé par le second, la fidélité aux événements est préparée par la fidélité qui dépasse l'obéissance. Tout ce que je vous ai dit à propos de ce troisième seuil, ce dépassement intérieur, cette compréhension par le dedans de tout ce qui fait notre passé, cette activité intime qui est en nous, au-delà de ce que nous pouvions faire par nous-même, de ce que nous pouvions nous-même décider, tout cela nous prépare au quatrième seuil. Il est bien impensable, et probablement non seulement inutile mais même nuisible, de vouloir imaginer ce qui se passera après notre mort. Mais c'est tout autre chose de découvrir dans notre existence actuelle des traces d'une réalité qui se prépare en nous et qui sera nôtre. Nous ne pouvons pas dire "d'une façon raisonnable" ce qui sera "nôtre", mais tout ce dont nous avons pris conscience en nous durant notre existence l'affirme sans pouvoir le démontrer. Toutes ces traces dont je vous ai parlé, ces présences que nous avons comprises de ceux qui nous ont précédés, cette activité créatrice dont nous comprenons qu'elle n'est pas terminée avec les dire et les actions qui sont à notre disposition puisque cela porte écho dans les autres bien au-delà des temps, tout cela porte comme des traces en nous, me semble-t-il, de l'acte que nous serons toujours, dans la mesure où on saura nous accueillir lorsque nous serons disparus.

Dieu, l'être en acte, l'acte en acte, l'acte en soi, qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne sais pas, mais cela doit nous dire quelque chose. Pour ma part, je pense que c'est cela que nous serons plus tard, nous serons en Dieu, grâce à Dieu mais nous-mêmes acte créateur. Nous inspirerons ceux qui nous suivront et qui sauront nous accueillir au niveau où nous aurons nous-mêmes vécu. S'il y a un être qui a quasi manifesté physiquement cet au-delà de la mort, cette continuelle activité créatrice qui dépasse nos jours mortels, c'est évidemment Jésus-Christ. Mais d'autres, certains fondateurs d'Ordre, au moins pendant le temps où leurs Ordres sont fidèles à ce qu'ils sont, à ce qu'ils ont été, ont une présence dans leurs fils spirituels qui est du même ordre, de l'ordre d'une fécondité. Prenez une Thérèse d'Avila. Elle est présente, je ne dis pas dans toutes ses filles mais dans les endroits où le carmel est vivant. Autrement dit, ce que nous voyons en Jésus de façon éminente et probablement unique se manifeste de même, mais en écho, chez ceux qui ont été disciples de ce Jésus. Ils montrent que leur manière d'être, c'est d'être acte dans ceux qui les accueillent. J'ose à peine vous le dire, c'est d'une certaine façon la manière d'être de Dieu. Au fond, c'est d'être dans sa création. On ne peut pas séparer Dieu. Si Dieu est nécessaire à l'homme par certains côtés, l'homme est nécessaire à Dieu, l'homme fidèle. Pour l'homme fidèle à soi, celui qui nous interpelle encore par ce qu'il a été, à cause de sa fidélité, cela a été manifesté même physiquement, psychiquement au moins, sinon objectivement, après sa mort. La Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, les charismes de tous ordres qui se développent depuis vingt siècles à travers les fidèles, voilà, me semble-t-il, une idée quasi objective mais d'une objectivité singulière car elle demande, pour être saisie, l'intériorité dont je vous ai parlé. Voilà ce qui nous permet de concevoir la manière dont nous serons éternellement si nous sommes fidèles. Nous serons acte avec Dieu, nous qui inspirerons ultérieurement les générations futures dans la mesure où elles sauront nous accueillir, de même que Dieu lui-même a besoin des hommes pour se développer dans sa propre réalité profonde. Au fond, le quatrième seuil ressemble terriblement aux autres en ce sens qu'on ne le connaît pas avant de l'avoir franchi et qu'on le franchit sans le savoir.

1) La crise religieuse actuelle

Un des aspects de la crise que l'Église traverse actuellement, une des origines de cette crise (il y en a plusieurs), c'est que, dans les conditions où nous vivons, les enfants n'héritent pas nécessairement de la religion de leurs parents. En chrétienté, il n'y a pas encore très longtemps, il était impensable que les enfants n'aient pas la religion de leurs parents. Du temps des Princes et des Seigneurs, et cela a été une des occasions pour le Protestantisme de se développer, les sujets avaient nécessairement la religion de leurs Princes. Quand le Seigneur se convertissait, les sujets se convertissaient aussi à la nouvelle religion. On peut même dire encore, sans remonter jusqu'au déluge, que cela a commencé très tôt. Nous avons tous appris l'Histoire de France et nous savons tous que Clovis, quand il s'est converti, s'est fait baptiser avec ses 7000 guerriers. Mais, si on va encore un peu plus loin, même dans les Évangiles, on s'aperçoit que ce sont les «maisons» qui se convertissent, c'est-à-dire ceux qui habitent la maison. Il y a évidemment des conversions individuelles mais, quand le maître de la maison se convertit, toute la maison le suit. Il y a plus qu'une nuance entre la conversion d'un individu et la conversion de quelqu'un qui, faisant partie d'un ensemble, se convertit. Je crois même qu'on peut dire qu'il y a une différence d'ordre, sinon dans l'extérieur, du moins dans l'intérieur. Maintenant, malgré que cela présente bien des inconvénients pour les parents mais aussi pour les enfants, c'est peut-être un progrès de penser que les enfants n'ont pas nécessairement ni automatiquement la religion de leurs parents. Peut-être que, s'ils y atteignent, ils arriveront à une religion qui sera plus personnelle que celle dans laquelle ils entraient, je dirai par droit de naissance, par droit d'héritage. Là, comme dans beaucoup d'autres cas, les héritages sont très vigoureusement menacés. Il y a 50 ans, puisque nous étions chrétiens et catholiques d'origine, la seule chose qu'on nous demandait pour avoir une religion un peu plus personnelle, c'était au fond de connaître la doctrine. On l'enseignait amplement. C'était tellement important qu'on oubliait souvent de nous parler de l'Évangile; et si on en parlait un peu, c'était pour soutenir la doctrine. Mais en définitive c'était la doctrine qui comptait et l'on pensait que lorsqu'on serait très bien instruit en doctrine, on serait un chrétien patenté, capable de résister aux influences hostiles du dehors, parce que précisément l'Église, à ce moment là, pensait que sa mission consistait surtout à protéger ses membres des influences extérieures. On les entourait de "fortifications", on s'efforçait de ne pas trop ouvrir les fenêtres de manière qu'il n'y ait pas de courants d'air et ainsi l'Église pensait qu'elle réalisait totalement sa mission.

Il faut bien avouer que, tout à fait au début du christianisme, l'Église n'avait pas conçu sa mission de cette façon, parce qu'elle n'avait rien à défendre. A ce moment-là, elle avait tout à conquérir. Je pense que nous sommes dans une période assez comparable à celle des origines, non pas que le climat sociologique soit le même car il est radicalement différent mais si nous n'avons pas tout à conquérir, nous avons tout à reconquérir. Nous n'avons peut-être pas tout perdu mais nous avons certainement tout à reconquérir de telle sorte que la mission de l'Église, au lieu d'être simplement une mission de protection, une mission où le gouvernement, l'instruction et l'enseignement seraient premiers, même s'ils restent importants et nécessaires, va être de plus en plus une mission d'éducation. Ce qui a caractérisé l'Église du départ et qui devrait maintenant la caractériser d'une façon plus explicite, c'est d'être Appel, c'est d'être ferment. Cela n'empêche pas d'être gouvernement et enseignement mais cela donne évidemment un tout autre esprit au gouvernement et à l'enseignement. Alors, nos enfants n'héritent plus de la religion de leurs parents ? Nous autres, qui avons cru en Jésus parce que nous avons reçu cette foi de nos parents et de l'Église, nous avons eu, je dirai plutôt nous avons adhéré à des croyances sur Jésus parce qu'on nous les a enseignées. Ces croyances, dans une bonne mesure, ne sont pas dans la ligne de la mentalité de notre époque. Comme nous faisons partie de notre génération, nécessairement nous avons une mentalité qui dépend de notre époque et qui n'est pas tout à fait celle dans laquelle la doctrine a été élaborée. Il y a même de grosses différences.

Le résultat, c'est que si nous nous bornons simplement à adhérer à la doctrine telle qu'on nous l'a enseignée, nous y adhérons par notre volonté, intellectuellement, mais, en définitive, ce n'est pas tout notre être qui est directement intéressé. Notre adhésion aux croyances n'est pas enracinée dans notre être comme a pu l'être la foi des premiers disciples lorsqu'ils ont cru en Jésus et sont devenus apôtres. Notre vie chrétienne, même si elle est encore vigoureusement affirmée et explicitée, reste précaire parce que, sous les mots, sous les mêmes mots, nous mettons des choses différentes pour la raison que nos mentalités sont différentes, que nos intérêts sont différents. Et tout en conservant les apparences, nous ne ressemblons peut-être pas en profondeur à la foi des générations précédentes qui ont permis à l'Église de subsister malgré toutes les difficultés qu'elle a pu rencontrer. Soit que nous soyons des jeunes qui ont besoin de vivre leur foi en la découvrant, soit que nous soyons des vieux qui ont besoin

de conforter leur adhésion aux croyances par une véritable foi, nous avons tous un travail intérieur à faire, et c'est un peu de celui-là que je voudrais vous parler aujourd'hui .

Résumons ce premier point de la façon suivante. Dans les conditions où nous vivons maintenant, et cela sera encore plus vrai dans les années, dans les temps qui vont venir, qui ne se comptent peut-être pas par années, pour être chrétien, il faut être un converti. On ne peut plus simplement être un héritier. Pour être chrétien, il faut que la foi soit enracinée dans tout ce qu'on est et pas simplement solidement construite, solidement voulue même avec ténacité, sur une doctrine qui nous est proposée du dehors, qui peut nous revêtir d'un certain uniforme, d'une certaine manière de parler, mais qui n'est tout de même pas la conséquence en profondeur de la prise de conscience de ce que nous sommes dans notre humanité, dans notre condition d'homme.

2) Les fondements de la croyance, les miracles et les prophéties

Dans l'apologétique d'il y a 50 ans, essentiellement orientée pour fonder la doctrine, pour l'asseoir, ce n'était pas tellement l'historicité, l'histoire de Jésus qui était intéressante en elle-même. On s'intéressait au fait que Jésus était historiquement réel, était un être de l'histoire, pour fonder la doctrine. On ne contestait pas sa réussite historique mais elle n'était pas le centre même de la préoccupation et on s'appuyait sur Jésus pour fonder la doctrine que l'on avait construite sur lui.

D'autres arguments majeurs, il y a 50-60 ans, démontraient la divinité de Jésus car nous savions tous à ce moment-là qui était Dieu, c'étaient les miracles d'un côté et les prophéties de l'autre. Nous insistions beaucoup sur les miracles et sur les prophéties à tel point que, sans que nous le disions mais c'était une conséquence naturelle de l'enseignement que nous recevions, il fallait être un très mauvais garçon pour ne pas se laisser convaincre. Les miracles étaient véritablement miraculeux et les prophéties véritablement prophétiques. Cela présentait un inconvénient majeur auquel nous ne réfléchissions pas trop à ce moment-là car nous réfléchissions peu étant soumis. En effet, plus on insiste sur l'évidence des miracles et sur l'argument convaincant des prophéties, plus on arrive à la conclusion que, du temps de Jésus, ces Juifs étaient vraiment, non pas de bons garçons, mais de mauvais garçons car, en définitive, après quelques années où se voyaient des miracles, dont ils étaient témoins, où les prophéties qu'ils attendaient se réalisaient, il n'y en a eu que quelques-uns qui suivirent Jésus jusqu'à la fin. Au fond, cela enlevait aussi beaucoup de mérite, si j'ose dire, aux apôtres. Ils avaient vu les miracles, les prophéties. Donc la foi en Jésus allait de soi.

Je crois, au contraire, que dans l'apologétique qui pourra venir et sur laquelle nous réfléchirons tout à l'heure, il faudra insister énormément sur l'extrême difficulté qu'ont rencontré quelques juifs d'il y a 20 siècles pour croire en Jésus, et non pas sur la relative facilité que leur procurait ce que nous appelons les miracles et la révélation messianique. En vérité, plus on comprend les énormes obstacles qu'un témoin de Jésus a dû franchir pour pouvoir accéder à la foi en Jésus, plus son témoignage est puissant. C'est rendre un très mauvais service à l'apologétique que d'insister trop sur les miracles et sur les prophéties car cela diminue le caractère abrupt, singulier entre tous, de l'effort qu'ont dû faire ces quelques Juifs pour croire en Jésus jusqu'à la fin et dans les conditions que vous savez. Mais enfin, c'était ainsi, les miracles c'était probant, les prophéties, c'était probant; à tel point même que, si j'ai une mémoire suffisamment fidèle, on parlait bien évidemment de la Résurrection mais cela allait tellement de soi que ce n'était presque pas la peine d'en parler. Il était tout à fait normal qu'un fils de Dieu ressuscite. Que voulez-vous qu'il fit d'autre? La Résurrection était au fond la conséquence quasi normale d'un cheminement facile que les miracles et les prophéties "balisaient" au point qu'il suffisait simplement de suivre le chemin pour atteindre le but. Une des difficultés supplémentaires, sur laquelle nous insisterons peut-être tout à l'heure, c'est qu'au fond la Résurrection nous paraissait tellement naturelle que, à force de la trouver naturelle, nous ne savions plus du tout de quoi il s'agissait, réanimation d'un cadavre, disait-on ou ne disait-on pas. Mais même si on ne le disait pas, on le pensait. Pratiquement la Résurrection était une chose miraculeuse comme les autres miracles. On ne se rendait pas compte de l'extraordinaire transcendance d'une affirmation de ce genre par rapport à ce que l'on pouvait voir et constater dans une vie comme celle que nous avons en ce moment. Cette apologétique avait beaucoup d'inconvénients et je crois qu'elle est maintenant abandonnée.

L'apologétique actuelle va toujours dans la même direction, confirmer la doctrine, la fonder, et pas tellement aider les chrétiens à comprendre par le dedans ce que Jésus a vécu. On insiste moins certes sur les miracles pour une raison simple, c'est que quand on a l'esprit un peu mal fait, c'est-à-dire un peu scientifique, les miracles posent plus de questions qu'ils n'en résolvent. Cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas eu mais c'est une semence qui se multiplie. Là où il y a eu un miracle, il y en a dix qui apparaissent après et, quand ça se répercute dans le temps il y a des échos de sorte que, sans contester la réalité de certains miracles, on peut penser que cela prolifère comme les races prolifiques.

D'autre part, on n'insiste pas trop non plus sur les réalisations messianiques parce qu'on avait

tellement prédit de choses sur le Messie que, s'il y en a bien quelques-unes qui se sont réalisées, il y en a beaucoup d'autres qui ne le sont pas. Alors cette partie de ce qui ne s'est pas réalisé ne vient pas évidemment conforter la sécurité de ce qui s'est réalisé. Enfin ces Juifs, qui connaissaient l'Ancien Testament mieux que nous, ne s'y sont pas reconnus en définitive.

3) La foi des premiers disciples de Jésus

Donc on insiste beaucoup moins actuellement sur les miracles et sur les prophéties. Même certains théologiens disent que les apôtres n'avaient rien compris avant la mort de Jésus. Ils avaient bien une petite confiance en lui car ils étaient restés avec lui après tout. Ce n'était pas tellement facile car le milieu ambiant n'était pas tellement favorable à cette fidélité. Mais s'ils n'avaient pas compris grand-chose, c'est venu après la mort de Jésus et c'est sa Résurrection avec un grand R qui est la base de notre foi. C'est vraiment le point de départ, la foi est arrivée dans son originalité fondamentale. Avant, il ne s'agissait que de préparations plus ou moins éloignées. Si on se rend très bien compte évidemment qu'il s'est passé quelque chose après la mort de Jésus, quand ça ne serait que de voir la différence de tonus, une sorte d'explosion humaine, qu'ont connue les disciples, la difficulté de cette apologétique nouvelle, fonder tout sur la Résurrection, c'est qu'on ne sait pas très bien ce qui s'est passé. Il s'est passé quelque chose d'historique, la résurrection n'est pas de l'abstrait, du dénudé, mais les récits de l'évangile à ce sujet ne sont pas tellement concordants. C'est toujours dangereux de fonder une foi sur quelque chose de certainement très réel mais dont les contours sont aussi imprécis.

Si la Résurrection est capitale pour comprendre le développement du christianisme, si elle est son point de départ, cependant les disciples, avant la mort de Jésus, quand ils étaient avec lui, ont cru en lui d'une manière particulièrement vigoureuse. Nous avons deux manières d'entrevoir la vigueur de cette adhésion.

1- D'abord Jésus était d'une extraordinaire intransigeance vis-à-vis de ses disciples. Je pense à une discussion que j'ai eue avec le Père Varillon qui me disait : "Si Jésus n'avait pas fait de miracles, il ne serait qu'un bon professeur". Je sais bien que les professeurs ne font pas de miracles mais ils n'exigent pas de leurs élèves ce que Jésus exigeait de ses disciples. Il sentait qu'il y avait en eux une réponse qui était dans une large mesure en fonction de l'adhésion qu'ils pouvaient avoir vis-à-vis de lui. Donc les exigences de Jésus étaient extrêmes et les disciples n'ont pas manqué de nous le dire dans les Évangiles. Si nous ne savons pas très bien ce qui s'est passé après la mort de Jésus, nous savons très bien la manière dont il accueillait ses disciples, ce qu'il leur demandait. Eux ne l'avaient pas oublié et, comme ils y avaient correspondu, ils étaient les premiers à pouvoir le dire avec autorité.

2- Il y a une deuxième manière de découvrir un peu par le dedans la vigueur de l'adhésion des disciples à Jésus qui ne s'en sont peut-être pas rendu compte sur le moment. Au début, Jésus avait beaucoup de succès, c'était un prédicateur très recherché à l'époque. Mais à mesure que sa mission s'est développée, les autorités juives, religieuses et politiques, ne se sentaient pas tout à fait à l'aise avec ce que Jésus disait ni surtout avec la puissance, l'influence qu'il avait autour de lui. Jamais un chef n'aime voir un sous-chef s'approcher de son siège, on le met en congé. Petit à petit, la gêne s'est accentuée. On ne le dit pas dans les Évangiles mais nous savons tous que, depuis vingt siècles, tous ceux qui veulent suivre Jésus d'une façon réelle ont à lutter avec leur milieu, même avec les milieux chrétiens, a fortiori avec des milieux vigoureusement religieux comme le milieu juif. La plupart d'entre nous ont suffisamment vécu pour connaître quels drames de famille en particulier ont existé dans les familles juives lorsqu'une fille ou un garçon, une fille souvent, se convertit au catholicisme. C'est pratiquement une exclusion au sens radical du terme. Donc ceux qui ont suivi Jésus jusqu'à la fin ont eu des combats intérieurs et extérieurs qui exigeaient de leur part une puissance de conviction, un attachement sans proportion avec ce que l'on prétend, avec un peu de légèreté, en disant que Jésus, avant sa mort, n'aurait été pour eux qu'un professeur.

4) La vie humaine de Jésus

L'inconvénient majeur au point de vue pratique de cette apologétique qui fonde la foi sur la Résurrection, c'est que, volontairement ou non, cela nous distrait de ce qui me paraît être maintenant l'essentiel de notre recherche pour devenir des convertis véritables et pas seulement des héritiers ou des enfants dociles (espèce de plus en plus rare). Si vraiment c'est la Résurrection qui est la base de notre foi, la vie elle-même de Jésus n'en est plus tout à fait la base et nous sommes moins intéressés, moins attachés à comprendre par le dedans ce que Jésus a vécu, puisqu'en définitive s'il a vécu, c'était pour mourir afin de pouvoir ressusciter. Réduire la vie de Jésus à ce moyen, qui semble nécessaire, de mourir pour pouvoir ressusciter, c'est évidemment la réduire d'une manière extrêmement abusive. Surtout que, dans les Écritures, on a bien l'impression que Jésus, sous une forme ou sous une autre, a dit qu'il était le chemin. S'il est le chemin, c'est probablement en cheminant chacun dans notre vie personnelle, dans notre temps, avec ce que nous sommes, en cheminant comme il a cheminé, que, à

notre manière, à notre taille, nous approchons de Dieu, de telle sorte que Jésus est pour nous le chemin qui conduit vers Dieu. Il nous conduit vers Dieu d'abord en nous conduisant vers nous-mêmes et c'est à force d'être fidèles à nous-mêmes que nous serons de plus en plus proches de Dieu, que nous aimerons Dieu de l'amour très particulier qu'implique le mot «amour de Dieu».

Alors le centre de notre recherche, la question que tout chrétien, et même ceux qui ne le sont pas, devraient se poser, c'est la suivante: Qu'est-ce qui s'est donc passé il y a vingt siècles entre Jésus et quelques Juifs, pendant quelques mois, pour que, après vingt siècles, malgré toutes sortes de conditions défavorables, toutes sortes de déviations vigoureuses, nous soyons encore en train d'en parler autrement que dans un cours d'histoire ancienne ? C'est la question que les chrétiens, que tous les hommes devraient se poser. Il n'y a pas de comparaison entre la question que pose ce qui est arrivé à Jésus et ce qui en a été la conséquence, avec par exemple la question que posent Mahomet et l'Islam. Mahomet est certainement un très grand homme. Mais ce qu'il a fondé, la religion qu'il a fondée, est sans proportion avec l'extraordinaire conséquence de la courte vie de Jésus. Mahomet a vécu longtemps, ce qui aurait peut-être été une catastrophe pour Jésus, et puis il a eu douze femmes. Cela arrange bien les choses au point de vue politique, c'est comme cela que la France s'est constituée. Mariages, vieillesse, influence politique, puissance, voilà de quoi construire un royaume et même à l'occasion une religion. Quelle différence avec l'histoire de Jésus ! Ça devrait poser question à tous les incroyants, à ceux qui ne sont pas chrétiens, et cela devrait poser question aussi aux chrétiens, même s'ils savent trop bien qui est Jésus, parce que cela leur apprendrait peut-être à mieux le comprendre, à mieux le découvrir. Donc le fondement de notre recherche c'est : Qu'est-ce qui s'est donc passé il y a vingt siècles de réel, pas une histoire qu'on raconte à cette occasion, pas une doctrine qu'on construit. L'historien, pour rester objectif, ne veut pas s'engager. Un croyant a besoin d'être objectif mais cela ne lui suffit certainement pas pour être croyant. Il faut en même temps qu'il s'engage totalement. C'est donc une dimension, une démarche beaucoup plus totale que la démarche de l'historien. La réponse que nous essaierons de donner chacun à cette question va dépendre essentiellement de ce que nous sommes mais il faut que cela s'appuie sur une réalité historique que nous connaissons à travers les Écritures et les premières traditions.

Je n'insisterai pas sur tous les documents que nous avons et qui parlent de l'événement, par exemple les évangiles, mais je vais insister sur les difficultés que cela présente pour l'objet de notre recherche.

1- D'abord, ces écritures, les Évangiles, ne sont pas de la main de Jésus. Ils sont nés 15, 20 ans, peut-être plus, dans un univers mental, dans un climat humain très différent du nôtre. Parmi ceux qui ont rédigé les Évangiles, quelques-uns ont été les témoins de Jésus, d'autres n'ont été que les auditeurs des témoins. Chacun y a mis son propre tempérament, chacun faisait partie d'une Église de ce temps. L'Église de Jacques, celle de Pierre, de Paul, de Jean, chacune s'est développée avec une orientation communautaire différente l'une de l'autre. L'idée d'une Église uniforme, comme celle dont nous rêvons, dont nous rêvions plutôt, ne correspond pas du tout à la réalité du départ. Nous nous rendons compte alors combien les témoignages sur lesquels nous allons nous appuyer vont dépendre des rédacteurs et du milieu sociologique dans lequel ils vivaient.

Et puis il y a tout de même vingt siècles de distance. Les gens d'alors avaient peut-être des connaissances que nous n'avons plus mais, par contre, ils ignoraient beaucoup de choses que nous savons maintenant. Le monde était vraiment de petite dimension. Il était circonscrit dans le bassin oriental de la Méditerranée. Même si les gens parlaient des langues différentes, ils avaient à peu près le même genre de vie. Donc, soit sur le plan du temps, soit sur le plan de l'espace, le monde était vraiment très petit. Il était facile de concevoir l'action de Dieu dans le monde et on ne s'en privait pas. Tout l'ancien Testament en est témoin. Même de son temps Bossuet ne croyait pas être ridicule en parlant de l'Histoire universelle. Évidemment notre univers mental est changé radicalement et passer d'un univers mental dans un autre, ce n'est pas une petite affaire. Même entre nous qui sommes de la même génération ou presque, qui sommes du même pays ou presque, qui avons la même langue ou presque, nos univers mentaux sont très différents. Et il n'y a pas de dictionnaire qui permette de passer d'un univers mental dans l'autre. Le même mot, qui passe à travers le dictionnaire a des sens différents pour chacun d'entre nous. Si encore il ne s'agissait que de mathématiques, on pourrait peut-être encore s'entendre, mais justement il ne s'agit pas de mathématiques, il ne s'agit même pas de physique, ni de sciences, il s'agit de la Vie, de ce qui est d'une certaine façon insaisissable. Même nous, nous sommes mystère à nous-mêmes de telle sorte que les mots que nous avons à utiliser pour parler et communiquer dans nos univers mentaux au niveau où nous voulons communiquer sont des mots qui ne peuvent pas être séparés du cheminement qui nous conduit à les utiliser. Le même mot, la même sonorité, dépend pour moi du cheminement qui m'a conduit à l'utiliser et, pour vous, dépend d'un cheminement qui est différent. Le résultat est que le meilleur moyen de se parler, dans ce domaine, est

une conversation de sourds; c'est-à-dire qu'il vaut mieux ne pas trop se fixer sur les mots qu'on entend mais utiliser d'autres moyens, la «présence» par exemple. Le seul moyen de communiquer d'univers mental à univers mental, ce n'est pas par le mot, c'est par la présence que nous mettons chacun sous les mots que nous employons, ce que j'appelle la «parole». Ce que je dis a un certain sens pour moi, il en a un autre pour vous, l'important est que, quand je le dis pour moi, vous l'entendiez pour vous, à votre niveau, suivant ce que vous êtes. Vous n'entendez probablement pas la même chose mais la seule chose que vous puissiez véritablement comprendre, c'est à votre niveau. Le reste, c'est une langue radicalement étrangère. C'est pourquoi l'univers mental dans lequel les écritures ont été rédigées, radicalement différent du nôtre, si nous le nivelons au niveau de la lettre même des écritures, nous sommes certains de faire chaque fois de vigoureux contresens; car les mots utilisés par les auteurs des écritures n'ont pas la même portée pour eux et pour nous. Mais c'est dans la mesure où ces mots ont été enracinés dans la profondeur de leur humanité que la foi était nécessaire pour être un auteur inspiré. Dans la mesure où les auteurs se sont servis de ces mots, non pas pour faire de l'enseignement, mais pour dire ce qu'ils vivaient en profondeur dans leur foi, dans cette même mesure cela peut porter écho en nous et, au-delà des mots, par cette sorte d'écho, nous pouvons recevoir des Écritures, grâce aux mots, mais grâce surtout à l'état intérieur de ceux qui sont les auteurs des Écritures, nous pouvons recevoir d'eux un message direct mais qui évidemment n'aura sa portée que dans la mesure où nous serons nous-mêmes pleinement nous-mêmes.

L'approfondissement humain est nécessaire pour faire une lecture saine des Écritures. Donc pour pouvoir passer de l'univers mental dans lequel les Écritures ont été écrites à notre propre univers mental qui est le seul où nous puissions véritablement recevoir sur un plan total, pas seulement sur un plan cérébral, il nous faut être approfondi sur le plan humain, être un homme. C'est absolument indispensable pour être un homme de foi.

2- Deuxième différence. Si encore nos auteurs avaient été formés aux bonnes écoles, aux écoles d'historiens, et qu'ils aient voulu dire exactement ce qui s'était passé ou ce qu'ils avaient vécu... Mais non, ils ont eu la prétention, dangereuse à toute époque, de donner le sens de l'événement. Les écritures ne donnent pas l'événement mais le sens de l'événement, un sens qui est évidemment très enraciné dans l'événement, qui a une base historique mais s'élève au dessus de l'événement. Or nous n'avons que faire de cette mentalité car nous ne pouvons pas nous en servir, même si nous pouvons nous en recouvrir. Ce que nous cherchons, nous, c'est l'événement lui-même, parce que le sens de l'événement est très inspiré par la mentalité de l'époque. Alors il faut que nous découvriions, à travers les écritures, ce qui s'est passé réellement, autant que cela nous est donné et malgré le fait que les Écritures n'ont pas été faites pour nous le dire à ce point que, si certainement les événements ont existé, ils ont peut-être été arrangés pour qu'ils aient le sens qu'on voulait leur donner. On en a peut-être même ajouté, après tout, c'est de bonne guerre. On en a peut-être omis aussi. Comment arriver à se débrouiller, à toucher le fond, à travers cette sorte de "fructification" du sens sur l'événement ?

Là encore, je pense que le seul recours, c'est qu'à la lumière de notre vie spirituelle, nous essayions de comprendre un peu, à partir de ce qui nous est dit, ce qui s'est vraiment passé. La lecture des Évangiles, dans ces conditions, n'est plus simplement celle d'un livre de sagesse; c'est un livre qui est l'intermédiaire nécessaire pour atteindre la réalité de Jésus à travers ce qu'on lui a fait dire ou ce qu'on lui a fait faire. Plus nous aurons une vie profondément humaine, plus nous serons capables de comprendre en profondeur ce que Jésus de son côté a vécu d'une manière profondément humaine. Cette manière seule nous intéresse car elle est de l'ordre de l'Universel. Il est possible, c'est même certain, que Jésus puisqu'il est un homme, ait réfléchi comme on réfléchissait de son temps, ait raisonné comme on raisonnait de son temps, ait eu des perspectives comme on en avait de son temps, avec peut-être un peu plus de prudence que les autres, ce n'est pas absolument nécessaire. Il a dû évoluer, il a dû petit à petit découvrir sa mission. Voici toutes sortes de perspectives que nous pouvons un peu découvrir grâce à notre approfondissement spirituel dans la mesure où nous lisons l'Évangile, non plus comme un livre de sagesse, mais comme l'écho lointain et pourtant fidèle de ce qui s'est passé entre Jésus et ses disciples il y a vingt siècles.

Approfondissement spirituel. C'est toute notre vie qui doit être employée pour découvrir ce que Jésus a fait. C'est à mesure que nous devenons plus croyants que nous devenons plus hommes et, à mesure que nous devenons plus hommes, nous sommes mieux capables de comprendre ce que Jésus a vécu et d'une certaine façon nous augmentons notre foi.

3- Troisième obstacle. Nous en savons beaucoup trop sur Jésus au commencement pour avoir l'intérêt passionné qu'il nous faudrait posséder pour mener cette recherche tout le long de notre vie et tous les jours de notre vie. La plus grosse difficulté que nous ayons à rencontrer dans la lecture de l'Évangile, c'est que nous sommes spontanément, de par notre formation chrétienne, "docètes" dans la lecture des

Évangiles. Cela veut dire quoi ? Alors je précise les choses. Au fond, le christianisme est sur une crête, sur une lame de rasoir. La foi profonde des disciples, c'est qu'il y avait en Jésus un homme et plus qu'un homme, Dieu. Dieu et Homme, nous autres, bons chrétiens, nous acceptons cela. Tant que nous n'y pensons pas trop, ça va. Mais justement il faut y penser sérieusement pour que cela soit utile. Toute l'histoire du christianisme est une oscillation continue entre pencher du côté de l'homme, c'est l'Arianisme, ou de faire de Jésus surtout un Dieu, c'est le Docétisme. Comment arriver à concilier la présence de la divinité dans un homme sans écraser l'homme ? D'autre part, c'est la base de la foi des disciples, ils ont, malgré le monothéisme fondamental de leur judaïsme, été conduits à affirmer en Jésus une transcendance qui a fait même accuser Jésus de blasphème devant le grand prêtre.

Donc, spontanément, nous sommes docètes. Il y a 50 ans, on l'était encore beaucoup plus que maintenant. Il y a 50 ans, nous lisions les Évangiles de telle sorte que l'humanité de Jésus en était complètement évacuée. On nous enseignait couramment que Jésus ne pouvait pas être malade. Je vais donner une réponse de catéchisme. On demande un jour à un enfant : Qu'est-ce que Jésus pouvait bien penser au moment de sa mort ? L'enfant qui était très bon théologien, plus théologien que les vrais, a répondu : Je m'en fous (ça m'est égal), dans trois jours, je ressuscite. Évidemment si nous savions que, dans trois jours, nous ressusciterons, notre mort serait légère. On ne pourra même presque pas dire que c'est une mort, c'est un sommeil, une dormition si vous voulez. Autrement dit, il nous faut nous dégager d'une lecture docète des écritures. Je me souviens que, dans un livre qui n'a pas été censuré bien que j'aie dû éliminer quelques petites choses, qui s'appelle "la Condition Chrétienne", j'avais écrit que, dans les crèches, on représentait toujours l'enfant Jésus au moins comme un petit bébé de 6 mois parce que ce n'était pas digne de la divinité d'être un petit bout de chair comme il en sort du ventre d'une femme. Il y a, par conséquent, cette sorte d'impuissance pudique qui fait que nous affirmons si bêtement, si païennement, la grandeur et la transcendance de Dieu que nous ne sommes pas capables de la voir dans le mystère de l'homme. Alors là se trouve la conversion fondamentale: découvrir à travers l'Évangile ce que Jésus a vécu en éliminant toutes les idées a priori que nous pouvons avoir sur la grandeur de Dieu.

En définitive Jésus lui-même l'a dit, c'est à travers moi que vous le découvrirez, ce n'est pas à partir de vos idées a priori sur ce qui est Dieu que vous pourrez me revêtir de ma véritable réalité. L'approfondissement est important parce que le mystère de Dieu est au cœur du mystère de l'homme. C'est dans la mesure où nous approfondirons notre propre mystère que nous avancerons sur le chemin de Dieu. Et notre foi chrétienne va nous affirmer cette deuxième proposition, c'est que le mystère de Jésus est au cœur du mystère de Dieu et c'est en comprenant par le dedans le mystère de Jésus, grâce à son humanité, que nous pouvons petit à petit entrer dans le mystère de Dieu lui-même. C'est en quoi Jésus est un médiateur au sens fort du terme. Voilà donc les trois énormes difficultés qui toutes exigent pour être un peu contournées, un approfondissement humain personnel, à notre taille. C'est dans la mesure où nous serons approfondis personnellement que nous serons dignes et capables de cette foi qui n'est plus simplement adhésion intellectuelle ou volontaire à des croyances et à une discipline, mais la conséquence de la totalité de ce que nous sommes.

5) L'évangile n'est pas un livre de sagesse

Il y a encore une petite chose que je voudrais vous dire avant de conclure. Tout à l'heure je vous disais qu'en général on lit les Écritures, les Évangiles comme un livre de sagesse, c'est-à-dire qu'on y voit des règles de conduite. Les paraboles, par exemple de la semence, des talents, nous en tirons des règles de conduite, une tendance moralisante, c'est ce qu'on devrait faire et c'est ce qu'on ne fait pas car, chaque fois qu'on parle de morale, on parle de ne pas faire ce qu'on doit faire. C'est normal. Alors l'idée est la suivante. L'évangile n'est pas simplement un livre de sagesse. Au fond, tout ce que Jésus a enseigné et qui nous est relaté plus ou moins directement a d'abord été vécu par lui, a d'abord été inventé, trouvé par lui, avant d'être enseigné. Autrement dit, les paraboles qui peuvent correspondre à des décisions morales, dans la mesure où nous les mettons à ce niveau-là, peuvent être aussi pour nous des voies par lesquelles nous entrons plus profondément dans les cheminements intérieurs qui ont conduit Jésus à dire totalement ce qu'il devait être pour être «glorifié», comme il est dit dans l'Évangile de ce matin. La méditation de l'Évangile, pris dans cette condition, nous introduit directement dans la vie intime de Jésus. Par exemple, la parabole des talents. Au niveau moral on dit : Vous avez reçu dix talents, mais si vous êtes fidèles, sans que l'on vous dise d'ailleurs trop comment il faut l'être, quand le roi reviendra, il vous établira sur dix villes, en proportion.

Pour bien vous montrer ma manière de méditer là-dessus, je vais me mettre au niveau de Jésus. Lorsque quelqu'un est vraiment bien dans sa voie, au début, il part avec les possibilités (les talents) qui lui sont explicitement données mais, à mesure que sa voie se développe, que le sens de sa vie se développe, sa vocation, sa mission, d'autres besoins se manifestent qu'il n'avait pas jusqu'alors

l'occasion de déployer et qu'il ne se connaissait pas. Les dix talents du départ se transforment en dix autres qui lui arrivent quand c'est nécessaire. Autrement dit, ce que nous comprenons souvent comme une récompense éternelle, en vérité, sur le plan proprement humain, en profondeur spirituelle, pour un homme qui correspond à sa mission, il lui est donné au fur et à mesure de ses besoins, les dons, les moyens, les charismes (si vous voulez employer un mot à la mode) qui lui sont nécessaires pour y correspondre; et sans que, le moins du monde, il en ait eu la connaissance, l'imagination, au départ, quand il est parti en répondant à l'Appel. Il y a, semble-t-il, en Jésus quelque chose de semblable.

6) Le disciple de Jésus

Pour terminer, je vais vous dire la manière dont je m'efforce d'être disciple de Jésus, c'est-à-dire ce qu'il est pour moi. Il n'est pas question de faire une vie de Jésus mais de préciser quelques points qui semblent être les siens, quelques étapes de son développement spirituel, de sa progression dans la prise de conscience de sa mission qui sont pour moi extrêmement éclairants dans la mesure où j'essaie d'être fidèle à ce que je dois être. Foi en Jésus et foi en soi sont liées. Là où la foi en soi progresse, la foi en Jésus progresse; là où la foi en Jésus progresse, la foi en soi s'éclaire.

Je vais vous donner quelques points de repère qui sont les miens, qui peuvent très bien ne pas être les vôtres ou qui le seront peut-être un jour. Ce que je vais vous dire, est peut-être suffisant pour moi, pour le moment, mais peut-être que demain il faudra que j'insiste plutôt sur d'autres points qui correspondent à d'autres étapes de ma propre vie spirituelle. Chacun le fera de son côté pour lui, à sa manière, à sa cadence, suivant ses rythmes.

1- Le premier moment qui me paraît très important est l'incartade de Jésus à l'âge de douze ans, lorsqu'il quitte ses parents pour la première fois. Douze ans, un âge caractéristique, (combien de vocations sont nées à douze ans), l'âge favorable, cela montre que c'était un enfant qui n'était pas qu'un bon enfant. Il avait du caractère, un peu plus que du caractère, presque de l'insolence car dire à sa mère ou à son père, quarante-huit heures après sa fugue "de quoi vous occupez-vous ?", je ne souhaite à aucun parent d'entendre une réponse de ce genre de ses enfants. C'est le premier test de l'extraordinaire intérêt de cet enfant pour les questions religieuses. Si vous voulez faire une lecture docète, voyez en Jésus le premier théologien.

2- Après, pendant 15-18 ans, rien. Un travailleur silencieux, obscur, dont on ne parle pas. Tous nos fondateurs d'ordres ont vécu ainsi un nombre considérable d'années dans l'obscurité. C'est vraiment bien dans la ligne de ce que nous pouvons savoir des saints qui depuis vingt siècles perpétuent dans le temps le message de Jésus. Paul est resté 14 ans, François d'Assise a commencé par vouloir être ermite... Tout de même, on a une petite indication. Il s'intéresse aux questions religieuses bien qu'il ait d'autres occupations. Il sait ce qui se passe au bord du Jourdain. Il va avec les foules où Jean-Baptiste baptise et, un jour, il prend une décision, il va se faire baptiser lui aussi. Jean savait s'y reconnaître en hommes. Je ne dis pas du tout qu'il en faisait un fils de Dieu tout de suite; ne soyons pas docètes. Il voit en lui un homme qui n'est pas tout à fait comme les autres, un disciple qui dépasse la bonne moyenne, peut-être un maître. Cette prise de conscience entre lui et Jésus, non seulement est illuminatrice pour Jean, mais comme dans tous ces domaines, est illuminatrice aussi pour Jésus. Jésus découvre la réalité, le sens fondamental de sa vie, découverte qu'il avait déjà plus ou moins amorcée à l'âge de douze ans et continuée en ces quinze ou vingt années de secret travail dans son village.

3- Autre étape, probablement peu de temps après, chez lui où il était revenu pour travailler, dans la synagogue de son pays, c'est à lui de lire un passage que vous connaissez. Il l'avait entendu mille fois mais, cette fois, nouveau progrès, dans ce texte, c'est de lui dont il s'agit

(Résumé du reste de la conférence qui n'a pu être totalement enregistrée, la bande magnétique s'étant avérée trop courte)

4- Nouvelle étape : Jésus a pris conscience du fait qu'il avait mécontenté à la fois les deux tendances principales du Judaïsme, les conservateurs, les prêtres du Temple d'une part, et, d'autre part, les "résistants" de l'époque (les Zélotes), dont il avait refusé de prendre la tête. Jésus sait maintenant que sa mort est inévitable à bref délai. Il l'accepte et monte à Jérusalem.

C'est à l'évocation d'un certain nombre de lieux que je céderai en songeant à Marcel Légaut que, grâce à la communauté normalienne, j'ai rencontré avec joie.

La rue d'Ulm

Et d'abord la rue d'Ulm. «Ce que je vis à soixante quinze ans a été semé par Monsieur Portal, quand j'avais vingt ans». Il suffit d'avoir approché quelque peu Marcel Légaut pour savoir combien cette période à l'École Normale avait de l'importance pour lui. Un travail acharné au plan intellectuel qui lui permettra d'être un professeur qui donnera à ses élèves envie d'apprendre. Mais aussi la rencontre d'un certain nombre d'hommes qui dégageront ce chrétien d'une foi un peu infantile et lui donneront le goût du grand large. Parmi ces hommes, volontiers, il citait Édouard Le Roy et, bien sûr, Monsieur Portal. Cet humble prêtre lazariste, extrêmement discret, éveilla Légaut à l'amour de la vie spirituelle et à l'exigence d'une foi réfléchie. Et ce n'est pas peu, en pleine crise moderniste, d'avoir aidé des intellectuels à garder foi en la recherche exégétique et théologique. Légaut, d'ailleurs, rappelle ce mot de Portal à propos de ceux qui souffrirent par l'institution ecclésiale de leur adhésion à certaines thèses: «Ils ont été trop vite, mais ils sont dans la bonne direction». L'un et l'autre se resteront fidèles jusqu'à la mort du Père Portal en 1926.

Les groupes Tala auxquels Légaut participa, puis qu'il anima rue d'Ulm, furent précieux à l'Université et à l'Église. L'avenir le montrera, soit à la Paroisse Universitaire, soit ailleurs, même si les chemins suivis ne furent pas les chemins prévus. Légaut sortit de la rue d'Ulm sachant, en bon professeur, qu'il avait beaucoup à apprendre et sachant, en chrétien actif, que jamais il ne devrait s'arrêter de chercher.

Les Granges de Lesches

Le deuxième lieu que j'évoque ce sont les Granges de Lesches. Situé dans la Drôme en plein Diois, ce petit hameau éparpillé sur l'épine dorsale d'une colline a été pour Marcel Légaut son lieu de méditation et le banc d'essai de deux intuitions. En effet, professeur d'abord à Evreux, à Vendôme, Nancy, Rennes puis Lyon, Légaut garde la volonté de proposer aux enseignants, qui l'acceptent un peu comme maître spirituel, un lieu où la vie communautaire pourra se vivre, ainsi que l'approfondissement spirituel.

Il y a aussi une autre intuition qui commandera cette volonté de trouver un lieu de «retour à la terre». C'était la volonté de former des «hommes complets». L'Université «faisait des cerveaux mais non pas des hommes capables d'être des chefs». La «drôle de guerre» lui avait fait prendre conscience que les intellectuels manquaient de la connaissance de l'homme et se trouvaient parfois démunis devant l'existence pratique.

Il s'installe donc dans le Diois, en novembre 1940, après plusieurs essais en particulier en Auvergne. Alors là-bas, aux Granges, il apprit le métier de paysan et il accueillit au fil des ans, de 1945 à 1965, ceux et celles qui désiraient continuer leur chemin avec lui et qui recherchaient le calme propice à la méditation et aussi l'occasion de travailler manuellement. C'est peut-être là, dans ce paysage, qu'il conforta sa liberté d'esprit. Marcel Légaut et sa femme «qui est le courage même» ont toujours eu beaucoup de pudeur pour parler de cette vie, là-haut, aux Granges. Mais on peut imaginer les difficultés qu'il a fallu surmonter : les maternités, le soin des enfants, la vie quotidienne, alors que c'est la plupart du temps à pied qu'il faut se rendre au village proche de 12 km. Légaut parle de «l'affrontement quotidien aux impératifs des saisons» et aussi de ce que là-bas «il a vécu, journalièrement, en symbiose, en communion avec ce qui naît, vit et meurt dans le silence de la nature».

La vocation de moine envisagée un instant à Hautecombe était sans doute une prémonition de ce qu'il vivra ici. Et c'est dans ce lieu que peu à peu se sont noircis les cahiers qui seront publiés, en 1970, sous les titres de *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* ; mais jamais aux Granges il n'aurait pu vraiment publier: «Quand on est astreint comme je l'étais à un travail manuel lourd, aux limites des forces, on ne peut pas penser, encore moins écrire», dit-il quelque part. Mais sans doute les Granges ont été un lieu de gestation.

Valcroissant

Marcel Légaut écrit : Les choix les plus difficiles, parfois les plus crucifiants, sont ceux que l'on doit faire eu égard à sa famille. Les responsabilités d'un homme envers sa femme et ses enfants sont un des critères de la fidélité profonde à sa mission». Aux Granges, les difficultés pour aller à l'école étant insurmontables pour de jeunes enfants, Marcel Légaut et sa femme achetèrent une propriété proche d'une école primaire. La famille émigra donc dans une ancienne abbaye à Valcroissant, proche de Die. Là encore, le calme et le silence sont au rendez-vous. L'abbaye nichée au pied du Glandasse n'attire pas beaucoup de touristes. Marcel Légaut continue son travail de paysan en ce nouveau lieu. Pratiquement de 1952 à 1965 il vivra de la terre. En 1965, ses fils se partageront l'exploitation des fermes tant aux Granges qu'à Valcroissant. A partir de ce moment-là il pourra se consacrer vraiment à

la rédaction des textes qu'il portait en lui et qu'il avait médités au long de sa vie. C'est aussi de Valcroissant, qu'infatigable, il parcourra la France et la Belgique, allant à la rencontre de petits groupes ou de grands groupes qui, à travers ses mots et à travers son expérience, découvraient ce qu'ils avaient besoin de trouver en cette période de post-concile, sur la vie de communauté et l'affrontement à la modernité. D'ailleurs la communauté issue de Saint-Cloud ne s'était pas dispersée. Au long des années certains sont morts, mais ceux qui restaient - auxquels s'étaient peu à peu agrégées des familles et des anciennes de Sèvres - s'étaient constitués en Association Immobilière et achetèrent une ancienne magnanerie. C'est là que pendant les étés Marcel Légaut continua à méditer à haute voix pour la plus grande édification de ses amis.

Les lieux sont évoqués. Que dire de cet homme dont l'influence n'a cessé de grandir ? S'il fallait synthétiser, peut-être pourrait-on dire d'abord que les lieux sont en harmonie avec le personnage : recherche, isolement, silence, approfondissement, liberté. Allons plus avant. Marcel Légaut est un intellectuel au sens fort du terme. Mon professeur de philosophie nous faisait distinguer «intellectuel» et «notionnel». L'intellectuel est celui qui ne s'évade pas dans les idées. C'est celui qui reste en prise directe avec la vie telle qu'elle est - tout en essayant de conceptualiser et de réfléchir. Le «notionnel», c'est l'autre, il s'ébroue au milieu des idées et oublie la vie. L'exigence intellectuelle de Légaut n'a pas de faille, sa vie le prouve.

Légaut est un «fidèle». Si l'on faisait le compte des mots qu'il a le plus utilisés, je crois que ce mot l'emporterait : être fidèle pour lui a été de réaliser l'intuition de sa jeunesse: «Ainsi ce qui devait venir est venu. J'en suis le premier étonné - je dois l'avouer - j'en suis ravi, car je l'avais rêvé au temps de mes vingt ans». Fidèle à Jésus, «Dieu fait homme», découvrant peu à peu en vivant intensément son humanité la mission que son Père lui avait confiée. «Jésus fidèle parmi les fidèles», selon les paroles de Légaut. Fidèle à une Église qu'il voulait plus évangélisatrice. En effet ce qu'il dénonçait dans l'institution c'est ce qui faisait obstacle à la transparence - mystère de la présence du Christ dans l'humanité, l'Église doit s'efforcer à la transparence pour qu'Il soit annoncé. Selon la parole de Jean XXIII qu'il citait volontiers, il faut qu'elle se «dépoussiérisse». Avec courage. Il avait vis-à-vis de l'Église l'exigence d'un fils aimant vis-à-vis de sa mère. Il la voulait aimée par ceux à qui elle se présente en ces temps que nous vivons.

Ainsi s'en va celui que nous aimons - avec son béret basque et son visage rieur - avec sa capacité de concentration et ses mots à l'emporte-pièce - avec son cœur pur d'enfant et ses mots de grand maître à penser - avec cette certitude pour ceux qui l'ont approché que « dans les yeux du jeune homme il y a de la flamme, et dans les yeux du vieillard il y a de la lumière»
Max Bobichon

Légaut en dialogue avec les jeunes de ce temps

Il est des rencontres qui nous marquent profondément et dont on peut dire qu'elles ont éclairé notre vie puisque bien des années après ce souvenir reste vivace dans nos cours et garde toute sa puissance. Celle de Marcel Légaut fut de ce type. Lors d'une session estivale en 1971 aux Granges de Lesches, à laquelle participait tout un groupe de jeunes normaliens (dont moi-même), j'avais été frappée par la luminosité de son regard, par la sérénité qui se dégageait de lui. Son accueil souriant, son écoute et son humour nous avaient séduits. Il menait une vie simple au contact, à l'écoute de la nature, dans un cadre merveilleux mais sans doute pas toujours facile. Il avait une façon de prendre son temps, d'écouter les autres, de cette écoute attentive à chacun qui était la sienne. Ses réflexions, ses analyses nous entraînaient sur des chemins pour nous inexplorés. Il a été le catalyseur de nos interrogations. Il nous a permis d'approfondir nos questions, nos réponses.

Je garde le souvenir d'échanges profonds dans le respect des croyances de chacun et dans la joie d'être ensemble.
Joëlle Roche

Né en 1900, normalien, agrégé de mathématique, docteur ès sciences, Marcel LEGAUT a consacré une partie de sa vie à l'enseignement des sciences aux Facultés de Nancy et Rennes. En 1940, poussé par son expérience de professeur et sous le choc des événements, il s'essaie avec un groupe d'étudiants à un nouveau mode de vie où travail intellectuel et travail de la terre devraient se compléter et s'équilibrer. Puis il prend un congé de longue durée en 1942. Depuis, il exploite une ferme isolée en Haut Diois où il partage la vie et la sagesse des montagnards de son nouveau pays. Plusieurs ouvrages ont livré les réflexions et les méditations de Marcel LEGAUT. L'A.D.D.E.C. le remercie de ces lignes écrites spécialement pour «la lettre aux chefs d'établissements».

Enseigner n'est pas seulement une fonction, c'est une vocation. On n'est pas seulement professeur pour gagner sa vie et celle de sa famille, ni même parce que ainsi on est utile. Sans contester d'ailleurs que la considération des nécessités matérielles et des besoins de la société n'aient un rôle à jouer pour aider à choisir son métier, il y a davantage ici, la conscience d'une exigence intime qui impose du dedans cette orientation de la vie pour celui qu'on est; hors d'une telle manière de travailler, toute autre occupation même si elle permettait un meilleur traitement et se montrait fort utile ne donnerait pas un sens aussi plénier à l'existence.

La valeur d'un enseignement dépend ainsi non seulement des connaissances du professeur, de ses techniques pédagogiques, mais du niveau où celui-ci a su élever son travail. Cette qualité toute personnelle ne relève pas des examens. Elle ne peut pas non plus être estimée à prix d'argent, même si parfois elle est récompensée de cette façon par quelque promotion au choix. Quand cette qualité essentiellement humaine fait par trop défaut l'enseignement donné, tout en étant correct, conforme aux programmes, satisfaisant quant aux résultats scolaires obtenus, pêche gravement à la base. Il peut connaître une certaine réussite, jugée suffisante, satisfaisante même auprès des meilleurs élèves mais, déjà auprès de ceux-ci, il présente une secrète déficience; déficience qui se manifeste plus visiblement par l'échec que l'on constate auprès des enfants moins doués et qui ne doit pas être seulement attribué à ces élèves mais aussi à leurs professeurs.

Ces remarques s'imposent avec d'autant plus de force qu'on ne se borne pas à penser qu'enseigner consiste seulement à donner des connaissances mais qu'on lui assigne un but plus élevé, d'ailleurs inséparable de l'acquisition du savoir, celui d'éveiller l'intelligence à l'esprit critique et à l'activité d'invention. Cette activité à son premier degré est l'assimilation des matières enseignées mais elle doit aller beaucoup plus loin. Aider l'élève à inscrire ce bagage intellectuel dans sa vie concrète, dans la trame de son histoire propre, dans la conception qu'il se fait de la condition humaine et de celle du monde, accentue encore davantage la nécessité qu'on atteigne au niveau de la vocation pour qu'on soit un bon professeur.

La présence de tels professeurs dans le corps enseignant d'une institution est capitale. Dans la mesure où la décision relève du directeur de l'institution, la recherche et l'embauche des enseignants qui peuvent être aussi de véritables éducateurs, qui sont aptes non seulement à donner des connaissances mais aussi à assurer une culture plus générale en profondeur, sont capitaux. Comme cette culture doit informer l'être dans sa totalité, elle ne saurait être étrangère à la foi chrétienne dans un établissement chrétien; une foi qui inspire toute la vie personnelle et qui ne se contente pas d'être l'adhésion à une religion à laquelle on se soumet par discipline ou par convenances dans les comportements et les croyances.

Dans la mesure où le recrutement des professeurs n'est pas complètement limité par les réglementations de l'Administration et la puissance des syndicats, il semble que le regroupement de tels collaborateurs soit particulièrement aisé à notre époque, non seulement grâce au traitement équitable qui met les professeurs des établissements chrétiens dans la même situation pécuniaire que ceux, de titres équivalents, de l'enseignement d'État, mais aussi parce que parmi les jeunes licenciés, qui ne trouvent pas actuellement d'emploi correspondant à leurs études, un certain nombre sont des chrétiens capables d'avoir une vie spirituelle authentique.

Si la présence de professeurs ayant la vocation d'enseigner est capitale pour la fécondité de l'enseignement donné dans une institution, il importe aussi extrêmement que ces professeurs sachent faire équipe ensemble pour coordonner leurs activités dans une même classe mais aussi, et ce serait une disposition éminemment favorable quoique encore rare, que la même équipe puisse suivre l'élève tout le long de sa scolarité. Il ne s'agit pas seulement de faire des réunions de professeurs qui laissent intact l'individualisme des participants, chacun se cantonnant dans sa spécialité et n'engageant ainsi

que la conscience professionnelle de fonction, mais de cultiver par ces rencontres un esprit commun. Celui-ci ne sera pas sans avoir des conséquences sur l'atmosphère générale de l'établissement, sur le climat des classes, sur la qualité des relations entre professeurs et élèves; tous éléments indispensables à la maturation affective, intellectuelle, sociale et chrétienne de l'enfant.

Ces considérations s'imposent avec évidence. Elles en deviennent banales, si on reste sur le plan des idées. Dans la pratique elles sont cependant capables d'exigences qui ne sont pas souvent reconnues, ni observées dans toutes leurs conséquences. Celles-ci vont fort loin et rendent d'autant plus nécessaire que la fonction enseignante dans les milieux chrétiens soit élevée au niveau d'une vocation véritablement spirituelle par son enracinement dans l'être.

Mais ici se pose un problème difficile dont la solution s'impose actuellement avec une urgence certaine. Dans beaucoup d'institutions chrétiennes coexistent, sans vraiment arriver à une union en profondeur une communauté de religieux ou de religieuses et un ensemble de laïcs, croyants pour la plupart sans que l'on puisse assurer qu'en général ils aient choisi, principalement par raison de Foi le métier d'enseignant, et d'enseignant dans un établissement chrétien. Ces derniers sont souvent dès maintenant les plus nombreux dans le corps professoral mais restent encore sans influence notable sur la direction de l'école, que se réserve presque exclusivement la communauté religieuse. Il n'y a pas entre ces deux milieux la communion spirituelle qui devrait être possible, qui serait, si la foi se libérait des formes contingentes et les dépassait par une vision plus surnaturelle des êtres. Il existe souvent entre ces deux milieux le fossé qui se trouve partout creusé entre «employeurs» et «employés», je n'avancerais pas que cette séparation soit le fait seulement des uns ou seulement des autres.

Cette distorsion entre les deux groupes d'enseignants n'est pas déjà sans conséquences au niveau de la collaboration nécessaire entre les membres du corps professoral. Elle est grave d'une autre manière pour les institutions chrétiennes car elle ne prépare pas leur avenir. En effet, il semble presque certain que la diminution accélérée des vocations proprement religieuses conduira inéluctablement la direction de ces établissements à être confiée à des laïcs qui auront ainsi à prendre dans ce domaine la succession des religieux ou des religieuses, ceux-ci devant assurer une place plus spécifiquement apostolique à laquelle ils ont à se préparer par un renouvellement en profondeur de la catéchèse que seule une vie de foi originalement et vigoureusement personnelle peut mener à bien.

Cette mutation, car ce n'est pas un changement de petite dimension, doit être préparée de longue date pour qu'elle ne provoque pas une rupture ou un effondrement; préparée par les communautés religieuses enseignantes en faisant participer progressivement et de façon de plus en plus complète les laïcs à l'activité de direction; préparée aussi par les laïcs qui, sous la pression sociologique qu'exerce le monde actuel, en particulier les syndicats, ont tendance à rabaisser leur rôle dans l'École au niveau d'une simple profession dont les obligations cessent avec les heures de cours et de leur préparation, sans qu'on aie à se préoccuper autrement du but et de l'existence de l'institution. Je pense que cette double évolution serait grandement facilitée par le rassemblement des deux groupes, non seulement pour une prise de conscience lucide et franche de la situation qui se prépare, mais aussi par des activités religieuses (week-end, retraite) qui, faites dans un esprit convenable, seraient aussi profitable au renouvellement spirituel de la communauté religieuse qu'à l'approfondissement chrétien du corps des enseignants laïcs.

Il reste qu'un véritable renouveau religieux est indispensable pour que de telles rencontres soient vraiment profitables, vivifiantes et collaborent utilement à la difficile mutation dont ont besoin les institutions chrétiennes afin d'être des chemins où la foi s'éveille dans le cœur des enfants et s'y enracine en profondeur, afin d'être capables de préparer les élèves à la vie de foi difficile qui semble leur être promise. Ce renouveau, qui exige l'insertion d'une spiritualité chrétienne nouvelle et non un simple retour à des pratiques anciennes, mêmes si celles-ci furent jadis bienfaisantes, me semble possible aujourd'hui plus que hier car l'essentiel est maintenant visiblement menacé, et l'on est plus conscient de ce que l'essentiel exige quand on se sent en danger de le perdre.

Je voudrais pour terminer insister sur deux aspects de l'enseignement qui en général ne sont pas jugés faisant partie du rôle des professeurs; celui des études où l'élève doit faire un travail personnel pour comprendre, assimiler, et non seulement pour apprendre et savoir par cœur ce qu'on lui a exposé en classe; celui de l'internat (ou demi-internat) qui s'impose surtout aux adolescents dispersés dans les campagnes, mais aussi à ceux des villes dont les familles (l'homme et la femme étant absorbés par leur métier) n'ont plus ni le temps, ni les forces, ni parfois aussi les connaissances pour s'occuper de leurs enfants dans leur travail scolaire.

Aider les enfants à faire le travail personnel qui leur permet de suivre convenablement les cours auxquels ils ne font qu'assister, sans pouvoir autrement intervenir par leurs questions et leurs demandes d'explications; les aider aussi à se développer harmonieusement et de façon largement

ouverte sur les horizons de leur temps, dans les internats rendus nécessaires par l'éloignement des familles, ou leur «encombrement» (je n'oublie pas non plus leur délabrement fréquent) sont deux tâches qui exigent un dévouement qui ne se ménage pas, qui ne se mesure pas aux heures du service, qui ne rechigne pas aux initiatives à prendre. Là, plus encore que dans l'enseignement tel qu'on se borne à l'envisager encore actuellement la vocation est nécessaire. Ceux qui se veulent fonctionnaires par idéologie du «donnant, donnant», ceux qui par faiblesse spirituelle ne savent pas ce qu'est une vocation et qui ne conduisent leur vie qu'en regard de leurs besoins, ne sont pas en mesure d'assurer ces services nécessaires; d'autant plus nécessaires que les programmes imposés sont plus chargés, que les enfants sont plus isolés, que le nombre des élèves dans une même classe ou dans l'établissement est plus élevé.

Quel que soit l'avenir réservé à l'enseignement libre, il y a là deux besoins que l'État est incapable de satisfaire, il peut créer des fonctions, il n'a pas ce qu'il faut pour appeler, amorcer même indirectement des vocations. C'est aux chrétiens d'être dignes d'entendre l'appel et d'y correspondre. C'est aux congrégations enseignantes d'être dignes de la fidélité créatrice de l'invention, des formes nouvelles d'éducation et de formation humaine que l'État malgré sa tendance fatalement totalitaire dans la civilisation industrielle et citadine actuelle, ne pourra pas empêcher durablement de naître et d'exercer. Mais aussi c'est à L'Église d'accéder à une spiritualité renouvelée de celle du passé, qui seule lui permettra d'être digne des potentialités de vie qui à chaque génération se promettent chez les jeunes.

Ce soir, ce que je voudrais dire ne sera pas commode parce que ça ne supporte pas le style ordinaire d'une conférence. C'est plutôt du genre méditation. On ne médite pas n'importe quand, on ne médite pas à volonté. Alors j'espère que vous m'aidez, par votre propre présence, à ce que je sois suffisamment présent à moi-même pour que je ne vous dise pas des choses trop creuses, mais des choses réelles.

Le titre de la conférence, de cet entretien, de cette méditation est "Devenir disciple de Jésus aujourd'hui". Pour moi, même si ce n'est pas dans le titre mais dans mon idée, c'est être disciple comme l'ont été pour l'essentiel, il y a vingt siècles, pendant quelques mois, les quelques juifs qui ont rencontré Jésus, l'ont suivi et ont cru en lui. Actualiser, réaliser ce qui s'est passé il y a vingt siècles, c'est, me semble-t-il, une condition indispensable maintenant pour être chrétien, non seulement croyant de pratique, mais encore suffisamment chrétien pour aider l'Église à surmonter la crise qu'elle connaît actuellement et lui permettre de remplir sa mission. Voilà le centre de mon entretien, de la méditation que je vais faire avec vous ce soir.

Présentation

Mais avant, je voudrais vous faire une petite introduction pour que l'esprit, dans lequel je vous parlerai, soit aussi celui dans lequel vous m'aidez. Je suis chrétien, catholique de chrétienté, catholique d'origine. Je suis né, avec le siècle, en France. Au début de ce siècle nous étions encore en chrétienté. J'ai été formé au catéchisme comme tous les enfants de l'époque mais je n'ai pas été porté du tout vers les études qui permettraient d'être un peu un technicien, les sciences qui tournent autour du christianisme. Je ne suis pas du tout théologien, je ne suis pas du tout philosophe, je n'ai rien fait en psychologie... je n'ai même pas le moindre diplôme de catéchète. La seule chose que je revendique pour moi, et c'est la seule raison pour laquelle je suis avec vous ce soir, c'est que j'ai été chrétien toute ma vie et pas seulement pratiquant. Par la grâce d'une rencontre que j'ai faite vers 20 ans avec un prêtre qui m'a ouvert sur la vie spirituelle, les questions religieuses m'ont toujours profondément passionné. Quand, pendant cinquante ans à peu près d'une vie consciente, on s'est toujours profondément intéressé aux questions religieuses, même si l'on n'a pas de culture universitaire, il y a une certaine culture qui progressivement se développe, qui reste et qui fait que, sans aucune autorité, on peut parler tout de même avec un certain intérêt. Je ne suis pas venu vous enseigner. Si je fais partie de l'Église enseignante, c'est tout au bas de l'échelle. Pratiquement, je n'ai aucune technique. Aussi je vais vous dire comment j'essaye moi-même de devenir disciple. Les réflexions que je vais vous faire ont été depuis très longtemps les miennes. Mais incontestablement, la crise que nous rencontrons actuellement, que probablement aucun n'avait pensé devoir être aussi profonde et aussi rapide, cette crise évidemment a provoqué en moi beaucoup de réflexions, de méditation, d'inquiétude, d'espérance. C'est dans ce climat que je voudrais développer ma réflexion avec vous ce soir.

Jadis, nous étions trop facilement chrétiens. En pays de chrétienté, il suffisait de faire comme tout le monde pour être chrétien, pour être chrétien comme on pensait que cela suffisait de l'être. Heureusement que depuis vingt siècles, il y a eu des chrétiens qui ne se contentaient pas d'être comme tout le monde. C'est grâce à eux que l'Église a pu vivre à peu près et, au vingtième siècle, est encore suffisamment vivante pour espérer qu'elle survivra à la crise vigoureuse qu'elle traverse maintenant. Nous sommes à une époque, et sans doute cela va s'accroître, où, pour être chrétien, il ne faudra plus faire comme tout le monde parce que tout le monde fera autrement. Il faudra avoir du caractère pour être chrétien. Jadis, il suffisait d'être un bon garçon ou une bonne fille. Il faudra découvrir par le dedans la grandeur du message chrétien et, plus encore, la transcendance de celui qui en est l'origine. Et non pas simplement adhérer à une doctrine sur Jésus par bonne volonté, je ne dirai pas par crédulité quoiqu'elle y soit bien un petit peu, par docilité.

Certes, nous avons besoin de l'Église, c'est grâce à elle que nous avons cru en Jésus, mais entre croire en Jésus à travers une christologie, une doctrine, un catéchisme, et croire en Jésus parce qu'on l'a rencontré comme l'ont rencontré les premiers disciples qui n'avaient pas de christologie à leur disposition, c'est tout autre chose.

Dans les conditions où nous vivons, il est probable que ne resteront chrétiens, et en tout cas des chrétiens qui aideront l'Église à vivre, que ceux qui, à leur manière, selon leur temps, suivant leur cadence, arriveront à actualiser, à se rendre réel ce que Jésus a vécu avec ses disciples, et ainsi ce Jésus, qui est né et est mort il y a vingt siècles, leur deviendra plus présent dans leur vie quotidienne que les gens qu'ils rencontrent. C'est ce que j'appelle «devenir disciple». C'est autrement plus exigeant que d'étudier des livres de théologie. Je ne dis pas que les livres de théologie ne sont pas utiles mais ils sont insuffisants. On peut être un excellent théologien suivant les normes universitaires sans être le

spirituel qu'il faut être, qu'il faut devenir pour être un disciple, parce qu'il ne s'agit pas de savoir ce qu'il faut penser de Jésus, il faut en vivre. Dans nos milieux intellectuels, on confond souvent penser et vivre. Vivre exige certainement qu'on pense et malheur à ceux qui croient vivre sans penser ou contre la pensée. Cela suppose de la part de chacun d'entre nous un effort qui transforme la vie, une conversion par le dedans qui n'est peut-être pas ébouriffante, claironnante, mais qui est profonde, qui commence et ne se termine pas, la conversion de toute la vie.

Comment peut-on arriver à se rendre réel ce que Jésus a vécu, il y a vingt siècles ?

Une première condition est qu'on se pose la question et qu'on pense que cette question est importante. Nous sommes encore plus ou moins interpellés par cette aventure qui s'est passée il y a vingt siècles pendant quelques mois. Dans certaines rencontres, on avait facilement tendance à comparer Jésus à quelques grands fondateurs de religion comme Mahomet, Bouddha. Mais il y a une différence de base. Un homme comme Jésus n'a vécu que trente trois ans et il a eu une vie publique de quelques mois, une vie qui s'est terminée d'une façon catastrophique. Or sa vie a eu une autre percussio spirituelle quand on la compare à celle de Mahomet qui a vécu longtemps, qui a utilisé tous les moyens humains pour instaurer la religion qu'il enseignait, avec tous les moyens de puissance... Quelle différence radicale!

Alors une première question. Pour devenir véritablement disciple, qu'est-ce qui s'est donc passé il y a vingt siècles, pour qu'une telle réalité, une telle chose impossible se soit produite ? Il y a une attente, une recherche, qui est nécessaire, et malheur à nous si l'enseignement qu'on nous donne la supprime. Car si l'enseignement que nous recevons au catéchisme supprime la question, au lieu d'être un chemin, il devient un obstacle. Il faut que l'enseignement que nous donnons aux enfants, celui que nous recevons, nous ouvre sur la question, de manière à nous stimuler pour que nous tentions toute notre vie d'essayer de la résoudre ou, du moins, de la porter, et non pas de la ranger parmi les questions résolues pour passer dans d'autres domaines.

Nous savons évidemment ce que Jésus nous dit, ce que l'Église nous dit de Jésus, à travers les écritures, à travers la tradition. Voilà la base. Une base insuffisante parce que tout le monde peut connaître parfaitement l'ancien testament, le nouveau et la tradition, et rester sur un plan intellectuel ou sur un plan affectif qui n'en fera jamais un disciple. Il faut que sa vie soit transformée, il faut qu'il comprenne les écritures et la tradition à la lumière de ce qu'il vit lui-même. Sa vie spirituelle doit se développer au contact de ce qui lui est donné objectivement du dehors mais, s'il ne se l'approprie pas d'une façon très personnelle, ce qui lui est donné objectivement du dehors restera pour lui un costume, restera pour lui un langage. S'il est particulièrement affectif, ça lui permettra peut-être quelques transferts de cœur mais cela ne remplacera pas ce qu'il y a de singulier dans ce qui fait le disciple à ses risques et périls.

On peut lire objectivement l'écriture. Il faut le faire intelligemment. De ce côté, nous avons fait quelques progrès depuis un siècle. Car l'ancien testament est de quelques milliers d'années derrière nous, le nouveau lui-même date de vingt siècles avec une mentalité fort différente de la nôtre, et toute la tradition que nous pouvons recueillir de l'Église est, elle aussi, marquée par les temps et les lieux où elle s'est formée, développée, transformée. Donc il y a une certaine manière littérale de lire les écritures, la tradition, qui tout en étant, je dirais, scrupuleuse, n'est pas suffisamment intelligente pour découvrir la veine secrète, l'esprit profond qui, au-delà des lettres, à travers les événements, grâce aux circonstances, petit à petit s'est développé à travers les écritures et la tradition. Pour que ces choses soient vécues et non pas simplement dites d'une façon abstraite et par conséquent inutile dans une bonne mesure, il faut découvrir soi-même les transformations profondes qui existent en nous à mesure que nous sommes fidèles à ce que nous devons être. Il faut être des hommes intérieurs pour être capables de recevoir intérieurement un message qui nous est proposé du dehors.

Je ne suis pas encore entré dans le vif de mon sujet mais je pense qu'il était utile de vous faire cette introduction assez longue pour vous montrer dans quel esprit je vais vous parler maintenant et méditer pour vous.

Jésus aujourd'hui

Comment moi, chrétien du vingtième siècle, je vois Jésus, comment je l'actualise, comment je reçois de lui, comment m'est-il présent aujourd'hui ? Je vous l'avoue, ce que je pouvais penser de Jésus vers l'âge de vingt ans, est assez différent de ce que je peux penser maintenant parce que je me suis développé, aussi parce que le climat intellectuel, le climat sociologique, a changé, parce que je ne peux pas ne pas être de mon temps car, si je ne suis pas de mon temps, je ne suis d'aucun temps même si je crois être dans l'ancien temps. Donc il faut que je vive à travers mon temps. C'est grâce à cela que j'obtiendrai cette sorte de vitalité qui aura une certaine sonorité d'authenticité et qui permettra un rayonnement qu'aucun artifice, je dirais littéraire, ne peut donner de son côté.

Ce qui me frappe d'abord avec beaucoup d'émotion, c'est que tout ce que je vois dans la vie de Jésus, je le comprends parce que je l'ai déjà moi-même vécu un petit peu. C'est justement en le comprenant dans ma propre vie que je le découvre au-delà de la lettre, dans ce que Jésus a fait et dans ce qu'on m'a dit de lui. Inversement, en entrant plus en profondeur dans ce que je crois que Jésus a vécu il y a vingt siècles, je me comprends plus profondément. Jésus est le chemin. Il est tout à fait normal que, puisqu'il est le chemin, je le découvre davantage à mesure que j'avance vers lui et que, à mesure que je comprends mieux ce qu'il a vécu, je me comprends mieux moi-même.

1- La première période qui me frappe et qui me touche profondément, c'est ce qui s'est passé à l'âge de douze ans, lorsqu'il est monté à Jérusalem avec ses parents et où il se manifeste enfant de caractère. Il a fait une fugue ce jour-là. Il n'a pas demandé à ses parents l'autorisation de rester parce que probablement on ne la lui aurait pas donnée. Il est resté au temple parce que les questions religieuses l'intéressaient profondément. Les parents l'ont retrouvé et il leur était soumis, comme il est dit dans les écritures. Mais au moment où il a pris la décision de rester seul, laissant ses parents retourner tranquillement, il a manifesté à la fois une vigoureuse indépendance, du caractère par conséquent, et un vigoureux intérêt pour les questions religieuses.

L'âge de douze ans n'est pas un âge quelconque. Dans beaucoup de vies, c'est un âge de lumière, le moment où l'enfant est suffisamment personnalisé pour ne plus être simplement l'écho de ses parents. D'autre part, il n'est pas encore suffisamment homme pour que la maturation de ses instincts ne vienne, pendant de longues années, troubler la pureté ou la transparence de son cœur. C'est à l'âge de douze ans que se manifestent souvent des vocations. On a comme une idée à ce moment-là, de ce qu'on fera plus tard, une idée fautive d'ailleurs parce qu'on conçoit son avenir à partir du milieu dans lequel on se trouve, par conséquent dans des conditions sociologiques très différentes des événements qu'on rencontrera plus tard. Mais, en vérité, l'esprit fondamental qui s'incarne à partir de ces notions initiales se trouve le même. C'est une des joies d'un vieux de s'apercevoir que, quand on a été suffisamment fidèle, l'esprit fondamental de ce qu'on vit maintenant est tout à fait dans la ligne de ce qu'on vivait jadis, comme un enfant peut le faire avec des idées fausses mais en définitive avec l'idée fondamentale qui sera l'idée maîtresse du sens de sa vie.

2- Voilà le premier point. Jésus, vers l'âge de douze ans a manifesté une première prise de conscience de ce qui allait être le sens de sa vie, sa mission. Et puis, pendant longtemps on n'entend plus parler de lui. C'est vers l'âge de trente ans que nous le voyons de nouveau apparaître dans les foules qui se rendent sur les bords du Jourdain pour se faire baptiser par Jean. C'est bien dans la ligne de ce que nous devinons qu'il était jadis, sans que nous sachions exactement ce qu'il pouvait vivre. Ce que nous pouvons tout de même assurer, c'est que, pendant ces quinze, dix-huit ans, sa vie spirituelle était suffisamment secrète pour que nul ne puisse véritablement comprendre, découvrir, deviner même le secret de Dieu Il rencontre Jean-Baptiste. La rencontre de deux grands. Jean reconnaît en lui un maître, un disciple de choix pour le moins. Jésus reçoit de cette rencontre une prise de conscience singulière de sa mission. Ceci bien entendu est présenté dans les écritures avec les formes du temps que vous connaissez. Ceci est aussi une réalité qui peut être vécue par chacun d'entre nous et qui l'est souvent. Nous avons besoin d'être amorcés dans la vie spirituelle par quelqu'un qui nous a devancés sur le chemin et qui nous est suffisamment proche pour que sa présence éveille en nous une nouvelle présence. Je vous avoue pour ma part que j'ai eu cette grâce, vers l'âge de vingt ans, avec la rencontre de quelqu'un, dont on connaît maintenant un peu le nom, puisqu'on vient de fêter le cinquantenaire de sa mort il y a quelques mois, Monsieur Portal. C'est lui qui m'a éveillé à la vie spirituelle, moi qui étais un petit enfant bien sage ayant été au catéchisme de persévérance, qui savais un tas de choses sur la crise protestante mais qui ignorais radicalement tant de choses plus essentielles sur l'Église au moment où elle n'était pas si brillante que ça.

3- Le troisième épisode, qui va être décisif pour Jésus dans sa vie publique, c'est ce texte bien connu de Luc. A la synagogue de Nazareth, on lui demande de lire un passage d'Isaïe. Il avait une trentaine d'années. Bien sûr je n'en sais rien; tout cela est subjectif et je vous le dis à mes risques et périls, vous pouvez facilement dire que tout ça, c'est du roman. On lui demande de lire ce passage d'Isaïe, ce qui montre que Jésus savait lire. Je ne pense pas qu'à ce moment-là tous les habitants de son village savaient lire. Il était donc un homme assez cultivé. Il avait certainement entendu ce texte plusieurs fois, il l'avait peut-être même déjà lu plusieurs fois. Cette fois, après l'avoir lu, il y a en lui cette lumière insensée, stupide, inacceptable et pourtant impérieuse, que c'est de lui dont il s'agit.

«Les yeux de tous dans la synagogue sont braqués sur lui». Ce texte n'est peut-être pas voulu mais c'est intéressant parce que le reste est un peu systématique, il s'est passé quelque chose de tellement important dans le cœur de cet homme qu'on le regardait. On ne savait pas ce qui se passait mais, dans cette sorte de prise de conscience implicite, quelque chose de solennel, de décisif est en train de se

passer dont on est les témoins silencieux et inconscients, mais suffisamment conscients pour se rendre compte que quelque chose se passe.

Toute proportion gardée, cela existe aussi dans nos vies. Quand nous lisons la vie des saints, faite par des gens qui ne sont pas trop édifiants pour ne pas transformer nos saints en mannequins de sainteté, il y a des événements de ce genre. Ainsi par exemple, une sainte qui a eu une très grande influence, elle qui a fait entrer le carmel en France, Mme Acarie, veuve suffisamment tôt pour se sanctifier, s'est convertie un jour, vers l'âge de 50 ans, en lisant ce passage d'un livre pieux : Trop est avare à qui Dieu ne suffit. Voilà une phrase qui ne va pas très loin mais pour elle, grâce à la secrète préparation qui se faisait en elle depuis longtemps sans qu'elle le sache, elle a été interpellée par cette phrase à tel point que ce qui pour les autres n'était qu'un passage de piété, a été pour elle l'occasion d'une réponse décisive. Dans toutes nos vies, si nous sommes suffisamment intériorisés, certaines phrases peuvent vraiment nous interpeller et nous apporter tout autre chose que ce que les autres peuvent en recevoir parce que ça s'adapte exactement à ce que nous sommes depuis longtemps et là où la décision doit être prise.

4- Et voilà Jésus parti sur les routes de son pays. Il ne devait pas tellement sortir de son village. Les paysans, la classe internationale la plus commune, quand ils sont dans leur pays, n'en sortent pas volontiers, enracinés dans ce pays, sur cette terre. Alors, chose singulière, s'actualise ce texte d'Isaïe qui était pour lui si éclairant. Il ne pouvait pas en douter et il ne pouvait pas non plus penser que c'était extravagant. Alors sort de lui, à certaines heures, dans certaines situations, cette puissance de guérison, les aveugles voient, certains au moins, les paralytiques marchent, certains du moins... La foule le suit. Ce qu'il leur dit correspond si profondément à ce qu'ils attendent secrètement. Quelle confirmation de tout ce passé de trente ans qui petit à petit émerge de sa conscience claire et qui lui apparaît maintenant avec une évidence extérieure, objective, celle qui avant n'était qu'une évidence intérieure et subjective, au point qu'on peut être tenté d'en douter si l'on n'est pas suffisamment intériorisé pour avoir en soi une certitude qui va au-delà des raisons qu'on peut s'en donner.

5- C'est l'heure du succès pour Jésus. C'est aussi l'heure de la tentation. Il y a de grandes tentations dans la vie de Jésus et elles sont particulièrement importantes à découvrir parce qu'elles sont dans toutes les vies qui sont fidèles. L'Église les a connues depuis vingt siècles et, nous devons le dire, chaque fois que cette tentation lui est venue, elle y a succombé. Aujourd'hui, grâce à la crise que nous traversons, vu les raisons profondes de cette crise, nous pouvons espérer que, lorsque l'Église reprendra vie, elle saura ne plus retomber dans ces tentations que Jésus lui-même a connues et évitées pour que nous les dominions nous-mêmes.

La première tentation est la tentation du succès. La puissance qui sort de lui et qui guérit, n'est-ce pas la raison de sa mission ? Les succès qui se manifestent tout autour de lui, n'est-ce pas pour ça qu'il est venu ? Est-ce qu'il ne serait pas fait pour guérir les corps, sachant que plus tard ce serait la guérison des cœurs ? Certes, la guérison des corps est bien nécessaire pour la guérison des cœurs, mais elle n'est pas suffisante. La tentation du succès, se borner à des succès qui sont des étapes et se détourner, parce qu'elles sont plus éloignées, des véritables raisons de sa mission. Dans l'évangile, ses nombreuses nuits de prière sont peut-être les moments où Jésus, en prenant plus profondément conscience de ce qu'il vivait, a dû comprendre qu'il n'était pas venu pour guérir les corps mais pour cette autre mission tellement plus difficile, tellement plus improbable, d'être l'occasion de la conversion des cœurs.

Et voici une deuxième tentation. Israël est un peuple particulièrement vigoureux, ayant un passé particulièrement religieux, qui se trouve sous la botte romaine. Déjà plusieurs tentatives se sont faites jour pour chasser l'envahisseur. C'est un peuple dont la religion était extrêmement politique, un peuple politico-religieux, religieusement politique, un peuple dont l'histoire alliait continuellement l'action politique et l'action religieuse, un peuple élu. Jésus qui avait une si grande puissance sur les foules, est-ce qu'il ne pourrait pas justement coordonner toutes ces forces pour en faire de la violence et chasser l'envahisseur ? On a voulu le faire roi un jour et bien des gens de son temps pensaient que ce serait peut-être lui, le messie, un messie à la manière de son temps, ce messie politico-religieux qui devrait libérer Israël. Il a refusé cette tentation comme les autres. S'il avait été un bienfaiteur des corps ou un libérateur politique, il aurait été marqué de son temps et de son lieu. Il n'aurait été qu'un grand homme de son temps. La grandeur de Jésus est précisément d'être plus grand que son temps et d'avoir eu une fidélité fondamentale qui n'était pas la simple conséquence des événements qu'il rencontrait, mais la conséquence d'une volonté qui montait en lui. La volonté de son Père lui a permis d'atteindre l'humain à une telle profondeur qu'à travers les siècles et dans les milieux les plus différents, par ce qu'il était, il puisse interpeller tout homme dans sa profondeur. Tentation de la puissance, tentation du succès.

Tentation de l'impatience. C'était un temps où on croyait assez vite à la fin du monde parce que les temps n'étaient pas heureux. Jésus aurait pu jouer, comme on le fait actuellement, sur la fin du monde pour convertir les gens. Ce fut une des grandes erreurs de Loisy de penser que Jésus s'était laissé prendre par les perspectives d'une fin du monde prochaine. Jésus, à mon sens, savait bien ce qui se pensait autour de lui. Je ne dirais pas que Paul ne s'en est pas servi pour activer, augmenter la force de sa prédication. Mais Jésus, justement parce qu'il fallait qu'il dépasse les événements, ne pouvait pas, dans son action, dans sa manière d'être, s'appuyer sur les événements. Les événements pouvaient l'aider à découvrir sa mission mais il fallait que sa fidélité fondamentale soit suffisante pour que, au-delà de ce que les événements pouvaient lui suggérer, il découvre en lui-même une volonté qui transcende les événements et qui manifeste à nos yeux maintenant un des aspects fondamentaux de sa propre transcendance. C'est ainsi que Jésus continua pendant quelques mois à prêcher le royaume. Mais ce n'est pas là la grandeur de Jésus.

Le drame de Jésus

Ici j'aborde ma deuxième partie. A mesure qu'il parcourt la campagne, il s'aperçoit que la loi dont il avait tant reçu jadis, qui était pour lui à l'origine de sa vie spirituelle et qui, pendant toute son enfance, avait été le milieu favorable de son développement profond, cette loi telle qu'elle était observée, telle qu'elle était appliquée, bien loin de conduire les hommes à correspondre à l'exigence intérieure qu'ils auraient dû reconnaître, leur permettait d'y échapper. Les nantis, les bien-pensants, tous ceux qui observaient la loi avec scrupule, s'en servaient pour se défendre des exigences intimes que la loi ne peut pas commander. La loi peut organiser la bienfaisance, la charité ne peut pas être organisée, elle est d'un autre ordre. Et commence à se dévoiler, à se manifester dans le cœur de Jésus (c'est du roman mais je crois que c'est vrai) cette secrète faille qui petit à petit va s'ouvrir entre la loi, la religion de son pays, celle dont il a tant reçu, celle qui s'est progressivement constituée à travers des siècles, celle de son peuple, et d'autre part ce qui est le contenu, ce qu'il est nécessaire de vivre pour correspondre à la grandeur de l'homme, grandeur qu'il découvre progressivement, non pas tellement chez les riches, mais chez les pauvres, chez tous ceux qui sont des marginaux d'une manière ou d'une autre. Jésus découvre précisément une grandeur, les grandeurs humbles que ceux qui possèdent ne connaissent pas. Le drame intérieur de Jésus, dont je ne connais pas les distances autrement que par ce que je peux concevoir par ma propre expérience. Nous autres, chrétiens, nous savons que l'Église n'est pas à la hauteur de sa tâche et que, si nous avons beaucoup reçu d'elle, la meilleure chose que nous pouvons lui apporter c'est de nous apercevoir qu'elle ne nous a pas apporté tout ce qu'il fallait qu'elle nous donne pour que nous soyons à la hauteur des services que nous lui devons pour qu'elle remplisse sa mission. Cette secrète faille, elle va se manifester progressivement. Il va y avoir une lutte secrète auprès des disciples de Jésus, entre Jésus qui les ouvre dans cette direction et le milieu juif avec lequel ils sont encore très solidement solidaires. Puis les choses se manifestent avec violence, il faut bien le dire. Et cette faille secrète qui petit à petit s'est élargie a conduit Jésus très rapidement à la mort.

Toutes les paraboles du royaume sont des critiques secrètes, discrètes, vigoureuses, convergentes, de la loi, ce que Paul a manifesté d'une façon plus théologique, ce que le quatrième évangile a dit d'une autre manière. Il y a dans toutes les paraboles du royaume cette singulière critique que l'homme est trop grand, que ses possibilités spirituelles sont trop grandes, pour qu'une loi lui suffise pour les mettre en exercice. Dans la parabole des talents, si Jésus avait voulu confirmer la loi, en confirmer l'autorité, le bienfait, la nécessité, le roi aurait dit, en distribuant ses biens : "écoutez, puisque vous n'êtes pas très intelligents, vous allez commencer par faire ce que je vais vous dire afin de faire fructifier mes talents". Il leur aurait dit ce qu'il fallait faire. Et puis : "Je reviendrai et je punirai ceux qui n'ont pas été obéissants, je récompenserai les autres". Enfin, il aurait pris toutes ces précautions. Ce n'est pas du tout la parabole du royaume. Le roi est un homme distrait. Il donne cinq talents, dix talents, un talent, à des gens qui n'en ont jamais eu autant, et il s'en va. Il ne dit même pas qu'il reviendra. Je vois ce serviteur avec ses dix talents dans la main. "Qu'est-ce que je vais faire de cela ? On ne m'a rien dit". Alors il s'est dit, parce qu'il y avait quelque chose en lui, "Il faut que je les fasse fructifier". Il les a risqués et il les a fait fructifier. Ce n'est pas par obéissance. C'est par une secrète fidélité à ce qui était en lui et qui était bien préparé par des obéissances qu'il avait connues jadis quand il était serviteur. Mais c'était bien au-delà puisqu'il n'avait jamais eu dix talents. Le seul qui est vraiment honnête est celui qui a dit : "Ce talent ne m'appartient pas. Or ce n'est pas impossible et même c'est très probable qu'il reviendra et le redemanderà. Je vais donc le mettre en terre". Il l'enterre, le talent se rouille. Parce qu'il est parfaitement honnête, il ne l'a pas risqué afin d'être certain de pouvoir le rendre et c'est le seul à se trouver condamné. Avouez que, pour critiquer la loi, on ne peut guère aller plus fort. Toutes les paraboles du royaume sont de ce genre. Nous avons besoin de méditer ces textes. Le spirituel ne se conserve pas au frigidaire. Le spirituel est continuellement à recréer et non pas à répéter.

Le drame de notre Église est qu'elle a été beaucoup plus conservatrice que créatrice. Le drame des chrétiens est qu'ils ont beaucoup plus facilement conservé et observé la loi, la nouvelle loi mais loi tout de même, que cherché à être fidèles grâce à la loi. Il ne s'agit pas de désobéir mais, malgré la loi, d'atteindre le niveau de la fidélité où chacun doit découvrir en lui-même ce que la loi ne peut pas commander mais qu'il doit réaliser personnellement, à ses risques et périls, pour correspondre à tout ce que Dieu veut de lui. C'est la «grande mutation de l'Église». Quand les chrétiens sauront dépasser l'obéissance, ne pas être d'abord simplement des obéissants, pour atteindre la fidélité grâce à l'obéissance, l'Église sera sauvée car à ce moment-là elle sera digne de la mission que Jésus lui a confiée.

La mort

Après quelques mois de succès arrivent toute sorte de polémique car enfin on comprenait bien qu'il ne parlait pas comme les scribes et les docteurs. Il n'avait pas de titres universitaires et, même s'il en avait eus, on l'aurait critiqué car on sentait bien qu'il ne parlait pas comme les scribes, il parlait avec je ne sais quelle autorité intime mais qui peut être contestée puisqu'elle n'était pas écrite sur du papier. Du côté des conservateurs, c'était un révolutionnaire; il n'observait pas la loi. Je n'insiste pas sur les miracles faits le jour du sabbat. Du côté des patriotes, de ceux qui voulaient qu'Israël devienne une nation indépendante de manière à satisfaire à sa mission fondamentalement religieuse, c'était un démobilisateur qui prêchait la miséricorde au lieu de prêcher la violence. Il prêche la pauvreté et personne ne croira que les riches ici le suivaient pas à pas.

Démobilisateur d'un côté, opium du peuple de l'autre. Depuis vingt siècles ça se répète avec un vocabulaire différent mais en définitive c'est toujours la même chose, car les voies de Jésus sont les voies de Dieu. Si la voie des profondeurs humaines ne supportent ni les facilités du pouvoir ni les facilités politiques, des deux côtés tout le monde était contre lui pour des raisons différentes mais unanimes pour le but final. Il était insupportable, aussi ne fut-il pas supporté longtemps. Sa mort était nécessaire. Elle lui était imposée physiquement, sociologiquement, par les conditions dans lesquelles il avait jusqu'à présent vécu. Cette mort extérieure, imposée, était fatale car il ne fallait pas être un grand prophète pour s'apercevoir que ça ne pouvait pas durer longtemps. Mais c'est là, je crois, une chose fondamentale, il a compris que cette mort était nécessaire à sa mission et il a fait de la mort sa mort parce qu'il a compris que tout ce qu'il avait donné à ses disciples, ceux-ci l'avaient reçu à leur propre niveau. Tout ce qu'il leur apportait était ramené au niveau de leurs propres préoccupations. Il était grand temps qu'il s'en aille pour que de cette absence jaillisse une nouvelle présence qui leur permettrait d'être créateurs et pas simplement de trouver en Jésus celui qui répondait aux préoccupations qu'ils avaient reçues de leur milieu.

Il a fait de la mort sa mort en faisant de la mort qui venait du dehors le dernier acte de sa mission. Quand il a compris ces choses, il monte à Jérusalem, il va vers sa mort. Ayant compris que la mort était sa mort, son dernier acte, là où s'accomplirait, où s'épanouirait sa mission, où elle prendrait toute sa puissance.

Le quatrième évangile s'efforce, après une longue méditation de ses auteurs, de mettre sur les lèvres de Jésus, avant et après la cène, les discours que vous connaissez, cette merveille de profondeur qui fait qu'en un certain sens on découvre tout ce que Jésus a vécu auprès de ses disciples pendant ces quelques mois. Après, c'est la nuit de Gethsémani, la dernière nuit de prière où nous découvrons d'une manière saisissante la transcendance de Jésus par rapport à ses disciples. La prière donne de la force à ceux qui savent prier, mais ça dévie l'âme de ceux qui cherchent dans la prière une évasion. C'est dangereux, la prière, quand c'est une évasion, parce que ça dévie à la place de donner force. De cette prière, Jésus est sorti plus fort pour affronter les puissants de ce monde, et ses disciples en sont sortis si faibles qu'ils l'ont abandonné, eux qui l'avaient pourtant suivi pendant ces quelques mois, malgré toutes les difficultés, les séparations, les hostilités qu'ils avaient rencontrées dans leur famille et autour d'eux.

Enfin c'est la confrontation avec les trois grands de ce monde. On n'a pas l'impression qu'il ait beaucoup fréquenté les autorités de son temps pendant les mois de sa vie publique. La première est la confrontation avec Hérode, ce n'est rien, n'insistons pas. La confrontation avec Pilate, c'est un petit peu mieux, un brave type, haut fonctionnaire et il fait comme tout haut fonctionnaire, il essaie toujours d'arranger les choses avec le minimum de frais. C'est tout de même un homme qui croit aux songes de sa femme. Mais la grande confrontation, la confrontation éternelle, le sens de sa vie, c'est la confrontation avec le Grand-Prêtre, la confrontation entre deux autorités qui se réclament de Dieu. L'autorité du Grand-Prêtre avec, derrière lui, des siècles d'un peuple religieux, élu de Dieu, et l'autorité de Jésus qui monte en lui sans aucun papier pour la justifier, la sienne. L'autorité qui conserve ce qu'elle a reçu en se conservant et l'autorité qui crée en se livrant. Cette confrontation est éternelle et

sera toujours dans l'Église. En elle il y aura toujours ces deux autorités qui seront face à face, l'autorité qui conserve en se conservant et l'autorité qui crée en se livrant.

La croix, la mort de Jésus sur la croix, tout ce qui lui avait été donné concrètement, historiquement, pour prendre petit à petit conscience de sa mission, de sa grandeur, ces succès, cette puissance qui sortait de lui, cet écho qu'il trouvait dans les cœurs... tout cela lui est enlevé. Il meurt nu sur la croix. Mais la vraie nudité de Jésus n'est pas dans la nudité de son corps, elle est dans la nudité de sa foi. La foi se justifie elle-même, elle peut s'aider des événements, des rencontres, des circonstances, de la société, de l'Église même, pour naître, mais en vérité la foi de cette grandeur unique peut s'engendrer elle-même en Dieu, où elle relève de Dieu.

Et après, cette chose singulière, comme dit l'écriture, ce renversement singulier, qui fait que, dans la mentalité des disciples, ce qui était une fin tragique devenait un commencement. Ce qui est objectif dans la résurrection, la Pentecôte, dans tout ce qui s'est passé après la mort de Jésus, dans tous ces charismes singuliers, c'est que ces hommes, après avoir cru que c'était la fin dans le désespoir, sans que rien de l'extérieur soit changé, découvrent que cette fin est un commencement et toute l'Église en est née. Ce qui est objectif dans tout ce qui s'est passé après la mort de Jésus, c'est cette radicale transformation de mentalité qui fait que le désastre devient une victoire. Et tout ce qui est subjectif, toutes les manières dans tout ce qui s'est manifesté à travers la chair, la vue, les sens, à travers l'émotion et que l'on découvre à travers les charismes.

Voilà comment moi, je vis Jésus. Je le vis à mes risques et périls mais je pense que, si bien des détails peuvent être faux, si bien des choses ne sont pas encore vues, l'ensemble doit être à peu vrai. En tout cas, c'est ainsi pour moi et c'est ainsi que Jésus m'est présent. Cette présence est d'un tout autre ordre que la leçon de catéchisme que j'ai pu apprendre jadis et que je pourrais répéter avec conscience tout au long de ma vie. Plus je vis ce que je dois vivre, plus je suis mu par ce que je dois vivre, plus je comprends par le dedans ce que Jésus lui-même a vécu. C'est ce que j'appelle «être disciple».

Ces pages sont la transcription d'une causerie donnée par l'auteur au Cercle médical de Bruxelles, réuni au Centre International «Lumen Vitae», le 25 février 1976, et de l'échange qui a suivi la causerie. Voir la notice biographique de l'auteur dans Lumen Vitae, 1972 (XXVII) n° 1, p. 9.

Le sujet de cette causerie m'amènera sans doute à redire ce que j'ai déjà dit. Je change le titre, je change l'emballage mais, en définitive, je n'ai qu'une chose à dire. Je le ferai dans la simplicité d'un échange et d'un partage. Mon titre est donc «Vie intérieure» ou plutôt «intérieurité», «chemin de liberté», ou mieux «chemin de la liberté». Je ne définirai pas dès l'abord le mot «intérieurité», car tout cet entretien consistera à en préciser le sens.

Le mot liberté est un mot infiniment délicat car, si de l'intérieurité on parle peu, de la liberté on parle beaucoup. Et comme toutes les choses qui subissent l'inflation, c'en est une qui perd assez facilement sa valeur. Il faut donc bien préciser ce que j'entends par liberté.

1 - Deux niveaux de liberté

Dans ma perspective, il y a deux niveaux de liberté. D'abord celle du faire et du dire ; une liberté qui peut être contestée, combattue, bridée par des forces extérieures; une liberté qui, en général, se décline au pluriel. Ainsi les libertés politiques, les libertés économiques. On parle de la liberté des mœurs. C'est un singulier. Mais la liberté des mœurs, au fond, ça veut dire «les mœurs en liberté», c'est encore du pluriel. Nous nous trouvons en face d'une réalité extérieure qui peut être limitée, restreinte, détruite par des influences extérieures. A ce niveau, la liberté caractérise mon dire, mon faire, mon comportement, ce qui est visible. C'est si facile à concevoir que, lorsqu'on parle de la liberté, c'est en général à ce niveau-là qu'on se place. Je ne m'y placerai cependant pas, quitte, à la fin de cet entretien à y revenir. Il y a en effet un autre niveau de liberté que j'estime plus difficile à découvrir et qui est très important si l'on veut s'approcher en vérité quelque peu de la liberté du faire et du dire. C'est Sartre, je pense, qui a dit quelque chose qui ressemble à ceci «L'important n'est pas de savoir ce que l'on fait faire à l'homme, l'important est de savoir ce qu'il en fait» : activité beaucoup plus intérieure, plus cachée, plus personnelle, car elle n'est pas uniquement dépendante des influences extérieures. Inséparable du faire et du dire, certes, et de toutes les pressions extérieures. Et cependant propre, particulière à celui qui subit ces influences, car c'est lui qui en fait ce qu'il en fait; il peut être commandé du dehors; nul pourtant ne peut se mettre à sa place pour en faire ce qu'il se doit ou veut en faire. Il y a donc là une nouvelle liberté; la liberté très personnalisée que j'appellerais la liberté d'être. L'autre liberté, celle du faire et du dire, je l'appellerais la liberté d'acte. Deux libertés, inséparables l'une de l'autre, mais d'ordre différent. La liberté d'être suppose, dans une certaine mesure, le faire et le dire; donc, une relative possibilité de liberté d'acte. Mais en revanche la liberté d'acte, celle du faire et du dire, n'exige pas nécessairement la liberté d'être, car on peut simplement «être vécu», sans être «vivant». Cette différence d'ordre est donc extrêmement importante. L'intérieurité est, à mon sens, le chemin de la liberté d'être. Et dans la mesure où il y a relation entre la liberté d'être et la liberté d'acte, l'intérieurité est aussi, d'une certaine façon, le chemin de la liberté de l'acte.

Un synonyme de la liberté d'être, c'est au fond la possibilité d'être totalement soi-même. Cette liberté est atteinte lorsque nous avons été capables de faire être totalement ce qui était potentiel dans notre humanité. Pour être libre ainsi, il faut peu à peu le devenir; il faut le mériter. Avant de l'avoir atteinte, on ne sait pas ce qu'est véritablement la liberté d'être; tandis que, dès le commencement, on sait ce que devrait être la liberté du faire et la liberté du dire parce que celles-ci sont conditionnées et limitées par les circonstances extérieures où l'on se trouve. La liberté d'être est un fruit; la liberté d'acte un projet. Il faut mériter d'être pour connaître la liberté d'être. Comme disait Sartre, il faut être capable de faire quelque chose de ce qu'on nous fait faire. Ceci suppose une lente maturation, dont je voudrais à présent vous parler et qui sera précisément le chemin qui nous permettra d'atteindre la liberté d'être.

2- Le cheminement vers la liberté d'être

Le chemin vers notre humanité consiste à découvrir progressivement le moyen de ne pas être simplement programmé, déterminé par les conditions extérieures dans lesquelles nous nous trouvons, conditions qui proviennent des événements, des maturations internes, biologiques psychiques; qui peuvent venir aussi des lois qui s'imposent du dehors, soit sous la forme d'un Absolu, par exemple les

lois religieuses, soit sous la forme d'un mouvement organisé, soutenu par l'autorité policière; enfin par tout ce qui s'impose à nous du dehors et qui fait que nous sommes des «vécus», mais n'implique pas que nous soyons vraiment des «vivants». C'est en faisant de ce qui s'impose à nous du dehors ce que nous devons en faire, que nous passerions du niveau où nous sommes vécus, au niveau où nous sommes vivants.

a) Enraciner en soi les raisons d'agir

La première étape de cette progression vers notre humanité consiste à découvrir en nous les raisons de ce qui s'impose à nous du dehors, les raisons des comportements que nous sommes conduits à adopter en raison de ces influences extérieures. Exemple : la loi. A un premier niveau, nous obéissons parce que la loi est la loi. A un deuxième niveau - qui n'est pas encore suffisant - nous obéissons à la loi parce que nous en comprenons les raisons générales. A un troisième niveau, celui où nous commençons à être vivants et non pas simplement vécus, nous découvrons que ce qui nous est imposé n'est pas simplement la conséquence d'une loi policière ou absolue, ni la conséquence des raisons que nous pouvons nous en donner, mais la conséquence de ce que nous sommes. Prise de conscience en profondeur de notre être, dans lequel s'enracinent les raisons fondamentales pour lesquelles nous obéissons à la loi. Nous n'obéissons plus à la loi parce qu'elle s'impose du dehors; nous obéissons à la loi parce qu'elle s'impose du dedans. Sans doute la prise de conscience peut être aidée par ce que la loi nous impose du dehors ; elle peut être aidée par les raisons qu'elle donne pour se justifier ; mais ni l'obéissance de ce premier niveau, ni celle du deuxième niveau ne sont suffisantes pour enraciner vraiment la loi dans ce que nous sommes. La loi devient une réalité qui nous est propre, lorsque nous arrivons à l'enraciner dans ce que nous sommes : prise de conscience en profondeur de notre réalité la plus intime.

Voici un exemple de ce niveau d'intériorité. Un homme vient de perdre sa femme ; il est veuf. Il a 40 ou 45 ans. Il a quelques enfants de l'âge délicat : 12 à 15 ans. Aucune loi ne lui interdit de se marier. Tout le monde au contraire va lui dire «Marie-toi. Tu es à un âge où tu dois te remarier». Le psychologue, le médecin, tout le monde. Mais cet homme est père. Il se rend compte que ses enfants auront l'impression de perdre leur père s'il se remarie. Alors son état de père va primer sur toutes les lois ou les convenances qui s'imposent du dehors, sur toutes les possibilités qui s'offrent du dehors. Si, dans sa conscience, il entrevoit ainsi son devoir de père et s'il se trouve vraiment dans les conditions indiquées, il refusera de se remarier, par soumission à une exigence intérieure, qui n'est absolument pas la conséquence d'une loi et qui n'est même pas «raisonnable», si l'on se met à raisonner au niveau des psychiatres, des psychologues, de tout le monde. Voilà une prise de conscience d'une exigence intime qui s'impose du dedans. Nulle loi du dehors, nulle raison extérieure ne permet de fonder le caractère impératif de cette exigence. Elle naît d'une prise de conscience de ce qu'on est. C'est une première étape fondamentale du cheminement de l'homme vers sa propre humanité, vers sa liberté d'être : entrer dans une compréhension suffisante de ce qu'on est, pour enraciner en soi ce qu'on doit faire ou ce qu'on doit dire. La loi ou cette compréhension intime peuvent l'une et l'autre commander les mêmes comportements ; mais ici l'obéissance à la loi est remplacée par la fidélité à une exigence intérieure.

Cette transformation de quelqu'un qui obéit du dehors, en quelqu'un qui est fidèle du dedans est importante à deux niveaux.

1) Toute loi qui s'impose du dehors a un caractère général. Or nous sommes trop grands pour que la situation dans laquelle nous nous trouvons ne soit pas, d'une manière ou d'une autre, particulière. De sorte que si nous appliquons la loi selon la lettre, nous sommes conduits, au moins dans les cas extrêmes, à blesser ce qui dans la loi devrait être, au contraire, l'occasion d'une progression spirituelle. Dans les cas-frontières, la loi qui est bonne «en général» peut être homicide. Pour bien obéir à une loi, il ne suffit pas d'obéir militairement, il faut que cette loi soit suffisamment enracinée en nous pour que nous découvriions son esprit. Et c'est à travers son esprit que nous atteindrons ce qu'elle peut nous conduire à faire, non par sa lettre mais par ce qu'elle est. Nous donnerons ainsi à la loi l'occasion de s'appliquer aux cas particuliers sans brutaliser celui qu'elle doit normalement conduire à se spiritualiser.

2) Lorsque le commandement extérieur ne nous concerne pas directement, personnellement, l'obéissance à la loi imposée du dehors est encore assez facile à réaliser. Mais lorsque la loi nous interpelle directement, lorsque c'est de nous qu'il s'agit, nous nous donnons très facilement des raisons ou des prétextes pour la tourner. Tandis que si la loi est fondamentalement enracinée dans ce que nous sommes, les raisons raisonnantes que nous pourrions nous donner restent superficielles et ne parviennent pas à nous déraciner. Pour être vraiment fidèle à la loi, lorsqu'elle nous interpelle dans des circonstances graves, il faut que nous soyons passés, avant la tentation, du niveau de l'obéissance

extérieure, formelle, au niveau de la fidélité fondamentale.

b) Obéir à ses propres exigences intérieures

La deuxième étape de ce cheminement vers notre humanité sera beaucoup plus personnelle. A mesure qu'on s'approfondit, on découvre de nouvelles exigences, et non seulement celles qui sont la conséquence des lois qui s'imposent à nous du dehors. Chacun d'entre nous est conduit à se rendre compte que pour être vraiment fidèle à ce qu'il doit être, à ce qu'il doit devenir, il lui est nécessaire d'obéir à des exigences qui lui sont propres; des exigences qui le caractérisent, qui sont telles que les autres n'ont pas besoin de les connaître pour être eux-mêmes ce qu'ils doivent être; des exigences qui nous particularisent et qui donnent à notre vie une singularité qui fait que nous n'agissons pas de la même manière que les autres, même si les conditions extérieures sont semblables.

Ainsi toute la vie spirituelle est jalonnée par la naissance à la conscience claire d'exigences intimes, qui peuvent être éveillés du dehors, mais qui ont besoin d'une certaine activité personnelle pour émerger suffisamment à la conscience claire. Cette émergence d'exigences personnelles doit être suivie des fidélités correspondantes. Alors ces fidélités, à mesure qu'elles se développent, sont elles-mêmes à l'origine d'exigences nouvelles. Et d'exigences en fidélités, nous atteignons petit à petit à la liberté d'être, parce que nous avons mérité progressivement d'atteindre et d'épanouir l'être qui se trouve potentiellement en nous et que nous ignorions au départ.

c) Aspects du développement intérieur

1- Chaque fois qu'on obéit en profondeur à une exigence de ce genre, on est obligé à faire des choix. Par exemple, ce veuf dont j'ai parlé tout à l'heure. Il a fait un choix, un choix grave qui impliquait un sacrifice. Ces sacrifices sont toujours mutilants dans la mesure où ils sont importants. Et cependant, on s'aperçoit à la longue que ces sacrifices, qui sont la conséquence des fidélités que nous avons maintenues en obéissant aux exigences intérieures qui surgissaient à notre conscience claire, ces sacrifices, au lieu d'être aliénants et mutilants, comme ils paraissaient au départ, sont en nous l'occasion et le moyen d'une mise en valeur des potentialités que nous avons en nous, qui dépasse de beaucoup les projets que nous aurions pu faire au départ. Autrement dit, les sacrifices qui sont la conséquence d'exigences fondamentales se montrent à la longue d'une fécondité irremplaçable.

2- Lorsque l'on obéit avec fidélité à ses exigences fondamentales, on trouve petit à petit le sens de sa vie, sa «vocation», sa «mission». L'expérience montre qu'à mesure que l'œuvre se développe et demande pour se réaliser des moyens nouveaux, ces moyens apparaissent, ils nous sont progressivement donnés, si du moins on prolonge la ligne de sa vie, à partir de ces exigences et de ces fidélités. C'est comme si, sans que nous le sachions, nous avons été dans une direction telle que petit à petit toutes les potentialités secrètes qui se trouvaient en nous et que nous ignorions au départ, se mettaient à prendre leur forme et à passer à l'acte.

3- Il y a dans toute vie des fautes, des accrocs - qu'on les appelle comme on veut. Et pendant longtemps, ces manques, ces limites et les conséquences de ces fautes pèsent sur notre activité, sur notre manière de vivre. Mais quand on suit un tel mouvement de progression spirituelle, tout ce passé, où il y a des trous, des choses négatives, prend petit à petit sa vraie forme. Même nos fautes, même les vides de notre passé se trouvent utilisés et prennent une valeur positive, de négatifs qu'ils étaient au départ. Autrement dit, tout dans notre passé s'unifie peu à peu, s'harmonise, même ce qui au départ semblait irrémédiablement gâché. Alors, à mesure qu'on s'unifie, on approche de la liberté d'être totalement ce qu'on peut être.

4- La condition pour être créateur, c'est d'être unifié. D'abord, le fait d'enraciner en soi les exigences qui sont la conséquence des lois qui s'imposent à nous du dehors est déjà une certaine création, qui exige de notre part une activité personnelle qui n'est pas simplement de l'ordre du raisonnement. Nous inventons, nous créons en nous, par une activité qui nous est propre, une exigence intime, source de notre liberté d'être. Personne d'autre ne peut se mettre à notre place pour y correspondre et la réaliser. De plus, quand on arrive à unifier sa vie dans ces perspectives d'intériorité, on s'aperçoit que l'on peut devenir vraiment créateur au plan du faire et du dire. La différence qu'il y a entre un créateur et un simple fabricant, c'est que le créateur est suffisamment unifié pour que sa création porte la marque fondamentale de ce qu'il est et ne soit pas simplement le résultat de la technique qu'il peut avoir.

Voilà donc la liberté d'être, fruit lentement mûri, à longueur de vie, d'une fidélité de plus en plus totale aux exigences qui naissent en nous, à mesure que nous nous apercevons de ce que nous sommes, voilà cette liberté qui nous fait créateurs.

5- C'est par ce biais que nous rejoignons la liberté du faire et du dire. A ce sujet je ferai une remarque dont je suis à peine sûr. Ce sont des choses que j'entrevois, mais que je ne puis affirmer comme si j'en étais certain. La liberté du faire et du dire se heurte à une extraordinaire complexité. Par exemple la liberté politique, la liberté économique ou la liberté des mœurs. A mon sens, aucune technique, qui

reste par définition sur le plan du faire et du dire, n'est capable de résoudre cette complexité. Nous pouvons la grignoter, toujours un peu plus par le développement de nos connaissances ou le perfectionnement de nos puissances. Mais à mesure que nous la grignotons, il semble que cette complexité augmente. Nous en découvrons de plus en plus l'immensité. Au point qu'on peut se demander si le mot «complexité» est suffisant pour évoquer le réel qu'atteignent le faire et le dire. Je crois qu'il faut employer le mot «mystère». La complexité est au niveau du faire et du dire mais de la réalité, je ne puis rien dire d'autre qu'elle est au-delà, qu'elle est mystère. Aussi pour résoudre les problèmes difficiles et complexes que posent les «libertés», il est sans doute nécessaire d'être créateur et par conséquent d'avoir atteint la liberté de l'être.

d) La liberté d'être, créatrice de présence

L'intériorité, chemin de la liberté, exige de notre part une activité que personne ne peut nous enseigner et que nous ne pouvons atteindre par imitation, une activité qui est essentiellement singulière. Il y a en elle quelque chose qui dépasse les techniques que nous pourrions nous communiquer les uns aux autres; c'est un au-delà de la science, un au-delà même de la sagesse. L'activité intérieure montre d'une certaine façon que nous transcendons le faire et le dire et que nous sommes proprement mystère à nous-mêmes. Notre chemin vers l'humanité consiste, dans une certaine mesure, à prendre conscience de ce mystère et à nous apercevoir que nous devons aller au-delà du faire et du dire pour nous approcher de ce que nous sommes, pour atteindre la liberté d'être.

Comment peut-on, au moins indirectement, s'aider à être vivant et pas simplement vécu ? Sans doute par une manière d'être qui reste très mystérieuse pour chacun d'entre nous, par la «présence». Celui qui a suffisamment approché de son propre mystère et a atteint une première liberté d'être - à ce point qu'il n'est plus simplement la conséquence du milieu dans lequel il se trouve, ni des lois qui s'imposent à lui du dehors - exerce par sa présence, par ce qu'il est, une action, bien au-delà de son faire et de son dire, sur ceux qui le reçoivent à ce niveau ; il joue un rôle en eux, un rôle qui suscite leur propre initiative, le mouvement intérieur qui leur est propre et que personne ne peut leur enseigner mais qu'ils doivent eux-mêmes découvrir.

Pour expliquer plus clairement cette expérience, voici un exemple au plan intellectuel. Quand nous envoyons nos enfants à l'école pour commencer l'apprentissage des mathématiques, au départ pour eux savoir une démonstration, c'est la comprendre. Savoir et comprendre pour eux, c'est la même chose. Une promotion capitale dans l'ordre intellectuel sera pour l'enfant de découvrir qu'il peut savoir la démonstration sans la comprendre et qu'il y a là une différence d'ordre. On peut fort bien savoir sans comprendre. Or personne ne peut expliquer à un enfant cette différence. Si on le lui explique abstraitement, il le comprend abstraitement. Et s'il croit avoir compris, il n'aura pas compris. C'est à lui de découvrir que comprendre sa leçon, c'est autre chose que la savoir. Mais un bon professeur, lorsqu'il fait son cours, n'est pas simplement celui qui le répète, mais d'une certaine façon il le retrouve, le recrée au moment même où il l'exprime. Par cette activité qui lui est propre et qui donne à son cours un certain caractère vivant, il aidera indirectement l'enfant, à l'heure convenable, à comprendre la différence de niveau qu'il y a entre savoir et comprendre.

C'est par la présence de quelqu'un, qui a fait son chemin - au moins dans une certaine mesure - vers la liberté d'être, qui s'en souvient et en vit non par la seule mémoire mais par une intelligence qui le redécouvre que les autres, s'ils le reçoivent à ce niveau, peuvent, à leur manière et à l'heure voulue, correspondre par le dedans à cette sorte de révélation et se livrer à une activité qu'ils n'auraient pu provoquer, s'ils n'en avaient connu que la définition.

La «présence» de Dieu

Pour ma part, même en faisant abstraction de toute perspective chrétienne, celui qui me paraît avoir atteint, à un degré éminent, pour ne pas dire plus, la liberté d'être - au-delà de la liberté de l'acte - c'est Jésus. Il me paraît l'homme qui, il y a vingt siècles, a fait cette percée vers l'humain qui était alors à peu près, sinon totalement inconnue. Tout ce qu'il a dit et notamment les paraboles du Royaume sont une illustration de cet effort intime qu'il est nécessaire que chacun d'entre nous découvre pour atteindre l'intériorité qui permet la liberté d'être. Toutes les paraboles disent la même chose.

Prenons celle des talents. Nous sommes dans un pays, une culture, où la loi commande. L'important de la vie spirituelle consiste à obéir à la loi qui s'impose du dehors. Si Jésus avait voulu confirmer la loi, insister sur la nécessité d'être «obéissant», voici, me semble-t-il, comment il aurait tourné sa parabole : «Au moment de partir en voyage, un roi appela ses serviteurs et leur confia ses biens. A l'un, il donna cinq talents; à un autre, deux; à un troisième, un seul. Puis il leur dit : je vous confie ces talents, il faut les faire fructifier et voici comment. Quand je reviendrai, je vous récompenserai ou je vous punirai selon la manière dont vous aurez obéi à mes commandements».

Voilà comment on pourrait concevoir la confection de la parabole dans la perspective de la loi juive.

Mais ce n'est pas du tout ce qui se passe. Dans la parabole de Jésus, le roi «remet» ses biens à ses serviteurs, donne cinq talents à l'un, deux talents à l'autre, un talent à un troisième, oublie de dire ce qu'il faut en faire, ne dit même pas qu'il reviendra et il s'en va. Voilà donc ces trois serviteurs, chacun avec sa part, qui sont là ne sachant quoi en faire. Personne ni rien ne leur a dit quoi que ce soit. On ne sait pourquoi, mais certainement pas pour un motif extérieur, bien plutôt pour une raison intime, personnelle, profonde, enracinée en lui, celui qui a cinq talents va en gagner cinq autres, en risquant d'ailleurs dangereusement les talents qu'il avait reçus. Celui qui a en main deux talents fait de même. Celui qui a un talent se dit très honnêtement : «Ce talent n'est pas à moi, je vais donc le conserver et, si le roi revient, je le lui rendrai». Or c'est celui-là qui est condamné. Autant dire que c'est la fidélité fondamentale qui est récompensée et non pas l'obéissance extérieure ; c'est la fidélité à je ne sais quoi qui monte en nous et qui nous dicte de l'intérieur ce que nous devons faire et qui est bien au-delà de ce que la loi peut nous imposer; une fidélité qui est d'un autre ordre que l'obéissance. Telle est, à mon sens, la leçon que la parabole de Jésus donnait à ses auditeurs. Toutes les paraboles du Royaume vont dans ce sens. C'est pourquoi je pense que Jésus est l'homme libre par excellence, de la liberté de l'être ; et non pas tellement de la liberté du faire et du dire, car il était soumis comme tous les pauvres juifs de son temps à la puissance romaine et aux autorités religieuses. Par sa présence, il nous apparaît l'être le plus libre que nous ayons connu, si du moins nous entrons dans l'intelligence de ce qu'il a vécu, dans ce mouvement intérieur, qu'il nous est nécessaire de vivre par nous-mêmes, pour pouvoir entrer nous aussi dans cette liberté et atteindre l'être qui se promet en nous.

Questions

Dans son cheminement vers son humanité, faut-il que l'homme progresse d'abord dans l'humain et qu'ensuite il s'efforce d'approfondir sa foi, ou bien doit-on concevoir et favoriser une double progression simultanée ? Et d'autre part, celui qui est engagé dans l'action et dispersé par elle, comment peut-il atteindre à cette liberté d'être ?

Pour un croyant, pour un chrétien, il y a interaction continue entre d'une part l'intériorité et la croissance humaine et d'autre part l'intelligence de ce que Jésus a été en profondeur et donc de l'engagement de foi envers lui. Mais, il est très important, même dans notre situation de chrétien-souche, d'insister sur l'intériorité. Il faut d'abord être un homme pour devenir un croyant. On peut avoir l'uniforme d'un croyant avant d'être un homme ! Mais incontestablement, pour que la foi s'enracine dans ce que nous sommes et ne reste pas simplement un vernis extérieur, il nous est nécessaire d'être déjà assez vigoureusement humain. C'est pourquoi j'insiste beaucoup sur la découverte de ces exigences intérieures, que l'Église ne nous impose pas. Car justement c'est une des carences de l'Église - au moins une carence de fait qu'elle se contente très facilement de «l'obéissance», et ne cultive pas, n'éduque pas suffisamment ses membres pour qu'au-delà de l'obéissance ils atteignent cette fidélité fondamentale qui va bien au-delà de l'obéissance, sans pour autant la négliger. Je pense qu'une des raisons fondamentales de la crise actuelle du christianisme, c'est précisément qu'on s'est trop contenté de faire revêtir à ses membres un uniforme, adopter un certain comportement de faire et de dire, et non pas d'enraciner la foi dans ce qu'ils sont.

Quant au deuxième point de la question, j'ajouterais que ceux d'entre vous qui ont amorcé vraiment cette prise de conscience de l'intériorité, ne se contentent certainement pas de ce qui leur est imposé du dehors ou par leur situation familiale, professionnelle, sociale. Ils sentent la nécessité impérieuse de se dégager de temps en temps du faire et du dire quotidiens, pour arriver à se trouver eux-mêmes.

Dans une vie très occupée comme celle de beaucoup d'entre nous, il est nécessaire, à certains moments, de s'arracher au quotidien, de se dépayser, de se dégager des préoccupations journalières pour arriver à atteindre, au-delà du faire et du dire, la réalité profonde qui est secrètement en nous et qu'il faut découvrir par soi seul; ou bien, pour employer une expression pieuse, faire des «retraites», à condition qu'elles soient de vraies retraites, des retraites qui ne soient pas prêchées, mais qui, au contraire, nous permettent d'être solitaires dans le recueillement et le silence. C'est indispensable pour atteindre un peu cette réalité qui est en nous et qui s'efforce de naître, mais que les occupations quotidiennes recouvrent constamment.

Il y a d'ailleurs des heures favorables à l'intériorité. Chaque fois que, dans notre vie, nous nous trouvons à une frontière de la vie, par exemple la mort d'un de nos proches, ou la naissance de l'enfant, ou le mariage de l'enfant, nous sommes arrachés, pour ainsi dire, aux tâches quotidiennes, banales. Nous voyons la vie de plus haut et donc nous la voyons plus profond. Devant la naissance de l'enfant, un père ne se dit-il pas : «cet être qui est de moi et qui m'est déjà étranger, que sera-t-il plus tard ?». On atteint le mystère de la destinée à travers ceux qu'on aime.

Dans vos livres, vous reprochez à l'Église d'avoir formé des «chrétiens d'uniforme». Mais pour que nous ne soyons pas des «chrétiens d'uniforme», cela ne dépend-il pas plus de nous que de l'Église ? Mon dernier livre a pour titre «Mutation de l'Église et conversion personnelle». Je pense donc que les deux choses sont liées. L'Église ne peut pas muter, c'est-à-dire naître à nouveau, si nous ne nous convertissons pas. Mais ce que j'attends de l'Église en mutation, c'est qu'elle ne soit pas seulement gouvernante et enseignante, mais éducatrice et appelante. On peut gouverner les masses, on peut les enseigner du dehors et ainsi en faire des chrétiens «vécus». Mais pour en faire des êtres vivants, il faut que chacun, à sa manière, fasse son propre cheminement vers son humanité et vers la foi du disciple. Cela suppose non seulement un enseignement général et une discipline commune, mais une adaptation de l'enseignement et de la discipline à chaque cas particulier. Il y a là une mission infiniment plus exigeante de la part de l'Église, mission à laquelle nous devons correspondre d'une manière plus difficile aussi. L'Église ne peut être seulement gouvernante et enseignante, il faut qu'elle s'arrange dans ses structures pour être éducatrice et appelante.

Plutôt que sur une attitude critique, je souhaiterais que l'on insiste d'abord sur une attitude d'amour envers l'Église, même pauvre et pécheresse, et même utilisant de pauvres moyens humains. L'être humain requiert une éducation ; il requiert donc une parole, même la parole des «retraites prêchées». Je veux bien qu'un certain type de parole ne suscite pas l'intériorité. Cependant on ne peut se passer d'un signe de parole. Vous proposez l'idéal, un idéal très riche, mais vous ne semblez pas rendre justice à la nécessité des moyens pauvres qu'il nous faut employer, pauvres hommes que nous sommes et pauvres hommes que sont ceux qu'il nous faut éduquer. Et donc vous ne semblez pas rendre justice à cette nécessité humaine d'être gouvernant et enseignant. On nous dit : «L'Église a eu et a encore des défauts dans sa parole et son enseignement». C'est vrai mais elle a eu et a aussi des paroles qui nous ont invités à l'intériorité. Si nous pensons aujourd'hui comme nous pensons, s'il y a eu le Concile et s'il y a cette nouveauté présente de l'Évangile, c'est que, même aux époques déformées ou déformantes, il y a eu l'enseignement de l'Église. A travers toutes ses pauvretés, elle nous a formés parce qu'à travers sa pauvre mélodie humaine passait quand même la chanson divine de l'Évangile.

Mon dernier livre est dédié de façon très filiale, encore qu'assez particulière «A l'Église, ma mère, et ma croix». Je pense que dans les conditions actuelles, les vrais fils de l'Église doivent la porter douloureusement. C'est vrai, il y a dans mes livres une polémique secrète, assez cachée mais réelle. Peut-être n'est-on intelligent qu'en pensant contre quelqu'un...

A mon avis, l'Église a été souvent et longtemps triomphaliste et ce triomphalisme n'est pas tellement ancien, ni même complètement disparu. Pour réagir contre cette tendance, il faut forcer un peu dans l'autre sens. En revanche, à une époque où tant de gens se disent : «L'Église, à quoi ça sert ?», il faut insister - et je le fais souvent dans mes livres - sur le fait que si l'Église n'avait pas vécu, durant dix-neuf siècles, ce qu'elle a vécu, nous ne serions pas ici actuellement. Il faut donc reconnaître sa nécessité et son importance. Mais entre reconnaître sa nécessité et refuser de voir l'échec que, après vingt siècles de christianisme, nous connaissons, il y a de la marge. Ne pas en conclure à une certaine infidélité de notre part au message de Jésus (sans pour autant juger l'Église du passé) serait impardonnable; et impardonnable aussi, devant cette expérience de vingt siècles de médiocrité, si nous n'en tenions pas compte et décidions de continuer comme, au fond, nous avons tendance à le faire. Il faut au contraire que l'intériorité soit accentuée et que l'on refuse le caractère rationaliste de l'Occident qui considère l'intériorité comme du «subjectif», et les choses extérieures, celles qui s'imposent du dehors, telles que la loi ou l'enseignement, comme les seules réalités solides sur lesquelles on puisse s'appuyer. Or c'est radicalement insuffisant. Il faut s'y appuyer sans doute, mais surtout pour enraciner la doctrine et la loi dans ce qu'on est. Il le faut, non seulement pour pouvoir en vivre, mais déjà simplement pour résister aux pressions sociologiques adverses, de plus en plus vigoureuses, et qui vont se renforcer encore, du fait que, les hommes vivant les uns sur les autres, il est normal que les déterminismes acquièrent une puissance qu'ils n'avaient pas jadis. Nous sommes à l'heure décisive où il faut que nous comprenions l'aspect fondamental du message de Jésus, qui est essentiellement un message d'intériorité. Autrement, nous serons balayés par les conditions très difficiles dans lesquelles nous commençons à vivre.

L'expérience de la «rencontre» de l'autre n'est-elle pas un moyen de cheminer vers sa propre humanité et de progresser dans l'intériorité ? La rencontre de Jésus, vivant aujourd'hui et nous interpellant sur le sens de notre vocation, me semble jouer un rôle fondamental dans la découverte de notre liberté d'être.

Je n'ai pas employé le mot «rencontre», parce qu'il y a des rencontres qui n'impliquent pas des présences. Nous sommes submergés de rencontres. La présence est une réalité beaucoup plus

exigeante. Elle implique, de la part de ceux qui se rencontrent, un niveau d'être qui n'est pas nécessaire pour la rencontre. Sans même parler de la présence de Jésus, la présence d'un homme qui est déjà en chemin vers son humanité est, par sa réalité propre, - si du moins on le reçoit à ce niveau - l'occasion d'un amorçage du mouvement d'intériorisation pour celui qui ne l'aurait pas encore découvert, ou encore l'occasion de prendre une plus pleine conscience de son exigence.

Lorsque plusieurs êtres sont capables de se mettre au niveau de la présence, ils forment alors vraiment une «communauté», c'est-à-dire des êtres qui sont ensemble fidèles à ce qu'ils doivent être dans le cheminement vers leur humanité. Cette communauté, ce groupe d'hommes unis non pas dans l'uniformité de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent mais dans l'unité fondamentale de leur fidélité, acquiert auprès des autres une sorte de rayonnement, une «présence» qui dépasse de beaucoup, en puissance rénovatrice ou éveillante, la présence d'un seul. C'est en quoi la «communauté de foi», réalisée en profondeur, est selon moi l'occasion la plus fréquente d'un amorçage spirituel pour les êtres qui en ont encore besoin.

Peut-on penser que cette vie intérieure, cette liberté d'être, soit à la source des motivations d'agir et de vivre qui constituent sur le plan de l'existence une force rénovatrice importante ?

Une des conditions qui permettent d'être vraiment créateur, c'est, je l'ai dit, d'enraciner en profondeur ses décisions dans une prise de conscience de tout ce qu'on a vécu; autrement dit, de ne pas être simplement motivé, à tel instant, par les circonstances qui se présentent, de telle sorte que nous serions, pour ainsi dire, commandés du dehors. Il faut que, tout en tenant compte des circonstances extérieures, les décisions que nous prenons soient dans la ligne fondamentale de ce que nous sommes. C'est là que se trouve la puissance créatrice, qui est l'activité de l'être en tant qu'il imprime à son action la marque de sa propre réalité fondamentale. Cette action, toute banale, toute semblable qu'elle puisse être, dans sa matière, aux autres actions, est alors comme consacrée par une présence qui lui donne une valeur particulière. Ainsi, tout à l'heure, en évoquant la «parole». La parole est le mot consacré par une présence. Selon ce que je suis, le mot a une portée en l'autre qui dépasse de beaucoup la signification grammaticale. Quand je le prononce, en le sortant de ce que je suis, en ne me plaçant pas simplement au niveau de la technique du langage, je donne au mot que j'emploie une réalité spirituelle extrêmement dépendante et révélatrice de ce que je suis. C'est d'autant plus vrai que les mots prétendent caractériser les choses de la vie. En mathématique, ce que je viens de vous dire ne signifie rien. Mais plus on s'approche des choses de la vie, de ses réalités, plus les mots que l'on emploie doivent être chargés d'une présence pour avoir leur véritable poids. Et ce poids est lui-même dépendant de l'histoire de celui qui reçoit la parole. Par exemple le mot «amour» a pour chacun d'entre nous un sens différent, qui dépend de l'histoire personnelle que chacun a vécue de son côté. Mais comme, de ma part aussi, ce mot est chargé d'une certaine puissance d'évocation, qui n'est pas sans relation avec la réalité spirituelle que je vis, il y a, dans le dialogue, une sorte de communion, à travers l'espèce «mot», de deux réalités spirituelles qui se rejoignent ainsi autant qu'elles le peuvent.

Vous avez évoqué les pressions sociologiques qui empêchent la croissance de notre liberté d'être. Nous constatons dans nos milieux médicaux, dans la vie sociale, des aliénations majeures. Comment, dans cette situation, voyez-vous notre lutte humaine, notre lutte de chrétien ?

La voyez-vous à l'étage individuel, ou bien au niveau d'un regroupement, d'un effort social promouvant des réformes de structure, réformes qui seraient vues par les chrétiens comme une obligation intérieure ?

A mesure que l'on progresse dans la liberté d'être, il y a des aliénations personnelles qui disparaissent. Ceci correspond aux possibilités que nous avons, mais que nous ignorions au départ. Plus nous devenons nous-mêmes, plus nous sommes libérés de certaines contraintes, de certaines aliénations. Ainsi les sacrifices, - dont je vous parlais tout à l'heure - qui au début sont aliénants, se manifestent ensuite féconds, parce que, dans la liberté acquise, les aliénations correspondantes disparaissent. Alors un être suffisamment libéré peut par sa présence aider d'autres êtres à se libérer eux-mêmes et à leur manière.

Vous disiez, dans votre exposé, que l'approfondissement intérieur est un combat qui doit mener à rendre les individus plus humains et à conduire vers l'efflorescence de communautés composées de personnalités plus riches. J'éprouve un sentiment d'insuffisance et je souhaiterais un projet plus large. Car vouloir la société à partir de tels hommes nécessairement peu nombreux et de ces communautés qui ne peuvent qu'être restreintes, c'est maintenir la société à peu près dans son statu quo. A cela vous répondez qu'à votre sens des changements de structures ne peuvent changer l'homme, que «l'homme est trop grand pour être libéré par de tels changements». Et pourtant vous avez parlé des conditionnements extérieurs. Ils ne peuvent être niés et sont la conséquence des structures matérialistes et parfois oppressives du système actuel. N'est-ce pas unilatéral de dire

«l'homme, seul ou en petite communauté, va s'approfondir en recherche de sa propre humanité» ? N'est-il pas indispensable de créer, de façon plus large, un mouvement critique de la société et d'agir sur les structures ?

Pour avoir vraiment une action utile sur le plan économique ou politique, il faut mener cette action dans la ligne de sa propre mission, à partir de la découverte du sens de la vie, découverte que l'on fait en correspondant avec fidélité aux exigences intérieures qui naissent à la conscience claire. Il n'y a donc que ceux qui sont proprement créateurs, qui, dans la ligne de ce mouvement intérieur qui commande toute leur vie, peuvent véritablement faire des choses utiles pour le présent et féconder pour l'avenir. Ceux qui sont au niveau des projets, au niveau proprement technique, peuvent faire des choses utiles. Mais dans la complexité extrême des choses, cette utilité se révélera fort limitée. Et si, en même temps, on ne se soucie pas d'améliorer l'homme, ce progrès de société sera compensé par un recul semblable. On fait deux pas en avant et trois pas en arrière.

Parmi beaucoup d'autres voici un exemple. On parle de société sans classe. Pour qu'une société sans classe existe, il faudrait que les gens ne soient pas conditionnés par la fonction qu'ils exercent dans la société. S'ils sont conditionnés par leur «personnage», par leur rôle, la société de classe réapparaît immédiatement. Ce sont d'autres manières de classes. Dans une société féodale, c'étaient les aristocrates qui constituaient la classe supérieure. Dans une société administrative, ce seront les «administrateurs». Tant que nous ne serons pas, les uns et les autres foncièrement indépendants des conditions de vie dans lesquelles nous avons à vivre, ou vis-à-vis de la fonction que nous avons à remplir, nous ne serons pas frères au sens profond du terme. Certes il faut réagir contre les structures injustes, mais c'est un labyrinthe ! Si nous n'arrivons pas à faire de l'homme un être debout, toutes les modifications que nous pourrions apporter - utiles dans une certaine mesure - resteront précaires, toujours compensées par des mouvements en sens inverse, de sorte qu'on devra parler plutôt de remous que de progrès. On ne peut pas faire l'économie d'un approfondissement humain. Ceux-là seuls qui sont capables d'intériorité, sont assez forts pour créer, dans une certaine mesure, une société de progrès.

Dans l'expression «fidélité à soi-même» n'y a-t-il pas une certaine ambiguïté ? Nous sommes des êtres essentiellement changeants. Il y a des gens qui aujourd'hui disent et font ceci; et vingt ans après, par fidélité à ce qu'ils sont devenus, font tout autre chose. La fidélité vraie n'a-t-elle pas un rapport à un absolu ? Elle serait dans ce cas autrement stable que si elle ne se réfère qu'à soi-même, ce qui est essentiellement relatif.

Il faudrait insister ici, me semble-t-il, sur la différence d'ordre qu'il y a entre sincérité et authenticité. Nos sincérités peuvent être successives et différentes, sans que nous soyons pour autant menteurs. Elles sont de l'ordre du «subjectif» et dépendent, dans une large mesure, des conditions dans lesquelles nous nous trouvons, au moment où nous les émettons. Nos sincérités peuvent donc être contradictoires, sans que nous soyons vraiment menteurs. Mais si nous sommes sincères au long de notre vie, ces sincérités forment une suite convergente, c'est-à-dire qu'elles deviennent de plus en plus proches les unes des autres et atteignent une stabilité qui est, à la limite, ce que j'appelle l'authenticité. S'imaginer que, pour être stable dans son humanité, il suffirait de s'appuyer sur quelque chose d'extérieur, c'est loin d'être suffisant ! Il faut que nous enracinions notre fidélité dans notre propre réalité. L'extérieur peut nous y aider mais ne peut pas se substituer à cet effort intime. La fidélité à soi-même est une manière d'exprimer la constance de cet effort. Il faut mériter l'authenticité tandis que spontanément nous avons nos sincérités. De même que nous avons très facilement l'idée de ce que sont «les libertés», alors qu'il nous faut mériter la liberté d'être.

Notre tendance, en rationalistes que nous sommes, c'est de nier la valeur objective de la réalité intérieure - telle l'authenticité profonde - qui ne peut être ni expérimentée, ni communiquée, ni justifiée de l'extérieur; c'est pourquoi nous nous en défions. Nous sommes ici dans l'ordre de la foi, d'une foi d'abord simplement humaine, dont le rôle est fondamental, et que j'appelle, dans mes livres, la foi en soi : cette prise de conscience en profondeur du mystère que nous sommes à nous-mêmes, que nous transcendons le faire et le dire. Il y a là un seuil que chacun de nous doit découvrir et franchir à sa manière, comme le seuil entre savoir et comprendre.

Vous venez d'employer le mot «justification». Il semblerait que la recherche de notre liberté d'être nous amènerait par nous-mêmes à une justification, sinon totale, du moins très satisfaisante. Or il me semble que notre justification profonde et surtout dernière ne peut venir de nous-mêmes; elle ne peut venir que de Dieu.

Dans ma perspective, cette activité intime, prise de conscience d'une exigence qui transcende par son caractère impératif les raisons que nous pouvons nous en donner, cette découverte d'exigences personnelles, cet enracinement du sens de la vie, tout cela est de l'ordre de la création. Or j'ai opposé création et fabrication, parce que dans la création il y a une activité qui ne peut exister sans moi mais

qui n'est pas à ma disposition comme les activités proprement techniques qui, elles, sont disponibles quand je le veux. Il y a dans l'activité de création une action en moi, sur moi, une motion qui est inséparable de moi mais qui n'est pas à moi ni de moi. Cette motion est l'action de Dieu. Elle est une des traces existentielles de l'absolu en moi. Je rejoins ainsi les perspectives de la foi chrétienne. Je n'emploie pas le mot «grâce». Comme tous les mots trop employés, il a perdu de sa valeur et a une tendance presque invincible à se matérialiser, car il est plus facile de penser à travers une représentation matérielle qu'à travers une expérience spirituelle. Cette motion nous la découvrons à mesure que nous nous révélons à nous-mêmes. Rappelons ce que nous disions de Jésus. Si Jésus est le révélateur de Dieu à l'homme, c'est parce qu'il est d'abord le révélateur de l'homme à lui-même. C'est à mesure que l'homme se découvre en profondeur, qu'à travers son propre mystère, il fait l'approche du mystère de Dieu.

L'Église ayant trop admis les contraintes sociales ou les impératifs politiques, ne pensez-vous pas que tôt ou tard elle se trouvera empêtrée dans ses contradictions et finira par être piétinée ?

En effet, toute religion d'autorité qui conçoit sa mission uniquement sur le plan de l'enseignement ou du gouvernement est condamnée à disparaître. Mais l'originalité fondamentale du christianisme - ce qui fait d'ailleurs son drame secret - c'est d'être non seulement une religion d'autorité (comme toutes les autres religions) mais d'être aussi et pour l'essentiel la religion d'appel, grâce à Jésus qui en est à l'origine. C'est donc dans la mesure où elle sera fidèle à sa mission qu'elle ne sera pas piétinée comme les autres. Mais elle connaîtra une sérieuse purification parce que, dans une large mesure, depuis vingt siècles, elle a plus misé sur l'autorité que sur l'appel. La purification sera considérable et elle commence à peine.

Dans cette recherche de l'intériorité, vous n'avez pas parlé de la prière. N'est-elle pas cependant une médiation puissante pour obtenir cette liberté d'être ?

Il y a une différence radicale entre faire des prières et prier. Pour que cette différence soit bien comprise, il est nécessaire, je pense, d'entrer dans les perspectives d'intériorité dont je vous parlais tout à l'heure. Car l'essentiel de la prière, c'est ce qu'on est... devant Dieu. Normalement pour prier, on fait des prières mais, pour que ces prières soient vraiment prière, il faut qu'elles soient intégralement enracinées dans ce qu'on est. De telle sorte que - les deux choses sont liées - il faut «être» pour prier et c'est en priant qu'on «devient».

Dans nos perspectives chrétiennes classiques, on pense surtout à faire des prières plutôt qu'à être. Il y a une certaine manière de court-circuiter les démarches intérieures qui sont nécessaires pour «être», à travers précisément les formules de prière. C'est pourquoi, dans les retraites dont nous parlions, il est certes utile d'entendre quelques sermons, surtout au départ mais je connais des maisons de retraite où les sermons sont si nombreux que l'on n'a plus le temps de penser à soi-même, du fait que les sermons occupent tout le temps disponible. Notre manière de pratiquer la religion nous empêche parfois d'être religieux, c'est-à-dire d'entrer en profondeur dans ce que nous sommes. Il en est ainsi quand les pratiques religieuses, le faire religieux, le dire religieux nous dispensent d'«être».

Nous éprouvons une sorte de crainte en face de la vie intérieure. Nous avons peur, en quittant la vie journalière où nous sommes étourdis par nos activités, de nous retrouver devant le vide.

Tout à fait d'accord. Il faut passer par le vide pour retrouver l'être. Dans la mesure où nous sommes extériorisés, nous sommes remplis tout en étant vides. Il faut découvrir à travers ce vide la réalité qui est tout autre que le remplissage que nous procurent nos actes. C'est la seule ascèse qui soit vraiment méritante, celle où il n'y a pas de record possible, sinon le record de l'ennui qui permet, au-delà des occupations qui nous absorbent, d'atteindre cette réalité secrète qui est en nous et qui ne demande qu'à naître, si nous sommes capables d'y faire attention.

A propos de cette sagesse que vous nous avez exposée, dans quelle mesure les paysans, parmi lesquels vous vivez, sont-ils capables de comprendre ces «belles choses» et vous-même, comment les leur faites-vous comprendre dans leur langage à eux ? C'est une souffrance pour les responsables de l'Église d'être acculés à un certain intellectualisme, face à la simplicité du message évangélique. On devine chez nombre de personnes bien des questions. Et elles sont sans doute incapables de comprendre les réponses que nous croyons détenir.

Pour le premier point, il n'est pas nécessaire d'être intellectuel pour atteindre la sagesse dont nous parlons. L'essentiel est «d'être à sa place», c'est-à-dire de correspondre aux exigences intérieures que j'ai évoquées tout à l'heure.

Pour ma part, je crois que ce n'est pas par idéologie ou par projet que j'ai fait ce retour à la terre, quoique j'aie pu y être aidé par quelques projets accessoires. Mais l'essentiel et, je pense, la raison d'une certaine réussite intérieure, c'est que j'avais l'impression que je me serais renié moi-même, si j'étais resté professeur de faculté, comme je l'étais avant la guerre. Il y a des exigences intérieures qui

s'imposent avec puissance - puissance dont j'ai essayé de vous dire le caractère impératif - au-delà de toute raison jusqu'à en être «déraisonnable». Quant au second point, je pense que les paysans, dans la mesure où ils ont leur responsabilité d'hommes libres, possèdent implicitement cette sagesse. Leur grand danger est de ne pas avoir été formés. Ils n'ont aucun esprit critique. Leur richesse, ils la méconnaissent ou ils l'ignorent. Et cette richesse est à la merci des propagandes qui leur viennent du dehors et contre lesquelles ils n'ont aucune défense.

Je pense aussi que dans ce domaine, l'Église n'a pas rempli totalement sa mission. Dans nos pays, nos hommes ont un sens religieux qui dépasse de beaucoup, parce qu'ils ne sont pas des intellectuels, la manière dont ils sont capables d'en parler. S'ils avaient rencontré des hommes qui vivent de leur vie, tout en ayant découvert, de par leur propre vocation, la réalité spirituelle, ils seraient mieux armés; s'ils avaient rencontré pas simplement des notables ou des hommes à la manière de ce Père Jésuite (je vais dire des choses méchantes... mais ce sont parfois les plus intéressantes !), à la manière de ce Père Jésuite qui, durant la guerre, s'est réfugié chez nous. Il me disait : «moi, travailler la terre, ça me fait mal aux reins; mais, moi, je pense pour eux». Eh bien non! On ne pense pas pour les autres. On les aide à penser, peut-être pas en leur apprenant l'archéologie, mais en pensant soi-même, en contact avec la réalité humaine qui est la réalité de tous. Ce qui a manqué - et ça vient petit à petit, nos prêtres ouvriers sont sur le bon chemin - c'est de ne pas avoir assumé suffisamment la réalité humaine la plus commune, mais avec cette liberté d'être, conséquence d'une exigence intime, qui fait que notre manière d'être, notre manière de faire et de dire, consacrée par notre présence, a immédiatement une portée qui dépasse de beaucoup la leçon morale ou le sermon qu'on voudrait faire aux autres. C'est un des aspects, un des rares aspects de cette transformation que nous entrevoyons et qui déjà se manifeste à la base sous des formes infinitésimales, toutes indépendantes les unes des autres, mais toutes - ce qui est important - fort convergentes.

Nous avons besoin d'une Église tout à fait différente, d'une Église qui, au lieu d'être un moule, soit un ferment. Pour que le ferment fasse lever la pâte, il est nécessaire que le ferment disparaisse dans la pâte, et que sa réalité spirituelle se manifeste à travers cette disparition. Une transformation qui fera de l'Église une société tout autre et d'un tout autre ordre qu'une société civile à dénomination religieuse.

I - A la rencontre de Jésus

1) La mutation actuelle

La crise actuelle de l'Église est sans nul doute la plus grave de toutes celles qu'elle a eu à connaître jusqu'à ce jour. Cette crise qui menace d'être mortelle oblige les chrétiens à repenser leur fidélité de croyants. Il leur faut enraciner leur vie de foi de façon plus profonde que jadis ou du moins de façon plus consciente, plus explicite. Ils ont à être plus originalement religieux, de par leur foi chrétienne, en devenant plus réellement disciples de Jésus. Dans le passé, un passé encore tout récent, les chrétiens s'imaginaient à tort qu'il leur suffirait de se laisser porter par l'Église, de tout recevoir d'elle avec docilité, et qu'ils correspondaient ainsi vraiment et pleinement au message de Jésus. Grâce au catéchisme appris dans leur prime jeunesse, grâce aux sermons dominicaux entendus chaque semaine à l'église, les fidèles s'imaginaient à tort qu'ils connaissaient Jésus et qu'ils croyaient en lui comme il convient, et que cela suffit pour s'affirmer chrétiens.

En ces temps décisifs qui s'ouvrent pour l'Église, en ces heures cruciales que nous aurons à vivre dans les prochaines décennies, toutes les facilités qui nous aidaient à être chrétiens nous sont peu à peu enlevées. D'une part aujourd'hui, la société n'est plus une chrétienté comme dans le passé. Elle ne nous porte plus à être chrétiens comme jadis quand la pratique religieuse était unanimement observée. Tout au contraire, la société, par l'efficacité de ses techniques, nous conduit insensiblement mais continûment, puissamment, à jouir de la vie dans un climat insidieusement, subtilement matérialiste. La société nous accapare par les activités dévorantes qu'elle nous fait mener. Elle nous distrait de nous-mêmes par la frénésie des activités qu'exige l'accroissement sans fin des besoins qu'elle nous crée.

D'autre part, nombre des assurances, des évidences qui, dans le passé, étaient intimement liées, soudées à l'essentiel du message de Jésus, sont contestées et nous sont peu à peu enlevées. Dans l'ensemble des domaines où les sciences de tous ordres ont légitimement leur mot à dire avec autorité, ces facilités qui se montrent maintenant indues, nous sont peu à peu retirées. Désormais, par rapport à la situation qui était la nôtre il y a encore peu de temps, nous faisons figures de «fils dépossédés». Cela ne fera que s'accroître. Pour devenir ou même pour rester véritablement croyants, nous avons tout à reprendre par la base afin d'assurer la solidité de notre foi. Aussi bien n'est-il pas excessif de penser que, dans ces nouvelles conditions, l'Église est conduite inéluctablement comme à naître à nouveau. A partir de tout son passé où le meilleur voisine avec le pire, à l'aide de sa tradition où l'essentiel est intimement fondu avec le contingent, elle a à renaître. Elle a besoin de connaître une véritable mutation pour pouvoir continuer sa mission dans le monde. Ainsi l'Église retrouvera, mais d'une tout autre manière, d'une manière plus spécifiquement chrétienne que dans sa longue histoire, le singulier rayonnement de ses origines.

2) Un enseignement sur Jésus

S'imaginer que l'on connaît Jésus de Nazareth parce qu'on en a entendu beaucoup parler est un obstacle difficile à surmonter. Dans la chrétienté de jadis, par la manière dont les chrétiens accédaient ordinairement dans leur jeunesse à la pratique religieuse, ils croyaient trop facilement à ce qu'on leur enseignait. Assurés d'avoir foi en Jésus, au vrai ils l'ignoraient ou, du moins, ils ne soupçonnaient pas tout ce que devrait leur apporter l'intelligence de la vie humaine de Jésus pour vivre, eux aussi, pleinement, leur destinée d'homme et, par-delà, pour atteindre à leur stature éternelle.

Il existe une religion, fondée doctrinalement sur Jésus-Christ, qui demeure irréaliste malgré les pratiques individuelles et collectives, sentimentales et intellectuelles fréquemment répétées qu'elle commande. En effet, ces pratiques restent à la surface de la vie, elles lui donnent un cadre et, dans les conditions les plus favorables, un climat. Elles n'épousent pas les potentialités de l'homme, base de toute vie spirituelle authentique. Elles ne les mettent pas en valeur. Elles se bornent à régler le cours du dire, du faire, du comportement, autant que cela est possible. Hélas, cette religion dispense d'autant mieux ses adeptes de toute recherche personnelle sur Jésus que, avec plus de précision et dans le détail, elle assigne au Christ une place capitale dans le créé. Ce faisant, même si elle affirme avec force le mystère de Jésus, elle le dépouille de son mystère. Pour qui ne s'efforce pas d'entrer un peu dans l'intelligence de la vie humaine de Jésus, le Verbe de Dieu n'est finalement qu'un contexte défini à partir de notions cohérentes, un contexte pieux mais encore verbal, contexte cultivant seulement les sentiments instinctifs que l'homme ressent devant le sacré. Ainsi derrière une doctrine, une telle religion, encore généralement pratiquée, dissimule la question que Jésus pose à tout être qui s'affronte réellement à sa condition d'homme.

En toute bonne conscience, beaucoup de chrétiens se sont ainsi jadis abstenus de chercher qui est

Jésus. N'est-ce pas encore le cas de beaucoup d'entre nous qui sommes nés dans la première moitié de ce siècle ? Dans notre jeunesse, avec une docilité enfantine, relevant aussi dans une certaine mesure de la crédulité, nous avons accepté sans examen des affirmations au sujet de Jésus qui nous ont paru d'emblée satisfaisantes parce que nous ne nous étions pas encore posés alors les questions dont elles veulent être les réponses. Fournisseuses d'absolu et s'y référant, ces vues élémentaires sur Jésus ne demandent aucune préparation humaine pour être comprises au niveau trop uniquement sentimental où nécessairement elles doivent être présentées pour être reçues. Ceux qui les accueillent le font toujours avec beaucoup d'inconscience à laquelle se mêle souvent quelque indifférence. Sans exclure un approfondissement ultérieur, la clarté apparente, toute faite de logique et de convenances superficielles, ne le demande pas et souvent au contraire, en dispense. A bon compte, ces affirmations doctrinales procurent la sécurité à ceux qui s'en contentent. Cela suffit pratiquement pour qu'on les juge convaincantes. Elles nourrissent un sens approximatif du devoir et de la piété, non sans les contaminer de formalisme et d'affectivité dévote. Elles ne refusent pas de s'allier avec la superstition si elles peuvent ainsi mieux s'imposer. Finalement, ces affirmations doctrinales restent presque totalement stériles au niveau proprement spirituel. Malgré le vocabulaire utilisé, elles ne sont pas le ferment d'une vie spécifiquement chrétienne, elles n'appellent pas à être vraiment disciples de Jésus.

Dans ces conditions, à mesure que les chrétiens avancent en âge, leurs manières de concevoir Jésus ne concernent de plus en plus que les comportements extérieurs et mondains car elles ne portent pas l'écho de leur être profond et ne le pénètrent pas. En temps ordinaire, elles ne sont la réponse à aucun besoin vital, à aucune attente fondamentale. D'ailleurs, reprendre ces doctrines, les critiquer avec l'exigence qu'ils considéreraient comme légitime et indispensable dans tout autre domaine, leur paraît dangereux. Se livrer à cette étude approfondie leur semble peccamineux. Aussi fondent-ils leur religion, sans y prendre garde, sur des assises dont ils ne se contenteraient pour rien au monde de ce qui leur tient vraiment à cœur.

3) Devenir disciples de Jésus

Désormais le long cheminement qui a conduit quelques Juifs à la foi en Jésus est lui aussi encore nécessaire au croyant pour qu'il ne se borne pas à faire du christianisme une religion simplement meilleure que les autres. Cette recherche ne peut que durer toute la vie, tant elle est exigeante. Elle caractérise le disciple de Jésus parmi les hommes qui adhèrent à quelque idéologie religieuse par entraînement sociologique ou encore grâce à une conviction plus personnelle. Même si, au départ pour un tel homme, cette recherche fut directement préparée par l'élévation de la doctrine, la foi dans laquelle ce chrétien grandira ne se bornera plus finalement à la simple adhésion à un credo, conséquence principalement d'une idéologie ou d'un enseignement ayant autorité. Aussi bien cette foi transcendera nécessairement la simple adhésion aux croyances qu'on a pu recevoir au temps de l'enfance, que la ferveur d'un groupe a parfois permis d'atteindre et de cultiver au départ. Toujours elle devra transcender les évidences.

A force de s'appliquer à la vie spirituelle et de s'efforcer vers l'authenticité et non pas seulement vers la conformité, à force d'approfondir son intelligence de la condition humaine et du passé religieux des hommes, surtout celui des chrétiens, le disciple croîtra dans la foi en Jésus. Il le fera par un cheminement intérieur très dépendant, non seulement de ce qu'il est, mais aussi de son milieu et des événements. Il découvrira la nature particulière de cette foi. Il en défendra et ainsi en conservera le caractère abrupt. Il le fera malgré son attrait pour les idéologies qui satisfont l'esprit et le cœur, en dépit aussi de la sécurité que celles-ci lui assurent. De l'adhésion à une doctrine où Jésus est le centre, doctrine logiquement cohérente, construite à partir de la relation des faits et des traditions qu'elle interprète et coordonne, le chrétien en voie de devenir disciple passera à la foi en Jésus, semblable pour l'essentiel, sinon par ce qui l'étaie et la soutient, à celle qui naquit dans les apôtres quand ils étaient auprès de leur Maître.

A la lumière de sa vie spirituelle, ce chrétien s'efforcera de retrouver l'itinéraire intérieur des premiers disciples, non certes pour les imiter par une démarche artificielle nécessairement forcée et superficielle, mais pour comprendre ce que Jésus fut fondamentalement pour eux et ce que Jésus peut devenir pour lui. C'est ainsi qu'il sera conduit à entrevoir Jésus grâce aux documents de l'histoire, à ce qu'ils rapportent en clair mais aussi à ce qu'ils suggèrent, à partir de sa propre expérience humaine. En méditant sur les conditions dans lesquelles s'est développée la prédication évangélique à travers les siècles, sur les réactions qu'elle a provoquées, sur ses réussites mais aussi sur ses échecs, le chrétien s'efforcera de faire l'approche des raisons et de la portée d'un message que, malgré leur foi et tout leur amour, les apôtres n'avaient pas la possibilité en leur temps d'explicitier dans sa pureté ni dans sa totalité. Une telle prise de conscience sera fondamentalement semblable, malgré des conditions très différentes, à celle qui a permis jadis aux disciples d'entrer dans l'intelligence intime de Jésus. Elle fera

naître la vénération en ce chrétien qui ne sera plus seulement adepte par croyance idéologique mais qui deviendra disciple par filiation spirituelle. Cette filiation, à mesure qu'elle s'accomplira, revêtra un caractère absolu tant ce croyant sera conduit à y correspondre sans réserve et toujours davantage.

II - Connaître Jésus de Nazareth

A vrai dire, il n'est pas possible de connaître Jésus de Nazareth tel qu'on pouvait le voir et l'entendre quand il parlait et agissait. Il n'a rien écrit. Son action auprès des hommes n'a connu une extension importante que pendant quelques mois. On peut l'atteindre seulement à travers ce que ses disciples ont vu de lui, ont retenu et compris de ses actes et de ses paroles. Les faits de sa vie, ses actions comme ses discours, ne sont connus que par une tradition orale. Cette tradition n'est devenue écrite qu'à une époque relativement tardive, tradition fervente sans nul doute, fidèle d'intention certes, mais par l'intérêt qu'elle soulevait était-elle à l'abri des commentaires qu'elle appelait, des additions qui l'enjolivaient, de tout ce qui lui convenait trop bien, semblait-il, pour n'être pas amalgamée avec elle ? Qui saurait l'affirmer, connaissant les manières d'écrire de ces temps ?

1) Les textes sont des catéchèses

Il est impossible d'apprécier le degré d'exactitude des textes qui transmettent cette tradition issue des origines chrétiennes. Ils rapportent les événements comme on le faisait à l'époque, sans le souci de rigueur historique que l'esprit scientifique moderne exige avec raison. Ainsi voué à une ignorance sans remède, autant par ce qui a été ajouté que par ce qui a été omis inconsciemment ou même retranché peut-être volontairement, on ne saurait écrire une vie de Jésus avec quelque certitude que dans ses grandes lignes et non dans le détail.

Ce qui reste de Jésus est semblable aux vestiges d'un édifice d'un passé lointain dont l'importance laisse encore à l'homme la possibilité, s'il s'y efforce vraiment, non pas d'en retrouver avec exactitude toutes les parties, mais de concevoir son exceptionnelle grandeur et surtout d'entrer par l'esprit dans son style. Devant ce monument d'un temps reculé qu'une végétation luxuriante et désordonnée recouvre, dissimule mais aussi signale par son abondance même, l'homme, quand il s'y arrête avec l'attention nécessaire, est appelé à une réflexion qui le porte bien au-delà de l'architecture et de l'histoire. Il est conduit jusqu'en lui-même, là où il est non pas spectateur mais témoin. Il participe de loin mais aussi de près, du plus intime de lui-même, à cette épopée spirituelle, lumière mais aussi pierre d'achoppement de vingt siècles, révélation d'une grandeur qui lui fait encore signe.

Les Écritures nous rapportent ce que les premières Églises ont compris et vécu du message et de la vie de Jésus. Elles ne sont pas didactiques à la manière des livres qui donnent aujourd'hui un enseignement professoral. Même si leurs auteurs rapportent des événements du temps, des actions et des dires de Jésus de façon sommaire et simplifiée à l'extrême jusqu'à conduire parfois le lecteur, enfermé dans un univers mental tout autre, à les dénaturer, à leur attribuer une réalité et une portée sans commune mesure avec celles qui leur étaient alors données, même si en outre ces auteurs ajoutent à leurs récits quelques anecdotes de pure fabulation, quelques gloses de leur cru qu'ils jugent convenables, ils le font dans un climat très particulier qui confère indirectement une grande valeur humaine à ce qu'ils écrivent. Ce qu'ils affirment ou du moins ce qu'ils écrivent vient de ce qu'ils vivent en profondeur et dans l'authenticité. Ces auteurs avaient la conviction, en se consacrant à la rédaction de ces récits, de se livrer à une œuvre capitale, unique, l'œuvre de leur vie, d'une vie transformée totalement par leur rencontre avec Jésus, par leur foi en Jésus. Ils le firent avec un intérêt exceptionnel dont témoigne, comme en écho à travers les premiers siècles de l'ère chrétienne, la ferveur de la multitude des copistes et innombrables commentateurs qui s'affairèrent autour de ces manuscrits vénérés comme les antiques «tables de la loi». Même les œuvres les plus géniales de l'Antiquité n'ont rien suscité de comparable.

2) Les conditions d'une connaissance de Jésus

C'est pourquoi depuis vingt siècles, malgré le caractère étrange de beaucoup de leurs passages, les évangiles interpellent leurs lecteurs comme nulle autre œuvre. Mais encore faut-il que ces lecteurs aient suffisamment pris conscience de leur condition d'homme. Encore est-il nécessaire que cette lecture soit faite dans un climat suffisamment recueilli, climat qui dépasse de beaucoup la simple attention au texte. Alors seulement les évangiles interpellent avec une force qui ne tire pas seulement sa puissance des matériaux utilisés, des procédés de l'exposition, mais de l'universel dans lequel ils s'enracinent et dont ils portent témoignage d'une manière très directe quoique encore sous une forme comme neutre et impersonnelle.

Aussi n'est-ce pas seulement au niveau de l'habileté littéraire ni à celui de l'organisation technique d'un exposé qu'il faut atteindre les évangiles pour entrer dans une première connaissance de ce que Jésus a

dit et fait mais aussi pour deviner, autant que cela est donné à chacun, ce que Jésus a vécu et a été. Des détails souvent infimes révèlent, sans que les auteurs en aient peut-être conscience, l'aura d'amour et d'espérance qui rayonnait de leurs souvenirs personnels ou de leurs réactions devant ce qui leur avait été relaté. Ces détails sont précieux pour faire «voir» Jésus, même s'ils sont très marqués par la mentalité des témoins ou des rédacteurs. Ils permettent des approches de Jésus mieux que les affirmations doctrinales des Écritures sur lesquelles ont pesé les charges affectives et les conceptions intellectuelles, les préoccupations et les perspectives de la société du temps.

Ces détails ne peuvent être remarqués et convenablement interprétés, quoique toujours aux risques et périls de chacun, que si on lit les Écritures avec une connaissance déjà profonde de soi et de l'homme, avec une expérience spirituelle déjà avancée. De loin, on entreverra Jésus à travers ses propos tout imprégnés de sa sagesse et de sa communion avec Dieu, à travers ses enseignements provoqués par ce dont il pressentait que les hommes avaient besoin pour bien l'entendre, à travers les confidences qu'il faisait à ses disciples à certaines heures intimes comme pour mieux saisir lui-même tout ce qui montait en lui et dont il vivait, à travers les béatitudes et les malédictions, à travers les paraboles inventées au jour le jour à mesure que toutes lui étaient comme arrachées par ses auditeurs.

C'est en lisant de cette manière les évangiles que l'on se rend réel ce que Jésus a vécu, que l'on y communique en profondeur. Encore que la singulière épopée spirituelle de Jésus reste certes loin au-delà de ce qu'on saurait atteindre par ses propres moyens, elle devient ainsi actuelle et présente et d'autant mieux qu'elle peut être davantage saisie et plus totalement comprise dans la ligne de ce que l'on vit soi-même. Aussi bien, il ne s'agit pas ici d'affirmer la vérité de tous ces aperçus sur la vie de Jésus mais, par une vision globale, d'en comprendre la ligne centrale et l'esprit fondamental tels que cela est accessible dans l'état actuel où on se trouve. A chacun de poursuivre pour soi cette recherche, de vivre cette découverte, de s'en inspirer à longueur d'années, suivant les étapes de sa maturation.

Son incartade d'enfant de douze ans à Jérusalem, cet âge de la prime jeunesse particulièrement ouvert à la vie spirituelle, première manifestation et manifestation exceptionnelle du caractère vigoureux, décidé, de cet enfant, de son ouverture sur les questions religieuses, première amorce de sa vocation, première séparation du milieu familial.

La secrète évolution de sa vie d'artisan de village durant quelques vingt ans qui l'a conduit à se joindre à la foule des pèlerins sur les bords du Jourdain.

La singulière reconnaissance de Jean qui découvre en lui un disciple de choix, peut-être déjà un maître. Son écho dans le cœur de Jésus, l'horizon qui s'éclaire et s'élargit. Ce qu'il en a dit plus tard dans ses confidences et qui nous est parvenu à travers les commérages et les disputes de disciples.

La lecture à la synagogue de Nazareth du texte d'Isaïe, lumière éblouissante sur l'avenir qui s'ouvre. Perspectives crues sur-le-champ, quoique incroyables. Il en fut tellement illuminé que tous ceux qui le connaissaient depuis l'enfance le regardent muets, étonnés, dans le pressentiment des instants décisifs. Le voilà qui se lève, quitte les siens, son village, et part. Sa découverte des petits et des déshérités de la vie, sa pitié passionnée pour les exclus et les rebuts de la société. Parfois cette puissance étrange de guérison qui monte en lui, «les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent et les pauvres son évangélisés». Vie nouvelle qui s'affirme toujours davantage, à chaque occasion, par son immense succès, par son exacte correspondance à ce qui est secrètement attendu de tous, attendu mais encore submergé sous le vice et le malheur, encore enfoui sous les mœurs et les coutumes.

III - Lumières et ombres

1) Les confirmations

Quelles confirmations de sa voie, quelle proximité avec Dieu qui lui a donné un telle mission, quelle intimité avec ce Père qui le conduit pas à pas, mieux encore qui l'engendre peu à peu ! Le repos de ses jours de tournée après la fatigue, le havre de ses nuits de prière après les harassements de la multitude. Mais aussi quelles tentations, quelles embûches Jésus n'a-t-il pas eues, déjouées peu à peu au long de sa mission, grâce à son intériorité où se développait son intimité avec Dieu ! Ne pas être victime du succès de ses premiers contacts avec les foules juives, ne pas voir dans ce succès une indication de la volonté divine, ne pas le préférer, quoique ce succès soit d'une singulière puissance auprès de lui, à ce qui sourd peu à peu en lui sous la forme de fines évidences et de vastes perspectives dans la solitude de ses nuits de prière. Au contraire, s'attacher à ces intuitions malgré leur subtilité et leur précarité, malgré leur invraisemblance.

2) Les tentations

Résister, au mépris de tout ce qui l'y portait, à la pitié devant l'immense misère physiologique ou autre des petits et des rejetés de la société, car cette puissance de «miracle» qui montait en lui, par la violence

des désirs et des sentiments qu'elle soulevait, ne porte pas de soi vers la conversion du cœur qui, tout impossible qu'elle lui paraissait, s'imposait à lui comme l'objet essentiel de sa mission. Résister, en les temps d'oppression qu'il vivait, à la puissante passion patriotico-religieuse d'Israël, nourrie d'un passé millénaire où Dieu était partout présent, passé rempli d'actes de foi et de courage, passé propre à ce peuple dont la solidarité raciale semble unique. Se refuser à d'abord «conscientiser» et à faire conquérir la liberté politique, finalement à se laisser aller à penser que serait ainsi atteintes, comme de soi, l'exigence de la conscience et la liberté du cœur.

Au lieu de suivre l'appel intérieur, quelle tentation de se laisser entraîner par les événements et même d'aller au-devant d'eux, de les provoquer. Grisé par la gloire et la puissance de Dieu, quelle tentation de forcer en quelque sorte la motion de Dieu au lieu de l'attendre, immobile dans la disponibilité, d'enjamber sur le temps de Dieu sous la poussée de ce qui est donné aujourd'hui mais seulement pour préparer demain. Quelle tentation de «convertir» au lieu d'appeler à la conversion.

3) Le conflit

Cependant l'essentiel de la vie de Jésus est au-delà. L'appel intime qui singularise Jésus à l'extrême, qui le fait devenir lui-même, qui monte en lui devant l'immense misère d'un peuple qui devient chaque jour davantage «son peuple». Devant l'énorme gâchis des possibilités spirituelles que cette misère rend presque fatale, Jésus est conduit impérieusement, pour correspondre à la volonté de son Père, à condamner la manière dont les puissants et les nantis s'établissent dans la religion d'Israël, à condamner la manière dont ceux-ci se protègent, derrière la loi et les prescriptions légales, des comportements impérieux qui pourtant devraient s'imposer à eux avec force dans l'intime, à condamner même la piété des Juifs les plus fidèles qui, non seulement obéissent aux commandements, mais les aiment religieusement en en faisant un but, car c'est là encore fuite devant le réel et idolâtrie.

Il y a dans l'existence de Jésus une telle qualité d'être, une telle lumière de jugement, une telle puissance de décision, une telle fidélité sans faille et allant avec certitude et sécurité jusqu'au bout, sans dévier, qu'il me semble avoir épuisé toute la potentialité humaine de façon surhumaine. Tout en lui, mais aussi autour de lui grâce à ce qu'il est, se montre singulier par quelque caractère dernier. Son histoire personnelle mais aussi la conjoncture liée à l'émergence à la conscience claire et à l'affrontement direct et désormais sans rémission de deux options fondamentales et radicalement opposées entre lesquelles l'homme a à choisir et qui mettent en jeu l'avenir, non seulement le sien propre, mais celui du monde.

D'une part, la soumission dans la docilité aveugle à la loi considérée comme sacrée, voire comme volonté de Dieu sur l'homme, et la socialisation actuelle y pousse à sa manière laïcisée mais encore toute dictatoriale. D'autre part, la liberté humaine dans une recherche de la fidélité atteinte avec l'aide de la loi mais s'exerçant au-delà de celle-ci, liberté qui permet à l'homme de faire l'approche de son mystère et de répondre à l'appel de Dieu, liberté de l'être toute différente de la liberté anarchique du choix dans la gratuité du caprice ou même dans la sincérité qui, par manque d'intériorité, se refuse aux étapes exigeantes vers l'authenticité.

D'une part encore, l'affirmation que la perfectibilité illimitée de la loi est possible sans être soutenue et, dans une certaine mesure, précédée par celle de l'homme. La loi, grâce à une organisation technique réalisable, peut résoudre toutes les questions de base que l'existence humaine pose à chacun. D'autre part, la certitude que seule la croissance de l'intériorité, croissance illimitée dans ses développements, peut faire naître l'homme à la liberté et lui permettre d'atteindre le sens de sa vie, sa raison d'être. Mieux encore, la certitude que seule l'intériorité peut faire en sorte que rien ne puisse être radicalement aliénant pour l'homme et en arriver à le détruire dans l'essentiel.

Jésus a vécu la secrète tension entre la tradition imposée du dehors globalement, à lui comme à tous, et son inspiration personnelle, ce message et cette mission que cette tradition avait préparés en lui de longue date indirectement, secrètement, mais aussi qu'elle a provoqués dans le présent, au jour le jour et comme par réaction. Jésus a su prendre conscience de cette tension et ne pas se refuser à l'appel qu'elle lui faisait entendre. Fruit de l'intériorité, cette tension l'a porté à développer davantage cette intériorité, à prendre conscience progressivement de sa mission, à atteindre la certitude que cette mission était d'importance capitale au point de déborder les temps et les lieux, au point d'être universelle et de ne pas pouvoir «passer». Les affirmations de Jésus et l'esprit général des paraboles qu'il inventa et proposa, ses prises de position vis-à-vis de la manière même dont on observait la loi autour de lui, les polémiques qu'il provoqua au sujet de la loi, tout son comportement fait apparaître au grand jour les dimensions de l'opposition entre «sa religion» et la religion pratiquée de façon générale dans son milieu. Tout montre l'importance de la mutation qui, à ses yeux, s'imposait à la tradition, à cette tradition dont il avait hérité mais qu'il lui fallait accomplir.

Désormais et comme en écho à travers les âges, cette opposition radicale entre deux options

fondamentales et, comme par ricochet, les luttes qui en découlent vont se manifester dans les choix politiques conscients ou inconscients des hommes dans les actions qui en découlent sous les formes contingentes propres à chaque époque.

4) L'élimination

Peu à peu se creuse ainsi en Jésus l'évidence que «sa religion» n'est plus tout à fait celle de son milieu. Par-delà les siècles, il se retrouve dans la situation et l'esprit de celui qui, appelé par Dieu, quitta son pays, sacrifia tout à la volonté qui s'imposait intimement à lui, alla contre les coutumes religieuses de son temps et devint ainsi «le père des croyants». Il est de l'esprit qui, «avant même qu'Abraham fût, était». Peu à peu, l'opposition entre l'autorité que la loi a encore sur lui et celle qui s'inscrit impérieuse en lui, d'abord refusée, est de moins en moins niée. Cette opposition est toujours plus lucidement et franchement acceptée. Il la fait sienne, il l'épouse. Lutte sans répit en lui du passé et de l'avenir, lutte de moins en moins dissimulée et de plus en plus acceptée, lutte aussi auprès de ses disciples, action délicate, difficile, tenace, presque sans illusion, combat implacable, sans trêve, dans la lumière des évidences intimes mais aussi dans les ténèbres que ses nuits de prière cherchent à éclairer, combat décisif qui eut raison de Judas, le patriote et le conservateur, qui conduira Jésus aux frontières de la vie qui donnent le vertige du doute et du non-sens radical, vertige devant le néant, ces frontières qui ouvrent sur l'absolu de la foi. Déjà la mort de Jean-Baptiste, le maître de sa jeunesse, montrait le chemin. Alors apparaît à Jésus l'immensité de la tâche à laquelle il ne peut pas se refuser mais qu'il ne peut pas de son vivant mener à bien, sa dimension surhumaine, la multitude non pas sans scribes, sans docteurs, sans hiérarques mais sans pasteurs, le petit nombre des ouvriers, leur impuissance à être à la hauteur de l'avènement qu'il lui faut provoquer, leur impossibilité d'y rien comprendre qui ne soit à leur niveau, leur manière d'en user, d'en profiter, de s'y installer.

Mais aussi, après l'intérêt du début, l'inquiétude, d'abord larvée, des milieux religieux officiels, leurs propos onctueux, louvoyants, de moins en moins déguisés, leur hostilité croissante de plus en plus ouverte, de plus en plus violente et, en outre, les réactions de sa mère et des siens. Quelques mois après, le vide autour de lui. Pour les uns, c'est un séducteur, un illuminé, un homme aux relations douteuses, qui mine la base même d'Israël, le fossoyeur de la religion du peuple élu. Pour les autres, c'est un défaitiste et un esprit chimérique qui prêche la pauvreté aux pauvres que les riches exploitent, la miséricorde à ceux que la «botte romaine» écrase, l'opium du peuple, un ferment d'anarchie... Accusations, imputations qui se répètent sans fin, tels des échos à travers les âges. Les uns et les autres complotent de le supprimer. Tous voient en lui un traître à Israël. Talonné, harcelé, condamné désormais à ne rien pouvoir faire qui ne soit mal interprété, sous les menaces qui pèsent sur lui, toujours plus précises et plus proches, Jésus voit le caractère inéluctable de son destin. Bien plus, et c'est là qu'il est le plus grand, il comprend la nécessité de sa mort pour que ses disciples découvrent enfin quelle place il a pris dans leur vie, quelle semence il a jetée en eux, quel ferment il est pour eux. Il faut que son départ creuse en eux l'abîme de l'absence pour que jaillisse du fond d'eux-mêmes sa présence, la présence que tout homme attend pour avoir la force de devenir lui-même. Sa mort, qu'il fait aussi sienne, est nécessaire pour que sa mission puisse se poursuivre dans l'avenir, sauvée malgré tout ce qui sans cesse la dévient, tendra à la pervertir. Alors allant vers sa fin avec foi, il y va d'un trait, sans plus rien ménager.

Pendant le dernier repas qu'il prend avec ses disciples, tandis que déjà l'un d'eux l'a trahi, leur donnant comme dans un testament le sens de ce qu'il a vécu avec eux, ce qu'ils sont alors en mesure de recevoir. Tout près des moments ultimes, après ces heures trop denses, trop lourdes même pour lui, portant dans sa chair l'angoisse du destin qu'il a jusqu'alors aimé, de l'amour qu'il porte à son Père, nourri de celui que son Père lui a témoigné. Gethsémani, sa dernière nuit de prière d'où il sort avec la force de tenir tête solennellement, d'une façon décisive, aux puissants de ce monde, ces inconvertissables. Son silence plein de mépris devant Hérode, ce haut fonctionnaire, ce personnage arriviste et falot; son silence plein de condescendance pour Pilate, brave homme au fond à qui il concède «la royauté de ce monde»; son silence lassé face à la parodie de jugement à laquelle se livre le grand prêtre. Puis la déclaration proclamée de la lutte inexpiable entre le passé qui paralyse et l'avenir qui naît, entre l'autorité qui conserve et stérilise et celle qui crée, qui rend créateur en se livrant, entre le dieu que l'homme s'approprie et le Dieu qui appelle l'homme. L'affirmation que rien ne peut empêcher l'essentiel d'apparaître, pas plus qu'on ne peut empêcher le réel d'être, l'affirmation que sa parole ne passera pas et qu'il sera glorifié... avant que tout soit consommé, se voyant dressé dans la foi nue, abandonné, dépouillé de tout ce qui avait aidé du dehors sa mission à naître et à se développer.

Après sa mort, pendant quelques semaines, les charismes étranges dont furent sujets ceux qui avaient cru en lui jusqu'à la fin. Songes, visions, illuminations, pentecôtes... qui, comme la transfiguration, montrent ce que ceux-ci vivaient obscurément mais puissamment dans la profondeur de leur être,

charismes qui depuis se manifestent de façon d'autant plus discrète que les hommes sont spirituellement plus adultes, que l'appel de Dieu pénètre plus avant et va plus loin.

IV- La grandeur de Jésus

Quel homme entrant dans une vision suffisamment pénétrante de cette extraordinaire existence, ne serait porté à un sentiment d'admiration, de vénération, tout proche de ce que l'on éprouve devant la sainteté ? Qui ne serait, presque d'emblée, transformé et comme enfanté par une nouvelle naissance à une nouvelle vie par une telle communication, véritable seuil de la communion à la grandeur ? La sainteté et la grandeur de Dieu. Par une telle lecture, une telle compréhension désacralisée des textes, sans théophanie, mais où Dieu et Jésus sont plus réellement agissants l'un et l'autre, plus réellement présents l'un à l'autre, l'homme est interpellé exactement au niveau que permet et appelle son état intime. Quand on y est assez préparé, on découvre alors à un degré inégalé la simplicité, la droiture, la pureté et encore la vigueur, la grandeur, la noblesse vécues de façon quasi absolue. On en reçoit intimement l'empreinte. Leur rayonnement est tel, il est si bien adapté à ce qu'on est, qu'il simplifie, rend droit et purifie, donne force, grandit et ennoblit. Il pousse à s'approcher de ce que l'on est. Qui ne serait porté à l'action de grâce pour cette vision donnée à l'homme par l'homme et où l'on entrevoit son propre accomplissement dans l'approche même de ce que Dieu est ?

A mesure qu'on entre dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu et qu'on y correspond soi-même dans sa propre vie, on entrevoit en lui l'annonce de toutes les exigences intimes que les hommes ont progressivement découvertes en eux et l'amorce de tout ce qu'ils ont désiré de meilleur d'eux-mêmes au cours des siècles. La vie humaine de Jésus, si brève pourtant, est comme le signe de la grandeur en puissance dans chaque homme. Elle est le sacrement qui donne lumière et force pour y tendre. Dans sa singularité exceptionnelle, cette vie relève de l'universel, bien que Jésus, homme d'un temps et d'un lieu, mort jeune, soumis aux préoccupations et aux perspectives de son temps, ne s'en est pas complètement dégagé.

En lui, on entrevoit, indissolublement liées, une stabilité personnelle, une conscience de sa mission, une communion et comme une familiarité avec Dieu plus qu'humaines, tellement elles se révèlent exceptionnelles dans le peu qu'on est capable d'en saisir. Elles ne peuvent provenir que d'une conscience de soi et d'une proximité de Dieu sans comparaison avec ce que permettent les activités communes qui restent à l'initiative de chacun. Inséparablement, l'intelligence croissante de ce que Jésus fut dans son humanité et de ce que l'on peut devenir pas à pas à sa suite grâce à ce qu'il devient pour soi, est un cheminement vers Dieu. Cette intelligence et cette progression conduisent à se hisser comme hors du temps, à se rendre Dieu présent comme si l'invisible devenait visible et que l'inconcevable pointait à l'horizon de l'esprit.

Vivre ainsi de Jésus comme de la présence de celui qui est aimé, dont la pensée accompagne toujours et qui est l'unique recours au cœur de la solitude personnelle. Vivre de son souvenir, sous-jacent à tous les instants, jaillissant en toute occasion, sans cesse en gestation de quelque vue neuve sur ce qui s'est réellement passé de son temps, grâce à une intelligence plus profonde et plus ouverte, plus vive à certaines heures, de certains passages de l'évangile, intelligence aidée indirectement par une compréhension plus poussée et plus réaliste de leur élaboration, si fervente et si complexe, de leur transmission dans l'extrême improbabilité, dans l'extrême précarité, élaboration et transmission réussies envers et contre tout. Vivre de sa présence qui, à l'heure voulue, inspire à chacun la manière particulière de se comporter, celle qu'on doit inventer pour soi-même, afin non seulement de bien correspondre aux événements et aux situations, mais aussi, dans une certaine mesure, de les susciter indirectement en s'y préparant obscurément par la fidélité. N'est-ce pas la prière en acte, née de l'être et l'engendrant, provoquant le chemin et donnant la force de le suivre ? S'inspirer de ce que, au loin et globalement, on entrevoit de la vie intime de Jésus, pour orienter, coordonner et unifier en le transposant, dans la mesure où cela relève de l'initiative personnelle, ce qui s'amorce en soi et émerge de soi. Atteindre ainsi le sens de sa vie propre, unique et nécessaire, se percevoir au niveau de l'existence, se découvrir dans la durée et la consistance, dans l'approche existentielle de l'être qu'on devient. Atteindre en Jésus une réalité essentielle qui n'est pas tout autre que ce qu'on est soi-même parce que cette réalité aide à la prise de conscience des exigences radicales qui s'imposent intimement et qu'elle permet d'y correspondre, et pourtant réalité tout autre encore par sa plénitude inaccessible montrant combien elle n'est pas du même ordre. Approcher ainsi Dieu en Jésus, sans faire de l'homme qu'il fût un Dieu, mais en le pressentant tellement de Dieu qu'il en est, de son vivant, comme l'image humaine historique, accessible et visible, et qu'il peut être aussi en toute vérité l'objet de l'adoration sans qu'on cède en rien à l'idolâtrie, d'une adoration qui, partant de lui et à travers lui, s'élève vers

l'éternel, le radicalement autre, l'inconcevable.

Grâce à la présence de Jésus agissant par elle-même et à son souvenir en continuel développement, dépasser les conceptions extrinsèques de la divinité auxquelles on est porté ataviquement par les millénaires ancestraux, seules conceptions d'ailleurs qu'on peut atteindre au début d'une vie spirituelle. Ne pas retomber dans les imaginations puérides anciennes, cérébrales ou piétistes, charnellement entées au cœur de l'homme, complices de ses peurs, de sa recherche éperdue de sécurité et de certitudes. Ne pas s'abaisser à l'athéisme vulgaire que permettent la médiocrité humaine, l'impuissance et la fascination des sens. Ne pas céder à l'athéisme raisonné qu'imposent la considération exclusive des phénomènes, l'inadaptation des moyens de représentation, l'inadéquation de la raison. Approche de Dieu à la suite de Jésus, comme Jésus de son vivant, prenant conscience de lui-même, a atteint Dieu et a été «en Dieu et de Dieu».

O Jésus, l'homme juste, le saint de Dieu, fils de l'homme, ferment de l'homme, appel de Dieu, fils de Dieu, par ce que vous avez été, signe du Dieu impensable et de l'homme accompli, pour l'être qui vous accueille à travers les vingt siècles et toutes les distances qui nous séparent de vous, par la puissance de votre souvenir en nous, soyez révélation de nous-mêmes à nous-mêmes, soyez présence active qui rende nos vies humaines, soyez notre chemin vers nous-mêmes et vers Dieu. Ne nous laissez pas dans l'ignorance de celui que vous avez été pour que nous puissions être en notre temps les témoins du vivant que vous êtes.

L'Église est communion pour l'essentiel de sa mission, proprement spirituel auprès de chacun. Elle est institution par la nécessité d'être une société puisque les hommes sont des êtres sociaux. Institution et communion inséparablement, l'Église est fondamentalement une dans le temps. Ce dont elle a besoin aujourd'hui doit s'enraciner dans ce qu'elle fut hier lorsqu'elle était fidèle. C'est ainsi qu'elle préparera, quand ce ne serait qu'aveuglement, ce qu'elle devra devenir demain pour poursuivre heureusement sa mission. Servir dans l'Église aujourd'hui ne consiste donc pas à conserver tout ce qu'elle a été dans le passé, même si ce fut alors fort utile à son action dans la société au point qu'elle le considéra en ce temps comme très important jusqu'à être capital... Il ne s'agit pas non plus de se consacrer à la réalisation d'un projet précis conçu à l'avance à partir de ce qu'elle devrait devenir dans l'avenir. La fidélité de l'Église à la mission de Jésus est un fruit de sa propre vie spirituelle. Sa persévérance dans cette mission ne peut pas être seulement la conséquence d'un plan clairement établi et poursuivi avec ténacité par l'exercice du gouvernement, en vue soit du rétablissement de la situation passée, soit de la préparation de la situation future. La fidélité de l'Église relève de la fidélité des membres de la communion quelle que soit la place qu'ils y occupent. Il ne dépend pas seulement de la fidélité de ceux qui, de par l'institution, ont à prendre les initiatives qui relèvent de leur fonction.

Ceci est un point important sur lequel il faut insister aujourd'hui parce que hier, il était pratiquement hors des horizons de la plupart des chrétiens. L'Église a besoin, pour exercer sa mission avec la fécondité spirituelle qui lui est propre, de la collaboration active de l'ensemble de ses membres, mettant en œuvre toutes leurs possibilités personnelles. Aussi bien, le rôle de l'Église auprès de chacun d'eux est précisément de l'aider à grandir dans la foi et la fidélité pour qu'il soit en mesure de la prendre en charge autant que cela lui est donné et demandé intimement. Contrairement à ce qu'on a trop généralement pratiqué dans les siècles derniers, il ne suffit pas aux chrétiens de se laisser porter filialement par l'Église pour remplir leur devoir envers elle. Ainsi seulement l'Église tiendra dans le monde la présence active qui est nécessaire à la société pour que celle-ci se développe de façon humaine.

Quand cette foi et cette fidélité, fort exigeantes, sont trop généralement absentes de la vie des chrétiens, il ne peut y avoir dans l'Église qu'actions dirigées ou télécommandées par la hiérarchie; action dont la discipline aidée par le «bon esprit» est le moteur principal. Il ne s'agit pas de nier l'utilité ni même la nécessité d'une telle obéissance qui dépasse d'ailleurs de beaucoup ce que la pratique religieuse traditionnelle observe communément. Cependant, des actions de cette nature, qui relèvent uniquement des décisions de l'autorité sont radicalement insuffisantes à l'heure actuelle, vu la gravité des difficultés que l'Église aura à connaître aujourd'hui. D'ailleurs en tout temps ces actions, quand elles se développent à l'exclusion ou même seulement en l'absence de toute autre initiative, donnent à l'institution une place qui ne respecte pas le rôle essentiel de la communion, dans la mission de l'Église. Il n'est pas osé de penser que cette prééminence de l'institution sur la communion, due aux mœurs politiques du passé mais aussi à la passivité spirituelle de l'ensemble des chrétiens est une des causes principales de la crise actuelle de l'Église.

Contrairement à ce qui est couramment pensé, pour exercer dans la société une activité féconde, même seulement sur le niveau de vie humaine de ses membres, il faut d'abord avoir suffisamment découvert soi-même, par un effort d'intériorité, le sens de sa vie propre. Cela est encore davantage nécessaire sur le plan spirituel où doit essentiellement se placer l'Église en tant que société. Ce sens est enraciné dans ce qu'on a vécu, ce qui va plus loin que ce dont jadis on a eu conscience de faire sur le moment même. En outre, ce sens est préformé en nous par ce que nous sommes en mesure de devenir, bien que nos possibilités potentielles nous soient en grande partie inconnues, et parfois méconnues jusqu'à nous en paraître incroyables. L'approche du sens de sa vie est le fruit en chacun de la lucidité que permettent l'honnêteté de l'esprit, le courage et la générosité. Elle est aidée par la limpidité du cœur conservée par qui n'a pas eu à connaître des crises trop graves pour ne pas en être profondément troublé. Cette approche du sens de la vie propre à chacun, inséparable de sa croissance dans la foi et la fidélité, il revient à l'Église de les promouvoir dans ses membres. Certes, elle ne le peut que de façon indirecte tant cette approche et ces croissances regardent directement chacun. Rien ne peut en dispenser quiconque. Nul ne peut ici enseigner en quoi cela consiste avant qu'il ne l'ait lui-même découvert. C'est ainsi que chacun peut devenir ce que Dieu lui demande explicitement de par ce qu'il lui a donné secrètement dans les profondeurs de l'être. Aussi bien est-ce ainsi que le chrétien prend conscience de son devoir envers l'Église.

Cette manière personnelle à chacun de se comporter vis-à-vis de l'Église ne va pas contre la soumission à ce que l'institution a légitimement le devoir de commander. Cependant, elle donne à

l'obéissance un style propre, un certain esprit par l'appropriation qu'on est ainsi conduit à en faire, appropriation où l'initiative et la liberté sont présentes activement dans la collaboration qu'impliquent conjointement l'exercice de l'autorité et celui de la discipline. Cette appropriation toute personnelle qui donne à la communion entre chrétiens l'unité singulière que celle-ci doit atteindre dans la diversité est nécessaire pour inspirer l'institution. Il faut insister sur ce sujet car cela n'a jamais été assez mis en lumière jadis. C'est davantage par la médiation de la communion que par une voie directe qui soit propre aux membres de l'institution que l'Église reçoit de Dieu la lumière et la force dont elle a besoin pour bien remplir sa mission. La distinction légitime intellectuellement entre "Église enseignée" et "Église enseignante" ne doit pas être transformée en la séparation de deux corps étrangers l'un à l'autre, ni encore moins en une subordination de l'un sur l'autre. Cette séparation ou cette subordination fausse radicalement le caractère propre de l'Église en faisant de l'institution le fondement de l'Église au lieu d'être un service.

La fidélité personnelle de chacun doit nécessairement se concrétiser dans les initiatives qu'il aura à prendre pour devenir un chrétien véritable et non seulement de discipline ou de tradition, pour se hisser dans la lignée de ceux qui ont fondé l'Église et qui depuis vingt siècles se sont consacrés à la rendre digne de sa mission. Une telle fidélité donnera la fécondité à l'engagement qu'elle comporte. Elle dépasse l'utilité de l'action appelée chaque jour par les besoins du milieu où l'on vit. Cette utilité cesse quand les nécessités qui l'ont fait naître disparaissent. Il faut reconnaître aussi qu'une telle action ne va pas parfois sans hypothéquer l'avenir. Au contraire quand l'engagement s'enracine dans ce qu'on est, outre l'utilité qu'il peut avoir sur le moment même, il connaît une fécondité qui demeure dans l'avenir en le préparant secrètement.

Il semble qu'on puisse classer ces initiatives en deux catégories qui se complètent mais dont l'origine et la nature n'ont pas la même évidence auprès de beaucoup.

Il y a d'abord les activités qui s'efforcent de conserver ce qui existe déjà. Elles cherchent à lui donner une nouvelle impulsion. Jadis, on se bornait très généralement à ne donner aux chrétiens qu'une instruction doctrinale. On se préoccupait trop uniquement de les plier à l'observance aux lois morales et religieuses dictées par Dieu et par l'institution. Ces activités, principalement tournées vers la conservation, sont faciles à préciser, aussi se satisfont-elles d'une organisation bien structurée. Cependant, dans les temps actuels -et cela semble encore devenir plus vrai encore dans l'avenir- elles sont vouées à un échec de plus en plus fréquent même si elles sont entreprises avec un esprit ouvert sur les nouvelles conditions où elles ont à s'exercer. Elles ne sont véritablement utiles que si elles préparent indirectement, et en lui donnant le temps de se produire, une reprise en main de la situation qui exige certes des initiatives d'une toute autre importance.

La crise religieuse actuelle demande bien davantage que ces combats d'arrière-garde, afin d'être résolue et de devenir l'occasion pour l'Église d'une présence renouvelée dans le monde. Les bases sur lesquelles l'Église s'est progressivement construite sont aujourd'hui ébranlées comme jamais elles ne le furent dans le passé quoiqu'elles aient eu à connaître jadis des bouleversements qui, sur le moment, semblaient mettre en péril le christianisme lui-même. Peut-on s'en étonner quand on mesure l'importance des changements qui se sont produits depuis plusieurs siècles dans la société où l'Église a eu longtemps un rôle prépondérant ? Les progrès extrêmes accomplis dans la connaissance scientifique et la technique donnent dans les temps présents à ces changements une accélération extraordinaire. Comment ce monde en pleine gestation ne provoquerait-il pas dans l'Église une gestation semblable ? Si, par fidélité mal comprise à son passé, elle s'y refusait, elle se trouverait rapidement dans une radicale impuissance à exercer sa mission.

Les activités qui permettront ce qu'on peut appeler sans exagération une nouvelle naissance sont évidemment d'une tout autre importance que celles dont il s'agissait jadis et qui visaient surtout à conserver en s'adaptant le plus intelligemment possible aux conditions du moment. Beaucoup plus difficiles à préciser et par suite à programmer que les précédentes, elles demandent davantage que celles-ci des initiatives créatrices. Elles exigent de la part de ceux qui s'y livreront une intériorité poussée et des moyens particuliers qui ne sont pas donnés à quiconque. Grande est la responsabilité de ces chrétiens de foi ! Grande aussi sera leur communion avec celui dont ils ont à grandir de plus en plus dans l'intelligence pour recevoir de sa présence en eux l'inspiration qui leur est nécessaire pour faire en ce sens une œuvre digne de celle que Jésus lui-même a menée, plus grande encore peut-être... On ne peut énoncer ici que de façon sommaire et donc extrêmement simpliste les questions qui maintenant s'imposent avec vigueur et urgence comme jamais. Elles apparaissent désormais capitales à porter dans la foi pour la faire grandir dans son originalité propre. Ces questions ne supportent pas de réponses qui pourraient devenir de simples connaissances.

L'existence de Dieu était jadis unanimement affirmée par instinct, par tradition. Elle était bien rarement

le sujet d'une réflexion approfondie, en relation avec les savoirs du temps. La croyance en Dieu restait au niveau d'une conviction. Désormais cette croyance n'est plus soutenue par l'évidence. Tout au contraire elle l'affronte. Elle doit se hisser au niveau d'une foi au sens propre du terme, d'une foi de plus en plus exigeante et se mesurant à la taille de ce qu'on est, en même temps que le cosmos se manifeste dans des dimensions toujours plus impensables. Que signifient désormais le commencement et la fin, voire les limites de tous ordres qu'on a jadis attribuées à la création ?

La Révélation fut longtemps considérée comme paroles de Dieu dites par Dieu et audibles par les hommes ? On l'affirmait donnée à l'origine de l'histoire humaine et se prolongeant jusqu'aux temps des apôtres. On l'enseignait transmise à travers les Écritures, comme de main en main tel un objet, dans une pure et absolue passivité de la conscience de leurs auteurs, instruments non seulement dociles mais mécanisés par l'Esprit. Cette conception qu'on a rendue finalement matérialiste à force de chercher à assurer l'objectivité de la Révélation n'a pas été sans peser aussi sur la manière dont on a été conduit à concevoir l'infailibilité de l'Église. Cette conception, d'ailleurs liée à celle qu'on avait alors de Dieu, n'est plus recevable maintenant avec les connaissances qu'apportent les sciences humaines, même lorsqu'elles restent sagement au niveau où leurs disciplines ont autorité.

Jésus "vrai Dieu et vrai homme" ou encore "le Fils éternel d'un Dieu qui est amour en lui-même" voici des affirmations qui sont au cœur de la foi chrétienne. Elles ont commandé la vie religieuse de siècles de christianisme, au point que le Christ non seulement fut l'envoyé de Dieu mais davantage encore, en fait, son remplaçant, son substitut. La portée de ces expressions était alors évidente pour l'ensemble du peuple chrétien qui se cantonnait sur le plan de la piété spontanée, convenablement éduquée par l'enseignement catholique. Leur sens était clair et précis dans les siècles où régnait encore de façon incontestée la philosophie qui avait été plus ou moins explicitement à l'origine de ces formulations. Désormais ce sens et cette portée ont besoin d'être profondément refondus. Il s'agit là moins d'un retour à la "pureté" des croyances des premiers temps qu'à une intelligence renouvelée du mouvement de foi singulier qui, en dépit de tant d'obstacles quasi insurmontables, a donné naissance à ces croyances à partir de l'univers mental de l'époque, si différent du nôtre. Sans rien perdre de l'originalité unique de ce mouvement de foi qui deviendra ainsi réellement nôtre, on se trouvera à même de créer une manière de l'explicitier en croyances accompagnées de contextes adaptés qui conviendront mieux à nos manières de sentir et de penser actuelles, à nos connaissances renouvelées du monde de la matière et de la vie, à celles que nous atteignons de l'homme.

L'homme, cet inconnu, a-t-on écrit jadis. Maintenant il faut dire ce mystère. Ce n'est pas réduire la transcendance de Dieu, mais au contraire l'exalter, que d'affirmer en l'homme une grandeur qui transcende son faire et son dire, tout ce qui pèse sur lui du dehors ou le pénètre au dedans, et même qui est au-delà de la conscience qu'il a de lui-même ; aussi bien, aucune loi ne peut suffire à l'homme pour que l'observant il se conduise ainsi en être responsable du sens de sa vie. Au contraire, il peut abuser de toute loi et invoquer ce qui est légal aujourd'hui pour échapper aux exigences personnelles tout intimes que lui impose actuellement sa propre réalité humaine grâce à l'intériorité qu'il a peu à peu à atteindre pour faire l'approche du mystère qu'il est en lui-même. N'est-ce pas là l'origine des polémiques violentes menées par Jésus contre les pharisiens, ces juifs pieux entre tous, qui faisaient de l'observance consciencieuse, voire amoureuse de la Loi en soi-même suffisante, la base de leur comportement et de leur religion ? L'heure approche où l'on ne verra plus seulement en l'homme un être qu'on dresse par les instructions et les ordres qu'on lui donne, mais qu'on appelle à devenir davantage soi en esprit et en vérité. C'est là un renversement des perspectives passées qui furent jadis trop généralement suivies par la société, y compris l'Église. Ce renversement est appelé indirectement, entre autres passages par l'évangile qui fait dire à Jésus à la Samaritaine que l'heure vient où Dieu sera adoré en esprit et en vérité. Aussi bien est-ce par l'approche qu'il faut désormais faire du mystère de l'homme, que chacun a à faire pour son propre compte, que l'on pourra approcher du mystère de Jésus et de celui de Dieu, qu'on pourra entrevoir sous quelle forme l'action de Dieu se manifeste concrètement, à travers les contingences des temps et des lieux dans la révélation et dans l'Église. Certes, ce cheminement essentiellement personnel ne peut pas se passer de la communion et de l'institution qu'est l'Église. Mais inversement il est nécessairement pour que la communion existe et que l'institution remplisse son rôle.

La vie spirituelle exige le tout de l'homme et en particulier l'adhésion de l'intelligence dans l'intégrité de l'esprit et la pureté du cœur. C'est vrai pour les chrétiens comme pour ceux qui ne le sont pas. On ne peut pas faire l'économie des difficiles cheminements que cette intégrité et cette pureté exigent de chacun, selon sa conscience. Autrement, si l'on ne s'efforce pas de passer par cette porte étroite, on ne peut être qu'un chrétien de discipline ou de coutume. Même si un homme du vingtième siècle y prétend avec obstination, il lui est impossible de vivre explicitement sa foi comme le faisait un croyant

authentique des siècles précédents, celui-ci fut-il particulièrement cultivé. Aussi, servir dans l'Église aujourd'hui exige des chrétiens, dans la mesure où ils peuvent le faire, qu'ils portent dans la foi ces questions en un sens fondamentalement nouvelles dans le contexte où elles se posent maintenant. Pour leur vie spirituelle et pour l'Église, il est capital qu'ils ne les éludent pas par paresse, par peur ou par piété mal comprise. Il ne leur suffit pas non plus, même pour la réussite de l'action qu'ils auraient à mener dans ce sens, de se consacrer seulement à des activités qui ne visent qu'à la conservation de ce qui se faisait, se disait et même de ce qui se croyait jadis.

Tâche difficile, non seulement par les sacrifices personnels qu'elle demande, non seulement parce que la société n'y porte pas et que les manières actuelles de l'institution n'y prêtent guère, mais aussi parce que les générations chrétiennes actuelles chevauchent et sont en porte-à-faux sur deux mondes fort différents. Nées en chrétienté ou encore formées par des méthodes de chrétienté, ces générations sont amenées à vivre dans une société tout à fait étrangère aux manières de se comporter justes qu'on avait dans le passé. En réaction contre la sacralisation induite qu'on faisait jadis de ces manières, en général, ces générations, dans l'ensemble n'ont pas l'esprit assez libre pour être créatrices et se contentent trop uniquement d'une vie spirituelle nourrie de contestations souvent saines mais qui, seules, restent finalement stériles. Il n'en sera plus de même dans l'avenir sur lequel ne pèseront plus les déformations dues à une formation mal adaptée aux possibilités et aux aspirations du temps. Les générations montantes ne comprendront plus les blocages et les phobies actuelles qui ne sont encore jamais tout à fait absentes des meilleurs.

Aujourd'hui il revient aux chrétiens adultes de s'efforcer d'atteindre eux-mêmes à l'authenticité de la vie spirituelle au-delà de tous les obstacles qu'ils rencontrent autour d'eux et en eux pour ce difficile cheminement qui, cela va de soi, n'est pas sans risques et périls. Ainsi ils aideront les jeunes à ne pas céder par une recherche éperdue de sécurités et de certitudes à la tentation d'un retour vers des temps dont il faut se servir sans s'y asservir, qu'il convient de dépasser sans les renier. Ainsi ils se prépareront, indirectement et autant que cela est possible, à être les ouvriers de demain, nécessaires pour que l'Église connaisse la mutation dont elle a besoin afin d'être fidèle à sa mission.

Pour l'essentiel de sa mission, l'Église chrétienne à laquelle on appartient et où notre passé s'enracine est Communion. Par la nécessité d'être une société, puisque les hommes sont des êtres qui ont besoin de vivre les uns avec les autres pour devenir eux-mêmes, elle est Institution. Institution et Communion inséparablement, chaque Église est fondamentalement une dans le temps et ainsi rejoint pour l'essentiel toutes les autres Églises issues de la percussio spirituelle singulière jusqu'à en être unique provoquée par la courte vie de Jésus grâce à une foi et à une fidélité poussées aux extrêmes de l'humain. Ce dont chaque Église a besoin aujourd'hui doit s'enraciner dans ce qu'elle fut hier lorsqu'elle était fidèle. C'est ainsi qu'elle préparera, quand ce ne serait qu'aveuglement, ce qu'elle aura à devenir demain pour poursuivre sa mission et le faire conjointement avec les autres Églises.

Servir son Église aujourd'hui ne consiste donc pas seulement à l'aider à conserver tout ce qu'elle a été dans le passé, même si ce qui fut alors fort utile à son action et conforme au charisme qui la caractérise parmi les autres Églises, a été assez important pour être considéré par elle à l'époque comme capital... Il ne s'agit pas non plus de se consacrer à la réalisation d'un projet précis, conçu à l'avance à partir de ce que son Église devrait devenir dans l'avenir suivant la doctrine et les vues qu'elle s'en donne aujourd'hui. La fidélité à la mission de Jésus est pour toute Église chrétienne le fruit de sa vie spirituelle. Quelle que soit la place qu'ils occupent dans leur Église, cette vie spirituelle prend sa source dans la fidélité de ses membres à l'esprit de Jésus qui transparaît principalement à travers les Évangiles. Elle ne dépend pas seulement de la fidélité de ceux qui, faisant partie de l'Institution, ont à prendre les initiatives qui relèvent de leur fonction. Ne faut-il pas même assurer que les êtres les plus haut situés dans l'Institution ne sont pas les mieux placés pour donner vie à la Communion. Aussi la persévérance de chaque Église dans sa mission ne peut pas être seulement la conséquence d'un plan clairement établi et poursuivi avec ténacité en vue soit du rétablissement de la situation passée, soit de la construction de la situation future.

Collaboration de tous

Il faut insister particulièrement aujourd'hui sur un point important qui hier encore était pratiquement hors des horizons de la plupart des chrétiens : pour exercer sa mission avec la fécondité spirituelle qui lui est propre, chaque Église a besoin de la collaboration active de l'ensemble de ses membres, collaboration qui mette en œuvre autant que cela est possible toutes leurs possibilités personnelles. Contrairement à ce qu'on a trop ordinairement pratiqué dans les siècles derniers, il ne suffit pas aux chrétiens de se laisser porter filialement par leur Église pour remplir leur devoir envers elle. Dans l'ordre du spirituel on ne reçoit que si l'on se donne et sans nul doute si les chrétiens ont somme toute peu reçu de leur Église à ce niveau - il ne s'agit pas ici de la simple moralité qui concerne les comportements - c'est parce que de façon générale ils ne lui ont donné que ce qu'elle leur a demandé, ou plutôt parce qu'ils n'ont fait que s'y prêter. Aussi bien, le rôle de toute Église auprès de ses «fidèles» est précisément d'aider chacun d'eux, selon les moyens dont il dispose, à grandir dans la foi et la fidélité à ce qui s'efforce de poindre et de se développer en lui sous l'action de l'intelligence qu'il peut atteindre de la vie humaine de Jésus. A cette seule condition, le chrétien sera en mesure, autant que cela lui est donné et demandé intimement, de prendre son Église en charge. Ainsi seulement son Église tiendra dans le monde la présence active qui, déjà, est nécessaire au simple développement de la société pour que celle-ci atteigne à un niveau de civilisation qui respecte l'homme et indirectement l'aide à grandir dans son humanité.

Quand cette foi et cette fidélité, concrètement fort exigeantes, sont trop ordinairement absentes de la vie des chrétiens, il ne peut y avoir dans leur Église qu'actions dirigées directement ou télécommandées de loin par la Hiérarchie ; actions qui n'exigent de la part de chacun quel qu'il soit, quels que soient ses moyens personnels, que de la discipline aidée du «bon esprit». Il ne s'agit pas de nier l'utilité ni même la nécessité pratique d'une telle obéissance. Cependant, les actions de cette nature, qui relèvent uniquement des décisions de l'Autorité, sont radicalement insuffisantes, et le sont d'une façon particulièrement évidentes à l'heure actuelle, devant la gravité des difficultés que les Églises connaissent aujourd'hui et qui demain ne pourront que s'accroître. D'ailleurs d'une façon générale et en tout temps ces actions, parce qu'elles se développent à l'exclusion, ou même seulement en l'absence de toute autre initiative, donnent à l'Institution une place qui ne respecte pas le rôle essentiel qu'a nécessairement la Communion dans la mission de l'Église. Il n'est pas osé de penser que cette prédominance de l'Institution sur la Communion, due aux mœurs politiques du passé, mais aussi à la passivité de l'ensemble des chrétiens, est secrètement, au milieu de beaucoup d'autres plus facilement visibles, la cause principale de la crise actuelle des Églises.

Contrairement à ce qui est couramment pensé, pour exercer dans la société une activité qui soit

féconde, serait-ce même seulement sur le plan politique ou économique, il faut d'abord avoir suffisamment découvert soi-même, par un effort d'intériorité, le sens de sa vie. Cela est encore davantage nécessaire sur le plan spirituel où doivent essentiellement se placer les Églises en tant que sociétés. De tout temps pour servir dans son Église il faut avoir fait l'approche du sens propre de sa vie et continuer à s'y employer en lui correspondant avec foi et fidélité. Ce sens n'est pas différent pour l'essentiel de ce que dans certaines Églises on appelle «vocation religieuse».

Ce sens est enraciné dans ce qu'on a vécu, cela qui va plus loin que ce dont jadis on en a eu conscience sur le moment même. En outre, il est préformé en nous par ce que nous sommes en mesure de devenir, bien que nos potentialités nous soient en grande partie inconnues. L'intelligence progressive du sens de sa vie est le fruit en chacun de la lucidité que permettent au long des années l'honnêteté de l'esprit, la générosité du cœur, mais aussi le courage et la ténacité. Elle est préparée par la limpidité qu'on a eue dans sa jeunesse et qui déjà a pu donner quelque préconscience.

Cette approche du sens de la vie propre à chacun, inséparable de la croissance dans la foi et de l'exactitude dans la fidélité, il revient à chaque Église de la promouvoir. Certes, elle ne le peut faire que de manière indirecte, tant cette approche, cette croissance et cette exactitude concernent directement chacun et dépendent de ce qu'il est plus encore que de ce qu'il veut. Rien ne peut en dispenser quiconque. Nul ne peut enseigner à quelqu'un en quoi cela consiste avant qu'il ne l'ait lui-même découvert. C'est ainsi que chacun deviendra ce que, peu à peu, Dieu lui demande explicitement de par ce qu'Il lui a donné secrètement dans les profondeurs de l'être. C'est ainsi que le chrétien prendra conscience de son devoir envers son Église.

Cette manière personnelle, particulière à chacun, de se comporter vis-à-vis de son Église ne va pas contre la soumission que l'Institution peut «légitimement» demander. Cependant, elle donne à l'obéissance un style propre, un certain esprit, par l'appropriation qu'on est ainsi conduit à en faire, où toute docilité seulement passive, trop souvent sacralisée ou considérée comme une ascèse vertueuse, est exclue. Cette appropriation, où l'initiative et la liberté sont présentes activement dans la collaboration qu'impliquent conjointement l'exercice de l'autorité et celui de la discipline, est nécessaire pour inspirer l'Institution qui se trouve n'être réellement au service de la Communion que dans la mesure où elle sait recevoir de celle-ci... Cette appropriation toute personnelle donne à l'unité qui doit exister entre les chrétiens qui appartiennent à la même Église la qualité singulière que celle-ci a à atteindre non dans l'uniformité mais dans la diversité ; diversité extrême due à l'infinie variété de ses membres, chacun d'eux pris dans ce qu'il est humainement. Mais ne faut-il pas ajouter que, en dépit des luttes souvent dramatiques ou encore traumatisantes pour beaucoup qui dans le passé ont opposé les Églises les unes aux autres, cette unité spirituelle vers laquelle a à tendre chacune des Églises est indispensable pour qu'existe entre elles toutes la communion non moins réelle, ni moins paradoxale, et par ailleurs capitale sans laquelle nulle ne peut être totalement fidèle à sa mission avec la pureté et l'exactitude qu'exige l'exercice de son charisme particulier ?

Il faut insister sur ce point précis car cela n'a jamais été assez mis en lumière jadis. C'est davantage par la médiation de la Communion qui lui est propre que par une voie directe, propre aux membres de son Institution, que chaque Église reçoit de Dieu la lumière et la force dont elle a besoin pour remplir sa mission. La distinction, intellectuellement légitime, affirmée explicitement ou implicitement vécue, même quand elle est théoriquement contestée, entre «Église enseignée» et «Église enseignante» ne doit pas être transformée en la séparation de deux corps étrangers l'un à l'autre, ni encore moins en une subordination de passivité. Cette séparation ou cette subordination, de droit ou non, fausse radicalement le caractère propre de toute Église, faisant de l'Institution son fondement alors que celle-ci n'est qu'un service au sens très limité que ce terme comporte tout particulièrement au niveau spirituel. La fidélité de chacun doit nécessairement se concrétiser dans les initiatives qu'il aura à prendre pour devenir un chrétien véritable - non un chrétien seulement de discipline ou de tradition - et pour s'insérer ainsi dans la lignée de ceux qui ont fondé l'Église des origines et qui depuis vingt siècles se sont consacrés à rendre dignes de leur mission toutes celles qui lui ont succédé, lesquelles ont été conduites à se séparer, et à s'opposer et trop souvent à se combattre. C'est seulement à l'engagement qu'une telle fidélité comporte qu'est promise la fécondité, laquelle est radicalement autre que la simple utilité. En effet la fécondité est toute tournée vers l'avenir qu'elle prépare. Elle dépasse l'utilité de l'action appelée chaque jour par les besoins du milieu où l'on vit, utilité qui cesse quand les nécessités qui ont fait naître cette action disparaissent. Par ailleurs une action déclenchée seulement par l'utilité ne va-t-elle pas souvent non sans hypothéquer l'avenir ?

Il semble qu'on puisse classer ces actions en deux catégories qui se complètent. Il y a d'abord les activités qui s'efforcent de conserver ce qui existe encore, et de le revivifier autant que cela est possible sans en rien le changer. Comme jadis elles consistent très généralement à ne donner aux chrétiens

qu'une instruction religieuse et à ne les plier qu'à l'observance de pratiques qui en sont les conséquences ; doctrines élaborées à partir d'une lecture principalement fondamentaliste des Écritures laquelle par ailleurs autorise l'Institution à imposer au nom de Dieu des lois selon un droit canon, héritier dans son esprit du droit romain. Ces activités, toutes tournées vers la conservation, sont faciles à préciser, aussi se satisfont-elles d'une organisation bien structurée. Cependant, à notre époque - et cela se montrera encore plus vrai dans l'avenir - ces activités sont vouées à un échec de plus en plus fréquent même si elles sont entreprises avec un esprit suffisamment ouvert sur les nouvelles conditions où elles ont à s'exercer. En fait elles ne sont utiles aujourd'hui que si elles préparent indirectement, et en leur donnant le temps de se produire, des initiatives d'une tout autre nature, comportant des exigences d'une tout autre grandeur ; initiatives et exigences qui regardent l'ensemble des chrétiens et des Églises et non pas seulement leur Hiérarchie.

La crise religieuse actuelle, afin d'être résolue et de devenir l'occasion pour les Églises d'une présence renouvelée dans le monde, demande bien plus que ces combats d'arrière-garde. Les bases sur lesquelles les Églises se sont progressivement construites chacune à sa manière sont aujourd'hui ébranlées comme jamais elles ne l'ont été, quoiqu'elles aient connu jadis des bouleversements qui, sur le moment, semblaient déjà mettre en péril le christianisme lui-même. Peut-on s'en étonner quand on mesure l'importance des changements qui se sont produits depuis plusieurs siècles dans la société où les Églises, y ayant eu longtemps un rôle prépondérant, y trouvaient aussi un soutien puissant qui maintenant leur fait défaut. Les progrès extrêmes accomplis dans la connaissance scientifique et la technique donnent dans les temps présents à ces changements une accélération extraordinaire. Comment ce monde en pleine et rapide gestation ne provoquerait-il pas indirectement dans les Églises une gestation semblable ? Comment ne l'appellerait-il pas ? Au nom de quelle fidélité celles-ci s'y refuseraient-elles ? Si, par une continuité mal comprise avec leur passé, celles-ci s'obstinaient à s'en défendre, conduites, réduites à vivre en ghetto, elles se trouveraient rapidement dans une radicale impuissance à exercer leur mission. Les activités qui prépareront et permettront ce qu'on peut appeler sans exagération une nouvelle naissance des Églises sont évidemment d'une tout autre importance que les mesures dont il s'agissait jadis pour parer aux crises que celles-ci rencontraient déjà et qui visaient surtout à les protéger en les adaptant aux moindres frais aux conditions du moment. Beaucoup plus difficiles à préciser, et par suite à programmer, que des mesures de conservation, ces activités demandent expressément des initiatives proprement créatrices. Elles exigent de la part de ceux qui s'y livreront une intériorité poussée et des moyens particuliers qui ne sont pas donnés à quiconque. Pourquoi ne pas penser qu'en ces temps où l'autorité est particulièrement centralisée et dictatoriale, les simples laïcs, pour se livrer à ces activités, sont mieux placés parce qu'ils ont plus de liberté que les membres de l'Institution sur lesquels pèsent en outre les préoccupations d'un gouvernement difficile au point de n'être que d'administration au jour le jour et à vue ? Grande est la responsabilité de ces chrétiens de foi ! Grande aussi sera leur communion avec Jésus dans l'intelligence de qui ils ont à grandir toujours davantage pour recevoir de sa présence en eux l'inspiration qui leur est nécessaire, et faire ainsi une œuvre digne de celle que lui-même a menée, une œuvre plus grande encore peut-être...

Questions actuelles

On ne peut énoncer ici que de façon sommaire et donc fort simpliste les questions qui maintenant s'imposent avec urgence comme jamais. Désormais elles apparaissent capitales à porter dans la foi pour la faire grandir dans son originalité propre. Sans nul doute ces questions ne supportent pas des réponses qui pourraient dégénérer en simples savoirs. Elles sont de celles qui seront à jamais et dorénavant davantage que par le passé les aiguillons de la pensée humaine.

- L'existence de Dieu était jadis affirmée sans exception, par tradition comme par instinct. Lorsque se poser des questions à son sujet n'était pas soupçonné de tentation, elle était bien rarement le sujet d'une réflexion approfondie en relation avec les connaissances du temps dont au contraire la progression était freinée par les réponses fort malléables et à toutes fins que son usage abusif trop fréquemment ordonnait. La croyance en Dieu était au niveau d'une conviction qui va de soi, qui infirmait le dire plus qu'elle ne portait à penser. Seuls, hors des heures graves, les hommes ayant en eux des ressources spirituelles lui donnaient le caractère absolu qui secrètement la fait relever de la foi. Désormais cette croyance n'est plus soutenue par une unanimité, laquelle par contre porte spontanément l'homme vers l'indifférence lorsqu'il ne se trouve pas traqué par le malheur. Tout à l'opposé cette croyance, dès qu'on se met à la critiquer, se heurte à l'évidence qui vient spontanément à l'esprit quand on n'a pas encore pris assez conscience de sa propre humanité après l'avoir suffisamment approfondie. Cette croyance doit maintenant se hisser de façon explicite à la hauteur propre à la foi. Elle se mesure à la taille de celui qu'on est personnellement ; foi de plus en plus exigeante et par suite de plus en plus nue en même temps que le cosmos se manifeste dans des

dimensions sans cesse moins pensables. Que signifient désormais le commencement et la fin, voire les limites de tous ordres qu'on a jadis attribuées à la création? Que signifie en clair une création «ex nihilo»?

- La Révélation fut longtemps considérée comme la Parole de Dieu; paroles dites par Dieu audibles par les hommes et entendues par certains êtres privilégiés. On l'affirmait commencée dès l'origine de l'histoire humaine et se prolongeant jusqu'aux temps des apôtres. Résultat de l'activité des auteurs des Écritures, scribes non seulement dociles mais instruments totalement mécanisés par l'Esprit dans une pure et absolue passivité de leur conscience, cette révélation était transmise de main en main, tel un objet définitivement possédé et seulement à conserver intact. Cette conception de la Révélation dont la tendance est fortement matérialiste à force de tendre à assurer à la teneur littérale des Écritures une objectivité au moins égale à celle de la science, d'une science dont on se complaisait par ailleurs à souligner les variations, a pesé lourdement sur la manière dont on a été conduit à penser l'infaillibilité des traditions dont chaque Église se prévalait pour mieux s'affirmer et davantage s'opposer aux autres au nom de la vérité... Maintenant, cette conception, d'ailleurs liée à celle qu'on avait alors de Dieu, n'est plus recevable avec les connaissances qu'apportent les sciences humaines, même lorsque celles-ci restent sagement au niveau où leurs disciplines ont autorité.

- Jésus, «vrai Dieu et vrai homme» ou encore «le Fils éternel d'un Dieu qui est amour en lui-même» : voici des affirmations qui sont au cœur de la foi chrétienne. Elles ont commandé la vie religieuse de vingt siècles de christianisme, au point que le Christ non seulement fut l'envoyé de Dieu mais davantage encore, en fait, son remplaçant, son substitut dans la piété commune. La portée de ces expressions était alors évidente pour l'ensemble des croyants qui au vrai, sans en prendre conscience se cantonnaient dans une religiosité spontanée, ancestrale à plus d'un titre, relevant des millénaires passés en dépit des enseignements de leurs Églises reçus d'ailleurs de façon purement passive tant ceux-ci ne supportent pas de question. Leur sens était clair et précis dans les siècles où régnait encore de façon incontestée la philosophie qui avait été, plus ou moins explicitement, à l'origine de ces formulations. Désormais ce sens et cette portée ont besoin d'être profondément refondus. Il s'agit là moins d'un retour à la «pureté» des croyances des premiers temps qu'à une intelligence renouvelée du mouvement de foi singulier qui, jadis, en dépit de tant d'obstacles quasi insurmontables rencontrés, a donné peu à peu naissance à ces croyances à partir de l'univers mental de l'époque, si différent du nôtre. Comment, autrement, ce mouvement de foi ne dégénérerait-il pas en un pur fidéisme s'il n'arrivait pas à s'exprimer en un langage conforme aux manières de penser et d'imaginer du temps ? Il est urgent, et de toute nécessité que, sans rien perdre de son originalité unique, les croyants, séparément et ensemble, réussissent à créer une manière d'explicitier la foi qui les anime en croyances qui conviendront mieux que les précédentes à leurs connaissances renouvelées du monde de la matière et de la vie, à celles aussi qu'ils atteignent de l'homme.

- «L'homme, cet inconnu», a-t-on écrit jadis. Maintenant il faut dire «ce mystère». Ce n'est pas réduire la transcendance de Dieu, mais au contraire l'exalter, que d'affirmer en l'homme une grandeur qui transcende son faire et son dire, tout ce qui pèse sur lui du dehors ou le pénètre au dedans, et même de lui assurer une grandeur qui se situe au-delà de la conscience qu'il a de lui-même. Aussi bien, aucune loi ne peut suffire à l'homme pour que, l'observant, il se conduise en être responsable du sens de sa vie. Au contraire, il peut abuser de toute loi et invoquer ce qui est légal aujourd'hui pour échapper aux exigences intimes que lui impose sa propre réalité humaine. Ces exigences, il les découvrira grâce à l'intériorité qu'il atteindra peu à peu, du pas qui lui permet l'approche du mystère qu'il est en lui-même. N'est-ce pas là l'origine des polémiques violentes menées par Jésus contre les pharisiens, ces juifs pieux entre tous, qui faisaient de l'observance consciencieuse, voire amoureuse, de la Loi, en soi-même totalement suffisante, la base de leur comportement et de leur religion. L'heure approche - lentement d'ailleurs...- où l'on ne verra plus seulement en l'homme un être qu'on dresse par les instructions et les ordres qu'on lui donne d'autorité, mais celui qu'on appelle, par ce qu'on est soi-même, à devenir davantage lui-même en esprit et vérité. C'est là un renversement complet des perspectives passées lesquelles furent jadis très généralement suivies par toutes les sociétés y compris les Églises. En dépit des Évangiles, du moins de leurs passages pas trop influencés par l'ecclésiologie du temps de leur rédaction, celles-ci ne l'ont que trop montré par leur intolérance, leur sectarisme et leur propagandisme. Encore trop peu reconnue et suivie, cette manière de se comporter vis-à-vis de l'homme suffisamment adulte pour y correspondre comme il convient n'est-elle pas nécessaire pour que comme on le fait annoncer par Jésus à la Samaritaine dans l'Évangile de Jean, Dieu soit adoré en esprit et vérité ?

Aussi bien est-ce par l'approche qu'il faut désormais faire du mystère de l'homme que l'on est - démarche que chacun doit de toute nécessité entreprendre pour son propre compte à ses risques et périls et sous sa responsabilité - que l'on pourra approcher du mystère de Jésus et de celui de Dieu,

qu'on pourra entrevoir sous quelle forme l'action de Dieu se manifeste concrètement, à travers les contingences des temps et des lieux, dans la Révélation et dans l'Église. Certes, ce cheminement essentiellement personnel, dont les étapes s'imbriquent les unes dans les autres, où avances et reculs se succèdent et s'échangent, vers un but toujours inconnu et certes sans remède, inaccessible, ne peut pas se passer de la Communion et de l'Institution qu'est l'Église. Mais inversement, un tel cheminement est nécessaire pour que la Communion existe et que l'Institution remplisse son rôle.

L'intégrité intellectuelle

La vie spirituelle exige le tout de l'homme et en particulier l'adhésion de l'intelligence dans l'intégrité de l'esprit et la pureté du cœur. C'est vrai pour les chrétiens comme pour ceux qui ne le sont pas. On ne peut pas faire l'économie des difficiles cheminements fatalement accompagnés d'atermoiements et d'errements que cette intégrité et cette pureté exigent de chacun, selon la conscience qu'il a d'elles. Autrement, si l'on ne s'efforce pas de passer par cette porte étroite, si on s'y refuse par une fausse conception de la docilité - conception où ne sont pas absentes la crédulité, la paresse et la peur - on ne peut être qu'un chrétien de discipline et de coutume. Même si un homme du vingtième siècle y prétend avec obstination, il lui est impossible de vivre explicitement sa foi dans l'authenticité de son être, comme le faisait à sa manière un croyant véritable des siècles précédents, même si celui-ci était tout particulièrement cultivé et déjà se posait des questions que son entourage ignorait ou n'aurait pas supportées.

Il est une orthodoxie du dire. Sa substance toute verbale peut être l'objet d'un enseignement. Pour être apprise, elle demande seulement de la docilité et de la mémoire. Elle peut servir de norme pour caractériser l'appartenance à une collectivité fondée sur une commune adhésion idéologique. Elle fait naître entre les membres de cette collectivité une unité de surface. Utile dans la mesure où cette idéologie respecte l'homme et l'aide à vivre en société, l'observance de cette orthodoxie n'atteint pas les profondeurs de l'homme ni ne saurait les mettre en valeur. Si au départ elle les protège, elle finit par les stériliser si on ne la dépasse pas et ne la situe pas au simple niveau de la discipline à observer publiquement.

Les Églises sont tout autres que de telles sociétés mais parce qu'elles sont faites d'hommes loin d'être spirituellement adultes, par carence de formation individuelle et générale, par manque aussi de vigueur personnelle, elles tendent de toute leur lourdeur institutionnelle à n'être que des collectivités religieuses. Ce qui est essentiel aux Églises et qu'elles tiennent de celui qui en est l'origine avant qu'elles se soient séparées et aient été jusqu'à se combattre, c'est la foi dont vivent leurs membres. C'est elle qui unifie les Églises au-delà des divisions qu'elles se plaisent à cultiver «au nom de la vérité». Au vrai, secrètement, il s'agit certes aussi de quelques motifs plus personnels. La foi ne s'enseigne pas. On aide indirectement à sa naissance et à la prise de conscience de sa réalité tout intime en lui donnant la possibilité de s'exprimer en croyances qui, elles, peuvent être enseignées, et même devraient l'être telles des appels à la foi comme on devrait le faire d'une manière commune, en dépit des usages généralement observés dans les pays où subsiste encore une chrétienté suffisamment puissante par la politique et le nombre. Cette orthodoxie du dire, apprise dès l'enfance, comporte un ensemble de propositions auxquelles le chrétien adhère, qu'il accepte en bloc, mais que trop généralement, il se borne à posséder, à conserver toute sa vie en en usant, sans plus se poser de question à ce sujet, comme une norme de pensée. Cette doctrine est très ordinairement reçue avant qu'on soit déjà en mesure de se poser les questions auxquelles elle vise à répondre. Dans ses grandes lignes, elle est reprise de façon scolaire dans l'enseignement dominical qui, devant être à la portée de tous les auditeurs, quel que soit leur niveau intellectuel et spirituel, ne supporte par là-même aucune discussion ni par la suite aucun approfondissement. Ayant résolu, souvent dans une mentalité désormais révolue, les problèmes fondamentaux que soulève la condition humaine, cette doctrine quand elle n'est pas déjà oubliée, pour beaucoup est sue plus que comprise, acceptée plus qu'affirmée. Elle n'est vécue dans ses grandes lignes, qui relèvent surtout d'une religiosité instinctive revêtue d'un vocabulaire chrétien qu'aux grandes heures où il se fait besoin de certitudes et de sécurités. Croyances de discipline et de tradition plus que croyances nées de la foi, souvent même opinions plus que croyances, les éléments de cette doctrine dispensent très généralement des recherches personnelles qui devraient être aiguillon et ferment de la vie spirituelle. Si ces croyances relèvent chez certains de la foi, c'est surtout grâce à leurs propres ressources spirituelles que, au mieux, la collectivité chrétienne protège par le climat qu'elle cultive et les activités liturgiques qu'elle développe.

Aucune des expressions dont se sert l'homme pour dire ce qu'il pressent du réel qui n'appartient pas au domaine où les sciences ont autorité et dont elles traitent avec précision, ne porte en soi un sens et une portée indépendants de ce qu'il est en lui-même. Il en est ainsi tout particulièrement quand il s'agit pour lui de décrire ce qu'il vit et, s'il est capable de passer outre à la manière dont on parle

ordinairement, de dire qui est Dieu pour lui. Le sens et la portée des mots, même quand ceux-ci sont employés par tous dans les mêmes conditions, à l'occasion des mêmes circonstances, dépendent grandement pour chacun du cheminement qui à l'occasion l'a conduit à se servir d'eux. Aussi bien, les termes employés lors de la récitation du même credo comportent pour chaque croyant un sens et une portée qui lui sont propres, c'est dans la mesure où, par un effort personnel, il s'est approprié ces formules qu'il en vit au lieu de seulement s'en vêtir, de s'en «couvrir». L'activité qui permet cette appropriation ne s'enseigne pas. Chacun a à la découvrir par lui-même, pour lui-même, et à la poursuivre toute sa vie sous peine que ses croyances, par l'adhésion souvent de pure forme et sans question qu'il leur accorde, ne lui donnent le change sur l'authenticité de sa foi.

Ce qui est vraiment vécu est d'un autre ordre que la profession de l'orthodoxie du dire ; aussi n'est-ce pas avec de simples formules que cela peut être explicité de façon non-superficielle et, par suite, non dérisoire. Les expressions utilisées pour dire sa foi ne prennent tout leur sens que si on les éclaire par un contexte qui les accompagne et dont on ne doit pas les séparer sous peine de trahir leur portée véritable. Si la langue française, fruit d'une longue tradition spirituelle développée dans la précision et la clarté, est particulièrement apte à dire ce que le croyant vit, il faut avouer que peu d'auteurs sont capables d'avoir le talent et la ténacité d'user avec bonheur de sa finesse car il leur faut d'abord avoir redécouvert par eux-mêmes et pour eux-mêmes ce qu'ils s'efforcent de dire et de communiquer à autrui trop souvent par fonction ou métier.

Servir son Église aujourd'hui

Aussi servir son Église aujourd'hui exige des chrétiens, dans la mesure où ils peuvent le faire, qu'ils portent dans la foi et d'une façon réellement vécue par eux les questions aujourd'hui radicalement nouvelles en elles-mêmes ou du moins très profondément renouvelées par le contexte où elles se posent maintenant. Pour leur vie spirituelle et pour leur Église, il est nécessaire qu'ils ne les éludent pas par lâcheté, par scrupule ou par religion mal comprise. Au contraire il est capital qu'ils cernent ces questions en observant les exigences que leur imposent l'intégrité de l'esprit et l'authenticité de leur être. Au vrai l'intelligence du cœur est au cœur de l'intelligence, ou elle n'est sans plus qu'imagination pieuse. Tâche difficile, non seulement par les sacrifices personnels qu'elle impose, non seulement parce que la société ne porte pas et que les manières actuelles des institutions n'y prêtent guère quand elles ne s'y opposent pas résolument, mais aussi parce que les générations chrétiennes à notre époque chevauchent deux mondes fort différents et qu'elles se trouvent ainsi en porte-à-faux sur l'une comme sur l'autre. Nées en chrétienté ou encore formées par des méthodes de chrétienté, ces générations sont amenées à vivre dans une société tout-à-fait étrangère à ces manières passées de se comporter. Même, à supposer que celles-ci fussent justes jadis, elles ne peuvent plus l'être maintenant. Aussi à cause de leurs réactions contre la sacralisation induite qu'on faisait alors de ces comportements, ces générations, dans l'ensemble, n'ont pas en notre temps l'esprit assez libre pour être vraiment créatrices. Elles se contentent trop uniquement d'une vie spirituelle nourrie de contestations d'ailleurs souvent saines, mais qui, restées seules demeurent finalement stérilisantes. Il n'en sera plus de même dans l'avenir. A l'encontre des précédentes, les générations futures ne subiront plus les déformations ni les réactions dues à une éducation mal adaptée à leurs possibilités et à leurs aspirations car elles arriveront à l'âge adulte, privées mais aussi dégagées de toute formation religieuse. Elles ne comprendront plus les phobies ou les blocages des générations actuelles, réflexes jamais encore tout-à-fait absents chez les meilleurs. Et c'est là l'occasion de grands espoirs car la vie spirituelle renaît sans cesse avec chaque génération et elle sera capable de prendre une forme nouvelle plus adaptée aux temps qui viennent que les anciennes seulement retouchées au goût du jour...

Aujourd'hui il revient aux chrétiens adultes de s'efforcer d'atteindre eux-mêmes à l'authenticité de la vie spirituelle au-delà de tous les obstacles qu'ils rencontrent autour d'eux et en eux pour ce difficile cheminement qui, cela va de soi, n'est pas sans erreur ni par suite sans périls. Aussi bien ne pourront-ils y parvenir seuls, mais il leur faudra s'y consacrer en communautés ferventes d'hommes en marche vers leur humanité et de croyants en voie de devenir disciples, communautés de foi, de par la condition humaine de petit effectif, elles seront demain le futur tissu des Églises.

Sans nul doute, parmi toutes les manières de servir son Église qui se proposent aujourd'hui, cette recherche de l'authenticité est la plus capitale. Elle en est la clef de voûte. Ainsi seulement, les adultes aideront les jeunes à ne pas céder, par une recherche éperdue de sécurités et de certitudes, à la tentation d'un retour vers des temps dont il faut se servir sans s'y asservir, qu'il convient de dépasser sans les renier. Ainsi ils les prépareront à être les ouvriers de demain, nécessaires pour que leurs Églises connaissent chacune la mutation dont elle a besoin afin d'être fidèle à sa mission particulière.

(Conférence faite à Valence en 1978, parue dans «Passions de l'Église», édition ACML)

L'entretien que je dois avoir avec vous mérite une précision. Le titre est assez vague, recherche d'un croyant. Je ne vais pas vous parler d'une façon générale, je vous parlerai de moi.

Je suis un chrétien de France. La crise que l'Église connaît depuis de nombreuses années, bien avant qu'elle n'éclate d'une façon visible, a toujours été pour moi un aiguillon de ma recherche. Je n'ai pas d'autorité particulière pour vous en parler, je n'ai aucun titre universitaire dans l'ordre de la théologie ou de la philosophie. Je suis un simple laïc et ce que je vais vous apporter est un simple témoignage, un témoignage limité par mes propres limites, celles de mon milieu, mes limites personnelles, mon tempérament, mes connaissances. Le seul projet que je peux avoir, c'est de provoquer en vous des réactions personnelles, elles aussi, qui nous permettront, dans une deuxième partie, une discussion qui sera évidemment plus appropriée à ce que vous êtes et à ce que je suis, par le fait même que nous aurons ainsi l'occasion de mieux nous connaître. Pour parler des choses sérieuses, il faut pouvoir communiquer à un certain niveau de profondeur, sinon on reste à une superficialité mondaine.

Donc je vais vous parler de ma situation personnelle de chrétien de France. Il est bien certain que l'Église de Belgique n'est pas l'Église de France et que les questions qui se posent à un Belge au sujet de l'Église ne sont pas les mêmes que pour un Français. Cependant je crois que dans une certaine mesure - et je dis ça sans chauvinisme particulier - nous sommes un temps d'avance sur l'évolution que vous connaîtrez un peu plus tard. C'est-à-dire qu'en France, dans bien des régions, la chrétienté est morte et dans la plupart des autres, elle est moribonde. Il y a cinquante ans, elle était encore très vivante en France, au moins dans les villes et les milieux paysans. Je ne parle pas du milieu ouvrier. Je ne dis pas qu'elle est bien vivante en Belgique mais je pense qu'elle l'est actuellement tout de même plus qu'en France. Je croirais volontiers que la crise que nous connaissons actuellement, vous la connaîtrez dans un délai plus ou moins rapide, suivant votre tempérament. Ce que je dis de mon propre compte n'est pas tout à fait étranger à ce que vous pouvez vous-mêmes penser de votre côté.

Les facilités d'une chrétienté

Nous sommes tous nés en chrétienté. Je suis né dans un milieu de petite bourgeoisie. Mon père était professeur de mathématique, fils de paysan, et ma mère était fille d'un tapissier de Paris. Je suis donc né dans un pays de chrétienté. Il était facile d'être chrétien à cette époque, au moins d'être chrétien comme on pensait qu'il suffisait de l'être, puisque tout le monde l'était. Il suffisait de faire comme tout le monde. Toutes les questions se sont ultérieurement posées à moi, de par mon évolution personnelle, de par aussi l'évolution de la société dans laquelle j'ai eu à vivre. Aucune de ces questions ne se posait pendant mon enfance. Nous avions à ce moment-là, et je suppose que c'est la même chose pour vous, énormément de facilités pour être chrétien. Ces facilités nous permettaient d'être chrétiens comme on pensait qu'il suffisait de l'être. Je crois qu'on peut dire que l'idée que nous nous faisons de ce que devait être un chrétien était une idée relativement superficielle, qu'elle n'impliquait pas tellement une conversion, comme une nouvelle naissance, mais que l'on restait un peu au niveau d'une pratique régulière et d'une conduite morale exacte. La vie spirituelle, au sens fort du terme, qui transforme l'homme et qui se trouve secrètement à l'origine de la pratique religieuse et du comportement moral, était plutôt négligée. On se contentait du faire et du dire. Lorsque la chrétienté a disparu et que les chrétiens sont devenus un peu singuliers, je ne dis pas extrêmement minoritaires, et confrontés journellement dans leur vie à des hommes, des femmes qui ne croyaient pas ou qui croyaient à des choses tout à fait différentes, beaucoup ont perdu la pratique religieuse et se sont laissé entraîner même dans leurs comportements moraux, parce que notre comportement moral et notre pratique religieuse n'étaient pas enracinés dans ce que nous étions. Ce que nous avons reçu en chrétienté n'était pas parfait, à beaucoup près, car cela ne nous a pas permis, ne nous a pas préparés à affronter les temps nouveaux. Nous avions des facilités qui nous ont été enlevées progressivement. Pour être clair, je vais prendre trois directions où ces facilités nous ont été enlevées dans la mesure où nous avons voulu être de notre temps, soit parce que nous étions suffisamment informés pour être au courant des évolutions de la pensée actuelle, soit parce que, n'étant pas spécifiquement intellectuels, nous faisons partie d'une génération et que nous sommes inspirés par l'esprit de cette génération, que nous le voulions ou non, même si nous n'en avons pas une claire conscience.

1- Dieu

Au début du siècle, on savait qui était Dieu, il était l'évidence de notre religiosité naturelle. Dans le catéchisme de Paris en 1900, celui que j'ai connu, on enseignait encore, noir sur blanc, que Jésus était né quatre mille ans après Adam et Eve. On avait une notion de Dieu proprement idolâtrique du fait même que nous avons une conception du monde extrêmement puérile. La religiosité naturelle nous

portait à croire en Dieu spontanément, sans nous poser aucune question sur son objet. Dieu était une évidence. Nous n'avions plus peut-être à nous le représenter comme un vieillard avec une grande barbe blanche mais nous avions de Dieu une conception infantile qui n'est plus supportable maintenant parce que notre conception du monde, notre connaissance du monde, est sans proportion avec celle que nous pouvions avoir alors. La terre que nous croyions être le centre du monde n'est plus au centre de l'univers. L'univers est d'une dimension radicalement impensable. Parler du commencement ou de la fin du monde n'a aucun sens. Dire que Dieu est créateur, cela ne veut rien dire. Que nous le pensions ou que nous n'en ayons pas une conscience claire, parce que nous faisons partie de la génération actuelle, nous sommes spontanément athées, nous ne croyons plus en Dieu par religiosité naturelle comme avant. Maintenant nous sommes athées et Dieu est au bout de notre recherche et non plus au commencement. Croire en Dieu comme on y croyait il y a cinquante ans n'est plus possible. Nous pouvons faire semblant et même le vouloir; entre le vouloir et le réaliser, il y a tout l'abîme qui sépare ce que nous sommes de ce que nous voudrions être. Il y a des choses dont nous pouvons conserver le cliché dans notre psychologie, dans notre mentalité, mais nous ne pouvons pas en vivre comme on en vivait jadis. Donc Dieu n'est pas le point de départ. Mais, pour nous, il n'est pas non plus le point d'arrivée parce que nous n'y arriverons jamais. Dieu est le point vers lequel nous nous approchons. Notre histoire est la démarche tâtonnante, aveugle, qui nous approche progressivement du mystère de Dieu, d'un Dieu que nous n'atteindrons jamais.

2- Jésus

On nous a tout enseigné sur Jésus et nous avons cru en Jésus parce qu'on croyait en l'Église et en ce qu'elle nous enseignait. Au début du siècle, l'église avait une autorité incontestable car elle n'était pas contestée, au moins dans le milieu où je vivais. Il était inconcevable qu'un enfant puisse contester le moins du monde les affirmations doctrinales que l'Église enseignait avec une autorité qu'on disait divine. Le concile Vatican I (1870) rappelle que l'Église est crédible en elle-même, indépendamment même de Jésus, par le fait que son histoire à travers vingt siècles manifeste une stabilité, une immuabilité, évidemment surnaturelle quand on la compare à tous les bouleversements de l'histoire que ces vingt siècles ont dû traverser.

La crise actuelle de l'Église est suffisamment vigoureuse pour que certains se demandent si l'Église va continuer à exister. Cette magnifique stabilité, cette immuabilité, que nous lui reconnaissons parce que nous ne connaissions pas bien son histoire, est évidemment mise en doute par beaucoup. Un livre récent «Est-ce que le christianisme va mourir ?», montre bien à quel point cette solidité sur laquelle nous avons construit notre foi quand nous étions jeunes se trouve ébranlée. Jadis, pour être chrétien comme on pensait à tort qu'il fallait l'être, qu'on pouvait se contenter de l'être, il suffisait de se laisser porter par l'Église puisqu'elle subsistait indépendamment de ses membres. Nous commençons à nous rendre compte, au moins dans un pays comme la France, que l'Église ne vivra que si les chrétiens la font vivre, qu'il ne suffit pas de se laisser porter par elle du berceau au tombeau mais qu'il est nécessaire que les chrétiens portent l'Église et, à l'occasion, la supportent, pour l'aider à passer la crise difficile qu'elle va connaître si ses membres ne sont pas à la hauteur de leurs devoirs envers elle.

3- Les évangiles

Autrefois, on ne connaissait guère les écritures dans les milieux catholiques, beaucoup moins que les protestants. Mais des deux côtés, les évangiles étaient une sorte d'aérolithe tombée du ciel, sans l'influence des temps ou des lieux où ils avaient été écrits. On avait une conception absolue des écritures. Du côté catholique, nous avons énormément lutté pendant plusieurs décennies lorsque les progrès des sciences ont jeté le doute sur Adam et Eve, la création du monde en sept jours et tant d'autres choses écrites noir sur blanc dans les écritures. Il a fallu longtemps pour que l'Église catholique accepte les hypothèses scientifiques. On a reculé un peu et, quand on commence à reculer, on ne sait pas jusqu'où cela nous mènera car il est probable que l'aspect scientifique sera aussi dépassé et que nous serons conduits, par les sciences humaines, la connaissance des langues, à découvrir à quel point les contingences humaines des temps et des lieux marquent la bible, le nouveau testament, les épîtres, toutes les écritures, même si on leur reconnaît une inspiration divine. C'est encore une facilité qui nous est enlevée. La base solide des écritures pour les protestants, celle de l'église pour les catholiques, sont consciemment ébranlées. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une réalité divine dans la formation et le développement des écritures, comme dans la formation et le développement de l'Église.

Mais il faut aller plus loin pour découvrir une base vraiment solide car ce qui est à la surface, ce qui nous semblait suffisant au départ, se trouve ébranlé définitivement. Quels que soient les efforts que des esprits conservateurs peuvent produire pour retrouver les sécurités et les certitudes du passé, ils ne le feront qu'en niant les progrès des sciences humaines et des connaissances. Petit à petit, ils

deviendront des sectes, ils se cloîtront dans leurs certitudes afin de ne pas entendre les questions qui se posent aujourd'hui. Donc nous sommes des «Fils dépossédés», titre d'un livre récent, dépossédés des facilités que nous avons jadis. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut plus croire mais que, pour croire aujourd'hui, il faut une tout autre initiative, une tout autre recherche, une tout autre persévérance que dans le passé lorsque le jeune chrétien, à l'âge de onze ans, avait dans ses bagages tout ce qu'il lui fallait pour être sauvé, pour faire son salut personnel. Dorénavant, toute notre vie doit être engagée dans cette recherche pour atteindre sa propre réalité et, dans ces conditions, triompher des difficultés que nous rencontrons désormais car la chrétienté est en train de disparaître et les chrétiens seront de plus en plus une minorité dans le monde où ils ont à vivre. C'est dans ce climat que mes recherches se sont développées.

Les directions de ma recherche

Maintenant, je vous dirai comment je comprends le cheminement de ma recherche. Quand on regarde bien son passé, on le voit avec un autre éclairage que celui qu'on lui donnait lorsqu'on était en train de le vivre. Mes recherches commencent à prendre, pour moi, une direction majeure qui était déjà à l'origine des projets que je m'étais donnés au départ. Suite au développement de ma fidélité, mes démarches se sont montrées organiquement organisées selon certaines directions.

1- La grandeur de l'homme

La première est que l'homme transcende son faire et son dire, il est un peu au-dessus de ce qu'il fait et de ce qu'il dit. Donc le réduire simplement à son faire et à son dire, c'est le blasphémer. Non seulement, il transcende son faire et son dire mais il transcende même la conscience qu'il peut avoir de ce qu'il fait et dit.

Quand on regarde son passé, nous pouvons nous rendre compte que ce que nous faisons, ce que nous disions jadis, quand c'était suffisamment enraciné dans ce que nous étions, n'était pas simplement la conséquence des événements. Les décisions que nous avons prises, ont eu beaucoup plus d'importance que celle que nous leur donnions au moment où nous les avons suivies. Autrement dit, nos décisions ont plus d'importance dans la réalisation de ce que nous sommes que les idées qui ont été à l'origine de cette prise de décision. Quand on regarde son passé, on s'aperçoit qu'il y a en nous, bien au-delà des projets qui ont pu être à l'origine de nos initiatives, une réalité qui s'est constituée et qui transcende le faire, le dire et même la conscience de ce que nous faisons à ce moment-là. La découverte de l'homme dans sa grandeur propre me paraît être une découverte essentielle, une approche essentielle pour être croyant maintenant. Pendant longtemps et ce n'est pas fini, on a accusé ceux qui parlent de la grandeur de l'homme de faire de l'homme un dieu, comme si on retranchait à Dieu la grandeur qu'on attribue à l'homme. Chacun d'entre nous doit découvrir la grandeur de l'homme, prendre conscience de sa propre grandeur. Car c'est en découvrant la grandeur de l'homme qu'on peut faire l'approche de la grandeur de Dieu, une grandeur autre que l'idée abstraite qu'on peut se faire de Dieu à partir de la religiosité naturelle ou d'une conception philosophique.

Le Jansénisme a été un poison secret des siècles passés. Il l'est moins maintenant car la liberté des mœurs actuelles est en partie une réaction contre la sévérité extrême, absurde, qui pouvait exister jadis. Si nos jeunes sont livrés à quelque dévergondage des mœurs, c'est parce que leurs parents ou leurs ancêtres ont été brimés d'une façon inhumaine sur un plan pourtant capital pour le développement humain.

Une autre découverte capitale, et ceci contre la morale courante, c'est que la loi n'est pas suffisante pour nous dicter tout ce que nous avons à faire pour devenir proprement nous-mêmes. Il y a des manières de se cacher derrière la loi d'exigences intimes qui nous sont propres et qui nous sont nécessaires pour devenir tout à fait nous-mêmes. C'est la grande lutte, que nous commençons à découvrir, que Jésus a menée pendant sa courte vie contre le pharisaïsme. Non pas le pharisaïsme hypocrite tel que nous le concevons, mais le pharisaïsme qui consiste à se croire un très bon juif en pratiquant exactement la loi, en le faisant avec conscience, non seulement pour être reconnu par les autres, mais pour correspondre à ce qu'on pensait être suffisant pour être fidèle à la loi et à Dieu.

Tout en obéissant à la loi car la loi est nécessaire, nous avons tous à découvrir ce qui nous concerne personnellement, ce que nous devons observer pour devenir vraiment nous et qui dépasse tout ce que la loi peut imposer de façon générale à tous. C'est la recherche d'une intériorité. Pour moi, l'intériorité est l'activité spirituelle propre à chacun de nous et qui fait que nous nous approprions la loi et, d'une façon plus générale, tous les événements. Quels que soient les événements, les situations, les rencontres qui nous arrivent, il y a en nous une activité qui nous permet de nous les approprier et d'en faire une nourriture spirituelle. Monsieur Portal disait qu'on enseigne tout dans les séminaires, sauf la vie spirituelle. L'essentiel ne s'enseigne pas, l'essentiel ne s'imite pas, l'essentiel, chacun doit le

découvrir pour lui-même Dans les temps qui viennent ne seront vraiment chrétiens que ceux qui auront compris la grandeur de l'homme grâce à l'effort d'intériorité qu'ils auront fait afin de découvrir le sens véritable de leur vie.

2- Le croyant de foi

Pendant notre enfance, nous avons cru en Jésus parce que nous croyions en l'Église. L'Église est nécessaire mais elle n'est pas suffisante. Elle nous a enseigné qui était Jésus ou du moins nous a dit comment on pouvait le nommer, le Fils de Dieu. Nous devons donner aux mots appris au catéchisme un sens qui corresponde à l'intelligence que nous avons de ce que Jésus a vécu il y a vingt siècles. Il y a une différence entre le croyant de croyances qui croit en Jésus à travers une doctrine sur Jésus, et le croyant de foi. Le croyant de foi est celui qui, à travers les écritures et grâce à elles mais aussi à la lumière de sa propre intériorité, de la découverte de sa propre grandeur, autant que cela lui est donné, autant que cela lui est possible, s'efforce de faire l'approche de ce que Jésus a lui-même vécu quand il était parmi les siens C'est faire pour l'essentiel un cheminement semblable à celui que les premiers Juifs ont eu à faire pour devenir disciples. Ils n'ont pas cru en Jésus à cause d'une christologie, ils ont cru parce qu'ils l'ont rencontré. Ils ne l'ont pas simplement rencontré physiquement, beaucoup d'autres l'ont fait aussi, ils l'ont compris, au moins implicitement. Ils lui ont été suffisamment attachés, par ce qu'il était et par ce qu'ils étaient eux-mêmes, pour résister aux pressions vigoureuses qu'ils ont dû connaître de la part du milieu juif qui avait fait le vide autour de Jésus et qui est arrivé à le faire mourir. Nous avons à faire le même chemin. Pour être vraiment chrétien à notre époque, il nous est nécessaire d'approfondir notre christianisme humainement, autant que cela nous est possible, autant aussi que cela nous est donné car ce n'est pas uniquement la conséquence de nos efforts, pour nous hausser à une intelligence de ce que Jésus a vécu de manière à croire en lui comme les premiers disciples ont cru en lui jusqu'à la fin. Quelle différence avec la docilité d'un enfant de onze ans qui accepte tout ce qu'on lui dit de Jésus et qui va le répéter toute sa vie sans y penser autrement qu'une heure par semaine !

3- l'évangile

Quand j'étais jeune, je croyais que l'évangile nous apportait, noir sur blanc, tout ou au moins une partie de ce que Jésus avait dit et fait. Pour moi, à vingt ans, ce que le quatrième évangile met sur les lèvres de Jésus avant et après la cène a été très inspirant. A ce moment-là, j'étais absolument convaincu que Jésus avait parlé ainsi. Maintenant, il ne serait pas raisonnable ni digne d'un homme qui réfléchit, qui tient compte des connaissances historiques, de croire que Jésus a pu prononcer ces paroles. Ce sont des paroles inspirées par ce que Jésus a pu donner à ceux qui les ont écrites. Autrement dit, les évangiles ne sont pas tellement ce que Jésus a dit et fait, mais la manière dont les Églises naissantes ont vécu de ce que Jésus avait provoqué dans le cœur de ses disciples. A travers l'expérience des premiers disciples et des Églises naissantes, nous devons atteindre, grâce à notre effort d'intériorité, l'intelligence de ce que Jésus a vécu. Je vous ai dit que nous avons cru en Jésus parce que nous croyons en l'Église. Maintenant je peux dire aussi que nous devons croire en l'Église parce que nous croyons en Jésus. Nous recevons de l'Église les premiers points de cette recherche. Mais, pour être vraiment de l'Église, pour ne pas être simplement bien installés dans l'Église, pour la servir et pas simplement s'en servir, pour devenir des pionniers dans l'Église, il nous est nécessaire d'atteindre la foi en Jésus. Nous serons utiles à l'église de demain parce que nous croirons en Jésus comme les premiers disciples, à notre place, suivant notre condition actuelle. L'église a besoin d'être portée pour être vivante. C'est très difficile et il n'y en aura pas beaucoup qui seront capables de faire les sacrifices nécessaires pour atteindre cette profondeur. Cette recherche implique de notre part des possibilités dont nous n'avons pas entièrement la disposition. Elle nous conduit à la faire ensemble. Nous ne pouvons pas vivre seuls notre foi. Il faut le faire en communautés de foi, petites communautés suffisamment homogènes pour que les moyens intellectuels et affectifs, les manières d'en parler, soient suffisamment proches les uns des autres pour qu'on puisse s'aider véritablement. Ces communautés doivent être d'un effectif relativement réduit pour être efficaces au point de la formation spirituelle qui est nécessaire pour être chrétien, mais qui nous sera aussi imposé par le fait que l'Église vivra de plus en plus en diaspora. Petites communautés, quelques êtres en chemin vers leur humanité mais en route de devenir disciples parce qu'ils se veulent chrétiens. Petites communautés ayant une base humaine, des relations humaines en profondeur entre leurs membres sur laquelle est greffée la foi de chacun de ses membres en voie de devenir disciples. Minoritaires, les chrétiens devront se rassembler à quelques-uns pour recréer une église locale, proche de celle des premiers temps. Nous sommes dans des conditions fort différentes de cette Église du départ, avec des univers mentaux différents. Cependant, nous nous trouvons dans des conditions fort semblables car ils étaient fort peu nombreux et ils avaient compris qu'ils ne pouvaient vivre leur foi qu'en communauté.

1) La recherche d'une humanité totale faite par chaque homme s'impose d'autant plus que les sciences humaines ont tendance actuellement à être totalitaires

En Occident, cette recherche d'une humanité totale, que chacun doit mener par lui-même et pour lui-même, ne peut pas ne pas être influencée par le passé de la chrétienté actuellement moribonde. Elle doit en hériter positivement sans sacraliser indûment ce qui dans l'histoire de l'église, et ceci depuis Jésus lui-même, est seulement la conséquence adventice des temps et des lieux. C'est une tâche difficile, soumise à tous les aléas, promise aux progrès, vouée aux reculs, suivant les évolutions de la vie spirituelle de chacun et de tous. Cette recherche s'impose aujourd'hui plus visiblement qu'hier quand seuls quelques esprits, d'ailleurs ordinairement combattus et vite réduits au silence, l'avaient entrevue et s'y était consacrée.

En effet, à notre époque, les sciences humaines, comme toutes les sciences au temps de leur jeunesse, ont tendance à être totalitaires, tendance quasi insurmontable tant qu'elles n'ont pas suffisamment fait leur autocritique et limité de façon assez précise le domaine du réel où elles ont autorité. Aujourd'hui encore, trop souvent, elles prétendent réduire l'homme à n'être dans sa totalité qu'un phénomène comme les autres, un phénomène sans doute d'une extrême complexité, peut-être d'une complexité indéfinie mais relevant néanmoins en droit, sinon en fait, de leurs disciplines.

C'est ainsi que les sciences humaines ont tendance à contester l'existence de ce qui semble caractériser l'homme parmi les autres vivants : être capable de mettre une distance entre une certaine conscience qu'on a de soi et l'activité de connaissance du réel, et ainsi pouvoir juger de celle-ci, pouvoir ne pas en être seulement l'agent passif, voire uniquement le lieu; être capable de faire en sorte que cette prise de conscience de soi, directe, sans médiation, mais dont l'explicitation certes est nécessairement soumise aux lois que l'homme découvre grâce aux sciences humaines, n'en soit pas intégralement la conséquence. En effet, dans une mesure à préciser, il importe extrêmement qu'elle en soit réellement indépendante. Cette foncière autonomie de la prise de conscience de soi n'est-elle pas nécessaire pour que l'homme échappe à une schizophrénie totale ? schizophrénie qui, d'autre part, le couperait du réel en lui donnant l'illusion de juger qu'il l'atteint de façon objective, tandis que, dans ce jugement, il ne serait que la victime inconsciente de ses propres déterminismes.

Aujourd'hui ce caractère fondamental de l'homme est menacé plus visiblement que par le passé quand jadis, à peine entrevu par quelques-uns, il ne soulevait pas encore question. Maintenant, grâce précisément aux sciences humaines, il peut être plus clairement et étroitement cerné. Il demande aussi à être plus vigoureusement affirmé et cultivé malgré ce qu'il comporte de subjectivité, de singulier et d'indiscernable en chacun, d'indéfinissable et d'incommunicable. D'ailleurs il est possible que l'homme, de par sa structure, soit dans le monde sensible, dans l'univers de la matière et de la vie, la seule réalité radicalement inconnaissable dans la totalité en droit, la seule manifestation d'un mystère proprement dit. D'où cette recherche vers une humanité totale de l'homme qui fait l'objet de ce colloque, recherche qui ne peut prétendre aboutir à son terme sans par là même radicalement échouer; recherche qui se nourrit de sa propre activité et dont le devenir est la raison d'être.

2) La manière dont on expliquait le monde et l'homme à partir de Dieu doit être totalement repensée

Mais pourrait-on objecter, comment après vingt siècles de christianisme peut-on soutenir que cette humanité totale soit encore à découvrir, que l'homme totalement homme soit encore à naître ? N'est-ce pas en contradiction avec les prétentions de toujours de la religion chrétienne qui traite de l'homme à partir de ce que, avec autorité, elle affirme de Dieu ? Mais justement, cette méthode d'explication imposée avec puissance et persévérance depuis les origines chrétiennes, d'ailleurs suivie de façon unanime bien avant, dès l'apparition de quelques sentiments de religiosité instinctive, est entièrement à reconsidérer. Depuis que le cosmos se découvre dans ses dimensions impensables, toute pensée sur Dieu conçue à partir du monde devient de moins en moins acceptable tant elle paraît fondamentalement inadéquate. La nuée des évidences qui manifestait la présence de Dieu dans l'univers et plus particulièrement sur la terre, comme jadis la colonne de feu dans le désert, s'éloigne toujours plus loin au-delà des horizons que sans cesse les sciences élargissent. Les bases religieuses sur lesquelles on fondait et bâtissait l'édifice théologique qui expliquait la raison d'être du monde et la présence de l'homme, qui les joignait à Dieu comme une tour jusqu'au ciel, finalement véritables tours de Babel, sans doute ces bases religieuses ne sont-elles pas totalement bouleversées ? Cependant ces fondements soi-disant objectifs, considérés comme des révélations proprement et purement divines, paroles sorties de la bouche même de Dieu, protégées jadis de toute contestation par le caractère sacré qu'on leur attribuait, sont ébranlées comme jamais sous les coups de la critique qu'exercent à leur sujet

les sciences humaines. Les facilités qu'on pouvait jadis se permettre pour croire en Dieu et pour déduire de cette croyance une vision humanisée du monde, d'un monde sur lequel l'homme régnait de droit divin, sont désormais enlevées. Périmées, elles sont souvent remplacées par des difficultés provoquées par des réactions passionnelles. Le pouvoir ecclésiastique a trop longtemps usé de ces facilités pour justifier son exercice auprès des fidèles. Loin de détourner les fidèles de ces facilités, du moins autant que cela se pouvait en chaque temps, elle leur en a imposé l'usage dans son apologétique en dépit des critiques toujours plus vives et plus puissantes que celles-ci soulevaient.

Sans doute, au départ, un certain sens de Dieu fut associé, ou au moins développé en l'homme, par la rencontre du merveilleux que celui-ci faisait à chaque pas de sa vie. Désormais l'extraordinaire n'est pas jugé de soi nécessairement surnaturel. En soi, il n'est pas un signe qui s'impose d'une action particulière de Dieu. Il relève seulement à première vue, et jusqu'à plus ample information, de l'improbable et du hasard, peut-être seulement de ce qui n'est pas encore connu. L'approche non idolâtrique de Dieu, la reconnaissance non animiste de son action dans le monde, demandent toute autre chose que la stupéfaction. Cette approche et cette reconnaissance relèvent pour l'essentiel de ce que l'homme est en lui-même, de son être, non de ce qu'il ressent sous le choc du merveilleux ou encore, de façon plus ordinaire, de ce qu'il est capable d'imaginer pour se rendre raison du réel. Nous ne faisons que commencer à le comprendre et à sortir d'un climat tout imprégné de superstitions dont jusqu'alors nous n'avions pas conscience. Cela ne va pas sans avoir à vaincre en nous des résistances tenaces remontant du fond des âges, non sans avoir à affronter les oppositions scandalisées de beaucoup qui se sentent menacés dans des sécurités et des certitudes auxquelles ils tiennent viscéralement.

Tout au contraire, cette approche non idolâtrique de Dieu, cette reconnaissance non animiste de l'action de Dieu en l'homme, se font jour en chacun avec la discrétion qui convient. Les indices qui les appellent et les permettent, ces moyens finalement contingents doivent ne pas peser plus que cela est nécessaire sur les conditions dans lesquelles se produit l'accueil intime que l'homme réserve à cette approche et à cette reconnaissance. De la sorte la matérialité de ces signes ne sera pas pour lui l'occasion de trop lourds contresens, de trop graves inintelligences... Quand le mystère de cette approche et de cette reconnaissance se propose d'une manière assez voisine de la pureté propre à sa nature, parce que l'homme est dans un état humain capable de l'accueillir de cette façon, il le fait sous les apparences communes de l'ordinaire, sinon du quotidien. Son avènement en l'homme, tout autre que l'événement qui peut en être l'occasion, transpire en lui avec la plus extrême finesse. Il appelle de sa part constatation attentive quoique presque involontaire; constatation inattendue et pourtant faite sans surprise. Aussi bien cet événement se dérobe à toute explicitation qui toujours pencherait à le déflorer.

A mesure que se dissipe sous le regard aigu et pénétrant de la conscience le caractère sacré de la stupéfaction dont l'extraordinaire se targuait, le mystère se distance du prodigieux qui obnubile l'homme en le distrayant de soi-même par la fascination. Aussi bien l'état que le mystère cultive en celui qui sait ainsi s'y ouvrir est tout autre et se situe plus profond que la simple stupeur des sens et de l'esprit, que leurs réactions exceptionnelles sous le choc du merveilleux. Cet état porte à la discrétion et au recueillement. L'appréhension du mystère aide l'homme à atteindre le mouvement de foi qui transcende dans sa mouvance, faite d'accueil immobile et de correspondance fidèle, toutes les activités de connaissance, tous les états de sensibilité. Le mouvement de foi les couronne comme leur accomplissement, accomplissement qui n'est pas sans se présenter parfois, à certaines heures ultimes, comme leur dépassement, voire leur suppression.

3) L'approche du mystère que l'homme est en lui-même permet à chacun l'approche qu'il peut faire personnellement du mystère de Dieu

Nietzsche, ce grand voyant, fut aussi, au-delà du romantisme de sa génération, un grand mystique, si on n'attache pas à ce terme une signification trop spécifiquement chrétienne. N'a-t-il pas prédit, aux heures de sa lucidité, qu'après la mort de Dieu, sans doute du Dieu de la chrétienté, viendrait la mort de l'homme ? Certes de l'homme tel que la chrétienté l'avait conçu, élevé et modelé en ne lui laissant que le soin de se faire docilement porter du berceau au tombeau.

Plus gravement encore, n'est-ce pas aujourd'hui à l'agonie de l'homme que prétendent nous conduire certaines sciences humaines ? Celles qui veulent réduire l'homme à n'être qu'un système de structures héréditairement préfabriquées, qu'un milieu psychologiquement et sociologiquement mécanisé, qu'un espace où s'affrontent des phénomènes qui relèvent de la connaissance impersonnelle ? Par l'influence puissante, omniprésente et généralisée, que ces sciences ont intellectuellement et effectivement sur l'homme moderne, elles le mécanisent encore davantage, le faisant méjuger des réactions salubres attachés à ses instincts vitaux et à leurs développements.

De son côté, en Occident, afin de progresser vers une plus haute technicité, la société sécularisée, industrielle et citadine, qui a pris le relais de la société paysanne et de chrétienté, ménage, à la plupart de ses membres toujours plus entassés les uns sur les autres, des conditions de vie toujours plus imbriquées et spécialisées, toujours plus vides d'initiatives et de responsabilités. Elle fait en sorte que les sciences humaines paraissent, encore plus visiblement que par le passé, rendre complètement raison des comportements de l'homme.

Sans nul doute l'intervention d'une action de Dieu dans l'univers de la matière et de la vie devient toujours davantage sans objet à mesure que les sciences progressent dans leur domaine. Je pense cependant que, dans un avenir plus ou moins proche, une activité secrètement divine, quoique profondément humaine, va apparaître et s'imposera, partout présente sans être cependant la cause phénoménale de rien. Ce sera quand l'homme, menacé dans l'essentiel, par un sursaut de conscience au-delà de toute connaissance, se reconnaîtra être mystère en deçà du savoir qu'il peut atteindre de lui-même. Ce sera quand il renaîtra à ses propres yeux grâce à une révélation intime et personnelle de sa grandeur potentielle. Ce sera quand en outre il découvrira en lui, grâce aux approches qu'il fera de soi, les traces d'une motion qui transcende son agir et son être parce qu'elle n'est pas à sa disposition comme ses autres initiatives.

Cette motion est d'une nature bien singulière. L'homme n'en saurait avoir conscience sans se livrer corps et âme à l'action qu'il se doit lui-même de mener. Justement cette motion ne peut pas exister sans cette action qui lui est nécessaire. Cette motion, sans être la conséquence de cette action, sans non plus en rien la provoquer, trouve en celle-ci l'occasion de se produire après l'avoir appelée dans l'intime de l'homme. D'ailleurs cette motion peut être saisie seulement dans ses effets mais non pas dans son acte, seulement dans son exercice mais non pas dans son origine. A qui sait l'accueillir et la reconnaître dans sa nature propre, elle ouvre sur la foi en Dieu. Cependant elle n'impose pas à l'esprit, au sujet de Dieu, une connaissance proprement dite, c'est-à-dire une connaissance du même ordre que celle du réel qui relève des sens de l'homme et des instruments qui les prolonge. Ce n'est pas une connaissance qui s'ajouterait aux connaissances scientifiques, qui les compléterait et les couronnerait. L'approche de l'humanité totale qui permet d'atteindre ainsi une foi en Dieu totalement renouvelée, sinon radicalement nouvelle, n'était pas possible ni même pensable jadis. Ce que la religion apportait avec autorité dispensait de toute recherche à ce sujet. La religion soupçonnait d'athéisme le savant quand celui-ci se trouvait conduit à toujours davantage exclure une action surnaturelle du domaine des causes qui agissent sur les phénomènes, dont il découvrait de mieux en mieux les «mécanismes». De même la religion ne pouvait supporter qu'on puisse donner à l'homme une grandeur qui transcende le faire et le dire, cela qui peut être enseigné et commandé, sans attenter à la transcendance même de Dieu telle qu'elle le concevait et l'imposait. Désormais l'intériorité qui mène pas à pas vers une humanité totale grâce à l'intelligence qu'elle permet d'atteindre de soi est la voie qui conduira à faire l'approche de Dieu. Autrement l'homme ne saura plus que plaquer une croyance en Dieu sur sa vie. Cette approche donnera sens et portée à ce que l'esprit, dans son exercice abstrait, s'efforce de balbutier sur Dieu à l'aide de systématisations faites de balancements dialectiques et de surenchères affectives, qu'aucune vénération ne vient tempérer de son recueillement.

4) La recherche d'un humanisme totale exige de chacun la totalité de ce qu'il est

Est-il concevable que la recherche d'un «humanisme total» puisse être menée autrement qu'avec la totalité de ce que chacun est en lui-même ? C'est à ce niveau que je voudrais faire cette communication, malgré le caractère général qu'elle présente. Ce niveau implique qu'au-delà du discours dit ou entendu, chacun se situe sur son propre chemin et entre, comme par révélation, en la découverte de ce qu'il est en lui-même dans la vie concrète qui est sienne.

Se souvenir de ce qu'on a vécu et comme on l'a vécu pour en vivre davantage et avec toujours plus d'intelligence dans le présent, voilà de quoi il s'agit pour faire l'approche de son mystère. Cette activité tout intérieure, essentiellement personnelle, nous est nécessaire pour faire l'approche de notre mystère et être à la recherche de l'humanité à laquelle chacun est appelé. Se souvenir ainsi est beaucoup plus actif que se rappeler. C'est marquer du sceau de son être l'ensemble des faits enregistrés par la mémoire et leur donner un sens que, sur le moment même, quand nous les avons vécus, ils n'eurent peut-être pas à nos yeux; sens que la suite de notre développement humain manifeste grâce à la vision d'ensemble qu'ainsi nous atteignons. C'est unir les événements de notre vie, les rencontres, les situations; les «voir» comme en perspective, tracer par leur compréhension renouvelée grâce au souvenir, par leur encastrement mieux saisi du dedans à dimension de vie, la flèche d'un destin unique.

5) Les étapes décisives du cheminement spirituel

Il semble bien que, pour être court et par conséquent trop systématique, la description théorique du cheminement que chacun a à faire d'une façon singulière pour s'approcher de son humanité, pourrait

être réduite à trois étapes décisives : prendre la vie au sérieux, être un homme libre devant la loi et transformer l'obéissance à la loi en fidélité à soi-même, c'est-à-dire à son être profond, enfin être suffisamment soi-même, certes grâce à la loi, mais aussi et surtout grâce à ce que la fidélité exige pour se rendre favorable l'ensemble des circonstances de sa vie et pour trouver ainsi peu à peu le sens fondamental de son existence.

6) *Prendre la vie au sérieux*

Pour cheminer vers son humanité, pour préparer en soi l'avènement de ses secrètes possibilités toujours plus ou moins inconnues de soi, la première étape est simple et pourtant elle n'est pas si courante, c'est prendre la vie au sérieux, ne pas se contenter de cueillir les roses quand elles se présentent, ne pas se borner à éviter de se piquer aux épines quand on les rencontre, ne pas vivre au jour le jour sans tenir compte que ce que l'on vit aujourd'hui aura des conséquences, petites ou grandes, non pas éphémères mais durables, aux développements illimités et imprévisibles, dans ce que l'on vivra demain.

L'histoire de chacun est une malgré les apparences qui, de façon unanime, semblent la rendre multiple de bien des manières, faite de périodes indépendantes, hétérogènes entre elles, étrangères les unes aux autres. Ce que l'on sème, on le récolte. Dans le terreau humain, la récolte à la longue est toujours là, que soit semée la bonne graine ou la mauvaise. Mais cette vérité implacable ne s'impose qu'à la fin de la vie... Au départ, elle ne fait que se suggérer à qui sait l'accueillir.

Nul ne peut expliquer à quelqu'un en quoi consiste le fait de prendre la vie au sérieux s'il n'en a pas atteint par lui-même la conscience, ce qui est plus que l'accès à une connaissance ordinaire qui, elle, peut être enseignée. Pour prendre la vie au sérieux, il est indispensable de comprendre par soi-même en quoi cela consiste et d'accepter ce que cela comporte pour soi. Nul ne saurait en aucune manière y être aidé directement. De stricte nécessité, il faut que chacun passe seul ce premier seuil de la vie spirituelle. Aussi bien on ne découvrira ce seuil dans sa réalité propre, on n'en reconnaîtra la nouveauté radicale, l'originalité foncière, que lorsqu'on l'aura franchi et souvent on n'en comprendra l'importance capitale que longtemps après.

Si l'homme n'a pas découvert lui-même le sérieux de la vie, ce que cela signifie concrètement pour lui aujourd'hui, alors à ses yeux c'est une terre plus qu'inconnue, c'est une terre qui n'existe pas. Ce qu'on pourra lui en dire lui paraîtra chimère, construction de l'esprit ou imagination superstitieuse.

Prendre la vie au sérieux n'est qu'un commencement. Le cheminement vers son humanité ne peut que durer toute la vie. Il consiste à atteindre peu à peu la possibilité de ne pas être intimement déterminé de façon exclusive, de façon durable, par les conditions et les situations que nous rencontrons et qui, toutes contraignantes qu'elles puissent être, nous sont cependant contingentes.

Ces conditions et ces situations sont provoquées par les événements, par les maturations biologiques et psychologiques. Elles proviennent aussi des lois et des coutumes, lois civiles soutenues par l'autorité, à l'occasion répressives, de l'État; lois religieuses s'autorisant du caractère absolu avec lequel elles se présentent; coutumes que le passé ou l'unanimité imposent tacitement. Toutes elles pèsent sur nos comportements et tendent à nous déterminer. Sous leur dictature plus ou moins inconnue de nous, nous demeurons des «vécus». Aussi bien, contrairement à ce qu'on est spontanément porté à penser, nous ne sommes pas de prime abord des hommes «vivants». Au début de la vie, nous ignorons ce qu'implique exister à un niveau proprement humain.

Pour passer de la condition où nous sommes au départ, en gros, simple produit standard de la société passée ou présente, à la situation où, chemin faisant, nous approchons pas à pas de la réalité proprement unique qui peut devenir nôtre, il nous faut exercer une activité essentiellement personnelle sur ce qui, d'une façon générale, se propose du dehors ou encore du dedans. Par l'esprit que nous mettons, soit en supportant ce qui de la sorte s'impose à nous, soit en réagissant contre, il nous faut devenir finalement nous-mêmes. Il nous faut laisser croître en nous celui que chacun est appelé à être et qui à aucun moment n'est épuisé par ses manières de faire et de dire, toutes plus ou moins conditionnées. Il nous faut laisser croître en nous celui qui secrètement transcende nos manières de se comporter et ainsi tendre vers la liberté d'être soi.

Aussi ce qui nous importe éminemment n'est pas tant la longue file des événements, des situations, des états psychologiques et physiologiques que nous avons rencontrés dans notre histoire, finalement la succession des nombreux assujettissements, variés à l'extrême, auxquels nous sommes soumis de fait. Non, ce qui nous importe, c'est ce que nous faisons de toutes ces réalités qui ne sont pas fondamentalement enracinées dans ce que nous sommes mais à quoi nous ne pouvons pas échapper, avec quoi nous devons composer, réalités qui d'ailleurs nous sont radicalement nécessaires pour devenir.

7) *Obéissance à la loi et fidélité à soi*

Prenons l'exemple de la loi. A un premier niveau, nous obéissons parce que c'est la loi, que tous ceux de notre milieu s'y soumettent unanimement ou encore parce que nous lui reconnaissons quelque caractère contraignant, voire quelque «autorité divine». A un deuxième niveau, qui n'est pas non plus suffisant pour une action proprement spirituelle, nous obéissons parce que nous comprenons les raisons qui justifient objectivement le caractère impératif et général de la loi, raisons qui ainsi l'imposent à tous. Mais il faut aller encore au-delà, à un troisième niveau, pour se comporter véritablement en la circonstance, comme se le doit un homme libre dont l'action épouse totalement l'être. Il faut découvrir que ce qui nous est ainsi personnellement exigé va autrement plus loin que ce que la loi nous dicte comme à quiconque. Il s'agit de comprendre en profondeur que tout ce qui nous est personnellement demandé aujourd'hui par la loi est exigé par notre réalité personnelle actuelle où se concentre un passé dont le sens et la portée ne sont pas encore totalement explicités par nous, que cela est appelé aussi par un avenir dont le potentiel et la possible plénitude nous sont encore aujourd'hui inconnus.

L'activité originale à laquelle conduisent cette découverte et cette compréhension transcende, tout en s'en servant, les comportements commandés par la loi. Cette activité originale est enracinée dans ce que nous avons été et sans nul doute elle est appelée par ce qui se promet en nous. Elle tire sa sève de tout ce qui se tient au-delà de ce que nous pouvons savoir et vouloir sur le moment même. Cette activité originale dépend de ce que nous sommes et collabore à la création de ce que nous devenons.

L'obéissance s'enracine ainsi dans la profondeur de notre être. D'extrinsèque, elle devient intrinsèque mais d'une «intrinsécarité» renouvelée, autant reçue qu'acquise. La loi, tout en étant d'application commune et s'imposant à tous, nous nous l'approprions. Son application se revêt ainsi pour nous d'une facture et d'un style marqués de notre personnalité totale (ordre, agencement, cadence, atmosphère, climat...) qui ne relèvent plus uniquement de la simple et exacte observance de comportements généraux et impersonnels.

Aussi, dans ces conditions, est-il légitime d'affirmer que notre obéissance qui était au départ encore seulement conformité, soumission ou docilité raisonnée, nous la recréons en fonction de notre être. Nous consacrons cette obéissance par une action issue de notre présence à nous-mêmes qui transmute cette obéissance en fidélité.

L'obéissance devient ainsi fidélité à celui que nous sommes et qui est en voie de devenir à travers les contingences du temps, au long d'un chemin et vers un but dont toujours la connaissance nous est irrémédiablement inconnue. Une telle fidélité à soi est l'obéissance dans son accomplissement. Elle est pour le croyant fidélité à Dieu et pour le chrétien l'accomplissement dont Jésus parle au sujet de la loi. Aussi bien, la fidélité à Dieu va au-delà de l'obéissance aux «lois de Dieu».

8) *Exigences intimes et fidélités personnelles devant les événements, les situations, les rencontres*

L'intervention de la loi n'est pas la seule occasion pour l'homme d'atteindre à la fidélité et de donner à ses décisions, à ses actions, le caractère personnel qu'il doit leur inventer à son heure, à sa manière, suivant les cadences de sa maturation, pour être et devenir lui-même. Les événements que l'on rencontre, les situations où l'on se trouve, les évolutions physiologiques et psychologiques appellent aussi de la part de chacun une activité de création, radicalement distincte d'un simple savoir-faire, pour prendre dans la vie leur signification et leur place, et ainsi pour devenir les moyens indirects mais nécessaires de notre progression dans l'être. Mais contrairement à la loi qui s'impose à l'ensemble des membres de la société, ces circonstances interpellent de façon plus originale parce qu'elles ne se présentent pas dans toute vie, ou encore parce qu'elles le font de manière particulière, liée à ce que chacun est en propre de par la totalité de son passé et aussi de par la totalité de ses moyens potentiels. Aussi, la fidélité que ces circonstances demandent pour être greffées sur l'existence de l'homme et pour participer à son développement, porte sur des jugements, des décisions, des engagements qui n'ont pas le caractère général que ceux-ci revêtent dans des conditions ordinaires à l'occasion de la loi. Ces exigences intimes, qui sont aussi les conséquences de la fidélité, ne sont pas moins impératives que celles suscitées par la loi lorsque celle-ci est saisie au troisième niveau où elle apparaît comme une nécessité inhérente à ce qu'on est. Elles ne sont pas étrangères aux répugnances, souvent explicites, qui déblaient en chacun les chemins possibles de l'avenir. En effet, leurs émergences à la conscience sont souvent préparées par ces aversions. Ces exigences correspondent aussi à de sourdes aspirations qui les annoncent de loin et qui même déjà les amorcent, quoique au début les manières dont celles-ci se concrétisent restent fréquemment sans lendemain. En effet, ces manières, et c'est inévitable, sont alors trop exclusivement dépendantes de la mentalité du milieu où l'on a été formé, où l'on vit et d'où l'on vient. Ces exigences intimes naissent en nous, de nous. Elles ne s'imposent pas à nous du dehors. Même si leur avènement est aidé grâce à l'adhésion à quelque idéologie, par les conséquences qu'elle développe ou par les entraînements qu'elle cultive, ces exigences n'en sont pas uniquement le résultat.

Bien plus que de l'intellectualité ou de l'affectivité, elles tirent leur sève des profondeurs de l'homme, là où Dieu agit et appelle à être co-créateurs avec lui.

Sans nul doute, pour qu'apparaissent ces exigences intimes qui personnalisent l'homme, qui commencent à élaborer son unité et son unicité, qui le font entrer dans sa solitude fondamentale, est-il nécessaire pour l'ordinaire que l'on ait déjà dépassé d'une façon générale le simple niveau de l'obéissance de discipline ou de raison à la loi.

9) Le sens de sa vie, mission et engagement

La prise de conscience toute personnelle de ces exigences toujours singulières par quelque aspect, la reconnaissance de leur caractère impératif, vécu sinon explicité, font franchir le seuil capital de la vie spirituelle qui, déjà annoncé par les étapes précédentes, ouvre sur le grand large de la destinée proprement humaine. Toutes les étapes qui suivront dépendent étroitement de ce seuil. Peut-être sont-elles seulement les applications particulières de cette promotion spirituelle décisive aux conditions nouvelles que l'on rencontre, aux évolutions intérieures que l'on subit et, plus intimement encore, aux conséquences de la progression dans l'acuité de la lucidité et dans la totalité de la fidélité. Ainsi on est conduit à la découverte progressive de la mission sans laquelle la vie reste vide et le manifeste cruellement lorsqu'elle atteint le temps du dépouillement de la fin.

Toute vie humaine, se développant suivant sa voie singulière et prenant peu à peu sa forme dans la consistance et la durée, est ainsi jalonnée par l'émergence à la conscience claire d'exigences qui, ordinairement provoquées du dehors et en relation avec l'évolution intime, s'imposent du dedans de telle façon que les refuser, c'est se refuser soi-même. La naissance de ces exigences, rendue possible par une lucidité toujours plus grande sur soi et sur la condition humaine, doit être suivie de la fidélité à correspondre à ces impératifs personnels avec ce que cela comporte de création pour que leurs conséquences s'accordent aux réalités de chaque jour. En retour, cette fidélité prépare secrètement, à travers l'histoire de chacun, l'avènement de nouvelles exigences. Ainsi, d'exigences en fidélités et de fidélités en exigences, l'homme est en marche vers son humanité. Au vrai, il le fait dans la sécurité même si ordinairement il n'en a pas le sens, sécurité apparemment paradoxale vu les extrêmes improbabilités de sa croissance spirituelle, dues aux conditions extérieures et intérieures dans lesquelles il a à ouvrir sa voie. Il le fait bien autrement et bien au-delà de ce que, avant, il pouvait imaginer, projeter intellectuellement, désirer affectivement ou encore décider à partir d'une idéologie, qu'elle soit laïque ou religieuse. L'homme s'achemine de la sorte peu à peu à travers les situations qu'il rencontre, grâce à elles ou malgré elles, vers une vie en totale correspondance avec ses potentialités. Ses potentialités sont mises en œuvre, comme il convient et quand c'est possible, à l'heure où le besoin s'en fait sentir. Ainsi l'homme progresse vers la correspondance à l'appel qui monte en lui, dont ses potentialités sont comme les messagères à mesure qu'elles se préparent et s'annoncent en lui. Il découvre sa place propre dans le créé, sa mission nécessaire au monde, à Dieu, à l'action créatrice.

10) Cette description du cheminement de l'homme vers son humanité n'est pas la conséquence d'une anthropologie ou d'une théologie

Sans nul doute cette description du cheminement spirituel propre, d'une façon spécifique, à chaque homme est trop rapide. Ce témoignage sur l'intériorité et sa nécessité pour un engagement réellement créateur de l'avenir de chacun et, pareillement, solidairement, de l'avenir du monde, est trop systématique. Quoi qu'il en soit, cette manière de voir, il faut l'assurer avec force, est indépendante de toute théorie philosophique sur l'homme, de toute doctrine religieuse, même si philosophie et doctrine y aident et cela de façon généralement nécessaire.

Aussi bien ce cheminement ne peut être conçu que par ceux qui l'ont d'abord vécu, implicitement ou non, à leur manière. Aussi bien, pour en parler utilement, faut-il non seulement le connaître d'expérience mais encore le dire en s'émerveillant, comme si, sur le moment même, on l'actualisait en soi, et que ce cheminement s'ouvrait à soi pour la première fois.

Quelle révélation pour un homme de découvrir vers la fin de sa vie le caractère proprement transcendant des exigences auxquelles il a répondu sans se rendre compte sur le moment même de ce qu'elles avaient de personnel, de singulier, peut-être d'exceptionnel ! Quelle révélation pour lui de comprendre qu'à mesure qu'il était fidèle, il inventait sa vie sans le savoir, qu'il n'était pas seulement un vivant passif ballotté au jour le jour par les événements et s'arrangeant quotidiennement au mieux avec les situations, qu'il n'était pas seulement celui qui menait sa vie en se bornant à suivre les lois morales et religieuses proposées à tous, ou encore qui organisait sa vie uniquement selon les données générales, impersonnelles des sciences humaines. Non, il créait sa vie à partir de sa propre substance, connue de lui ou inconnue. Il développait sa vie dans le temps, le sachant ou l'ignorant, pour une œuvre de consistance et de durée, au travers de la contingence, dans la dignité d'une liberté responsable.

A un homme suffisamment approfondi et cultivé, capable ainsi d'entrer, autant qu'il lui est donné, dans l'intelligence de la condition humaine, cela pose question.

Cela pose question, la naissance, la présence persévérante, stable, en lui, de ces exigences qui sont inséparables de lui mais qui cependant ne sont pas seulement de lui comme les pulsions. Combien ces exigences lui ont-elles imposé de sacrifices qui l'ont emporté sur ses tendances, même les plus puissantes ! Elles ont provoqué en lui des contestations, des résistances violentes, durables, souvent reprises, parfois presque victorieuses jusqu'aux hésitations du dernier instant...

Cela pose question, la constatation du long et sinueux défilé des activités auxquelles ces exigences l'ont conduit, dans lesquelles il s'est engagé corps et âme sans savoir où il allait, en sachant uniquement d'évidence intime, personnelle, incommunicable, sans que personne puisse le lui confirmer, qu'il se contredirait, qu'il se nierait s'il n'y correspondait pas.

Cela pose question, la fécondité, à longue échéance certes mais à échéance réelle et indubitable, de ces activités, fécondité qui n'est absolument pas la simple conséquence de ses projets, de son savoir, de ses techniques.

Cela pose question, l'intelligence globale de l'unité dans laquelle sa vie s'est constituée peu à peu sans qu'il le veuille, sans qu'il le sache, en cheminant dans la fidélité à soi, pas à pas et malgré toutes sortes d'avatars; sans qu'il voie où il allait, comme s'il était conduit ...

Cela pose question, cette longue suite indéterminable d'activités non programmées mais encore non sans technique patiemment et secrètement acquises comme une sagesse fondamentale; d'activités improvisées mais encore non privées d'intuitions, celles-ci toujours éphémères quoique n'en restant pas moins stablement elles-mêmes chaque fois qu'elles apparaissent et progressent.

Cela pose question, cette réussite, intime plus encore qu'extérieure, paradoxale, dans une histoire où tout paraît changeant, instable, improbable, et peut-être l'était, et peut-être l'aurait été sans sa fidélité.

11) Approche de l'action de Dieu en l'homme à travers l'approche que fait celui-ci de son propre devenir

Toutes ces réalités inséparables de ce que l'homme est, qui ne seraient pas ce qu'elles sont devenues sans lui, mais dont il ne peut pas comprendre complètement pourquoi et comment elles ont pu se produire en lui, toutes ces réalités qui sont en lui, de lui, sans qu'il lui soit possible de saisir leur foncière originalité, enfin tout ce qu'il a vécu en profondeur humaine, tout ce qu'il lui a été donné d'atteindre, donné au point qu'il ne saurait se l'expliquer exactement à lui-même ni en estimer la qualité, la portée, tout cela ne serait-il pas porteur des traces en lui d'une action inséparable de lui mais qui le transcende, qui le transcende de telle sorte que, si cette action ne peut pas être séparée de lui, si lui ne peut pas être séparé d'elle, cette action est pourtant radicalement autre que ses propres activités.

Cette action est d'une autre consistance et d'une autre durée que ce que l'homme est au niveau seulement de son faire et de son dire, si éphémères, si précaires. Cette action, serait-il sans elle ce qu'il est maintenant ? Cette action avec sa manière particulière serait-elle en lui sans lui ? Déjà quand l'homme est créateur, quand il se projette dans son œuvre au point de la marquer de façon indélébile, est-il seulement cause de ce qu'il crée comme il l'est dans toutes ses autres activités ? Inversement, l'œuvre qu'il a créée avec ce reflet de lui-même qui la caractérise, est-elle, par l'influence qu'elle a sur lui, cause de ce qu'il devient, cause comme tout ce qu'il subit ? Il y a relation dans les deux sens. Cette relation est tout autre que la conjonction, que l'interaction de deux causes. Elle est l'origine et le fruit inséparables de l'union du créateur et de sa création, dont elle élève l'ordre jusqu'à rendre cette « communion » comme constitutive au créateur et intrinsèque à sa création.

Cette action que l'homme saisit à travers son histoire, dont la conscience qu'il en atteint grâce aux sens, aux activités intellectuelles et affectives, relève pour l'essentiel de ce qu'il est au-delà des sens, de ce qu'il vit au-delà des activités intellectuelles et affectives. Il est ainsi conduit à l'appeler en lui »l'acte par excellence« et, plus ordinairement, à la suite de millénaires de croyants balbutiant leur foi comme ils le pouvaient, comme leur temps le leur permettait, « présence de Dieu » en lui.

Le mot « Dieu » importe peu. Il n'importe que par la réaction spontanée qu'on peut avoir à son usage, attraction ou répulsion, qui pousse à une affirmation ou à une négation aussi injustifiée qu'injustifiable. Si on n'est pas soi-même ouvert à ce qu'on vit et enraciné dans ce qu'on est, cela dont on prend conscience quand on est élevé au face à face avec soi et comme suspendu au-dessus de son passé, cette affirmation et cette négation ne peuvent que donner le change.

Lorsque l'homme veut se donner raison à ce niveau de tout ce qui s'est développé en lui, il est conduit à affirmer l'existence de ce qui n'est pas pensable, à épouser l'ignorance radicale de ce qui n'est pas cependant pour lui comme n'étant pas... Cette reconnaissance de l'ignorance radicale est l'ultime connaissance que nous pouvons atteindre; tout autre que l'agnosticisme, elle ouvre sur la foi nue dans la communion, indiscernable dans sa totalité entre soi et Dieu.

12) Le cheminement de l'homme vers son humanité est au cœur du message de Jésus

Certes, si je puis ainsi parler du chemin qui, selon moi, conduit à l'humain total, moi, homme de l'Occident et du 20^{ème} siècle, c'est que dès ma jeunesse j'ai été chrétien grâce à la formation qui m'a été donnée au catéchisme et aussi grâce à la pratique religieuse qui était encore générale dans le milieu social de mon enfance. Mais c'est encore parce que, à longueur de vie, sous l'influence des événements et des situations, grâce en outre à des rencontres qui furent capitales pour moi, j'ai découvert, à travers mes manques personnels et les carences de la formation morale et religieuse reçue dans ma jeunesse, combien il était nécessaire d'approfondir son humanité pour rester chrétien. C'est encore parce que j'ai découvert que, pour devenir plus totalement chrétien, et n'est-ce pas une condition pour le rester réellement ?, il me fallait, sans renier la piété que j'avais connue au début de ce siècle encore de chrétienté, la purifier de ce que cette piété présentait de puéril. Il me fallait avoir la lucidité et le courage de reconnaître ce en quoi elle s'opposait aux connaissances de tous ordres désormais acquises ainsi qu'aux exigences modernes, en un certain sens nouvelles, de l'authenticité humaine. Cela n'est-il pas fondamentalement nécessaire pour que, devenus adultes dans la foi chrétienne autant que cela est possible aujourd'hui (ce le sera davantage demain), nous sachions recevoir de l'Église réellement, profondément, ce qu'elle a à nous apporter; pour que nous sachions inversement la prendre en charge dans la mesure de nos moyens afin de pouvoir, à notre place, aider à l'accomplissement de sa mission comme cela est nécessaire pour l'Église et pour nous.

Ce cheminement vers son humanité est profondément évangélique et permettra une approche chrétienne de Dieu, même si chez certains ce qui est visible de ce cheminement ne le manifeste pas, même si sous l'action des controverses suscitées par les infidélités dont fourmille le passé chrétien, les apparences le nient avec violence. En effet, cette voie relève du témoignage porté par Jésus, lumière et appel bien plus que doctrine et lois, quelques années dans ce petit pays d'Orient, il y a vingt siècles, lorsqu'on approche de l'intelligence de cette épopée spirituelle singulière, d'une singulière élection, à travers la manière dont en ont vécu les Églises naissantes.

Les paraboles du royaume, si diverses dans leurs allégories, ont des points communs saisissants qui sont évidemment ceux sur lesquels Jésus voulait le plus insister et dont probablement il ne pouvait développer les conséquences et la portée en public ni même en privé parce que celles-ci auraient paru étranges, dangereuses et peut-être scandaleuses. Les prolongements qu'elles amorçaient par leur convergence n'allaient-ils pas aussi très au-delà des horizons du temps ? Sans doute Jésus en avait-il l'obscur pressentiment sans qu'il puisse vraiment les connaître. Certainement, ces prolongements sont la partie de son message qui lui tenait le plus à cœur et qui révèle le mieux son esprit. Ils introduisent plus que rien d'autre dans le secret de sa vie et dans l'essentiel de sa mission. C'est la clef nécessaire pour donner à ses autres propos et actions leur signification exacte et ainsi permettre de tenir compte de l'influence des circonstances qui ont accompagné ces comportements, qui les ont, dans une certaine mesure, suggérés et qui peut-être parfois ont pesé sur eux. Malgré la préparation spirituelle d'Israël, seul l'ascendant personnel de Jésus pouvait faciliter aux Juifs la compréhension véritable d'un tel message de vie qui sans doute usait de leurs manières de dire, de sentir et de penser mais qui était radicalement différent par la tonalité et par l'esprit de ce qu'ils entendaient sans cesse et partout. C'est pourquoi il était nécessaire que, sous des formes très variées, ce témoignage, par son insistance, fasse peu à peu son chemin, malgré les idées courantes du milieu et les interprétations, conformes à la mentalité du temps, données spontanément aux paraboles.

Quand pour décrire l'avènement du royaume, Jésus utilise l'image de la semence, des talents confiés par le roi à ses serviteurs, quand il raconte l'histoire des vierges folles et des vierges sages, évoque le jugement dernier, il montre toujours l'homme laissé face à face avec lui-même, libre de ses initiatives, sans aucune instruction sur ce qu'il doit faire, sans aucun renseignement sur ce qui pourrait lui arriver finalement à la suite de ses divers comportements. La semence tombe où elle peut, dans un champ fort mal préparé à l'accueillir, elle ne reçoit aucun soin pour faciliter sa levée et sa croissance. Le roi part sans dire comment utiliser les talents qu'il laisse à ses serviteurs, sans même leur commander de les faire fructifier. et même reviendra-t-il ? Nul n'est auprès des vierges pour leur dire que l'attente sera longue, que la nuit viendra et que l'huile pourrait leur manquer. Le jour du jugement, ceux qui avaient vêtu Jésus ne le savaient pas tandis que ceux qui ne l'avaient pas nourri ignoraient certes qu'ils avaient refusé de lui donner à manger. Ni les uns ni les autres n'avaient été prévenus du sort qui leur serait réservé en conséquence.

Quelle étrange et paradoxale façon de présenter la vie spirituelle ! Sans le dire, peut-on plus clairement critiquer le rôle de la loi tel qu'Israël le concevait, même si l'on assure, d'ailleurs d'une façon ambiguë, qu'on vient l'accomplir, quand on dénie à la vie religieuse toute aide extérieure autre qu'une base de départ, en vérité assez restreinte, toute direction précisant dans le détail ce qui convient et ce qui ne

convient pas; finalement tout ce que la loi prétendait apporter et imposer de façon générale, le long de la vie. Sans le dire, peut-on plus délibérément affirmer que la réussite spirituelle n'est que le fruit des recherches et des initiatives personnelles ? Peut-on plus vigoureusement s'opposer à la conception qui fait dépendre la réussite spirituelle uniquement de l'observance collective d'une religion essentiellement gouvernementale telle qu'on la concevait à cette époque, de l'observance d'une loi dont l'autorité découle directement de celle de Dieu ? Jésus va jusqu'à comparer l'avènement du royaume de Dieu dans un homme à la semence qui germe et croît la nuit et le jour sans que celui-ci sache comment, jusqu'au temps où l'épi se remplit de froment, mûrit pour la moisson et qu'on y met la faucille. Cette confiance presque transparente, faite un jour par Jésus à ses disciples, inspire tout son témoignage.

Si Jésus avait voulu être un législateur prescrivant voies et moyens pour entrer dans le royaume de Dieu comme Moïse, lui succédant simplement, il aurait tourné autrement ses paraboles. Le bon agriculteur aiderait la semence à lutter contre la sécheresse du climat ou le peu de profondeur de la terre par une culture convenable du sol. Le roi indiquerait à ses serviteurs la manière de faire produire les talents qu'il leur confie expressément dans ce but. Les vierges auraient eu un sage mentor, sinon pour les tenir éveillées, au moins pour les prévenir du retard possible de l'époux et leur recommander de garnir leur lampe. Le jour où le pauvre se présenterait pour être vêtu et nourri, les hommes seraient averti de qui il s'agirait. Dans ces conditions, l'obéissance serait récompensée et la désobéissance punie. Tout au contraire, selon ces paraboles, seul le comportement individuel, sans référence à aucune autorité, a valeur et porte fruit. Sans doute ce comportement a-t-il été préparé par l'obéissance mais elle ne suffit pas car elle ne peut ni provoquer ni orienter directement l'initiative personnelle qui est, non pas facultative, mais nécessaire. L'obéissance doit devenir fidélité par une véritable mutation, sous la responsabilité de chacun qui finalement est jugé selon les résultats. La récompense ou la condamnation ne viennent qu'explicitement, que porter en pleine lumière ce jugement. Elles ne sont pas à l'origine des comportements, elles ne les ont pas inspirés.

La mission de Jésus est née au cœur du peuple juif, peuple de forte cohésion, ayant par ses traditions une haute tenue spirituelle. A mesure que cette mission se manifestait dans son originalité, loin d'instituer de nouvelles structures sociales, elle s'est développée en réaction contre celles qui limitaient religieusement Israël, quoique celles-ci fussent précisément à l'origine de la grandeur nationale, structures fondées sur l'observance et l'amour d'une loi vénérable par sa haute antiquité, toute revêtue des prérogatives de l'autorité divine.

Jésus n'a pas voulu seulement réformer les coutumes et les mœurs de son peuple pour les rendre plus conformes à l'esprit de la loi. Au contraire, il paraît avoir eu principalement la mission d'amorcer chez les hommes l'avènement d'une religion où la soumission, même par obéissance intérieure, à une loi aussi parfaite soit-elle, n'épuise pas la fidélité au meilleur de soi-même, d'une religion qui demande à être inventée par chacun plus encore que reçue car nul ne peut l'enseigner, comme nul ne peut l'apprendre sans l'amoindrir, au point qu'elle en soit dégénérée; finalement d'une religion illimitée dans ses exigences mais les grandissant patiemment de pair avec les croissances de l'humain qu'elle met en œuvre sans en rien l'évincer ni l'écraser. Ménageant l'homme jusqu'à épouser ses cadences et ses particularités, se servant de toutes les circonstances qu'il rencontre, de toutes les réactions que celles-ci provoquent en lui, cette religion l'introduit dans la liberté, là où ne règne plus la loi mais où rayonnent les béatitudes, plus lumineuses encore par ce qu'elles suggèrent à chacun que par les convenances générales qui visent à les fonder.

Finalement, c'est à travers sa vie, au-delà d'elle, dans son existence même, que l'homme trouve la sanction de cette liberté. Ce qu'il fait n'est pas dû à l'espoir d'une récompense ni à la crainte d'un châtement. En revanche, ce que l'homme devient naît de la rencontre de sa grandeur et de celle de Dieu, rencontre qu'il ne saurait jamais concevoir à l'avance, qu'il découvre progressivement et à sa mesure, par ce qu'elle lui impose et par ce qu'elle lui apporte.

13) La découverte du sens de sa vie permet d'être créateur et faire œuvre féconde dans le monde

A mesure que nous avançons en âge mais aussi que nous progressons dans l'intelligence de la trame concrète de notre histoire, toutes les constatations que nous sommes conduits à faire au long de notre vie se concentrent en un réseau toujours plus serré et complexe de circonstances, événements, situations, rencontres, de décisions, d'actions en continuelle relation les unes sur les autres et, semble-t-il, en dépendance dans les deux sens. Ces constatations rendent manifestes en nous, de façon simultanée et complémentaire, un travail persévérant d'harmonisation et une progression vers l'unité intime, ceci certes dans la mesure où nous n'y mettons pas obstacle par nos raideurs et nos duplicités inconscientes, par nos erreurs et nos fautes. Cette harmonie et cette unité nous singularisent sans cesse davantage. Elles nous introduisent toujours plus explicitement dans notre unicité et notre solitude fondamentale.

Ainsi plus nous avançons sur le chemin qui donne à notre vie son sens propre, son rôle et sa place irremplaçables, dont le défaut ne saurait être que réparé dans l'avenir et seulement par la fidélité possible d'autrui, plus aussi nous est donnée la possibilité de mettre en valeur les potentialités qui sont en nous, de nous consacrer d'une manière résolue, intégrale à ce que nous devons faire. Tout cela relève inséparablement de la correspondance aux exigences et aux appels qui montent en nous et, pour un croyant, de la réponse à la «volonté de Dieu sur lui».

Cette unité de mieux en mieux entrevue, cette lumière de plus en plus perçue, cette consécration de l'être toujours plus totale, plus définitive, rendent possible l'activité créatrice proprement dite quand elle nous visite car alors nous l'accueillons dans le climat intime qui lui convient et qui l'attire, avec la sensibilité qui la permet et qui s'y adapte aussi exactement et pleinement qu'il est possible dans les conditions où nous nous trouvons. L'homme n'entre-t-il pas ainsi dans une communion sans cesse plus intime, plus serrée avec la «volonté transcendante», se déployant dans l'univers ? La présence active, sous-jacente à ses propres initiatives personnelles, que cette «volonté en acte» développe en lui, en élève l'activité au niveau de la création. Cette présence et cette activité sont en l'homme le déploiement de Dieu et de «l'acte pur» qu'Il est en lui-même. Elles lui donnent corps. Aussi bien, en retour, cette activité créatrice par son exercice même, plus encore que par son résultat qui, lui, peut se faire attendre, donne à l'engagement de l'homme la fécondité, fruit que l'intériorité prépare, exige et dont elle se nourrit; une fécondité que le temps n'épuise pas. Cet engagement se manifeste généralement utile déjà dans le présent parce que ce sont souvent les nécessités et les urgences du moment qui ont conduit indirectement le croyant à entendre en lui les appels qui lui dictent ses décisions et sa conduite. Mais aussi, il faut l'affirmer avec force, cet engagement est orienté par quelque intuition prophétique. Il annonce et prépare secrètement, bien plus que de façon consciente et décidée, ce qu'il sera utile de faire dans l'avenir.

Aussi cette humanité totale que nous avons à rechercher chacun pour soi et par soi n'est pas seulement capitale pour notre propre destinée. Son approche, proportionnée aux possibilités de chacun est une condition nécessaire pour que la société des hommes devienne plus proprement humaine. Aussi bien aucun chemin simplement politique et qui exige ainsi moins des hommes ne peut court-circuiter cette route vers une société digne des potentialités humaines et les mettant toutes en valeur, route dont chacun a à entrevoir ce qu'elle attend de lui pour qu'elle soit tracée et parcourue pas à pas le long de l'histoire des hommes.

Mais encore cette humanité totale, singulière en chacun, sera-t-elle jamais suffisamment approchée, et ceci d'une façon suffisamment générale, pour que s'établisse un régime de paix et d'harmonie dont les hommes ont rêvé depuis toujours et que les prophètes de tous les temps annoncent chaque siècle, souvent avec la démagogie du lyrisme. Oserai-je le dire ? Rien ne paraît moins certain. Peut-être faut-il se douter que tous les espoirs d'un paradis terrestre dans l'avenir sont aussi vains que les regrets d'un paradis perdu dans le passé.

Comme le mystère de Dieu n'est approché qu'au travers de la nudité de la foi, peut-être faut-il assurer que la taille adulte de l'homme dans la grandeur de son mystère, ne sera atteinte qu'à travers le dépouillement de la mort. Nudité de la foi, dépouillement de la mort, par leur caractère radicalement négatif, images et signes puissants de la transcendance divine et de façon concomitante de la transcendance humaine. C'est ce que Jésus a vécu dans l'intégralité qui le caractérise. C'est ce qui transparait sous sa courte et singulière existence malgré une mort dont les doctrines se sont efforcées d'effacer le scandale en la justifiant par quelques raisons théologiques, malgré une science qu'elles lui ont attribuée après avoir élevé celle-ci au niveau d'une connaissance divine qui en fait le déshumanise. Quant à moi, je pense que la joie d'être sera le fondement de l'unité en Dieu et comme le «partage» de tous les êtres qui progressent sur la voie ouverte par Jésus, vivant de Jésus au niveau où ils sont mystères en eux-mêmes.

Qu'est-ce que la foi en soi ?

Foi, fidélité, c'est la même racine. La foi en soi est l'affirmation que ce que nous sommes dépasse ce que nous faisons ou disons et même la conscience que nous en avons. Chacun de nous a une histoire. La manière dont on a vécu est différente de ce qu'on vit maintenant. Quand on regarde son passé, il y a une différence entre ce qu'on a vécu et ce que l'on vit maintenant. Donc on s'aperçoit que, sans qu'on en ait conscience, ce qu'on a vécu a une continuité. Cela se développe à travers le temps mais aussi dans une réalité hors du temps. Cela n'est connu que de nous et évolue avec nous. Il y a une continuité dans ce que l'on a vécu qui n'était pas concevable quand on le vivait. Ce n'est pas la conséquence d'un projet, on le constate. Ce n'est pas le fruit d'une ténacité qui dirigerait nos activités vers un but. A travers la multiplicité des projets, des événements, des rencontres, on voit une unité. Si nous ne sommes pas dans la ligne de ce que nous avons vécu, ou bien nous nous surestimons, ou nous nous mésestimons. Nous ne sommes donc pas des êtres qui vivent au jour le jour. La réalité dépasse le faire et le dire et la conscience qu'on en a. La foi est l'affirmation de cette transcendance. Nous nous transcendons nous-mêmes.

Comment savoir, avant une décision à prendre, qu'elle va dans le sens de ma mission ?

Il n'y a aucun critère mais il y a des confirmations. La mission doit s'enraciner dans la réalité de ce qu'on est. Elle n'est pas la conséquence d'un projet : je dois faire cela pour que ma vie ait un sens. Elle répond à un besoin d'intériorité. Il faut prendre son temps devant une exigence intime. Dieu est patient. Si cette exigence réapparaît dans des conditions différentes, c'est qu'elle est valable. Si on a un peu le sens de sa vie, il est normal que ce qu'on doit faire soit dans la ligne de ce qu'on est mais personne ne peut nous en parler du dehors. L'assurance qu'on a de répondre à une exigence intérieure est tellement intime qu'elle ne peut être communiquée. Dans la mesure où nous transcendons ce que nous sommes, la présence va au-delà de nous-mêmes. Au fond et pour l'essentiel, on est seul.

Il y a un double mouvement, l'exigence qui est une prise de conscience et la correspondance à cette exigence. Les deux mouvements sont liés dans une activité spirituelle. La prière consiste à se mettre en présence de soi et, par là, on se met en présence de Dieu. La prière, c'est dire des paroles vraies qui correspondent à ce qu'on est.

Il est nécessaire que chaque être devienne lui-même. Quand on s'est approché profondément d'un autre, on en porte la responsabilité. Dans le mariage, on est différent au départ et l'évolution de chacun sera différente. Il y a beaucoup de couples qui se fondent sans que l'homme et la femme soient suffisamment humains. Ils ne sont pas encore à ce niveau d'humanité qui donne consistance à ce que l'on est. Faire une expérience ne correspond pas à l'amour humain. Il faut avoir l'intention de créer du définitif, mais qui peut être précaire si les conjoints ne sont pas assez adultes. On ne peut être fidèle à soi-même et à l'autre que si on est adulte. L'amour passion et l'amour de possession doivent céder la place à la foi en l'autre. Cette foi conjugale n'a rien à voir avec l'observance d'un contrat. L'amour humain est le fruit de deux vies qui ont trouvé leur sens.

Le sens de sa vie

Il faut être et pas seulement dire ou faire. Il faut avoir le courage de regarder sa vie. Chacun y arrive à travers sa propre histoire. Ce qui manque, ce sont les moments où on s'arrête. Pour regarder sa vie, il faut du courage, de la persévérance et de la lucidité. Il faut savoir prendre son temps pour avoir ce regard intérieur. Le chemin, c'est l'approche de l'être que nous sommes tous. Chaque être est singulier. Ce qu'il y a d'éternel en nous, c'est ce qu'il y a d'unique, ce qu'on ne peut pas connaître. On ne se connaît pas et on ne connaît pas l'autre. Il y a là une différence qui fait que chaque être est unique.

Des environnements ne facilitent pas cette prise de conscience, un travail abrutissant par exemple. Mais tout travail implique des relations humaines, une présence qui nous est propre par laquelle on s'approprie son métier. Il y a aussi la matérialité qui bloque le développement de l'être, parfois aussi des rencontres qui restent au niveau de la séduction, sans le respect de l'autre. Ce qui nous est imposé de l'extérieur est une aliénation. Ce qui nous vient de l'intérieur est un ferment.

La foi en l'autre

Nous sommes mystère à nous-mêmes et l'autre nous est aussi mystère. La foi en l'autre est du même ordre que la foi en soi. Il peut y avoir une souffrance de ne pas être reconnu par l'autre mais cette souffrance ne doit pas supprimer la présence. L'amour humain, c'est découvrir avec l'autre le sens de sa vie. L'amour est un arc-en-ciel. Il y a toute une gamme d'amours mais la foi en l'autre est nécessaire pour que l'amour naisse. Foi et amour sont liés. Il n'y a qu'une foi mais il y a mille formes d'amour. La base de tout est le respect pour l'autre et l'intérêt pour l'autre. Ces deux composantes sont indispensables si on veut créer des relations en profondeur. L'amitié, c'est quand deux sens de la vie

s'épaulent et se rejoignent. Il n'y a que celui qui «est» qui peut se donner totalement, sinon on ne fait que se prêter. Il faut beaucoup de force pour se tenir debout. On est fait pour être debout. La seule manière de rencontrer l'autre est de se mettre debout.

Dans l'engagement enraciné en soi, il n'y a ni prosélytisme ni sectarisme, à la différence de l'engagement enraciné dans l'idéologie, car vouloir convertir l'autre va contre le respect que je lui dois. Je n'ai pas à reprocher à l'autre sa lenteur mais sa lenteur ne doit pas m'empêcher de cheminer. Chacun doit découvrir son propre chemin lui-même. Plus on s'approche de son être, plus on s'unifie, on va vers une stabilité, une unité. La seule réalité qui mérite l'éternité est l'unicité. Tout ce qui est du dehors tombera avec tout le reste et il ne restera que cet être singulier. Ce mystère est inexplicable, c'est une approche inspirante mais non pensante de Dieu.

Aucune loi n'est suffisante pour nous dicter ce que nous devons faire car aucune loi ne nous donne le respect et l'intérêt pour l'autre. Au contraire, la loi peut nous protéger des exigences intimes car on peut se barricader derrière la loi pour ne pas voir l'autre. La critique de la loi est une innovation de l'évangile. Jésus a insisté sur l'insuffisance de la loi, de toutes les lois. Ce n'est pas parce qu'on a obéi à la loi que l'on a répondu à ses exigences intérieures. Mais il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour comprendre ces choses.

Beaucoup de couples ne sont fondés que sur des relations humaines, affectives. Mais chaque fois qu'on approche un autre être dans sa profondeur, on découvre des exigences qui nourrissent la foi en soi et la foi en l'autre. Dans ce domaine, c'est à chacun de prendre ses responsabilités. Se sentir responsable de l'autre peut entraîner des sacrifices. Un sacrifice ne peut pas être commandé de l'extérieur, il n'est valable que s'il est demandé par le dedans. Dans la vie, il faut une certaine patience et quand les exigences sont enracinées en nous, aucune loi ne peut les supprimer. La foi en soi est une foi qui vient en moi, j'y adhère sans volontarisme. La foi en l'autre n'est pas la conséquence des raisons que je peux me donner. Les qualités de l'autre peuvent fonder la confiance mais non la foi qui transcende le faire et le dire. On peut avoir foi en l'autre mais ne pas avoir confiance en lui. La foi le reconnaît dans son humanité véritable ou en puissance. Cela ne veut pas dire qu'on le verra se réaliser. Dans une famille, l'important est le climat créé pour éveiller le sens de Dieu chez l'enfant. Si l'un des deux conjoints n'est pas croyant, il faut qu'il y ait un climat de droiture et le respect de l'autre. C'est un moyen de se rejoindre sur un plan humain. Il faut vivre ce qu'on pense.

La foi en Dieu

La foi en Dieu n'est pas la simple adhésion à une doctrine. La foi chrétienne est la foi en Jésus, non pas la foi en ce qu'il a dit ou fait (on n'en est jamais sûr) mais en ce qu'il a été, en ce qu'il a vécu. Elle dépasse les connaissances que je peux avoir et qui peuvent fonder une doctrine. Il n'y a pas de définition pour cette foi, il faut la découvrir soi-même. Jésus est présent en nous dans la mesure où nous sommes présents à nous-mêmes. Dès que nous prenons conscience d'une exigence intime, ne venant pas du dehors, quand nous nous approprions notre être, nous sommes au niveau de la foi. Toute foi s'habille de doctrine, de piété, d'affectivité, mais ce n'est ni la doctrine, ni la piété ni l'affectivité qui fondent la foi. Les mouvements charismatiques donnent une trop grande part à l'affectivité et prônent un refus de l'intellectualisme. Une vie spirituelle basée sur l'affectivité est fragile.

La parabole des talents

Cette parabole a été dite dans un milieu où la loi était très précise et disait tout ce qu'il fallait faire. Or, il n'y est fait aucune allusion. Dans toutes les paraboles, Jésus ne parle pas de la loi, c'est ce qui le distingue de Jean-Baptiste, mais lui-même a observé la loi, non d'une façon extérieure, il se l'appropriait, il l'aimait. On peut observer la loi, soit mécaniquement, soit en se l'appropriant. Toutes les paraboles du royaume vont dans le même sens, on ne dit pas ce qu'il faut faire, sinon ce serait de l'obéissance.

La loi est nécessaire mais elle n'est pas suffisante. Elle a deux carences, elle est faite pour le cas général et elle est faite pour tous alors que nous sommes tous différents. Il y a des cas où il faut prendre des décisions en contradiction avec la loi (les dénonciations des Juifs pendant la guerre). La loi permet à la société de subsister. Dans une collectivité, la loi s'impose car l'observance de la loi est l'élément unificateur de la société. Dans une communauté, l'unité ne vient pas de l'observance de la loi, elle est le fruit de la fidélité de chacun de ses membres qui ainsi se singularise. Plus on est fidèle à soi-même, plus on comprend la fidélité des autres, même si elle est très différente.

Cette parabole est un appel à la fidélité de chacun, appelé à la faire fructifier à sa cadence. Dieu donne à chacun l'occasion d'être fidèle. Dans le fait de semer, il y a un travail qui n'existe pas dans la semence. Dieu a semé tout ce que nous sommes et nous devons exercer notre liberté en le mettant en valeur. Si nous n'y correspondons pas, nous n'existons pas. Pour exister, il faut prendre des risques. Le maître paraît d'autant plus dur qu'il ne dit pas ce qu'il faut faire. Les paraboles sont souvent une

contestation implicite du Dieu vengeur de l'ancien testament. Il y a des sous-entendus qui ne pouvaient pas être compris par ceux qui les ont écrites. On voit la polémique sous-jacente que Jésus a menée. Les talents sont donnés à chacun selon ses moyens. Dans les relations avec les autres, il n'y a pas d'égalité, elle n'existe que sur le plan de la loi. Dans le respect de l'autre, l'égalité est utopique car il n'y a pas d'égalité dans la réalité mystérieuse de notre être. Les hommes ne sont ni numérables, ni ordinables, car ils sont tous différents. Donc on ne peut porter aucun jugement sur l'autre. La dureté du maître correspond à la dureté du réel. Dieu n'a pas de projet sur nous, il n'a que de l'espérance.

Jésus nomme Dieu son Père, ce n'est pas un maître exigeant.

Le père ne doit pas être confondu avec un être trop indulgent, un père peut être dur : tu deviens toi si tu fais ce que tu as à faire par ce que tu es.

Dieu n'est pas extérieur à nous. Il nous est intime, il est l'Acte en acte, celui qui fait être. Dieu n'est pas une cause extérieure qui comble nos manques. Il faut que nous advenions. Les exigences qui naissent en nous, c'est l'acte du Père. Ce que j'ai reçu de lui, je le lui donne de l'intérieur.

La différence entre Jésus et nous, c'est que Jésus a, avec celui que le fait être, une relation que nous n'avons pas. Il parle de sa mission, différente de celle des prophètes, et il épouse radicalement sa mission. Il a ouvert le chemin que nous avons à suivre selon nos talents, c'est-à-dire selon nos moyens. Quand on est fidèle, d'autres exigences apparaissent et les moyens pour y correspondre nous sont donnés. Celui qui se cache derrière la loi, c'est celui qui a eu peur de faire fructifier son talent. C'est une critique de l'attitude fondamentaliste de ceux qui prennent les écritures à la lettre et se sécurisent ainsi. Il n'y a plus aucune place pour la responsabilité de la personne. Le maître juge le serviteur sur son manque de foi en soi. Chacun, s'il prend la vie au sérieux, a des lumières qui lui permettent de vivre sa fidélité. Du dehors, on ne peut rien en dire.

Le royaume de Dieu

Du temps de Jésus, on attendait la fin du monde proche, on attendait le royaume. Le royaume, c'est le moment où on atteindra la mise en valeur de toute l'humanité en nous, de ce que nous avons reçu et d'atteindre ainsi l'éternité. L'éternité est en étroite dépendance avec l'être. Ce n'est pas un temps qui suit le temps actuel, c'est une réalité non saisissable mais qu'on pressent. Le présent est différent de l'instant et vivre dans l'instant n'est pas vivre dans le présent.

L'Église et le Modernisme

Au 19^{ème} siècle, les exégètes qui faisaient des recherches sur les écritures étaient des non catholiques. C'est seulement à la fin du siècle que des exégètes catholiques, dont le représentant le plus connu est Loisy, ont cherché à combler cette lacune. Ils ressentaient la nécessité d'étudier les écritures comme tout document en ne les considérant plus comme des données révélées, absolues mais susceptibles d'être étudiées à la lumière de la science. L'Église a bloqué cette recherche qui lui semblait incompatible avec la foi chrétienne au début du 20^{ème} siècle, condamnation du Modernisme. L'Église n'a pas su prendre à temps le tournant qui aurait permis aux chrétiens d'être de leur temps, de tenir compte des connaissances modernes. Même l'Évolutionisme était suspect et Teilhard de Chardin a été contesté et relégué, interdit de publication. Cela a provoqué des polémiques passionnelles et a réduit à néant toute une génération de chercheurs. En plus, les excommunications donnaient un sentiment d'amertume qui ne favorisait pas la recherche.

Vatican II a supprimé l'index et l'imprimatur obligatoire pour les clercs mais, depuis, on est revenu en arrière. Néanmoins un immense travail se fait qu'aucune autorité ne peut plus empêcher. L'Église va renaître par la base. Le meilleur travail est le travail silencieux. D'ici vingt ans, il n'y aura plus beaucoup de prêtres. L'Église sera bien amenée à prendre les mesures nécessaires qu'elle refuse de voir aujourd'hui, surtout en ce qui concerne la place des femmes. L'avenir sera sauvé par les femmes.

La communauté chrétienne

L'Église est la communion de ceux qui croient en Jésus mais ils ne doivent pas se contenter de croire, ils doivent entrer dans l'intelligence de qui est Jésus. Ce ne sont pas les structures qui sont la base de la communion mais la foi. La compréhension de Jésus aide le chrétien à trouver sa place dans la communion. Il faut donc porter l'Église par le dedans et non être soumis à l'institution. Le partage eucharistique devrait pouvoir se faire dans les petits groupes dans la mesure où les membres souffrent de ne pas pouvoir se rassembler autour de l'eucharistie. Ce partage est sacramentel à condition de se réunir au nom de Jésus et de ne pas avoir la volonté de se séparer des autres. Il faut devenir disciple de Jésus, c'est-à-dire comprendre par le dedans ce que Jésus a vécu et le suivre à notre taille, à notre cadence. Les disciples, lors de la dernière cène, étaient encore loin d'être des disciples. Mais on sous-estime les mois de tension et les pressions qui s'exerçaient sur eux. Il leur a fallu du courage pour le suivre jusqu'au bout au milieu de difficultés extrêmes. La preuve, c'est qu'ils n'étaient pas très nombreux.

La prière

Ma prière est ce que je suis et non ce que je dis ou ce que je fais. Les paroles sont faites pour que je prenne conscience de ce que je dois être. Une relation avec Dieu est au niveau de l'être. Si je parle, c'est pour devenir davantage. La parole aide la prise de conscience de celui que je suis mais ce que je dis ne doit pas nécessairement parler de Dieu mais nous aider à être. Dieu est sourd et aveugle.

Le faire doit correspondre à la mission. C'est en elle que la prière peut s'exprimer, soit en disant, soit en faisant. Dans la mission, l'acte est prière. Toutes les activités qui sont des conséquences de ce que nous sommes sont en soi des prières. Toutes les activités qui viennent de notre mission sont prière. Le christianisme donne son caractère à notre vie spirituelle mais il ne doit pas accaparer la prière car la vie spirituelle a existé avant lui. Le chrétien ne doit pas accaparer la prière et la spiritualité qui sont nées avec l'homme quand il est né à son humanité.

On peut porter l'autre dans sa prière mais en acceptant que l'autre ait son propre chemin à faire. Cette prière produit en l'autre un fruit par le fait de ce qu'on est. Chaque fois qu'on est à sa place, on prie et dès qu'il y a une véritable communauté, elle est une aide pour la prière.

Les miracles

Il ne faut pas confondre l'extraordinaire et l'action de Dieu. L'extraordinaire n'est pas forcément de Dieu. Le miracle, tel qu'on en parle, n'existe pas et la science pourra peut-être un jour l'expliquer. Donc on ne peut pas s'appuyer sur le miracle et la mission n'a rien à voir avec l'extraordinaire car elle correspond à ce que l'on est, même si on est conduit à faire des choses curieuses. On a tous un fond païen. La relation avec le Père naît à travers les exigences de la fidélité, quand on découvre en soi une action qui n'est pas que de nous. Si les miracles existaient, tout le monde serait contraint de croire en Dieu.

La providence

C'est nous qui nous rendons les événements providentiels quand nous nous les approprions. L'événement est neutre, c'est nous qui lui donnons un sens et c'est la manière de le recevoir qui est providentiel. Il ne faut pas faire de Dieu une cause mais une présence.

Plus l'homme grandit dans la connaissance du monde, de la nature et de la vie dont il est issu, d'un monde d'une immensité sans mesure de temps et d'espace, plus il se découvre éphémère, au point que nulle image n'en peut donner l'idée, bien que, souvent dans les Écritures anciennes, l'homme s'y soit efforcé. Ne serait-il qu'un phénomène accidentel de conscience, dû au hasard, dans un univers dont le seul sens est d'exister, sans plus ? Et, de même à travers les milliers d'année-lumière, nous voyons les astres naître puis s'éteindre, continuant à suivre immuablement leur trajectoire d'errance dans l'espace vital, notre humanité va-t-elle aussi, après sa naissance relativement récente, disparaître et laisser les corps de ses membres rejoindre, chacun selon sa nature, la terre maternelle désormais de nouveau vide de pensée ? Telle est la question cruciale que tout homme doit affronter s'il a le courage de regarder le réel tel que celui-ci se manifeste à lui de façon toujours plus abrupte et inhumaine. Homme, où es-tu dans cette immensité ? Où est ton Dieu ?

Qu'il est loin, le temps où Yaweh parlait à Israël à travers les phénomènes de la nature qui l'émerveillaient ou l'épouvantaient, à travers les événements heureux ou malheureux que vivait le peuple juif sur une parcelle infime d'une terre elle-même perdue, tel un vaisseau spatial, dans l'immense.

Mais si les hommes ont su entendre leur Dieu, celui de leur nation, à travers les superstitions et les imaginations aberrantes de leur temps, n'y avait-il pas en eux une Espérance invincible, enracinée au plus profond d'eux-mêmes, même si, de bien des manières, elle s'incarnait en espoirs dérisoires ? La foi en Dieu, même si elle s'exprime en croyances chimériques, sous-tend cette Espérance qui est vitale pour l'humanité. Inséparable de cette Espérance, elle ne naît pas seulement du besoin d'expliquer la présence du réel, sa raison d'être, sa fin, même si ce besoin aide à sa naissance, mais aussi, hélas ! à ses explicitations erronées.

Cette foi, Jésus l'a portée à son sommet en l'assimilant à la foi en l'homme, unissant de façon inséparable l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Aussi bien, désormais, et à cause même de notre connaissance du réel qui ruine nos convictions passées, l'approche que l'on peut faire du mystère que l'on est en soi-même, n'est-elle pas le chemin pour approcher du mystère de l'action de Dieu en sa propre vie, du mystère de Dieu en lui-même ?

Cette foi en Dieu, liée existentiellement en Jésus en la mission dont il se sentait constitué, est une condition nécessaire pour que le réel s'accomplisse au long de la lente montée admirable d'ingéniosité, de diversité, de tenaces recommencements après de multiples échecs, admirable d'inventions vers toujours plus de complexité, d'improbabilité.

Cette foi en Dieu est la condition nécessaire pour que le réel s'accomplisse au long de sa mystérieuse évolution qui entraîne, au-delà de ce qu'il en sait et peut en penser, l'homme fidèle à ce qui monte en lui à devenir davantage lui-même, presque l'égal de Dieu, grâce à Dieu.

Il faut l'affirmer, plus l'homme s'atteint au niveau de la conscience de soi et de la connaissance du monde, plus il lui est nécessaire d'être un homme de Foi, pour être un ouvrier utile de l'œuvre qui se développe dans le monde. Il ne peut pas se résigner à n'être qu'un simple rouage d'une énorme machine tournant à vide, sans perdre fatalement le goût de créer ou même d'agir.

L'histoire d'ailleurs le montre. A mesure que les hommes se lèvent et atteignent le niveau spirituel qui leur permet de prendre conscience de leur mission, ils participent, chacun de son côté, à sa manière, sans s'être concertés, en ordre dispersé, mais sous l'influence de quelque accord plénier et d'une façon organique, à l'accomplissement du Tout qui est aussi leur accomplissement.

Les missions naissent comme des graines jetées à la volée, seules les unissent la main du semeur et la gerbe du moissonneur.

Pour moi, la base même de l'Église, c'est la promesse que Jésus a faite aux siens : «Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux». La difficulté, c'est de vraiment se réunir au nom de Jésus, parce qu'à mon sens, il ne suffit pas d'adhérer ensemble à une doctrine sur Jésus. D'ailleurs il est bien simple que, lorsque Jésus a dit ces mots, ces paroles, il n'y avait pas encore de doctrine sur Jésus. La doctrine est venue après, comme elle a pu. Toute la question, c'est cela : se réunir au nom de Jésus. Qu'est-ce que cela veut dire ? A mon sens, ça correspond à ce qui existait du temps de Jésus, quelques juifs qui étaient avec lui, sous l'influence de sa réalité personnelle, bien au-delà même de l'intelligence explicite qu'ils pouvaient avoir de Jésus. Ils l'ont suivi, ils ont cru en lui avec tous leurs préjugés d'ailleurs, mais malgré toutes les difficultés que Jésus pouvait provoquer en eux, dans les questions qu'il leur posait, et malgré toutes les difficultés aussi qu'ils rencontreraient dans leur milieu, parce que Jésus a été contesté assez vite (ce qui l'a conduit rapidement à la mort). Voilà le centre ! L'Église est l'ensemble des gens qui sont capables de se réunir au nom de Jésus et, d'une façon plus large, l'Église a pour mission essentielle de faire des disciples de Jésus, comme les premiers disciples l'ont été au temps où Jésus vivait. L'essentiel de la mission de l'Église est de faire des disciples et, pour nous, de devenir disciples. Bien sûr, une doctrine n'est pas inutile. Il est normal qu'une société d'Église ait une doctrine sur Jésus, quasi normative, mais c'est tout-à-fait insuffisant. C'est un point de départ probablement nécessaire puisqu'il n'est plus là, mais c'est un point de départ qui ne peut pas être un point d'arrivée, sous peine d'échec. Le rôle de l'Église est de nous aider à devenir disciples à partir de ce qui peut nous arriver. Cela change complètement les perspectives de l'Église parce que, si l'Église a été fondée par Jésus, selon l'enseignement de l'Église, Jésus était vraiment très mal placé pour fonder une société religieuse quand il affirmait que la loi était faite pour l'homme et non pas l'homme pour la loi, quand, d'une façon différente, (car il ne l'a pas dit mais cela ne se présentait pas, c'est un corollaire) de même l'enseignement est fait pour l'homme et non pas l'homme pour l'enseignement. Quand on prend comme base le message que la loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi, on est très mal placé pour être fondateur de religion. C'est important. Le rôle essentiel de l'Église est d'aider les hommes à être des hommes de foi, disciples de Jésus, grâce à ce qu'elle leur apporte et au-delà de ce qu'elle peut leur apporter directement. Puisque nous sommes l'ensemble des gens qui s'efforcent de devenir disciples, nous sommes une société et toute société a besoin de structure, d'institution. Mais l'essentiel de l'Église, c'est la communion, ce n'est pas l'institution. L'institution est indispensable, la communion est l'essentiel. L'essentiel demeure. La foi que j'ai en Jésus est fondamentalement semblable, je ne dis pas dans son explicite mais dans sa réalité propre, à la foi que les disciples avaient en Jésus. La communion est une à travers le temps et l'espace, quelque soient les formes d'explicitation. L'institution, dans la mesure où elle doit faciliter cette communion, dépend terriblement des temps et des lieux. Donc l'institution peut changer, elle doit même changer ses structures pour remplir sa mission d'aider indirectement ses membres à atteindre le niveau qui leur permet de faire partie de cette communion des disciples.

Pour moi, il y a **deux éléments fondamentaux**, l'évêque et la communauté de foi.

1- l'évêque.

Dans toute société, il y a un enseignement normatif, une loi normative, mais cet enseignement, cette loi sont au service de l'homme. Pour que cet enseignement et cette loi soient véritablement au service de l'homme, il faut que l'évêque les adapte aux possibilités et aux besoins de ceux qui sont sous sa dépendance. Le rôle de l'évêque, et de tout chrétien qui a une responsabilité vis-à-vis de quelques-uns des siens, est d'être le médiateur entre une loi et un enseignement général qui font partie des fatalités d'une société d'hommes, et les besoins et les possibilités de chacun de nous car ce qui originalise le christianisme par rapport à toutes les religions, c'est qu'il est fait pour l'homme et non l'homme pour la religion. Donc l'évêque, essentiellement responsable spirituel, apôtre, pas administrateur ni organisateur, un spirituel qui comprend qu'il doit mettre à la portée de ceux dont il a la responsabilité, l'enseignement et la loi. La condition, pour qu'il puisse le faire, c'est qu'il se pose les questions que se posent les autres. Pour se mettre à la portée des autres, il faut d'abord résoudre un peu ou au moins apporter humainement et chrétiennement les questions que tout le monde se pose, et de ne pas bloquer comme cela se fait ordinairement.

2) la communauté de foi

On pourrait penser que l'évêque doit avoir des relations personnelles (car ce ne peut être que des relations personnelles) avec chacun des membres pour adapter la loi et l'enseignement. En pratique, il faut de petites communautés de foi dont les membres sont suffisamment semblables au point de vue de leurs besoins et possibilités spirituels, pour que, d'une certaine manière, quand il parlera à cette

petite communauté de foi, ce qu'il dira aux uns sera aussi utile aux autres. C'est ce qui condamne la paroisse actuelle, car elle est tellement hétérogène que ce qui serait bon aux uns est mauvais aux autres. Résultat, on est obligé de faire quelque chose qui ne peut pas être bon pour les uns pour qu'il ne soit pas mauvais pour les autres. Donc cela ne sert à rien. Elle est condamnée par la manière même dont elle est constituée. La paroisse doit disparaître ou, si elle reprend un second souffle, ce sera en étant une fédération de petites communautés, beaucoup plus qu'en étant ce qu'on appelle actuellement la "communauté paroissiale". Cette communauté paroissiale pourrait encore être conçue dans un village. Mais la paroisse de ville, c'est le boulevard. On retombe au niveau du service sacramentel au sens le plus magique, le plus légal.

Pour moi, la communauté de foi, qui est l'expression concrète de ce que Jésus a promis, ce sont des hommes en voie de devenir disciples. Pour devenir disciples, il faut avoir une profondeur humaine suffisante pour pouvoir se hisser un peu à la hauteur de ce que Jésus et ses disciples ont vécu, il y a 20 siècles, malgré toutes les distances qui nous en séparent, temps, mentalités, superstitions, perspectives... qui nous faussent si nous voulons nous couler dans une mentalité qui n'est pas la nôtre car nous sommes du vingtième siècle et non du premier). La Bonne Nouvelle qu'a annoncée Jésus, c'est une religion en esprit et en vérité où l'authenticité est la pierre de touche. Il n'y a pas de vie spirituelle mais il y a de la religion tant que vous voudrez.

Ce que l'on peut dire aussi, c'est que si l'on est authentique sans faire référence à Jésus, on est dans le domaine de la foi.

Oui, on est dans le domaine de la foi et en chemin. Je pense que ce chemin serait beaucoup moins obstrué par les obstacles si l'Église était ce qu'elle devrait être. La base même de la communauté de foi, c'est ce que Jésus a vécu avec les siens, le dernier soir, qui est au fond le moment où s'est concentré tout ce qu'il avait vécu avec eux pendant les quelques mois de sa vie publique, la célébration de la cène. Un des rôles fondamentaux de l'institution pour aider ses membres à être des disciples, c'est de la préparer et de leur permettre de se réunir au nom de Jésus en célébrant la cène. Quand l'Église ne le fait pas, elle préfère son institution à sa mission. La manière dont on peut célébrer la cène dépend du niveau spirituel, humain et de foi, de ceux qui s'y efforcent. Le but de la cène est de nous hisser comme nous le pouvons au niveau où les disciples de Jésus ont vécu le dernier soir. Le centre, c'est de se rendre actuel, se rendre présent, vivre au-delà des vingt siècles, cette heure décisive qui a été le couronnement de la vie de Jésus et qui a été à l'origine de ce que l'Église est devenue après. Donc la base de la communauté de foi, c'est la célébration. Évidemment, ce n'est pas suffisant. Il faut toute une formation spirituelle et intellectuelle qui correspond à nos besoins, car, pour que nous ayons une religion et une vie spirituelle réelles, il faut qu'elles correspondent à la totalité de nos besoins, de nos besoins affectifs, intellectuels aussi. Car il y a dans la communauté de foi une relation interpersonnelle, une éducation spirituelle, qui dépassent de beaucoup ce que l'évêque peut apporter du dehors. Être disciple du même Jésus apporte aux uns et aux autres des points de contact, des possibilités de communion affective et intellectuelle qui dépassent de beaucoup la simple adhésion à une doctrine. Il y a aussi le besoin intellectuel. Nous faisons partie du vingtième siècle, que nous le sachions ou non. Le plus illettré des hommes a des évidences ou des non-évidences qui sont tout à fait différentes de celles qu'on pouvait avoir, il y a vingt siècles.

- Nous sommes des êtres éphémères, infimes, dans un monde sans proportion avec les idées que l'on pouvait avoir du temps de Jésus, que Jésus avait probablement. Seulement il y avait justement en Jésus une puissance de prise de conscience qui fait qu'il n'a pas voulu parler de Dieu, il a parlé de son Père.

- Jésus a été un athée de son temps. Il a contesté la loi de Dieu en disant qu'elle n'était pas suffisante. Or c'était la loi de Dieu et, telle qu'elle était conçue, elle avait été dite à Moïse par Dieu. Donc c'était contester la puissance de Dieu vis-à-vis de l'homme. Il a parlé de Dieu en disant son père et il s'est dit fils de Dieu pour se distinguer de la manière dont on croyait en Dieu de son temps. Quand il a dit que la loi était faite pour l'homme, il a donné à l'homme une grandeur qui n'était pas compatible avec la transcendance que l'on donnait à Dieu.

- Le mystère de Dieu est au cœur du mystère de l'homme. C'est en approchant du mystère que l'on est, quand on découvre une action en nous qui nous dépasse, que nous nous approchons du mystère de Dieu.

La communauté de foi

Une communauté de foi, pour moi, c'est un groupe qui se réunit de temps en temps (mais pas toutes les semaines, on n'en est pas capable). Mais, tous les jours, on en porte la préoccupation. Tous les jours, on est à la recherche de devenir disciples. On est harcelé par les questions que le réel nous pose, non pas sous la forme des accidents du moment, mais sur l'ensemble de ce qui se présente, qui soutient notre petite histoire individuelle de chacun. Si nous avons actuellement un régime comme celui

que nous avons, c'est que les chrétiens n'étaient pas préparés à cela, n'étaient pas dignes des ouvertures de Vatican II et de ses développements.

C'est la condition nécessaire pour que l'Église dure. Autrement, elle va devenir une petite secte rabougrie où il y aura quelques gens qui se concentreront là pour se protéger du réel. C'est un risque pour l'Église. Mais cela a toujours existé. L'Église de Pierre et de Jacques aurait disparu depuis longtemps si Paul n'était pas arrivé. Je suis convaincu que l'ère de Paul commence à se terminer, c'est-à-dire que la conception du sacrifice parfait, qui se développe dans les êtres, est dépassé maintenant, ne correspond plus à notre spiritualité. Nos perspectives sont beaucoup plus proches, à mon sens, de ce que Jésus a vécu. Dans les récits de la Passion, la théologie de Paul est très accentuée. Paul a eu une énorme influence (c'était l'intellectuel de l'équipe), sur le choix des loggia, la manière d'arranger les textes, de sorte que l'on a, dans les synoptiques, une théologie très inspirée par Paul.

Est-ce que Jésus a prononcé : Faites ceci en mémoire de moi ? Je n'en sais rien mais cela va de soi. Pour "Ceci est mon corps, ceci est mon sang", j'en suis encore moins sûr. En tout cas, s'il l'a prononcé, ce n'est pas de la manière matérielle sur laquelle nous avons insisté pendant des siècles (et d'autant plus que cela a été controversé par le protestantisme). Jésus n'a pas prononcé cela pour qu'on mette ensuite l'hostie dans un ostensor. Ce sont des déformations païennes. Que nous puissions avoir le respect du pain consacré, je suis tout à fait d'accord, car on ne gâche pas les choses qui ont servi à quelque chose de saint. Ce que l'on faisait dans les premiers temps, on conservait le restant des hosties dans un placard et on le remettait avec les hosties que l'on consacrait à la messe suivante.

A la limite, le message de l'évangile pourrait disparaître. Alors qu'est-ce que l'on fait de l'Esprit ?

Pour que le message de l'évangile reste, il faut que nous le réinventions à chaque génération. Le spirituel ne se conserve pas au frigidaire. Il faut continuellement le réinventer pour soi. A ce moment-là, il devient vivant pour les autres. L'Église a besoin d'être réinventée, recrée.

La relation de Jésus avec son Père ?

La relation de Jésus avec son Père, c'est comme la relation que chacun d'entre nous a avec Dieu dans la mesure où nous prenons conscience de notre vie, de notre mission, et que nous nous approprions les événements, les rencontres, les situations, de sorte que nous en sortons une réalité qui nous est propre, singulière, individuelle, qui n'est pas ce que les autres en tirent et qui est notre éternité. Il y a une différence entre vie et existence. La vie, c'est l'ensemble des événements qu'on a vécus. L'existence, c'est la manière dont on les a vécus, et ceci est très personnel. C'est une des approches les plus réelles de notre mystère. C'est un sens que l'on découvre à sa vie après l'avoir vécu sans le savoir. C'est la solitude fondamentale. Le couple le plus uni réunit deux solitudes fondamentales mais ce n'est pas du tout une séparation. Nous sommes unis dans notre commune condition de solitaires.

Les partages eucharistiques en dehors de la messe

Moi, je ne le ferais pas parce que j'aurais l'impression, vu ma formation, que ce serait comme une reprise des messes auxquelles je ne peux plus assister, d'abord parce qu'il n'y a plus de messe chez moi. Ce ne serait pas suffisant de se réunir comme disciples. D'autre part, ce serait un peu se séparer des autres (et pour moi, c'est un péché mortel). Mais je suis convaincu que, dans 50 ans, quand les jeunes arriveront à la foi par des relations directes, ou si vraiment vous étiez capables de vous réunir au nom de Jésus, vous faites quelque chose de réel et personne ne peut rien vous reprocher. Vous ne prétendez pas dire la messe et vous ne vous occupez pas de savoir si c'est sacramentel ou non.

Mais vous dites qu'il ne faut pas se séparer.

Non, vous ne vous séparez pas. Si vous êtes vraiment réunis en son nom, vous n'êtes pas schismatiques. Mais vous n'en parlez pas, vous ne l'affichez pas. L'important est d'éviter le scandale. Mais si vous y êtes poussés profondément, authentiquement, nul ne peut vous le reprocher. Il n'y a pas de vie spirituelle sans engagement. L'engagement est le fruit de la vie spirituelle et sa nourriture. Chacun a à trouver son engagement, c'est sa mission.

Dans la mesure où on vit une Église souterraine, comment rejoindre l'universalité ?

Ce qu'il faut refuser, c'est de se considérer comme marginaux. D'une part, les gens qui font partie de petites communautés dans votre genre ont tendance à se séparer et, d'autre part, la hiérarchie a tendance à les marginaliser de son côté, de sorte que les deux mouvements vont, pour une fois, dans le même sens. C'est nous qui préparons l'avenir. Dans cinquante ans, ce sera la Curie qui sera marginale. Jésus a été un marginal de son temps. Je crois même que c'est un des aspects de la vie de Jésus sur lequel on n'insiste pas assez. On l'a fait disparaître comme ça. Voici le principe que j'ai pris pour moi et pour le groupe quand nous nous réunissons à Mirmande. Quand je suis chez moi, il n'y a pas de messe, donc je ne peux pas être marginalisé davantage. Mais quand on est à Mirmande, il y a encore une messe, une paroisse, où le prêtre est assez lamentable. J'y vais tout de même, quitte ce que nous ayons d'autres célébrations où il n'est pas invité. On pourra me dire «Vous entretenez un truc». On ne

peut pas tout faire. Il ne faut pas se séparer mais il ne faut pas se faire récupérer. C'est un peu marcher sur une corde raide. C'est une question de doigté, de finesse. Ce qui est important, c'est que l'on ait bien l'impression que l'on prépare l'avenir en vivant ce que vous vivez. Plus vous aurez le sentiment de préparer l'avenir, moins vous vous sentirez marginalisés et moins vous vous poserez la question de l'universalité, car l'universalité est dans l'avenir. Dans les conditions actuelles, je pense que le seul travail positif pour l'avenir est un travail à la base, qu'aucune structure ne peut empêcher, et de ne pas faire la théorie de son action car immédiatement les gens vous saisissent (ils comprennent mieux la théorie tandis que l'action, ils la comprennent moins).

Comment vous rendez-vous compte, concrètement, que le Pape Jean-Paul II refuse les ouvertures de Vatican II ?

Tous les topos publics sont des ouvertures sur l'homme, toutes les mesures prises dans l'Église sont contre l'homme. Sitôt qu'il est arrivé, il a commencé par dire ce qu'il pensait. Ensuite il a fait l'enquête. (Il s'est conduit comme un enfant). Il ne connaissait pas l'Église universelle, il connaissait l'Église de Pologne. Il y a une enquête qui va se faire sur la famille. Vous êtes partie prenante et vous ne devez pas vous laisser faire, Jean-Paul II a été un des rares évêques à encourager Paul VI pour *Humanae Vitae*. Il n'a pas dit autre chose qu'a dit Paul VI. S'il fait une enquête, il faut que les chrétiens le disent nettement.

Je ne sais pas ce qui s'est passé à la réunion des cardinaux du mois de novembre 79. Mais cette réunion n'est pas une mesure démocratique car les cardinaux sont choisis par le Pape. S'il avait voulu faire un synode à la manière de Paul VI, ce qui n'était déjà pas terrible car les évêques étaient au fond des moutons, il aurait été quand même plus démocratique car certains évêques sont élus par les corps épiscopaux locaux. Tandis que cette réunion des cardinaux est une mesure autoritaire qui se couvre d'une apparence de démocratie (c'est le parti unique en Pologne).

Dans cette réunion, il y avait deux questions que l'on n'avait jamais mises sur le tapis :

a) d'abord on s'est aperçu que les finances du Vatican étaient catastrophiques. Or l'argent joue un rôle capital dans l'Église. C'est quelque chose qui a lourdement pesé sur l'élection du pape. Le *deutschmark* a eu beaucoup d'importance dans cette élection car l'Église d'Allemagne est une Église riche et c'est l'épiscopat allemand qui a poussé l'élection de Jean-Paul II. Dans mon idée, c'est que le Vatican a toujours roulé sur l'or et ne s'est pas occupé de ces choses. Jean-Paul II, qui est d'un pays pauvre, avec ses gros sabots, va faire quelques trous dans le tapis.

b) les rapports de la curie avec les évêques. C'est un sujet qui intéresse beaucoup d'évêques. Ce sont les nonces qui les nomment. C'est pourquoi une des premières décisions de Jean-Paul II fut de nommer comme nonce à Paris le type de la curie qui avait imposé en Hollande cet évêque conservateur qui a été bloqué par ses confrères. Si Jean-Paul II, sous la nécessité et peut-être par réaction personnelle (car la Pologne n'était peut-être pas en très bon terme avec la curie de jadis), pouvait dégager les évêques de la curie et leur donner une certaine autonomie, ce serait positif. Mais toutes ces choses-là dépendent du caractère de nos évêques. Nos synodes ont toujours été décevants parce que les évêques n'osaient pas trop s'opposer au Pape. Maintenant il est certain que ce Pape aime beaucoup circuler. Mais il aime trop jouer à la vedette, il ne traite pas les questions sérieuses. Si c'était pour aller voir les conseils d'évêques, pour traiter des questions sérieuses, ce serait intéressant. Mais avec son caractère, j'ai peur qu'il pèse terriblement sur nos évêques dans la mesure où ils n'ont pas de caractère. Dans dix ans, il n'y aura presque plus de prêtres en France. Dans vingt ans, il y aura des choses importantes de changer. Mais toute la question est la suivante. Dans le désarroi qui va se présenter, y aura-t-il des chrétiens suffisamment vigoureux pour être un peu ce que je vous disais ce matin. Je le crois de foi car aucun des chrétiens heureux de la situation actuelle n'est en mesure de devenir disciple, comme il faut l'être pour pouvoir assurer la relève. Dans dix ou vingt ans, quand il va falloir demander à des hommes ou à des femmes de célébrer la cène là où il y aura encore des chrétiens capables de se réunir au nom de Jésus, c'est vous qui serez désignés.

La vie spirituelle englobe la totalité de l'individu. Il faut que votre affectivité et votre intellectualité y soient pleinement engagées. C'est un des aspects de la vie spirituelle de mettre en valeur, petit à petit, toutes les potentialités qu'on a (cf. "Intériorité et Engagement"). Il serait intéressant que vous travailliez les chapitres 6 et 7 de "Mutation et Conversion" : Devenir disciple et découvrir la communauté, où il y a des choses neuves sur les sacrements. Il serait intéressant qu'à partir de là, vous me prépariez des questions. Une chose que l'on pourrait peut-être concevoir, pourquoi n'organiseriez-vous pas, dans votre petit groupe, une cérémonie religieuse d'intronisation de vos enfants dans votre communauté ? Ne parlez pas de baptême, ni de confirmation, mais d'une présentation à la communauté, la communauté qui les reconnaît et eux se sentant reconnus. «Maintenant, si tu veux t'engager dans la foi, nous allons faire une cérémonie où tu prendras tes responsabilités». L'important, c'est une

intronisation réelle, qui ait une communauté autour et que la communauté en soit le témoin. Cela valorise à la fois l'enfant et la communauté. Je parle pour les enfants de 10 - 12 ans.

Et pour Romain qui a 2 ans ?

On peut présenter l'enfant si on veut, mais c'est plutôt pour les parents que pour l'enfant. La communauté a une influence sur les enfants qui dépasse certainement l'intelligence que l'on peut en avoir. D'où la nécessité de ces petites communautés de foi qui valorisent immédiatement les possibilités spirituelles de chacun.

A quel niveau de l'homme se situe la création artistique ? Est-ce le niveau spirituel ?

Dans mes perspectives du mot "création", je vois une activité qui dépasse de beaucoup la «fabrication». Donc ce n'est plus simplement une activité où intervient la perfection de la technique. Il y a quelque chose de plus qui s'enracine dans une profondeur humaine qui dépasse de beaucoup le niveau où se situe l'utilisation des techniques. Ça vient d'un milieu qui ne s'éduque pas. On n'apprend pas aux gens à avoir du génie. On peut leur apprendre à savoir, mais pas à créer.

Est-ce le niveau spirituel ? J'ai une difficulté. Pour ma part, le niveau spirituel prend l'homme dans sa totalité de sorte que, pour moi, on peut être un bon prof. de mathématiques et un mauvais mari, mais on ne peut pas être un vrai spirituel et un mauvais mari. Il y a des incompatibilités. Il faut que la totalité de l'individu soit dans sa voie pour que l'activité de création soit proprement spirituelle. Qu'il y ait une activité de création qui ne soit pas spécifiquement spirituelle... Des hommes comme Rimbaud dégageaient leur inconscient, leurs richesses, grâce la drogue, mais, à mon point de vue, ce n'est pas spirituel. Je pense que la création spirituelle utilise ce fond très fond qui n'est pas atteignable par les techniques et l'enseignement. Mais je crois qu'il y a des manières de le sortir qui ne sont pas spirituelles. Un artiste a certainement des possibilités de vie spirituelle qui dépasse de beaucoup un type qui vit uniquement sur le plan du faire, du comportement extérieur (Cf. "Travail de la Foi" ou "L'homme à la recherche de son humanité", la ressemblance et la différence fondamentale entre création artistique et création scientifique). La création artistique est autre chose que la compétence. Une œuvre créée appelle la création, elle suscite en nous une activité qui dépasse la technique. De ce point de vue, c'est un appel au spirituel.

Que pensez-vous de l'amitié ?

Pour moi, il y a quatre niveaux de relation entre deux êtres. 1- le respect de l'autre, qui peut être commandé et qui est nécessaire, 2- un deuxième niveau qui peut être commandé mais pas dans le détail, c'est l'intérêt pour l'autre, l'accueil de l'autre; ceci implique des initiatives qu'aucune loi ne peut commander et montre l'insuffisance de la loi, la loi est nécessaire, elle n'est pas suffisante car elle ne peut pas atteindre, dans le concret, la relation d'homme à homme, 3- l'amour humain qui est la communion de deux vies et 4- l'amitié, c'est la communion de deux existences.

Il y a l'amitié de jeunesse, où les existences sont plutôt dans l'ordre de la préconscience de l'avenir. Nous pouvons avoir, quand nous sommes jeunes et que nous avons le même idéal à peu près, une certaine communion dans une préconscience de notre avenir. L'amitié de jeunes est fondée sur la communion de préconscience. L'autre amitié est plus rare car tant que l'on n'a pas vécu, on n'est pas tellement différencié les uns des autres mais, quand on a suffisamment vécu, on a un passé qui nous différencie. C'est la communion au niveau de l'existence : deux êtres qui, chacun suivant son propre chemin, ont fait leur itinéraire, sans même se connaître particulièrement et qui, un jour, à l'occasion de circonstances toutes autres qui peuvent être très passagères d'ailleurs, se découvrent semblables dans leur réalité fondamentale. C'est l'amitié spirituelle. Une rencontre de ce genre n'a pas besoin de se répéter; même si elle se répète, elle ne se répétera pas nécessairement avec la même intensité que la première fois. Il ne faut même pas la désirer car ce sont de ces choses qui ne se désirent pas. De même que l'on ne commande pas l'amour, on ne commande pas l'amitié spirituelle. Et les instants forts de l'amour ne sont pas plus de l'ordre de la technique que ceux de l'amitié spirituelle. Ça ne se commande pas, ça ne se prépare pas, ne se veut pas, mais ça se reçoit, c'est un fruit. Et ça reste toujours fécond.

Pourriez-vous dire que vous étiez l'ami de M. Portal ?

Oui. Quand je parle de "filiation et paternité spirituelles", je dis filiation et paternité qui se transforment en fraternité. La notion de filiation et paternité spirituelles n'est pas bonne, car elle présente un inconvénient, une sorte de hiérarchie entre fils et père. Or, si le père donne au fils, le fils donne au père. Dans le spirituel, la notion de cause et effet n'existe pas. C'est dans les deux sens. Pour supprimer cette sorte de hiérarchie, c'est la fraternité, deux sens de la vie qui ont tous les deux, été développés par une prise de conscience intérieure que l'on pourrait, vue du dehors, soupçonner de subjectivité, et qui prennent une certaine objectivité parce que, ce que l'on a vécu, on le voit vivre dans l'autre. L'âge n'a rien à voir avec la question.

Trois questions

- Est-ce que la vie a un sens ?
- Est-il nécessaire de lui donner un sens ?
- N'est-il pas nécessaire que je lui trouve un sens ?

Les jeunes sont contraints à des problèmes, à des questions que leurs aînés ne se posaient que peu, ou seulement la première. Or, pour avoir la foi, il paraît nécessaire de trouver le sens de ma vie. Trouver une utilité, donner un sens à ma vie, ce peut être changeant au cœur de ma vie mais trouver le sens, c'est-à-dire faire l'approche du sens de ma vie est nécessaire pour résister aux pressions sociologiques qui nous entourent.

Ce que nous vivons n'est pas la succession des situations, de ce que nous vivons chaque jour. Il y a une continuité entre ce que j'ai vécu hier, ce que je vis aujourd'hui et ce que je vivrai demain.

Ce que nous vivons, le souvenir, le ressouvenir de ce qu'on a vécu jadis n'est pas une simple activité de la mémoire. Exemple, la perte d'un être aimé permet de prendre conscience d'une réalité beaucoup plus grande que ce que nous avons connu.

Nous avons besoin de recevoir de ce qui n'est pas nous pour devenir nous-mêmes. Mais comment faut-il recevoir ce qui n'est pas nous pour nous l'approprier ?

- 1- je vis dans une société, j'ai un métier Je dois donc d'abord m'approprier les données de ce milieu
- 2- un autre milieu : je vis dans le monde de la matière et de la vie, soumis à des phénomènes qui sont en dehors de ma propre volonté (tremblement de terre...). Je suis dans le cosmos et j'en subis les événements, je dois me les approprier
- 3- je peux rencontrer l'autre au niveau de ce qu'il est, avec une possibilité de communication dépassant ce que nous faisons (l'amour humain).

L'obéissance

J'ai un métier, je dois me soumettre à ses lois, règlements; je vis dans une société, je dois me soumettre à une loi.

Il y a trois manières d'obéir à une loi qui s'impose de l'extérieur.

1- l'obéissance passive (l'obéissance militaire). Tous ceux qui obéissent à cette loi se ressemblent. Cette obéissance est parfois nécessaire pour obtenir certains effets mais elle n'est pas suffisante pour être un homme.

2- L'obéissance de raison. Je me donne des raisons qui donnent une légitimité à mon obéissance à la loi. Je donne à un enfant la raison, une certaine raison, qui doit lui convenir pour qu'il y adhère. Nous ne sommes pas différents les uns des autres mais nous obéissons avec raison en réfléchissant et non au pas cadencé. Faire ce qu'on fait mais en se l'appropriant, en se donnant. Mais la vie spirituelle est différente de la vie morale. Un professeur peut faire son métier parce qu'il faut gagner son pain et un autre peut le faire en s'y donnant. Ils peuvent enseigner la même matière mais le fait de s'y donner ne change pas le climat de la classe ni ce qu'on y apprend. Mais quand on se donne à ce qu'on fait, on change ce que l'on fait par sa présence et on lui donne une autre portée. La culture n'est pas la simple accumulation de connaissances mais quelque chose qui naît de ces connaissances en se les appropriant. La fécondité naît de l'appropriation. L'obéissance passive ne peut produire que l'utilité et non pas la fécondité. Dans l'exemple de deux professeurs, celui qui se donne reçoit de la joie; celui qui le fait par devoir n'a que la satisfaction. De plus, la joie se partage mais la satisfaction sépare. Alors ce n'est que lorsqu'on s'approprie son métier qu'on devient un homme. Mais si on fait quelque chose qui ne nous plaît pas ?

La loi s'impose aujourd'hui mais elle est tirée d'hier, elle doit toujours se renouveler car les choses s'accroissent, les lois d'hier sont déphasées, elles sont en retard sur le présent. De ce fait, les lois ne sont jamais parfaitement adaptées. La loi, même sans se l'approprier, permet de faire ce qui est légal et d'éviter ce qui est illégal mais elle dispense de l'initiative là où la loi ne prescrit rien.

La loi est faite pour les cas généraux et non pour les cas particuliers. Un amour puérile ne doit pas peser sur toute une vie (avortement, contraception).

L'appropriation de la loi conduit chacun non à un comportement général mais à des prises de décision qui nous sont propres, en raison de nos exigences intimes, exigences que nul ne peut ni exiger ni imposer. La vie a donc son sens et la mort n'est plus un acte brutal mais prend son sens, on peut se l'approprier. Il y a des vieillesse tristes parce qu'il y a des vies vides, parce qu'il n'y a pas eu appropriation de tout ce qui faisait cette vie par les exigences intérieures.

Comment recevoir ce qui n'est pas nous pour nous en nourrir ?

Nous devons recevoir les événements mais nous les subissons au lieu de nous les approprier. La rencontre de l'autre, non pas par la fonction qu'il a mais par ce qu'il est. Dans le gendarme, ne voir que le gendarme. Le fils découvre d'abord que sa mère est sa mère mais ensuite il découvre qu'elle est aussi une femme.

La rencontre de l'autre

La rencontre avec l'autre n'est pas immédiate, elle dépend de sa propre progression spirituelle et de celle de l'autre.

1- le respect de l'autre au niveau de son comportement; la loi nous y aide

2- porter intérêt à l'autre, pour aider l'autre à vivre. La loi est seulement faite pour faire respecter l'intérêt des autres. Dans l'amour humain, on aime bien au-delà du respect et au-delà de l'intérêt pour l'autre.

3- la communion entre deux existences (et non pas seulement entre deux vies). La présence physique n'est pas nécessaire. Il peut y avoir une communion, une intelligence de ceux qui nous ont précédés à travers les œuvres laissées. Notre histoire a ses racines dans le passé et notre histoire personnelle a une importance plus grande que celle que nous percevons.

On ne communique avec un autre en faisant une lecture existentialiste mais en communiquant avec son univers mental.

Nous devenons uniques, singuliers si nous nous approprions les lois mais aussi l'autre dans ce qu'il nous apporte. Dans la parabole du bon samaritain, celui-ci respecte le blessé, lui porte intérêt mais il n'est pas allé plus loin, il n'a pas pu prendre conscience de ce qu'était l'autre. Si l'évangile ne nous parle pas du troisième niveau, c'est qu'on est au niveau du commandement. Ailleurs, Jésus nous dit de nous aimer les uns les autres «comme je vous ai aimés», on est alors à un tout autre niveau.

L'intérêt pour l'autre suppose qu'on le respecte, sinon ce pourrait être du paternalisme. L'intérêt pour l'autre suppose qu'on propose à l'autre, qu'on ne s'impose pas à l'autre. Un spirituel ne peut pas faire du sectarisme ni du prosélytisme. Il ne peut imposer à l'autre son propre cheminement, ses propres cadences pour parvenir à sa spiritualité. Il ne faut pas confondre dévouement et possession (mère et enfant).

L'appropriation de l'événement

C'est une activité intellectuelle beaucoup plus exigeante que l'appropriation de la loi et de l'autre. Nous nous heurtons au malheur et à la précarité. L'homme s'efforce de penser qu'il a sa place dans l'univers et c'était facile hier. Depuis que nous prenons conscience d'un univers infini, impensable, nous nous rendons compte de la petitesse de la terre et de notre relativité. Il faut donc s'approprier le malheur au lieu de le subir en s'en distrayant après le choc émotionnel, ou bien on a tendance à providentialiser les événements. Il faut faire autrement, préparer sa mort pour qu'elle ne soit pas un arrêt brutal mais une fin qu'on a préparée. Nous ne devrions plus être écrasés par l'extraordinaire comme hier par tous ces événements dont nous ne sommes qu'un tout petit fruit.

Questions

Tout ce que j'ai dit hier, m'avez-vous demandé, n'est-il pas extérieur à la réalité, n'est-il pas dicté par notre tempérament ?

L'exigence que je vis n'est pas la conséquence de mon tempérament ou de mon environnement mais de mon intériorité profonde. L'homme est plus grand que ce qu'il dit et de ce qu'il fait. Nous avons en nous une réalité qui transcende ce que la raison nous permet d'atteindre.

L'œuvre et l'ouvrier se complètent. L'œuvre permet à l'ouvrier de grandir et d'être lui. Il y a une humaine symbiose qui amène la joie lorsque l'homme est fidèle à ses exigences, outre son faire et son dire et au-delà.

Vous développez un humanisme athée mais dans ce que vous dites, Dieu a-t-il encore une place ?

En faisant l'approche du mystère de l'homme, on découvre Dieu. Je découvre en moi une réalité qui a un caractère impératif dont je ne peux rendre compte aux autres et qui dépasse de beaucoup les raisons qui permettraient de le justifier (à la limite du raisonnable et du déraisonnable). Cette activité qui est de moi mais qui n'est pas complètement de moi est alors de Dieu. Sans parler de Dieu, on en parle sans cesse lorsqu'on parle de vie spirituelle.

Lorsqu'un homme affirme qu'il y a en lui une réalité qui transcende son faire et son dire, même s'il se dit athée, il y a en lui Dieu. Le christianisme n'a pas le monopole de la vie spirituelle. Il a même besoin de recevoir des autres religions.

Mais qu'est-ce qui fait la spécificité de la vie chrétienne ?

C'est la rencontre de Jésus. Jésus n'a pas contesté la nécessité de la loi mais il en a contesté les

suffisances. Dans la parabole des talents, les premiers serviteurs font fructifier le don reçu car c'est dans leur nature de le faire; le troisième craint que, si le maître revient, il ne pourra pas le rendre et il l'enterre. La loi est nécessaire mais elle n'est pas suffisante car, dans le cas de la parabole des talents, celle des vierges qui attendent l'époux, le jugement dernier... il y a un paradoxe à recevoir une récompense pour une action qu'on ne savait pas être bonne et à être puni pour une action qu'on ne savait pas être mauvaise et qu'on n'aurait pas faite si on avait su qu'elle était mauvaise.

Il est nécessaire de découvrir que Jésus a été autre chose qu'un enseignant. Il faut le découvrir dans sa réalité d'homme, dans ce qu'il a vécu, ce qu'il a été. Il faut nous ouvrir à l'intelligence de sa vie.

Jésus n'est pas un gourou, c'est-à-dire quelqu'un qui enseigne une doctrine, mais quelqu'un qui nous marque par sa présence, par ce qu'il a fait autant que par ce qu'il a dit. Mais il n'a pas fait de ses disciples une collectivité mais une communauté où chacun a gardé sa personnalité.

On connaît peu de choses sur Jésus mais l'important n'est pas de connaître beaucoup de choses de lui mais de connaître en profondeur le peu que nous connaissons. Ainsi il y a communauté entre le pianiste qui est inspiré par l'œuvre mais aussi par le fait que des gens l'écoutent. Si personne ne l'écoutait, il aurait peu ou pas d'inspiration. Il y a donc création entre le pianiste et ceux qui l'écoutent.

Notre relation avec Dieu est du même genre. Je suis la création de Dieu mais je suis aussi un peu son créateur, ceci par la prière.

Jésus n'est pas devenu un «dieu» par l'opération du Saint-Esprit. Il était d'abord un homme qui petit à petit a eu conscience de l'élection particulière que Dieu avait le concernant.

Dès le début de l'Église s'est posé le problème de garder la foi. Les écrits de saint Paul témoignent abondamment des difficultés qui se sont posées à lui en ce domaine. Plus tard, devant l'autorité toute puissante de la hiérarchie associée à l'Empire, le problème a perdu de son acting. Il se repose d'une façon très aiguë à notre époque qui ressemble par-là à celle de Paul. Un chrétien contemporain raconte quel a été son itinéraire dans cette conquête de la foi, évoque un élément d'éveil indispensable, à savoir la rencontre d'un chrétien authentique qui sait réactualiser l'Évangile dans sa propre existence. En dépit de la valeur de ses maîtres, il appartient à chacun d'entre nous d'aller toujours plus de l'avant, de refaire l'élaboration de la foi en contact avec le monde contemporain si nous ne voulons pas arrêter tout bonnement le mouvement de l'Esprit à travers les siècles.

La foi difficile de Paul

Paul, vers la fin de sa vie, après s'être consacré au service de l'Évangile, de son évangile comme il ose le proclamer, a dû porter un regard global et totalisant sur son passé. A la suite de ses ancêtres et à partir de ce qu'il avait reçu d'eux, sans nul doute il a découvert la secrète unité où peu à peu il s'est trouvé constitué. Alors se livra-t-il à ses disciples comme fit Jésus le dernier soir ? «J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi» rapporte un texte à son sujet. Paul, appelé par Dieu, soutenu par lui au long de ses jours, au cours de ses combats, grâce à sa fidélité à celui qui est fidèle par ce qu'il est, manifeste sa joie d'avoir réussi sa vie et ose l'affirmer avec une humilité bien significative de la qualité de sa communion avec Dieu.

Les lettres qui nous restent de Paul précisent comment il entendait garder la foi, sa foi, celle qui émergea brutalement à sa conscience sur le chemin de Damas, mais qui était déjà secrètement préparée et comme amorcée par la passion qui le poussait à persécuter les premiers convertis. Les lettres soulignent fortement ce projet : Paul, conscient de sa singularité, de la nécessité, de l'urgence de sa mission qui était de dire en son temps sa foi à autrui pour la lui communiquer, va jusqu'à ne pas craindre, par le ton qu'il prend parfois, de paraître orgueilleux et prétentieux dans ses affirmations, voire sectaire dans ses polémiques. Ces lettres montrent Paul en recherche continue des expressions où sa foi se reconnaît, que sa foi critique, qu'elle corrige, qu'elle complète, progressant à l'occasion de ce qui s'éclaire en lui aux heures de lumière intime, à l'occasion aussi de ce que les rencontres lui procurent dans ses courses apostoliques. Paul échafaude ainsi à propos de sa foi une doctrine qui se précise et se systématise peu à peu. Il fonde sa doctrine sur l'ensemble des connaissances de son siècle et des traditions politico-religieuses de son peuple qui lui paraissent étayer sa foi. Il combat tout ce qui semble peser sur sa foi et menacer de la pervertir. Il explore et utilise toutes les manières de l'exposer que lui suggèrent les milieux qu'il cherche à évangéliser. Comment aurait-il pu opérer cette élaboration intellectuelle hors de l'univers mental qui encadre sa pensée et la limite, la marque d'un temps et d'un lieu bien au-delà de ce qu'il pouvait en savoir? Comment aurait-il pu établir une nette séparation entre le mouvement de foi qui l'habite avec puissance, et les croyances qui lui paraissent, au moment où il les affirme avec vigueur, le mieux manifester ce mouvement ? Pour atteindre à ce discernement, il faudra des siècles et la maturation spirituelle des chrétiens qui sauront garder la foi de leurs ancêtres en la pensant, ce qui est de toute nécessité pour vivre d'elle, dans des univers mentaux foncièrement différents de celui de Paul.

On ne saurait surestimer l'importance du travail de la foi que Paul a dû mener pour être fidèle à celui qui l'avait appelé à être «hérald», apôtre et docteur auprès des gentils et lumière particulièrement brillante auprès des Églises naissantes, celles qu'il avait fondées mais aussi les autres, tant étaient grands son rayonnement spirituel et son influence intellectuelle. En cette période de forte tension religieuse, avivée par les malheurs du temps qui faisaient croire à une fin prochaine du monde, d'une part la percussio spirituelle provoquée par la courte vie de Jésus et, après sa mort, par les réactions singulières que connurent intimement ses disciples, d'autre part l'extrême repliement sur soi de la religion juive fermement arc-boutée sur un passé qu'elle exaltait pour mieux tenir tête à la domination étrangère, en outre le foisonnement des religions qui proposaient ce que les cultes officiels, dans leur sécheresse ne savaient plus donner, tout rendait nécessaire la mission de Paul. L'extension du christianisme, et même seulement sa survie, en dépendait...

Ce travail de la foi, pour garder la foi, s'est poursuivi à travers les siècles. C'est grâce à lui que resta vivante, autant que cela se peut, la tradition qui relie l'Église de chaque époque à l'épopée spirituelle que vécurent, pendant peu de mois, dans un petit pays d'Orient, Jésus et quelques Juifs.

Garder la foi par l'autorité

Ce travail n'a pas toujours été mené avec la même intensité. Il s'en faut de beaucoup malheureusement mais, aussi bien, cette activité créatrice ne relève-t-elle pas non plus totalement de l'initiative de l'homme... Cependant, ne dépend-elle pas aussi en partie de sa fidélité ?

Cette activité s'est d'abord développée avec force face aux persécutions et pour la conquête du droit de vivre en milieu païen quand le christianisme se trouvait en concurrence avec les religions établies soutenues par la puissance en place. Puis vient le temps de l'établissement et de la domination qui réduisit ce travail à la simple conservation de ce qui avait été légué par le passé ; conservation qui, chez les plus vivants, impliqua ruminations, développements imaginatifs et affectifs. Ces diverses activités, encore créatrices dans une certaine mesure, vivifiantes aussi parce qu'elles étaient adaptées aux couleurs du temps, en vinrent très généralement à être remplacées peu à peu par les systématisations d'une scolarisation autoritaire, moins subjective et personnelle disait-on, mais faite principalement de dissection et de dessiccation... Il semble aujourd'hui que cette période de médiocrité spirituelle et de dictature de droit divin va lentement vers sa fin, non pas tant, hélas, grâce à la vitalité et à la foi des chrétiens que sous les coups de boutoir assésés à leurs doctrines par le monde moderne au nom de ses connaissances, de ses exigences et de ses aspirations.

Retour à la situation de Paul

Les bases sur lesquelles l'Église s'est progressivement construite sont aujourd'hui ébranlées comme jamais elles ne l'ont été quoiqu'elles aient connu jadis des bouleversements qui, sur le moment, semblaient mettre en péril le christianisme lui-même. Peut-on s'en étonner quand on mesure l'importance des changements qui se sont produits depuis plusieurs siècles dans la société où l'Église a tenu si longtemps un rôle prépondérant ? Les progrès extrêmes accomplis dans la connaissance scientifique et dans la technique donnent aujourd'hui à ces changements une accélération extraordinaire. Comment ce monde en pleine gestation ne provoquerait-il pas dans l'Église une gestation semblable qui d'ailleurs a tendance à paraître d'autant plus dangereuse que la hiérarchie y a fait obstacle autant que cela lui fut possible par tous les moyens dont elle disposait et que les chrétiens sont dans leur majorité pris de court, n'ayant en rien préparé par une activité de foi la transformation actuelle du monde. L'Église ne fait que sortir de son Moyen-Âge... Aussi cette gestation est d'une ampleur telle, qu'elle appelle, sans que ce propos soit exagéré, une nouvelle naissance. Elle exige un travail de la foi semblable à celui des origines et dont Paul a été sans doute l'artisan le plus puissant et le plus influent. Garder la foi ne peut plus consister, comme cela le paraissait à tort dans les siècles de chrétienté, à conserver les croyances des origines. Tous ces temps les affirmaient dans l'immobilité d'un savoir possédé dont on use à son gré quel que soit le chemin spirituel que l'on a parcouru (ou dont on s'est abstenu), quel que soit l'état spirituel où l'on se trouve.

Garder la foi exige aujourd'hui, comme au départ, un mouvement de foi qui s'inspire de celui qui a animé Paul. Cela demande plus que des études consciencieuses, minutieuses, scrupuleuses et finalement tatillonnes de ses lettres... Sans nul doute Paul serait le premier à s'étonner de toutes les inductions, déductions, constructions que les siècles chrétiens ont fait de ses écrits, ainsi que de toutes les passions que ces «cogitations» ont soulevées au nom de la foi...

En revanche, pour l'avenir de l'Église, on ne peut surestimer l'importance et l'urgence d'un travail de recherche semblable à celui que Paul, afin d'explicitier sa foi, a mené à bien pour son temps, les dimensions que ce travail doit comporter, les difficultés qu'il aura à affronter. Là aussi, comme à la fin du judaïsme que couronna la ruine de Jérusalem, sont à dépasser sans les renier, à s'en servir sans s'y asservir, de nombreux siècles de relative stabilité, proche de l'immobilité où l'Église s'est tenue et où elle s'est complue à voir son immuabilité. Là aussi est à vaincre le repliement sur soi où l'Église est tentée de se retrancher depuis qu'elle est contestée de façon souvent victorieuse et que sans cesse elle perd la puissance économique et politique dont elle usait jadis de façon trop uniquement matérielle et dominatrice pour assurer sa mission. Là aussi il est besoin d'une grande foi pour persévérer sans relâchement dans ce travail de fidélité alors qu'on est tenté de perdre confiance en la hiérarchie à la vue des attermoissements et parfois des reculs auxquels elle s'abandonne par manque de vie spirituelle.

Reprendre le risque de sa foi

Il n'est plus possible de considérer la Révélation comme un enseignement direct de Dieu, comme des paroles dites par Dieu et audibles par l'homme. Ne l'affirmait-on pas dans un passé encore récent, «donnée à l'origine de l'histoire humaine» et se prolongeant jusqu'aux temps des apôtres pour y trouver son achèvement ? On enseignait qu'elle était «transmise à travers les écritures, comme de main en main, tel un objet, dans une pure et absolue passivité de la conscience» de leurs auteurs, instruments non seulement dociles mais mécanisés par l'Esprit. Peut-on encore affirmer que Dieu assure la vérité de ce message, directement, sans appeler chaque temps à une recherche propre à

l'époque ? Cette conception, qu'on a rendue finalement matérialiste ou légale à force de chercher à assurer l'objectivité de la Révélation, n'a pas été sans passer par ailleurs sur la manière dont on a été conduit à concevoir l'infailibilité de l'Église.

De même, il n'est plus possible de ne pas se poser de question sur la conception qu'on avait jadis de Dieu, sur son existence, son omniscience et son omnipotence, sur sa relation avec un cosmos qui se manifeste dans des dimensions toujours plus impensables. Il n'est plus possible de ne pas repenser les propositions dogmatiques qui affirmaient jadis la transcendance de Jésus et sa liaison singulière avec Dieu. Cela va plus loin que d'en trouver seulement une nouvelle formulation. Il n'est plus possible de voir seulement dans l'homme «l'homo faber et l'homo sapiens» qu'il suffit d'instruire et de gouverner. Seul l'appel de celui qui a «autorité» par ce qu'il est, pourra achever en l'homme ce qu'ont commencé, autoritairement et d'ailleurs d'une façon utile sinon nécessaire, l'instruction et la discipline. N'y a-t-il pas en l'homme une grandeur propre, singulière, qui le rend unique et solitaire, qui l'élève au niveau du mystère proprement dit au-delà de ce qu'il fait, de ce qu'il dit et même de la conscience qu'il en a sur le moment même ?

L'homme, quoi qu'il fasse, appartient à sa génération. C'est à travers elle qu'il reçoit du passé. Si le mouvement de foi transcende par son ordre les temps et les lieux car il s'enracine dans le fond de l'homme et en tire son caractère universel, la manière dont il est exprimé dépend des conditions du moment. Le croyant du XX^e siècle ne peut plus vivre de foi avec les croyances des siècles précédents comme le faisaient les chrétiens du passé, même si ceux-ci étaient des plus cultivés et se trouvaient en avance sur leur temps. Le tenterait-il avec opiniâtreté, il ne saurait que faire semblant ou n'être que sa propre dupe au grand dam de la vie spirituelle dont au contraire l'authenticité est la pierre d'angle. Sans paradoxe, c'est «faire le croyant» que de se borner à l'usage de la lettre des croyances du passé auxquelles jadis on pouvait au contraire s'adonner en esprit et vérité. C'est aussi «faire le pratiquant» que de se limiter à l'observance, fût-elle minutieuse, des actes rituels, même si ceux-ci ont eu une valeur certaine dans les temps anciens. Cela n'est possible qu'à ceux qui, quoi qu'ils en pensent, ignorent ce qu'est la foi... Et si par bonheur cependant, ces hommes vivent de foi, c'est à cause de ce qu'ils sont en dépit de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font.

Histoire d'un contemporain

C'est dans ce climat de mise en question radicale de tout ce qui paraissait jadis assurer les bases de la religion, au point que personne dans mon milieu ne pensait à les mettre en doute ni même qu'on puisse les critiquer de façon honnête, que j'ai gardé la foi. Certes, je n'ai pris conscience de ces problèmes que peu à peu, à longueur de vie et non sans résistances et non sans hésitations intimes, mais ils se développaient en moi, ils pesaient sur moi bien avant que je puisse en prendre conscience. Ils ont secrètement orienté et nourri mes démarches spirituelles avant que celles-ci me permettent peu à peu d'oser regarder en face ces problèmes et qu'elles me donnent les moyens de les porter humainement. Au vrai, ceux-ci ne supportent pas de solutions définitivement acquises. Ils sont les aiguillons qui poussent l'homme à devenir croyant de foi au lieu de demeurer stérilement adepte de croyances, et à garder la foi au lieu de s'efforcer vainement de conserver des croyances, ce qu'on ne peut faire que de façon superficielle et extrinsèque. Je suis né avec le siècle dans une famille chrétienne. Sans nul doute, dans une certaine mesure, non seulement le climat qui régnait chez les miens, mais aussi la foi dont vivait ma mère, sinon mon père, ont eu leur part dans la naissance de ma foi; une foi toute mêlée certes de docilité, de crédulité et d'inconscience dont je n'oserais pas affirmer que je me trouve aujourd'hui complètement dégagé. Ma jeunesse s'est déroulée dans un climat de chrétienté encore intact. Les années de catéchisme jusqu'à ma première communion et, deux jours après, la confirmation, reçues à l'âge réglementaire de onze ans; les années de catéchisme de persévérance jusqu'à dix-neuf ans, tous les dimanches de l'année scolaire, reposaient sur force enseignements doctrinaux, accompagnés de nombreux cantiques. Elles m'ont donné une formation religieuse dont je reconnais la valeur. Certes, cette formation était dispensée uniquement de façon autoritaire, sans qu'on veille à en montrer les convenances intimes, sans qu'on s'efforce de l'enraciner dans les profondeurs de soi. Extrinsèque, toute parfaite et comme imposée directement au nom de Dieu par l'Église, dont l'autorité infailible n'était pas contestable tant elle était unanimement acceptée, cette formation m'a été utile au départ. Elle aurait été certainement aliénante par la suite si je n'avais pas été conduit tout au long de ma vie, et sans doute ce n'est pas terminé, à critiquer ce qui m'avait été enseigné et aussi à le développer dans des directions qui ne correspondent pas, à beaucoup près, aux horizons à l'intérieur desquels j'ai été instruit dans ma jeunesse.

La rencontre

A dix-neuf ans, à mon entrée à l'École Normale Supérieure, j'ai eu la grâce de rencontrer M. Portal, lazariste, aumônier de fait des élèves catholiques du «groupe tala». Pendant sept ans, j'ai beaucoup

reçu de lui. Par ce que notre aumônier disait à nos réunions hebdomadaires et à nos journées de recollection mensuelle, par les conférenciers qu'il choisissait pour parfaire notre formation chrétienne, mais aussi et peut-être surtout par les conversations particulières que j'ai eues avec lui comme d'ailleurs il en avait avec de nombreux membres du groupe tala, il m'a montré que de jeunes intellectuels doivent nécessairement atteindre une culture religieuse à la hauteur des connaissances qu'ils ont dans leur discipline respective s'ils veulent être authentiques dans leur vie religieuse. Cette culture, l'enseignement très extrinsèque que j'avais jusqu'alors reçu ne m'y préparait guère. Pour le moins, il ne m'y portait pas et m'en aurait plutôt écarté. Ce fut une véritable révélation pour moi, pour moi scrupuleux et timide par tempérament, qui n'avais pas la moindre pensée de me poser des questions sur ce qui m'avait été enseigné au catéchisme. Cela m'aurait paru tentation et déjà péché contre la foi. Certes, je n'ai pas compris d'emblée tout ce que j'ai alors reçu de M. Portal. Cependant, peu à peu, lentement, non sans connaître avances et reculs, ce que j'ai ainsi reçu implicitement a émergé à ma conscience. Cela se fit par le secret travail, escorté tour à tour d'audaces et de timidité, qui permet aux propos jadis entendus de revenir à la mémoire chargés d'un sens nouveau, d'une portée nouvelle. Ainsi est né en moi un esprit général plus qu'une connaissance précise. Cette sorte de vision globale totalisante, s'est développée sans cesse de façon sous-jacente dans une certaine insécurité, une insécurité ressentie obscurément et, sauf à certaines heures, jamais véritablement redoutée. Cette manière de voir, faite de foi, escortée de mises en question que soulève la vitalité de ma foi, allant toujours plus loin dans des exigences de vérité qui ne supportent aucune limitation imposée de façon extrinsèque et absolue, m'aurait probablement fort inquiété et même scandalisé au départ, à l'heure où j'ai eu ces entretiens.

La foi

Sans doute, à mesure que je connaissais davantage le monde des hommes, les moeurs des classes sociales et des nations, j'ai compris de mieux en mieux que ce que j'avais reçu de l'Église dans ma jeunesse, comme d'ailleurs aussi de ma famille, était beaucoup plus précieux que ce que sur le moment j'en avais su. Ce fut là don, certes sans prix, mais qui par ailleurs n'était pas sans être intimement fondu avec une gangue dont longtemps je n'ai pas osé regarder tout à fait en face la masse et la complexité. N'ai-je pas sur ce sujet encore aujourd'hui bien des autodéfenses instinctives ?

Cependant, si j'ai gardé la foi de mon enfance, c'est parce que de plus en plus clairement au long de ma vie, j'ai découvert, bien qu'on m'ait jadis enseigné le contraire, que l'Église, quoiqu'elle ne soit pas sans être très réellement mue de façon mystérieuse à travers la fidélité tâtonnante de ses membres, n'est pas une religion de droit divin. L'Église n'a pas eu au long des siècles une histoire à part, allant de soi et indépendante ni de la vie spirituelle des générations successives de croyants car elle a participé à leurs progrès mais aussi à leurs reculs, ni des conditions de vie des peuples où elle a eu quelque établissement, car elle en fut souvent alourdie et parfois pervertie. Non, l'Église n'est pas une société simplement et gratuitement octroyée par Dieu aux hommes mais elle a besoin pour remplir aujourd'hui sa mission, comme cela lui est actuellement possible, d'être accueillie, portée, supportée par les chrétiens grâce à l'amour dont ils vivent pour celui qui est l'origine de l'Église, quoiqu'il n'en soit pas à proprement parler le fondateur. Grâce à la fréquentation assidue de l'évangile, à la compréhension et à l'appropriation personnelle que j'ai été conduit à atteindre à travers la fidélité de ma vie et à l'occasion de mes infidélités peu à peu découvertes, grâce aussi à ce que ces activités, tout en étant orientées par la doctrine, ne furent pas court-circuitées par une adhésion aveugle et de discipline, considérée à tort comme suffisante en soi, aux croyances enseignées, ma foi en Jésus est devenue présence comme cette foi le fut pour M. Portal, présence sur laquelle pesaient pour lui beaucoup plus que pour moi, les conceptions religieuses qu'on avait dans le passé sur le Christ. Aussi bien, est-ce à sa suite mais à ma façon propre, que j'ai gardé la foi, celle qui, par ce qu'elle comportait d'essentiel, permit aux disciples de rester avec leur Maître jusqu'à la fin. Cette foi fit d'eux des apôtres qui remuèrent les hommes et, au-delà des convictions qu'ils leur donnaient, les convertirent...

L'influence de M. Portal

Que serais-je devenu sans cette rencontre en profondeur avec le Père Portal ? Aurais-je conservé la religion de mon enfance, lui faisant sans plus sa part dans ma vie et finalement la mettant à la seconde place comme le font tant de chrétiens qui se croient ainsi «fermes dans la foi» ? En serais-je venu au contraire à sacrifier mon intelligence et toutes les exigences qu'elle faisait naître en moi à mesure que je prenais davantage conscience du réel ? Dans ces conditions, aurais-je fait de l'adhésion à l'ensemble des croyances enseignées officiellement par l'Église de mon temps, ce qu'on appelle couramment et de façon équivoque «la foi de l'Église», la foi que je devais nécessairement suivre pour «garder la foi» ? Allant encore plus loin, aurais-je été conquis par l'intégrisme comme c'est arrivé à un de mes plus vieux amis ? Aurais-je été séduit par les ferveurs que donne l'assurance des certitudes catégoriques,

mathématiquement enchaînées les unes aux autres à partir de postulats qu'on se refuse «religieusement» de critiquer ? Cette assurance qu'un tempérament entier recherche et impose ne conduit-elle pas parfois au contraire à l'athéisme systématique et sûr de soi ? Je ne le sais pas mais je puis le craindre, quoique je sois porté à penser que si j'ai tant reçu de M. Portal, c'est parce que, avant même de l'avoir rencontré, cela était déjà secrètement en moi. Est-ce la conséquence du climat religieux de ce début de siècle auquel cependant j'étais totalement étranger dans mon enfance et durant ma première formation chrétienne ? N'est-ce pas dû à la fidélité des grands chrétiens que, au temps du modernisme, ont souffert dans l'Église par et pour leur foi au sujet des mises en question qu'ils soulevaient et qui ainsi ont «gardé la foi» mieux que ceux qui s'opposaient à eux et qui prétendaient «conserver la foi» en protégeant les doctrines par lesquelles ces «gardiens» la professaient ? Notre mère n'est pas seule à nous enfanter. Sans doute nous héritons aussi à leur insu et au nôtre de beaucoup d'autres croyants, grâce à leur vie qui fut prière par une fidélité sans faiblesse..., vie souvent crucifiée dont les échos ne me parviennent jamais sans soulever en moi des sentiments singuliers de foi et de force, même aux heures de tentations qui me portent à désespérer de l'Église et à l'abandonner...

Aller toujours plus loin

Je me sens dans la lignée spirituelle de M. Portal mais je ne m'en autorise pas. Lui était de son temps, moi je suis du mien. Sans nul doute, quand il se confiait à moi, il ne savait pas tout ce qu'il semait en moi. Cependant je ne pense pas qu'il serait attristé de ce qui, grâce à lui, y a levé. Peut-être n'en serait-il pas étonné car je crois que cela correspondait en lui à une secrète espérance. Peut-être même le souhaitait-il, ceci me revient à l'occasion de certaines paroles qu'il m'a dites, comme en passant. Il était assez perspicace pour prévoir que la crise vers laquelle l'Église s'acheminait lentement, crise qui couvait depuis longtemps, serait importante mais il espérait que l'institution pourrait assez prochainement la circonscrire et la résoudre. Il s'attachait à préparer dans la génération montante les jeunes croyants qui auraient à y pourvoir. Mais certes, il ne leur disait pas »Prends pour norme les saines paroles que tu as entendues de moi«. Il s'attachait, par ce qu'il était, à leur faire découvrir personnellement «quelle foi et quel amour sont dans le Christ Jésus».

Durant sa vie, M. Portal a eu plusieurs fois à souffrir durement de l'Église. Il lui est resté cependant fort attaché avec une fidélité que beaucoup ne savent plus observer maintenant. Cette souffrance, il avait à cœur d'en parler souvent au groupe tala. Il insistait non pas alors sur ses propres peines dont il s'épanchait dans l'intimité, mais sur les épreuves que tout chrétien a à connaître d'une manière ou d'une autre s'il ne se borne pas à être porté par l'Église et à y trouver son confort religieux; si au contraire il comprend que son devoir est de porter l'Église. Cela s'avère indispensable pour qu'elle vive, d'une présence dans le monde qui lui permette de remplir sa mission. Aussi bien, le chrétien ne se doit-il pas de la supporter avec patience et espérance quand elle s'attache par manque de foi, par sagesse politique, par sénescence aussi, à regarder en arrière pour mieux servir l'avenir...

L'Église est notre mère et notre croix. C'est là son double rôle de sanctification, qui est bien à elle, et jusqu'à lui être spécifique dans ce qu'il comporte de nécessaire et d'extrême. Notre mère mais aussi une croix. Ne lui enlevons pas ce deuxième rôle en la servant servilement ou encore en la quittant avec éclat ou sur la pointe des pieds parce que l'on désespère d'elle... Ainsi dans la silencieuse persévérance d'une fidélité harcelée de tristesse et d'indignations, nous approcherons autant que cela nous sera donné de ce que Jésus a vécu lui-même en Israël, lui qui se sentait appelé à se consacrer aux «brebis perdues d'Israël», coûte que coûte, et au besoin seul et contre tous, quelles que fussent l'autorité, l'unanimité et la puissance qui lui seraient opposées ! N'est-ce pas la voie, la seule voie qui conduise la foi à s'enraciner dans la profondeur de ce qu'on est, à se situer dans la nudité de l'essentiel ? C'est aussi la seule voie par laquelle les disciples de Jésus préparent silencieusement, aveuglément la secrète naissance de la nouvelle forme de l'Église qui, pour l'essentiel, perpétuera l'ancienne pendant que l'actuelle s'effondre... Il faut l'affirmer, jamais ce qui est vérité ne peut être définitivement barré. «Mes paroles ne passeront pas» fait dire à Jésus l'évangile. Ce qui est vrai est finalement libérateur, même quand ce que le présent ne peut pas encore accepter sans refus instinctif, l'avenir en vivra et s'y reconnaîtra... On peut penser que la nouvelle manière d'être de l'Église qui s'efforce de naître à travers d'innombrables essais, tentatives minuscules, invisibles, toujours tâtonnantes, souvent éphémères, sera fort différente de celle de l'Église d'aujourd'hui. Peut-elle l'être davantage que l'Église de chrétienté actuelle vis-à-vis de l'Église des origines ? Cette naissance, comme aux commencements, n'est reconnaissable dans sa qualité propre que par ceux qui y travaillent en «gardant la foi» comme fit jadis Paul en son temps. Au contraire, ceux qui se bornent à «conserver la foi» ne peuvent que méconnaître cette naissance. Puissent-ils ne pas la retarder plus que l'imposent l'approfondissement spirituel des pionniers qui s'y consacrent et la maturation dont a besoin l'œuvre de leur vie !

Tout ce que nous avons dit hier n'est pas spécifiquement chrétien. C'est «humain» dans le sens noble du terme. Je crois malgré tout que, si ce n'est pas spécifiquement chrétien, le christianisme a beaucoup aidé à prendre progressivement conscience de notre grandeur humaine. D'autre part, je crois aussi que, pour être véritablement chrétien, il faut vivre ce que nous avons essayé de décrire hier. Autrement on est adepte d'une religion simplement au niveau du faire et du dire. Le christianisme ne doit pas simplement être au niveau du faire et du dire mais faire atteindre cette petite frange dans laquelle l'homme transcende son faire et son dire.

Je vais essayer de vous parler d'une façon plus spécifiquement chrétienne. Hier nous avons dit que l'essentiel ne s'enseigne pas. On peut apprendre le dire, on peut commander le faire, mais l'essentiel ne s'enseigne pas. Si cela ne s'enseigne pas, ça se révèle. Et ça se révèle, non pas simplement à cause de l'enseignement que l'on reçoit à son sujet, mais à cause d'une prise de conscience en soi qui, tout en utilisant cet enseignement, va au-delà et nous concerne d'une façon personnelle. L'enseignement est général, la manière dont chacun d'entre nous atteint l'essentiel à partir de cet enseignement, lui est propre. Je vous disais aussi qu'entre nous il y a, non seulement une communication au niveau du faire et du dire, de ce que nous pouvons voir et entendre de l'autre dans son comportement, mais il y a aussi une relation de présence qui évidemment utilise ce que nos sens procurent mais qui va au-delà. C'est cette sorte de frange, dont nous parlions.

1) La présence de l'autre

Alors je voudrais méditer avec vous sur la présence de l'autre en moi. Pour que l'autre me soit vraiment présent, il ne suffit pas qu'il soit simplement devant moi. Il ne suffit pas que je l'entende ou que je le voie. Il faut déjà qu'il se mette dans ce qu'il est vis-à-vis de moi, dans ce qu'il fait et dans ce qu'il dit. Pour qu'un professeur me soit présent, il est nécessaire qu'il soit présent dans ce qu'il fait et dans ce qu'il enseigne. C'est donc quelque chose qui dépend de lui, qui ne dépend pas que de moi. Mais d'autre part, pour que j'atteigne cette présence qu'il met dans ce qu'il fait, dans ce qu'il dit, il faut que je l'accueille. Cet accueil suppose que je sois présent à moi-même. Autrement dit, je ne suis pas simplement au niveau des sens qui font que j'entends ce qu'il dit ou que je vois ce qu'il fait. N'importe quel élève, même très distrait, entend ou voit. Mais il faut qu'il y ait un accueil qui soit la conséquence plus ou moins consciente d'une certaine présence à soi. Cette présence de l'autre ne peut m'atteindre que s'il est d'abord présent en ce qu'il fait et dit et si moi-même je peux l'accueillir à ce niveau-là, dans la mesure où je suis présent à moi-même. Il y a donc deux présences qui se conjuguent, qui se lient l'une à l'autre. La présence que je perçois de l'autre est la conséquence à la fois de ce qu'il est et de ce que je suis. Donc cette présence va évoluer avec mon propre devenir, comme elle évoluera aussi avec le devenir de l'autre. Tout cela d'une façon très singulière, très personnelle. C'est au-delà de toute technique. J'en suis responsable, non pas au niveau du faire et du dire, avec la technique, mais au niveau de ce que je suis. C'est dans cette communication de présence à présence que l'essentiel peut se révéler. Alors l'essentiel ne se révèle pas parce que je le reçois du dehors. Cette présence de l'autre en moi est liée à la présence que j'ai de moi-même, qui me fait découvrir en moi ce qui existait sans que je le sache, de telle sorte que c'est une révélation et non seulement un enseignement. L'autre est révélateur, non pas par ce qu'il dit et ce qu'il fait que je découvre, mais parce que sa présence, grâce à la mienne, m'aide à découvrir ce qui est en moi dès le commencement.

Voulez-vous que je vous donne un exemple concret ? J'aime quelqu'un. Cet amour est à la fois la conséquence de ce que l'autre est et de ce que je suis. Il évoluera avec la manière dont, l'un et l'autre, nous évoluerons. La manière dont je me représente, dont je découvre sa présence, me révèle ma propre présence à moi-même. Une déviation de l'amour consiste à aimer l'idée qu'on se fait de l'autre et qui en général est fautive. Nous ne sommes pas à ce niveau-là. La présence que l'autre a en moi n'est pas la conséquence de l'idée que je me fais de lui, de ce «je ne sais quoi» que je ne peux pas vous préciser mais qui fait que la présence qu'il a en moi n'est pas la simple conséquence de l'idée que je me fais de lui. Vous devez comprendre ceci par ce que vous êtes, beaucoup plus que par ce que vous entendez de moi en ce moment. Ce que je vous dis peut vous aider à vous découvrir mais ça ne peut pas vous faire découvrir qui vous êtes. Donc l'essentiel ne se communique que par cette sorte de révélation. Le mot 'communiquer' n'est pas exact car l'essentiel ne se communique pas, pas plus qu'il ne s'enseigne, mais il se révèle et se révèle par présence.

La présence de l'autre crée en moi, à partir de ce qu'il est, une présence en moi de lui à partir de ce que je suis, à partir de ma propre substance. Pour que cette relation soit possible avec quelqu'un d'autre, il faut qu'il y ait une certaine conaturalité avec lui. Je ne peux pas être présent à quelqu'un qui m'est radicalement étranger par sa manière de faire, son comportement. Il ne peut pas m'être présent

autrement que d'une présence extérieure. Je ne peux pas le porter en moi. Il faut donc une certaine conaturalité avec lui pour que je puisse créer en moi une présence de lui qui soit à la fois suffisamment de lui et de moi pour que ce soit vraiment sa présence en moi.

C'est déjà vrai sur un plan simplement humain, de l'amour humain mais, sur un plan chrétien, Jésus est proprement le révélateur de ce que nous sommes. C'est ainsi que nous sommes spécifiquement chrétiens.

La présence de Jésus

Ce qui est caractéristique de Jésus, c'est qu'il a justement cette humanité universelle qui fait qu'en chacun de nous il porte écho, tandis que n'importe qui ne porte pas nécessairement écho en n'importe qui. C'est un des aspects par lequel on saisit la transcendance de Jésus à l'intérieur même de son humanité, transcendance qui nous permet d'affirmer sa divinité, si vous voulez. Du moins qui nous permet de donner au mot 'divinité' un sens positif qui ne soit pas simplement le sens instinctif qu'un millénarisme vécu jadis dans une croyance spontanée en Dieu a fait peser sur nous. L'essentiel pour être chrétien, c'est d'entrer progressivement dans l'intelligence de celui qui doit m'être présent et dont la présence en moi est essentiellement dépendant de ce que je suis, puisque je crée cette présence de lui en moi à partir de ma propre substance. Mais il «est», donc ce n'est pas simplement une création qui serait complètement dépendante de moi mais, à partir de lui, par ce qu'il est, au travers de ce que je saisis de lui, il se crée une présence que je peux accueillir et, l'accueillant, je peux créer en moi une réalité qui est reçue de lui mais qui, dans sa substance, est constituée par ce que je suis. Je crée en moi une présence de l'autre à partir de ce qu'il est, grâce à une activité qui m'est donnée, qui n'est pas de fabrication mais de création, où Dieu intervient. Plus je serai moi-même, plus je serai capable de porter en moi une présence de Jésus qui sera exactement au niveau de la réalité que je suis moi-même. La présence de Jésus en moi va se développer dans la mesure où je serai davantage moi-même.

Il y a quand même une réalité. Quand l'autre m'est présent, c'est parce qu'il est présent en réalité, je le vois, je l'entends, je découvre ses comportements, je connais un peu son histoire. C'est à partir de cela que je fais ce travail de création qui n'est possible que s'il est lui-même présent dans ce qu'il fait, dans ce qu'il dit. Évidemment, vis-à-vis de Jésus, les éléments matériels, la matière grâce à laquelle cette présence se communique à moi et sur laquelle je peux moi-même travailler et créer sa présence en moi, ce sont les écritures. La manière dont les évangiles ont été écrits, dont l'Église naissante les a rédigés, a son importance. C'est vrai, non seulement pour les écritures, mais pour la manière dont, depuis vingt siècles, les chrétiens, qui n'ont pas été simplement chrétiens au niveau du faire et du dire, ont atteint cette présence au niveau de cette réalité mystérieuse qui nous fait transcender le faire et le dire. Donc c'est à travers la tradition et les écritures qui sont évidemment tout proches de la percussion spirituelle provoquée par Jésus, qui ne sont pas une représentation mécanique, exacte, historique, enregistrée de ce que Jésus a dit et fait, c'est donc sur cette matière que nous avons à travailler, que nous avons à découvrir Jésus à la lumière de notre propre présence à nous-mêmes, à atteindre en nous une présence de Jésus qui est exactement à la dimension de la réalité que nous pouvons porter et de ce que nous pourrions vivre.

2) Les évangiles

Alors, nous allons parler simplement des évangiles.

a) On peut faire deux hypothèses. La première, c'est que tous les événements et toutes les paroles qui sont rapportés de Jésus sont tout de même en relation avec un certain vécu, sans qu'on puisse préciser exactement leurs relations avec le réel. Tout ce qu'on dit de Jésus n'est pas exactement ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait n'est pas étranger à la manière dont on en parle dans les écritures. Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé, mais il s'est passé quelque chose et c'est à partir de ce 'quelque chose' qu'on nous a donné un certain récit. Nous voyons d'ailleurs très bien que ce récit a été arrangé dans un but précis d'apologétique, dans un but de catéchèse. On a utilisé ce que Jésus a vécu pour en faire une catéchèse orientée vers une doctrine qui était déjà amorcée. Ce n'est pas 'trafiqué' l'histoire (ce mot est péjoratif), on a utilisé, arrangé des souvenirs sur Jésus en vue d'une doctrine qui progressivement se constituait et qui est la conséquence de la manière dont les premiers chrétiens ont vécu de la percussion spirituelle que Jésus avait provoquée auprès de ses disciples. Donc je ferai cette hypothèse, qui me paraît plausible, que la plupart, je ne dis pas tous, que la plupart des événements, des actions et même des paroles que Jésus a dites et faites, ont une base historique. Il est très possible qu'il y ait de la légende à côté. Il est même très vraisemblable qu'il y a eu des gloses. Ainsi dans l'imagination populaire, les écritures prédisaient ce qui allait arriver. Ces gloses ont peut-être été à l'origine de certains faits qui n'ont jamais été vécus par Jésus mais qui sont présentés comme si Jésus les avait prédits. C'est un domaine où il n'y a aucune certitude (au sens de solidité). Mais tout de même c'est une réalité qui existe.

Deuxième théorème. Les mêmes événements qui touchent à ce que Jésus a vécu sont pour nous une occasion de nous interpeller mais qui sera dépendante de ce que nous sommes. C'est donc à la lumière de notre propre vie spirituelle, de notre propre expérience de la vie spirituelle, que nous donnons à ces événements tels qu'il nous sont rapportés, une portée qui développera en nous une présence de Jésus, qui sera à la fois la conséquence de ce que Jésus est, mais qui sera aussi la conséquence de ce que nous sommes. Nous portons, en chacun de nous, une présence de Jésus qui n'est pas du tout imaginaire parce qu'elle passe à travers des événements, mais des événements qui sont déjà assez fluents puisque nous les percevons à travers la manière dont les autres les ont vécus. Et nous les vivons nous-mêmes à la dimension de notre propre réalité spirituelle du moment. C'est à la lumière, si vous voulez, de ces deux-trois principes que je vais vous parler de Jésus.

b) Relecture de l'évangile

Je vais insister sur quelques points pour vous donner des exemples de ma manière de lire l'évangile et comment il m'interpelle personnellement, plus que quelque chose de général. Car c'est à chacun, suivant sa propre vie et son propre cheminement, de faire une lecture de l'évangile qui correspondra aux étapes de sa propre vie spirituelle. Je vais vous donner simplement quelques exemples. Ce n'est pas du tout une vie de Jésus, comme on prétendait le faire jadis. C'est simplement un témoignage qui n'a d'autre valeur que d'être vécu par moi, qui n'a pas du tout un caractère objectif enseignable puisque je vous ai dit, depuis le début, que cela ne s'enseignait pas.

Une première partie correspond d'ailleurs à l'évolution que j'ai pu connaître et que chacun de nous peut connaître, ce sont les prises de conscience successives que Jésus a pu faire de sa mission. Une deuxième partie correspond à une expérience que nous pouvons vivre chacun de notre côté, ce sont les tentations que Jésus a pu connaître dans l'exercice de sa mission. Une troisième partie sera une découverte fondamentale qui me paraît la ligne majeure de ce que Jésus a vécu. Une quatrième partie sera pour dire la manifestation extraordinaire de la profondeur que Jésus a pu atteindre dans le cœur de ses disciples et qui s'est manifestée après sa mort. Je vais vous donner très rapidement, très pauvrement, des exemples de ces quatre topos.

1- la découverte progressive de sa mission qui touche à tout ce que nous avons dit hier sur le sens de sa vie. Trois textes m'interpellent particulièrement, sans pouvoir dire s'ils reflètent exactement ce qui s'est passé : la montée de l'enfant Jésus à 12 ans vers Jérusalem, la rencontre avec Jean-Baptiste et la lecture que Jésus a faite à la synagogue de Nazareth du fameux texte d'Isaïe où il s'est reconnu. Il est vraisemblable que ces trois événements aient une base historique. Il est très probable qu'ils ont été conservés pour une autre raison que pour nous dire ce qui s'est vraiment passé. Est-ce que ça c'est vraiment passé ainsi ? Je n'en sais rien mais incontestablement les premières Églises ont beaucoup tenu à ce récit de Jésus au temple par exemple. A travers ce qui nous a été rapporté et à la lumière de ce que nous avons vécu dans les mêmes occasions, nous pouvons nous sentir interpellés et cela peut nous révéler à nous-mêmes. Ainsi la rencontre de Jésus avec Jean-Baptiste évoque tout à fait ce dont j'ai souvent parlé dans mes livres, parce que je l'ai moi-même vécu, la rencontre que j'ai faite de M. Portal. Portal ne m'a pas simplement apporté ce qu'il m'a dit et fait; il m'a apporté ce qu'il était à travers ce qu'il a fait et dit mais bien au-delà de ce qu'il en savait. Je crois pouvoir dire qu'inversement, m'avoir rencontré n'a pas été pour lui une rencontre comme beaucoup d'autres. Autrement dit, il y a eu une rencontre entre deux êtres qui se sont comme révélés l'un à l'autre. C'est un peu osé de le dire mais moi-même j'ai fait cette expérience. Lorsque je rencontre un jeune où je sens qu'il y a beaucoup de potentialités, il y a en moi comme la joie de redécouvrir mon ancienne jeunesse. Il y a une prise de conscience mutuelle de chacun, grâce à l'autre, de ce que l'on est. Dans l'ordre spirituel, on ne reçoit que si l'on donne et on ne donne que si on sait recevoir.

Ce n'est pas ça que décrit l'évangile, me direz-vous. Je ne parle pas de cette parole qui est descendue du ciel "Celui-ci est mon fils bien-aimé", de Jean-Baptiste qui reconnaît tout de suite Jésus... D'accord mais je pense que ces représentations correspondent à l'univers mental de l'époque, à une systématisation, pour montrer la supériorité de Jésus par rapport à Jean-Baptiste. Cette rencontre de Jésus avec Jean-Baptiste a été une révélation, à la fois pour Jean-Baptiste et pour Jésus, qui dépasse de beaucoup la manière dont c'est écrit. Alors, ma manière de voir est à mes risques et périls, elle ne prétend pas être vraie au sens d'une certitude, c'est la manière dont cela m'interpelle, la manière dont je peux par conséquent vivre. On pourrait dire la même chose pour l'âge de 12 ans; pour cette lecture que Jésus a faite à la synagogue de Nazareth. Je n'insiste pas mais ce serait à développer d'une façon beaucoup large pour que ce soit vraiment présentable.

2- les tentations

Je prends les tentations. Je réfléchis simplement à ce qui m'arriverait si j'avais été dans la situation où Jésus s'est trouvé. Qu'est-ce qui se passe lorsqu'il commence à se lever et part de son village ? Sortent

de lui à certaines heures des puissances de guérison. Une question se pose pour lui : est-ce là mon rôle ? Le sens de ma mission serait-il de guérir les corps pour que se fasse ainsi la guérison des cœurs ? La tentation du succès, croire que le succès indique le chemin qu'on doit prendre, confirme l'exactitude du chemin qu'on a pris. Voilà une tentation! elle est éternelle. Le succès n'est pas un signe caractéristique, catégorique de l'exactitude de la voie qu'on a prise.

Il y a d'autres tentations dont on peut parler, la tentation de la puissance. Je crois qu'on peut insister parce qu'elle est facile à saisir. Chacun peut connaître la tentation du succès mais on fait tous l'expérience de la tentation de la puissance, être ce qu'on attend de nous. On attendait le messie. Jésus aurait pu être le messie tel qu'on l'attendait. Profiter de cette puissance qui sortait de lui et par conséquent de l'autorité qu'il avait grâce à cela pour être à l'origine du rassemblement des forces du peuple juif et chasser l'envahisseur, ce que l'on attendait du messie depuis des siècles. Jésus a refusé cette tentation. De même qu'il a refusé d'être un thaumaturge, de même il a refusé d'être le messie que l'on attendait. Or toute l'apologie depuis vingt siècles consiste à nous dire que Jésus était le messie attendu. C'est parce que nous faisons une lecture chrétienne de l'écriture. Les Juifs eux-mêmes ne l'attendaient pas de cette façon. Jésus a été une déception pour ses compatriotes.

Il y en a une troisième sur laquelle je n'insiste pas, c'est la tentation de l'impatience. «Mes paroles ne passeront pas». Jésus avait l'espérance que son œuvre persisterait au-delà de la mort. Nous pouvons le comprendre de bien des manières. D'une manière théologique, l'autorité d'un Dieu. C'est en général ainsi qu'on le comprend. Pour moi, je le comprends autrement. Mes paroles ne passeront pas car la vérité ne peut pas être barrée définitivement. On peut la retarder, on peut la faire dévier, la transformer; mais toujours la vérité est plus forte que tous les obstacles ou toutes les déviations qu'on peut lui opposer, mais à longueur de temps, à longueur de siècles. Nous connaissons tous la tentation de l'impatience et plus particulièrement dans les périodes que nous traversons parce que la puissance, nous l'avons eue et on y a bien cédé mais maintenant elle nous est enlevée. Nous ne sommes plus tentés par la puissance mais la tentation de l'impatience reste terriblement dans nos cœurs.

Il y en aurait d'autres mais ces trois tentations sont, à mon avis, très majeures. Et puis, quand on regarde l'histoire de l'Église on s'aperçoit que chaque fois elle y a succombé. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle, petit à petit, grâce à une connaissance plus profonde de l'histoire de l'Église, nous arrivons à une meilleure compréhension de l'originalité fondamentale de Jésus. Car lui n'a pas succombé à ces tentations. C'est un de ces chemins par lesquels on peut s'efforcer de passer pour découvrir une transcendance de Jésus qui dépasse la réalité mystérieuse que chacun d'entre nous présente. Il n'a pas succombé à la tentation et il pu dire : «Qui me convaincra de péché ?». Des infractions, il en faisait tant qu'il en voulait. Le mot "péché" n'a pas du tout le sens du mot ordinaire car qui oserait dire qu'il ne commet jamais d'infraction. Cela signifie, pour reprendre mon vocabulaire «Qui me convaincra d'infidélité ?». Ce sont des points par lesquels nous arrivons petit à petit à donner à la transcendance de Jésus une réalité autre que nominale, que verbale. Parallèlement à cela, et je crois que ça se confirme, nous voyons Jésus se retirer souvent dans la montagne pour découvrir justement sa voie, parce qu'il lui faut dominer la tentation, il faut prendre conscience en profondeur de ce qu'on doit être. Donc un recueillement, une prière, un dégagement sont absolument indispensables car plus la tentation est séduisante, se revêt de couleurs favorables, plus elle doit être, pour ainsi dire, regardée à travers la profondeur de ce que l'on est. La prière de Jésus me paraît être l'aspect complémentaire des tentations qu'il a connues. Quand il était tenté, il se retirait pour savoir ce qu'il devait faire.

3- La loi est insuffisante

C'est peut-être la découverte fondamentale de Jésus. C'est ce que je vous ai dit hier, à savoir que la loi est insuffisante. Elle est nécessaire mais elle est insuffisante. Autre manière de dire les choses : "La loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi". Si la loi est faite pour l'homme, c'est donc que l'homme a besoin d'autre chose que la loi pour découvrir ce qu'il a à faire.

Pour Jésus, l'occasion de cette découverte fut de s'apercevoir que les Juifs les plus pieux de son temps considéraient que la loi était suffisante et se protégeaient ainsi des exigences intérieures qui leur étaient propres mais que la loi ne pouvait pas leur imposer. La loi mettait de côté tous ceux qui ne l'observaient pas, les marginaux, les pauvres... Le Juif pieux, le bien-pensant de notre époque, se protège des exigences qui devraient monter en lui au contact de ce pauvre, de ce marginal. Comme ce n'est pas prévu par la loi, il se défend de ces exigences grâce à la loi. La loi, quand elle est prise comme une fin en soi, comme suffisante, est un obstacle pour la vie spirituelle, Je crois même que c'est la raison pour laquelle Jésus a beaucoup insisté sur les pauvres. Ce n'est pas qu'il aimait tellement la pauvreté mais c'était pour lui l'occasion de découvrir que beaucoup, à cause de la loi mal comprise, comme suffisante en soi, se défendaient d'exigences intérieures qui auraient dû naître en eux et dont la loi les dispensait.

Tout cela va très loin et d'autant plus que la loi dont il s'agit dans les écritures, chez le peuple d'Israël, était vraiment la loi de Dieu. Ce n'était pas une loi civile, c'était la loi de Dieu qui n'avait jamais été mise en doute, qui était considérée jusqu'à présent comme absolument suffisante de par son origine divine. C'est donc une contestation extrêmement vigoureuse de la conception qu'on avait de Dieu, même si Jésus ne l'a pas explicitée d'une façon précise, il parle de «son père». Nous autres, aussitôt qu'il parle de son père, nous arrivons avec notre bagage théologique, 'le Père, le Fils et le St Esprit'. Immédiatement tout prend un autre sens. Le fait d'affirmer qu'il est «son père» implique une relation avec Dieu qui dépasse de beaucoup la relation qu'un Juif quelconque avait avec Dieu à travers la loi. Donc c'est quelque chose d'essentiellement révolutionnaire. Pour confirmer un peu tout cela, je veux vous montrer comment les paraboles du Royaume sont toutes orientées dans ce sens, même si elles n'en parlent pas directement. N'oubliez pas que Jésus très rapidement a été surveillé, contesté, que beaucoup d'événements qui sont arrivés et que nous interprétons à notre manière sont provoqués par des questions plus ou moins insidieuses pour prendre Jésus en défaut. Ainsi on lui demande quel est le commandement principal, quel est le premier commandement. Me demander si je crois en Dieu, ça voudrait dire que le type pense que je n'y crois pas. On demande à Jésus quel est le premier commandement, ce n'est pas vraiment pour se renseigner, c'est une manière de poser un piège à celui qui a osé dire que la loi est faite pour l'homme. Vous voyez la relation. La question a peut-être été posée par un Juif qui s'interroge : "Dire que la loi n'est pas suffisante, dire que la loi est faite pour l'homme, c'est nier Dieu!" Au début de ce siècle, dans la crise moderniste, quand quelqu'un a dit que Dieu n'était pas une cause seconde, à Rome, un certain Jésuite a répondu qu'une telle affirmation, «dire que Dieu n'est pas une cause seconde», était un signe d'athéisme. Dire que la loi est faite pour l'homme signifiait pour certains que Jésus ne croyait plus vraiment en Dieu.

Je vais vous montrer comment les paraboles du Royaume sont toutes des paraboles centrées sur l'insuffisance radicale de la loi. Par exemple, la parabole des talents. Je vais supposer que Jésus voulait montrer à quel point la loi était suffisante et je la lis dans ce sens. Le roi connaît ses serviteurs, il sait leurs possibilités. Il donne à l'un 10 talents, à l'autre 5, à l'autre 1. Et il leur dit : vous n'avez jamais eu autant d'argent sur vous. Je sais que vous êtes consciencieux mais vous n'êtes pas très malins. Je vais vous donner les indications nécessaires pour le faire fructifier. Donc le roi explique la manière de s'en servir. Et il ajoute en plus : «Soyez sûrs que je reviendrai et je récompenserai ceux qui ont vraiment fait fructifier mon argent suivant mes directives, suivant ma loi, et je vous punirai dans la mesure où vous aurez désobéi». Voilà la parabole des talents pour illustrer par une image la nécessité et la suffisance de la loi. Ce n'est pas du tout la parabole des talents de Jésus. Le roi donne ses talents à chacun selon ses possibilités, ce qui va de soi. Mais c'est un homme distrait, il oublie de dire ce qu'il faut en faire. Il oublie même de leur dire qu'il reviendra. Et les voilà, tous les trois, avec une somme qu'ils n'ont jamais eue à leur disposition. Alors l'un, non pas parce qu'on lui a dit ce qu'il devait en faire mais par ce qu'il est, va le risquer. Si on m'a donné cet argent, c'est pour le faire fructifier, même si on ne m'a pas dit comment faire et je le fais à mes risques et périls et il en gagne dix. Le seul qui est véritablement honnête se dit : «Ce talent n'est pas à moi. Le maître reviendra peut-être et, s'il revient, il le me redemandera. Donc je vais le mettre en sûreté, je ne vais pas le risquer, je vais l'enterrer et je pourrai le lui rendre». Voilà un homme honnête, conforme à la loi. C'est le seul qui est sanctionné. On ne parle pas de ciel et d'enfer dans cette parabole. On ne parle pas de récompense. Celui qui a fait fructifier ses dix talents ne savait pas que le roi reviendrait. C'est simplement par fidélité fondamentale à ce qu'il devait être. On peut me dire que je tire cette parabole dans le sens qui me convient mais toutes les paraboles vont dans le même sens. Ainsi les vierges sages et les vierges folles. Si on avait dit à ces vierges que le fiancé pourrait avoir du retard, qu'il serait prudent d'avoir une réserve... celles qui n'en auraient pas auraient désobéi et on comprendrait la sanction de la fin. Mais non, il y en a cinq qui prennent de l'huile, elles ne savent pas tellement pourquoi et cinq qui n'en ont pas, elles ne savent pas non plus pourquoi; c'est de par ce qu'elles sont. En plus, car il y a beaucoup d'humour dans les paraboles, elles dormaient toutes les dix. Or seules celles qui avaient de l'huile dans leurs lampes sont entrées, les autres pas.

Prenez la parabole du jugement dernier, c'est encore pire! Les uns sont punis pour une bonne action qu'ils auraient certainement faite s'ils avaient su qu'il fallait la faire et les autres sont récompensés pour une bonne action qu'ils ne savaient même pas avoir faite! Avouez, il n'y a pas moyen de faire plus immoral qu'une parabole de ce genre.

Autrement dit, toutes ces paraboles sont centrées sur cette idée : c'est en l'homme, grâce à la loi bien sûr car ce n'est pas contre la loi mais au-delà de la loi, que se trouve le chemin du royaume que chacun d'entre nous doit découvrir à ses risques et périls.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur toute sorte d'autres paraboles, la parabole de la

semence... Si vous êtes éveillés dans cette direction vous les voyez, sinon, comme nous avons une formation théologique, nous y voyons tout de suite autre chose, précisément tout ce qui correspond à la formation que nous avons reçue. Mais cette formation n'est pas profondément enracinée dans notre expérience spirituelle.

4- la résurrection

Je passe rapidement au quatrième point: Au fond, tout ce qui s'est passé après la mort de Jésus est évidemment pour moi le signe de l'impact extraordinaire que Jésus a eu dans la vie de ses disciples pendant qu'il était avec eux. Un impact qui s'est manifesté, comme d'ailleurs c'est tout à fait normal, au moment de la disparition de Jésus. La mort éclaire pour les autres la vie de celui qui vient de disparaître. Lorsque notre père ou notre mère meurt, ou quelqu'un que nous avons aimé, nous avons une compréhension en profondeur de ce qu'il a été et de ce qu'il est pour nous, qui dépasse de beaucoup l'idée que nous pouvions en avoir quand il était avec nous. La mort de Jésus a été décisive, et d'ailleurs Jésus l'a dit ou on le lui a fait dire: 'Il est bon que je vous quitte'. Mais évidemment, nous autres, nous disons tout de suite que c'est parce que Jésus va leur envoyer le St Esprit. Je ne dis pas que cela soit faux. Cette représentation n'est pas tout à fait celle qu'actuellement nous pouvons comprendre d'après ce que nous sommes. Les disciples ont commencé à comprendre en profondeur ce que Jésus avait été pour eux lorsqu'il est parti. Leurs sens mêmes en ont été, je dirais, émus. Je vais vous dire des phrases qui ne veulent pas dire grand-chose mais qui me paraissent tout de même intéressantes. Jésus a été vu sans être visible; il a été entendu sans être audible; il a été touché sans être touchable. Autrement dit, tout ce qui s'est passé après la mort de Jésus n'est pas objectivement la conséquence de quelque chose qui vient du dehors mais est essentiellement la conséquence de quelque chose qui vient du dedans. Ce qu'ils ont vécu de Jésus, cette présence de Jésus en eux, a influé leurs sens au point qu'ils ont vu ce qui n'était pas visible, c'est-à-dire n'était pas visible pour un autre qu'eux; ce qu'ils ont entendu n'était pas audible, c'est-à-dire pas audible par un autre qu'eux. Autrement dit, cette résurrection, cette Pentecôte et tout, ne sont pas la conséquence de quelque chose qui vient du dehors et qui s'imposerait à eux comme quelque chose de physique, comme un événement; c'est la prise de conscience de la réalité spirituelle qu'ils ont vécue implicitement durant le temps où Jésus était avec eux et qui continue à développer ses conséquences en eux. En français, nous faisons la différence entre l'événement et l'avènement. La résurrection n'est pas un événement mais un avènement. C'est l'avènement de la réalité spirituelle qui s'est manifestée progressivement en eux, grâce à ce que Jésus était pour eux quand il était avec eux, et même dans une mesure que je ne peux pas préciser, dans leurs sens eux-mêmes.

L'important est de bien se dire qu'il n'y a que ceux qui ont cru qui ont vu, s'ils ont vu; il n'y a que ceux qui ont cru qui ont touché, s'ils ont touché. Autrement dit, c'est quelque chose qui est la conséquence de ce qu'ils ont vécu avec Jésus. Mais la résurrection n'est pas la base de ce qu'ils vivront ultérieurement avec lui. Ce n'est pas la résurrection qui est la base de leur foi. La résurrection est le fruit de la foi qu'ils vivaient en Jésus avant même que Jésus ne meurt, quitte à ce que cette résurrection soit comme une confirmation de la réalité secrète qu'ils avaient vécue avec lui, quand il était avec eux. Voilà ma manière de voir les choses.

Tout ceci n'est peut-être pas entièrement vrai. Ça dépend essentiellement de ce que chacun de nous est et ne peut être compris par vous que dans la mesure où vous y correspondez de par ce que vous êtes. Donc c'est très, non pas subjectif (si l'on donne à ce mot un sens péjoratif) mais très intérieur. Nous en sommes responsables, comme les disciples qui ont vécu avec Jésus en étaient responsables, car ils n'ont pas cru en Jésus à partir d'une théologie puisqu'elle n'existait pas encore. Ils ont construit leur théologie après. Ce que je suis en train de vous dire est un peu l'effort d'un homme du XX^e siècle pour essayer d'expliquer ce qu'il vit et non pas pour construire ce qu'il vit sur une doctrine qui serait la base de ce qu'il veut vivre. Chacun d'entre nous doit le faire à sa mesure. Je pense que c'est ainsi, lorsque ce travail est fait, que nous pouvons donner à ce que nous disons, à ce que nous faisons, au point de vue chrétien, une présence qui peut être l'occasion d'un éveil, s'il est reçu et accueilli convenablement par celui qui entend et voit.

3) La prière

Comment est-ce que moi, infime et éphémère, je peux, par ma prière, avoir une influence sur Dieu ?

A la rigueur on comprend la prière de louange, quoique ça donne tout de même une idée de Dieu un peu puérile, un Dieu qui se complaît dans les louanges éternelles qu'on fait de Lui. Ça ne va pas très loin Pour la prière de demande, les choses deviennent plus difficiles. Comment est-ce que je peux avoir une influence sur Dieu ? Une influence véritable, de telle sorte que la prière ne soit pas simplement une parole dans le désert. Voilà les deux questions que je voudrais essayer de résoudre ou du moins cerner avec vous.

a) Qu'est-ce que la prière ?

Comme vous vous en êtes aperçus hier, mon approche de Dieu, celle que je fais, ne se fait pas à travers le monde de la matière et de la physique, comme cela se faisait dans l'A.T., comme dans toutes les religions païennes. Puisque Dieu était celui qui faisait tout, qui faisait pleuvoir... qui était cause seconde. C'est dans l'approche de mon propre mystère que je fais l'approche du mystère de Dieu. C'est en prenant conscience dans la profondeur de ce qui se passe en moi, au-delà du faire et du dire, que je prends conscience d'une activité en moi qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi. Et c'est dans ce qui n'est pas «que de moi» que s'insèrent ces choses singulières, une activité qui est, proprement et par définition, de Dieu. Je ne connais Dieu que par l'intermédiaire de cette très fine activité qui me rend possible une initiative qui n'est pas uniquement de l'ordre de la technique, que je peux perfectionner, mais qui va un peu plus loin, la création au-delà de la fabrication. C'est à ce niveau que la prière va prendre sa consistance. Tout ce qui m'aide à prendre conscience ou à développer ma conscience de cette activité singulière, qui me fait passer du niveau de la fabrication au niveau de la création, tout cela est pour moi prière. Pas simplement dans le dire mais dans le faire. En général quand on parle de prière, on parle surtout du dire. Donc je me bornerai simplement au dire. Mais pour moi il y a un faire, une action qui consiste précisément à prendre conscience davantage de cette frange qui fait que je dépasse la simple technique qui régit le faire et le dire, cette frange où l'action de Dieu se trouve manifestée par le fait qu'elle déborde l'initiative que je peux prendre de mon propre gré.

Hier, je vous ai parlé des trois milieux dans lesquels nous baignons et que nous devons nous approprier, la loi à laquelle nous devons nous soumettre et que nous devons nous approprier pour découvrir la manière d'y correspondre qui dépasse la technique du faire et du dire que la loi peut seulement me commander; l'appropriation de l'événement et d'autre part la manière de rencontrer l'autre en tant que autre. Ces trois activités, tout en utilisant la technique, la dépassent et font naître en moi des exigences intimes dont le caractère impératif n'est pas la simple conséquence de ce qui m'est imposé du dehors pour des raisons que je peux me donner pour m'en justifier.

D'autre part, pour correspondre à ces exigences intimes, je suis obligé d'inventer une activité qui utilise évidemment la technique mais qui est de l'ordre de la création plutôt que de l'ordre de la simple fabrication. Tout ce domaine est le domaine favorable à la prière. Changeons de termes, si vous voulez. Toutes ces considérations d'exigence et de fidélité, c'est le domaine de ma mission C'est dans l'ordre de la mission que je peux vraiment prier. Ce que je dis, ce que je fais, n'est pas tellement fait pour que Dieu l'entende, mais pour que, en me l'entendant dire, je prenne mieux conscience, une conscience plus lucide, des exigences qui s'imposent à moi au moment de parler, ou des fidélités auxquelles je dois correspondre. Donc la prière que je prononce n'est pas tellement faite pour que Dieu l'entende, Dieu est sourd. Dieu me saisit au niveau de l'être, il ne me saisit pas au niveau de ce que je dis. Si je le dis, c'est pour que je m'entende moi-même, que je me dise une parole vraie qui m'engendre parce qu'elle est vraie. Donc la prière est faite pour que je m'entende. Une parole vraie n'est pas une parole qui est à ma disposition entièrement. Pour qu'elle soit vraiment de moi, mais un peu plus de moi que ce que je peux savoir de moi, ce que je peux vouloir par moi-même, il y a cette frange toujours où nous transcendons le faire et le dire et où il y a une activité qui me dépasse, qui est de Dieu. On peut dire que la prière que je prononce est la conséquence de ce que je dis mais elle est chargée d'une présence qui est précisément cette activité divine qui fait que je crée ma prière plutôt que je la fabrique. Alors il y a une différence d'ordre entre faire des prières et prier. On peut faire des prières sans prier quand précisément on est au niveau de la fabrication. Lorsqu'on lit des prières dans un texte sans qu'on se les approprie au point de les recréer, on peut faire des prières sans prier. De même qu'on peut faire des prières sans prier, de même on peut, à un autre niveau, obéir à la loi et être infidèle. C'est du même ordre. Inversement, on peut prier sans dire des prières à certaines heures où l'explicitation n'est pas possible, mais il y a tout de même une prière en nous qui est la conséquence de l'état dans lequel nous nous trouvons. On peut prier sans faire des prières. Mais normalement, quand on prie, on fait des prières. Mais l'important n'est pas de faire des prières, c'est de prier. Et l'important est que la prière que nous disons ne soit pas la simple conséquence de ce que nous faisons mais, étant au niveau de la création, soit une prière inspirée par Dieu. Notre prière, la véritable prière que nous pouvons prononcer, est la conséquence de l'action de Dieu en nous à laquelle nous contribuons par le fait même de notre accueil. On peut donc dire que notre prière, c'est Dieu qui la réalise en lui, qui la réalise en nous. Dieu prie en nous dans la mesure où nous l'accueillons grâce à lui, où nous émettons grâce à lui des paroles vraies qui nous expriment en profondeur et qui nous permettent de prendre conscience de ce que nous sommes. Prenant davantage conscience de ce que nous sommes, nous progressons dans l'être et c'est au niveau de l'être que Dieu nous saisit. Bien sûr, au commencement par le fait de notre atavisme, quand nous faisons des prières, nous prions. Mais le véritable moment où

nous commençons à vraiment prier, c'est le moment où nous arrivons au niveau où nous atteignons notre mission. C'est-à-dire au niveau spirituel où émerge en nous la prise de conscience des exigences qui nous sont propres.

Donc c'est au niveau où nous atteignons notre mission que la prière commence à être normale, je dirais régulière, correspondant exactement à la situation dans laquelle nous nous trouvons. Comme cette prière est d'autre part fondamentalement une création, il faut dire que nous devons créer notre prière à longueur de vie. Alors on peut créer sa prière en utilisant des textes qui ont déjà été priés car ce sont des mots qui ont été créés par leurs auteurs. Et une œuvre créée par quelqu'un qui en a vraiment vécu est plus susceptible qu'un simple morceau d'éloquence d'être vraiment revécue et recrée par nous pour notre propre usage. Mais normalement nous devrions, à longueur de vie, créer notre prière à mesure que nous prenons davantage conscience de notre mission par la médiation des exigences qui apparaissent en nous et des fidélités qui permettent d'y correspondre. Nous devons créer notre prière. Au départ il nous est normal d'utiliser des prières qui ont déjà été priées. Ainsi, par ex. les psaumes. Les psaumes ont été créés par ceux qui les ont priés pour la première fois. Ils sont évidemment d'une telle profondeur par le fait même qu'ils sont sortis des profondeurs de ceux qui les ont créés. Malgré des univers mentaux extrêmement différents, ils peuvent nous interpeller et nous aider à les recréer à notre usage.

Nous avons dans l'évangile quelque chose d'assez piquant et qui est bien significatif. Les disciples de Jésus étaient des Juifs pieux qui ont dû réciter beaucoup de psaumes, qui en avaient probablement même récité avec Jésus. Ils s'aperçoivent que la qualité de prière de Jésus n'est pas la leur, qu'il y a une pauvreté dans la communion qu'ils ont avec Dieu qui est sans proportion avec ce qu'ils pressentent dans la prière de Jésus. Donc voilà des gens qui avaient fait beaucoup de prières et qui se rendent compte qu'ils n'ont pas encore vraiment prié. Ils demandent à Jésus une prière et Jésus leur donne une prière, le Notre Père. Voilà une prière qui a été créée par Jésus pour ses disciples. C'est donc une prière qui est facile à recréer. Mais c'est une prière qui peut être simplement une formule et on peut réciter des kilomètres de Pater sans prier. Il est évident que le Notre Père, qui date de vingt siècles, malgré son univers mental un peu différent du nôtre, nous interpelle d'une façon autrement profonde que la plupart des psaumes que nous récitons.

La prière de Jésus a été essentiellement une prière de mission, si vous acceptez ce que je vous ai dit. Cette prière particulière qui consiste à découvrir sa voie à travers les multiples impasses qui se proposaient devant lui, à cause des tentations qu'il pouvait avoir, tentation de puissance, de succès... Donc sa prière est essentiellement une prière de mission. D'ailleurs dans l'évangile, les prières que l'on met sur les lèvres de Jésus sont des prières de mission (Je te rends grâces...). Le Magnificat est une prière de mission, le Benedictus est une prière de mission et, si vous regardez l'A.T., toutes les prières que nous récitons à l'office, prière de Moïse... sont des prières de mission. Autrement dit, l'essentiel pour chacun d'entre nous est d'atteindre suffisamment la réalité où nous devons être pour trouver notre place. C'est la condition pour prier convenablement. Il y a un fait expérimental. Lorsqu'une véritable prière a été créée par nous, elle est tellement de nous que l'usage que nous en faisons ne l'use pas, elle reste neuve. Une formule de prière qui nous est apportée du dehors, même si elle a été vraiment une prière pour les autres, s'use assez facilement. Il y a une certaine habitude qui fait que progressivement cette prière, qui est neuve au départ, qui nous interpellait, devient de plus en plus machinale. L'expérience montre qu'une prière qui a été vraiment créée par soi, dans la mesure précisément où elle vient de nous, n'a pas du tout la même usure à l'usage. Parfois même, elle s'enrichit, c'est-à-dire que les idées qui ont été à l'origine de l'activité créatrice qui nous a permis de dire cette prière, les termes que nous avons employés et qui à ce moment avaient un certain sens, une certaine portée, prennent un sens plus profond, lorsqu'ultérieurement nous nous développons, nous y correspondons d'une manière plus totale. Non seulement la prière créée ne s'use pas mais elle s'étoffe, elle s'enrichit, elle porte en nous un écho développé dans la mesure où nous en sommes capables. La prière devient tout ce qu'il y a de plus naturel lorsque la mission est présente. C'est d'ailleurs dans le domaine de la mission que nous sommes le plus proches de la présence à nous-mêmes, qui nous permet d'être présents à Dieu, puisque ces exigences et leurs correspondances viennent du moment où l'on sent en nous une action qui nous dépasse tout en étant plus intime à nous-mêmes que les initiatives que nous pouvons prendre de notre propre gré.

D'autre part, dans la mesure où la prière nous est inspirée par Dieu de cette façon, elle est automatiquement exaucée. Il y a un lien entre la prière et son exaucement, ce sont les deux faces d'une même pièce. Autant la prière est une activité proprement créatrice, c'est-à-dire qu'elle n'est pas simplement de la technique, une technique spirituelle, autant cette prière elle-même se trouve exaucée. Nous avons dans notre liturgie des oraisons qui expriment cela, d'une façon assez secrète, mais ça

correspond à quelque chose de très exact. Nous avons plusieurs fois dans les oraisons : "Seigneur, dis-moi ce que tu veux m'accorder pour que, te le demandant, tu me le donnes". A un certain niveau, c'est injurieux! Si un fils disait à son père, dis-moi ce que tu veux me donner pour que, te le demandant, je sois sûr que tu me le donnes, le papa trouverait ça amer. Mais à un autre niveau, c'est juste, inspire-moi ce que je dois te demander (c'est une activité créatrice) et dans la mesure où tu m'auras vraiment inspiré, la prière qui en sera la conséquence sera vraiment exaucée parce qu'elle sera ta prière. Tu pries en moi pour t'exaucer en moi. A ce moment, il y a les deux phrases, tu pries en moi pour t'exaucer en moi. Ce sont deux phrases inséparables l'une de l'autre.

Je pense que tout ce que je viens de vous dire du 'dire' est vrai du 'faire'. Tout ce que nous faisons en correspondant à ce que nous devons faire, par le fait de notre mission, est pour nous l'occasion de prendre davantage conscience de ce que nous sommes, de faire l'approche de notre être et par conséquent, l'occasion de l'approche de Dieu. Donc il serait bon de ne pas considérer ce que nous faisons comme quelque chose qui est extérieur à la prière. Il n'y a pas d'activisme lorsqu'on a l'activité qui correspond à notre mission, parce que cette activité, étant enracinée en nous, nous cultive et les fruits de cette activité sont pour nous nourriture. Tandis qu'au contraire, l'activité qui est la conséquence de ce qui s'impose du dehors et qui n'est pas enracinée en ce que nous sommes, nous distrait de nous-mêmes. Ça ne nous nourrit pas, ça nous extériorise, tandis que l'activité, conséquence de la mission, comme la prière, conséquence de la mission, sont des fruits de notre propre intériorité qui nous nourrissent.

Voilà pour la prière individuelle. Dans la mesure où l'on forme une véritable communauté, c'est-à-dire où chacun s'efforce, grâce à la présence des autres, de prendre plus totalement conscience de ce qu'il doit être, donc des exigences, dans la mesure où cette communauté nous aide à prendre conscience de nous et à faire l'approche de notre mystère, elle nous aide à prier. La prière d'une communauté, lorsqu'elle n'est pas simplement une prière de collectivité, c'est-à-dire où chacun dit la même chose, mais où chacun, par ce qu'il est, en tant que prière individuelle, aide par sa présence les autres à prier de façon personnelle. Cette prière communautaire est évidemment plus puissante que la prière individuelle. L'idéal, si vous voulez, serait évidemment que chacun d'entre nous priant personnellement, comme je vous l'ai dit au départ, soit capable, par sa présence, d'aider les autres à prier de la même manière de telle sorte que ce soit un ensemble très divers de prières et que chacun soit aidé par les autres à développer sa propre prière. Voilà dite rapidement la manière dont on peut concevoir la prière

b) l'action de la prière sur Dieu

Alors je vais aborder maintenant la deuxième partie : comment peut-on concevoir que la prière ait une action sur Dieu ? ce qui est une des principales objections que l'on peut faire à la prière. Comment peut-on concevoir que ce que je dis, ce que je fais, au niveau même de ce que je viens de vous préciser, puisse avoir une action sur Dieu ?

Ce que je vais dire m'est personnel. Je ne pense pas que ce soit une explication, c'est simplement une représentation. Comme Dieu est impensable, ce serait nous contredire de penser que ce que je vais vous dire, c'est ce qui se réalise. C'est une manière de me représenter la façon dont ma prière peut avoir une action sur Dieu. Je vais me placer simplement à un niveau humain et en utilisant en particulier une réflexion sur l'activité de création. Puisque nous avons insisté sur le fait que la prière réelle est une prière créée et pas simplement une prière fabriquée, je vais me mettre sur un plan simplement humain et nous ferons la transposition.

Je prends quelqu'un qui crée. Visons le plus simple: c'est un artiste, un musicien par ex. qui interprète un morceau de musique, un pianiste. Cette interprétation est une création si ça n'est pas simplement un piano mécanique. Un musicien est un artiste qui interprète en la recréant l'œuvre dont il a à faire l'interprétation dans un concert. Premièrement, ce qu'il crée l'inspire, autrement dit, dans la mesure où il a déjà commencé à interpréter le morceau qu'il est en train de jouer, la manière dont il l'a recréé est pour lui une occasion de développer sa propre création. Il y a interaction entre le créateur et l'œuvre qu'il crée. Ce qu'il crée va l'aider à continuer sa création dans la ligne où il a commencé.

Premier théorème : le créateur est inspiré par sa création. Un poète par ex. fait la même chose, c'est peut-être une rime ou une cadence ou une image qui fait démarrer l'activité créatrice. Mais cette image n'est peut-être pas la première image. Ce rythme qui l'a saisi par le dedans n'est pas forcément le premier rythme de son œuvre. Et ce rythme-là va se développer dans tous les sens et petit à petit l'œuvre va se créer. Le créateur est inspiré par l'œuvre créée. Toute activité spirituelle est nourriture pour celui qui s'y livre. Ce musicien joue dans un concert et supposons qu'il y ait quelqu'un dans l'assistance qui soit véritablement communiant à l'activité créatrice du pianiste, qui soit intelligent de l'activité créatrice de cet homme qui s'efforce de créer l'interprétation du morceau de musique qui lui est présenté. Cet auditeur, que j'appelle le témoin, est témoin de cette activité créatrice et, par sa simple

présence, aide l'artiste à interpréter son morceau de musique. De toute façon, il y a quelque chose qui est très clair, c'est que si ce pianiste essaie de faire cette interprétation dans une salle où tout le monde s'occupe d'autre chose que de ce qu'il fait, ce n'est évidemment pas le climat qui va l'inspirer. Lorsqu'il se trouve qu'il y a quelqu'un qui s'intéresse à lui, incontestablement il est soutenu, cette présence l'aide à être inspiré, à créer l'interprétation qui lui est proposée. Alors, deuxième théorème, le témoin de l'activité créatrice aide le créateur. Par ex. quand on parle dans une assemblée, si personne ne comprend rien de ce qu'on dit, cela ne vous inspire pas. Lorsqu'il y en a quelques-uns qui, par leur présence, communient à l'effort du conférencier pour dire quelque chose de vrai, évidemment cette présence va l'aider.

Encore un troisième théorème. Supposez que dans cette salle de concert il y en a un certain nombre qui communient vraiment en profondeur à l'activité créatrice de ce pianiste, il se crée entre eux une certaine communauté, communauté éphémère puisqu'avant la séance ils ne se connaissaient pas et après ils ne se connaîtront plus. Mais pendant cette période où ils sont comme 'suspendus' à l'activité créatrice du pianiste, il y a entre eux une véritable communauté. Je dirais même que chacun, par certains côtés, correspond mieux, grâce aux autres, est plus témoin grâce aux autres, de l'activité créatrice du pianiste. Seul il n'aurait peut-être pas la possibilité d'entrer aussi profondément en communion avec l'activité créatrice de ce musicien. Les témoins d'une activité créatrice forment entre eux une communauté et, entre eux il y a une collaboration qui les rend chacun plus profondément témoins de l'activité créatrice du créateur. Voilà mes trois positions.

Transposez cela avec Dieu. Dieu est le créateur. Nous sommes une œuvre créée par Dieu. Plus nous correspondons avec exactitude à la pensée de Dieu sur nous, à l'activité créatrice de Dieu en nous, plus nous l'inspirons. Dans la mesure où nous sommes ce que nous devons être, nous sommes, par la réalité que nous atteignons, inspirants de Dieu. Notre prière est essentiellement d'abord au niveau de ce que nous sommes; l'essentiel de notre prière, c'est ce que nous sommes, ce n'est pas ce que nous faisons ou disons. Ce que nous faisons et ce que nous disons nous est utile pour notre prière dans la mesure où, grâce à ce faire et ce dire, nous atteignons plus profondément ce que nous devons être.

Donc premier point, par ce que je suis, dans la mesure où je suis ce que je dois être, par ma simple présence, indépendamment même du faire et du dire, étant œuvre créée par le créateur, j'inspire le créateur. Deuxième point, je suis évidemment témoin de l'activité créatrice de Dieu dans la zone où j'agis en fonction de Dieu, dans la zone de ma mission. C'est dans la zone de ma mission que je suis le plus intelligent de l'activité créatrice, à la fois parce que je la découvre en moi-même, puisqu'elle est à l'origine des activités que je dois avoir pour remplir ma mission, mais aussi par le fait que ceci n'est pas séparable de la ligne dans laquelle je me trouve et où ma mission doit se déployer. Donc c'est à l'intérieur de ma mission que je suis le plus facilement témoin, c'est-à-dire intelligent de l'activité dans le monde à partir de moi-même. Cela correspond à ce que nous disions tout à l'heure, ma prière sera d'autant plus inspirante pour Dieu que je serai moi-même plus témoin, c'est-à-dire plus exactement à ma place. Troisième point, de même que l'artiste crée, par sa présence, entre ceux qui savent en être témoins, une véritable communauté qui les aident mutuellement à devenir plus totalement témoins de l'activité créatrice du pianiste, de même lorsque nous nous réunissons en communauté, par le fait même que nous sommes les uns et les autres fondés en communauté au nom de celui qui crée, de Dieu, chacun de nous, à l'intérieur de sa mission, est plus intelligent de l'œuvre que Dieu crée à travers nous et à travers ceux qui nous sont proches, ceux qui sont proches de notre mission, et dans cette même mesure notre prière de communauté, notre réalité de communauté, a une influence sur Dieu.

Voilà les trois manières de se représenter comment nous pouvons avoir une véritable action sur Dieu. Tout ce que je viens de vous dire n'est pas spécifiquement chrétien. Pour que ce soit spécifiquement chrétien, il faut introduire Jésus, comme je vous le disais ce matin. Il est tout à fait certain que dans la mesure où la présence de Jésus en nous nous permet une prise de conscience en profondeur de notre propre mystère et par conséquent d'y correspondre avec une intelligence plus développée que si nous étions seuls, cette présence de Jésus, dans tout ce que nous faisons, dans notre mission, est majeure et nous aide à faire de notre prière une prière proprement chrétienne. Elle est chrétienne, non pas tellement "per Christum Dominum nostrum", mais parce que, sous l'influence du disciple de Jésus que nous devenons peu à peu, nous progressons dans l'être et c'est ainsi que Dieu nous saisit davantage et que nous devenons plus influents sur l'action de Dieu dans le monde. Notre prière devient chrétienne dans la mesure où nous devenons disciples. D'autre part, dans la mesure où nous devenons disciples, nous sommes davantage capables de faire une véritable communauté. De même que le musicien, lorsqu'il exerce son activité créatrice, crée entre les différents témoins de son activité une véritable communauté, ces disciples de Jésus, dans la mesure où ils sont disciples, créent entre eux une communauté. "Quand deux ou trois seront réunis en mon nom..." , ça touche à cela...

Alors, la forme idéale de cette communauté est l'Église. L'Église est le lieu en droit, sinon en fait malheureusement, où pratiquement les disciples de Jésus se retrouvent et s'entraident mutuellement, en étant davantage disciples, à être plus fidèles totalement chacun à la mission qu'il reçoit de Dieu. C'est ainsi que la prière d'Église est une prière de communauté qui dépasse la prière individuelle que chacun d'entre nous pourrait avoir. Évidemment tout ceci en droit mais, si c'est en droit, c'est tout de même réalisé en fait dans certains cas. Je pense qu'il y a des communautés religieuses, des communautés de foi, qui justement dans la mesure où ses membres sont suffisamment disciples pour que la communauté ne soit pas simplement une collectivité religieuse, ont par leur présence dans le monde une influence assez grande pour justifier leur réalité. Voilà pourquoi les contemplatifs, lorsqu'ils sont vraiment contemplatifs, sont très importants dans la vie spirituelle du monde. C'est pourquoi on peut dire que la mutation dont l'Église a besoin sera beaucoup mieux préparée et beaucoup plus aidée par la création ou par la revivification des monastères proprement contemplatifs que par un travail de technicien sur le plan uniquement de la catéchèse ou sur le plan de la mise en condition liturgique.

Voilà les indications que je vous ai proposées ce soir pour la prière. Dans mon groupe, dans le groupe auquel j'appartiens, pendant un certain temps nous avons récité des psaumes et pratiquement, la routine étant, nous avons continué jusqu'en 1940. Mais la guerre est intervenue et après, nous nous sommes retrouvés mais il y avait une discontinuité telle que nous nous rendions compte que nous n'étions pas vraiment authentiques dans la récitation des psaumes. Et pendant plusieurs années, nous n'avons pas été capables de faire d'autres prières que la messe. Alors, petit à petit nous avons recréé une prière, celles qui se trouvent en particulier dans le livre que j'ai écrit. L'expérience montre que cette prière, qui date de 4 ou 5 ans d'existence, parce que nous l'avons créée pour nous et dans un climat relativement favorable puisque ce groupe existe depuis très longtemps, nous avons le même vocabulaire, nous disons à peu près la même chose avec les mêmes mots, nous avons une spiritualité semblable, donc des conditions assez favorables. Ça fait qu'en récitant ces prières, ces prières ne s'usaient pas mais elles s'approfondissaient pour certains; c'est une expérience de fait.

Je crois que c'est le bienfait d'une communauté de foi comme celle dont on peut rêver, de créer sa propre prière à partir de la réalité spirituelle qui se développe en chacun de ses membres. Progressivement, cette prière commune est à la fois le fruit de cette communauté et sa nourriture.

1980

Questions diverses

Mazille, novembre 1980

L'amour humain

Vous accordez à l'amour humain un caractère absolu et éternel. Qu'est-ce que la fidélité ? Faut-il se laisser conduire par le cœur ?

Si l'amour n'est pas définitif, il y a, un jour ou l'autre, rupture ou au moins amortissement. Dans les deux cas, il y a quelque chose qui blasphème le départ. Il y avait dans l'amour naissant une promesse qui n'est pas tenue et la tendance est de la blasphémer un peu et de dire que c'était une illusion, illusion qui, au fond, était simplement due au fait qu'on n'a pas su correspondre aux appels implicitement enracinés dans la vigueur des sentiments qu'on pouvait se porter l'un à l'autre.

Si on dit que ce n'était que des commencements, des chemins.

Sitôt que ça commence, surtout lorsque l'acte sexuel proprement dit vient, pour ainsi dire, sanctionner ce commencement, il y a immédiatement répercussion, soit sur le plan physiologique, soit sur le plan affectif, qui n'est pas que des commencements, qui sont des choses acquises qui vont peser sur l'avenir de l'un et de l'autre.

Si bien que vous liez le caractère définitif et absolu essentiellement au risque de traumatisme de destruction.

C'est l'aspect le plus visible. Dans la mesure où l'on rompt, on est porté presque invinciblement à appeler illusion ce qu'on considérait au départ comme quelque chose de définitif et à sous-estimer la réalité fondamentale que peut représenter l'amour entre l'homme et la femme.

Supposons que l'amour entre deux êtres se développe et qu'à un moment les deux développements ne correspondent plus.

Même s'ils s'aperçoivent qu'ils ne correspondent plus et, en général, les chemins spirituels de deux êtres qui, au début, étaient proches l'un de l'autre, se manifestent assez divergents après, malgré cela, le respect de l'autre, l'intérêt pour l'autre doivent exister. Il y a dans l'amour humain un instinct fondamental. Les instincts fondamentaux de l'homme sont les bases sur lesquelles s'édifie la vie spirituelle. Toute grandeur spirituelle s'enracine dans les instincts fondamentaux de l'homme. C'est

pourquoi la relation entre homme et femme dans le mariage peut avoir un caractère définitif qu'à mon point de vue je contesterais volontiers dans l'engagement au célibat. Car l'engagement au célibat est en porte-à-faux sur l'instinct fondamental tandis que s'engager vis-à-vis d'une femme pour un homme, c'est tout à fait dans la ligne de son instinct fondamental. Alors cet instinct peut se dévier, on peut ne pas y correspondre ou on peut l'orienter vers une autre personne ; ça dépend de nos initiatives, de nos fidélités. Malgré tout, il y a là une base que l'engagement au célibat ne connaît pas.

Si deux êtres, à un moment de leur vie, viennent à ne plus s'estimer mutuellement, vous dites qu'il faut continuer.

Très certainement s'il y a des enfants. L'expérience montre que, quand les parents savent se surmonter suffisamment pour conserver à leurs enfants un vrai père et une vraie mère, ultérieurement, grâce à leur fidélité et à leur persévérance, ils retrouvent entre eux l'amour qu'ils avaient peut-être perdu avant. S'il n'y a pas d'enfant, je n'en sais rien, mais c'est une décision sur laquelle il faut que les deux soient vraiment d'accord.

Dans la vie spirituelle, l'homme et la femme font des chemins tellement différents, le lien du début... Le lien n'est pas sur le plan d'une ressemblance ou même d'une certaine compréhension mais du fait que chacun pressent qu'il y a dans l'autre une fidélité profonde à ce qu'il doit être, l'unité spirituelle, cette unité des fidélités, chacun s'approchant de l'authenticité de ce qu'il doit être, et non pas l'unité des comportements.

C'est de la fidélité à soi-même dans les deux cas.

Oui, mais quand on voit l'autre fidèle à ce qu'il doit être, il y a dans cette prise de conscience de la fidélité de l'autre un aliment qui permet de survivre aux difficultés qu'il peut rencontrer sur le plan des attitudes, des comportement ou des manières de faire.

Dans l'amour humain, un des points qui est exalté aujourd'hui, c'est cette communication qui est faite de passion, d'abandon mutuel, une sorte d'exaltation sexuelle et aussi une sorte de liberté du corps.

Que ce soit un élément très important de l'amour humain entre homme et femme, je suis tout à fait d'accord mais non que ce soit l'élément fondamental. C'est ce qui aide précisément la fidélité fondamentale, si on sait y correspondre.

Quand vous parlez de se laisser conduire par les exigences intimes, souvent vous mettez presque de côté les raisonnements, les projets par lesquels on maîtrise sa vie, et vous écarterez les conformismes sociaux. Est-ce que vous diriez que, dans l'amour humain, nous avons à nous laisser conduire par le cœur et que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas et qu'à un moment donné, on bascule ?

Non car les exigences intérieures doivent s'enraciner dans le temps. La valeur d'une exigence intérieure, c'est la manière dont elle s'est progressivement amorcée. Ce n'est pas quelque chose d'instantané comme peut l'être, par exemple, l'amour-passion. L'amour-passion n'est pas une exigence intime et peut se heurter d'ailleurs à une exigence intime. C'est le cas de "l'amour impossible", amour-passion qui pourrait être l'amour libérateur si on était dans d'autres situations familiales, mais qui est en coexistence avec un amour qui implique notre responsabilité vis-à-vis de l'autre, qui le rend impossible. De sorte que, même si on s'imagine qu'il est possible, il y a humainement parlant la rupture qu'on ferait et qui entamerait de façon radicale la qualité de l'amour qu'on pourrait porter à l'autre. Ce qui caractérise l'exigence intime, c'est qu'elle n'est ni de l'ordre intellectuel ni de l'ordre affectif. Elle persiste à travers le nous.

Qu'est-ce qui vous ferait justifier le célibat ?

La mission. Il y a des missions qui impliquent un célibat ou en tout cas un mariage dans des conditions telles qu'il est fort peu probable qu'on le fasse.

La distance entre ceux qui s'aiment ou avancent dans l'amour humain, y compris sur un plan spirituel.

Oui, au point de vue affectif, très certainement (plan sensible). Au point de vue spirituel, cette distance s'accroît aussi, car l'homme et la femme sont très différents. Le sexe a une grande importance dans la vie spirituelle. Mais sur le plan fidélité, nous sommes à un niveau qui dépasse le sexe. Cela suppose que l'un et l'autre soient au niveau où la fidélité est une réalité, et non confondue avec une certaine stabilité, une certaine fixité. L'amour adulte n'est pas un amour de possession. La fidélité devient la base de l'union et non pas la ressemblance.

Est-ce qu'on aime en l'autre cette fidélité qu'il a en lui-même, de le voir s'accomplir dans son mystère ?

Oui et il y a à la fois ce respect de l'autre et cette chose importante à savoir que quand on est suffisamment proche de quelqu'un pour savoir qu'il est fidèle, cela nourrit notre propre fidélité. Il y a

communion au niveau de la fidélité. C'est autre chose que de l'imitation. C'est au niveau de l'être et non du faire et du dire.

Connaître l'évangile

Depuis des siècles, dans l'Église, la mission a été conçue uniquement au niveau de l'enseignement et du gouvernement parce qu'on enseignait et gouvernait des masses. Désormais, pour que sa mission se réalise de façon exacte, dans la ligne de ce que Jésus a été de son temps, il est nécessaire que l'Église soit encore enseignante et gouvernante mais qu'elle soit en même temps éducatrice et appelante, ce qui ne peut se faire qu'auprès des individus. Ce qui suppose un contact personnel avec quelqu'un ou un contact personnel avec une communauté où les membres ne soient pas simplement collectivisés spirituellement mais existent par leur propre fidélité, dans la diversité qui correspond à leur unité particulière. Maintenant, je commence peut-être à comprendre la bible. Car il faut commencer par méditer l'Évangile. C'est à la lumière de ce que Jésus a été que l'on peut peut-être entrer dans la compréhension de ces temps dont les univers mentaux sont si différents des nôtres que c'est par universalité que nous pouvons les saisir. Il faut être un grand vivant pour entrer un peu dans l'intelligence d'un être comme Abraham ou Moïse.

Nous méditons l'Évangile en groupe. Nous parlions autant de nous-mêmes que des textes que nous méditons. Nous commençons toujours par lire une partie de la prière sacerdotale. Pour méditer l'Évangile, il faut d'abord être fidèles aux exigences intimes qui montent en nous au fur et à mesure que nous nous développons spirituellement. Il faut avoir une vie suffisamment de recueillement pour prendre conscience de ce qui monte en soi. Il y a des interpellations, des appels qui ne se renouvellent pas continuellement si on ne les écoute pas.

Est-ce important d'avoir une vue d'ensemble sur l'évangile ?

C'est pour moi une vue d'ensemble sur l'esprit fondamental qui a animé la vie de Jésus. Il y a eu en Jésus une progression de la prise de conscience de sa mission, de son originalité par rapport à celle de Jean-Baptiste, la découverte de la secrète faille de plus en plus profonde qui se creusait entre ce que Jésus concevait comme devant être vis-à-vis de son Père et ce que la loi lui proposait du dehors. Pour moi, la clé, c'est de comprendre l'esprit qui animait Jésus, qui s'est développé en Jésus. Cette clé a plusieurs aspects :

1- l'affirmation de la grandeur de l'homme. Jésus a foi en l'homme. Il l'a affirmé dans les conditions où cette grandeur était la plus blasphémée, chez les pauvres, les marginaux. Une transcendance de l'homme par rapport à son faire et son dire. Quand nous voyons Jésus pardonner les péchés, dans la catéchèse classique, on y voit une puissance de Dieu ; moi, j'y vois la manière dont Jésus essaie de faire comprendre à la pécheresse qu'elle est plus grande que son acte et doit, non pas être écrasée par son acte, mais le dépasser et s'en servir pour aller au-delà.

2- aucune loi ne s'impose à l'homme de façon absolue. La loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi. Toutes les paraboles du royaume tournent autour de cela. L'homme est trop grand pour que la loi puisse lui dicter, non pas d'une façon générale mais en particulier dans les cas extrêmes, l'attitude qu'il doit prendre. La loi ne peut lui imposer tout ce qu'il doit faire pour être vraiment fidèle à lui-même. L'homme transcende la loi comme il transcende son faire et son dire.

3- l'important n'est pas de se séparer comme on avait tendance à le faire de son temps (comme le faisaient les Pharisiens ou les Esséniens). Il faut rester là où on se trouve.

4- caractère individuel de l'activité spirituelle qui est nécessaire pour entrer dans le royaume de Dieu, comme ils disent. Relisez les paraboles qui insistent sur ce caractère individuel, parabole des talents, de la drachme perdue, du trésor caché... Ce sont toutes des histoires d'individus. Je ne nie pas que d'autres peuvent nous y aider mais cette aide ne peut être qu'indirecte et ne peut nous dispenser de l'initiative intime qui nous est nécessaire pour être fidèle.

5- dans l'Évangile, il n'y a que deux recommandations :

a) "Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux", conséquence probable des expériences qu'il a pu faire de la fécondité de ses rencontres avec ses disciples. S'il a donné beaucoup à ses disciples, il a sans doute beaucoup reçu d'eux.

b) "Faites ceci en mémoire de moi". Refaites entre vous ce que nous faisons ensemble ce soir, pour essayer d'actualiser et d'entrer dans l'extrême densité de réalité humaine que nous avons vécue de façon spéciale ce dernier soir. C'est une récapitulation de tout ce qu'il a vécu avec ses disciples. Je pense qu'il ne faut pas séparer ce geste de la réunion des disciples, le dernier soir. Il était normal qu'ils mangent ensemble, mais ce qui était important, c'est qu'ils ne se sont pas rassemblés pour manger ensemble, c'est parce qu'ils étaient rassemblés qu'ils ont mangé ensemble. La cène ne doit pas être séparée de ce qui l'a préparée ni de ce qui l'a suivie. Elle fait partie d'un ensemble que nous sommes condamnés à ne pas comprendre si nous séparons les chaînons les uns des autres.

Dans votre description de la cène, vous n'avez pas repris un mot important : Aimez-vous les uns les autres.

Le mot "amour" est pour moi un mot piégé car on peut le comprendre à des niveaux différents. L'amour réel est sous-jacent à tout ce que je viens de vous dire, à toutes les manières de se comporter que Jésus nous a recommandées, la manière dont on comprend par le dedans ce que lui-même a vécu. L'amour est partout, mais comme le mot n'y est pas, on ne le voit nulle part. C'est l'esprit qui a tout teinté. Mais j'évite le mot et j'utilise plutôt le mot "foi" qui a la même réalité et le mot "espérance" qui n'est pas encore trop piégé.

La mort de Jésus peut être expliquée de deux façons différentes. La façon dont Jésus s'est comporté publiquement, politiquement, ne pouvait que susciter cette réaction violente. Les conservateurs pouvaient voir légitimement en Jésus un fossoyeur de la religion des ancêtres. D'autre part, Jésus a laissé peut-être espérer au début qu'il serait celui qui rétablirait la liberté du royaume d'Israël promise par les prophètes. Dans la mesure où il a prêché la miséricorde (Bienheureux les doux !), il a plutôt démobilisé les énergies politiques et patriotiques de son peuple, au lieu de les galvaniser. Donc soit du côté des politiques et des patriotes, soit du côté des conservateurs alliés plus ou moins au gouvernement, il était celui qu'il fallait faire disparaître. La mort de Jésus est une conséquence physique, sociologique de la prise de position qu'il a prise d'une façon de plus en plus énergique à mesure que la polémique avec les docteurs de la loi devenait plus violente.

Il a été tué malgré lui, il ne s'est pas suicidé. Mais il a fait de la mort sa mort, en lui donnant un sens qui soit dans la ligne de sa mission. Il a compris que tout ce qu'il pouvait donner à ses disciples était donné. Mais ce qu'il leur avait donné et qu'ils avaient reçu, n'était pas reçu au niveau où il aurait fallu pour que cela soit vraiment dans la ligne de son esprit. Il fallait donc qu'il disparaisse pour que, à travers son absence, les disciples prennent mieux conscience de l'importance que lui, Jésus, avait pris dans leur vie. C'est là qu'il a fait de la mort, sa mort. Donc, à la fois, il a subi la mort et il en a triomphé en lui donnant un sens positif venant achever sa mission.

La résurrection

C'est la manifestation de la perfection spirituelle que Jésus a provoquée dans ses disciples et dont l'explosion s'est manifestée au moment où il a disparu. Cela s'est présenté sous des formes dont je ne pourrais pas dire les conditions concrètes. Mais ce que je pense et que l'Église affirme depuis longtemps, c'est que ce sont des réalités qui n'ont été vécues que par ceux qui ont cru en Jésus jusqu'à la mort. Que ces visions, ces songes peut-être, se soient manifestés sous une forme ou une autre, je ne peux le dire mais ce qui me paraît très important, c'est d'affirmer que seuls ceux qui ont cru en Jésus, en ont été les bénéficiaires. Ce sont les manifestations de ce qui les avaient remués au fond de la conscience, au-delà même de la prise de conscience qu'ils pouvaient en avoir. Nous ne pouvons comprendre nous-mêmes la portée de ces événements singuliers qui sont arrivés que dans la mesure où nous sommes nous-mêmes entrés suffisamment en profondeur dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu avant sa mort. Autrement, c'est une pierre d'achoppement car, ou bien nous sommes conduits à le nier sous le poids du rationalisme qui est en chacun d'entre nous, ou nous sommes au contraire conduits à lui donner une forme matérielle qui ne met pas du tout en évidence le caractère de foi qu'impliquent ces événements.

La relation de Jésus à son Père

Cette relation va bien au-delà de l'expérience que je peux avoir, mais elle est tout de même dans la ligne de ce que je peux vivre moi-même. Plus je prends conscience de ma mission, plus je peux avoir avec Dieu une relation de communion. Que cette communion ne soit pas du même ordre que celle de Jésus, je le conçois volontiers dans la mesure où cette mission crée toujours en moi des contestations. C'est que je suis plus proche de la mission des prophètes de l'Ancien Testament qui recevaient leur mission et ce n'était pas sans peur de leur part, que de Jésus qui semble tellement consubstantiel à sa mission que jamais nous ne voyons un moment où il y ait comme une certaine défense contre ce qui lui paraît devoir être fait ou dit pour être fidèle.

Alors "Père" est le nom propre que vous donner à la mission ?

Non, la mission est la conséquence d'une activité créatrice. Créer, c'est épouser une activité en soi qui n'est pas à notre disposition comme les activités ordinaires, c'est l'action de Dieu. Et c'est cette action de Dieu qui fait que le mot "mission" prend le sens qu'on lui donne ordinairement, d'envoyé par... Essentiellement parlant, au départ, le mot mission consiste en ce que je dois faire pour avoir une prise de conscience existentielle des potentialités et des exigences qui montent en moi. Voilà un aspect de la mission qui n'est pas l'aspect classique puisque, en général, le mot mission a le sens d'envoyé par. Mais ce que Dieu veut pour moi, c'est la mise en œuvre des potentialités qu'il a mises en moi.

Mais c'est à travers cette expérience que vous rejoignez le Dieu que Jésus appelle son Père.

Exactement, surtout que je pense, pour ma part, que je peux parler de "mon Dieu" comme lui a pu parler de "son Père". Il y a dans le mot "mon Dieu" une prise de conscience de Dieu qui est au niveau de ce que je suis, mais qui n'épuise pas ce que Dieu est dans la mesure précisément où la prise de conscience que je fais n'épuise pas ce que je suis.

Ça fait des années que vous méditez l'évangile. Je voudrais vous demander si vous préférez méditer seul ou en communauté.

Au niveau où je me place maintenant, dans la situation où je me trouve, j'ai plutôt une méditation globale qu'une méditation particulière sur certains passages. Mais, à certaines heures, certains passages prennent une valeur nouvelle à la lumière précisément de la vision globale que je peux avoir de l'Écriture.

En groupe ou seul ?

Seul. Il est certain que cela peut être provoqué par des rencontres déterminantes pour aider cette prise de conscience si elle n'était pas déjà préparée en moi.

Est-ce que l'interprétation de vos frères a un grand poids sur votre propre interprétation ?

Elle a un grand poids plus par la présence que par l'explicitation. Il y a de temps en temps quelque chose qui m'est donné du dehors mais c'est relativement rare.

Quand vous dites «présence»...

Du fait que nous sommes depuis très longtemps ensemble, que nous nous réunissons souvent, nous atteignons assez souvent entre nous des paroles vraies qui vont au-delà de ce que nous serions capables de dire ou d'entendre en temps ordinaire, quelque chose d'assez indéfinissable qui fait que, à certaines heures, nous sommes un peu au-dessus de l'état où nous sommes normalement.

Le courant habituel de vos pensées est-il traversé par une référence à l'évangile ?

Par une référence directe, certainement pas, mais par une infusion générale, oui. La vie de Jésus, ce que Jésus a vécu, est plus importante pour moi que les textes de l'évangile. Ces textes ont déjà pris une distance vis-à-vis de la réalité, à la fois parce que ce n'est pas tellement ce qu'on a voulu dire dans l'Évangile qui est déjà une catéchèse et, d'autre part, parce que cette catéchèse est extrêmement marquée par un univers mental fort différent du mien. De sorte que, ce qui au début était parole d'Évangile est maintenant chemin, et un chemin dont je mesure davantage que jadis la secrète distance qui sépare ce qui s'est réellement passé de ce qu'on en a dit depuis.

Quel est le premier Dieu auquel vous avez cru ?

Le Dieu que l'on enseignait au catéchisme, celui dont on parle encore souvent dans les sermons, c'est-à-dire un Dieu créateur, tout-puissant, omniscient, cause de tout ce qui se passe dans le monde, soit en bien, soit en mal, à l'origine des événements, mettant les gens en tentation pour les éprouver.

Ce Dieu, à un moment donné, vous a semblé inacceptable.

Comme Jésus a pris une place très importante dans ma vie et que, pendant longtemps, j'ai identifié Jésus et Dieu, c'est plus par l'aspect Jésus que par l'aspect Dieu-créditeur et origine de tout ce qui se passe dans le monde que j'ai cru en lui. Jésus-Christ a été plus réel pour moi que le Dieu qu'on m'avait enseigné au catéchisme. Mon centre d'intérêt se trouvait tellement porté vers ce qu'on a à faire dans la vie pour correspondre à ce qui monte en soi, que l'aspect proprement théologique de Dieu ne se posait vraiment pas pour moi.

Qui est le Dieu de Jésus-Christ pour vous ?

Le Dieu de Jésus, c'est celui qui lui a inspiré sa mission et qui fait que Jésus et son Père étaient en communion intime, lui faisant peu à peu découvrir l'orientation fondamentale qui a été à l'origine de son message.

Vous ne diriez pas que c'est le Dieu-Amour ?

Je ne suis pas très sentimental, et le mot "amour" est pour moi tellement utilisé que je le prends avec beaucoup de réserves.

Ce Dieu, vous refusez de le définir mais vous en avez fait l'expérience à travers votre propre mission.

C'est plus dans l'action de Dieu en moi que je prends conscience, à partir de ce que je sens en moi-même et au-delà des initiatives, des activités dont je peux prendre la responsabilité directe, que je pressens Dieu. Je ne pressens pas Dieu en lui-même, j'en fais l'approche à travers les actions qui sont inséparables de ce que je suis, qui ont en moi l'intimité des mouvements immanents et qui ne sont pas sujets à leurs déterminismes comme les autres activités dont je peux avoir la disposition. Il y a pour moi des exigences intérieures dont le caractère impératif dépasse de beaucoup les raisons que je peux me donner pour les justifier. C'est dans la prise de conscience de cette action que je fais l'approche d'une intimité qui me dépasse et dont je dis : c'est de Dieu.

Ce Dieu, je le perçois en moi ?

Je perçois son action au fond de moi et j'utilise le mot "Dieu" dans la mesure où je reconnais en moi un caractère absolu que je reconnais à l'action dont je prends conscience en moi.

Est-ce que ce mot "Dieu" vient d'une culture, est-ce une personne ?

La manière dont on parlait de Dieu autrefois provenait de la nécessité d'une explication du monde. Alors on lui donnait un caractère absolu, premier. Ce caractère absolu me semble dépasser toute civilisation, tout univers mental particulier. L'adhésion à Dieu a un caractère absolu qui dépasse toute théologie ou tous les refus de théologie, ce qui est encore une théologie.

Alors Dieu juste, Dieu amour, Dieu absolu ?

Ce qui est universel dans ces expressions, c'est le caractère absolu qu'on donne à ces affirmations.

Ce sont des conceptions qui tentent d'expliquer ce que nous percevons en nous-mêmes, l'action de Dieu ?

Je pense que, d'une certaine façon, plus nous approchons du mystère de l'homme que je suis, plus nous approchons du mystère de Dieu qui agit en moi, sans que je puisse le moins du monde prétendre atteindre sa réalité d'être au-delà de l'action qui se manifeste en moi et que je lui attribue par une option fondamentale.

L'important pour vous, c'est l'expérience de l'action de Dieu en vous ?

Cette expérience est plutôt une observation. On n'expérimente pas Dieu, on l'observe. L'expérience suppose qu'on la prépare, on la déclenche ; l'observation ne suppose qu'un accueil, et une attention qui ne sait pas exactement quand l'observation pourra se faire.

Dans votre prière, vous dites : Mettons-nous en face de nous-mêmes et de Dieu. Pourquoi dites-vous d'abord en face de nous-mêmes ?

Pour faire l'approche de Dieu, il faut commencer par faire l'approche de soi-même et c'est en faisant l'approche de son propre mystère qu'on découvre en soi l'amorce, l'écho d'une autre présence qui n'est pas nôtre et qui est intime à nous comme ce qu'il y a de plus intime. Pour se mettre en présence de Dieu, il faut d'abord se mettre en présence de soi. C'est très différent de l'introspection, de la révision de vie, qui porte sur un niveau moral d'observance à une loi et sur une tranche très limitée de sa vie. Et d'autre part, le regard intérieur, l'intériorité, prend l'être dans sa totalité, tout le passé doit être présent dans le regard que l'on porte sur soi au moment présent.

Les objections sur Dieu, la toute-puissance, Dieu créateur.

On attribue à Dieu la responsabilité d'un tremblement de terre. La toute-puissance de Dieu est pour moi une erreur fondamentale, une transposition sur le plan de l'absolu de la puissance que l'on peut accorder à un être très puissant, comme un roi. Le créateur, conçu sur le plan de la création artistique, nous donne une conception de Dieu beaucoup plus proche de ce que je crois que les perspectives du roi tout-puissant. Un créateur ne peut pas créer n'importe quoi, il crée ce qui est dans la ligne de ce qu'il est. On ne crée pas n'importe quand mais lorsque cela est donné, car c'est un mouvement intime qui pousse à créer. Dieu ne pouvait pas ne pas être créateur.

Quand vous dites « créateur », vous ne dites pas celui à qui tout obéit.

Absolument pas. Lorsque le créateur, sur le plan humain, crée son œuvre, cette œuvre lui inspire le mouvement et prolonge l'activité créatrice qui est commencée. Il y a interaction continuelle entre le créateur et l'œuvre créée, Le créateur, en créant, se crée. Nous sommes très loin de la perspective d'un homme très puissant qui ferait ce qu'il voudrait, selon son bon plaisir.

Alors que faites-vous de l'image de l'ancien testament, l'image du potier ?

C'est une image pâle, un chemin, dont il faut comprendre le caractère transitoire, qui nous a conduit progressivement à Jésus et, sous l'influence de Jésus, nous continuons à voir des perspectives et à faire des œuvres plus grandes que lui. Il ne faut pas prendre le départ pour la fin.

Alors il y a des choses qui échappent à la toute-puissance de Dieu ?

Absolument. Dieu n'est pas au commencement du monde, si ce mot à un sens, il est plutôt à la fin ou, du moins, nous comprenons vraiment Dieu à la fin de notre développement spirituel et non pas au départ où il nous est imposé par la nécessité d'expliquer pourquoi le monde est.

La meilleure expérience que vous avez de Dieu est, pour vous, celle de l'acte créateur ?

L'acte créateur présente une finesse d'observation, une finesse d'expression, plus adaptée à la définition de l'être que nous appelons Dieu, que la toute-puissance ou l'omniscience d'un être qui sait tout, peut tout, fait tout, quand il veut, comme il veut. C'est une puissance qui est limitée par sa propre réalité profonde, Dieu ne peut pas ne pas créer. Un Dieu qui cesserait de créer ne serait pas Dieu. Nous avons déjà cela sur le plan de l'amour.

Alors, créer, ce n'est pas "faire de rien" ?

Alors, là, je ne sais pas de quoi il s'agit. Le néant, je ne sais pas de quoi il s'agit.

Comment vous expérimentez en vous l'acte créateur ?

L'acte créateur part d'une pâte qui existe en moi. C'est une mise en valeur d'une réalité potentielle qui se trouve en moi, dont je ne connais pas l'existence et qui se manifeste progressivement à mesure que je corresponds par ma fidélité aux exigences intérieures qui montent en moi à la conscience claire. A certaines heures, il y a en moi des lumières qui sont certainement préparées plus ou moins dans mon passé. La grosse difficulté du monde moderne est de ne plus pouvoir accepter la conception de Dieu qu'on avait jadis. Pour faire découvrir la réalité d'un absolu que les hommes trouvent en eux, il faut prendre une voie tout à fait différente de celle d'une explicitation pseudo-scientifique qui était déjà une explication au départ. Toutes les sciences grignotent la façon dont nous concevions que Dieu était la cause du monde.

Dieu ne sait pas tout à l'avance ?

Absolument pas. Tout ce qui se fait hors du temps, n'a pour moi qu'une signification puérile car ce "hors du temps" est un temps que nous mettons avant l'autre temps. De même pour l'éternité, c'est un temps qui suit le temps présent.

Y a-t-il une providence qui gouverne toutes choses ?

Si vous entendez par "providence" une activité qui est maître des événements, absolument pas.

Beaucoup de gens ne peuvent plus lire les psaumes, l'Ancien Testament, à cause de ce Dieu vengeur, ce Dieu extérieur.

Il y a encore dans la bible la tendance animiste, croyance que Dieu est derrière les événements, qu'il les meut. La croyance animiste imaginait que, derrière tel arbre, tel rocher, il y avait tel génie qui avait telle activité. Il y a une tendance animiste dans la bible et, jusqu'à ces derniers temps, notre liturgie a continué à utiliser la bible sans rien expliquer si bien que certains pensent que, si on n'a pas utilisé la bible dans la prière, c'est une prière de philosophes, une prière intellectuelle.

Que pensez-vous de l'extériorité de Dieu avec des expressions telles que Dieu est mon roc ?

Si on prend le mot "roc" comme une objectivité sur laquelle on peut s'appuyer, je ne suis pas d'accord. Mais si on le prend dans le sens d'une prise de conscience d'un continuel travail, d'une continuité de l'appel, il y a là une stabilité, une persévérance, une fidélité qu'on peut appeler "roc" ; mais ce mot n'a plus l'aspect objectif dont je parlais tout à l'heure. Des termes de ce genre sont mal compris à cause de la tendance objectivante de l'homme moderne sous l'influence de la science et sous l'influence rationaliste qui a travaillé l'esprit religieux, en particulier en Occident.

Le monde populaire a de la peine à parvenir à cette intériorité de Dieu, il a besoin d'images.

A mon point de vue, il ne faut pas parler de Dieu trop vite. Il faut parler du sens de la vie, de l'enracinement de ce qu'on a à faire dans ce qu'on est, prendre conscience de la maturation qui se fait progressivement à travers nos fidélités. C'est à travers cette mission que nous pouvons atteindre Dieu.

Vous refusez qu'on bouche les trous par Dieu ?

Je refuse qu'on utilise Dieu pour expliquer le monde dans ce qu'il a de bon ou de mauvais.

Pour répondre aux aspirations de l'homme.

Je pense qu'il répond aux aspirations de l'homme en les promouvant en lui.

La meilleure manière, pour vous, d'atteindre Dieu est la prise de conscience du sérieux de la vie.

du sérieux de la vie, de sa mission, une prise de conscience de cette activité qui se développe en nous et qui crée par sa stabilité une œuvre qui est inséparable de nous, dont nous n'avons absolument pas eu la possibilité de faire le projet au départ.

Ce que vous dites est assez révolutionnaire car on a formé les jeunes à la connaissance de Dieu par la bible et la connaissance des dogmes.

Je pense, pour ma part, que la formation humaine est plus importante que la formation biblique au départ et que, pour comprendre en profondeur la bible, il faut avoir déjà une formation humaine très profonde. De même que, pour comprendre Jésus en profondeur, il faut avoir déjà compris par le dedans le sens de sa propre vie, de la mission qu'on a pour que la vie mérite d'être vécue, comprendre aussi l'insigne travail qui se fait en nous pour que cette mission se développe et pour que toutes nos potentialités émergent peu à peu à la conscience claire et à nos disponibilités. Pour la plupart des hommes, il vaut mieux les conduire pas à pas à ce qu'ils ont à découvrir, plutôt que de leur apporter du tout cuit dont ils feront des obstacles à la foi, avant qu'ils trouvent une signification à ce qu'on leur a apporté.

Est-ce que nous ne sommes pas idéalistes ?

Je ne pense pas que nous soyons idéalistes parce que, dans l'homme, des exigences se manifestent avec puissance.

Jésus a dit : Notre Père qui est aux cieux...

Il a dit aussi ou on lui a fait dire : il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, le royaume des cieux sera aux violents, la porte étroite... Je comprends bien que les premiers chrétiens aient insisté sur ces

difficultés parce qu'elles existaient réellement. Nous n'avons pas les mêmes difficultés parce que nous ne sommes pas persécutés mais il y a une persécution larvée, un climat qui nous immerge dans l'athéisme dès le commencement de notre vie.

Que pensez-vous du fait que, dès notre enfance, on nous ait mis dans la tête que Jésus est fils de Dieu, à tel point qu'il est tellement Dieu qu'il n'est plus guère homme ? Est-ce que vous croyez que Jésus est Dieu ?

Pour ma part, le Jésus tel qu'on peut le voir à travers les évangiles est d'abord un homme. Je pense que, pour découvrir sa transcendance par rapport à ce que je suis, je dois prendre conscience de ce qu'il a été car il l'a été d'une façon si radicale que ce que je peux en comprendre n'est pas sans relation avec ce que je vis mais manifeste que ce que je vis n'est pas tout à fait ce qu'il a vécu. Il y a, dans ma mission comme dans celle de tout homme, une partie de moi qui conteste toujours. La mission renverse, s'impose, mais elle n'est pas consubstantielle à ce que je vis. Or je ne vois pas en Jésus la moindre contestation par rapport à sa mission. C'est une des approches que je fais de la transcendance de Jésus. Mais il y en a d'autres. J'ai l'impression que le caractère universel de la mission de Jésus déborde de beaucoup les perspectives même que Jésus pouvait en avoir. Je dis «universel» parce que, vingt siècles après, les paroles qu'on nous a rapportées de lui m'interpellent.

Croyez-vous qu'elles interpellent les asiatiques ? Ne faut-il pas être humble par rapport à ce concept d'universel ?

Il faut croire que, pour tout homme, dans la mesure où on arrive à une certaine vie en profondeur, une communication devient possible.

En quel sens Jésus est-il le Dieu de l'homme ?

Il est le Dieu de l'homme dans la mesure où, par sa profondeur humaine, il est sorti de lui des paroles qui, tout en étant d'un univers mental déterminé et limité par les temps et les lieux et, si on dépasse l'enveloppe, qui atteignent tout homme dans la profondeur où il transcende la civilisation et l'hérédité dont il dépend. Jésus n'est pas un modèle, pas même un maître si vous entendez par le mot "maître" celui qui a des disciples qui lui ressemblent. Il est le ferment, l'appel, qui prend pour chacun de nous l'accent qui correspond à ce que nous sommes. Et s'il est "appel", c'est qu'au-delà des expressions qu'il utilise, il y a en lui une personne qui consacre le mot qu'il utilise pour lui donner la signification qui correspond ce que nous pouvons recevoir.

À mesure que vous avancez dans la vie, comment concevez-vous la présence de Jésus ?

Le mot "présence", je l'allie toujours au mot "souvenir". Il n'y a pas de présence sans souvenir actif, en prenant le mot "souvenir" dans le sens que j'indique, c'est-à-dire une activité qui m'est essentiellement personnelle, qui travaille sur ma mémoire, qui implique la totalité de mon engagement personnel et qui me fait réaliser, au niveau où je me trouve, celui dont je me souviens. Jésus m'est présent parce que, aujourd'hui, à travers tout ce que je suis, à partir de ce que je sais de lui et que les Écritures me donnent, il est pour moi plus réel que quelqu'un que je vois mais dont je ne peux pas pressentir la réalité comme je peux pressentir la réalité de Jésus.

Vous donnez un sens à votre vie, aux événements de votre vie, en recréant le souvenir de Jésus pour vous ?

Jésus est pour moi au niveau où je peux le saisir, et il y a là une prise de conscience de Jésus qui est une création et qui est juste au niveau de ce que je suis capable d'atteindre et de recevoir pour m'en nourrir. C'est dans ce sens qu'il est pour moi ferment, appel. Jésus est pour moi inépuisable.

La contemplation

Pour entrer dans une certaine zone de contemplation, il faut avoir suffisamment vécu et dans la ligne de ce que l'on doit vivre. C'est pourquoi je pense que c'est souvent un tort d'entrer dans un monastère contemplatif trop jeune.

Vous n'auriez pas été capable de vivre cette solitude que vous assumez maintenant s'il n'y avait pas eu une préparation par le travail.

Oui. Dans le passé, on remplaçait cette préparation par des notions d'ascèse, par le sacrifice, qui ne sont plus adaptées, car ce sont au fond des méthodes, même si on en a fait des mérites.

Cette présence à vous-même, cette solitude doit-elle être recherchée par l'homme ou vient-elle comme un fruit ?

Les deux choses sont liées. L'évolution de notre psychisme et de notre histoire nous conduit progressivement vers cette solitude. Mais, et c'est le drame de beaucoup de vieillards, beaucoup entrent dans la solitude sans avoir été préparés par la vie qu'ils ont menée avant.

Qu'est-ce la solitude intérieure ?

C'est la conséquence de la prise de conscience de ce qu'il y a de proprement unique dans la vie qu'on mène, l'impression que tout ce qu'on a vécu d'essentiel n'est pas proprement communicable. On n'en

prend pas conscience quand on veut. Il y a un certain fond de l'être qui a besoin d'une motion plus particulière pour qu'on puisse y pénétrer. Il faut atteindre une certaine capacité de comprendre par le dedans l'esprit fondamental qui a animé son passé et qui nous a conduit petit à petit sur un chemin qui nous est propre. Il y a un manque d'initiative qui fait que l'on se laisse vivre plutôt qu'on essaye d'être un véritable vivant, de façon fidèle au sens de sa vie, la mission. Pour être face à soi-même, il y a un effort de recueillement qui n'est pas facilité par la société actuelle. Dans un monastère, on touche facilement l'essentiel mais, à côté de cet essentiel que je peux atteindre ici en face de moi-même ou dans une conversation, il y a tout un aspect liturgique traditionnel de société religieuse qui habille et qui, par sa complication, sa vénérabilité, distrait de l'essentiel, préserve l'homme de lui-même. Cet essentiel, c'est le face-à-face avec Dieu, la prise de conscience en profondeur de la condition humaine, du monde dans sa réalité totale. Pour moi, cette solitude a commencé à 70 ans car il y a, dans le travail manuel, quelque chose qui protège de la prise de conscience de l'essentiel.

Communication parents-enfants

On rencontre quantité de parents désorientés. Il semble que la communication se rompe entre parents et enfants. Cela est très douloureux pour les parents et aussi pour les enfants. Est-ce que cela a été une question fondamentale dans votre vie et dans votre propre maturité ?

Que les enfants aient besoin de se détacher de leurs parents, cela a toujours existé. Dans les conditions actuelles, cela se passe peut-être dans des conditions plus violentes, dramatiques pour les parents car la famille est moins protégée des influences extérieures que jadis. La société a une puissance sur l'enfant qui dépasse de beaucoup celle qu'elle avait, il y a cinquante ou cent ans. D'autre part, la société elle-même est en crise. Jadis les enfants souffraient peut-être beaucoup plus de cette disparité entre parents et enfants. Ils étaient beaucoup plus dépendants des parents. Tandis que maintenant, ce sont les parents qui sont dépendants des enfants. Le cheminement des enfants ne peut pas ressembler à celui que nous avons connu, pour nous du moins qui sommes nés en chrétienté et avons hérité des certitudes, des sécurités du passé. Actuellement la société est permissive, non-sécurisante, elle accumule les questions. Les parents, car ils ont eu souvent une vie humaine avec beaucoup de facilités, n'ont souvent pas respecté leur authenticité, comme l'exigent les jeunes. Dans beaucoup de cas, les parents ont été fidèles aux traditions. Ils n'ont pas eu de réactions personnelles vis-à-vis des traditions qui leur auraient permis d'être authentiques au-delà d'une certaine uniformité avec le milieu où ils vivaient. Pour être authentique, il faut une observance intelligente et personnelle de ce qui s'impose à nous du dehors et une fidélité à des exigences intérieures.

Vous pensez que les parents ont tendance à être fidèles à des traditions, à des croyances, plutôt qu'à être fidèles à eux-mêmes. C'est ce qui crée le fossé entre eux et les jeunes ?

Oui. Mais les parents ont un moyen d'aider leurs enfants à devenir ce qu'ils peuvent devenir, c'est d'être eux-mêmes sur le chemin de leur propre authenticité. Cependant les parents donnent à leurs enfants beaucoup plus qu'ils ne le pensent et c'est à longueur de vie que les enfants découvrent ce que leur père ou leur mère a été vraiment pour eux. Il faut être père pour comprendre un peu ce qu'a été son père. Et il faut que le père disparaisse pour que, d'une certaine façon, les enfants comprennent ce que le père a été pour eux. C'est difficile d'être authentique et c'est radicalement impossible pour ceux qui ne le veulent pas.

Prenez un homme débordé de travail, quelle authenticité pouvez-vous lui demander ?

Sauf des postes de très grandes responsabilités, dans beaucoup de cas, je pense qu'une diminution des besoins permettrait une réduction de cette absorption du père car plus on gagne de l'argent, plus on en dépense et inversement, le cercle vicieux de la consommation.

Vous souhaiteriez que, par authenticité, beaucoup de foyers acceptent une certaine simplicité de vie ?

Oui car le fondement de l'éducation, c'est l'authenticité avec soi-même. C'est ce qui éveillera l'esprit de l'enfant s'il sait l'accueillir.

Un des projets des parents chrétiens est de communiquer leur foi.

Ce n'est pas développer la liberté des enfants que de leur imposer quelque chose du dehors. Mais si le rayonnement spirituel des parents a de l'influence sur les enfants, cette influence se glisse à travers leur propre liberté et ne peut, par conséquent, pas être considérée comme une limitation à leur liberté parce que ça vient du dedans, même si l'origine est indirectement du dehors. Je suis convaincu, pour ma part, que le père et la mère ne sont pas les mieux placés pour donner directement à leur enfant ce qu'ils souhaiteraient leur procurer, comme la foi. C'est un héritage à long terme que l'enfant découvrira petit à petit, à mesure qu'il découvrira sa vie. Les mieux indiqués seraient les membres d'une communauté de foi parce qu'ils peuvent recevoir des amis ce qu'ils ne peuvent pas recevoir de leur père et mère dont ils veulent se dédouaner.

Engagement politique et foi

La mission est une voie active, enracinée dans l'intériorité et pas seulement provoquée par des événements extérieurs, fruit des exigences intérieures qui naissent en nous grâce à l'intériorité et à l'occasion des circonstances, des conditions dans lesquelles on est conduit à vivre. Il n'y a pas d'intériorité sans fruits et ces fruits ne sont pas indépendants des conditions dans lesquelles nous vivons. C'est dans la synthèse entre ces exigences intérieures qui naissent du dedans à l'occasion des événements extérieurs et de la fidélité avec laquelle nous y correspondons, que la prise de conscience de la mission se produit.

L'idéologie : on reproche aux autres de n'avoir pas pris l'engagement qu'on a pris soi-même, ce qui montre que cet engagement n'est pas le fruit d'une exigence qui nous est propre mais de considérations générales qui sont la raison même de ce qu'on fait. C'est l'idéologie qui donne sa force à l'engagement. Comme elle a un caractère général, elle n'a pas besoin d'intériorité. L'idéologie est une conception du monde, de l'homme. Elle est absolument nécessaire mais elle n'est pas fondamentale pour que l'homme soit vraiment un vivant. Quand on adhère du dehors à une idéologie, on est plus vécu que vivant. Quand on y adhère par une prise de conscience en profondeur de ce qui paraît être nécessaire pour être un homme, on est plus vivant que vécu. Si l'idéologie est considérée comme un absolu, c'est l'idolâtrie moderne. Si elle est considérée comme la vie d'une foi, nous sommes sur un plan de vie spirituelle authentique.

Comment feriez-vous pour provoquer un amorçage de l'intérieur ?

Il est plus facile d'enseigner les bases rationnelles d'une action politique car l'amorçage spirituel ne dépend pas d'un enseignement. Cela dépend de celui qui enseigne.

Peut-on réaliser une intériorité dans des engagements socio-politiques si on n'est pas soi-même politiquement engagé ?

Toute attitude est par elle-même politique et sociale. Alors nous sommes tous engagés dans le politique et le social, que ce soit plus ou moins conscient mais il vaut mieux que ce soit conscient. On ne peut pas reprocher à quelqu'un de ne pas être engagé politiquement car toutes ses manières d'être portent implicitement ou explicitement un engagement politique. Mais suivant son tempérament, on donne la priorité à un amorçage intérieur ou à un engagement politique. Quand l'amorçage intérieur est fait, il y a interaction entre la fidélité aux exigences intérieures qui conduisent à un engagement politique et la réalité de cet engagement qui, étant enraciné dans l'intériorité, est la nourriture de cette intériorité. Jésus n'a pas choisi entre l'engagement et l'intériorité, mais les deux en les conjuguant dans sa propre réalité personnelle. Ces deux voies doivent se conjuguer en nous pour pouvoir être réelles. L'engagement politique est actuellement le facteur n°1 de la division des chrétiens car leur vie spirituelle est petite. Ils ont une conception de l'unité dans l'uniformité qui a été celle de l'Église depuis des siècles et qui s'accroît aujourd'hui avec le perfectionnement des communications. Il y a une centralisation inhumaine à Rome et qui remplace le niveau de l'universel qui s'atteint par l'approfondissement de l'homme.

De temps en temps il faut s'arrêter de vivre pour porter un regard nouveau, renouvelé, sur ce que l'on a vécu. Il faut se dégager du présent, des impressions du moment, pour arriver à avoir une vision globale de ce que l'on a vécu plutôt que la somme d'un certain nombre de souvenirs. Pour cela un recueillement personnel est utile.

Ici vous êtes dans un cadre inhabituel. Ce dépaysement est utile en un certain sens. Nous avons l'occasion d'ailleurs de rencontrer dans notre vie des événements qui nous dépassent, des événements graves, donc accidentels, qui nous donnent parfois l'occasion, en nous dégageant du quotidien, d'avoir sur notre vie un regard qui va plus profond. C'est au fond ce que chacun d'entre nous peut faire à sa manière dans des journées comme celles-ci. Je crois d'ailleurs que c'est très important de concevoir qu'une vie ne peut véritablement être vécue sur un plan humain, en profondeur réelle, que si chaque année par exemple, on consacre quelques jours de ses vacances à un travail en profondeur de ce genre. Ce n'est pas encore entré dans les mœurs mais il faudra bien un jour ou l'autre que ça y entre et, si on n'y entre pas volontairement, les événements se chargeront bien de nous y faire entrer.

Quand on regarde sa vie, son passé, ce que l'on peut en dire ne peut avoir un caractère relativement général, universel que dans la mesure où cela correspond vraiment à ce que l'on a vécu. C'est très difficile de dire ce que l'on vit, c'est déjà difficile de le connaître. Mais après l'avoir connu, il faut être capable de le dire. Il y a toujours un fossé difficile à franchir entre ce que l'on veut dire et ce que l'on dit. Il faut arracher cela de soi-même. On ne peut l'arracher de soi sans y être en un certain sens aidé par ceux qui vous écoutent. On peut à certaines heures, dans la solitude fondamentale, se découvrir en profondeur. Mais c'est évidemment dans la mesure où on peut parler à un autre au niveau à peu près où ce que l'on veut dire est entendu, écouté, que dans une certaine mesure ce que l'on dit est le plus proche de ce que l'on vit et que ce que l'on dit porte plus facilement écho dans ceux qui écoutent.

Quand on regarde un peu son passé, on s'aperçoit qu'il y a des **lignes de force** dans ce passé qu'on ignorait jadis et qui sont très importantes pour se comprendre, pour se comprendre dans ce que l'on a vécu, pour donner un sens juste, pas plus ni moins, à ce que l'on vit aujourd'hui et pour préparer l'avenir encore inconnu mais qui nous attend et ne pourra que se greffer sur ce que l'on a vécu. Donc une certaine prise de conscience des lignes de force de son existence est importante pour ne pas être plus vécu que vivant, passif vivant au jour le jour sans relations explicites en profondeur. Je vais vous donner deux lignes de force.

1- Ce que je suis, ce que j'ai vécu dépasse de beaucoup ce que je fais, ce que je dis et même la conscience que j'ai de moi-même. Il y a en nous, que nous le sachions ou non, une réalité mystérieuse qui n'est pas épuisée par ce que l'on peut savoir de nous du dehors, qui n'est même pas épuisée par ce que l'on peut savoir de soi du dedans. L'homme transcende son faire et son dire. Il y a une réalité qui ne relève pas des connaissances que l'on peut avoir soi-même soit sur soi, soit sur les autres.

Il suffit de réfléchir un peu à la manière dont on a vécu certains événements importants de son passé. Des années après, on s'en souvient, même s'il est bien évident que par certains côtés l'aspect affectif, intellectuel, n'est pas le même. On a changé, on n'est plus sous le coup de l'émotion de l'événement ni de la systématisation intellectuelle, idéologique, qui commandait à ce moment-là nos évidences. Le plus important est de s'apercevoir que cet événement a pris progressivement sa place dans un ensemble, dans la totalité de mon passé. De telle sorte que cet événement qui polarisait mon attention, était le seul qui existait devant moi à ce moment-là. Lorsque je le regarde vingt ou trente ans après, il a une toute autre portée, un tout autre sens car je le vois à travers un ensemble où il a sa place. On peut se rendre compte par exemple qu'un événement qui semblait alors très important ne l'était en fait pas tellement. On peut se rendre compte au contraire qu'une décision prise à un moment donné était en fait sous-tendue par quelque chose de beaucoup plus profond et a eu une portée qui allait beaucoup plus loin que ce que l'on imaginait au départ. Nous avons une vue globale où chaque chose de notre passé prend une place qui dépend de ce que nous vivons maintenant. Schématiquement, on peut dire que, chaque jour, le regard que nous avons sur ce que nous avons vécu va changer. Ce changement ne se fera que petit à petit, se rassemblera autour d'une réalité qui sera de plus en plus stable.

C'est toute la différence que je fais entre vie et existence. Mon existence aujourd'hui, c'est la manière dont je peux regarder l'ensemble que j'ai vécu, parce que je l'ai vécu comme je l'ai vécu, à travers ce que j'ai vécu depuis. Ma vie, c'est l'ensemble des événements de mon histoire que n'importe qui peut connaître.

Voilà un premier axe important de la réflexion que l'on peut avoir sur sa propre vie. C'est de découvrir l'esprit fondamental de ce que nous avons vécu et qui donne à chaque événement du passé une place

que nous ne lui connaissions pas quand nous le vivions. Donc nous ne découvrirons que demain la véritable valeur de ce que nous vivons aujourd'hui. Et cette découverte sera dans une large mesure la conséquence de ce que nous aurons vécu depuis.

2) Nous n'avons rien en nous que nous n'ayons reçu.

Nous avons besoin de recevoir de ce qui n'est pas nous pour devenir nous. Chaque jour les événements que nous vivons, les rencontres que nous faisons nous apportent des éléments avec lesquels il faut que nous nous comportions. Toute la question est de savoir comment recevoir. Il y a des manières de recevoir qui sont purement accidentelles, psychiques, et il y a une certaine manière de recevoir qui devient nourriture. Cette réalité mystérieuse se nourrit de la manière dont nous accueillons tout ce qui n'est pas nous mais dont nous avons besoin pour devenir nous. Ce n'est pas à partir de ces deux lignes de force que nous vivons. La plupart d'entre nous, sinon tous, c'est après avoir vécu que nous les découvrons. C'est une découverte que chacun a à faire, par sa propre activité spirituelle, dans des périodes de recueillement.

Il y a **trois domaines** où nous devons recevoir pour devenir nous-mêmes :

- la vie en société, nous avons un métier, une famille et nous avons à respecter un ensemble de lois qui nous sont extrinsèques,

- par le fait que nous vivons dans le monde de la matière et de la vie, nous sommes soumis à ses lois, maladies, cataclysmes... Nous faisons partie de la masse humaine et il y a des tourbillons humains qui sont plus puissants que les tempêtes (les guerres...),

- la rencontre de l'autre.

C'est à travers tout cela que nous devenons nous-mêmes, cet être mystérieux, unifié, dont je vous parlais, qui n'est pas la conséquence d'un projet que nous aurions conçu au départ ou à partir d'une vue philosophique de la vie. Le fait que nous avons vécu nous permet de prendre conscience de la réalité mystérieuse qui se constitue en nous et nous permet de nous approprier notre présent et, en un certain sens, d'être plus prêt à nous approprier notre avenir. Un homme qui ne réfléchit pas à partir d'un certain âge à ce choses-là n'est pas tout à fait un homme. Ce peut être un citoyen, un élément standard d'une société, mais par certains côtés il n'a pas atteint la taille humaine. Et cela ne s'apprend pas. C'est à chacun de nous de le découvrir.

Dans toute vie, il y a, à des doses différentes, la possibilité d'un regard sur ce que l'on a vécu. Il ne s'agit pas de vivre très longtemps, il s'agit des instants fortement vécus, il s'agit d'avoir intensément vécu. La prise de conscience du passé est plus fréquente que la préconscience de l'avenir. Généralement, on ne prend pas au sérieux les rêveries des jeunes. Si on regardait ce qu'il y a dessous, sous la rêverie la plus évaporée, romantique, romanesque, il y a quelque chose. «Les illusions de jeunesse sont des allusions pour l'avenir» (Claudel). Vers 11-13 ans, au moment où l'enfant est déjà un peu dégagé du moule parental et n'est pas encore troublé par les passions, il y a une limpidité du cœur. Cette limpidité du cœur peut exister à toute heure mais, à certaines heures, elles s'imposent avec une particulière puissance. La mort d'un être qu'on a aimé est souvent une heure où nous avons une certaine lucidité sur la vie de l'autre qui vient de disparaître et, d'autre part, une certaine limpidité sur notre propre vie.

Il est très difficile de prendre la vie au sérieux parce que, chaque jour, nous sommes repris par l'immédiateté du quotidien, de telle sorte que, sauf aux grandes heures de la vie, nous sommes plus vécus que vivants, plus inconscients de ce que nous vivons. Certes, l'important est de vivre mais il y a en nous toute une partie de nous-mêmes qui a besoin de prendre conscience de ce qu'on vit pour le vivre vraiment. Plus notre culture se développe, plus ce besoin s'impose.

1) La vie en société

Je vais essayer de parler de la manière de s'approprier la loi, le règlement, qui s'impose à nous, soit par le fait que nous vivons en société, soit parce que nous avons un métier.

- En ce qui concerne le métier. Nous avons à nous soumettre à un certain nombre de règles qui s'imposent par le fait de notre fonction. La première manière de faire son métier, c'est d'obéir d'une façon purement passive, exacte, mais encore extérieure, à ce que ce métier nous demande de faire. Nous restons au niveau du comportement, du faire et du dire. On peut, en arrière-fond, donner de l'autorité à ce règlement, y attacher une sanction. Ou bien on peut donner à ce règlement (ex. au niveau religieux) un certain caractère absolu, qui est d'ailleurs généralement agrémenté d'une sanction. L'important, c'est d'obéir, que le faire et le dire soient conformes à ce qui est demandé. Cela suffit pour que le métier soit exercé de façon convenable. C'est l'obéissance passive, «militaire», qui peut être commandée et ce qu'elle comporte peut être enseigné. Ce n'est pas une activité proprement spirituelle. Mais elle peut être nécessaire, utile. Il y a une certaine mécanique du métier qui facilite son exercice. Il y a une mécanisation qui est utile à certaines heures.

- Il y a un deuxième niveau qui n'est pas encore spirituel mais plus proprement humain que le précédent, c'est celui où on se donne des raisons, où on rend raisonnable la loi imposée. Ces raisons peuvent être acceptées par tout le monde et, impliquant une obéissance semblable à la précédente au point de vue concret, elles ne singularisent pas la personne. Donc ce niveau n'est pas encore spirituel. Ceci est particulièrement important pour les parents. Au départ, l'autorité doit s'exercer de façon militaire (niveau du dressage). Mais très vite, il faut que les parents puissent justifier les raisons des ordres donnés aux enfants. Pour pouvoir donner des raisons à ce que l'on dit, il faut y croire soi-même. Donc il faut une valeur humaine plus grande que dans une simple dictature. L'enfant a besoin de comprendre les raisons profondes de ce qu'on lui commande pour pouvoir obéir et se préparer à avoir une vie d'adulte. Cette deuxième obéissance est très importante mais ce n'est pas suffisant pour faire un homme et elle peut s'enseigner comme la précédente.

- L'activité proprement spirituelle est la fidélité au métier. En faisant exactement ce que commandent le premier et le second niveau, on se met dans ce que l'on fait ou dans ce que l'on dit. On ne fait pas seulement que s'y prêter. Ceci, chacun doit le comprendre à sa manière. Il y a une différence d'ordre entre se prêter et se donner. Se donner, ce n'est pas se prêter davantage. Là, nous entrons dans le spirituel et l'essentiel ne peut pas s'enseigner. Chacun d'entre nous doit le découvrir. Il y a une différence entre se prêter et se donner et c'est à la fin de sa vie que l'on comprend ce que c'est que se donner. Même si l'on a cru pendant longtemps se donner vraiment, on ne faisait encore que se prêter, car se donner suppose une unité fondamentale, une certaine réalisation de soi, d'avoir trouvé un peu le sens de sa vie, sa mission, ce qui ne peut se faire qu'à longueur d'années.

On ne se donne que lorsqu'on existe. A la fin de sa vie, très souvent, on s'aperçoit que l'on n'a fait que se prêter à ce que l'on faisait. C'est toute la différence entre foi et croyances. Dans les croyances, on ne fait que se prêter. Même si on adhère très fortement aux croyances, on ne fait que s'y prêter s'il n'y a pas la foi. On ne peut pas expliquer la différence entre croyance et foi, de même que l'on ne peut pas expliquer ce que c'est que se donner car ceci implique tout un cheminement personnel que chacun doit faire à ses cadences et que personne ne peut enseigner, que l'on ne peut pas découvrir par simple imitation. C'est à moi seul de découvrir un peu tout ce que je pressens dans se donner, dans la mesure où j'ai suffisamment d'expérience passée pour me rendre compte que, quand je croyais me donner, je ne faisais que me prêter. Ou bien, ce qui est à peu près la même chose, quand je croyais me donner, je ne faisais que chercher à posséder car se donner n'est pas posséder. Dans la relation père-mère avec les enfants, il y a une manière pour les parents de se donner à leurs enfants qui est une manière de les posséder. C'est tout le drame du second cordon ombilical.

Il y a des indices extérieurs, non significatifs d'une façon impérieuse mais qui sont tout de même indicatifs de la qualité du don de soi à ce que l'on fait et à ce que l'on dit. Prenons un métier où il n'y a pas de relation avec l'autre, un paysan. Dans mon pays, les champs ne sont pas géométriques, ils ne sont jamais rectangulaires. Il y a deux niveaux du travail du paysan, le niveau commandé par la rentabilité et le niveau commandé par une certaine perfection. Quand c'est la rentabilité qui l'emporte sur la perfection, sur un certain fini, un certain accomplissement, les champs deviennent très vite rectangulaires car c'est ainsi que les raies de labour sont les plus rentables. Finir un champ en suivant son contour naturel, c'est se condamner à faire beaucoup de raies pour rien, la rentabilité y perd. Il y a une différence entre l'exploitant et le cultivateur. Pour le cultivateur, la rentabilité n'est pas première, il cultive son champ tel qu'il lui est donné. Les deux ont très bien travaillé. L'exploitant a bien travaillé, il est satisfait car son travail est rentable, il reçoit une satisfaction. L'autre a de la joie de voir son champ bien cultivé. Il y a une différence entre bien travailler et bien cultiver. Le cultivateur a la joie de l'accomplissement de son œuvre. L'exploitant est resté au premier ou au second niveau. Le cultivateur marque son champ d'une réalité qui lui est propre, il s'est mis dedans. La satisfaction sépare, elle ne se partage pas, tandis que la joie, par elle-même, est communicante, elle se partage. L'ordre du spirituel ne peut pas être possédé et est essentiellement au niveau du partage. La vie morale, au contraire, sépare. Chacun peut découvrir quand il a eu de la joie à faire son travail et quand il n'a eu que la satisfaction de l'avoir bien fait.

Il y a une certaine créativité qui est donnée, à certaines heures au moins, à celui qui se donne à son métier et qui est inconnue de celui qui ne fait que s'y prêter. C'est vrai aussi pour ceux qui en profitent. L'enfant dans une classe où le professeur se donne reçoit en plus de la culture, le goût de connaître, une certaine intelligence de la réalité qui dépasse de beaucoup les connaissances.

2) La rencontre de l'autre en tant qu'il est lui-même

On peut rencontrer l'autre à des niveaux très différents. Il y a une rencontre de l'autre qui est purement physique, l'autre reste totalement étranger. On peut aussi rencontrer l'autre en tant qu'il a ou que j'ai une fonction dans la société mais là aussi on ne rencontre pas l'autre en tant qu'il est lui-même. Il y a

la possibilité d'une rencontre de l'autre en tant qu'il est cause d'un événement qui me concerne, l'automobiliste qui me rentre dedans; ce n'est pas encore la rencontre de l'autre en tant qu'il est lui-même.

Quand deux êtres ont vécu en grande communion et que l'un vient à disparaître, il peut y avoir la possibilité, à certaines heures au moins, de comprendre ce que l'autre est en lui-même, beaucoup plus profondément que lorsqu'il était avec nous. Ceci est dû en particulier, en dehors de la séparation, à ce fait que nous-mêmes nous nous sommes développés au point de vue humain et sommes plus capables maintenant de comprendre par le dedans ce qu'est l'autre à la lumière de la propre expérience que nous avons vécue. De sorte que la compréhension n'est pas simplement une connaissance objective, c'est quelque chose qui est à la lumière de la réalité spirituelle de la profondeur humaine qu'on a soi-même. On comprend l'autre au niveau où l'on peut se comprendre soi-même.

Exemple. Nous avons eu dans notre vie quelqu'un qui a eu une grande importance. A ce moment-là, nous étions trop jeunes pour comprendre toute l'importance qu'il avait pour nous. Mais après une certaine maturation de notre part, nous pouvons nous ressouvenir de lui en partant des souvenirs que nous avons de lui. Ces souvenirs, nous les approfondissons en en découvrant la portée à la lumière même de l'expérience spirituelle que nous avons faite. De sorte que nous découvrons la profondeur de cette personne d'une autre manière que lorsqu'elle était avec nous. C'est ce qui arrive souvent entre enfants et parents, entre mari et femme.

Ce qui est important dans tout ceci, c'est que cette activité spirituelle pour comprendre l'autre en profondeur n'est pas la simple conséquence de l'attention d'une volonté très précise, nécessaire mais non suffisante. Pour que cette intelligence nous soit donnée, il faut que nous soyons capables de l'accueillir.

Il y a quatre niveaux de relation en profondeur avec l'autre en tant qu'il est lui-même : le respect de l'autre, l'intérêt pour l'autre, le niveau de la communication de la vie (parents-enfants, homme-femme, amis...) et la communication au niveau de l'existence.

1- Le respect de l'autre

Ça paraît élémentaire mais va beaucoup plus loin que ce que l'on pense. Le respect de l'autre va plus loin que ce qu'on voit de lui. En particulier, le respect du cheminement de l'autre, ce qui suppose déjà la foi en l'autre. Ceci est particulièrement important entre parents et enfants. Il faut savoir respecter leur cheminement même s'il ne correspond pas à ce que nous souhaitons. La foi en l'autre est différente de la confiance en l'autre. La confiance peut ne pas exister mais la foi doit nécessairement exister pour que la père reste le père de ses enfants.

La loi se préoccupe généralement beaucoup du respect. Il y a là déjà, surtout pour le cheminement, une singularité que la loi ne peut pas atteindre. Déjà à ce niveau, il y a des exigences intimes vis-à-vis de l'autre que la loi ne peut pas imposer. Ces exigences intimes sont capitales pour la vie spirituelle. Elles nous singularisent.

2- L'intérêt pour l'autre

S'il est difficile, même impossible, d'avoir une relation en profondeur avec quelqu'un qui considère que le respect de l'autre n'est qu'une superstition, il est beaucoup plus fréquent de rencontrer des gens pour qui l'intérêt pour l'autre n'est qu'une forme superfétatoire de vertu. La plupart des lois d'ailleurs sont plus faites pour faire respecter notre intérêt que pour nous aider à porter intérêt à l'autre. Souvent même les intérêts personnels sont en contradiction avec les intérêts des autres. A ce niveau, la loi est l'occasion d'une tentation pour nous dispenser de prendre conscience en profondeur d'exigences intimes qui peuvent naître en nous, suivant ce qu'est l'autre et ce que nous sommes. La loi peut dispenser de porter intérêt à l'autre, c'est le pharisaïsme que Jésus a condamné. Ici les exigences intimes sont plus importantes que dans le premier cas. A chacun de les découvrir.

3- Le niveau de la communication de la vie

Ce niveau est très différent des deux premiers qui relèvent de la rencontre de l'autre, quel qu'il soit. Quel que soit celui que je rencontre, je me dois de le respecter et même de lui porter intérêt et cette rencontre est accidentelle, passagère.

La communication de la vie en profondeur, amitié, amour, filiation, paternité, est élective. Les responsabilités vis-à-vis de l'autre sont ici beaucoup plus profondes et elles doivent durer, elles ne sont pas occasionnelles. C'est la communication au niveau de la vie qui est la plus fréquente. Elle se présente dans toute vie car c'est au fond dans la ligne de nos instincts fondamentaux (amour et paternité). Elle est l'origine d'exigences intimes que la loi ne peut même pas faire concevoir. Il n'y a pas deux amours semblables et la loi générale est totalement dépassée au niveau de la relation. Donc ces relations ne peuvent se développer qu'au niveau des exigences intimes que chacun de nous doit découvrir pour lui, selon sa propre manière. C'est là une activité spirituelle par excellence.

Il n'y a aucune technique qui puisse nous apprendre à aimer. Des techniques sont certainement utiles pour préserver l'amour mais aucune n'est suffisante pour le conserver et le développer. Dans toute vie humaine, même la plus esclavagisée par les conditions sociologiques, il y a certaines heures où des exigences sont à découvrir en soi, conséquences de ce que l'on a été, de ce que l'on peut devenir et de l'attente de je ne sais quoi qui fait que l'on arrive à une taille humaine, que l'on ne se réduit pas à être simplement hominien.

4- La communication au niveau de l'existence

Il est bien certain que la relation entre père et fils est une relation en profondeur mais, par certains côtés, elle est plus de l'ordre de l'affectivité, de l'intellectualité, de la sensibilité que de l'ordre d'une prise de conscience de l'un et de l'autre, de la profondeur de leur propre réalité spirituelle. Même fréquemment, dans la mesure où l'enfant a besoin de se détacher de ses parents, il faut qu'il s'écarte d'une certaine manière. Il y a des confidences qui atteindraient l'essentiel, qui ne peuvent pas être faites en temps normal à un père ou à une mère. C'est d'ailleurs l'intérêt d'un groupe comme celui que vous pouvez faire. Il y a là une possibilité d'ouverture pour les enfants qui est donnée quand un groupe est suffisamment constitué pour qu'une certaine fraternité puisse s'y établir. Les enfants d'une famille peuvent avoir avec une autre famille, une autre mère ou un autre père, des conversations qu'ils n'auront pas avec leurs parents.

Cette communication au niveau de l'existence est capitale au point de vue spirituel. L'essentiel ne s'enseigne pas mais on peut aider quelqu'un à en avoir la révélation personnelle. C'est dans la mesure où l'autre a fait son propre chemin que, si on arrive à avoir avec lui une certaine communication au niveau de l'existence, par sa présence et peut-être aussi par ce qui est dit, monte en nous une révélation de ce que nous pourrions devenir si nous étions fidèles à tout ce qui petit à petit se présente à nous de l'intérieur. Il y a une certaine connivence entre le développement de chacun de nous et le développement de l'autre.

On peut distinguer trois cas pour cerner cette communication spirituelle.

- L'une se présente souvent entre deux jeunes ayant des aspirations semblables, à un âge où on a une très grande facilité pour communiquer et où la sexualité n'est pas étrangère. Il leur arrive, en se disant l'un à l'autre, de se trouver eux-mêmes. Il y a une inter-révélation entre eux dans la mesure où, en parlant à l'autre, il se dit ce qu'il ne se serait peut-être pas dit à lui-même s'il était resté seul.

- Quand un jeune rencontre un ancien à peu près de la même famille d'esprit et qu'il découvre à travers lui la réalité spirituelle qu'il peut vivre de son côté, il y a là comme une certaine révélation mutuelle du fils et du père. Le père retrouve dans le jeune la vérité spirituelle qu'il a vécue jadis à sa manière. Et le fils découvre dans l'ancien une possibilité de vivre dont il n'a jusqu'à présent jamais eu la pensée et ce qu'il pouvait concevoir de son avenir était la conséquence du milieu dans lequel il se trouvait. L'ancien lui ouvre des horizons qui n'étaient pas prévisibles dans le milieu d'où il venait. Il y a là une communication en profondeur très importante qui est sans doute nécessaire pour que la vie spirituelle se développe de façon réelle.

- Quand deux êtres, ayant vécu de façon tout à fait indépendante l'un de l'autre, ont un jour la possibilité, qui leur est donnée, de se comprendre en profondeur, c'est-à-dire de découvrir que ce que l'autre a vécu, il l'a vécu lui-même, cela lui permet de mieux comprendre ce qu'il a vécu et, en comprenant ce que l'autre a vécu, il lui dit des paroles qui lui permettent de mieux se comprendre lui-même de son côté. Il y a une sorte de révélation en profondeur de deux existences qui se fait indépendamment de tout projet. Rien ne pouvait rendre concevable une telle communion.

Ceci est très important car une des objections majeures qu'on peut faire, c'est que toutes ces exigences intimes qui naissent en nous peuvent être considérées comme très subjectives. Or quand on découvre dans l'autre une réalité qui a été vécue d'une façon tout à fait différente, tout à fait indépendante, mais si parfaitement en harmonie avec ce que nous avons nous-mêmes vécu, il y a là une certaine objectivation d'une réalité intérieure qui pouvait être considérée comme subjective. C'est comme une manifestation extérieure d'une réalité intérieure, comme une contre-épreuve, mais non un critère, une démonstration de la vérité de ce que l'on a vécu et qui est non communicable.

L'appropriation du métier, de l'événement est plutôt un fruit de la vie spirituelle que l'on a ainsi progressivement développée à partir de la rencontre de l'autre. C'est à partir du moment où nous avons suffisamment compris la réalité et le caractère impérieux de certaines exigences que la loi ne peut pas nous imposer du dehors et auxquelles nous devons nous soumettre sous peine de fauter, de fausser notre propre sens, que nous pouvons comprendre en profondeur et donc réaliser une certaine appropriation du métier ou une appropriation de l'événement.

Infimes et éphémères, on est vite oublié quand on disparaît.

Infimes et éphémères mais nécessaires, si la place que nous devons occuper n'est pas tenue, nul ne peut nous remplacer.

Ensevelis dans l'immense, l'immensité du temps, l'immensité de l'espace.

Ensevelis dans l'immense mais conscients, plus que connaissant, mieux que voyant, entrevoyant.

Ensevelis dans l'immense mais conscients, perdus dans l'innombrable, dans l'immensité des diversités depuis les temps les plus reculés, au milieu des civilisations les plus différentes, celles qui sont disparues, celles qui vont naître.

Perdus dans l'innombrable mais uniques. Unique, l'homme ne peut pas être numérable dans sa réalité singulière. Il n'y a pas de rang parmi les hommes, sauf au niveau où ils ne sont pas hommes, où ils ne sont que membres d'une société.

Perdus dans l'innombrable mais uniques, limités de toutes parts dans le faire, dans le dire, par les préjugés, par les évidences.

Inachevés par nature mais le sachant, impuissants à s'accomplir.

Livrés aux lois de la matière et de la vie, liés aux cadences des temps et des lieux, mais libres en notre centre même, libres d'une liberté qui nous fait nous découvrir au-delà des libertés du faire et du dire sans cesse menacés.

Voués à la mort, sujets au malheur absurde, immérité, scandaleux dans un monde inhumain.

Voués à la mort, mais appelés à être, appelés à être sans savoir ce que c'est qu'être, mais sachant fort bien ce qu'est ne pas être.

Solitaires par le fait de notre unicité, de notre mystère inconnaissable aux autres, comme il l'est à nous-mêmes. *Solitaires parmi des solitaires qui se côtoient bien plus qu'ils ne se connaissent, mais qui se reconnaissent en voie vers l'unité*, une unité au-delà de toute diversité sans être conformité.

Improbables dès la naissance, La race humaine est la race la plus improbable de toutes les races des êtres animés, la plus fragile, la moins capable de se défendre. Quel massacre d'enfants. Toujours plus improbable dans la croissance. Quel gâchis des potentialités spirituelles qui sommeillent dans les profondeurs de l'homme, gâchis d'autant plus immense qu'il est plus ignoré.

Tâtonnant face à l'inextricable, que seul le temps peut dénouer.

Trébuchant, affrontés à l'impossible que seule l'activité créatrice peut contourner

Sans cesse inclinés vers le moins être par le poids qui tend à nous ramener à nos origines, *par la foi et la fidélité, nous existons dans la stabilité au milieu de tout ce qui se dissout, nous devenons avec sécurité au milieu de tout ce qui se corrompt.*

Héritiers d'un labeur immense qui se perd dans la nuit des temps et dans le désert des mondes.

Visités par une présence, présence invisible, cachée, agissante.

Poussés, soulevés, sollicités, élevés au-dessus de nous-mêmes à l'heure qu'il faut savoir scruter et accueillir.

Émergeant de la servitude, servitude qui est d'autant plus grande que nous l'ignorons.

Atteignant à la liberté, cette liberté à laquelle nous aspirons tout en la craignant.

Ouvriers d'un avenir sans fin, inséparables de vous, mon Dieu, nous vous magnifions !

Quelque soit notre destin, même misérable, même tragique, en nous, vous vous accomplissez, en vous, nous nous accomplissons.

Quand nous serons purement nous-mêmes, à notre place, dans le réel, au-delà du faire et du paraître, hors des plaisirs et des souffrances, des désirs et des projets, des soucis et des angoisses, nous partagerons la joie d'être avec l'ensemble des vivants qui dépassent l'appétit de vivre, ces échos de votre bonheur, Père.

Pour le croire en vérité, malgré tout ce qui le nie, donnez-nous la force de porter, en votre présence, nos misères dans la dignité, notre grandeur malgré notre pauvreté, notre être en devenir dans son autonomie au cœur des contingences tout le long de la vie.

Que notre foi, dans sa nudité, par son enracinement en nous l'emporte sur notre cécité, que notre parole, dans sa vérité, par la présence dont nous la chargeons, nous aide à cheminer sur la voie de l'être.

Prière

Toi qui es au-delà de tout ce que je peux penser à partir de ce que je sais et de ce que je suis.
Toi dont je ne puis rien dire que ce que Jésus a dit en son temps de par ce qu'il était et est devenu à mes yeux.

Toi qui trouves en moi une nouvelle existence à l'image de celle que tu pris en Jésus.

Toi que je ne puis percevoir qu'à travers la présence que tu crées en moi de toi à partir de ma propre substance.

Toi que je ne puis entendre qu'à travers les échos que tu portes en moi.

Toi à qui je ne puis parler qu'avec les paroles vraies que tu m'inspires.

Tu te déploies en moi par l'acte qui est toi-même.

Tu grandis en moi à mesure que je crois dans la puissance de devenir par laquelle tu m'engendres.

Tu es l'éternelle jeunesse et rien ne vient à toi qui est vieux du poids du passé.

Tu es l'éternel renouveau et rien ne peut t'approcher qu'aucune renaissance n'attend.

Tu es l'aurore qui vient et nulles ténèbres ne sauraient finalement te contenir.

Sous les ombres qui te cachent sans te couvrir, que jaillisse la lumière qui éclaire sans te montrer.

Entre dans mon recueillement d'homme et chasse loin de moi tout ce qui s'use à force d'avoir servi, tout ce qui cesse de vivre à force d'avoir vécu.

Donne-moi de ne m'aimer que comme tu aimes. Il y a en moi tant de manières de mal aimer, tant de complaisance pour les amours qui passent et qui détruisent. Puis-je aimer comme tu aimes si tu ne mets sur mon chemin celui dont je ne puis approcher que dans la vénération ?

Grâce t'en soit rendue, tu m'as donné celui dont je ne puis approcher, de par ce qu'il a été, que dans l'adoration.

Ne me laisse pas m'échapper en jugeant mon passé. Celui-ci n'est-il pas d'une grandeur que seul peut mesurer ce que peu à peu tu me fais devenir ?

Ne me laisse pas m'échapper en m'appuyant sur mon passé. Pour que celui-ci soit en moi marqué du signe de l'éternité, il aurait fallu que je te sois totalement fidèle.

Ne me laisse pas m'échapper en m'absorbant dans des pensées d'avenir. Que pourrais-je y voir de réel, moi qui ignore le vrai visage de mon présent ?

Ne me laisse pas m'échapper en pensant à la mort qui vient. Elle ne surviendra pas comme un voleur qui perce la maison si j'ai construit ma demeure avec les pierres du champ que tu m'as donné à cultiver.

Si l'étoile a brillé sur ma jeunesse pour la conduire, si dans ma vieillesse les lueurs du crépuscule me sont encore lumières, tout ce que je suis, levé en moi par la foi et l'espérance qui viennent de toi, m'assure que je serai par toi, sans avenir et sans passé, dans l'instant de l'acte que tu es.

Le processus de dégradation

Il est vraisemblable qu'en France - les autres pays de l'Occident «chrétien» semblent devoir suivre à échéance plus ou moins brève - l'Église sera conduite à se trouver en condition de diaspora, ses membres, peu nombreux, disséminés partout. Cette évolution a commencé depuis fort longtemps. Elle n'est pas accidentelle ni circonstancielle. Longtemps masquée par l'envahissement de structures ecclésiastiques puissantes, elle suivait déjà son cours quand la pratique chrétienne, de caractère presque national, était encore si généralement et si assidûment observée qu'on aurait pu la croire entrée dans les mœurs pour toujours. Ce processus s'est amorcé au début de façon lente mais sans cesse croissante dans des cercles cultivés, d'effectifs et d'importance sociale négligeables sur le moment, mais qui, par leur qualité humaine, furent les précurseurs des temps à venir. Aussi bien, la dégradation de la chrétienté s'accroît à mesure que les moyens économiques et politiques dont l'Église disposait lui furent progressivement enlevés.

Décomposition ou approfondissement ?

Cette dégradation se présente parfois sous la forme d'une décomposition religieuse. On voit réapparaître là, avec les sectes en particulier, une mentalité primitive commune aux religions juive et païennes, faite de religiosité spontanée et de culpabilité subjective, sous-tendue par une conception de Dieu qui le réduit à n'être que la cause des moindres événements de la vie quotidienne, et entretenue par une lecture littérale et matérialiste des Écritures. Cette dégradation prend de nos jours une accélération telle que beaucoup voient en elle une chute, sinon vers la disparition totale, du moins vers un effacement qui ne laissera plus à l'Église dans l'histoire aucun rôle autre que folklorique. Au contraire, devant cette crise, un chrétien de foi n'est-il pas amené à pressentir que l'Église approche de son heure de vérité, qu'elle se trouvera ainsi conduite, bon gré mal gré, vers une conversion dont l'importance, à peine prévisible, aura la dimension d'une nouvelle naissance ? Alors - cela ne fait aucun doute pour un chrétien qui n'est pas «attaché» aveuglément aux formes passées du christianisme, - l'Église approchera, comme jamais elle ne le fit, de sa spécificité spirituelle, gage d'une influence incomparablement plus réelle que celle qu'elle exerça depuis ses origines; élévation et fécondité dignes de la profondeur et de l'universalité de Jésus, telles qu'on peut les entrevoir, et par l'intelligence desquelles on est conduit à la foi du disciple.

Une médiocrité masquée

La principale raison de la décadence de l'Église, outre les défauts inhérents à toute institution qui est sans cesse tentée de se prendre pour une fin en soi, n'est-elle pas dans la médiocrité humaine et spirituelle des chrétiens, trop semblable à la médiocrité très générale des êtres qui vivent au jour le jour, ensevelis dans le quotidien, plus vécus que vivants, les uns et les autres inconscients de la réalité singulière de leur condition d'homme ? Sous des formes différentes de celles du passé, ils demeurent assujettis, bien plus qu'ils ne le pensent, aux millénaires d'ignorance et de superstition dont ils sont issus. Depuis très longtemps - et en particulier au siècle dernier - l'état de friche des milieux chrétiens restait caché sous le couvert d'une adhésion sans esprit critique à une doctrine despotique dans son expression, sous le couvert d'une observance sans infractions trop fréquentes ni trop visibles, à des lois rigides d'ordre moral ou d'origine ecclésiastique. D'autre part, ce manque humain et spirituel se paraît souvent de dévotions, généralement nées de quelques «révélation privées mais autorisées» qui, n'étant pas sans relation avec les menaces et les inquiétudes présentes, se proposaient pour écarter la «colère divine». Par leur nouveauté et par les promesses dont elles étaient assorties, ces pratiques surrogatoires nourrissaient pour un temps une ferveur que les cérémonies religieuses traditionnelles ne réchauffaient plus.

Le remède

Si ce diagnostic est exact, un remède s'impose. Dans la lignée de ce que Jésus tenta de faire auprès d'Israël, il doit être de l'esprit dont les Églises naissantes s'inspirèrent sous l'influence des quelques juifs qui furent fidèles à leur Maître jusqu'à la fin. Certes, il s'agit d'abord d'une conversion comme celle que Jean-Baptiste prêchait sur les rives du Jourdain et qui relève du comportement. Et pour que cette conversion ne se montre pas finalement vaine, il est nécessaire qu'elle soit accompagnée et secondée par un approfondissement humain et une maturation spirituelle semblables pour l'essentiel à ce que les disciples avaient atteint auprès de Jésus sous l'influence de sa présence et grâce à leur foi en lui, semblables à ce qu'ils ont continué à cultiver en communauté après sa mort sous l'inspiration de son Esprit et grâce à la puissance de leurs souvenirs qui, peu à peu, s'éclairaient à leurs yeux les uns

par les autres.

Si Jésus ne fut pas à proprement parler le fondateur de l'institution dont l'Église a besoin pour continuer la mission qu'il a inaugurée, il est certes à l'origine de la communion qui est à la base de l'Église. En effet, dans les diverses communautés locales, les premiers convertis s'efforçaient de devenir à leur tour disciples de celui qui, grâce à leur foi, était ferment et appel en chacun d'eux et spirituellement présent dans leurs assemblées. Il existait entre ces communautés l'union sur l'essentiel. C'est de là qu'est née l'Église. Il n'est pas osé de penser que la prise de conscience de ce qu'exige dans tous les domaines l'existence de cette communion à travers les temps et les lieux sera le fruit le plus précieux d'un passé, sans doute inévitable, mais qui, en raison de beaucoup d'errements graves et malgré la fidélité de nombre de chrétiens, a conduit l'Église à la crise actuelle. C'est pourquoi cette crise, décisive pour l'essor futur du christianisme, ne semble pas pouvoir être maîtrisée autrement que par la naissance de groupes de croyants ayant entre eux des relations humaines et des ouvertures spirituelles profondes, en marche ensemble vers leur humanité et en voie de devenir disciples de Jésus. De telles communautés de foi sont certes à l'image de celle qui s'assembla autour de Jésus, bien qu'elles aient de toute nécessité à se développer, vu leur époque et leur lieu, dans un univers mental tout autre. Elles paraissent devoir constituer le futur tissu de l'Église. Grâce à la communion qui s'établira entre elles par la qualité de leur manière d'être plus encore que par l'organisation qui les reliera, elles permettront d'être le ferment du monde, d'un monde condamné autrement à se débattre sans cesse dans des remous sans fin. Cette mission, donnant à l'Église son rôle unique, explicitera et «accomplira» celle de Jésus.

Les groupes de base

La condition de diaspora ou, pour longtemps, l'Église va se trouver condamnée, impose en fait à ces groupes d'être d'effectif minime. D'ailleurs, même si la situation était différente, non seulement les relations et les ouvertures que les membres de ces groupes doivent avoir entre eux mais encore leur formation affective et intellectuelle, base nécessaire de la perpétuation de la foi qui constitue l'essentiel de la mission de l'Église auprès d'eux, exigent que ces communautés soient de petite dimension et d'homogénéité suffisante.

Il est capital d'insister aujourd'hui plus qu'on ne l'a fait dans le passé sur l'importance de cette éducation à continuer tout au long de la vie et qui exige des relations personnelles. A cet effet, des enseignements magistraux se montrent tout-à-fait insuffisants. Aussi bien l'éducation spirituelle dont il s'agit maintenant est plus difficile à mener que par le passé. Les besoins, les exigences et les possibilités de tous ordres des chrétiens sont d'une extrême diversité. En outre, et de toute nécessité, à partir des perspectives permises ou même imposées par les connaissances du temps, il faut faire un effort d'invention pour exposer convenablement des développements doctrinaux issus d'univers mentaux très différents du nôtre. Cette éducation spirituelle qui cherche à former plus qu'à enseigner, à appeler plus qu'à commander, est indispensable pour que les générations actuelles - et a fortiori les suivantes - sachent accéder à une foi véritable. C'est ainsi seulement, et à la mesure des besoins et des forces de chacun, qu'on saura dégager la foi de tout ce qui jadis avait servi à l'exprimer et à en vivre, mais qui, ne convenant plus, est devenu maintenant surcharge, voire obstacle. Il faut l'affirmer, car on a encore trop généralement tendance à l'ignorer ou même à le contester, par leur appartenance à leur génération, de nos jours, même les hommes les moins instruits ont des exigences qui, tout implicites qu'elles soient, si elles ne sont pas satisfaites ou encore si elles sont secrètement refoulées, pèsent sur leur maturité humaine et spirituelle et les empêchent de développer l'ensemble de leurs possibilités.

Des croyants qui se tiennent debout

Mais déjà pour résister aux entraînements du climat matérialiste et athée qui se développe en marge du progrès des sciences et des techniques, pour ne pas se laisser aller aux séductions des mirages spiritualistes et déistes qui sont à l'origine de toutes les religiosités et qui font la prospérité de toutes les religions aux époques de crise et d'insécurité, ne faut-il pas être des hommes affectivement et intellectuellement formés, debout et vigoureux ? Cela s'avérera d'autant plus nécessaire pour les chrétiens qu'ils seront moins nombreux et plus dispersés, que leurs croyances seront plus généralement et fortement combattues, même lorsqu'elles n'empiéteront pas indûment sur le domaine des connaissances proprement scientifiques, que leur foi aussi sera plus tentée de se laisser contaminer par les sécurités et les certitudes qu'offre à bon compte l'aveugle adhésion aux anciennes idolâtries païennes ou juives, aux messianismes rajeunis en idéologies politico-religieuses à la couleur de l'époque, aux visions apocalyptiques que nourrissent les inquiétudes du temps...

Malheureusement, dans leur ensemble, les chrétiens ne reconnaissent pas l'importance capitale pour leur vie religieuse d'une formation affective et intellectuelle proportionnée à ce qu'ils sont et peuvent devenir. Ils ne se rendent pas compte de l'extrême nécessité de mener ensemble ce travail d'initiation

spirituelle, de le faire dans le climat et avec le sérieux et la persévérance que permet seule une véritable communauté de foi. Ils sont loin de souscrire aux sacrifices qu'impose la participation active à l'existence d'une telle communauté que les conditions de la vie moderne et la mentalité générale rendent apparemment chimérique. Aussi bien la crise actuelle de l'Église aura-t-elle à se développer dans des dimensions qu'on a peine à imaginer sans vertige. Elle aura à se poursuivre pendant un temps dont on ne peut surestimer la durée.

Propositions pour l'avenir

Comment travailler utilement à la solution de cette crise autrement que par une activité d'arrière-garde tournée seulement vers la conservation de ce qui subsiste encore, - ce qui, inéluctablement, ne ferait que laisser pourrir la situation ? - Sans nul doute, cette activité est nécessaire pour laisser le temps de préparer et ainsi de rendre possibles les initiatives véritables qui permettront à l'Église de mieux remplir à l'avenir sa mission dans le monde. En aucune manière l'Église ne peut se dispenser de les prendre en s'efforçant de refaire ce qu'elle faisait utilement jadis.

L'illusoire du renouveau du recrutement sacerdotal

Dans cet exposé, on considérera comme vain et par suite pernicieux l'espoir souvent encore systématiquement cultivé que le recrutement sacerdotal puisse reprendre de l'importance uniquement sous l'effet des «oscillations spirituelles» des générations successives et par un simple aménagement des programmes portant sur l'enseignement doctrinal et la pratique pastorale. On se refusera à croire que l'Église puisse ainsi retrouver, après un temps relativement court, une situation analogue à celle qu'elle a connue à ses meilleurs moments dans le passé. En effet, il semble que pour construire un avenir digne de sa mission, l'Église ne pourra pas faire l'économie de réformes de structure beaucoup plus importantes qui ont besoin de toute évidence d'être préparées de longue main pour être un jour réalisables et efficaces.

Quoi qu'il en soit, suivant l'hypothèse fort vraisemblable à laquelle on se tiendra dans ce travail, en France, la pénurie de prêtres qui desservent les paroisses deviendra rapidement telle qu'un peu partout, en dehors des villes importantes, la pratique encore suivie par les catholiques ces dernières décennies en sera rendue impossible. Comment faire pour que la disparition de la messe dont l'assistance dominicale était jusqu'à maintenant au centre de l'observance des fidèles, et qui constituait même pour beaucoup leur seule «activité» religieuse, ne soit pas suivie de l'absence de toute préoccupation spirituelle ? Malheureusement, à l'expérience, c'est déjà ce qui se produit dans nombre de villages, de population réduite, où la célébration hebdomadaire ou même mensuelle de la messe n'est plus assurée.

Quand la messe n'est plus possible

Cette dernière constatation, dont on ne peut contester ni la fréquence ni la gravité, ne devrait-elle pas être considérée comme significative du manque de fécondité spirituelle de la messe, même auprès des fidèles les plus assidus à la suivre ? Plus précisément, de la messe telle qu'elle a été conçue et pratiquée depuis des siècles ? Cette constatation, qui, d'une façon plus générale, met en question la manière dont l'Église catholique, en se bornant trop exclusivement à promouvoir une certaine pratique sacramentelle sans la rattacher à une vie communautaire réelle, a pensé faire l'éducation de ses membres, devrait être, semble-t-il, à la base de la recherche de la pastorale nouvelle que l'Église a à instituer, comme aussi de l'approfondissement de la doctrine qu'elle doit mener parallèlement et conjointement.

Aujourd'hui, en maints endroits - et que sera-ce demain ? - l'assistance hebdomadaire à la messe n'est plus possible. Comment, dans ces conditions, faire en sorte que l'Église remplisse auprès de ses membres l'essentiel de sa mission dont dépend son rayonnement dans le monde et par suite, son existence, éveiller et cultiver chez les siens la vie spirituelle afin qu'ils deviennent toujours davantage des êtres de foi pour qui Jésus et Dieu entrent de façon capitale dans les préoccupations quotidiennes et dans les engagements qu'ils sont nécessairement conduits à prendre ?

Une solution : les assemblées sans prêtres

Une première solution se propose à l'esprit. Elle a été tentée dans des paroisses sans prêtre où certains chrétiens particulièrement fervents étaient en outre assez cultivés pour être en mesure d'animer des cérémonies religieuses, la messe étant absente mais la communion eucharistique permise grâce à l'apport d'hosties dûment consacrées. Cette solution, quand elle est possible - ce qui semble ne pas devoir être fréquent - et à supposer qu'elle soit durable - l'expérience en décidera - présente le risque grave, si la situation actuelle de l'Église se prolonge - ce qui est fort vraisemblable - de fausser complètement le sens de la messe aux yeux des fidèles et de la réduire à n'être plus que la fabrication d'un sacrement. Ne serait-ce pas d'une extrême gravité pour l'avenir même du christianisme, réduit

ainsi à n'être qu'une religion de doctrines et de pratiques ? Sans doute cette manière de faire encourage l'approfondissement spirituel de ceux qui en ont l'initiative - il en est de même pour les laïcs qui s'occupent de catéchèse, de la préparation au mariage, de la persévérance des nouveaux baptisés adultes, etc. - Pour les autres, par contre, qui forment la majorité, elle ne semble pas pouvoir leur apporter davantage que les sermons hebdomadaires donnés à la messe du dimanche par des prêtres ayant reçu une longue formation morale et théologique, d'ailleurs souvent de vieille date et dépassée. Cet enseignement donné à tous, fût-il même apporté avec compétence, paraît désormais insuffisant vu l'ampleur de l'éducation qui s'impose, les précautions et les délicatesses avec lesquelles il faut mener les mises à jour qu'elle demande, vu aussi l'extrême hétérogénéité humaine de ceux à qui elle s'adresse.

Autre solution : les temps forts annuels

Une autre solution est concevable. Il y a peu de temps encore, elle aurait paru inacceptable au regard de la tradition et, du point de vue pastoral, il aurait semblé utopique de l'imposer aux fidèles : renoncer radicalement, puisque cette pratique en beaucoup d'endroits n'est plus possible, actuellement et pour une période indéterminée, à l'assistance hebdomadaire obligatoire à la messe bien que celle-ci ait été considérée jusqu'à une date récente comme absolument nécessaire et qu'elle fût imposée sous peine des plus graves sanctions ; remplacer d'autorité cette discipline - dans la mesure où il reste en fait de l'autorité dans l'Église - ou, pour le moins, appeler avec force à lui substituer un ou deux temps forts d'activité spirituelle dans l'année. Ainsi a-t-on su décider, avec d'ailleurs plus ou moins de succès, au sujet des pratiques imposées jadis pendant le carême.

Il ne s'agit nullement dans une telle perspective de se contenter de limiter pour nombre de chrétiens - sans doute la majorité - la pratique religieuse à l'assistance aux assemblées du culte qui peuvent en général être encore assurées partout aux grandes fêtes de l'année

Noël, Pâques, Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint et aux cérémonies attachées aux grands événements de la vie, naissance, mariage, mort. Cette manière de faire, à tendance minimaliste, est adoptée par ceux qui, devant l'absentéisme croissant des baptisés vis-à-vis de l'assistance à la messe même lorsqu'elle est possible, sont partisans de fonder principalement l'activité de l'Église, en dehors des événements familiaux, sur l'organisation de festivités qu'on peut encore considérer comme populaires et dont les coutumes séculaires, lentes à se transformer, favorisent la perpétuation à certaines dates de l'année. Ils pensent donner ainsi à l'Église un nouveau souffle en cultivant la ferveur collective que les foules sont susceptibles d'atteindre à ces heures grâce à des techniques bien conduites de mise en condition...

À supposer que cette politique puisse faire front à la dispersion que proposent avec puissance les congés attachés par la société à ces dates, comme aussi à la mondanité envahissante qui accompagne naissance et mariage, elle serait encore moins capable que les méthodes du passé d'ouvrir à l'intériorité et de donner la formation spirituelle, toutes deux radicalement nécessaires, même seulement pour résister aux pressions sociologiques du temps étrangères ou adverses,

Les retraites

Non, ces temps forts de formation et d'activité religieuses devraient s'inspirer, d'ailleurs de façon large, de la manière dont sont conçues les retraites (durée, horaires) que déjà nombre de chrétiens fervents ont été conduits à juger indispensables, qu'ils ont voulu faire régulièrement et assez fréquemment pour être fidèles à ce qu'ils ont conscience de devoir vivre. Ces temps forts, encore tout-à-fait inconnus de la majorité, en dehors peut-être des pèlerinages qui en constituent une première expérience sommaire et d'efficacité en général passagère, sont considérés par la plupart des chrétiens, même pratiquants, comme une activité de luxe, réservée à certains êtres un peu particuliers, et nullement nécessaire pour eux. Ils devraient leur être présentés comme capitaux à vivre chaque année au même titre qu'était capitale, jusqu'à ces dernières décennies, chaque dimanche l'assistance à la messe de leur paroisse.

Les sacrifices que les chrétiens auraient à consentir pour satisfaire à cette nouvelle loi ne seraient pas plus importants que ceux imposés par la messe dominicale. La grande latitude qu'on aurait de choisir la période où situer ces temps forts permettrait de les placer dans les conditions les moins onéreuses - ainsi l'hiver dans les milieux ruraux et les congés dans les villes. Cependant, il faut le reconnaître, cette nouvelle façon «non traditionnelle» de pratiquer sa religion demanderait des initiatives personnelles qui ne sont pas actuellement soutenues par les coutumes, qui leur sont, au contraire, étrangères. En outre, au départ, ces temps forts exigeraient de ceux qui s'y essaieront un effort souvent pénible et toujours beaucoup plus grand que celui, ordinairement léger et non désagréable, demandé par une simple assistance à des cérémonies religieuses.

L'évêque et la mission

Aussi, afin que cette pratique soit assez généralement observée pour comporter des conséquences qui dépassent la seule promotion spirituelle de ceux qui s'y livreront, sans nul doute sera-t-il nécessaire

que la Hiérarchie et, d'une façon privilégiée, l'évêque, la soutienne de son autorité par des relations personnelles qui lui permettent de la proposer avec insistance. Cela est encore possible actuellement, car si les chrétiens se montrent souvent allergiques à l'activité du prêtre qui dessert leur paroisse, ils demeurent encore sensibles à la démarche d'un évêque qui viendrait à eux pour un temps fatalement bref mais suffisant pour établir avec certains au moins des relations directes, une fois franchi le fossé qui sépare depuis des siècles le laïc du clerc. D'ailleurs pour compléter cette action et pour la prolonger, on pourrait envisager aussi la reprise des missions telles qu'on les pratiquait jadis où, pendant quelques semaines, une équipe de prédicateurs bien formés renouvelait la paroisse - c'était malheureusement pour un temps réduit - car rien ne venait entretenir ce qui n'avait été qu'amorcé. Il semble que les diocèses, malgré la pénurie en nombre et en qualité du clergé, due à l'âge, à l'usure du «métier» et aux déceptions, auraient encore le moyen de constituer par un choix judicieux et sévère ces équipes de missionnaires. Ces prêtres feraient ainsi un travail préparant mieux l'avenir que le service qu'ils assurent dans les paroisses, même quand ils réussissent à leur donner quelque vie.

Le dépaysement

Mais ces mesures, semble-t-il, ne seraient pas encore suffisantes. L'expérience montre que ces retraites ne peuvent pas être faites chez soi, dans les lieux où l'on vit ordinairement, ni dans les conditions où les préoccupations continuent à s'imposer comme d'habitude. Un véritable dépaysement est nécessaire, tout autre qu'un déracinement; un dépaysement semblable à celui que chacun a à connaître quand il est en traitement, en cure, au repos, et se trouve ainsi déjà un peu en dehors de la vie courante. De même est nécessaire un véritable dégagement des occupations quotidiennes, tout autre qu'une évasion, et qui ne conduit pas nécessairement à vivre quelques jours dans un climat artificiel ou survolté.

Nécessité de l'intériorisation

Cependant, il ne suffirait pas davantage qu'on passe ces journées de formation et de recueillement dans quelques maisons de retraite spécialisées. Ces temps forts exigent beaucoup plus que l'attention portée aux entretiens qui doivent s'y donner mais qui, en aucune manière, ne peuvent dispenser de la méditation personnelle nécessaire pour prendre conscience et approfondir ce qu'on a vécu et ce qu'on doit vivre à la lumière de ce qu'on a entendu. Ce travail d'«intériorisation», si rarement pratiqué d'habitude par les chrétiens en dehors des heures graves où il peut se proposer à eux de façon spontanée, et dont on ne leur a en général jamais parlé dans les paroisses, est toujours laborieux. Il doit être amorcé et soutenu. Une liturgie de qualité y aide. Déjà à ce niveau un groupe exercé, stablement établi dans les lieux de retraite, est utile. Sa présence est plus nécessaire encore pour une autre raison. Il est très important que ces lieux où l'on éclaire sa vie et prend conscience de soi, où l'on atteint le niveau spirituel proprement dit, y portent par le climat que leur donne à longueur d'année une communauté fervente rompue à l'effort d'intériorité, consacrée à la prière.

Les communautés contemplatives

N'est-ce pas là un rôle capital des communautés proprement contemplatives dans la réforme que doit connaître un diocèse pour que l'Église par sa présence soit appel et ferment auprès des hommes du pays ? La prière certes leur est essentielle. Elle n'épuise pas à beaucoup près leur mission. Trop nombreuses encore sont les communautés qui s'enferment dans leur clôture comme dans une forteresse au lieu d'être par leur présence un phare qui éclaire spirituellement le milieu où, en fait, elles restent «implantées» plus encore qu'elles n'arrivent vraiment à l'habiter... N'est-ce pas le devoir de l'évêque d'ouvrir ces communautés, si précieuses pour l'avenir de l'Église quand elles savent remplir leur mission, à cette fécondité dont l'exercice leur donnera, d'autre part, la possibilité de vivre et de se développer ? Il est à craindre que si la pratique annuelle d'un temps fort de vie spirituelle n'est pas introduite dans l'Église et que si cette pratique n'est pas suivie assez généralement par les fidèles, beaucoup d'entre eux laissés à eux seuls, même s'ils sont encore en paroisse, ne cèdent tôt ou tard aux pressions a-religieuses du temps - l'hostilité n'est plus ordinairement de mise - ou encore ne se laissent entraîner par les sectes qui usent des inquiétudes de l'époque et d'un anticléricalisme latent, héritage du passé. Celles-ci leur apportent, non pas l'approfondissement spirituel qu'elles-mêmes ignorent, mais les sécurités, les certitudes et les affectivités que ne leur procurent pas, malgré l'enseignement assuré et autoritaire que l'on y donne, les cérémonies rigidelement organisées, dans lesquelles les assistants n'ont aucune participation ou ne tiennent que le rôle réduit, artificiel et nullement indispensable, qu'on leur accorde...

Retour impossible

Ne doit-on pas croire que la qualité et l'importance du corps sacerdotal, même tel qu'il est conçu actuellement, dépendent de la manière dont les mesures précédentes seront appliquées et généralisées ? C'est n'avoir rien compris aux raisons profondes de la crise actuelle, aux causes depuis longtemps en

action, que de penser pouvoir la résorber en reconstituant d'abord le milieu d'Église tel qu'il a existé jadis. N'est-ce pas mettre la charrue avant les bœufs que de croire que cette reconstitution possible - même s'il s'agit seulement de «reconstruire», ce qui est fort douteux - avant d'avoir donné, autant que les moyens actuels, d'ailleurs plus que modestes, le permettent encore, une vigueur spirituelle réelle aux membres de l'Église ? Aussi bien leur parler d'embauche et de métier au sujet de l'exercice du service sacerdotal n'est pas seulement incongru mais est en outre dangereux en ce temps où un chômage endémique menace davantage les jeunes que les adultes.

L'heure approche où, après les soubresauts toujours trop longs à s'apaiser d'un passé qui ne veut pas laisser l'avenir naître, l'Église, institution et communion inséparablement, mais où la communion tient la place essentielle, se donnera l'institution qui aidera les chrétiens à être des disciples de Jésus et ses témoins au milieu des hommes.

(Ce texte été publié dans la revue «Croire aujourd'hui», mars 1980.

Les titres et sous-titres sont de la rédaction de la revue.)

Ce soir je vais essayer de vous parler de l'Église, l'Église selon mon cœur. Ce n'est pas tout à fait l'Église d'aujourd'hui, c'est l'Église de demain si vous voulez.

Le fondateur de l'Église

On ne peut pas dire que Jésus est le fondateur de l'Église comme par exemple Mahomet est le fondateur de l'Islam Il y a à cela plusieurs raisons. D'abord parce que Jésus a vécu relativement très peu de temps; sa vie publique n'a duré que quelques mois. «Mahomet au contraire a vécu des années et des années».. Jésus n'a eu pratiquement l'exercice d'aucune puissance, d'aucune autorité autre que la sienne propre en tant qu'homme. Mahomet au contraire a utilisé tous les moyens politiques qui étaient à sa disposition. Jésus n'a pas voulu faire une secte comme par exemple les Esséniens en étaient une. Il avait bien sûr des disciples, mais ceux-ci ne voulaient pas se séparer du peuple. Sa mission était de s'adresser aux "brebis perdues» comme il le disait lui-même, ou comme on lui fait dire dans les Écritures. Et pratiquement après la mort de Jésus il semble bien que les disciples allaient au temple comme les autres Juifs; ils ne se séparaient pas. Si l'Église est née, c'est de l'éviction des chrétiens du Temple plutôt que d'un désir de séparation qui leur aurait été propre. L'Église est née du fait que les Juifs, pharisiens ou autres, les ont chassés du temple.

Donc on ne peut pas dire que Jésus soit vraiment le fondateur de l'Église, mais il en est tout de même tout à fait l'origine. Si on veut parler de fondateurs, et alors le mot n'est pas encore très exact non plus, il vaudrait mieux parler de Pierre ou de Paul, et tout particulièrement de Paul, vu le caractère très particulier que sa mission a prise, s'adressant plutôt aux païens après avoir été plus ou moins refusé par les Juifs. Là nous voyons encore une différence assez radicale entre deux missions qui s'enracinent l'une dans l'autre. Jésus, malgré toutes les controverses, toutes les contradictions qu'il a rencontrées dans le peuple juif est resté dans ce peuple, car il était destiné aux brebis perdues d'Israël. Paul, sitôt que d'une manière ou d'une autre il a rencontré des oppositions assez vigoureuses, s'est retiré et s'est adressé aux païens. On a donc deux missions, fondamentalement "unes" par le dedans mais s'orientant suivant leurs réalités propres, l'une essentiellement au cœur même du Judaïsme, l'autre dans une perspective beaucoup plus large. Mais on ne peut pas dire non plus que Paul soit véritablement un fondateur de l'Église, parce que Jésus, justement, en est l'origine. Parmi toutes les paroles que Jésus a prononcées vis-à-vis de l'avenir, il y en a une qui m'a particulièrement interpellé, c'est la promesse qu'il a faite à ses disciples, probablement vers la fin de sa vie, alors qu'il pensait déjà à sa mort prochaine : "quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux". Voilà la parole "fondatrice"! On peut dire alors, que l'Église est l'ensemble des hommes, des croyants, qui sont capables par leur vie spirituelle spécifiquement chrétienne de se rassembler au nom de Jésus. Reprenons si vous voulez cette définition.

Je pense que cette promesse que Jésus a faite a été la conséquence d'une certaine expérience vécue avec les siens. Il est bien probable que Jésus a appelé ses disciples les uns après les autres dans la mesure où il est entré vraiment en communion avec eux. Il y a eu entre chacun des disciples et Jésus des relations en profondeur qui ne sont pour ainsi dire pas indiquées dans les Évangiles où les choses sont dites d'une manière extrêmement brève. Il est très probable aussi qu'il y a eu certaines heures dans la vie de Jésus qui ont été particulièrement éclairantes, illuminantes. Peut-être que le récit de la Transfiguration que vous connaissez tous est l'écho d'une rencontre particulièrement intime que Jésus semble avoir eue plusieurs fois avec quelques-uns de ses disciples. On peut concevoir que Jésus a vécu certaines heures particulièrement éclairantes à la fois pour ses disciples et pour lui-même, découvrant sa mission à l'occasion de rencontres de ce genre. Le dernier soir par exemple, ils se sont réunis, et à ce moment-là il y a eu très probablement, à la lumière de sa mort prochaine, un éclairage sur l'essentiel de ce qu'ils ont vécu les uns avec les autres pendant quelques mois et qui a été d'ailleurs à l'origine de tout ce qui s'est passé après la mort de Jésus. Donc on voit que l'essentiel de l'Église, c'est la communion, la communion de tous ceux qui, par leur vie spirituelle spécifiquement chrétienne, sont capables de se réunir au nom de Jésus. Alors je crois qu'il faut beaucoup insister sur les exigences de l'expression, "se réunir au nom de Jésus". Ce n'est pas seulement se réunir par discipline, ce n'est pas non plus se réunir parce que la coutume nous y porte de par les anciens qui nous ont précédés. Ce n'est pas non plus se réunir parce qu'on a une doctrine commune sur Jésus, une "christologie". Cette doctrine n'existait pas encore au moment où Jésus vivait et elle s'est petit à petit constituée, progressivement, à mesure que la catéchèse se développait sous l'influence plus ou moins créatrice des disciples dans leur prédication. Non! Se réunir au nom de Jésus, c'est se réunir parce qu'on est chacun en voie de devenir disciple, c'est-à-dire en voie d'un approfondissement humain suffisant pour qu'on puisse entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, comme pour l'essentiel

les disciples qui ont eu la grâce de vivre avec lui et de l'entendre ont fait ce chemin.

Se réunir au nom de Jésus, c'est donc à la fois une communion au niveau de l'humain où chacun, au niveau où il est, aide les autres à être plus totalement humains et d'autre part c'est avoir les uns et les autres comme perspective fondamentale une intelligence en profondeur de ce que Jésus a vécu. C'est donc une réunion de disciples.

L'essentiel de l'Église, c'est la communion

Mais évidemment, dans la mesure où nous sommes des êtres sociaux, cette communion doit se concrétiser sous la forme d'une société. Et toute société humaine a besoin dans une certaine mesure d'une organisation, d'une institution. Il n'y a pas de société qui n'ait pas une institution; et supposez que pour une raison ou pour une autre les membres d'une société "bazardent" leur institution, ils en créent immédiatement une autre. C'est nécessaire pour vivre en société. Donc si l'essentiel de l'Église est la communion, ce qui est indispensable, c'est l'institution. De sorte que, fondamentalement, on ne peut pas séparer la communion de l'institution. La communion, c'est l'essentiel; l'institution, c'est ce qui est nécessaire, indispensable même. L'essentiel ne change pas, sinon l'Église n'est plus elle-même. L'institution au contraire doit changer parce qu'elle est au service de la communion et, pour être au service de la communion, elle doit s'adapter aux possibilités et aux moyens du temps où elle s'exerce. Donc, autant l'essentiel doit demeurer, autant l'institution doit changer.

La difficulté, c'est qu'il est à peu près impossible, d'une façon précise, de faire la séparation, de délimiter la frontière qui sépare la communion de l'institution, c'est une première difficulté. Une deuxième difficulté, c'est que ce qui est le plus visible dans une organisation comme l'Église, ce n'est pas tellement la communion, mais l'institution, beaucoup plus visible de l'extérieur, de telle sorte que la tentation qui a duré et qui dure encore, c'est, quand on parle de l'Église, de beaucoup plus parler de l'institution qui est visible que de la communion qui ne l'est pas.

Or pourtant l'institution est au service de la communion et doit par conséquent s'adapter, et dans la mesure justement où l'on considère, à tort, l'institution comme l'essentiel, on ne veut pas qu'elle change, elle ne peut pas s'adapter et se creuse petit petit le fossé que nous connaissons bien entre une Église qui en un certain sens vit sur elle-même, à la place d'être ferment du monde et ferment des hommes, et d'autre part une société qui est de plus en plus étrangère à la réalité spirituelle que représente la communion qu'est l'Église.

Donc, deuxième point, l'institution est au service de la communion, et dans la mesure précisément où elle est au service de la communion, elle doit changer pour pouvoir permettre à la communion d'exister à partir des possibilités et des potentialités des hommes. Et l'essentiel de l'Église, c'est la formation spirituelle de ses membres : approfondissement humain d'une part, intelligence en profondeur de la vie de Jésus d'autre part, de façon à ce qu'ils soient disciples pour l'essentiel comme l'ont été les premiers disciples. Dans le langage courant, que nous connaissons tous, on fait une distinction qui est utile et correspond un peu à la différence entre l'institution et la communion, on parle de l'Église enseignée et de l'Église enseignante. Il est bien évident que l'Église enseignante fait partie de l'institution, mais l'Église enseignante fait aussi nettement partie de la communion. Cette distinction qui est bonne pour réfléchir, pour penser, ne doit pas être transformée en une séparation et a fortiori en une opposition. Et d'autant moins que, puisque l'institution est au service de la communion, c'est-à-dire un service proprement spirituel, puisque cette communion est essentiellement spirituelle, il est nécessaire que l'Église enseignante ait une activité spirituelle auprès de l'Église enseignée.

L'Église enseignante et l'Église enseignée font partie de la communion et ont entre elles une relation essentiellement spirituelle. Or le malheur, c'est que jusqu'à présent, et je pense que cela continuera encore pendant un certain temps, l'Église enseignante a voulu donner sans recevoir. Et du fait qu'elle ait voulu donner sans être capable de recevoir, de recevoir de l'Église enseignée, elle a fort peu donné.

Et d'autre part l'Église enseignée a voulu recevoir sans se donner, et dans la mesure où elle a voulu recevoir passivement, sans se donner, elle a fort peu reçu. De sorte que, soit du côté de l'Église enseignante, soit du côté de l'Église enseignée, il y a en fait non pas un service spirituel, mais un service simplement au niveau d'un gouvernement et d'un enseignement comme dans n'importe quelle société. C'est une des carences fondamentales de l'Église actuelle, c'est que précisément il y a encore une séparation radicale entre l'Église enseignante et l'Église enseignée, et notre droit canon est le reflet de cette séparation. Je vais forcer un peu, mais dans les conditions où nous vivons actuellement, l'Église est beaucoup plus une société de clercs qu'une communion. Je pourrais même vous dire qu'il y a un article du droit canon où il est précisé qu'il est important que les clercs ne soient pas enterrés dans la même terre que les laïcs.

Donc voilà ce qui doit caractériser l'Église comme société. Ceux qui gouvernent, ceux qui enseignent, sont au service de ceux qu'ils enseignent ou qu'ils gouvernent. Et ils ne peuvent vraiment les servir que

dans la mesure où ils reçoivent de ceux qu'ils enseignent et gouvernent ce qu'ils ont à leur dire ou à leur commander. Avouez que c'est une société un peu singulière.

Cette société, en effet, est l'héritière de quelqu'un qui a dit que la loi est au service de l'homme. Et il faut bien avouer que cela fait de l'Église une société unique parmi les autres; en droit, pas en fait, car l'Église n'a pas encore pu intégrer cette chose singulière, que la loi et l'enseignement sont au service de certains des membres de cette société. Il faut donc que, par une activité spirituelle dont je vais essayer de vous parler, cette loi soit mise à la disposition, à leur portée, pour rendre service à l'état spirituel où se trouve chacun des membres de l'Église. C'est en quoi la société "Église" est radicalement différente des sociétés ordinaires et de toutes les religions. Il faut en effet insister sur le fait que ce qui caractérise l'Église, c'est d'être en effet la religion d'appel parmi toutes les autres religions qui sont des religions d'autorité. Il n'est pas possible que l'Église ne soit pas aussi une religion d'autorité mais, pour l'essentiel, elle est religion d'appel et l'histoire dramatique de l'Église est qu'elle doit simultanément être une religion d'autorité et la religion d'appel parmi d'autres. Donc l'Église est essentiellement faite pour aider ses membres à devenir plus profondément humains et par la suite devenir plus totalement, plus réellement disciples de celui qui est l'origine de l'Église et non pas le fondateur, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Les deux colonnes de l'Église

Pour moi la structure de l'Église va se caractériser par deux "colonnes", je vais essayer de m'expliquer là-dessus. La première colonne, c'est l'évêque. L'évêque n'est pas fait pour enseigner d'une façon générale ce qui est à enseigner, ni pour commander ce qui est à commander d'une façon générale, mais pour être le "médiateur" entre un enseignement, une loi générale et les besoins et les possibilités de chacun des membres sur lesquels il a quelque autorité. L'évêque pour moi est donc le médiateur entre quelque chose de général et d'autre part ce que chacun d'entre nous en particulier nous avons à recevoir et à donner, à comprendre et à faire, pour devenir disciples de Jésus. Voilà donc une première perspective. C'est tout à fait différent de la perspective que nous avons actuellement mais ça correspond tout à fait à ce qu'étaient les apôtres au départ. Au départ, les apôtres présentaient la doctrine qu'ils avaient eux-mêmes vécue en fonction des auditeurs qu'ils pouvaient avoir. Ils ne s'adressaient pas au peuple juif comme ils pouvaient s'adresser au peuple grec ou païen. Il y avait donc une certaine correspondance, une certaine adaptation de la doctrine qu'ils avaient eux-mêmes vécue en tant que juifs car ils étaient tous juifs, à que les païens pourraient recevoir. Nous en avons de multiples exemples dans les Écritures, puisque les Écritures représentent un peu une partie de la "catéchèse" que les apôtres utilisaient pour évangéliser les différents pays où ils sont allés.

Donc l'évêque est le médiateur. Ce n'est pas le conservateur, d'ailleurs entre nous soit dit, on ne peut pas "conserver" la vie spirituelle. Quand on met la vie spirituelle "au frigidaire", très rapidement elle se transforme en magie ou en légalisme. La vie spirituelle a constamment besoin d'être réinventée pour être vivante, pour être communiquée, et l'évêque est trop souvent encore à notre époque considéré comme celui qui doit conserver la doctrine. Si vous regardez le rituel de la consécration d'un évêque, vous y verrez le mot "conserver", garder la doctrine, et non pas être le "médiateur" qui apporte, suivant les besoins de ceux sur lesquels il a quelque autorité, ce qui est nécessaire pour qu'ils se développent à la fois humainement et spirituellement,

Voilà donc un premier point : l'évêque est le médiateur. Évidemment, vous me comprenez bien, une telle situation exige des relations essentiellement personnelles, des relations en profondeur, pour s'approcher de quelqu'un et pour lui apporter aide à un niveau qui n'est pas l'essentiel, bien sûr, puisque nous l'avons dit l'essentiel dépend de ce qu'il est, mais pour s'approcher de ce qu'il peut accepter et qui peut provoquer en lui cette activité singulière qui lui permet de trouver son propre chemin. Il est nécessaire qu'il y ait des relations en profondeur et non pas seulement des relations épisodiques. Or il est tout à fait impossible à un évêque d'avoir des relations de ce genre avec l'ensemble de ceux sur lesquels il a quelque responsabilité. Ce que je vous dis est donc très utopique et a besoin d'un complément.

La deuxième "colonne" de la structure de l'Église telle que je la rêve est la "communauté de foi". La communauté de foi, c'est un groupe de chrétiens en voie de s'approfondir humainement, en voie de devenir disciples, qui sont suffisamment homogènes dans leurs moyens et dans leurs possibilités, pour que ce qui est bon à l'un soit bon aussi à l'autre. C'est la grosse difficulté que nous rencontrons dans nos paroisses. Nos paroisses sont extrêmement hétérogènes. Les besoins et les possibilités des membres d'une paroisse sont très différents. Ce que les uns auraient besoin d'entendre scandaliserait les autres; ce qui serait d'une certaine façon utile aux uns serait nuisible aux autres. Ne voulant pas faire de mal aux uns, on ne peut pas faire du bien aux autres. Ne faisant ni bien ni mal, on ne fait rien. C'est le drame de la paroisse, et c'est pourquoi à mon sens elle est condamnée.

Mais la petite communauté de foi, si vous voulez, c'est la "petite classe", composée d'un nombre suffisamment réduit d'hommes pour qu'il y ait des relations personnelles entre eux, qu'il y ait une certaine co-éducation entre eux, et d'autre part qu'ils soient suffisamment homogènes pour que la médiation que l'évêque peut apporter à ce petit milieu soit suffisamment proche des possibilités et des moyens de chacun d'eux. Donc, communauté de foi et Évêque.

Je pense que c'est exactement ce qui se passait au départ. Lorsqu'un apôtre comme Paul par exemple, évangélisait un village pendant quelques mois et réussissait à obtenir quelques conversions, ces conversions touchaient des gens qui avaient à peu près les mêmes besoins, les mêmes possibilités, et dans ces conditions, ce qu'il disait aux uns était bon pour les autres. L'évêque était le médiateur, c'est-à-dire qu'il mettait à la disposition de ceux qui l'accueillaient ce qu'il vivait en profondeur grâce au fait qu'il était un disciple de Jésus.

La nécessité de la communauté

D'autre part, un des aspects importants est que précisément, dès le commencement, les chrétiens ont compris qu'ils ne pouvaient pas vivre seuls leur foi et qu'il était nécessaire qu'ils vivent en groupe, en communauté, pour à la fois développer leur foi et dans une certaine mesure rayonner les uns sur les autres. Alors, ce qui est important, c'est que précisément un des aspects de la promesse de Jésus "quand d'eux ou trois d'entre vous seront réunis" était spécialement réalisé dans le fait qu'ils célébraient la Cène. Pour moi, la base de la communauté de foi est la célébration eucharistique. Une célébration eucharistique entièrement centrée, tournée vers la réalisation, l'actualisation de ce que Jésus a vécu avec ses disciples le dernier soir où se concentre avec puissance à l'approche de la mort, l'épopée singulière qu'ils ont vécue pendant quelques mois. La base de la communauté de foi est donc essentiellement la célébration eucharistique. C'est paradoxal de parler de cela à une époque où le nombre des prêtres est en train de décroître rapidement; mais en définitive, c'est tout de même cela qu'il faut affirmer. Et dans les premières communautés chrétiennes, qui n'étaient pas tellement nombreuses, lorsqu'un apôtre partait vers un autre pays, il établissait, par imposition des mains ou autre, peu importe, quelques-uns des anciens qui avaient quelques mois de catéchèse, pour pouvoir justement célébrer la Cène, de façon à ce que cette communauté trouve par son propre moyen des possibilités de vivre et de se développer. Nous n'en sommes pas encore là. Mais en attendant que nous y soyons, ce qui viendra bien un jour, il y a tout de même cette première promesse de Jésus sur laquelle je crois qu'il faut insister, quand deux ou trois... deux ou trois, ça ne va pas très loin; quand deux ou trois d'entre nous sont vraiment réunis en son nom, car c'est sur "en son nom" qu'il faut insister, Jésus est au milieu d'eux; il est en nous, il est au milieu de nous et il y a entre nous à ce moment là, des possibilités d'un regard sur ce qu'il a été, un regard sur ce que nous avons à faire, qui dépasse ce que nous pouvons connaître chacun de notre côté.

Cette expérience, je crois qu'on peut la faire et que beaucoup de chrétiens la font. Je ne dis pas chaque fois qu'ils se réunissent mais dans la mesure où ils ont la persévérance de se réunir, même lorsqu'il y a des "creux", ils découvrent progressivement que ce qui leur est donné grâce à ces réunions va bien au-delà de ce qu'ils auraient pu atteindre chacun de leur côté.

Donc pour moi la base de la communauté de foi, c'est la célébration eucharistique. La visée de la communauté de foi est d'aider chacun de ses membres à un approfondissement humain qui permet, grâce à une culture convenable au niveau des Écritures d'entrer davantage dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu et de devenir disciple pour l'essentiel comme l'ont été les premiers d'entre eux.

C'est donc à la fois une réunion qui est religieuse, mais qui est aussi de formation. Un des aspects les plus graves de notre réalité de l'Église actuelle, c'est que les chrétiens sont d'une extraordinaire ignorance sur la vie de leur Église. Contrairement aux Juifs qui trouvent la force de vivre l'heure présente en s'enracinant dans leur passé et qui font de la Bible, même lorsqu'ils sont athées, un livre sur lequel ils s'appuient pour vivre, nous autres qui avons vingt siècles de christianisme et qui pourrions nous ressourcer dans cette singulière persévérance qui s'est manifestée à travers les générations chrétiennes depuis ces siècles, ceci nous manque radicalement. Nous avons des connaissances ailleurs, mais sur le plan de l'histoire religieuse de l'Église, nous sommes complètement ignorants, ou bien nous avons des connaissances apologétiques où tout est "gommé", où tout est sur le plan d'un idéal préfabriqué, où l'on conçoit les choses à travers des vitraux.

Pour moi une communauté de foi a besoin d'aider ses membres à travailler intellectuellement au niveau de leurs propres possibilités, ce qui est possible pour les uns n'étant pas nécessairement possible pour les autres. Mais dans un milieu donné, il n'est pas possible que nous ayons une culture affinée, approfondie sur certains plans, par exemple celui de l'activité professionnelle, et que sur le plan qui est le plus au cœur de notre vie de chrétiens, nous soyons d'une ignorance absolue.

De sorte que pour moi, une communauté de foi est essentiellement aussi une communauté de culture.

Communauté de prière aussi, parce que pour pouvoir célébrer la Cène, et même simplement pour pouvoir se réunir en son nom, il nous est nécessaire d'avoir une préparation personnelle. On ne passe pas au commandement, à heure fixe, de la dissipation quotidienne, ordinaire, à un recueillement suffisant. Donc une communauté de foi est en même temps une communauté de silence, une communauté où les gens ne croient pas perdre leur temps en se taisant ensemble.

Se taire ensemble est une manière de parler utilement après. Et en un certain sens, après avoir "parlé utilement après". on ressent le besoin, pour l'assimilation, pour l'appropriation, de se taire de nouveau un peu de sorte que pour moi, dans une communauté de foi, l'idéal dans une réunion serait un temps de silence pour commencer, un temps d'échange en profondeur sur un sujet culturel, un temps de silence après pour l'appropriation au niveau de chacun des membres.

Dans l'histoire de l'Église, un des sujets qui me paraît le plus important est celui des "origines". Depuis un siècle en effet, nous avons sur ces temps anciens des connaissances qui sont sans proportion avec celles que nous avons jadis, grâce aux sciences humaines, grâce à l'histoire, grâce à l'exégèse, grâce à la connaissance des langues anciennes, nous avons maintenant des possibilités de connaître d'une façon beaucoup plus précise que jadis la manière dont Jésus et ses disciples ont vécu, dont les Écritures se sont petit à petit formées, les différentes difficultés, divisions, oppositions, relations qui ont existé entre les différentes Églises, enfin tout un ensemble de données qui est tout à fait capital, même pour comprendre l'Église d'aujourd'hui.

Si nous connaissions un peu les vigoureux combats, spirituels ou autres, qui ont existé au départ de l'Église, nous serions moins scandalisés par les difficultés d'aujourd'hui. Dans un sujet particulièrement important et auquel les chrétiens devraient s'attacher, c'est l'histoire des origines de l'Église. Un deuxième point sur lequel j'insiste beaucoup, parce qu'il m'est très proche et parce que dans une certaine mesure nous en dépendons encore extrêmement, c'est l'histoire de ce que l'Église a vécu au début de ce siècle. A ce moment-là, c'était la première fois que des croyants véritables s'efforçaient d'accorder leur foi avec la science qui commençait à naître autour d'eux, des croyants qui n'étaient plus simplement fidéistes, c'est-à-dire séparant radicalement le laboratoire et l'Église, étant extrêmement rigoureux au point de vue intellectuel quand ils étaient dans leur propre technique, et d'autre part acceptant tout sans rien oser examiner et peut-être contester lorsqu'ils se trouvaient écouter un sermon. Cette jonction entre les deux, des croyants très vigoureux ont essayé de la faire au début de ce siècle, c'est ce qu'on a appelé d'une façon très large et qui d'ailleurs est un peu péjorative maintenant, la crise moderniste

La crise moderniste, c'est la première fois que depuis vingt siècles des chrétiens essayaient de se rendre compte de leur foi à partir de leurs connaissances profanes. Ça a été très vite "barré", mais malgré tout, toutes les questions qui se sont posées au début de ce siècle se posent encore maintenant parce que ce n'est pas en barrant les questions qu'on les supprime, c'est en y répondant. Je ne dis pas en les résolvant car il est possible, il est même probable que beaucoup de ces questions ne soient pas "résolvables", mais en un certain sens en cherchant à les porter d'une façon plus vigoureuse.

Alors l'étude de cette période est d'autant plus intéressante que les univers mentaux de ces gens qui vivaient au début de ce siècle ne sont pas tellement différents de nos propres univers mentaux. Certes, nous avons actuellement des univers mentaux assez bousculés par les découvertes tout à fait récentes, mais malgré tout la différence entre l'univers mental, la façon de penser d'un homme de 1980 et d'un homme du début de ce siècle est tout de même relativement très réduite par rapport à l'univers mental des gens qui vivaient il y a quinze ou vingt siècles.

Les conditions concrètes de la communauté

Pour qu'une communauté de foi se réalise, il faut tout de même des conditions pratiques concrètes. Pour moi il faut deux conditions. Tout d'abord y tenir d'une façon essentielle, se rendre compte qu'à notre époque il faut vivre notre foi ensemble pour pouvoir résister aux pressions sociologiques de plus en plus puissantes qui vont s'exercer sur nous. Vous savez, ces pressions sociologiques, qui seront pour le moins laïcisantes et d'indifférence plutôt que d'hostilité, seront d'autant plus grandes que nous vivons plus dans des sociétés à densité de population importante et où en plus l'imbrication des fonctions devient de plus en plus complexe. Et dans la mesure où notre société est de plus en plus complexe et que son organisation est plus citadine que paysanne, les pressions sociologiques d'indifférence vont peser sur nous avec de plus en plus de puissance. Pour pouvoir résister à cela, indépendamment de la promesse même que Jésus a faite, nous avons besoin les uns des autres pour nous approfondir spirituellement, nous avons besoin de vivre notre foi ensemble. Alors si nous prenions conscience de la nécessité, de l'urgence d'une décision de ce genre, alors nous serions capables de réaliser concrètement une communauté de foi.

Et pour qu'une communauté de foi se réalise concrètement il y a deux conditions : une suffisante

fréquence des réunions car si on se réunit une fois tous les deux mois, tous les trois mois, c'est tout à fait insuffisant. Il faut se réunir, enfin ne soyons pas trop exigeants, toutes les deux, trois semaines, ce n'est presque pas assez, toutes les semaines...

Pendant des siècles, dans les conditions relativement précaires où était la vie, nous avons imposé aux chrétiens de se réunir tous les dimanches à la messe, et beaucoup de chrétiens le faisaient. Nous devons pouvoir trouver le moyen, si nous le voulons vraiment, malgré la "sur-occupation" dans laquelle nous sommes le reste du temps, nous devons pouvoir trouver la possibilité de nous réunir, mettons tous les quinze jours.

Une suffisante stabilité des membres de la communauté. Stabilité qui n'est évidemment pas du tout favorisée par la société à cause des multiples déplacements que nous impose par exemple le besoin de voyager qui est presque endémique pour chacun d'entre nous. Stabilité des membres de la communauté de foi, fréquence des réunions, voilà me semble-t-il, les conditions indispensables à la réussite.

Pour que les réunions aient valeur, il ne suffit pas de se réunir pour parler de ce qu'on a vécu pendant les quinze jours qui séparent deux réunions consécutives; au départ, quand on commence, ceci est intéressant parce que c'est tout fait nouveau, mais très vite on tourne en rond.

Il faut avoir une "colonne vertébrale". Une colonne vertébrale pour moi, c'est l'étude sérieuse d'un livre, d'un livre sérieux, il y en a. Un livre sérieux d'histoire, par exemple, ou un livre sérieux de spiritualité, n'importe. Mais un livre sérieux qui pendant toute l'année par exemple, chapitre après chapitre, nous sera l'occasion d'une réunion sur un sujet bien précis et bien préparé. C'est dire qu'il ne suffit pas de se réunir et puis de se mettre à lire ensemble pour la première fois tel chapitre de tel livre; mais il faut que chacun, pendant la période précédente, prépare de son côté cette lecture, de façon à ce que lorsqu'on se retrouve, ce ne soit pas de l'improvisation, mais que chacun ait déjà une certaine préparation pour aborder d'une manière personnelle la lecture du livre. Rien n'est plus enrichissant que lorsque plusieurs personnes ont lu ensemble et chacun de leur côté un même livre et confrontent leur intérêt.

Troisième point sur lequel j'insiste, il faut faire un «vœu temporaire», tenir deux ans. Après la ferveur des commencements, il y a des creux, il faut franchir des fossés et retrouver un deuxième souffle. Beaucoup de groupes commencent bien mais, sitôt qu'ils arrivent à un moment où, peut-être par négligence des uns, par des difficultés d'un autre... on s'arrête. Il faut savoir tenir deux ans, même s'il y a des périodes où on a l'impression qu'on ne fait rien. Si, au bout de deux ans, vraiment ça continue à ne rien donner, vous mettez la clef sous la porte et vous faites autre chose. Mais tenez pendant deux ans de façon à passer la période creuse qui toujours se présente après une première période de ferveur.

J'ai encore quelques petites choses à vous dire. Une communauté de foi n'est pas tout à fait une assemblée ordinaire, compte tenu justement de la promesse de Jésus : "Lorsque deux ou trois..." car un des aspects fondamentaux du christianisme est la vie sacramentelle. Pour moi toute communauté de foi a une activité de valeur spirituelle qui dépasse ce que la psychologie ou la sociologie peut apporter. Une communauté de foi dans ses activités, vis-à-vis de ses membres, leur apporte quelque chose de plus que ce que la psychologie peut apporter. Elle reçoit de cette activité quelque chose de plus que ce que la sociologie peut énoncer. Je prends, par exemple, le baptême. C'est l'entrée d'un membre dans la communauté. Le jour où celui qui entre dans la communauté de foi reçoit le baptême, il reçoit évidemment quelque chose qui dépend de la réalité spirituelle de cette communauté mais, en même temps, cette communauté en donnant cette ouverture à celui qui entre dans son sein, va recevoir de par cette activité même une réalité spirituelle dont elle sera la première bénéficiaire.

La vie sacramentelle est donc extrêmement liée à la réalité des communautés de foi et nous avons tous besoin de cette vie sacramentelle qui est comme le complément de la communauté de foi et qui est aussi la conséquence de cette communauté de foi quand elle s'exerce au profit de chacun de ses membres.

Différence entre vie morale et vie spirituelle

1) La vie morale, je l'appelle plutôt "vie de moralité", car le mot "moral" est un mot assez large, et pour beaucoup peut être synonyme de vie spirituelle. Donc je vais parler de vie de moralité. La vie de moralité est l'obéissance que je dois ordinairement observer vis-à-vis de règles qui permettent à la société de vivre. Donc ces règles s'imposent du dehors et sont un peu la conséquence d'une certaine sagesse. Elles s'imposent à tout le monde dans la mesure où on ne se trouve pas dans une situation particulière. Dans la perspective chrétienne, la loi imposée du dehors est toujours au service de l'homme, pour l'aider à devenir lui-même. Dans ces conditions, il y a des cas particuliers où la loi qui est générale n'est pas à observer. C'est fondamental dans le Christianisme. Jésus a dit : "Le sabbat est fait pour l'homme...", et toute sa grande bagarre avec les pharisiens a été justement de montrer qu'il y a des cas où la loi ne peut pas dicter tout ce que l'homme a à faire, et des cas où il ne faut pas faire ce que dit la loi. Exemple : le Bon Samaritain une des paraboles les plus polémiques. Il y a deux parties dans cette parabole - la première qui est la réponse à la question : "Qui est mon prochain ?" - la deuxième qui est très polémique. Le scribe passe avant le samaritain, voit le blessé et, comme ce blessé est un homme impur au regard de la loi, il s'écarte. C'est la critique fondamentale d'une loi (de Moïse) imposée du dehors. En observant cette loi, le scribe se dispense d'obéir à une exigence intérieure, à savoir de porter secours à un homme en situation difficile. La loi morale ou de moralité, c'est ce qu'a fait observé le scribe. Le samaritain, lui, a obéi à une exigence intérieure que la loi ne commandait pas (elle le lui interdisait même). On peut, en observant la loi, se protéger d'une exigence intérieure beaucoup plus exigeante que la loi.

Le fait d'obéir à une exigence intérieure (qu'elle soit provoquée par la loi, ou qu'elle soit contraire à la loi) qui s'impose à nous par le dedans, c'est ce que j'appelle "la vie spirituelle".

La vie spirituelle commence à naître dans un homme quand il s'aperçoit qu'il ne lui suffit pas d'observer la loi de moralité commune à tous pour pouvoir véritablement faire ce qu'il a à faire. La vie spirituelle doit donc être une découverte de chacun car les exigences naissent, non seulement parce que l'on se trouve dans une situation particulière que la loi n'a pas prévue, mais parce qu'on est dans une situation personnelle qui n'est pas celle des autres. C'est pourquoi la vie spirituelle ne s'enseigne pas (grande différence avec la morale) : chacun la découvre à son heure.

Ainsi la loi est radicalement insuffisante pour cultiver l'amour. Il y a des exigences intérieures que l'amour peut faire naître et dont il a besoin pour se développer. Ce n'est pas en potassant des livres de psychologie qu'on va savoir se comporter avec les enfants. C'est utile mais insuffisant. L'homme est trop grand pour qu'aucune loi, aucune technique ne puisse lui dicter intégralement ce qu'il doit faire.

Tout ceci, concernant la vie spirituelle, est très général et non spécifiquement chrétien. On peut très bien vivre de cette vie spirituelle sans le savoir, sans en prendre conscience.

2) La vie spirituelle a besoin d'être sans cesse cultivée car on a tendance à oublier ses exigences intérieures, à s'en distraire (car il y a en nous une tendance à la tranquillité, à un certain plaisir, et les exigences intérieures créent en nous des contestations).

Être vrai vis-à-vis de soi c'est ne pas se détourner de ces exigences intérieures qui montent en nous quand nous ne sommes pas trop dispersés. Jamais, ou très rarement, l'exigence intérieure correspond totalement à notre goût, à notre penchant (ou bien cela ne dure pas longtemps). Car, même si au départ une exigence correspond à notre goût, elle en fait naître d'autres si on y est fidèle. Et plus on est fidèle, plus on est en mesure de découvrir en soi des exigences qui n'étaient pas prévues dans la situation du départ et qui, elles, vont peut-être provoquer en nous des contestations que la première exigence n'a pas eu l'occasion de faire naître.

Il y a des exigences qui apparaissent de plus en plus clairement à mesure de l'affinement de notre conscience. Ceci est un aspect important de notre vie spirituelle, car on découvre certaines de nos infidélités longtemps après les avoir commises sans le savoir. Le péché consiste non pas à ne pas avoir été fidèle au moment où l'on ne savait pas que l'on était infidèle. Il consiste, quand on commence à découvrir ces infidélités que l'on a commises sans le savoir dans le passé, dans le fait de ne pas les reconnaître en tant qu'infidélités. Il faut savoir reconnaître dans le passé ce que l'on n'a pas su faire pour être apte à mieux faire ce que l'on a à faire ultérieurement.

3) Différence entre vie morale et spirituelle (infraction et péché ou infidélité) Dans la vie morale ou de moralité, dès que je désobéis, je le sais immédiatement, je commets alors une infraction. Dans l'ordre spirituel, ce n'est qu'à force d'être spirituel que je reconnais les infidélités commises jadis. Mon péché n'est pas d'avoir été puéril au point d'ignorer quand j'étais infidèle jadis, mais c'est quand après avoir été suffisamment fidèle, développé spirituellement, je ne reconnais pas dans mon passé des infidélités

(que je ne pouvais pas ne pas commettre puisque je ne les connaissais pas). Il faut donc être déjà très spirituel pour être capable de commettre des péchés (tandis que tout le monde peut commettre des infractions).

Les infractions développent en nous la culpabilité tandis que la vis spirituelle nous en dégage. La religion jadis a beaucoup joué sur la religion naturelle (c'est-à-dire sur la culpabilité, sur le sacré). Et dans la mesure où la culpabilité et le sacré sont déjà des sentiments un peu vécus (c'est notre religion viscérale du père Cro-magnon), dans les civilisations plus perfectionnées, ils se transforment par le légalisme

Les chancres de la vie spirituelle

Les trois chancres de la vie spirituelle sont la sacralisation, la matérialisation et la culpabilité. La vie spirituelle met le péché à un niveau où il n'y a plus de culpabilité. Je n'ai pas été coupable au moment où je ne savais pas qu'il fallait faire telle chose pour cultiver l'amour que je dois avoir envers ma femme, mais c'est quand je reconnais mon infidélité que je suis fidèle. Ce n'est pas compatible avec une culpabilité qui enferme avenir et présent dans une certaine considération du passé, puisque c'est grâce au présent que je vis, que je peux reconnaître les infidélités que j'ai commises.

La culpabilité est un sentiment très spontané, très charnel. C'est un chancre dans la vie spirituelle. Elle donne une ferveur malsaine. Il y en a qui sont enthousiastes de se reconnaître pécheurs. C'est typique des sectes, ils chantent qu'ils sont pécheurs dans une joie délirante mais ils ne savent pas pourquoi. Pour Jésus la loi est nécessaire mais non suffisante et cette nécessité connaît des exceptions car il y a des moments où la loi commande ce que des exigences défendent, ou la loi défend ce que des exigences commandent.

Toutes les paraboles du royaume passe sous silence la loi à tel point qu'on pourrait en conclure que la loi n'est pas nécessaire.

Ex la parabole des talents. Si on voulait confirmer la nécessité ou la suffisance de la loi, le propriétaire aurait expliqué comment se servir des talents et qu'il y aura une récompense si les serviteurs suivent bien les ordres. Or, dans la parabole, on donne de l'argent à des gens qui n'en ont jamais eu. Le propriétaire part mais ne dit même pas s'il reviendra (donc pas question de récompense ou de punition à la fin). Simplement, chacun, selon ce qu'il est, fait ceci ou cela, et, à la fin, les uns sont récompensés, les autres punis (pour n'avoir pas risqué le talent qui ne leur appartenait pas).

Ces paraboles insistent sur l'insuffisance de la loi et même de la récompense. Toute une morale qui consiste à dire "pour atteindre les biens éternels" (ou éviter les punitions éternelles) est exclue des paraboles du royaume. On ne fait pas le bien pour être récompensé, on le fait parce que cela correspond à une exigence intérieure, et c'est là notre grandeur.

Être vrai envers les autres

La plupart des exigences qui naissent en nous sont la conséquence de la relation avec les autres. Ce qui nous enrichit le plus est la relation avec les autres, mais c'est ce qu'il y a de plus exigeant. Le respect de l'autre va loin, l'intérêt pour l'autre va encore plus loin (surtout qu'il n'est pas très fréquent que l'intérêt pour l'autre coïncide avec son propre intérêt). La loi nous dispense, si on l'observe, de porter intérêt à l'autre. Et si on entre dans l'amour et l'amitié (qui ne sont plus des domaines généraux, non-électifs), les exigences intérieures prennent des dimensions dans le temps et en profondeur, et impliquent donc des sacrifices, qui vont très loin et peuvent aller jusqu'au don de sa vie (qu'aucune loi ne peut commander) Si on se borne à la loi morale, l'amour ne se cultive pas. Tout ceci ne s'apprend pas mais se découvre après. L'amour prend alors sa dimension. car on découvre ses infidélités, qui ne sont pas des infidélités conjugales au sens grossier du terme, mais qui, dans une certaine mesure, n'ont pas été observées parce qu'on ne savait pas.

Nous vivons aussi dans le cosmos. Il ne faut pas subir passivement les événements qui nous arrivent. Pour qu'ils deviennent nourriture spirituelle, il faut se les approprier d'une façon ou d'une autre. Pour le malheur, c'est évident. Mais il ne faut pas croire que le bonheur soit plus facile à s'approprier. Il y a des bonheurs qui déshumanisent; il y a des passions qui nous rendent heureux mais déshumanisent en nous centrant sur nous-mêmes (ou le couple sur lui-même). On a besoin de dépasser même le bonheur.

Différence entre fabriquer et créer

Fabriquer = utiliser des techniques. Mais il existe une activité de création qui n'est pas donnée n'importe quand. Exemple : la poésie. Elle a besoin de techniques, mais elle est autre chose que de la technique, et on n'est pas poète au commandement. De même, dans l'amour : aimer ne correspond pas

à appliquer des techniques. Il y a une invention de l'amour. Cette activité de création ne peut pas être sans nous ni sans les techniques mais elle n'est pas que technique.

Si on regarde un peu son passé, il y a des choses qui se sont développées bien au-delà des perspectives que l'on avait au départ. Nous avons pris des décisions dont la portée a été bien au-delà des idées qui nous ont donné l'occasion de prendre ces décisions. Ceci fait un ensemble très cohérent, que l'on perçoit à certaines heures.

Rôle de la lecture des écritures

La lecture spirituelle des Écritures consiste à découvrir un sens, après avoir cherché en soi la vérité fondamentale. On a alors, par l'Écriture, une confirmation (qui est confirmante, beaucoup plus que révélatrice, car elle ne "révèle" que ce que nous savons déjà). C'est la confirmation en profondeur de ce que nous avons déjà vécu.

La foi

Un premier aspect qui n'est pas encore la foi mais qui en est très proche, est d'affirmer qu'il y a en l'homme autre chose que ce que les sciences humaines peuvent trouver et sur lesquelles elles peuvent agir par les techniques. L'homme est mystère, il n'est pas totalement épuisé par les connaissances qu'on peut en avoir. Mme si on peut continuellement progresser dans la connaissance des sciences humaines, jamais en droit on ne peut totalement épuiser l'homme par la connaissance. L'homme transcende la connaissance. Pour connaître, il faut une certaine distance entre l'objet à connaître et l'agent connaissant. Or cette distance n'existe pas quand l'objet à connaître coïncide avec l'agent connaissant (cas pour l'homme).

Simplement affirmer que l'homme est mystère est de l'ordre de la foi

Je suis plus que ce que je peux connaître de moi : c'est la foi en soi. Les exigences intérieures ne sont pas la simple conséquence de ce qui s'impose à moi du dehors, ni même des raisons que je peux m'en donner. Les gens qui cherchent pourquoi ils aiment, n'aiment pas. Ils peuvent se donner des raisons après avoir aimé, mais même ces raisons n'épuisent pas la réalité de l'amour qu'ils ont pour l'autre.

Il y a en nous la naissance d'exigences intérieures dont le caractère impératif dépasse les raisons que nous nous donnons. Ce caractère impératif implique une action en nous qui n'est pas que de nous. Donc c'est l'action qui est en nous, qui ne peut pas être sans nous, mais qui n'est pas que de nous. Je dirai que c'est de Dieu. Je ne sais pas ce que je dis en disant cela. Dieu, je ne sais absolument pas ce que c'est et je ne le saurai jamais. En disant "c'est de Dieu", cela signifie simplement "ce n'est pas que de moi". C'est un fait qui n'implique aucune idée sur Dieu, mais qui implique une constatation : en moi, je connais une exigence qui n'est pas que de moi. C'est tout ce que l'on peut en dire.

La foi est la prise de conscience fondamentalement intérieure (qui ne peut pas s'enseigner, se communiquer aux autres) d'une action en nous, sous la forme des exigences ou des activités créatrices, qui dépasse ce que nous pouvons faire.

Ceci ne dit rien sur Dieu. Si la foi pouvait être épuisée par une connaissance, ce ne serait plus la foi. Elle est totalement vécue et inséparable de ce que nous sommes. Nous sommes loin de l'adhésion à des croyances (définition habituelle de la foi)

Chacun d'entre nous peut découvrir à sa manière la foi qui l'habite. Il y a beaucoup de gens qui ont la foi sans le savoir. Quand quelqu'un se met à aimer, il a foi en l'autre, mais pas forcément confiance en l'autre car la confiance est au niveau des comportements, du geste, du dire). La foi au contraire essaie de s'approcher du mystère qu'est l'autre. Dans la mesure où vous avez foi en l'autre, vous l'aidez à croire en lui, tandis que si vous le jugez, vous l'enfoncez (d'où la grosse difficulté des parents vis-à-vis de leurs enfants).

Donc la foi (ou "mouvement de foi" comme je l'appelle dans mes livres) et l'adhésion aux croyances sont différentes à deux niveaux. On peut adhérer à des croyances sans avoir le mouvement de foi. Mais quand on a un mouvement de foi, il faut l'exprimer en croyances. Seulement quand les croyances ne correspondent plus au mouvement de foi, elles changent, tandis que le mouvement de foi demeure car les croyances sont de l'ordre du contingent et elles sont différentes selon les différents univers mentaux.

Dieu

C'est celui qui est à l'origine de ces mouvements d'exigences intimes que nous connaissons, mais je ne peux rien savoir de lui : il est impensable. On ne peut même pas dire que Dieu est "quelqu'un" ou une "personne". Il y a en moi une force (il faut éliminer ce mot de "quelqu'un") qui fait que je sens que je dois faire cela ou me renier. Force, Esprit, Souffle... sont toutes des représentations qui ne sont que

des symboles car sitôt que nous les prenons comme des réalités exactes, nous tombons dans l'idolâtrie. (Ex. le symbole eucharistique matérialisé). L'usage du symbole est nécessaire mais s'il devient une réalité concrète, il remplace le mystère, et c'est l'idolâtrie. Quand on dit : "C'est Dieu qui l'a dicté", on est à un niveau où l'enseignement peut suffire, niveau où la vie spirituelle est éliminée.

- "Dieu intérieur Dieu extérieur

Cela ne veut rien dire. Dieu est intérieur à nous-mêmes. La question que je me pose, car je crois qu'elle est radicalement insoluble est Dieu et le monde. Quand on dit que Dieu est créateur, qu'est-ce que cela veut dire ? La fin des temps, la fin du monde, qu'est-ce que cela veut dire ? On peut parler de la fin de la terre, mais la fin du monde ? (autrefois quand on parlait du monde, on parlait de la terre).

- Mais alors Dieu est-il subjectif ?

Tout ce qui est intérieur n'est pas nécessairement subjectif. Il faut distinguer intériorité et subjectivisme. Il n'y a pas d'intériorité sans subjectif, mais il y a du subjectif sans intériorité. J'ai des pulsions qui n'ont rien à voir avec l'intériorité. Dans l'intériorité, les pulsions, le subjectif sont présents mais il y a du subjectif sans intériorité. Si on supprime ce qui est intérieur, on supprime la foi car elle devient alors la conséquence des connaissances rationnelles (ce fut la grande tentation du 19^{ème} siècle) et c'est pourquoi alors on a tant tenu à l'objectivité de la résurrection.

- La base de ma foi

C'est la foi des disciples en Jésus avant la mort de Jésus. Varillon disait : "La base de ma foi, c'est la foi des disciples après la mort de Jésus". La foi des disciples après la résurrection, je n'en ferais pas grand cas si elle n'était pas préparée par leur foi plus ou moins consciente avant la résurrection car elle aurait pu être tout simplement un moyen de défense contre leur désarroi. Malgré toutes les difficultés rencontrées, les disciples ont tenu jusqu'au bout : ceci indique une adhésion à Jésus qui avait valeur de foi (fidélité).

Quand j'aime quelqu'un, j'ai en moi une présence de lui qui est la conséquence à la fois de ce que je connais de lui, mais aussi de ce que je connais de moi. La présence de l'autre en moi est faite avec ma propre substance et même parfois la présence physique de l'autre ne facilite pas cette présence en moi. La présence intérieure de l'autre se nourrit de la présence que j'ai à moi-même. Et plus je m'approfondis, plus la présence que j'aurai de l'autre sera proche de son mystère et sera vivante en moi. Plus je m'approfondis, plus j'aime l'autre, plus la présence de l'autre en moi prend de la vigueur, à tel point que la mort même ne peut rien contre cette présence. Il y a des intimités qui se prolongent au-delà de la mort et même qui s'approfondissent car les autodéfenses qu'on peut avoir vis-à-vis d'une présence physique sont supprimées.

Quand je vois toute l'action qui existe en moi, sous forme d'exigences intérieures et d'activités créatrices, tout au long d'un passé où chaque chose prend petit à petit sa place, se crée en moi «mon Dieu» qui est à partir de ma propre substance et auquel je peux dire "Tu", tout en sachant très bien que ce dialogue est un monologue, monologue inspiré dans une certaine mesure par cette force qui est en moi. Notre vie spirituelle peut être une vie personnalisée avec Dieu, mais non avec ce Dieu impensable, à travers l'expérience que je peux avoir de ce que j'ai vécu. Mais Dieu n'est pas personnel. Dans l'Évangile, quand Jésus dit : "Dieu, mon Père", c'est pour se démarquer de la conception du Dieu d'Israël de son temps. C'est pour indiquer l'extrême communion qu'il a avec son Dieu, sous la forme de la prise de conscience progressive de sa mission. C'est une manière de se distancer de la conception d'un Dieu extérieur.

- Jésus, Fils de Dieu

Fils de Dieu signifie une relation avec Dieu, une "force" d'une extrême puissance dans la mesure où il a été amené à faire un cheminement d'une extrême originalité, en suivant pas à pas ce qui lui était demandé chaque jour, pour se distinguer de ce qui se faisait de son temps et qui se fait encore maintenant. C'est pour affirmer l'extrême liaison entre ce qu'il a été et ce qu'il a reçu sous la forme d'exigences intérieures. Il a été totalement fidèle à ce qu'il devait être, au point qu'il y a une certaine confluence entre les événements, son développement spirituel et l'exercice de sa mission. Ceci explique les miracles.

Les miracles

Jésus a certainement été un "guérisseur", mais il ne l'a pas été avant 30 ans. D'autre part celui qui a été guéri, ne savait pas qui l'avait guéri (Exemple de l'aveugle de la piscine; dans ce cas, un seul est guéri et pourtant beaucoup attendaient comme lui). Les miracles ne sont donc pas, comme on le disait jadis, une manifestation de la puissance de Dieu. Ils sont dus à cette confluence qui fait que certains événements se trouvent être en harmonie avec la prise de conscience de sa propre mission. De sorte qu'on peut dire que certains miracles ont été presque une confirmation pour Jésus de la vérité de sa vie

plutôt qu'un signe pour qu'on croit en lui.

Jésus d'ailleurs est presque ennuyé parfois que certains miracles se produisent ("N'en parlez pas") car tout ceci éveillait les autorités religieuses du temps. Il a essayé pendant un certain temps de se tenir à l'écart de ceux qui pouvaient le supprimer. Il essayait de gagner du temps.

La Trinité

Elle est essentiellement faite pour essayer, intellectuellement, de situer Jésus par rapport à Dieu. Le St Esprit est l'esprit de Jésus et l'esprit de Jésus est l'esprit de Dieu. L'essentiel est de comprendre par le dedans la relation très intime qu'il y a entre Jésus et ce Dieu-Acte qui est lui-même par essence invisible. C'est en voyant Jésus qu'on atteint Dieu, quoiqu'on puisse l'atteindre autrement, à travers ce qu'on est.

En entrant dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, je découvre l'Esprit qui l'animait. La base de la vie spirituelle chrétienne est ce rôle de "père spirituel" que Jésus peut avoir dans nos vie, dans la mesure où nous entrons dans l'intelligence de ce qu'il a vécu en profondeur.

Dieu - Providence

Ce n'est pas un. Dieu qui causerait les événements. C'est le Dieu qui donne à chacun d'entre nous, devant tel événement, l'inspiration qui lui permet de donner un sens qui lui est propre. Le même événement peut avoir des sens différents selon les personnes. Dieu n'est pas "cause seconde".

La Résurrection

Il s'est passé quelque chose après la mort de Jésus. Personne ne peut le contester. Ce qui était, aux yeux des disciples, l'effondrement, la fin de tout, quelque temps après, par un nouveau regard sur l'événement, a été considéré comme le point de départ d'une ère nouvelle. Ce renversement complet de l'éclairage sur l'événement ne s'est passé que chez ceux qui avaient foi en Jésus avant sa mort. Donc c'est en relation très profonde avec ce qu'ils ont vécu avec Jésus avant. Ce n'est pas un événement venu du dehors et qui aurait pu être aussi bien vu, par ceux qui ont cru en Jésus que par les autres. Donc l'essentiel de la Résurrection est de l'ordre de la foi. Même s'ils ont réellement vu Jésus, ce n'est pas le regard extérieur qui a provoqué le changement de l'éclairage. C'est le changement intérieur qui a pu provoquer dans les sens une vision optique ne venant pas d'un objet du dehors. Car si on maintient que c'est la vision optique qui a déclenché la foi, on supprime le caractère original de la foi. Elle devient alors une contrainte, la conséquence d'une expérience physique et non plus d'une réalité fondamentale. Je ne nie donc pas qu'il se soit passé quelque vision. Il s'est aussi passé quelque chose à Lourdes comme ailleurs. Mais cela correspond à la mentalité de l'époque et du lieu. C'est un regard intérieur qui se manifeste en vision, vue d'ailleurs souvent uniquement par celui qui a la vision. Il y a là une réalité parapsychique qui fait qu'à certains se manifeste une puissance de vision qui n'est pas donnée aux autres. Tous ces phénomènes parapsychiques sont très mal connus mais ne sont absolument pas de l'ordre du spirituel, de même que le parler en langues chez les charismatiques. L'extraordinaire, l'inexplicable ne sont pas nécessairement de Dieu. L'action de Dieu est une action discrète, silencieuse, patiente, respectant au maximum la liberté, demandant à être accueillie pour être efficace. Tout ce qui est extraordinaire crée la stupéfaction, mais la stupéfaction n'est pas l'adoration.

Abandon de Jésus sur la croix

Toute vie spirituelle est nécessairement aidée par des facilités au départ. Mais plus elle se développe, plus la foi devient elle-même, et plus ces facilités lui sont enlevées, car la foi, dans son originalité profonde, est la foi nue. Rien ne peut épuiser la réalité de la foi. La foi se développe par sa propre réalité et non pas en s'appuyant sur des évidences qui seraient des facilités et qui sont toujours plus ou moins fallacieuses, par le fait même que la foi, comme Dieu, est impensable. Jésus a connu cela. Tout ce qui d'une manière ou d'un autre l'avait aidé à prendre conscience de sa mission, lui a été progressivement enlevé : les succès auprès de la foule, les miracles, la proximité des siens, peut-être même une certaine prise de conscience qui lui avait été donnée de la vérité de sa mission, et qui lui a peut-être été enlevée au dernier moment (?).

La foi nue est un des aspects fondamentaux de la progression spirituelle d'un être qui va jusqu'à l'extrême limite de lui-même.

Ce soir, je me propose simplement de faire une introduction. L'année dernière, j'ai parlé surtout de la vie spirituelle, en insistant beaucoup sur ce fait que la vie spirituelle n'est pas la spécialité des chrétiens. Il y a une vie spirituelle qui n'est pas spécifiquement chrétienne, qu'en droit sinon en fait, tout homme peut atteindre. Aujourd'hui, je vais essayer, au contraire, de concentrer ma réflexion sur une vie spirituelle proprement chrétienne, spécifiquement chrétienne. Et pour moi une vie spirituelle chrétienne tient son caractère original de la place que Jésus tient dans cette vie. Une place qui est la conséquence de l'intelligence que chacun, selon ses propres possibilités, s'efforce d'atteindre de ce que Jésus a vécu intimement, personnellement, il y a vingt siècles, pendant quelques années de sa vie. Donc toutes les méditations que je ferai avec vous demain et après-demain, vont tourner autour de cet effort pour entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. Ce n'est pas simple curiosité, c'est la question de savoir que la vie spirituelle prend la totalité de l'individu. Pour que l'intelligence que nous avons, que nous pouvons atteindre petit à petit, à longueur de vie, de ce que Jésus a vécu, soit vraiment un aliment de la vie spirituelle, il faut que cette question nous prenne par le dedans, que nous nous y mettions totalement. Donc ça ne reste pas sur le plan de la curiosité, de la connaissance extérieure et historique ou autre; c'est quelque chose qui doit nous happer du dedans pour correspondre à la vie spirituelle qui, elle aussi, doit nous prendre du dedans pour être proprement spirituelle, pour ne pas être simplement une manière d'avoir une spiritualité.

La vie spirituelle chrétienne

Ceci touche, si vous voulez, à quelque chose de fondamental en nous. La vie spirituelle, l'espérance fondamentale que nous avons tous en nous-mêmes, qui est liée intimement à ce goût de vivre, à ce besoin de savoir pourquoi nous vivons, à cette recherche du sens de la vie que chacun d'entre nous a à mener d'une façon ou d'une autre et qui est en même temps indispensable pour ne pas être simplement vécu au jour le jour, plus ou moins à la merci des événements, des circonstances, des rencontres... Cette espérance fondamentale s'est exprimée jadis dans le peuple d'Israël par l'attente du Messie; elle s'est exprimée sous la forme d'un peuple qui s'efforçait de découvrir le sens de sa réalité. La race d'Israël, particulièrement intelligente, particulièrement spirituelle, attendait un Messie qui pourrait lui donner, après de multiples difficultés, de multiples années de servitude, une véritable indépendance. Cette indépendance, qui semblait être la conséquence de la promesse du Dieu qu'ils appelaient leur Dieu, ce Messie politico-religieux qu'ils attendaient, Jésus a totalement refusé d'être alors que, grâce à l'influence qu'il pouvait avoir sur les foules, au moins au début de sa vie publique, il avait suscité chez beaucoup l'espoir que c'était lui le Messie annoncé par Isaïe et les prophètes des anciens temps. Jésus a refusé ce messianisme politico-religieux et insistait spécialement sur l'aspect essentiellement intérieur et présent du royaume de Dieu. Le royaume est présent et intérieur; il n'est pas pour demain, il n'est pas politico-religieux. Il a pris donc une distance extrême vis-à-vis des aspirations juives de son temps. C'est à ce point d'ailleurs que précisément, ayant pris distance avec la violence, il a été très vite rejeté par son peuple. Paul a hérité de cette intériorisation sur laquelle Jésus avait insisté au point de vue du messie. Paul a intériorisé cette attente, cette espérance fondamentale, et le messie, c'est-à-dire Jésus puisqu'il croyait en Jésus, était essentiellement celui qui allait sauver chaque individu dans sa réalité personnelle. Comme Paul avait une idée précise de l'homme, idée qui lui venait de la Genèse, il concevait que la mort et le péché étaient entrés ensemble dans le monde et, d'autre part, par Jésus, le deuxième Adam, la mort avait été vaincue et le péché effacé. Spontanément, la théologie de Paul s'est orientée vers un Dieu Rédempteur, Sauveur, réparant la faute originelle et réintroduisant, par la fidélité de sa voie, de sa vie, et par le sacrifice auquel cette fidélité l'a conduit, à redonner à l'homme la possibilité d'une vie future.

Et il faut le dire, jusqu'à présent, ceci est au cœur même de la foi chrétienne sous cette forme-là. Il est tout à fait certain que Paul a une conception de l'homme que nous ne pouvons plus avoir, une conception de l'homme 'fixiste' je dirais. L'Adam de la Genèse ressemble terriblement à l'un d'entre nous. La femme, c'était un peu différent, elle est sortie de la côte d'Adam. Mais l'homme est exactement le même et, d'autre part, de par la Genèse même, l'homme est établi maître sur l'univers. C'est le sixième jour, après avoir tout bien préparé, que Dieu crée l'homme et l'établit maître sur l'univers, sur tout ce qui est vivant. Ces deux conceptions, la stabilité, la fixité de l'homme à travers les temps et, d'autre part, sa domination, son règne sur l'univers, sont deux conceptions qui sont complètement inacceptables pour nous maintenant. Nous savons que nous sommes nés d'une lente évolution. La notion d'évolution, qui n'est pas tellement récente, n'était pas encore acquise au début de ce siècle. Une lente évolution à travers des millénaires nous a conduits, petit à petit, du monde de la matière et de la vie à l'émergence d'une conscience, d'une conscience de la conscience, qui fait que

nous sommes nous-mêmes maintenant. Donc une perspective tout à fait évolutive de l'homme, qui doit probablement se continuer. Nous n'avons pas le même univers mental aujourd'hui que celui qu'on pouvait avoir il y a quelques siècles. Et à cause de l'accélération des connaissances, il est évident que même sur quelques décennies, notre univers mental se trouve assez vigoureusement transformé. La fin du monde était encore une notion abstraite au début de ce siècle et la fin de l'humanité est maintenant presque une crainte permanente chez beaucoup. Quelques guerres atomiques seraient capables de supprimer la race humaine sur cette terre. Ça ne paraît plus impossible, tandis qu'au début de ce siècle, on le considérait comme une hypothèse purement théorique. C'est vous dire que notre univers mental est continuellement en train de changer avec l'accélération et la croissance de nos connaissances. Et d'autre part, si l'homme a évolué de cette façon, grâce à son univers mental qui change de plus en plus à mesure que ses connaissances augmentent, que peut-on dire de sa place dans l'univers ? Qu'il est loin ce temps où la terre était le centre du monde ! Qu'il est loin le temps où le soleil était le centre de l'univers ! Et maintenant on peut le dire, notre soleil est un petit soleil au milieu de milliards d'autres soleils et l'univers absolument impensable dans lequel nous sommes plongés, nous, infimes et éphémères, à la fois dans le temps et dans l'espace. Alors vraiment, l'homme se trouve acculé à prendre conscience de son extrême précarité, de son extrême improbabilité, qui fait que nous sommes loin de cette assurance qui nous était donnée dans la Genèse jadis, où l'homme était établi par Dieu maître de l'univers pour régner sur les êtres vivants et sur les êtres qui ne l'étaient pas. Ces aspects sont importants. La réalité, c'est que, écrasés par la dimension de l'univers, écrasés aussi par la prise de conscience des extrêmes improbabilités de notre espèce, malgré tout, il nous est donné la possibilité de nous poser la question : Qu'est-ce que nous sommes ? Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que je suis ? Cette espérance fondamentale a besoin de trouver de quoi se nourrir, s'exprimer, pour déboucher sur quelque chose qui ne soit tout de même pas aussi écrasé que la toute petite vie insignifiante que chacun d'entre nous aura, pendant quelques années sur terre, qui elle-même est une infime aérolithe dans un univers sans dimension. Autrement dit, un troisième messianisme est peut-être en train de naître. Au fond, est-ce que Jésus ne serait pas celui qui, par la perfection de sa réalité, a ouvert un chemin pour que l'homme découvre en lui une grandeur qui puisse s'affronter à la grandeur de l'univers, tel qu'il est maintenant conçu ? Est-ce qu'il n'y a pas en nous une grandeur potentielle qui va, petit à petit, prendre conscience d'elle et qui pourra ainsi se mesurer, sans être écrasée, à la grandeur du monde d'où il est né et à la grandeur du monde dans lequel il se trouve confronté, immergé ?

Troisième messianisme si vous voulez, autre conception de Jésus, qui va, peut-être, qui est, à mon sens, beaucoup plus en harmonie avec l'univers mental de notre époque que la conception paulinienne. Celle-ci était d'ailleurs très pessimiste. Ces trois conceptions, la conception messianique juive, ce peuple, la race d'Israël, doit prendre possession du monde et dominer les nations; dans la seconde, l'homme doit être sauvé du péché et de la mort grâce à Jésus, le deuxième Adam; ou la troisième, l'homme va découvrir en lui, grâce à ce que Jésus a vécu, un secret qui lui permettra d'atteindre une grandeur potentielle qui lui permettra de s'affronter avec la grandeur de l'univers. Voilà les trois aspects. Je pense que c'est dans ces perspectives que nous pouvons nous attacher avec passion, pour vivre ou survivre, à la question que je vais essayer de traiter avec vous, mais qu'est-ce qui s'est donc passé il y a 20 siècles, pendant quelques mois, dans cet homme Jésus, et dans quelques-uns de ses disciples, pour que, malgré une fin catastrophique, nous soyons encore interpellés par cet homme qui a changé le monde, au-delà même de sa mort ?

Je crois que c'est à ce niveau qu'il faut se situer pour donner à cette question toute la dimension que nous pouvons lui donner, que les juifs de jadis donnaient à leur propre niveau, correspondant à leur propre univers mental, et que pendant des siècles les chrétiens ont donnée à Jésus, en se mettant dans l'univers mental où Paul avait vécu et qui n'avait pas tellement changé pendant les quelques vingt siècles de christianisme que nous avons derrière nous.

Pour terminer cette soirée, je vais méditer avec vous à la fois sur notre infinie petitesse et notre grandeur potentielle. Ceci nous aidera à mieux prendre conscience de ce que nous sommes, de ce que nous pouvons devenir, de ce que nous atteindrons, si nous arrivons à être disciples de Jésus grâce à quelque chose qui ressemble à une filiation et une paternité spirituelles. C'est une prière. J'aimerais, en même temps que je vais la dire puisque je la sais par cœur, méditer avec vous, pour donner une certaine étoffe, une certaine chair à ces phrases relativement courtes et abstraites de cette prière.

Prière commentée

Infimes et éphémères

Il y a belle lurette déjà qu'on savait que l'homme était infime et éphémère. Dans les psaumes, il est dit qu'un homme ne vit pas plus que 80 ans. Ce n'est pas toujours vrai, mais enfin, c'est fréquent. Infimes, quand on voit la rapidité avec laquelle les gens oublient ceux qui sont morts, même ceux qui ont fait l'histoire; cinquante ans après, on les a complètement oubliés et il faut les ressusciter de la poussière des bibliothèques pour nous en souvenir. Infimes et éphémères, voilà notre condition.

Mais nécessaires

C'est-à-dire que, si nous ne faisons pas ce que nous avons à faire, si nous ne mettons pas en exercice les potentialités qui sont en nous, que nous connaissons ou que nous ignorons, et il est probable que celles que nous ignorons sont les plus importantes, il y a quelque chose qui manquera. Il est bien dit dans l'évangile que nous sommes des ouvriers inutiles, inutiles peut-être quand nous aurons fini de travailler, quand nous serons retraités, mais quand ils travaillent, ils sont nécessaires.

Infimes et éphémères mais nécessaires. Quelle pitié de voir en particulier des jeunes qui sont nécessaires pour préparer l'avenir et qui vont jusqu'à se supprimer, alors qu'ils pouvaient avoir devant eux une vie de fécondité, se refusant de connaître, par ignorance ou par faiblesse, un avenir qui les sollicite, eux qui sont encore pleins de vitalité. C'est extraordinaire, les jeunes se suppriment plus facilement que les vieux. Plus on est vieux, plus on s'attache à la vie, quoiqu'elle ne soit pas tellement agréable à la fin. La jeunesse pleine de vitalité, comment se peut-il qu'elle n'arrive pas à comprendre qu'il y a un avenir à construire, qu'elle est nécessaire, infime, éphémère mais nécessaire ?

Ensevelis dans l'immense

Je vous l'ai déjà dit, le cosmos est impossible à concevoir dans toutes ses dimensions, il est impensable. Si Dieu existe, Il est encore plus impensable. Comme nous sommes loin de la période, que j'ai connue quand j'étais jeune, où on disait : "de même qu'il faut un horloger pour créer une horloge, de même il faut un Dieu pour créer le monde et la terre". L'horloge est elle-même impensable, et l'horloger, que dire ? Problème fondamental à notre époque. Si Dieu est, il ne peut pas être atteint par la voie que nous avons prise jusqu'à présent où l'univers était, pour ainsi dire, une petite chose. S'il peut être atteint, c'est à travers le mystère même de l'homme, sa grandeur, dont on va parler un peu.

Mais conscients, perdus dans l'innombrable

Depuis qu'il y a des hommes, tous sont différents, comme nos visages. Tous sont uniques, il n'y en a pas deux qui soient identiques. Nous ne sommes pas numérables. Quand on compare deux hommes, on les blasphème parce qu'on les prend au niveau où ils ne sont pas hommes, où ils sont de la race humaine, de l'espèce humaine pour être plus exact. Les êtres humains ne sont pas numérables. Nous ne sommes pas ordinables. C'est-à-dire que l'un n'a pas plus de valeur que l'autre. Dire que l'un est plus que l'autre suppose une possibilité de comparaison, comparaison qui n'est pas possible. Nous sommes uniques. C'est notre grandeur. D'ailleurs, si nous ratons notre vie cette unicité n'existera pas et, si nous croyons en Dieu, on peut dire très probablement que c'est un visage de Dieu qui ne sera pas.

Limités de toutes parts

Nous sommes enfermés inévitablement dans notre univers mental, inéluctablement. Notre univers mental n'est pas celui des autres, même pour chacun d'entre nous ici. Il y a bien des similitudes par le fait même que nous avons à peu près le même milieu, les mêmes connaissances, mais, malgré tout, notre univers mental est différent parce qu'il est la conséquence de tout ce que nous avons vécu jusqu'à présent, et chacun d'entre nous l'a vécu de façon différente. Il est aussi plus ou moins conditionné par tout ce que nous aurons à vivre ultérieurement et ceci est encore d'une extrême diversité. Nos univers mentaux sont différents, quoique, par bien des côtés, ils peuvent se dire avec les mêmes mots. Mais sous les mêmes mots, il y a pour chacun un sens qui est relatif à ce que nous sommes. Limités de toutes parts.

Inachevés par nature

Voilà une notion qui était tout à fait inconnue jadis. L'homme Adam était l'homme. Il n'y avait pas d'évolution. Il n'y avait pas un mouvement, dont je n'ose pas dire qu'il est toujours ascendant. Peut-être qu'il y a des moments où ça monte et des moments où ça baisse. Il ne faut pas être trop optimiste en pensant que la création ne fait que progresser. On peut même penser que, si Dieu est, il est continuellement en train de refaire ce qui tombe, de reprendre ce qui cède aux difficultés du moment.

Mais en puissance de s'accomplir

Quand on est un peu vieux et qu'on réfléchit à sa vie, on s'aperçoit qu'en définitive, quel que soit ce que nous avons vécu en bien ou en mal, ce qui est devenu en nous a une consistance, une solidité, une durée, qui contraste très curieusement, très mystérieusement, avec l'extrême diversité des situations où

on s'est trouvé, avec l'extrême variété des rencontres qu'on a faites. A travers ce que nous avons vécu, d'une façon plus ou moins inconsciente d'ailleurs, il existe, petit à petit, une réalité qui demeure et qui semble ne pas passer quand tout le reste passera.

Livrés aux lois de la matière et de la vie, par ce que nous sommes, de par le milieu dans lequel nous vivons, de par le milieu d'où nous sommes issus, le milieu millénaire.

Liés aux cadences des temps et des lieux

Nous faisons partie d'une génération et, quelque soit ce que nous voudrions, nous ne pouvons vivre qu'avec notre génération. Si nous ne voulons pas être de notre génération, nous ne sommes plus des vivants véritables, nous sommes des gens du passé, qui vivons artificiellement d'un passé qui ne peut pas être pour nous une nourriture. Nous pouvons nous habiller du passé mais nous ne pouvons vivre que du présent.

Mais libres en notre centre même

Quel que soit notre destin, quelles que soient les conditions dans lesquelles nous vivons, si cette espérance fondamentale est en nous, si elle est suffisamment puissante, après les premières difficultés où nous sommes submergés par les événements, par les situations, il y a en nous, secrètement, à longueur de temps, une certaine reprise qui fait que l'on pourra se dégager un peu de l'esclavage extrême dans lequel on se trouve, soumis par ses sentiments, ses passions, ses vertiges, de par ses nerfs, et on émerge, petit à petit, pour prendre de la hauteur. On voit les choses avec un autre regard, on vit au lieu d'être vécu, on devient au lieu d'être simplement poussé par l'événement.

Sujets au malheur, voués à la mort mais appelés à être

Sujets au malheur, cela n'a pas besoin d'être expliqué. Voués à la mort, non plus. Mais au vrai, il n'y a que quand on est dans le malheur, qu'on sait ce que c'est. Et il n'y a que quand on s'approche de la mort vraiment, qu'on sait ce que c'est. Ce sont des seuils dont on peut parler abstraitement mais que chacun a à franchir seul, lorsque c'est son tour de le faire. Mais appelés à être.

Solitaires parmi les solitaires qui se côtoient plus qu'ils se connaissent

Nous sommes tous là, réunis ensemble, et nous ne nous connaissons pas. Même ceux qui se connaissent beaucoup, même ceux qui se connaissent très bien, se reconnaissent très différents et même inconnus, très différents l'un de l'autre. Nous sommes des solitaires même lorsque nous sommes entassés dans la même salle. Chacun d'entre nous est unique. Solitude et nécessaire solitude, avec toutes ses caractéristiques dont j'ai parlé tout à l'heure. Ce sont les caractéristiques d'une solitude infrangible.

Solitaires parmi les solitaires, qui se côtoient. Nous communiquons par la bouche, par les yeux, même par les gestes que nous pouvons faire pour accompagner la parole mais ce n'est encore que de la surface, le fond ne peut pas être atteint. Si un jour le fond est atteint, nous en parlerons peut-être demain ou après-demain, ce n'est pas tellement par tout ce que nous pouvons atteindre les uns les autres par les sens. Ce n'est pas seulement par les sens qu'on va atteindre les autres, par la raison qui nous permet d'en déduire certaines choses grâce aux sciences humaines, mais grâce à cette chose très mystérieuse qui correspond à notre mystère : notre présence. Dans la mesure où nous sommes présents à ce que nous faisons, à ce que nous disons, nous donnons à ce que nous disons et faisons une portée et un sens qui, accueillis au niveau convenable, apportent plus que ce que nous disons et sa signification grammaticale, ou ce que nous faisons et ses conséquences physiques.

Mais sur le chemin de l'unité

Plus on est soi-même, plus on est capable d'être proche de celui qui est soi-même. Il y a, dans l'extrême singularité que nous pouvons atteindre, le fond même de l'universalité qui est à la limite de notre unité. Plus nous sommes nous-mêmes en profondeur et en réalité, plus nous serons capables de l'universalité qui nous unit les uns aux autres, au-delà des différences d'expressions qui sont encore celles de notre 'corporalité'.

Improbables dès la naissance

Il n'y a pas une espèce vivante qui soit plus improbable que la nôtre. Quand une brebis fait un agneau, cinq minutes après, l'agneau tête, est sur ses quatre pattes. Quand une femme donne naissance à un enfant, si elle ne s'en occupe pas, l'enfant disparaît très vite. Et pendant des mois. Improbables dès la naissance. Combien de petits sont morts depuis que l'homme est ? Ça donne à penser, savez-vous. Je sais bien, on en fait des anges, c'est une solution facile!

Toujours plus improbables dans la croissance

Dans la mesure où nous nous développons humainement, nous sommes encore plus improbables. Beaucoup de gens ne vont pas très loin dans la croissance, de sorte qu'ils ne sont pas trop improbables. Mais dans le milieu profondément religieux, parlons simplement d'un monastère, où vraiment on veut grandir, où il y a des ressources extraordinaires, tellement plus denses que dans une

assemblée quelconque, toujours plus improbables dans la croissance, ça se vérifie. Ceux qui vraiment atteignent, réussissent à grandir suivant les potentialités qui sont en eux, sont malgré tout l'exception, il faut bien l'avouer, et des échecs manifestent, par leur nombre, la réalité de cette improbabilité. C'est dans les endroits où l'on aspire à être le plus haut, par le fait d'une fidélité véritable, avec des possibilités potentielles véritables, que l'on découvre aussi les plus grands échecs. Toujours plus improbables dans la croissance.

Tâtonnant face à l'inextricable

Chacun de nous rencontre des situations de ce genre, le long de la vie, soit qu'on les ait provoquées, soit qu'on les ait simplement rencontrées. Quand on a un peu d'expérience de la vie, on voit des situations radicalement inextricables. Tâtonnant face à l'inextricable où la morale est muette. Ce qu'on peut en dire n'est rien. Inextricable.

Trébuchant affrontés à l'impossible

C'est un des aspects de notre grandeur. Quand on a suffisamment vécu, s'apercevoir qu'il y avait des choses que nous ne pouvions pas ne pas commettre; c'était fatal vu ce que nous étions, vu notre ascendance, vu notre milieu. Il était impossible que nous ne le commettions pas. Trébuchant. Ce qui est grand, nous allons le dire, c'est que tout cela peut, en un certain sens, être dépassé par la foi et la fidélité. Nous existons dans la stabilité au milieu de tout ce qui se dissipe, nous devenons avec sécurité, au milieu de tout ce qui se corrompt. Voilà, si vous voulez, un premier chapitre de ma prière.

Héritiers d'un labeur immense

On pense à tout ce passé derrière nous, nous autres qui sommes des sauvages. Nous savons à peu près maintenant la date de notre naissance. C'est un progrès, ce qui fait qu'il y a moins de centaines chez nous que dans les pays où il n'y a pas d'état civil. Mais, à moins qu'on soit de grande aristocratie, ce qui n'est pas mon cas, on connaît la deuxième génération. Je savais que ma grand-mère était couturière. Mais mon arrière-grand-mère, ça se perd déjà dans la nuit des temps. On ne sait pas ce qu'ils faisaient et encore moins ce qu'ils étaient. Et pourtant nous en sommes les héritiers et peut-être, j'ose me l'imaginer, j'ose même le croire, qu'il y a en chacun de nous comme une présence secrète de tous ceux qui nous ont précédés et qui, s'étant suffisamment atteints au niveau de l'existence, ne sont pas sans avoir un certain poids, une certaine présence dans l'activité spirituelle qui nous paraît tout à fait nôtre mais qui, en définitive, est dans une large mesure l'héritage inconnu de tous ceux qui nous ont précédés. Peut-être que nous sommes, les uns et les autres, le fruit d'une longue ascendance qui n'a jamais pu encore porter tout à fait son fruit. Quelle extraordinaire vision des choses nous aurions si nous pouvions connaître cette extrême solidarité qui nous lie à tout notre passé, qui nous lie les uns aux autres, dans la mesure où nos rencontres ne sont pas simplement des rencontres superficielles ou des conversations de sourds.

Visités par une présence qui appelle plus qu'elle ne commande

Ceci fait allusion à ce que nous disions l'année dernière. Les exigences intimes qui montent en nous, qui ne sont pas simplement la conséquence des lois qui s'imposent à nous du dehors sont de véritables appels. Il sont en même temps des dons véritables dans la mesure où, pour correspondre à ces exigences, nous avons besoin de recevoir quelque chose qui dépasse ce que nous pouvons nous-mêmes faire avec nos propres moyens. Une secrète présence qui appelle plus qu'elle ne commande

Poussés, soulevés, sollicités, élevés au-dessus de nous-mêmes, émergeant de la servitude, atteignant à la liberté, la liberté d'être, pas la liberté du faire et du dire, qui sera de plus en plus limitée dans la mesure où nous vivons dans une société de plus en plus dense, de plus en plus spécialisée, par les lois qui sont nécessaires pour exister. La liberté d'être soi, c'est-à-dire de mettre en valeur toutes les potentialités qui sont en nous.

Ouvriers d'un avenir sans fin, inséparables de vous, mon Dieu, nous vous magnifions. Quelque soit notre destin, même misérable, même tragique, nous sommes pour votre plénitude. (C'est notre magnificat!) *Quand nous serons purement nous-mêmes à notre place dans le réel*

C'est cela l'idéal! C'est d'être suffisamment fidèle pour être exactement, au moment voulu, là où l'on doit être. Et, semble-t-il, quand nous ferons ce chemin suffisamment bien, suffisamment exact, lorsque tout passera de nous, il y a quelque chose qui demeurera, qui sera précisément le fruit singulier, unique de cette fidélité, qui, à travers le temps, nous a progressivement fait devenir.

Au-delà du faire et du paraître (du dire), hors des plaisirs et des souffrances

Tout cela, 20-30 ans après, s'estompe, tout se remet en place. Les choses les plus passionnées, les vertiges les plus terribles, reprennent leur dimension, au-delà du faire et du paraître.

Des désirs et des projets, de soucis et des angoisses, nous partagerons la joie d'être avec l'ensemble des vivants qui dépassent l'appétit de vivre, ces échos de votre bonheur, Père.

L'appétit de vivre, qui nous arrive spontanément par le fait que nous sommes des êtres vivants. La joie

d'être est celle qui mûrit progressivement en nous dans la mesure précisément où nous sommes suffisamment fidèles à notre voie et que nous mettons en exercice toutes les potentialités qui sont en nous. La joie d'être se partage, l'appétit de vivre se combat. Nos appétits de vivre nous font lutter l'un contre l'autre; c'est la lutte pour la vie, comme on dit. La joie d'être n'a pas besoin d'être donnée, elle se partage par sa manière d'être. La joie d'être est précisément de se donner et c'est ainsi qu'elle est. S'il y a ici-bas une réalité psychologique humaine, qui puisse être un peu une approche de Dieu, c'est bien celle-là. Dieu, c'est la joie d'être qui se partage, qui se donne, car c'est se donner que d'être pour Lui. Il ne peut pas ne pas se donner, parce qu'il est don, don et appel simultanément.

Pour le croire en vérité malgré tout ce qui le nie, donnez-nous la force de porter en votre présence nos misères dans la dignité

Un des chancres de la vie spirituelle est la culpabilité. Nous avons tous des faiblesses, mais ces faiblesses sont pour nous des poisons et non pas l'occasion de grandir, si nous en tirons cette culpabilité qui nous enfonce davantage dans la médiocrité de ce que nous sommes, à la place de nous faire amorcer le chemin remontant qui nous permettra de nous dégager de l'esclavage des fautes que nous avons commises. La culpabilité est un des chancres de la vie spirituelle et que nous avons beaucoup cultivée pour nous donner de la ferveur! Que de fois les gens sont enthousiastes de se dire pécheurs. N'insistons pas.

Notre être en devenir dans son autonomie au cœur des contingences tout au long de la vie, que notre foi dans sa nudité (vérité) par son enracinement en nous

Les conséquences de tout ce qu'on a vécu, pas que la conséquence de ce que l'on a vécu, mais à travers tout ce que nous avons vécu, ce travail intérieur, qui s'est fait, grâce à l'accueil que nous lui avons fait et qui nous fait mûrir et fait vivre en nous une foi qui n'est plus du tout la simple conséquence d'une adhésion à une croyance, quelque chose qui nous vient de dehors et que nos sociologues peuvent expliquer dans une très large mesure. Cette foi qui ne peut pas être séparée d'une espérance fondamentale, dont je vous parlais au début de ce petit entretien.

Que notre parole, dans sa vérité, par son action sur nous, affermis nos pas sur le chemin de l'être

Une des grandeurs de l'homme, c'est justement d'avoir besoin de se projeter, de se dire pour se trouver, de se dire à soi-même, mieux encore de se dire à l'autre, surtout lorsque l'autre, de par ce qu'il est, par sa présence, nous aide à nous découvrir bien au-delà de ce que nous pourrions faire par notre propre initiative, dans notre isolement intime. Nous avons besoin de nous préférer pour devenir nous-mêmes.

Que notre parole, dans sa vérité, par son action sur nous, affermis nos pas sur le chemin de l'être.

Cette prière n'est pas spécifiquement chrétienne mais elle me paraît fondamentalement chrétienne.

1981

II - L'approche de l'autre

Brialmont, 13-15 mars 1981

Une rencontre en profondeur

Je vais essayer ce matin, de réfléchir avec vous sur la manière dont, à travers les vingt siècles de christianisme, nous avons, la plupart d'entre nous, atteint à la religion chrétienne. Le point de départ était une rencontre, faite par Jésus et quelques Juifs, rencontrés qui fut d'une singulière profondeur, parce que très rapidement, ces quelques Juifs, pour rester avec Jésus, ont eu à rencontrer des difficultés très graves, soit de leur milieu, soit de leur propre intérieur, dans la mesure où justement, ce que disait Jésus et ses comportements soulevaient des questions graves, même à leurs yeux. Donc le point de départ de notre vie chrétienne actuelle a été une rencontre en profondeur, pas une rencontre superficielle. Beaucoup de Juifs au temps de Jésus, au moins pendant sa vie publique, ont rencontré Jésus, l'ont entendu, l'ont vu, mais très peu sont restés avec lui jusqu'à la fin. Donc la rencontre que Jésus et ses disciples ont faite a été une rencontre très intime. Nos évangiles, à ce point de vue, sont très décevants. Ce n'est qu'en quelques lignes, en quelques mots, que Jésus appelle un tel, appelle un autre. On n'en dit pas plus. Cela ferait croire que tout s'est passé en quelques minutes, le temps d'appeler et de répondre. Le but des évangiles, comme nous le dirons ce soir, n'est pas de nous raconter ce qui s'est passé mais de nous faire entendre la manière dont les Églises naissantes ont vécu de la percussion spirituelle que Jésus a provoquée. Donc ils ne prétendaient pas faire de l'histoire. Ils ne prétendaient même pas donner un témoignage de la part de ceux qui ont rédigé les Écritures. Comme ce n'était pas leur voie, très rapidement ils ont passé sur la question. Mais nous autres, nous pouvons nous attarder un peu sur ce qu'a été cette rencontre car elle a été le point de départ de tout ce qui s'est passé depuis vingt siècles, et dont nous sommes les héritiers. Une rencontre en profondeur. À notre petite mesure, nous pouvons entrevoir ce qu'elle a pu être parce que chacun d'entre nous a pu en faire une semblable. Entre jeunes, se rencontrer en profondeur, parler de l'essentiel de ce que l'on

vit, plutôt encore de l'essentiel de ce que l'on voudrait vivre, ce n'est pas quelque chose d'extrêmement étonnant. Nous avons besoin de nous dire à l'autre pour nous trouver. Ce que l'autre est en lui-même nous aide à nous découvrir. Il nous arrache, d'une certaine manière, les paroles, qui nous sont nécessaires, non seulement pour répondre à ce qu'il est, mais aussi pour découvrir ce que nous sommes. Il y a, entre ces deux êtres qui s'efforcent, qui sont portés plus qu'ils ne s'y efforcent, à parler de l'essentiel, une inter-collaboration, une intercommunion qui les aide l'un et l'autre à naître à la vie spirituelle. L'amitié spirituelle est certainement un des éléments des plus importants pour la naissance et pour le développement de la vie spirituelle de chacun d'entre nous. Déjà dans les évangiles, nous voyons des amorces, des échos plutôt, de rencontres de ce genre. On peut peut-être le voir un peu si l'on a un peu d'imagination, mais il en faut. Lorsque Jésus est monté au temple et qu'il a rencontré les docteurs. Il y a eu là peut-être une rencontre en profondeur, qui ne ressemblait pas nécessairement à une leçon de catéchisme. Plus tard avec Jean Baptiste aussi. Plus tard encore, ce qui s'est passé au moment de la transfiguration, entre Jésus et trois de ses plus chers disciples, une rencontre en profondeur qui peut-être les a éclairés les uns les autres sur ce que Jésus était et sur ce qu'ils devaient devenir, eux aussi. Peut-être la rencontre avec Pierre et quelques disciples, lorsque Pierre lui dit: "Tu es le fils de Dieu..." vous vous souvenez ? Là encore peut-être, l'occasion d'une rencontre en profondeur où chacun, d'une certaine manière, par ce qu'il était, a aidé les autres à se trouver. Si on regarde un peu les évangiles sous un tout autre jour que nous avons l'habitude de les lire, on peut peut-être entrevoir, à travers certains événements qui n'ont pas été gardés pour cela, quelque chose qui ressemble à cette rencontre en profondeur, qui permet à chacun de se révéler à lui-même en se révélant aux autres, en se révélant à l'autre plutôt car, en général, cela ne se fait pas à plusieurs mais entre deux. J'aime penser que la rencontre de Jésus et de Marie dans la maison de Marthe, que tout le monde connaît, n'a pas été sans influencer à la fois ce que Jésus est devenu et ce que Marie, de son côté, est devenue à sa manière. Donc le départ est une rencontre. Une rencontre en profondeur de Jésus et de quelques disciples. Rencontre suffisamment puissante pour donner, en particulier aux disciples, la possibilité de résister aux pressions adverses qui, pendant quelques mois, se sont exercées sur eux de plus en plus vigoureusement et qui ont conduit en définitive Jésus à la mort, et les disciples à ce qu'ils sont devenus ultérieurement puisqu'ils ont connu le même sort, eux aussi, quelques décennies plus tard,. Donc le point de départ de notre religion, ce qui n'a pas l'air de ressembler à une leçon de catéchisme, c'est une rencontre en profondeur. Cette rencontre en profondeur n'a été vécue que pour les disciples qui avaient connu Jésus. Car dès la première génération chrétienne, les choses changent. Les premiers chrétiens, ceux que les apôtres ont convertis, n'ont pas connu Jésus. Ils ne l'ont connu qu'à travers les bribes de doctrine, de catéchèse, qui commençait à s'élaborer et dont nous avons quelques exemples dans les évangiles. C'est à travers une doctrine, que les premières Églises, que les premiers chrétiens ont connu Jésus. C'est une doctrine qui était en train de se créer dans le cœur même des disciples qui ont vécu avec Jésus. Ils créaient leur doctrine. Il n'y avait pas un programme qu'il fallait suivre, comme peuvent le faire les professeurs de religion. Non, ils créent le programme à mesure qu'ils l'inventaient pour eux-mêmes. Ils vivaient leur enseignement avant de le donner, un peu d'ailleurs comme Jésus l'a fait de son temps car s'il a enseigné les béatitudes, c'est après les avoir vécues. Son enseignement était la conséquence de ce qu'il vivait.

L'enseignement des disciples, dans ces premiers temps, était la conséquence de ce qu'ils vivaient. Ils le découvraient pas à pas. Leur enseignement évoluait à mesure qu'ils se développaient eux-mêmes. Nous ne savons rien de tout cela mais nous pouvons un peu le concevoir. A mesure qu'un être vit, sa manière de concevoir la vie spirituelle change; à mesure qu'il se développe, sa propre vie spirituelle, son enseignement ou ce qu'il peut en dire, varie aussi. C'est ainsi que, de fil en aiguille, à longueur de vie, l'orientation, le changement, les perspectives se développent, changent, tout en étant une car cela est foncièrement enraciné dans ce qu'on est, dans ce qu'on vit. Donc la première génération chrétienne a reçu un enseignement, qui a été essentiellement le fruit d'une activité créatrice de ceux qui enseignaient. D'autre part, ils étaient à peu près tous de la même génération et, au départ, ils étaient tous juifs. Petit à petit, il y a eu des païens, mais malgré tout, de la même époque, vivant dans le même univers mental. Donc ce que les uns exprimaient à leur manière, dans l'univers mental qui leur était propre, n'était pas étranger à l'univers mental de ceux qui les écoutaient. Il y avait donc une certaine homogénéité entre les besoins, les possibilités, mais aussi les préjugés, les superstitions, enfin tout ce que fait que chacun, à partir de ce qu'il est, a une certaine manière de se représenter le monde, de se représenter la vie, de se poser les mêmes questions. Il y avait donc une certaine homogénéité entre ce que les premiers apôtres disaient aux premiers chrétiens, et ce que les premiers chrétiens pouvaient entendre. Cela a commencé ainsi et cela a continué pendant vingt siècles. Il est bien certain que, pendant longtemps, les univers mentaux ont relativement peu changé. Le monde était stable. Mais il

faut bien avouer que, petit à petit, à mesure que les connaissances humaines se sont développées, les univers mentaux ont changé. Ils ont d'abord changé surtout pour ceux qui étaient les plus vivants. Un certain déphasage s'est, petit à petit, créé entre la manière de penser, de sentir, de réfléchir, d'imaginer, des êtres les plus évolués, qui étaient encore des individualités et, d'autre part, l'enseignement que l'on donnait d'une façon commune à tous qui était déjà, non plus un enseignement créé par ceux qui enseignaient, mais un enseignement répété par ceux qui l'avaient reçu, qui déjà avait été répété par des prédécesseurs, répétition qui ne va pas sans appauvrissement, répétition qui reste sur un plan purement de l'enseignement et qui n'est pas forcément l'écho de ce que vivent ceux qui enseignent. Le fait est que, quand on regarde un peu l'histoire, par exemple, en France, de la vie spirituelle, on s'aperçoit que les grands hommes, ceux qui pensaient, ceux qui réfléchissaient, ceux qui étaient en avance sur leur temps, ceux qui ont marqué un peu leur époque, quand ça ne serait que par le fait que plus tard ils se sont distingués de l'ensemble des autres auteurs, tous ces hommes semblent avoir été extraordinairement étrangers à la pensée chrétienne. Prenez un Montaigne, un Voltaire, prenez quelqu'un comme Rousseau, prenez ceux, qui d'une manière ou d'une autre ont marqué et sont encore très influents à notre époque par ce qu'ils ont été, par ce qu'ils ont écrit, par ce qu'ils ont créé. Ces gens, bien sûr, étaient pratiquants, il leur en aurait coûté de ne pas l'être à cette époque, mais leur pratique religieuse n'était qu'un costume. La plupart des gens «vivants» dans les siècles passés l'ont peut-être été secrètement grâce au christianisme qui les avait formés, mais, il faut bien l'avouer, ce n'est pas l'enseignement qu'ils ont reçu au catéchisme ni les sermons qu'ils ont entendus à l'église qui leur ont donné les principes même de leur pensée créatrice. Ils ont été originalement eux-mêmes et, s'ils ont hérité d'une certaine manière du christianisme de leur passé, de leurs ancêtres, par bien des côtés ce qu'ils ont apporté de nouveau au monde n'était pas le fruit de la vie spirituelle chrétienne, qu'ils pouvaient avoir eux-mêmes.

Or si les univers mentaux ont relativement peu changé pendant 15 - 20 siècles, depuis le début de ce siècle ou la fin du siècle dernier, à cause de l'accélération de l'histoire qui n'est pas indépendante de l'accélération extrême des connaissances, de l'accélération de la puissance technique, notre univers mental a totalement changé par rapport à ce qui pouvait se penser, à ce qui pouvait se sentir, s'imaginer, il y a cent, deux cents ans. Ça va de soi. Quand on est suffisamment vieux, on s'aperçoit à quel point l'univers mental du début de ce siècle, dans lequel on vivait la doctrine comme la conception du monde, est différent de ce que nous pouvons maintenant concevoir. Pourtant, c'est toujours le même enseignement. Quel déphasage se fait de plus en plus, même si, par le fait que nous sommes de bons garçons, nous sommes dociles et en plus crédules, nous acceptons ce qui nous a été apporté au départ dans notre jeunesse. Mais il nous faut tout transformer, tout reprendre, pour pouvoir en vivre, pour en faire l'occasion d'une rencontre, comme pouvait l'être l'enseignement des premiers disciples qui avaient rencontré Jésus et qui étaient en train de créer la doctrine à partir de cette rencontre. Leur enseignement était tellement imprégné de la rencontre de Jésus qu'ils avaient faite, qu'ils pouvaient provoquer chez les meilleurs, et c'est sans doute beaucoup, une rencontre avec Jésus. La grosse difficulté pour nous tous, quel que soit notre âge, est que nous savons trop de choses sur Jésus et que nous ne sommes pas capables d'en vivre vraiment. En effet, nous avons une possibilité de rencontre que l'enseignement ne peut pas nous apprendre, mais que nous devons faire dans les conditions qui nous sont données, sauf dans quelques cas exceptionnels, celles où celui qui nous appelle, qui nous enseigne, met, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il apporte, dans son enseignement ce qu'il vit en profondeur. Alors cet enseignement est réellement transformé et nous en recevons bien autre chose que le sens grammatical des leçons que nous apprenons au catéchisme ou des sermons que nous entendons à l'église. Tout le problème est le suivant. Nous partons d'une connaissance de Jésus. Nous savons, d'une manière intellectuelle, abstraite, quelle est sa fonction, son rôle dans notre vie chrétienne. Jésus est sauveur, Jésus est rédempteur, Jésus est fils de Dieu, des concepts qu'on nous a transmis et que nous avons reçus. Il faut, à partir de cela, atteindre une rencontre avec Jésus qui, pour l'essentiel, doit être semblable à celle que les premiers disciples ont faite avec Jésus. lorsqu'ils l'ont vu et entendu. C'est à partir de cette rencontre que, en retour, pour vraiment nous en nourrir, nous pourrions donner une véritable vie, une véritable portée, aux notions relativement abstraites qu'on nous a apportées au début et qu'on ne pouvait pas nous donner autrement. En effet, nous n'avions alors que notre docilité et notre crédulité pour recevoir ce qui nous était apporté. Le problème est donc de passer de la fonction reconnue à Jésus à une relation en profondeur pour retrouver, grâce à cette relation, le sens profond de cette doctrine, celui que ses créateurs lui avaient donné au début mais que nous avons reçu d'une façon très abstraite et très appauvrie à cause du changement des univers mentaux, à cause aussi de l'usure, des répétitions qui ne l'ont jamais vraiment recréée. C'est ce que nous allons essayer de faire ce soir et demain.

Connaître et reconnaître

Mais avant de terminer ce petit entretien, je voudrais vous donner un exemple simplement humain, un exemple assez puissant, très imprégnant, une expérience que nous avons l'occasion de faire dans notre vie personnelle. J'ai découvert très tard que ma mère était une femme. Vous devez penser que j'exagère, mais Nicodème, dans l'évangile, fait des remarques de la même valeur. Quand Jésus lui dit qu'il faut renaître, il se pose des questions aussi absurdes : Faut-il que je rentre dans le ventre de ma mère pour renaître à nouveau ? J'ai donc découvert que ma mère était une femme. Je le savais bien un peu, mais j'ai surtout compris que sa maternité, c'est-à-dire cette fonction très importante qu'elle a pu avoir vis-à-vis de moi, n'épuisait pas sa réalité personnelle et qu'elle n'avait pas été simplement ma mère mais qu'elle avait eu une vie de femme dont cette maternité avait certainement été un élément très important mais n'épuisait absolument pas ce qu'elle avait vécu. Voilà une découverte qui n'est pas si facile à faire. J'ai mis 70 ans et peut-être que quelques-uns d'entre vous ne l'ont pas encore faite. Un jour, un de mes amis m'a donné une photographie, que je connaissais depuis longtemps, de ma mère lorsqu'elle était jeune mariée. Le simple fait que cette photo était agrandie me l'a fait voir d'un tout autre regard. J'ai découvert une chose qu'un enfant n'a même pas l'idée de penser de sa mère, j'ai découvert que ma mère était belle. Une mère n'a pas besoin d'être belle pour être mère. Mais sitôt qu'on la trouve belle, elle n'est plus simplement mère, elle est femme pour un homme. Une telle découverte a éclairé d'autres choses qu'elle a pu me dire et qui, au départ, quand je les avais entendues, étaient ramenées simplement au niveau de la fonction de mère qu'elle a eue vis-à-vis de moi. Cela restait, par conséquent, sur un plan très particulier, très limité. Maintenant, tout prenait une tout autre portée, un autre sens, du fait que je le rapportais, non plus seulement à la mère, mais à la femme qu'elle a été.

Ainsi, un jour, ma mère m'a dit : "On m'a mariée". Rien ne me paraissait plus naturel, au moins à cette époque-là, il fallait être marié pour avoir un enfant. Dans cette formule, il y avait tout autre chose que ce que je comprenais à 25 ans, que c'était tout à fait normal qu'elle ait un mari puisqu'elle avait un enfant. Mais depuis, j'ai mieux compris, avec quelques expériences de la vie. Au début du siècle ou à la fin du siècle passé, on mariait les filles. Il y a dans cette expression tout un non-dit. Je savais que ma mère avait été orpheline très tôt, à 13 ans, qu'elle avait eu un tuteur, que je connaissais d'ailleurs, c'était un de mes oncles. Je savais que, lorsqu'on est tuteur et qu'on a une fille de 20-22 ans, on a la préoccupation de caser celle dont on a la responsabilité, le couvent d'un côté, un bon mari de l'autre avec une bonne situation, fonctionnaire autant que possible, retraité ultérieurement, enfin un ensemble satisfaisant qui est utile mais qui n'est pas nécessairement de l'amour. Quand on marie une fille et qu'on est âgé, on n'a peut-être pas tout à fait la même manière de penser et de vivre que la jeune fille qu'on va marier. Jadis les jeunes filles étaient dociles; elles se laissaient marier. L'amour pouvait venir après, et il venait parfois, car il y a bien des raisons pour qu'on le fasse venir. Mais en définitive, ce n'est pas tout à fait l'amour qu'on peut rêver lorsque, après une certaine expérience de la vie conjugale, on découvre ce que pourrait être l'amour si ça avait été avec un autre homme. Cela ne veut pas dire que ma famille n'a pas été bonne, elle était bonne, très unie, et j'en ai beaucoup reçu. Maintenant je comprends un peu la vie et moi-même, j'ai pu connaître des choses de ce genre. Je comprends très bien que ce n'est peut-être pas à 20 ans qu'on découvre la vérité, la totalité, la plénitude d'un amour possible. Bien d'autres paroles qu'elle a pu me dire, prennent ainsi une toute autre portée si je les rapporte, non pas à sa maternité vis-à-vis de moi, mais à sa vie de femme. Elle a dit, un jour, à ma belle-mère, une confidence entre la mère du garçon et la mère de la fille qui me l'a rapportée après : "Marcel m'a fait un très grand plaisir quand il m'a dit : si je me mariais, je voudrais me marier avec quelqu'un qui te ressemble". Je ne me rappelle pas du tout cette parole. Elle s'en rappelait, cela correspondait à quelque chose de très profond chez elle. Maintenant je le comprends mieux que je n'aurais pu le faire au départ, si on me l'avait dit à ce moment-là. Je n'ai même plus le souvenir de l'avoir dit, et même d'avoir eu ce sentiment. Il y a bien des choses mystérieuses qui se passent dans le cœur d'un homme ou d'une femme avant qu'ils en prennent conscience. C'est souvent 20, 30 ou 40 ans après, car notre mémoire est un extraordinaire réservoir de souvenirs. Tout est enfoui comme dans des archives, des vieilles bibliothèques, mais il suffit qu'un jour un événement se présente pour que ça rejaillisse sans qu'on s'y attende, mais avec une force, une portée, un sens très enraciné dans ce qu'on est. Toute cette activité va me permettre de passer d'une certaine connaissance de ma mère que je pouvais avoir comme n'importe qui, dans la mesure où elle a vécu avec moi et moi avec elle, à une certaine reconnaissance.

Vous connaissez la différence que je fais entre connaissance et reconnaissance. Je reconnais ma mère au-delà de la connaissance que j'ai pu avoir. J'en avais une connaissance limitée, la fonction qu'elle a eue avec moi, et maintenant je la reconnais en tant qu'elle est elle-même, au niveau non pas de sa

maternité, mais de la femme qu'elle a été. Sa maternité, je dois bien le reconnaître, est un élément important, mais elle ne l'épuise pas. Si je connais au fond très peu de choses de ma mère, ma reconnaissance va beaucoup plus loin. Il y a une différence d'ordre entre connaître et reconnaître. On peut connaître sans reconnaître, on ne peut pas vraiment reconnaître sans connaître quelque peu. Il y a une disproportion radicale entre connaître et reconnaître et cette disproportion radicale est en particulier la conséquence de la vie spirituelle que je peux avoir. Plus j'aurai une vie spirituelle vigoureuse, une expérience humaine importante, plus je serai capable de la reconnaître, à partir des quelques connaissances que je peux avoir d'elle. Alors, reprenez bien ces deux choses. D'abord, il y a une très grande disproportion entre la quantité de connaissances que l'on peut avoir de quelqu'un et la reconnaissance que l'on peut faire de lui ou d'elle. D'autre part, cette disproportion est d'un autre ordre et est très conditionnée par la vie spirituelle, par l'expérience humaine qu'on peut avoir. Plus on a d'expérience humaine, plus on est capable, à partir d'un bagage relativement petit, réduit de connaissances, d'atteindre une véritable reconnaissance. Et c'est ainsi que, à partir de la fonction qu'elle a pu exercer vis-à-vis de moi, j'ai pu la reconnaître dans sa réalité propre.

C'est quelque chose de tout à fait semblable que nous avons à faire vis-à-vis de Jésus. Nous partons d'une connaissance des fonctions qu'il peut avoir avec nous, pour nous : il est rédempteur, sauveur, fils de Dieu. Ce sont des connaissances que nous acquérons. A partir de la reconnaissance que nous ferons de lui, à notre manière, mais tout à fait semblable, pour l'essentiel, à la rencontre que les disciples ont faite de Jésus et qui leur ont permis de croire en lui, de persévérer jusqu'à la fin, nous serons capables de donner à certaines expressions, à certaines perspectives, que les évangiles nous apportent, une portée qui dépasse de beaucoup probablement même ce que les auteurs, quand ils nous les ont laissées par écrit, ont voulu nous donner. De plus, cela nous permettra de donner, à la doctrine qui nous est enseignée, une portée tout autre que ce que l'enseignement peut apporter et une portée peut-être beaucoup plus proche de la secrète activité spirituelle qui a permis aux premiers docteurs de créer la doctrine à partir de leur propre vie spirituelle. Nous retrouvons ici la veine secrète qui est à l'origine de la vie spirituelle chrétienne. Et c'est ainsi que nous participerons à notre place à sa perpétuation à travers les siècles, en dépit des changements des univers mentaux qui, petit à petit, à mesure que le temps se développe et l'histoire s'accélère, deviennent de plus en plus importants. Nous pourrions ainsi communiquer en profondeur avec les anciens et communiquer aussi en profondeur avec ceux qui nous suivent, et ainsi permettre la survie d'une tradition proprement spirituelle, qui dépasse de beaucoup la tradition de bouche à oreille dont on parle dans les écritures, qui est précisément une tradition de cœur à cœur, la tradition de ce qui a été vécu au départ et que nous pouvons vivre maintenant à la mesure de ce que nous sommes de par nos possibilités et nos potentialités.

Voilà, me semble-t-il, ce que je voulais vous apporter aujourd'hui, ce matin. Cet après-midi, nous parlerons des connaissances que nous pouvons avoir de Jésus et comment, à partir de ces connaissances, nous pouvons atteindre, dans une certaine mesure, une reconnaissance de ce que Jésus a été. Et c'est à partir de cette reconnaissance que nous serons capables, demain matin, de donner un sens véritablement vivifiant, nourrissant, à ce que la doctrine nous apprend au début, Jésus sauveur, rédempteur... Et vous voyez apparaître ici ce que j'ai essayé de vous faire entrevoir hier soir en vous exprimant que le messianisme de notre époque n'est plus tout fait le messianisme juif qui ne voyait qu'un messianisme politico-religieux, n'est plus tout à fait le messianisme paulinien qui, tout en étant intérieur, avait simplement une vision très stable, très fixiste de l'homme. Mais un messianisme qui soit à la dimension de nos potentialités, de nos possibilités et qui puisse s'exprimer dans l'univers mental dans lequel nous sommes nous-mêmes invinciblement enfermés, comme tout homme à sa manière, suivant son temps.

1981

III - L'approche de Jésus

Brialmont

Mais qu'est-ce qui s'est passé il y a vingt siècles dans un petit pays d'Orient pendant quelques années, quelques mois, pour que nous en soyons encore interpellés ? Voilà me semble-t-il, la question de base qui doit se poser pour tout homme, au moins en Occident, et à laquelle il doit s'efforcer de donner une réponse à travers toute sa vie. Question valable pour tout homme à cause de l'importance de la percussion spirituelle qui a été ainsi produite dans l'histoire de l'Occident, pour tout homme aussi dans la mesure où nos connaissances de l'univers deviennent telles que chacun a à se demander "Quel est le sens de ma vie dans cet univers sans limite qui se découvre à moi maintenant et quel est le sens que je dois lui donner pour avoir encore le goût de vivre ou lui donner une raison d'être qui puisse me donner le goût de vivre ?" Pour un chrétien en particulier, en dépit d'une doctrine qu'il a reçue au

départ et qui lui a été donnée de cette façon, c'est-à-dire une réponse avant même que la question se pose à lui avec toute l'ampleur que nous pouvons lui connaître maintenant. En dépit de cette doctrine et aussi grâce à cette doctrine parce que, si elle ne peut pas me donner ce qu'on peut appeler exactement une visée à notre recherche, visée qui supposerait qu'on connaisse le but avant de l'avoir atteint, elle nous donne tout de même un certain esprit dans lequel on doit faire cette recherche, faire cette approche, nous suggérant, nous indiquant d'une façon large qu'à travers même l'intelligence de ce que nous pourrions atteindre de Jésus, il y a sans doute quelque chose d'autre que ce que nous pouvons comprendre en nous-mêmes et découvrir ainsi en lui, en Jésus, une transcendance qui n'est pas tout à fait étrangère à ce que nous sommes, puisque nous pouvons en connaître l'existence et qui cependant est autre que ce que nous pouvons atteindre nous-mêmes, quelle que soit la fidélité avec laquelle nous vivons notre propre mission. Voilà ce que je vais essayer de vous dire d'une façon très personnelle.

Des points de départ

Je vous rappelle trois points sur lesquels nous avons insisté un peu hier et qui sont le point de départ de la démarche que, pour ma part, j'essaye de faire et dont je vous ferai l'aveu, car c'est plus qu'un entretien ce que je vais faire avec vous.

Premier point, l'évangile n'est pas un livre d'histoire mais a tout de même un fondement historique. Ce n'est peut-être pas le seul fondement sur lequel s'est construit l'évangile et la doctrine que l'évangile nous présente sous une forme naissante; mais il y a tout de même un fondement historique. Jésus a été vraiment un homme qui a vécu il y a vingt siècles dans ce petit pays de Judée, dont nous parlerons tout à l'heure. Deuxième point, Jésus est vraiment un homme. C'est-à-dire que tout ce qui est essentiel que nous vivons, il l'a vécu. En particulier comme nous autres, ce qui est l'essentiel de ce que nous avons à vivre, nous avons à recevoir de ce qui n'est pas nous, à accueillir de ce qui n'est pas nous pour devenir nous-mêmes. La vie spirituelle consiste précisément à cette activité singulière qui est propre à chacun de nous, qui ne peut pas s'enseigner, que chacun a à découvrir pour lui-même mais nous pouvons nous aider à le découvrir en étant chacun fidèle à ce que nous devons être.

Troisième point qui est la conséquence de cette vie spirituelle, c'est que, à mesure qu'on approfondit cette vie spirituelle, on découvre en nous une action qui ne peut pas être sans nous mais qui n'est pas que de nous, et que cette action est essentiellement discrète, patiente. Elle peut plus ou moins s'accompagner d'événements singuliers, extraordinaires mais ce qui est extraordinaire n'épuise pas du tout l'activité secrète de Dieu. Elle en est peut-être un signe, mais ce signe devient un contresigne si l'on s'attache à ce qui est extraordinaire et que, se distrayant de cette façon, on ne saisit pas par le dedans la secrète, prudente, patiente, silencieuse, persévérante action de Dieu en chacun d'entre nous, qui à la fois nous respecte et en même temps nous pousse, nous soulève, nous appelle, nous fait, si nous y répondons, émerger de la servitude, de la passivité d'être simplement vivants dans le milieu où l'on se trouve, et nous élève progressivement au-dessus de nous-mêmes. Voilà les trois points qui vont m'inspirer dans tout ce que je vais essayer de vous dire maintenant.

J'insiste encore sur un point que je vous ai déjà dit : tout ce que je vous dis est personnel. Chacun a à le faire à sa manière, à ses risques et périls, et c'est à travers notre manière de nous comporter vis-à-vis de toutes ces questions, toutes ces impressions, que nous sommes pour ainsi dire exactement dans les mêmes conditions que les disciples qui ont rencontré Jésus, qui l'ont vu, qui l'ont entendu, qui ont fait une rencontre avec Jésus en profondeur suffisamment puissante pour que, en dépit de toutes les difficultés qu'ils ont rencontrées pour le suivre jusqu'à la fin, difficultés qui venaient du dehors, du milieu social dans lequel ils se trouvaient, difficultés qui venaient du dedans, toutes les questions intimes que Jésus leur posait de par ce qu'il leur disait, de par celles qu'il avait lui-même, ils ont quand même persévéré jusqu'à la fin et sont arrivés à être à l'origine de ce que nous appelons maintenant, d'une façon large, sans trop préciser, l'Église. Un des points les plus importants pour un homme est la découverte du sens de sa vie. Ce qui nous intéresse d'abord lorsqu'on commence à aborder l'intelligence de ce que Jésus a vécu, c'est comment il a trouvé petit à petit sa mission. La prise de conscience progressive de sa mission est un élément fondamental, me semble-t-il, de l'intelligence que nous pouvons avoir au début de ce que Jésus a vécu. Je peux vous indiquer quelques points qui m'ont particulièrement interpellé parce qu'ils ne sont pas sans avoir été dans un certain sens quelque chose que j'ai moi-même eu à vivre dans ma vie personnelle pour me développer spirituellement et pour m'approcher un peu du disciple que je peux devenir, si je suis suffisamment fidèle à tout ce que Jésus m'apporte par sa présence à travers l'intelligence que je peux avoir de ce qu'il a vécu.

Jésus au temple

Une petite anecdote qui se trouve dans l'évangile de Luc uniquement, dans l'évangile de l'enfance, la montée de l'enfant Jésus à l'âge de 12 ans au temple. Je sais bien que l'évangile de l'enfance de Jésus, comme l'évangile de l'enfance de Matthieu, qui sont d'ailleurs très différents l'un de l'autre, sont surtout

à base théologique, et non des prologues théologiques semblables à celui qui se trouve dans l'évangile de Jean, et même on peut aussi penser que, si l'essentiel de ce prologue est théologique, il n'est pas sans s'appuyer sur quelques éléments historiques. Dans l'évangile de Luc, cette montée de l'enfant Jésus à l'âge de 12 ans à Jérusalem peut être conçue comme proprement historique. L'âge de 12 ans n'est pas un âge quelconque. C'est l'âge où l'enfant est déjà suffisamment personnalisé pour ne pas être simplement l'écho de sa famille; c'est l'âge où il n'est pas encore suffisamment adulte pour que les instincts fondamentaux viennent troubler la limpidité du cœur qu'il pouvait avoir au départ. C'est un âge privilégié, semble-t-il, pour avoir une préconscience de ce que l'on a à vivre si l'on est vraiment fidèle à ce que l'on doit être. Beaucoup de vocations religieuses sont nées à l'âge de 12 ans, non pas que l'on sache ce qu'on va faire tout le reste de sa vie, parce que les événements que l'on va rencontrer vont être très différents de ce qu'un enfant de 12 ans peut imaginer à partir de l'expérience très réduite qu'il peut avoir de la vie, parce qu'elle est la conséquence du milieu dans lequel il se trouve et qu'il va avoir à vivre dans un milieu tout à fait différent de son milieu familial. Par conséquent, ce qu'il va vivre concrètement va être tout à fait différent de ce qu'il pensait avoir à vivre au départ mais l'expérience montre que, lorsqu'on a suffisamment vécu et qu'on a vécu suffisamment fidèle, l'essentiel de ce qu'on a vécu à longueur de vie, bien que ce soit très différent dans la manière concrète de faire ce que l'on pouvait penser au départ, se retrouve exactement dans ce qu'on a pensé devoir vivre au départ. Il y a là une manifestation existentielle, une certaine unité, une certaine unicité de la vie de l'homme qui, au-delà de toute conscience au moment même où on le vivait, se manifeste petit à petit à celui qui sait regarder sa vie, non seulement au niveau de son histoire, ce qu'un autre peut faire dans la mesure où il serait témoin des différentes circonstances, événements, rencontres que l'on a fait, mais au niveau de son existence. (Je prends le mot 'existence' dans le sens précis où je l'emploie dans mes livres).

Ce récit montre que l'enfant est un enfant vigoureux, déjà indépendant, ayant du caractère, ne subissant pas uniquement l'emprise de sa famille, prenant même des initiatives que sa famille n'aurait pas approuvées s'il lui en avait demandé l'autorisation. Il reste au temple sans prévenir ses parents. Je ne veux pas dire que ça va jusqu'à la fugue, telle qu'on peut la concevoir en d'autres conditions. Mais malgré tout, il y a là un acte d'indépendance qui est très significatif de celle qu'il va progressivement manifester pendant les quelques années de sa vie par rapport au milieu dans lequel il s'est trouvé immergé et qui aurait pu le mouler à tel point qu'il devienne un bon Juif, pharisien, comme l'ont été ses parents et comme l'ont été tous ceux qu'il a fréquentés dans sa jeunesse. Combien d'entre nous, sans avoir une vocation religieuse au sens précis du terme, entrer dans un couvent, ont eu tout de même une idée de ce qu'ils auraient à faire pour avoir vraiment une vie qui mérite d'être vécue ? En France, dans le milieu que j'ai connu à l'âge de 12 ans, on avait l'impression que le catholicisme était persécuté. Je me souviens encore quand j'allais à l'école, je vois encore tel couvent qui était entouré par la police, les sœurs qui montaient dans des camions pour partir à l'étranger, en particulier dans votre pays où beaucoup de nonnes ont trouvé refuge vers 1905-06, cherchant à survivre après qu'on leur avait enlevé la possibilité de demeurer en France et tous leurs biens. Tout cela marque un enfant. J'ai assisté une fois ou deux à des séances de ce genre. Je n'ai pas assisté à l'ouverture des églises par la police pour faire l'inventaire des biens de l'église mais j'ai vu le départ des sœurs pour l'étranger. Tout ça marque l'enfant de 12 ans et n'est pas sans avoir une certaine conséquence sur la manière dont, plus tard, on aura à vivre sa vie religieuse. Dans ces moments, l'Église devient une réalité beaucoup plus concrète que lorsqu'elle est toute puissante, omniprésente, riche et politiquement très dominante dans un pays, ce que vous avez connu vous-mêmes dans votre enfance.

Le baptême par Jean-Baptiste

Un deuxième événement qui m'a aussi marqué et explique une certaine intelligence que je peux avoir de la découverte que Jésus a faite de sa mission, c'est quand on le voit vers l'âge de 30 ans se mêler à la foule qui va, sur les bords du Jourdain, entendre les sermons plus ou moins enflammés d'un ermite qui s'appelle Jean-Baptiste et a l'occasion de se faire baptiser. On voit un jour Jésus se faire lui-même baptiser. C'est une rencontre importante pour lui. L'évangile n'est pas un livre d'histoire mais de doctrine. Les récits qui ont été retenus sont essentiellement doctrinaux à partir d'un fait auquel on ajoute ce qu'il faut pour qu'il soit une catéchèse en abrégé mais totale. C'est ce qui se passe en particulier, me semble-t-il, dans la rencontre de Jésus avec Jean-Baptiste. A ce moment-là, au moment du baptême qui certainement s'est produit, il y a une rencontre singulière entre Jésus et Jean-Baptiste que nous allons essayer de découvrir. Mais, pour que la catéchèse soit complète, il y a une colombe qui manifeste d'une façon très précise la descente du St Esprit; il y a une voix du ciel qui dit : tu es mon fils bien-aimé. Il y a une manière de Jean-Baptiste de reconnaître immédiatement en Jésus celui qu'il devait annoncer, enfin, un ensemble proprement catéchétique. Je laisse tomber tout cela dans mes perspectives et j'insiste sur le fait qu'il y a entre Jésus et Jean-Baptiste une rencontre en profondeur.

Ceci est indiqué dans l'évangile mais est plus ou moins visible. Les juifs, après s'être fait baptiser par Jean-Baptiste dans le Jourdain, retournaient chez eux. Jésus, lui, ne retourne pas chez lui, il part au désert, «chassé au désert», ayant l'idée que cette rencontre avec Jean-Baptiste était décisive pour sa destinée et qu'il devait se préparer à être comme Jean-Baptiste, filiation et paternité spirituelles qui semblent avoir été pour beaucoup de chrétiens l'origine, du moins un moment fort, de la découverte de leur mission. J'insiste beaucoup dans mes livres sur la paternité et la filiation spirituelles, parce que j'ai moi-même connu un homme, un prêtre, qui m'a ouvert sur la vie spirituelle, comme je ne l'avais pas été en dépit de tout ce j'avais pu recevoir dans l'enseignement religieux de ma jeunesse.

Jésus s'en va au désert et au bout de quelque temps revient chez lui. Il n'était pas fait pour être ermite. Lorsque Jean-Baptiste sera arrêté, Jésus va se lever, seulement à ce moment-là, c'est-à-dire qu'il partira de son village mais il n'ira pas remplacer Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain. Il ira dans les villages, ce qui montre la différence déjà importante entre les deux perspectives. Jean-Baptiste attendait qu'on vienne le voir, il prêchait, je ne dis pas aux convertis, je ne dis pas aux pécheurs (dans le sens du terme) mais aux gens qui étaient pieux. Ceux-ci retournaient avec un baptême supplémentaire et une conscience apaisée ou peut-être simplement rassurée, du moins satisfaite. Jésus va à tout-venant et c'est là un des aspects fondamentaux de l'originalité de sa mission par rapport à celle de Jean-Baptiste. Certes celle de Jean-Baptiste l'a préparé dans une certaine mesure quand ça ne serait qu'il a découvert que ce n'était pas sa voie car ce que Jésus va faire maintenant sera dans une ligne fort différente de celle que Jean-Baptiste avait, chacun étant fidèle à sa mission.

Dans la synagogue de Nazareth

Quand Jean-Baptiste est arrêté, Jésus commence à partir dans les villages. Mais peut-être avant, on a un autre récit. Je ne sais pas si ce que je vous dis est exact car comme je l'ai déjà dit, tout ce que je vous dis n'est certainement pas faux mais tout ce que je vous dis n'est pas tout à fait vrai non plus. Il y a un autre événement qui me semble très important dans la prise de conscience par Jésus de sa mission. C'est lorsqu'il lit dans la synagogue de son pays ce passage d'Isaïe que vous connaissez, qui est proprement messianique : "Quand le messie viendra, les aveugles verront, les boiteux marcheront..." On trouve aussi d'autres perspectives qui ne se sont pas réalisées et qui montrent bien que le texte d'Isaïe est essentiellement poétique pour donner l'impression de la paix qui va arriver: "Le lion pâturera à côté de l'agneau..." et encore d'autres perspectives qu'on peut lire dans l'ancien testament. Jésus savait lire, puisqu'il l'a lu. Donc ce n'est pas un homme quelconque de son village. Il avait une culture que beaucoup de ceux qui vivaient dans son village n'avaient pas. C'était un notable si vous voulez, quelqu'un qui avait été dans une situation sociale, qui lui avait donné l'occasion d'apprendre à lire, ce qui montre bien que ce n'est pas n'importe qui. D'ailleurs aucun personnage de l'ancien testament n'est n'importe qui. Ce sont tous des aristocrates. Abraham était un chef de tribu, Moïse, pardon, n'était pas n'importe qui non plus. Tous les grands hommes qui ont marqué l'histoire de l'ancien testament étaient des aristocrates. Excusez-moi mais il faut insister là-dessus parce qu'on dit toujours que ce sont les tout-petits; les tout-petits suivent les grands et les grands ne sont pas des tout-petits. Alors, selon l'évangile, Jésus affirme que c'est de lui dont il s'agit. Mais ici aussi, c'est une doctrine qu'on enseigne et Jésus peut affirmer que c'est lui. Cependant, on peut penser qu'il a eu cette inspiration extraordinairement invraisemblable que c'est de lui dont il s'agit dans ce texte. Quelle lutte, quelle secrète inquiétude, quelle secrète question a-t-il pu se poser devant une évidence qui s'imposait à lui du dedans et qui semblait tellement invraisemblable du dehors! Dans le texte de l'évangile, Jésus dit: "Celui dont il s'agit, c'est moi". Les juifs sont scandalisés. Ils veulent le chasser, ils veulent le faire disparaître, ils veulent le jeter dans un précipice mais Jésus évidemment s'échappe d'une façon plus ou moins miraculeuse et domine nettement la chose.

Or tous, les uns et les autres, nous avons pu, à notre petite dimension, être appelés en profondeur, d'une façon plus particulière, peut-être à l'occasion d'une lecture, à propos d'un texte que nous avons déjà lu plusieurs fois mais qui cette fois-ci tombe juste à point avec ce que nous sommes capables de comprendre, de saisir et de découvrir, et cela va parfois bien au-delà de ce que l'auteur voulait dire. Marie de l'Incarnation, celle qui a fait entrer le carmel en France, a lu un jour cette parole, qui n'est vraiment pas une parole transcendante : "Trop avare à qui Dieu ne suffit". Ça venait d'un livre pieux, de l'abondance du cœur ou de la plume qui fait la richesse de la littérature pieuse. Cette parole devait se trouver dans un manuel de piété très ordinaire et n'avait encore converti personne, venue de la plume de quelqu'un qui avait besoin d'écrire; cette parole l'a convertie, a manifesté ce qui se préparait depuis longtemps dans le cœur de Marie de l'Incarnation et a décidé tout ce qu'elle est devenue depuis. Donc il y a dans chacune de nos vies, d'une façon ou d'une autre, des moments particulièrement favorables qui peuvent être déclenchés, soit par une lecture, soit par un événement, et qui sont préparés depuis longtemps par une secrète maturation dont nous n'avons pas conscience.

Les miracles

Jésus se lève et part cette fois-ci dans les villages, puisque Jean-Baptiste est arrêté sur les bords du Jourdain. Alors il se passe quelque chose de singulier sur quoi je crois qu'il faut un peu insister. Sort de lui un certain charisme, un certain don, qu'il ne semble pas avoir exercé jadis, car on ne lui reconnaissait pas cela quand il était charpentier dans son village. Sur son passage, certaines guérisons se passent, certains aveugles voient, certains paralytiques marchent. Tout ce qui était poétiquement décrit dans l'ancien testament, dans le texte d'Isaïe, se manifeste d'une façon concrète et matérielle, et vient comme confirmer du dehors son intuition secrète, cette évidence absurde mais cependant inévitable qui fait que, s'il le refusait, il se renierait lui-même, qui lui avait été donnée en lisant ce passage d'Isaïe dans la synagogue de son pays. Ce don lui donne évidemment une notoriété qui dépasse de beaucoup la situation sociale où il se trouvait quand il était anonymement charpentier ou ouvrier dans son village. Cette sorte de confluence entre la maturation de sa mission et les événements qui lui arrivent dépasse tout à fait ce qu'il pensait pouvoir faire. Ces dons lui sont donnés au moment qui convient pour le développement de sa mission, pour la prise de conscience de sa mission et de ce qu'il doit accomplir. Ceci semble être bien un des aspects fondamentaux de la présence de Dieu qui donne à chacun d'entre nous, suivant sa mission, ce dont il va avoir besoin pour être capable, petit à petit, de faire des choses dont il se sentait tout à fait incapable jadis lorsque ce n'était pas son heure. Cette confluence entre les choses extérieures et le dedans semble bien être un des points importants du développement de l'action de Dieu dans une vie et à travers cette vie, de la mission que Dieu cherche à faire pointer grâce à la fidélité de son ouvrier.

C'est le moment où Jésus va se trouver en face de la grande tentation. Mais avant d'en parler, pour simplifier, pour aller plus vite, je vais vous dire l'idée fondamentale qui va maintenant animer Jésus et qui va se manifester progressivement à travers les différentes activités, les différentes polémiques, les différents refus qui vont caractériser sa mission et le conduire à la mort.

La grandeur de l'homme

Dans l'ancien testament, la grandeur était celle du peuple d'Israël. Ce peuple était grand aux yeux de Dieu. Une alliance particulière l'unissait à son Dieu. Dans les perspectives de Jésus, ce qui est grand devant Dieu, ce n'est pas Israël, c'est l'homme. L'homme est grand devant Dieu. Cela va impliquer deux conséquences majeures. D'une part la loi de Dieu, celle de Moïse, celle qui a assuré la grandeur d'Israël, cette loi divine est insuffisante pour dire à l'homme, à cause de sa grandeur, tout ce qu'il doit réaliser pour être vraiment lui-même et pour devenir ce qu'il peut devenir, grâce aux potentialités qui sont en lui et qui ont besoin pour être mises en exercice qu'il soit fidèle aux exigences intimes qui naissent en lui, exigences qui ne sont pas la simple conséquence de la loi qui lui est imposée du dehors. Voilà le premier axe. Deuxième axe, le royaume politico-religieux messianique, annoncé par les prophètes, n'est pas un royaume qui se situe au niveau d'Israël en tant que nation, mais c'est un royaume essentiellement intérieur qui doit se manifester dès maintenant, aujourd'hui, en chacun dans la mesure où il renaît à une vie qui n'est plus celle qu'il avait au départ. L'homme doit renaître pour devenir véritablement citoyen du royaume de Dieu, qui n'est plus le royaume politico-religieux qu'on attendait en Israël et ce royaume n'est pas un royaume qui va venir demain, c'est un royaume qui est venu aujourd'hui. Voilà si vous voulez, les deux aspects fondamentaux qui sont la conséquence de ce que je vous disais d'essentiel : l'homme est grand. Sa grandeur va au-delà de celle qu'on concevait jusqu'à présent et cette grandeur le rend spécialement capable d'une communion directe, singulière avec Dieu. Lorsque Jésus parcourt les villages, il s'aperçoit que la loi est insuffisante. D'abord on peut la contourner, ça va de soi. Deuxièmement, on peut se cacher derrière la loi d'exigences qui s'imposent. C'est l'histoire du bon Samaritain. D'autre part, elle est insuffisante parce qu'elle ne peut pas dire à chacun tout ce qu'il doit faire. C'est l'histoire des paraboles du royaume, parabole des talents, des vierges folles et sages, du jugement dernier. Toutes montrent que celui qui réussit, celui qui fait ce qu'il a à faire et qui le fait, non pas parce qu'il est obéissant à la loi (ce qui ne veut pas dire que la loi ne soit pas utile), mais parce qu'il prend des initiatives que la loi ne peut pas lui commander. Dans les perspectives des talents, dans les perspectives des vierges folles et des vierges sages, chacun prend l'initiative qui a peut-être été préparée par son obéissance à la loi, mais qui n'est pas simplement obéir à la loi. L'obéissance à la loi est nécessaire, c'est une préparation utile, probablement même nécessaire mais il y a des initiatives à prendre, grâce à cette préparation sans doute, qui sont essentiellement personnelles.

Les béatitudes que Jésus a prêchées à mesure qu'il les vivait, qu'il les découvrait pour lui avant de les enseigner aux autres, sont absolument des appels. Ce ne sont plus du tout des commandements. Il y a un tout autre climat spirituel entre les commandements donnés par Moïse, tout ce qui d'une manière ou d'une autre a été confirmé par l'histoire d'Israël et d'autre part «bienheureux celui qui...» Appel et

non pas commandement!

Le plus grand commandement

A la fin, dans une discussion qui commence à devenir brûlante, bruyante, brutale, entre les docteurs de la loi et Jésus, l'un d'entre eux lui demande: "Maître quel est le plus grand commandement ? " C'est comme si l'un de vous me disait : Au fond, est-ce que vous croyez en Dieu ? Est-ce que vous pensez que Dieu existe ? C'est que celui qui la pose s'imagine que je n'y crois plus! Mais ce premier commandement, c'est bien ce qu'on demande à Jésus, c'est polémique. Jésus, en juif orthodoxe, s'efforçant de ne pas trop soulever de scandale, a répondu exactement comme au catéchisme qu'on lui avait appris : "Tu aimeras ton Dieu..." Mais comme c'est un homme qui sait ce qu'il veut dire et, après avoir redit le premier commandement, il en ajoute un deuxième, très judicieux, sans s'en apercevoir, qui est semblable au premier : "Tu aimeras ton prochain..." S'il y a un commandement qui ne peut pas être commander, c'est bien celui d'aimer. L'amour ne se commande pas ou alors c'est un amour tout à fait limité. Mais Jésus le voit d'une toute autre façon. «Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés», c'est tout à fait autre chose. Mais sitôt que l'amour devient premier, dites-moi où est la loi ? Elle est la servante, elle peut préparer l'amour par son obéissance, elle ne l'engendre pas. Que voulez-vous ? On ne va pas dire aux gens à 22 ans: "Tu te marieras d'amour". Dans l'église orthodoxe, on dit aux futurs prêtres: "Vous avez six mois pour vous marier, si vous voulez, sinon pas d'histoire". C'est aussi ridicule que de vouloir rester célibataire parce qu'on est prêtre. Mais enfin, n'insistons pas sur la question. Sitôt qu'on insiste sur l'amour, la loi perd sa place. Elle est utile, elle est nécessaire mais elle n'est pas suffisante. Il y a dans l'amour un acte de création que jamais aucune technique, aucune loi ne pourra apprendre. Tout cela est très révolutionnaire. Il est bien certain qu'à mesure que Jésus prenait petit à petit conscience de sa mission, de la réalité singulière de ce qu'il avait à dire, qu'il prenait de plus en plus des positions tranchées, les autres comprenaient de plus en plus qu'il y avait en lui un perturbateur qui, sans y toucher, remettait en question gravement les bases mêmes de la fidélité d'Israël à son Dieu. Ce sera une des origines de la condamnation qu'il subira dans quelques mois.

La tentation

Il refuse absolument d'être celui qu'il pourrait être de par l'emprise qu'il avait sur la foule, le chef de la révolte qui permettrait de chasser l'envahisseur, le libérateur d'Israël, accomplissant ainsi les promesses que Dieu avait faites par les prophètes à son peuple dans les siècles passés. Non seulement il refuse absolument d'être ce chef de la révolte, mais il prêche la béatitude de la miséricorde, la béatitude des faiseurs de paix, il démobilise... quelqu'un qui démobilise est presque un collaborateur. Du côté des politiques aussi, c'était un homme qu'il fallait supprimer. Des deux côtés par conséquent, c'était un homme à rejeter. Pour en arriver là, avouez qu'il a fallu que Jésus se pose bien des questions. Est-ce que ce n'était pas en guérissant les corps, puisque ça lui avait été donné, qu'il arriverait à convertir les cœurs ? La tentation du succès. Elle est énorme et, chaque fois que l'Église l'a connue, elle y a succombé. Et l'autre tentation, la tentation de la puissance! N'est-ce pas en réalisant un royaume politico-religieux, conforme à la loi d'Israël qu'il serait dans la mesure ultérieurement d'aider les gens à se convertir ? La tentation de la puissance est grande. Chaque fois que l'Église l'a rencontrée, elle y a succombé.

Voilà deux tentations que Jésus a dû connaître d'une façon toute particulière et j'imagine que ces nuits de prière, quand il se mettait un peu à l'écart, étaient justement pour prendre de la distance vis-à-vis des événements qu'il avait rencontrés dans ses journées d'apostolat et pour découvrir, à travers toutes les possibilités qui se présentaient, les impasses qui l'empêcheraient d'être totalement fidèle à ce qu'il devait être. Il aurait été un grand guérisseur, il aurait été le libérateur d'Israël. Dans un cas comme dans l'autre, il aurait été simplement un homme historique dont on ne se souviendrait qu'à cause de l'histoire qu'il aurait vécue en particulier. Par conséquent, soit dans les perspectives politico-religieuses qu'il a refusées, soit dans les perspectives critiques qu'il a eues vis-à-vis de la loi en affirmant que cette loi n'était pas suffisante, et n'oubliez pas que cette loi était la loi de Dieu, dans ces deux cas il semblait bien être totalement infidèle à Israël. Il était par conséquent à supprimer. Très vite les contestations se sont faites extrêmement violentes et il était menacé dans sa propre vie. C'est pourquoi nous le voyons continuellement, à partir d'un certain moment, se déplacer, passer d'un bord du lac à l'autre... Il s'en allait en pays païen ou dans un pays hérétique, la Samarie, jusqu'au moment où il s'aperçoit que sa mission consiste précisément à faire de la mort qui lui était imposée inévitablement sa propre mort. C'est-à-dire le dernier acte indispensable de sa mission pour que sa mission passe au-delà de la vie.

La mission

A mesure qu'il rencontre de l'opposition et dans la même mesure, il prend conscience de l'extrême importance de sa mission. Sa mission prend d'autant plus de grandeur à ses yeux, un caractère d'autant plus capital qu'elle rencontre plus d'opposition. Et en même temps, tandis que pour échapper à

la police du temps ou à un coup de main contre lui, il s'en va à droite ou à gauche, il découvre l'élargissement de sa mission. Il se croyait envoyé simplement aux brebis perdues d'Israël. Avec la Cananéenne, il rencontre une femme qui lui manifeste une foi, une compréhension par le dedans de ce qu'il est, qui dépasse de beaucoup celle des Juifs qui le fréquentent. Quand il s'en va du côté de la Samarie, si l'évangile de la Samaritaine a une base historique comme ce n'est pas du tout impossible, cette fois-ci il ouvre à la Samaritaine des perspectives tout à fait nouvelles qui sont essentielles pour le développement de sa mission. De plus en plus il affirme que ses paroles ne passeront pas. Il a peut-être même dit, et c'est comme ça qu'on l'a compris, un peu de travers je n'en sais rien, c'est une de mes idées récentes, quand il disait que si jamais il disparaissait, sa mission demeurerait, elle ressusciterait si jamais il venait à disparaître. Est-ce que les disciples ont compris cela sous la forme de l'annonce de sa résurrection ? Je le croirais. Moi, ça me gêne un peu parce que, si vraiment Jésus savait qu'il allait ressusciter trois jours après, je ne lui trouve pas une humanité tout à fait réussie; c'est une humanité qui par certains côtés est vigoureusement blessée par une perspective qui ne paraît pas compatible avec la condition d'homme que je voudrais lui reconnaître. Je pense que c'était une manière pour lui d'exprimer que son message avait une telle importance que rien ne pourrait jamais le barrer et que si jamais les événements venaient à le supprimer, son message réapparaîtrait d'une autre façon. En tout cas, il se rend compte un jour que ce qu'il apporte maintenant ne peut être compris qu'au niveau où les gens se placent. Ses disciples eux-mêmes n'arrivent pas à sortir des perspectives qui étaient les leurs au départ. Le royaume, malgré qu'il soit tout intérieur est tout de même pour eux un royaume extérieur. Il comprend que ses disciples ne pourront jamais dépasser le niveau spirituel où ils se trouvaient avant qu'il ne disparaisse, mais à la lumière de sa mort les choses s'éclaireront d'une façon ou d'une autre. Il comprend que la mort qui lui est imposée inéluctablement du dehors, de par les comportements qu'il a pris, s'il sait la prendre, en faire sa mort, c'est la dernière action positive de sa mission.

Au moment où il comprend ces choses, il ne s'échappe plus comme avant (passer d'un bord du lac à l'autre), il monte à Jérusalem à une période où il y a beaucoup de monde, la période de Pâques. Il sait ce qui l'attend. Ce n'est pas un suicide, c'est par fidélité à sa mission. Alors il y a la Pâques, la cène dont nous avons parlé pour essayer, autant que possible, d'actualiser, de réaliser la densité de ces moments particulièrement solennels et tragiques; tragiques, la mort est tout près; solennels car tout ce qu'ils ont vécu, Jésus et ses disciples, pendant les quelques mois de sa vie publique, est concentré dans ces moments et avec une densité que nous devinons. C'est pourquoi la cène est si capitale pour la vie d'un chrétien. Dès le commencement, sitôt après la mort de Jésus, les premiers disciples se sont réunis pour revivre ensemble, pour vivre mieux qu'individuellement, ce moment solennel où se concentre tout ce que Jésus et ses disciples ont vécu pendant quelques mois, où l'intelligence de ce qu'ils ont vécu peut être donnée avec beaucoup plus d'intensité que lorsqu'on réfléchit d'une façon singulière, particulière à d'autres moments. Le dernier repas, puis la dernière nuit de prières, celle où Jésus s'efforce, comme nous pourrions le concevoir à l'avance, de dépasser ce qui va venir, l'affrontement entre deux autorités. D'une part, l'autorité qui était puissante en Israël et d'autre part l'autorité de Jésus qui ne se réclame que de sa propre fidélité à ce qu'il devait être. Une autorité essentiellement personnelle et par conséquent subjective, qu'on pouvait soupçonner entièrement et totalement subjective, et d'autre part, cette autorité de fonction objective et qui pouvait manifester les preuves de sa réalité et de sa légitimité. Deux autorités qui se réclament de Dieu. L'autorité de la puissance l'emporte normalement sur l'autorité de la faiblesse mais en réalité ce qui se passe après la mort de Jésus a montré que celui qui a été victorieux, ce n'est pas celui qui a vaincu et qu'il y a une manière d'être vaincu qui prépare la victoire de demain.

La mort de Jésus

Jésus meurt nu, seul sur la croix, croyant toujours à sa mission, mais dans une situation d'abandon, de désolation, dont nous comprenons à peine les dimensions. Une foi nue, mais une foi ! Ce qui devait être a été réalisé. Et cela suffit. Quelque soit ce qui devait arriver, cela suffit. Et puis, quelque temps après, ce qui avait été considéré au moment même comme une catastrophe, comme l'effondrement de tous les espoirs messianiques, de tous les espoirs humains qu'on avait fondés sur lui de par cette vie merveilleuse qu'il avait menée avec les siens au milieu de la foule pendant un certain temps au moins, tout cela semblait vraiment la fin, la catastrophe, l'effondrement pour ceux qui avaient cru en Jésus jusqu'à la fin, qui l'avaient suivi malgré toutes les difficultés qu'ils avaient rencontrées pour lui être fidèles, ceux-là seuls ont fait une expérience spirituelle, singulière, dont il est assez difficile de se rendre compte d'une façon concrète, qui fait que leur regard est complètement changé, qu'eux-mêmes sont profondément transformés et que ce qui pour eux au départ était la fin et la catastrophe, devient pour eux le point de départ, une ère nouvelle qui les a transformés et qui leur permettra à longueur de

vie, chacun de leur côté, de connaître une mission assez semblable à celle de Jésus et en tout cas se terminera de la même manière que lui par la mort.

Non seulement ce changement de regard a été capital pour ceux qui ont cru en lui mais, grâce à leur prédication, des Églises naissent, des phénomènes tout à fait semblables à ce que Jésus avait connus, guérisons... se produisent, des charismes tout à fait semblables à ceux que les disciples ont pu connaître et, pendant un certain temps, les Églises naissent dans une sorte de miracles si l'on peut dire (prenons le mot 'miracle' dans un sens très large), Pentecôte, Ascension. Des charismes de tous ordres naissent et assurent aux Églises qui, après des débuts difficiles pour naître dans un milieu si hostile, si indifférent, si étranger, reçoivent des possibilités d'existence qui semblent vraiment extraordinaires par rapport aux conditions qu'elles ont connu pour naître et se développer. Et ce qu'il faut dire, c'est que depuis vingt siècles il en est toujours ainsi. Bien sûr, les charismes ne sont pas les mêmes parce qu'ils sont adaptés aux univers mentaux, aux mentalités, aux possibilités des milieux où ils se développent.

Chaque fois qu'un homme atteint le niveau de disciple, en étant suffisamment fidèle aux exigences dont nous parlions ces jours-ci, suffisamment fidèle aussi aux activités créatrices qui sont nécessaires pour y correspondre, l'œuvre à laquelle il se consacre de par sa fidélité va lui donner l'occasion de développer des potentialités qui lui étaient tout à fait inconnues et qui lui sont nécessaires pour se développer. A chaque génération, depuis vingt siècles, ceux qui arrivent, grâce à la fidélité à ce qui leur est demandé, à être disciples, atteignent à certaines heures des possibilités d'action qui dépassent de beaucoup les possibilités techniques qu'ils se connaissent ou qu'ils ont essayé d'acquérir par leurs propres moyens. Et c'est ainsi que l'Église se développe à travers les siècles en dépit de toutes les difficultés, de toutes les impasses qui se proposent à elle et d'où elle sort toujours un peu, suffisamment pour qu'elle continue tant bien que mal la mission qu'elle a reçue de Jésus et qui la dépasse tellement, vu ce qu'elle est au point de vue humain.

1981

IV - Être chrétien de foi en communauté

Brialmont, 15 mars 1981

Pendant les trois entretiens que nous avons eus ensemble hier et aujourd'hui, nous avons surtout parlé de la vie spirituelle, de la vie spirituelle chrétienne personnelle. Nous avons insisté en particulier sur le fait que, comme tout ce qui est essentiel dans l'homme, cela ne s'apprend pas. La vie spirituelle ne s'apprend pas. Il faut que chacun la découvre suivant son propre chemin, à son heure. Parmi les heures favorables à cette découverte, à cette progression, l'émergence des instincts fondamentaux est capitale. L'amour naissant, la maternité-paternité, la mort aussi, sont des moments où une certaine ouverture sur la vie spirituelle est proposée à l'homme, qui dépasse de beaucoup ce que la société peut lui proposer. Et si on y correspond, on accède, à travers un certain seuil, à une nouvelle vie. Cependant, si ça ne s'enseigne pas, on peut tout de même s'aider mutuellement à la découvrir et à la faire progresser. C'est ce que nous avons dit, par l'action de présence à présence. Un être suffisamment fidèle, par le fait qu'il est fidèle, aide ceux qui l'accueillent à un niveau convenable, par ce qu'il est plus encore que par ce qu'il dit ou fait, à être eux-mêmes fidèles. Il y a une certaine correspondance entre ces deux fidélités car dans l'ordre du spirituel on ne donne que si on sait recevoir et on ne reçoit que si on sait donner. Dans cette sorte d'aide, on ne peut pas dire que l'un donne et que l'autre reçoit davantage. Les deux vont dans le même sens.

La première communauté

C'est ce que Jésus a vécu, semble-t-il, avec ses disciples quand il était avec eux. Quand il a pensé à ce que ses disciples deviendraient après sa mort, il leur a promis d'être présent en eux lorsqu'ils seraient réunis vraiment en son nom. C'était probablement une expérience qu'ils avaient déjà faite. Lorsqu'il était avec eux, lorsqu'il leur parlait et les écoutait, il y avait une certaine présence de lui en chacun d'eux et de même une certaine présence d'eux en lui. C'était comme une atmosphère par laquelle se transmettait cette mystérieuse correspondance de présence à présence. Très vite après la mort de Jésus, les chrétiens ont compris que, pour continuer à vivre de la vie qu'ils avaient menée avec lui, ils devaient se rassembler en son nom. On le voit dans les écritures, surtout dans les actes des apôtres où on insiste sur le fait que les premiers disciples, les apôtres proprement dits et ceux qu'ils avaient convertis, se réunissaient, non pas le jour du sabbat, mais le dimanche pour se retrouver, vivre ensemble leur foi et s'aider mutuellement à la développer. Au départ, ils n'avaient pas l'intention de quitter le temple. Ils étaient tous juifs et, pendant un certain temps que je ne peux pas vous préciser davantage, les premiers disciples se réunissaient au temple avec les autres, mais ils avaient aussi une réunion entre eux. L'Église est née de l'éjection des disciples de Jésus par Israël. Éjection brutale qui, comme toutes les choses brutales, présente de gros inconvénients pour les deux, pour Israël comme pour l'Église. A

force de se séparer et de s'opposer, on arrive à se rassembler. Très vite, me semble-t-il, cette réunion des disciples s'est faite au nom de Jésus et avec le souci de se souvenir des derniers moments de Jésus avec les siens, à la cène. Cela suppose de la part de ceux qui participent à une telle réunion une grande hauteur d'âme, une grande expérience spirituelle. C'était relativement facile pour les premiers disciples, ceux qui avaient vécu ces heures-là; ce l'était certainement moins pour ceux qui se sont convertis ultérieurement à l'occasion de la prédication des apôtres. Ces assemblées étaient d'abord centrées sur ce que la cène avait été quelques mois auparavant. Petit à petit, sous l'action des mœurs du temps, les manières religieuses du temps, sous l'influence d'un «théologien» qui était considéré un peu comme le fondateur de l'Église, pas tout à fait mais presque, de Saint Paul, on a vu, dans ce repas à faire ensemble, le prolongement et l'accomplissement des sacrifices rituels de l'Ancien Testament. Ce ne fut pas vrai dans toute l'Église, mais surtout dans les Églises qui étaient sous l'influence de Paul. Celles qui étaient sous l'influence de Jean, du quatrième évangile, ont pris une tout autre direction et se sont efforcées plutôt de réactualiser les instants solennels que Jésus avait vécus avec les siens, pour les vivre avec une nouvelle vigueur. On ne parle pas de sacrifice dans l'évangile de Jean. Incontestablement, les récits de passion dans les synoptiques sont déjà des textes liturgiques. Les paroles qu'on met dans la bouche de Jésus : "Ceci est mon corps, ceci est mon sang" sont déjà une célébration liturgique qui est bien dans la ligne de la théologie de Paul. Et cette manière de faire était tout à fait compatible avec les mœurs du temps, non seulement les mœurs juives qui avaient l'habitude des sacrifices cultuels, mais aussi avec les mœurs des païens qui avaient aussi des sacrifices. Petit à petit, la messe s'est centrée sur le sacrifice tandis que, dans les perspectives de Jean, la célébration eucharistique était une manière de rendre réel, actuel ce que Jésus avait vécu avec les siens au dernier soir, grâce aux discours que le quatrième évangile a mis sur les lèvres de Jésus avant et après la cène.

La promesse de Jésus

C'est d'ailleurs tout à fait normal dans l'Église. Chacun fait ce qu'il peut, selon ses possibilités, ses besoins, son univers mental. Il est tout à fait normal qu'il y ait eu des diversités aussi importantes. Les chrétiens avaient besoin de se réunir d'abord parce qu'ils étaient très minoritaires. Mais ce n'était pas la seule raison, c'était aussi pour accomplir, pour réaliser, pour répondre à la promesse de Jésus. Ils avaient besoin de se réunir pour développer entre eux la foi en Jésus qui les avaient unis. Je pense que ces besoins fondamentaux dans les Églises naissantes auraient dû se retrouver à toutes les époques. Ce n'est pas tout à fait sûr qu'il y ait eu toujours cette intelligence, cette compréhension. Il me semble qu'à notre époque, qui ressemble tellement par certains côtés à la naissance de l'Église, la crise de l'Église ressemble étrangement aux premiers siècles, la dégénération progressive de la chrétienté va nous conduire peu à peu à vivre en diaspora. En Belgique, il n'est pas absolument certain que vous connaîtrez le creux que la France vit mais je pense que ça vient un petit peu. En France certainement, nous allons vers une situation de diaspora, c'est-à-dire qu'il y aura des chrétiens à peu près partout et nulle part. Plus on est isolé, plus on a besoin de se serrer les coudes, non pas parce qu'on est menacé, non pas parce qu'on a peur, mais parce qu'il faut s'aider à croire dans un milieu qui, s'il n'est plus tellement hostile, est bien plus, il est indifférent. Le pire des climats dans lequel on peut vivre est un milieu où on est totalement indifférent. A notre époque, dès maintenant, il faut avoir le courage et la lucidité de comprendre que l'Église subsistera et ensuite se développera dans la mesure où les chrétiens sauront faire tous les sacrifices nécessaires pour se réunir de temps en temps et correspondre à la promesse que Jésus nous a faite : "Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux". Ceci est l'essentiel. Il y a quelques années, je pensais à toutes ces choses et j'ai écrit en particulier le livre "L'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme". Je mettais l'accent avec beaucoup de rigueur sur le fait que l'Église avait le devoir, pour remplir sa mission, de prendre les mesures voulues pour que, lorsque deux ou trois chrétiens sont réunis au nom de Jésus, ils aient les moyens de célébrer la cène proprement dite. Ce livre a été écrit avant Vatican II. Grâce à Vatican II, on avait l'impression que nous allions vers une modification des structures qui permettrait de réaliser cette promesse, de réaliser ce projet. Actuellement ces choses ne sont absolument plus visibles. En France en particulier, nous allons connaître plusieurs décennies où pratiquement les chrétiens, qui resteront chrétiens et qui seront très peu nombreux, n'auront absolument plus les moyens, faute de prêtres, d'aller à la messe pour se réunir et célébrer la cène, c'est absolument certain. Alors j'insiste beaucoup plus maintenant par mes écrits sur cet aspect: Réunissons-nous en nous souvenant de la promesse de Jésus "Quand deux ou trois..." Ne considérez pas qu'une telle réunion ne sert à rien parce qu'on n'a pas la possibilité de communier grâce à des hosties consacrées à quelques 20 ou 30 km de l'endroit où on se trouve. Une telle pratique fausse très profondément la célébration de l'eucharistie et, pour ma part, je pense que ça ne peut pas durer très longtemps, même si c'est une période transitoire qui peut être très utile à certaines heures. Ayons donc foi dans la

promesse de Jésus "Quand deux ou trois..." et que ce soit alors la manière pour nous d'être fidèles puisque l'Église ne nous en donne pas actuellement la possibilité de refaire ce que Jésus avait demandé à ses disciples, ce que l'Église naissante avait considéré comme nécessaire pour la persévérance des Églises locales, à savoir la possibilité de célébrer la cène lorsqu'ils étaient suffisamment nombreux. Quand Pierre et Paul passaient dans un village, ils y restaient quelques mois pour témoigner de leur foi. Lorsqu'ils s'en allaient ailleurs, ils consacraient, par l'imposition des mains ou par un autre signe, quelques anciens qui avaient au moins six mois de catéchisme, un catéchisme qui n'était pas fondé sur une théologie, pour justement célébrer la cène et donner à ces Églises l'autonomie qui leur était nécessaire pour avoir une vie spirituelle indépendante. Ceci n'est pas du tout dans la ligne actuelle mais nous devons penser que ça viendra. Contentons-nous, puisqu'on nous l'impose, de répondre à cette promesse fondamentale "Quand deux ou trois...". C'est peut-être la meilleure préparation pour que, lorsque la célébration eucharistique nous sera possible avec de nouvelles structures de l'Église, nous soyons à ce moment-là capables de célébrer plus dignement que jadis nos célébrations.

La communauté de foi

C'est pourquoi j'insiste beaucoup sur le fait que le futur tissu de l'Église sera essentiellement ce que j'appelle la 'communauté de foi' ; la communauté de foi chrétienne bien entendu. De même que la vie spirituelle chrétienne se greffe sur la vie spirituelle proprement dite, de même la communauté de foi chrétienne se greffe sur les communautés d'hommes en marche vers leur humanité. Donc cette communauté de foi, ce groupe que nous pouvons faire, dans les conditions précisées tout à l'heure au point de vue pratique, se trouve être à deux niveaux qui sont d'ailleurs inséparables l'un de l'autre. Ce sont des êtres qui se rassemblent pour approfondir leur humanité et des êtres qui, étant croyants, s'efforcent d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu et de devenir disciples. Ces deux niveaux qui s'interpénètrent dans les deux sens donnent à la communauté de foi sa réalité propre.

Pour qu'une réunion de ce genre puisse se faire, il est nécessaire qu'il y ait certaines conditions à observer. Il faut une fréquence suffisante des réunions et une stabilité des membres de ces réunions. Ces deux conditions ne sont absolument pas réalisées dans la société où nous vivons. Nous sommes sur-activés, occupés tous les jours et surtout tous les soirs, et d'autre part, nous sommes des nomades avec la mobilité de l'emploi que nous connaissons et que nous connaissons encore davantage à mesure que le chômage s'accroît. Il est évident que la stabilité que pouvaient connaître des paysans dans un petit village, il y a 50 ou 100 ans en France, est du passé. Les gens étaient enracinés dans leurs terres dont ils ne bougeaient pas et d'autre part ils étaient tous réunis dans un même village. C'étaient des conditions extrêmement favorables pour former une communauté. Nous n'avons pas réussi à le faire parce que nous n'en avons pas l'idée, vu les perspectives que l'on avait de la messe et du sacerdoce. Pratiquement le prêtre était le centre et le point de ralliement des habitants du village. Mais une communauté en soi n'existait pour ainsi dire pas, à part la communauté paroissiale, c'est-à-dire un groupe d'hommes sous la responsabilité spirituelle d'un prêtre déterminé. Ce n'était pas une communauté au sens précis, c'était plutôt une certaine, je dirais hiérarchie, le prêtre, le curé, était, si vous voulez, le seigneur de l'endroit. Cela a changé mais, au départ, c'était tout de même un peu ainsi. En France, au début de ce siècle deux êtres formaient dans un certain sens la base sur laquelle la communauté paroissiale et la communauté du village s'appuyaient, il y avait le curé et l'instituteur.

Donc il faut avoir le courage de faire des réunions suffisamment fréquentes. Cela demande parfois des sacrifices importants pour donner une stabilité au groupe de manière à ce que, pendant un certain nombre d'années, les gens se rencontrent, se connaissent, se reconnaissent et arrivent à collaborer ensemble. Une des grâces de ma vie a été incontestablement de faire partie d'un groupe qui a commencé vers 1925-26 et qui existe encore. Évidemment je suis le seul survivant. Des camarades ont continué toute leur vie à en faire partie. Nous étions tous universitaires. Nous ne pouvions pas nous réunir de façon très fréquente, donc nous n'étions pas une communauté dans le sens précis du terme, mais on se réunissait pendant les vacances universitaires, quinze jours ou trois semaines, dans un climat extrêmement religieux, beaucoup plus que ce que nous pouvions avoir le reste de l'année. C'est ainsi que les uns et les autres, nous nous sommes formés mutuellement en nous apportant, sans trop le savoir, quelque chose qui nous était indispensable pour devenir nous-mêmes. C'est pour cela que j'insiste beaucoup sur le fait que les livres que j'ai écrits sont des livres de la communauté. Évidemment il faut quelqu'un pour tenir la plume, il faut même qu'à côté de celui qui tient la plume, il y ait quelqu'un qui corrige le français. Mais, à part ces détails pratiques, la communauté est essentielle pour que la substance même du livre ne soit pas la simple répétition, plus ou moins bâclée, des nombreux livres de spiritualité ou de théologie qui sont écrits par nos ancêtres. Donc ce qui est très important, c'est qu'un groupe de ce genre s'efforce de donner à ses membres une culture religieuse et

une culture humaine qui soient en proportion avec la culture qu'ils ont dans leurs propres spécialités. Un des défauts majeurs de la plupart des chrétiens, c'est qu'ils peuvent être très cultivés dans leur spécialité et puérils dans le domaine religieux, en particulier au point de vue spirituel, au point de vue de l'histoire de l'Église entre autres. La grande force du Judaïsme est d'avoir un sens extraordinaire de son passé et de vivre continuellement son présent à la lumière de son passé. Nous autres, qui sommes dans un certain sens les héritiers du Judaïsme, nous n'avons aucune idée de l'histoire de l'Église. Nous avons hérité de leur passé mais nous n'avons pas hérité du nôtre. Nous connaissons très bien tel ou tel événement plus ou moins extraordinaire de la bible mais nous ignorons l'histoire de l'Église. Nous ignorons même ce qui s'est passé il y a 50 ou 100 ans dans l'Église. A mon sens, un des sujets d'étude que l'on peut faire ensemble en groupe est simplement d'avoir une certaine culture de l'histoire de l'Église. Une étude en commun est importante. Beaucoup de groupes, pour se constituer dans des perspectives semblables, se contentent souvent de se réunir tous les quinze jours pour échanger sur les événements de la quinzaine. Alors les premières fois, c'est intéressant parce que c'est nouveau, on apprend à se connaître et, au bout de quelques séances, on commence à tourner en rond. D'ailleurs, de toute façon, quand un groupe se constitue, après les premières séances qui sont particulièrement intéressantes parce qu'elles sont nouvelles, il y a un creux. Alors je propose aux camarades de faire d'abord un vœu, pas un vœu perpétuel, mais un vœu temporaire de deux ans. Pendant deux ans, on va se réunir tous les quinze jours, quelque soit le fruit. Les premières séances seront certainement bonnes. Ensuite il y aura un creux et peut-être plusieurs. On tiendra quel que soit le creux. Si au bout de deux ans il n'en sort rien, on met la clef sur la porte et chacun s'en va de son côté. Il est important de persévérer pendant un certain temps pour trouver la manière de se réunir qui ne soit plus simplement provoquée par la nouveauté ou par certains événements particulièrement importants de la vie d'un des membres, et retrouver peut-être un deuxième souffle qui correspond à la vie normale d'un groupe. Dans ce but, avoir un livre comme colonne vertébrale du groupe est très important. Chacun travaille ce livre. Il faut préparer les réunions, il ne faut pas se contenter de prendre contact avec le texte au moment de la réunion, surtout si sa lecture est difficile. A ce moment-là, quand on se rencontre, on peut avoir un échange qui a été suffisamment préparé pour être fécond.

D'autre part, un point très important pour moi, une réunion de ce genre ne peut pas être simplement au niveau intellectuel, c'est une réunion de prière. Les prières les plus faciles à réaliser ne sont pas les prières parlées, parce que les prières écrites que nous avons sont toutes plus ou moins banales. La meilleure manière de prier, c'est de prier en silence. Là au moins chacun prie à sa dimension. Alors, à toute réunion de ce genre, je souhaite profondément un temps de silence. Ici, avant chaque topo, nous nous recueillons en principe pendant un quart d'heure. Mais comme je sens qu'un quart d'heure est long, il se réduit un peu comme peau de chagrin à 7-8 minutes. Un temps de silence, un temps de recueillement pour préparer les échanges. Et si c'était possible, je crois que c'est possible, un temps de silence et de prière proprement dit, une demi-heure de recueillement. C'est la grâce de Taizé par exemple de faire découvrir à des jeunes ce qu'est le recueillement. C'est la grâce des monastères un peu recueillis, comme celui-ci, qui nous permettent de passer une demi-heure ou trois quarts d'heure à la chapelle sans véritablement s'ennuyer.

Autrement dit, une séance type, préparée par un travail sérieux, introduite par quelques minutes de silence, suivie par exemple par une bonne demi-heure de recueillement personnel, permet une coupure avec le quotidien. D'autre part, on peut découvrir le besoin de faire retraite ensemble, une fois par an, un temps fort de quelques jours de recueillement dans un monastère par exemple. Quand un groupe est capable de faire retraite ensemble dans un monastère, ces quelques jours passés ensemble dans le recueillement et la prière donnent tout de suite un autre climat à l'ensemble des activités qu'on peut avoir le reste de l'année. C'est vrai, non seulement pour un tel groupe, mais dans un pays comme le mien ça va être absolument indispensable pour rester chrétien. Pour résister à cette sorte de monotonie athée, matérialiste, d'indifférence dans laquelle on vit, il faut proposer à nos paysans comme un devoir, comme une exigence intime, d'avoir un temps de recueillement au lieu d'aller tous les dimanches à la messe où ils ne peuvent plus d'ailleurs aller, il n'y en a plus.

Encore un point idéal si vous voulez, qui existe aussi. Ça suppose tout de même des moyens que tout le monde ne peut pas avoir. Le groupe auquel je pense a une propriété où les membres vont passer quelques jours de leurs vacances, des vacances pas spécifiquement religieuses, simplement pour vivre ensemble et se reposer. Dans le groupe dont je fais partie, nous y avons une «vie monastique» dans le sens très léger du terme.

Quand tous ces éléments sont rassemblés, je crois que le groupe prend petit à petit consistance. Quand le groupe a déjà une quinzaine d'années de vie de ce genre derrière lui, l'expérience montre que les membres de ce groupe ne sont plus ce qu'ils seraient s'ils étaient restés perdus dans la foule et

séparés les uns des autres. On ne peut pas estimer l'importance d'une vie de groupe de ce genre pour le devenir spirituel de ses membres. Et tout cela se répercute de bouche à oreille ou de cœur à cœur pour redonner une vitalité à tout un milieu. Mais cela demande qu'on le veuille, que l'on fasse les sacrifices nécessaires pour le rendre possible et, par conséquent, que l'on en comprenne l'urgence, la nécessité impérieuse.

Jésus a dit "Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je serai parmi eux". Cela montre que cette réunion de deux ou de trois, peut-être un peu plus, au nom de Jésus, est différente d'un autre groupe. Il se passe dans cette petite communauté de foi quelque chose qui ne se passerait pas dans un groupe quelconque, par exemple dans un groupe qui se proposerait d'avoir une action commune ou même une culture commune. Il y a une réalité d'un autre ordre. Comme la foi est d'un autre ordre que la connaissance, une communauté de foi est d'un autre ordre qu'un groupe d'homme qui se rassemble pour un projet déterminé. Toutes les activités d'une communauté de foi sont, si on peut le dire avec un mot très utilisé et assez usé, sont des activités «sacramentelles». C'est-à-dire qu'elles sont à la fois bénéfiques pour celui en est le sujet et bénéfique aussi pour la communauté. Ainsi par exemple, l'entrée dans une communauté est une activité de communauté. Un baptême sera évidemment bénéfique pour celui qui sera baptisé, mais un baptême fait par une communauté va être non seulement bénéfique au baptisé mais le sera essentiellement à la communauté. L'année dernière dans une paroisse où se trouve le groupe, nous avons eu une messe absolument lamentable, qui correspond à un peu en dessous de la moyenne de ce qui se passe dans le diocèse. Et ce dimanche, il y avait pas mal de monde parce que c'était pendant les vacances et qu'un jeune garçon de 7 ans, d'une famille qui n'est pas spécifiquement pratiquante, avait demandé qu'on le baptise. Alors nous avons eu ce baptême. Le prêtre l'a fait d'une manière très simple, vraiment très convenable, au milieu de la messe, un peu comme un mariage. Ce baptême a été certainement, pour le groupe d'hommes qui ne se connaissaient absolument pas et qui ne se rencontreront plus jamais, l'occasion d'une prise de conscience d'une petite communauté, d'une communauté réelle, qui dépasse de beaucoup ce que nous aurions atteint si nous n'avions eu que la messe. Dans cette réunion de chrétiens, le baptême de l'enfant a été plus important que la messe par la prise de conscience de chacun d'une appartenance à quelque chose qui pourrait ressembler à une communauté. Au moment d'un baptême ou d'un mariage, la présence physique de la communauté est un signe du sacrement. Des activités de ce genre sont extrêmement précieuses pour donner à la communauté de foi une vitalité qui vient heureusement compléter celle qu'elle peut avoir sur le plan intellectuel ou sur le plan de la prière.

Voilà ce que je voulais vous dire à ce sujet. C'est ainsi que nous traverserons le désert qui se trace devant nous et peut-être les plus jeunes d'entre vous verront une Église qui prendra conscience de sa mission, celle que Jésus lui a indirectement confiée par ce qu'il a vécu. Alors cette Église naissante, cette nouvelle Église sera très profondément dans la ligne de l'essentiel de l'ancienne, mais, par certains côtés, elle sera plus fidèle que l'ancienne qui a été abâtardie par toute l'histoire qu'elle a dû vivre durant les vingt siècles du christianisme. Peut-être cette Église nouvelle, fidèle fondamentalement à l'Église du départ tout en étant dans des conditions tout à fait différentes, aura un rayonnement semblable et formera, elle aussi, des disciples qui, pour l'essentiel, seront comme ceux des premiers temps.

Deuxième fascicule

1973 L'Arbresle	Les difficultés de la foi	190
	la foi en soi	195
	le cheminement de la foi	200
	l'Église du futur	210
	l'Eucharistie	215
1973 Enquête de l'Unité chrétienne		218
1974 Brialmont	Vie spirituelle et vocation	221
1974 Vérité et vie	Les chemins de la foi en Jésus	
	- l'accès à la foi des premiers disciples	225
	- l'accès à la foi des disciples de tous les temps	227
1974 ISPC Liège	Prière et vie spirituelle	231
1974 Lille	L'Église de France	243
1974 Rosheim		
	- Les seuils de la vie spirituelle	251
	- La foi en Jésus	262
1975 PU	Vivre pour être	269
1976 Lettre aux directeurs ADDEC	Enseigner	271
1976 Bruxelles	Devenir disciple de Jésus	274
1976 Lumen Vitae	Vie intérieure, chemin de liberté	281
1977 Fribourg	L'intelligence de Jésus	291
1978 Brialmont	Servir dans l'Église aujourd'hui	299
1978 Valence	Servir son Église	303
1978 Hasselt	La recherche d'un croyant	309
1978 Pro mundi vita	L'homme occidental à la recherche de son humanité totale	313
1978 Mazille	La vie spirituelle	323
1979 Mazille		
	- L'accomplissement du monde	327
	- L'Église	328
1979 Mulhouse	L'appropriation	333
1979 Temps et parole	Garder sa foi	336
1979 Thy-le-Château	Présence de l'autre	341
	L'évangile	342
	La prière	343
1980 Mazille	L'amour humain...	351
	Connaître l'évangile	353
	La résurrection	354
	La contemplation	358
	Communication parents-enfants	359
	Engagement politique	360
1980 Mirmande	L'Appropriation	361
1980 Croire aujourd'hui	Refaire le tissu de l'Église	368
1980 Mulhouse	L'Église	374
1981 Mazille	La vie spirituelle	380
1981 Brialmont	Méditation d'une prière	385
	L'approche de l'autre	390
	L'approche de Jésus	394
	Etre chrétien de foi en communauté	401

Je reprends un peu ce que nous avons dit hier soir. Puisque c'est la dernière fois que je viens en Belgique, au moins pour des week-ends, j'aimerais, si ça m'est possible, si ça m'est donné, vous dire les trois lignes principales, suivant lesquelles s'orientent ma vie spirituelle. C'est donc toujours très personnel. Je sais à peu près ce que je vais dire mais je ne sais pas comment vous le dire. Je m'en sortirai comme je le pourrai.

Le premier point, c'est la différence d'ordre qu'il y a entre une vie de moralité et la vie spirituelle. Si vous voulez, ça correspond pour moi à ce que j'appelle «l'essentiel humain». À mon point de vue, mon essentiel doit être perçu progressivement à mesure que l'on vit par tout homme suffisamment conscient, puisqu'il vit. Alors c'est ce que je vais faire ce matin. Cet après-midi je vous parlerai, selon mon point de vue, de l'essentiel chrétien. C'est-à-dire la différence d'ordre qu'il y a entre un croyant de croyance et un croyant de foi. Dans mes perspectives, on peut s'approcher de l'essentiel humain sans être chrétien mais on ne peut pas s'approcher de l'essentiel chrétien sans avoir fait déjà une approche sérieuse de l'essentiel humain. C'est ce que je vous développerai cet après-midi. Et demain matin, je vous parlerai de ce qui me paraît utile, voire indispensable, nécessaire, pour s'approcher de l'essentiel chrétien. Dans la mesure précisément où l'essentiel chrétien ne peut pas exister sans l'essentiel humain, le rôle de l'Église, prise dans un sens très général, au-delà de toute confession, consiste à aider indirectement, autant que la chose est possible, les hommes à s'approfondir humainement et à devenir disciple de Jésus, à s'approfondir chrétiennement. Voilà donc mon projet.

L'essentiel humain

Ce matin j'aborde l'essentiel humain. Je vais essayer de l'aborder de la façon la plus concrète possible. J'ai 80 ans. Je ne sais pas d'où je viens, si je viens de quelque part sinon du monde de la matière et de la vie. Je ne sais pas où je vais après ma mort. Je ne le sais pas et je n'ai pas besoin de le savoir pour vivre maintenant. Qu'est-ce que je vais faire de mes quatre-vingts ans ? Je vis dans un monde immense, impensable. Vraiment, je suis un accident dans cet univers au-delà de toutes dimensions.

Pourtant la question se pose pour moi: qu'est-ce que tu vas faire de ces 80 ans ? Remarquez, quand on a 80 ans, on peut se la poser. Évidemment ce n'est quand on a quelques mois que l'on se la pose. Mais déjà vers vingt ans, quand on sort un peu de la mamelle, que l'on prend de l'âge, on peut déjà se le dire : qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? A 30, 40, 50 ans et à mesure que l'on prend de l'âge et de l'expérience, la question prend de la vigueur. Quand l'enfant vient de naître, il ne se pose pas de questions et il vit tout de même, il est très passivement vivant. Est-ce qu'il suffit de vivre passivement ? Ou faut-il vivre mieux, vivre plus personnellement ? Est-ce que ça vaut le coup de vivre personnellement ? Voilà les questions qui se posent à chacun d'entre nous d'une manière explicite ou implicite. A certaines heures de la vie, on se les pose d'une façon plus directe; à beaucoup d'autres heures, c'est simplement dans l'implicite. A moins de s'y refuser, si on est éveillé à une réalité qui est la nôtre, on se pose des questions, on a l'impression de se tenir par la main, on a envie de prendre la vie au sérieux. A 80 ans, je ne sais pas bien ce qui m'arrivera après, mais il y a tout de même une relation entre ce que je vis et ce que je suis depuis 80 ans. Là se trouve pour moi, la différence qu'il y a entre une vie de moralité et une vie proprement spirituelle.

Est-ce que, pour vivre, je n'ai qu'à faire comme tout le monde, soit parce que c'est la simple conséquence d'une pulsion qui monte en chacun d'entre nous un peu de la même manière ou même si elle se manifeste de manière différente, elle est fondamentalement la même, soit parce qu'il est plus facile de marcher au pas que de faire une sortie de chèvre dans une société moins permissive, moins libérale où il y a de la discipline et suffisamment d'autorité pour l'imposer ? Est-ce que je n'ai qu'à faire simplement que ce que je dois faire, ce qu'on me commande du dehors ? Ce qu'on me demande du dehors au niveau des coutumes, ou au niveau d'une loi, d'une loi civile, d'une loi religieuse, au niveau aussi de ce qui m'est commandé mais d'une façon plus brutale et anonyme, au niveau des événements que je rencontre. Est-ce qu'il suffit simplement que je m'y livre passivement, que je m'y abandonne passivement de telle sorte que je ferai comme tout le monde, à quelques iota près ? Ou bien, est-ce qu'il y a quelque chose qui m'est propre ? C'est là la vie spirituelle qui s'amorce. Alors pour moi la différence de base, la différence d'ordre entre la vie de simple moralité et la vie morale (le mot moral est un mot qui est très large, alors je prends le mot "moralité" pour mieux préciser les choses), c'est que la vie de moralité, si on l'observe exactement, est la même pour tous, tandis que la vie spirituelle, si on l'observe spécialement, va singulariser chacun. Voilà la différence de base.

La vie de simple moralité est pour ainsi dire la conséquence de la correspondance passive ou active mais d'une manière technique, d'une manière impersonnelle à ce qui est imposé du dehors, c'est-à-dire

le dehors physique mais aussi cet autre dehors qui est tout de même très intérieur, notre hérédité, notre tempérament, notre lignée et ainsi de suite. Alors, la vie de moralité m'est imposée du dehors et, s'imposant à tous à peu près de la même manière mais peut-être pas au point de vue rigidité ni au point de vue social, fera que les attitudes, les décisions, les manières de s'engager seront tout à fait semblables chez les uns et chez les autres. A ce point que, si quelqu'un ne faisait pas ce que je fais, n'obéissait pas à une loi à laquelle je me soumetts, je pourrais lui dire qu'il a désobéi. D'autre part, si pour une raison ou pour une autre, je n'observe pas la loi qui m'est imposée, je m'en apercevrai tout de suite et mon voisin me signalera assez facilement que j'ai commis une infraction à la loi. Donc ceci est au fond très clair. Mon infraction est aussi vite connue que je la commets et elle est reconnue par tous quel que soit celui qui me regarde. Donc la vie de simple moralité est une vie collective. Il y a partout des accrocs, bien entendu, mais ce sont vraiment des accrocs, ce sont des infractions. Alors cela peut s'enseigner. C'est ce qu'on fait dans toutes les écoles, on enseigne la morale. Dans une société permissive comme la nôtre, la loi est remplacée par ce qui se fait. Mais en définitive, ce qui se fait, on n'a pas besoin d'un cours de moral pour s'en apercevoir, on n'a qu'à regarder autour de soi mais ça vient encore du dehors. Ce qui se fait vient du dehors comme la loi morale vient du dehors. Ça peut donc s'enseigner, ça peut se commander dans la mesure où on a la puissance de le faire mais ça ne singularise pas. Le malheur, c'est que l'essentiel, c'est-à-dire à mon point de vue la vie spirituelle, ne peut pas s'enseigner. Il s'agit pour chacun de la découvrir. On peut indirectement faciliter les choses car la loi, imposée du dehors, prépare déjà indirectement à faire cette prise de conscience. L'éducation que nous donnons à nos enfants en particulier leur permet d'avoir une certaine vie morale qui prépare indirectement, très indirectement, la vie spirituelle proprement dite. La vie spirituelle ne s'enseigne pas.

Les exigences intriueures

C'est une des grandeurs de l'homme d'avoir à découvrir par lui-même ce qui est l'essentiel de ce qu'il a à vivre. Alors ça se fait à longueur de vie. C'est comme dans la parabole des ouvriers de la vigne, il y en a qui le découvrent au départ, il y en a d'autres qui le trouvent à la fin, d'autres qui le trouvent au milieu. Mettons-nous dans les conditions je dirais moyennes, c'est-à-dire au milieu de la vie, à 30, 40, 50 ans. Un élément très important, très utile, pour prendre conscience de ce qu'est la vie spirituelle par rapport à la vie morale, c'est d'avoir un certain regard sur son passé qui soit autre chose qu'un simple regard chronologique, un simple regard de mémoire. Voir ce qu'on a vécu. Et dans le domaine très large des événements, des circonstances, des situations qu'on a vécus, ce que l'on a vécu avec les autres, la rencontre de l'autre est certainement le domaine le plus facile à atteindre au départ. Il y a d'autres domaines, en particulier du fait que nous vivons dans le cosmos, que nous subissons des événements qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec la relation à autrui. De ceci nous parlerons peut-être tout à l'heure si ça vous va, mais pour la plupart d'entre nous, les situations importantes sur lesquelles nous pouvons réfléchir d'une façon plus approfondie que par la simple mémoire sur notre passé, c'est évidemment la rencontre avec les autres. C'est là peut-être que nous pouvons découvrir ce que nous avons vécu, sans le savoir, mais qui était déjà suffisamment singulier pour être l'amorce de la vie spirituelle proprement dite. J'essaie de prendre les choses de la façon la plus concrète possible. Je vais penser par exemple à un sentiment que nous avons tous eu spontanément au moins au départ, au moins avec ceux pour lesquels nous avons tout de même quelque affinité au sens très large du terme. Par exemple, nous sommes portés naturellement, me semble-t-il, à notre époque, dans notre civilisation, ce qui n'était peut-être pas vrai il y a quelques milliers d'années, à respecter l'autre. Dans la fonction que nous avons dans la société ou dans le besoin que nous avons des fonctionnaires dans la société, il y a des relations qui s'établissent et qui peuvent dépasser un niveau proprement utilitaire, fonctionnel du métier. Dans le milieu des professeurs, il est évident qu'entre professeurs et élèves, il peut y avoir, et en général il y a, quelque chose d'autre que la simple communication d'un enseignement. Il y a une certaine manière d'enseigner qui caractérise le professeur, une certaine manière d'écouter qui caractérise l'élève et qui donne à l'enseignement un cachet qui lui est propre. La manière d'enseigner dépasse de beaucoup la pédagogie, quoique la pédagogie soit utile. Mais il y a quelque chose dans la manière d'utiliser les connaissances pédagogiques qui vient de celui qui est professeur plutôt que des cours de pédagogie qu'il a pu recevoir. Peut-être pendant très longtemps, par le fait qu'il est ce qu'il est, sans en prendre particulièrement conscience, il a donné à son cours ce caractère personnel qui n'était pas sans interpeller peut-être quelques-uns de ses élèves qui savaient l'accueillir à ce niveau. Mais quand il a trente ou quarante ans de carrière et qu'il réfléchit un peu à cela, alors il va découvrir une chose que est je crois importante. Un professeur qui pendant vingt, trente ans a exercé bien son métier, non seulement au point de vue pédagogique, mais par cette sorte de goût du métier qu'il avait, qui lui a permis de choisir ce métier-là plutôt qu'un autre et qui repense un peu à son passé, il s'aperçoit qu'il n'a pas été si bon professeur que cela. Autrement dit, il y avait en lui des

exigences qu'il a laissé un peu tomber. Il y avait toute une partie qui correspondait spontanément à la manière de vivre ce métier mais il y avait aussi d'autres parties qui, s'il avait su, s'il avait été plus conscient, exigeaient de lui certaines attitudes qui ne relèvent pas de la pédagogie ni de l'inspection, qui ne relèvent même pas du succès scolaire, mais qui relèvent d'une relation avec ses élèves. Donc au moins pour certains, je raconte un peu mon expérience, on commence à découvrir les exigences qui montaient en nous en nous apercevant que nous n'y avons pas correspondu. Mais il faut évidemment un peu de bouteille, trente ans, quarante ans.

Autrement dit, nous commençons à prendre conscience d'une manière explicite de nos infidélités aux exigences (pas aux infractions car il n'y a aucune infraction), lorsque nous sommes suffisamment mûrs spirituellement et peut-être parce que nous avons été suffisamment fidèles pour comprendre qu'il y avait des exigences en nous qui nous étaient propres mais que nous avons à peine écoutées, que nous n'avons pas suivies complètement, parce que nous étions plus pris par le dehors que par le dedans, plus pris par la vie de moralité que par la vie spirituelle. Sans être pharisiens, nous considérons comme plus importante, et même nous étions assez portés à nous en satisfaire, l'exactitude de notre métier que ces petites choses supplémentaires qui se proposaient à nous mais qui étaient plus exigeantes puisqu'elles demandaient de notre part autre chose que l'habitude. Ça changeait un peu la règle de la vie. Une exigence de ce genre n'est pas simplement localisée dans son domaine, elle a une répercussion dans les autres domaines de notre vie.

On commence à découvrir ces exigences intérieures lorsqu'on n'est pas entièrement satisfait. Mais quand cette découverte est faite, alors l'essentiel de la vie spirituelle commence à être atteint. Chacun d'entre nous doit le faire par lui-même et pour lui-même. L'essentiel ne s'enseigne pas, ça se découvre. Mais si on a commencé un petit peu à faire cette amorce, alors on la découvre à l'occasion du passé dans les exigences qui montaient en nous, dont nous n'avions pas une véritable conscience. Le fait de ne pas y avoir correspondu n'est pas une véritable infidélité. Ce qui deviendrait une infidélité, un péché si vous voulez, serait de ne pas le reconnaître lorsque j'en prends conscience vingt ans ou trente ans après. C'est-à-dire de penser que, après tout, ce ne m'était pas commandé, donc je n'avais pas à le faire. Me justifier à moi-même mon infidélité, à mon sens, c'est le péché, beaucoup plus que de commettre une infidélité qu'on ne sait pas.

Mais malgré tout, à mesure qu'on prend un peu conscience des choses, non seulement on prend conscience des infidélités qu'on a commises sans le savoir, mais on prend conscience des exigences qui naissent aujourd'hui et qui imposent, par le fait que nous en prenons mieux conscience que dans le passé, une correspondance qui cette fois est dans l'ordre du présent. De telle sorte que, plus on se développe dans la vie spirituelle, plus les exigences apparaissent. Au départ, elles sont pour ainsi dire implicites, on y correspond ou on s'en défend derrière la loi. A mesure qu'on se développe, la loi, tout en étant observée, peut être pour nous l'alibi qui nous permet de nous distraire des exigences intérieures que la loi ne peut imposer. Et pourquoi ne peut-elle pas l'imposer ? Pour bien des raisons, mais en particulier pour celle-ci, à savoir que ces exigences me sont très personnelles tandis que la loi est absolument impersonnelle. Puis cette autre raison, à savoir que ces exigences sont d'aujourd'hui et que la loi est toujours la conséquence d'une élaboration qui a été faite hier. Et dans la mesure où l'histoire va vite, la loi est de plus en plus en retard malgré toutes les jurisprudences qui peuvent se présenter et, dans la mesure où je suis de plus en plus singulier, la loi, parce qu'elle est générale et malgré la casuistique, court toujours après le cas particulier.

Alors petit à petit je suis de plus en plus convaincu que ces exigences qui me sont propres sont la conséquence à la fois de ce que je suis et du cheminement que j'ai fait et, par conséquent, ne sont pas nécessairement à connaître et à suivre par d'autres. Ce qui s'impose du dehors par la loi, par une idéologie commune, fait que, si l'autre n'observe pas cette loi, je le conteste, je le juge et, par certains côtés, j'essaie de le convaincre d'être obéissant. Dans la perspective de la vie spirituelle, ceci n'existe plus. Ce que je dois faire est tellement personnel, conséquence d'un cheminement qui m'est propre, conséquence des circonstances particulières qui me sont propres, que je considère comme absolument illusoire de penser que l'autre doit les connaître. Donc je ne le juge pas et je ne vais surtout pas le convaincre qu'il en fasse autant que moi puisqu'il a en définitive autre chose à faire que moi. C'est la différence existentielle capitale qu'il y a entre la vie de simple moralité et la vie spirituelle proprement dite. Alors je suppose que cet homme a suffisamment de bouteille pour prendre une conscience explicite de ce que je suis en train de vous dire. Au début il l'a vécu. Petit à petit, il va se rendre compte qu'il a été assez fidèle. C'est à ce moment-là qu'il y a une heure critique: va-t-il reconnaître son infidélité, son «péché» ? (son péché, je n'emploie pas ce mot-là parce que c'est un mot tellement galvaudé). Mais la conversion ne consiste pas tellement à se changer qu'à changer son regard sur son passé et il est bien certain que si l'on change ce regard, ce n'est pas sans influencer le regard qu'on

peut avoir sur son avenir.

Quand on réfléchit un peu sur ces choses, on s'aperçoit que ces exigences, que j'ai méconnues jadis mais que je connais un peu mieux maintenant, sont des exigences dont je ne peux pas totalement me justifier le caractère impératif. Je ne peux pas dire que c'est simplement la conséquence de mon tempérament, de mon éducation, de mon «surmoi», pour employer un mot un peu scientifique. Ce n'est pas la conséquence des raisons que je peux m'en donner, des raisons raisonnables. Tout cela peut aider à la naissance de ces exigences, à la prise de conscience plus claire de cette exigence, mais ne peut pas la fonder. Il y a là quelque chose qui dépasse ce que je peux connaître, quelque chose que je ne peux pas entièrement justifier par ce que je suis. C'est quelque chose qui est en moi, qui est de moi, très singulier, puisque ce n'est pas de l'autre, que les autres n'ont pas à connaître, mais qui n'est pas que de moi comme des activités qui sont plus à ma disposition. C'est à ce point même que ces exigences, non seulement apparaissent à certaines heures de ma vie, mais ce n'est pas tous les jours, quand je veux, que je prends une véritable conscience de ces exigences. Il n'y a qu'à certaines heures que ces exigences prennent leur aspect, je dirais de princesse ou d'impératrice. Il est certain qu'il y a des temps particulièrement favorables pour découvrir ces exigences, ce sont nos relations avec les autres et en particulier les grands instincts fondamentaux dont nous avons parlé: l'amour, la paternité-maternité et aussi, indirectement par le fait que c'est quand même assez vital, la mort, lorsqu'on n'en est pas qu'un simple spectateur distrait mais quand on est témoin véritable de la mort de quelqu'un qu'on a suffisamment aimé pour que cette mort ne soit pas qu'un événement. La mort d'un être aimé est un avènement, n'est-ce pas. Alors je découvre ainsi en moi une activité qui n'est pas que de moi, tout en étant essentiellement, ne pouvant être qu'en moi, devant être de moi mais n'étant pas que de moi. Pour ma part, je l'exprime de la façon suivante qui est ma manière de dire, qui ne signifie rien d'autre puisque ce n'est pas que de moi tout en étant nécessairement de moi, c'est «de Dieu».

Alors à mesure que je me développe dans mes quatre-vingts ans, à mesure que je comprends mieux mon présent, à mesure que je comprends mieux ce que je n'ai pas bien fait dans mon passé, je fais un peu mieux ce que j'ai à faire dans mon présent et, par certains côtés, j'ai quelques idées plus justes sur ce que j'ai à faire dans mon avenir. A mesure que je regarde un peu la totalité de ma vie de cette façon, je m'aperçois que ma vie est jalonnée par l'émergence d'appels intérieurs, d'exigences intimes, dont je n'ai pas pris tout de suite conscience au départ mais que je comprends mieux maintenant. Au départ, c'était presque dans le flou, puis petit à petit ça se précise de sorte que ma vie est jalonnée par des exigences (qui sont suivies plus ou moins bien au départ, jamais vraiment bien après), par des inventions, des décisions, des manières de se comporter, des manières de faire qui évidemment utilisent des techniques que je peux apprendre, que je peux perfectionner, mais qui ne sont pas uniquement l'utilisation d'une technique. Ainsi un professeur, ce n'est pas simplement en étudiant davantage les bouquins de pédagogie qu'il sera meilleur professeur; il y a en lui quelque chose d'autre qui est la conséquence de ce qu'il a vécu dans le passé et de la manière dont il comprend aujourd'hui par le dedans ce qu'il aurait dû vivre dans le passé.

Cette ligne-là, quand elle est prise dans sa globalité, dans sa totalité, donc elle n'est jamais prise avant que nous soyons morts, je l'appelle «le sens de ma vie». Il est bien évident que la moralité, le niveau de la moralité, ne me donne pas le sens de ma vie de la même manière. Si c'est le règlement qui donne un sens à ma vie, ça veut dire quelque chose qui s'impose à moi du dehors, qui me moule, tandis que ce cheminement jalonné qui n'est pas du tout une ligne droite comme pourrait l'être un règlement va au contraire progressivement me donner une singularité qu'aucun règlement ne peut imposer du dehors. Singularité, unité parce qu'en définitive tout ce qui m'est demandé aujourd'hui n'est pas sans relation avec ce que j'ai vécu avant, non seulement par les déterminismes que peuvent connaître les sciences humaines, mais aussi par le fait même que ce que je suis devenu est en relation très profonde avec la prise de conscience de ce que j'ai à faire maintenant. Alors je m'aperçois encore d'une chose, c'est que à mesure que je vis, certaines potentialités, que je ne me connaissais pas jadis et qui deviennent utiles pour correspondre aux exigences qui apparaissent aujourd'hui, me sont progressivement données, c'est-à-dire qu'elles me sont révélées. Elles étaient là avant et le mystère de la vie humaine consiste précisément à les préparer progressivement sans le savoir et à mettre en valeur toutes les réalités fondamentales qui se trouvent en nous et dont nous ignorions l'existence par le fait même que nous étions incapables à ce moment-là de les mettre en exercice. Par conséquent, une sorte de globalité, une sorte d'unicité, se constitue petit à petit dans une vie au-delà de toute conscience mais nous pouvons en avoir cependant une petite conscience dans la mesure où nous faisons davantage l'approche de notre mystère.

La prise de conscience de toute cette réalité dont j'essaie de vous parler aujourd'hui, est évidemment en relation très profonde avec la foi en Dieu. Dieu n'est plus pour nous celui qui est extérieur et s'impose

à nous du dehors, le créateur du ciel et de la terre, comme on dit dans le credo, enfin ces affirmations qui n'ont pas grand sens ou qui sont très abstraites parce que, si le monde n'est pas pensable, Dieu l'est encore un peu moins et expliquer le monde qui est impensable par une réalité qui l'est encore un peu plus, ce n'est pas très satisfaisant. Mais cette prise de conscience, à travers notre propre vie, d'une réalité qui agit en nous, qui se propulse en nous, qui devient en nous et qui petit à petit nous constitue dans une unité que nous n'avons pas voulue, que nous ne savions pas lorsqu'elle se constituait, mais que nous découvrons à mesure qu'elle se constitue, voilà, me semble-t-il, la prise de conscience d'une réalité en nous qui n'est pas nous mais nous transcende de toute manière et qui cependant est telle que nous ne serions pas sans elle et qu'elle ne serait pas sans nous.

La mission

D'un autre biais, j'appelle ça la mission. Je vous parle maintenant d'un Dieu tout à fait différent du Dieu dont on parle en temps normal, tout à fait différent du Dieu que nous avons dans nos horizons chrétiens en particulier. Je ne suis pas chrétien en ce moment, Dieu m'en garde, je suis simplement humain. Le Dieu du père Cromagnon, notre ancêtre à tous, expliquait le monde par la création du ciel et de la terre. Il est certain que cette continuelle interaction entre une action qui entre en moi, qui me fait naître, une action à laquelle je correspond, de telle sorte qu'il y a à la fois en moi une activité qui est de moi, qui reçoit, qui accueille quelque chose qui n'est pas que de moi. Dans cet accueil même, il y a une activité créatrice en moi qui n'est pas que la conséquence de mes techniques, de telle sorte qu'elle n'est pas que de moi. Cette extraordinaire communion entre Dieu, dont je ne sais rien, et moi, dont je n'en sais pas plus, cette intercommunion, à mon sens, est l'origine de la prière. La vie spirituelle est essentiellement la prise de conscience de cette extraordinaire communion entre une activité qui en moi s'efforce de naître et une activité qui s'efforce de me faire accueillir ce qui naît en moi, la prière.

A mesure qu'on prend conscience ainsi de soi, notre unité se développe au-delà de tout projet, car ce n'est pas une conséquence d'une volonté tenace à propos d'un projet. Cette unité est le fruit lentement mûri d'une fidélité qui s'ignorait au départ, qui se vit de manière plus ou moins boiteuse, dont je prends petit à petit mieux conscience et qui devient ainsi plus réelle. C'est donc un fruit, notre unité. Plus nous sommes unifiés, plus nous sommes singularisés. Tout ce que nous sommes est un chemin très particulier qui n'est pas celui de l'autre. Plus nous sommes singuliers, plus nous sommes solitaires, par le fait même que personne ne peut approcher notre mission. Mais dès maintenant, même si nous étions uniquement au niveau de la moralité, chacun de nous est différent et est inconnu. Or aucun de nous n'est uniquement au niveau d'une vie de simple moralité par le fait même que, par sa réalité de vie humaine, il dépasse le niveau de ce qui peut lui être imposé du dehors. Donc nous entrons dans notre solitude. Cette solitude fondamentale dont je parle souvent n'est pas le fait d'être isolé les uns des autres. Même si nous sommes tous ensemble, nous sommes essentiellement des solitaires. C'est la prise de conscience d'une solitude qui est le fruit de la fidélité. Il y a une deuxième face, c'est que plus on prend conscience de la singularité de ce qu'on est, et par conséquent de cette solitude, plus on prend conscience de la singularité de l'autre et de sa solitude à lui. De telle sorte que nous peuplons notre solitude de la présence des solitaires que nous avons rencontrés autour de nous. C'est un aspect important, je ne dis pas pour comprendre ce qui se passera après notre mort, mais à mon point de vue dès maintenant, en chacun de nous. Plus nous sommes vivants, plus sont vivants en nous tous ceux que nous rencontrerons sur un plan de profondeur humaine. Il y a en nous un monde d'hommes, de femmes, qui existent à partir de ce que nous sommes en nous-mêmes de par notre propre substance. Autrement dit, sous l'action de Dieu toujours, chacun de nous crée, à partir des gens que nous connaissons à une suffisante profondeur, une présence qui est dépendante de l'autre. Ce n'est pas une pure imagination, comme on peut faire quand on est amoureux, d'un amour qui n'est pas encore suffisamment né pour pouvoir être vraiment amour. Par conséquent, on crée à partir de l'autre et à partir de nous. La présence de l'autre est créée grâce à ce que l'autre est à partir de notre propre substance. Plus nous serons présents à nous-mêmes, plus nous aurons pris conscience de notre propre réalité grâce à cette fidélité dont je vous parlais tout à l'heure, plus les autres seront vivants en nous. Un des aspects importants de notre relation les uns avec les autres, c'est que justement nous avons bien d'autres moyens de communiquer que par la parole, l'ouïe, les gestes. Vis-à-vis d'un ami, nous avons des relations de présence à présence. Mais pour que cette relation de présence à présence soit possible, il faut que nous soyons présents à nous-mêmes. Plus un homme est présent véritablement à lui-même, plus il incarne, il consacre sa manière de dire, sa manière de faire, sa physionomie... d'une réalité qui lui est propre et qui peut, dans la mesure où il est accueilli à ce niveau, porter écho dans l'autre. De sorte que la présence à l'autre et la présence à soi sont fondamentalement unies. S'il y en a une qui peut exister avant l'autre, ce qui n'est pas sûr, la présence à soi est indispensable pour que la présence à l'autre soit possible.

Tout à l'heure je vous disais que l'essentiel ne s'enseigne pas. Justement cette relation de présence à présence est tout autre chose qu'au niveau de l'enseignement. Il y a des enseignements où il n'y a pas de présence. Mais sitôt qu'il y a une présence dans l'enseignement, ce n'est plus seulement un enseignement. Même si le professeur dit des bêtises, ça n'a pas une grande importance vu que les élèves les oublieront, mais ils n'oublieront jamais la manière gentille dont le professeur a dit des bêtises. A ce moment-là, la présence va activer la présence. Autrement dit, l'essentiel ne s'enseigne pas, mais par certains côtés la présence de celui qui a un peu approché du mystère de sa propre vie, cette simple présence, si elle est accueillie au niveau convenable, plus ou moins consciemment d'ailleurs, n'est pas sans une certaine vertu pour la révélation de l'autre à lui-même. C'est, je crois, le bien le plus précieux de ce qu'un professeur peut apporter à un élève. Ce n'est pas tellement les connaissances qu'il peut lui apporter, si leur relation reste simplement sur un plan intellectuel. Mais par le fait même qu'il est lui-même un chercheur, le professeur a une certaine activité créatrice et il peut donner à l'autre l'occasion de découvrir lui-même le goût des études, ce goût qui dépasse l'intérêt que les examens peuvent lui présenter. Il y a une sorte de communication sur un autre plan que le plan de la connaissance, qui permet à l'enfant d'être cultivé au lieu d'être un dictionnaire.

Au plan proprement humain, il est certain que plus il y aura dans le monde des êtres approfondis humainement, plus la vie spirituelle se développera. Elle se développera, non pas par propagandisme, non pas par une volonté systématique, mais par le fait même d'exister. La vie spirituelle est rayonnante par elle-même. Elle est dans un sens une lumière qui éclaire ceux qui veulent bien l'accueillir.

Je vais m'arrêter là car ce soir j'aurai l'occasion de vous en parler à propos de Jésus. Jésus est la lumière du monde dans la mesure où, parce qu'il a vécu en totale fidélité, en totale présence à lui-même, en totale présence à celui qu'il appelait son Père, il est, si nous l'accueillons au niveau où il a vécu, une lumière sur notre propre humanité. Ainsi «l'essentiel chrétien» va pour ainsi dire couronner «l'essentiel humain», mais si l'essentiel humain n'existe pas, vous n'aurez que de la dévotion vis-à-vis de Jésus, c'est-à-dire, en définitive, une religion à peu près aussi idolâtrique que les autres.

II - Croyant de croyances et croyant de foi

Ohain, 13 février 1982

Ce matin nous avons essayé de distinguer la vie de simple moralité de la vie spirituelle. La vie de simple moralité moule dans un cadre. Aussi parfait que soit le cadre, c'est encore un moule. La vie spirituelle a le rôle du ferment. Elle permet à chacun d'entre nous de découvrir le chemin qui lui est propre, suivant ses cadences, pour mettre en exercice, autant que la chose est possible, l'ensemble de ses possibilités, l'ensemble de ses potentialités et donner ainsi un sens à sa vie en dépit du caractère extrêmement éphémère, précaire de ce qu'il vit, de ce qu'il peut faire. Je crois que ce que nous avons dit ce matin peut être compris, vécu par tout homme qui prend suffisamment conscience de son humanité. Alors cet après-midi je vais parler plus spécifiquement chrétien, ce qui est pour moi l'essentiel du christianisme, l'essentiel du chrétien, l'essentiel qui fait un chrétien. Autrement dit, la vie spirituelle n'est pas spécifiquement chrétienne, il y a des êtres qui sont très spirituels et qui ne sont pas chrétiens. Il y a beaucoup de chrétiens qui sont chrétiens et qui ne sont pas spirituels, mais il y a tout de même une vie spirituelle spécifiquement chrétienne. Son originalité, je vous le dis tout de suite, vous la connaissez d'ailleurs, c'est le rôle fondamental que Jésus a dans l'accès à la vie spirituelle, dans le développement de la vie spirituelle. Mais alors ce rôle, dont je vais essayer aujourd'hui de vous parler, n'est pas du tout un rôle théologique comme celui qu'on a l'habitude de présenter, le Jésus sauveur, rédempteur, qui fait qu'à travers lui Dieu retrouve l'homme juste. C'est tout à fait une autre perspective, ça part de l'homme au lieu de partir de Dieu, mais je pense que si on dépasse un peu les représentations de la théologie classique, les deux mouvements se rejoignent avec cet avantage évident pour le deuxième, celui dont je vais vous parler, qu'il est beaucoup plus accessible à notre univers mental que le premier.

Il y a deux questions qu'un chrétien du vingtième siècle devrait se poser d'une façon assidue pendant toute sa vie.

1- Qu'est-ce qui s'est donc passé, il y a vingt siècles, entre Jésus et ses disciples pendant quelques mois pour que la percussio spirituelle que sa mort a provoquée ait encore un impact dans notre propre vie ?

2- Comment se fait-il qu'après vingt siècles de christianisme où se sont développés des fidélités, des héroïsmes (les premiers siècles de l'Église ont été marqués par le sang, nous avons subi dix grandes persécutions qui ont vidé les Églises mais qui ne les ont pas suffisamment vidées pour qu'elles disparaissent) où, à chaque génération, des êtres ont perpétué, comme ils l'ont pu, le souvenir vivant et la présence de Jésus, comment se fait-il qu'après vingt siècles de cette histoire que nous ignorons

d'ailleurs beaucoup trop, le christianisme en soit arrivé à l'échec où il se trouve actuellement ? Voilà les deux questions de base qui me paraissent être l'aiguillon de notre réflexion et de notre vie maintenant.

La première question a commencé à se poser assez vite mais elle a été très vite annihilée par le fait même qu'on lui a trouvé tout de suite une réponse. La deuxième ne pouvait évidemment se poser qu'au vingtième siècle et elle se pose surtout dans les régions où le christianisme est en profonde dépression, par exemple en France. En Pologne actuellement ou en d'autres régions où le christianisme est encore très triomphaliste, elle ne se pose pas encore mais je pense qu'elle se posera un jour.

Qu'est-ce qu'il s'est passé il y a vingt siècles pour que la percussio spirituelle de Jésus puisse encore persister à notre époque ?

Nous allons méditer un peu autour de cette question. Est-ce que les disciples ont cru en Jésus parce qu'il aurait répondu aux espoirs qu'ils pouvaient avoir ? On peut répondre non. Jésus a déçu les espoirs qu'on avait mis en lui. Jésus n'a pas voulu être un messie politico-religieux. Donc ce n'est pas à cause d'une doctrine qu'on aurait adaptée à Jésus, une doctrine purement messianique. C'est une première indication qui nous montre que ce n'est pas nécessairement l'adhésion à une doctrine chrétienne qui rend chrétien puisque, en définitive, les premiers disciples ont cru en Jésus malgré toutes les questions que la manière de parler de Jésus pouvait leur poser. Car enfin Jésus n'a pas été un Juif parfaitement exact et convaincu, conforme à l'image que le pharisien pouvait présenter dans son milieu. Très vite, par le fait même qu'il ne parlait pas comme les docteurs et les scribes qui avaient d'ailleurs une autre mentalité que celle de Jean-Baptiste, il s'est trouvé en controverse avec les représentants officiels de la religion du temps. Et ce n'est pas, mais cela est en dehors de mon sujet, sans lui avoir posé des questions car il était de ce milieu. Comment en est-il sorti tout en y restant ? Et d'autre part, ça a dû poser de sérieuses questions à ses disciples qui, eux aussi, étaient de ce milieu, qui devaient être particulièrement religieux à leur époque et qui ne pouvaient pas comprendre complètement les raisons pour lesquelles Jésus polémiquait avec une telle vigueur contre la loi ou à l'occasion de la loi. Donc si les disciples ont cru en Jésus, c'est malgré la doctrine qu'il professait et malgré les espoirs qu'il a déçus chez eux.

Je crois que, s'ils ont suivi Jésus jusqu'à la fin, dans des conditions particulièrement difficiles vu les polémiques qui entouraient la prédication de Jésus, vu aussi le désert qui se faisait petit à petit autour de lui sous la pression des autorités, c'est parce qu'ils l'ont rencontré. Ils ont vraiment rencontré Jésus. Beaucoup de Juifs ont rencontré Jésus. Au départ même, il semble qu'il y a eu une sorte d'extraordinaire extension de son influence, de sa renommée plutôt. Vers l'âge de trente ans, il lui a été donné un pouvoir de guérir qu'il ne semble pas avoir eu dans ses premières années, lorsqu'il était encore un artisan dans son village. Ses «miracles» lui ont apporté beaucoup de succès. Mais si beaucoup ont assisté aux miracles de Jésus, si beaucoup ont fait beaucoup de kilomètres pour le voir, très peu l'ont rencontré. Il faut bien dire que les évangiles à ce point de vue ne nous favorisent pas du tout. On a l'impression que l'élection que Jésus a faite de ses disciples ressemble tout à fait à une nomination canonique "Toi, tu es là - viens" et il vient, "Toi, tu es là, viens" et il vient. Il ne faut pas oublier que les évangiles ont été écrits relativement tard et déjà une certaine conception théologique de Jésus inspirait profondément les écrivains. Je n'arrive pas à concevoir qu'il lui suffisait de s'adresser ainsi à l'un ou à l'autre, comme s'il avait une mainmise, une emprise, une sorte de fascination qui serait le résultat d'une pression presque indiscrète de Jésus, bien contraire à toute sa mentalité. Il n'invitait pas seulement des célibataires mais il allait aussi jusqu'à appeler des gens mariés. Nous avons la chance que la belle-mère de Pierre a eu de la fièvre un jour pour savoir que Pierre était marié, mais probablement les autres aussi, au moins quelques-uns.

Donc à mon sens, l'essentiel du christianisme, d'une vie chrétienne est la rencontre avec Jésus. Les premiers disciples ont cru en Jésus malgré toutes les difficultés qu'ils ont rencontrées, malgré les déceptions qu'ils ont eues vis-à-vis de lui, malgré le désert qui se faisait autour d'eux, les difficultés qu'ils ont dû rencontrer dans leur famille parce que précisément ils le suivaient et abandonnaient les leurs, malgré la fin catastrophique par laquelle ça s'est terminé. Ils ont cru en lui parce qu'ils l'ont vu, parce qu'ils l'ont rencontré. Alors la base de notre foi, c'est la rencontre. C'est la rencontre qu'ils ont faite et, pour que cette rencontre ait sa fécondité, il faut qu'elle nous conduise à rencontrer Jésus de la même façon, pas de la même manière puisque nous sommes du vingtième siècle et que les conditions dans lesquelles nous nous trouvons sont tout à fait différentes de celles où ils se trouvaient. D'ailleurs il n'y a pas que nous. Dès la première génération, les futurs chrétiens ont cru en Jésus bien qu'ils ne l'aient pas vu, bien qu'ils ne l'aient pas entendu, simplement sur le témoignage de la prédication apostolique. Par conséquent, dès le commencement, à part quelques douzaines ou autres de Juifs qui

ont suivi Jésus pendant qu'il était au milieu d'eux, tout de suite après, ça a été une rencontre à travers une prédication. Les premiers disciples, quand ils ont commencé à parler de ce qu'ils avaient vécu avec Jésus, n'étaient pas pour cela des professeurs de religion. Ils n'enseignaient pas une doctrine ou, du moins s'ils enseignaient quelque chose, c'était parce qu'ils étaient en train de s'expliquer à eux-mêmes ce que Jésus avait vécu avec eux, ce qu'ils avaient été pour lui et ce qu'il avait été pour eux. Par conséquent, avant d'être des professeurs, ils avaient été des créateurs. Ils inventaient la doctrine selon leur tempérament, sous l'influence de leur propre vie spirituelle, sous l'influence très probablement aussi de l'auditoire auquel ils s'adressaient. C'est ainsi que petit à petit il y a eu un élément de doctrine, une christologie s'est constituée dont nous avons un écho relativement tardif dans les écritures. Quand on crée son enseignement, on enseigne beaucoup mieux que lorsqu'on le répète. A mesure que les choses se créent, il y a comme une expansion de l'action créatrice chez ceux qui l'écoutent. Ceux qui se sont convertis à ce moment-là grâce à la prédication apostolique n'étaient pas des créateurs comme les apôtres mais, étant témoins de l'activité créatrice de ceux qui leur apportaient leur témoignage, ils recréaient à leur manière et à leur dimension ce que les premiers essayaient de leur dire. Donc ce n'était pas une classe de religion comme celle qui peut exister au vingtième siècle. Mais d'autre part, il y avait déjà des perspectives qui sentaient plus l'enseignement que le témoignage proprement dit, en s'écartant un peu, en répétant, en systématisant pour répondre aux objections qu'on pouvait leur faire, pour répondre aux espoirs qui facilitaient la communication. Petit à petit, un corps de doctrine, au lieu d'être le fruit d'une activité créatrice pour essayer d'exprimer ce qu'ils vivaient, est devenu ce qu'il fallait dire pour que les autres l'acceptent, pour que les autres ne le refusent pas, pour répondre aux objections et susciter des espoirs qui se trouvaient dans leur milieu.

On voit donc apparaître petit à petit une certaine disproportion entre l'activité créatrice, proprement fruit de ce qu'on est, et d'autre part la conséquence d'un projet, à savoir communiquer un enseignement. Mais malgré tout cet enseignement n'était pas pris pour une fin en soi. On donnait cet enseignement pour qu'à travers lui on atteigne d'une façon réelle une rencontre qui pour l'essentiel serait semblable à celle qu'on aurait faite si on avait vu Jésus, si on l'avait entendu. Autrement dit, dans la mesure où l'on peut imaginer et rêver surtout la réalité, les premiers chrétiens qui n'ont pas connu Jésus, l'ont rencontré aussi fondamentalement que les premiers, grâce à la prédication apostolique.

Mais déjà, il y avait tout un glissement, dû précisément à ce que l'enseignement prenait de plus en plus de dimension, l'idéologie chrétienne, la christologie, prenait de plus en plus toute la place. Il est très probable que, déjà dans les évangiles, on trouve nettement ce renversement. Le témoignage des créateurs est remplacé petit à petit par un enseignement donné par des gens qui systématisent les souvenirs en répétant ce qu'ils ont appris, en fonction des besoins et des possibilités de leurs auditeurs.

Mais quand on est créateur, même pour un professeur, on n'est pas simplement un répétiteur. Très probablement, même à travers un enseignement qui était déjà un peu plus un enseignement qu'il ne l'aurait fallu, qui déjà par certains côtés pesait sur la mentalité des gens, un témoignage, un passage, une communication, permettait, à certains au moins, de devenir disciples comme l'ont été les premiers. Et on peut dire que depuis vingt siècles il en est ainsi. A travers toutes les générations il y a eu des êtres qui grâce à leurs ressources personnelles, à partir d'un enseignement commun, petit à petit au-delà de l'enseignement, peut-être même sans pouvoir l'exprimer d'une façon claire, ont fait une rencontre avec Jésus qui n'était pas simplement la conséquence des déductions qu'ils pouvaient tirer de la lecture ou de ce qu'ils avaient entendu des écritures.

Une des situations très avantageuse qu'avaient évidemment les premières générations, c'est que cet enseignement, né à leur époque, était conçu dans un univers mental tout à fait semblable à celui des auditeurs. Et un univers mental particulièrement structuré du fait qu'au départ c'était toute la tradition juive qui était là. Donc ils avaient la même manière de penser, la même manière de sentir, la même manière d'imaginer et d'exprimer, de symboliser, un ensemble très favorable pour que la communication passe, même si la théorie prenait le pas petit à petit sur l'immédiateté d'un témoignage créé. Pendant des siècles, il faut l'avouer, en dehors des exceptions dues à la réaction personnelle de chacun, le christianisme est devenu de plus en plus une religion comme les autres, c'est-à-dire ayant une doctrine. On a adhéré à une doctrine et avoir la foi chrétienne était en définitive non pas avoir rencontré Jésus mais adhérer à une christologie. Alors que sous-jacent il y ait quelque chose qui soit de l'ordre déjà de la foi, je le croirais volontiers dans la mesure où cette adhésion à l'idéologie, à la christologie, avait un caractère absolu qui, au-delà des expressions qu'on pouvait avoir, lui donne ce que j'appelle d'une manière pratique le mouvement de foi. Mais en définitive, vu de l'extérieur, visiblement et massivement, dans l'expression même, c'était la doctrine qui donnait le ton. On n'a rien à regretter car il est très probable que ça ne pouvait pas être autrement. Il est très probable que

L'humanité n'est pas encore suffisamment développée pour que, à part quelques êtres particulièrement religieux et profonds, on puisse repasser de l'idéologie, de la christologie, à une rencontre en profondeur avec Jésus comme l'avaient fait les premiers disciples.

Je pense que nous sommes à une époque qui présente les deux situations suivantes. Depuis un siècle à peu près, notre univers mental a été radicalement bouleversé par le progrès des connaissances scientifiques. La conception de Dieu qu'on a eue, il y a encore cinquante ans et que beaucoup de chrétiens ont encore, est une conception animiste de Dieu où Dieu est cause de tout. Il n'y a pas très longtemps, on priait encore pour la pluie. On prie chaque jour pour la paix, c'est très bien, mais personne ne croit que ça va la faire venir. Autrement dit, nous avons, il y a encore très peu de temps et encore maintenant, spontanément viscéralement la conception d'un Dieu omnipotent, omniscient, omniprésent, qui était celle de jadis. Mais avec la connaissance que nous avons de la science, avec surtout la connaissance que nous avons de ce qui se passe dans le monde, tout change. Nous découvrons aujourd'hui qu'il y a des tas d'enfants qui meurent de faim, mais c'est comme ça depuis le commencement du monde. Nous sommes au courant de tas de cruautés dans le monde, des guerres partout, mais c'est comme ça depuis le commencement. Nous avons une connaissance du réel mais ce n'est pas le réel qui a changé, ce sont nos connaissances qui sont plus grandes. De sorte que nous avons un univers mental radicalement différent de celui d'il y a simplement cinquante ou cent ans et a fortiori celui d'il y a dix-neuf siècles.

Alors les facilités auxquelles je faisais allusion tout à l'heure, à savoir que ceux qui enseignaient la doctrine la créaient dans un univers mental précis, ces facilités n'existent plus pour nous. Nous avons une doctrine qui date des siècles passés, transformée par toutes les modifications et les christianisations passées, forgée par la répétition de professeurs plus que de créateurs et dans un univers mental radicalement différent du nôtre. Ceci montre bien que la doctrine n'est plus qu'un costume et, en plus même, un costume mal adapté à notre corps ou à notre esprit. En revanche nous avons, par le fait même des progrès qu'il faut reconnaître au point de vue humain, une certaine manière de comprendre en profondeur l'homme, qui n'existait peut-être pas jadis. Jadis on ne concevait pas qu'un homme ait une autre religion que son chef, son prince. Cette conception est assez peu acceptée maintenant. Nous avons une conception de la dignité de l'homme, de l'originalité de l'homme, de la singularité de l'homme, qui existaient moins jadis, qui n'existaient même pas du tout jadis. Nous avons une manière de comprendre en profondeur ce qui se passe dans l'homme qui n'était pas connue jadis. De telle sorte que nous avons des possibilités d'intelligence de l'autre qui dépassent de beaucoup celles que nous pouvions avoir, il y a cinquante ou cent ans.

Alors le problème est le suivant. A notre époque, pour nous qui avons été enseignés au vingtième siècle, on nous a enseigné une doctrine, on nous a enseigné ce que Jésus était pour nous selon la doctrine, c'est-à-dire que Jésus est le sauveur, Jésus est le rédempteur. On nous a même dit que Jésus est le fils de Dieu. Cette doctrine avait un sens probablement au départ. Pendant très longtemps, elle en a eu un, mais de plus en plus superficiel dans la mesure où ce sens ne correspondait plus à une activité créatrice de la part de ceux qui l'enseignaient. Elle en a de moins en moins dans la mesure où notre univers mental est radicalement différent de celui où cette doctrine s'est constituée et où elle s'est développée. Alors nous avons besoin de passer de la notion de fonction, telle qu'elle nous a été donnée, par exemple Jésus sauveur, à une rencontre en profondeur de Jésus qui pour l'essentiel soit semblable à celle qu'ont faite les premiers disciples. C'est la condition, semble-t-il, pour que le christianisme demeure, pour qu'il reste fondamentalement lui-même et ne soit pas une idéologie qui, par bien des côtés, présente des signes de faiblesse vis-à-vis des idéologies modernes qui sont adaptées à la mentalité de l'époque, qui ont la puissance politique et économique. En face, les Églises chrétiennes perdent progressivement pied dans ce domaine. Elles vont se trouver dans une situation de faiblesse. Si elles ne trouvent pas en elles une force qui dépasse l'idéologie qu'elles professent, idéologie vieillotte, si elles n'ont pas en elles une puissance qui puisse résister à la puissance idéologique de l'économie, du politique ou du militaire, on ne voit pas très bien comment elles pourront continuer à vivre autrement que comme un diplotocus ou comme une secte qui s'enferme étroitement entre ses murailles pour durer et mourir de faim en même temps. Alors comment passer de la doctrine, de la fonction, à la réalité humaine de celui qui l'a portée ? Cette doctrine est d'ailleurs une conséquence plus ou moins éloignée de cette réalité humaine qui a été vécue par Jésus et ses disciples il y a vingt siècles.

Voilà à peu près le problème tel qu'il se pose. Je ne sais pas si je l'ai dit l'année dernière, mais tant pis, je le répéterai pour ceux qui n'étaient pas là et puis vous l'aurez probablement oublié. Je vais me mettre sur un plan simplement humain pour voir comment on peut dépasser la fonction pour atteindre la personne qui l'a réalisée dans des conditions qui lui étaient propres. Je vais prendre l'exemple de ma

mère. J'ai découvert à soixante-dix ans que ma mère était une femme. En un certain sens, j'ai été plus candide que Nicodème qui demandait à Jésus comment rentrer dans le ventre de sa mère pour pouvoir renaître. Je ne suis pas allé jusque là, mais tout de même à soixante-dix ans découvrir que sa mère était une femme, c'est un peu tardif. C'est tout de même très réel et chacun a à le faire, non seulement vis-à-vis de sa mère mais, mariés, nous pourrions peut-être découvrir que notre épouse est une femme et parfois il faut qu'elle ne soit plus pour qu'on s'en aperçoive. Pour moi, ma mère était essentiellement ma mère et tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, tous les souvenirs que je pouvais avoir d'elle étaient centrés sur le fait qu'elle était ma mère, prenaient leur sens dans sa maternité. Un jour, pour une raison ou une autre, je me suis aperçu d'une chose qui n'est pas intéressante pour un enfant vis-à-vis de sa mère, à savoir que, lorsqu'elle était jeune, elle était belle. Du fait même de mon expérience, à soixante-dix ans on sait un petit peu ce que c'est une femme, j'ai compris que ce qu'elle avait vécu n'était pas totalement épuisé par la fonction fort importante qu'elle a eue vis-à-vis de moi. Elle n'était pas que ma mère, elle était aussi une femme. Tout ce qu'elle me disait n'était pas simplement au niveau de la fonction de mère mais de ce qu'elle avait vécu elle-même. Cela donnait une profondeur tout à fait différente de celle qu'on pouvait avoir au départ et qui était à la dimension des expériences que je pouvais faire moi-même d'une mentalité féminine, de la vie d'une femme. Les paroles qu'elle a pu me dire prenaient une toute autre portée. Tous les souvenirs qui étaient plus ou moins oubliés du fait même qu'ils étaient un peu en porte-à-faux par rapport à la fonction qu'elle avait, se développent à la mesure de mon intelligence de ce qu'elle a vécu en tant que femme. La mémoire est un trou mais ce n'est pas un puits perdu. Nous avons des tas de choses en nous qui sont secrètement en dépôt dans notre mémoire et qui reviennent lorsque nous sommes dignes véritablement de les revivre. Tout cela revient de telle sorte que petit à petit ma mère, au lieu d'être seulement ma mère, devient une femme et inversement, dans la mesure où elle devient une femme, je comprends encore mieux qu'elle est ma mère. Une mère n'est pas simplement celle qui met un enfant au monde. On comprend mieux tout ce que la maternité peut représenter dans une vie de femme, ce qui est la pointe ultime de la compréhension que l'homme peut avoir de la femme. Je connais très peu de chose de ma mère mais je les connais d'autant mieux que j'ai moi-même vécu en tant qu'homme la réalité féminine. Dans la mesure où j'entre de plus en plus, grâce à mon approfondissement personnel, dans l'intelligence de ce qu'elle a vécu, je redécouvre par le dedans la relation maternelle que je lui connaissais au départ, mais sous une forme beaucoup plus développée, beaucoup moins centrée sur ce que je suis et plus sur ce qu'elle a vécu. J'ai insisté beaucoup sur le fait que la mémoire a une richesse insoupçonnée mais, dans les conditions où nous nous trouvons, où je me trouve en tout cas, je ne suis pas du tout capable de revivre tout ce que ma mémoire a accumulé dans ses archives. Peut-être que si j'étais plus totalement homme, j'aurais une mémoire plus accessible et par conséquent une compréhension plus totale de ma mère. Néanmoins, les quelques données relativement très réduites, les quelques paroles relativement peu nombreuses dont je peux me souvenir, prennent une grande importance et la compréhension en profondeur de ce qu'elle a été dépasse de beaucoup de ce que je pouvais avoir au départ.

Revenons maintenant au niveau de Jésus. Si nous voulons vraiment rencontrer Jésus, le reconnaître, il faut évidemment le connaître. Vous voyez la disproportion qu'il y a entre le connaître et le reconnaître. Il faut très peu de choses connues pour reconnaître véritablement. Mais dans l'activité de reconnaissance, il y a une base de connaissance, il y a une activité humaine qui est la conséquence de la vie spirituelle que je peux avoir et qui est capitale pour que cette reconnaissance ne soit pas simplement une connaissance, même approfondie. Il y a dans la reconnaissance une activité personnelle qui dépasse de beaucoup la part que la connaissance peut avoir sans que ce soit simplement une imagination pieuse.

Il faut donc partir de ce qu'on connaît de Jésus. En définitive, nous connaissons de lui ce que les écritures, les évangiles, nous apportent. Grâce aux sciences humaines, nous savons lire les évangiles bien mieux que ce qu'on pouvait connaître, il y a cinquante ans. Jusqu'au 19^{ème} siècle inclus, il y avait deux obstacles majeurs pour lire l'évangile convenablement. Cette lecture non-convenable de l'évangile est à l'origine de la doctrine qu'on enseigne maintenant. Un premier obstacle, c'est qu'on avait une conception très mécanique de la révélation. Les auteurs inspirés étaient proprement mécanisés par l'esprit de telle sorte qu'il n'y avait, dans l'écriture proprement dite, aucune trace de leur tempérament, des conditions historiques de leur activité. On avait donc une vision extrêmement mécanisée de la révélation. D'autre part, par le fait même de la recherche théologique et de la systématisation théologique, on avait aussi accentué de plus en plus le caractère, je dirais divin, de Jésus de telle sorte que, tout en affirmant avec beaucoup de vigueur que Jésus était un homme, pratiquement on lisait l'évangile en voyant Jésus comme un Dieu, omnipotent, omniscient, peut-être pas omniprésent parce qu'il avait un corps, mais omnipotent et omniscient certainement. Toute

l'écriture était lue d'une manière littérale, fondamentaliste, et deuxièmement lue dans une perspective docète, c'est-à-dire qui déshumanisait Jésus sous le prétexte de le glorifier.

Il n'est pas contestable que cette première tendance était déjà présente dans l'évangile de Jean, l'évangile d'un Jésus glorifié. Il n'est pas seulement celui de Jésus glorifié, il est aussi l'évangile de Marie glorifiée. Marie y joue un rôle qu'elle n'a pas dans les synoptiques. On peut même dire que, dans les synoptiques, elle est assez peu ménagée. Je n'insiste pas là-dessus, parce que je n'ai pas le temps, mais il est certain que nous avons fait d'énormes progrès dans la lecture de l'évangile. Nous en connaissons maintenant mieux l'extrême complexité, les ambiguïtés que ça présente, les influences dues au tempérament des auteurs et au contexte des communautés chrétiennes dont ses auteurs faisaient partie et d'autre part, les milieux auxquels ces évangiles voulaient s'adresser dans une perspective apologétique. Nous comprenons aussi de mieux en mieux qu'une langue a son génie propre. Quand elle s'occupe des choses abstraites comme les mathématiques, que ce soit en grec, en français ou en anglais, cela n'a pas une très grande importance. Mais plus on essaye de dire des choses fines, en rapport avec le mystère de l'homme, plus le génie de la langue est important. Dans un certain sens même, la langue est un peu modelée par le génie spirituel du peuple qui l'utilise. La multiplicité des langues n'est pas sans relation avec la multiplicité des humanités qui s'en servent. En dehors de l'évangile de Mathieu qui a pu être écrit en araméen, tous les autres sont écrits en grec. Jésus parlait l'araméen. On a déjà une traduction de l'araméen en grec, ce qui ne se fait pas sans difficulté vu que ces deux langues ont des génies très différents. Quand on passe du grec au français, il y a encore un génie fort différent. En plus dans la mesure où cette traduction est plus ou moins influencée par la théologie du traducteur, on a encore une manière de lire les textes, de choisir les mots, qui vont peser sur la compréhension des textes, insister sur des aspects différents des choses, et dans des domaines extrêmement fins où la précision et la finesse sont d'autant plus nécessaires que la matière est fine. Tout ceci ne pouvait pas se penser et ne pouvait a fortiori pas se dire si ça pouvait un peu se penser, ça ne pouvait surtout pas se dire et ne se dirait toujours pas à Rome en ce moment. A cause des progrès que les sciences humaines ont fait, nous avons maintenant une lecture beaucoup plus intelligente mais minimaliste car en définitive on s'aperçoit qu'on sait très peu de choses sur Jésus. On sait qu'il s'est passé quelque chose de capital. La preuve, c'est que nous en parlons ce soir. Mais, objectivement, d'une façon solide, communicable, on sait très peu de choses sur Jésus. Même si je connais très peu de choses de ma mère, je peux cependant comprendre un peu ce qu'elle a été en profondeur grâce à ma vie spirituelle. De même, il va y avoir une relation très profonde entre l'intelligence de Jésus que je peux avoir à travers les écritures et celle que je peux avoir de ma vie. Autrement dit, l'essentiel de la vie spirituelle chrétienne est en relation directe avec l'essentiel de la vie spirituelle simplement humaine dont je vous ai parlé ce matin. Maintenant vous comprenez que, si je m'intéresse à ma mère, ce n'est pas simplement par "passéisme", c'est-à-dire pour avoir une idée de ce qu'elle a été. Il y a une présence de ma mère en moi qui va grandir à mesure que j'entre davantage dans l'intelligence de ce qu'elle a été pour moi jadis et qu'elle est encore pour moi maintenant grâce à cette intelligence. On ne peut pas en dire autant de Jésus. Si je m'intéresse à ce que Jésus a vécu, ce n'est pas du "jésuisme" (certains jésuites ont inventé ce mot), ce n'est pas m'intéresser spécialement à ce que Jésus a été il y a vingt siècles sur un plan historique. Dans la mesure où j'entrerai dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu à travers les quelques données que je peux avoir grâce aux écritures, j'aurai une intelligence de ce qu'il a vécu qui me permettra une présence de lui en moi qui sera beaucoup plus vivante et par conséquent plus féconde. Donc c'est pour le présent, non pas pour un retour vers le passé, un "passéisme", c'est pour un Jésus présent. Il est important de ne pas se fier uniquement au Saint Esprit, c'est-à-dire à l'esprit qu'on a.

Donc cette intelligence en profondeur de Jésus est capitale pour être croyant, me semble-t-il, à notre époque. C'est très important pour la raison suivante. Grâce à cette présence en moi, je pourrai comprendre, repenser, relire la doctrine à la lumière de l'intelligence que je peux avoir de Jésus, grâce au cheminement que je vous indique. De même que je comprends mieux ce que peut être la maternité de ma mère maintenant que je sais que c'était une femme, de même je peux beaucoup mieux comprendre ce qu'ont voulu dire les premiers disciples, Pierre spécialement : "Tu es le saint de Dieu." Je retrouve presque la veine créatrice qui a permis aux premiers auteurs, aux premiers apôtres, de créer leur doctrine. Il n'est pas contestable que c'est ainsi qu'on peut le mieux le comprendre puisque c'est par le dedans qu'on doit pouvoir le comprendre, car le dehors est très déformé par les temps et les lieux et se trouve pour ainsi dire inaccessible à un univers mental si radicalement différent. Donc je vais redonner vie à la doctrine, non pas en l'analysant de façon de plus en plus stricte, de plus en plus mécanique, développée comme cela se fait dans les livres de théologie avec énormément de références, mais en essayant par le dedans de comprendre comment les créateurs de cette doctrine et ceux qui

l'ont ensuite développée et pas simplement répétée, systématisée, en ont vécu et l'ont réalisée. Ce n'est pas une opposition à la doctrine, mais c'est une revivification de la doctrine. C'est bien autre chose qu'un simple changement de présentation pour habiller la doctrine à la mode du jour afin qu'elle soit plus facilement acceptée. C'est essentiellement un effort individuel, personnel, subjectif, à ses risques et périls. Aucun critère ne peut nous dire que 'tu es dans la bonne voie'. La grandeur de l'homme est précisément, même en se trompant, d'arriver petit à petit à se corriger. Nous marchons en tombant mais nous arrivons toujours, lorsque nous nous rattrapons à temps, à ne pas nous étaler. C'est la condition sine qua non pour que la vie spirituelle ne dégénère pas de nouveau, à cause de la répétition, en vie de moralité. Vous vous rendez bien compte que vie de moralité et vie de doctrine, c'est extrêmement proche. Il y a une orthodoxie dans la doctrine qui ressemble à la conformité à la loi morale.

L'unité des chrétiens

Je voudrais terminer par deux, trois petites choses très rapidement. Si des chrétiens sont «uns», ce n'est pas à cause de la manière uniforme dont ils adhèrent à la doctrine, ni de la manière conforme avec laquelle ils observent la loi. Autrement dit, l'unité de l'Église, en prenant le mot Église dans un sens tout à fait hors confession, l'unité des chrétiens si vous voulez, n'est pas dans l'unité de la doctrine. Elle est dans l'unité créée par le fait que chacun a rencontré Jésus suivant sa propre réalité spirituelle. Et comme je vous le disais tout à l'heure, plus on est fidèle à ce qu'on est, plus on est capable de comprendre la fidélité de l'autre, même si l'autre pour la réaliser prend un chemin et des moyens tout à fait différents des nôtres. Plus je suis capable de rencontrer en profondeur Jésus, plus je suis capable de reconnaître que l'autre a rencontré Jésus quoiqu'il puisse l'exprimer d'une façon tout à fait différente et qu'il ait fait un chemin tout à fait différent du mien. Autrement dit, l'unité entre les chrétiens est une unité qui se manifeste secrètement par l'intelligence que chacun peut avoir de la fidélité fondamentale que les autres chrétiens ont pu avoir de Jésus. Ce n'est donc pas du tout une unité née de l'uniformité. Si vous vous souvenez de la différence qu'il y a entre la communauté et la collectivité, le christianisme n'est pas une collectivité religieuse, il est essentiellement une communauté religieuse. N'employons même pas le mot communauté parce qu'il n'est pas encore propre. Si on prend le mot communauté dans le sens que les gens se connaissent, les chrétiens n'ont pas à se connaître, ils ont à se reconnaître. Lorsque je rencontre un chrétien d'une toute autre couleur et d'une autre civilisation, je le reconnais dans la mesure où il me parlera de Jésus avec son cœur. (Le mot «cœur» est à prendre dans un sens pas trop affectif). Nous saurons nous reconnaître parce que nous l'avons (Jésus) reconnu et pas simplement parce que nous nous connaissons. La communauté chrétienne suppose une connaissance. Donc l'Église n'est pas une communauté, c'est une communion selon mon vocabulaire.

L'universalité

Un deuxième aspect sur lequel je dirai trois mots très rapidement. Cet aspect n'était pas dès le départ mais était en puissance car il s'amorçait petit à petit en Jésus. Jésus s'était essentiellement voué, consacré aux brebis perdues d'Israël. A quelques occasions de sa vie, il a entrevu les répercussions, l'extension de sa manière de vivre dans les milieux païens, avec la Cananéenne, la Samaritaine, quelques autres encore. Mais en définitive il est mort dans le peuple juif, il n'est pas sorti de Juda comme l'a fait Paul par exemple. Paul l'a fait par fidélité à ce qu'il devait être. Jésus, par fidélité à ce qu'il devait être, est resté dans son peuple. Mais la perspective qui s'est petit à petit développée et qui prend des dimensions impensables à l'époque du départ, c'est évidemment l'universalité de Jésus. Aucune doctrine ne peut être universelle parce qu'une doctrine est nécessairement plus ou moins asservie par la mentalité du temps et du lieu où elle a été créée et où elle a pu se développer et se répandre, même dans des endroits absolument différents au point de vue univers mental. L'universalité est concevable dans une perspective de domination politique ou autre en imposant aux gens la même manière de dire, de croire, de se comporter. Le christianisme ne peut pas être universel sous cette forme-là. En tout cas s'il pouvait l'être ainsi, ce qui est probablement impossible désormais mais qui a peut-être été possible jadis lorsque nous avions la puissance politique, nous trahirions l'humain au lieu de l'aider à se découvrir.

Par la grâce de Dieu, nos Églises perdent progressivement la puissance politique, la puissance économique et tout. Ce n'est que par la puissance de la vie spirituelle qu'elles portent en elles qu'elles arriveront, dans une mesure impossible à prévoir d'avance, à une certaine universalité. Donc pour être universels, pour pouvoir être «uns», les chrétiens ont besoin d'être singuliers, d'être eux-mêmes. Cela va évidemment tout à fait à l'opposé d'une Église très centralisée comme celle de Rome. Par conséquent, l'avenir de l'Église n'est pas dans la centralisation telle qu'elle existe actuellement, ou bien ce sera une centralisation tellement intelligente qu'elle sera complètement décentralisée. Au départ, nos

Églises naissantes étaient fort différentes les unes des autres. Si on lit maintenant les écritures avec un peu d'intelligence, on peut s'apercevoir que les orientations spirituelles des synoptiques et de l'évangile de Jean sont fort différentes et secrètement en controverse. Mais ils avaient rencontré Jésus. Leur unité résidait en cette rencontre, quitte à ce que ce ne soit pas explicité d'une manière très claire dans les écritures, précisément parce que la doctrine a pris petit à petit le pas sur la rencontre en profondeur. Enfin une dernière chose et puis on s'arrête. Comment voulez-vous que le christianisme subsiste, ait une influence un peu réelle dans le monde s'il s'accroche et se définit à partir d'une doctrine qui ne correspond plus à l'univers mental de son temps ? Ce n'est pas concevable. C'était encore concevable dans la mesure où il n'y avait pas de vases communicants entre les différentes nations. Mais maintenant, avec le brassage des communications, il n'est plus possible à une religion de s'enfermer dans un pays, sinon elle disparaîtra progressivement. La survie du christianisme est conditionnée par la vie spirituelle de ses membres. Je pense que, dans ce que Jésus a apporté et que les disciples des siècles qui viennent vont comprendre de lui, il y aura une réponse aux aspirations profondes des hommes qui arrivent à un certain niveau d'humanité, que l'Église sera attendue, que le christianisme, que Jésus sera attendu de ces générations, comme il a été attendu par les générations précédentes, même si c'est d'une tout autre manière car tout est toujours ambigu chez les hommes, même si cette attente se concrétise d'une façon fautive. On attendait un messie politico-religieux, et il est arrivé autre chose. Mais si Jésus a posé question par le fait qu'il n'a pas répondu à l'espoir messianique qu'on lui proposait, n'empêche que cet espoir messianique l'a probablement aidé au départ à découvrir sa propre réalité de messie. Il n'est pas impossible que, à l'époque où nous vivons, certaines aspirations sociales ou politiques soient plus ou moins en lien avec cette recherche fondamentale, l'aide à se développer et permette à certains au moins, grâce à leurs ressources personnelles, de faire cette rencontre fondamentale avec Jésus qui va leur permettre d'être disciples comme l'ont été les premiers.

III - L'Église de demain

Ohain, 14 février 1982

Ce matin, je vais essayer de vous parler de la manière dont je conçois l'Église. Mais avant d'aborder le sujet et pour le préparer, je voudrais essayer de dire avec vous ce qui me paraît être l'essentiel du message de Jésus, ce que nous pouvons entrevoir à travers les écritures, les évangiles.

A) La grandeur de l'homme

Ce que je vais vous dire est très personnel et peut paraître même paradoxal parce que c'est rarement mis en évidence dans les milieux d'Église. Pour ma part, je pense que l'essentiel de ce que Jésus est venu apporter, après l'avoir découvert lui-même, c'est que l'homme est grand, la grandeur de l'homme. Je vais vous donner quelques indications qui viennent pour ainsi dire soutenir cette affirmation. La première, Jésus s'est particulièrement attaché à porter intérêt à tous ceux chez qui cette grandeur était blasphémée par la société. Son intérêt pour les petits, pour les marginaux, pour les prostituées, pour tous ceux qui d'une manière ou d'une autre étaient marginalisés par la société de son temps, la bonne société d'où il venait, manifeste pour lui indirectement l'éminence qui se cachait, qui était blasphémée par les jugements que la société portait sur cette catégorie de personnes. Ce n'est pas parce qu'il aimait spécialement la pauvreté qu'il s'est intéressé spécialement aux pauvres, et même aux prostituées. Mais parce que c'était un endroit où la grandeur de l'homme était particulièrement blasphémée. Voilà un premier aspect.

Un deuxième aspect, c'est qu'il a estimé que la destinée de l'homme, sa grandeur par conséquent, qui est en développement le long de la vie de chacun, n'était pas entièrement dépendante de la situation politique de son temps. Il a manifesté un désintéressement assez vigoureux vis-à-vis des questions politiques à un moment où ces questions étaient particulièrement passionnées. Il n'a pas voulu être le messie politico-religieux qu'on espérait qu'il serait. L'homme est trop grand pour être complètement dépendant. Je ne dis pas qu'il n'est pas un peu dépendant mais l'essentiel de ce que l'homme a à vivre ne dépend pas des conditions politiques, sociales, géographiques, géologiques. Dans les perspectives de Jésus, il s'agit uniquement du peuple juif. Nous allons voir tout à l'heure que des perspectives de ce genre ont en puissance une universalité qui dépasse de beaucoup les perspectives que Jésus a pu avoir de son temps.

Un troisième indice de cette grandeur de l'homme est qu'aucune loi n'est suffisante pour lui dicter ce qu'il a à faire. La loi est faite pour l'homme. D'une manière plus large qui n'est pas entièrement explicitée dans l'évangile mais ça se touche, l'enseignement est fait pour l'homme. Loi et enseignement sont faits pour l'homme et non seulement ils sont faits pour l'homme, mais l'homme, dans la mesure où chacun en est capable et y est appelé, doit dépasser cet enseignement, dépasser cette loi pour correspondre à la grandeur potentielle qui se trouve en lui. Voilà un troisième point.

Alors un quatrième point, la nouvelle manière de concevoir la grandeur de l'homme et comment il peut l'exercer, ne peut pas se faire par la puissance mais par la présence. Jésus n'a pas voulu faire une secte, comme il y en avait déjà de son temps. Jésus sortait peut-être d'une secte. Jean-Baptiste venait probablement d'une secte, les Esséniens. Est-ce que Jésus en faisait partie ou non, est-ce qu'il était du clan des Pharisiens ou non ? Je n'en sais rien. En tout cas, il n'a pas voulu fonder une secte. Il était essentiellement «anti-moine», c'est-à-dire qu'il a voulu présenter son message simplement par sa présence, non par puissance. La parole fondatrice, me semble-t-il, qui exprime bien cela, c'est "Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu de vous". Donc la force d'expansion du message de Jésus est venue essentiellement par présence. Jésus n'a pas voulu quitter Israël. Après sa mort, ses premiers disciples n'ont pas voulu quitter Israël non plus. Ils n'ont pas fait une secte, ils allaient au temple comme tout le monde, il n'y avait pas de différence entre eux et les autres juifs. Cependant ils se réunissaient entre eux, deux ou trois, pour cultiver, développer en eux le souvenir et la présence de Jésus. De telle sorte que l'unité de ces quelques disciples n'était pas une société-secte, c'était une unité autour de la personne de Jésus.

L'universalité du message de Jésus

Quant à l'universalité, il n'en était pas question du tout, parce qu'à ce moment-là ils restaient entre juifs. Jésus lui-même n'a pas voulu, n'a pas eu d'autres projets que celui d'être envoyé par Dieu pour les brebis perdues d'Israël. On voit simplement quelques moments où il entrevoit, mais sans que cela change en rien sa direction de vie, des possibilités d'expansion de sa manière de concevoir l'homme qui dépasse l'horizon relativement très limité qu'il s'était fixé au début et qu'il a suivi jusqu'à la fin. C'est la rencontre avec la Cananéenne, une rencontre qui n'est pas du tout due à une perspective missionnaire. Il n'allait pas voir la Cananéenne pour la convertir, il allait simplement du côté de Tyr et de Sidon pour se mettre à l'abri des coups de force ou des coups de main dont il se sentait plus ou moins menacé dans son pays. Et là il est pris de court. Bien sûr, nous en faisons une lecture pieuse mais en définitive il reçoit la Cananéenne d'une façon assez brutale. Il est pris de court. Exactement comme Jean-Paul II a été pris de court, mais Jésus s'en est mieux sorti, par la sœur Emmanuelle, pour laquelle j'ai une admiration sans limite, qui a osé dire au pape face à face le rôle que la femme devait prendre dans l'Église. Jean-Paul ne s'y attendait pas. Jésus ne s'attendait pas à ce que la Cananéenne manifeste une foi en lui qu'il n'avait pas rencontrée chez beaucoup de ceux qui venaient souvent avec lui. La deuxième fois, si cette deuxième fois est vraiment historique, ce qui n'est pas impossible, il a rencontré la Samaritaine. Là encore, il voulait se mettre à l'abri des coups de main. Si la Cananéenne avait pris l'initiative de la rencontre, pour la Samaritaine, au moins selon le texte que nous avons, c'est Jésus qui prend l'initiative. Nous avons un troisième moment où nous voyons l'horizon de Jésus s'élargir encore un petit peu, c'est tout à fait à la fin quand «des Grecs» demandent à André de voir Jésus. Il manifeste à ce moment-là une joie d'autant plus extrême qu'il est au bord même de la faillite. Donc l'universalité n'était absolument pas dans les horizons de Jésus. Elle se réduisait strictement aux perspectives d'Israël de l'ancien testament. Elle s'est manifestée au-delà bien après. Après la mort de Jésus, les futurs chrétiens continuent à vivre comme des juifs et, pendant un certain temps même, la question s'est posée de savoir si ceux qui devenaient disciples de Jésus ne devaient pas se soumettre à la loi comme les juifs eux-mêmes. Ce fut la grande dispute entre Paul et Pierre qui a été une condition sine qua non pour que l'Église vive. Par conséquent, il n'est pas question de nouvelle religion. Autrement dit, Jésus n'a pas été le fondateur du christianisme, d'une religion. Il en est évidemment l'origine, mais l'origine concrète, historique de la société Église est le fait que les chrétiens, les disciples de Jésus, ont été rejetés par Israël. Cette éjection s'est faite de façon diverse. Certaines synagogues acceptaient leur présence; d'autres au contraire les refusaient. Paul, par le fait même de sa vigueur, a été un des ceux qui a été le plus rapidement refusé et qui a pris la décision, que Jésus n'avait pas prise même lorsqu'on le contredisait d'une façon directe, de se tourner vers les païens. Donc on peut dire que l'Église est née, non pas d'une initiative de Jésus mais du fait que le Judaïsme d'Israël a refusé de conserver dans son sein les disciples de Jésus. Ultérieurement dans la mesure où les chrétiens ont décidé de ne plus se soumettre à la loi juive pour devenir chrétiens, ils fondaient évidemment une religion qui, vu la manière même dont elle est née, ne pouvait que s'opposer à Israël. On peut dire que l'Église est née d'une éjection et, pour qu'elle soit fidèle, il faut qu'elle le soit à ce que Jésus a été et qu'elle réalise cette situation paradoxale d'être une société religieuse inspirée par les idées majeures que Jésus avait développées pendant sa vie humaine. Là se trouve le problème singulier, paradoxal de l'Église, une société qui, pour être fidèle, doit se soumettre à des conditions qui sont pratiquement antisociales, la grandeur de l'homme sous les quatre formes, pauvreté, indépendance radicale vis-à-vis des situations politiques (aucune loi, aucun enseignement n'est suffisant pour réaliser la mission de l'Église) et enfin qui doit se développer par la présence plutôt que par la puissance. Voilà

me semble-t-il les quatre aspects qui doivent être réalisés par la société-Église pour réaliser, prolonger, perpétuer la mission que Jésus a inaugurée pendant sa courte vie publique.

B) L'Église

C'est une société qui doit trouver son unité, non pas dans l'uniformité d'une loi, un projet commun à tous, mais dans le fait que chacun de ses membres se sente relié directement à Jésus, par une rencontre directe. Une unité de ce genre est semblable fondamentalement à l'unité que les premiers disciples de Jésus ont pu connaître avec lui. Mais son universalité n'est pas tellement la conséquence directe, immédiate de l'universalité de Jésus puisque Jésus n'a eu qu'une vision limitée à Israël, mais elle est due à ce fait que, si on insiste sur la grandeur de l'homme, si chacun des membres de l'Église prend conscience de sa grandeur, il y a là une possibilité d'universalité qui dépasse de beaucoup les limites d'une société particulière. C'est dans la mesure où la grandeur de l'homme est la pierre de base de ce que l'Église va devenir, si elle est fidèle, qu'elle est capable d'universalité. Cette universalité a une toute autre dimension que la très relative dimension que Jésus lui connaissait et même que la très relative dimension que les générations chrétiennes ultérieures ont pu connaître car elle n'était pas dans leur horizon. Nous avons maintenant aussi une conception d'universalité qui est sans proportion avec celle qu'on pouvait avoir il y a cent ans. Au 19^{ème} siècle, l'universalité des missionnaires était celle de la période de la colonisation, c'était au fond une universalité de nationalités. Nous étions missionnaires autant de la religion chrétienne que du pays d'où sortaient les missionnaires. C'est pourquoi au moment de la séparation de l'Église et de l'État en France, le gouvernement chassait tous les moines mais il s'est bien gardé de toucher aux congrégations missionnaires parce qu'elles lui étaient indispensables pour avoir une influence politique dans les pays où ils travaillaient. Ce n'est que très récemment qu'on comprend que la mission doit absolument être indépendante de la politique et nous ne l'avons pas encore totalement compris. Ce n'est peut-être pas possible ou opportun que la mission soit totalement indépendante de la situation sociale. Ce n'est peut-être pas opportun mais c'est quand même ce qui doit se faire fondamentalement car Jésus a manifesté une indépendance royale vis-à-vis de la situation politique de son pays.

Comment une société peut-elle exister dans des conditions aussi paradoxales ?

a) Nous sommes une religion par la fatalité de choses.

Le christianisme est une religion par la fatalité des événements. Une société doit nécessairement avoir une structure et trouver son unité dans la communion. Ce n'est pas la structure, l'institution, qui fonde la communion, c'est la communion qui a besoin de l'institution par le fait qu'elle est obligée de se constituer en société. C'est un point important, décisif, qui n'est pas encore tranché car, jusqu'à maintenant, c'est toujours l'institution qui a fondé la communion.

b) Il faut que cette institution au service de la communion soit telle que ni l'enseignement, ni le gouvernement qui relève de son organisation, ne soient considérés par elle comme suffisants pour remplir sa mission d'Église. Il ne faut pas que l'enseignement et le gouvernement épuisent le rôle que l'institution doit avoir pour tenir sa place, pour accomplir son service auprès de la communion. La communion exige de la part de l'institution qu'elle soit non seulement gouvernante et enseignante, mais connaisse à la fois ses limites et soit appelante. Le christianisme est essentiellement pour moi une religion d'appel, tout en étant par nécessité une religion d'enseignement et d'autorité.

c) Alors, comment arranger cette Église qui n'est pas compatible avec la société ordinaire ?

La société-Église est une société unique par le fait même qu'elle est paradoxale et qu'elle a à remplir un rôle qu'aucune société ne peut réaliser. En effet, toute société, étant d'autorité d'une manière ou d'une autre, moule ses membres, cherche son unité dans l'uniformité, dans la conformité, tandis que l'Église, dans la mesure où elle développe ses membres, doit au contraire découvrir son unité dans l'extrême diversité obtenue grâce à la fidélité de chacun de ses membres et trouver son universalité grâce précisément à sa présence à travers le monde, grâce à ses membres. Tout cela est très personnel.

Les deux colonnes de l'Église

a) Pour moi, il y a deux colonnes dans la structure de l'Église. Il faut que nous ayons - alors je vais me mettre dans le langage classique mais il n'est pas impossible que les siècles qui vont venir changent les noms - il faut qu'il y ait un médiateur entre une loi générale, un enseignement général, et chaque membre de l'Église. Si l'enseignement normatif et la loi normative sont au service des membres, il faut qu'il y ait quelqu'un qui soit capable d'adapter, suivant les possibilités et les moyens de chacun, cette loi et cet enseignement aux possibilités et aux moyens de chacun. D'où la médiation d'un homme qui adapte, suivant le cheminement de chacun, cette loi générale et cet enseignement général aux besoins de chaque individu. Alors pour moi, c'est le rôle fondamental de l'évêque. L'évêque est le médiateur qui, sous sa propre responsabilité, va donner à l'enseignement et à la loi la portée favorable au développement spirituelle des chrétiens sur lesquels il a quelque responsabilité. Il est évident que, vu

l'organisation que nous avons actuellement, ce rôle de médiateur est fort limité à cause du nombre. On ne peut pas réaliser cette proximité de l'évêque et des chrétiens dans un diocèse comme le nôtre, comme le vôtre.

b) Le deuxième volet de la structure de l'Église est pour moi la communauté de foi. La communauté de foi, c'est-à-dire un ensemble d'hommes, en nombre assez limité, dans lequel les besoins et les possibilités de chacun sont suffisamment proches les uns des autres. De telle sorte que la médiation de l'évêque pour adapter l'enseignement et la loi vis-à-vis de cette communauté sera, grosso modo, sensiblement la même pour chacun des membres. Alors dans ces conditions, ce que l'évêque pourra apporter à cette petite communauté de foi sera bien centré sur les besoins et les possibilités de chacun des membres. La grosse difficulté que nous avons dans nos paroisses est leur hétérogénéité, elle est telle que ce qui serait bon que les uns reçoivent peut être mauvais pour les autres. De sorte que, pour ne pas faire du mal aux uns, on ne fait pas de bien aux autres et pratiquement on ne fait plus rien. La communauté de foi doit donc présenter une certaine homogénéité dans les besoins et dans les possibilités de chacun de ses membres. D'autre part, il est tout à fait certain que si, au point de vue spirituel, on ne donne que si l'on sait recevoir et on ne reçoit que si l'on donne, ce dispositif est particulièrement favorable. Un des malheurs de notre Église, de nos Églises, est d'avoir séparé, distingué et parfois opposé ce qu'on appelle l'Église enseignante et l'Église enseignée. L'Église enseignante, la structure, n'a jamais su recevoir de l'Église enseignée et donc lui a fort peu donné. Et l'Église enseignée ayant toujours été fort passive, ne s'est jamais donnée à l'Église et donc a fort peu reçu. Le résultat, c'est qu'une certaine stérilité s'établit dans l'Église. Dans la petite communauté de foi, chacun des membres, du fait même du petit nombre, se sent responsable de son existence et s'y donne selon ce qui ce sera nécessaire pour qu'elle puisse vivre. Et les chrétiens, en se donnant à leur communauté, se donnent à l'Église et sont capables d'en recevoir. Inversement, dans la mesure où l'évêque viendra leur apporter, il recevra de cette communauté ce qui lui est nécessaire pour adapter la loi et l'enseignement aux besoins et aux possibilités de chacun des membres. Voilà mes deux perspectives.

D'un côté l'évêque ou le prêtre, pour moi c'est à peu près la même chose, d'autre part la communauté de foi. Évidemment c'est une perspective tout à fait nouvelle par rapport à ce qu'on faisait jadis et elle n'est pas du tout dans la ligne actuelle. D'autre part, nous allons y être acculés par la force numérique des choses, par la décadence du christianisme. En France et bientôt probablement en Belgique, nous sommes condamnés à vivre en diaspora. Une diaspora, c'est-à-dire qu'il y aura des chrétiens partout et qu'il n'y en aura nulle part. Et dans la mesure où nous serons très isolés dans un milieu, au moins indifférent sinon hostile, nous nous sentirons appelés, acculés à essayer de vivre notre foi ensemble. Nous devrions déjà le comprendre sans y être acculés en réalisant entre nous cette petite communauté de foi, semblable à celle que Jésus a accomplie avec les siens pendant les quelques mois de sa vie publique.

"Là où deux ou trois seront réunis en mon nom.."

Voilà, me semble-t-il, la parole fondatrice de l'Église. Ce n'est pas Jésus qui est le fondateur de l'Église mais c'est évidemment lui qui en est l'origine. En général, on insiste beaucoup plus sur une autre parole fondatrice de l'Église: "Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église". Je suis allé souvent à vêpres quand j'étais jeune. Maintenant je crois qu'il y a encore des vêpres mais dans des endroits très sélects, sélectement pieux, chez Mgr Lefèvre par exemple. J'ai toujours entendu, à chaque fois : "Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam", je n'ai jamais entendu et je ne sais même pas si ça fait partie de la liturgie : "Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux". Ceci ne signifie pas du tout que Pierre n'a pas eu un rôle assez particulier aux origines. Il semble bien que Pierre, Jacques et Jean étaient plus proches de Jésus, en tout cas nous le voyons dans certains récits comme la transfiguration, et même aux tout derniers moments. On montre bien le rôle particulier que Pierre a pu avoir. Il est certain que Pierre a dû avoir une certaine importance dans les premiers temps de l'Église, il était au fond celui qui dirigeait l'Église de Jérusalem. Mais, dans les actes des apôtres, on parle bien de Pierre mais on parle beaucoup plus de Paul que de Pierre. Avant qu'il parte à Rome, il se fera remplacer par son frère Jacques. Il y avait là une sorte de dynastie qui commençait à s'établir, qui d'ailleurs a échoué complètement en 70 avec la destruction du temple, lorsque l'Église de Jérusalem s'est complètement dispersée. Et c'est l'Église paulinienne qui a pu continuer car ils étaient ailleurs qu'à Jérusalem. En définitive, on peut dire que, si l'Église a survécu après 70, c'est parce qu'il y avait une branche paulinienne qui, s'étant dégagée des destinées du judaïsme, a pu survivre, tandis que l'Église de Pierre était condamnée à disparaître avec le temple.

Alors ça ne veut pas dire du tout qu'il n'y avait pas besoin d'une autorité centrale dans les structures de l'Église mais cette autorité doit essentiellement respecter tout ce que nous avons dit tout à l'heure. A

mesure que les hommes sont différents, à mesure que l'Église s'étend, à mesure que les membres de l'Église sont différents dans leurs besoins et dans leurs potentialités, à mesure que le temps se développe et par conséquent l'histoire locale des Églises se différencie, une centralisation comme celle que nous connaissons actuellement est impossible, à moins qu'elle se décentralise d'une façon systématique. C'est là l'énorme difficulté que nous rencontrons actuellement. L'Église, n'étant pas suffisamment vivante spirituellement, est toujours plus ou moins à la remorque des sociétés du temps, des possibilités que les sociétés du temps utilisent pour se développer elles-mêmes. La centralisation actuelle de l'Église est sans proportion avec la centralisation qu'on pouvait avoir il y a quelques siècles et en particulier qu'on pouvait avoir au départ. Lorsque Pierre ou ses successeurs étaient à Rome, les distances étaient quasi infranchissables, en tout cas laissaient une très grande liberté aux Églises suffisamment éloignées. Tout ceci doit être reconsidéré parce que, maintenant que nous avons la technique, il ne faudrait pas que la technique de la communication nous dispense de comprendre par le dedans l'essentiel que l'Église doit propager par le fait même de sa présence.

Donc je résume, d'une part l'évêque, d'autre part la communauté de foi. Cela ne supprime pas la paroisse mais, à mon sens, une paroisse ne devrait exister maintenant que dans la mesure où elle est plutôt une fédération de petites communautés de foi, chacune étant suffisamment homogène pour que tout ce qui est bon à certains membres soit bon pour les autres. D'autre part, si chacune de ces communautés de foi a une indépendance suffisante pour que ses membres s'en sentent responsables, en se donnant à la communauté de foi, ses membres se donnent à l'Église et sont capables d'en recevoir, puisque dans ce domaine, dans l'ordre du spirituel, on ne reçoit que si on donne.

L'aspect sacramental

Alors je voudrais encore dire quelques mots sur un aspect très important et spécifiquement catholique, c'est l'aspect sacramental. Si vous acceptez que la base de l'Église est la communion et que la manière concrète dont cette communion s'inscrit dans le réel est la communauté de foi, la promesse de Jésus "Quand deux ou trois seront réunis en mon nom" donne à cette communauté de foi une réalité spirituelle qui n'est pas simplement d'ordre psychologique. Pour moi, Jésus est transcendant à ce que nous sommes et sa promesse à la communauté de foi qui se réunit en son nom a un niveau sociologique qui dépasse ce que la sociologie ordinaire peut apporter, de telle sorte que pour moi toute activité de la communauté de foi est sacramentelle de par le fait que c'est une véritable communauté de foi, c'est-à-dire que les gens sont vraiment réunis au nom de Jésus. L'activité sacramentelle dans l'Église est actuellement toute centrée sur la notion de pouvoir. C'est l'évêque, ou le prêtre, qui a le pouvoir. Dans les perspectives que je vous développe, l'activité sacramentelle n'est pas exercée par un pouvoir personnel attribué à tel ou tel par une certaine ordination, un certain héritage de pouvoir, mais est essentiellement la conséquence de l'activité de la communauté en tant que communauté de foi fidèle à la promesse, quand deux ou trois... Il y a là une option tout à fait semblable à celle dont nous parlions tout à l'heure.

Pour moi, le ministère est plus enraciné dans la communauté que si la communauté était la conséquence de l'exercice du ministère. Il y a là une option. Actuellement, surtout avec Jean-Paul II, il est incontestable que la notion de pouvoir l'emporte sur la notion de communauté et ceci est extrêmement fidèle au concile de Trente, concile en réaction contre le Protestantisme. A cette époque où la notion de communauté était extrêmement diluée, sinon totalement absente, nous avons voulu remettre un peu d'ordre dans l'Église et nous nous sommes appuyés sur le pouvoir pour instituer en particulier les sacrements, les sacramentaux et autres qui ont été fondés en ce moment-là.

Alors, pour moi, toute activité d'une communauté de foi est sacramentelle. Si vous acceptez que la communauté de foi telle que je la conçois est à la fois une communauté d'hommes en marche, ensemble mais chacun à sa manière, vers son humanité et d'autre part dans la mesure où chacun est en voie de devenir disciple grâce à une intelligence personnelle, suivant son propre cheminement, de ce que Jésus était fondamentalement, vous accepterez que toute activité, sur un plan simplement humain ou sur un plan plus spécifiquement chrétien, est proprement sacramentelle. Et des activités qui sont simplement sur un plan humain, par le fait qu'elles sont exercées par une communauté de foi, vont apporter à notre humanité une vigueur spirituelle qui ne serait pas la conséquence de ce que nous pourrions faire individuellement.

Nous avons sept sacrements dans notre théologie classique habituelle mais ces sacrements ne sont qu'une façon de faire, comme il y a sept couleurs dans l'arc-en-ciel, une manière de faire particulièrement précisable, mais beaucoup d'autres activités peuvent être elles-mêmes sacramentelles à leur manière. On peut inventer d'autres sacrements sans que ce soit farfelu. Ainsi, dans un groupe que j'ai pu connaître, où l'abbé était très inventif, un jour, il nous a proposé de faire une cérémonie où on échangerait de nouveau nos anneaux de mariage. Ce n'était pas sacramental au sens canonique ou

selon la définition du concile de Trente, mais cette simple cérémonie, à mon point de vue, est quelque chose qui donne à chacun, à chaque couple, une prise de conscience de ce qui s'était passé jadis et qui était proprement sacramentel, et qui doit continuer après. Dans un carmel, lorsque je vois une sœur faire ses vœux perpétuels, je me rends bien compte que ce n'est pas seulement important pour celle qui fait ses vœux mais que ce l'est aussi pour toutes les autres qui ont une possibilité particulière de se rappeler le moment solennel où elles-mêmes se sont consacrées. Puis alors en plus, et ceci est un aspect assez nouveau je crois et qui est important, non seulement une cérémonie de ce genre n'est pas simplement favorable à celui qui est l'objet du sacrement, par ex. le baptême, le mariage, l'échange des anneaux, l'enterrement aussi (quoique là c'est difficile parce que le type est mort), c'est aussi favorable à ceux qui, faisant partie de la communauté, revivent individuellement le temps où ils ont eux-mêmes été sujets du sacrement mais aussi, et ceci est très important, c'est favorable pour la communauté en tant que communauté. Chacun des membres et la communauté en tant que communauté en sont bénéficiaires. Nous retrouvons cette réalité dont nous avons parlé, au niveau spirituel celui qui donne reçoit, celui qui reçoit donne. La communauté est sacramentelle, donne et, en donnant le sacrement, elle reçoit elle-même la valeur spirituelle correspondant au sacrement qu'elle donne. Et on peut bien le dire, même sur le plan simplement humain, dans un village, lorsque par exemple nous enterrons quelqu'un, un camarade, c'est un des moments les plus importants pour un village parce que, pendant les quelques heures de la cérémonie, il y a une prise de conscience de la communauté villageoise qui est tout à fait hors de proportion avec ce qu'ils vivent en temps normal. Ça n'élimine pas du tout la paroisse ni des rassemblements plus grands de chrétiens, mais il est certain que ces moments recevront de la vie individuelle et des communautés qui se rassembleront une possibilité de prise de conscience, une possibilité de célébration liturgique plus importante que ce que peut faire chaque individu. En particulier, la célébration de la cène est capitale, je n'en ai pas parlé, j'aurais peut-être dû le dire avant, pour moi, dans la promesse "Quand deux ou trois...", il y a implicitement ce que Jésus a fait avec ses disciples au dernier soir, la cène. Pour moi, la base de la communauté de foi est précisément la possibilité de célébrer la cène, de réactualiser, de se rendre réels ces derniers moments où la vie de Jésus et de ses disciples a pris une dimension toute autre que celle qu'elle pouvait avoir en temps ordinaire. Surtout, pour moi, j'espère qu'un jour nous arriverons à ce que, lorsque quelques chrétiens se réuniront vraiment au nom de Jésus, l'institution, puisque c'est à elle de prendre les initiatives, va rendre possible cette célébration eucharistique. A ce moment-là, je le crois, l'Église sera sortie de l'impasse où elle s'enfonce depuis un certain nombre de siècles.

«Des œuvres, mes sœurs, des œuvres, telle est l'oraison !» Thérèse d'Avila

L'essentiel ne s'enseigne pas. La prière en fait partie de façon capitale. N'est-elle pas fondamentalement relation entre l'être de l'homme, lequel en est plus encore le lieu que l'agent, et ce qu'il peut atteindre de Dieu en lui par les approches qu'il fait de ce qu'il est en lui-même pour l'essentiel ? Dieu et l'homme, ces deux êtres de mystère, l'un tout entier pour l'acte qu'il «est» en se donnant, l'autre tout entier dans l'accueil qu'il «fait» en se recevant, et dont la complémentarité, aussi inconcevable qu'ils le sont l'un et l'autre, demande la prière pour s'exercer et s'élever au sommet de la communion.

Que dire de cette relation du côté de Dieu qui ne le limite et par suite qui ne le trahit ? Mais déjà, du côté de l'homme, il n'est en aucune manière possible de préciser ce qui par ailleurs ne saurait être ni appris, ni limité par quiconque. La prière, activité spirituelle par excellence, doit être inventée par chacun. On a à la découvrir en suivant sa propre voie, en progressant selon les cadences de son développement humain. On ne peut le faire qu'à son heure, laquelle est aussi et d'abord l'heure de Dieu.

La vie spirituelle n'est pas seulement une vie de moralité exacte. Elle naît et se développe en l'homme aux temps où, par une activité à laquelle il se donne aussi entièrement qu'il lui est possible, il s'approprie de façon personnelle ce qui lui est imposé par les circonstances de la vie, par les contraintes de la société et encore sous l'effet de son hérédité, de son tempérament et, à l'occasion, de sa santé avec lesquels il a nécessairement aussi à composer. Quand l'homme se reconnaît ainsi des exigences qui lui sont propres et que rien du dehors ne peut lui dicter de manière totalement exhaustive car ce ne serait être que de façon commune à tous, il s'y emploie nécessairement sous la motion que Dieu promet en lui et à laquelle par son accueil, consciemment ou non, il correspond.

C'est ainsi que, pas à pas, un homme chemine vers son humanité en mettant en valeur ses potentialités, simultanément dons et appels de Dieu et qu'il devient l'être un et original auquel il est secrètement «promis» et qui est «attendu» par Dieu comme un reflet de sa plénitude. C'est ainsi que peu à peu un homme, par sa fidélité à obéir aux exigences qui montent en lui à l'occasion de tout ce qui se présente dans sa vie, réalise sa mission. Celle-ci, volonté ultime de Dieu sur lui, l'associe à l'œuvre sans mesure, dans la totalité organique de laquelle Dieu se déploie, se reconnaît et s'accomplit.

La mission et la prière sont intimement liées au point que c'est en dehors du temps qu'elles s'engendrent mutuellement et qu'elles se joignent dans leur développement. Il n'est pas de mission qui n'ait été aveuglément préparée par la prière, laquelle cependant était déjà secrètement sous-tendue par quelque intuition de la vie à mener dans l'avenir. Il n'est pas de mission qui ne soit sans cesse dans son exercice quotidien la source de la prière et l'occasion de l'expression où celle-ci se dit.

C'est pourquoi toute activité due à l'exercice de la mission est prière. Aussi nul activisme n'est-il possible dans le cadre de la mission, même lorsque l'activité épuise l'homme au point de ne lui laisser que le temps d'être fidèle... C'est pourquoi toute prière qui n'accompagne pas la mission, la préparant ou s'ensuivant, reste au niveau d'une action où l'on se prête plus qu'on ne se donne vraiment, d'une action qui relève de la «régularité religieuse» plus que de la vie spirituelle. C'est pourquoi enfin, quand l'homme n'a plus à exercer sa mission dans l'activité qui jusqu'alors était la sienne parce qu'il se trouve acculé définitivement à l'inaction (échec décisif, mesure de discipline, maladie, vieillesse), ou pour quelque autre raison d'origine plus spécifiquement spirituelle, sa prière elle aussi change de mode. En l'occurrence la prière est conduite à muer en pur regard de la foi et de l'espérance, en simple repos de l'attente et de la patience, tandis que parallèlement la mission se transforme en enfouissement fécond que la mort n'interrompra pas...

Prière et mission participent à l'action de Dieu qui permet, tout en la promouvant, «la liberté d'être», radicalement différente de «la liberté des comportements» que limitent les déterminismes inexorables qui régissent l'univers et lui donnent sa mouvante stabilité. Elles joignent l'homme à Dieu tant elles sont en l'homme action de Dieu à quoi il coopère en s'y ouvrant. Elles visent à fonder entre eux une communion en laquelle ils ne font pas nombre, bien que celle-ci soit tout autre qu'une fusion.

Nul ne peut conduire autrui sur le chemin qui le mènera à la prière, et l'élèvera au niveau de la mission, car cette voie relève dans sa particularité et dans la manière d'être parcourue, de l'originalité de chacun. Mais de par le mystère que l'homme est en lui-même, tous ont entre eux une autre possibilité de communiquer combien plus interpellante, combien plus prégnante que ce qu'ils sont en mesure de faire par leurs moyens ordinaires, bien que celle-ci use aussi des sens et de la raison. Ils peuvent avoir entre eux une relation de présence à présence, dont la portée est toute en fonction de ce que chacun «est» en vérité.

Cette présence en lui de l'autre, que l'homme accueille et qu'il anime de sa présence à soi, n'exige pas nécessairement pour agir en lui que celui-ci soit présent physiquement. Issue de l'essentiel de ce qui a été vécu par ce dernier, cette présence peut se manifester et grandir en l'homme grâce à l'activité spirituelle du souvenir que celui-ci développe en s'aidant, à la lumière de l'intelligence qu'il a de soi, de ce que sa mémoire lui a conservé de l'autre ou de ce que quelques documents lui en ont fait connaître. Par le simple fait de correspondre à sa mission et, de la sorte, de devenir soi-même, l'homme ainsi fidèle à la volonté de Dieu sur lui, aide indirectement, et sans même avoir à le savoir, celui qui l'accueille au niveau convenable, à trouver la sienne. On doit en dire autant de la prière. L'homme qui prie vraiment parce que sa prière est toute nourrie de sa mission, par sa seule présence aide à la prière comme peut et doit s'y livrer celui qui déjà est engagé sur la voie spirituelle.

Avant-propos

Ces pages veulent être simplement la reproduction plus ou moins exacte des dits de Marcel Légaut pendant cette session à Chimay en février 1983, la dernière peut-être de sa vie, au moins la dernière qu'il a faite en Belgique.

Si depuis 1975, nous avons eu le bonheur de suivre Légaut dans beaucoup d'autres sessions et week-end, je pense à Hasselt, Bruxelles, Brialmont, Ohain, Valloires... nous avons incontestablement eu le privilège d'avoir vécu une partie de sa «montée» spirituelle dont on peut dire que cette dernière rencontre à Chimay, celle où nous avons pu partager une partie de son dernier livre, Méditations d'un chrétien du 20^{ème} siècle, a été la rencontre où il nous a livré le plus profond de lui-même, grâce peut-être à l'accueil que nous lui avons fait.

De cette session quelques fragments ont déjà été mis sur papier. C'est le cas de l'introduction par Légaut au premier jour et les deux Questions-réponses, reproduites encore dans ces feuilles.

En ré-écoutant les enregistrements de ces journées, j'ai souvent regretté de ne pas avoir imprimé toutes les perspectives et tous les points de vue énoncés par Légaut lors des différentes lectures, aspects toujours très importants de la vie spirituelle. Je pense à la transparence, unité et unicité, Jésus, notre Dieu et le Dieu insaisissable, la cruauté... toutes parties intégrantes de ses méditations et de ce fait sont d'une grande aide à l'approfondissement de son livre.

Marcel Légaut a passé une bonne partie de sa vie pour pouvoir nous dire ce que nous retrouvons dans ces pages. Pour ma part, j'ai passé quelques semaines derrière la machine pour vous l'écrire. C'est lui l'auteur, soyons-en reconnaissants. J'ai été le simple reproducteur, maladroit parfois, peut-être souvent... parce que d'une part la langue française n'est pas des plus faciles, celle de Légaut en particulier, et d'autre part l'enregistrement des voix du public n'était pas prévu ni efficace. C'est la raison pour laquelle vous trouverez parfois des dits et souvent des questions inachevés dans ce texte. Je n'espère qu'une chose : ne pas avoir imprimé dans ces feuilles des perspectives et des points de vue exprimant le contraire de ce que Légaut a bien voulu nous dire. Lui-même n'a-t-il pas dit quelque part : encore une faute d'impression, mais c'est fait exprès, c'est fait pour que le lecteur exerce son intelligence.

Les semaines que j'ai passé à faire ce travail ont été une période vécue en présence de Légaut. J'ai lu et relu ces textes. J'ai écouté, et combien de fois ré-écouté, ses paroles, écoute souvent interrompue afin d'en découvrir le sens profond. Si j'ai pu terminer sans trop de bavures, ce que j'espère, c'est parce que certains de ceux qui ont vécu des journées retrouveront le climat qui les conduira dans l'intériorité nécessaire pour la lecture et la relecture de ce livre extraordinaire de Légaut. Ainsi j'en cueillerai peut-être bien le fruit.

Samedi 12 février	1- Introduction	page	4
	2- Lecture «Chassé au désert»		7
Dimanche 13	3- Lecture «Le jeune homme riche»		11
	4- Questions-réponses : la cruauté du réel		15
Lundi 14	5- Questions-réponses : l'ambiguïté		21
	6- Lecture «Jésus et Marie, la sœur de Marthe»		23
	7- Questions-réponses : la rencontre en profondeur		30
Mardi 15	8- Lecture «Jésus et Judas»		35

Note

- 1- Les passages lus dans les «Méditations» sont en italique. De même les questions.
- 2- Les commentaires de Légaut sont en caractères normaux.

I - Introduction

Je vais vous faire une petite introduction aux lectures de mon prochain livre qui va sortir dans quelques semaines et qui s'intitule : "Méditations d'un chrétien du XX^e siècle".

Que suis-je ?

La question fondamentale que chacun d'entre nous a un jour à se poser est : "Que suis-je ?" Que suis-je lorsque j'ai un regard suffisamment direct sur l'univers, son immensité sans mesure ni dans l'espace ni dans le temps, sur la masse innombrable d'hommes qui ont existé sur cette terre depuis des millénaires, sur leur extrême diversité, celle qu'on perçoit du dehors, celle que l'on ignore mais qu'on devine dans le dedans, dans la mesure où on se sent différent des autres, devant cet univers dont la cruauté est fondamentale, car les gros mangent les petits et les puissants écrasent les faibles depuis le commencement; pour que les puissants restent puissants, il faut qu'ils écrasent les faibles et pour que les faibles deviennent puissants, il faut qu'ils résistent à la puissance. La cruauté de structure...

Maintenant nous comprenons un peu mieux ces choses-là vu les connaissances que nous avons. "Que suis-je ? On s'est posé cette question depuis très longtemps mais les données qu'on a maintenant ne nous la rendent pas plus facile à résoudre. Jadis c'était facile dans un certain sens. D'abord on avait une évidence primordiale que nous avons encore, viscérale car elle nous vient de la fin des temps, du fond des temps : Dieu existe et il a créé le ciel et la terre. Et à partir de Dieu tout s'expliquait. De sorte qu'on peut dire que, si la question est née très tôt, elle a trouvé tout de suite une solution. Pourquoi est-ce que je suis ?, parce que Dieu est.

Cette réponse ne peut plus nous satisfaire. Dieu n'est pas évident, quoique viscéralement il nous soit encore, je dirais, impossible de ne pas penser qu'il est, qu'il existe aux heures graves de notre vie. Quand nous sommes menacés dans notre propre existence par la douleur, la souffrance, jaillit de nous comme un besoin de Dieu pour vivre. Dans une certaine mesure il est irrépressible. Le plus athée des hommes, celui qui pendant toute sa vie a affirmé avec vigueur que Dieu n'était pas et que seule existait la réalité matérielle, aux heures où il est pris par les entrailles, que ce soit sous une forme chrétienne ou non-chrétienne, magique ou d'un autre ordre, il a besoin d'une réalité de ce genre pour exister encore. Et nous ne sommes pas de hier. Nous sommes de très loin et tout ce qui s'est pensé, tout ce qui s'est vécu, tout ce qui s'est réalisé jadis est présent dans nos entrailles, bien au-delà de la conscience que nous en avons. L'inconscient de l'homme est bien au-delà de ce que nous en savons. C'est un dépotoir, l'inconscient de l'homme, mais ce n'est pas qu'un dépotoir. Il y a là un ensemble dont nous avons à tenir compte dans une large mesure car nous ne pouvons pas en être séparés.

D'où cela vient-il ?

Je crois qu'on peut dire, sans que ce soit peut-être dans l'ordre historique, qu'au départ quand l'homme s'est mis à réfléchir un peu, étant suffisamment dégagé des besoins immédiats de son existence quotidienne, il s'est dit : d'où vient-elle cette réalité où je suis ? Car il est possible qu'il a pensé d'abord la réalité extérieure à lui avant de penser au-dedans. D'où cela vient-il ? Il a transposé ce qu'il savait, un peu de ce qu'il savait, dans ce que Dieu pouvait faire, dans ce qui était à l'origine ou qui est la cause de ce monde. Dieu créateur, en prenant le mot créateur dans un sens très large. Tout ce que nous n'avions pas, nous le donnions à Dieu pour que nous nous rendions compte de ce que nous voudrions être, tout-puissants, omniscients, omniprésents. Enfin nous le Lui donnions et nous Lui avons donné (c'est dans nos entrailles) tout ce que nous n'avons pas mais que nous désirerions avoir pour pouvoir être. Voilà un premier stade, au moins dans les perspectives occidentales. Je ne peux pas me séparer de ma souche qui est occidentale. Je ne peux pas penser comme un oriental. Je ne sais pas ce que c'est un oriental, je ne suis qu'un occidental. Il est bien certain que dans la souche d'où je suis, dont nous sommes tous issus, c'est aussi la souche juive. A ce moment-là il y a, je dirais, un développement qui ne s'est peut-être pas produit ailleurs, je n'en sais rien, en tout cas qui a pu se développer à sa manière dans une autre souche, ce que j'ignore complètement parce que j'en suis étranger, c'est que Dieu non seulement est omniscient, omnipotent, omniprésent, mais qu'il est bon. Dire que Dieu est bon, c'est réconfortant mais ça ne supprime pas la cruauté. Le réel reste cruel. Pendant très longtemps, et ça dure encore, nous pensions que petit à petit la bonté de Dieu, unie à l'accueil de l'homme, arriverait à supprimer la cruauté. C'est de moins en moins vraisemblable. Le cruel fait partie inéluctablement du réel, du contingent, de ce qui n'est pas l'être en soi, de ce qui est en train de devenir, de ce qui a besoin de progresser. Le cruel fait partie des structures. Alors toute cette doctrine d'un Dieu bon, omnipotent, omniscient, omniprésent... et cette cruauté... C'est le grand problème de notre époque. Mais la plupart des gens ne veulent pas le voir parce que précisément ils s'imaginent que demain ce sera moins cruel et qu'après-demain on arrivera à sortir de cette cruauté. Nous sommes pourtant toujours en train de manger des êtres vivants, nous autres, pour vivre. Et de temps en temps il faut que la violence jaillisse

d'une manière ou d'une autre pour que les gens soient un peu pacifiés après. Quand il n'y a pas assez de guerres, il y a des révolutions ou il y a des anarchies d'un ordre ou d'un autre. La violence fait partie de cette cruauté de l'homme, cruauté non seulement de l'homme mais de la structure du réel. Le paradis terrestre qu'on pense derrière, nous n'en sommes jamais sortis parce que nous l'avons toujours rêvé dans l'avenir. Ici-bas il n'y a pas de paradis. Quand l'homme commencera à comprendre ces choses, il sera proche de trouver sa propre voie. Autrement il rêve. Nous rêvons tous, c'est notre manière de vivre. Pour supporter la vie, il faut la rêver ou la chanter, c'est la même chose. Mais cette réalité est terrible.

Au fond, nous sommes nés sans le savoir, nous avons été jetés dans l'existence sans le savoir, sans le vouloir, et nous ne savons pas ce que c'est la mort. Nous le saurons lorsque nous aurons été sujets de la mort. Autrement dit, nous pensons la mort de l'autre. La cruauté n'est connue que par ceux qui sont victimes de la cruauté. Quand je vous parle de la cruauté, je ne peux en parler que dans la mesure où le monde m'est cruel mais je ne peux en parler que d'une façon abstraite sans me rendre compte qu'en définitive, je suis encore en train de rêver, sinon d'imaginer. Tout ça est capital.

Que suis-je dans ce monde puisque d'une certaine manière les doctrines, les traditions qui m'ont formé depuis des millénaires craquent devant la prise de conscience plus réaliste du réel tel qu'il est et dont je fais partie. On comprend la tentation fondamentale de ceux qui se disent qu'après tout, la seule réalité absolue, la seule réalité qui ne peut pas être mise en doute, dont je ne suis qu'un épiphénomène, c'est le réel matériel, la matière, un certain panthéisme, un panthéisme matérialiste. C'est de première évidence, si l'on ne tient pas compte de ce qu'est l'homme. De ce qu'est l'homme, non pas du dehors comme un phénomène, "le phénomène humain" de Teilhard, mais quand on le considère du dedans. Alors, la question n'est pas : qu'est-ce que l'homme ? mais qu'est-ce que je suis ? A ce moment-là, vous changez les choses. Au lieu de poser une question générale, je demande : qu'est-ce que je suis, qu'est-ce que j'ai vécu, qu'est-ce que je vis ?, parce que je suis ce que je vis. En tout cas, si je suis plus que je vis, c'est à travers ce que je vis que je suis. J'ai une histoire mais suis-je simplement une succession d'instantanés qui se succèdent sans relation et qui ne font que s'additionner ? Ou suis-je au contraire une réalité qui, à travers le temps, s'organise bien au-delà de ce que j'en sais et dont je peux prendre conscience lorsque je me regarde d'une certaine façon dans mon passé ?

L'homme intérieur

L'homme intérieur, c'est celui qui, après avoir été fasciné pendant des siècles par le dehors en voyant qu'il n'y a rien, découvre qu'il y a en lui un monde, une réalité interne, dont la nature, par le fait qu'elle est tout à fait étrangère à ce qui se voit du dehors, va lui permettre d'affronter les immensités, les cruautés du réel objectif en prenant conscience d'une grandeur personnelle.

Alors l'idée est la suivante. L'homme ne peut tenir dans sa vie que s'il prend conscience d'une grandeur en lui qui peut, par sa nature, affronter la grandeur innombrable, sans dimension, du réel dans laquelle il est, d'où il est né, où il est enseveli, où très probablement la plus grande partie de ce qu'il est retournera après la fin du passage qu'il aura fait sur cette terre. Voilà l'homme intérieur ! Et c'est capital car plus l'homme devient conscient du réel, de la cruauté du réel, plus il perd le goût de la vie. Un suicide peut être provoqué par des dépressions mais il y a des suicides qui peuvent être la conséquence d'une prise de conscience extrême, suicide proprement dit ou une autre forme de suicide telle que la folie. Celui qui est suffisamment lucide et qui n'a pas découvert en lui cette réalité d'un autre ordre, devant l'immensité du réel, de sa cruauté, vue pas simplement à travers des lunettes colorées en rose ou en bleu, est conduit à la folie. Nietzsche est mort fou. Et combien d'autres que nous ignorons. Nous vivons au milieu d'abîmes. Heureusement nos autodéfenses nous protègent du vertige. C'est l'histoire de Tartarin dans les Alpes. On lui dit : mais non, il n'y a rien, ce n'est rien et il y va. Mais quand il découvre tous les dangers qu'il a courus quand il faisait les ascensions, il est pris de vertiges. Dans nos vies humaines, lorsque nous sommes à un certain âge, je pense au mien, et quand on pense à tout ce qu'on a vécu dans le passé, tous les risques qu'on a courus, tous les dangers, tous les hasards correspondant je dirais aux déterminismes sociologiques ou autres dont nous avons été mêlés, on est pris de vertiges. Oui, il y a en nous une réalité spirituelle qui s'est petit à petit développée tellement au-delà du projet, de la conscience que nous en avons sur le moment. On est pris de vertige devant son passé parce que, vraiment sans le savoir, on a vécu une histoire qui est bien au-delà de celle que nous connaissions et qui est bien au-delà de nos projets. Alors nous prenons conscience d'une action en nous qui nous dépasse par tous les bords et qui dans une certaine mesure n'est pas sans proportion avec cette immensité, cette cruauté qui se trouvent dans le monde réel.

La vraie grandeur de Dieu

Nous autres qui sommes d'origine chrétienne, nous avons d'abord reçu un message chrétien, une doctrine chrétienne. Cette doctrine flanche. Dieu n'est pas tout-puissant parce qu'en définitive, on ne

peut pas concevoir un Dieu tout-puissant qui soit en même temps tout bon; un père qui fasse souffrir ses enfants pour qu'ils s'améliorent. Ce n'est plus concevable maintenant. Non, Dieu n'est pas tout-puissant. Ce n'est pas en essayant de réduire la réalité du cruel que l'on atteindra la vérité. Dieu n'est pas tout-puissant, il n'est pas tout ce qu'on en a dit. Voilà un autre aspect qui ouvre peut-être une solution. Jusqu'à présent, nous mettions la perfection de Dieu dans la stabilité, le fixe : il est, il était. D'une pichenette, il créait le ciel et la terre. Parce que nous ne sommes pas seulement les héritiers des Juifs, nous le sommes aussi des Grecs, la perfection était la sphère, une sphère statique; le statique était le parfait. Je crois qu'actuellement, même au niveau scientifique proprement dit, ce n'est plus le statique, c'est le devenir, le mouvement. L'énergie est plus fondamentale que la matière. La matière est, peut-être, dans une certaine mesure, une énergie dégradée : l'entropie, la cruauté... ce sont des synonymes dans des milieux différents.

La grandeur de Dieu est peut-être de toujours «devenir». C'est peut-être de s'accroître en devenant lui-même à travers ce qu'il crée. La grandeur de l'homme est peut-être de correspondre précisément à cette action dont nous avons parlé tout à l'heure qui fait que nous prenons le vertige lorsque nous regardons notre vie, vertige d'un côté par le fait de tous les dangers que nous avons courus et dont nous nous sommes tirés à peu près et, d'autre part, action de grâces dans la mesure où, à travers tous ces dangers, tous ces risques pris sans le savoir ou le sachant un peu, seulement un tout petit peu, on a quand même continué à vivre. Alors cette idée de savoir que Dieu, ce n'est pas ce qui «est» mais ce qui «devient», et l'homme n'est pas ce qu'il a été mais ce qu'il est en voie de devenir à travers ce qu'il a vécu. Nous sommes des êtres en devenir. Là nous rejoignons une image de Dieu, une image biblique, nous sommes à l'image de Dieu. Nous découvrons un Dieu qui devient et nous en train de devenir.

Jésus

Ce qui ne semble capital dans la tradition que nous avons reçue, ce n'est pas tellement cette tradition qui évidemment est constamment extraite, profondément inspirée par les connaissances du temps où elle s'est élaborée et où elle s'est développée, mais c'est celui qui en est l'origine. Puisque nous sommes chrétiens, nous pouvons parler de Jésus. Jésus est celui, me semble-t-il, au moins dans notre tradition chrétienne pour ne pas parler trop spécifiquement, celui qui s'est dégagé de la tradition dans laquelle il était né et qui l'avait formé, pour affirmer en Dieu une paternité, un engendrement, un développement. Peut-être il n'a pas été compris à ce moment-là et peut-être même pas non plus par lui de la façon aussi explicite que je suis en train de vous le dire, car enfin il était un homme d'un temps et d'un lieu dont il ne pouvait pas se dégager totalement. Cependant il a apporté par ce qu'il a vécu, plus encore que par ce qu'il a dit et fait, une réalité spirituelle qui en chacun d'entre nous peut être interpellante pour nous aider à devenir nous-mêmes ce que nous avons à être. Alors ce qui est capital dans notre christianisme, ce n'est pas tellement la doctrine, elle est nécessaire et on a commencé par là, c'est la rencontre avec ce qu'il a vécu. La rencontre avec ce que Jésus a vécu grâce à la doctrine, aux écritures, grâce à tous ceux qui ont vécu de lui, au-delà de ce qu'ils ont vécu de lui, parce qu'ils étaient eux-mêmes dans ce qu'ils ont dit de lui, conditionnés par la situation, le temps et le lieu où ils se trouvaient.

Devenir disciple

C'est dans la mesure où tu rencontreras Jésus en profondeur que tu deviendras son disciple. Tu découvriras, grâce à lui, la réalité spirituelle qui est en train de devenir en toi et qui a fait que Jésus a dit que Dieu était son Père, parce qu'il était engendré par lui. Nous pouvons dire, nous aussi, dans la mesure où nous correspondrons à ce qui monte en nous, grâce à la rencontre que nous pouvons faire avec Jésus, que Dieu nous engendre.

Nous devenons de Dieu à notre taille, à notre mesure, suivant notre chemin, à notre cadence, mais nous devenons de Dieu. La transcendance de Jésus est moins dans une nature radicalement différente de la nôtre, car à ce moment il ne serait plus notre chemin, mais dans ce fait qu'il a atteint une limite dont nous nous rendons facilement compte, en regardant notre vie, que nous ne l'atteindrons jamais. Jésus est "l'homme-limite, le premier-né des hommes" en prenant le mot "Homme" avec une majuscule pour faire plaisir aux théologiens... Mais c'est à chacun de nous de le rencontrer.

Et pour le rencontrer, comme pour rencontrer un homme quelconque, il faut d'abord être suffisamment intériorisé. Il y a une continuelle corrélation, interaction entre une prise de conscience de ce que je suis par le fait de ce que j'ai vécu, ce regard total, globalisant que j'ai sur mon passé, et d'autre part la présence, l'intelligence que je peux avoir de ce qu'il a vécu, qui tout en étant tout à fait différent dans les conditions contingentes de ce que j'ai à vivre parce que je suis un homme du XX^e siècle et que lui était un homme du siècle zéro... Malgré tout, il y a des possibilités de compréhension en profondeur tout à fait semblables pour l'essentiel à celles que pouvaient connaître à leurs dimensions ceux qui ont vécu avec lui, qui l'ont entendu et qui l'ont vu vivre.

Devenir disciple pour l'essentiel comme l'ont été les premiers Juifs qui l'ont suivi et qui l'ont suivi jusqu'à la fin et dans des conditions si singulières puisque ça n'a duré que quelques mois et que ça s'est terminé d'une façon catastrophique mais avec une percussio n spirituelle telle que se sont passés des phénomènes singuliers dont ils ont été des témoins et dont nous ne savons pas très bien ce qui s'est passé mais qui manifestent à la fois l'extraordinaire fécondité de la vie de Jésus et d'autre part l'extraordinaire puissance de la percussio n spirituelle en profondeur que les quelques mois vécus avec Jésus ont produite chez ses disciples. A mon sens, cela est l'avenir.

L'avenir ne consiste pas à perpétuer une doctrine essentiellement marquée par les temps et les lieux, surtout que nous changeons très vigoureusement d'univers mental depuis 50 ou 100 ans à cause de la prodigieuse expansion des connaissances scientifiques et les changements des conditions de distances. La doctrine sera toujours utile mais elle sera toujours déphasée, surtout si elle regarde toujours en arrière par rapport aux possibilités, aux besoins de notre temps, de nous-mêmes, car nous sommes tous singuliers et une doctrine est toujours générale.

La rencontre avec l'autre

Et l'évangile a bien été cela au départ. Les premières prédications des premiers disciples, qui n'étaient pas tellement des théologiens, ne pouvaient pas être des prédications de théologiens. C'étaient des gens qui avaient rencontré Jésus en profondeur, suivant leur dimension, suivant leur mentalité et qui essayaient au travers de ce qu'ils en avaient vécu, de dire aux autres d'en faire autant. Rencontrez-le. Et c'était une rencontre en profondeur qui allait beaucoup plus loin que la rencontre physique que beaucoup de juifs ont faite de Jésus et qui sont passés à côté sans rien voir, sans rien découvrir, gênés peut-être même par la présence physique de Jésus dans la mesure précisément où par certains côtés il n'était pas comme les autres. En tout cas il n'était pas comme les docteurs et les scribes de son temps.

Entrer dans l'intelligence du vécu de Jésus

C'est dans ces perspectives-là que j'ai écrit pour ma part. Pour moi, ces méditations dont je vous lirai quelques passages ces jours-ci, c'est pour entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu à partir de l'intelligence de ce que j'ai moi-même vécu et découvrir à travers l'intelligence de ce que Jésus a vécu ce que j'ai moi-même à vivre maintenant pour continuer l'œuvre commencée en moi par Dieu. Une interaction continue entre la prise de conscience de l'intelligence de ce que j'ai été, de ce que je suis par le fait de ce que j'ai vécu et de ce que Jésus a eu à vivre. Les écritures sont extrêmement précieuses à condition qu'elles ne soient pas considérées comme un point de départ absolu, qu'on n'en fasse pas non plus une lecture fondamentaliste (littérale) car une lecture décryptée suffit pour cela parce qu'on reste encore sur un plan général. Il y a une interpellation personnelle qui est à la fois la conséquence d'un texte objectif et des réactions subjectives de ce que je suis. Le mot 'subjectif' ne doit pas être pris dans un sens uniquement négatif parce que il y a en moi une réalité intérieure qui par certains côtés ne peut pas ne pas être subjective mais qui ne l'est pas comme le sont par exemple les impressions passagères que je peux avoir du temps quand il fait froid ou quand il fait trop chaud ou de ce genre. Il y a en moi une réalité dont je découvre progressivement la stabilité qui est bien au-delà des précarités de ce qui est simplement subjectif au sens péjoratif du terme. Mon histoire, cette histoire secrète dont je ne fais que l'approche parce que je suis trop grand pour n'être connu que par moi-même, comme Dieu est trop grand pour être connu en Lui-même. Nous sommes faits à l'image de Dieu. Nous sommes mystère comme Dieu est mystère. Et plus nous nous approchons de notre mystère, plus nous nous approchons du mystère de Dieu et cette approche nous est rendue possible dans une certaine mesure par le fait même que nous nous approchons du mystère de Jésus. C'est dans ce sens-là que Jésus est le médiateur, le chemin (et j'aime encore mieux le mot 'chemin' que le mot 'médiateur') le chemin qui nous conduit vers Dieu, parce qu'il a été jusqu'à l'endroit où il n'y a plus de chemin et où chacun d'entre nous doit découvrir son propre chemin. J'en ai suffisamment dit et je suis content d'avoir pu dire cela, parce que je suis un pauvre type, fatigué.

Cet après-midi, je vous ferai une première lecture où j'essayerai justement de vous montrer la continue interdépendance qu'il y a entre mon intelligence de ce que Jésus a vécu à certaines heures et l'intelligence de ce que j'ai moi-même vécu ou de ce que j'ai encore à vivre.

Méditations d'un chrétien du 20^{ème} siècle (relecture)

Mon livre n'est pas un livre de méditation sur l'évangile. Comme vous le savez, l'évangile de son côté n'est pas un livre proprement historique. Il y a dans l'évangile une catéchèse. Il se sert de certains événements, de certaines situations que Jésus a rencontrés dans sa vie pour en donner le sens, le sens apologétique.

Alors ce qui m'intéresse dans l'évangile, ce n'est pas le sens apologétique, quoique cela puisse m'intéresser aussi car évidemment le sens apologétique dépend de l'univers mental à la fois de ceux qui l'ont trouvé et de ceux qui devaient le recevoir il y a vingt siècles. Ce qui m'intéresse dans les perspectives de mon livre, ce n'est même pas les événements proprement dits ou les situations où Jésus s'est trouvé, mais la manière dont il les a vécus. Cette rencontre en profondeur avec l'autre suppose qu'on entre dans l'intelligence de ce qu'il a vécu à l'occasion de sa propre histoire et il est bien certain que, pour entrer dans l'intelligence de ce que l'autre a vécu, il ne faut pas être tout à fait dans l'ignorance de ce que l'on a soi-même vécu. Donc c'est à travers ce qu'on a vécu qu'on comprendra en profondeur ce que l'autre a vécu. Ce sera à notre dimension, par conséquent ce sera subjectif. Mais, dans une certaine mesure il faut tout de même l'espérer, ce sera en relation avec ce que l'autre a vraiment vécu de son côté. Alors c'est cela qui se trouve être le centre de mon bouquin.

Je vais vous faire une lecture d'un chapitre où j'essaie de comprendre par le dedans ce que Jésus a vécu lorsqu'il a rencontré Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain. Comme vous le savez, dans l'évangile, il y a des tas de petits morceaux, des logia, qui sont des catéchèses raccourcies, c'est-à-dire qu'on a tout exprimé dans la manière dont on parle de l'événement. Ainsi par exemple, dans la rencontre avec Jean-Baptiste, il y a immédiatement la reconnaissance par Jean-Baptiste de qui est Jésus, vous avez une colombe qui vole au-dessus de la tête de Jésus et qui dit bien ce qu'elle veut dire, il y a une voix qui se fait entendre au fond du ciel qui est évidemment aussi une langue de théologien; enfin, il y a tout ce qu'il faut pour faire une catéchèse complète. La colombe ne m'intéresse pas, le théologien non plus. Ce qui m'intéresse, c'est la rencontre avec Jean-Baptiste. Qu'est-ce qui s'est passé en Jésus, peut-être en Jean-Baptiste, mais c'est Jésus qui m'intéresse particulièrement, qu'est-ce qui a bien pu se passer en Jésus ? Bien entendu, pour que je puisse avoir quelque intelligence de cela, il faut que je trouve dans ma vie quelque chose de semblable, à partir de laquelle je développe, sans me faire trop d'illusion sur l'exacte vérité, ce que je vais dire sur Jésus. Mais ce que j'atteins de cette façon sur Jésus est la seule manière que je puisse en vivre. Car tout le reste, mon Dieu, reste sur un plan intellectuel, ou est un transfert affectif qui, sans être inutile, n'est pourtant pas l'essentiel.

Donc c'est cela qui m'intéresse. Qu'est-ce qui a pu se passer dans le cœur de Jésus ? Ne prenez pas le "cœur" dans le sens de "cœur immaculé de Marie" ! Qu'est-ce qui s'est passé dans le fond de Jésus pour qu'il y découvre, pour ainsi dire, ce qui était important pour le développement de sa mission ?

II - Chassé au désert (pages 59 à 71)

Alors paraît Jésus : de Galilée il vient au Jourdain vers Jean pour être baptisé par lui. Celui-ci voulait l'en détourner: "C'est moi, disait-il, qui ai besoin d'être baptisé par toi, tu viens à moi!"

Mais Jésus lui répondit : "Laisse faire pour l'instant, c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice". Alors il se laisse faire.

Aussitôt baptisé, Jésus remonta de l'eau et voici que les cieux s'ouvrirent, il vit l'esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui.

Et voici qu'une voix venue des cieux disait : " Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur".

Alors Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le diable (Mc 3, 13-15).

Peu de jours après sa rencontre avec Jean-Baptiste, sonna pour Jésus, semble-t-il, l'heure décisive du choix. A ce choix, l'avenir, le sien et celui de combien d'autres, était suspendu, mystérieusement. Alors tout un peuple soumis à l'occupation des légions romaines se trouvait en attente particulièrement intense de la grandeur politico-religieuse dont Israël depuis toujours avait rêvé.

En ces temps de malheur que vivait alors le pays, nombre de Juifs parmi les plus religieux se rendaient sur les rives du Jourdain pour entendre un appel à la conversion et être baptisés en signe de pénitence. Rentrés chez eux, ils reprenaient sans plus leurs activités quotidiennes. Il en fut autrement pour Jésus. A la suite de Jean-Baptiste, à son exemple, peut-être sur son conseil, Jésus, interpellé dans les profondeurs, poussé par ce qui sourdait puissamment en lui, «chassé par l'Esprit», partit au désert.

Après la rencontre qui s'était ainsi faite entre Jean-Baptiste et Jésus, rencontre singulière pour Jésus

et sans doute pour Jean-Baptiste, il importait à Jésus de joindre ce moment de lumière, de feu aussi, dont il avait reçu comme une révélation renouvelée de lui-même, à la longue et secrète préparation de laquelle jusqu'alors il n'avait eu que la fine et indiscernable conscience.

Tout ce que nous vivons aujourd'hui, que nous le sachions ou ne le sachions pas, et nous ne le savons jamais complètement, a été secrètement préparé par ce que nous avons vécu dans le passé, notre passé personnel. Il faudrait très probablement dire le passé de beaucoup d'autres êtres qui sont de notre souche ou qui sont avec nous, quelle que soit la relation mystérieuse. Cette prise de conscience en profondeur qui doit être faite à ce moment-là, pour prendre conscience des raisons de l'importance de la rencontre en profondeur que Jésus a faite avec Jean-Baptiste ce jour-là, que nous autres, nous pouvons avoir faite à certains moments avec telle ou telle personne qui, sans le savoir peut-être, nous a ouvert sur notre voie et dans une large mesure a été l'occasion d'une rencontre décisive.

Que Jésus était loin alors de prévoir ce qu'il allait avoir à vivre et à devenir. En aurait-il eu même la pensée sans se trouver réduit à la refuser comme une tentation tellement il en aurait été scandalisé ? Ce que Jésus est devenu n'était pas connu de lui au départ, comme nous le lui donnons très fréquemment. Il est devenu, il faut bien l'avouer, un terrible révolutionnaire qui aurait été scandalisé du chemin révolutionnaire qu'il a eu à prendre, petit à petit, par fidélité, en partant d'une formation des plus traditionnelles et des plus exactement suivies par son milieu. Il lui faudra la vie entière avec son intensité et sa puissance incomparable pour reconnaître l'originalité fondamentale et extrême de sa voie.

Mais comment pouvaient-elles donc se faire et pourquoi toutes ces guérisons qui s'opéraient parfois sur ses pas, telles que les prophètes en annonçaient jadis à propos du messie ?

Là vous voyez, je suis tout à fait en dehors des perspectives ordinaires. Jésus fait des miracles pour donner des signes. A ce moment, il est le premier étonné et cela le tente. Ces guérisons sont pour lui l'occasion à la fois d'un message et d'une tentation. Il n'a pas du tout l'idée de faire des signes. C'est après, dans la catéchèse, qu'on fait des signes de ces choses-là. Mais sur le moment même, si c'étaient des signes, c'étaient des signes douteux, complexes, ambigus, qui pouvaient être compris de façon différente.

Quelles violences se soulevaient parfois en lui, de ces violences qui ne supportent pas sur le moment qu'on les maîtrise, du moins intérieurement, mais qu'il n'arrivait à dominer dans l'intime qu'en communiant avec celui qui sans cesse se manifestait davantage en lui comme un père, comme son père. Ainsi en fut-il jusqu'au soir de Gethsémani, sa dernière nuit de prière, avant que tout soit accompli de ce qui devait rendre Jésus unique à la face des siècles.

Donc voilà la première partie de la méditation. C'est donc une description, une certaine manière de voir ce que Jésus a vécu, à son point de départ, en le joignant à tout ce qui l'avait préparé avant et à tout ce qu'il a eu à vivre ensuite, pour accentuer au maximum l'extrême singularité et l'extrême rigueur qu'il lui a fallu connaître pour pouvoir réaliser sa mission.

Dans la deuxième section de cette méditation, j'élimine complètement les perspectives sur Jésus. Je parle maintenant de moi, enfin, de nous. Mais bien entendu, vous le comprenez bien, dans la première partie, on ne parlait déjà que de soi parce qu'on ne comprend l'autre qu'à la lumière de ce qu'on a soi-même vécu. Si j'ai une mentalité de chanoine, je conçois Jésus comme un chanoine. Par conséquent, dans ce deuxième topo que je vais faire, je donnerai plus de précisions correspondant à des choses que nous avons plus l'habitude de vivre, à notre petite dimension. Mais ce n'est pas sans rapport avec ce que Jésus a lui-même vécu. Même si la dimension est extrême chez Jésus, elle n'est pas infime chez nous et il y a une certaine manière de prendre conscience des petits événements que nous avons vécus et qui ont été des bornes sur notre chemin, qui est capital pour que notre mission prenne sa propre dimension. Elle n'aura évidemment pas la dimension de celle de Jésus mais fondamentalement, si nous sommes fidèles, la mission que nous aurons ainsi à développer à partir des petits événements de notre vie sera dans le prolongement, inspirée par ce que Jésus lui-même a vécu il y a vingt siècles, bien au-delà des circonstances particulières qu'il a pu vivre et qui nous sont tellement étrangères du fait qu'il y a quand même vingt siècles qui nous séparent de lui.

Ces choix, dans ce qu'ils comportent d'essentiel, sont pour chacun de ces hommes les réponses nécessaires à des appels véritables que les circonstances, utilité, urgence, peuvent provoquer, mais non pas fonder, tant ces appels relèvent de motions au plus intime de soi.

Ceci touche à quelque chose de capital. La vie spirituelle a besoin de projets, mais elle ne se nourrit que de ses fruits. Les projets sont des béquilles. Si l'on reste lié aux béquilles, on reste boiteux toute sa vie. Il faut changer de temps en temps de béquilles.

A leur tour, ils deviendront appel par la présence qu'ils développeront en qui saura les accueillir au niveau spirituel où alors ils se situent.

Oui, vous voyez bien la chose. Tout à l'heure je vous disais : la mission de chacun de nous, le sens fondamental de la vie que chacun de nous a à vivre est éveillé par ce que Jésus a vécu si l'on en a l'intelligence, mais non seulement éveillé, elle est, dans une certaine mesure, dans le prolongement de ce que Jésus a vécu, par le fait même que ce que nous avons à vivre ne fait que développer ce qui est potentiellement existant dans ce que Jésus a vécu, il y a vingt siècles dans des conditions évidemment très limitées comme cela pouvait être à cette époque, comme nous-mêmes nous sommes limités par notre époque.

Sur la voie qui s'offre à cet homme pour devenir lui-même, le commencement et la fin se joignent. Ah! que je me trompe et me perde avec Jésus si lui-même s'est trompé et perdu. Blasphèmes d'amour !

Tout cela est intemporel. L'essentiel de notre histoire n'est pas dans un développement historique, dans le sens où le temps se développe, mais dans une réalité qui prend petit à petit consistance au-delà du temps et des lieux.

Questions

Jésus n'a vécu que jusqu'à trente-trois ans. Donc c'était un jeune homme encore, au début de sa maturité. J'imagine qu'il lui aurait été difficile d'écrire ce que vous avez écrit, vu votre maturité.

Je crois, et heureusement pour nous, il n'a rien écrit. Mais ce que je penserais, c'est que ce que je vous décris a été vécu plus ou moins explicitement par Jésus, enfin, comme ça, vaguement, qu'il y avait en lui des possibilités... D'abord il était d'une race spécialement intelligente, avec un passé, dans une société religieuse d'une singularité extrême par rapport à ce que nous, pauvres gens, nous pouvons vivre dans nos églises. Il y a là toute une tradition dont nous découvrons la puissance. Maintenant que ce que j'y ajoute là soit un peu au-delà de la conscience de ce que Jésus a pu en avoir sur le moment même, je vous l'accorderai volontiers. Mais nous-mêmes, nous sommes d'ailleurs dans les mêmes perspectives à notre petite mesure. Nous ne comprenons certaines choses que vingt ans après les avoir vécues et encore à certaines heures. Mais ce qui me semble important, c'est d'en prendre suffisamment conscience pour favoriser indirectement les heures de lumière où vraiment nous avons une vision globale totalisante de notre passé qui dépasse de beaucoup ce que nous savons en temps normal et qui prépare d'une façon plus explicite l'avenir que nous avons à vivre.

De notre côté, la vie est beaucoup plus tortueuse.

De notre côté, la vie est beaucoup plus tortueuse, c'est bien certain. Chez nous, c'est pour cela que j'ai beaucoup insisté sur ce fait, nous commençons, pour la plupart d'entre nous, par la naissance des instincts fondamentaux. Pour moi, dans le développement de l'homme, les instincts fondamentaux, l'amour, la paternité-maternité et la mort, dans la mesure où nous sommes suffisamment vivants pour en prendre conscience, sont des réalités qui sont des amorces de quelque chose de puissant et qui ne se fait jamais sans troubles, sans vertiges, dans l'ambiguïté, de sorte que nos appels les plus vrais ne sont jamais tout à fait sans impureté, sans ambiguïté. Toute la vie consiste précisément à distinguer ces choses qui sont à la fois des appels et des réponses.

A propos de ces instincts fondamentaux, Jésus les a vécus aussi ?

Pour moi, Jésus a tout de même vécu tout cela. Évidemment, il n'avait que trente-trois ans et finalement il a opté pour le célibat. Mais il a dû vivre très profondément des amitiés religieuses féminines. J'ai justement toute une méditation sur Jésus et Marie, la sœur de Marthe. Il y a aussi Marie-Madeleine qui, incontestablement a eu un rôle capital, que nous ignorons à peu près complètement, dans la vie de Jésus. Au fond, on a bien l'impression que parmi les êtres qu'il a interpellés en profondeur, les femmes étaient majoritaires. Au moment de la croix tous les hommes étaient partis; ils étaient d'ailleurs plus menacés pour le moment que les femmes, mais enfin malgré tout, ils regardaient ça de très loin. Les femmes ont été majoritaires dans l'Église dès le commencement et ça continue.

Demain je vous ferai une méditation sur le jeune homme riche mais je tâcherai de la couper de manière à ce que ça dure une heure, une heure et quart de manière à donner un peu de souffle à celui qui parle.

III - Le jeune homme riche (pages 85 à 98)

Il se mettait en route quand un homme accourut et, fléchissant devant lui le genou, lui demanda : "Bon maître, que dois-je faire pour avoir en partage la vie éternelle ?" Jésus lui dit : "Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul. Tu connais les commandements : ne tue pas, ne commets pas d'adultère, ne vole pas, ne porte pas de faux témoignages, ne fais pas de tort, honore ton père et ta mère". L'homme lui répondit : "Maître, tout cela, je l'ai gardé dès ma jeunesse". Alors Jésus fixa sur lui son regard et l'aima. Et il lui dit : "Une seule chose te manque, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor au ciel; puis, viens, suis-moi". Mais lui, à ces mots, s'assombrit et il s'en alla contristé car il avait de grands biens (Mc 10, 17-22).

Dans toute rencontre en profondeur entre deux êtres, il y a de chaque côté, du côté de l'un comme du côté de l'autre, une attente et un appel. Et le fruit spirituel de cette rencontre est à la fois dans ce fait que l'attente se précise et que l'appel devient plus clair. Dans ce que nous avons lu hier, la rencontre de Jean-Baptiste avec Jésus, nous avons surtout insisté du côté de Jésus. L'appel qu'il a entendu de la part de Jean-Baptiste s'est précisé ultérieurement dans sa vie et il y avait en Jésus une attente dans la mesure précisément où il est allé se mêler aux foules qui se pressaient au bord du Jourdain pour se faire baptiser. Appel et attente sont toujours conjugués. Ceux qui n'attendent rien, n'entendent pas l'appel et il faut déjà un certain appel pour être en mesure d'attendre.

Alors nous allons essayer de faire un peu cette analyse, en la développant avec la rencontre du jeune homme riche, où il y a très visiblement au départ attente mais où l'appel n'a pas été entendu sur le moment même, parce que l'attente avait besoin de mûrir, de se développer, pour que l'appel soit possible. Et il y a là une sorte de jeu entre la progression de l'attente et la possibilité d'une réponse à l'appel. C'est ce que je vais essayer de développer un peu durant ces quelques pages.

Mais si sa richesse et les scrupuleuses pratiques de sa piété lui avaient permis dans le passé une existence dont nombre de ceux qui vivaient autour de lui se contentaient, elles ne lui suffisaient plus maintenant pour être pleinement heureux.

Il y avait en lui une attente qui avait justement été dans une certaine mesure, préparée par l'exacte observance qu'il avait connue dans sa jeunesse. Mais cette exacte observance n'est pas suffisante pour déclencher l'attente, au contraire. Très souvent l'exacte observance donnant la satisfaction (satisfacere) est un obstacle pour entendre l'appel. C'est ainsi en général dans la vie spirituelle. Tous les moyens de la vie spirituelle sont à la fois utiles et nuisibles. Ils sont au départ utiles et lorsqu'ils ne sont pas dépassés en temps voulu, ils deviennent nuisibles.

Toute la question est là, c'est une question essentiellement personnelle, c'est le dépassement. Car il y a là un dépassement qui ne peut pas relever d'une loi générale, qui est singulièrement l'œuvre de chacun. Il y a une négociation si vous voulez, un dépassement des normes jusqu'à présent reçues et utiles pour atteindre, par un chemin qui nous est propre, une région où le chemin devient de plus en plus personnel jusqu'à ne plus être tracé et qui, dans une certaine mesure, dépend de la fidélité.

C'est pourquoi il est tellement important dans la vie spirituelle d'insister sur la différence d'ordre qu'il y a entre obéissance et fidélité. L'obéissance est nécessaire mais elle est mortelle. Elle est mortelle si précisément elle ne se transforme pas en temps voulu en fidélité. Les croyances sont nécessaires sur le plan intellectuel mais elles sont mortelles si, en temps voulu, elles ne font pas atteindre au mouvement de foi. On est toujours d'une façon ou de l'autre habillé de croyances mais il y a une différence entre s'habiller de croyances et se fonder dessus, s'asseoir dessus.

Ce comportement semble avoir surpris Jésus.

Tout ça nous paraît tout à fait naturel parce que nous avons toujours une lecture théologique comme si, Jésus étant Dieu, tout allait de soi.

Peut-être aussi Jésus fut-il incliné à soupçonner dans ce comportement et dans cette interrogation un piège comme ceux que, sans doute déjà plusieurs fois, certains auditeurs pieux et fervents de la loi lui avaient tendu afin de le mettre en défaut.

Ainsi, quand on lui demande : quel est le premier commandement ?, il donne la réponse du catéchisme. Si on lui pose cette question, c'est qu'on avait bien l'impression qu'il dirait autre chose que ce qu'on voulait qu'il dise.

De quelle manière en effet ces Israélites zélés auraient-ils pu user pour éluder les questions que, en dépit de la solidité de leurs assurances, Jésus suscitait avec force à la lisière de leur conscience, à mesure qu'il devenait davantage lui-même, s'exprimait plus librement et, de la sorte, interpellait ses auditeurs plus directement ?

C'est d'ailleurs ce qui avait provoqué la démarche anormale, indiscreète du jeune homme ou du notable riche. A force d'entendre Jésus, après avoir cru au départ que Jésus n'était qu'un prédicateur comme

l'était Jean-Baptiste, il s'aperçoit qu'il y a en lui une sagesse qui n'est pas celle qu'on enseigne dans les écoles, qui dépasse même celle dont on vit dans son milieu. A ce moment-là, il y a une attente qui se manifeste.

Aussi Jésus, prenant ses distances, répondit-il à cet homme de la façon la plus générale, la plus traditionnelle, ce qu'un Juif quelconque eût dit à l'occasion à un Juif quelconque.

Et ce n'est pas la première fois, ni la dernière. Très souvent Jésus commence de la même manière. Quand on lui demande : "quel est le plus grand commandement.?", il récite son catéchisme. Mais il y a toujours à côté de cet aspect de prudence, je dirais de modération, de dissimulation (le mot est trop fort) mais tout de même un peu de finasserie, entre nous soit dit, quelque chose d'autre qui apparaît ultérieurement. Le premier commandement a été bien sorti. On ne lui avait pas demandé de sortir le deuxième. Il le sort et alors il donne à ce second une importance telle que quelqu'un qui ne s'y attendrait pas, pourrait se dire que le second a l'air d'être plus important que le premier. En tout cas on sait mieux ce que le second veut dire que le premier. A ce moment tout est renversé.

Dans l'ordre du spirituel, il est très important d'être «normand», parce que les choses fines ont besoin d'humour pour pouvoir être dites sans être trop déformées par celui qui veut le dire et sans être trop scandaleuses pour ceux qui l'entendent.

Mais la réponse de l'homme, dans sa franchise faite de simplicité et d'humilité vraies, établit cette rencontre sur un tout autre plan, ce qui permet à Jésus de donner à celle-ci une profondeur singulièrement autre. (Nous ne sommes plus au niveau du catéchisme).

Est-il osé de penser que Jésus reçut de cette rencontre faite à l'heure où elle le surprit, étant sur son départ, une confirmation inattendue, et par suite d'autant plus précieuse, de sa mission ?

Vous vous rappelez, dans la rencontre on ne donne que si l'on reçoit, on ne reçoit que si l'on donne. Il y a interaction continue. Quand nous lisons l'évangile, Jésus donne et ne reçoit jamais. Ce n'était pas dans les perspectives apologétiques de l'époque, d'ailleurs d'aucune époque. Mais pour qu'il puisse donner, il faut qu'il soit en mesure de recevoir et il reçoit de l'autre ce qu'il a à lui donner. Parce qu'il ne lui donne pas n'importe quoi, ce qui peut être donné à tous.

Pour que la rencontre soit en profondeur, il faut que ce que Jésus lui dise corresponde secrètement à ce que l'autre attend. D'où le fait que cette rencontre avec le jeune homme riche va être pour Jésus l'occasion de la confirmation de sa propre mission dans la mesure précisément où cette confirmation va s'accroître. Il va oser dire à cet homme : va, quitte tout et suis-moi. Mais l'attente de l'autre était bien à un premier niveau capable de déclencher un appel, mais cette attente n'était pas suffisamment mûre pour que, à l'appel déclenché, il puisse donner une réponse actuellement positive. Et c'est le drame du jeune homme riche. Drame local, parce qu'en définitive quand un appel a été suffisamment entendu pour qu'on comprenne qu'on ne l'a pas suivi, l'heure viendra où par maturation spirituelle l'appel entendu et qui n'a pas été suivi, s'étant modifié en proportion des possibilités de l'autre, va recevoir une réponse positive. Mais ce n'est pas dans l'histoire de l'évangile, l'évangile n'a pas tout dit.

Une autre fois, à l'heure où peut-être elles lui étaient nécessaires ou du moins utiles, une telle confirmation, une telle joie lui arrachèrent devant Pierre des paroles décisives sur la réalité de l'action de Dieu en son disciple et en lui-même.

C'est quand Jésus demande à Pierre : "Qui suis-je ?" et que Pierre lui répond : "Tu es le messie". On insiste toujours sur la joie de Jésus mais moins sur ce qui a mûri en Pierre car cette joie est aussi la conséquence du fait que Jésus prend conscience de ce qui vit en Pierre.

N'était-ce pas aussi, de la part de Jésus, hésitation devant ce qui se proposait intérieurement à lui à la vue de ce qu'il pressentait en cet inconnu ?

Quand cette attente montait en lui, est-ce que cet appel était possible ? Il avait tellement appelé et il avait reçu si peu de réponses.

Aurait-il découvert la radicale insuffisance de ces conceptions et de ces comportements, voire leur nocivité quand ceux-ci conduisent à faire de l'observance de la loi et des coutumes, elles aussi toutes vénérables, le but en soi, et qu'ils amènent ainsi à dispenser de la vie de foi et de fidélité, de la seule vie qui permette à l'homme de découvrir sa voie et de grandir à la taille spirituelle qui secrètement lui est permise, et de la sorte promise ?

C'est ce que nous avons dit tout à l'heure. L'étape capitale en toute vie est de passer du niveau des croyances à la foi, de l'adhésion aux croyances au mouvement de la foi. L'adhésion intellectuelle ou affective peut s'enseigner et on peut dans une certaine mesure, sans autre préparation, y adhérer. C'est ce qu'on fait au catéchisme. Le mouvement de foi s'enracine dans ce qu'on a vécu, quelque chose qui se développe à longueur d'histoire, qui conduit au-delà de ce que l'adhésion aux croyances peut apporter et donne aux croyances le sens que nous ne pouvons pas leur donner lorsqu'au départ nous les recevons du dehors. Car ces croyances renaissent du dedans après avoir été plus ou moins

contestées dans leur manière d'être par le mouvement intérieur de la fidélité.

Et d'autre part, obéissance et fidélité appellent de la même manière. Il faut dépasser l'obéissance pour atteindre à la fidélité. C'est grâce à l'obéissance qu'on peut petit à petit enraciner la fidélité dans ce qu'on est et, à mesure que cette fidélité devient de plus en plus soi-même, elle nous conduit par des chemins où l'obéissance en général est observée et où parfois cette obéissance est plus ou moins négociée. Mon "négoce" est très agréable, d'ailleurs c'est très normand. Il y a dans le négoce tout ce qu'il faut pour dire oui et non en même temps.

Grâce à ce qu'on leur enseigne sur vous, et je ne sais de quelle manière qui est leur, mais dont ces êtres en voie de devenir eux-mêmes à votre suite n'ont aucunement le secret, ils atteignent de vous, comme par révélation, une intelligence tout autre qu'un savoir.

Un savoir se communique, s'enseigne. Cette intelligence est une manière de voir qui ne relève pas simplement de l'optique. C'est la conséquence de ce qu'on est, une prise de conscience de ce qu'on est, qui permet une prise de conscience de ce qu'est l'autre. C'est vrai entre deux êtres quand ils se rencontrent. Mais la rencontre physique ne suffit pas, elle n'est même pas nécessaire. On peut se rencontrer au-delà de vingt siècles. Cette vue essentiellement personnelle, conséquence de ce qu'on est, de ce qu'on veut, de ce que l'on dit, de ce que l'on sait, de ce que l'on reçoit des autres, c'est cette vue qui en un certain sens fait le disciple. C'est cette vue-là qui permet la réponse à l'appel qu'on entend lorsque cette vue nous est donnée.

Cette intelligence leur est propre. Si subjective qu'elle soit, si impuissante à se dire qu'elle se montre, elle ne va pas, pour autant, sans faire s'élever en eux, tel regard d'amour, l'élan des profondeurs qui emporte tout l'être.

Vous savez, le mouvement de foi enraciné dans la profondeur de l'être, fidélité enracinée dans l'être. L'enracinement dans l'être ne se fait qu'à travers le temps et va bien au-delà des programmes, des projets, de la conscience même qu'on peut en avoir. C'est une réalité dont on n'a conscience que petit à petit, et sans doute faudra-t-il que ça se termine pour qu'on puisse recommencer à le découvrir pleinement. C'est une réalité qui est de Dieu et c'est la seule réalité de nous qui demeurera lorsque tout le reste partira.

Vous n'étiez pas celui qui rend concevable et réalisable parce qu'il y appelle et y aide ce qui auparavant paraissait à juste titre impossible au point d'être inimaginable.

L'acte créateur est essentiellement un acte qui rend possible l'impossible, qui rend vraisemblable ce qui jusqu'à présent peut être considéré comme radicalement impensable. La présence, dans la mesure où elle est perçue dans sa réalité singulière, éveille en chacun d'entre nous (dans la mesure où nous les attendons) des potentialités secrètes qui sont en nous et qui sont nécessaires pour que notre humanité n'avorte pas et ne nous laisse pas au niveau du robot, enfin de l'homme qui n'existe que par le milieu dans lequel il a à vivre, qui n'est que l'écho singularisé par sa propre histoire individuelle de ce que la société lui apporte, soit dans le présent, soit dans ce qu'elle lui a apporté par le passé.

Action de Dieu s'il en fut, action proprement créatrice - c'est la vôtre, Jésus... Œuvrer pour que chacun soit élevé jusqu'à l'unité qui le rend capable d'éternité et qu'il atteigne à l'unicité.

Unité et unicité, deux mots différents. L'unité, c'est l'ensemble de nos potentialités qui, étant mises progressivement en marche, nous rassemblent dans une unité. La diversité des moyens qui sont en nous, que nous ne connaissons pas et qui apparaissent progressivement à mesure que nous sommes fidèles, vont petit à petit, malgré leur extrême diversité, s'imbriquer les unes dans les autres pour en définitive faire non plus une somme, une addition, mais un organisme, une unité.

L'unicité, c'est le fait que chacun d'entre nous, lorsqu'il atteint cette unité, le fait d'une façon tellement singulière qu'elle est unique. Nous sommes à la fois en chemin vers l'unité organique de l'être qui sera nôtre pour toujours et vers l'unicité dans la mesure où chacun de nous sera unifié d'une façon qui lui est personnelle.

Unité et unicité qui, au travers des extrêmes diversités par ailleurs communes à tous les hommes, et à partir d'elles, lui permettront, dans la mesure où il se les sera appropriées, de devenir soi et d'être pour toujours une image singulière digne de Dieu, un dans son acte, unique dans ce qu'il est, et encore innombrable dans son déploiement .

Les événements, extrêmement différents, variés, communs à tous et que chacun s'approprie d'une façon personnelle, cette diversité extrême va petit à petit se constituer en nous en une unité et une unité singulière au point qu'elle est unique, «devenir soi et être pour toujours une image singulière digne de Dieu». Alors on va mettre en Dieu, si j'ose dire, ce qu'il y a de meilleur en nous : l'unité, l'unicité, et puis quelque chose qui n'est pas en nous mais qui est le fait que nous sommes tous ensemble, l'innombrabilité.

Nous accomplissons Dieu, chacun d'une façon unique, et l'ensemble de nous. C'est le développement

innombrable de Dieu un et unique que nous atteignons chacun à travers la prise de conscience que nous devenons grâce à lui.

Questions

- *On atteint l'universel ?*

Le mot est bon en le prenant dans un sens très large. Chacun d'entre nous, dans la mesure où il n'avorte pas devient précisément une image de Dieu. Je ne sais pas s'il y a beaucoup d'avortements. Vous voyez la différence entre les perspectives. Jadis, c'était le statique qui était la perfection; maintenant, dans notre mentalité, c'est très certainement le devenir. Alors, selon l'image de la Bible, nous sommes faits à l'image de Dieu, c'est statique. Dans les perspectives que je développe, nous devenons à l'image de Dieu à mesure que, par fidélité, nous mettons en exercice nos potentialités et que nous nous approprions d'une façon convenable l'extrême diversité des réalités dans lesquelles nous avons à vivre. Nous devenons à l'image de Dieu, ce n'est plus l'homme qui est à l'image de Dieu, c'est chacun de nous qui devient à l'image de Dieu, chacun à sa manière.

Jésus est l'image parfaite de Dieu mais encore une image. Il y a Dieu et il y a Jésus. Jésus est l'image de Dieu qui transcende les images que nous pouvons être nous aussi de Dieu. Mais il n'est pas Dieu. Parce que Dieu est impensable, radicalement impensable, insaisissable et c'est à travers ce que Jésus a vécu que nous pouvons le voir. Mais c'est à travers ce que nous vivons que, si nous vivons suffisamment ce que nous devons être, grâce à Jésus, nous voyons Dieu. Nous voyons Dieu à travers ce que nous sommes. nous avons le Dieu de notre taille. Plus nous nous approfondissons spirituellement, plus le Dieu impensable prend une image visible dans notre propre substance. Je vous ai développé cela, si vous vous en souvenez, dans «Devenir soi», dernier chapitre.

Chacun d'entre nous crée en soi, sous l'action de Dieu, une image de Dieu à laquelle il peut dire "tu" et cette image faite de sa propre substance est au niveau de ce que je suis. Donc je peux Lui dire "tu". C'est très important parce que c'est un des gros problèmes qui a vigoureusement secoué le début de ce siècle : est-ce que Dieu est personnel ? Vous pouvez raconter, si vous voulez, que Dieu est personnel mais vous ne savez pas ce que vous dites. Parce que si vous acceptez les perspectives que je développe, ce qui est personnel dans la relation que je peux avoir avec Dieu, ce n'est pas ce Dieu impensable, que je ne peux absolument pas appeler une personne - ce n'est pas concevable - mais c'est cette réalité qui se crée en moi, sous l'action de Dieu, à partir de ma propre substance, tout au long de mon histoire et qui, étant exactement au niveau où je suis, peut entrer en dialogue avec moi. De telle sorte que quand je me dis des paroles vraies, c'est Lui qui me les dit, quand j'ai des idées justes, c'est Lui qui me les suggère. Il y a une interaction continue entre ce dialogue qui n'est qu'à une voix, mais une voix qui ne serait pas la même si nous n'étions pas deux. Est-ce que vous me suivez ? Je vous avoue que c'est assez obscur.

Je reviens à ce 'dialogue'. Est-ce que l'autre aspect du dialogue ne serait pas la prière justement ?

Pour moi, la prière est dans le premier comme dans le deuxième. Toute relation avec Dieu, soit qu'elle soit "vers", soit qu'elle soit "reçue de" est prière. Nous n'avons pas dit un mot de la prière ici, mais en définitive, tout appel et toute attente sont prière.

Cependant, même à ce moment de votre vie, vous croyiez encore trop semblables à vous ceux qui venaient vers vous. O Jésus, quelle grandeur est en vous que vous ignoriez ? (p. 91).

Prise de conscience par Jésus de sa transcendance. Nous sommes loin de la vision béatifique !

IV - Échange : la cruauté du réel

Vous avez parlé hier de la cruauté qui est évidente dans le terrestre et que jusqu'à la fin cette cruauté impitoyablement demeurerait. Donc point de ciel sur la terre. Est-ce que cela voudrait dire, dans votre perception, que tout ce que nous pouvons faire pour répondre à l'appel qui est en nous, n'a aucune influence historique ?

Non! Cela veut dire que, quelque soit l'activité que nous aurons, nous ne pouvons pas remplacer ce qui est structural dans le réel. Le réel ne peut exister que parce qu'il est cruel. Il y a une cruauté qui est structurale, une cruauté qui fait que ce qui existe est encore capable de se développer. Disons les choses brutalement, la sélection naturelle ne se fait qu'à coups de cruauté et elle est nécessaire, autrement nous dégénérons.

Il y a quand même une cruauté volontaire.

Je vous l'accorde volontiers! Mais ne gommons pas l'autre. Ne gommons pas la cruauté du réel. Toutes les religions la gomment parce que précisément c'est difficile à supporter. Mais que justement la cruauté, au niveau humain, puisse avoir dans certains cas un caractère métaphysique, de dégradation de l'autre, je crois que c'est cela qui nous originalise, si vous voulez, par rapport à la cruauté bestiale. Il y a une cruauté bestiale qui n'est que cruelle, il y a une cruauté humaine qui est métaphysique, celle qui tend à dégénérer. Camps hitlériens, tout ce que vous voudriez de soviétique ou autre... On dégénère l'homme et ce n'est pas simplement une cruauté bestiale, mais quelque chose qui fait qu'on déshumanise. Alors nous sommes à un niveau métaphysique proprement dit qui nous singularise, si vous voulez. C'est à mon sens très important. Parce que toutes les religions, le christianisme y compris, l'ont gommée. Et il y a bien des manières de la gommer. Il y en a une qui au fond est très courante chez nous. C'est de dire: "Nous sommes des pécheurs". Nous sommes des pécheurs parce que nous sommes ... dans le lac !

Quel rapport y a-t-il entre le sacrifice des animaux, le sacrifice à Dieu et la cruauté ?

Écoutez, je n'en sais rien. Il faudrait demander cela à René Girard qui vous dirait peut-être des histoires sur la question. Mais que nous ayons besoin d'un bouc émissaire, c'est un des aspects par lequel nous fuyons la cruauté structurale du réel. Ce qui me paraît très important, en particulier pour la notion de Dieu, c'est que le réel est structurellement cruel pour exister. C'est une forme de la finitude. Et notre grandeur est probablement, tout en étant dans la structure du réel, de la reconnaître. Et cela permet d'avoir je crois, une idée moins fautive sur Dieu.

La relation de Jésus avec la cruauté.

Il en a été la victime, que voulez-vous. Vraiment on pourrait ajouter qu'il a été la victime parce qu'un des aspects de la cruauté humaine qui n'est pas métaphysique dans le sens très direct du terme, comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est la cruauté qui se développe dans les masses humaines. Sitôt que l'homme est en masse, il est pire qu'une bête. Là déjà la métaphysique apparaît, mais sous une forme qui fait que les hommes qui étaient de bons pères de famille, qui n'auraient pas fait de mal à une mouche, sitôt qu'ils sont embrigadés dans une équipe de torture ou autre, vont faire des choses qui sont sans proportion avec ce qu'ils supporteraient ou qu'ils voudraient en temps normal. Quand nous sommes massifiés, nous arrivons à des abominations qui dépassent de beaucoup ce que les bêtes peuvent faire. Une bête peut tuer mais, en général, c'est pour manger. Les hommes peuvent tuer, non pour manger, mais pour abaisser.

Du point de vue de la concession du mal.

Je n'ai pas employé le mot "mal". J'ai dit "cruel". C'est important, parce que le mal et le bien, on en a tellement usé et abusé. Cela dépend tellement de la société où l'on se trouve. Comme disait Pascal jadis : "Ce qui est mal d'un côté de la frontière, est bien de l'autre côté". De sorte que le mal et le bien, c'est au-delà; au-delà du mal et du bien se trouve la cruauté.

Vous croyez que le mal est ce qui déshumanise.

A mon point de vue, le mal déshumanise mais le mot mal peut être utilisé dans des sens et à des niveaux tout à fait différents. Avoir mal aux côtes, c'est très réel. Je pense que le Mal (avec une majuscule) pourrait aller avec la cruauté mais à condition de ne pas faire du Mal ce qui est extrinsèque au réel. Car ce qui est intéressant dans ce que nous disons en ce moment, me semble-t-il, c'est que le cruel, le Mal, est intrinsèque au réel, fait partie du réel, est la condition pour que le réel existe. Or ça va loin.

Vous liez quand même la souffrance et la cruauté. (La souffrance n'est certainement pas un bien).

Au fond, on peut entrer dans la cruauté en entrant dans une structure; la cruauté découle involontairement de la structure.

Remarque, ceci a existé de tout temps et existera de tout temps. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas

lutter contre, mais par exigence intérieure. Non pas par un projet qui consisterait à dire que demain ça ira mieux. Demain certaines choses iront mieux et quelques autres iront moins bien. Si ça allait trop bien, vite nous dégénérierions et cela irait encore plus mal.

Sans qu'il y ait changement de structure.

C'est-à-dire que la structure va pouvoir changer grâce à la fidélité que nous aurons. Mais cette structure ne supprimera pas la cruauté du réel. Les riches d'aujourd'hui seront pauvres demain mais il y aura toujours des riches et des pauvres; dans tous les domaines, vous en aurez toujours. D'ailleurs la notion d'égalité est une notion purement abstraite. Il n'y a pas deux êtres égaux. Sitôt que vous cherchez l'égalité et si vous l'imposez, vous dégénérez les hommes car on supprime la liberté. C'est complexe à tel point qu'on ne s'en sortira jamais.

Est-ce qu'on peut dire que le réel est indépendant de l'homme, tandis que la structure en dépend ?

Si vous voulez. Mais alors je ne prends pas le mot "structure" au même niveau de ce que vous venez de dire. Quand je dis "structural", partie intrinsèque si vous voulez, il y a des structures qui sont pratiquement du réel. Je peux être en république, dans une dictature, dans une démocratie sociale... ce sont des choses qui peuvent changer. Mais quand je dis "structural", dans mon vocabulaire cela veut dire "intrinsèque", c'est-à-dire qui ne peut pas être séparé du réel, qui en fait partie intégralement.

L'homme n'a pas de prise sur le réel pour le changer.

Pour le changer fondamentalement, non. Mais pour le changer au niveau dont vous parliez tout à l'heure, je suis d'accord. Mais les structures ne supprimeront pas la cruauté, elles la déplaceront.

Mais la foi nous porte à lutter contre.

Absolument! Par exigence intérieure, mais pas par idéal. C'est là une idée importante à mon sens. Ce n'est pas la conséquence d'un projet que nous avons à faire, c'est la conséquence d'une réponse à un appel. Que cet appel soit plus ou moins provoqué indirectement par des projets, cela va de soi. Mais en définitive, aucun projet ne peut se substituer à la réalité de l'appel. Parce que, si l'on reste au niveau du projet, on est au niveau de la fabrication, de l'activité technique, des choses relativement impersonnelles. Quand on est au niveau de l'appel, on est au niveau de l'activité singulière, de la création. D'un côté on peut connaître l'utilité, de l'autre côté on atteint la fécondité. Vous connaissez la différence entre l'utilité et la fécondité. L'utilité d'aujourd'hui peut hypothéquer l'avenir. C'est ce qui se passe en France en ce moment. Il est très utile d'avoir aujourd'hui beaucoup d'argent, mais on n'en aura plus demain. La fécondité en général peut être utile le jour même parce que les projets sont toujours plus ou moins coexistants avec la fidélité, mais ce qui fait l'originalité de la fécondité, c'est que dans le futur cette fécondité n'hypothèque pas. Si vous voulez, l'utilité de la fécondité n'hypothèque pas les utilités qu'aura la fécondité plus tard. L'utilité du présent de la fécondité n'hypothèque pas les utilités que la fécondité aura plus tard.

Il y a un engendrement quand on voit l'évolution de l'univers et de la vie, cette évolution depuis l'homme de Cro-magnon.

Nous sommes tout à fait d'accord. Je ne peux rien vous en dire. Il y a incontestablement une évolution très grande. Et à mon point de vue je crois même pouvoir dire que nous commençons petit à petit à penser, après beaucoup de penseurs qui imaginaient. Penser n'est pas facile. Rêver est beaucoup plus facile.

Le royaume, tel que le décrit l'Apocalypse : il n'y aura plus ni souffrance, ni deuil, ni larmes...

Comment vous vous situez ?

Sincèrement, c'est de la pure rêverie. On peut le comprendre spirituellement. Mais si on le comprend matériellement, je dirais que c'est vigoureusement contraire au message, à la manière dont Jésus s'est comporté de son temps. De son temps on attendait plus de justice. Comment les gens n'ont-ils pas été scandalisés quand Jésus leur a dit que pour atteindre cette justice, il faut que le royaume de Dieu soit en eux. Ils pensaient au contraire que, pour que la justice règne, il était d'abord naturel, nécessaire de chasser l'envahisseur. Chassez les Romains et vous pourrez avoir ce royaume dont les prophètes ont tous parlé et qui était attirant, non pas tellement par le message spirituel, mais par la prospérité que ça promettait. Donc le message de Jésus est essentiellement anti-politique, non parce que c'est encore trop politique, mais c'est a-politique.

L'Apocalypse est exactement dans cette perspective. Alors on peut le comprendre au niveau matériel mais alors ça ne marche absolument pas. Si vous le comprenez au niveau spirituel ça ne présente aucune difficulté. Mais en définitive les imaginations matérielles utilisées par l'Apocalypse doivent être comprises d'une façon tellement spirituelle que j'ai l'impression qu'on peut se dispenser de le lire. Cela empêcherait beaucoup de gens de rêver.

Comment comprenez-vous que les congrégations et les ordres religieux lisent à longueur de journée aux offices l'ancien testament, s'il y a de telles difficultés à le comprendre.

Tout dépend de la manière dont on le lit. A mon point de vue on ne peut lire vraiment l'ancien testament que si l'on a déjà une suffisante ouverture spirituelle au-dedans pour n'y voir qu'une confirmation de ce qu'on a déjà découvert par sa propre fidélité.

L'écriture est une confirmation de ce que nous avons nous-mêmes à découvrir, beaucoup plus qu'un enseignement qui nous viendrait du dehors et qui nous dispenserait du cheminement difficile que nous avons, chacun, à faire pour pouvoir être nous-mêmes. Ces temps-ci j'ai eu l'occasion de lire Françoise Dolto. Elle a écrit quelque part : "Pour entrer dans l'évangile, il faut s'y trouver". Moi, j'aurais dit : "Pour entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, il faut s'y retrouver"? ça correspond à ce que je viens de dire. Mais restons sur le niveau de Dolto. Pour entrer dans l'évangile, il faut s'y trouver, ou s'y retrouver (je ne connais pas son vocabulaire, mais c'est probablement plus "retrouver" que "trouver" qui convient à l'expression). Pour moi, je vous avoue que je ne m'y retrouve pas et je ne le lis vraiment que lorsque je m'y trouve. Mais alors, c'est important vraiment. Je suis d'un temps où on ne parlait pas de l'ancien testament parce que ça faisait perdre la foi. J'avais un directeur de conscience, après la mort de Portal, qui me disait : "Moi, je ne parle pas de l'ancien testament, ça fait perdre la foi". J'avais une trentaine d'années, ça a changé depuis.

Mais en revanche, j'avoue que je trouve dans l'ancien testament des pages admirables. Et dans les perspectives que je développe volontiers maintenant, ce qui est intéressant dans l'ancien testament, ce n'est pas tellement ce qu'il raconte, mais c'est d'entrer dans l'intelligence de la mentalité de ceux qui l'ont dit car ce qu'ils racontent est plus ou moins la conséquence de l'univers mental dans lequel ils se trouvent, qui est tout à fait différent du mien. Mais ils étaient hommes comme moi en définitive. L'état intérieur qui les a poussés à s'exprimer de cette façon m'est beaucoup plus proche. Plus je suis présent à ce que je suis, plus je suis capable de comprendre par le dedans ce qui les a poussés à dire ce qu'ils ont dit, quitte à penser qu'ils sont complètement fous, parce que ça correspond à un univers tout à fait différent du mien. Mais ce qui les a poussés à le dire m'est beaucoup plus proche et là j'ai peut-être beaucoup à recevoir, précisément par cette communion. Par exemple les psaumes. Si vous ne les prenez pas de cette manière, ils sont imbuables en grande partie. Dans le domaine religieux il n'y a rien d'inconcevable, toutes les limites sont dépassées. Quand je vois des braves sœurs chanter pieusement des choses cruelles, d'une cruauté sanguinaire, que "nous fracassions les têtes des enfants de nos ennemis"... En revanche, ce qui est grand justement, c'est que ce peuple, dans sa violence, dans sa vigueur, n'a pas nié la cruauté. Il n'a pas fait de l'évangélisme. Quand il avait un ennemi, il tapait dessus et c'est Dieu qui lui donnait la victoire. C'est bon tout ça. Si nous ne sommes pas réels, alors allons tout de suite au ciel.

Je crois que vous êtes très réel dans ce que vous dites. Mais je reviens au problème de la cruauté. J'adhère parfaitement à ce que vous dites sur la cruauté et la fécondité de la vie spirituelle. Mais quand on voit l'histoire de l'Église, c'est vexant parce que c'est au nom de ce que vous affirmez que l'Église a pactisé avec l'injustice et c'est à cause de ce que vous dites ici que la plupart des hommes ont rejeté l'Église. Aujourd'hui encore le progrès social et la justice sont venus de la gauche. Vos propos sont justes et scandaleux à la fois parce qu'ils scandalisent les hommes de cœur qui ont vu que le progrès vient de la gauche.

Là nous ne sommes pas d'accord. Je n'identifie pas du tout l'Église avec Jésus. Jésus a vécu il y a vingt siècles, pendant quelques années. Une percusion spirituelle unique s'est développée, qui s'est arrangée avec les ambiguïtés, les complexités de la nature humaine et l'Église, les Églises en sont sorties et aussi les idéologies gauchistes. Un des aspects importants est qu'en définitive il nous est nécessaire de méditer sur les vingt siècles de christianisme pour nous rendre compte de la singularité extraordinaire et de la transcendance de Jésus par rapport aux autres hommes, soit d'avant lui, soit d'après lui.

Alors l'histoire de l'Église a occulté Jésus de Nazareth.

Très certainement. Comme d'ailleurs les perspectives prophétiques qui avaient prédit le Messie n'ont pas facilité la tâche de Jésus. Parce que en définitive Jésus, tout en faisant ce qu'il devait être et pouvant se croire le Messie attendu, n'était pas du tout le Messie qu'on attendait. Les Juifs ont eu parfaitement raison car ils n'ont pas pris Jésus pour un Messie. En dehors du "serviteur souffrant" d'Isaïe qui est au fond le prototype de tous les justes qui dans leur temps, étant en contradiction avec le milieu dans lequel ils se trouvaient, ont été persécutés, un Messie qui échoue n'est pas dans les perspectives des prophéties. Tout ceci est peut-être scandaleux, parce que ça ne se dit pas ordinairement. Mais la transcendance de Jésus est beaucoup plus manifeste par tout ce que nous sommes en train de dire, dans la mesure où ça serait coïncidant avec tout ce qui était attendu avant et avec tout ce qui est arrivé après. Jésus nous domine de par sa stature humaine et par le passé qui l'a préparé et par l'avenir qui a été déclenché par son action.

Ce n'est pas fort réjouissant, ça devient élitiste parce que je peux toujours m'en débarrasser si vous faites dire à Jésus ce que vous voulez.

Je ne lui fais pas dire ce que je veux, j'essaie de comprendre par le dedans, à la lumière de ce que je dois vivre, ce qu'il a vécu de son côté. Mais je vous préviens que c'est absolument subjectif et vous ne pouvez rien faire d'autre que du subjectif. Ou bien vous considérez la lettre de l'écriture comme un absolu tombé du ciel et alors vous êtes tranquille car, le ciel étant descendu sur la terre, vous êtes au ciel tout en étant sur la terre. Vous ne pouvez pas y échapper. Et l'élitisme dont vous parlez, l'homme est unique et, par certains côtés, chacun est un élément de l'élite. Ça a été d'ailleurs un des aspects de la polémique vigoureuse que Jésus a menée contre la loi. On savait exactement de quoi il s'agissait avec la loi. On savait ce qu'il fallait faire et ce qu'il ne fallait pas faire et il suffisait de faire ce qu'il fallait faire et de ne pas faire ce qu'il ne fallait pas faire. Mais Jésus a dit que ce n'est pas si simple. L'homme est trop grand pour la loi. La loi ne peut pas dire tout ce que vous avez à faire. Elle peut vous préparer à le trouver mais elle ne peut pas vous le dire parce que la loi est générale et vous, vous êtes singuliers. Vous avez chacun quelque chose à faire qui vous est propre, que les autres n'ont pas à faire. Vous pouvez être préparés pour cette découverte par la loi, il est donc bon que vous soyez obéissants. Mais aucune obéissance n'épuise la fidélité, elle la prépare, elle ne l'épuise pas.

Comment situez-vous le magistère de l'Église ?

Il fait ce qu'il peut. Quand on regarde l'histoire de l'Église depuis cinquante ans, on s'aperçoit que le magistère a continuellement changé. Lisez le Syllabus et comparez à ce qu'en dit Jean Paul II. Il y a de quoi méditer. Le Syllabus date du temps de Pie IX (1864). Il comporte une soixantaine de condamnations, à tous les niveaux. Il est avant le Modernisme, avant la fin du siècle dernier. Mais bien sûr, tout ça est occulté. Cela montre bien qu'un gouvernement, quel qu'il soit, même avec des gens intelligents, des gens religieux qui s'efforcent vraiment de bien faire leur affaire, ce qui n'est pas toujours le cas, sont extrêmement dépendants des contingences du temps. Ils ne peuvent pas faire autrement. Et le mieux dans ce cas-là est toujours plus ou moins ambigu, complexe.

Donc la confiance que Jésus a pour chacun de nous est extraordinaire.

Quand vous dites que Dieu aime l'homme, ce n'est pas un amour quelconque. Quand on écrit dans l'ancien testament (le type qui a écrit cela a eu un culot fou) : "Dieu a fait l'homme à son image" vous faites de Dieu un grand homme. Si vous avez une notion de Dieu, telle que je le propose, chacun a son Dieu et nous ne pouvons atteindre Dieu qu'à travers ce que nous sommes. Donc chacun a son Dieu. Mais incontestablement, la prise de conscience en profondeur du mystère de l'homme est le passage nécessaire pour s'approcher du mystère de Dieu. Donc à mon sens, Jésus est le chemin qui, en nous faisant découvrir notre propre mystère, en nous faisant découvrir la fidélité et la foi à la place de l'adhésion à la croyance et l'obéissance, nous ouvre le chemin qui nous permettra d'approcher du mystère de Dieu.

Quelle est la différence que vous faites entre Jésus et par exemple Abraham ? Qu'est-ce qui vous fait distinguer que l'un est plus que l'autre ? On ne connaît pas plus Jésus que ce qu'on en a raconté.

Je crois qu'on peut dire, ou on le lui fait dire : "Avant qu'Abraham fut, j'étais". Autrement dit, dans l'évangile de Jean, cela doit avoir des perspectives théologiques, à savoir que l'esprit fondamental qui animait Abraham est le même que celui qui animait Jésus. Abraham a quitté sa religion en même temps qu'il a quitté son pays. Et dans une certaine mesure il a moralisé Dieu, la conception qu'on avait de Dieu. Il s'est refusé à penser que Dieu pouvait lui demander le sacrifice de son fils. C'était contraire à l'idée qu'il avait de la grandeur de Dieu, ce qui n'était pas de son temps. Donc Abraham a été le père des croyants, justement dans la mesure où il n'est pas simplement adhérent à la doctrine sociologique de son temps. Je crois que Jésus à sa manière, a été fondamentalement de cet esprit qui est pratiquement l'activité créatrice de Dieu.

Maintenant vous me parlez de la transcendance de Jésus, il m'est difficile de vous le dire. Je crois que c'est en entrant, en approchant du mystère de Jésus à travers l'intelligence qu'on peut avoir de sa vie, qu'on découvre en lui une grandeur qui ne nous est pas étrangère, puisque nous pouvons la voir et qui cependant est sans rapport, sans proportion plutôt, avec ce que nous pouvons vivre nous-mêmes de par l'expérience que nous avons de notre passé. Ainsi, pour reprendre une formule dont nous avons tous l'expérience, c'est à force d'être fidèles que nous découvrons dans notre passé des infidélités. A force d'être fidèles. C'est tout à fait différent de la culpabilité. La culpabilité est connue sitôt qu'on la commet. L'infidélité n'est reconnue qu'après, lorsqu'on a été suffisamment fidèle, ce qui supprime la culpabilité. On fait dire à Jésus, qui me convaincra d'infidélité ?, lui qui a été essentiellement fidèle.

Si on avait posé la question à Abraham ?

A mon point de vue, je ne voudrais pas réduire Abraham pour grandir Jésus. Il me suffit de voir en Jésus une grandeur qui ne m'est pas étrangère.

Hier vous avez dit que Jésus n'était pas Dieu.

Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que, comme je ne sais pas ce que c'est Dieu et quand je dis "Jésus est Dieu", je ne sais pas ce que je dis parce que Dieu n'est pas évident. Mais à l'inverse, en voyant Jésus, on voit Dieu. Cela se trouve dans l'évangile, je crois.

Ce sont les signes de Jean, On ne peut les recevoir et les reconnaître que dans la mesure où soi-même on y répond par fidélité.

L'évangile de Jean est fondamentalement dans cette direction. Le mot "divinité" à mon sens, prend sa valeur lorsqu'on a vu Jésus. Le Dieu dont nous parlions avant, nous l'avions dans les tripes. Nous sommes viscéralement croyants en Dieu comme le père Cromagnon. Lorsque nous avons mal aux reins ou des trucs de ce genre, nous voudrions en être guéris. Sitôt que nous sommes acculés aux frontières de l'humain, nous avons la croyance du père Cromagnon. C'est dans nos tripes. Le plus athée des hommes, celui qui dit que tout cela, c'est de la foutaise, quand il est touché au fond de son cœur, soit proprement menacé ou menacé dans un être cher, il ira voir n'importe quel magicien pour pouvoir sauver son fils, c'est-à-dire, il sera aussi magique que le pire des animistes africains. Nous avons ça dans les tripes.

Je dirais personnellement que c'est dans la mesure où l'on parvient à sortir de la résistance entre ce que je suis et je sens devoir être que je peux me rendre compte de ce que Jésus a été.

Nous sommes tout à fait d'accord. C'est ce que j'ai dit tout à l'heure. Plus nous nous approchons d'une montagne, plus son sommet est élevé. Plus nous nous approchons de Jésus, plus sa transcendance se manifeste. Mais ce n'est plus une transcendance de pacotille, une transcendance de théorie ou d'affectivité, c'est une transcendance vue.

Et c'est là que l'on peut s'approcher en quelque sorte de cette divinité de Jésus.

Exactement. Alors là nous nous approchons du Dieu impensable par une voie tout autre que celle que nous pouvons avoir connue jadis et que nous connaissons encore de par nos tripes, lorsque nous voyons le réel. Voltaire qui n'était pas un imbécile disait : Il faut un horloger pour fabriquer une horloge. Mais quand l'horloge est impensable, comment voulez-vous penser l'horloger ?

Ce matin vous avez dit : "Dieu est inconcevable". Mais comment arriver à dire que Dieu n'est pas une personne, alors que Dieu est Père ?

Quand je dis que Dieu est Père, je donne au mot "Père" un sens qui déborde de toute part la notion de paternité telle que je peux la concevoir. De même quand je dis "Dieu est amour", le mot "amour" déborde de toute part la chose. Mais la dynamique de l'amour que nous pouvons connaître peut être une représentation approchée, mais tout de même dans la bonne direction de la dynamique qu'est Dieu, l'Acte en acte, alors nous sommes d'accord. Puis deuxièmement, je vous en ai parlé un peu hier, ça se trouve dans «Devenir soi», nous créons, sous l'action de Dieu, une présence de Dieu en nous à partir de notre propre substance, qui fait que le dialogue est possible. Et là l'amour est possible au sens affectif, humain, où nous l'employons entre nous. Ce dialogue est un monologue. C'est un dialogue où il n'y a qu'une seule personne, mais où Dieu est à la fois présent dans celui qui parle et dans celui qui entend. (Si vous comprenez ce que je vous dis, vous êtes plus intelligents que moi car moi je ne comprends pas).

C'est dû à ce fait, qui d'ailleurs est très important, qui est un des accès par lequel on peut s'approcher du mystère de Dieu : nous avons besoin de nous préférer pour devenir. J'ai besoin de me dire pour me trouver, et humainement parlant d'ailleurs (c'est la méditation que je vais vous faire ce soir), nous dire à quelqu'un que nous aimons. C'est la manière de nous trouver. Une des grandes grâces de l'amour -prenez le mot dans un sens très large, pas simplement l'amour humain- c'est de rencontrer une autre personne qui me permet de lui dire ce que je suis, beaucoup mieux que si je voulais me le dire à moi-même tout seul. J'ai besoin de me préférer dans l'autre pour me trouver. Dieu lui-même se préfère dans le réel. C'est ce que j'ai mis dans ma phrase ce matin, se préférer dans l'innombrable du réel pour devenir. Sa réalité, c'est devenir dans l'innombrable de la réalité à laquelle les hommes progressivement donnent sens en étant fidèles à ce qu'est l'activité de Dieu en eux.

C'est dans ce sens que Jésus est la parole.

Oui, si vous voulez l'entendre de cette façon et alors ça va très loin. Mais je doute que ce soit la parole telle que le concevait le Concile de Nicée et l'empereur Constantin. Constantin devait être un piètre théologien mais il avait certainement beaucoup de pouvoir sur les théologiens de son temps.

C'était surtout un bon politicien.

Tout le monde est d'accord à ce sujet mais ça ne se dit pas en public. Évidemment si on parle de trois personnes en Dieu, le mot "personne" n'a absolument pas le même sens que du temps de Constantin. Même le père Varillon (il est mort maintenant, donc il ne me contestera pas), dans la rencontre que j'ai eue avec lui, la deuxième, il lisait son texte pour être vraiment fidèle à la doctrine, et moi, je racontais ça

comme ça. Mais de temps en temps ça lui sortait tout de même en dehors du texte qu'il avait sous les yeux. A un moment il m'a dit : "Bien sûr, on ne peut plus maintenant utiliser le concile de Nicée". Cela a été enregistré, mais ça a été supprimé, vous ne le trouverez pas dans le bouquin. Pour bien comprendre les choses, il faut savoir que les notions, toutes les notions sont dépendantes du temps et des lieux, et qu'en définitive, elles ne peuvent pas atteindre dans leur subtilité une vérité absolue.

Est-ce qu'on peut dire que notre foi aujourd'hui a sa source dans la foi des apôtres ?

Oui, à condition de faire la différence entre mouvement de foi et adhésion aux croyances. Je crois que l'essentiel de ce que Jésus, de ce que ses disciples ont vécu près de Jésus et après sa mort (il y a continuité, même s'il y avait discontinuité dans les apparences extérieures), l'essentiel de ce qu'ils ont vécu près de Jésus et immédiatement après sa mort, c'est ce que nous avons à vivre. Mais en revanche, si vous parlez des croyances, il est bien évident que les croyances qu'on pouvait avoir il y a vingt siècles dépendent de l'univers mental de l'époque. Et nous avons un univers mental radicalement différent. Il est très probable que, à l'époque de Jésus et immédiatement après sa mort, on attendait la fin du monde très rapidement, ce qui facilitait beaucoup de choses, en particulier les béatitudes. Il est certain qu'il y en a encore qui attendent la fin du monde dans quelques années. Je me souviens d'avoir rencontré un pasteur en 1940 qui me disait : vous savez, il y en a encore pour trente ans. Il est mort depuis et le monde est encore en vie. Ce sont des perspectives qui ont extrêmement pesé sur la formulation des croyances du temps de Jésus et du temps des apôtres. Je ne pense pas que ça doit peser de la même manière chez nous. Alors, on a la continuité dans l'essentiel mais aussi incontestablement une évolution considérable dans l'expression des croyances, qui prend de l'accélération avec les connaissances.

C'est grâce à la communauté des croyants que nous parlons toujours avec foi de Jésus.

Incontestablement. Mais l'essentiel, tout en passant par l'Église, la déborde. On peut dire que beaucoup de choses que l'Église accepte par après, ont d'abord été créées, par leur fidélité, par ceux qui n'étaient pas dans l'Église.

La foi des apôtres est celle qui nous est demandée. Ne peut-on pas dire que l'inspiration de Jésus c'est Pierre : "Qui dis-tu que je suis ?" Pierre n'avait aucune notion de théologie, sa réponse était une réponse de personne à personne ... Et nous devons donner exactement la même réponse avant toute théologie.

La tradition aide indirectement à nous transmettre la foi mais toute facilité est une difficulté, un obstacle. Lorsqu'on la prend pour un but et dans la mesure où l'on se contente de la littéralité de la tradition, on est en train de fermer la porte qu'on veut ouvrir.

Jésus est notre chemin au-delà de la mort, puisqu'il est aussi après la mort.

Écoutez, je n'en sais rien, je ne peux rien vous dire.

Est-ce que cela ne fait pas partie de notre espérance ?

Ce que je crois, c'est qu'on peut découvrir en soi, à travers son histoire, en ayant un regard suffisamment global, totalisant, une stabilité au milieu de l'extrême variabilité des circonstances et des événements que l'on vit, une consistance et une unité à travers l'extrême diversité et le caractère éphémère de ce que nous vivons, comme une amorce de... je n'ose rien dire de plus.

La mort est quand même la plus grande cruauté. Si Jésus vit au-delà de la mort, est-ce qu'on ne peut pas espérer aussi quelque chose ?

Mais pourquoi pas ? Je dirais même oui. Je dirais même que la croyance, je voudrais parler de la résurrection mais ce mot est tellement usé, qu'il y a une certaine persistance de ce que nous avons vécu d'essentiel pendant notre vie terrestre, parce que je suis spécifiquement chrétien. Même du temps de Jésus, il y avait des gens qui niaient le fait de la résurrection et d'autres qui l'affirmaient; les Saducéens le niaient. Le passage de Paul que nous avons entendu ce matin montre bien que, du temps de Paul comme du temps de Jésus, on croyait à quelque chose qui demeurerait. Mais quoi ? Je m'excuse, mais j'ai été humilié quand j'ai entendu Jean-Paul II dire qu'on ressusciterait avec son sexe. Il aurait dû dire aussi si on était habillé ou non. Entendre un pape dire au XX^e siècle des choses de ce genre, c'est humiliant.

Il y a des manières de le comprendre.

Oui, c'est important de dire que la réalité spirituelle est sexuée. Je crois que c'est capital de le dire, nous sommes homme ou femme pour l'éternité si j'ose dire.

Ce que vous dites est vrai mais il faut réaliser que les gens ne sont arrivés qu'à une certaine évolution, ils vont prendre ça tout à fait de travers.

Bon. Voilà une heure que vous me mettez sur la sellette, vous me mettez en question au sens question-cruauté. Il est important en notre siècle que des croyants, comme nous essayons de l'être, soient suffisamment lucides et ne soient pas continuellement enfermés dans un univers mental absolument

différent de celui des autres, en pensant les convertir. Il faut vivre de son temps. Si l'on ne vit pas avec son temps, on vit à côté de son temps et on ne vit pas, on rêve.

Je crois que pour un pape tout ça doit être très inconfortable.

C'est affreusement inconfortable et je dirais que c'est une mission impossible. L'Église est d'une hétérogénéité extrême. Une centralisation comme celle que nous connaissons est une absurdité au point de vue spirituel. Même dans un petit pays comme la Belgique ou la France, il y a différentes situations d'Église. Donc la centralisation qui est déjà une catastrophe au niveau industriel, est une catastrophe radicale au niveau spirituel. C'est certain. On reprendra ça demain.

L'Église a reçu le Christ, elle l'a saisi, elle veut lui être fidèle.

Oui, oui. On peut le prendre d'une autre manière. Nous avons séparé radicalement l'Église enseignante de l'Église enseignée. Dans la vie spirituelle on ne donne que si l'on sait recevoir et on ne reçoit que si l'on donne. De sorte que cette coupure entre l'Église enseignante et l'Église enseignée est une catastrophe. L'Église enseignante a besoin d'être inspirée par l'Église enseignée pour lui dire ce qu'elle peut vivre, et l'Église enseignée a besoin de dire ou de vivre devant cette Église enseignante ce qu'elle vit pour que l'Église enseignante soit vraiment enseignante. Il y a cette continuelle imbrication dans les deux sens qui est capitale et c'est ce qui fait que l'unité fondamentale de l'Église n'est évidemment pas une unité visible. Elle a toujours un retard suffisamment substantiel pour que les cardinaux en place meurent lentement.

Les chrétiens doivent être beaucoup plus exigeants.

C'est le rôle des laïcs. Leur rôle est d'être incombustibles et de dire ce qu'ils vivent et même s'ils se trompent. C'est fort heureux d'ailleurs parce qu'une erreur bien nette, bien dessinée, bien caractérisée aide le chemin de la vérité, tandis qu'une erreur un peu fluente, on dit oui et non en même temps, chacun y trouve son bouillon et, en définitive, tout le monde crève de faim.

V - Second échange : l'ambiguïté

Comment faire coïncider l'affirmation d'un monde cruel et l'affirmation du chapitre de la Genèse : Dieu vit que cela était bon ?

Je vous avoue que je pense que ce n'est pas Dieu qui a dit cela. Si vous l'acceptez, si vous dites que c'est Dieu, je m'arrête. Donc ce n'est pas Dieu qui a dit cela. L'auteur qui a dit cela a fait preuve d'une grande audace. Il n'était peut-être pas au niveau du père Cromagnon mais enfin les conditions de la vie humaine du 8^e siècle avant J.C. ne devaient pas être terribles, le confort moderne n'était certainement pas encore présent et les menaces de tout genre arrivaient. Pour affirmer que le réel est bon il fallait vraiment beaucoup d'optimisme, et un optimisme, souhaitons-le qui ne soit pas simplement de l'irréalisme, un optimisme fondamental qui n'est pas forcément terrestre.

L'idée est que tout serait pour le bon mais qu'il y a encore un énorme développement à faire, une purification, "séparer les ténèbres de la lumière". L'auteur l'a mis le deuxième jour mais ce n'est pas fini. Les ténèbres et la lumière sont encore mêlées et un des mystères de la condition humaine est l'ambiguïté. Nous sommes tous ambigus de A à Z. Et l'ambiguïté est à la mesure de notre mystère.

D'autre part, ce même auteur ou un auteur voisin de la même école a dit : "Dieu a fait l'homme à son image". Avouez que c'est aussi un optimiste, vu que l'on avait à ces moments-là une notion de l'homme qui n'était certainement pas très loin de la cruauté.

Alors, voilà comment je comprends ces choses. Je crois que le mouvement (on ne peut pas dire le projet divin, ce serait absurde) est vers la séparation des ténèbres de la lumière. Mais c'est un mouvement, c'est quelque chose qui s'opère en chacun d'entre nous à travers cette ambiguïté fondamentale dont je viens de vous parler. Toute notre vie consiste précisément à sortir de l'ambiguïté dans laquelle nous sommes nés et dans laquelle nous nous développerons progressivement.

C'est à travers l'ambiguïté que nous arriverons progressivement à quelque chose qui va, par son unité, par son unicité, par sa consistance, mériter d'être éternel. Parce que, en définitive, c'est Dieu qui s'exprime, se développe, qui devient par l'essence même de ce qu'Il est en chacun d'entre nous. "l'innombrable", dans cette formule que je vous ai dite hier, unité, unicité, Dieu unique, un et unique, et innombrable dans son déploiement. Nous sommes chacun un élément de cette innombrabilité, «innombrable dans son déploiement»..

J'aime Dieu, et je sais surtout qu'il m'aime. Mais mon intelligence est limitée à ce que je suis, à ce que je reçois. Donc je ne peux le percevoir que par ce que je suis. Lorsque je le rencontre dans la prière, où il m'appelle, où je m'efforce de le comprendre ou de répondre, je reçois parfois de lui dans la mesure de ma présence, des lumières pour la route à suivre qui ne peuvent pas venir de moi mais d'un autre, de lui, de son esprit. Lumière, force, lucidité, cela vient d'une intelligence qui est

hors de moi et me propulse en avant.

Tout ce que vous dites me paraît absolument juste. Il n'y a qu'un seul moment où je décolle, c'est quand vous dites "hors de moi". J'aime mieux l'expression "qui n'est pas que de moi", pour ne pas spatialiser. Car il est très probable que c'est dans l'extrême intériorité que se trouve la transcendance de Dieu et non pas dans l'extériorité. Vous avez employé l'expression «hors de moi»; à mon point de vue, ça ne colle pas.

Mais c'est en même temps en dehors et au-dedans.

Si vous voulez, si c'est en dehors et au-dedans en même temps, nous sommes d'accord. Si l'on dit "que de moi" on élimine la difficulté d'une spatialité qui ne marche pas bien dans l'histoire.

Hier, j'avais un peu peur car, en parlant de Dieu, vous dites que ce n'est pas par sa propre intelligence qu'on peut comprendre ce que Dieu a dit.

C'est-à-dire que je peux comprendre ce que Jésus a vécu à travers ce que j'ai vécu, mais grâce à une action en moi qui dépasse ce que ma technique, l'enseignement, mes projets peuvent me donner. Une distinction importante, qui se trouve dans «L'homme à la recherche», est la différence de niveau entre ce qui est à ma disposition quand je veux, comme je veux, dans la mesure où j'apprends à m'en servir par la technique, la fabrication, et l'activité de création. L'activité de création se sert nécessairement de techniques mais je ne peux pas créer n'importe quoi, n'importe quand. Ça implique de ma part un activité technique à l'accueil, mais cette activité n'est pas suffisante pour expliquer l'activité créatrice qui se produit en moi. Elle se produit en moi, elle est bien de moi, mais elle n'est pas que de moi. Et c'est là que se trouve je dirais, la toute fine fente qui me permet d'atteindre une zone où je ne peux pas être.

A travers une longue fidélité.

A travers la longue fidélité d'une histoire. Car tout ce que nous venons de dire, si cela se développe dans le temps, l'essentiel de ce que nous devenons n'est pas du temps.

Il me semble que c'est très bien expliqué dans votre «Prières d'homme», quand vous reprenez la prière d'un Hindou : Toi qui est chez toi dans le fond de mon être, donne-moi de pénétrer dans le fond de mon être.

Vous avez dit que Dieu n'est pas bon, c'est dur à avaler.

Je vous comprends bien. Le mot "Dieu" n'est déjà pas facile à digérer. Si l'on prend le mot "bon" dans le sens où nous le prenons ordinairement, un Dieu-Père qui fait souffrir ses enfants pour les améliorer, vous trouvez que c'est bon ?

C'est éducatif.

Je crois qu'il y a beaucoup de pères qui se refuseraient énergiquement à ce traitement éducatif. La bonté de Dieu, nous avons à la découvrir à travers notre propre histoire, dans l'action qui n'est pas que de nous et dont nous avons parlé tout à l'heure. Mais il ne faut pas la poser a priori, comme il ne faut pas poser a priori la toute-puissance. Tout ça c'est du père Cro-magnon. Parce que si Dieu est tout-puissant, c'est le pire des criminels car il y a une toute-puissance qui n'est pas tolérable, dans les perspectives d'un Dieu bon, avec la cruauté qui est dans le monde. L'écrasement d'une multitude d'hommes depuis des milliers de siècles... D'ailleurs les religions, toutes les religions, le christianisme aussi, ont essayé continuellement de gommer la cruauté du monde, même dans l'évangile. Du temps de Jésus, la maladie et le péché étaient confondus. Par certains côtés, ça expliquait le mal, la maladie, mais cela faisait une drôle de confusion.

Jésus a réagi contre cette égalité.

Justement, il réagissait mais, tout de même, c'était dans l'ambiance générale.

Nous vivons dans le temps, il y a une bonté à courte et longue échéance.

Je le croirais volontiers. Alors ça correspondrait à l'optimisme fondamental dont nous parlions tout à l'heure dans la Genèse. Mais il faut l'avouer, quel gâchis! Quelle extraordinaire souffrance dans l'homme depuis ce qu'on peut appeler l'origine!

Justement, il nous laisse nous débrouiller seuls.

Si un père dit à son enfant : ma bonté consiste à ce que tu te débrouilles seul, il ne serait pas père.

Pas vraiment se débrouiller seul mais laisser passer les choses. (Ce n'est pas acceptable).

En quoi consiste votre optimisme, car il y a quelque chose de beau.

Mon optimisme, le mot "optimisme" n'est pas bon pour moi, ma foi en Dieu n'est pas du tout parce que le monde existe. A mon point de vue, si je restais au niveau de la réalité matérielle du monde, ma tendance, et je crois que c'est une tendance normale, serait un panthéisme matérialiste. C'est le monde en soi qui est le réel, l'absolu, et je suis un épiphénomène. Quand Teilhard a parlé du phénomène humain, en prenant le mot dans le sens "phénoménal", il enfonçait un clou. Nous ne sommes pas qu'un phénomène, enfin nous sommes des phénomènes, mais nous ne sommes pas qu'un phénomène, il y a autre chose. Pour moi, lorsque je prends conscience un peu de ma vie, que je vois cette action qui

est de moi sans être que de moi, je découvre une action qui dépasse ce que je suis sans pouvoir exister sans que je sois et qui est la seule lueur que je peux avoir sur Dieu. Je ne connais Dieu qu'à travers l'action qu'il peut avoir en moi et, dans la mesure où j'ai peut-être quelque intelligence d'une action en l'autre qui est en lui sans être que de lui. Par ressemblance à ce que je peux percevoir pour moi, je découvre l'action de Dieu en l'autre. Mais je ne peux pas voir Dieu. Je peux le voir en Jésus, parce que précisément je découvre en Jésus une action qui n'est pas étrangère à celle que je peux connaître en moi mais qui suppose de la part de Jésus une ouverture, un accueil, une fidélité, une foi qui dépasse celle que je peux connaître, même si elle est de même nature. Et ainsi je vois en Jésus Dieu, dans la mesure où il y a en Jésus une perfection de l'image de Dieu, que je ne découvre pas en moi, tout en étant tout de même à l'image de Dieu.

Dans cette ligne-là il ne faut pas être surpris que le monde ait du mal à découvrir la foi. Il y a deux phrases dans ce que vous avez lu, à propos du jeune homme riche, d'une part: "L'avenir du monde aveuglément attend" et puis "Le monde attend dérisoirement en chemin", je ne m'explique pas bien ce "dérisoirement», dans la mesure où ce n'est pas évident. Pourquoi dire que "le monde s'arrête dérisoirement en chemin" ?, le monde qui ne suit pas le chemin de Jésus, ce n'est peut-être pas si dérisoire que ça.

C'est une autre histoire. Ce que je pense, c'est que, lorsqu'un homme a fait une percée dans l'humain, même s'il est complètement inconnu des autres, cette percée dans l'humain est facilitée par les autres, pour les autres, par ce qu'il a fait lui-même. Autrement dit, l'influence de Jésus n'est pas seulement dans le domaine relativement très réduit où Jésus est connu, mais bien au-delà. Il n'y a pas une religion, même la plus étrangère au christianisme, qui n'a pas évolué sous l'influence de la présence de ce que Jésus a vécu. Mais ce n'est évidemment pas une action directe, explicite, consciente, ce n'est pas par emprunt, mais par ce fait que chaque fois que quelqu'un d'entre nous fait une percée dans l'humain, elle est relativement facilitée pour les autres. Prenons un exemple simple. Il y a des choses qui sont évidentes maintenant mais qui ne l'étaient pas il y a cinquante ans. Ainsi la notion d'évolution, beaucoup de gens la considéraient comme la bête noire. Si vous lisez les romans de Bernanos, l'évolution est le serpent. Autrement dit, nous avons maintenant une conception de l'évolution, de la dynamique, du mouvement, qui était absolument étrangère à notre perspective de jadis où, au contraire, la perfection était dans le statique. Nous étions tous bergsonniens à l'époque de Bergson mais je vous avoue que beaucoup d'entre nous ne l'avaient pas lu, moi en particulier. De même nous sommes tous marxistes, ça fait partie de ce temps parce que nous avons une conception de la solidarité, de l'interdépendance des différents aspects politiques, sociaux et... spirituels qui n'existaient pas à notre époque. Par conséquent on peut dire que même le Judaïsme le plus strict n'est pas ce qu'il serait si Jésus n'avait pas vécu. Alors le mot "dérisoirement" change un peu de modalité, si vous me suivez bien, parce que alors ce "dérisoire" n'est plus simplement la conséquence du fait de n'avoir pas connu ou de n'avoir pas reçu l'influence mais le fait, je dirais de la faiblesse individuelle, des limites individuelles de chacun. Et il faut y ajouter non seulement des limites des individus, mais des limites de l'époque et du lieu. Nous sommes liés aux cadences des temps et des lieux dans ma prière.

VI - Jésus et Marie (pages 109 à 127)

En cours de route, il entra dans un village et une femme, du nom de Marthe, le reçut chez elle. Celle-ci avait une sœur appelée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

Marthe, elle., était absorbée par les multiples soins du service. Intervenant, elle dit : "Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur me laisse ainsi servir toute seule. Dis-lui donc de m'aider".

Mais le Seigneur lui répondit : "Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour beaucoup de choses; pourtant il en faut peu, une seule même. C'est Marie qui a choisi la meilleure part; elle ne lui sera pas enlevée" (Lc 10, 38-42).

Nous avons fait déjà deux méditations sur la rencontre, avec Jean-Baptiste et le jeune homme riche. Je vous propose maintenant une troisième rencontre qui se trouve dans l'évangile de Luc, entre Jésus et Marie, la sœur de Marthe. Hier nous avons dit quelque chose qui est très important, le spirituel est sexué. L'homme et la femme ne se complètent pas simplement au niveau de la persistance de l'espèce, mais il y a en chacun d'entre nous une réalité spirituelle qui est appel à un complément dans l'autre. C'est vrai justement pour Jésus et Marie. Je vais essayer de décrire un peu ces choses.

Rencontre singulière de deux êtres préparés de manière indépendante, longuement, secrètement, parce ce qu'ils ont eu à vivre avec foi et fidélité dans leur solitude fondamentale".

Dans nos rencontres de hier et d'avant-hier, nous n'avons pas encore abordé la notion de solitude. Il est certain que, sitôt qu'il y a unicité et unité, il y a solitude. La solitude est une partie fondamentale de

ce que nous sommes. Vous faites bien la différence entre solitude et isolement. Actuellement nous ne sommes pas isolés mais nous sommes essentiellement un ensemble de solitaires.

Rencontre de qualité unique où chacun accueille l'autre en même temps qu'il l'inspire, grâce à ce qu'ils sont tous deux obscurément en voie de devenir l'un et l'autre, mais aussi l'un pour l'autre.

Il y a un double mouvement entre eux, chacun devient grâce à l'autre, et la relation entre les deux qui aide chacun à devenir, prend elle-même consistance grâce précisément à ce que l'un et l'autre se donnent, se donnent en l'appelant en l'autre.

Les écritures en rapportent d'autres semblables, bien que chacune soit singulière par les circonstances particulières qui l'ont provoquée, par les conséquences qui en ont résulté et surtout par l'originalité des êtres qu'elle a concernés.

Les circonstances sont différentes mais, même si elles étaient semblables, la singularité de chacun ferait que la rencontre elle-même est unique, singulière.

Ainsi, quand Jésus, comme pour mieux saisir sa réalité intime devant tout ce qui montait en lui et l'ouvrait sur une vie qu'il pressentait d'une importance au-delà de tout mesure, jusqu'à lui en donner le vertige, se confia à ses disciples dans l'abandon d'une amitié sans ombre et d'une humilité qui ne sait pas son nom, tandis que Pierre, répondant à la question posée par son Maître, confessa spontanément, d'une inspiration soudaine, qui était Jésus à ses yeux, ce à quoi auparavant il n'avait peut-être jamais pensé à part soi, ou du moins qu'il n'avait jamais affirmé avec une si puissante et étrange certitude.

Voilà une phrase magnifique! Elle est un peu longue mais, si on la coupe en trois, elle n'a plus l'unité fondamentale de la chose. Lorsque Jésus a demandé à Pierre : "Qui suis-je ?" ce n'était pas simplement pour un examen de théologie. Qui était-il ? Qu'est-ce qui montait en lui ? Qu'est-ce qui lui arrivait ? Où allait-il ? Rappelez-vous un peu de ce que j'ai mis dans "Chassé au désert". Il cherchait une confirmation de ce qui montait en lui et, par ce qu'il était, appelait en Pierre une affirmation que Pierre lui-même n'avait peut-être jamais osé se formuler de son côté. Mais, appelé par ce que Jésus était, il lui a été donné ce qui n'est pas que de lui et qui lui a permis d'affirmer quelque chose qui va bien au-delà de ce qu'il pouvait explicitement penser et qui était en puissance en lui. Évidemment ce sont des phrases qu'il faut lire une première fois pour les comprendre grammaticalement et puis une deuxième fois pour les lire convenablement. Car tout se tient. Ce qui est important ici, ce n'est pas chacune des parties, même si chacune des parties a son importance, c'est l'ensemble, c'est l'imbrication dans les deux sens à la fois de ce que Pierre dit, de ce que Jésus attend, de ce que Jésus reçoit et de ce que Pierre apporte.

Jésus n'était-il pas secrètement en attente de telles rencontres de par la mission qui lui était peu à peu et mystérieusement départie ?

Il avait besoin qu'on croie en lui pour qu'il croie en sa mission. Il avait besoin de recevoir des autres, qui lui étaient suffisamment proches, pour qu'il se reçoive lui-même de la part de Dieu.

C'était sans nul doute à son insu car rechercher une rencontre de cette qualité, en supposant que par impossible on puisse à l'avance la concevoir, serait s'en évincer du même coup.

Ce n'est pas la conséquence d'un projet. Ce n'est pas la conséquence d'une attente, c'est un fruit. Un fruit de ce que je suis, si vous voulez, et de ce que l'autre est. C'est un fruit de ce que Jésus était et de ce que Pierre était au contact de Jésus. Et Jésus n'est devenu ce qu'il a été que parce qu'il a été en contact avec des gens qui ont cru en lui. Qui ont cru en lui parce qu'ils étaient eux-mêmes ce qu'ils étaient. Interaction continue.

Par sa seule présence, Jésus sollicitait silencieusement ces rencontres, il les appelait. Mais cet appel muet, tous ne l'entendirent pas comme Jésus implicitement portait à y répondre, comme cela eût été nécessaire pour que la rencontre avec lui atteignit à un sommet qui déjà ne soit plus tout à fait de ce monde.

Qui n'est plus ni de ce milieu ni de ce temps. C'est d'ailleurs pourquoi chacun d'entre nous peut, suivant ce qu'il est, s'en approcher aujourd'hui, quoique nous soyons dans un lieu tout à fait différent de l'endroit où il se trouvait et dans un temps tout à fait différent du temps où il a vécu. C'est suffisamment intemporel et universel pour que, même dans un autre temps et un autre lieu, on puisse faire une approche qui soit plus profonde que celle que ceux qui se trouvaient dans le temps et le lieu ont pu faire. Car de nombreux Juifs ont rencontré Jésus et ne l'ont pas vu.

Est-ce parce que, heureux dans cette maison aimée et se trouvant comme inspiré par le climat qui y régnait (la présence de Marie n'y était pas étrangère), il était alors particulièrement porté à se dire, à découvrir ce qui montait en lui, à saisir ce que la prédication de Jean-Baptiste, le baptême qu'il avait reçu et la reconnaissance qu'ils avaient faite l'un de l'autre, ne lui avaient pas donné à entrevoir de prime abord, tout en l'y ayant par ailleurs indirectement préparé ?

Il vit ce moment comme un approfondissement de ce qui s'était passé entre lui et Jean-Baptiste, de tout ce qui s'était passé peut-être même au désert quand il y a été chassé.

Est-ce parce que, à ce moment, il était particulièrement las de parler sans être compris autrement que de manière dérisoire par ses auditeurs et même par ses disciples, voyant qu'il ne cultivait pas chez eux des aspirations qui, loin de les faire naître à eux-mêmes et de leur découvrir à quelle grandeur ils étaient appelés, les confirmaient dans la vaine attente de ce qu'ils désiraient et que promettaient, comme de juste, leurs traditions ?

Je fais allusion à l'attente politico-religieuse du messianisme. Jésus essayait de faire naître en eux un royaume tout intérieur. Mais dans les mots pour parler de ce royaume tout intérieur, les auditeurs entendaient le royaume très extérieur qui rendrait à Israël sa puissance et par suite le replacerait dans la puissance, dans l'injustice.

Cette attente qui les habitait jusqu'à les absorber, où Israël investissait totalement l'espérance fondamentale de l'homme, la projetant dans l'avenir, la dévoyant de façon politique, Jésus tentait sans vraiment y réussir de l'orienter vers la foi dans le royaume des cieux, ce royaume tout intérieur qu'il s'efforçait de faire poindre dès maintenant en chacun autour de lui.

Oh! mais ce n'est pas "vraiment" que j'avais écrit, c'est "vainement". Il y a toujours des fautes d'impressions mais c'est fait exprès, c'est pour que le lecteur exerce son intelligence.

A certaines heures de lumière, d'ailleurs vite évanouies, cette rencontre, par une vision globale, indistincte mais combien signifiante et de quelle conséquence, permet, à chacun de ceux qui ont en partage cette communion, d'accéder du même mouvement à ce qu'il est et à ce qu'est l'autre en la réalité toute de mystère que l'homme de foi et de fidélité devient obscurément, au long de ses jours, dans la solitude infrangible qui lui est de structure.

Autrement dit, grâce à cette communion, chacun devient ce qu'il a à devenir et entre un peu dans le mystère de ce qu'est l'autre, il entre un peu dans son propre mystère et un peu dans le mystère que l'autre constitue. En plus, entre les deux se développe une réalité qui dépend essentiellement de ce que chacun devient de son côté. C'est lié d'une façon humaine à la réalité fondamentale de ce que nous appelons la Trinité. Nous avons conçu Dieu à travers une prise de conscience de la réalité humaine essentielle qui permet à chacun d'entre nous de devenir soi-même et d'établir entre nous une relation qui, tout en nous aidant à devenir nous-mêmes, est aussi le fruit de ce que nous devenons.

Le paragraphe suivant, je ne pensais pas le lire, je vais quand même le lire mais en vous l'expliquant.

Parallèlement on peut penser que Dieu, par l'Acte en acte qui le constitue, s'inscrit de façon proprement humaine en cette réalité particulière à chacun de ces êtres, et qu'en cette communion entre eux qu'il rend possible et qu'il soutient, Dieu se réfléchit (comme dans une glace), se trouve et s'accomplit comme un père le fait devant ses enfants lorsqu'ils grandissent et qu'entre eux s'accroît l'amour fraternel.

Je développe là ce que je vous ai dit en trois mots en prenant des expressions, hélas très utilisées, Trinité, ou des choses de ce genre. Alors je vais vous le lire d'une façon où je ne parle pas du tout de la Trinité mais où je dirai exactement la même chose. Mais ce sera exactement dans la ligne de ce que je viens de vous dire. L'Acte en acte ! Je n'emploie pas le mot «être» pour parler de Dieu parce que la tendance du mot «être» est d'être toujours chosifié. L'Acte en acte, c'est, si voulez, la grimace du chat sans le chat. C'est «l'être non-étant» pour employer un terme plus philosophique, l'être qui n'a pas de passé, qui n'a pas d'avenir. On peut prendre des images plus poétiques. Dans la bible, c'est le buisson qui brûle sans se consumer. Il y en a d'autres, l'attente (en lui donnant son sens fort) de l'amour que nul amour ne comble; l'aube d'une aurore que nul jour ne vient clore. C'est beau ! Comment parler de la grandeur de Dieu ? L'essentiel de Dieu, c'est de devenir, ce n'est pas d'être, c'est de faire devenir pour devenir. Il s'accomplit dans la multitude, dans l'innombrabilité des images humaines que nous devenons peu à peu, grâce à lui mais aussi grâce à l'accueil que nous faisons de l'action qu'il a en nous.

Du même mouvement Dieu ne donne-t-il pas sens aussi à tout ce qui, de près ou de loin dans l'univers, à quelque part, même seulement inconsciente et passive, à son Activité conjointe à l'activité de ces deux êtres, tous deux à l'œuvre en ce qu'ils deviennent et en leur communion ?

Il s'agit de Jésus et de Marie, deux êtres qui se rencontrent dans l'essentiel de ce qu'ils vivent

Il faut que je vous explique. C'est pourtant très clair, mais il faut que je vous explique. Tout ce que nous devenons est la conséquence fondamentale de l'Acte en acte qui œuvre en nous dans la mesure où nous l'accueillons. Et cet Acte en acte nous donne la possibilité d'accueillir tout ce réel qui est autour de nous, cette cruauté, enfin tout ce réel, nous l'accueillons, nous nous l'approprions comme je le dis dans «Devenir soi», de telle sorte que si ça n'a pas en soi de sens, ça prend sens par rapport à ce que nous sommes. Ça prend sens dans ce que nous sommes, nous devenons. Dieu donne sens à

l'univers à travers le sens que chacun d'entre nous, à sa mesure, en son histoire, donne à tous les événements qu'il rencontre. L'univers prend sens à travers le sens que nous découvrons en nous sous l'action de Dieu. L'Acte en acte prend physionomie humaine et donne sens à ce qu'Il est à travers l'univers que nous accueillons sous son action et grâce à notre accueil. Vous me direz que c'est compliqué mais je vous dirai que ce n'est pas non plus aussi simple.

Oh ! mystère de la réussite de l'ensemble des éléments qui concourent selon leur nature à la naissance et au développement de chaque conscience d'homme et à la communion entre eux qui en résulte. (C'est à mon sens la réponse à la cruauté du réel).

Sans nul doute, ce n'était pas la première fois que Jésus et Marie se trouvaient seul à seule. Ils devaient déjà avoir connu ensemble quelques moments privilégiés, comme ceux que l'amitié suscite ordinairement entre des jeunes accordés par l'âge et la nature, proches par les aspirations du cœur et tournés ensemble vers l'avenir. Cependant, aucun de ces moments aurait-il pu faire prévoir une rencontre à un niveau de cet ordre ? Secrètement préparés par leur vie, où chacun avait été fidèle à devenir davantage ce qu'il était en puissance devant Dieu, Jésus et Marie sans le savoir, se trouvaient tout particulièrement assortis l'un à l'autre dans le fond intime de leur être. Ils se montraient d'autant plus capables d'ouverture l'un à l'autre, en dépit de leurs différences et de leurs limites, que chacun était pleinement voué en esprit et en vérité à Dieu selon ce qu'il était en lui-même et autant que cela lui avait été donné personnellement.

Certes, d'autres fois depuis, Jésus et Marie ont dû se retrouver. Certes, ils demeuraient tous deux habités par le souvenir impérissable de la rencontre d'une profondeur et d'une élévation exceptionnelles qu'ils avaient connue entre eux. Mais Jésus et Marie, même s'ils l'eussent à nouveau tenté, auraient-ils jamais pu renouveler une telle rencontre, comme elle leur avait été alors donnée, comme ils avaient su alors l'accueillir ? Non, une telle communion est dans sa singularité d'une perfection qui se suffit à elle-même. Elle ne supporte pas la « répétition », ni quelque autre accomplissement. (C'est un point important : ce n'est jamais un projet).

Bien que cette rencontre se soit réalisée dans des conditions favorables, celles-ci ne sont pas déterminantes. Accidentelles, bien que par ailleurs elles soient secrètement et lentement aménagées par les événements et par les circonstances, ces conditions ne sont que contingentes. Une telle communion se situe au-delà des distances de tous ordres qui, ordinairement et à la longue, conduisent le souvenir à se perdre et la présence à s'évanouir. Aussi bien, elle est parce qu'elle a été. Écho de l'Acte de Dieu chez deux êtres qui en l'accueillant sont et deviennent, et qui le font dans le lieu et dans le moment où ils se trouvent, elle demeure dans « l'instant » qui n'est pas du temps et qui est là où n'est pas d'espace.

Cette rencontre s'est évidemment faite physique à l'occasion. Mais la rencontre physique ne peut pas par elle-même provoquer une rencontre de cette profondeur. D'autre part, il faut bien le dire, la rencontre physique, si elle peut en être l'occasion, peut souvent la gêner si elle se prolonge.

Ceci touche quelque chose de très important pour la vie spirituelle et d'autant plus que la rencontre est plus profonde. Sitôt que la rencontre atteint un peu le niveau de Dieu, Dieu disparaît au moment même où l'on découvre qu'il est apparu : Transfiguration, les disciples d'Emmaüs et dans d'autres cas dans l'ancien testament. Pour indiquer la transcendance, l'auteur inspiré fait disparaître celui qui est apparu. On touche là quelque chose d'important. La présence physique est utile mais elle ne peut pas supporter la transcendance du moment vécu et la transcendance du moment vécu ne peut pas supporter la contingence du moment vécu. Voilà ce que je voulais dire dans ces quelques pages.

Cette présence réelle n'est pas de l'ordre de la présence matérielle due à la rencontre qui lui donna l'occasion de naître. Elle peut au contraire être gênée si la présence physique se prolonge et demeure à contretemps. Cette rencontre entre ces deux êtres prendra un sens, une portée dont les dimensions, sur l'heure, ne leur étaient pas de prime abord prévisibles. Par ailleurs la mémoire en laissera chaque jour davantage s'amenuiser puis s'effacer tous les détails.

C'est pourquoi on s'efforcera peut-être de retrouver l'intensité de cette rencontre faite jadis, de manière à ce qu'elle se perpétue, mais la mémoire en perd petit à petit les détails

Le cœur lui aussi ne se trouvera plus en mesure d'en goûter à nouveau la ferveur singulière. Ce sera seulement à longueur de vie que cette rencontre, par la communion qu'elle a suscitée, manifesterà sa fécondité en ces deux êtres de foi et de fidélité, de nouveau chacun, l'un et l'autre en marche sur son propre chemin unique et solitaire. Le souvenir qu'ils en conserveront cependant les accompagnera pas à pas comme l'ombre suit quand on va vers la lumière, mais ici ce sera en les précédant pour les guider.

Vous connaissez la différence que je fais entre mémoire et souvenir. La mémoire est quasi physique, on a une bonne ou une mauvaise mémoire; des médicaments peuvent me faire perdre la mémoire et

d'autres m'en redonner. C'est quelque chose de quasi physiologique et peut-être un peu plus que physiologique. Il ne faut pas trop séparer le physiologique du psychique. Mais le souvenir, tout en utilisant la mémoire, est une activité spirituelle qui est en fonction de tout ce que j'ai été, et de tout ce que je peux devenir. C'est donc quelque chose qui relève dans un certain sens de mon mystère et pas simplement de mon histoire.

Tous deux, ils resteront présents l'un à l'autre, s'aidant mutuellement à être, en s'épaulant, en se complétant, comme nul autre ne saurait faire. Ce sera à ce point que la mort n'aura pas de puissance sur cet instant où Jésus et Marie se sont rencontrés au niveau de ce que pour l'essentiel ils «sont», là où ils deviennent de par Celui qui «est».

Quand Jésus mourra dans les affres du supplice, mais aussi dans l'angoisse de l'effondrement de sa mission, effondrement que seule sa foi pouvait élever au niveau de la «consommation dans l'accomplissement» le supplice intime que Marie subira de son côté, à la mesure de sa sensibilité féminine et en quelque sorte maternelle, l'effondrement dont elle vivra la radicalité à la mesure de l'intelligence que donne l'amour, ne l'empêcheront pas de retrouver Jésus à travers l'absence définitive. Elle le reconnaîtra grâce à l'activité du souvenir au niveau de l'existence, au-delà des connaissances qu'elle avait acquises de lui pendant qu'elle était avec lui et que sa mémoire lui a conservées. Elle vivra de la présence de celui dont tout lui affirmait invinciblement le départ sans retour en même temps que la ruine irrévocable de l'œuvre à laquelle il s'était voué.

Sans doute comme Marie-Madeleine et tous ceux qui par leur fond intime s'étaient suffisamment approchés de Jésus, Marie, la sœur de Marthe, fut-elle en mesure de le croire de foi, d'espérance et d'amour désormais toujours vivant d'une réalité que nulle mort ne pourrait détruire et dans laquelle elle-même déjà prenait vie à jamais. Elle le put en particulier grâce à la rencontre exceptionnelle dans sa singularité qu'elle connut avec Jésus ce jour-là, pendant que Marthe s'affairait aux devoirs de l'hospitalité.

Voilà! Il y aurait encore d'autres développements, parce que ce sont des choses capitales. C'est un des aspects par lesquels on peut avoir une première expérience, si j'ose dire, du royaume de Dieu. Cette rencontre en profondeur, c'est la transparence; le mot n'est pas employé ici mais il le sera dans la suite de cette méditation. Je suis transparent à moi-même. Et une transparence qui n'exige pas nécessairement la réciprocité pour exister. C'est ça qui est capital. Elle existe, mais elle n'est pas recherchée. La transparence qu'on peut avoir de soi n'est pas nécessairement la transparence qu'on attend de l'autre. Et c'est dans cette mesure où les transparences coexistent sans s'attendre que le royaume de Dieu s'atteint dans sa propre pureté. Le royaume de Dieu est là où nous serons transparents les uns aux autres par ce que nous sommes. Mais, supposons que nous soyons transparents actuellement, ce serait un enfer. Heureusement que nous avons une vie privée.

La nature de l'entretien (p. 118)

On ne peut pas tout lire mais il y a un passage qui m'intéresse beaucoup, c'est sur la nature de l'entretien. Ce n'est pas une confession, on ne raconte pas sa vie. C'est simplement une description de la rencontre. Comme nous l'avons dit, ce n'est pas la conséquence d'un projet, ce n'est même pas quelque chose qui a été dit ou, si on en a déjà eu un certain sens, le sens qu'on lui trouve au moment où on le dit, tout en étant dans le prolongement de ce qu'on savait, va au-delà.

Paroles non préméditées, qu'on entend soi-même avec surprise après les avoir prononcées. Elles sont l'expression, plus que toutes celles qu'on a pu dire jusqu'à ce jour, de ce qui a été vécu, de ce qui journallement a été sous-jacent aux comportements visibles dont la matérialité commune cache la réalité secrète et singulière.

Nos manières de nous comporter n'épuisent pas ce que nous sommes. Ce que nous pouvons savoir de l'autre n'épuise pas ce que l'autre est. La conscience que nous pouvons en avoir n'épuise pas ce que nous sommes. Alors nous sommes en communication profonde avec l'autre et ce que nous disons, nous ne l'avons pas prévu d'avance puisque nous l'entendons pour la première fois, nous nous entendons nous le dire, c'est un aveu. Le mot «aveu» est bon, il est meilleur que «confession». C'est l'aveu de ce que l'on est, qu'on s'avoue à soi-même. C'est proprement une découverte ou, si vous voulez, une parole vraie, une pensée juste, deux expressions qui sont corrélatives avec ce que je viens de dire.

Aveu spontané dont on a conscience après coup, aveu sans voile, d'une crudité sans ménagement mais aussi sans ostentation; aveu impitoyable et serein dont l'effort résolu d'objectivité ne laisse place à aucun jugement de valeur qui puisse le contrecarrer. (Pas de bien, pas de mal, c'est capital).

Oh! transparence où l'on est seulement ce qui reste quand en soi on ne recèle plus rien de soi, quand on n'a plus rien à soi car il n'est plus rien de soi qui n'ait été livré, quand on n'est plus que soi.

Si vous voulez, ceci correspond à l'idée que quand on incinère un corps, il ne reste pas grand-chose. Gardez cette image : à la fin de la séance, il ne reste pas grand-chose mais il reste quelque chose.

Questions

Il serait peut-être fort indiscret de vous demander si vous avez vécu une chose pareille pour pouvoir nous la décrire avec une si grande précision.

Puisque vous me parlez un peu directement, il y a deux temps dans ma vie qui ont été pour moi extrêmement éliminateurs dans l'avenir. Le premier, c'est ma rencontre avec Portal. Un autre a été éliminateur dans ma vieillesse, c'est la rencontre avec quelqu'un auquel j'ai été porté à dire, dans ma nudité, tout ce qui a été dans ma vie. Et incontestablement ce que je lui ai dit, je n'aurais pas pu me le dire. C'est parce qu'elle était capable, elle, de recevoir, de m'accueillir, que j'ai pu me livrer. L'aveu implique de la part de celui auquel on le fait, un accueil qui n'est pas nécessairement de sa part un aveu, mais qui a le même ordre que ce qui constitue l'originalité de l'aveu par rapport à la confession.

Je crois d'ailleurs, à des degrés variables car ça dépend de l'histoire de chacun, que nous en avons tous besoin, ne serait-ce que sur le lit de mort. A mon point de vue c'est ce que l'évangéliste Jean a très bien compris. Il a composé un discours de Jésus au moment de la cène qui est exactement dans la ligne de ce que je vous dis : l'aveu de ce que Jésus était. Seulement il y avait dans les dits de Jean toute une gnose qui fait parler Jésus en tant que glorifié ce qui, d'une façon beaucoup plus secrète mais profondément impressionnante, a émergé de Jésus et en ses disciples à l'heure du dernier repas lorsque tout allait s'achever

Ce que j'ai mis ici, je l'ai mis avec Jésus et Marie, mais je crois qu'en toute vie il est souhaitable qu'il y ait cela. Je pense que ça peut se présenter même dans un couple qui n'est pas toujours le lieu favorable pour une ouverture de ce genre, au moins pendant le courant de la vie. Mais lorsque la vieillesse approche et que l'œuvre menée par les deux se trouve, je ne dis pas accomplie dans le sens parfait du terme, mais où elle est ce qu'elle est, alors il y a un regard commun des deux sur ce qu'ils ont vécu qui dépasse de beaucoup la simple histoire qu'ils pourraient chacun se dire dans leur propre intime.

Pourquoi attendez-vous si longtemps pour avoir un regard en arrière ?

C'est que je ne l'attends pas, c'est parce que ça me vient. Je n'en prends pas l'initiative. Ça n'est pas avec n'importe qui d'abord que cela peut se faire et, même avec quelqu'un qu'on connaît bien, ça peut bien ne pas se faire, ou cela peut se faire à l'heure H. C'est pour ça que je vous ai dit que: cela ne se renouvelle pas. Il n'y a pas de répétition. C'est tout à fait autre chose que dans une technique de psychanalyse. Parce que nous sommes tout proches, l'autre me «psychanalyse», sans qu'il le sache, par le fait même qu'il me fait dire ce que je ne saurais pas me dire à moi-même. Le rôle du psychanalyste est précisément de faire découvrir à son client certaines réalités qu'il a vécues depuis très longtemps sans le savoir, de lui en faire prendre conscience. On lui fait toucher du doigt la réalité de ce qu'il est. Tout cela dépend aussi de la profondeur où ça va mais c'est la même chose. Donc je ne décide pas de me mettre à nu à partir de maintenant. Cela serait indécent.

Ne serait-il pas plus décent d'attendre le moment privilégié où l'autre pourrait vous accueillir ?

Je ne suis pas maître de la situation. Je ne suis pas plus maître de l'aveu que maître de la présence de celui qui sera en mesure de recevoir l'aveu au niveau où je le fais. A mon point de vue, c'est ça qui est intéressant car, des deux côtés, il y a une confluence entre deux existences absolument indépendantes l'une de l'autre, mais mues par le même esprit qui petit à petit se manifeste et à l'heure où chacun est suffisamment mûr pour pouvoir précisément être cueilli par l'autre.

Ce que je viens de dire n'est pas entièrement exact, parce que je vous ai donné une réciprocité qui n'est pas nécessaire, qui peut exister, mais qui n'est pas nécessaire pour que l'un cueille le fruit de l'autre. Ceci est capital, ce n'est pas un échange, je ne suis pas nu pour que tu sois nu.

D'après ce que vous avez dit de cette rencontre, il y aurait une transparence de part et d'autre.

Je dirais une transparence qui n'est pas nécessairement réciproque. Elle peut exister mais elle n'est pas absolument nécessaire.

Dans la méditation de ce matin, vous avez expliqué que c'était réciproque et d'autant plus intense que c'était réciproque.

Je ne dis pas que ce ne soit pas ce qui se présente parfois. Mais pour que ce soit dans sa véritable pureté, il faut que l'aveu ne soit pas provoqué par le déclenchement de l'aveu de l'autre. C'est capital à mon point de vue. Maintenant que l'aveu de l'un implique plus ou moins, non pas implique mais conduise plus ou moins obscurément l'autre à faire lui-même un aveu, peut-être, quand ce ne serait que pour lui montrer qu'il l'accueille, d'accord! C'est la grande différence qu'il y a avec l'amour humain. Un amour qui n'a pas de répondant est la source d'une grande souffrance. Ce n'est pas le cas ici, l'aveu de l'un n'exige pas du tout l'aveu de l'autre.

Mais il demande la reconnaissance.

C'est ce que j'appelle l'accueil. La reconnaissance est autre chose que l'aveu, elle est tout orientée vers celui qui avoue, beaucoup plus qu'elle est orientée sur celui qui reconnaît. Cependant il faut dire que, pour pouvoir reconnaître, il faut s'y reconnaître.

Quand vous avez parlé de la rencontre avec Jean-Baptiste, c'est un peu différent car, si Jésus s'est reconnu, il ne s'attendait pas que Jean-Baptiste se reconnaisse.

Mais c'est un moment où on est dans l'éclairage de l'avenir, tandis que la rencontre de Jésus et Marie, c'est l'éclairage d'un passé, ce qui suppose que l'un et l'autre aient vraiment vécu. Ainsi deux jeunes peuvent s'éclairer mutuellement sur leur avenir parce qu'ils sont sollicités par les mêmes perspectives, ils ont le même âge... C'est extrêmement précieux pour l'éveil d'une vocation, l'éveil d'une prise de conscience du sens de la vie, de pouvoir échanger en profondeur. Ce qu'ils n'arriveront plus à faire quarante ans plus tard. Les vieux sont terriblement secrets les uns vis-à-vis des autres. Autant il est facile aux garçons et aux filles de vingt, vingt-cinq ans, s'ils ne sont pas déjà trop vieux garçons de s'ouvrir dans ces perspectives les vieux de soixante-dix ans, nous avons trop de choses à défendre dans notre passé pour pouvoir nous ouvrir.

Lecture

Lorsque le temps est venu pour l'homme de se libérer de ce passé qui n'est plus pour lui qu'enveloppe fœtale, monte en lui le désir de s'en libérer en faisant l'aveu «radical» (p. 118).

On ne le commande pas. Je ne sais pas ce que c'est avant de l'avoir vécu, comme les seuils de la vie spirituelle dont nous parlons souvent. Ce qui caractérise un seuil de la vie spirituelle, c'est précisément qu'on ne le connaît pas avant, on ne sait pas quand on le passe, on le découvre après et, à mesure qu'on se développe, on en découvre de plus en plus le caractère capital. Un seuil que nous rencontrons tous, c'est la mort. La difficulté est qu'on ne sait pas ce qui se passe au moment de la mort.

Ce fruit, que peut cueillir seulement à l'heure convenable celui qui, par sa simple présence, lui donne l'occasion et la possibilité de se détacher, ne sera pas sans le nourrir comme il sera aussi nourriture pour l'homme qui ainsi se dépouille (p. 119).

Autrement dit, c'est toujours la même chose, le fruit est à la fois nourriture pour l'un et pour l'autre. Découverte pour celui qui fait l'aveu et nourriture pour l'autre parce que, même s'il n'entre pas dans la transparence vis-à-vis de l'autre, il a une ouverture sur sa propre réalité qui dépasse celle qu'il pourrait avoir s'il était seul. Une parole testamentaire, même si elle est d'une certaine banalité, est grande. Les dernières paroles d'un homme, s'il ne fait pas du théâtre en mourant, sont toujours des paroles d'homme.

Questions

Qu'est-ce qui vous fait dire que cette rencontre avec Marie a été de cet ordre-là ?

Ce ne sont pas les évangiles qui me le disent. Dans l'évangile de Luc, voici comment la rencontre est présentée. Marie s'est assise près de Jésus et reçoit l'enseignement de Jésus pendant que Marthe fait la cuisine. Marthe trouve qu'elle exagère et dit : Maître, voudriez-vous dire à ma sœur qu'elle observe les commandements, qu'elle vienne m'aider. Jésus lui dit : non, non, elle a pris la meilleure part.

Nos contemplatifs se sont précipités sur ce texte pour ne rien faire. Voilà l'origine des ordres contemplatifs...! Mais au fond, il y a eu entre Jésus et Marie une communication en profondeur singulière, puisque Marie justement ne se sentait pas du tout appelée à aider sa sœur. Pendant de nombreuses années, elle a certainement fait le ménage avec sa sœur. Mais non à ce moment-là. Ce qu'on a à faire n'est pas nécessairement utile. Ce qu'on a à faire dépend de ce qu'on est, de ce qu'on vit et non pas des utilités et même des urgences qui peuvent se présenter.

Dans la rencontre avec la Samaritaine, est-ce qu'il y a quelque chose de plus ?

Dans le texte de Jean, dans la rencontre avec la Samaritaine, il y a quelque chose de plus, c'est-à-dire que la Samaritaine donne à Jésus l'occasion de parler du royaume, de parler de la moisson d'une façon tout à fait nouvelle. Autrement dit, elle lui donnait la possibilité de découvrir en lui l'étendue de la moisson : «Regardez la campagne, elle est prête pour la moisson». Immédiatement après la rencontre avec la Samaritaine, il y a des perspectives beaucoup plus universelles qui ne se trouvent que dans l'évangile de Jean. Alors que Jésus ait rencontré une Samaritaine, je n'en sais absolument rien, mais que l'auteur ait un sens très profond de la vie spirituelle et se soit servi de quelques événements de Jésus pour pouvoir en faire un schéma, un panorama, je le croirais.

Dans la relation avec Marie, il y a une certaine stabilité pendant quelques mois qui semble ne pas avoir existé avec la Samaritaine.

Je vous l'ai dit tout à l'heure, la stabilité peut préparer la rencontre en profondeur, mais elle n'est pas la condition suffisante et n'est même pas une condition nécessaire. Autrement dit, une rencontre peut être préparée, mais secrètement, par deux voies radicalement indépendantes et elle ne suppose pas qu'à un certain moment, pendant un certain temps, la voie ait été commune.

Pourquoi avez-vous choisi le texte de Luc et non pas celui de Jean ?

L'onction de Béthanie est déjà un texte bien travaillé. Incontestablement Marie-Madeleine a fait là un geste d'amour qui dépasse la transparence dont je viens de vous parler. Elle prend ses cheveux, elle lave ses pieds, vraiment un amour de possession, mais dans la pureté d'un Jésus transformé dans la perspective de la sépulture. La rencontre avec Marie est à un autre niveau.

Dans Jean, l'onction est un geste de Marie, sœur de Lazare. Dans les autres évangiles, c'est une femme. Donc ce n'est pas nécessairement Marie-Madeleine.

Jésus, tel qu'on le présente dans l'évangile, a pris les choses à un tout autre niveau, mais ce n'est pas sans relation avec ce que cette femme pouvait avoir compris de ce que Jésus était. Et ça, c'est très grand. Tous ces textes sont des textes médités, arrangés dans des perspectives essentiellement spirituelles, avec pour nous malheureusement une gnose sous-jacente qui n'est pas de notre époque. Mais autrement, au point de vue spirituel, si l'on veut bien dépasser la gnose proprement dite, on s'y retrouve pleinement.

Lecture

Par ce qu'ils sont chacun séparément et par ce qu'ils sont ensemble l'un par l'autre, ils permettent à Dieu de se manifester et de communier à Soi. S'il y a en l'homme quelque réalité qui, bien qu'issue du monde de la matière et de la vie, transcende, par ce qu'elle est, le temps et la spatialité au point de relever seulement de ce qui, organique et unifié, demeure et sans cesse devient en lui, ne serait-elle pas ce que cette transparence lui laisse entrevoir de soi grâce à la présence de l'autre ? Cette révélation de lui-même à lui-même, il s'en trouve simultanément le sujet et l'agent. Elle est aussi pour lui comme une nouvelle naissance, tant elle fait renaître tout son passé. Elle est pour lui une transfiguration, tant elle lui montre sa vie sous un éclairage nouveau. Issue de la limpidité du cœur et de sa simplicité, plus encore que de la rectitude du regard et de sa lucidité, cette transparence montre à chacun ce qu'il est, dégagé de ce qu'il aurait dû être et de ce qu'il aurait voulu être.

La limpidité du cœur est une expression un peu nouvelle chez moi. Le cœur est limpide et l'esprit est lucide. Le cœur est plus global que l'esprit de sorte qu'il y a une limpidité du cœur, sa simplicité plus encore que de la rectitude, la rectitude du regard et sa lucidité.

VII - Échange sur la rencontre en profondeur

Ne voudriez-vous pas reprendre ce que vous avez dit de la limpidité, on a eu du mal à suivre.

Pour moi, la limpidité du cœur et la lucidité de l'esprit doivent aller de pair pour que la transparence, dont je suis en train de vous parler, soit possible grâce à la présence de l'autre. La limpidité du cœur et la lucidité de l'esprit sont deux réalités qui se développent en nous à mesure que nous vivons dans la foi et la fidélité, et elles sont nécessaires pour que, à l'heure H, avec la rencontre de l'autre, on puisse avoir cette transparence qui est pour nous à la fois révélation de ce que nous avons vécu sans le savoir mais que nous avons vécu, et transfiguration du sens de notre vie. Approche de notre être, cet être qui est l'accomplissement de Dieu, accomplissement particulier en chacun de nous, accomplissement innombrable dans la mesure où le nombre des hommes qui correspondent à Dieu, à l'Acte en acte, est sans mesure. Dieu s'accomplit dans les hommes qui l'accueillent au niveau où ils deviennent proprement humains.

Cet être est dépouillé de tout.

Dépouillé de tout ce qui l'a aidé à être, des contingences de tous ordres. Alors tout ce qui est contingent de tous ordres prend son sens. Cet arbre, ce papillon, cette rencontre, cet événement, tout cela je me l'approprie par une activité créatrice qui vient de moi, mais qui n'est pas que de moi. Ça s'inscrit, je dirais, dans la réalité qui demeurera de moi lorsque tout le reste passera.

Au fond, c'est un petit peu notre histoire.

Fondamentalement mon histoire, tout en la dépouillant de toutes les histoires. C'est un peu comme dans beaucoup de livres actuels où il y a beaucoup de commentaires et un peu de texte. Si on supprime les commentaires, il ne reste pas grand-chose.

Peut-on avant cette rencontre, avant même de connaître la personne que l'on va rencontrer, éprouver le besoin ou avoir une préconscience de ce que cette rencontre pourrait être ?

Je pense que la plupart des jeunes gens que nous avons été et que vous êtes encore, ont eu l'occasion d'avoir une rencontre en profondeur où l'essentiel a été atteint et bien au-delà de ce qu'ils pouvaient en dire. A mon sens c'est même capital. Je ne crois pas qu'il y ait des vies spirituelles qui puissent se développer d'une façon un peu réelle s'il n'y a pas de temps en temps une rencontre en profondeur de ce genre et en particulier au départ. C'est pour cela que j'insiste tellement dans «L'homme à la recherche» sur la filiation et la paternité spirituelles. Ce que je suis en train de vous dire est beaucoup

plus général que la filiation-paternité spirituelle qui suppose un ancien et un jeune. Le jeune reçoit de l'ancien mais l'ancien retrouve dans le jeune sa propre jeunesse. Il y a comme une révélation, une transfiguration de son passé, grâce à la présence de ce jeune auquel il donne de bons conseils.

Tous les hommes peuvent connaître ces rencontres, de quelque orientation religieuse qu'ils soient.

Absolument! Tout ce que je suis en train de vous dire n'est pas spécifiquement chrétien. Il est certain que, si l'on est chrétien, c'est-à-dire si l'on est disciple et pas simplement adhérent à une idéologie sur Jésus, des rencontres en profondeur entre deux disciples se font mais non entre deux croyants de croyance. Les croyants de croyance parlent de leur croyance, les disciples communient dans leur vie. C'est les disciples d'Emmaüs.

Cette transparence ouvre sur le passé.

Vous faites bien de le dire. Évidemment ça s'enracine dans le passé. Mais il n'y a pas de vision du passé qui ne soit pas prophétique de l'avenir parce qu'il y a une unité dans l'être. Plus je comprends l'unité fondamentale de ce que j'ai vécu au-delà de l'extrême diversité des événements, des situations, plus je peux être intelligent de ce qui va arriver après. Cette unité que je découvre un peu sera discrètement dans ce qui va venir.

Cela peut nous libérer vers l'avenir.

Ça peut m'ouvrir très fort vers l'avenir. Là nous sommes tout à fait d'accord. D'ailleurs, c'est ce qui se passe dans la paternité et la filiation spirituelles. Le père spirituel ouvre au jeune son avenir parce qu'il lui découvre ce qu'il a lui-même vécu. Plus on est au clair sur son passé, plus on est au clair sur son avenir, parce qu'il y a une unité.

Ce qui veut dire que, si on ne provoque pas ces rencontres, on doit s'y préparer car, si on ne vit pas suffisamment en profondeur, cette rencontre ne pourra pas se faire.

Absolument. Mais alors le mot "on doit s'y préparer" est de trop. On vit et on s'y prépare. Le devoir serait trop d'ordre technique. On vit et on s'y prépare.

Dans une telle rencontre, on amorce l'aveu, on peut se dire et on dit des choses qu'on ne savait pas du tout qu'on les dirait mais qui petit à petit se font si claires qu'on se livre à cause de l'écoute respectueuse de l'autre qui est pleinement présent.

C'est exactement cela. Il ne faut pas être à des niveaux différents. Il y a des cas où on est porté à se dire mais lorsqu'on a oublié le climat dans lequel on l'a dit, on peut le regretter.

C'est parce qu'on n'est pas encore prêt.

C'est parce qu'on n'est pas encore prêt. C'est exact. On n'est pas encore complètement nu, on reste un peu habillé, on met au moins une étole. C'est pour cela que j'insiste beaucoup dans mes livres sur les instincts fondamentaux. Ce sont des amorces naturelles de ces choses, entre deux êtres qui découvrent l'amour, mais sans que ça aille aussi loin. Dans un amour qui naît, s'il n'y a pas de la part de l'un et de l'autre un aveu qui dépasse ce qu'ils sauraient se dire à eux-mêmes, ça ne va pas très loin. Dans la mesure où les existences, pas les vies, ont suffisamment creusé, ont pris petit à petit de la consistance, il y a là la possibilité d'une rencontre d'autant plus extraordinaire qu'on est plus intelligent de l'autre. D'autre part, les conditions dans lesquelles chacun a vécu de son côté présentent des similitudes malgré l'extrême diversité des situations, des lieux, des événements, si bien qu'on découvre grâce à l'autre une objectivité qui fait que ce qui nous est intérieur ne peut plus être complètement soupçonné de subjectivité. Je trouve en l'autre ce que j'ai vécu moi-même. On peut nous dire qu'on est en train de rêver, que c'est subjectif, que l'autre a vécu dans des conditions radicalement différentes, il y a là une objectivité qui n'est pas nécessairement ce qu'on peut déduire de la prise de conscience qu'on peut faire soi-même sur soi-même.

Cela supposerait qu'on ait beaucoup vécu pour pouvoir aimer réellement.

Non, les instincts fondamentaux nous sont donnés bien avant que nous les vivions, ils nous font vivre au départ. La rencontre de Jésus et de Marie est la rencontre de deux êtres qui ont chacun vécu suffisamment dans la foi et la fidélité pour être eux-mêmes et, de ce fait, sont suffisamment proches et probablement complémentaires pour pouvoir continuer à se développer chacun sur leur propre voie.

Ces deux êtres doivent être arrivés à un degré réel d'autonomie.

C'est radicalement nécessaire, sinon on est sur un plan où l'on s'appuie l'un sur l'autre.

C'est ce qui se passe dans la jeunesse, il y a une telle attente de l'autre.

Et là où il y a une attente de cette manière, il y a possession et là nous ne sommes absolument plus sur le même plan. Tout est ambigu dans l'homme. Mais, même dans cette possession, il y a les amorces d'une prise de conscience en profondeur de l'autre qui n'est pas la conséquence de la possession de l'autre. C'est un point sur lequel il faudrait insister beaucoup. Je n'en ai pas tellement parlé. Maintenant je commence à le comprendre. L'homme est essentiellement ambigu et toute une partie de notre vie consiste à séparer la lumière des ténèbres dans notre propre réalité. Incontestablement des heures

comme celles dont nous parlons sont des heures de lumière qui dissipent un peu les ténèbres. D'autant plus qu'à ce moment-là on reconnaît les ténèbres comme ténèbres car le pire n'est pas évité dans l'aveu.

Dans la rencontre telle que vous l'avez décrite depuis ce matin, l'aspect don et gratuité me semble essentiel. (Je n'aime pas tellement le mot gratuité, ce mot fait appel à la bonne volonté de l'autre). Cela veut dire que ce n'est pas dû.

Que ce n'est pas dû, oui, c'est simplement à accueillir. Mais il y a toujours dans mon univers mental l'idée qu'un don gratuit est un don qui est dû à la bonne volonté du roi. Or ce don que je reçois n'est pas sans relation avec ce que je suis, car ce que je suis provoque indirectement le don que je reçois. Le don gratuit dont on parle souvent, c'est-à-dire la grâce, est donné par la foi, comme le dit Paul qui avait besoin de faire une dichotomie radicale entre l'un et l'autre, la prédestination est radicalement indépendante de ce que vous êtes. Ça se dit encore souvent dans l'Église. On s'est battu pendant des siècles et on a utilisé des mètres cubes d'encre pour parler de la prédestination.

Vous vous dites dans ce que vous nous exposez mais, comme vous êtes disciple de Jésus, nous entendons aussi quelque chose sur Jésus, Jésus contemporain, le Jésus vivant maintenant.

La difficulté majeure que nous avons dans ce que nous disons en ce moment est que nous avons trop séparé la foi des disciples en Jésus avant et après sa mort, et d'autre part ce que Jésus a été avant sa mort et ce fameux corps glorieux qu'il est devenu après.

Je crois que toute présence, lorsqu'elle est réelle, n'est jamais la présence d'un seul. Je crois même que d'une façon très importante chacun d'entre nous, tout en étant lui-même, est le fruit de tout un passé qui dépasse de beaucoup les limites de sa propre vie personnelle. Et je pense en plus, mais alors c'est de la rêverie, je pense qu'il y a une relation entre ce que chacun de nous devient et ce qu'on deviendra plus tard. Pour employer cette expression qui ne veut rien dire, je dirais qu'à la fin des temps on découvrira à la fois l'extrême singularité de chacun et l'extrême compénétration, l'unité, qui fait que chacun est devenu ce qu'il est lui-même à partir de tout ce qu'il a été et de tout ce qu'il deviendra grâce à ce qu'il a été. Cette sorte d'unité à mon sens est la totalité de Dieu, mais le mot est absurde car la totalité de Dieu n'est jamais atteinte, me semble-t-il. L'innombrable expansion de Dieu est une, comme Lui. De même que l'acte créateur de l'homme est pour ainsi dire l'image la plus unifiée de ce qu'il est, l'innombrable accroissement, accomplissement de Dieu dans ce qu'Il crée et dans ce que nous accueillons, est «un» comme Lui. Cela touche un peu ce que nous avons dit hier, à savoir que Dieu s'accomplit en chacun de ceux qui se rencontrent, et en leur communion. Cette communion entre les deux, qui est une image concrète, existentielle du royaume des cieux, enfin du royaume de Dieu intérieur, se développe en chacun d'entre nous et en notre communion. C'est là précisément que se trouve cette unité dont je parlais.

L'essentiel dans l'homme est en dehors du temps et de l'espace. Ces séparations sont légitimes si l'on veut penser mais les distinctions de la pensée ne sont pas nécessairement des séparations dans le réel.

Ce que je vis, ce que je perçois de ma vie est temporel, s'inscrit dans le temps.

D'accord! mais si cela s'inscrit, comme vous dites, dans le temps, l'essentiel est hors du temps et il se manifeste dans ce fait que lorsque je regarde mon passé avec un regard suffisamment global et totalisant, une unité se manifeste, une consistance, qui est au-delà de l'extrême diversité des événements et des situations que j'ai rencontrés et de leur développement. Au fond, comme nous le disions, tout cela ressemble à ce qui reste de l'homme lorsqu'on l'a incinéré, c'est-à-dire pas grand-chose. Mais dans ce pas grand-chose, il y a pratiquement tout ce qu'il y avait.

Alors la grandeur qui existe en nous, entre nous d'ailleurs, ce n'est pas simplement ce que nous pouvons faire, ce que nous pouvons dire, ce que nous pouvons entendre, voire les cinq sens, c'est aussi la présence. La présence utilise évidemment les cinq sens et même la dynamique des sens, je parle au moins autant avec mes mains qu'avec mes lèvres, les sourds 'entendent' par les lèvres. Autrement dit, nous avons une action de présence à présence qui est à mon sens capitale. La présence est l'aspect invisible du visage. Le visage est un peu l'expression de ce que nous sommes. C'est vrai que nous avons des visages extraordinaires.

Cette action de présence à présence est intemporelle. La présence de l'autre en moi va se développer en même temps que je me développe. Plus je deviens moi-même, plus l'autre m'est présent, non pas parce que je le vois mieux, mais parce que je le vois à travers ce que je suis. Alors on atteint ce que nous avons dit ces jours-ci sur Dieu. Nous voyons Dieu à travers notre propre réalité. La présence de Dieu en nous qui se crée grâce à notre regard sur Dieu est la conséquence de ce regard à travers ce que nous sommes. Tout se tient.

L'intemporalité n'est pas perceptible.

Mais l'intemporalité porte écho dans le perceptible, l'unité, la consistance, la stabilité. Je découvre dans

ma vie, qui est pourtant si variée, si différente, une unité malgré l'extrême diversité des événements, une stabilité malgré l'extrême "variabilité" dans laquelle je vis. Cette stabilité, cette unicité, ce sont comme des échos dans le temps de cette réalité singulière qui est en nous et qui est notre mystère.

Cette présence totale dépasse le Jésus de l'histoire et le Jésus glorifié.

Que ça dépasse ce que Jésus a vécu d'une façon explicite il y a vingt siècles, je vous l'accorde volontiers. Mais nous ne savons absolument pas ce que c'est le Jésus glorifié et je n'en parlerai pas.

L'essentiel de ce que Jésus a vécu est intemporel et se trouve présent en nous dans la mesure où nous l'accueillons à travers notre propre présence. C'est en quoi Jésus est Dieu si vous voulez. Mais cela ne veut rien dire de plus que ce que je viens de dire de Jésus. Il est présent dans la communion qui existe entre nous. Parler du corps du Christ, de quoi parle-t-on ? de chair, de sang, de corps mystique. Jadis, il y a cinquante ans, on parlait beaucoup du corps mystique. Maintenant on n'en parle absolument plus. Mais entrevoir la chair et le sang, "si tu ne manges pas ma chair..." Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a entre nous une relation qui existe, qui peut exister et qui dépend à la fois de ce qu'est l'autre et de ce que je suis. D'autre part ce que je suis et ce que l'autre est est tout à fait la conséquence de ce que j'ai vécu corporellement, si vous voulez, dans le temps et dans l'espace, pendant les quelques années de ma vie. Mais après, je crois qu'il vaut mieux ne pas utiliser des images qui immédiatement ont tendance à se solidifier, à se matérialiser. En tout cas, que Dieu se manifeste, s'accomplisse dans l'innombrabilité des hommes qui l'ont accueilli et dans l'unité fondamentale qui existe entre eux du fait qu'ils sont tous de Dieu, je crois que c'est fondamentalement le royaume de Dieu.

Les expériences spirituelles, toutes particulières très certainement, qui ont dû exister immédiatement après la mort de Jésus ou quelque temps après, ont retourné complètement les perspectives que les disciples pouvaient avoir. Tout ce qui était catastrophique est devenu un commencement, quoique rien n'ait changé dans la situation où ils se trouvaient. Il y a donc eu quelque chose de tout à fait particulier qui est très précieux à conserver, à condition que cette particularité ne soit pas une particularité physique. C'est-à-dire ce n'est pas une vision optique, et seulement optique, qui les a changés. Elle était peut-être optique mais l'important est qu'elle soit autre qu'une vision optique. Si on se fascine sur l'optique, sur une vision optique qui a peut-être existé, on construit une conception de l'éternité qui est, à mon point de vue, une déviation. Car la vision optique est contingente. L'essentiel est la transformation profonde du regard. Voilà comment je comprends les choses. Il ne suffit pas, pour bien comprendre ce qui s'est passé, de dire que les disciples qui ont vu Jésus sont véridiques et donc que leur témoignage est exact, ils n'ont pas menti, ils n'ont pas inventé, ils ont vu. Pour moi l'essentiel n'est pas qu'ils aient vu car c'est contingent, c'est qu'ils étaient capables de voir. Ils étaient mus par le dedans. Leur vision optique ne fut pas uniquement la conséquence d'un événement extérieur, elle a été essentiellement la conséquence de ce qu'ils vivaient et de ce qui se développait en eux intimement. A mon point de vue, c'est capital car, si la vision optique est la base de notre foi, on nie la réalité fondamentale de la foi. La foi devient la conséquence du fait que certains ont eu la chance d'en être spectateurs, même pas témoins, et donc elle repose sur le témoignage véridique de ce qu'ils ont vu.

La foi est tout à fait autre chose que l'acceptation d'un témoignage. Tout témoignage d'ailleurs doit être essentiellement critiqué en ce sens qu'on doit critiquer la réalité du témoin pour savoir dans quelle mesure son témoignage n'est pas simplement la conséquence de la psychologie mais d'une réalité spirituelle qui transcende le psychisme.

Comment expliquez-vous que leur regard intérieur ait pu changer si rapidement ?

Ce que les disciples ont reçu de Jésus allait bien au-delà de ce dont ils pouvaient prendre conscience. C'est un phénomène qui existe pour chacun d'entre nous. Lorsque nous avons aimé profondément quelqu'un et qu'il vient à disparaître, nous avons alors de lui une intelligence qui dépasse de beaucoup les idées qu'on pouvait avoir en temps ordinaire. Et plus nous nous approfondissons, plus nous le découvrirons. La percussive spirituelle que Jésus a développée chez ses disciples dépasse de beaucoup la conscience qu'ils pouvaient en avoir. La vie qu'ils avaient vécue avec lui pendant quelques mois à un niveau qu'ils n'avaient jamais pensé vivre, la mort de Jésus, surtout dans les circonstances extrêmement violentes qu'ils ont connues, eux-mêmes menacés, la panique qu'ils ont connue, chacun peut l'imaginer à sa petite taille parce que ce sont des conditions que nous n'avons pas vécues. Mais nous avons à notre dimension des expériences spirituelles et une prise de conscience spirituelle de cet ordre.

Je voudrais compléter ce que je viens de dire car là, je suis tout à fait à la frontière de ce que je sais, de ce que j'essaie de voir. Il y a une fécondité dans une vie spirituelle qui dépasse de beaucoup tout ce qu'on peut expliquer par le psychisme. Alors on va parler de sainteté. C'est quelque chose qui est évidemment préparé. On est préparé à le découvrir par la fidélité, la foi. Il y a tout de même quelque chose d'autre. Je dirais presque que c'est Dieu à l'état pur. La fécondité d'une Thérèse de l'Enfant

Jésus est sans proportion avec ce qu'elle a fait visiblement. Marthe Robin, une fille qui a été martyrisée par les théologiens, était certainement une fille de très grande valeur par ce qu'elle était au fond et non pas par ce qu'elle a souffert, elle a eu un rayonnement certain. Quelqu'un comme Foucauld et d'autres qui ne sont pas spécifiquement chrétiens, Gandhi, Martin Luther King, des types qui ont eu une influence dans le monde qui dépasse de beaucoup tout ce que la sociologie et la psychologie pourraient expliquer. C'est pour ça que j'insiste beaucoup sur la différence entre l'utilité et la fécondité. L'utilité est encore quelque chose de palpable, on s'en rend compte. Mais la fécondité est sans proportion avec l'inutilité d'une Thérèse de l'Enfant Jésus, de Foucauld dans le désert.

En vous entendant parler de la différence entre l'optique physiologique et cette présence intérieure, je pensais à Jean, chapitre 6 : " si tu ne manges ma chair..." et "ce n'est pas la chair, c'est l'esprit qui vivifie".

C'est une méthode qui est assez fréquente dans Jean. Les interlocuteurs de Jésus se placent nettement à un niveau matériel, charnel, grossier. Jésus ne leur explique pas, il répète avec autorité ce qu'il a dit au départ et il s'en va. Même en supposant que Jésus ait dit ces phrases, l'écrivain a adopté cette méthode, il parle de la chair à manger et on doit comprendre que c'est symbolique, que c'est un signe. Donner des explications rompt la relation, parce que l'essentiel de la compréhension du lecteur ou de l'auditeur doit venir de lui et non des explications qu'on lui donne. Ce n'est pas un enseignement, c'est une nouvelle naissance. Vous avez trois ou quatre passages de ce genre dans Jean, Nicodème, la Samaritaine, à Philippe qui demande : "Montre-nous le Père et ce sera suffisant", Jésus répond : "Philippe, quand tu me vois, tu vois le Père".

Quel est l'évangéliste avec lequel vous avez le plus d'affinité ?

Je regrette que, depuis vingt siècles, il n'y ait toujours que quatre évangiles. Pour que l'Église vive, pour que Jésus poursuive sa mission, il faudrait qu'à chaque siècle il y ait des évangélistes, dans le sens de "disciples", des gens qui revivent à leur manière ce qu'ils peuvent connaître de Jésus. Actuellement, nous sommes capables de connaître ce que Jésus a pu vivre il y a vingt siècles bien davantage que durant les dix-neuf siècles qui nous ont précédés. La doctrine est en train de se déchirer comme le voile du temple. Les sciences nous permettent d'atteindre une connaissance du milieu de Jésus. La psychologie humaine des profondeurs, toutes sortes de réalités de cet ordre étaient évidemment tout à fait inconnues. La différence entre une vision optique et une vision intérieure n'était pas tellement concevable jadis, on croyait que la vision optique épuisait la réalité de la vision. Ce n'est pas vrai. Lorsque je regarde quelque chose, surtout quand on commence à perdre la vue, on voit des tas de choses qui sont la conséquence de ce qu'on pense plutôt que de ce qu'on voit.

Le regard intérieur finit pas s'imposer avec force à travers le temps et l'espace comme une représentation mentale collective.

Notre représentation mentale se sert certainement de la représentation mentale des autres. J'élimine le mot "collectif" qui gomme trop la personnalité singulière du regard de chacun. Mais que cette personnalité singulière du regard soit très liée à la personnalité singulière du regard des autres, je le crois volontiers. Mais pour moi la durée est intemporelle. Dans mon vocabulaire je distingue l'instant et le présent. L'instant est intemporel et le présent est une feuille de papier de cigarette entre le passé qui n'existe plus et un futur qui n'est pas encore. L'instant fait partie de l'existential.

Vous avez dit : je suis à la frontière de ce que je sais et je suis même incapable de percevoir des choses qui sont en moi. Quelle est la relation entre cela et ce que nous, nous pourrions en recevoir après.

Je crois qu'on peut dire ceci : chacun d'entre nous, dans la mesure où il est vivant, est capable d'entrevoir quelque chose qui est organiquement lié à ce qu'il a vécu jusqu'à présent mais qui est un peu au-delà de la conscience qu'il peut en avoir.

Dans mes premiers livres, il manquait une chose dont je parle ici, c'est la cruauté du réel. Une autre chose, que je vous ai dite ces jours-ci, m'est venue il n'y a pas longtemps, c'est la perspective de l'ambiguïté de toute vie humaine. Le mot "ambiguïté" prend une toute autre dimension lorsque ce n'est plus simplement une chose ou une situation qui est ambiguë, mais que l'ambiguïté fait partie du réel. Une autre chose que je vous ai dite et que je n'avais pas encore dite, c'est que Dieu n'avait pas encore fini de séparer les ténèbres de la lumière. C'est toujours l'ambiguïté dont nous sommes en train de parler.

Ces perspectives sont absolument capitales, à mon point de vue, pour notre propre développement spirituel. Nous sommes des êtres ambigus. Nous devons l'accepter, cela fait partie de notre structure, quitte à ce que, petit à petit, grâce à notre fidélité, la lumière soit dégagée. Mais ce sera quand nous fermerons nos yeux que la lumière apparaîtra.

C'est au moment où Jésus est parti que les disciples ont saisi le plus de lui, comme nous à la perte

d'une personne qu'on a aimée.

Mais oui, toute proportion gardée, vu ce qu'ils ont vécu avec Jésus, ce climat de tension, cette polémique, toutes ces questions qui leur posaient sa manière de se comporter vis-à-vis de la loi, de la politique de son temps, de toutes les autorités de l'époque. Tout cela explique le véritable drame intérieur qu'ont vécu les disciples et celui qui l'a vécu de la façon la plus intense, puisqu'il en est mort, c'est Judas. Jésus est mort suite aux situations où il s'est trouvé du fait même de la fidélité qu'il avait vis-à-vis de sa mission. La crise de Judas a la dimension, non pas de celle de Jésus, mais une dimension semblable à celle de Jésus. Judas a suivi son Maître jusqu'à la fin mais il n'en pouvait plus. Il a vu qu'il s'était trompé et parce qu'il l'aimait toujours, la mort de Jésus a été pour lui l'occasion d'une compréhension tout à fait semblable à celle que les disciples ont pu connaître quelque temps après. Mais il s'est suicidé parce qu'il a compris qu'en définitive il s'était radicalement trompé après avoir cru être radicalement fidèle.

Dans ces perspectives, Judas serait un peu l'échec de Jésus.

Judas est l'ombre de Jésus. Je le développe dans les Méditations. Ça correspond à deux visions tout à fait différentes de l'homme et de Dieu, soit une vision statique, la perfection est dans le statique, la loi, et une autre vision qui est au contraire dans le devenir. A l'obéissance radicale doit se substituer la fidélité radicale, à la connaissance radicale doit se substituer la foi radicale. Et plus la foi est radicale, plus elle est unique, tandis qu plus la connaissance est radicale, plus elle se complique. Évidemment, vu l'ambiguïté de la condition humaine, tout cela se trouve plus ou moins imbriqué l'un dans l'autre. Mais en définitive il est bon de faire une distinction intellectuelle de manière à mieux se rendre compte des choses. Pour moi, la dimension de Judas telle que je la comprends, et c'est très personnel, est tout de même tout autre que celle de l'avarice comptable qu'on lui a attribué dans l'évangile.

Ce serait lui qui aurait le mieux compris Jésus.

Qui aurait à mon sens le mieux compris tout ce qui était en puissance de pagaille, de libéralisme, d'élitisme... Je croirais volontiers que c'est quelque chose qui peut donner le vertige. Et devant cet abîme, il s'est dit : c'est faux; malgré ce qu'il est, Jésus est radicalement dans l'erreur, il est l'ennemi fondamental d'Israël.

Alors l'action de présence à présence, dont nous parlions tout à l'heure, est débordée après la mort. Judas a complètement raté sa vie après avoir cru que Jésus avait complètement raté la sienne.

On n'insiste pas dans l'évangile sur le drame intérieur qui a dû se jouer en Judas.

Non. C'est pourquoi je crois que tout ce qui approche de Jésus est grand et c'est l'avilir que d'y voir quelques petits aspects avaricieux.

L'ambiguïté de Jésus se voit dans les tentations. Elle est aussi un état fondamental de Jésus.

Comme de tout homme. Ce qui me paraît intéressant dans les tentations de Jésus, et je crois que c'est vrai pour beaucoup de vies, c'est que les tentations du début, les vertiges du début, sont les prémices des tentations du temps et trouvent leur confirmation au dernier moment. Les tentations du dernier moment sont les échos, avec la puissance correspondante, des tentations du départ. Ce qui est intéressant, c'est que les évangélistes, qui étaient des spirituels, aient mis ces tentations. Les évangiles, tout en étant extrêmement concrets en se mettant à la dimension des besoins et des possibilités de l'époque, ont une profondeur spirituelle qui est encore une marque très significative de la percussion spirituelle que Jésus a dû provoquer dans l'inconscient, dans le tréfonds de ses auditeurs, bien au-delà de la conscience qu'ils pouvaient en avoir.

VIII - Jésus et Judas (pages 247 à 261)

Dans ce livre, pour mettre certains passages en valeur, je les avais mis en italique. Dans cette méditation, on trouve une page entière en italique, ce que je ne fais jamais. Je ne sais pas pour quelle raison l'éditeur l'a fait, comme s'il avait jugé que cette page était suffisamment importante. Aussi je vais vous la lire.

Subjugué encore par ce que Jésus était, quel combat intime, quel déchirement intérieur Judas n'a-t-il pas eu à connaître de sorte qu'il en soit arrivé finalement à être contraint en conscience aux extrémités qui firent de lui, aux yeux des siècles, le traître par excellence.

Y a-t-il eu entre Jésus et Judas, à certains heures, quelques échanges où ils s'efforcèrent en toute franchise de mettre au clair ce qui les opposait au sujet de la Loi et de la tradition d'Israël, lesquelles, bien qu'à des titres différents, les hantaient l'un et l'autre au plus profond d'eux-mêmes ? Ou au contraire, chacun chargé de sa croix faite du même bois et à la taille de ce qu'il était en sa totalité - croix trop singulière pour que nul ne puisse, sur le chemin, aider à la porter -, est-ce par une prudence instinctive toute d'autodéfenses inconscientes, dans un regard qui se pose sans se

fixer, dans quelques approches embarrassées faites furtivement parce qu'on ne sait plus comment s'aborder directement, et même, que cela n'est déjà plus possible, que Jésus et Judas se heurtèrent en profondeur ? Ou encore est-ce dans des allusions, non dépourvues d'humour qui affleurent en passant sans plus, à travers un sourire gêné, dans un silence forcé, plus subi que voulu ? Il semble bien qu'un tel silence régna entre eux au dernier repas avant l'ultime parole d'adieu.

Enfin les options auxquelles Jésus et Judas se trouvèrent acculés tous les deux par ce qu'ils étaient, dont ils ne pouvaient pas se dissimuler de quel enjeu capital il s'agissait, dont dépendait totalement la vie où ils s'étaient l'un comme l'autre engagés corps et âme, les opposèrent sans rémission, à mesure qu'elles se précisèrent et s'imposèrent. Elles les conduisirent jusqu'aux décisions extrêmes où ils trouvèrent tous deux la mort (p. 253).

Par réaction radicale contre ce qu'il avait jusqu'à ce moment pensé, Judas aurait-il eu alors le pressentiment de tout ce que, après la disparition de son Maître, on ferait désormais du message de Jésus ? Je n'ose pas en préjuger. Mais à travers les siècles, parmi les disciples qui ont le plus aimé Jésus, n'y en a-t-il pas eu quelques-uns, des plus clairvoyants, qui ont été touchés par le désespoir devant ce que les hommes et leurs Églises ont fait du message de Jésus, devant la manière dont a été enseigné et compris ce qu'il a eu à vivre au long de sa mission, devant la manière, si tributaire des conceptions païennes sur Dieu, dont Jésus fut divinisé ? (p. 254)

Il est certain que nous avons eu une conception de Dieu païenne - le père Cromagnon - dont nous avons je dirais, habillé Jésus. Et le résultat, c'est que, par le fait même que l'antagonisme fondamental qu'il y a dans la religion du père Cromagnon entre Dieu et l'homme, puisque tout ce que l'on a donné à Dieu n'était pas dans l'homme et tout ce que l'on donne à l'homme on le retirait à Dieu. Il y avait donc un antagonisme radical. Le résultat c'est que lorsque nous avons eu une conception de Dieu de ce genre, a priori, avant même de connaître Jésus, nous avons situé Dieu comme nous savons que Dieu est. Le résultat est ce nous avons, en divinisant de cette façon Jésus, nous l'avons déshumanisé. Lui qui était le chemin de notre humanité, est devenu le but d'une divinisation qui dans une certaine mesure était transcendante à l'approfondissement humain que nous avions à faire à sa suite.

Tandis que, ce que nous avons dit déjà plusieurs fois, à mon sens nous ne percevons un peu du mystère de Dieu qu'à travers la perception que nous pouvons avoir les uns les autres à travers ce que nous sommes. C'est Jésus qui nous fait voir Dieu suivant la manière dont nous sommes nous-mêmes constitués pour voir.

Nous lisons dans l'évangile que Jésus dit : Votre Père fait pleuvoir sur les bons et les méchants. C'est aussi une conception de l'homme de Cromagnon ?

Oui, mais c'est en même temps une conception où l'ambiguïté et la cruauté sont au-delà de cette bonté, un peu paternaliste, que nous donnons en général à Dieu. Dieu est bon, il fait pleuvoir aussi sur les méchants. Autrement dit, faire pleuvoir, c'est tout de suite une conception, une formulation extrinsèque. Pour ma part, une formulation qui me satisfait, c'est l'Acte en acte qui s'incarne, qui s'exprime, qui se manifeste. Et cela, je pense que les mystiques rhénans comme Tauler, Eckhart, étaient un peu dans cette direction, à savoir que Dieu prend conscience humainement de lui à travers les hommes qui l'accueillent au niveau où il se donne. Étant don, il se reçoit. Et nous retrouvons là des perspectives spirituelles que nous avons déjà évoquées. Dans l'ordre spirituel, le don, l'appel, l'écoute et l'accueil, tout se tient.

Conditions concrètes pour qu'une communauté puisse vivre.

Il faut d'abord une certaine ressemblance, une certaine homogénéité de sorte que ce qui est bon à l'un le soit aussi pour les autres, une certaine manière de sentir relativement commune, un univers mental voisin. Plus une communauté est vivante, moins elle a besoin de s'astreindre à un examen de passage sur un plan de mentalité, de présentation. Mais, pour commencer, il vaut mieux être aidé par une affinité.

Et la communauté paroissiale ?

Là je ne prendrais pas le mot "communauté" dans le même sens. La paroisse se rapproche plus de la collectivité que de la communauté. Bienheureuse encore quand la paroisse est une collectivité! Le mot "communauté" est un mot valeureux mais qui perd petit à petit sa valeur par inflation. La paroisse sera toujours une collectivité. Mais il faut qu'on l'anime par un certain nombre de communautés qui ne font pas bande à part mais se mettent au service de la paroisse sans s'y intégrer au point de s'y perdre. Il y a un respect de l'autonomie des communautés qui est important pour qu'elles aient leur fécondité, si elles sont orientées spirituellement convenablement. Mais nous en sommes loin. Cela dépend de la base beaucoup plus que de l'organisation, de la tête, et la base n'est pas tellement brillante. Je suis convaincu qu'il y a beaucoup de potentialités dans la base mais tant qu'on voudra utiliser les personnes au lieu de les aider à se découvrir, religion d'autorité et religion d'appel, tant que cela sera un surplus, ça ne marchera pas.

Un des plus grands dangers de notre temps est que l'on ne s'intéresse plus à l'Église. Cela a d'ailleurs existé sous d'autres formes jadis. Quand les baptisés parlent de l'Église, c'est pour la critiquer. Or ce qu'ils sont est la conséquence de ce qu'elle a hérité vaille que vaille. D'une façon large, quand on parle de choses proches de l'homme, il est très important de préciser le sens des mots car plus on s'approche du mystère de l'homme, plus les mots doivent être précis, comme en mathématiques. Autrement, on brouille tout en parlant de tout à la fois. Pour moi, le second souffle de la paroisse, but très loin, tant qu'elle existera et dans la mesure où elle existera encore, ce sera une fédération de communautés qui se retrouvent de temps en temps dans l'Église mais qui ont encore leur vie personnelle, car la paroisse, par certains côtés, a des moyens liturgiques que les petites communautés n'ont pas.

Il faut se réunir de façon suffisamment fréquente et stable. Une communauté n'est pas un carrefour. C'est une des grosses difficultés car la vie à notre époque est centrifuge. Il faut beaucoup de ténacité quand on change de lieux, comme vous l'avez fait. Stabilité et fréquence suffisantes impliquent des exigences intimes et par suite des décisions qui ne vont pas de soi.

Vous parlez de sacrifices importants dans ces cas-là.

Quand on choisit quelque chose, on sacrifie ce que l'on ne choisit pas. On a besoin d'une présence les uns aux autres. Cela se mérite. Il faut une persévérance. Au début, c'est nouveau, tout va très bien. Au bout de quelques séances, on commence à tourner en rond. Il faut trouver un second souffle, il faut prendre certaine résolution. Par exemple, on dit que, pendant deux ans, nous tenons, quelque soit l'inutilité radicale de nos réunions mais si, au bout de deux ans, rien ne sort, on balaie. D'autre part, la plupart de nos réunions ont besoin d'une colonne vertébrale. Elle ne peut pas être constituée par le fait que tous les quinze jours il nous arrive quelque chose de tellement intéressant que cela fasse le sujet d'une réunion. Mais elle peut se trouver dans un livre que chacun prépare avant la réunion, dont on a choisi un chapitre, et on confronte nos manières de voir dans la réunion, quitte à ce que, à l'occasion de cet échange vous vous évaporiez dans toutes les directions. Ceci ne fait rien car l'important est que vous partiez tous à peu près du même point. Cela suppose une certaine ténacité, car pour vouloir lire un livre sérieux jusqu'à la fin, il faut le vouloir et le préparer avant la réunion. Donc il faut le vouloir.

Tout seul, on ne peut pas vivre une vie de foi réellement vivante.

C'est assuré. Rien n'est plus précieux qu'une communauté de ce genre qui est très souple car ce n'est pas une communauté de vie. C'est très intéressant quand on peut avoir 10, 20 ou 30 ans de sa vie escortés par une communauté de ce genre. C'est irremplaçable.

Vous parlez des limites de l'homme qui doivent se tenir au-delà du bien et du mal.

Si je suis coléreux, vous n'allez pas dire que, chaque fois que je me mets en colère, je fais le mal.

Moi, je le pense comme ça.

C'est parce que vous avez la culpabilité du père Cromagnon. Nous avons tous un fond de culpabilité qui vient de nos ancêtres. Il y a tout de même des manières de vivre qui ne relèvent pas du bien et du mal général. Il y a des manières de se comporter qui peuvent être considérées comme mal au niveau

général et qui, au niveau particulier où nous nous trouvons, n'est pas un mal et peut être même une nécessité.

La loi est déficiente pour deux raisons :

1) elle est générale, donc ne s'intéresse pas aux cas particuliers. Les cas particuliers supposent une solution particulière que la loi générale ne peut donner, même à travers la casuistique.

2) elle est toujours datée du passé. Quand le temps évolue lentement, elle convient encore dans le présent. Mais quand l'évolution est plus rapide, la loi est toujours en train de courir derrière. La jurisprudence essaie de rattraper, elle a le pied léger mais elle est tout de même en retard. C'est là qu'intervient le jugement personnel et c'est là que la culpabilité peut mordre dur en prenant place là.

Si c'est vrai pour soi, cela est vrai pour le jugement des autres. Spontanément nous jugeons les autres à partir de quelque chose de général. Or chacun de ceux que nous rencontrons est un cas particulier. Quand Jésus disait "Ne jugez pas", c'était dans le même sens que quand il disait "Le sabbat est fait pour l'homme" (sabbat = loi). Cela correspond à la déficience d'une loi et la déficience de la base d'un jugement quand on n'atteint pas la situation particulière de celui que l'on juge. Il est très important, dans une communauté de foi, de ne pas dire : on va faire un essai pendant quelques années et on verra après. Il faut le vouloir à un point que cela suppose peut-être des sacrifices importants pour que la persévérance de la communauté puisse se faire. Pour cela, le vœu temporaire n'est pas mauvais. La communauté de foi doit veiller à ne pas s'enfermer trop sur elle-même mais elle ne doit pas être un carrefour. Il y a un dosage entre les deux. Il faut pour cela un noyau solide qui puisse stabiliser une situation continuellement fluente. Quand on a vraiment vécu des heures fortes de fidélité, même s'il y a du brouillard qui les cache, cela reste.

La solitude de fond

La différence entre isolement et solitude. Je peux m'isoler ou rompre des distances, tandis que la solitude est quelque chose de plus, attaché à ce que je vis d'original, que ce qui découle des relations avec les autres. Parce que se développe en soi une réalité unique et unifiée, elle est différente de l'autre. Ma solitude est la manifestation de la différence qu'il y a entre ce que j'ai à vivre et qui devient de plus en plus singulier par le fait même que je me développe dans ma propre ligne, et ce que l'autre vit.

Nous naissons seuls, nous mourrons seuls et si nous étions suffisamment conscients, nous nous rendrions compte que nous vivons seuls. Seuls dans le sens "solitaires", ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des relations même nécessaires pour que nous puissions vivre mais, vivants, nous vivons seuls. La relation avec l'autre rompt l'isolement et nourrit la solitude si cette relation est profonde, C'est ce qui existe dans l'amour humain : plus on s'approche de quelqu'un, plus on le trouve différent de ce que l'on pensait qu'il était. La distance se manifeste d'autant plus qu'on était proche. Il faut épouser sa solitude. On peut la reconnaître en profondeur et lui donner un sens qui la rende féconde. Reconnaître ses limites, c'est d'une certaine manière les transcender mais non les supprimer. Toute notre vie consiste petit à petit à nous dépouiller des illusions qui sont des facilités nécessaires au début. La mort, c'est cela. Tout nous est enlevé, même parfois la vision de cette consistance qui s'est réalisée en nous par fidélité. Il y a des gens qui meurent enchantés de passer au paradis; moi, cela, ne m'arrivera pas. Il n'y a pas beaucoup de vieillesse heureuse. C'est en partie parce qu'il y a beaucoup de vies qui sont vides mais il y a aussi des vieillesse qui sont souffrances, croix... où tout est enlevé, ces choses sur lesquelles on construisait sa vie, même si on était des spirituels. Tout dépend du niveau où la foi s'incarne; elle s'incarne facilement en croyances. Il y a une foi nue qui est une foi vivante. En quoi manifeste-t-elle sa vitalité ? par quelque chose d'insaisissable et non par des croyances. Dans le domaine du spirituel, on ne donne que si on reçoit et on ne reçoit que si on donne.

Différence entre obéissance et fidélité

L'obéissance est la manière dont je me comporte vis-à-vis de ce qui m'est imposé du dehors. Exemple, l'obéissance à la loi. Tandis que dans la fidélité, on ne peut comprendre ce que cela veut dire que dans la mesure où il y a une prise de conscience d'exigences qui me sont propres.

La loi est générale, elle s'impose à tous. La manière dont j'obéis à la loi peut être générale, semblable pour tous, mais il y a une certaine manière de correspondre à la loi qui est déjà marquée par ma personnalité propre. Là point déjà la fidélité. La loi est nécessaire mais elle n'est pas suffisante car elle est générale et elle date. Il y a en nous une activité personnelle qui dépasse cela et qui est de l'ordre de la fidélité.

Pour comprendre ce qu'est la fidélité, il faut découvrir en soi les exigences qui me sont propres et qui ne sont pas la simple conséquence des obligations qui s'imposent à moi du fait que j'obéis à la loi. On ne peut pas enseigner ce qu'est la fidélité. C'est à chacun de la découvrir à partir des exigences intérieures qui proviennent de la manière dont nous vivons soit l'obéissance à la loi, soit certaines autres perspectives qui ne relèvent plus de la loi à cause de leur singularité.

Un des aspects de nos fidélités, c'est, précisément parce que nous sommes toujours ambigus et complexes, qu'elles peuvent être chargées d'illusions mais, même si on se dupe dans la fidélité, il y a un certain redressement intérieur qui se fait, non par programme, mais par vie, et qui permet petit à petit que certaines choses, qui étaient peut-être illusoire au début, vont petit à petit se redresser. Il y a une puissance de redressement en nous qui est plus la conséquence du fait que nous vivons, que du fait que nous avons un programme qui, imposé du dehors, nous permet de jalonner de façon précise le chemin que nous avons à suivre. La grande illusion est de penser qu'en étant totalement obéissant, on est suffisamment fidèle. La fidélité transcende l'obéissance et c'est à chacun d'entre nous d'en découvrir le dynamisme, de ne pas nous contenter de la loi pour notre propre conduite et surtout de ne pas nous protéger derrière la loi d'exigences intimes que la loi ne peut nous imposer car elle est générale et nos exigences sont singulières.

D'une certaine manière, la fidélité est un choix parce qu'il y a en soi, en face d'événements, un foisonnement d'intuitions, et c'est un choix à faire, un risque à prendre.

Oui, un risque à prendre de toute façon mais un risque qui n'est pas simplement un risque à un instant donné mais, comme cela se développe dans le temps, le mot "risque" est trop ponctuel. Nous avons quelque chose qui se développe progressivement en nous. Il y a une certaine stabilité dans l'instabilité, des choix qui ne sont pas tout à fait du même domaine que le risque du pari.

C'est un des aspects fondamentaux du cheminement de Jésus, c'est que précisément, lui qui était d'origine pharisienne et donc très attaché à la loi dans ses prescriptions précises, a découvert progressivement que beaucoup de juifs, ses contemporains, se cachaient derrière la loi pour ne pas correspondre à des exigences qui pouvaient monter en eux. C'est ainsi que petit à petit il a été jusqu'à oser affirmer cette chose dangereuse, mais capitale du point de vue spirituel, que la loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi. Il y a derrière cela toute une anthropologie, la grandeur de l'homme, et toute une théologie, une conception de Dieu qui n'est plus du tout extrinsèque et, par certains côtés, manifeste sa transcendance par l'extrême intériorité qu'il manifeste dans les exigences qu'il fait naître en chacun de nous, au fond même de ce que nous sommes.

Il est parfois difficile de faire la part de ce qui est obéissance à la loi et fidélité à soi-même.

La frontière est très difficile à trouver et personne ne peut vous l'apprendre. Le mot "frontière" est une représentation spatiale qui n'est pas suffisante car nous sommes trop complexes, trop grands pour que cette représentation puisse véritablement dire que ceci est de la loi, ceci est de l'obéissance. Même dans la loi, il y a une manière d'obéir qui relève de la fidélité dans la mesure où nous nous donnons à ce à quoi nous obéissons, nous faisons autre chose que quand nous nous prêtons à notre obéissance. Entre se prêter et se donner, il n'y a pas un moment où l'on ne fait que se prêter et un moment où on se donne. La frontière n'est pas perceptible. La manière de se donner dépend de ce que je suis. Notre don que nous croyons total au départ n'est encore que partiel. Il grandit à mesure que nous devenons. L'être se mesure au don dont il est capable. Dieu «est» tellement qu'il n'est que don.

Il y a toujours un compromis entre fidélité et obéissance car nous sommes complexes. C'est à travers le temps et dans la mesure de la fécondité de sa propre vie, que l'on peut avoir en un certain sens une confirmation de la relative exactitude des décisions que l'on a pu prendre. Il y a tout de même des préparations intérieures qui font que des écarts excessifs sont évités par le fait même de la fidélité qu'on a eue dans le passé. Pour savoir si on est fidèle, il y a une confirmation par le temps mais aucun critère.

Nous ne pouvons pas nous empêcher d'être continuellement en risques et périls, mais cette stabilité dans l'instabilité est la manifestation d'une activité qui est en nous, à laquelle nous correspondons pas à pas à mesure que cela se développe en nous dans le temps. Quand la vie est suffisamment fidèle, tout le passé prend place en positif. C'est un des aspects de l'unification progressive à laquelle la vie de fidélité peut nous conduire. Il n'y a pas de choses inutiles dans notre passé si nous sommes suffisamment fidèles dans notre présent.

Est-ce que le Christ a toujours été obéissant ?

Jésus a désobéi et même il a été jusqu'à provoquer des désobéissances. Dans ses paraboles, il y a des pointes pleines d'humour. Quand on lui demande quel est le premier commandement... Si, dans le bon Samaritain, il n'y avait eu que le bon Samaritain et non un prêtre et un lévite qui n'étaient pas nécessaires pour répondre à la question. Comme par hasard, il y a un docteur et un pharisien qui ont observé la loi et qui sont passés à côté d'exigences intimes que le samaritain a observées. Il y a là une fine polémique. Si nous pouvions justifier rationnellement nos exigences, ce serait un critère de la fidélité. Malgré tout, la plupart du temps, les exigences qui s'imposent à nous ont au moins un certain caractère raisonnable, mais il y en a qui ne le sont pas du tout, comme entrer dans un carmel à 25 ans !

La part de notre responsabilité dans la fidélité.

Si vous entendez responsabilité d'une façon ponctuelle, je n'oserais rien dire car ce que nous sommes maintenant est tellement la conséquence de ce que nous avons été hier, que ce que nous sommes maintenant, par certains côtés, nous n'en avons pas entièrement la responsabilité ponctuelle. Mais si vous parlez d'une responsabilité qui s'étend dans tout notre passé, ce n'est pas contestable. Dans la mesure où nous avons été, sans le savoir, suffisamment fidèles à ce que nous devons être, nous sommes mieux préparés que s'il y avait eu des accrocs dans notre vie où se serait manifesté le manque de sérieux de l'existence.

Ce qui est important est de comprendre que cette fidélité secrète qui nous prépare à être fidèles aujourd'hui, nous ne l'avons pas vécue pour être fidèles demain. C'est quelque chose que nous avons vécu par le fait de ce que nous sommes, avec tout ce que cela implique, de ce que nous avons reçu de nos parents, de notre milieu, de nos rencontres, de notre tempérament. Prendre la vie au sérieux ne veut pas dire qu'on vit sérieusement mais qu'on a le sens de l'extrême corrélation, correspondance, entre le passé, le présent et l'avenir. Ce que je suis maintenant est la conséquence, dans une très large mesure, de tout ce que j'ai vécu, sans le savoir, hier. Ceci redonne toute son importance à ce que je vis maintenant, à ce que l'on a à faire aujourd'hui.

La carence d'être, quelle relation faites-vous entre elle et nos manques psychiques, sociologiques ?

La carence d'être est le fait que nous avons besoin de recevoir pour devenir. C'est à un niveau ontologique, que cela se manifeste d'une façon plus ou moins indirecte par les accrocs, déficiences, manques affectifs, les fautes, que nous subissons de la part d'autrui ou des conséquences de celles que nous avons commises, mais ceci est sur un plan psychique. La carence d'être est proprement d'ordre ontologique, l'impossibilité de vivre par nous-mêmes. Dans la mesure où on n'est pas capable de recevoir, on ne devient pas. C'est le manque d'être. Nous n'avons pas l'être en nous-mêmes.

On peut faire l'approche psychologique de la carence d'être en s'apercevant combien nous sommes tributaires des milieux dans lesquels nous vivons. Mais c'est sur un plan psychique, sensible, communicable et, par certains côtés, évident. La carence d'être implique la foi en soi. La foi en soi, l'affirmation que nous sommes mystère, que nous dépassons par notre réalité ce que nous faisons et disons, la conscience que nous avons de nous-mêmes, c'est une affirmation de foi.

La carence d'être est l'autre face. Chez certains, la perception psychique de la carence d'être est telle qu'ils ne "rêvent" que de suicide. C'est pourquoi un des aspects fondamentaux de la vie spirituelle, c'est petit à petit de trouver le sens de sa vie, c'est-à-dire de donner un "sens convenable" à ce que nous sommes, aux différents événements, situations, rencontres que nous faisons. Mais nous restons ici sur un plan qui s'approche de la carence d'être mais qui n'est pas encore le plan ontologique qui suppose la foi, qui suppose cette option de base, la foi en soi. La meilleure manière de comprendre un peu l'ontologie, d'une façon spirituelle, est de s'apercevoir que nous avons une histoire et que le développement de notre histoire à travers le temps a une stabilité, une consistance, une durée, une réalité qui dépassent les choses contingentes que nous vivons à chaque instant. Nous ne sommes pas simplement une succession d'états. Nous faisons l'approche de notre propre être, de notre mystère, grâce à l'intelligence, au niveau de l'existence, de notre propre histoire.

La prière est-elle une manifestation de la carence d'être ?

Dans la mesure où la prière est une reconnaissance que nous avons besoin de recevoir de Dieu pour devenir nous-mêmes, c'est cela. Mais il n'y a pas de véritable prière s'il n'y a pas, sous-jacente, la foi en soi et la foi en Dieu, ce qui est la même chose.

Le mot «recevoir» n'est pas mauvais mais il y en a un de meilleur, c'est «accueillir». On peut recevoir le pluie mais il y a une manière de l'accueillir. Cet accueil de l'activité de Dieu se fait non seulement d'une façon intime, indépendamment des circonstances, mais à travers les événements, les situations, les rencontres que nous faisons. C'est un des aspects de la vie spirituelle qui est de donner aux événements, aux situations, aux rencontres le sens qui correspond à ce que nous sommes. Donner ce sens, c'est l'inventer, c'est l'activité créatrice où Dieu intervient d'une façon secrète mais nécessaire pour que ce ne soit pas simplement une manière d'utiliser, de s'arranger avec... On peut s'arranger avec une situation mais on peut lui trouver le sens qui correspond à ce qu'on est. Trouver ce sens est différent de s'arranger qui est une manière de dire «j'en prends et j'en laisse le maximum». Ce sens, les autres ne peuvent pas l'avoir. C'est pourquoi on peut connaître ma vie mais il n'y a que moi qui puisse connaître mon existence car elle est tellement de moi que, quand je change, mon existence change, tandis que l'histoire que j'ai vécue ne peut pas changer.

C'est toute la différence entre vie et existence. Ma vie, c'est le défilé des faits, événements qui me sont arrivés et que tout le monde peut connaître. Mon existence consiste à avoir une certaine vision de ma vie, à certaines heures. Je la vois dans sa totalité et non comme un défilé de faits. Cette vision globale est différente de ce que je voyais quand je la vivais. Autre différence avec ma vie, mon existence

évolue. Plus je deviens moi-même, plus ma vision globale change car c'est une prise de conscience de l'unité fondamentale qui se constitue petit à petit en moi. Une unité se constitue en nous à travers notre histoire. L'existence de l'homme est mystère avec tout ce que cela implique d'inconnaissable et de potentialité de développement. Ce regard global, totalisant, sur un passé qui donne à ce passé un caractère organique, un corps qui se tient, à la place d'être un caractère de succession dans le temps. C'est à chacun de comprendre ce que cela veut dire pour lui.

Où est ma mission ?

Ne prenez pas de charges qui ne correspondent pas à vos exigences intimes. Nous n'avons pas à faire tout ce qui est nécessaire autour de nous, tout ce qui est urgent autour de nous. Nous avons à faire ce qui monte en nous à l'occasion des exigences et des nécessités qui se présentent. Autrement, vous vous occupez de tout et vous ne faites rien de bon. A propos des exigences intimes, des besoins, si vous sentez en vous quelque chose qui s'impose à vous d'une façon originale, personnelle, c'est cela, la mission.

Il y a des choses dans la vie qu'on se sent obligé de faire, sinon elles ne se feront pas.

C'est encore autre chose. Je suis obligé de le faire parce que j'ai l'impression que je me renonce si je ne le fais pas. Mais si vous pensez que, sans vous, rien ne se fera, alors vous le ferez mais vous le ferez mal. Il y a beaucoup trop de choses qui auraient besoin de se faire et qui ne se font pas. Si on se met à faire tout ce que les autres ne font pas, on fait tellement de choses qu'on ne fait plus rien.

La mission, il faut que ce soit enraciné en nous mais il faut aussi que la vie spirituelle soit suffisamment développée pour que ces exigences intimes, qui nous disent ce que nous avons à faire, soient suffisamment impératives, absolues. Cela suppose une vie spirituelle suffisamment forte. Si c'est le cas, il faut souvent avoir du courage pour ne pas se disperser dans des activités qui ne sont pas vraiment les nôtres. Il faut que nous nous conservions, que nous nous préparions pour l'activité qui n'est pas encore à notre horizon mais qui doit être capitale pour notre propre devenir et pour la fécondité de ce que nous avons à faire.

Il y a des activités qui risqueraient de nous empêcher de prier.

Prier et être, dans le sens de sa vie, sont les deux faces d'une même pièce. C'est dans l'ordre de ma mission que sortent de moi des attitudes de prière, des paroles, des pensées, des comportements qui correspondent fondamentalement à ce que je suis.

Quelle est la responsabilité des communautés envers les plus pauvres, ceux qui sont eux-mêmes incapables de participer à une communauté, tant ils sont cassés intérieurement ?

Les communautés de foi doivent aider leurs membres à approfondir leur vie spirituelle pour que chacun découvre, dans sa propre ligne, une activité qui répond à des besoins de ce genre. Il ne faut pas opposer une communauté de foi où nous cultivons la vie spirituelle à une activité qui se trouve être marginalisée à cause de cette activité spirituelle. Une communauté de foi qui ne produit pas des fruits d'engagement chez ses membres est au niveau de l'affectivité, de la secte au sens large. La fécondité est une confirmation de la vérité de ce que l'on vit. Plus on s'approfondit, plus on est spirituel, plus on met en exercice toutes ses potentialités. Un des aspects de la carence d'être est qu'il y a des zones de nos potentialités qui restent en sommeil quand la vie spirituelle n'est pas tout à fait authentique.

Les techniques pour méditer.

La technique essaie de grignoter la vie spirituelle mais elle n'y parvient que si elle n'existe pas. La vie spirituelle est une sorte de vaccin contre une technicité se suffisant à elle-même, comme l'astrologie, les techniques psychologiques, les techniques de prière... La technique est essentiellement de nous. Nous la maîtrisons comme nous le voulons tandis que les exigences intimes développent une action en nous qui n'est pas que de nous. Les sciences humaines doivent être dépassées et non considérées comme des idoles. Il faut s'en servir, mais c'est tout. La vie spirituelle implique une certaine discipline de vie. La loi est une technique du bien vivre, elle est donc nécessaire, mais la vie spirituelle n'est pas la conséquence immédiate, directe, d'une technique. Et nous ne pouvons pas nous donner des raisons qui suffisent pour expliquer le caractère impératif que nous ressentons devant telle ou telle exigence.

Le recueillement est nécessaire ordinairement mais il n'est pas suffisant. L'essentiel est l'approche de sa vie. Il ne suffit pas pour cela de faire le vide. Le vide est peut-être utile pour se dégager des contingences du moment mais l'essentiel est de faire l'approche du sens de sa vie à travers ma propre histoire. Après une période de vide, nécessaire pour se dégager des distractions qui déferlent sur nous, un certain regard global sur soi est capital.

Dans mon vocabulaire, je fais une différence entre être chrétien et être disciple. Une autre dichotomie est à faire entre être chrétien de croyance et chrétien de foi. Pour moi, un chrétien de croyance est celui qui adhère à une doctrine sur Jésus, la doctrine de l'Église. C'est une adhésion idéologique et c'est pour cela que je parle de chrétien de croyance ou chrétien tout court. J'adhère à la doctrine sur Jésus, je crois en Jésus à travers la doctrine, je crois sur Jésus ce que la doctrine dit de lui. Dans cette perspective, Jésus est essentiellement agent de salut. Donc j'attends mon salut de l'intervention de Jésus en tant que sauveur. Voilà la base même d'un chrétien de croyance.

Quel salut ?

En simplifiant au maximum, le salut est en définitive ce qui ne peut pas disparaître de ce qui a été vécu essentiellement. Quand tous les éléments contingents qui sont la conséquence immédiate des événements, des circonstances, des situations où je me suis trouvé vont disparaître, quelque chose se développe à travers mon histoire, de façon progressive, à partir de ces choses contingentes, mais qui demeure. Le salut dans une perspective un peu moderne, c'est au fond l'affirmation qu'il y a en nous une réalité qui ne passera pas quand tout le reste, tout qui est à nous, qui est de nous, disparaîtra. On peut concevoir le salut d'une façon plus complexe à partir d'une chute initiale, comme cela a été fait au début du christianisme. Le salut consiste alors à réparer une chute. Il y a à la fois une justification par la réparation d'une chute et une glorification par la maturation du chrétien devenu libre et capable d'action spirituelle grâce à la justification. Voilà à nouveau un chrétien de croyance.

Pour moi l'autre aspect est le suivant. Cela n'élimine pas le chrétien de croyance tel que je viens de le définir mais implique une recherche supplémentaire. Il ne me suffit plus de connaître la doctrine sur Jésus que l'Église m'a enseignée. Il faut que je découvre ce que Jésus a vécu pour être à l'origine d'une doctrine de ce genre, à l'origine et non la cause directe car ce sont des gens qui ont créé la doctrine et qui ont eu une importance majeure dans l'élaboration de cette doctrine.

Pour bien comprendre la doctrine, il ne suffit pas d'en comprendre le sens grammatical, d'en avoir une première idée, il faut se rendre compte de ce qui a été vraiment à l'origine de la percussion spirituelle qui s'est concrétisée dans l'Église que nous connaissons maintenant. Cela suppose d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. C'est une démarche qui a été faite plus ou moins complètement mais qui a été faite tout de même d'une façon réelle par les premiers disciples. Ils n'avaient pas de christologie, pas de doctrine sur Jésus. Ils n'ont pas cru en lui à cause d'une doctrine. Ils ont cru en Jésus parce qu'ils l'avaient rencontré en profondeur, car beaucoup de Juifs l'ont aussi rencontré mais peu l'ont suivi. Ils l'ont connu, non seulement d'une façon plus intime que beaucoup par le fait même qu'ils se sont rapprochés de lui davantage que les autres, mais ils l'ont en même temps «reconnu». Dans mon vocabulaire, reconnaître, c'est voir à travers ce que je vis. C'est à travers ce que je vis que je le reconnais, que je reconnais quelqu'un. Je peux le connaître comme n'importe qui peut le connaître mais je le reconnais parce qu'il y a là une activité personnelle qui, se basant sur des connaissances impersonnelles, dépend essentiellement de ce que je suis. Être disciple, c'est reconnaître, dans la mesure de nos propres moyens, ce que Jésus a vécu pour l'essentiel durant les quelques mois de sa vie. De cette reconnaissance, il y a non seulement une connaissance qui serait indépendante de ce que je suis, mais il y a une activité personnelle qui dépend essentiellement de ce que je suis. De sorte que l'approche du mystère de Jésus ne peut se faire qu'à travers l'approche que je peux faire de mon propre mystère.

Il y a là une certaine anthropologie particulière car on peut très bien concevoir que l'homme soit épuisé par ce qu'il fait et par ce qu'il dit, par la conscience qu'il a de lui-même. Je pense que ce n'est pas épuiser l'homme que de le réduire simplement à ces éléments-là. Il y a en lui une réalité qui se constitue à partir des contingences, à partir de notre faire, de notre dire, de la conscience que nous avons de nous-mêmes, mais à travers notre histoire, nous nous apercevons que se constitue en nous une unité qui va bien plus loin que ce que nous savions accomplir sur le moment. L'homme est mystère avec tout ce que cela implique d'inconnaissable et de développement, de potentialités possibles.

La reconnaissance de Jésus se fait à travers l'approche de notre propre mystère et à travers l'approche de notre propre mystère, nous nous approchons du mystère de Jésus.

- N'est-ce pas en acceptant sa carence d'être que l'on approche le plus son propre mystère ?

Prenons les choses plus simplement. En acceptant ses limites, on ne les change pas mais on n'en est plus esclave comme on le serait si on les ignorait. Je pense que la carence d'être est quelque chose qui est plus ontologique que les limites. On a des limites par son tempérament, on est coléreux, je ne peux

pas en changer; ce sont des limites sur le plan psychologique. A côté de cela, il y a la carence d'être, c'est-à-dire une déficience qui fait que nous n'avons pas l'être en nous-mêmes, que nous avons besoin de recevoir ce qui n'est pas nous pour devenir nous, et encore le recevoir convenablement.

La foi en soi est l'affirmation que je suis mystère. La carence d'être, c'est l'affirmation que je ne peux pas devenir par mon propre développement sur moi-même. J'ai besoin d'accueillir de l'autre pour petit à petit me développer dans ma propre réalité personnelle. Donc foi en soi et carence d'être sont intimement liées. Si j'étais simplement au niveau du faire et du dire, je n'aurais qu'à faire le singe pour faire un homme.

La différence entre vie et existence

Dans mon vocabulaire, ma vie, c'est l'histoire que j'ai vécue à travers mon passé et qui se place au niveau des événements, des situations, des rencontres, et quiconque serait toujours avec moi pourrait la connaître aussi bien que moi. Je peux m'en souvenir grâce à l'activité de mémoire qui me redonne ces situations au fil du temps.

Mon existence. A certaines heures, qui ne sont pas du tout du même ordre que celles où je m'efforce grâce à ma mémoire de me rappeler ce que j'ai vécu, j'ai la possibilité d'un regard, non pas de la succession des événements passés, mais un regard global. Certains événements vont prendre beaucoup plus d'importance et d'autres moins, que dans le fil de ma vie, et ceci indépendamment de l'idée que je pouvais avoir quand je les vivais. Tel événement que je considérais comme très peu significatif va apparaître à mes yeux, vingt ans après, comme très important pour ma vie. Cette vision globale, totalisante est ce que j'appelle mon existence.

Autant ma vie ne change pas tellement quand j'évolue car il faudrait que ma mémoire change vraiment, au contraire, mon existence, dans la mesure où mon regard global organise les choses à partir de ce que je suis aujourd'hui, va évoluer en même temps que je deviens moi-même. Elle va prendre de plus en plus sa consistance, sa stabilité, à mesure que je deviens moi-même plus unique. Voir son existence, c'est la prise de conscience concrète de l'unité fondamentale qui se constitue petit à petit en nous à travers l'extrême diversité des événements, des situations, des rencontres. Cela, chacun de nous a à le faire, autrement, c'est du verbiage.

La différence entre communauté et collectivité

La collectivité est un groupe d'hommes dont l'unité se constitue par l'uniformité; plus ils sont uniformes, plus ils sont unifiés. Presque tous les groupes sont des collectivités. Dans une collectivité, le fait de faire comme tout le monde aide.

La communauté est un groupe d'hommes où chacun est fidèle essentiellement à ce qu'il doit être. Plus nous sommes fidèles à ce que nous sommes, plus nous sommes différents. A mesure que notre fidélité développe nos potentialités, chacun prend une direction qui lui est propre, à des cadences qui lui sont propres. La différence va s'accentuer à mesure que les hommes deviendront plus fidèles. D'autre part, ils s'aideront à être fidèles par leur fidélité même et non pas par leur ressemblance. Quand un homme est fidèle, il aide les autres, par sa présence, à être fidèles à ce qu'ils doivent être. L'unité d'une communauté n'est pas du tout dans l'uniformité mais dans la diversité. Si la marche au pas cadencé peut être un symbole de la collectivité, la danse serait celui de la communauté.

- Il est impossible d'être disciple aujourd'hui si l'on n'a pas une communauté de foi.

Je le crois. Je ne dis pas que cela soit impossible mais, en fait, il est incontestable que nous avons besoin de vivre notre foi ensemble. Déjà au niveau de nos croyances, le groupe nous protège des incroyances et des doutes, lorsque personne autour de nous ne doute. Au niveau collectivité, on s'aide ainsi. Au niveau de la foi, c'est encore plus vrai et c'est un point essentiel. Pour vivre sa foi au sens de disciple, il est indispensable de la vivre en communauté. Mais il n'y a pas de groupe qui soit une communauté parfaite. La communauté reste un idéal. Malgré tout, il y a des collectivités qui se contentent d'être des collectivités et qui cherchent leur unité systématiquement, volontairement, dans l'uniformité. L'autorité qui commande impose une unité et chacun doit obéir au «berger».

- Donc la première condition pour former une communauté, c'est que chacun de ses membres soit fidèle à ce qu'il doit être.

Oui, mais ce qui est difficile, c'est de faire comprendre ceci à des gens qui ne l'ont pas déjà découvert, c'est à peu près impossible. Nous devons découvrir par nous-mêmes, pour nous-mêmes, à notre manière, ce que c'est qu'être fidèles à ce que nous devons être, ou selon une autre expression, prendre la vie au sérieux, ou encore ce que je vis aujourd'hui n'est pas sans relation avec ce que j'ai vécu hier et aura sans que je puisse le préciser des conséquences sur ce que je vivrai demain. C'est déjà une première unité qui correspond à l'existence. Il faut ensuite comprendre la nécessité d'être aidé par d'autres pour accéder soi-même à son propre chemin, la nécessité du groupe autrement dit.

Deux prières en parallèles : «Le visiteur inconnu» dans «La condition chrétienne»
et «Méditation pour le soir de la vie» dans Méditations d'un chrétien du 20^{ème} siècle

1983

Méditation pour le soir de la vie
Méditations d'un chrétien du XX^{ème} siècle, pages 301-305 (1983)

*Jésus, jadis vous êtes secrètement entré dans ma vie comme le solliciteur silencieux. Mon Église m'a épilé votre nom dans ma jeunesse. Elle m'a enseigné la doctrine qu'elle a élaborée à votre sujet au long des siècles. Vos saints, ceux dont j'ai aimé et admiré la vie, ont jeté sur moi leur manteau pour m'apprendre à vous suivre. Finalement qu'ai-je fait de votre don, de votre désir sur moi auxquels je me suis efforcé de mieux correspondre à mesure que j'entrais plus avant dans l'intelligence de votre épopée spirituelle, épopée brève mais si ardente qu'elle a franchi les siècles jusqu'à moi ? Qu'ai-je fait de votre appel et de votre attente ?

*Pendant le repos des heures, quand je peux m'atteindre en moi-même au-dessous de mes agitations et de mes distractions, vous faites monter en moi, sous l'action des Évangiles lus à la lumière de ma vie spirituelle, la question qui sonde mes profondeurs. Quelle est la logique interne qui dans mon passé se dissimule sous le développement des aspirations qui guidèrent peu à peu ma vie ? Quelle authenticité se trouve dans les exigences d'intégrité intellectuelle qui s'imposèrent à moi, et hors de l'observance desquelles je pressentais ne dire que ce qui se dit au lieu d'oser m'avouer ce que je pensais ? Quel est le trésor caché, aveuglément désiré, qui anime ma ferveur, donne puissance à mon effort et jette encore mon cœur dans l'angoisse lorsque je crains d'en être dépossédé ? Est-ce que, sans rien en dissimuler par des autodéfenses inconscientes, je sais vraiment la source de mes évidences et le mobile premier de mes actions ? N'est-ce pas devant vous, au temps de ma vieillesse, quand je relis tout ce que j'ai eu à connaître, que je dois me poser cette question avant de disparaître, vous qui avez osé parler de la religion en esprit et vérité, et qui en êtes mort après en avoir vécu ? Seule source de l'adoration qui ignore toute idolâtrie, faites-moi en vivre jusqu'à mon dernier souffle!

*Quand je veux me comprendre dans le droit fil de mon histoire au travers de ce que ma mémoire m'a conservé d'elle, je me trouve devant moi-même comme devant un être inconnaissable dans sa totalité une et singulière ; un être qui, au-delà de la conscience qu'il a de lui, devient sous une action au plus intime qui n'est pas que de lui... En moi, ce qui est le plus moi-même est mystère pour moi. Tout ce que je sais de moi ne relève que de façon indirecte et seulement éloignée de ce que je suis. Toutes les connaissances que peu à peu j'acquiers de moi m'aident à m'approfondir mais, si je m'y arrête, elles me dissimulent à moi-même. Devant ma réalité toute plongée dans le silence et la solitude au cœur de l'Univers immense, placé sur quelle trajectoire, en route vers quelle destinée, je découvre l'importance de mes jours les plus ordinaires et leur gravité. Au soir de ma vie, que j'accueille les heures qui encore me sont laissées, qu'elles se comptent en années, en mois ou en journées! Que je recueille celles que dans mon passé j'ai vécues comme je l'ai pu! Parce que toutes elles me font devenir, qu'elles participent à l'Acte impensable qu'est Dieu dans son mystère!

*Je le comprends maintenant, je suis marqué inéluctablement par les siècles innombrables qui, à travers les temps et les lieux, ont forgé mon univers mental. Je ne suis pas seulement né d'hier. En moi le passé survit au présent. Il continue inéluctablement les gestes jadis ébauchés. Il mûrit le fruit de ses initiatives. Il en épuise sans fin les retombées qui sans cesse ricochent et rebondissent. Encore maintenant sa réalité immense porte ses lumières et ses ombres sur ma vie. Elle me jette vers l'avenir qui demain encore en sera éclairé ou en restera obscurci. Je ne saisis les secrètes sollicitations dont je suis actuellement visité qu'à travers le murmure continu que le passé fait résonner à mes oreilles. Et mes œuvres, celles de maintenant comme celles d'hier, même si je les crois totalement miennes et nouvelles, portent la marque indélébile de ce qui a été fait jadis par d'autres que moi, disparus avant moi sans laisser aucune trace, et dont jamais ici-bas je ne connaîtrai le visage ni le nom...

*Mes évidences, mes certitudes, ma manière de sentir, d'imaginer, de dire et même de réfléchir ne se trouvèrent pas plus à l'abri de la société qui m'entoure qu'elles ne furent indépendantes des temps qui préparèrent mes jours. Mon histoire ne peut pas être séparée de l'histoire de tous les hommes. Ce que je deviens n'est pas étranger au devenir d'autrui, même de l'être le plus éloigné, le plus quelconque. Et combien ont pesé sur ma vie sans qu'ils le sachent! N'est-ce pas à ce point que certains auront eu sur ma destinée plus d'importance même que mon père et ma mère ? En moi toute l'humanité présente s'efforce vers ses accroissements et retombe dans ses déchéances...

En dépendance intime avec le passé et les temps que j'ai vécus, aucune des actions que j'ai faites de mon propre chef n'est restée stérile. Toutes ont levé. J'ai pensé et agi, alourdi sous le poids de mes

fautes mais aussi de leurs conséquences indéfiniment multipliées, comme je fus stimulé par les conséquences, non moins nombreuses, je veux le croire, de mes fidélités. C'est pourquoi, maintenant comme hier, ce que je vis chaque jour est construit sur l'édifice de l'ensemble de ce que j'ai vécu, même si j'ignorais sur le moment tout ce que cela comportait en puissance pour demain. Mon existence, dans son écoulement actuel, n'est vraiment mienne que dans la stricte mesure où ce qui, de près comme de loin, l'a préparée m'a été propre par une activité où tout mon être, consciemment ou non, s'est trouvé engagé. Qui me donnera la transparence où, totalement livré, ne me restera que ce qui, bien que ce ne fût pas que de moi, n'aurait pas pu être sans moi ? Aussi bien comme rien d'autre n'est-elle pas de Dieu, cette part singulière qui subsistera de moi hors tout ce qui en moi s'évanouira dans un passé dont nulle mémoire ne conservera le souvenir, hors tout ce qui en moi rejoindra le monde de la matière dont je suis issu ?

*J'ai été longtemps sans entrevoir quelle mystérieuse réalité je devenais au long de ma vie. Sans que je le sache, mes puissances les plus intimes, les plus personnelles, étaient nourries des profondeurs communes à tout être de mon espèce. Elles étaient tapies dans les secrètes matrices de mon humanité. Elles activaient en moi les aveugles élans qui me portaient en avant mais qui aussi parfois me dévoyaient... Devant l'inconnu d'où je viens et d'où j'émerge, devant la source lointaine et cachée de mes enthousiasmes et de mes détresses comme devant leurs origines proches, peu connues elles aussi, devant mes intuitions et les conclusions qu'alors j'en tirais sans presque le savoir, je suis oppressé, sans pouvoir la fuir, par une évidence irrépessible que mon premier mouvement est de refuser comme s'il s'agissait de défendre ma vie. Certes de l'impossible à transformer lié aux plus implacables déterminismes se développe en moi et hors de moi, indépendamment de moi et à cause de moi, de la sorte que de l'irréparable sans cesse s'accumule inéluctablement pour s'effondrer demain dans un avenir de passivité et d'uniformité... tels les astres morts qui tournent sans fin ni but, immuablement, dans l'extension de l'univers sans cesse en marche.

*Cette évidence irrésistible, qui m'est scandale, me presse en particulier, à la vue des immanentes conséquences de mes fautes déjà regrettées, mais encore par leurs effets toujours présentes, des immanentes conséquences de mes manquements, seulement connus comme tels longtemps après avoir été commis, et encore à reconnaître dans leur réalité aussi insaisissable que mon mystère et que celui d'autrui. Elle me presse à travers les échos qui montent en moi du long et complexe passé, vagabond, chargé d'ambiguïtés, d'une humanité qui peine et qui se cherche, engagée dans la voie difficile et sans fin vers quel destin...

Chaque jour, la pesanteur de mon milieu de vie vient encore augmenter ma propre pesanteur. Devant la masse de ce désordre, je découvre l'inextricable assemblables de fautes, voire d'infidélités, dont est pétrie l'histoire des hommes, de leur côté inélucablement liés aux déterminismes qui, bien qu'ils l'ignorent, pèsent sur eux. Ces déterminismes ne se montrent-ils pas d'autant plus lourds que les hommes sont davantage esclaves des besoins qu'ils se créent dès qu'ils en ont les moyens, davantage entraînés dans le tourbillon de leur propre puissance ? Il me faut de toute nécessité accepter sans réserve cette vérité évidente et cruelle pour dominer le réel, me l'approprier et m'en nourrir, tout «inhumain» qu'il est.

Mais comment ne pas détourner son regard des abîmes de vertige où règne l'horreur dont sont capables des êtres, par ailleurs ordinairement non étrangers à quelques sentiments humains, quand ils ont perdu le chemin de leur humanité et que, entraînés les uns par les autres, ils sacrifient aux idéologies en vogue à l'époque, à ces nouveaux dieux aussi assoiffés de sang que les anciens ? Ces idéologies sont somptueusement drapées de tout ce dont les hommes rêvent, tant ils ne se sont jamais remis d'avoir été chassés du paradis dont il est conté dans d'immémoriales traditions. Elles les entraînent dans des débordements où réapparaissent à nouveau les mœurs, insupportables dans leur ignominie, de la jungle dont ils sont plus réellement issus...

Combien ces aspirations instinctives, ces rêves collectifs, nés chez l'homme en contrepartie de l'inhumanité foncière du réel et comme pour les aider à la supporter, séduisent par les mirages qu'au pays de la soif elles lèvent à l'horizon ! Fascinés par ces mirages, les hommes sont détournés de l'exigeante conversion personnelle qui, sans nul doute, devrait au préalable se trouver en bonne voie d'être généralement réalisée, pour que ces aspirations ne restent pas des chimères et ne deviennent plus poison.

*Seigneur, vous êtes secrètement entré dans ma vie comme le visiteur inconnu et le solliciteur silencieux. Votre Église m'a épelé votre Nom. Elle m'a expliqué votre Parole. Vos saints ont jeté sur moi leur manteau pour m'apprendre à vous suivre.
Qu'ai-je fait de votre don, sans cesse proposé, aujourd'hui encore renouvelé ?

*Pendant le repos des heures, quand je puis m'atteindre au-dessous de mes agitations, faites monter en moi la question qui sonde les profondeurs de mon âme. Quelle est la logique interne qui se dissimule sous la trame de mes pensées ? Quel est le trésor caché, aveuglément désiré, qui anime ma ferveur et donne la puissance à mon effort ? Celui qui jette invinciblement mon cœur dans l'angoisse lorsque je crains d'en être dépossédé ?

*Quand mon âme veut ainsi se comprendre, je me trouve devant moi-même, comme devant l'inconnu que seul, mon Dieu, vous pouvez totalement voir. En moi, ce qui est le plus moi-même (puisque tout ce que je sais de moi n'en est que la conséquence), vous seul pouvez le connaître.
Et devant ma propre personne, plongée dans l'abîme de Silence comme l'est le Mystère impensé de votre Être, je découvre la majesté des jours les plus ordinaires de ma vie.
Aucune de mes actions passées n'est restée stérile, mais toutes ont levé. Je pense et j'agis, pressé sous le poids de mes échecs et de mes réussites incessamment multipliés. Ma pensée et mon action de chaque jour sont construites sur l'édifice de tout ce que j'ai vécu, même si j'ignorais alors la source de mes évidences et le mobile premier de mes actes. Et mon existence, dans son écoulement actuel, ne peut être mienne que seulement dans la mesure où chaque instant passé m'a appartenu.

*Je ne suis pas seulement né d'hier. En moi le passé se survit. Il continue les gestes ébauchés; il épuise le fruit de ses initiatives. Sa réalité immense porte son ombre sur tout ce qui m'est montré.

Je ne comprends les secrètes sollicitations dont je suis visité qu'à travers le murmure continuel que sa Présence fait résonner à mes oreilles. Et mes œuvres portent la marque indélébile de ce qui a été fait jadis, par d'autres que par moi, même si je les crois totalement nouvelles.

*Mais mon sens intime n'est pas plus à l'abri du souffle de la société qui m'entoure que de celui du monde qui prépara mes jours. En moi se bat la cadence d'une vie qui déborde les étroites frontières de mon être; et mon histoire ne peut être séparée de l'histoire de tous les hommes.

En moi toute l'humanité présente s'efforce vers ses accroissements et retombe vers ses déchéances.

Et ma petite barque vogue sur un fleuve à la source très lointaine, que le courant entraîne puissamment par l'action d'un poids immense.

*Longtemps déjà j'ai vécu sans comprendre la mystérieuse unité de ma vie, et j'ai accumulé sans le savoir, pour l'avenir, dans les secrètes matrices de mon être, les poussées nourries des profondeurs, les aveugles élans qui enfanteront ma vie. Depuis longtemps déjà, sans le savoir, je baigne dans un milieu qui me pénètre et veut m'assimiler.
Devant l'inconnu de ma personne, source cachée de mes réactions, de mes passionnements et de mes détresses, de mes intuitions et de mes jugements, je suis oppressé sans pouvoir la fuir, par l'exigence de cette évidence irrépressible : déjà de l'irréparable, de l'impossible à réparer par moi est fait eu moi. Devant moi, sans cesse se développent ses ravages dans l'extension des contacts contaminateurs.

*Aux heures des exceptionnelles clairvoyances. je sens peser sur moi la Justice de Dieu. Elle me presse sous le signe des immanentes conséquences de mes péchés déjà pleurés, déjà pardonnés, mais par leurs effets encore et toujours présents.

Elle me presse à travers l'écho qui monte en moi du long passé vagabond d'une humanité déchue. Chaque jour les fautes de mes frères viennent encore augmenter ma pesanteur charnelle. Devant la masse de ce Désordre, je découvre l'inextricable assemblage des péchés et des erreurs, des révoltes et des ignorances.

Avant-propos (par Willy Kinable)

Quand au début de 1983, à l'occasion de la session de Marcel Légaut à Chimay, j'écrivais que ce serait peut-être la dernière de sa vie, en tous cas la dernière en Belgique, je m'étais fié à ce que M. Légaut lui-même nous avait communiqué et à son état de santé à ces moments mêmes.

Heureusement pour nous, l'un et l'autre ont été trompeurs. M. Légaut, à la session de Brialmont en cette année 1984, s'est montré d'une vigueur physique et spirituelle, miraculeuse presque à son âge, telle que la "dernière rencontre" avec lui n'est pas encore prévisible. Lui-même d'ailleurs nous a déjà annoncé plusieurs sessions pour l'année prochaine.

Comme pour les autres comptes-rendus, celui-ci reprend aussi le mot à mot de ce qui a été dit, à l'exception toutefois du dernier échange du dimanche 11 mars, où seulement une sélection a été faite des questions qui ont un intérêt direct pour nous, la communauté autour de Frédo. Il nous a semblé que beaucoup de questions tournaient autour d'autres questions déjà traitées auparavant par M. Légaut soit dans ses livres, soit à l'occasion d'autres rencontres.

A Chimay en 1983, M. Légaut avait fait lecture de quelques chapitres centrés sur les rencontres de Jésus avec le jeune homme riche, avec Marie, la sœur de Marthe, avec Judas. Ici à Brialmont, il a poursuivi la même direction avec les méditations sur son Itinéraire et la Samaritaine. En quelque sorte, tout en étant la suite des précédentes, ces pages sont surtout complémentaires.

Afin de rendre la lecture plus facile, dans les pages qui suivent, tout ce que M. Légaut a lu de son livre, a été imprimé en italique, ainsi que les questions et les interventions du "public". Ses commentaires pendant et hors du texte sont en caractères normaux.

Je tiens à remercier ici Marleen, Cécile et Anne-Marie pour l'enregistrement qu'elles ont fait de cette session, et Monique pour l'aide apportée à mettre tout sur papier. Tout cela pour notre bonheur spirituel.

1 - Introduction

Alors, si j'ai bien compris le programme que nous allons suivre ces jours-ci, je dois avoir six séances avec vous, et trois séances de discussion. Mais ces six séances de lecture, je crois qu'on pourrait les consacrer aux deux sections suivantes, l'Itinéraire qui est la deuxième méditation de mon livre, et puis les quatre méditations sur la Samaritaine. Je crois qu'avec ça nous aurons la matière pour tenir nos six séances. Si ce n'était pas suffisant, cela dépendra un peu de la manière dont nous réagirons, je pourrais y ajouter La Mission. Cette manière de faire est intéressante parce qu'elle permet, en centrant assez vite l'entretien sur une ligne précise, comme tout est dans tout, de toucher à beaucoup de choses, et d'une façon, je dirais, un peu impromptue, c'est-à-dire correspondante aux attentes, aux questions qui peuvent se poser à l'audition de la lecture. D'autre part ce sont des textes qui, à mon point de vue, doivent surtout être lus à haute voix. La vraie lecture d'un texte qui mérite d'être lu, est la lecture à haute voix. Alors j'essaierai au maximum de vous les lire convenablement, de manière à mettre le texte en évidence. Mais si chacun a le texte sous les yeux, il est bien évident qu'on écoute plus facilement et on suit plus facilement les idées. Du fait que je le lis, je peux être interrompu à n'importe quel moment. Cela ne me coupe pas; je reprends la phrase et ainsi de suite, de sorte que non seulement nous avons des séances de discussion mais il est tout à fait souhaitable que le long d'une lecture, il y ait des interruptions relativement nombreuses qui permettent de préciser certains points sur le moment même. Et c'est évidemment suivant le nombre d'interruptions et le nombre de discussions qui peuvent intervenir à ce sujet qu'on verra si le texte que je me propose de vous lire sera suffisant pour remplir les six séances que nous avons à faire ensemble.

La première méditation est «l'itinéraire». C'est à mon sens l'axe central de tout le livre. C'est mon évolution personnelle. Dans mes autres livres, je n'ai pas refusé de parler de moi, tout en mettant à la troisième personne, ce qui a pu sembler une chose abstraite. Alors dans ce dernier livre, je parle à la première personne. Cela présente deux avantages et un inconvénient. C'est moins discret que lorsqu'on dit "on" ou "il", mais c'est plus facile à écrire et plus facile à comprendre grammaticalement parce que la langue française s'articule beaucoup plus facilement quand on échange le "je" que lorsque on est toujours sur l'impersonnel du "il" et du "on". Alors cet itinéraire est le mien. Mais je pense que dans une certaine mesure c'est aussi le vôtre, parce que nous sommes partis les uns et les autres à peu près de la même situation religieuse, une religion relativement traditionnelle, et que chacun

d'entre nous par le fait de sa vie a eu l'occasion de rencontrer des milieux qui n'étaient pas du tout traditionnels, qui lui ont posé des questions et nous avons les uns et les autres subi, sous l'influence de ces questions, une évolution que nous avons peut-être cultivée par notre propre initiative et qui nous a conduits à voir les choses religieuses en profondeur d'une façon différente de celle du départ. En plus il y a notre expérience personnelle qui vient s'ajouter à la docilité que nous pouvions avoir quand nous étions enfants. Donc «Itinéraire» est une méditation que je pense pouvoir vous faire en deux séances et qui sera tout à fait l'axe du reste.

La Rencontre avec la Samaritaine sera une occasion - le mot "occasion" étant pris dans le sens très large - de toutes sortes de questions relatives à la communication spirituelle entre deux êtres.

J'ai intitulé mon livre "Méditation d'un chrétien du XX^e siècle" parce que je n'ai pas voulu que ce soit une méditation sur l'évangile. Autrement dit, ce n'est pas à partir d'une compréhension exégétique suffisamment rigoureuse de l'évangile que j'ai écrit ma méditation. C'est à propos d'un texte, admettons que ce soit à propos de l'évangile, mais je pense honnêtement que j'aurais pu partir d'un autre texte que de l'évangile pour dire à peu près la même chose. Donc c'est certainement une méditation qui vient de ma propre vie spirituelle, qui a été évidemment nourrie de l'évangile, mais qui s'est nourrie aussi de beaucoup d'autres réalités, soit que je les ai lues, soit que je les ai rencontrées.

La rencontre avec la Samaritaine, la méditation sur la Samaritaine, est l'occasion pour moi de comprendre par le dedans comment Jésus et cette Samaritaine sont arrivés à atteindre, grâce à leur interaction, une compréhension en profondeur de la religion en esprit et vérité, qui paraît être l'essentiel du message de Jésus. Pour dire encore quelque chose de manière à bien situer les lectures que nous allons faire ensemble, je pense que mon dernier livre est tout à fait dans la ligne des précédents. Cependant il y a, en dehors de la manière dont il s'exprime, puisque je parle à la première personne très souvent, il y a tout de même deux ou trois directions importantes qui n'ont jamais été mises aussi en évidence dans mes livres précédents. Alors je vais vous les résumer parce que vous les trouverez sous-jacentes dans la lecture de ce livre.

1- La religion spontanée de l'être humain

Premièrement et c'est important, jusqu'à présent je n'avais pas compris combien notre religion était nourrie par la religiosité viscérale que nous avons tous de par le fait que nous appartenons à l'espèce humaine. Il y a en nous une religiosité spontanée, plus ou moins recouverte par la mentalité de notre époque, mais qui réapparaît avec violence aux heures difficiles ou tragiques de notre vie. Notre religiosité viscérale, celle dite du père Cro-magnon, est à la base même de la vie spirituelle que nous avons, comme l'amour humain se trouve être progressivement greffé humainement sur notre instinct vital de reproduction. Il ne s'agit donc pas de faire disparaître cette religiosité viscérale mais de l'orienter, de l'assumer de façon à découvrir, au-delà de cette religiosité où Dieu est essentiellement la cause des événements et où il a la puissance d'agir sur les événements, une réalité spirituelle beaucoup plus fine qui préserve convenablement la liberté de l'homme. Donc voilà un premier point. La prise de conscience du poids qui pèse sur nous et de la base sur laquelle nous construisons notre vie spirituelle va se trouver transformée progressivement par l'intelligence que Jésus lui-même a vécue de cette base. Car en définitive il a commencé, c'est lui le chemin, par découvrir, grâce à la religion de son peuple, une relation avec Dieu qu'il a osé appeler son Père.

2- La cruauté du réel

Une deuxième direction qui n'était pas du tout visible dans mes autres livres et qui est difficile à accepter, c'est que le réel dans lequel nous sommes immergés, à partir duquel nous devons nous constituer progressivement, est foncièrement inhumain. Dans la bible, on dit que l'homme a été créé par Dieu pour régner sur la terre, mais il faut bien avouer que cette terre est absolument hétérogène, sans aucune relation avec tout ce qu'il y a de plus véritable, de meilleur en chacun d'entre nous. La cruauté est toute-puissante dans le réel. La tentation de toutes les religions, en particulier la religion chrétienne, et en particulier la religion viscérale du départ, est de gommer au maximum cette radicale inhumanité. Je pense pour ma part qu'un des aspects de la vie spirituelle chrétienne proprement dite, même de la vie spirituelle au sens propre du terme, est précisément d'être capable d'épouser le réel malgré cette radicale inhumanité et de trouver précisément, grâce à ces épousailles difficiles, la possibilité de dépasser ce que l'on peut atteindre par sa propre initiative. Épouser le réel pour lui donner un sens et trouver, grâce à ces épousailles, une possibilité de progresser spirituellement, qui ne nous serait pas donné si nous étions dans des conditions extérieurement plus favorables.

3- Foi nue, espérance aveugle, amour impuissant

Puis troisième aspect, qui est lié très nettement au précédent mais qui était moins accentué dans mes autres livres. Pour arriver à épouser le réel de cette façon, malgré l'extrême inhumanité que ce réel présente, il faut que notre foi, notre espérance et notre amour prennent une dimension qui est sans

proportion avec celle que l'on pourrait concevoir si on se trouvait dans une société idéale, dans un monde fait à notre taille, qui nous permettrait de le recevoir sans nous l'approprier avec toute la puissance spirituelle que nous pourrions recevoir de Dieu. Alors, pour moi la porte étroite qui permet précisément de passer de l'état humain, où nous nous trouvons spontanément au départ, au chemin qui nous conduit à la transcendance même de Dieu, cette porte étroite consiste dans une foi qui, à mesure de s'affronter avec le réel, se trouve de plus en plus dépouillée, de plus en plus nue, une espérance qui à force d'être déçue dans les espoirs dans lesquels elle se concentrait jadis, arrive petit à petit à être aveugle tout en étant dépouillée, et un amour qui se manifeste impuissant, et d'une impuissance telle que par bien des aspects il est bafoué. Foi nue, espérance déçue, aveugle, amour impuissant ou bafoué, c'est la porte étroite par laquelle nous avons chacun à passer pour aller de l'état où nous sommes à la transcendance même où Dieu nous appelle par le fait que nous devenons ses enfants.

L'intelligence de Jésus

Par ces trois conditions, je rejoins l'idée qui m'est chère depuis longtemps, à savoir que tout cela ne peut être vraiment compris et ne peut être vraiment vécu que si l'on entre dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. Alors entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu humainement, entrer dans l'intelligence de ce qu'on a soi-même à vivre par les exigences intérieures qui montent en nous et qui nous conduisent à notre mission, voilà le balancement continu, inter-réaction continue, qui nous permet petit à petit de passer justement par cette porte étroite à la fin de notre vie. Alors chacun d'entre nous la trouvera à la dimension qui correspondra à ses possibilités mais il est bien évident que, quelque soit ce que nous aurons été pendant notre vie, au moment de notre mort, ce qui restera de notre foi ne sera pas très habillé de notre espérance, elle sera vraiment aveugle, si nous ne brouillons pas les choses en croyant que nous allons nous retrouver au ciel, en ayant une idée mythique de ce qui nous attend après notre mort. Voilà à peu près tout ce que je voudrais que nous essayons de faire pendant ces quelques jours.

Encore une petite chose, mais certainement que Nic en a parlé, je crois qu'il est très important que, en dehors des discussions, en dehors des rencontres que nous avons à faire ensemble, il y ait le maximum de silence. Nous avons ici une communauté vivante, chantante (elle chante bien). Je crois qu'il serait bon que, en dehors des séances, beaucoup d'entre nous aillent se recueillir à la chapelle, soit pendant les offices, soit en dehors. Et c'est ce qui peut-être permettra d'avoir entre nous une certaine qualité de communication qui donnera à mon texte la valeur qu'il espère atteindre.

Encore une petite chose. Quand on a fini d'écrire un livre, on se dit qu'on aurait dû encore écrire ceci ou cela. Autrement dit, notre vie spirituelle doit être continuellement en train de progresser; une perspective que j'ai à peine abordée dans mes bouquins, que je n'aborderai pas par conséquent et qui est tout de même assez importante à mes yeux maintenant pour que je puisse vous en parler un peu.

Comme je vous l'ai dit les autres fois, la question fondamentale est ce qui s'est passé il y a vingt siècles en Jésus et autour de Jésus, pour que la percussio spirituelle qu'il a provoquée pendant les quelques mois de sa vie publique, nous atteigne encore et soit capable de nous interpeller en profondeur. Nous en avons beaucoup parlé tous ces temps-ci. Mais il y a une autre question, que j'ai effleurée un petit peu : comment peut-il se faire qu'après vingt siècles de christianisme les Églises ou l'Église en soit encore à la situation où elle se trouve ? Car il est bien évident que le christianisme a échoué par rapport à tout ce qui aurait pu se produire, comme on pouvait le penser au départ. C'est là que se trouve ma nouvelle question. Au fond, nous avons idéalisé spontanément le départ, comme nous avons sacralisé spontanément, après quelque temps, la personne de Jésus. A force de diviniser Jésus, nous l'avons déshumanisé. Le déshumanisant, nous ne sommes plus capables d'entrer dans l'intelligence de ce qu'il nous a apporté par ce qu'il était, de façon à avoir une notion de Dieu différente de celle du père Cromagnon. La sacralisation induite de Jésus nous empêche d'entrer dans l'intelligence de sa véritable transcendance. Nous avons aussi tendance à idéaliser les commencements du christianisme. Rien ne me semble plus capital maintenant, que de méditer, humainement parlant, à partir des textes historiques, de l'histoire des premières décennies du christianisme. Méditer sur Paul, méditer sur les Actes des apôtres, voir comment, à partir de cinquante, soixante ans après la mort de Jésus, vers la fin du siècle, déjà s'amorçait, par nécessité interne et par des exigences extérieures, tout ce que le christianisme a petit à petit construit pour perdurer à travers les siècles, et comprendre ainsi pour quelles raisons nous avons échoué. Car c'est peut-être à partir du commencement que l'échec s'est amorcé et c'est en réfléchissant sur cet échec du départ que nous pourrions peut-être, dans les siècles qui vont venir, arriver à prendre une meilleure conscience de l'originalité fondamentale du message de Jésus et atteindre ainsi une fécondité qui sera tout autre que la fécondité que nous avons pu connaître depuis vingt siècles. C'est un point qui est absolument inconnu dans mes livres et je laisse à d'autres le soin de le faire.

2- Itinéraire (Méditation, page 19)

Nous allons commencer nos lectures. On va commencer par une méditation qui est vraiment l'axe de tout le livre. «Itinéraire», c'est mon itinéraire. Mais mon itinéraire n'est pas le vôtre, parce que nous sommes tous des solitaires et chacune de nos vies est marquée par des événements qui lui sont propres. Et non seulement marquée par des événements qui lui sont propres, mais aussi par le tempérament de chacun. Ce que je vais vous lire est très personnel, par certains côtés subjectif; je ne pense pas que ce soit uniquement du folklore mais il y a tout de même une certaine distance entre ce que je peux dire, ce que je suis et la prise de conscience en profondeur de la réalité qui s'agite en moi. De telle sorte qu'il faut que chacun d'entre nous, en écoutant ce que je suis en train de lire de moi, pour moi, fasse la transposition pour sa propre vie, à son propre sujet. Ce ne serait pas très bien de s'intéresser d'une façon curieuse à ma propre évolution. J'ai gommé bien des choses de manière à ce que ce ne soit pas trop curieux, mais cela reste très personnel. A chacun de faire la transposition pour que vous vous intéressiez plus à ce que vous êtes qu'à ce que je suis, que vous soyez plus intéressés par la prise de conscience de ce que vous devenez que par l'intérêt que vous pourriez porter à ma propre évolution. Mais quoique nous soyons très différents, comme nous vivons à peu près à la même époque, il y a tout de même une mentalité générale qui nous est commune. Et puis en plus, si nous allons en profondeur, il y a en nous une base suffisamment creusée, une réalité semblable, de telle sorte que, malgré les extrêmes différences de vie, de tempérament, il y a des points communs. Mais pour les atteindre, il faut dépasser le niveau de la curiosité des choses contingentes et, d'autre part, être suffisamment intériorisé pour prendre conscience, pour autant qu'on le peut, de la réalité fondamentale qui se trouve secrètement à la base de notre vie. Voilà si vous voulez, dans quelle mentalité nous pourrions lire ces choses.

Cet itinéraire se compose de deux parties: je vais vous lire la première, ce matin, et la deuxième à la deuxième séance. Comme je vous le disais hier soir, sitôt que quelque chose vous pose question, vous m'interrompez et je réponds. Moi-même, lorsque j'ai quelque chose à dire à propos de ce que j'ai écrit il y a déjà quelques mois, j'interromps ma lecture et quand je trouve que ce n'est pas bien dit en français, j'arrange au mieux les choses sur place, en précisant un peu le texte.

Première partie : la vie spirituelle

L'essentiel ne s'enseigne pas. Il se révèle à chacun dans l'intime comme une annonce que murmure l'espérance. Nul ne le découvre qui déjà n'en porte secrètement en lui, et souvent dès la jeunesse, l'intuition majeure. D'où me vient et quand est née en moi la réalité proprement humaine telle qu'en puissance il s'en trouve en tout être, celle qui m'est promise et qui pourrait être mienne comme nulle autre, celle sans qui, automate plus que vivant, demeuré comme l'ombre de moi-même, inéluctablement je ne "serais" pas ?

Alors, au moment de ma mort ou un peu avant, quand je regarde ma vie, presque tout s'effondre. Tout est contingent d'une façon ou d'une autre. Les seules choses qui restent sont les heures rares, mais cardinales, où j'ai su, où j'ai pu m'engager à fond, même si ce n'était pas tellement dans une ligne tout à fait exacte.

Est-ce que vous considérez cela comme inné ou acquis ?

Au niveau existentiel où je me place, la question ne se pose pas. Je prends la chose telle que je la vois. Alors, philosophiquement parlant, on peut dire que c'est inné ou que c'est acquis, je n'en sais trop rien. En tout cas, ce n'est pas à ce niveau que je me place actuellement. Ce que je croirais volontiers, c'est que c'est à la fois un acquis, c'est-à-dire qu'il y a des choses que je peux dire maintenant parce que je les ai reçues jadis ou parce que c'était secrètement en moi sans que je le sache, et c'est apparu à l'occasion de l'événement favorable. Ce que je suis en train de vous dire est quelque chose d'essentiellement existentiel qui ne pose pas de question philosophique sur l'origine. C'est comme une plaque photographique et je ne sais pas exactement dans quelle mesure la plaque photographique a été prise de mon temps ou était déjà imprimée lorsque je suis devenu moi-même.

Comment, bien au-delà de la connaissance que jamais je ne pourrais en atteindre, cette réalité est-elle en voie de peu à peu devenir unifiée et unique à partir de l'extrême diversité des contingences communes à tous, d'où comme tous je suis issu, et dont à ma manière propre je m'accrois ?

Nous sommes tous faits du même élément, de la même glaise, mais chacun, nous nous sculptons, nous nous modelons une image qui nous est propre. C'est pourquoi, comme je vous le disais, il y a une base commune mais chacun est unique. Et non seulement unique mais, il faut le souhaiter, le visage que nous nous formons ainsi progressivement, non seulement est unique, mais il est harmonieusement constitué dans ses parties, unifié. Unifié et unique, ce sont les deux aspects

complémentaires de la réalité qualitative que nous devenons progressivement à partir d'un magma général, de la glaise commune dont nous sommes issus et à partir duquel nous devenons.

Vous avez dit: "harmonieusement constitué dans ses parties". Au départ ? Mais à travers éventuellement des cataclysmes.

Non, à la fin, bien sûr ! C'est justement pour cela qu'il y a une certaine opposition entre l'extrême diversité, l'hétérogénéité, des éléments qui nous viennent du dehors, ou du dedans par l'hérédité par exemple, et d'autre part cette activité qui fait que nous nous unifions et nous harmonisons.

Est-ce qu'on peut vivre en disharmonie avec soi-même et arriver quand même à l'harmonie finale ?

Qu'est-ce que vous entendez par "en disharmonie avec soi-même" ?

Le contraire de l'harmonie, être tourmenté pendant toute sa vie.

Là, vous êtes au niveau des contingences dans lesquelles nous sommes, nous y baignons, nous y sommes immergés et dont nous nous nourrissons. Mais à partir de ce dont nous nous nourrissons par une assimilation qui nous est propre, il y a quelque chose, dans la mesure où nous assimilons bien, qui devient un et qui devient harmonieux à travers la disharmonie des événements dans lesquels nous avons été immergés et dont nous nous sommes nourris.

Est-ce qu'on devient nécessairement harmonieux ? Est-ce qu'on peut mourir disharmonieux ?

Je pense que tout ce qui n'est pas harmonieux en nous disparaîtra et qu'il n'y a que ce qui est unifié et singulier qui demeurera de nous. Il ne restera pas grand-chose mais un petit quelque chose. Ce petit quelque chose, si petit qu'il soit, c'est quelque chose et c'est notre éternité, dans les perspectives métaphysiques que nous avons en ce moment. Quand on regarde son passé, il y a une distillation fractionnée effrayante mais il reste quelque chose dans la cornue.

Toutes ces contingences sont alors nécessaires ?

Absolument nécessaires. Nous ne pouvons pas être sans vivre dans la contingence mais à travers une activité qui est en nous et qui n'est d'ailleurs pas que de nous. A travers ces multiples contingences il y a quelque chose de singulier, d'unifié, de stable, de consistant, qui progressivement se développe mais qui n'a pas du tout le même poids et le même volume que les éléments contingents avec lesquels nous avons à faire pour devenir nous-mêmes.

Est-ce qu'on oserait dire : bienheureuses contingences ?

S'il n'y avait pas de contingences, nous n'existerions pas. Donc c'est bienheureux par certains côtés. Mais elles ne sont peut-être pas toutes heureuses de la même manière. C'est là que je trouve la divergence, la disharmonie dont je parlais.

Est-ce que, sans contingences, on ne risque pas de s'envoler ?

Non seulement on risque de s'envoler mais on risque de ne pas exister car c'est à travers elles que nous existons. Un des aspects de notre réalité spirituelle est précisément de fabriquer quelque chose qui ressemble à de l'absolu à partir d'éléments qui sont nettement des contingences.

Ces questions montent en chacun lorsque l'homme commence à prendre conscience de soi. Progressivement elles se font jour en lui à longueur de vie. Elles prennent pour lui une dimension et une importance grandissantes à mesure que l'homme devient.

A la suite des conséquences qu'elles suscitent dans sa vie et des réponses qu'il leur donne. Là, nous ne sommes plus du tout sur un plan philosophique, nous sommes sur un plan existentiel pour chacun. Ce n'est pas à l'occasion d'une conférence que l'on se pose ces questions, c'est à partir de la prise de conscience de ce qu'on est et en prenant une certaine distance entre ce que nous vivons quotidiennement et ce que nous vivons fondamentalement à travers notre temps, notre histoire. Évidemment il y a des heures favorables, dont nous avons souvent parlé, ce sont les moments où un événement capital entre dans nos vies, ce sont les émergences des instincts fondamentaux, l'amour, la paternité, la mort et d'autres qui peuvent nous interpeller soit directement, soit indirectement par les êtres qui nous sont chers et donc qui existent vraiment pour nous.

Lecture

A vrai dire, l'homme ne se met pas en marche vers son humanité comme s'il entreprenait la réalisation d'un projet clairement conçu dans ses étapes successives. En dépit de ce qu'il pourrait penser au départ, il ignore le cheminement qui le conduira vers le but qui lui est propre. Celui-ci lui restera caché tout le long de la route, d'une route qui n'en finira pas.

C'est notre grandeur, c'est que nous allons vers notre destin en l'ignorant radicalement et cependant en le sachant si nous y correspondons bien à chaque étape, si nous pouvons faire le pas qui convient.

L'être suffisamment fidèle à ce qu'il doit être ne reconnaîtra vraiment sa voie qu'après l'avoir heureusement parcourue (Vous connaissez la différence entre connaître et reconnaître), et ce sera pour lui comme pour elle l'accomplissement dernier.

La voie ne sera achevée que lorsqu'elle sera terminée, si j'ose dire, mais achevée dans le sens

d'accomplir, et l'être lui-même sera ce qu'il doit être lorsqu'il aura fini son propre devenir, au moins dans ce temps-ci.

Vous avez employé le mot destin, cela me gêne un peu.

Ce mot est gênant parce qu'on y met ordinairement un déterminisme radical. Si on passe du masculin au féminin, cela s'arrange un peu, la destinée est déjà plus souple que le destin. Mettons donc destinée pour que ce soit plus simple. Mais je n'aurais pas dû employer le mot destin, c'est trop matérialisé. C'est dans le même sens que ce que je disais : la vie spirituelle n'est pas la conséquence d'un projet, elle n'est pas non plus le fruit d'un destin. Il faut mettre une nuance. Malgré tout, ce qui s'impose à nous du dehors n'est jamais suffisamment impératif pour devenir destin ou même destinée. Ce que nous projetons de devenir n'est jamais suffisamment exact pour qu'on puisse dire que notre vie est la conséquence d'un projet.

Est-ce qu'il ne faut pas se fixer quand même un but, un idéal ?

On doit toujours se fixer des projets mais, sitôt qu'un projet a produit un premier fruit, il faut qu'il soit dépassé pour que ce projet ne devienne pas un obstacle. Tout moyen est bon à condition de ne pas en faire une fin. Il y a donc une continuelle dialectique, si vous voulez, entre ce que nous nous proposons de faire et ce que nous avons à faire au-delà du projet que nous nous proposons, dans la mesure où ce projet nous fait avancer, nous fait entrevoir quelque chose qui est au-delà de ce projet qui nous a permis de partir. On a toujours cette dialectique. Il est important de se rendre compte que notre vie n'est pas la conséquence d'un projet. C'est la conséquence d'une succession de projets qui débordent les uns par rapport aux autres à mesure qu'ils ont produit leur fruit, leur effet.

On ne pourrait pas vous soupçonner de marxisme avec ce constant dépassement.

Si on était marxiste par le fait de se dépasser, je crois qu'il y en aurait peu car il y a une fixité dans l'orthodoxie marxiste qui ressemble fort à l'orthodoxie catholique.

Lecture

S'il lui arrivait de croire l'avoir atteint, ce but deviendrait en réalité un obstacle sur ses pas. Déjà s'il le voyait trop clairement de loin, il pourrait penser que ce n'est qu'un mirage qui doit s'effacer à mesure que l'on s'en approche. Cette marche en avant relève, non pas tant de ce que l'homme sait, veut et peut, mais bien plus de ce qu'il est fondamentalement au-delà de toute conscience. Ce cheminement ne conduit pas l'homme à une simple promotion qui le rende seulement plus libre dans ses comportements. Il provoque en lui une véritable conversion qui lui permet l'approche de la liberté d'être soi.

Vous connaissez la différence que je fais entre la liberté du faire et du dire, une liberté qui est immédiatement concevable par le fait qu'elle est immédiatement contestée par le milieu où l'on vit, et d'autre part la liberté d'être soi qui exige un certain mûrissement, une certaine maturation, et qui, par conséquent, ne peut être découverte qu'ultérieurement, lorsque déjà on est en marche de devenir soi, de devenir libre.

Nul ne sait (l'essentiel ne s'enseigne pas) en quoi consiste cette conversion avant de l'avoir entrevue pour soi et d'avoir fait personnellement les premiers pas sur le chemin qui y conduit. Certains s'y sentent appelés très tôt dans la vie. Cependant pour beaucoup, l'idée de cette conversion ne se propose qu'à l'occasion des grandes heures de l'existence.

C'est ce que nous disions, l'émergence des instincts fondamentaux, en particulier la mort, mais tout ce qui nous concerne vitaletement en tant que nous-mêmes, mais aussi tout ce qui concerne vitaletement ceux qui existent vraiment pour nous, ceux que nous aimons, ceux qui sont entrés dans notre vie.

La puissance des réactions que ces moments importants soulèvent en l'homme le pousse à prendre la vie au sérieux plus que dans les circonstances courantes du quotidien.

Prendre la vie au sérieux, ce n'est pas simplement la prendre par le bout intellectuel, ni simplement par le bout romantique, affectif. C'est la prendre, je ne peux pas dire mieux, de telle sorte que ce que je vis aujourd'hui soit aussi important pour moi que tout ce que j'ai pu vivre hier, et que demain sera la conséquence non pas du destin ou de la destinée, mais une conséquence liée à tout ce que j'ai vécu jadis dans la réalité de ma propre vérité fondamentale.

Cependant, comment poursuivre à longueur d'années la voie qui s'est ainsi entrouverte (pas simplement d'un point de vue philosophique mais depuis que j'ai pris ma vie au sérieux) mais qui est encore loin d'être vraiment tracée, si l'on n'atteint pas à une attention ordinaire sur la manière dont on a à se comporter chaque jour pour demeurer fidèle (même dans la plus petite chose car la fidélité ne se mesure pas au poids de ce qu'on en fait ou de ce qu'on en dit) à ce qui est apparu aux heures de lumière ?

Qu'est cette attention ordinaire ?

Cela veut dire que chaque jour a son poids, ce que je fais aujourd'hui, ce que je ferai demain. C'est une

attention au quotidien. Ce n'est pas une simple attention qui correspondrait à ce qu'on appelle «la révision de vie», c'est quelque chose que m'apporte chaque jour et auquel je dois être attentif.

En l'absence de cette intériorité où l'on ne peut s'établir que si on s'y attache avec persévérance, on s'achemine à pas imperceptibles et sans le savoir, vers «l'inconsistance» de celui dont la vie n'a pas de sens et qui n'a pas d'autres occasions de s'occuper que la recherche du maximum de jouissances, ou du moins du minimum de privations sur tous les plans qui se présentent.

Sur le plan affectif, intellectuel, religieux aussi car il y a une manière de se distraire avec la religion qui est au fond moins dangereuse que de se distraire d'autres façons.

Dès lors la dernière ressource qui reste à un tel homme pour naître à sa réalité proprement humaine est de reconnaître finalement cet échec au niveau même de l'existence. Peut-il vraiment le faire autrement que comme dans une crise de désespoir, cet ultime ressac de son humanité ? Si la conscience de l'effondrement total de son passé lui fait atteindre (je me mets dans le cas extrême) les ultimes degrés de l'humilité, elle peut encore lui entrouvrir, au fond de la désespérance, les portes de la fondamentale espérance. Alors cet homme s'ouvre sur l'être qu'il aurait pu devenir et que cependant, en dépit de tout, il sera, mais autrement.

C'est le cas extrême, mais un cas extrême qui est pratiquement celui que nous avons chacun à vivre suivant notre dimension, parce que, à partir d'un certain âge, quand on regarde son passé avec un œil suffisamment lucide, il ne reste pas grand-chose.

Au vrai, n'en est-il pas ainsi, d'une manière ou d'une autre, dans toute vie, même les plus fidèles, et justement parce que cette fidélité ouvre les yeux de l'homme sur sa condition toute d'ambiguïté dans la complexité, en le dégageant dans la mesure du possible de ses autodéfenses.

C'est pourquoi plus on est fidèle, plus on découvre ses infidélités, en prenant le mot infidélité dans un sens pas trop actif, toutes ces manières d'être où l'on se croyait totalement donné et où on découvre que finalement on ne faisait que se prêter en partie.

Je vous ai parlé de l'inhumanité du réel mais j'ai oublié l'ambiguïté du réel, la complexité du réel. En nous, il n'y a rien de pur au sens strict du terme. C'est à travers l'impur, à comprendre de façon convenable, que se constitue petit à petit en nous une réalité qui, elle, sera pure. Elle sera tellement pure qu'il n'y a presque plus rien mais il y aura quelque chose. A mesure que l'homme se développe dans la vie spirituelle, plus il découvre les ambiguïtés foncières avec lesquelles il a vécu, mais qu'il avait à vivre et qui lui ont permis d'être celui qu'il est devenu, ce petit quelque chose, si peu de chose mais encore quelque chose et c'est suffisant pour être. Le poids de l'être n'est pas dans sa masse mais dans une réalité qui n'est pas pondérable.

Peut-on dire que là réside votre espérance ?

Je pense que là réside notre espérance si elle est suffisamment dépouillée pour ne connaître aucun espoir. On touche là ce qui est la ligne principale de mon livre et dont je vous parlais hier en disant que l'extrême de la vie spirituelle se manifeste par la nudité de la foi, par le dépouillement de l'espérance et par l'impuissance de l'amour.

La fidélité à quoi, à un modèle, à un idéal ?

La fidélité dont je parle n'est pas du tout une fidélité qui serait en relation avec quelque chose qui me soit extrinsèque, extrinsèque dans le sens d'extérieur à moi. C'est difficile de le préciser davantage. Il faut que chacun le découvre pour lui car cela fait partie de l'essentiel. Or l'essentiel ne s'enseigne pas, c'est à chacun de le comprendre à sa dimension. Il est plus facile de dire ce qu'elle n'est pas. En tout cas, une chose importante pour tout le monde, c'est que la fidélité n'est pas de l'ordre de l'obéissance. L'obéissance s'enseigne, peut se préciser, peut même s'imposer quand on en a les moyens. Je ne peux rien dire de plus, à chacun de comprendre à sa manière.

Le dernier paragraphe me paraît très pessimiste.

Je pense que c'est réaliste plus que pessimiste. Dans ce paragraphe, non seulement on insiste sur la désespérance mais aussi «au fond de la désespérance les portes de la fondamentale espérance». Cette fondamentale espérance est ici une espérance dépouillée d'espoir. C'est le fruit de toute une vie, pour atteindre le niveau d'une espérance qui ne soit plus fondée sur des espoirs. Nous avons besoin d'espoir pour faire vivre notre espérance, comme nous avons besoin de projets pour orienter notre propre cheminement. Mais si notre cheminement n'est que la conséquence d'un projet, nous ne serions plus sur le plan de la vie spirituelle. Et si notre espérance n'est que la conséquence des espoirs que nous pouvons avoir, elle ne serait pas la véritable espérance. C'est exigeant mais chacun aura à vivre des heures graves où ne lui restera de l'espérance que ce qui reste quand tous les espoirs sont partis. De même pour la foi, il ne restera de la foi que ce qui reste lorsque toutes les croyances auront disparu. C'est notre grandeur. Quand s'approche la mort, me semble-t-il, ou à certaines heures de l'existence, quand un être suffisamment conscient se trouve dans une situation vraiment impossible,

camp de concentration par exemple, il ne reste que ce qu'ils sont. S'il n'y a pas trop d'autodéfenses, on est acculé à des situations de ce genre. Ce que je voudrais dire, c'est que c'est peut-être une des dimensions fondamentales que Jésus a vécues et qui nous permet de vivre dans la mesure où nous entrons dans l'intelligence de ce qu'il a eu à vivre.

Lecture

L'intelligence des dimensions de cette conversion, des conséquences que celle-ci a commencées à comporter, des horizons que du même mouvement elle découvre progressivement (foi nue, espérance déçue...), peut être donnée lorsqu'on arrive à atteindre sur son histoire une vue plus globale que celle que donne la simple remémoration des événements,

C'est la différence que je fais entre vie et existence. L'existence est une vision globale, totalisante qui évidemment s'appuie sur une remémoration, sur la mémoire, mais qui dépasse de beaucoup, par son activité spirituelle, le simple automatisme d'une mémoire qui se redit bien.

une vue qui les totalise au lieu de permettre de seulement les ajouter les uns aux autres. Ce regard plongeant ne se laisse pas arrêter ni distraire par les contingences. Il montre de haut le chemin qu'on a suivi pour devenir celui que l'on est aujourd'hui. Alors, quand l'éclairage s'en trouve particulièrement puissant, on voit dans la modestie d'un regard simple comme une transfiguration lumineuse de son passé, comme une vision prophétique de son avenir.

On comprend l'essentiel de ce qu'on a vécu, même si ce n'est pas grand-chose. Mais le peu de chose que ce peut être, pourvu que cela soit, est suffisant, et il y a, dans ce que nous avons encore à vivre, une perspective que l'on peut entrevoir à partir de ce que l'on a jusqu'à présent vécu pour l'essentiel. Notre passé et notre avenir, pour l'essentiel, sont présents secrètement dans notre actualité, dans notre instant. Des heures de ce genre sont capitales au point de vue spirituel pour nous faire prendre conscience, un peu, du mystère que nous sommes chacun en nous-mêmes.

C'est plus souvent dans le silence de la nuit que dans la dispersion du jour et, de toute façon, quand le recueillement permet de s'atteindre en profondeur.

Ce sont des expériences que chacun doit faire pour lui-même, il n'y a pas d'imitation. Il faut les découvrir avant même de savoir que cela existe. Mais quand on l'a découverte une fois, il est capital de ne pas blasphémer ces instants particulièrement précieux en les assimilant à un niveau psychologique ou sociologique, aux réalités habituelles de la vie.

Alors on saisit dans l'étonnement et l'émerveillement que l'on «est» plus que l'on vit et que l'on ne vit vraiment que lorsque c'est grâce à sa manière d'être qu'on «devient».

Ceci est important. Pour moi, l'essentiel de ce que nous sommes n'est pas tellement ce que nous sommes, c'est ce que nous sommes en train de devenir. Notre réalité fondamentale est plus un mouvement qu'un être, une chose. C'est important dans la vie spirituelle. On parle trop facilement d'être, on ne parle pas assez de devenir. C'est dans le devenir que nous sommes et cela permet d'exorciser dans l'être la pente chosifiante qui tend toujours à s'emparer de nous et à faire de nous une réalité objective, tandis que nous sommes essentiellement, par ce que nous sommes, un sujet en train de devenir.

Devant soi on est devant l'absolu du mystère que, sans d'ailleurs davantage l'atteindre, on touche à travers la banalité des occupations quotidiennes.

Deuxième section

Dans la section qui vient, la deuxième, je vais reprendre ceci d'une façon encore un peu plus concrète. Sans doute suis-je à même d'entrevoir déjà quelques amorces de cette «conversion à soi», qui est aussi découverte de soi, dans le refus que j'ai opposé jadis à tel avenir qui se proposait à moi, comme à beaucoup de mon milieu, et dont d'avance, spontanément, je me détournais.

Au fond, il y a cette idée que nous avons une conscience plus juste sur ce que nous ne voulons pas faire, sur ce que nous ne voulons pas être, que sur ce que nous aspirons à être. Nos illusions sont beaucoup plus importantes dans la manière dont nous nous projetons dans l'avenir que dans la manière où nous nous refusons à cet avenir. Le refus est plus facile à comprendre pour nous, plus facile à vivre, que la décision positive.

«Spontanément» me gêne car cela voudrait dire que vous vous n'avez pas réfléchi, que c'est spontané.

Prenons le mot spontané dans le sens que ce n'est pas seulement la conséquence d'une réflexion, d'un raisonnement. Spontanément, nous avons un refus pour certaines directions. L'attraction que nous pouvons avoir pour telle proposition est davantage doublée d'imagination, d'affectivité et donc de contingences que dans le cas du refus. Nous sommes plus intelligents dans le refus que dans l'attraction.

On pourrait remplacer «spontanément» par «intuitivement».

Si vous voulez, ça me va très bien avec de petites nuances. Le mot spontané me paraît mieux que le mot intuitif car, dans intuitif, il y a quelque chose de positif. Le refus dont nous sommes en train de parler n'a pas besoin de positif, je n'ai pas besoin de me rendre compte de mon refus pour refuser. C'est presque instinctif.

Dans intuitif, il y a connaissance.

Justement, ce n'est pas dans le refus.

Lecture

Cet avenir dont ceux-ci se suffisaient, s'ils n'allaient pas jusqu'à le désirer, ne me paraissait qu'écoulement de jours vides et vains. Peut-être aussi ces amorces étaient-elles secrètement présentes dans telle décision à laquelle elles donnaient son véritable poids tandis que je ne pouvais pas tout à fait justifier devant autrui, ni même à mes yeux, les raisons sur lesquelles je la fondais vraiment. Mais en définitive, c'est seulement peu à peu, et sans même que je le recherche particulièrement, que je suis sorti d'une vie qui sommeillait, bien qu'elle fût tout occupée de travaux et de projets. Ainsi j'ai quitté le rang de ceux qui vivent comme des vécus et non comme des vivants. Sans trop le savoir au début, j'ai refusé la voie de ceux qui, d'ordinaire presque inéluctablement liés comme moi au sort qui les attend, métier, genre de vie... sont condamnés en outre à le subir, même s'ils en sont satisfaits, tant ils gisent dans l'ignorance de ce que tout autres ils deviendraient s'ils abordaient leur destin en homme libre de la liberté d'être, en homme, pour l'essentiel, indépendant de ce qui lui est imposé du dehors. (Nous sommes tellement dépendants du milieu dans lequel nous vivons). Peu à peu par la suite et de façon toujours plus consciente à mesure que j'avançais pas à pas sur mon chemin et que j'y rencontrais des obstacles, fatigues et échecs, critiques et oppositions de certains, et plus encore souffrances que mes décisions et mes comportements causaient à mes plus proches, j'entrais dans une voie qui devait me conduire beaucoup plus loin que je ne pouvais le prévoir au départ.

Nous parlions tout à l'heure de projets. Aucun projet n'épuise l'homme, il est trop grand pour qu'un projet le réalise.

Encore plein d'illusions alors sur moi-même, j'étais aussi fort séduit par les réussites spirituelles du passé dont je pensais qu'il suffisait de les imiter pour soi-même les vivre.

L'imitation est une impasse de la vie spirituelle, comme l'obéissance. L'obéissance est nécessaire, l'imitation aussi. Il faut bien un air pieux pour devenir pieux, disait Pascal. Mais si c'est nécessaire, ce n'est pas suffisant. Ce qu'il faut en plus pour que ce ne soit pas suffisant, ne s'enseigne pas, c'est l'essentiel.

Très vite j'ai compris que ce désir d'être fidèle à ce que je pensais devoir être, que ce besoin de vivre dans l'authenticité de mon être profond s'imposaient à moi comme le faisaient l'honnêteté de l'esprit et l'amour du vrai. Très vite aussi, encore que je fusse moi aussi puissamment conditionné par mes origines et mon environnement, j'ai pressenti et osé croire, sans trop aller jusqu'à me le dire au départ (ça, c'est ce qu'on peut constater après), que si ce désir (c'est le désir de croire, c'est le désir de l'honnêteté de l'esprit), si ce désir et ce besoin, issus de mon tréfonds, grandissaient à mesure que je leur correspondais, c'était qu'ils étaient ma raison d'être, une raison singulière, marquée du signe de la nécessité qui m'était propre (une nécessité interne, pas une nécessité qui s'impose du dehors, une nécessité qui monte en moi; ce n'est pas un destin), ce que je fus conduit à appeler plus tard «ma mission». Certes c'est seulement cette manière de vivre, personnelle à chacun, d'où découlent pour lui des activités particulières, qui puisse le conduire à la plénitude propre à son humanité.

Cette manière de vivre personnelle conduit donc à la plénitude propre, à sa propre humanité. Ce paragraphe est écrit pour lutter contre les critiques.

C'est aussi la façon privilégiée qui permette d'aider indirectement autrui pour autant que, consciemment ou non, celui-ci recherche à être lui-même, à vivre vrai de l'emploi qui se trouve être le sien, même si cette situation lui a été imposée contre son gré et qu'elle lui semble, non sans raison, devoir inéluctablement l'empêcher d'atteindre à l'approfondissement qui lui est potentiel.

Combien d'hommes ont le métier qu'ils désirent ? L'homme est trop grand pour qu'aucune situation puisse le limiter radicalement. Il y a en lui, à longueur de vie, une possibilité d'activités créatrices qui lui permet de tirer, quelle que soit la situation où il se trouve, des éléments proprement positifs pour devenir lui-même. Peut-être on peut dire que plus la vie est difficile, plus l'activité spirituelle est capable d'aller plus loin, ayant à travailler sur une matière dure. On dit souvent qu'un sculpteur fait une œuvre d'autant plus belle que la matière sur laquelle il travaille est plus dure.

C'est ainsi enfin qu'on tient vraiment sa place dans la société (en étant fidèle à ce que l'on doit être) et qu'on y joue le rôle qui nous est accessible et dont elle a besoin de toute nécessité pour aider, par ses structures, ses membres à atteindre à leur propre humanité, pour ne pas se borner à être le moule

qui les façonne suivant un modèle standard et qui, en quelque sorte, les stérilise.

Nous ne sommes pas faits pour être tous semblables. Dans la mesure où la société nous fabrique sous une forme standard, elle nous mutile.

Je ne pouvais pas douter de la vérité de ce besoin et de ce désir tant ils s'imposaient à moi avec force de façon relativement stable, tant peu à peu ils m'investissaient et m'envahissaient davantage tout entier. Toutefois, ils m'étaient plus particuliers que je ne le pensais d'abord. C'est seulement plus tard, avec l'expérience de la vie, qu'autour de moi j'ai su en reconnaître la relative rareté et découvrir quelle vigueur singulière leur était propre.

Ce désir et ce besoin, l'un l'autre s'aidant à s'explicitier et à grandir, ne relevaient pas particulièrement de mon initiative (le «spontané» de tout à l'heure). Ils ne provenaient pas seulement du dynamisme propre à la jeunesse ni de la considération des moyens que je me connaissais. Je l'ai compris depuis. Ils étaient bien plus le fruit d'une vie spirituelle qui, dans le secret, se développait en moi depuis mon enfance (chacun peut faire cette découverte), dans mes souvenirs émergent quelques traces de cette lente croissance, et dont, sur le moment, je connaissais seulement l'existence par mon adhésion fervente aux croyances qu'on m'avait enseignée et par mon obéissance scrupuleuse aux pratiques qui m'étaient imposées. Cette adhésion, pendant longtemps je l'ai confondue avec le mouvement propre à la foi. Cette obéissance, c'est à elle que je réduisais l'idée que j'avais alors de la fidélité.

Nous sommes tous, à peu près, nés dans un milieu de chrétienté encore un peu réel. La perfection de ce que nous pensions devoir être fait était dans la perfection de l'obéissance et dans la perfection de l'adhésion.

Ici se repose la question de l'acquis et de l'inné. On voit l'importance de l'acquis et du milieu dans lequel l'acquis est fait.

D'accord, mais c'est justement cette importance qu'il ne faut pas radicaliser au point de dire qu'elle est suffisante.

Mais pour ceux qui ne pas nés dans un milieu chrétien.

Leur cheminement sera évidemment différent du nôtre. Mais je pense que l'essentiel du cheminement, le mouvement, même en se concrétisant dans des conditions différentes, dans des états différents, est fondamentalement le même. C'est la différence qui peut exister entre ce que nous sommes, nous autres d'un certain âge, et nos enfants. Nous sommes des enfants de chœur, habillés avec le costume, et nous passons toute une partie de notre vie à nous dépouiller et à prendre des aspects plus adultes. Nos jeunes, naissant tout nus, vont passer toute leur vie à s'habiller correctement.

Pour l'essentiel, nous sommes tous semblables.

Oui, à condition que cet essentiel ne soit pas trop concrétisé, que ce ne soit pas un modèle. Il y a un essentiel qui est impalpable, insaisissable, incommunicable, et qui nous est commun à tous. C'est à chacun de le découvrir car, si j'en parle pour moi, ce que je dis est une concrétisation qui ne correspond pas à la manière concrète dont chacun a à le vivre. Si une communication est possible, elle va bien au-delà de l'imitation, de l'enseignement, de tout ce que la parole peut dire.

Un modèle qui n'est pas extrinsèque.

Un modèle extrinsèque, je ne sais pas très bien ce que cela veut dire. Un modèle est nécessairement quelque chose qui m'est extérieur, autrement il n'est pas un modèle. Le mot modèle est un terme gênant parce qu'il est statique. Si on prenait «le mouvement», le «dynamisme», on serait plus proche de la réalité de ce qu'est notre vie spirituelle. La vie spirituelle est pour l'essentiel plus un dynamisme qu'un état.

On n'atteint jamais l'essentiel mais on doit s'en approcher.

Si on donne à ce dont on se rapproche indéfiniment une réalité semblable à des étapes que nous pouvons atteindre, cela ne marche pas. En mathématique, l'infini n'existe pas. Pour le faire comprendre aux enfants, c'est très difficile car, tout de suite, l'infini est quelque chose de fini.

C'est une réalité vers laquelle on peut tendre.

Justement on tend vers quelque chose qui n'existe pas. C'est là que se trouve la difficulté de compréhension. Ainsi les nombres irrationnels n'existent pas, ils n'existent pas comme les nombres rationnels. C'est une valeur limite dont on peut constamment s'approcher par les nombres rationnels. Mais traiter les nombres irrationnels comme des nombres rationnels est une erreur, même s'il y a des ressemblances, car ce sont des ressemblances pratiques, concrètes. Dans la réalité fondamentale, le nombre irrationnel n'existe pas.

Les nombres irrationnels ne sont quand même pas les contingences dont nous avons besoin pour atteindre l'essentiel.

D'accord, les contingences et les nombres irrationnels sont du même ordre.

Une image d'un tout autre ordre mais qui vise à dire la même chose, c'est l'image de la source, elle est sans cesse recouverte par ce qu'elle produit. C'est une image qui a l'avantage d'être dynamique. En fait, si on cherche à savoir ce qu'est une source, elle n'existe pas mais, mais sans cette chose qui n'existe pas, il n'y aura pas de fleuve.

C'est tout à fait dans le genre de ce que nous sommes en train de dire. L'important, ce n'est pas tellement de le dire avec des images un petit peu convenables, c'est de le vivre. Si on ne le vit pas avant de le dire, on reste dans les nuages et les idées qu'on peut avoir sont une distraction vis-à-vis de la vie que nous devons mener. C'est à partir de la vie que le verbe peut être dit et c'est seulement dans ces conditions que le verbe peut être utile pour vivre. Si on ne vit pas ce que l'on dit, ce que l'on dit distrait de ce qu'on a à vivre.

Lecture

Sans nul doute ce désir et ce besoin grandirent en moi en même temps que je m'approfondissais et que je n'étais plus seulement un simple surgeon de mon terrain d'origine, un membre quelconque d'une société qui, tous deux limités dans l'espace et inscrits dans le temps, m'enfermaient, me possédaient et où, en retour, je trouvais subsistance et protection. Désormais, entré dans ma vie propre, grâce à l'exactitude et au sérieux des engagements que ma foi et ma fidélité m'avaient conduit à prendre, je fus rendu davantage capable de devenir avec exactitude l'homme singulier et irremplaçable que j'avais à être de par mes possibilités connues ou encore secrètes.

Parallèlement, et ce fut sans nul doute à propos de quelques situations qui, à juste titre, auraient dû être redoutées et aussi à la faveur de quelques événements qui ne pouvaient pas raisonnablement être espérés, que se présentèrent les occasions - non pas la raison - de mes décisions.

Ceci touche au fait que l'essentiel de ce que j'ai à vivre n'est pas indépendant de l'essentiel qui se vit d'une façon diffuse autour de moi. Il y a une certaine confluence entre ce que j'ai à vivre et ce que vit de son côté le milieu dans lequel je vis. Cette confluence se manifeste par des événements improbables, soit de ceux que l'on pourra craindre et qui arrivent cependant, soit de ceux que l'on n'aurait même pas espérés et qui cependant arrivent aussi. A travers cette extraordinaire complexité des choses favorables et défavorables en apparence, même les choses défavorables et a fortiori les choses favorables m'aident à prendre petit à petit les décisions qui vont me dicter la réalité de ce que je deviens.

Grâce à ces situations parfois difficiles et à ces événements survenus à l'improviste, et où j'ai vu depuis comme une confirmation paradoxale par bien des aspects, de la «justesse» de ma vie, j'ai su m'orienter peu à peu, et par des étapes non préméditées, vers l'œuvre imprévisible mais finalement nécessaire, celle que nul autre n'avait à faire, ou du moins n'aurait pu conduire de la même manière, vers l'œuvre qu'il me fallait entreprendre, sinon réussir tout au long de ma vie.

N'est-ce pas cette œuvre, et elle seule, qui me donnera la fécondité qui prépare secrètement l'avenir que je peux avoir aussi dans le présent ?

Dans mon vocabulaire, la fécondité est essentiellement une réalité qui va se manifester dans l'avenir et dont je n'ai aucune idée. L'utilité, au contraire, est ce qui sera vraiment, ce qui est urgent à faire dans le présent par le fait même que c'est maintenant qu'il faut le faire. L'utilité est la conséquence d'un projet. La fécondité est la conséquence d'une fidélité. Ce qui est utile peut très bien ne pas avoir de fécondité dans l'avenir. Il est même des utilités qui hypothèquent l'avenir car, par les projets sur lesquels on se fige pour être utile, on n'est plus dans la ligne du devenir qui permettra la fécondité plus tard.

Moi, par ailleurs si fragile et si éphémère, si enclos, au-delà de toute conscience, dans le tempérament et l'univers mental qui me sont impérativement départis, si enfermé dans le personnage qu'à la longue m'imposèrent ma fonction et ma situation sociale; moi dont la mort viendra un jour sceller la fin et qu'elle livrera pour toujours à l'oubli, perdu que je serai dans les foules innombrables qui ont peuplé la terre depuis combien de millénaires.

Quand vous parlez de l'œuvre à accomplir, vous parlez à la fois de la vie intérieure et extérieure ?

Les deux sont intimement liées. Une autre manière de le dire, c'est la mission. Ma mission est à la fois ce que je dois devenir et ce que j'apporte aux autres par le fait de ce que je suis devenu.

Cette mission, est-elle à entreprendre très tôt dans son itinéraire personnel ?

Si vous prenez le mot entreprendre dans le sens qu'on va savoir ce qu'on va faire, ça ne marche pas. Si je la commence en étant fidèle au pas à pas qui se présente à moi aujourd'hui, ça va. Mais entreprendre dans la mesure où il y a un projet qui soutient les initiatives de l'entreprise, ça ne marche pas. Je ne connaîtrai vraiment le sens de ma vie que lorsque je l'aurai terminée. Savoir trop à l'avance le sens de ma vie, c'est déjà la limiter et par conséquent la fausser.

On a le besoin de communiquer ce qu'on a découvert par vos livres.

Un des aspects de notre exigence intérieure est de communiquer aux autres ce qu'on a vécu en

profondeur, mais en sachant que cette communication ne peut être accueillie par l'autre que dans la mesure où il y a déjà en lui une expérience semblable à celle que nous avons vécue. Même s'il y a une partie d'enseignement dans la communication que je fais, je dois savoir que cet enseignement est stérile s'il n'y a pas déjà dans l'autre une révélation par lui-même de ce qu'il a à recevoir.

Vous avez passé une partie de votre vie à le vivre avant de le communiquer.

C'est une perspective fautive car, dès qu'on vit, on communique aux autres d'une certaine façon car c'est parce qu'on reçoit et accueille les autres que l'on vit soi-même. Il y a une continuelle interpénétration entre ce qui vient de soi et qu'on peut proposer aux autres, et ce que les autres nous proposent et qu'on peut soi-même accueillir au niveau où on se trouve. On ne peut pas dire qu'on fera telle chose jusqu'à tel âge et après, on aidera les autres à le faire.

N'est-ce pas essentiel de trouver un sens dans sa vie avant d'être mort ?

Je crois en effet que nous avons besoin à chaque instant de donner un sens à notre vie. Mais il y a une très grande différence d'ordre entre donner un sens à sa vie et trouver le sens de sa vie. D'une manière générale, on approche du sens de sa vie, on ne le trouve jamais. Mais nous avons besoin de donner un sens à notre vie. Comme pour les projets, aucun sens que nous donnons à notre vie ne peut épuiser le sens qui sera finalement ce petit rien du tout qui restera dans notre main lorsque tout ce qui est de nous disparaîtra et rejoindra le monde de la matière.

Est-ce que vous seriez d'accord avec cette phrase : ce que vous êtes parle plus haut que ce que vous dites ?

Oui à condition que le mot «haut» soit suffisamment compris car rien n'est plus discret que ce qui est dit de cette façon. La preuve, c'est que la plupart ne l'entendent pas. Il n'y a que ceux qui l'ont déjà entendu en eux-mêmes qui l'entendent de l'extérieur.

Il faut aussi écrire.

C'est la même chose. S'il faut écrire, encore faut-il trouver des lecteurs après.

Deuxième partie : La rencontre avec Jésus (page 26)

Tout ce que nous avons dit dans cette première partie est sur la vie spirituelle mais ce n'est pas spécifiquement chrétien, c'est sur un plan humain qui n'implique pas du tout, au moins explicitement, une notation proprement chrétienne. Cette seconde partie est spécifiquement chrétienne. Je vais donc l'introduire un peu.

L'essentiel ne s'enseigne pas. Par conséquent, le christianisme n'est pas d'abord un enseignement. S'il est en partie un enseignement, il ne suffit pas qu'il le soit pour remplir complètement sa mission. Mais si l'essentiel ne s'enseigne pas, on peut s'aider mutuellement. Par ce qu'on vit, on peut aider les autres à vivre, à leur manière, l'essentiel de ce qu'on s'efforce de vivre soi-même. Il y a une relation de présence à présence qui permet de découvrir en soi ce que l'autre essaie d'exprimer pour lui-même. Une des formes majeures de cette relation est la paternité-filiation spirituelle.

Ce qui est spécifiquement chrétien, c'est le rôle de Jésus. Le rôle fondamental de Jésus, parce qu'il a été essentiellement un vivant de foi et de fidélité, est de nous aider à comprendre, à découvrir, à vivre par le dedans ce que sont pour nous la foi et la fidélité, et comment cette foi et cette fidélité s'incarnent dans une vie d'homme. Le rôle que Jésus peut avoir comme éveillé, appelant, ferment de la réalité spirituelle qui est en chacun de nous et que nous recevons de Jésus donne à notre vie spirituelle une notation spécifiquement chrétienne. Les premiers disciples n'ont pas cru en Jésus à partir d'une christologie qui n'existait pas. C'est ultérieurement, à mesure qu'ils ont développé en eux cette foi et cette fidélité qu'ils avaient reçues de Jésus par sa présence, qu'ils ont construit une christologie.

Mais nous, après vingt siècles d'enseignement, nous partons d'une doctrine. Il nous faut donc faire le chemin inverse, c'est-à-dire découvrir ce que Jésus a vécu comme ses disciples l'ont fait et, après avoir compris par le dedans ce que Jésus a pu être, redonner à la doctrine une portée et un sens qui dépassent de beaucoup le sens simplement affectif ou cérébral que nous ne pouvions que lui donner lorsque nous étions des enseignés. Chacun de nous, à partir de ce qu'il a reçu de l'Église, a à découvrir ce que Jésus a été et, grâce à cela, à comprendre le sens profond de l'enseignement que nous avons reçu au départ. C'est ce double mouvement de critique de ce qu'on a reçu qui fait l'objet de notre vie spirituelle.

Lecture

Alors Jésus, tandis que dans ma jeunesse mon Église m'avait affirmé avec l'assurance d'une autorité à mes yeux toute divine que vous étiez mon rédempteur et mon sauveur, le fils unique de Dieu, né avant tous les siècles, affirmations auxquelles j'avais souscrit, dont je m'étais satisfait et qui m'avaient comblé de certitudes sans que je me rende compte que j'ignorais, tout en croyant le savoir

d'évidence, qui était Dieu, qui vous étiez, de quelle perdition vous me sauviez, de quel esclavage vous me rachetiez, j'en suis venu à me demander si, plus réellement que je ne pouvais en avoir l'espoir par ce que je connaissais alors de votre courte vie humaine brisée à la fleur de l'âge, vous ne seriez pas, et simplement par ce que vous aviez été, la réponse à ce désir d'être fidèle à ce que je pensais devoir être et à ce besoin d'authenticité sans failles, tous deux issus du tréfonds de moi-même ?

Ce désir et ce besoin, à mesure que je m'efforçais d'entrer dans l'intelligence de ce que, avec quelle intensité, vous avez eu, vous aussi, à connaître sous l'action de leur puissance, se doublait d'une exigence et d'un appel intimes qui, d'autant que j'y correspondais mieux, me faisaient prendre davantage conscience de ce qui était en voie de monter en moi.

Plus j'entre dans l'intelligence de ce que je suis, de ce que je deviens, plus je suis capable d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. Et inversement, plus j'entre dans l'intelligence de ce que Jésus a eu à vivre il y a vingt siècles, plus je suis capable d'entrer dans l'intelligence de ce que je suis. Par là, Jésus me révèle à ce que je dois être. Mais, pour pouvoir recevoir cette révélation, il faut que j'entre déjà suffisamment dans l'intime de ce qu'il a vécu. Il y a une continuelle interaction entre l'intelligence de ce que Jésus a vécu et l'intelligence de ce que j'ai à vivre.

Dans la mesure où je prends un peu conscience de ce que j'ai à vivre, par la découverte de mes besoins, de mes désirs, je peux entrer un peu dans l'intelligence de ce que Jésus a dû vivre malgré le peu de renseignement que je peux avoir sur sa vie et, inversement, je deviens capable d'entrer dans ma propre vie.

Du même mouvement, la dévotion que j'avais à votre égard, conséquence de mon tempérament religieux, de l'enseignement de mon Église et du climat qu'elle développait dans les cérémonies de son culte, se transforma en un véritable amour qui, maintenant, ne me paraît pas étranger à celui que vos premiers disciples vous portaient, et dont ils prirent encore davantage conscience après votre mort.

On dit souvent que la foi se communique de bouche à oreille. Je pense qu'on peut le dire d'une autre manière, elle se communique de cœur à cœur. De bouche à oreille, c'est un enseignement. De cœur à cœur, c'est un témoignage. L'enseignement est utile mais n'est pas suffisant, le cœur à cœur est nécessaire. Le cœur à cœur, lorsqu'il existe suffisamment, permet de donner à l'enseignement reçu de bouche à oreille une portée qu'il n'avait pas. L'essentiel de ce que l'Église nous apporte n'est pas seulement l'enseignement mais le témoignage. L'enseignement peut se faire d'une manière générale, le témoignage ne peut se transmettre que par des relations personnelles avec certains.

La vie des saints a bien une portée universelle.

Elle a une portée universelle dans la mesure où chacun se l'approprie de façon suffisante. Malheureusement, les vies des saints sont en général rédigées par des gens qui ne le sont pas, qui ne sont pas des spirituels. Donc on va parler de choses extraordinaires qui sont des éléments essentiellement contingents et qui cachent les réalités fondamentales qui ont été vécues. Il n'y a pas beaucoup de livres sur la vie des saints qui puissent permettre ce cœur à cœur entre le saint et le lecteur.

Il n'est pas nécessaire de lire un livre pour vivre l'exemple de François d'Assise.

Je le penserais volontiers car beaucoup de livres sur François sont plus des œuvres littéraires que des œuvres spirituelles et ils ne sont pas nécessaires. Parce qu'il a été particulièrement un homme de foi et de fidélité, François peut exercer envers nous une filiation-paternité spirituelle singulière. Il n'est pas moins contestable que Jésus tient un rôle bien plus important que celui de François. Ce qui est sûr, c'est que la filiation-paternité spirituelle se fait par la médiation de gens qui ont été, jadis, fidèles de foi et fidèles à celui qui est à l'origine de cette foi.

Lecture

La réponse que j'ai reçue à la question que votre vie me posait me parvint à partir de ce que la doctrine de mon Église présente d'essentiel sous l'ensemble complexe, monolithique et trop souvent incohérent, des couches successives de son développement. Que de fausses questions auxquelles ont été données de fausses réponses !... Cet essentiel, pour autant qu'il peut être cerné, je ne l'ai perçu que peu à peu, et seulement à mesure qu'il m'a été intimement donné de l'accueillir auprès de quelques chrétiens, des plus spirituels, grâce à ce qu'ils étaient devenus au long de leur vie, à votre suite, Jésus.

Jésus, qui donc avez-vous été jadis pour être ainsi en mesure depuis vingt siècles d'interpeller certains hommes et de les changer en disciples sans exercer sur eux d'autre puissance que celle de votre seul souvenir ?

Souvenir actif. Dans mon vocabulaire, le mot «souvenir», ce n'est pas simplement se remémorer. Il y a dans le souvenir une activité spirituelle qui s'exerce sur la mémoire, une activité créatrice qui fait que

mon souvenir déborde, de par sa nature propre, la matérialité de la mémoire ou de la connaissance que je peux avoir.

Ce souvenir actif, fort, stable tel une présence aimée, comment se perpétua-t-il de cœur à cœur à travers ce que les générations, enfermées chacune dans leur univers mental propre, se communiquèrent, vaille que vaille, de bouche à oreille dans le climat culturel particulier qui leur était commun ?

C'est la différence que je fais entre le bouche à oreille qui dépend évidemment de l'univers mental dans lequel on se trouve, et du cœur à cœur qui est plus mystérieusement en relation avec l'essentiel de ce que chacun est, de ce qu'il communique de cette façon, de ce qu'il a à vivre.

À vrai dire, ce fut - quel paradoxe! - au cours de temps où si souvent cette «tradition» sembla irrémédiablement condamnée à disparaître, tant elle était traînée d'une façon générale dans la médiocrité d'une religiosité instinctive à peine christianisée, tant elle fut parfois utilisée à perpétrer des crimes inexpiables qu'elle sût justifier.

Nous avons à épouser le réel. J'ai beaucoup insisté sur l'inhumanité du réel. Il y a une chose que je ne vous ai pas dite et qui aurait été nécessaire, c'est qu'en plus le réel est d'une extraordinaire ambiguïté, d'une extraordinaire perplexité. Alors pour épouser le réel, il faut accepter cette ambiguïté, cette complexité, en dehors même du caractère inhumain. Nous ne pouvons vraiment épouser le réel que si nous acceptons qu'il soit terriblement ambigu. Mais cela exige de notre part une foi et une fidélité qui soient bien autre chose qu'une doctrine, les espoirs et les croyances qui nous sont nécessaires au départ mais qui se trouvent aussi, de par leurs origines, extraordinairement ambiguës et complexes.

Mais n'est-ce pas ainsi qu'Israël a jadis attendu son Messie et a préparé de la sorte votre avènement Jésus ? Ne l'a-t-il pas fait au cours d'une histoire des plus tourmentées, à travers une tradition que dans les temps anciens ses prophètes perpétuaient en usant de la puissance des passions populaires, les évoquant sur le mode lyrique propre à leur époque ?

Sans nul doute, grâce à leur fidélité à être ce qu'ils se devaient quand ils se tenaient devant le Yaweh de leur foi, ces prophètes, en entretenant les espoirs principalement sociaux et politiques de leur nation, cultivaient cependant d'une manière obscure chez les êtres les plus spirituels l'espérance en la venue du Messie, de celui qui nous est né mais qu'Israël attendait d'une tout autre stature.

C'est un des drames de Jésus, d'avoir découvert un jour qu'il était le messie mais que le messie qui devait venir n'était pas du tout celui qu'on attendait, de sorte qu'il a été très rapidement rejeté.

Leur foi et leur fidélité trouvaient écho dans les cœurs les mieux préparés bien moins à cause des aspirations auxquelles ils correspondaient et qu'ils exposaient publiquement avec éloquence, que grâce aux paroles que, du plus intime d'eux-mêmes, elles leur arrachaient, et qu'ils investissaient de l'autorité de Dieu, comme ils n'hésitèrent pas alors à l'affirmer.

Le message des prophètes est moins dans la lettre, très inspirée par les aspirations politiques et sociales, par la religiosité naturelle du peuple auquel ils s'adressaient, que dans l'esprit qui animait leur mission et qui leur faisait sortir des paroles qui portaient un écho fondamentalement vivifiant chez les êtres les plus religieux, les plus ouverts, qui recevaient là un élément de vie qui dépassait de beaucoup ce qu'ils auraient pu en recevoir en restant au niveau des espoirs politico-religieux des prophéties.

Ainsi s'est perpétué et développé dans le peuple juif l'essentiel du message d'Israël, qui vous a permis de devenir celui que vous avez été, Jésus. Vous, à propos de qui on peut penser qu'encore aujourd'hui l'Israël, resté fidèle à l'esprit qui animait ses prophètes de jadis, continue à avoir un rôle nécessaire à tenir pour éclairer les chrétiens qui, au-delà de toute doctrine, s'efforcent de vous reconnaître dans votre réalité unique. Vous, dont les peuples n'ont pas fini de découvrir toute la fécondité pour un avenir qui, autrement, ne saura jamais se dégager des médiocrités et des crimes du passé, lesquels pèsent encore lourdement sur le présent.

Ce qu'on vient de dire d'Israël et du passé qui a préparé Jésus, qui a permis à Jésus de naître, nous devons aussi le dire des générations qui ont suivi, des générations chrétiennes.

De même désormais, au long des générations, vos disciples ne continuent-ils pas à perpétuer et à développer l'essentiel de celui que vous avez été - cela même qui plus que tout est votre message - quand avec modestie et discrétion ils livrent ce qu'ils vivent dans la foi et la fidélité à celui qui est en mesure d'en accueillir l'écho en lui ? Il leur vient alors des paroles vraies et directes, tout autres que celles que charrient les doctrines et qui relèvent seulement du conventionnel et de la discipline. D'eux jaillissent des paroles issues de la profondeur de leur silence, paroles chargées de votre présence en eux, Jésus, nourrie de leur présence à soi, (la présence de Jésus en eux est nourrie par la présence qu'ils ont eux-mêmes), paroles inspirées par la présence en eux de celui à qui ils s'ouvrent dans l'aveu, quand lui, de son côté, qu'il le sache ou l'ignore, est attente.

En attente de ce qui va être reçu. Il attend déjà ce qui va être reçu sans le savoir et c'est parce qu'il

attend ce qui doit être reçu sans qu'il le sache que l'autre est capable de lui faire l'aveu de ce qu'il vit de son côté. Il y a une certaine collaboration, d'une part, une complémentarité de la présence de Jésus en soi et de la présence qu'on a de soi, et d'autre part, une collaboration entre l'aveu que l'on peut faire de ce qu'on est et l'attente de ce que l'autre attend sans le savoir. On ne peut pas dire des paroles vraies à quelqu'un qui n'est pas en mesure de les entendre, de les écouter.

C'est de cette manière que, peu à peu, grâce à une véritable filiation spirituelle dont je ne saurais être trop reconnaissant à ceux qui l'ont rendue possible, j'ai été amené à me distancer de la «religion» de ma jeunesse, toute marquée par les dévotions que m'inspirait mon affirmation de votre divinité conçue à partir de mes croyances spontanées et ataviques sur un Dieu dont l'existence me paraissait évidente; sur un Dieu jamais mis en question ni par suite jamais pressenti dans son mystère; sur un Dieu dont on parlait sans cesse avec des termes chargés puérilement d'un anthropomorphisme de majuscules lesquels le trahissaient tout en visant à le glorifier.

Cette «religion» était par trop étrangère à votre vie laquelle en était devenue à être seulement l'occasion de l'élaboration d'une doctrine et non plus le sujet d'une méditation sur l'essentiel de ce que nous sommes, ni le miroir qui nous donne de Dieu la seule image qui peut nous être acceptable face aux connaissances que nous acquérons du réel.

Ceci touche à cette idée que j'ai développée hier, à savoir que nous avons spontanément une croyance en Dieu qui date du père Crmagnon, Dieu cause extrinsèque et étant en lui-même. Petit à petit, à cause des connaissances que nous avons du réel, on peut de moins en moins concevoir que Dieu serait cause, comme les causes que nous pouvons connaître, que nous pouvons distinguer grâce aux connaissances du réel que nous avons. A partir de cette connaissance atavique en Dieu, nous avons à découvrir, grâce à ce que Jésus a vécu et à travers ce que nous vivons, une action en nous qui n'est pas cause mais est cependant à l'origine de ce qu'il y a d'essentiel dans ce que nous vivons. Alors cette prise de conscience difficile ne peut être faite par chacun que de manière propre, elle va donner à notre foi en Dieu une réalité spirituelle qui ne sera pas simplement un cadre donné dans lequel nous coulons notre manière de penser Dieu mais qui sera un ferment qui nous permet de nous approcher de Dieu en nous approchant davantage du mystère que nous sommes.

Cette religion était par trop étrangère à votre vie, si rarement considérée en elle-même dans la perfection de votre foi et la totalité de votre fidélité, si rarement vénérée avec la piété d'un amour où sont absents tout sentimentalisme de transfert, tout transfert de religiosité seulement de nature.

Tout sentimentalisme de transfert, cela a été quand même très fréquent. Quand une religieuse se croit l'épouse du Christ, c'est évidemment un transfert. Et tout transfert de religiosité, notre christianisme ne doit pas être la religiosité viscérale du père Crmagnon, avec un costume et des expressions chrétiennes.

Toujours conçue et vécue à partir d'une notion sur Dieu, que depuis des millénaires on avait instinctivement, cette religion en vous «divinisant», Jésus, vous déshumanisait, et en voulant vous célébrer cédait à la tentation de tous les paganismes, de toutes les idéologies. Aux statues de pierres, aux valeurs érigées en absolu, elle substituait une entité de chair.

Jésus est homme, il a vécu humainement. Quand j'étais jeune, on disait que Jésus pouvait souffrir mais qu'il ne pouvait pas être malade.

Non, Jésus, vous n'avez pas été un homme né seulement pour mourir, puis pour ensuite ressusciter et monter au ciel comme en fait encore trop uniquement mémoire la liturgie.

Dans notre liturgie, nous faisons mémoire de la mort et de la résurrection de Jésus. Nous ne faisons pas mémoire de sa vie. Je crois que, pour bien comprendre sa mort, pour bien comprendre sa résurrection, il faut entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu car c'est ce qu'il a vécu qui est à l'origine de sa mort et de ce qui est venu après, sa résurrection. Si on gomme le point de départ, on habille la mort et la résurrection de Jésus par une doctrine qui est plus la conséquence de notre religiosité naturelle que de notre intelligence de la vie humaine.

C'est votre être libre de toute servitude, ce sont votre foi et votre fidélité «accomplies», bien que concrètement vécues dans les limites qu'impose la finitude humaine, qui vous ont conduit à la mort, inéluctablement, à une mort imposée par les déterminismes d'acier et sans pitié régnant sur la société des hommes qui, soumis aux pesanteurs de la nature, aux préjugés de l'ignorance, à l'esclavage de la grégarité et à la servilité des foules, sont livrés à tous les vertiges.

C'est ce que vous avez été auprès de vos disciples pendant votre courte vie qui, à l'occasion de la percussio psychique causée par votre fin dramatique, a provoqué en eux, grâce à leur sursaut de fond, des expériences spirituelles singulières qui les ont transformés. Le croyant de foi, à travers les générations, continue à en garder précieusement le souvenir. Il s'attache non pas à ce que les êtres qui en furent les sujets en ont retenu, - cela qui fut dicté à chacun d'eux selon son tempérament, et

par ce qu'il avait vécu avec Jésus - non pas à ce qu'ils en ont conclu (car la plupart de ceux qui ont eu des christophanies avaient vécu avec Jésus, mais pas tous cependant, Paul n'avait pas connu Jésus) - cela qui à l'époque fut exposé à tous selon les manières de penser et d'imaginer du temps -. Non, le croyant de foi en voie de devenir disciple s'efforce, face à ces expériences qu'on se doit d'assurer relever plus de la foi que des sens, d'entrer dans l'intelligence de la profondeur et de l'intensité extrêmes de la vie que les disciples ont connue quand leur Maître était avec eux.

Dans une perspective théologique qui a existé d'ailleurs depuis le départ, on a beaucoup insisté sur le fait que Dieu avait ressuscité Jésus. Vous connaissez les deux manières de voir qui se sont développées dans Paul et dans Jean. Pour Paul, c'est Dieu qui ressuscite Jésus, c'est la résurrection passive; dans les perspectives de Jean, c'est Jésus qui, ayant la vie, reprend vie, c'est une résurrection active. Ce n'est pas là-dessus que j'insiste. J'insiste beaucoup plus sur le fait que ce qui s'est passé manifeste la puissante percussio spirituelle, la puissante fermentation spirituelle, qui s'est développée dans les disciples, bien au-delà de la conscience qu'ils pouvaient en avoir lorsqu'ils vivaient avec Jésus et qui, peu à peu, sous le choc de cette mort, s'est développée et leur a permis d'être des apôtres après avoir été des disciples.

Non, ce n'est pas dès le commencement que vous avez eu connaissance du sens de votre vie, singulier jusqu'à en être unique. Vous en avez pris conscience seulement peu à peu. Chemin faisant, vous avez été ainsi conduit à vous refuser d'être le Messie qu'Israël espérait. Vous n'avez jamais non plus pensé être le Sauveur du Monde imaginé et attendu par les milieux gnostiques de l'époque, ni le Rédempteur que nombre d'Églises naissantes, soumises à l'influence grecque et peut-être dans l'orbite de Saul devenu Paul, ont conçu sous l'action de leur foi en vous à partir des traditions locales dont elles étaient imprégnées.

A longueur de siècles, il nous reste à découvrir, à mesure que l'Univers se fait plus immense, à mesure que les hommes se font plus divers, quel avenir vous avez ouvert devant nous, quel achèvement nous attend si, grâce à votre paternité spirituelle, nous devenons vos fils.

Ici, vous allez avoir le deuxième mouvement dont je vous parlais. Nous partons de la doctrine et, à la lumière de notre vie spirituelle, nous entrons dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, autant que cela nous est donné et qui correspond à notre mission. Inversement, à partir de l'intelligence de ce que Jésus a vécu, nous retournons vers la doctrine et nous lui donnons un sens et une portée tout à fait différents, sans changer les termes que nous employons, car elle devient alors le fruit de ce que nous sommes devenus sous l'action de la paternité spirituelle de Jésus.

Les mots, tels que salut, rédemption qui étaient employés de manière verbale sans que nous le sachions car cela nous paraissait évident, prennent de nouveau un sens qui est parfaitement adapté à ce que nous devenons, un fruit et une nourriture pour notre vie spirituelle. Au lieu d'être un costume, cela devient un fruit car la vie spirituelle a cette originalité, de se nourrir de ses propres fruits.

N'est-ce pas grâce à votre cheminement dans la foi et la fidélité que nous pouvons découvrir et parcourir la voie de «salut».

Je mets «salut» entre guillemets. C'est le même mot mais il y a une très grande différence entre le salut conçu abstraitement, doctrinalement, qu'on peut enseigner et que nous pensions, dans notre candeur d'enfant, bien comprendre, et le sens que je lui donne, c'est-à-dire ce qui fait que petit à petit peut se constituer en nous une réalité qui, si petite qu'elle soit, si légère qu'elle soit, demeurera lorsque tout ce qui vient de nous, qui n'est pas de cette action créatrice qui se fait jour en nous progressivement à mesure que nous y correspondons par foi et fidélité, retournera au monde de la matière dont nous sommes issus.

la voie du «salut» qui est propre à chacun de nous à travers tous les risques d'échec et les menaces de perdition qui nous amèneraient à retourner sans plus dans le monde de la matière d'où nous sommes issus ? N'est-ce pas grâce à votre cheminement vers votre «glorification» que nous pouvons nous engager sur la voie de «rédemption», et progresser vers l'accomplissement auquel chacun de nous est appelé, voie qui nous conduira chacun à tirer heureusement parti, en les corrigeant, de toutes les erreurs et même de toutes les fautes que, depuis le commencement, nous avons eu à connaître sur le chemin de notre humanité ?

Plus la foi et la fidélité se développent, plus tout ce que nous avons eu dans le passé qui, au départ, semblait du négatif ou du nul, prend une place positive. C'est ce qui correspond à cette unité dont nous parlions, la vie spirituelle est essentiellement «une» dans sa maturation. Cette unité est due au fait que rien de ce qui a été vécu jadis, même les erreurs, même les fautes, tout prend une place positive lorsque la vie est suffisamment de foi et de fidélité. C'est «la rédemption», si vous voulez, et le mot signifie autre chose que le rachat de l'esclavage.

C'est ainsi que, du moins certains jours, ce que vous avez eu à vivre me devint particulièrement

présent, présent plus que ce qui m'est actuel et qui, si rapidement, passe dans l'oubli stérile. A partir des connaissances très limitées et fort peu assurées que nous avons de vos paroles, de vos comportements, de tout ce qui du dehors vous a conduit inéluctablement à la mort, de tout ce qui au plus intime de vous-même a fait désirer d'un grand désir cette ultime Pâque célébrée avec les quelques disciples qui vous restaient, à partir aussi de tout ce que, par delà son caractère dramatique, cette fin dans la foi et la fidélité sans faille a fait secrètement germer en vos disciples pour exploser de façon si mystérieuse après votre mort chez eux, j'ai reconnu qui vous étiez pour moi, quelle place vous teniez dans ma vie.

Désormais ce n'est plus seulement un rôle qui vous est départi comme on me l'avait tout d'abord enseigné, une fonction comme je l'avais alors compris. Cette doctrine, ressassée de génération en génération, s'en est trouvée peu à peu totalement renouvelée pour moi à mesure que je dépassais mes timidités qui m'empêchaient de penser réellement et que je réagissais contre mes audaces auxquelles me portaient mes critiques. Est-ce que je ne rejoins pas ainsi quelque peu, grâce à l'intelligence que j'atteins de votre vie, les intuitions maîtresses qui guidèrent jadis certains grands spirituels et croyants, lorsque, à votre sujet, ils inventèrent pour leurs Églises la doctrine qu'elles ont dès lors continuellement professée avec un attachement qui hélas! confine à l'adhésion qu'elles donnent à l'essentiel de la foi.

Cela veut dire que ces croyances qui coïncidaient avec ce que nous pensions de la foi, ces croyances marquées par un temps et un lieu, proviennent d'une époque, leur développement est la conséquence de l'histoire générale des hommes. Leur donner une valeur absolue, c'est d'une certaine manière tourner le dos à la foi, même si la foi s'habille de ces croyances. La foi transcende les croyances et est continuellement en voie de critiquer la manière dont elle se dit car ce qu'elle vit est au-delà du dire.

Jusqu'à ce jour la connaissance que j'avais de cette doctrine était privée pour moi de toute fécondité véritable. Pour qu'il en fut autrement, il aurait fallu que les enseignements qu'on donnait me fissent découvrir par une véritable activité créatrice, à laquelle j'aurais eu à être sensible, l'essentiel qui en est l'origine. Certes c'était trop me demander à l'âge où manque encore une expérience suffisamment consciente de la vie spirituelle. Ne faut-il pas avouer aussi que très généralement l'enseignement doctrinal se réduit à une redite impersonnelle, telle que le veulent les recommandations officielles ?

Maintenant, la genèse de cette doctrine en vient à m'apparaître autant que cela m'est possible et donné dans son dynamisme initial. Jusqu'alors mon adhésion était restée verbale, affective, abstraite. Elle est devenue plus réelle. Désormais cette doctrine s'enracine en moi un peu comme elle pointa en ceux qui présidèrent à sa genèse. En moi elle se nourrit de ma propre sève pour que je m'épanouisse en vous, Jésus. Elle vivifie mon présent pour qu'il rayonne du vôtre. Cette doctrine est venue en temps voulu confirmer ce que je commençais à découvrir et que, à ma manière, j'ai à continuer à approfondir et à pénétrer, suivant mes cadences et selon mon niveau spirituel, afin que je devienne à mon tour, en mon lieu, à mon époque, votre disciple comme pour l'essentiel le furent les premiers juifs qui vous reconnurent et qui en conséquence vous ont suivi jusqu'à la fin.

Échange

Questions fondamentales, la voie du salut, le message de Jésus

- Est-ce que les hommes sont assez humanisés pour se poser les problèmes fondamentaux ?

Je n'en sais rien. Dans la mesure où ces questions sont plus ou moins agitées dans l'univers où on se trouve, chacun doit être conduit à se poser des questions fondamentales. Ce que je croirais volontiers, c'est qu'on peut vivre de questions sans les avoir posées d'une façon explicite. Heureusement car beaucoup ne sont pas capables de se dire ces questions, a fortiori de les dire aux autres. Heureusement beaucoup d'hommes vivent mieux qu'ils ne pensent (pas qu'ils ne le pensent). Dans un milieu comme le nôtre où il y a tout de même une certaine culture, où on arrive à certaines heures à se poser des questions sérieuses sur la vie, il y a certainement des heures de relative lucidité, de relative disponibilité pour qu'on se pose de manière réelle les questions fondamentales. C'est à la manière dont on les résoudra ou plutôt avant car elles ne sont peut-être pas entièrement résolubles, à la manière dont on les portera humainement, que ces questions jouent un rôle, qui ne consiste pas d'abord à nous faire trouver les réponses, mais qui sera l'aiguillon de notre approfondissement humain, le ferment de notre approfondissement humain.

Sans votre vie de paysan, de berger, est-ce que vous pourriez exprimer de la même façon ce que vous nous dites aujourd'hui ?

Je pense que les conditions concrètes, être paysan ou des choses de ce genre, ne sont pas sans

importance. Mais ce qui est plus important, c'est que je sois devenu paysan, non pas pour être un paysan pauvre, mais par fidélité intérieure à une exigence. Autrement dit, c'est la fidélité à ce qu'on doit être aujourd'hui qui prépare une prise de conscience en profondeur de la condition humaine et des questions fondamentales, beaucoup mieux que des circonstances favorables extérieures.

Beaucoup d'hommes aujourd'hui sont surmenés.

Par la «grâce» de notre époque, je crains que beaucoup d'hommes seront sous-occupés vers l'âge de cinquante ans, à un âge où on est encore un peu vivant. A ce moment-là, on verra si la manière dont ils se disent sur-occupés pendant la vie active est un alibi ou une réalité. Si c'est un alibi, ils continueront à être sur-occupés en ne faisant rien. Si ce n'est pas un alibi, ils auront alors la joie de pouvoir enfin atteindre ce paradis terrestre qu'ils ont vainement cherché pendant leur vie active. Je crois que des heures de vérité se manifestent là, d'ailleurs de façon très cruelle car les gens qui attendent leur retraite pour commencer à vivre sont en train de s'approcher de la mort, car ils s'ennuieront en retraite encore plus que lorsqu'ils travaillaient.

Nous avons reçu une base religieuse discutable, un enseignement, mais c'est une base. Les jeunes d'aujourd'hui, qui n'ont rien reçu de religieux ou si peu, sont tout nus. A partir de quoi vont-ils rencontrer le Christ ?

Je peux apporter deux perspectives complémentaires. D'abord je pense que les jeunes ont actuellement une prise de conscience de la condition humaine beaucoup plus réelle que celle que nous pouvions avoir il y a cinquante ans. Élevés dans du coton relativement, il est certain que nous étions protégés des duretés du réel comme ne le sont plus nos jeunes. Humainement parlant, à moins d'être extrêmement évaporé, je crois qu'il y a une prise de conscience de la condition humaine, à vingt, vingt-cinq ans, qui n'existait pas de mon temps. C'est une première disposition favorable pour se poser des questions fondamentales.

Ensuite, deuxièmement, je pense que les illusions politiques et sociales qui ont pour ainsi dire fasciné les hommes de notre génération sont en train de se dégonfler. La croyance au progrès social et autre tombe assez rapidement en ce moment, peut-être même trop rapidement car, à des espoirs un peu fous, correspond une désespérance non moins folle. Dans ces conditions, ce que Jésus a vécu qui a été à l'origine même de l'univers mental dans lequel nous vivons, pose question : qu'est-ce qui s'est passé il y a vingt siècles pour que nous soyons encore interpellés plus ou moins, malgré toutes les difficultés, les obstacles que l'on oppose à cette interpellation. Qu'est-ce qui s'est donc passé pour que ça existe ? Je pense qu'il y a là une question qui ne se posait pas jadis parce qu'on avait une réponse immédiate qui supprimait par conséquent la question qui aurait pu donner du sérieux à la question. Maintenant certains jeunes peuvent commencer à se poser cette question d'une façon réelle.

Il me semble que vous esquivez la question.

Je voulais dire que, dans la situation actuelle, les jeunes sont dans des conditions différentes des nôtres, il y a cinquante ans. Deux éléments, que nous ne connaissions pas, me semblent plus favorables. Premièrement, les jeunes ont souvent un approfondissement humain que nous n'avions pas, il y a cinquante ans. Deuxièmement, ils peuvent se poser au sujet de Jésus des questions que nous ne nous posions pas car nous avons des réponses toutes faites : Jésus est fils de Dieu; c'est bien suffisant pour ne pas avoir à penser.

Mais où vont-ils trouver les pensées qui vont leur permettre de se poser des questions ?

La situation dans laquelle ils vont se trouver va les acculer à approfondir ce qu'est la condition humaine et, deuxièmement, à se poser des questions que nous ne pouvions pas nous poser il y a cinquante ans parce que nous avions les réponses. Acculés, ils seront alors sur le chemin d'une prise de conscience que nous ne pouvions pas avoir, peut-être d'une conversion.

Le chemin est peut-être très éloigné.

En tout cas, le chemin est très long. Éloigné ? il est peut-être à notre porte, mais il est certain qu'il sera long. Le but est d'autant plus éloigné qu'on ignore qu'il faut cheminer pour s'en approcher. Nous savons qu'il faut cheminer à longueur de vie et probablement sans jamais atteindre véritablement le but. C'est un des aspects de la grandeur de l'homme, d'arriver à se poser des questions qui sont telles que nous ne puissions y répondre véritablement. C'est là l'aiguillon, le ferment, qui nous accule à être sérieux lorsque tout autour de nous nous sollicite vers le superficiel, l'artificiel.

La crise qui imprègne les jeunes aujourd'hui, loin de les approfondir, les distrait.

Ce que je sais, c'est que pour aider, au maximum, d'une façon indirecte, un jeune à prendre la vie au sérieux, il faut croire en lui, même si, par bien des aspects, cette croyance relève d'une foi nue plus que des conditions concrètes sur lesquelles on peut s'appuyer.

C'est un acte de confiance.

C'est un acte de foi. Dans mon vocabulaire, la confiance est d'un autre ordre.

N'avons-nous pas, vis-à-vis des jeunes, un manque de recul qui ne permet pas de juger ?

Je le croirais volontiers. On disait que le chemin est long, que leur chemin n'est pas le nôtre. Ce qu'ils font est peut-être aberrant, aurait été aberrant dans notre cas, mais c'est peut-être une condition nécessaire pour qu'ils puissent faire un chemin qui convient à leur propre devenir. La notion de foi, qui dépasse de beaucoup la notion de confiance, fait que l'important, ce soit qu'ils soient, je ne dis pas authentiques, mais sincères avec eux-mêmes.

Vous savez la différence que je fais entre sincérité et authenticité. On a des sincérités successives, contradictoires, sans être menteur, sinon il n'y aurait pas d'homme politique. Ces sincérités successives ont une convergence, si l'homme est sérieux, n'est pas qu'une girouette qui tourne suivant le vent du jour. Les sincérités, tout en étant différentes, ayant une dialectique qui les oppose les unes aux autres, tendent vers une certaine limite qui est, pour moi, l'authenticité. Nous sommes tous des gens qui s'efforcent d'être sincères et, à force d'être sincères à longueur de vie, on arrive à une certaine authenticité. Je pense que c'est le but de certains jeunes qui nous paraissent absolument paradoxaux, qui se marient d'une façon absurde, qui ont une vie absolument extravagante. Peu à peu, ça se tasse, ça s'arrange, ils en sortent sans y avoir laissé trop de plumes et on voit, quinze ou vingt après, des familles modèles qui ressemblent étrangement aux familles modèles d'il y a cinquante ans.

Beaucoup de jeunes s'égarant dans le social, dans les structures.

Cela vient de très loin. Les révolutionnaires de 1789 ont pris comme devise : liberté, égalité, fraternité. Il n'y a pas de liberté lorsqu'il y a égalité et il n'y a pas d'égalité s'il y a liberté. Il aurait fallu commencer par la fraternité. Tout cela pour vous dire que les structures ne sont bonnes que lorsqu'on en est digne et, pour en être digne, il faut être en avance sur les structures.

Il y a le problème du chômage. La société a un rôle à jouer pour ces jeunes.

C'est un problème de société. Nous sommes à la fois solidaires de tous et responsables du petit nombre de personnes qui sont autour de nous et pour lesquelles nous pouvons avoir une certaine efficacité directe. Nous sommes solidaires de tous mais nous ne sommes responsables que de quelques-uns. Il est à peu près impossible de délimiter la frontière entre le domaine réservé de la responsabilité et le domaine général de la solidarité, mais cela existe tout de même. Si on confond responsabilité et solidarité, fatalement la responsabilité sombre au niveau de la solidarité et, à ce moment-là, elle n'existe plus. C'est la thèse qu'a soutenue Camus dans son roman «La chute».

Vous avez dit que la doctrine de l'Église que vous avez reçue dans votre jeunesse avait été un point de départ dont vous vous êtes affranchi, et vous avez dit maintenant «que la genèse de la doctrine en vient à m'apparaître, autant que cela m'est possible et donné, dans son dynamisme original».

Qu'est-ce que vous entendez quand vous parlez de la voie du salut ?

Je vais d'abord répondre à un niveau général. Ce que j'ai reçu au catéchisme et pendant les nombreuses années du catéchisme de persévérance, tous les dimanches, ce n'était pas tellement la genèse de l'enseignement qu'on me donnait, mais un enseignement que l'on m'apportait tout cuit et que je n'avais qu'à absorber. Digérer, c'est autre chose. J'ai pris une certaine distance quand je me suis aperçu que ce qu'on croyait d'évidence était au fond quelque chose qu'on ignorait véritablement. Il y avait un certain écart entre ce qu'on imaginait croire et ce qu'on croyait vraiment, entre ce qu'on imaginait vivre et ce qu'on vivait vraiment. Sitôt que cette distance commence à s'amorcer, il y a une sorte de dépouillement progressif qui se fait avec des avances et des reculs suivant qu'on est dans des périodes de timidité ou d'audace. L'homme ne marche jamais droit. Alors entrer dans l'intelligence de ce que Jésus avait vécu m'a donné la possibilité de regarder cette doctrine qui s'était élaborée à travers les siècles à partir de ce que Jésus avait vécu, qui avait été utile pour ceux qui l'avaient inventée, de moins en moins peut-être pour ceux qui l'ont répétée, et j'ai dû refaire, dans le sens initial, ce que nous avons reçu dans le sens final.

La voie du salut, c'est une des choses les plus difficiles à comprendre. Les chrétiens se sont surtout intéressés à la manière dont ils étaient sauvés par la mort et la résurrection de Jésus. Ils ne se sont pas du tout intéressés, contrairement à ce que je pensais, à ce que Jésus avait vécu. La mort qui nous justifie, selon Paul, est le premier aspect du salut mais nous ressusciterons avec lui, nous serons glorifiés, c'est l'accomplissement du salut. Pour reprendre l'aspect le plus mystique de Paul, nous mourrons avec Jésus dans le baptême et nous sommes justifiés; morts en Jésus dans le baptême, nous ressusciterons avec lui et ce sera la glorification. Voilà le salut tel qu'on le concevait tout à fait au début. Nous ne pouvons plus le comprendre ainsi. Nous ne pouvons plus vivre vraiment que la mort de Jésus nous a rachetés. Nous pouvons le dire, nous pouvons le chanter, nous pouvons le dire avec des mots incompréhensibles, mais nous ne pouvons plus véritablement en vivre.

Or il y a un autre aspect qui me semble tout à fait vrai et qui était sous-jacent à cette manière de le penser au début. Il y a en nous un être qui n'est pas achevé. Nous atteignons cet achèvement dans la

mesure où, par Jésus, grâce à sa paternité-filiation spirituelle, nous entrons dans une vie spirituelle qui nous permet d'accueillir une activité en nous, qui n'est pas que de nous, qui est de Dieu. Pour moi, la voie du salut, c'est la voie de l'achèvement que je peux progressivement atteindre sous l'influence de la paternité spirituelle de Jésus, à partir des potentialités, plus ou moins inconnues de moi au départ, qui m'ont été données à l'origine.

Quel est l'essentiel pour vous ?

Je ne peux pas cerner l'essentiel, ce n'est pas très clair. Pour moi, l'essentiel, c'est ce qui, sous l'influence de la paternité spirituelle de Jésus, s'est concrétisé, pour moi, dans la paternité spirituelle que j'ai pu rencontrer auprès de certains qui étaient disciples de Jésus et qui l'étaient devenus eux-mêmes à la suite d'une paternité spirituelle précédente. Grâce à cette aide qui me vient du dehors mais qui sourd en moi du dedans, je peux progressivement mettre en exercice toutes les potentialités qui me sont données au départ. Ainsi, j'arrive à une vie spirituelle unifiée et unique, car toutes les potentialités se complètent, s'agencent les unes aux autres. C'est-à-dire que le chemin que j'ai pris et les potentialités qui sont miennes me sont suffisamment propres pour que le résultat soit unique.

On peut presque dire que l'homme se sauve lui-même, plus qu'il n'est sauvé.

On peut dire que l'homme ne peut pas être sauvé sans se sauver lui-même mais on peut dire aussi que l'homme n'est pas sauvé parce qu'il se sauve. Les deux phrases doivent être complémentaires pour essayer de cerner cette chose secrète qui consiste à ce que ce qui nous sauve n'est pas que de nous, mais ne peut pas être sans nous.

Quel sens donne-vous exactement à «être sauvé» ?

Pour moi, être sauvé est une expression trop statique. Devenir moi-même, avec toutes les potentialités qui sont plus ou moins secrètement en moi, voilà ce que j'appelle m'approcher du salut. L'accomplissement de tout ce que j'ai reçu du dehors et du dedans et que je me suis approprié par une activité qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi, cet accomplissement est pour moi le salut. C'est-à-dire ce que je serai toujours, quand tout le reste qui n'est que de moi rejoindra le monde de la matière quand je disparaîtrai.

Les récits de la vie des saints sont normalement des récits subjectifs. Je ne suis pas tellement de votre avis. Un Jésuite a fondé une collection pour extirper toutes les légendes contenues dans la vie des saints. Votre interprétation n'est-elle pas subjective ? Ces récits ne sont-ils pas objectifs ?

Si vous entendez le mot objectif en l'identifiant à historique, tel qu'on le comprend à notre époque, ces récits ne sont certainement pas objectifs. L'objectivité qu'on peut leur accorder serait plus la conséquence de l'authenticité de ceux qui les ont écrits plutôt qu'un récit proprement historique. Donc il y a une très grande partie de subjectivité de la part des auteurs.

Si les évangiles peuvent nous interpeller aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'ils sont l'image exacte de ce qui s'est vraiment réalisé en Jésus, mais parce que ce sont des récits profondément médités et vécus par ceux qui les ont écrits et, avant, par ceux qui les ont transmis de bouche à oreille et très probablement plus encore de cœur à cœur. Mais je crois que nous ne saurons jamais d'une façon précise si telle parole a été dite par Jésus, même si nous savons, par l'exégèse, qu'elle a une consonance araméenne.

Le ton avec lequel on dit quelque chose, les circonstances particulières dans lesquelles on le dit, ont un poids énorme. Encore si c'était en mathématiques, savoir dans quelles conditions j'aurais dit telle phrase serait de moindre importance. Mais plus on s'approche de l'humain, plus ces conditions contingentes pèsent lourdement sur la portée, le sens de ce que l'on dit.

Tout cela va très loin et on n'aurait pas pu le dire, il y a cinquante ans. D'autre part, ces choses ne peuvent être dites que lorsqu'elles vous sont arrachées, d'une manière plus ou moins indirecte. On ne peut pas dire ce qu'on pense vraiment à des gens qui ne sont pas prêts à le recevoir.

Les premiers chrétiens ne cernaient pas l'importance du message de Jésus.

La sève vigoureuse qui s'est concrétisée dans l'univers mental de l'époque sous la forme des évangiles, c'est à nous de la redécouvrir. Je parlais de retrouver la veine initiale. Nous avons à retrouver les intuitions fondamentales qui ont conduit ceux qui ont créé la doctrine à la concrétiser avec l'univers mental dont ils disposaient.

Ce qu'ils ne pouvaient pas dire, c'est le souffle que Jésus fait passer.

Jésus a une action de présence à présence qui dépasse la manière concrète, explicite, du dire et du faire. C'est important car ceci existe aussi entre nous. Nous avons une action de présence à présence qui dépasse la signification grammaticale des mots, et les «grimaces» que nous pouvons faire en parlant disent quelque chose de plus que la grammaire.

Dans quelle mesure le message de l'évangile me concerne et comment le faire passer dans une Église qui accepte si peu la diversité ?

Le mot message est un mot pauvre parce qu'il reste sur un plan d'intellectualité. Or je pense que la véritable communication que nous pouvons avoir les uns avec les autres se transmet de présence à présence tout en utilisant le message. Le message doit être transmis par la présence. Chez un homme qui me dit vraiment ce qu'il vit, je ne peux pas séparer ce qu'il dit de ce qu'il est, et c'est ce qu'il est qui consacre ce qu'il dit d'une présence qui peut être une nourriture pour celui qui l'accueille.

Parlons de l'Église catholique. Je crois qu'elle s'intéresse plus au dire et au faire qu'à la présence. Un de mes directeurs me disait : l'Église est une bonne mère, un peu âgée; l'important est de prendre avec elle les manières qui conviennent à ce qu'elle désire. Je pense qu'il y a une réelle liberté dans l'Église si on ne s'arrête pas au tout cuit. Chacun doit porter le message à sa manière, selon ce qu'il est. Nous autres laïcs, nous avons des possibilités d'être nous-mêmes que n'ont pas les gens qui sont dans l'institution. Restons donc laïcs pour rester des êtres libres, vivant autant que cela nous est donné dans une institution qui a besoin de vivants pour être vivante, plus que de fonctionnaires pour fonctionner. C'est le cœur à cœur, plus que le bouche à oreille, qui permettra à l'Église de perpétuer, dans les conditions contingentes dans lesquelles elle a à vivre, la percussion spirituelle, secrète, qui a été provoquée par Jésus pendant les quelques mois de sa vie.

Vous avez parlé de la communication entre deux êtres. Qu'en est-il de la communication à l'intérieur d'un groupe ? Elle peut être aussi difficile qu'à l'intérieur de l'Église.

Le mot groupe est un mot général qui oscille entre deux extrémités. L'une est facile à atteindre, c'est ce qu'on appelle la collectivité où l'unité du groupe vient de l'uniformité de ses membres dans ce qu'ils disent, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent. La communauté est un groupe d'hommes où chacun des membres est en voie sur son propre chemin. Cette communauté n'a pas une unité visible puisque tous ses membres sont différents. L'unité fondamentale invisible de la communauté vient de ce que chacun des membres suit son propre chemin et le fait de suivre son propre chemin aide les autres à le suivre de leur côté. Le groupe est plus proche de la collectivité que de la communauté. Mais si on ne considère pas la collectivité comme le but à atteindre, on peut s'approcher progressivement d'une réalité plus communautaire. Cela suppose des conditions relativement difficiles, une certaine homogénéité, qu'on ne soit pas trop différent au point de vue mentalité, manière de vivre, sinon on accumule les difficultés.

Les chrétiens remettent de plus en plus en question leur foi et leurs pratiques religieuses. Au nom de l'authenticité, faut-il abandonner ces pratiques ?

Ce que je pense. Nous avons reçu de l'Église le point de départ. Si nous n'avions pas une Église qui a vivoté comme elle a pu pendant vingt siècles et c'était plus souvent plutôt mal que bien, sans elle, nous ne saurions même plus le nom de Jésus. En tout cas, nous ne le connaîtrions qu'à travers un enseignement philosophique ou historique et il n'aurait évidemment pas du tout l'impact qu'il peut avoir pour nous maintenant. Donc nous avons tout reçu d'elle. Pour que les générations suivantes reçoivent d'elle, il faut qu'elle existe. Nous avons donc une responsabilité envers elle par le fait que nous nous servons d'elle tant qu'elle peut nous apporter, ce qui ne justifie pas un rejet lorsqu'elle n'a plus rien à nous apporter. Si au nom de l'authenticité, on laisse tomber ceux qui ne nous aident plus utilement mais qui sont liés à la base de ce que nous sommes de façon authentique, il y a un contresens, une contradiction. Nous avons à servir l'Église pour recevoir d'elle. Je crois que c'est un des aspects importants de la vie spirituelle, on ne reçoit que si on donne et on ne donne que si on sait recevoir. Si on ne donne pas à l'Église, on ne reçoit pas grand-chose d'elle.

Qu'est l'Église pour nous ?

C'est l'Église concrète, c'est-à-dire la paroisse quand j'ai à vivre dans une paroisse, ou la communauté religieuse à laquelle j'appartiens à l'occasion, ou même le groupe dont je fais partie et qui m'aide précisément à atteindre un peu cette authenticité.

Dans votre critique de l'Église, vous incluez les millions de chrétiens et pas seulement la hiérarchie.

On attend beaucoup de la hiérarchie. On en parle peut-être un peu trop. C'est parce que la hiérarchie tient une très grande place dans l'Église. Dans le droit canon qui vient de sortir, il y a sept ou huit articles pour les laïcs, tout le reste est pour les ecclésiastiques.

Cela nous laisse énormément de liberté et c'est l'essentiel de votre message : profitez de cette liberté.

Nous sommes d'accord mais le message est tout de même un peu plus complexe. Il faut se servir de sa liberté parce qu'elle permettra d'accueillir ce qui vient du dehors, en particulier de l'Église, non pas simplement pour s'en vêtir, mais pour s'en nourrir. Il y a un accueil qui ne peut pas être sans nous et qui ne peut pas être que de nous.

Si on veut rester fidèle à la doctrine, une réunion où on commémore la cène ne sera jamais l'équivalent de la messe.

Au départ, il y avait plusieurs manières de concevoir le repas de la communauté. La conception de

l'Église de Jérusalem au départ était surtout orientée vers le repas, le repas mortuaire. D'autres conceptions se sont développées dans les milieux grecs et romains, des conceptions qui se sont unifiées dans la mesure où l'Église s'est structurée et s'est donnée la doctrine que nous avons maintenant.

Et la présence réelle ?

Si on pense à ce que cela veut dire, c'est une chose très importante. Mais la question qui se pose ne doit jamais être résolue de façon matérialiste. On ne peut pas chercher à résoudre cette question sans la relier à tout ce qui s'est passé au départ, en particulier lors de la dernière cène.

C'est une interprétation plutôt qu'une présence réelle.

C'est une remise en question de l'interprétation de la présence réelle si on la considère en soi comme tout à fait indépendante de tout ce qui l'a préparée dans les siècles précédents. Si je centre ma vie spirituelle sur cet objet religieux qui est la présence réelle dans l'hostie et que je m'abstienne, vu que cela me suffit, de penser à tout ce qui s'est passé depuis vingt siècles, je suis un idolâtre. On peut idolâtrer l'eucharistie comme on peut idolâtrer une doctrine car la doctrine et l'eucharistie en particulier ne seraient abordables dans leur réalité profonde que si l'on fait le chemin, si on reconnaît le chemin qui nous a conduits progressivement à cela.

Le dogme de la présence réelle est définitivement fixé seulement au 13^{ème} siècle. C'est un dogme, une vérité essentielle.

Une vérité ne peut pas être séparée des autres, si elle est essentielle. Une vérité séparée des autres est une vérité atrophiée et devient une idole. Si on se concentre sur un objet religieux particulier qu'on sépare de l'ensemble de ce qui s'est constitué peu à peu et qui permet de le comprendre, on devient idolâtre. On peut idolâtrer l'eucharistie. Pensez à toutes les purifications qu'on avait inventées quand une hostie venait à tomber sur le sol, toutes les précautions qu'on a prises pour qu'il n'y ait pas de mouche dans le calice... Toutes les religions ont mis du sacré dans ces manières qui sont proprement idolâtres. La frontière est difficile entre l'idolâtrie et l'adoration de tout ce qui s'est passé en Jésus et autour de Jésus et dont la messe s'efforce d'être l'actualisation. Par religiosité viscérale, nous sommes plus portés à adorer un objet religieux qu'à sonder par le dedans la réalité spirituelle qu'il manifeste.

Une des choses que je commence à comprendre, c'est l'extraordinaire exaltation qui a existé dans les premiers temps chrétiens du fait des christophanies, qu'on attendait la fin du monde pour presque tout de suite et avec le jumelage des deux. Les christophanies ont été, pour ceux qui en furent les sujets et pour ceux à qui ils en ont parlé, une réalité quasi optique, visible, touchable dans la mesure où on a de plus en plus matérialisé la chose (manger avec Jésus). D'autre part, ils attendaient son retour. Paul lui-même croyait qu'il reviendrait avant sa mort : que deviendrons-nous, nous qui serons encore en vie ? Notre corps sera transformé immédiatement, il sera glorifié. Grâce à cette exaltation formidable, que nous ne pouvons concevoir que de loin, toutes sortes de charismes se sont manifestés. C'est d'autant plus curieux que ces charismes ont progressivement disparu à mesure que le retour s'éloignait dans le temps. Ceci montre bien qu'il y a une relation très profonde entre cette attente et les charismes.

Je pense qu'il serait dommage pour nous maintenant de parler trop facilement de présence eucharistique car ce peut être une manière idolâtrique de concrétiser matériellement une réalité spirituelle que nous n'atteignons pas. L'eucharistie remplace, pour nous au vingtième siècle, l'attente illusoire des premiers chrétiens. Mais de même qu'il n'était pas du tout décent de contester au début la réalité de cette attente et qu'il a fallu la relier à ce que Jésus avait vécu, de même nous avons besoin d'intérioriser cette présence réelle pour qu'elle ne soit pas pour nous l'occasion d'une idolâtrie. Il nous faut toujours relier la messe à tout ce qui s'est passé depuis vingt siècles, surtout depuis les origines. C'est un élément important pour entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu car les derniers moments que Jésus a vécus sont le couronnement, la mise en évidence, de la réalité secrète qu'il a vécue avec les siens.

Vous parlez de la conversion à soi, alors qu'on parlait surtout de la conversion à Dieu. La conversion à soi implique que nous pouvons avoir foi en nous, que nous avons la possibilité de devenir bons, alors que nous voyons plutôt le mal.

Une des voies qui m'est actuellement un peu ouverte est celle-ci. Le mal est un mot terrible car tout de suite il est moralisant, il y a le bien et le mal. Pour cette raison, je parle du caractère inhumain du réel. La religion, depuis toujours, s'est efforcée de gommer au maximum le caractère inhumain du réel en nous faisant voir le réel à travers les imaginations qu'elle nous apporte. En réalité, le réel est inhumain et il l'est probablement parce que nous avons besoin d'être acculés à être nous-mêmes moins inhumains par réaction. En réagissant contre l'inhumain dans le réel, nous trouvons en nous, sous l'action de Dieu, une activité spirituelle qui lui donne son sens.

Je m'explique. L'homme, dans une large mesure, n'approfondit son humanité que lorsqu'il y est acculé

par une nécessité qui s'impose à lui du dedans, mais qui souvent commence par s'imposer à lui du dehors. Dans la mesure où nous savons que le mal est pour nous une condition pour vraiment agir, nous lui donnons déjà un premier sens. Dans un climat où tout serait réglé en harmonie avec notre propre humanité, nous ne serions pas acculés à devenir plus totalement nous-mêmes par ces exigences intimes. Nous entrerions dans le moule qui se propose à nous naturellement dans un univers qui ne serait pas inhumain.

Du fait que le réel est inhumain, cela nous permet de conserver en nous une possibilité de nous développer que nous n'aurions pas s'il n'y avait pas quelque chose qui s'oppose à nous. Dans la mesure où nous avons à lutter contre le mal, nous devenons plus hommes et, grâce à cela, nous pouvons créer progressivement en nous une stature humaine qui n'est pas la simple conséquence de ce qui s'impose à nous du dehors. Si c'est en luttant contre le réel inhumain que je deviens, je lui donne un sens; l'inhumanité du réel est pour moi l'occasion de devenir plus homme.

Ce qui est un peu nouveau dans mes perspectives et soulève souvent des réprobations, c'est quand je dis que le mal est invincible. Cela a l'air de supprimer un aspect du dynamisme qu'on peut avoir en luttant contre lui, en espérant que, à force de lutter contre le caractère inhumain du réel, on le rendra plus humain. Là, on touche ce que j'ai dit, l'essentiel de ce que nous faisons, la fécondité de ce que nous faisons, est plus la conséquence de la fidélité à ce que nous devons d'être que d'un projet bien conçu et bien pensé. Notre lutte contre la mal n'est pas la conséquence de l'espoir que nous pouvons le vaincre, nous savons que nous ne le vaincrons pas, mais la conséquence du fait que nous nous rendons compte que c'est en luttant contre lui que nous devenons nous-mêmes. Et, en devenant nous-mêmes, nous aidons les autres à lutter eux aussi contre le mal et à devenir eux-mêmes de leur côté.

Quelle est la source du mal en nous ?

Il ne faut pas donner à ces mots, bien-mal, un sens moralisant. Nous n'avons pas de loi extrinsèque qui catégorise le bien et le mal. La racine de cette hétérogénéité, de cette ambiguïté, de cette complexité, c'est le fait que nous ne sommes pas achevés. Alors fatalement, il y a en nous des éléments qui ne sont pas encore en place. A mesure que la vie spirituelle se développe, ces éléments hétérogènes, qui semblent plus ou moins contradictoires, petit à petit vont s'unifier. Un des aspects de la vie spirituelle est de donner petit à petit une place positive à tout ce que nous avons été, en bien et en mal. Rien n'est perdu dans la mesure où nous sommes suffisamment fidèles maintenant à ce que nous devons être. C'est l'unification de l'être. A mon sens, il n'y a que ce qui est unifié qui demeure. Mais pour que ce soit unifié, il ne suffit pas de l'unifier par la réalisation d'un projet mis à notre disposition, il faut que nous correspondions à une activité en nous, qui ne peut pas être sans nous, mais qui n'est pas que de nous, qui est de Dieu.

Y a-t-il un critère de la parole vraie ?

Il n'y a aucun critère de la parole vraie. S'il y a des choses qui sont significatives de la parole vraie, ce ne sont pas des critères, ce sont des confirmations. Une parole vraie est féconde, mais c'est pour demain, de sorte que ce n'est pas un critère. Il n'y a pas de critère de la vie fidèle, mais il y a des confirmations dans la mesure où, dans l'avenir, une fécondité se manifeste. Pour moi, le climat favorable mais jamais suffisant pour dire une parole vraie, c'est quand on a un regard sur soi qui manifeste l'ambiguïté et la complexité de ce qu'on a vécu. Quand je me reconnais pécheur, au sens d'incomplétude, d'ambiguïté dans les choix les plus décisifs, quand je le comprends en profondeur, à ce moment-là sort de moi une parole vraie qui, enracinée dans la réalité de ce que j'ai vécu, va me permettre de développer l'essentiel de ce que je vis. On ne peut être vrai que dans un rapport de cœur à cœur. Il est plus difficile d'être vrai dans un groupe.

On ne peut dire des paroles vraies que lorsque celui auquel on s'adresse est capable de les accueillir. Autrement dit, ce n'est pas simplement une décision de la volonté, c'est la prise de conscience d'une situation où les deux ont un rôle capital. Pour que je puisse dire une parole vraie, il faut que l'autre soit au même diapason.

Il vaut mieux ne pas être trop vrai lorsque les gens ne peuvent pas vous entendre. Si un homme plus conscient avait dit à Paul que le retour du Christ était une illusion, il aurait scandalisé tous ceux qui attendaient cette venue et tous les événements singuliers qui devaient l'accompagner. Nous sommes dans des perspectives de présence à présence qui ne supportent pas la notion de projet ou de cause. L'heure H sonne à la fois pour celui qui dit la parole vraie et pour celui qui l'écoute. Dans un groupe, une parole sera entendue par celui qui peut l'entendre et qui la reçoit au même niveau; pour les autres, ce sont des paroles vides car ils sont incapables de les entendre pour ce qu'elles sont.

Il y a des moments où on est plus réceptif.

Une parole vraie n'est pas une parole intellectuelle, c'est une parole vécue. Elle est intellectuelle du fait qu'il faut la dire mais peut-être, même l'aspect intellectuel n'est pas proportionné avec la vérité que l'on

essaie de communiquer. Une parole vraie n'est pas simplement une parole claire, une parole incisive, c'est quelque chose de vécu. Une parole vraie est toujours la conséquence d'une longue maturation et elle étonne autant celui auquel elle s'adresse que celui qui la dit. Une parole vraie est toujours une surprise pour celui qui la dit. La parole vraie est une parole arrachée, elle est arrachée par celui qui l'écoute mais elle est aussi arrachée de celui qui la dit.

Je ne peux pas dire une parole vraie sans qu'il y ait quelqu'un qui, d'une manière ou d'une autre, soit l'occasion, par sa présence, de cet arrachement, de cet aveu.

Jésus est-il le médiateur exclusif entre Dieu et nous ?

Je n'en sais rien. Pour moi, l'important est que Jésus soit ce qu'il est. Si quelqu'un me dit qu'il a trouvé en Bouddha ce que je trouve en Jésus, j'en suis heureux, c'est son chemin, à condition que ce ne soit pas une fausse lumière. L'important est que chacun trouve sa voie. Pour moi, ma voie, c'est Jésus. Il y a une certaine unité fondamentale dans la recherche qui est une caractéristique de l'authenticité de cette recherche. Pour chacun de nous, il est souhaitable qu'il y ait en nous une sorte d'appel intérieur auquel nous consacrons toute notre vie, sans nous disperser sur le plan intellectuel, affectif. Le véritable œcuménisme ne consiste pas à changer de religion, mais à approfondir la sienne.

Peut-on encore évangéliser ?

C'est un des gros progrès qu'on fait dans les milieux missionnaires, on commence à comprendre qu'il faut greffer le christianisme sur les religions locales. Pour greffer, il ne faut pas prendre un arbre. On prend l'essentiel de la substance du greffon que l'on insère dans l'autre. Habiller une religion locale avec du christianisme, c'est se condamner à l'échec. Greffer, c'est épouser la sève du lieu pour lui permettre d'entrer dans l'essentiel de ce que nous vivons. Quand elle s'approfondit, la vie spirituelle devient de plus en plus universelle, elle ne supporte pas les limites qui sont utiles au départ. La vie spirituelle a besoin de facilités au départ mais il faut les critiquer, les supprimer petit à petit pour aboutir à la foi nue.

Est-ce que l'originalité de Jésus est universelle ?

Pour moi, l'originalité fondamentale de Jésus est d'avoir insisté sur la grandeur de l'homme et non sur la grandeur d'un peuple ou d'une loi. A mon point de vue, c'est là qu'il est universel, beaucoup plus que s'il avait érigé une loi comme Moïse, ou écrit un livre comme Mahomet. Pour cela, Jésus est, par certains côtés, hors du temps. Il n'a peut-être pas affirmé avec précision que l'homme est plus grand que son faire et son dire, mais il l'a vécu.

3 - La Samaritaine

I - Jésus et son ouverture sur l'universel (pages 185 à 192)

Aujourd'hui nous allons lire la première méditation sur la Samaritaine. Un des progrès que l'on a fait dans l'Église, d'une façon presque officielle depuis quelque cinquante ans, c'est de ne plus assimiler le fait que Jésus est fils de Dieu au fait qu'il ait connu dès le commencement tout ce qu'il avait à faire et à dire. Au début de ce siècle, il était impossible de dire explicitement que Jésus avait progressivement découvert le sens de sa mission. Du fait qu'il était Dieu, il savait tout depuis le commencement. Maintenant, même les représentants les plus officiels de l'Église acceptent que, à mesure que se développait la vie de Jésus, lui venaient des connaissances qui lui étaient nécessaires pour exercer sa mission. Dans cette perspective évolutive d'ouverture, il est certain que nous pouvons comprendre beaucoup mieux l'intelligence de ce que Jésus a vécu.

Il y a deux aspects qui sont intéressants. C'est d'abord que Jésus a découvert progressivement qu'il était le messie. Sa rencontre avec Jean-Baptiste a certainement été capitale. Puis, chassé au désert, pas simplement conduit, c'est un appel impérieux et puissant car il cherchait sa voie, il s'aperçoit à l'occasion de sa retraite au désert que sa voie n'est pas celle de Jean-Baptiste et il retourne dans son village. Lorsque Jean-Baptiste est arrêté, il se lève de nouveau, il sent que c'est maintenant à son tour de témoigner de Dieu. Mais, au lieu de remplacer Jean sur les bords du Jourdain, il va dans les villages. C'est déjà une orientation différente. Jean attendait que les gens viennent le voir, Jésus va au-devant des gens. C'est une perspective toute différente.

Vint alors un moment, je pense que ce fut un temps particulièrement extraordinaire, où, à l'occasion de la lecture du passage d'Isaïe dans la synagogue de son pays, il découvre que c'est de lui qu'il s'agit, qu'il est appelé à être le messie. C'est un moment singulier, extraordinaire, sur lequel je n'ai pas encore vraiment médité, mais qui montre la progression de la prise de conscience et surtout la cassure, le porte-à-faux qu'il sent entre ce qu'on attendait de lui et ce qu'il découvrait petit à petit pour lui. Donc dans un premier temps, Jésus prend conscience de sa mission, d'être appelé à être le messie attendu

depuis des siècles, mais d'une autre manière que celle que le peuple espérait, pour être vraiment fidèle à ce qu'il devait être.

Il y a un second aspect, assez proche d'ailleurs du précédent, mais qui est très significatif aussi. Lorsque Jésus a découvert qu'il était vraiment le messie, il s'est senti conduit spécifiquement à s'adresser aux brebis perdues d'Israël. C'est une perspective limitée par la race et la nation auxquelles il appartient. Petit à petit, très lentement et peut-être seulement à la fin, il a entrevu que son message n'était pas seulement pour le peuple d'Israël mais qu'il pouvait avoir des échos dans les peuples qu'Israël considérait comme lui étant étrangers. C'est le fruit de ses rencontres avec la Samaritaine, la Cananéenne et les quelques Juifs de la diaspora qui cherchèrent à le voir tout à fait à la fin par l'intermédiaire d'un des disciples de Jésus, Philippe. On peut peut-être penser que Jésus a compris que son message n'aurait vraiment toute sa dimension qu'à travers sa mort et que ce qui semblait la fin de sa mission était pratiquement le commencement d'une extension dont il n'avait pas pu prendre conscience pendant qu'il était avec ses disciples.

Ce sera le thème de la méditation que je vais lire. Dans les évangiles, Jésus a annoncé trois fois sa mort et sa résurrection. Selon la doctrine traditionnelle, Jésus savait qu'il ressusciterait. Mais si on essaie de comprendre un peu les choses, cette affirmation de sa résurrection n'était peut-être pas dans cette perspective, mais qu'il aurait, après sa mort, un rayonnement, une influence, qui déborderait de toute part ce qui limite un homme pendant sa vie.

La rencontre de Jésus avec la Samaritaine que le IV^e Évangile utilise pour des développements doctrinaux importants est sans doute historique bien qu'elle ne soit pas rapportée dans les Synoptiques. Si elle a eu vraiment lieu, elle serait un épisode de la vie de Jésus dans la ligne et à la suite de la rencontre qu'il fit une autre fois avec la Cananéenne. Elle serait significative de l'évolution de Jésus depuis la conversation qu'il avait été conduit à tenir, plus encore d'ailleurs qu'à mener, avec cette païenne. Il paraît bien en effet qu'alors, sur le moment, Jésus fut pris de court. La manière dont cette femme l'aborda et à laquelle il ne s'attendait pas, son insistance presque importune lui rendirent manifeste une «foi» qu'il n'aurait pas présumée d'elle, qui l'étonna jusqu'à faire son admiration; une foi qu'il avait rarement perçue d'une telle vigueur chez ses auditeurs, même des plus assidus. Il semble que lorsque Jésus se leva et quitta son village, il se croyait envoyé uniquement aux êtres de sa race, opprimés par l'étranger et dans le désarroi, «aux brebis perdues de son peuple, sans pasteur, et gardées par des mercenaires». Par fidélité à ce que Dieu «son père» lui dictait intérieurement, il paraît bien s'être cantonné résolument jusqu'à la fin dans cette action. Il se peut aussi qu'au début par un réflexe général en l'Israël de son temps, Jésus ne croyait pas les autres nations capables d'entrer dans l'intelligence du message qu'il se devait d'apporter. Or par cette rencontre, survenue à l'improviste, n'a-t-il pas été amené à entrevoir d'autres terres où sa parole, fruit et témoignage de ce qui montait en lui, pourrait être aussi semence; des terres où il ne lui était pas demandé d'aller mais auxquelles d'autres demain seraient envoyés ?

Par son attente faite d'humilité vraie mais aussi de singulière ténacité, cette païenne (la cananéenne), simplement par ce qu'elle était devenue -quelles intimes inspirations, quel cheminement intérieur l'y avaient pas à pas amenée ?- contribua ce jour-là en quelque manière, à la révélation de lui-même que Jésus, lui aussi, de son côté, recevait peu à peu. Mystérieuse confluence de deux vies faite dans l'obscurité de la foi et de la fidélité propres à chacune d'elles, produite dans le bref moment d'une rencontre qui n'eut pas d'autres suites, du moins celles que nous connaissons. C'est ainsi que la Cananéenne coopéra indirectement, sans le savoir, -n'était-ce pas un aspect essentiel, et qui lui restera pour toujours, du sens de sa vie ?- à la découverte par Jésus d'un premier développement de sa mission, d'une mission appelée à un tel accroissement dans l'avenir! Extension secrètement permise par tout ce que son message contenait en puissance bien au-delà de ce dont Jésus pouvait prendre conscience; expansion qu'au départ il aurait même pu être conduit à juger être une dispersion, voire à condamner comme une trahison.

Comme une trahison vis-à-vis de son peuple, il était envoyé à son peuple. Étendre son message à des dimensions autres que celles de sa race, n'était-ce pas une trahison vis-à-vis de sa propre nation ? Je crois qu'il faut voir toutes les questions que Jésus a dû se poser en lui-même lorsqu'il s'est vu progressivement conduit à prendre des positions aussi révolutionnaires et inattendues, et peut-être inacceptables au départ pour lui, à mesure que sa mission se développait et qu'il en prenait davantage conscience.

Et pourtant, Jésus, n'était-ce pas au moins dans l'arrière-fond de votre pensée sans cesse en voie de se développer ? Il est permis de le supposer quand on songe aux rencontres que vous semblez avoir recherchées, avec ceux qu'un juif de la stricte observance, comme vous l'étiez au départ, se serait

refusé de fréquenter et avec lesquels il n'aurait voulu avoir aucune sorte de relation ? Lors de sa rencontre avec la Samaritaine, selon les Écritures, ce fut Jésus qui prit l'initiative.

Alors il y a déjà une différence d'attitude. Avec la Cananéenne, Jésus est pris de court. Au moins dans le texte, avec la Samaritaine, c'est Jésus qui prend l'initiative. Contrairement à ce que faisait Jean-Baptiste, Jésus va dans les villages et prend ainsi contact avec une multitude de gens qui ne seraient pas venus le voir. C'est là une première ouverture vers la multitude humaine qui amorce déjà en puissance l'extension de son message, lorsque après sa mort il pourra prendre une dimension toute nouvelle par rapport à celle qu'il pouvait avoir au départ de sa vie.

Ces deux rencontres devraient dater, on peut le conjecturer, de la période où, après les succès populaires du début de sa vie publique, Jésus commençait à voir se rétrécir ses auditoires sous l'action des violentes polémiques que menaient contre lui les zélés de la tradition et les doctes de la Loi. Alors il lui fallait par moments disparaître en pays étranger non seulement pour se reposer des contestations épuisantes qu'il avait à subir, mais aussi afin d'échapper, autant que possible, aux opérations des gens d'armes à la solde des Romains qui occupaient le pays et aux coups de mains qu'étaient susceptibles de monter contre lui certains clans juifs, comme d'ailleurs finalement cela se produisit.

Dans les évangiles, nous voyons Jésus, au moins de temps en temps, se mettre à l'écart. Il ne le fait pas pour faire retraite, comme il l'a fait après sa rencontre de Jean-Baptiste, «chassé au désert», mais aussi pour se mettre à l'abri. Il lui fallait s'échapper un peu du réseau qu'on tissait autour de lui et qui va aboutir à son arrestation. Ce n'était pas par tourisme qu'il traversait le lac d'un bord à l'autre. De même, il va du côté de la Cananéenne, en pays païen. Ce n'était pas pour évangéliser. D'ailleurs, il pensait que ce n'était pas possible. C'était simplement pour se mettre à l'abri. C'est là qu'il rencontre la Cananéenne. Il va ensuite en Samarie, c'est la même chose, il se sentait un peu à l'écart des Juifs de la Judée. A ce moment-là, il rencontre la Samaritaine.

De même devait-il souvent se recueillir la nuit dans la solitude et le silence, pour se retrouver et s'assurer sur sa voie difficile, hasardeuse...

J'insiste pour lutter contre l'évidence, que nous avons plus ou moins enracinée en nous, que Jésus savait tout, pouvait tout et donc pouvait s'échapper. C'est d'ailleurs ce qui est dit dans l'écriture, quand il affirme dans la synagogue de son pays qu'il est le messie. Dans Jean, les Juifs manifestent leur réprobation et veulent le lapider mais Jésus passe à travers la foule et disparaît. Nous sommes dans la perspective d'une toute-puissance qui se joue des événements et qui déjoue ainsi les complots qu'on peut monter contre lui. Il faudrait insister davantage sur tout ce qui était difficile dans sa propre vie pour cheminer sur sa propre voie, pour découvrir sa propre mission.

... semée d'embûches et d'impasses (des embûches venant du dehors mais aussi peut-être d'impasses venant du dedans); cette voie dont à l'ordinaire il était absolument certain qu'elle était bien la sienne, mais qui n'était peut-être pas parfois sans encore lui poser intimement bien des questions.

La fidélité se développe à travers les questions qu'elle soulève et qui viennent la contester dans la manière dont elle se réalise.

Comment celles-ci ne seraient-elles pas venues le harceler à certaines heures, et jusqu'à l'angoisse, quand la fatigue ou le doute l'assaillaient ? C'était à la suite de discussions interminables, finalement toujours stériles avec des êtres passionnément convaincus eux aussi de plus profond de leur cœur.

Quand on touche à l'essentiel d'une façon réelle, même lorsqu'on n'est pas d'accord et précisément parce qu'on n'est pas d'accord, chacun tient très fermement à sa position parce que c'est là-dessus qu'il construit sa vie, c'est elle qui lui donne son sens. Nous ne sommes pas simplement sur un plan de discussions académiques, nous sommes sur un plan de discussion vitale où chacun joue sa vie.

Certes, ceux-ci se réclamaient des plus anciennes et des plus hautes traditions. Mais par ailleurs, et sans qu'ils en aient conscience, n'étaient-ils pas vides de vie spirituelle véritable ?

Vivant plus par l'extérieur de ce qu'ils affirmaient que par la réalité de ce qu'ils vivaient vraiment, ayant un rôle mais n'ayant pas la vie, devant tenir des positions réclamées par la situation où ils se trouvaient dans Israël et non parce qu'ils en étaient suffisamment convaincus pour en être certains, même s'ils n'avaient pas à en parler.

La «religion» dont ils se contentaient et qu'ils défendaient n'était-elle pas seulement équipée de doctrines apprises, sans cesse répétées, jamais réellement comprises mais toujours affirmées ?

On peut faire des comparaisons avec ce qui peut se passer à notre époque dans l'Église.

Elle consistait seulement en des pratiques d'exacte discipline, ornées chez les plus pieux de dévotions multiples. En dépit du langage et des comportements de la religion à laquelle résolument ils se tenaient, n'étaient-ils pas soumis sans recours à ce dont nul d'ailleurs ne peut jamais totalement se libérer, aux pulsions des autodéfenses viscérales qui protègent mais à la longue anesthésient ?

Quand, pendant toute sa vie, on a affirmé des perspectives doctrinales dont on n'a jamais réussi à vivre vraiment, de telles perspectives, utiles au départ comme toutes les facilités, sont progressivement des somnifères.

L'évolution intime de Jésus, dont peut-être ces deux rencontres furent des étapes importantes, évolution capitale pour assurer la fécondité future de sa vie, bien qu'elle soit aussi à l'origine de sa mort- n'est-elle pas confirmée par la joie qu'il manifesta en ses heures dernières quand, tout proche de sa fin qui pourtant paraissait trancher son destin et ruiner sa foi en sa mission, quelques païens vinrent lui demander une entrevue par l'intermédiaire d'un de ses disciples ?

Ces rencontres, cette entrevue ultime furent sur le cheminement de Jésus des éclaircies inattendues, mais par ailleurs survenues bien à leur heure, aux temps où le ciel était déjà en voie de s'obscurcir et où l'orage montait à l'horizon pour bientôt éclater. Ayant tous les aspects de l'accidentel, elles paraissent cependant, maintenant que tout est accompli, comme ordonnées sans être proprement programmées, comme suscitées sans être véritablement imposées, comme prédisposées en harmonie avec ce que Jésus aurait besoin de devenir intérieurement, quand l'échec radical et apparemment définitif de ce qu'il avait voulu faire de sa vie pèserait sur lui de toutes façons au point de tenter de le conduire au désespoir.

C'est un point important. Mon idée est la suivante. Lorsqu'un homme est suffisamment fidèle à ce qu'il doit être, tout ce qui lui arrive du dehors, non seulement il est capable de se l'approprier par une activité spirituelle personnelle, mais il arrive que les éléments, les situations, les rencontres qu'il fait, sans qu'il ait besoin de se les approprier par une activité propre sont tout à fait, spontanément et immédiatement, dans la ligne de ce qu'il a à vivre pour continuer à se développer sur son propre chemin. Autrement dit, il y a une certaine confluence, connivence, une certaine osmose, entre ce qui lui arrive et ce qu'il a à devenir. En temps normal, on donne un sens à l'événement, un sens qui permet de se l'approprier, qui a besoin, pour être découvert, d'un effort intérieur, d'une activité spirituelle qui dépasse ce que nous faisons en temps normal. Mais à certaines heures, lorsqu'on est suffisamment fidèle, l'événement se produit au bon moment, à pic. C'est «providentiel», ce providentiel, que je conteste en temps ordinaire, devient un véritable providentiel par une certaine confluence entre des fidélités qui viennent à converger, sans le savoir, au moment de la rencontre. C'est ce que j'essaye de dire «ayant tous les aspects de l'accidentel, elles paraissent cependant, maintenant que tout est accompli, comme ordonnées... avec ce que Jésus aurait besoin de devenir».

Ces rencontres, celle de la Cananéenne et celle de la Samaritaine, étaient des étapes capitales qui n'ont pu se produire que parce que Jésus était là où il devait aller et que les autres étaient prêtes à recevoir ce qu'il avait à leur apporter, comme il était prêt à recevoir d'elles. Chacun de nous peut connaître, dans sa vie, à certaines heures, des expériences de ce genre.

Ce sont des rencontres contingentes ou déterminées ?

Ce sont des rencontres apparemment contingentes qui sont secrètement déterminées par l'obscur fidélité que les uns et les autres ont relativement observée pour permettre cette rencontre.

Elles sont providentielles grâce à cette fidélité.

C'est par une fidélité plus ou moins consciente qu'elles deviennent providentielles au sens immédiat du terme, sans qu'il y ait une appropriation particulière. Ce n'est pas du providentialisme grossier comme celui que nous pouvons connaître d'habitude, c'est plutôt comme une confirmation quasi objective de la vérité de la vie que nous avons à mener et de la vie que l'autre mène. Ce que je suis en train de vous dire, nous ne le comprenons vraiment qu'après coup. Sur le moment, nous en recevons le bienfait mais, après coup, on s'aperçoit que cela arrive pour que nous puissions recevoir la lumière et la force nécessaires pour porter ce qui nous arrive, ici dans le cas de Jésus, la mort.

Cela correspond au regard global dont vous parlez.

Ce sont des moments particulièrement puissants, mais, en temps plus ordinaire, une certaine vue globale nous explique la réalité de ce que nous vivons maintenant. Ce que je suis en train de vous expliquer, ce n'est pas tellement une vue globale sur l'ensemble de la vie, c'est l'appréhension de certains événements, de certaines rencontres qui sont vraiment, pour nous, providentiels. Il n'y a aucun critère dans ce domaine, c'est strictement individuel, singulier.

Lecture

Certes auparavant, beaucoup d'autres circonstances, dont Jésus, grâce à sa prière et à sa communion avec «son Dieu», découvrait peu à peu le sens et la portée qui le concernaient en propre, ont dû lui être l'occasion de se confirmer dans la conviction, par ailleurs enracinée au plus profond de lui-même, que ce qu'il appelait sa mission lui était bien dictée par Dieu.

Ici, je fais allusion aux appropriations qui supposent une activité spirituelle particulière, et qui font que les événements, quels qu'ils soient, vont prendre un sens propre par ce que nous sommes en train de

devenir pour être fidèles à notre mission.

Oui, en dépit de l'inattention au premier abord toute d'indifférence des autorités religieuses, puis de leurs réticences prudentes assorties de critiques de caractère général, enfin de leur refus radical et de leur opposition résolue, cette mission demandait à Jésus de s'affirmer sans réserve et de le faire avec d'autant plus de force que peu à peu il en découvrait davantage l'importance décisive. «Et moi, je vous dis...».

Il prend une autorité singulière, d'autant plus vigoureuse qu'une opposition commençait à se manifester avec plus de puissance.

Certes, tout son passé fait de foi et de fidélité sans failles, toujours présent en Jésus à force d'être relu et, de la sorte, d'être mieux saisi par lui dans sa mystérieuse réalité, l'avait porté à être de plus en plus convaincu qu'en dépit de tous les obstacles (malgré tous les obstacles) qu'elle rencontrerait dans l'avenir, l'œuvre à laquelle il se sentait consacré ferait son chemin. Non, rien ne pourrait l'empêcher d'atteindre son but à la fin des temps; cette fin par ailleurs, peut-être Jésus, comme tout homme de sa génération, la concevait-il toute proche bien que sa manière d'intérioriser le «royaume de Dieu», de l'actualiser, conduise plutôt à penser que pour lui la proximité des «derniers jours» n'était pas au centre de son message. «Mes paroles ne passeront pas...».

Paul était persuadé que la parousie allait arriver incessamment. Cependant, parce que c'était un spirituel, il y avait en lui une manière d'actualiser, d'intérioriser le «royaume» qui rendait moins extrême la certitude que cela arriverait dans quelques décennies, avant sa propre mort. Pour Jésus, il y a probablement quelque chose de ce genre.

Il y a peut-être une projection de la part des rédacteurs de l'évangile.

C'est possible. Mais les évangiles ont été rédigés vers 70, 80, au moment où la parousie commençait à s'éloigner vraiment. Donc ces paroles étaient déjà assez fondamentalement dans les évangiles, dans les traditions que les évangiles ont recueillies. Dans le milieu juif de cette époque, à cause des malheurs du temps et aussi à cause d'une certaine manière de comprendre les prophéties, on s'attendait à une fin du monde très proche. Paul en est convaincu incontestablement. Mais ce qui paraît intéressant et va beaucoup plus loin, c'est que Jésus actualisait : le royaume est déjà là. Paul l'actualisait aussi mais peut-être pas d'une manière aussi catégorique; de même que l'auteur du 4^{ème} évangile. Il y a une certaine contradiction entre dire : j'attends la fin du monde et je suis déjà dans le royaume, mais cette contradiction s'explique du fait que le royaume est plus intérieur que la fin du monde.

Lecture

Peut-on de la sorte imaginer aussi que, sous la même poussée créatrice débordant le présent et s'ouvrant sur l'avenir jusqu'à être prophétique, Jésus fut conduit à défier même ce qui, en son temps, de toutes manières, sans cesse et de plus en plus, tendait alors à le contredire avec la puissance de l'inéluctable ?

Il y a plus. Des obstacles s'opposaient à sa mission et se manifestaient de plus en plus, ce qui va le conduire à la mort. Jésus est affronté à la fois à la certitude que sa mission est capitale, doit demeurer et progresser, et à un mur qui l'empêche de voir concrètement comment ce progrès pourra se réaliser. L'événement qu'il vit est en contradiction avec la mission dont il a la charge. Il se heurte à ce qui s'impose du dehors avec une évidence accrue et ce qui s'impose en lui du dedans avec une évidence non moins accrue. Voilà le drame fondamental que Jésus a dû vivre dans la foi, une foi nue et une espérance déçue, car rien de l'extérieur ne pouvait le confirmer mais au contraire tout venait à le contester

N'a-t-il pas été jusqu'à atteindre à quelque intuition majeure de ce qui se passerait après sa mort ? (Cette mort, c'était évident, s'approchait). Non, et cela s'avérait de plus en plus évident pour lui, la vérité ne peut pas être définitivement vaincue! Quoiqu'il arrive, finalement elle triomphera. Même si on arrivait une fois à arrêter son cheminement parmi les hommes, même si elle ne trouvait plus audience que chez quelques-uns, dispersés et perdus dans la foule, réduits au silence et mis dans l'impossibilité d'agir, de dire et d'écrire (je pense plus à notre époque qu'à celle de Jésus), elle (la marche de la vérité) reprendrait ultérieurement sa marche révélatrice. Même si, un soir de la pensée, on «tuait» la vérité sous les coups partout et sans cesse répétés des erreurs, elle «ressusciterait» plus glorieuse, plus conquérante encore «le troisième jour».

Sans doute Jésus fut-il conduit à redire de semblables propos (c'est de l'imagination de ma part), utilisés déjà jadis par certains auteurs inspirés par le même souffle spirituel devant les obstacles que leurs œuvres, elles aussi, rencontraient.

Car tous les prophètes ont connu ces difficultés, convaincus que c'était ce qu'ils avaient à dire et sachant que ce ne pouvait pas être reçu. Et moins c'était reçu, plus ils étaient certains que ce devait être dit.

Aussi bien, plus tard les disciples de Jésus, se souvenant de ces paroles et sous le coup de ce qui s'était passé pour eux après la mort de leur Maître, -était-ce «dans leur corps ou hors de leurs corps» ?- furent-ils conduits sans doute à prêter à ces paroles, devenues singulièrement révélatrices pour eux, un sens plus précis que celui donné alors par Jésus sous la pression d'une espérance qui lui promettait de faire de la mort, qui promptement et inévitablement approchait, l'événement qui ouvrirait sa mission sur une tout autre dimension que durant sa vie. Les Écritures auraient été ainsi conduites à faire prédire à Jésus «sa résurrection» lorsqu'il assura que son arrestation, dont il affirmait l'imminence certes très évidente, ne marquerait pas la fin de la mission à laquelle il envoyait ses disciples.

C'est encourageant pour nous.

C'est en effet quelque chose que nous avons à vivre et que nous pouvons vivre maintenant, ce qui aurait été impossible au début du siècle. Je suis convaincu que, quand une chose est véritablement vécue en profondeur, à travers sa vie, quels que soient les obstacles que son message peut avoir à rencontrer, ça demeurera. Il y a un universel qui affronte le temps et qui le dépasse, qui ressuscitera, réapparaîtra chez d'autres lorsqu'on aura disparu ou qu'on ne pourra plus le porter. La vérité ne peut être vaincue. Je crois que c'est le sens fondamental de la résurrection. La vérité peut être recouverte, enterrée, on peut la nier de toutes façons, mais cela ne supprimera pas le chemin qui lui permettra de se perpétuer à travers les temps.

Lecture

Jésus, Seigneur des hommes qui, grâce à l'intelligence qu'ils ont pu atteindre de ce que vous avez vécu, vous ont personnellement rencontré en dépit de toutes les distances qui les séparent de vous, quel dur et long chemin avez-vous dû parcourir, quand, après les premiers enthousiasmes qui vous accompagnaient lorsque vous sillonziez le pays en prophète des jours nouveaux, vous avez été conduit à entrevoir dans la mort le seuil à franchir de l'ultime phase de votre mission, où le temps qui alors vous était compté prendrait désormais une tout autre dimension ? La compréhension que vous avez atteinte du sens que vous aviez à donner à votre mort, et celle de la portée qu'elle aurait ultérieurement au moins auprès de ceux qui vous avaient assez intimement approché pour vous reconnaître, témoigne de l'œuvre tout intime qui s'était faite en vous, vous permettant de devenir ce que maintenant vous pouvez être auprès des hommes. Et aussi le laisse entendre votre dernière montée à Jérusalem, longuement mûrie semble-t-il: vos hésitations des derniers moments le font soupçonner.

C'est dans les évangiles. Ses frères lui disent : montre-toi à Jérusalem ! Jésus répond : mon temps n'est pas le vôtre. Il ne part pas mais, quelques jours plus tard semble-t-il, il prend sa décision. Ceci n'est pas dans le texte mais ça correspond un peu à ce que nous avons dit au sujet des tentations du désert : tu ne tenteras pas ton Dieu. Pendant longtemps, Jésus s'est efforcé de ne pas se faire prendre. A la fin, il se dit : maintenant, c'est l'heure où je dois me manifester, en sachant ce qui va arriver à mon messianisme. Et il monte à Jérusalem. Cette montée était suicidaire. Il avait toujours évité de susciter la réaction des autorités juives et romaines, et le voilà qui arrive à Jérusalem au moment le moins favorable, avec les foules venues pour les fêtes. Il savait qu'il se jetait dans la gueule du loup mais il savait aussi que c'était nécessaire pour sa mission. C'était suicidaire sans doute mais ça faisait partie de sa mission et non pas simplement des risques qu'elle pouvait rencontrer

Après votre mort, grâce à l'extrême ascendant que vous aviez pris sur eux, vos disciples ont vite compris qu'à la suite de ce qu'ils avaient connu de vous, tout désormais était renouvelé, tout désormais commençait. Comment ont-ils vécu dans leur chair cette conviction montée de leur tréfonds ? Qui saurait dire avec certitude et exactitude une expérience spirituelle dont seuls ils furent les sujets ? Ils l'ont publiée autant qu'ils ont su le faire à la manière que leur permettaient les conceptions de leur siècle et dont les Écritures du temps nous ont laissé des traces balbutiantes, quelque peu contradictoires, aussi bien déjà peut-être quelque peu remaniées à partir des traditions orales alors reçues. Qui saurait en parler avec certitude ?

A l'occasion de votre mort, à sa suite, au travers de leur déroute, par un sursaut vital plus spirituel encore qu'instinctif, vos disciples, transformés intimement plus que n'aurait pu le faire une cause extrinsèque à leur propre réalité, transformés comme jamais avant ils n'auraient été en mesure de le penser ni certes de s'y décider, sont entrés, pour y être aussi des semeurs, dans les champs que vos pas n'avaient pas eu à fouler. Ils ont connu, chacun à sa manière, les obstacles et les incompréhensions que vous avez rencontrés, et fini de la fin qui fut la vôtre.

En ces temps où l'univers mental des hommes, du moins en Occident, a plus changé, les dernières décennies qu'au long des millénaires ancestraux, l'édifice doctrinal, où jadis les chrétiens ont vécu dans la sécurité et comme dans l'évidence, s'abritant du réel qu'alors ils ne savaient encore que

rêver et chanter, se trouve ébranlé comme jamais. Là où dans le passé les croyants vivaient de réponses toujours et partout affirmées, jaillissent de toutes parts des questions qui mettent celles-ci en cause comme nul esprit jadis n'avait encore pensé le faire. Aussi vivons-nous, en ces années, des heures de déroute qui ne sont pas sans rappeler celles que connurent les disciples après la mort de leur Maître.

Grâce à une meilleure compréhension de ce qui s'est passé il y a vingt siècles et que depuis toujours on croyait connaître parfaitement, mais que finalement nous découvrons n'avoir jamais été imaginé qu'à la dimension des médiocrités spirituelles de jadis alliées à des préjugés issus des millénaires de superstitions, puissions-nous, comme les disciples de la première heure, vaincre la tentation du désespoir qui rôde autour de nous et sans cesse nous taraude! Nous aussi, nous avons à nous efforcer d'entrer dans les terres nouvelles que les sciences nous découvrent afin d'y demeurer en hommes de foi, et leur donner le sens qui nous est nécessaire pour ne pas y être étrangers, ne pas en être écrasés et pour nous approcher, grâce à elles, plus près du mystère de Dieu.

Alors, habitant l'Univers en croyants, grâce à ce que notre Maître est pour nous, Jésus redeviendra aux yeux de tous, celui qui ouvre sur le chemin de la vie et de la vérité.

Puissions-nous nous atteler, suivant nos moyens, à cette tâche immense en dépit de tant de résistances dissimulées mais toujours puissamment organisées et orchestrées par l'Autorité qui se réclame de vous, mais que l'établissement dans la fonction et la peur devant la décision à prendre paralysent. Et même, si cette Autorité reprenait à son insu le rôle que tint jadis à votre égard, il y a vingt siècles, une Autorité religieuse non moins vénérable, non moins issue de Dieu, Jésus, donnez à vos disciples de croire de foi que leur mort elle aussi, comme celle de tant d'autres avant eux, -et une vie enterrée avant l'heure de quelque manière que ce soit par la foudre des condamnations ou par l'étouffement grâce à des silences concertés en est une- aura finalement plus de poids pour préparer l'avenir qui vient, que les activités qu'ils menèrent, que les vues qu'ils développèrent, que les voies qu'ils s'efforcèrent d'ouvrir.

Vous pensez à un Teilhard de Chardin, par exemple ?

Maintenant les œuvres de Teilhard sont sorties et je pense qu'il y a des silences concertés, plus ou moins explicites, qui font que certaines ne sortent pas. Des livres ont été publiés et on ne les trouve pas, soit parce qu'on les a rachetés, soit parce qu'on ne les a pas réimprimés. Certains livres récents sur la sexualité ont été supprimés par le fait qu'on a racheté l'édition. Ainsi, Congar a commis, il y a quelques décennies un livre «Vraies et fausses réformes dans l'Église», il n'a jamais été réimprimé.

Qui rachète ces éditions ?

L'Opus Dei... il y a de l'argent dans l'Église pour ça. On n'a pas encore compris quelle puissance a l'argent dans l'Église.

Au vrai qu'est-ce finalement que la vie d'un homme, que l'action qu'il peut mener -vie et action si précaires, si limitées- auprès de l'œuvre d'une tout autre dimension dans le temps et l'espace à laquelle vous associez en appelant à votre suite ? La vie engendre la vie à travers la mort et c'est ce qui la rend invincible. N'est-ce pas là la source de la foi en la Résurrection et le sens ultime que cette foi lui fait reconnaître ?

II - La tentation du passé (pages 193 à 202)

Ma manière de faire ne consiste pas à méditer sur un texte, elle est de méditer à l'occasion de quelques événements qui ont été plus ou moins à l'origine du texte, une méditation à l'occasion d'un événement qui a peut-être eu lieu et dont l'évangile porte quelques échos.

La rencontre se fit près du puits de Jacob qui était jadis un point d'eau à fleur du sol, une source coulant à l'air libre, qu'une simple pierre plate protégeait. (On en parle déjà dans la bible, les troupeaux de Jacob boivent et ils ne descendaient pas au fond d'un puits. Cette source est devenu un puits, c'est très symbolique). Jésus s'y est-il arrêté après une longue marche et fit-il halte en ce lieu ? Peut-être venait-il de quitter pour une courte pause sa course dans les villages de son pays où il accomplissait la mission que Dieu lui avait confiée, comme il en était assuré du plus profond de lui-même. Sans doute alors avait-il besoin aussi de prendre quelque repos et de mettre quelque distance avec ce qu'il vivait quotidiennement en ces temps; cette polémique qu'il s'était petit à petit trouvé conduit à mener avec des contradicteurs devenus sans cesse plus nombreux, plus agressifs aussi. Fatigué de corps, il l'était probablement encore davantage de l'âme. Subissait-il alors la lassitude du tréfonds de l'être qu'on éprouve sans pouvoir la dominer, celle qui paralyse allant même jusqu'à faire ressentir la nausée devant l'œuvre à laquelle pourtant on s'est pleinement consacré?

Heures de la tentation, s'il en est, où l'on est pris de vertige devant la singularité d'une vie qui met secrètement à part, devant les exigences de la recherche et les inquiétudes aigus qu'elles font lever, devant les questions qui surviennent sur le chemin et les problèmes d'apparence inextricable qu'elles soulèvent, finalement devant les réactions du dehors comme du dedans, remettent en cause ce qui jadis était du plus aisé à vivre, du plus assuré à penser.

Lecture (page 198)

A quoi bon chercher à apporter à autrui une «vérité moins fausse» pour corriger quelque peu les connaissances, sans nul doute plus erronées que justes, que celui-ci a de sa condition d'homme!

J'aimerais avoir un exemple.

Il y en a beaucoup. Il est extrêmement réconfortant d'expliquer par le plan de Dieu les événements qui nous arrivent. J'ai souvent entendu des prédicateurs, en 14-18, nous dire que, si la guerre avait eu lieu, c'était à cause du divorce, ou à cause de la séparation de l'Église et de l'État. Cela donnait un sens à ce qui se passait et supprimait les questions qu'on aurait pu se poser, car malgré tout les questions restaient vive, le scandale était proche. Exorciser le scandale est une action vertueuse. Voilà un exemple.

Pourquoi s'efforcer de chasser quelques-unes des puérités auxquelles aujourd'hui encore chacun tient à cœur sur ce sujet ? Sa vie spirituelle saurait-elle s'en dégager, même s'il prenait conscience que de la sorte elle subit de leur part des préjugés certains ? Est-ce utile, n'est-ce pas vain de dénoncer des naïvetés auxquelles il a donné spontanément son adhésion tant jamais on a osé y réfléchir directement et droitement ? Cette vérité plus vraie, nul ne l'attend. Nul ne la désire. Plutôt on aurait tendance à la craindre. Aussi bien, si elle s'impose parce qu'elle a été dite avec force sans que, par ailleurs, on y soit secrètement préparé et qu'aveuglément on l'attende, vite sera trouvé instinctivement le moyen d'en faire les transpositions nécessaires, pour que rien ne soit finalement changé de ce qu'on sait déjà et de ce à quoi on est attaché comme à soi-même... attachement où, au vrai, l'amour de la vérité est absent. Il est des êtres pour qui toute inquiétude est un signe d'errance, tout doute une tentation, toute question un pas vers le reniement, mais en revanche pour qui tout ce qui est affirmé avec puissance ou cru unanimement est démontré.

Tout ce qui est extrinsèque et vient de l'extérieur, et ne demande pas une maturation personnelle pour pouvoir être atteint.

A quoi bon faire part de ses propres questions, de ses hésitations intimes, de ses refus instinctifs, à ceux qui n'y voient qu'anarchie de l'esprit, qu'égarément du cœur et mouvement d'orgueil, tant alors, inconsciemment, et de loin, ils craignent de voir menacées les bases sur lesquelles ils ont construits leur vie, assuré leur confort spirituel et la tranquillité de leurs jours ? Il est des esclaves qui aiment les chaînes qui les lient à la facilité de ne penser que sur commande, de n'agir que sur ordre, et qui se libèrent des risques de la vie en se refusant de vivre dans la liberté d'être soi.

Nous en sommes tous plus ou moins atteints mais n'est-ce pas de nouveau actuel dans l'Église de 1984 ? N'est-ce pas la crise que nous sommes en train de vivre ?

Pourriez-vous préciser ce que vous entendez par autodéfenses ?

Tout ce que je viens de décrire, c'est la tentation que peut connaître quelqu'un qui a été suffisamment lucide par fidélité, par vigueur, de façon à remettre en question des affirmations ou des perspectives qui sont unanimement acceptées ou qui sont acceptées parce qu'on n'y a jamais pensé. Nous avons tous des autodéfenses de ce genre et elles sont valables selon chacun. La condition humaine est ambiguë. A travers une recherche plus ou moins éperdue de sécurité et de certitude, par un cheminement vraiment intérieur qui dépend de la réalité spirituelle de chacun, on arrivera à remettre en question des choses qui ne pouvaient pas être mises en question au départ, des questions sur lesquelles on avait construit sa vie, du fait même qu'on en avait besoin.

Vous êtes un peu pessimiste car, même à l'intérieur de l'institution, il y a un changement.

Cette Église est une nébuleuse. Il y a de tout, il y a à la fois des aspirations qui visent vers un certain changement, vers un certain approfondissement, puis d'autres au contraire qui sont des stabilisations enracinées dans le passé et non en s'attachant à un passé. Je penserais volontiers que l'autorité, la hiérarchie, actuellement, est beaucoup plus du côté de la stabilisation que du côté de ce que Vatican II avait ouvert. C'est un temps à passer. Je vous l'ai dit, le réel est inhumain, il est surtout ambigu, complexe. Il faut donc accepter que ça existe. C'est à travers l'ambiguïté, la complexité, que quelque chose de moins complexe, de moins ambigu, peut s'annoncer.

Lecture

Par ailleurs ces hommes qui, à votre suite, Jésus, cherchent à être plus authentiquement eux-mêmes, et s'efforcent d'aller vers plus de vérité dans les domaines où ils pressentent être victimes de conceptions et de coutumes erronées qui pèsent lourdement sur leur vie spirituelle jusqu'à les

conduire à des impasses sur le chemin de leur humanité, ne sont-ils pas aussi souvent pris de panique devant l'inconnu de leur voie ?

Est-ce que les groupes charismatiques cherchent à découvrir Dieu, Jésus, et à être fidèles à une mission qui serait la leur ?

Je le croirais volontiers. Il y a dans les groupes charismatiques une activité qui ne pouvait absolument pas être réalisée par des réunions comme les nôtres. Je connais des gens, drogués ou extrêmement agités, qui trouvent là, au moins pendant un certain temps, une certaine stabilité grâce à l'entraînement collectif qu'impliquent des cérémonies chantantes, très chaudes.

Est-ce que cela a quand même de la profondeur ?

Je le croirais volontiers, seulement je pense que la profondeur est beaucoup plus la conséquence de ce qu'on est que de quelque chose d'objectif qui serait donné indépendamment de ce qu'on est. Il ne faut pas être scandalisé par l'ambiguïté. C'est une des richesses du réel, c'est cette complexité à travers laquelle chacun a à cheminer pour atteindre une réalité qui correspond à ce qu'il devient. Je ne voudrais pas vous écarter des charismatiques. Au contraire, je souhaite être charismatique, les communautés du début étaient charismatiques, à ce point que, de temps en temps, certains parlèrent en langues, c'est-à-dire d'une façon incompréhensible. St Paul le dit dans ses épîtres, à ce moment-là, c'est l'esprit qui parle en eux mais ils ne savent pas ce qu'ils disent. Il insiste, car il a quand même du bon sens : Quand vous parlez en langues, priez pour qu'il y ait quelqu'un qui puisse vous interpréter, car autrement, de l'extérieur, on vous prendrait pour un démon. Il vaut mieux savoir ce qu'on dit, même si l'action de l'esprit est moins puissante, que de l'ignorer. Tout cela existait à ce moment-là, il y avait une telle exaltation, Jésus allait revenir après-demain. Mais lorsque le lendemain s'est reculé de plus en plus, le don des langues s'est fait rare.

Lecture (Page 199)

Après s'être montrés intrépides, combien en arrivent à être plus que timides ! N'en viennent-ils pas à reculer plus qu'ils n'ont avancé ? Combien finissent par être plus « conservateurs » que ceux qu'ils ont scandalisés jadis par leurs audaces ? Cette voie est tellement plus exigeante que toute autre. Elle est tellement semée de fatigues et de souffrances. Elle paraît souvent si menacée de s'ouvrir sur le vide, tant ce qui est essentiel se laisse difficilement atteindre au sein du volumineux bagage des croyances accessoires que, depuis toujours et partout, les chrétiens traînent avec soi ou, plus fréquemment encore, qu'ils laissent à part dans leur vie.

Eux aussi, ces hommes, comme sans doute vous l'avez été vous-même, ne sont-ils pas tentés de se retourner nostalgiquement vers le passé ? Pensiez-vous aussi à eux quand vous aviez dit aux vôtres, qui certaines fois hésitaient et se demandaient s'ils continueraient à vous suivre, que nul n'est digne de vous qui regarde en arrière le sillon de son labour ?

Eux aussi, ces hommes, sont issus d'un passé qui les a heureusement formés, auquel ils sont encore secrètement attachés même lorsqu'ils s'en distancent, sans lequel d'ailleurs ils ne seraient pas ce qu'ils sont devenus, bien que maintenant ils soient tout autres que ce que à leur début on attendait, on espérait d'eux.

Eux aussi, ces hommes ont leur « puits de Jacob ». Quel silence et quelle paix s'en dégagent pour eux quand ils y font halte ! Ces chapelles de village que jadis on a si régulièrement, si pieusement fréquentées, désormais vides à longueur d'année ; ces cathédrales dont les dimensions mesurent la foi de leurs constructeurs, désormais immuablement désertes quand les touristes ne viennent pas y passer ou quand le public des « concerts spirituels » ne vient pas les peupler ; ces monastères immenses dans l'abandon solennel de leur cloître où le passé demeure et témoigne encore de la grandeur du don total dont furent jadis capables des hommes. Combien de vos disciples, Jésus, y trouvent le repos de l'âme et le calme du cœur après les durs combats qu'ils ont à mener en eux-mêmes. Mais n'est-ce pas aussi, et parfois plus souvent encore à la suite des secrètes déconvenues que ces croyants connaissent dans les milieux chrétiens, par ailleurs sympathiques, qu'ils fréquentent ? ces milieux où, sous les égards qu'on leur ménage, ils sentent l'indifférence discrète dissimulée sous un intérêt de politesse, l'accueil patient qui permet des relations utilisables passagèrement, les réserves souriantes, enrobées de l'indulgence charitable chez qui sait faire la part des choses.

Si vous avez quelque expérience de conversation avec un évêque, vous comprendrez ce que je veux dire.

Eux aussi, ces hommes ne sont-ils pas tentés de rejoindre la foule encore bien pensante où la foi voisine avec la crédulité, les croyances avec les superstitions, et dont la pratique religieuse relève de la seule discipline au point que même aux grandes heures de la vie, elle ne dépasse pas le niveau des coutumes ? Pourquoi ne se mêleraient-ils pas en toute simplicité, comme tout le monde, aux cohues

des pèlerinages, aux rassemblements de masse techniquement bien organisés, à la multitude qui se presse sur le passage des hautes autorités ecclésiastiques pour y puiser l'assurance frelatée et le sens postiche de la « catholicité » que donne le partage de l'émotion avec le grand nombre, pour y ressentir sous le choc des enthousiasmes collectifs la ferveur qui dispense de penser et qui fait croire ?

D'ailleurs de grands esprits n'ont-ils pas pris jadis ce chemin ? « Credo quia absurdum » a dit un ancien. Abêtissez-vous et prenez de l'eau bénite, a écrit Pascal. Blondel lui-même, plus suspect de son temps à l'Église que Loisy, n'a-t-il pas lui aussi assimilé le dépouillement et le renouvellement intérieurs - ceux que le mouvement de foi exige pour ne pas se limiter à n'être que l'adhésion à des croyances - au « dépouillement » et au « renouvellement » secrètement masochistes qui ne sont proprement que retournement et qu'enkystement quand on refuse les exigences de l'intelligence et qu'on piétine celle-ci avec un ardeur qui relève du suicide de l'esprit ?

III - Échange

Quand vous parlez d'autodéfenses, nous aimerions des exemples.

Je pense qu'il n'y a que soi pour découvrir progressivement les autodéfenses qui ont pesé sur nos décisions, sur nos jugements. Je crois que chacun, en regardant un peu son passé, peut les apercevoir, ces autodéfenses qui ont fonctionné et qu'on a maintenant dépassées parce qu'elles sont moins nécessaires pour notre vie spirituelle. Quand on cherche la cause d'un événement, très fréquemment, on cherche à s'expliquer de manière à ce que l'événement soit moins scandaleux. Un jour, j'ai rencontré une femme qui venait de perdre un de ses fils, après avoir perdu son mari et deux autres enfants. Elle était donc très déprimée. Or elle a eu besoin de me dire : il n'y a pas de faute dans ma vie qui explique mes malheurs. Spontanément, elle avait besoin de le dire pour exorciser quelque chose qui était plus ou moins latent dans son passé. Voilà une autodéfense. Chacun peut découvrir, dans son passé, les raisons qu'on s'est données pour agir, qui nous paraissent maintenant factices, mais que nous devons nous donner alors pour porter la situation où l'on se trouvait.

On ne peut les découvrir qu'ultérieurement.

Je le crois. Il faut que la situation soit un peu fanée, si vous voulez, pour qu'on puisse s'en détacher.

Ne peut-elle pas être un comportement moral ?

Il est possible que ce soit dans une perspective morale ou providentialiste. On ne peut pas dire à quelqu'un qu'il est dans un état d'autodéfense, ce serait un contresens pour lui. Il le comprendra ultérieurement quand la situation sera un peu différente de celle où il se trouve actuellement où il se trouve engagé, comme hypnotisé.

Cela n'a rien à voir avec l'inconscient.

Cela fait partir certainement des réactions inconscientes qui protègent la petite plante que nous sommes des hivers trop rigoureux.

Qu'est-ce que vous entendez par providentialisme ?

C'est dire que tel événement m'arrive, soit pour me punir, soit pour me récompenser. Le providentialisme objectif dont nous parlons est une manière de s'expliquer, de se justifier. Je crois en un providentialisme dans un sens plus large. Il y a en nous une activité qui n'est pas que de nous, qui nous permet de nous approprier les événements, quels qu'ils soient. Les événements sont déterminés de telle manière que les sciences humaines peuvent les expliquer par des causes qui ne sont pas Dieu. Dieu ne fourrage pas les déterminismes. Les déterminismes sont ce qu'ils sont et ils sont nécessaires à la structure de notre réel. Il y a en nous la capacité d'inventer, de créer un sens à l'événement pour qu'il soit favorable à celui qui le crée, qu'il lui devienne nourriture.

Il n'y a donc pas d'événement qui soit providentiel.

Aucun événement n'est providentiel objectivement mais tous les événements peuvent être providentiels si on a une activité intérieure qui permet de les rendre tels. C'est la formule qui se trouve à la fin du roman de Bernanos, « Le journal d'un curé de campagne » : tout est grâce. Tout est grâce pour ceux qui sont capables de reconnaître la grâce dans les événements les plus catastrophiques. Mais ce n'est pas une autodéfense, il y a une activité créatrice qui est très consciente. Je crois qu'on la trouve en soi. Si on l'attend de la société, on pourra attendre longtemps car la société est essentiellement conservatrice. C'est en soi qu'on peut trouver cette foi, cette espérance qui permet d'être créateur de l'avenir.

Pour un chrétien comme moi, l'intelligence de ce que Jésus a vécu humainement comporte une dimension qui évoque des situations que nous pouvons nous-mêmes rencontrer et auxquelles nous pouvons donner un sens par notre fidélité et notre foi. Il n'y a pas de recette, il n'y a que des activités singulières qui ne peuvent pas être enseignées, que chacun a à découvrir par lui-même. Mais si on est

activé, chacun à sa manière, suivant son propre chemin, on aide peut-être par sa présence d'autres à faire de même, selon leur propre chemin.

Après le Concile, on a connu une grande espérance mais beaucoup semblent rejoindre, au bout de quelques années, la foule des bien-pensants.

Évidemment Vatican II a été secrètement inspiré par un certain nombre de chrétiens, mais il fut une surprise pour beaucoup et en particulier pour beaucoup d'évêques qui ont participé au concile. La hiérarchie a proposé Vatican II mais tout a été préparé par la Curie pour que rien ne se passe. Le cardinal Liénart a provoqué une révolution sans trop savoir où il allait, il a refusé le plan de la Curie, poussé par les événements plus que par une décision consciente. Il avait dans sa poche un discours en latin qu'un de ses collègues lui avait passé, sans trop savoir peut-être ce qu'il y avait dedans. Si on croit au Saint-Esprit, voilà une bonne occasion de croire qu'à ce moment-là il a pris le taureau par les cornes. Ottaviani a réagi immédiatement et a fait un laïus qui a duré si longtemps qu'on a lui coupé le micro.

Nous les laïcs, est-ce que nous avons compris ce qui était proposé ? Est-ce que nous étions prêts ?

Non, ils n'étaient pas prêts, pas plus que les évêques. Pour être prêt à accepter et développer les perspectives de Vatican II, il fallait être de ceux qui le préparaient intimement par la manière dont ils vivaient leur foi. Il y en avait relativement peu. D'autre part, quand on ouvre les portes, ça fait des courants d'air. Il y a eu des excès qui ont permis à ceux qui ne voulaient pas bouger de reculer plutôt. Il ne faut pas prendre cela au drame. La vérité ne peut pas ne pas sortir, elle mettra du temps, elle attendra la mort de tel ou tel.

Vous avez dit que Jésus avait découvert sa mission progressivement, qu'il était le messie, quand cela s'est-il passé ?

Je n'en sais rien mais je pense que c'est à l'occasion de cette lecture du prophète Isaïe. Il a eu comme une intuition. Il a été comme saisi par une évidence qu'il s'agissait de lui, ce qu'il n'avait probablement jamais pensé avant. Ce devait être puissant pour qu'il le dise publiquement. Il a fait preuve d'une audace effrayante qui n'a d'ailleurs pas été acceptée. C'est peut-être à partir de ce moment-là qu'il y a eu des réticences de la part de ceux qui le suivaient, qui acceptaient qu'il soit comme Jean-Baptiste, mais non qu'il se propose comme un messie avec tout ce qu'il y avait dans sa prédication, un messie qui ne devait pas être politico-religieux, un messie qui n'était pas tellement respectueux de la loi reçue de Dieu par Moïse. Toutes les questions qui se posaient alors autour de Jésus prenaient une nouvelle dimension dans la mesure où il s'affirmait comme messie.

Chacun doit comprendre ces choses à sa manière. Je vous avoue que je ne voyais pas tellement tout cela de cette façon, il y a encore deux ans. L'entrée triomphale, relativement triomphale, de Jésus à Jérusalem me semblait un ajout au récit biblique pour être en conformité avec les idées qu'on se faisait du messie. Maintenant, je trouve extraordinaire qu'un homme ait pu prendre conscience de ce messianisme et qu'il ait osé, non seulement le penser pour lui, mais oser le dire devant un public qui lui était extérieur et que ne pouvait absolument pas communier avec cette intuition fondamentale que Jésus ressentait. Je comprends très bien qu'un homme ait une certitude profonde de sa mission, et Jésus l'a eue. Mais entre avoir une certitude de sa mission et en faire presque la théorie, c'est-à-dire l'exposer à brûle-pourpoint devant un public peu préparé, c'est l'aboutissement d'une prise de conscience assez extraordinaire de sa mission.

Est-ce que Jésus a pu dire qu'il était le messie ?

Je croirais volontiers qu'il l'a dit dans la synagogue de Nazareth. Il y a quelques années, je pensais plutôt que c'était un fait rédactionnel de la part des évangélistes. Maintenant, j'avoue que je ne sais pas mais le penser donne à Jésus une dimension encore plus grande. C'est le fait d'une personne suffisamment intériorisée, qui a une intelligence suffisante de son passé, pour se trouver une mission enracinée dans ce qu'il est, ce qui fait qu'il ne peut pas en douter, même s'il est en butte à la contradiction. Mais passer de la conviction intérieure à une explicitation à un public même proche, c'est vraiment quelque chose de grand car on n'est jamais prophète dans son pays.

Quelle est la signification du mot messie ?

Je pense que, sitôt que Jésus a compris qu'il était le messie, il a réalisé qu'il n'était pas un messie comme celui qui était attendu, mais que ce nom correspondait à la mission qu'il découvrait en lui. Autrement dit, il n'a pas voulu être le messie tel qu'il était attendu et annoncé dans les écritures. Il se savait le messie, il était vraiment celui qui était envoyé par Dieu, non parce qu'il collait à ce que les prophètes avaient dit, mais parce qu'il se sentait en avoir l'autorité.

Il se savait l'envoyé de Dieu ?

Il le savait et c'est capital. C'est-à-dire qu'il avait l'impression que l'exigence intime qui le conduisait, venait de son Père, de Dieu. Quand on parle de «mission», on a deux aspects complémentaires, on est

envoyé par... ou il y a en moi quelque chose qui me conduit à... Dans la mesure où l'activité créatrice qui me permet de prendre conscience de ce que je dois être est une activité qui n'est pas que de moi, elle est donc de Dieu. C'est pourquoi la communion de Jésus avec son Père faisait de lui le messie, quoique la conception qu'il avait du messie ne soit pas celle que les prophètes avaient enseignée au peuple, du moins que le peuple avait compris de leur enseignement. C'est cette assurance d'être l'oint de Dieu, son envoyé, qui lui permettait d'avoir une telle autorité en se dégageant de la conception messianique qu'on avait de son temps. J'avoue que, pour moi, c'est un des aspects par lequel sa transcendance apparaît.

Qu'est-ce qui fait la transcendance de Jésus par rapport à tout homme qui essaie de suivre sa mission ?

C'est à chacun de le découvrir. Pour ma part, quand je vois ce que Jésus a dû vivre et ce que moi-même j'ai à vivre, la différence est considérable. Autre point important, Jésus a interpellé ses disciples en profondeur, à tel point qu'après sa mort, ils ont vécu des expériences qui leur ont fait dire qu'ils l'avaient vu. Les christophanies ont certainement existé. La sincérité de Paul n'est pas contestable et on voit comment ça l'a transformé. Pour moi, ces christophanies sont plus la manifestation de la percussion spirituelle que Jésus a provoquée chez ses disciples et chez ceux qui ont été en relation avec eux, que d'une action extrinsèque, l'intervention d'un Dieu qui aurait ressuscité Jésus.

C'est au regard de la foi que ça a existé ?

Pas uniquement. Je ne crois pas qu'on puisse accuser Paul de ne pas avoir été sincère quand il dit : j'ai vu le Christ. S'il avait inventé de l'avoir vu, on ne peut plus croire à rien, on ne peut plus rien dire. Dans les Actes, on a trois récits de la conversion de Paul. Ce ne sont pas véritablement des christophanies, ce sont des visions. Seuls les apôtres ont eu des christophanies et ça n'a pas duré longtemps. Quand Paul dit que Jésus est apparu à Pierre, puis aux apôtres, puis à Jacques, le frère de Jésus, puis à cinq cents disciples qui sont encore en partie en vie, ça pose question et c'est en contradiction avec les évangiles.

Les apparitions de Jésus se passent soit à Jérusalem pour Luc, soit en Galilée pour Matthieu. Dans les évangiles, il y a dix christophanies plus ou moins indépendantes. Il y en a eu peut-être d'autres mais on n'a gardé que celles qui étaient particulièrement doctrinales. Pour moi, je ne veux pas nier qu'il y ait eu des christophanies mais ce que j'accepterais volontiers, c'est que l'historicité n'est pas dans le fait que Jésus a été vu, mais dans le fait qu'on a vu Jésus, dans le fait qu'on a vu, plus que dans le fait qu'il était à voir. Qu'il y ait eu des visions optiques, je n'y vois aucun inconvénient mais je refuse absolument que ce soit la vision optique qui ait déclenché l'apparition. Donc il a pu y avoir un événement optique, ça arrive, Lourdes par exemple, mais la vision optique n'a pas déclenché l'acte de foi. Ce n'est pas nous qui le voyons. Pour que Dieu se fasse voir, il faut qu'on l'accueille, c'est là que se trouve l'activité de fidélité et de foi du voyant. Pour moi, il n'y a jamais irruption de Dieu si le chemin n'a pas été secrètement préparé pour l'événement.

La conversion de Paul.

La ferveur avec laquelle il persécutait les chrétiens est devenue la ferveur par laquelle il évangélisait. Il est resté un tempérament passionné et il était d'un caractère impossible. Il n'a jamais pu collaborer vraiment. On le lui a bien rendu. Pratiquement, il a été tenu à l'écart même par les Églises qu'il avait fondées. C'est un homme abandonné de tous, dans sa prison et ailleurs, qui meurt inconnu. Or il a eu une fécondité extraordinaire. Il avait lutté contre le judéo-christianisme qui faisait du christianisme une secte juive sous l'influence de l'Église de Jérusalem et de Jacques, le frère de Jésus. Après sa mort, l'Église s'ouvre à l'universalisme, pas tellement grâce à la vitalité religieuse de ces Églises, mais à la suite de la destruction du temple de Jérusalem qui ruine l'influence de la religion juive. A partir de ce moment, les Églises se sont suffisamment éloignées du judaïsme pour devenir indépendantes.

Envoyé de Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ?

Cela veut dire qu'il avait l'impression que l'exigence intime qui le conduisait, qui venait de son Père, de Dieu, était impératif pour lui.

S'appeler fils de Dieu, c'est encore autre chose ?

Si l'expression «fils de Dieu» a un sens théologique comme celui que nous avons maintenant, ce serait un pas de plus. Mais dans les conceptions de l'époque, c'était affirmer une communion avec Dieu qui n'avait rien à voir avec une filiation proprement divine. Une filiation divine n'était pas concevable pour le monothéisme juif. Paul lui-même a exalté le Christ au-delà de toutes les créatures mais il n'en a pas fait un Dieu. Il ne le pouvait pas car c'était contraire à son monothéisme fondamental. Poussé par les gnoses de son temps, dans les épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens, il le met au-dessus de tout, il va jusqu'à dire que le Christ a tout créé, mais Dieu est avant.

Pourquoi le grand-prêtre dit que Jésus a blasphémé ?

Parce qu'il se dit l'envoyé de Dieu, alors qu'il apporte un message qui est en contradiction avec la loi et la doctrine du temps. La difficulté que nous avons, c'est que nous faisons des écritures une lecture théologique au lieu d'en faire une lecture historique. Nous sommes bien plus calés en doctrine qu'en histoire, même si on commence à connaître un peu mieux la mentalité, la culture de l'époque. Cela nous permet d'en faire une autre lecture.

Si on lit l'épître aux Romains. On peut la lire au point de vue théologique et c'est vraiment en porte-à-faux avec ce qu'on peut ressentir. Paul écrit pour préparer sa venue à Rome. Il ne pensait pas arriver comme il est venu, c'est-à-dire en prisonnier, ce qui a fait qu'il n'a pas été reçu par l'Église de Rome. Il est mort en prison sans que cette Église semble s'être souciée de son sort, peut-être parce qu'elle était en relation avec l'Église de Jérusalem où Paul était suspect.

Paul connaissait un peu l'état de cette Église, en particulier par Aquila et Prisca qui venaient de Rome. Sa lettre est donc une conversation indirecte pour préparer sa venue. Comme il s'adresse à des païens, il va essayer de tenir le milieu entre la conscience que peut avoir un païen et la loi des Juifs. Si on lit cette lettre ainsi, elle prend une toute autre allure. On ne cherche plus des théories théologiques. On découvre un homme qui essaie de prendre contact avec un milieu qu'il ignore et qu'il croit plus proche de lui qu'il ne l'était en réalité.

La lettre aux Romains est particulièrement difficile mais toutes peuvent être lues de cette façon et cela renouvelle la lecture. Paul n'était pas un théologien, c'était un mystique, il avait des envolées mystiques. Et puis c'est une lettre, ce n'est pas un discours académicien, c'est plus ou moins structuré et on trouve des points de vue contradictoires.

La mort de Jésus

Je pense que la mort de Jésus est essentiellement une mort de fidélité, la fidélité à sa mission jusqu'au bout. Ce n'est pas Dieu qui l'a tué, il n'est pas mort pour nos péchés. Je préfère dire que tout s'est passé d'une façon inattendue, un procès rapide, une condamnation politique, une mort banale. Crucifier un homme de plus, ce n'était même pas un événement journalistique. Maintenant, nous donnons à cette mort une dimension qu'elle n'avait pas, de même que celle que nous donnons à la naissance de Jésus n'a rien à voir avec ce qui s'est passé réellement.

Pour moi, la mort de Jésus est essentiellement une mort de fidélité. Et le poids de la souffrance, qui fut certainement très grand, est au fond contingent car ce n'est pas de l'ordre de la fidélité. Paul a pu dire dans un élan mystique qu'il ajoutait par ses souffrances ce qui manquait à la passion du Christ. Il avait en perspective que la souffrance avait du poids sur la justice de Dieu et on est souvent allé dans cette direction par des souffrances provoquées ou recherchées pour augmenter le poids des mérites acquis par la souffrance. La souffrance n'est pas méritoire en soi.

La souffrance dans la maladie.

Quand on est frappé par la maladie, chacun doit trouver sa manière de s'approprier sa souffrance, non pas en lui donnant une valeur en soi, mais une valeur par rapport à ce que nous pouvons en tirer par notre propre développement spirituel.

Est-ce qu'on peut s'approcher ainsi du Christ ?

Je le croirais volontiers. Les souffrances sont terribles mais cet aspect reste cependant contingent et il ne faut pas faire de l'essentiel avec du contingent, ça me paraît une grave déviation. Jésus est mort par fidélité, la souffrance n'était pas l'essentiel. Autrement, on est fasciné par le contingent qui distrait de l'essentiel.

Quelle est la signification de la mort pour tout homme ?

La mort est impensable. On a quelque chose de ce genre dans la vie spirituelle, les seuils de la vie spirituelle. On ne connaît pas ces seuils avant de les avoir franchis et donc on les franchit sans le savoir. C'est seulement après que l'on comprend l'importance du franchissement. Dans le cas de la mort, on ne sait pas très bien ce qui se passe après la mort et on ne sait pas ce qu'est la mort avant de mourir. Quand on meurt, on ne doit pas tellement se préoccuper de savoir ce que c'est. Du moins je le pense, je n'en sais rien. C'est peut-être à l'image de ce que nous pouvons connaître lorsque nous avons à passer certains seuils de la vie spirituelle. Nous n'en connaissons la puissance, la réalité, l'importance que lorsque nous continuons à être suffisamment fidèles sur le chemin que le seuil nous a ouvert.

Vous dites : faire de la mort sa mort.

Chacun a à le faire à sa manière et suivant la perfection qu'il atteint. Ce qu'on peut dire touche un peu à la résurrection. Un homme qui meurt vraiment de sa propre mort manifeste par sa mort une fécondité spirituelle qu'il n'aurait pas atteinte dans son activité. Cela explique un peu tout ce qui s'est passé après la mort de Jésus, les phénomènes de christophanies. L'échec de sa mission a été grand et la prise de conscience de cet échec a été importante. Si Jésus avait pu dire qu'il ressusciterait après trois jours, ça n'aurait pas enlevé les souffrances mais ça lui donnait un autre sens. Je pense qu'il y avait bien autre

chose. Il avait échoué. Les tentations dans le désert montrent un peu ce qu'il aurait pu faire s'il s'y était pris autrement. S'il avait été un messie politico-religieux, il aurait peut-être réussi à chasser l'envahisseur et il serait devenu le héros d'Israël, mais il n'aurait plus été Jésus.

Vous dites que la vérité ne sera jamais vaincue mais, en même temps, que le mal est invincible.

Quand on parle du mal humain, on est sur le plan de la moralité. Je voudrais en sortir. L'homme peut être l'occasion de la cruauté du réel, c'est à ce niveau qu'il faut se placer, ce n'est pas au niveau d'un mal qui serait le contraire du bien. Quand je dis que le réel est radicalement inhumain, ça veut dire que les déterminismes qui constituent le réel, déterminismes qui peuvent être étudiés par les sciences, ne tiennent absolument pas compte de ce qui se passe, ils sont déterminés par leur propre réalité. Dans la mesure où nous avons une réalité créatrice, une action qui est en nous mais qui n'est pas que de nous, nous pouvons arriver à continuer notre chemin, malgré des obstacles quasi invincibles qui ne disparaîtront jamais. On est devant une digue; pour passer, il faut ronger la digue peu à peu, faire un trou. Il faut du temps mais, avec le temps, la vérité n'arrivera jamais à être bloquée définitivement.

Que signifie épouser totalement le réel ?

Cela consiste à voir les choses telles qu'elles sont, dans la mesure où mes autodéfenses ne me cuirassent pas contre le réel et grâce à la lucidité de mon esprit, à la limpidité aussi de mon cœur, c'est-à-dire en découvrir la cruauté, le caractère irrémédiable, l'aspect invincible. Alors, chacun de nous, suivant ce qu'il est, malgré ses autodéfenses, grâce à sa lucidité, à sa réflexion, à son esprit critique, s'efforce de voir le réel tel qu'il est, de façon à ce que le réel donne l'occasion, en luttant contre lui, de découvrir des exigences qui nous permettent de nous développer spirituellement. Voilà ce que j'entends par épouser le réel et le mot épouser dit bien ce qu'il veut dire.

Croyez-vous que Jésus ait épousé totalement le réel ?

Je crois que justement Jésus est allé à fond dans cette perspective. A la fin de sa vie, grâce à sa fidélité, il a découvert l'impossibilité radicale de réaliser sa mission dans le temps de sa propre vie. Malgré cela, il affirme que sa mission triomphera, ce qui est un des aspects essentiels de ce que nous appelons la résurrection.

De quels moyens disposons-nous ?

C'est à chacun de les trouver car l'essentiel ne s'enseigne pas. C'est à chacun, grâce à ce qu'il est et malgré ses autodéfenses, d'avoir cette lucidité, ce courage d'affronter le réel tel qu'il est, les mains nues. Je pense que la lucidité, l'activité critique si vous voulez est une activité créatrice comme l'activité d'invention, de représentation. Le St Esprit est un esprit critique, l'activité de Dieu, que j'appelle St Esprit, est non seulement constructrice, créatrice, mais critique.

Vous montrez que Jésus a connu l'incertitude, l'angoisse. Est-ce le même que celui qui proclame : Je suis la vérité ?

Il y a une différence entre être sûr de sa voie et rencontrer des difficultés, des doutes, des questions auxquelles on n'arrive pas à répondre, malgré sa fidélité. Je peux être convaincu de ce que je dois faire mais, parce que ça va loin, ça soulève en moi des questions qui ne remettent pas en cause mon devenir mais impliquent l'acceptation de mes limites ou des souffrances à porter.

Jésus a tout de même une conscience très aiguë.

La notion de fidélité est complémentaire de cette communion en profondeur avec son Père qui lui faisait sentir que renoncer serait se renier. Paul l'a compris à sa manière : malheur à moi si je n'évangélise pas! Il avait peut-être l'impression d'être mê plus qu'appelé par Dieu. Cela ne veut pas dire qu'il était simplement l'instrument passif de sa prédication, mais il y avait en lui une exigence d'évangéliser, et ne pas le faire, ce serait se renier. Paul est d'une certaine façon de la veine des anciens prophètes que Dieu forçait plus ou moins à parler aux autres. Jésus avait sans doute une intériorité beaucoup plus profonde. Ce n'est pas Dieu qui le forçait, c'est lui qui répondait aux appels de son Père.

On voudrait savoir comment vous concevez le fonctionnement d'un groupe qui travaille vos livres.

Pour qu'il fonctionne bien, je crois qu'il faut, en général, qu'il ait une colonne vertébrale, c'est-à-dire qu'il ait un sujet d'étude qu'il poursuit régulièrement, grâce à un livre par exemple. Il faut évidemment un livre qui mérite d'être lu et j'ai la faiblesse de croire que les miens sont de cet ordre. Pour que la confrontation dans un groupe soit utile, il faudrait que chacun ait travaillé le chapitre correspondant à la lecture. De tels livres, comme les miens, appelle une relecture car il y a tout un travail d'approfondissement que chacun peut faire à sa cadence et qui permet un échange qui va beaucoup plus loin que toutes les rencontres que j'ai pu faire avec des théologiens. Je pense au Père Varillon et au livre «Deux chrétiens en chemin». Nous n'étions pas capables, ni l'un ni l'autre, d'aller au fond des questions que nous avons soulevées, et encore moins en public. Mais, à la relecture, je vois que Varillon m'a donné l'occasion d'explicitement certains points qui sont dans les autres livres.

A côté de la colonne vertébrale, il y a le silence. Un test favorable pour la vie d'un groupe, c'est qu'il aime se réunir pour se taire. Se taire ensemble est quelque chose de positif. Ça élimine le côté cérébraliste et on ne perd pas son temps à condition que ce soit un silence suffisamment plein. On pourrait concevoir un groupe où on ait un quart d'heure de silence avant ou après la réunion pour couper l'activisme et la dispersion du temps ordinaire et permettre la concentration et le recueillement qui sont nécessaires pour faire un travail sérieux.

Comment se fait-il que les apôtres aient demandé à Jésus de leur apprendre la prière ?

Parce qu'ils ont compris que la prière de Jésus n'était pas la leur, même si Jésus et eux utilisaient les mêmes formules. Il y a dans la prière une réalité personnelle qui dépasse de beaucoup la littéralité des expressions. Pour que la prière soit vraiment une prière, il faut qu'elle soit créée par celui qui prie, que cette création se fasse à partir d'un texte ancien ou nouveau, peu importe. L'important, c'est qu'il y ait re-création. Sitôt qu'il y a re-création, il y a une activité de Dieu car ce n'est pas que de moi que je crée. On peut dire que la prière que je fais réellement, l'essentiel de la prière qui vient de moi, tout en ne pouvant pas être sans moi, n'est pas que de moi. Dieu prie en moi et il y a un dialogue entre lui et l'écho que je peux être de lui par ce que je suis proprement lors de la prière. Bien chanter n'est pas nécessairement bien prier.

Dans la prière que je dis en la créant, je me mets dans la situation où il y a une activité personnelle qui fait que ma prière n'est pas la vôtre. Chacun a sa prière. Cette prière est faite pour que je m'entende plus que pour que Dieu l'entende. Dieu est sourd. C'est un des aspects de l'homme, il a besoin de se proférer pour se trouver. La prière est une manière de se proférer qui lui est essentiel car elle lui permet de mieux prendre conscience de la réalité qui existe en lui. Donc la prière est plus faite pour celui qui la dit que pour le Dieu auquel il s'adresse. Mais en vérité, la manière dont il prie est la conséquence d'une action en lui, qui est de lui mais qui n'est pas que de lui, qui est proprement l'activité de Dieu en lui. La vie spirituelle se nourrit de ses fruits. Nous portons fruit grâce à notre fidélité à l'action de Dieu en nous et ce fruit est notre propre nourriture.

Prier consiste à proférer devant soi ce qui est l'essentiel de ce qu'on vit. Deux climats sont particulièrement favorables. Le premier vient de ma mission. Une des conséquences de ma fidélité à ma mission est de me permettre de dire des paroles vraies qui seront vraiment pour moi une nourriture. Mais si je rencontre quelqu'un qui communique avec moi de façon profonde sur ce que je vis vraiment, il m'aide, par ce qu'il est, à dire ce que je dois sortir de moi. C'est la communion au niveau de l'existence. C'est ce que j'essaie de montrer dans la rencontre de Jésus avec Marie, la sœur de Marthe.

C'est la paternité spirituelle.

Tout à fait mais je dis filiation et paternité. Car c'est un cas un peu particulier de la communication qui peut ne pas avoir cette profondeur et être beaucoup plus générale que la filiation-paternité spirituelle qui reste exceptionnelle dans une vie. Dans la relation en profondeur avec l'autre, il n'y en a pas un qui donne et l'autre qui reçoit. Les deux donnent et reçoivent. Dans la vie spirituelle, on ne donne que si on sait recevoir et on ne reçoit que si on sait donner.

La prière nourrit la vie mais je crois que la prière est indispensable pour réaliser un projet ou une activité.

Je le pense tout à fait mais j'ajouterais, si le domaine du projet est dans le sens de la mission. La mission ne peut pas se concrétiser autrement que dans des projets successifs. A un instant donné, on peut être particulièrement attentif à tel projet mais c'est la mission qui donne sa valeur caractéristique à la prière.

Quelle est la place de la prière dans une vie ?

Elle dépend des heures et des âges. A un âge où on est plus particulièrement affectif, la prière se concrétise dans l'affectivité et va par conséquent s'épancher comme un torrent. Mais je crois que ce serait une erreur de mesurer l'importance et l'intérêt de la prière à ce côté. Il y a des heures où l'on est incapable de dire quelque chose qui soit valable, c'est-à-dire une parole vraie. Seul le silence, le vrai, et ce n'est pas facile à atteindre, est l'expression de ce qu'on vit.

Chacun a sa vie de prière. Les cadences sont très variables suivant les époques. Il y a une très grande différence entre la prière de quelqu'un qui est en pleine croissance, où sa mission est en train de se développer, au moins extérieurement, et la prière de celui qui se voit rétrécir peu à peu, qui se voit petit à petit éliminé, qui se sent de plus en plus loin de ce monde, qui finalement s'approche un peu du dépouillement de la fin.

La méditation doit être greffée sur la vie.

Nous sommes d'accord mais prenez le mot «vie» dans le sens que chacun doit avoir au moins un commencement de ce regard global sur son passé pour voir un peu le sens de sa vie. Sinon on prend la vie au sens du quotidien. Cette vue globale dépend du regard intérieur que chacun doit découvrir

pour lui, car ce n'est pas une simple remémoration du passé. Sitôt que deux êtres prennent suffisamment conscience de leur mission, lorsque l'occasion de se rencontrer au niveau même où ces deux missions se croisent, il y a tout de suite une possibilité de communication en profondeur qui est bénéfique pour l'un et l'autre. C'est ce que j'ai essayé de dire dans «Devenir soi» et ici en parlant de communion au niveau de l'existence; le mot «existence» est précisément ce regard global sur son passé. Quand nous atteignons, chacun, le niveau de notre existence et que nous pouvons communier à ce niveau, cette relation a une fécondité qui dépasse de beaucoup ce qu'on pourrait se dire à l'occasion des événements communs quotidiens.

Peut-on prier pour l'avenir ?

J'insiste sur le regard global du passé. Mais plus on enracine son présent dans la vue globale de son passé, plus on prépare secrètement l'avenir. Nous vivons dans l'instant tout ce qui a été l'essentiel de ce que nous avons vécu dans le passé et ainsi s'amorce, sans que nous le sachions et sans en connaître les détails, l'essentiel de ce que nous aurons à vivre pour que notre existence s'unifie et de devienne ce caractère unique qui nous caractérise par rapport à tous les autres.

A douze ans, est-ce que Jésus a eu une préconscience de son avenir ?

Pour ma part, je ne vois pas du tout des raisons de mettre en doute l'historicité de ce récit de la montée de Jésus à Jérusalem, à douze ans. Ce que je contesterais, c'est le fait que les docteurs de la loi interrogent Jésus. A mon idée, c'est Jésus qui interrogeait les docteurs. Un juif m'a dit que c'était une coutume chez eux, on considère qu'un enfant devient adulte quand il commence à se poser des questions sur ce qu'on lui enseigne. C'est peut-être ce qui s'est passé. L'âge de douze ans est particulièrement favorable pour une prise de conscience en profondeur sur son avenir par un regard global encore inconscient de ce qu'on a été et surtout de ce qu'on va devenir. C'est comme cela que je comprends ce récit.

Maintenant, ce qu'on fait dire à Jésus ne nous paraît pas impertinent car nous sommes des gens pieux, mais ç'aurait pu l'être. Et puis si Jésus est né comme on le dit dans notre tradition, Marie aurait dû comprendre. A mon avis, Jésus n'a pas dit cela. Ce que je comprendrais très bien, c'est qu'un enfant de douze ans peut avoir une vigueur suffisante pour se poser vis-à-vis de ses parents qui, étant nécessairement un peu étrangers à ce qui se passe dans leur fils, avaient déjà pour ainsi dire préconçu la vie qu'il aurait à mener. Il y a des enfants pour lesquels leur vocation est presque une provocation et, en tout cas, le devient parfois.

Ce serait embellir les choses que prétendre que Jésus sentait déjà son Père lui parler.

Je le croirais volontiers car on peut très bien y voir une prise de conscience d'exigences intérieures, surtout chez un enfant qui mélange encore un peu bien des choses, une action directe, explicite, de Dieu, sous la forme d'une parole qu'on entend ou d'un ressenti. On a pu l'expérimenter soi-même. Qu'il parle de son Père exprime une communion en profondeur avec Dieu. On n'est pas obligé d'y voir de la théologie. Aujourd'hui un enfant de cet âge ne parlerait plus du Père, sans doute, mais d'un ami, Dieu est l'ami. Ce sont des expressions affectives qui essaient de dire la vigueur de la communion qui existe, que l'on pressent, dont on est sûr, entre ce qui monte en nous et ce que Dieu veut de nous.

Comment faire la critique de l'Église ?

Il faut l'union de l'audace et de la prudence, le serpent et la colombe. Celui qui est à la fois serpent et colombe sent le caractère très important de l'Église et qu'il est très important aussi qu'elle réalise sa mission. Il faut donc l'aider à devenir ce qu'elle doit être et pour cela, il faut supporter qu'elle soit ce qu'elle est, «ma mère et ma croix». Beaucoup de mes lecteurs, malheureusement, sont plus attentifs aux critiques qu'à l'aspect constructif que je fais. Ils cherchent plutôt la critique et, dans ces conditions, déséquilibrent complètement ce que j'apporte. Cette alliance du serpent et de la colombe fait partir de cette ambiguïté, de la complexité du réel dont je parle. Tout ce que nous faisons ne peut pas être entièrement pur. Il faut bien avouer qu'il y a dans mes critiques une certaine ambiguïté qui tient à notre condition d'homme.

Comment penser aujourd'hui la place, le statut et la fonction du prêtre ? Les chrétiens ne doivent-ils pas changer eux-mêmes pour que leurs prêtres changent ?

Je suis dans un pays où il y a de moins en moins de chrétiens et de moins en moins de prêtres. Ce qui n'est pas compréhensible, c'est que les Églises ne prennent pas conscience des situations locales et ne prennent pas les dispositions voulues pour réaliser leur mission. Chrétiens, nous avons le droit de pouvoir nous rencontrer autour de l'eucharistie, ce n'est pas contestable. C'est très dangereux de considérer qu'une réunion chrétienne soit accomplie lorsqu'on distribue une eucharistie consacrée à cinquante kilomètres de là. C'est grave de penser qu'on réalise pleinement ainsi ce que Jésus a demandé à ceux qui se réunissent en son nom.

Un problème capital, qui n'est pas plus réalisé maintenant que jadis, c'est celui de la décentralisation.

Elle est radicalement nécessaire car les conditions de la mission de l'Église sont différentes d'un lieu à un autre. L'Église de France n'est pas dans la même situation que celle de Belgique. En France même, la situation du nord, de l'Alsace ou du Midi est fort différente. Dans mes livres, je pensais que l'essentiel de la structure de l'Église était l'évêque. Placé dans un diocèse de dimension convenable et suffisamment homogène, l'évêque pourrait prendre les dispositions qui correspondraient aux besoins du peuple chrétien et permettraient à l'Église de remplir sa mission. Nous en sommes loin. Un homme qui était pourtant dans l'institution a été courageux. Le Père Moingt, jésuite, a soutenu cette position mais il n'a pas été suivi. Il faut attendre que l'Église soit prête, il ne sera jamais trop tard, mais il sera tard.

Vous parlez du cheminement spirituel de chacun de nous mais qu'en est-il des relations à l'intérieur du groupe ?

Dans mes perspectives, un groupe d'hommes oscille entre une collectivité et une communauté. La distinction est capitale. La collectivité ne peut pas exister dans l'individualisme de ses membres car elle est unifiée par l'uniformité. En revanche, dans la mesure où la communauté existe, on a un ensemble d'êtres dans lequel chacun est fidèle à ce qu'il doit être. Or plus on est fidèle, plus on est différent. Par conséquent, l'unité de la communauté n'est pas du tout visible dans l'uniformité de ses membres mais, par le fait que chacun, parce qu'il est suffisamment fidèle à ce qu'il doit être, aide les autres à être fidèles à ce qu'ils doivent être, c'est une unité invisible. A ce moment, il n'y a pas du tout d'antagonisme entre eux, d'opposition, mais au contraire une collaboration entre chaque individu pour réaliser une communauté qui aide chaque individu à être lui-même. Pratiquement, on identifie la collectivité à une communauté car elle est plus facile à concevoir et son unité est beaucoup plus visible que dans les fidélités de chacun. L'Église est en fait une collectivité mais, pour être totalement fidèle au message de Jésus, elle devrait tendre vers une communauté.

IV - Sens de sa vie et eau jaillissante (pages 203 à 216)

Assis près du puits de Jacob, fatigué sans doute après une longue marche avec vos disciples, alors partis aux provisions, Jésus, vous avez été intimement conduit à parler avec une femme de Samarie venue faire sa corvée d'eau quotidienne, et à l'entretenir d'une eau toute autre que celle qui étanche la soif. Qu'est-ce qui vous a poussé à entreprendre une telle conversation avec cette inconnue, de prime abord à tout le moins visiblement fort étrangère à vos préoccupations ? Quand vous lui aviez demandé à boire, elle vous avait répondu de la façon la plus banale, d'une façon réservée même, distante aussi, car il ne convenait pas à une femme seule de se laisser aborder par un homme qui, de plus, n'était pas du pays. Cependant vous aviez sans doute pressenti qu'elle n'était pas quelconque. Elle était comme Marie-Madeleine que vous aviez rencontrée une autre fois et dont par l'effet de votre seule présence «vous chassâtes sept démons», est-il écrit; comme Marie-Madeleine qui la première vous vit après votre mort - est-ce en songe ou autrement, qu'importe - et qui atteignit ainsi l'assurance que vous étiez vivant d'une vie qui désormais ne connaîtrait plus la mort. Aussi bien cette assurance n'était-elle pas finalement le fruit, pour la plus large part, de la foi qu'elle avait eue en vous grâce aux rencontres qu'elle avait faites de vous ? Cette Samaritaine, elle aussi avait beaucoup aimé bien que chaque fois elle ait été par contre fondamentalement déçue. En elle aussi, sous la grisaille des journées machinales toutes semblables et des pratiques religieuses routinières de son pays, battait un cœur inassouvi que nul amour n'avait durablement comblé.

Vous avez voulu aider cette femme à naître de cette nouvelle naissance dont Nicodème, tout Maître en Israël qu'il était, n'avait pas compris sur le moment la nature particulière quand vous lui en aviez parlé. «Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va...» Sans qu'elle le sache, en dépit des apparences et de la manière dont elle avait vécu dans le passé, tout en cette femme s'efforçait vers cette vie inconnue. Des potentialités ignorées d'elle, encore comme endormies, rendaient possible un avenir que rien alors n'aurait pu faire pressentir à d'autres qu'à vous. Tâche difficile s'il en est, que de donner assistance à autrui pour qu'il accueille une révélation qui ne peut pas se produire sans lui! L'essentiel ne se communique pas comme ce qui est seulement important. Il faut le trouver par soi-même et pour soi-même. Il ne s'enseigne pas, mais pour s'y refuser rien ne s'y prête davantage. Cependant, lorsque à travers une vie fût-elle des plus aventureuses, un être, grâce à ses ressources intimes, a suffisamment cheminé vers son humanité, à cause de ce qu'il est devenu presque à son corps défendant cela ne lui est pas facile de s'échapper.

Aussi, sans plus parler de votre soif que l'eau puisée par la Samaritaine aurait pu aisément et sur l'heure étancher, vous êtes entré dans une tout autre rencontre avec elle, vous avez élevé la conversation avec elle à un tout autre niveau. Puisque le premier contact avec cette femme semblait

être un étonnement où transparaisait la réprobation, vous lui avez parlé de son mari. Était-ce seulement pour la rassurer ? Certes, s'il est sujet qui touche à la vie profonde de l'homme n'est-ce pas celui qui concerne ce que le cœur et le corps, intimement et inséparablement liés, demandent pour s'épanouir dans le bonheur; bonheur toujours espéré, au vrai jamais pleinement atteint. Aussi peut-on penser que cette manière de poursuivre la conversation était pour aller plus avant dans la rencontre avec elle que ne le permettent ou que n'y conduisent les propos ordinaires.

La réponse se fit nette, d'autant plus brutale qu'elle fut spontanée et fondamentalement douloureuse «Je n'ai pas de mari». «Tu dis bien, répartit Jésus, tu en as eu cinq et l'homme que tu as maintenant n'est pas ton mari». Oui, ces maris qui ne sont pas de vrais maris et avec qui on ne peut pas faire «couple» et souvent l'homme qu'on a, à mesure qu'on le connaît mieux, n'est pas celui que l'on espérait de tout son être en se mariant. «En cela tu dis vrai». Tu es vraie, lui signifie Jésus, d'une vérité qui dépasse ce que tu sais de toi et de ta vie. Ta réponse est moins dans ce que tu affirmes qu'elle ne vient de ce que tu es; de ce que tu es que tu ignores au point de te méconnaître et de t'abaisser au niveau des comportements que tu as été conduite à prendre peu à peu à la suite de ce que tu as eu à vivre, et par un entraînement qui n'est que trop de nature. Le ton avec lequel tu m'as répondu te manifeste dans ta réalité profonde à qui t'entendant t'écoute, et à qui alors s'écoulant dans l'intime se perçoit et te «voit». La manière dont tu t'exprimes, qui va bien au-delà de ce que tu me dis, de ce que tu consentirais à me dire et même de ce que tu saurais te dire, me fait entrer dans l'intelligence de qui tu es, de qui tu pourrais devenir. Femme, quand tu t'es exclamée «Seigneur, je vois que tu es un prophète», au vrai ce n'est pas à cause de la réplique de Jésus que tu t'es ainsi écriée. Tout le monde était au courant que tu avais eu cinq amants et que celui avec qui tu vivais n'était pas non plus ton mari. Mais ton affirmation, jaillie de toi avant même que tu y penses et que tu le veuilles, montre mieux que tout ce que tu aurais accepté ou aurais été capable d'avouer quel retentissement grandissant ta rencontre de Jésus avait alors en toi, quelle mise en question de toi elle avait provoquée. Aussi par un sursaut d'autodéfense propre à tous ceux qui ont à se dégager de quelque embarras et comme à se justifier, et qui pour cela s'efforcent de se situer sur un terrain qui leur permet de mieux se poser devant autrui, tu t'es mise à parler à cet étranger, lequel tu savais d'une autre religion que la tienne, de la montagne où ont adoré tes pères et de Jérusalem où il est dit ailleurs qu'il faut le faire. Moyens sans cesse repris par les membres des diverses Églises qui ont «une religion» à laquelle ils tiennent moins par amour de la vérité que pour la possession de certitudes et de sécurités à bon compte qu'elle leur procure! Manières de dire qui fournissent aux chrétiens d'aujourd'hui comme à ceux d'hier l'occasion de mieux s'affronter en parlant de ce dont ils ne vivent pas vraiment, et dont ils n'ont l'occasion de s'occuper que lorsqu'ils ont à s'opposer entre eux. Ainsi se refusent-ils mieux et plus facilement à ce qui en eux, à leur corps défendant, tente d'émerger en esprit et vérité à certaines heures de lucidité et de liberté. «C'est protestant; c'est catholique; mon Église ne peut pas se tromper; les Écritures sont à prendre à la lettre ; ce qui a toujours été cru ne peut pas être faux; ce qui n'a jamais été dit ne peut pas être vrai» Ou encore c'est de l'intellectualisme, c'est de l'élitisme, c'est du subjectivisme, c'est trop «personnel» et lorsqu'on a quelques lectures, c'est du kantisme, du bergsonisme, du freudisme, du marxisme.

Ces «bonnes raisons» permettent aux hommes d'Église, de toutes les Églises, de ne pas s'engager dans des sujets qu'ils ne veulent pas aborder, car ils en ont peur, -c'est à juste titre-, et aux chrétiens de toutes les confessions, lesquels se réclament avec une conviction intéressée de l'esprit d'enfance, de se dégager des questions qu'ils ne veulent pas se poser car cela troublerait la tranquillité de leur «foi». En effet ces sujets et ces questions sont matières à doute puisque ordinairement ils naissent du doute et ne prennent toutes leurs dimensions que peu à peu, sous la stimulation continue qu'ils en reçoivent. «Dubito, ergo cogito, ergo sum» disait Descartes. Beaucoup ont oublié le dubito dans cette citation connue de tous dans son état tronqué. Aussi bien pour ceux qui pensent sans douter, le doute s'identifie au soupçon, comme «être» à affirmer.

Alors Jésus, l'auteur de ce passage vous a fait dire ce que sans doute vous n'aviez jamais encore explicité d'une manière aussi directe, mais qui alors était déjà fondamentalement dans ce que vous viviez et implicitement dans ce que vous publiiez: «Crois-moi femme, l'heure vient, et maintenant elle est là où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; tels sont en effet, les adorateurs que cherche le Père».

D'habitude, on met esprit et vérité avec des majuscules.

Je ne l'ai peut-être pas fait volontairement, mais c'est réussi car aussitôt qu'on met des majuscules, on sacralise, on chosifie car on les met à un autre niveau.

Mettre des majuscules signifie que ça vient de Dieu.

Si l'on veut mais mettre Dieu au commencement dispense de passer de ce qu'on peut en saisir à ce

qu'on peut en atteindre, à ce vers quoi on s'approche. Sitôt qu'on met une majuscule, on fait comme si le but était atteint, c'est une tendance à l'extrinsécisme.

Lecture

Oui, c'est bien désormais au niveau de la foi que s'est établi le dialogue. Parce que tu as dit vrai... Parce que tu as dit vrai, ce n'est pas «parce que tu as dit la vérité», ça correspond à la notion de vérité telle qu'elle existe dans l'évangile de Jean où il y a une perspective de la vérité toute à fait différente d'une vérité purement intellectuelle. On fait la vérité, on ne la découvre pas. Des paroles vraies ne sont d'ailleurs pas nécessairement des paroles qui touchent à la vérité.

... et que tu es capable de t'ouvrir sur ce que tu vis réellement sans même en avoir encore conscience, je puis te dire ces paroles mystérieuses, ces paroles décisives dont chacun comprend le sens et la portée qu'elles comportent pour lui, seulement à son heure et selon la taille spirituelle qui est alors sienne.

Et la femme maintenant de ne plus se défendre et de parler de celui qui doit venir. Par quelle naissance intime, au moment même où elle s'exprime ainsi, sait-elle que celui qui est attendu est venu? Elle le sait d'un «savoir» qui est de l'ordre de la foi plus que de celui d'une connaissance. Aussi bien l'auteur interrompt ainsi la relation de la rencontre comme dans nombre d'autres passages où l'on arrive au niveau de la foi après avoir discouru au niveau des faits.

Ce «savoir» est presque une intuition. C'est pourquoi je le mets entre guillemets car ce n'est pas un savoir communicable. C'est un savoir qui est une révélation en chacun et non la conséquence d'un enseignement, quoique l'enseignement peut le favoriser, mais d'une prise de conscience qui nous est propre.

Tout ce qui avait à être dit, tout ce qui pouvait être dit, l'était désormais. Seul le silence, le vrai, sous le couvert duquel avait été préparée secrètement de part et d'autre cette rencontre, pouvait dignement la continuer et la conclure.

Depuis vingt siècles, ces paroles se répètent d'âge en âge: «Dieu est esprit et c'est pourquoi ceux qui l'adorent doivent adorer en esprit et vérité». Depuis vingt siècles les chrétiens s'efforcent de parler à Dieu avec des paroles vraies et de l'adorer autrement qu'à partir de la conception qu'ils s'en donnent, si proche en fait et en dépit de leurs dénégations, de celle de leurs ancêtres païens. Certes, ils y parviennent rarement et leurs liturgies ne les y aident guère quand elles ne les en distraient pas complètement.

Aussi bien les doctrines qui abreuvaient (j'ai mis ce verbe parce qu'on est auprès d'une source, d'un puits) dans le passé la vie chrétienne et qui lui permettaient de s'exprimer par des paroles vraies peuvent-elles encore le faire de nos jours si on n'est pas en voie de les redécouvrir soi-même et de leur donner sens à partir de l'intelligence qu'on acquiert de la condition humaine et de la vie spirituelle? Mais pour atteindre à la relative authenticité permise à l'homme dans ses démarches religieuses, quel long cheminement ne faut-il pas qu'il fasse à ses risques et périls et à quelle activité intime ne faut-il pas qu'il se consacre avec persévérance pour y atteindre!

Cheminement et activité sans cesse à reprendre à mesure que de nouvelles connaissances se présentent et que de nouvelles questions se posent.

Autrement ces traditions dont il était jadis aisé de vivre et qui permettaient de prier, et non pas seulement de faire des prières, détournent maintenant des paroles vraies en leur substituant les termes d'un vocabulaire de convention. Ces termes trompent l'attente secrète des profondeurs de l'homme, ou le satisfont de façon fallacieuse. C'est pourquoi nombre de ceux qui ont puisé dans leur jeunesse à cette nappe stagnante -stagnante bien que toujours un filet d'eau secrètement l'alimente- n'ont plus le goût d'y retourner lorsque de nouveau la soif les harcèle. D'ordinaire, ils ne disposent plus alors des ressources personnelles qui leur permettraient de retrouver eux-mêmes, et chacun de la façon qui lui est propre, la source qui encore s'y épanche. Ils courent avec les foules après les mirages qui s'élèvent à l'horizon des déserts où elles errent.

Certes, pour pouvoir dire à Dieu des paroles vraies, il faut être en mesure de s'en dire à soi-même. C'est là le seul langage de l'homme qui soit langage pour Dieu. Mais se dire des paroles vraies est impossible si on s'abandonne comme à l'ordinaire à la facilité des banalités pieuses auxquelles tout le monde se livre et donne bonne audience.

Certes (pour dire des paroles vraies, pour se dire des paroles vraies) il faut que cela nous soit donné (c'est l'activité créatrice qui est de nous mais n'est pas que de nous). Il faut aussi que nous l'accueillions convenablement. Mais comment faire quand par autodéfense instinctive, face à ce que nous sommes, nous nous protégeons des lueurs de notre lucidité? ces lueurs parfois inquiétantes, souvent cruelles, bien qu'elles soient toujours vivifiantes en puissance pour un avenir qu'il faut par ailleurs mériter. Aussi souvent, est-ce seulement quand l'homme est toute souffrance, que jaillissent

de lui des dire plus vrais que ce qu'il serait en mesure d'exprimer en temps ordinaire. Au vrai, hors de ces ressacs du tréfonds humain, en général on n'atteint le niveau des paroles vraies qu'en se disant à certains grâce à ce que secrètement ils sont en eux-mêmes; à ce qu'ils sont, bien plus encore que grâce à ce qu'on peut pressentir explicitement d'eux.

Il faut que cela nous soit donné, est-ce vrai aussi dans d'autres domaines que la prière, dans celui de la peinture ?

Van Gogh a su peindre parce que cela lui a été donné et que, d'autre part, il a su l'accueillir, c'était sa mission. Le domaine où l'on accueille ce qui nous est donné est le domaine de notre mission. Van Gogh priait en peignant car l'essentiel de la prière n'est pas tellement dans ce qu'on dit mais dans ce que l'on est et ce qu'on est est à l'origine même de ce qu'on fait et de ce qu'on peut dire.

C'est vrai aussi pour des gens qui ne sont pas croyants ?

Tout à fait mais l'important, c'est de vivre. Dans la mesure où on est capable de prendre conscience d'abord et d'explicitier ensuite ce que l'on vit, c'est une dimension importante de la vie spirituelle mais on peut en être empêché pour des raisons extrinsèques ou intrinsèques. L'essentiel n'est pas de dire mais de vivre. Il y a en nous une activité de création. Créer n'est pas forcément dire quelque chose de nouveau, c'est dire d'une façon nouvelle une manière de dire qui est ancienne. On le fait à ses risques et périls.

Vous n'employez pas le mot s'approprier.

Il faut le prendre dans le sens de créer, recréer pour soi une formule ancienne, utilisée depuis longtemps et qui est usée si on ne la recrée pas. C'est le cas du Notre Père. Quand les disciples ont demandé à Jésus de leur enseigner à prier, il leur a donné le Notre Père mais, en définitive, Jésus ne pouvait pas leur enseigner à prier. Ce qu'il a pu faire pour eux, au-delà même des paroles qu'il leur a dites, c'est d'être devant eux celui qu'il était. Sa présence leur a permis de s'apercevoir qu'il ne priait pas comme eux, et de se mettre à prier comme Jésus, petit à petit, en découvrant leur propre mission.

Lecture

Jésus, vous le savez, il n'est pas de paroles vraies qui n'aient été d'abord vécues, et cela souvent obscurément sans qu'on l'ait particulièrement voulu, c'est seulement quand on les dit qu'on en prend conscience.

C'est pour cela qu'on est toujours surpris, une parole vraie n'est jamais la conséquence d'un projet. Elle est un étonnement, peut-être moins pour ceux qui l'entendent que pour celui qui la dit.

Il n'est pas de paroles vécues qui n'appellent ceux qui les entendent à les écouter, à s'écouter, puis eux aussi à se dire des paroles vraies, et à en dire à autrui si les possibilités s'en présentent (quatre éléments complémentaires). Dans la mesure où nous entrons dans l'intelligence de votre vie à travers celle de la nôtre, vous êtes pour nous, par ce que vous êtes en vous-même cette parole vécue et vraie. Aussi bien, êtes-vous le chemin qui conduit à adorer Dieu en esprit, et notre mission, pour autant qu'elle prolonge la vôtre sans la trahir, est-elle la voie que nous avons à prendre pour être en mesure de dire à nous-mêmes et à autrui des paroles vraies. Dieu est présent en elles par sa motion et elles nous le rendent présent en son Acte. Mais, Seigneur de ma vie, ces paroles vraies, quand elles sont dites, ne me conduisent-elles par à me taire devant Dieu, de ce silence qui seul nourrit l'adoration, celle qui seule, en retour, nourrit dans l'intime le vrai silence ?

Il y a parfois des circonstances où l'on est tellement vrai que cela dépasse les paroles vraies.

On peut dire que les paroles vraies sont issues du silence vrai qui a existé entre deux êtres avant qu'ils ne se parlent. Mais ce n'est pas parce qu'ils ne se parlaient pas qu'ils étaient dans le silence. Il y avait entre eux une communion qui était comme la matrice qui va permettre l'émergence de paroles vraies qui vont être aussi étonnantes pour celui qui les dit qu'elles sont interpellantes pour celui qui les écoute.

C'est le témoignage.

Le mot témoignage a le petit inconvénient d'être comme la conséquence d'un projet. Ici, on témoigne sans le savoir et c'est la meilleure façon de témoigner. Sitôt qu'on veut faire du bien à quelqu'un... on se fait des illusions parce qu'on a des projets. Si c'est de l'ordre de ce que l'on est, on n'est pas tout à fait maître de ce que l'on est et, en tout cas, certainement pas de la conscience qu'on a de ce que l'on est. C'est là que se trouve cette sorte d'étonnement, de stupeur, d'émerveillement qui fait qu'on prend conscience à ce moment-là d'une action en nous qui n'est pas que de nous puisque vraiment nous ne nous attendions pas à cela et que nous serions même incapables de recommencer car cela nous a été donné et pour un moment précis. Après, c'est de nouveau impossible, c'est de nouveau hors de portée.

Lecture

Les disciples arrivent et la femme, laissant précipitamment sa cruche, se hâte vers le village. S'il est des intimités qu'il faut taire et qu'il ne convient d'avouer que longtemps après, lorsqu'elles ont déjà

porté du fruit, et encore à certains seulement, il en est d'autres qui poussent à ce qu'on les publie sur le champ tant, malgré la discrétion qu'ordinairement on observe, elles vous échappent en dépit de ce que l'on veut, et avant même qu'on le sache. Même si on les tait, elles transparaissent bien quelque peu pour ceux qui ont des yeux qui voient et des oreilles qui entendent. De suite, tout le village fut au courant de la rencontre et se montra loin d'être indifférent aux paroles de cette femme, qui pourtant n'était qu'une femme, et au surplus était une femme bien connue de tous.

Jésus, quand vinrent vos disciples, où étiez-vous en vous-même ? A quelle profondeur étiez-vous absorbé ? A quelle hauteur étiez-vous élevé ? Quels horizons alors se laissaient découvrir à vos yeux, tandis que, à l'occasion de cette rencontre, vous revenait, transfiguré à cette heure, tout ce passé que vous aviez vécu dans la foi et la fidélité dès votre prime jeunesse et au long de vos années ? O joie de votre être, Jésus, de loin je puis la partager car elle ne m'est pas étrangère.

Depuis toujours n'étiez-vous pas comme « imprégné » pour une tâche dont vous sentiez obscurément combien elle vous était propre ? Personne autour de vous ne semblait en avoir eu même simplement l'idée pour lui ou pour vous. Votre jeunesse n'était-elle pas marquée de souvenirs inoubliables dont il vous était impossible de ne pas tenir compte sans vous renier vous-même ? Cette montée à Jérusalem avec vos parents à l'âge de douze ans, particulière entre toutes celles que vous aviez coutume de faire avec eux; cette rencontre avec Jean-Baptiste et ce baptême qui vous chassèrent pour un temps au désert et, même avant, tant de mouvements secrets au cours de votre vie de jadis au pays; et encore ce texte d'Isaïe qui vous a tellement interpellé un jour où vous le lisiez dans la synagogue, que c'était alors comme si vous lisiez votre vie, prophétie étrangement confirmée sur votre chemin quand vous vous êtes levé, appelé que vous vous sentiez à dire ce qui venait et montait en vous, alors que vous étiez poussé à courir les villages pour le partager, le publier; ces guérisons sur votre passage, comme jamais il ne s'en était produit avant quand vous demeuriez avec les vôtres; ces guérisons prédites précisément pour être les signes de la venue du Messie quand sonnerait l'heure de son avènement.

Votre vraie soif, celle qui vous pressait sans cesse et que rien jamais ne pouvait définitivement éteindre, votre vraie nourriture, celle dont vous aviez toujours faim, n'étaient-elles pas de correspondre à la volonté de Celui de qui vous vous sentiez l'envoyé à mesure qu'il vous faisait devenir, et de travailler à l'œuvre à laquelle vous vous étiez consacré à mesure que Dieu la faisait lui-même par vous ? Comment auriez-vous pu ignorer alors qu'en ce moment vous étiez de façon toute particulière à vous y employer ? Suis-je dans l'erreur en pensant que vous aviez déjà connu de telles rencontres avec certains de ceux et de celles qui vous sont devenus proches et qui se sont faits vôtres au point de vous avoir suivi jusqu'à la fin ? Cette source jaillissante en l'intime de soi, dont vous avez parlé quand vous vous entreteniez avec la Samaritaine, n'était-elle pas en train de jaillir de vous comme en tant d'autres moments du jour et de la nuit que vous aviez connus, et peut-être le fit-elle même mieux en cette heure ? O joie bienheureuse, inattendue, intense au point d'être de trop ! Aussi bien ne continue-t-elle pas encore et même davantage à vous envahir depuis que cette femme s'en est allée ? Cette source jaillissante vous a conduit à lui dire des paroles vraies qui l'ont atteinte au plus profond d'elle-même, lui arrachant des paroles vraies en dépit de sa réserve et de ses défenses, des paroles qu'elle n'oubliera jamais tant celles-ci sont de ce qui d'elle jamais ne passera ? En vous elles résonnent encore en des échos indéfiniment répétés qui sans cesse se renforcent. Joie de Dieu s'il en fût... « Père, je vous rends grâce... »

Vous venez de vivre une heure où la joie est plénière tant alors cette source et vous-même, vous êtes un. De telles heures et une telle joie, d'autres les vivent depuis, à leur tour et selon leur mesure, d'autres dont, grâce à vous, la fécondité dépasse tout projet au point qu'ils s'agenouillent devant l'œuvre à laquelle ils se voient associés tellement à leurs yeux y apparaît évidente l'action de Dieu; cette présence en eux de l'Acte en soi en voie de s'accomplir dans ce qu'il crée en le tirant d'eux. « Élevez vos yeux et voyez, les campagnes sont blanches pour la moisson » vous fait dire l'auteur de ce passage, vivant alors lui-même de la jeunesse de son Église et de ses espoirs tout neufs que rien ou presque n'était encore venu entamer.

Joie du moissonneur, joie qui déjà le visite dans son travail avant même que la récolte soit engrangée, elle demeurera à jamais parce qu'avec le moissonneur se réjouira Celui qui a semé; tant il est vrai qu'à ce niveau proprement spirituel semer et moissonner vont ensemble et ne vont pas l'un sans l'autre. Joie promise au serviteur bon et fidèle au bout de ses fatigues, assis au bord du champ, la gerbe liée en main qui n'attend qu'un signe pour la remettre au Maître de la moisson. Joie du père de l'enfant prodigue, non parce qu'il a été prodigue, mais parce qu'il est le fils et ne peut pas ne pas l'être. Aussi bien, Jésus, est-ce dans cette joie intime qui vous pénètre tout entier que vous allez reprendre langue avec vos disciples revenus chargés de provisions et tout préoccupés du repas.

C'est à ce niveau où, à l'occasion de la rencontre avec cette femme du commun qui n'était pas quelconque, vous avez été élevé, que vous allez essayer de porter vos disciples, tandis que de son côté, par ses paroles jaillies d'elle comme nulle autre, elle suscitera la question de la foi en ceux qu'elle rencontrera au village.

Mais quel changement d'atmosphère dans le silence où à leur retour vos disciples se tiennent alors auprès de vous! silence pesant que rompent seulement les paroles banales qui s'échangent parce que les questions qui se posent dans le secret des cœurs n'en sortent pas. Que nous sommes loin de la transparence presque totale atteinte entre Jésus et la Samaritaine, où tout aurait pu être dit si cependant beaucoup encore était resté tu, car il s'agissait pour l'un comme pour l'autre de l'essentiel.

Stupéfaction des disciples! Ce n'était certes pas la première fois que Jésus les surprenait par ses comportements... Réflexes de désapprobation? Ce n'était pas non plus chose nouvelle avec toutes les questions que les disciples se posaient plus ou moins consciemment au sujet de ce que Jésus parfois se laissait aller à dire. Sans doute était-ce davantage l'impression, obscurément ressentie, que par leur arrivée ils avaient interrompu une rencontre dont ils pressentaient, de loin sans plus, le caractère singulier.

Cette impression, aux frontières de la conscience, ne fut-elle pas rapidement confirmée par le ton que Jésus prit pour leur parler? Alors il se mit à se dire à eux, comme il venait de se dire à la Samaritaine, comme il fera plus tard au dernier soir. Il leur partagea sur l'heure sa joie pour qu'ils rompent avec lui le pain qui rassasie et boivent à la coupe qui désaltère. Combien ils en auront besoin au long du travail qui les attend pour la moisson!

«Je vous ai envoyé moissonner ce qui ne vous a coûté aucune peine, d'autres ont peiné et vous avez pénétré dans ce qui leur a coûté tant de peines». Avez-vous dit ces paroles à vos disciples alors présents, ou est-ce l'auteur qui vous les a prêtées après avoir compris en profondeur le drame secret, fait de souffrances intimes entourées de vertiges, qui, à toute époque, se déroule en chaque être de par ce qu'il est et ce qu'est son milieu, quand il va sur son chemin, seul, à longueur de vie, vers une plus véritable humanité? Qu'importe! A cette heure, après le départ de la Samaritaine, avant même que les gens du village viennent à leur tour vous visiter, vous aviez une vision de l'avenir qui débordait de toutes parts vos préoccupations du moment. Qu'elles étaient loin les difficultés quotidiennes que vous rencontriez à l'occasion des polémiques violentes que vous meniez et que vous subissiez! Pensiez-vous alors à ce qui vous attendait de par les réactions dangereuses qui à coup sûr et à brève échéance sans nul doute se produiraient? Certes, ces paroles font allusion à ce qu'avaient dû souffrir les justes des temps passés de la part d'un peuple lequel, après les avoir combattus de toutes manières et les avoir en général refusés, n'avait su reconnaître en eux ses prophètes que lorsqu'il les avait tués. D'ailleurs, il en est toujours ainsi dans toute société fondée et structurée à partir de l'adhésion générale à une idéologie normative imposée par une institution autoritaire, quelle que soit sa nature, religieuse ou politique. C'est en particulier le comportement que, simples collectivités ignorant ce que peut être une véritable communauté, même si elles s'en prévalent avec force en votre nom, Jésus, toutes les Églises tiennent à l'égard de leurs membres les plus vivants, ceux qui leur seraient précisément les plus nécessaires pour qu'elles n'en arrivent pas à régner sur des «sépulcres blanchis» après avoir été les mères qui enfantent et qui au début allaitent. Combien de ces croyants parmi les plus spirituels sont morts à la tâche, paralysés et leur vie massacrée par les pouvoirs en place, donnant ainsi au champ où se prépare la moisson une fécondité renouvelée! Jésus, vous ne leur étiez pas absent, même si durant leur vie, disciples cependant, ils vous ont ignoré ne vous connaissant qu'à travers les doctrines. Ils vous étaient présents avec la grande foule de ceux qui vous ont précédé.

J'aime comparer les paroles que, sur le moment, selon le rédacteur, vous avez dites à vos disciples à celles par lesquelles, selon les synoptiques, vous les aviez envoyés auparavant deux par deux dans les villages pour préparer votre venue. Vous leur précisiez alors principalement quels comportements ils devaient observer; comportements faits de liberté sans timidité, d'indépendance sans obséquiosité. Ils avaient à dépasser, sans en être affectés, sans se laisser séduire ou rebuter par elles, les conditions contingentes des rencontres qu'ils feraient: accueil chaleureux ou mise tout net à la porte. Il leur était nécessaire d'aller leur chemin, légers de tout bagage inutile, de toute préoccupation pour l'avenir proche ou lointain, s'en remettant à Dieu qui tient en compte les cheveux de leur tête.

Ce dont il s'agissait maintenant était de beaucoup plus difficile à comprendre et à vivre. Nul ne peut l'enseigner, vous le saviez Jésus, même pas vous, du moins par ce que vous pouviez en dire. Il s'agissait non pas simplement des conduites que vos disciples auraient à tenir mais de ce qu'ils

devraient être fondamentalement. Peut-on autrement être libre de la vraie liberté, indépendant de la vraie indépendance ? Peut-on autrement appeler à la véritable liberté, à la véritable indépendance ceux qui nous accueilleront au niveau où alors on sera en mesure de se présenter et de se dire ? Mais pour cela, il importe de devenir capable de vivre ce que vous viviez en ce moment, après cette rencontre mémorable qui marquera définitivement cette femme, et vous-même encore plus profondément peut-être. Vous vouliez faire participer vos disciples à la joie qui vous transportait en cette heure pour qu'ils comprennent à quel niveau ils auraient à rencontrer autrui afin que le royaume de Dieu progresse. Autrement comment n'en resteraient-ils pas à être spirituellement stériles même si leur influence n'était pas petite, grâce à quelque pragmatisme démagogique. N'est-ce pas aussi le sort des propagandistes du «porte-à-porte», ces mercenaires de la foi à l'édifiante ou à la fanatique générosité ? Que pourraient-ils faire de plus que de colporter des croyances à bon marché, empaquetées à l'occasion d'une doctrine sommaire, d'une doctrine qui rend les hommes incapables de penser réellement les croyances qu'ils affirment, les obnubilant en en faisant «des fils de la géhenne deux fois plus qu'eux»?

Du reste n'en est-il pas encore ainsi très généralement dans toutes les religions ? Elles cherchent à se répandre et s'efforcent de devenir «populaires» au lieu d'être au préalable laborieusement formatrices et de préparer indirectement, pour autant que cela se peut, à la vie spirituelle. A la place d'être éducatrices de leurs membres au niveau où chacun est singulièrement lui-même, elles visent à mener les foules. Ignorant l'adoration en esprit et en vérité qui ne peut être que personnelle, elles se vouent au déploiement du culte qui prosterne les masses sous l'effet de la religiosité propre à la nature humaine, d'une religiosité toute faite de culpabilité qui montre en l'homme, ce fils de la peur, un ennemi de Dieu. Aussi bien toutes les religions confondent-elles la foi avec l'adhésion plus ou moins tacite à des doctrines radicalement pessimistes sur l'homme, et la fidélité avec l'obéissance aveugle à des pratiques principalement passives, aussi strictes, régulières et fréquentes qu'elles sont encore en mesure de l'imposer.

Vos disciples parviendront-ils à comprendre qu'en fin de compte il faut redécouvrir sans cesse ce qu'est la religion en esprit et vérité car sans cesse elle échappe tant on est plus attaché à dire qu'à faire, plus attaché à faire qu'à être ? Autrement, on en revient insensiblement à la religiosité viscérale équipée sans plus d'un vocabulaire chrétien. Certes, enseigner que ce royaume existe ne saurait le faire naître même si on en parle doctement avec la ferveur d'une conviction sans faille que nul doute n'est venu visiter et ainsi élever au niveau de la foi. Certes le «Royaume des Cieux» sur terre ne se développe autour d'un croyant que lorsque celui-ci en quelque sorte y habite déjà et que, sans être sorti du monde, sans en être séparé, par l'essentiel de ce qu'il vit il n'est plus seulement de ce «monde».

Aujourd'hui, grâce à la rencontre en profondeur humaine que cette femme a faite de Jésus, voilà que viennent à lui beaucoup de Samaritains à qui celle-ci a confié «qu'il lui avait dit tout ce qu'elle avait fait». Dieu est passé dans ce village avec cette simple femme. Sans nul doute, Il l'a fait plus réellement que lorsque vos disciples y étaient venus aux provisions, et même lorsqu'auparavant ils allaient deux par deux, vous précédant de quelques jours, afin de préparer votre passage.

V - Échange

La culpabilité

La religion disparaît du fait que la culpabilité n'existe plus. Sous l'influence d'une société matérialiste, la notion de culpabilité a disparu. Mais aux heures graves de l'existence, à l'approche de la mort ou lorsque quelque chose est arrivé dans la vie de quelqu'un qu'on aime, immédiatement la culpabilité revient. Je pense que culpabilité et religion viscérale sont intimement liées. La culpabilité est fortement développée par l'institution mais elle s'est développée parce qu'elle existait avant l'institution, même chez les non-chrétiens. En Occident, il est difficile à des non-chrétiens de ne pas hériter de la culpabilité qui a été un élément majeur de la religiosité chrétienne des siècles passés. Mais nous ne sommes pas uniquement le fruit de la culture actuelle, il y a en nous une culpabilité marquée par les siècles dont nous héritons. La façon même dont on la rejette montre sa vigueur.

On peut dominer cette culpabilité par une prise de conscience. Tant qu'on ne prend pas conscience des origines de cette culpabilité, on en est esclave. La prise de conscience permet de l'analyser et de l'exorciser d'une certaine façon, de mettre une certaine distance entre la culpabilité et ce que je suis car je ne suis pas que culpabilité.

Comment les disciples ont-ils découvert la transcendance de Jésus ?

C'est que ce qu'ils ont vécu avec Jésus, quand il était au milieu d'eux, allait bien au-delà de la

conscience qu'ils pouvaient en avoir. Ensuite la mort de Jésus a été un pas décisif. La mort de l'être aimé éclaire ceux qui sont témoins de cette mort sur celui qui vient de mourir d'une façon qui dépasse de beaucoup la conscience qu'ils pouvaient en avoir pendant qu'il était encore avec eux. Au moment de la mort, il y a une lumière sur celui qui disparaît, comme un éclairage nouveau, plus puissant, des idées qu'on pouvait avoir sur lui. Les christophanies sont évidemment des éléments importants pour leur faire prendre conscience de l'extraordinaire impact que Jésus avait provoqué en eux, sans qu'ils le sachent de façon précise.

Maintenant, je croirais que les évangiles, par système ou par pudeur, ont tendance à insister sur le fait que les disciples n'avaient pas compris ce que Jésus leur disait, mais malgré cela, ils ont tout de même été fidèles en dépit de toutes les difficultés que leur persévérance auprès de leur maître pouvait soulever.

La transfiguration

Au point de vue exégétique, de l'avis de certains, la transfiguration serait une christophanie mise dans la vie de Jésus, de même que la pêche miraculeuse de la fin de l'évangile de Jean. Les christophanies ont été très vigoureusement contestées dans le milieu juif et c'est une des raisons pour laquelle tant de détails ont été ajoutés, le tombeau vide, l'ange... pour donner quelque vraisemblance à l'affirmation de la résurrection de Jésus. Nous avons deux traditions contradictoires sur l'ensevelissement de Jésus. On a un ensevelissement rituel car un cadavre ne devait pas rester exposé la nuit, on l'a donc enterré. L'autre est un ensevelissement d'honneur avec l'embaumement du corps... Personnellement, je ne peux pas avoir une opinion personnelle sur ces questions.

Les disciples, assez rapidement, ont structuré le message en une religion nouvelle.

Non pas comme une religion nouvelle mais comme une secte dans le cadre du judaïsme. Pendant un certain temps, l'Église n'a été qu'une secte juive, en particulier l'Église de Jérusalem qui s'est dispersée au moment de la destruction du temple. Cette secte s'appelle les Ébionites. Paul a été amené à lutter avec vigueur contre cette manière de faire qui reprenait l'aspect nationaliste et le légalisme du judaïsme.

Les disciples n'avaient pas bien compris une foi en esprit et vérité.

Je pense que ce qu'ils ont compris n'épuise pas la réalité que nous pouvons essayer de comprendre à notre mesure, après vingt siècles de christianisme. C'est pourquoi je dis que Jésus est plus à découvrir qu'à comprendre ce qui s'est passé avant. La foi des disciples a été à la dimension de leur univers mental. La compréhension que nous pouvons avoir de cette foi intérieure est fondamentalement semblable à la leur mais à partir d'un univers mental totalement différent. Nous sommes inévitablement dans l'univers mental où nous vivons et notre univers mental s'est constitué petit à petit grâce à l'acquisition de connaissances et à la suite d'une maturation spirituelle.

-On ne peut pas former spirituellement une masse de gens.

Je pense que former une masse ne me paraît pas possible. Mais former des individus qui constituent cette masse, je crois que c'est indispensable pour que la religion chrétienne ne soit pas une religion comme les autres. Ce qui est singulier dans la religion chrétienne, c'est d'aider chacun à trouver le chemin de son humanité pour être capable d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. Sans cette originalité de base, elle est une religion comme les autres. Mais ce travail n'est pas visible. Nous sommes condamnés à avoir une Église qui forme de l'extérieur. La réalité vivante de l'Église, celle qui est fidèle à la percussion spirituelle que Jésus a provoquée par sa vie humaine, est l'originalité du christianisme par rapport aux autres religions.

J'ai écrit les Méditations en 1983-84. Je vise donc la religion populaire de Jean-Paul II, une religion qui peut être acceptable dans certains pays mais qui n'est absolument plus adéquate dans d'autres. Une des difficultés majeures de cette religion populaire est qu'elle est nécessairement politique. Or un des progrès à faire, c'est de séparer autant que possible le politique, le social du spirituel.

Un tel retournement spirituel et intellectuel est difficile à faire.

Mais l'important, c'est de vivre. on peut vivre en profondeur en s'habillant d'une doctrine qui ne nourrit pas, lorsqu'on n'a pas les moyens de critiquer cette doctrine afin de se l'approprier. La doctrine habille, elle ne nourrit pas. Alors on se nourrit de la religiosité viscérale, profondément enracinée en nous et qui se coule tant bien que mal dans la doctrine qui est proposée du dehors.

Ceci touche un point important, l'unité de l'Église. Est-elle une dans l'uniformité comme une collectivité, ou bien est-elle une, secrètement, d'une façon invisible, comme une communauté où chacun de ses membres est suffisamment approfondi humainement pour entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, et est en chemin vers son propre accomplissement ? L'Église actuelle, l'Église catholique, a plus une conception de collectivité que celle d'une communauté. Si en plus, nous pensons que cette Église a une dimension universelle, il faut que cette communauté ne soit pas simplement dans un temps donné, dans un lieu donné, elle doit exister dans les trois dimensions, à travers le

temps, l'espace et la diversité de ses membres. Cela suppose une conception spirituelle de l'unité de l'Église.

Les religions sont une étape qui sera nécessairement dépassée dans l'évolution de la vie spirituelle du monde.

Pour que cette étape soit accomplie, il faut une maturation de ses membres qui dépasse toutes les perspectives que nous pouvons avoir actuellement. Mais que l'Église, la religion, soit nécessaire, d'accord, mais elle n'est pas suffisante. En fait, dans les conditions concrètes où nous nous trouvons, et encore pour pas mal de millénaires, l'Église est nécessaire en fait mais non en droit. Elle doit être nécessaire en sachant qu'elle n'est pas suffisante. La religion, en tant que religion, vise à sa propre disparition.

L'universalité de l'Église rassemble les âmes, les spiritualités dans l'espace et le temps. On peut concevoir que cette universalité dépasse l'Église, les religions.

Je le croirais volontiers et c'est pour cela que je parle de la diversité. La diversité est ma troisième dimension, elle ajoute quelque chose aux différences de temps et de lieu. Mais cette diversité n'exclut pas une religion universelle si on prend le mot «universel» dans le sens précis que je lui donne, autre que général». Le général gomme la diversité mais l'universel non seulement respecte la diversité, mais naît à travers cette diversité.

Pour moi, ce qui est universel, c'est le mouvement créateur mais les concrétisations formulées à une certaine époque ne sont pas nécessairement bonnes car les univers mentaux évoluent et chaque formule est dépendante de l'univers mental dans lequel elle est incarnée. Ce qu'il y a de véritablement créateur dans le passé, grâce à la société des spirituels qui se déploie à travers le temps et l'espace, n'est pas étranger à l'activité créatrice que nous avons nous aussi à développer. La méditation qui s'appelle «Jésus et Abraham» correspond un peu à cette direction.

Dans l'histoire de l'Église, ce qui est important, ce n'est pas tellement l'Église elle-même, ce sont les gens qui ont œuvré dedans.

L'histoire doit être réactualisée à la lumière de notre propre vie spirituelle, de notre propre recherche pour que le passé puisse véritablement nous apporter quelque chose de plus. Pour ma part, je pense qu'une méditation sur le premier siècle des Églises est importante car c'est le moment où l'on passe de cette percussion spirituelle reçue de Jésus, dont il est difficile de dire quelque chose de précis, à ce qui est arrivé après, à la fin du premier siècle où pratiquement toutes les structures de l'Église sont vigoureusement amorcées. Cette évolution est capitale pour comprendre par le dedans ce qu'est l'Église et pour relativiser ce que les Églises essaient de sacraliser en se reliant à Jésus, fils de Dieu. On sacralise Jésus et cela n'a pas permis de comprendre ce qu'il avait vraiment vécu pour qu'il soit vraiment notre chemin. Nous avons de même tendance à sacraliser l'Église afin de trouver des sécurités là où il faudrait trouver des sujets de recherche.

Faut-il revenir à la doctrine ?

Un retour à la doctrine serait plutôt la considérer comme l'essentiel. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé dès le commencement des origines chrétiennes. J'avais d'abord cru que le message de Jésus s'était transmis de cœur à cœur par le témoignage donné par les apôtres. Ce n'est pas du tout le cas. Ils enseignaient une doctrine et les futurs chrétiens s'intéressaient, non à ce que Jésus disait ou faisait, mais aux moyens d'être sauvés. L'important était la mort de Jésus, cette mort qui nous permet de nous justifier, et la résurrection, gage de notre propre résurrection. C'était au niveau de la doctrine, la doctrine du salut, qui était l'essentiel de l'enseignement. C'était plus simple et rapide que le cœur à cœur qui suppose du temps, un approfondissement humain, une filiation spirituelle. Elle a pu exister mais très rarement par rapport au nombre de gens qui se sont rapidement convertis car on leur proposait ce qu'ils attendaient.

Nous étions sur le plan d'une idéologie avec la puissance de cette mort et de cette résurrection, et d'autre part l'attente très prochaine de la parousie. C'était des situations explosives qui permettaient des transformations brutales, mais sur un plan psychologique plus qu'un plan spirituel.

Le rôle des christophanies.

Il y avait deux manières d'en parler : j'ai vu Jésus ressuscité et le Christ m'est apparu. Ces expressions ne sont pas innocentes. Dire, j'ai vu Jésus ressuscité, on objective, on a une vision optique et on parle de résurrection. Dans la christophanie, le Christ m'est apparu, on insiste davantage sur les dispositions psychologiques et spirituelles qui font que Jésus est apparu, s'est fait voir. La christophanie remet en question l'objectivité optique. Paul lui-même se pose la question : est-ce dans mon corps ou hors de mon corps ? C'est bien parce qu'il hésite entre une objectivité optique et une vision intérieure qui n'est pas irréaliste d'une certaine façon, mais qui n'a pas l'aspect optique. Je n'ai pas à être opposé aux visions optiques. Je dis que, s'il y a eu une vision optique, ce n'est pas elle qui a déclenché le regard intérieur,

c'est l'inverse. On pourrait dire : Jésus m'est apparu et, m'ayant apparu, je l'ai vu. Mais le mot «voir» est à prendre dans un sens intérieur, comme dans l'évangile de Jean, quand Philippe demande à Jésus de voir le Père, Jésus répond : qui me voit voit le Père. Le verbe «voir» a une valeur très spirituelle dans l'évangile de Jean. Si on ne vit pas du Christ, on ne peut pas le voir. Il n'y a que ceux qui avaient foi en Jésus qui l'ont vu. C'est à ce point que l'auteur des Actes restreint aux apôtres qui avaient suivi Jésus jusqu'au bout la possibilité d'avoir des christophanies, ce que Paul conteste vigoureusement.

Toute la question est de savoir si la résurrection est historique parce qu'on a vu Jésus, ou si c'est historique parce que Jésus a été vu. Alors on peut dire que la résurrection n'est pas un fait historique mais que le fait d'avoir vu Jésus est historique. Paul a connu une christophanie, c'est un fait historique, il a vu quelque chose. Mais je n'ai pas à prendre comme parole d'évangile ce qu'ils en ont dit et encore moins ce qu'ils en ont tiré (voir la deuxième partie de la méditation Itinéraire). Mais je penserais que c'est une fausse question quand on sépare radicalement la christophanie de la foi de celui qui a vu, parce qu'en définitive cette christophanie n'a pu exister qu'à cause de la foi.

Prier, souffrir pour les autres.

On peut souffrir par les autres, ce n'est pas contestable mais souffrir pour les autres ? Autant que je le comprends, la souffrance peut être pour nous l'occasion d'une appropriation qui nous pousse vers une plus vigoureuse spiritualité, vers l'être totalement fidèle à lui-même. A travers la souffrance que je peux éprouver, en étant plus fidèle à ce que je dois être, je suis plus et, par le fait que je suis plus, je peux, par ma simple présence, aider les autres à être mieux eux-mêmes. Mais sitôt qu'on introduit le mot «mérite», ça ne marche plus du tout, ça sent le projet, la technique et c'est inacceptable. Mais si c'est une manière de supporter sa propre souffrance en se disant qu'elle peut être utile à d'autres...

Prier pour ceux qui souffrent.

Dans le domaine de la mission, de ma mission et de la mission de l'autre, par le fait qu'on est dans sa propre mission, tout ce que je fais, tout ce que je suis, n'est pas sans avoir, pour lui, quelque conséquence par la relation que j'ai avec lui.

Vous avez dit que le mal était consubstantiel au monde. Dieu n'a pas créé un monde inhumain.

Le problème est d'accepter le caractère inhumain du réel. La cruauté est une structure du réel, le réel est inhumain et invinciblement inhumain. Dieu créateur, ça ne veut rien dire. C'est le père Cro-magnon qui a inventé le Dieu créateur. Pour moi, la foi en Dieu est l'achèvement, l'accomplissement d'une vie spirituelle mais cette vie spirituelle part évidemment de la croyance instinctive que nous avons en Dieu créateur, tout-puissant. Par une activité intérieure, nous découvrons progressivement qu'il y a en nous une action qui n'est pas que de nous. J'atteins ainsi une certaine conception de Dieu qui n'est pas du tout le Dieu créateur mais qui est le Dieu me créant à partir de l'accueil que je lui fais, et me constituant dans une éternité, dans quelque chose qui durera quand tout ce qui ne sera que de moi retournera au monde de la matière.

La grande tentation de notre époque moderne, c'est de penser que le réel est un absolu; ce que je vois, ce que je touche, c'est le seul réel. Il faut partir du réel mais, de là, par un travail spirituel, on en fait quelque chose.

Si on pense que Dieu a créé le mal, c'est un vrai scandale, il savait ce qu'il faisait et il l'a créé mauvais. Paul a corrigé ce scandale : Dieu n'a pas créé le monde mauvais mais il y a eu Adam et Eve, il y a eu le péché. D'où la nécessité d'une deuxième création, de la rédemption. C'est une première manière de comprendre la chose. Mais on peut la comprendre d'une toute autre manière. Nous n'avons pas l'être en nous-mêmes, nous sommes des êtres inachevés et cet inachèvement est nécessaire pour que nous soyons achevés dans une perfection plus grande que ce qu'aurait pu être une œuvre divine parfaite.

Que signifie le mot transcendance ?

C'est un mot terrible car on l'utilise à tout bout de champ. Dans la mesure où je vois en moi une réalité qui n'est pas que de moi, c'est-à-dire qui n'est pas à ma disposition comme les techniques que je peux apprendre, que je peux perfectionner, que je peux utiliser quand je le veux. Cet ensemble de constatations qui fait qu'il y a en moi quelque chose qui n'est pas que de moi, c'est ce que j'appellerais la transcendance. Le mot «transcendant» est à mon sens impossible à définir d'une façon positive, mais on peut écarter tout ce qui ne l'est pas, ce dont je ne dispose pas comme les autres techniques, que je ne peux pas apprendre, que je ne peux pas imiter...

L'oméga de la création, c'est Dieu.

Oui, si le mot oméga n'est pas quelque chose de fini, si c'est le mouvement, pour moi, l'Acte en acte. Le mot «être» est un mot dangereux car il a toujours tendance à se chosifier. Je pense profondément que cette activité créatrice que je découvre en moi, qui existe en chacun de nous dans la mesure où nous l'accueillons, c'est la création qui se fait, qui se développe. Alors le mot «création» prend un tout autre sens que de dire : Dieu a créé le ciel et la terre. Cela implique une autre conception de Dieu, c'est

un Dieu qui devient à travers tout ce que nous devenons. Nous sommes chacun une image où Dieu se reconnaît après s'être inscrit, pour ainsi dire. Dieu a besoin du réel pour prendre conscience de lui-même et il prend conscience de lui-même à travers ce que chacun de nous devient sous son action. Ce qui est d'ailleurs singulier, c'est que ce devenir, il le provoque mais nous sommes co-créateurs dans la mesure où c'est grâce à notre accueil que se trouve la possibilité de cette activité créatrice qui n'est pas sans relation avec l'activité initiale.

Il faut dépasser la doctrine actuelle de l'Église.

Je ne pense pas qu'on puisse se priver complètement de doctrine. Il faudrait préciser le sens du mot «dépasser». Si le dépassement consiste à ajouter quelque chose de plus à la doctrine, ça ne sert à rien. Il faut la reforger d'une manière qui corresponde à notre mentalité. Ce qu'on pourrait faire, c'est dépasser le niveau doctrinal commun à tous pour atteindre un niveau où chacun forgerait ses propres idées à partir de la doctrine commune. Autrement dit, le mouvement de foi existe en droit sans être adhésion aux croyances.

Je crois qu'en général, sauf être exceptionnel, toute foi a besoin de s'habiller de croyances mais le mouvement de foi est tout à fait autre chose que l'adhésion à des croyances. L'être de foi a besoin, pour communiquer, peut-être même pour se développer, de se dire dans une expression contingente, dont il connaît la relativité mais qui lui est nécessaire pour prendre plus totalement conscience de l'originalité du mouvement de foi.

Ce que je vous dis là n'est pas du tout orthodoxe car la plupart des gens refuse absolument la différence entre mouvement de foi et adhésion aux croyances. Avoir la foi signifie adhérer à des croyances. Je crois que c'est un vrai progrès de dissocier le mouvement de foi de l'adhésion aux croyances, tout en insistant sur le fait qu'il n'y a pas de mouvement de foi, en temps ordinaire, qui ne soit pas sous-tendu par une adhésion aux croyances. Le mouvement de foi ne se confond pas avec les croyances et on n'a pas tendance à sacraliser les croyances comme on pourrait le faire si les deux étaient identiques.

L'essentiel de la foi est la personne de Jésus et le mystère que nous sommes, que nous pouvons découvrir grâce à Jésus.

Je ne l'ai dit nulle part mais je mettrais l'accent sur le mystère que je suis et dont je prends petit à petit conscience. La vie spirituelle n'est pas spécifiquement chrétienne, ce qui lui est spécifique, c'est le rôle que Jésus peut avoir dans le déroulement de cette vie spirituelle. L'athée a une vie spirituelle qui va peut-être prendre sa propre dimension car il est dégagé de l'idée de Dieu. Comme la science a pris son envol le jour où Dieu n'est plus intervenu comme cause, la vie spirituelle ne prendra sa dimension que lorsque Dieu n'y sera plus présent. La grande différence, c'est que la science n'aura jamais besoin de Dieu, tandis que, à mesure que la vie spirituelle se développe, l'homme découvre en lui une action qui n'est pas que de lui, qui n'est pas une cause comme les causes qu'utilisent les sciences humaines. Il découvre une réalité, qu'on appelle Dieu, qui vient pour ainsi dire couronner ou sous-tendre par le dedans, la réalité même de l'activité spirituelle.

Il faut supprimer la notion du Dieu extrinsèque.

Mais il ne suffit pas de dire que Dieu est intrinsèque, il faut le vivre. Même si nous utilisons les mêmes mots, chacun met dans ce mot une réalité différente qui est la conséquence de ce qu'il est. Nous disons tous dans le credo que Dieu est créateur mais personne ne dit la même chose, quand du moins on veut dire quelque chose.

(Note : les interventions et la lecture du texte sont en italique.)

A) Échange

But des évangiles

L'évangile n'a pas pour but de nous faire connaître qui était Jésus, ce qu'il avait vécu, mais le plan de Dieu et la place de Jésus dans l'histoire. Il présente Jésus comme le «rédempteur». L'Église est donc née à partir d'une doctrine sur le salut et qui dit doctrine, dit controverse, prédication pour montrer le plan de Dieu. La doctrine s'est structurée depuis vingt siècles. Or une doctrine ne sera jamais la base d'une universalité. Elle n'est pas universelle car elle n'est jamais que d'un temps et d'un lieu. Seul l'homme est universel et une religion ne peut être universelle que quand elle est centrée sur une personne humaine. L'Église ne peut se fonder que sur l'intelligence de ce que Jésus a vécu et non sur une doctrine car ce qui est universel, c'est ce que Jésus a été. Le christianisme est fondé sur une doctrine. Au départ, c'était peut-être nécessaire mais on doit maintenant passer au niveau de la personne.

Il ne faut pas faire de l'écriture un absolu.

Il y a plusieurs manières de lire l'évangile, en particulier l'inspiration a commencé avec Jésus et a continué après lui. Le fixisme des écritures empêche un progrès de leur compréhension. L'évangile est l'élaboration d'une doctrine qui avait besoin de se constituer différemment de celles de l'époque. Il faut entrer dans la profondeur de l'évangile, sans l'absolutiser car il n'y a pas d'absolu à l'état pur dans le contingent. Jésus était inattendu alors qu'on a tendance à en faire une éclosion normale.

L'adoration envers Jésus

«Adoration», je mets ce mot entre guillemets pour faire la différence avec l'adoration de prostration de l'homme de Cro-magnon. Il n'y a pas d'adoration de Jésus si on n'est pas passé par une vénération de ce qu'il a vécu. Jésus n'est pas Dieu et il y a dans l'adoration de Jésus une vénération qui ne perçoit pas ses limites. Ainsi on ne peut que vénérer un père spirituel humain, on ne peut pas l'adorer car il a des limites.

Les trois niveaux de la croyance en Dieu

1- Un Dieu extrinsèque-extérieur

On attribue à Dieu ce que l'on n'a pas, puissance, omniprésence, omniscience... L'homme donne à Dieu une grandeur égale à ses manques. Cela n'implique aucune préparation spirituelle. C'est un Dieu extérieur défini, le Dieu de l'homme de Cro-magnon. Cette religiosité naturelle atavique n'atteint pas l'universel ni l'homme fondamental. Cette religion viscérale est toujours en nous.

2- Un Dieu extrinsèque-intérieur

On attribue à Dieu le meilleur de nous-mêmes, amour, justice, droiture... Ici Dieu est à la fois extérieur et intérieur. C'est le même pour tous. La relation est à sens unique : Dieu nous aime, il nous donne tout, il est Père, mais il se suffit à lui-même. Il existe en dehors de nous. Cette religion implique un certain état spirituel favorable.

3- Un Dieu intérieur (l'Acte en acte)

Ici la relation va dans les deux sens, c'est une relation d'amour entre mon Dieu et moi. Ici Dieu est impensable. Le penser, c'est l'idolâtrer, le blasphémer («Mon Dieu, débarrasse-moi de l'idée de Dieu»). C'est à la mesure de mon intériorité que je m'approche de lui, c'est «mon Dieu». Mon Dieu évolue avec moi à mesure que je deviens plus moi-même. Mon Dieu est un accomplissement du Dieu impensable en moi.

La notion de justice

Elle est ancrée en nous comme la religiosité mais il faut être soi-même un agent de justice pour œuvrer dans ce domaine tout en reconnaissant la fatale ambiguïté de ce que l'on peut faire dans ce domaine.

Intériorité et foi en Dieu

Il y a deux sortes d'intériorité : une intériorité de fuite, on se replie sur soi pour échapper à la cruauté du réel, ou bien j'essaie de prendre conscience de ce que je suis pour être capable de porter le réel et d'en recevoir un accroissement de mon être. Cela suppose de ma part une activité qui n'est pas que de moi.

Différence entre les activités de création et de fabrication

L'activité de création n'est pas entièrement à notre disposition. Elle utilise les techniques mais on ne peut pas créer quand on le veut. Si on pense que l'activité de création n'est que la perfection de l'activité technique, on ne sort pas de ce que l'on est, on nie le mystère de l'homme (athéisme).

La foi qui est un acte libre, un saut dans le vide, suppose que l'on accepte que, dans l'activité de création, il y a une activité qui n'est pas totalement à ma disposition, une activité en moi qui n'est pas que de moi. L'homme n'est pas complètement déterminé, il n'est pas totalement la conséquence de ce qui lui arrive. Il est mystère, il est plus grand que son faire, son dire, que la conscience qu'il a de lui-même. Ceci est une affirmation de foi, c'est à nous d'en décider.

L'intelligence de soi est une activité qui dépasse les connaissances. Une psychanalyse peut y aider mais pas forcément. Elle est construite à partir du vécu. Les connaissances sont enseignables, de bouche à oreille, si on se situe dans une perspective d'enseignement, tandis que le communicable se fait de présence à présence. Cette intelligence m'est propre, elle n'est communicable que de présence à présence.

Comment savoir ce qui vient de nous, des élucubrations de notre cerveau. Dieu est-il notre fabrication ?

C'est à travers le temps que l'on peut différencier la subjectivité de l'intériorité. Le regard sur son passé est très important, le regard sur l'essentiel de ce qu'on a vécu, pour trouver le sens de sa vie, l'existence d'une certaine stabilité, continuité qui donne un peu le sens de ce que l'on vit et de ce qu'on aura à vivre. Il n'y a pas d'intériorité sans subjectivité.

La foi en Dieu n'est pas la base de la vie spirituelle mais c'en est un fruit. On peut être un spirituel sans croire en Dieu. Les gens vivent mieux qu'ils ne pensent, avec une foi implicite plus souvent qu'explicite.

Quand on a un choix à faire, quels critères avons-nous pour savoir si on ne se trompe pas ?

Aucun. Quand il y a appel, il n'y a aucun critère mais il y a des confirmations. Si on s'approche du mystère qu'on est, on s'approche de Dieu. Jésus a découvert progressivement sa mission. Il est le chemin car nous aussi, nous avons à découvrir notre mission. On sait plus souvent ce qu'on ne doit pas faire que ce qu'on doit faire. Généralement les idées qu'on a sur ce qu'on doit faire sont fausses mais nous sommes plus intelligents de ce que nous ne devons pas faire car on a alors la conscience de se renier.

Malgré l'impossibilité de réaliser certaines choses, si je ne les fais pas, j'ai l'impression de me renier. Finalement quelqu'un qui se dit athée est amené à avoir une vie spirituelle qui le conduit à être et à créer.

Un athée peut avoir une vie spirituelle. Il faut le soutenir. Seulement on peut penser qu'il y a tout de même dans l'athéisme proclamé une passion qui n'est pas la vie spirituelle. Mais dans l'athéisme non proclamé, vécu sans être explicite, sans être affirmé, il y a de la vie spirituelle car la vie spirituelle émerge au moment où il y a en nous une exigence intérieure qui n'est pas conséquence uniquement de ce qui s'impose du dehors, qui est la conséquence de ce que je suis. J'en prends conscience en me disant que, si je ne suis pas cette exigence, je me renie. A ce moment-là, la vie spirituelle a émergé.

Le rejet de Dieu peut être le rejet des images qu'on en donne ou qu'on en a reçues.

C'est pourquoi la notion de Dieu est une notion chargée d'affectivité. C'est pour cela que la vie spirituelle n'exige pas du tout la foi en Dieu. La foi en Dieu est un fruit de la vie spirituelle quand elle s'explicite suffisamment, elle n'en est pas la base.

Dans mon pays, les gens étaient analphabètes et n'avaient pas la possibilité d'expliciter, de lire, de connaître. Même les prêtres donnaient une image de l'Église, d'une doctrine tellement dure, impitoyable, que cela ne pouvait qu'éloigner les gens. Mais malgré tout, je considère que ces gens avaient la foi car c'était en eux, ils la vivaient, rien qu'en élevant leurs enfants.

C'est exact. C'est pourquoi j'insiste beaucoup sur l'idée que les instincts fondamentaux sont des moments favorables pour l'émergence, non pas au niveau intellectuel, mais au niveau vital de ce que nous sommes en train de dire. Nous partons toujours d'une religiosité viscérale, spontanée et qui demeure toujours en nous, la toute-puissance... Quand nous sommes atteints dans nos œuvres vives, tout de suite nous nous tournons vers Dieu comme une cause qui peut d'une certaine manière arranger les choses. C'est le premier niveau. Il y a un deuxième niveau où on accorde à Dieu, non pas ce qui nous manque, mais ce qu'il y a de meilleur en nous, l'amour, la paternité, la droiture. Mais c'est une relation dans un seul sens : Dieu nous aime mais il se suffit à lui-même et, même si nous n'étions pas là, il existerait. Ce Dieu est extrinsèque. Vous trouverez cela dans la bible, le premier niveau aussi d'ailleurs. La plupart des psaumes sont orientés par le premier et le second niveau.

Jésus lui-même n'a pas pu abandonner la vision d'un Dieu tout-puissant. Son idée de Dieu n'a pas changé mais ce qui a changé profondément, c'est sa relation à Dieu, une relation qui est dans les deux sens : Dieu est le Père mais lui est le fils. C'est là que se situe la différence entre l'ancien testament et l'avènement du christianisme. Un des points le plus significatif et où cela est très explicite, c'est dans le 4^{ème} évangile «Tout ce que j'ai, tu me l'as donné et tout ce qui est à moi est à toi». L'évangile de Jean

a mis cela en expression beaucoup plus que les synoptiques. Le discours de Jésus avant et après la cène en particulier, et beaucoup d'autres passages, montrent bien dans la perspective de l'évangéliste que la relation de Jésus avec son Père est dans les deux sens. Cette relation dans les deux sens, c'est ce qui est original dans Jésus, et pas du tout la conception d'un Dieu qui ne serait pas tout-puissant. Jésus n'a pas changé sa conception de Dieu mais il a changé sa relation avec Dieu. Maintenant, nous avons besoin, si nous voulons utiliser les notations premières, de les corriger par toutes les connaissances que nous pouvons avoir.

Les perspectives du sermon sur la montagne.

C'est tout autre chose. Il avait une vision du royaume de Dieu qui était une perspective eschatologique d'un nouveau paradis. C'est beaucoup plus marqué par les perspectives du temps, la fin du monde était immédiate et il fallait s'y préparer. C'était déjà la perspective de Jean-Baptiste, mais qui restait au niveau de l'observance exacte de la loi. C'est très net dans Luc. Une des difficultés que Jésus a rencontrées vis-à-vis de Jean-Baptiste, c'est que pour lui la loi n'est pas suffisante. Pour Jésus, il y a des exigences qui correspondent à la volonté de son Père et qui ne sont pas explicitées dans le décalogue. C'est net dans l'évangile de Jean. Jésus se fait baptiser par Jean et se met à baptiser de son côté dans la même région que Jean. A ce moment-là, il y a une dispute entre les disciples. Les disciples de Jean lui disent que Jésus fait plus de disciples que lui. A ce moment-là, Jésus disparaît et rentre en Galilée. Ceci est en contradiction avec les synoptiques où on dit que Jésus a commencé véritablement à prêcher après l'arrestation de Jean-Baptiste.

Comment faire le passage d'un Dieu extrinsèque qui existe en dehors de nous à un Dieu qui est en nous ?

Il y a un changement de niveau. Spontanément, notre atavisme religieux voit un Dieu extrinsèque-extérieur. Il y a une différence considérable entre un Dieu extrinsèque-extérieur et un Dieu extrinsèque-intérieur. Ce Dieu extrinsèque-intérieur est au-dedans au lieu d'être au-dehors mais il est lui-même. La relation dans les deux sens rend possible la compréhension d'un Dieu intrinsèque à l'intérieur. Le Dieu extrinsèque-intérieur vient faire sa demeure en nous mais il n'habite pas là. C'est plus facile de le comprendre que de comprendre la relation à un Dieu essentiellement intrinsèque à nous car, pour bien comprendre cela, il faudrait avoir la relation entre les deux, vivre soi-même la relation dans les deux sens et, par conséquent, atteindre le niveau de la vie spirituelle et de la mission. Pour ma part, il n'y a pas de vie spirituelle explicite (car il peut y avoir une vie spirituelle implicite) qui n'ait pas atteint le niveau de la mission, c'est-à-dire la découverte en soi des exigences qui nous sont suffisamment personnelles, que les autres n'ont pas besoin d'observer, mais qui sont suffisamment impératives pour qu'on se renie si on ne les observe pas.

C'est une réalité fondamentale en Jésus et c'est d'autant plus intéressant que Jésus est sorti d'un milieu où ce qui était important était l'observance de la loi. Il était pharisien d'origine et pour eux, la loi était nécessaire et suffisante. Jésus a évolué et c'est ce qui l'a différencié de Jean-Baptiste. Il a découvert que la loi était nécessaire mais insuffisante. La loi est nécessaire et il y a même une phrase où il a accentué la nécessité de la loi. Dans les perspectives de Jean-Baptiste, la loi était surtout dans les comportements extérieurs. Jésus intériorise la loi, il insiste sur l'esprit intérieur avec lequel on se comporte. C'est un progrès par rapport à une observance extérieure de la loi. Jean avait déjà certainement l'idée de l'esprit intérieur qui était lié aux comportements mais, dans les discours qu'on lui prête dans les évangiles, il s'agit surtout de comportements. Mais pour Jésus, la loi est insuffisante car elle est générale et donc il y a des cas où elle ne peut pas dire ce qu'il faut faire, ni comment faire pour écouter les exigences intérieures personnelles. C'est ce qui fait l'originalité de Jésus par rapport à Jean-Baptiste.

La notion de péché

Dans l'évangile, il y a trois notions qui sont imbriquées et impossibles à démêler : la possession démoniaque, l'infraction et la maladie. La maladie était la conséquence du péché et le signe de la présence des démons. Quand Jésus dit : Tes péchés sont remis, c'est à l'occasion d'une guérison et de même les démons partent, sont chassés. Un des aspects du salut que Paul a développé est la lutte contre la puissance démoniaque, mais il emploie un terme général : les puissances.

Maintenant, nous séparons les trois aspects et nous donnons au péché un sens qui n'est pas tout à fait celui qu'on pouvait lui donner jadis car c'était toujours au fond en fonction de la loi et c'était aussi les démons.

On ne voit plus les démons partout, mais le mal existe réellement.

On peut dire que le réel est cruel, qu'il est amoral, c'est-à-dire au-delà du bien et du mal. C'est nous qui inventons ce qui est bien et ce qui est mal. Pour ma part, je ne crois pas à satan, personnaliser le mal. A notre époque, nous avons encore des milieux où le démon est une réalité très vivante et, dans chaque

diocèse, il y a un exorciste. La confusion entre la maladie mentale et la possession démoniaque a toujours été faite, elle commence seulement à ne plus exister.

Pour moi, j'utilise deux notations, la faute et le péché. La faute est au niveau de l'infraction à une loi, sans donner à la loi le caractère absolu qu'on lui donne ordinairement quand on croit en Dieu. Du temps des Juifs, le Décalogue était la loi de Dieu et une infraction à la loi était pour eux le péché. Moi, je mets une telle infraction au niveau simplement de la faute, tout ce que la société peut nous imposer, au point de vue des mœurs, des relations entre les hommes... Pour moi, le péché est essentiellement le refus d'une exigence qui s'impose à moi d'une façon suffisamment forte pour que je sente toute l'importance qu'elle aura dans ce que je dois devenir. On a une trace de cette notion dans l'évangile, c'est le péché contre l'Esprit.

Maintenant, tout est ambigu, complexe. Il est facile de séparer les deux niveaux intellectuellement mais, dans la réalité, ils sont continuellement imbriqués. Le niveau inférieur peut exister sans le niveau supérieur. Il y a un analphabétisme humain dans ce domaine qui n'a rien à voir avec le péché. Dans le péché, il y a toujours plus ou moins un analphabétisme mais il y a tout de même autre chose qu'un analphabétisme. Cela n'est pas encore tout à fait dans la ligne officielle. Il est certain que ce que nous sommes en train de dire est plus exigeant que la simple observance d'une loi, même si la simple observance de la loi est déjà extrêmement difficile. Ce que nous disons ne peut être compris pour soi que dans la mesure où on atteint un niveau spirituel suffisant. D'où cette conclusion un peu terrible, à savoir que le péché proprement dit n'est possible que pour les gens suffisamment spirituels. Mais n'oubliez pas la complexité de la réalité que nous vivons qui fait qu'il peut se faire que dans une infraction quelconque il y ait autre chose qu'une infraction.

On dit que Légaut n'est pas accessible à tout le monde.

C'est exact pour l'explicite mais c'est faux dans l'implicite car si nous en parlons, c'est que nous en avons conscience mais on peut aussi le vivre sans en avoir conscience. La conscience n'est utile que pour ceux qui peuvent en disposer. A ce moment-là, elle est nécessaire. Mais il y a des tas de gens qui vivent mieux qu'ils ne pensent.

Cette critique, comme la critique de l'élitisme, vient du fait qu'ils n'ont pas compris ce que je voulais dire, à savoir qu'on peut vivre sans savoir ce que l'on vit. D'une façon tout à fait générale, c'est un des aspects de la foi en soi et de notre mystère : nous vivons mieux que nous ne le savons. Ce que nous savons vivre aujourd'hui n'a pas tout à fait la portée de ce que nous vivons vraiment.

B) Lecture de la préface (page 14)

C'est ainsi que ce croyant se dégagera peu à peu des facilités, désormais indues pour lui, et des habitudes de piété, désormais factices à ses yeux, bien que ces facilités et ces habitudes héritées du passé, l'aient jadis aidé à croire et à vivre en chrétien. C'est ainsi également qu'il tiendra son rôle dans l'Église où il est né et que de sa place il l'aidera à vivre en la portant à se purifier et à s'approfondir dans la fidélité à Jésus.

Dans la mesure où nous sommes dégagés des facilités, nous n'avons pas à dégager les autres de leurs facilités à croire, d'une façon indue. Mais il est important que nous soyons suffisamment présents aux autres pour qu'ils comprennent que pour nous les facilités dont ils ont encore besoin, ne sont pas des facilités qui nous sont nécessaires. Cela relativise les facilités car, en général, quand on utilise ces facilités-là, on les absolutise. C'est même par cet aspect-là que ces facilités nous aident à la vie spirituelle. Nous absolutisons nos pratiques religieuses et c'est cela qui développe notre vie spirituelle jusqu'au niveau où ces facilités deviennent des obstacles. Le rôle d'un chrétien dans l'Église, c'est de montrer que ces facilités sont relatives. A ce moment-là, je ne dis pas qu'on les supprime mais on leur retire ce qui en ferait des obstacles quand elles ne sont plus nécessaires.

Que mettez-vous sous le terme de «facilités» ?

Le Dieu du père Cro-magnon, des pratiques religieuses, des dévotions, l'observance de la loi...

Tant qu'on absolutise la loi, on ne peut entrer tout à fait dans la vie spirituelle. Si l'observance de la loi est prise comme une fin en soi, le reste est factice. Le catéchisme, la pratique religieuse... ne sont plus adaptés à ce que nous sommes. Les absolutiser, c'est la tentation qu'ont beaucoup de parents vis-à-vis de leurs enfants dans le catéchisme, ils voudraient que les catéchistes enseignent leurs enfants comme ils ont été enseignés. Les enfants sont dans un autre univers mental. Et les facilités que les parents avaient et qu'ils ont conservées, ils voudraient qu'elles existent pour leurs enfants.

Je pense qu'avec des jeunes d'un certain âge, quand les questions se posent, il faut être prêts à porter les questions qu'ils se posent. La difficulté est de vraiment se poser les questions qu'ils se posent car on ne peut pas résoudre des questions quand on ne se les pose pas à soi-même. Il faut être à même de

vivre suffisamment dans son temps pour être agressé par les questions qui agressent les autres. Quand aux tout petits enfants, l'essentiel des parents, c'est de créer un climat chrétien et de ne pas être trop puristes. Un enfant de 4-5 ans a besoin d'un peu de folklore, de chants, d'images. Moi, je n'ai pas réussi avec mes enfants. Je ne voulais pas dire à mes enfants tout ce que pensais, mais ne leur dire que ce que je pensais. Et bien je ne suis pas sûr que cette règle que j'ai voulu suivre soit tout à fait exacte. Il est possible qu'on puisse employer des images qui sont des images pour nous, mais qui sont des choses réelles pour l'enfant qui a besoin d'une fabulation. Ce qu'on peut dire, c'est peut-être que le climat religieux d'une famille est plus important que ce que l'on peut dire de religieux. J'avais tenu à ce que l'on ne fasse pas de prières en famille et je faisais la prière avec chacun de mes enfants en particulier dans sa chambre. Ce n'était pas mauvais, je n'ai pas tenu assez longtemps. Mais, par ailleurs, une prière en famille, même s'il y a un peu de pagaye, ça crée quelque chose.

Vous avez dit que nous devons «devenir pour lui».

Dieu s'accomplit en chacun d'entre nous. Dieu prend en chacun de nous une forme humaine qui correspond à un des aspects de ce qu'il est et qui correspond à ce que nous pouvons devenir grâce à ce que nous avons reçu de Lui. Il s'accomplit dans l'œuvre même qu'il crée. Cet accomplissement est à la fois dépendant de son action et de l'accueil que nous faisons de cette action.

Lecture

A certaines heures, ce «croyant de croyances» en voie de devenir «croyant de foi» se rend comme actuel ce que Jésus a eu à vivre, bien que ce soit trop éloigné dans le temps pour être connu pleinement et avec certitude de manière objective. Quand un futur disciple se trouve élevé à cet état, les distances de tous ordres qui le séparent de ce que Jésus a vécu de façon éminemment humaine et particulièrement puissante, en arrivent à être en quelque sorte supprimées. Ce qui jadis a atteint aux sommets de l'humain en vient à être rendu réel et actuel à ses yeux, et l'est parfois davantage que ce qui se propose à lui dans le présent. Ces temps que Jésus a connus, d'une densité et d'une intensité combien singulières, se rassemblent maintenant et se résument, sous le regard du disciple, en une vision simple et unifiée.

La distance du temps et de l'espace, nous les débordons quand la relation de présence à présence est suffisante. De même à un autre niveau, quand nous avons aimé beaucoup quelqu'un et qu'il a disparu, sa présence demeure, je dirais même que par certains côtés, elle s'accroît, car la présence physique n'est pas toujours favorable, elle peut avoir un poids qui modifie un peu la présence spirituelle.

Par ex., un fils découvre un peu ce que son père a été quand il a disparu, car il n'a plus à se défendre d'une certaine façon de la toute-puissance paternelle. De même, vis-à-vis de quelqu'un que nous ne connaissons pas, mais dont nous avons suffisamment compris, par les œuvres qu'il a pu écrire, la réalité spirituelle qui se cachait sous la littéralité des textes. De sorte que la distance du temps et de l'espace est abolie.

Cette vision particulièrement plénière de «l'accomplissement» qui succéda aux affres d'une vie particulièrement tragique, totalise, récapitule, organise, ressuscite en «présence» pour ce croyant ce qui, à partir des événements et des situations connus par lui, n'avait fait jusqu'à présent que s'additionner dans sa mémoire et que se juxtaposer comme choses définitivement passées.

C'est l'analyse au niveau de Jésus du passage de la vie à l'existence.

Alors ce disciple communique autant qu'il est en lui à ce que son Maître a eu à porter dans son cœur d'homme bien qu'il n'y ait pas proportion entre ce que lui-même peut ressentir et ce que Jésus a dû vivre. Alors, y a-t-il vraiment différence d'ordre entre la vénération qu'il porte à Jésus et quelque «adoration» ?

"adoration". Je le mets entre guillemets pour le différencier de l'adoration de la religiosité viscérale, adoration de prostration qui ne va que dans un seul sens. Ici, adoration est une adoration de communion, une relation dans les deux sens. Il y a une continuelle inter-réaction entre la présence à soi et la présence à l'autre, avec Jésus aussi. Dans la mesure où il y a une communication de présence à présence, plus l'autre m'est présent, plus je peux être présent à moi-même et, inversement. Il y a une intercommunication dans les deux sens.

Il y a un dialogue intérieur. Nous avons besoin de nous dire pour nous trouver. Le cas le plus aisé et le plus fréquent, c'est quand nous nous disons à quelqu'un que nous aimons. Nous lui disons des paroles à notre sujet qui vont plus loin que celles que l'on pourrait dire si on était seul.

Il y a eu beaucoup d'auditeurs de Jésus qui sont passés dans sa vie, très peu ont été interpellés par le dedans, par ce qu'ils étaient, pour pouvoir le suivre malgré toutes les difficultés que cela représentait. Jésus est un interlocuteur silencieux qui, par sa présence, me porte à me dire, à avoir des lumières sur ma vie spirituelle, sur ce que j'ai vécu ou sur ce que j'ai à vivre, qui dépasse ce que je pourrais en dire par une simple analyse psychologique. Il y a là une réalité qui dépasse la simple recherche

scientifique, technique, de ce qui se passe en moi et dont je peux prendre conscience.

En psychanalyse, on est deux. Tandis que dans la prière, on peut se demander si on ne parle pas tout seul, s'il y a quelqu'un à côté.

C'est là que la compréhension en profondeur de ce que Jésus est, permet dans une certaine mesure, d'avoir cette présence, mais elle est furtive tandis que le psychanalyste, lui, est là à heures fixes. Et, en plus, je crois qu'un des dangers de la psychanalyse est qu'il y ait des transferts affectifs. Il y a des transferts affectifs plus ou moins sous-jacents qui font que, par certains côtés, c'est à un niveau qui ne me paraît pas être le niveau que l'on peut atteindre dans les perspectives que je développe ici.

Lecture

Cette vénération est toute nourrie du sentiment que Jésus portait à Dieu quand il l'appelait son Père. Elle conduit à une adoration tout imprégnée de communion et qui ne relève plus seulement d'une religion ancestrale, depuis toujours héritée des temps les plus éloignés où Dieu n'était que l'omnipotent, l'omniscient, l'omniprésent. Cette adoration n'est pas non plus la forme absolutisée d'un transfert affectif.

La présence de Jésus en son disciple grandit avec la présence à soi-même que celui-ci peut atteindre. Elle est d'une tout autre réalité que la présence physique connue jadis par les auditeurs de Jésus. Elle permet un dialogue plus réel que celui qu'ont tenu alors avec lui nombre de ses interlocuteurs. Certes ce dialogue ne relève pas de la communication que permettent les sens. Même s'il n'est qu'à une seule voix, il n'en demeure pas moins une véritable relation car à l'expérience, -et c'est pourquoi on est porté à s'y adonner- il apporte plus que ce que, d'une façon consciente, on mettrait et recevrait dans ce qu'on se dirait seul avec soi-même. Les paroles vraies, issues de pensées justes, où, en esprit et vérité, un tel chrétien se dit et s'entend, et qu'il est conduit à adresser à Jésus dans sa méditation comme si celui-ci était là en état de l'écouter et de lui répondre, ne sont pas seulement fiction littéraire.

Pour beaucoup qui ne connaissent pas ces choses-là, le livre est une fiction. Chacun fait ce qu'il peut. Ces choses touchent de trop près au mystère de chacun pour que ce que l'on a vécu puisse être exprimé et compris convenablement par l'autre. Il faut que l'autre le découvre à sa manière.

D'une façon générale, pour se trouver et devenir, l'homme a besoin de se «proférer». Haussé à cette éminente activité, quand elle lui est donnée et qu'il y correspond, il lui arrive de se parler à soi-même sans que ce soit comportement d'un être, enfermé dans son isolement, qui s'efforcerait par son soliloque de rompre un silence devenu insupportable.

"quand elle lui est donnée". Cette activité n'est pas totalement à notre disposition comme une activité d'introspection, comme une analyse. L'introspection n'épuise pas l'activité spirituelle qui nous est nécessaire pour avoir ce regard. C'est une activité qui n'est pas que de nous; c'est une activité créatrice. Par ce «dédoublement» (ici, manière de dire et non une maladie de la personnalité), qui n'est pas perversion narcissique de la personnalité, il arrive à se dire comme s'il s'ouvrait à qui l'inspire de le faire, et parvient à entendre se dire par un autre qui lui en ferait l'aveu dans le même climat de transparence. Cet autre, c'est celui qu'il a la possibilité de devenir...

C'est une sorte de prémonition qu'on peut avoir, non ce qui va arriver de façon concrète, mais une certaine manière de voir ce qu'on aura à porter ou à supporter dans un avenir et ce qui n'est pas sans relation avec les possibilités que nous avons progressivement acquises dans notre passé, grâce à ces exigences et aux fidélités correspondantes.

... s'il se montre à l'avenir foncièrement fidèle, bien plus que celui dont il se rendrait capable s'il correspondait seulement avec exactitude à ce qu'il se sait actuellement en mesure de réaliser.

C'est la différence entre une prémonition et une prévision qui est la conséquence d'une connaissance suffisamment poussée des moyens dont on dispose. Ce que nous allons avoir à vivre, nous n'avons pas actuellement les moyens de le faire mais nous sentons qu'ils nous seront donnés quand ils nous seront utiles. Tout cela, ce sont des expériences personnelles, on ne peut rien dire de plus, cela peut s'accepter ou se refuser. Mais quand c'est vécu, on le comprend.

Ces paroles vraies sont tout autres que de simples propos vertueux manifestant de bonnes intentions, même avec une sincérité convaincue et convaincante. Leur production rend parfois nouveaux pour soi des mots employés avec une inflation qui depuis longtemps en avait rendu ordinairement la portée illusoire.

On renouvelle le sens des mots. Ex. le mot amour est un mot "délavé", mais quand on aime vraiment, ce mot prend un tout autre sens que le mot ordinaire. De même, tous les mots proches du mystère de l'homme, qui sont utilisés de façon commune entre les hommes, prennent une valeur singulière quand cela vient de ce que l'on vit.

L'aveu que l'homme se fait ainsi à soi lui est l'occasion d'une révélation sur soi qui porte plus loin

que la connaissance qu'il pourrait atteindre seul par une introspection attentive et poussée. Ces paroles vraies, cet aveu, cette révélation, se produisent souvent grâce à la présence en l'intime de qui on aime, même quand celui-ci est absent. N'est-ce pas précisément ce qui se passe pour le chrétien en voie de devenir disciple, lorsqu'il se parle, en esprit et vérité, et qu'il est élevé à l'état spirituel où grâce à la singulière vénération qu'il est conduit à porter à Jésus comme à nul autre, Jésus, tout absent qu'il demeure, lui est intimement présent ?

Dédoublement mystérieux qui suggère que l'homme «est» plus dans le mouvement même par lequel il se développe que dans l'état où il se trouve.

Jadis, on mettait la perfection dans la stabilité. Maintenant, c'est dans le mouvement, dans le devenir. Nous sommes essentiellement des êtres en devenir. L'homme n'existe que dans la mesure où il est créateur, où il a une activité créatrice qui lui permet de devenir autre que ce qu'il peut s'atteindre par ses propres moyens techniques.

Peut-être que par cette «profération de soi», par cet acte grâce auquel il se trouve et devient, l'homme est-il écho de l'Acte en acte...

Nous ne savons rien sur Dieu, Il est impensable. La seule chose que nous pouvons atteindre parfois, à partir des prises de conscience directe sur ce que nous vivons, c'est qu'il y a une action en nous qui n'est pas que de nous. Dieu est en nous action. D'où l'idée, mais cela ne veut rien dire car alors il serait pensable, qu'il est l'Acte de l'acte, non pas ce qui concrétise l'acte particulier, mais l'Acte de l'acte. Cela ne veut rien dire, et c'est heureux, mais si cela ne veut rien dire, cela inspire.

... que Dieu semble être au niveau où nous pouvons entrevoir sa réalité à partir de la constatation personnelle de son action en nous ? Cette action inséparable de la nôtre, mais qui n'est pas seulement de nous comme elle n'est pas seulement de Lui, cette action sans laquelle, bien qu'à des titres différents, ni lui ni nous ne serions.

C'est un des aspects du caractère intrinsèque de Dieu. Si Dieu est nécessaire à l'homme dans les perspectives générales, l'homme est nécessaire à Dieu. On ne peut pas concevoir un Dieu qui existe indépendamment de l'homme. Ce n'est pas du verbalisme. C'est à chacun de le vivre à sa manière. C'est en se donnant, en créant, que Dieu est. C'est en devenant que l'homme devient. L'homme est plus dans le mouvement même par lequel il devient que dans l'état dans lequel il se trouve. Dieu est en se donnant et nous, nous sommes en nous recevant, activité créatrice qui n'est pas que de nous.

Si nous étions suffisamment conscients du réel, nous serions écrasés par nos origines, le cosmos, Nous avons besoin de nous découvrir d'un autre ordre que l'ordre du réel pour pouvoir nous affronter à ce réel et à l'occasion lui donner un sens qui corresponde à ce que nous sommes. En trouvant un sens à notre vie, nous pouvons donner un sens au réel dont nous sommes issus.

Vous trouvez ce que je dis là vertigineux ? Mais avouez que notre vie est aussi vertigineuse. Je crois que la vie que nous menons est vertigineuse si nous n'avons pas la possibilité de trouver en nous une réalité qui puisse se poser devant celle que nous vivons en aveugle. Nous avons des autodéfenses qui nous permettent de vivre ce vertige. Notre manière de vivre nous empêche d'avoir le vertige. Nous ne pouvons vraiment devenir tout à fait réalistes que quand nous découvrons en nous cette réalité vertigineuse d'un autre ordre qui nous permet de nous affronter au réel dans sa grandeur impensable.

Peut-être Dieu se reconnaît-il dans cette activité qu'il déploie en l'homme, comme l'homme se reconnaît en lui-même en se disant à soi par un acte qui déborde ses connaissances? Dieu prendrait corps et trouverait le moyen d'être Père dans ce fils que l'homme de foi et de fidélité devient grâce à Lui. Il atteindrait en ce fils un accomplissement qu'Il ne saurait se donner autrement.

Sans nul doute cet accomplissement de Dieu est noué à l'accomplissement de l'homme en voie de devenir de Dieu à la suite de Jésus. Jésus a su le faire comme nul autre dans l'extrémité d'une «perfection limite» dont on peut approcher à son appel et grâce à sa présence, mais sans jamais être capable de l'atteindre.

Quoiqu'il en soit, les perspectives spirituelles et chrétiennes développées dans ce livre à l'occasion de certains des comportements et des dires de Jésus qui ont été rapportés avec une exactitude suffisante, ou qu'on lui a prêtés grâce à l'intelligence qu'on avait de lui, ont permis à un homme de l'Occident du vingtième siècle de vivre en chrétien de la foi et de la fidélité qui pour l'essentiel, lui semble-t-il, furent celles des premiers disciples. Puisse cette méditation sans nul doute pour une part subjective et par suite précaire, approximative et probablement en partie erronée, aider cependant celui qui saura la lire à grandir dans la vie spirituelle, à cheminer vers son humanité et vers l'accomplissement de Dieu en lui, à la suite de Jésus.

Il a bientôt 86 ans, le même âge que ce siècle, et il est venu tout simplement nous parler. "Je ne sais pas encore, ce que je vais vous dire, car je ne vous connais pas" précise-t-il en guide d'introduction.

Bien qu'ayant fait des études de mathématiques, Marcel Légaut a été toute sa vie à la fois philosophe et paysan dans sa Drôme natale. Le 4 décembre dernier, il participait à une conférence-débat au Centre Chrétien Universitaire, sur le thème : "Homme et pourtant croyant".

Il vient sans papier, il sait bien ce qu'il a à dire, cet essentiel qui demeure après toute une vie de recherche. Une vie dont il ne regrette rien, selon ses propres termes.

Si vous arrivez parmi les derniers dans la salle, que vous êtes assis tout au fond, vous commencez par simplement tendre l'oreille. Mais très vite vous bougerez sur votre siège, car il vous faut voir le visage de l'homme qui dit de telles paroles. Comme les pèlerins d'Emmaüs, vous avez "le cœur tout brûlant" et c'est aussi le cas de vos voisins... Il est impossible de tout retranscrire ici, mais voici quelques-unes de ces très belles phrases.

L'homme

On peut s'approcher de l'homme avec les sciences humaines, mais il y a quelque chose qui va plus loin. Ce qui nous est propre, ce qui nous différencie ne relève pas des sciences humaines. L'homme n'est pas épuisable en droit par elles. L'homme est mystère.

Le sens de la vie

Il y a une différence entre donner un sens à sa vie et le trouver, le découvrir, le recevoir. Prenons une situation humaine. Un homme, encore assez jeune, devient veuf. Il désire se remarier mais il sait que, pour sa fille, ce sera comme perdre sa mère une seconde fois. Toutes les raisons logiques, pertinentes et même profondes qu'on lui donnera pour qu'il se remarie, s'arrêteront devant sa certitude intérieure il sait qu'il ne peut pas. En regardant en soi, on découvre des exigences que la loi de Moïse et même la loi de l'Église n'imposent pas forcément. Car chacun est unique et la loi est collective.

La vie spirituelle

Elle commence quand je saisis ces exigences, ces activités nouvelles qui sont de moi, mais non pas que de moi. Alors je suis à la porte de Dieu. Quand je me retourne, je vois un fil conducteur, une consistance qui s'est construite sans que je le sache, alors que j'ignorais l'importance du pas à pas quotidien. Quelque chose existe qui a eu besoin du temps, mais qui ira plus loin que le temps. Dieu nous est plus intime que ce que nous sommes. Le mystère de Dieu est au cœur du mystère de l'homme.

La mort

La mort d'un homme qui a été profondément fidèle à ce qu'il devait faire, est l'achèvement d'un chemin et non plus un arrêt brutal. Elle est cette porte étroite où il faut tout laisser pour atteindre cet être qui s'est créé peu à peu en nous.

Être chrétien

Il y a des gens athées qui ont une vie spirituelle authentique. Ce qui est unique pour nous chrétiens, c'est le rôle de la vie humaine de Jésus dans notre propre vie intérieure. Il faut entrer dans l'intelligence de la vie humaine de Jésus. Le Christ sera plus aimé par la compréhension et la contemplation humaine de ce qu'il a vécu que par n'importe quel raisonnement théologique, aussi jute soit-il.

La morale

Jésus nous a enseigné que la loi de Moïse était nécessaire mais non suffisante. Les pharisiens (et nous le sommes tous un peu) respectaient la loi générale en tous points mais ignoraient l'existence de cette exigence intérieure personnelle. La morale est utile, la vie spirituelle est féconde.

La prière

Plus je deviens ce que Dieu me donne d'être, plus je suis en relation avec lui. "Mon Dieu, dis-moi ce qu'il faut que je te demande pour que te le demandant, tu me le donnes".

L'extraordinaire

Dans toutes les nouveautés, dans le surnaturel, nous voyons Dieu. Ainsi, nous le rangeons dans les personnes fantasques. Tout ce qui est extraordinaire peut être quelquefois vrai, mais ce n'est pas spirituel. C'est "de la mousse". Rien n'est plus discret que l'action de Dieu dans le monde, sa patience, sa fidélité, ce qui est perçu dans le silence.

Le risque de subjectivité

La subjectivité est très instable, non pas l'intériorité. Il n'y a pas d'intériorité sans subjectivité. Mais je pense qu'il y a certaines subjectivités sans intériorité, sans continuité, qui se présentent comme une suite de moments sans liens. Le critère : la fécondité.

La parole

Il y a une manière de trop parler de Dieu qui empêche de vivre de Dieu. Cependant, du moment où il n'y a pas trop de distance entre ce que je pense, crois et ce que je dis et fais, mes mots deviennent des paroles. Une vraie parole sur Dieu peut aider, c'est-à-dire une parole chargée de la présence de celui qui la dit.

La communion

Nous sommes essentiellement des solitaires les uns des autres. Mais nous avons une action, le mystère de présence à présence qui va plus loin que ce que je dis ou fais. Plus on est fidèle à ce que Dieu nous donne d'être, plus on aide l'autre à le devenir. Notre unité est dans le faisceau de la fidélité de chacun.

Recueilli par Annie CANIZARES

L'idée est la suivante. Je conviens très bien qu'on se réunisse pour une œuvre commune. Mais dans la perspective d'une communauté de foi, ce n'est pas l'œuvre commune à laquelle chacun doit se consacrer qui va réunir les membres de la communauté, mais la préoccupation que chacun peut ou devrait avoir d'entrer davantage dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu pour que ça soit le lien même de ce qui les unit. La préoccupation centrale pour une communauté de foi, c'est la vie spirituelle, avec tout ce que cela implique pour refaire tout ce que Jésus a pu vivre, ce qui nous permet d'être un peu comme ses fils spirituels, ce n'est pas une activité particulière. Qu'une activité particulière vienne comme le fruit de cette communauté de foi, nous sommes tout à fait d'accord. Mais pour moi, l'essentiel c'est plutôt la communauté de foi que la communauté d'action.

En vous entendant parler, je ressens une petite difficulté. D'un côté vous dites d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, un vécu, et, d'un autre côté, vous dites communauté de foi, communauté essentiellement spirituelle, qui se désincarne d'une certaine façon puisque l'action ne serait qu'une retombée positive...

Le mot "retombée" ne me paraît pas adéquat. Pour moi, il n'y a pas de vie spirituelle sans engagement. Mais ce n'est pas l'engagement qui crée la vie spirituelle, c'est la vie spirituelle qui crée l'engagement. C'est une question, je dirais, de hiérarchie, à la fois dans le mode et dans le temps. Lorsqu'on se lance dans une action, il est assez rare qu'elle conduise à une unité dans la vie spirituelle. Je crois même que l'unité pour l'action va rencontrer suffisamment de difficultés pour entraîner un éclatement de la communauté à partir d'un certain moment. Si la communauté n'est pas au départ la conséquence d'une recherche intérieure qui intéresse chacun des membres de la communauté, elle a peu de chance de tenir face aux problèmes que va poser l'action. Il y a aussi le fait, d'un point de vue plus large, que toutes nos activités, même celles qui sont nées de la vie spirituelle, sont conduites à échouer. Cela fait partie des structures mêmes de l'homme : à mesure qu'il se donne davantage à ce qu'il fait, il échoue. Et c'est grâce à cet échec qu'une fécondité se manifeste dans son œuvre qui dépasse les utilités que cette œuvre peut avoir au moment où il s'y consacre.

Je ne comprends pas du tout qu'on échoue automatiquement.

On n'échoue pas systématiquement. Mais le fait est que, dans la mesure où on se consacre à cette œuvre en sachant que d'autre part l'on passe car nous sommes des êtres éphémères, et qu'il y a de plus en plus un écart, une distance entre ce que l'on est et ce que les générations suivantes apportent, il y a toutes les occasions d'un échec, indépendamment des bêtises de celui qui s'engage. C'est par structure. Pour moi, la fécondité est le fruit qui vient et est liée dans une certaine mesure à la crise que l'utilité d'un projet ne peut pas avoir.

Je préfère le mot crise au lieu d'échec. C'est une transposition du texte: "Si le grain ne meurt"

Il est certain que si Jésus n'avait pas échoué, sa fécondité n'aurait pas été la même. C'est la manière dont il a échoué qui a donné assez vite à sa vie une fécondité qui déborde de beaucoup ce qu'il voulait faire au moment où il était en vie.

Au lieu de dire "la manière dont il a échoué", je préfère "la manière dont il est allé jusqu'au bout"...

Les deux sont nécessaires. Il y a une manière d'aller jusqu'au bout qui assure une fécondité. Quand on va jusqu'au bout de ce qu'on doit faire, la singularité même de ce que l'on fait n'est plus adaptée, comme au départ, aux besoins et aux possibilités du moment où l'on commence. Il y a un déphasage qui conduit, si on va jusqu'au bout, à quelque chose qui ressemble tout de même à un échec.

Nous voyons cela dans l'Église. Chaque fois que quelque chose naît, ça prend de l'extension et petit à petit ça retombe. L'histoire de nos ordres religieux est la continuelle reprise de quelque chose qui naît, qui retombe. Un réformateur arrive, ça reprend et ainsi de suite. Pour moi, ça correspond au mystère de la croix. Il fait partie de la structure même de l'homme. Il faut mourir pour naître. Il y a incontestablement dans la naissance une activité créatrice toute particulière que l'on ne trouve pas ensuite dans la vie qui suit la naissance. Il y a des grâces du commencement.

Il faut accepter le dépouillement de la mort pour avoir la fécondité d'une nouvelle naissance. Mais toute la question, c'est d'aller jusqu'au bout.

C'est cette mystique qui, d'une certaine manière, peut nous donner un dynamisme intérieur. Une mystique de l'échec ne donne pas d'élan. Vous insistez énormément, pour une communauté, sur la fidélité de ses membres.

Bien entendu! La communauté de base qui se construit sur une action n'a pas les ressources intérieures qui lui permettent de se développer selon les possibilités de chacun.

Est-ce qu'on peut le dire de certaines communautés de base qui se sont créées par suite d'une injustice économique et où la foi était vraiment réelle ?

Il m'est difficile de dire des choses générales. Je pense qu'il y a beaucoup de communautés de base qui n'ont pas eu de longues existences par le fait même qu'elles ont très vite trouvé des pierres d'achoppement dans l'activité même qui était à leur base.

Est-ce que la communauté de foi peut également s'user ?

Oui. Mais cela n'est pas dû à des choses absolument intrinsèques. Comme nous le disions tout à l'heure, la communauté de foi où chacun irait totalement, jusqu'au bout, de ce qu'il doit être, à mon sens aurait une stabilité dans l'existence. Mais il est certain que chacun d'entre nous a les déficiences qui correspondent à ce qu'il est, et qu'une communauté de foi n'a jamais la perfection que l'on peut souhaiter à chacun de ses membres pour pouvoir se réaliser elle-même. Il y a toutes sortes de choses que chacun rencontre par sa propre histoire. Nous sommes des êtres inachevés, imparfaits. Il est donc normal que la communauté que nous essayons de constituer porte les marques des inachèvements de chacun de ses membres. Être précaire et éphémère, c'est vrai du commencement à la fin, même pour une communauté de foi idéale.

Dans mes perspectives, pour qu'une communauté de foi soit véritable, il faut qu'il y ait des relations en profondeur humaines entre ses membres, sur un plan humain et sur un plan de foi. Une paroisse normale où les gens passent, où la population est trop nombreuse, où elle est trop diversifiée, n'est pas en mesure de créer entre ses membres une relation suffisamment profonde pour qu'on puisse dire que c'est une communauté de foi. Mais en revanche, dans un petit village comme celui de Léchés en Diois où les gens ont vécu ensemble depuis la naissance jusqu'à la mort, où ils avaient à peu près les mêmes travaux, les mêmes horizons, les mêmes cadences de vie, il y avait une possibilité particulièrement heureuse de réaliser une communauté de foi si l'explicitation avait été possible, si on les avait aidés, ce qui n'a pas été le cas. Pour moi, une communauté de foi est condamnée par le fait même de la situation où nous nous trouvons et une communauté de petits effectifs et de suffisante stabilité ne suffit pas pour que la rencontre entre les êtres se fasse à longueur de vie, à longueur d'année au moins, et permette quelque chose que l'on ne peut pas provoquer par une organisation. Il faut donc une certaine élection des uns et des autres pour que la communauté puisse avoir la profondeur humaine qui me semble nécessaire pour qu'elle reste viable.

Si l'action doit compléter la vie de foi qui est vécue dans la communauté, est-ce que justement son objectif essentiel ne doit pas être de déboucher dans la paroisse où elle se trouve, si elle est à l'intérieur d'une paroisse, pour faire vivre cette paroisse, pour l'animer ou la réanimer ?

Paroisse ou son milieu. Ce que je penserais, c'est qu'il ne faut pas s'y perdre. J'ai pu rencontrer comme cela des groupes qui s'étaient vraiment donnés à fond. Mais une paroisse, c'est un monde où l'activisme se développe beaucoup plus que la profondeur. A force de s'y donner, ils y perdaient leur identité. L'idée est d'être utile, d'être présent, de servir, mais de ne pas s'y perdre et de chercher dans la communauté de foi proprement dite ce que l'on ne peut pas chercher ou trouver dans la paroisse. Je crois que cette coexistence qui n'est pas extrêmement difficile malgré tout, sauf situation particulière, entre quelque chose où l'on fait partie de la paroisse et où on n'est pas que de la paroisse, cela me paraît très sain, à la fois pour le présent et surtout pour préparer un avenir qui ne soit pas trop négatif.

On voit des paroisses qui échouent magistralement et ce n'est pas dû au fait qu'elles vont aux extrêmes limites de leurs possibilités. Il y aurait donc deux sortes d'échec. Celui-ci est dû surtout à la médiocrité des personnes, où l'on occulte l'essentiel, où l'on s'agite dans les réunions...

Ce que nous disons actuellement de la paroisse et des petites communautés pose un très grave problème, parce qu'on a sacralisé des paroisses qui ne sont plus à dimension humaine. La notion de paroisse n'est pas une notion absolue. C'est une question qui est à revoir. Comment veux-tu faire vivre une paroisse de quinze mille âmes ? Ce n'est pas possible. Ce n'est pas à taille humaine. Même des petits groupes constitués autour sont très vite absorbés par les activités. Il faut briser ces paroisses. Il faut revenir à des paroisses à taille humaine. Et ce n'est pas impossible.

Mon idée est que le deuxième souffle d'une paroisse serait une fédération de petites communautés qui ont chacune leur vie indépendante et se retrouvent de temps en temps pour une célébration liturgique.

C'est ce qui se présente en particulier en Allemagne en ce moment. On est en train de casser la notion de paroisse, en admettant que c'est une notion contingente, résultant d'une période où il y avait des paroisses à taille humaine. Aujourd'hui, ce n'est plus possible.

Dans mon pays, il y a un mouvement inverse. On parle maintenant de secteurs. La paroisse n'existe plus pratiquement. C'est le secteur qui prend. Mais il faut bien avouer que ces secteurs représentent un nombre très limité de chrétiens. Dans mes perspectives, pour qu'une communauté de foi soit véritable, il faut qu'il y ait des relations en profondeur les uns avec les autres, sur un plan humain et sur un plan de foi. Je pense qu'une paroisse normale ne peut pas le réaliser.

Avec les mouvements spécialisés

Les mouvements spécialisés que je visais. On ne peut plus les viser parce qu'ils n'existent plus.

Est-ce que vous y englobez la paroisse universitaire ?

Elle vieillit avec ses membres. Je reçois régulièrement leurs publications. Ils font vraiment un effort. Il y a de temps en temps un article vraiment intéressant. Mais il y a encore, à mon point de vue, un atavisme certain qui se trouve derrière. Celui qui dirige cela, le jour où il est entré en fonction, a terminé sa lettre "sacerdotalement vôtre". Dans un milieu universitaire, c'était énorme, effrayant. La gaffe initiale...

Il y a aussi le fait que l'enseignement public n'est plus menacé comme il l'était au moment de la naissance de la paroisse universitaire. Aujourd'hui, un chrétien peut être dans l'enseignement public sans aucune difficulté.

Il y a un autre aspect qui était intéressant jadis, et qui, malheureusement, je crois, a été perdu, c'est qu'il y avait tout de même une union relative des trois ordres qui a été dissociée bêtement.

Dans quelle mesure peut-on, dans les communautés, interpréter la parole de Jésus : Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux ?

Je crois que c'est très vrai. Il faut insister sur la condition "quand vous êtes réunis en mon nom". Et cela, c'est assez difficile à préciser. Cela dépend de la qualité des gens qui font partie de la communauté. Je crois que c'est très vrai, mais ça dépend un peu de la réalité de ce que nous sommes. Il faut dire aussi que cette qualité est variable avec le temps. Il y a des heures de grâce, il y a des heures qui le sont moins. Il y a des moments où, dans un milieu relativement peu préparé, il y a quelque chose qui passe, qui fait que pendant quelque temps on est sur une longueur d'onde qui n'est pas habituelle. Et à d'autres moments, on essaye de retrouver ce même diapason et on n'y arrive pas. C'est là-dessus qu'il nous faut construire l'Église, beaucoup plus que sur les pouvoirs qui auraient été légués par un fondateur qui savait exactement ce qu'il voulait.

Quand vous parlez de communauté de foi, il me semble que, derrière, il y a le défi qui est posé aux laïcs de prendre des initiatives seuls, sans obligatoirement y mettre le prêtre. Là on se heurte à de nombreuses difficultés. Dès qu'un prêtre vient, il a des idées derrière la tête.

Il y a 50, 60 ans, au moment où on a commencé à faire des méditations sur l'évangile dans les milieux normaliens ou autres, la difficulté majeure qu'on rencontrait était qu'il fallait un prêtre pour qu'une réunion soit possible. Maintenant, on peut tout de même se réunir entre chrétiens et parler religieusement des choses de l'évangile ou autres sans avoir besoin d'un prêtre. Il y a des compétences qui ne sont pas nécessairement des compétences de prêtre. Et, ce que je croirais, il y a tout de même, dans les milieux laïcs, maintenant, une formation intellectuelle et religieuse, du moins chez certains, qui dépasse de beaucoup ce que nous pouvions avoir autrefois. Il y a un très gros progrès.

Ce niveau de formation des laïcs dépasse parfois beaucoup celui des prêtres.

Je le pense bien. C'est un renversement qui se fera de plus en plus fréquent.

En tout cas, il y a encore des blocages. Je lis un petit passage de Vatican II : "La charge d'interpréter de façon authentique la parole de Dieu, écrite ou transmise, a été confiée au seul magistère vivant de l'Église dont l'autorité s'exerce au nom de Jésus-Christ".

C'est certain. C'est là qu'il ne faut pas avoir l'esprit trop servile. Il faut vivre, avec les risques et périls qu'entraîne cette manière de vivre.

Il y a des prêtres qui prennent cela au sérieux et qui se disent qu'ils sont chargés d'assurer cette mission d'interprétation. Pour certains, ça peut représenter des cas de conscience. Et par ailleurs, comme tu le disais très bien, quand nous méditons sur l'évangile, il y a cinquante ans, nous avons dit une somme innommable de bêtises mais cela ne nous a pas empêchés de grandir.

Admirez ce grand homme qui, par des calculs faux et des raisonnements inexacts, est arrivé à la connaissance de la vérité. C'est une phrase que nous disait souvent un professeur de taupe.

A une question de Bernard Feillet qui vous dit que, après deux mille ans de tradition chrétienne, maintenant s'ouvre une nouvelle ère, vous ne répondez pas franchement. Vous dites que les structures contingentes de l'Église qui se sont agrégées au cours de l'histoire s'effondreront avec les sociétés provisoires qui les avaient inspirées.

La différence entre essentiel et indispensable est une très bonne distinction mais en affirmant que la frontière entre essentiel et indispensable est impossible à préciser. Comme d'autre part l'indispensable est beaucoup plus facile à saisir que l'essentiel, la tendance générale transforme l'indispensable en essentiel. C'est la tendance contre laquelle il nous faut constamment lutter par des initiatives individuelles qui sont évidemment des initiatives qui ne peuvent être que marginales au départ.

Dans le rêve que vous formulez, vous privilégiez la fonction de l'évêque.

Oui, je vous dirais que c'est une étape utile, qu'il vaut mieux ne pas tout flanquer par terre avant de recommencer. Mon idée est que ce n'est pas mauvais en ce moment en particulier.

Je vais vous dire ma manière de concevoir la résurrection mais sans autorité. Je vais d'abord reprendre des textes qui en parlent et expliquer dans quel esprit ils ont été écrits, me semble-t-il, en partant du climat dans lequel ont été composés les écrits du Nouveau Testament.

Ensuite, je prendrai les quatre récits qui se trouvent dans les évangiles pour voir dans quelle mesure ils se rapprochent les uns des autres ou s'en distinguent. Puis j'essaierai de dire ce qui s'est passé vraiment, comment on a expliqué les événements et comment je l'explique de mon côté.

Je terminerai en disant l'importance qu'a eue la doctrine chrétienne et dans quelle mesure cette doctrine a une importance excessive par rapport à ce que Jésus a vécu lui-même au cours de sa vie humaine.

I - Les récits de résurrection

Nous les trouvons dans les quatre évangiles évidemment, mais aussi dans les Actes des apôtres et les lettres pauliniennes. Cela fait un ensemble considérable. Je ne parlerai pas des écrits apocryphes qui sont aussi très diserts sur la question, je me tiendrai uniquement aux textes canoniques. Ces textes sont d'ailleurs très différents dans la mentalité des auteurs et selon les circonstances dans lesquelles ils ont été écrits.

1) Marc

L'évangile de Marc, s'il n'a pas été écrit tout de suite, présente une réalité très importante car il a certainement eu des documents et des traditions orales très proches de ceux qui avaient vécu avec Jésus. Dans cet évangile, on trouve des détails psychologiques qui étonnent, des violences, des stupéfactions, des colères... qui ne se trouvent pas dans les autres synoptiques par le fait même que ce n'était pas utile au projet de ce que les auteurs voulaient apporter, et peut-être même que ça semblait relativement indécent par rapport à ce que les Églises naissantes pouvaient entendre et faire entendre au sujet de Jésus.

Pour ces raisons, cet évangile est très important, à mon point de vue. Il est assez proche du vécu, même si son auteur n'a pas connu Jésus, car il a dû connaître ou entendre des témoins qui avaient vécu avec Jésus, qui ont rapporté certaines paroles. Comme il n'avait pas un objectif particulier, sinon de rassembler ces éléments, il n'a pas eu la préoccupation qu'ont eue les autres évangélistes synoptiques et il a pu probablement les transmettre moins systématiquement que Matthieu et Luc.

2) Matthieu et Luc

Ces deux évangiles ont été écrits après 70, au moment où la situation de l'Église commençait à changer. D'une part, l'attente de la parousie qui était extrêmement importante après la mort de Jésus, s'estompait peu à peu et, par conséquent, la parousie s'éloignait dans un avenir indéfini. D'autre part, la résurrection, ce qui est arrivé après la mort de Jésus, s'éloignait aussi dans le passé. Au début, on ne se posait pas de question à propos des apparitions, c'était un fait. Quarante après, on commençait à s'en poser; d'où l'idée qu'il faut montrer la vérité, la réalité de la résurrection dans une perspective qu'on ne trouve pas dans Marc. Puisque la parousie s'éloigne et que l'Église, au lieu d'être passagère sur la terre, commence à s'installer, une tente ne suffit plus, il faut construire une maison solide. Ces deux évangiles vont essayer d'instituer l'Église sur terre pour une durée indéterminée, que l'on n'osait plus mesurer.

Ces deux évangiles sont d'ailleurs différents. Matthieu est certainement écrit dans un milieu juif tandis que Luc l'est dans un milieu païen, d'où leurs différences. Dans le milieu juif, on a une tradition importante. Dans les milieux gréco-romains, la plupart étaient des païens qui venaient de se convertir et avaient une connaissance du judaïsme grâce à la diaspora juive qui était moins soumise à la tradition juive de Palestine.

De plus, tous deux sont écrits après la destruction du temple de Jérusalem. De ce fait, le judaïsme se referme sur lui-même. Les Sadducéens disparaissent. Les Pharisiens, devenus maîtres des synagogues, prennent en mains les destinées d'Israël. Suite à tous ces bouleversements, ils se replient sur eux et excluent toutes les sectes qui étaient jusqu'à présent bien acceptées par les milieux pharisiens. Avant 70, les Juifs acceptaient volontiers une secte chrétienne à condition qu'elle ne soit pas trop anti-culturelle, qu'elle n'aille pas contre la Loi. Les partisans de Jésus restaient dans le giron d'Israël. Après 70, la situation se durcit, de telle sorte qu'on peut dire que l'Église est née de l'éjection violente de la part des Pharisiens. Il a fallu qu'elle trouve ses propres racines, son originalité; d'où une certaine opposition qui n'était pas recherchée et le besoin de s'enraciner dans le passé. A ce moment-là, les chrétiens se sont efforcés de trouver leurs racines dans la tradition juive. D'où une interprétation des événements de Jésus à partir de ce qui avait été prédit, selon eux, dans l'ancien testament mais qui

n'est pas du tout dans la direction de ce qu'Israël voulait faire. C'est dans cette perspective que Matthieu et Luc ont été écrits, en particulier l'évangile de Matthieu qui est farci de citations de l'ancien testament. L'évangile de Luc aussi, mais sous une forme différente car c'est en méditant l'ancien testament et non en le citant que Luc manifeste son intérêt pour la Bible telle qu'elle existait en ce temps-là.

3) Jean

L'évangile de Jean est encore plus tardif et sa perspective est aussi déjà différente. Il reste néanmoins dans la direction d'une Église car il faut maintenant démontrer la vérité de la résurrection. De plus, par un effort d'intériorisation qui semble caractéristique de Jean, il faut montrer, par le dedans, ce que Jésus a vécu et qui l'a conduit à sa prédication. Cette intériorité est peut-être à rapprocher de l'évangile de Marc dans la mesure où l'un et l'autre ont sans doute eu des contacts directs avec ce que Jésus avait vécu, ce dont Matthieu et Luc se sont dispensés à cause de leur projet précis.

4) les lettres de Paul

Les lettres de Paul ne parlent de la résurrection que d'une façon accessoire, sauf dans une perspective très précise, dans la première aux Corinthiens où il va s'agir, non pas de la résurrection de Jésus proprement dite, mais de la résurrection des corps. Vous connaissez l'antagonisme qu'il y a entre les deux mentalités opposées sur l'homme, l'anthropologie grecque où l'âme est enfermée dans le corps de sorte qu'à la mort, l'âme est libérée du corps, et l'anthropologie juive où l'âme ne peut pas exister sans un corps et, par conséquent, s'il y a une vie ultérieure, le corps doit nécessairement suivre l'âme.

Pour les Corinthiens, il y avait une méprise. Ils croyaient à la «vie éternelle» sans que le corps y participe, tandis que, pour les Juifs, le corps devait nécessairement y participer. Il est probable que les Corinthiens croyaient à une autre vie dans des conditions telles que Paul a cru qu'ils (juifs et païens) ne croyaient pas à la même réalité.

5) les actes des apôtres

Dans les actes des apôtres, on a plusieurs discours sur la résurrection de la part de Pierre, tout de suite après la mort de Jésus et qui sont donc importants dans cette affaire. Voilà donc la base sur laquelle nous allons essayer de dire quelque chose.

II - Les préoccupations des rédacteurs

Trois directions me semblent importantes dans ces textes et qui reflètent plus ou moins les préoccupations des rédacteurs.

1) La résurrection n'est pas une fable

Ces écrits viennent 30, 40 ou 50 ans après la mort de Jésus. On éprouve le besoin d'une démonstration historique de ce qui s'est passé. Ce qui est repris et mis par écrit, ce ne sont pas des fables.

2) Il faut fonder l'autorité sur les témoins de la résurrection

Pour que les Églises puissent se structurer, il fallait qu'elles légitiment leurs autorités. Au départ, l'autorité était tenue par les charismatiques, les prophètes et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, manifestaient une activité spirituelle singulière qui leur donnait immédiatement et de fait une autorité sur leurs communautés. Mais, à partir du moment où les charismes se font plus rares précisément du fait que la résurrection s'éloigne dans le passé et la parousie dans l'avenir, les ministères charismatiques sont peu à peu remplacés par des ministères institués. Alors l'idée principale de Luc, c'est que le fondement de l'Église repose sur les Douze. C'est toute la doctrine ecclésiologique de Luc dans son évangile et dans les Actes pour démontrer que tout part des Douze et s'étend, par Paul et Pierre, jusqu'au bout de la terre, c'est-à-dire à Rome. Les Actes se terminent par l'arrivée de Paul à Rome sans mentionner ce qui allait lui arriver par la suite, son procès, sa mort, ni s'il est allé en Espagne comme il en avait le projet (Rom. 15,24).

3) Le message de Jésus s'adresse à tous les hommes

Un aspect fort important à cette époque, grâce d'ailleurs à Paul, c'est l'universalité du message de Jésus. Au lieu d'être simplement destiné au peuple juif, il intéresse tous les hommes, tels qu'on pouvait les concevoir à l'époque.

D'où les trois directions que nous allons retrouver dans les textes :

- les preuves que la résurrection a bien eu lieu,
- le fondement de l'autorité des Douze se base sur le fait qu'ils sont les témoins de la résurrection,
- l'universalité du message.

III - Relecture des textes

Comme nous allons le voir, à mesure que nous avançons dans l'histoire, les ajouts se complètent. Le début est très sobre mais, petit à petit, ça devient de plus en plus étoffé dans la mesure où se pose la question de savoir si la résurrection a vraiment eu lieu.

1) Marc

«Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et Salomé achetèrent des aromates pour aller l'embaumer parce qu'elles n'avaient pas eu le temps».

Si on comprend bien, la mort de Jésus a eu lieu vers trois heures de l'après-midi. A cette époque, le sabbat commençait sitôt que la première étoile apparaissait, c'était peut-être vers six ou sept heures. Elles n'avaient pas le temps de l'embaumer. C'est important car, dans l'évangile de Luc, ce temps est respecté, elles vont acheter des aromates. Je ne sais pas du tout si c'était une coutume de ce temps-là, au moins dans ce pays.

«De grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe, le soleil étant levé. (donc le sabbat est terminé). Elles se disaient entre elles, Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau ?, et levant les yeux, elles voient que la pierre est roulée. Or elle était très grande».

N'oubliez pas, on est préoccupé de prouver quelque chose. Alors on insiste sur trois directions, le tombeau vide, les apparitions et l'interprétation par les écritures, c'est-à-dire que le fait que ça avait été prédit faisait que ça devait arriver nécessairement. On a donc une première preuve quasi physique, le tombeau est vide. Or il avait été fermé par une grande pierre et la pierre est roulée.

«Entrées dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme vêtu d'une robe blanche et elles furent saisies de frayeur. Le jeune homme dit : Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié, il est ressuscité, il n'est pas ici. Voyez l'endroit où on l'avait déposé. Mais allez dire à tous ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau car elles étaient toutes tremblantes et bouleversées, et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur».

L'évangile de Marc se termine là. On peut penser que la fin a disparu et on a dû se le dire car il y a un ajout pour que cet évangile puisse s'accorder avec les autres. Pour ma part, je suis heureux que ça s'arrête là. Devant le mystère, quelque chose d'assez bouleversant pour que ça ne soit pas simplement un fait, on est étreint par le dedans, au-delà des sentiments qu'on peut en connaître. L'évangile de Marc respecte cette dimension de mystère. A la fois, on se tait et on n'a rien à dire. Malgré les paroles de l'ange, elles se sauvent et on n'en parle plus. C'est important aussi que le récit s'arrête là car l'idée est qu'il se passerait quelque chose en Galilée, ce qui est repris par Matthieu.

2) Matthieu

Dans l'évangile de Matthieu, le récit se développe de façon importante. Parce que le tombeau est vide, la légende a couru que le corps avait été enlevé. A ce moment-là, il y a tout un scénario pour empêcher cette hypothèse fallacieuse. Dans un long passage, Matthieu explique que certains juifs vont dire à Pilate que, si les amis du crucifié viennent l'enlever, on pourra dire qu'il est ressuscité et ce serait pire qu'avant. Donc il faut faire garder le tombeau.

Le lendemain, des femmes, car il n'y a que des femmes dans toute l'histoire, qui ont assisté à la mort de Jésus et ont vu où se trouve le tombeau, viennent simplement pour le voir. Elles n'ont aucune intention de l'embaumer, de lui rendre les derniers devoirs car il est enfermé dans le tombeau.

«Après le sabbat, au commencement du premier jour de la semaine, Marie de Magdala et l'autre Marie vinrent voir le sépulcre. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre. L'ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus. Il avait l'aspect de l'éclair et son vêtement était blanc comme neige. Dans la crainte qu'elles en eurent, elles furent bouleversées et devinrent comme mortes. Mais l'ange reprit la parole et dit aux femmes : Soyez sans crainte. Vous cherchez Jésus de Nazareth. Il est ressuscité, il n'est pas ici. Venez voir l'endroit où il gisait. Puis vite, allez dire à ses disciples : il est ressuscité des morts et voici qu'il vous précède en Galilée».

Et il y a tout un scénario avec les soldats.

Il vous précède en Galilée, c'est important car, dans Luc et Jean, tout se passe à Jérusalem. On a donc là deux traditions contradictoires. Historiquement parlant, il est plus concevable que ce soit à Jérusalem. On peut penser d'ailleurs que les deux traditions sont réelles car, si tout s'était passé à Jérusalem, les évangélistes n'auraient pas eu l'idée de le faire apparaître en Galilée. Vu la place importante de Jérusalem dans les perspectives ecclésiastiques de l'époque, même si Jésus était apparu en Galilée, on aurait eu tendance à tout faire se dérouler à Jérusalem pour lui donner tout son poids, car la tradition voulait que Jésus revienne à Jérusalem. Il ne pouvait pas revenir ailleurs.

«Quant aux onze (car ils n'étaient plus que onze), ils se rendirent en Galilée, à la montagne où Jésus

leur avait ordonné de se rendre. Quand ils le virent, ils se prosternèrent. Mais quelques-uns eurent des doutes (il faut qu'il y ait des doutes pour montrer que c'est sérieux). Jésus s'approcha d'eux et leur adressa ces paroles : Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre (voilà le fondement des pouvoirs). Allez dans toutes les nations (voilà le caractère universel), faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du St Esprit (évidemment nous sommes dans les perspectives ecclésiales de l'époque où Matthieu rédige ce texte), leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit (nous sommes déjà dans une perspective où la conservation est plus importante que la création). Et moi, je suis avec vous jusqu'à la fin des temps».

Autrement dit, la mission continue mais sous une forme nouvelle et celui qui en est l'auteur promet son secours à tous ceux qui suivront. Voilà donc deux récits très sobres où on ne parle absolument pas de la résurrection, sauf un peu avec le deuxième, mais sans que ce soit le but du récit. Ce qui l'intéressait, c'était que le tombeau soit bien gardé, que l'autorité se fonde sur les douze et que soit établi le caractère universel du message de Jésus à ce moment-là, grâce à la prédication de Paul et à l'effondrement du judaïsme (sinon, Jacques aurait eu le dessus sur Paul). Les deux textes disent que Jésus est apparu, très sobrement, très rapidement, en Galilée.

3) Luc

Les évangiles de Matthieu et de Luc sont tous deux des évangiles de structuration de l'Église, dans le milieu juif pour Matthieu, dans le milieu gréco-romain pour Luc.

«Le premier jour de la semaine, de grand matin, elles vinrent à la tombe en portant des aromates qu'elles avaient préparés. Elles trouvèrent la pierre roulée devant le tombeau. Étant entrées, elles ne virent pas le corps du Seigneur Jésus. Or comme elles étaient déconcertées, voici que deux hommes se présentent à elles, en vêtements éblouissants (ils sont deux ici). Saisies de crainte, elles baissaient le visage vers la terre (ce n'est pas du tout le climat d'épouvante de Marc). Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? (La question est un peu curieuse, on est dans une perspective tout à fait autre). Il n'est pas ici. Rappelez-vous comment il vous a parlé quand il était encore en Galilée. Il disait, il faut que le fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et, le troisième jour, il se lève. (Nous sommes déjà en pleine théologie, en pleine catéchèse). Alors elles se rappelèrent ses paroles. Elles revinrent du tombeau et rapportèrent tout cela aux onze et à tous les autres. C'était Marie de Magdala et Jeanne et Marie, la mère de Jacques et leurs autres compagnes. Elles le disaient aussi aux apôtres. Aux yeux de ceux-ci, ces paroles semblèrent un délire et ils ne croyaient pas ces femmes. (S'ils sont arrivés ensuite à comprendre la résurrection, c'est le résultat d'un travail intérieur semblable à celui des disciples d'Emmaüs). Pierre cependant partit et courut au tombeau. En se penchant, il ne vit que les bandelettes et s'en alla de son côté en s'étonnant de ce qui était arrivé».

Ici, les gens sont étonnés au lieu de la crainte sacrée qu'on voit dans Marc et on montre que les gens n'y ont pas cru très vite, qu'il fallait une réflexion, qu'il fallait insister, prouver.

«Et voici que ce même jour, deux d'entre eux se rendaient à un village du nom d'Emmaüs...»

Je ne relis pas tout le récit, il est connu.

Tout à l'heure, l'ange était un peu professeur de théologie. Ici, c'est Jésus lui-même qui va expliquer le sens de tout ce qui est arrivé. On voit bien la tendance de Luc de faire une exégèse prophétique qui fait que tout ce qui est arrivé était déjà prévu dans les écritures et donc que ce qui était prévu est bien arrivé, une preuve exégétique d'une réalité qui déborde l'histoire. A la fin du récit, Jésus disparaît au moment où ils commencent à croire et ils font une expérience d'Église.

«Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les écritures ? A l'instant même, ils partirent et retournèrent à Jérusalem. Ils trouvèrent réunis les onze et leurs compagnons qui leur dirent : Le Seigneur est ressuscité, c'est bien vrai, et il est apparu à Simon. Et eux racontèrent ce qui s'était passé sur la route et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. Comme ils parlaient ainsi, Jésus fut présent au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Effrayés et remplis de crainte, ils pensaient voir un esprit. (C'est déjà un peu plus complexe que pour les femmes qui étaient saisies de crainte, suffisamment saisies pour ne pas penser des bêtises). Et il leur dit : Pourquoi ce trouble ? (c'est bien le moment). Pourquoi ces objections s'élèvent-elles dans vos cœurs ? Regardez mes mains et mes pieds (nous commençons à donner des preuves physiques). C'est bien moi. Touchez-moi. Regardez, un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai (ce sont des preuves concrètes). A ces mots, il leur montra ses mains et ses pieds. Comme sous l'effet de la joie, ils restaient encore incrédules (c'est plutôt curieux) et comme ils s'étonnaient, il leur dit : Avez-vous ici à manger ? Ils lui offrirent un morceau de poisson grillé. Il le prit et le mangea sous leurs yeux. Puis il leur dit : Voici les paroles que je vous ai adressées quand j'étais encore avec vous. Il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse,

des prophètes et des psaumes. Alors il leur ouvrit l'intelligence (comme pour les disciples d'Emmaüs) pour comprendre les écritures. Et il leur dit : C'est comme il a été écrit. Le Christ souffrira et il ressuscitera des morts le troisième jour et on prêchera en son nom la conversion et le pardon des péchés à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. (La base, c'est Jérusalem et non la Galilée, les onze et pas les autres disciples). C'est vous qui en êtes les témoins. Je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis. Pour vous, demeurez dans la ville (plus question d'aller en Galilée) jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'en haut de puissance. Puis il les emmena vers Béthanie (dans les environs de Jérusalem) puis, levant les mains, il les bénit. Et comme il les bénissait, il se sépara d'eux et fut emporté au ciel. Après s'être prosternés devant lui, ils retournèrent à Jérusalem, pleins de joie, et ils étaient sans cesse dans le temple à bénir Dieu».

Voilà les perspectives de Luc ! L'Ascension a lieu immédiatement. Mais quand il a écrit les Actes, Luc ne s'est pas tellement posé de questions car l'Ascension a lieu quarante jours après les apparitions et il n'y a que les témoins de ces quarante jours qui reçoivent la puissance d'en haut. Il y avait une polémique entre Paul et Luc qui refuse à Paul d'avoir vu Jésus et donc le titre d'apôtre. Paul prétend qu'il a eu une vision mais une vision, c'est une lumière, une compréhension en profondeur, ce n'est pas une expérience optique.

4) Jean

«Après ces événements (la mort de Jésus), Joseph d'Arimatee (celui qui demande à Pilate le corps de Jésus dans les synoptiques), qui était disciple de Jésus mais s'en cachait par crainte des juifs, demanda à Pilate l'autorisation d'enlever le corps de Jésus. Pilate acquiesça et Joseph vint enlever le corps. Nicodème vint aussi, lui qui naguère était allé trouver Jésus au cours de la nuit. Il apportait un mélange d'aloès et de myrrhe d'environ cent livres».

Dans les synoptiques, l'intervalle entre la mort de Jésus et le sabbat était de trois ou quatre heures maximum, un temps insuffisant pour embaumer le corps de Jésus. D'autre part, ce sont des femmes, non habilitées à faire ce rite. Dans Jean, ce sont des hommes et pas n'importe qui.

«Alors ils prirent le corps de Jésus, l'entourèrent de bandelettes, avec des aromates, suivant la manière d'ensevelir des juifs. A l'endroit où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin et, dans ce jardin, un tombeau neuf où jamais personne n'avait été déposé. En raison de la Préparation des juifs et comme ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus».

Dans ce court instant entre le moment de la mort de Jésus et la mise au tombeau, les hommes font tout le travail et le font consciencieusement. C'est sans proportion avec le temps qui leur était imparti, avant le sabbat. Nous sommes donc dans une période déjà éloignée, où les susceptibilités des chrétiens commençaient à être considérables. Un corps jeté dans un tombeau, ça ne convient pas au Christ glorifié dont parle Jean.

«Le premier jour de la semaine, alors qu'il faisait encore sombre, Marie de Magdala se rend au tombeau et voit que la pierre a été enlevée. Elle court rejoindre Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où ils l'ont mis. Alors Pierre sortit (le rôle des femmes est mis au second rang, c'est Pierre qui arrive) ainsi que l'autre disciple et ils allèrent au tombeau. Ils couraient tous les deux; (Jean, plus souple que Pierre, arrive le premier mais c'est Pierre qui entre le premier. Nous sommes déjà dans une perspective de hiérarchie). C'est ainsi que l'autre disciple, celui qui était arrivé le premier, entra à son tour dans le tombeau. Il vit et il crut (il prend sa revanche sur Pierre). En effet, il n'avait pas encore compris l'écriture selon laquelle Jésus devait se relever d'entre les morts. Après quoi, les disciples s'en retournèrent chez eux».

Dans les synoptiques, il n'y a pas d'apparition pour les femmes et seulement une promesse d'apparition aux disciples. Chez Luc, on commence à avoir des apparitions pour les hommes, pas encore pour les femmes qui ne rencontrent que des anges. Mais Marie de Magdala est là et on va lui faire une place près des hommes : elle voit le Seigneur.

«Puis le soir de ce même jour qui était le premier de la semaine, alors que, par crainte des juifs, les portes de la maison où se trouvaient les disciples étaient verrouillées, Jésus vint. Il se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous ! (on arrive à une démonstration). Tout en leur parlant, il leur montrait ses mains et son côté. En voyant le Seigneur, les disciples furent tout à la joie. Alors à nouveau, Jésus leur dit : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, à mon tour je vous envoie (fondation de l'autorité). Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux et leur dit : Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus. (Voilà une première apparition qui est importante car le corps de Jésus traverse les murs et, pour insister, il va y avoir une deuxième apparition).

«Cependant, Thomas, l'un des douze, celui qu'on appelait Didyme, n'était pas avec eux quand vint

Jésus. Les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je n'enfonce pas mes doigts à la place des clous et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. Or, huit jours plus tard, les disciples étaient à nouveau réunis dans la maison et Thomas était avec eux. Il se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Ensuite il dit à Thomas : Avance ton doigt ici. Regarde mes mains. Avance ta main et enfonce-la dans mon côté. Cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi. Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Parce que tu as vu, tu as cru. Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, croient».

Vous avez là une orientation propre à Jean, qu'on retrouve dans le chapitre 6, un réalisme intégral vis-à-vis du corps : Si vous ne mangez pas mon corps, si vous ne buvez pas mon sang, vous ne serez pas sauvés. Mais à la fin, il dit que tout cela doit être compris en esprit et en vérité.

L'évangile se termine ainsi. *«Jésus a opéré auprès de ses disciples bien d'autres signes qui ne sont pas consignés dans ce livre. Ceux-ci l'ont été pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le fils de Dieu et, pour qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom».*

L'évangile se terminait là mais il y a un ajout très intéressant car c'est une séquence très construite. C'est la pêche miraculeuse, l'apparition de Jésus... tout un ensemble centré sur Pierre «Pierre, m'aimes-tu ?» Il repose la question trois fois, c'est une cérémonie liturgique d'institution. Les auteurs n'ont pas hésité à ajouter ce texte, un texte de théologie car, pour eux, c'est le sens des choses qui leur importe, plus que la réalité de ce qui s'est passé.

5) les Actes des apôtres (2, 32)

«Ce Jésus, Dieu l'a relevé, nous en sommes tous témoins. Exalté par la droite de Dieu et ayant reçu du Père la promesse de l'Esprit-Saint, il a répandu ce que vous voyez et entendez».

Dans leurs perspectives, c'est une démonstration par les Écritures et les Écritures sont plus importantes pour eux que de savoir ce qui s'est réellement passé. Le tombeau était nécessairement vide puisque le Christ était ressuscité et il était évidemment ressuscité puisque c'était prévu par les Écritures. Pierre, dans son discours, ne parle absolument pas du tombeau vide. Pour Pierre et pour toute l'Église de Jérusalem jusqu'à la mort de Jacques, il était évident que les chrétiens arriveraient à convertir le judaïsme. Jacques est devenu le chef de l'Église de Jérusalem dès 44 et il avait une très grande influence sur les milieux juifs, au point qu'il a été assassiné par le Grand Prêtre qui voyait en lui un réel danger pour le judaïsme. Jacques était le maître de la situation et Paul était le vaincu de l'histoire. Il allait d'ailleurs mourir dans une prison à Rome et toutes les Églises qu'il avait fondées furent reprises en mains par des judéo-chrétiens, des émissaires de Jacques. Jacques avait bien la situation en mains et il aurait orienté l'avenir de l'Église s'il n'était pas mort brutalement en 66. Après Jacques, le frère de Jésus, on a eu Simon, un oncle de Jésus, à la tête de l'Église de Jérusalem. On se dirigeait vers un califat chrétien dominé par la famille de Jésus. Mais à ce moment-là, la révolte éclate, le temple s'effondre et le judaïsme se referme sur lui-même, éjectant les chrétiens et en particulier les judéo-chrétiens qui, n'ayant plus de raison d'être, ont disparu.

Ces perspectives n'apparaissent pas dans les Actes. Il n'y a aucune allusion à la crise relatée dans l'épître aux Galates ni à toutes les crises provoquées par les judéo-chrétiens.

IV - Une explication des faits réels : qu'est-ce qui s'est passé ?

La tradition catholique a beaucoup insisté sur le mot «résurrection». Dans la tradition protestante, on parle aussi de la résurrection mais on lui substitue un autre mot «la christophanie». Pour beaucoup, résurrection et christophanie sont des synonymes mais ce n'est pas tout à fait exact. Dans la christophanie, on dit qu'on a vu Jésus. Dans la résurrection, on dit que Jésus était visible. Les deux propositions ne sont pas tout à fait identiques.

Je ne peux pas contester la sincérité des disciples de Jésus qui l'ont suivi jusqu'au bout. C'était des hommes de caractère et non des charlatans. Quand ils disent qu'ils ont vu Jésus, on ne peut pas douter de leur sincérité, ils ont vraiment vu Jésus. Mais je peux douter de leurs déductions. Ce n'est pas parce qu'ils ont vu Jésus que Jésus était visible. Le fait que Jésus est visible implique une objectivation qui n'est pas nécessairement incluse dans l'affirmation d'avoir vu Jésus.

Donc pour moi, l'événement historique, c'est : j'ai vu Jésus. Je ne mets pas en doute l'affirmation d'un Pierre ou d'une Marie de Magdala. Je ne dis pas qu'il n'y a pas eu des fabulations autour de cela mais je pense que ces fabulations ne seraient pas concevables s'il n'y avait pas eu quelques faits objectifs, réels, affirmés par des gens dont je ne peux pas contester la sincérité. J'insiste beaucoup sur la droiture, la fidélité, la simplicité de ces hommes qui ont suivi Jésus jusqu'au bout. Mais il y a une nuance importante. Le fait qu'ils aient vu Jésus, un fait incontestable pour eux, faisait que, pour eux,

Jésus était visible : si je l'ai vu, c'est qu'il était visible. La question ne se posait même pas et ne s'est pas posée dans les évangiles. Elle s'est posée une fois et tout à fait par raccroc dans une épître de Paul. Il était en train de se battre avec ses adversaires et il se vante d'avoir vu Jésus. Mais, par un acte d'humilité qui ne le servait pas, il ajoute : est-ce que c'était dans mon corps ou hors de mon corps, je n'en sais rien (2 Cor. 12). Si c'est hors de son corps, il l'a vu. Si c'est dans son corps, c'est une vision intérieure qui est considérée comme une christophanie, sans objectiver la vision. Il parle de cela en passant, pour se défendre, une parenthèse, un détail. Ce qui nous pose question n'existait pas pour lui. Il n'y a aucune critique chez lui. Paul était très charismatique et, pour lui, le charisme est la preuve que l'Église existe. Là où est le charisme, là est l'Église. Il le dit constamment : vous avez bien vu ce qui s'est passé de charismatique pendant que je vous prêchais. C'était la forme de Dieu qui passait à travers mes paroles, c'était l'Esprit qui nous guidait, qui nous inspirait. Il a donc une idée très charismatique de l'Église qui va s'atténuer petit à petit par le fait même que les charismes vont diminuer, tandis que les institutions vont au contraire augmenter.

C'est la direction que Luc a fait prendre aux événements. Luc construit l'Église et il est beaucoup plus à l'origine de l'Église d'aujourd'hui que Paul, contrairement à ce qu'on pense le plus souvent. L'influence de Paul s'est trouvée amoindrie du fait que les charismes sont allés en diminuant pour disparaître, tandis que, pour Luc, la base, c'est les apôtres, quelque chose, un pouvoir, qui se transmet par l'imposition des mains. On voit la différence.

Pour moi, la christophanie a existé. Qu'elle ait eu lieu en Judée ou en Galilée, ce n'est absolument pas en opposition mais je comprends très bien que ce fut plutôt en Judée à cause de l'importance de Jérusalem et surtout à cause de la place de plus en plus grande du tombeau vide. Au fond, ce tombeau sur lequel on a des notions un peu contradictoires, on ne sait pas s'il a vraiment existé. Le corps de Jésus a pu être jeté, comme les deux autres corps des condamnés avec lui, dans une fosse commune. Il est tout de même assez étrange qu'une famille, telle que celle de Joseph d'Arimatee, ait eu un tombeau dans un lieu où on crucifiait les condamnés à mort. Pour moi, je ne crois pas trop au tombeau mais je pense que ce fut un argument de poids. Dans mes perspectives, les théophanies ont beaucoup plus de poids que le tombeau vide pour comprendre ce qui s'est réellement passé. Ce qui est historique, pour moi, ce sont les christophanies.

Je pense qu'il y en a eu un certain nombre mais je ne suis pas sûr que toutes aient la même valeur. Les premières semblent plus sûres que les suivantes. Le témoignage de Paul est intéressant mais il ne fait aucune mention de Marie-Madeleine qui a une telle place dans les évangiles. «Je vous ai donc transmis ce que j'ai moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, qu'il est apparu à Céphas puis aux Douze. Ensuite il est apparu à plus de 500 frères à la fois, la plupart d'entre eux demeurent jusqu'à présent et quelques-uns se sont endormis. Ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres» (1 Co. 15, 2-7).

Ce Jacques, le frère du Seigneur, ne paraît avoir eu aucune place dans la compagnie de ceux qui ont suivi Jésus jusqu'au bout. Dans les évangiles, on insiste même sur le fait que sa famille ne marchait pas du tout dans la combine. Et maintenant, on insiste sur l'apparition à Jacques. Un esprit critique comme le mien pense qu'il fallait justifier, après coup, la place qu'il avait prise dans l'Église de Jérusalem. Quant à l'apparition aux 500, je suis encore un peu plus sceptique, surtout que Paul a l'air de dire qu'ils sont encore vivants, qu'on peut donc les rencontrer. Mais les Corinthiens avaient peu de chance de pouvoir le faire. Donc s'il y a eu des choses certaines, il y a eu aussi des fabulations, une organisation des textes.

Mais l'important, c'est qu'il y ait eu quelque chose et on peut même préciser que ceux qui ont vu Jésus disent que ce n'était pas simplement le produit de leur imagination ou de leur affectivité mais concernait la réalité profonde de qui était Jésus et de ce qu'ils avaient vécu.

Un dernier point. Il s'est passé quelque chose car on ne peut pas nier que les bénéficiaires de ces christophanies en ont été profondément transformés. On a bien l'impression que Pierre et Jean étaient «des gens sans instruction ni culture» (Aa 4,11). Or Pierre fait preuve de possibilités qu'il n'avait pas lorsqu'il était pêcheur au bord du lac. Jésus a été en relation avec des gens très simples mais probablement aussi avec des personnes très bien éduquées. Dans les Actes, les Galiléens sont un tout petit groupe d'une vingtaine de personnes et, autour d'eux, se trouvent environ cent vingt personnes (Aa 1,15), des convertis de Jérusalem plus au courant des traditions juives. Il est probable que l'évangile de Jean soit issu de ce milieu. Ce que Pierre déclare, c'est que Jésus était un juste qui est allé au bout de sa mission, si bien que Dieu l'a exalté et l'a placé à sa droite. Pour lui, la résurrection est la manifestation de la vérité et de la justice de cet homme, et les apparitions sont une conséquence de ce fait, Dieu a montré que Jésus était toujours vivant.

Je donne une autre explication. Les apparitions christophaniques correspondent à l'impact que Jésus a provoqué en ses disciples, au-delà même de la conscience qu'ils pouvaient en avoir, pendant les quelques mois où il a vécu avec eux. Tout ce qu'ils ont vécu avec lui était tel que, au moment de la mort qui est l'heure où on a des lumières particulières sur celui qui vient de disparaître et sur ce qu'on a vécu avec lui, ils ont vu Jésus parce qu'ils en vivaient et ils l'ont vu vivant parce qu'il était vivant en eux. Ce serait, non pas une volonté de Dieu qui serait, pour ainsi dire, extrinsèque, mais la réalité fondamentale qui s'était progressivement développée en eux et qui est apparue grâce au choc psychologique de la mort. Pour moi, cela montre l'extraordinaire impact que Jésus a eu sur ses disciples et cet impact n'a pas été sans avoir des échos dans les phénomènes charismatiques qui ont eu lieu après la mort de Jésus et pendant un certain temps.

V - Échange

1) Le rôle de la doctrine

Il faut le dire aussi, cette percussion spirituelle est entrée très vite dans les sables. Au départ, c'était la relation directe avec Jésus qui permettait à la doctrine de se constituer. Deux ou trois décennies après, c'est la doctrine qu'on enseignait qui permettait à certains de rencontrer Jésus en profondeur. Ce renversement où, d'une part, l'expérience directe fonde la doctrine et, d'autre part, c'est la doctrine qui invite à faire une expérience directe, c'est toute la différence et le drame des vingt siècles de christianisme. Dans la mesure où la doctrine s'est progressivement développée, on a perdu un peu contact avec la réalité fondamentale qui avait permis à la doctrine de se créer. On a quitté le climat créateur qui avait permis à la doctrine de devenir le phénomène «résurrection».

Donc au départ, on a une christologie ascendante, celle de Pierre qui parle de cet homme Jésus; on ne parle pas d'un dieu, de la seconde personne de la Trinité. Paul, monothéiste juif, refusait absolument que Jésus soit Dieu, c'était contraire à tout le monothéisme juif. Cependant, il va l'élever au-dessus de toute créature (Phil 2,6) mais cette élévation n'en fait pas un dieu, c'est Dieu qui ressuscite Jésus. C'est une christologie ascendante.

Dans la christologie de Jean, Jésus est l'égal de Dieu, il est maître de sa vie, il la donne et la reprend (Jn 10,17), nous avons une christologie descendante. Sitôt que vous introduisez Dieu, vous ne pouvez plus comprendre l'humanité de Jésus. Le merveilleux prend le dessus. Cela ne veut pas dire que ce que nous avons atteint est faux mais que le chemin que nous avons pris a court-circuité les démarches qu'il faut faire à partir de l'humanité de Jésus pour donner du poids à la notion de Dieu qui, autrement, reste abstraite et relève d'un atavisme millénaire.

De même, on pouvait fort mal comprendre les miracles de Jésus et Jésus lui-même s'en plaint. C'est un des aspects intéressants de l'évangile de Marc, ce que les gens recevaient n'était pas ce que Jésus voulait leur apporter. On peut dire aussi que nous avons compris la résurrection de la même façon. Au lieu de partir d'une intelligence de ce que Jésus a vécu, nous avons construit une conception de Dieu à notre dimension.

Ce qui est important, c'est qu'il ne faut jamais court-circuiter les démarches spirituelles pour approcher du mystère. Il faut passer par toutes les étapes de notre approfondissement humain, atteindre une profondeur suffisante, pour que le mystère reste mystère.

Il est certain que la résurrection, telle qu'elle a été vécue, a été capitale pour que le souvenir de Jésus demeure. Mais, dans l'ordre spirituel, toutes les facilités qui nous sont nécessaires au début, grâce auxquelles nous progressons, deviennent de moins en moins utiles et doivent un jour être supprimées sous peine de devenir un bagage encombrant. La résurrection, prise comme une réalité visible, sensible, devient une catastrophe pour ceux qui se mettent à penser, mais la plupart préfèrent ne pas penser pour se rassurer.

Le doute va avec la foi. Lorsqu'il n'y a plus de témoin, il n'y a plus que la foi et on doit croire les témoins. Mais, pour bien croire le témoignage d'un témoin, il faut entrer dans l'intelligence du témoin afin de recevoir de lui ce qui peut être reçu, et refuser le reste. Cette perception ne s'enseigne pas, c'est une action de présence à présence, une paternité-filiation spirituelle. Celui qui est sur son chemin, par le simple fait qu'il est vraiment sur son chemin, aide l'autre à découvrir son propre chemin.

2) Jésus est vivant

Ce que j'ai dit ne va pas contre l'idée que Jésus est vivant mais contre les idées qu'on peut se faire de la manière dont Jésus est vivant.

1- Il n'est pas simplement vivant par le fait que chacun a la mémoire de ce qu'il a vécu et que, grâce à son activité spirituelle, on peut le découvrir un peu mieux, au-delà de ce que la mémoire en a retenu. On peut croire à une vie au-delà sans être chrétien, comme on peut croire en Dieu sans être chrétien.

C'est un fruit de la vie spirituelle qui ne nous dispense pas du pas de la foi qui est préparé par toute la vie spirituelle.

2- On dit très souvent que la foi part de la résurrection. C'est très dangereux, dans la mesure où on ne sait pas exactement comment ça s'est passé. Construire la foi sur quelque chose de relativement flou est dangereux. Je crois qu'il vaut mieux prendre la perspective que j'ai développée, à savoir que ce qui s'est passé après la mort de Jésus était une confirmation, fort heureuse probablement, même nécessaire, de la foi plus ou moins inconsciente, implicite mais très réelle, que les disciples avaient progressivement vécue au contact de Jésus. C'est la confirmation d'une réalité qui était déjà en train de se développer dans les disciples et qui évidemment avait la précarité que pouvait impliquer l'effondrement apparent de tout ce qu'ils avaient espéré.

3- La tendance de beaucoup de chrétiens est de croire que la foi est la constatation d'un fait. C'est nier la réalité originale de la foi. Alors on insiste sur le tombeau vide et ne pas croire à l'existence du tombeau vide revient à tout nier. Or, même si le tombeau a été découvert vide, c'est insuffisant pour croire que Jésus est ressuscité. Même si on met des soldats tout autour de manière à prouver qu'on n'a pas pu l'enlever, c'est encore insuffisant. Un fait n'a jamais été suffisant pour fonder la foi. C'est très important car la tendance actuelle est de rendre la foi accessible par une expérience. On essaie de tourner l'obstacle en disant qu'on doit croire aux témoins qui ont cru à cause de la résurrection. On est dans le même sens. Quand on fait appel aux témoins, il faudrait être capable d'examiner la validité de leur témoignage, leur objectivité, leurs ajouts inconscients, apologétiques ou autres... Il est donc très important d'insister : aucun fait ne peut, par sa propre réalité, indépendamment d'une activité spirituelle de chacun, provoquer le mouvement de foi.

Voilà trois aspects intéressants !

3) La résurrection fonde la foi

Non, la résurrection ne fonde pas la foi, elle la conforte. La foi existait avant la mort de Jésus car les disciples qui l'ont suivi jusqu'au bout ont manifesté un courage, une ténacité, une persévérance, un attachement qui sont les aspects psychologiques d'une réalité qui est au-delà d'eux et qui a pris ensuite une dimension intellectuelle. Insister sur le fait que la résurrection est capitale, ce n'est pas pour fonder la foi mais c'est pour le développement de la théologie. Petit à petit, la christologie ascendante de Pierre et même de Paul est devenue une christologie descendante.

On constate, dans les évangiles, une progression semblable. Celui de Marc commence par Jean-Baptiste; celui de Matthieu, par David; celui de Luc, par Adam et Eve; celui de Jean, «avant tous les siècles». Ça se comprend, la fin et le commencement se rejoignent dans l'évangile de Jean : le Verbe était avant tous les siècles et Jésus devient le Christ.

4) Le «secret messianique» de Marc

Ce que l'on appelle «le secret messianique», c'est le refus, de la part de Jésus, de ce que les disciples pourraient dire sur lui, à partir de ses miracles, sans avoir une relation directe entre eux et lui. Jésus veut établir un contact direct au-delà de tout titre, de toute idéologie. Dire que Jésus est le messie était une raison suffisante pour croire en lui, alors que Jésus voulait qu'ils croient en lui parce qu'il était Jésus. C'est toute la différence entre la foi et une croyance idéologique.

Il ne faut pas non plus le comprendre comme une défense de dire avant sa mort qu'il est le messie. Jésus ne refuse pas qu'on lui donne le titre de messie mais à condition qu'il y ait au préalable une relation directe, sinon on donne au titre de messie une toute autre portée, l'attente d'un sauveur politique. Le titre de messie gommait la réalité humaine de Jésus. C'est le péché de l'Église dès le commencement. La première prédication était plus centrée sur le retour de Jésus que sur la compréhension en profondeur de sa vie humaine. D'après la première lettre aux Thessaloniens, écrite vers 50, il semble bien que c'était la base de la prédication de Paul qui est obligé de leur dire qu'il ne reviendra pas tout de suite. Dès qu'on insiste sur le retour immédiat de Jésus, sa vie humaine, telle qu'elle a pu être comprise avant, ne présente plus du tout le même intérêt que le retour. L'évangile de Marc n'est pas dégagé de cette perspective. Les évangiles de Matthieu et du Luc, plus tardifs, sont beaucoup plus réservés. Pour Luc, il faut préparer l'Église à s'installer sur cette terre.

5) L'important n'est pas le ressuscité mais la vie humaine de Jésus

Jésus est vivant mais nous ne savons absolument pas et nous refusons absolument de savoir comment il est vivant. De même, nous refusons absolument de penser ce qu'est la vie éternelle. Dans son testament spirituel, Karl Rahner insiste en particulier sur les conceptions ridicules que les chrétiens ont de la vie éternelle. «Je pense qu'aujourd'hui, en particulier chez les jeunes, il y a pas mal de personnes qui font l'économie de la résurrection».

Cependant, la résurrection m'intéresse, spécialement parce que c'est un signe très particulier de la profondeur de la percussio spirituelle provoquée par Jésus en ses disciples pendant la vie qu'ils ont

menée ensemble. Cela ne s'est pas passé ainsi pour les disciples de Jean-Baptiste après sa mort, ni pour Socrate. Pour moi, c'est très important d'affirmer qu'il y a eu des christophanies pour montrer l'importance de l'impact que Jésus a eu sur ses disciples, bien au-delà de la conscience qu'ils en avaient sur le moment, mais qui s'est manifesté à l'occasion du choc psychologique, dramatique, de la mort et de l'effondrement de la mission.

Donc je ne vais pas jusqu'à supprimer la résurrection, ni supprimer la façon dont on a essayé de la présenter mais en m'efforçant de lui faire perdre son intérêt. L'intérêt principal n'est pas le ressuscité mais la personne de Jésus. Si on insiste trop sur la résurrection, on a une tendance invincible à négliger la vie humaine de Jésus. D'ailleurs, c'est bien ce qui s'est passé et, pratiquement, dans le canon de la messe actuelle, on fait se souvenir de la mort et de la résurrection, on ne parle pas de la vie, sauf dans les lectures.

Les évangiles parlent bien de la vie de Jésus mais ils s'intéressent plus à son enseignement qu'à sa vie. Nous avons à relire les évangiles d'une façon très différente et non plus de la manière moralisatrice ou doctrinale que nous avons d'ordinaire. C'est Jésus qui est important, plus que ce qu'il a dit ou fait ou, du moins, ce qu'il a dit et fait n'est intéressant que pour marquer l'évolution qu'il a dû connaître pour passer du pharisien de stricte observance de ses débuts à l'homme de liberté qu'il est devenu après.

C'est une histoire qui date de vingt siècles. Pour moi, ce qui est essentiel dans Jésus, ce n'est pas ce qu'il a dit ni ce qu'il a fait parce que c'était un Juif de son temps, et l'évangile est, par certains côtés, le rassemblement de beaucoup de choses qui se trouvaient déjà dans la Bible. Ce qui est essentiel, c'est son cheminement. Il est parti de ce qu'il avait reçu au départ et, grâce à sa vitalité intérieure, grâce à ce qu'il était, il a pu critiquer ce qu'il avait reçu et aller au-delà, non pas pour fonder une religion, mais pour aller plus loin.

6) Ce qui a valeur d'éternité en nous

Il y a quelque chose en moi qui ne peut pas passer, qui ne passera pas quand tout le reste passera. On peut le dire pour Jésus mais aussi pour chacun de nous. C'est une façon de s'exprimer. On peut partir de ce point : il y a en moi une action qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi. En nous, il y a deux mouvements existentiels, un mouvement qui est éphémère, transitoire, divers et commun à tous, et il y a un appel singulier qui ne se fait pas quand on le veut.

C'est à partir de là, en découvrant en moi une action qui n'est pas à ma disposition comme les autres, c'est là qu'il y a le pas de la foi. En affirmant que ça demeurera lorsque tout le reste, tout ce qui est à ma disposition, passera, là, il y a un acte de foi, donc un pas dans le vide, où j'affirme une réalité, «la foi en soi», qui implique qu'il y a quelque chose en moi qui demeurera lorsque le reste passera. C'est un acte de foi. Mais on peut ne pas comprendre tout à fait car il y a, dans cette réalité, quelque chose qui peut être cerné de loin; c'est les aspects existentiels, et quelque chose qui ne peut pas être atteint, défini, circonscrit.

Dans la première rencontre avec Varillon, il a insisté sur le fait qu'il n'y avait pas la résurrection d'un cadavre. En effet, c'est très important. Mais entre la résurrection d'un cadavre et donner quelque réalité à ce que Paul a appelé «un corps glorieux», il faut bien avouer que ce mot n'a aucune consistance.

Dans le «credo», on répète machinalement : Je crois au St Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la résurrection de la chair... C'est un mot très précis. Ça correspond quand même à un besoin de l'homme si on considère les débuts de l'humanité. Un des premiers signes d'humanité est le respect des morts, le fait d'enterrer les morts. C'est justement la religion du père Cromagnon. Il ne faut pas le renier, mais il faudrait le baptiser. Nous avons un instinct religieux. Sitôt que l'homme a atteint un certain niveau d'humanité, il a été religieux. La question pour nous est de greffer cet instinct religieux à tout ce que nous venons de dire, de façon à être acculé à affirmer Dieu dans une réalité qui nous est impensable.

La croyance en Dieu, une croyance atavique, viscérale, est au fond du cœur de chacun d'entre nous. Les athées, ceux qui s'affirment athées, acculés aux frontières de la vie, dans les heures extrêmes, auront des démarches primitives qui sont la conséquence de cet instinct. Comme tous les autres instincts, l'instinct religieux est une nécessité pour notre devenir spirituel. Mais l'important, c'est de le greffer de façon à lui donner une valeur singulière qui fait que chacun, à partir de la masse commune, va découvrir sa singularité. Grâce à l'intelligence que nous avons les uns des autres, cette singularité est telle que nous pouvons atteindre une communion, qui n'est pas sans relation avec la masse informe dont nous sommes sortis, mais qui est la conséquence de toute l'élaboration spirituelle de chacun.

La résurrection de la chair s'explique aussi par le contexte dans lequel ce dogme est né. C'était à une époque où on pensait que l'âme seule comptait, était belle, le corps n'étant qu'une enveloppe destinée à pourrir. D'où la réaction de l'Église pour affirmer que c'est l'être entier qui ressuscite, corps et âme. Il faut replacer les choses dans leur contexte et ne pas construire autre chose là-dessus. C'est pour éviter

des non-sens comme «je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver... « Il faut découvrir en nous quelque chose qui ne passera pas et, si on peut le penser de soi, on peut aussi le dire de Jésus.

7) L'homme est mystère

Tout cela est une autre manière de dire que l'homme est mystère, une autre manière d'exprimer «la foi en soi». Peu importe les mots qu'on utilise ! L'important, c'est de cerner, avec des flashes différents, une réalité indicible. C'est l'obstacle contre lequel l'Église a buté dès le commencement. Elle avait à faire apparaître à la conscience, à la pensée et à l'adhésion des humains, une réalité si grande et si profonde, une réalité si inconnue que le langage dont elle disposait la trahissait. Comment dire ce qui est indicible ? Je me demande s'il n'y a pas une impossibilité majeure à transmettre correctement ce qui est perçu spirituellement. Ce que je croirais pouvoir dire, c'est que l'anthropologie que nous avons maintenant va beaucoup plus loin que l'anthropologie classique où on limitait l'homme à son dire et à son faire. En affirmant que l'homme est mystère, nous l'ouvrons sur une dimension qui n'était pas perçue jadis. A mon point de vue, ceci est important. En disant que l'homme est mystère, nous abordons une zone où les manières de dire changent, sont plus fines que les précédentes, sans pouvoir circonscrire le mystère proprement dit.

Notre conception d'une Église d'enseignement et de gouvernement implique que les sujets de l'Église sont au niveau du faire et du dire, ont conscience de correspondre à l'obéissance et à une certaine créance de ce qui est imposé. Le rôle de l'Église est bien sûr de gouverner et d'enseigner mais il est surtout d'appeler car, dans cet appel, se trouve incluse la possibilité d'un développement personnel de mystère qui nous singularise les uns par rapport aux autres. C'est très important au point de vue de la conception de l'Église. C'est au fond la conception de Paul sous une forme différente lorsqu'il insistait sur l'Église des charismes parce que le charisme est évidemment quelque chose de singulier. Là où l'esprit travaille dans un être, là est l'Église, c'est la conception de Paul. Cette conception a été rapidement abandonnée dans la mesure où la parousie s'éloignait dans l'avenir, où la résurrection s'éloignait dans le passé. Et c'est la conception de Luc qui s'est imposée.

Chaque fois qu'on donne un nom à un mystère, on se croit obligé de l'expliquer et, en l'expliquant, on le détruit. C'est la croix des professeurs, ils ne peuvent enseigner que ce qui n'est pas utile, ce qui n'est pas essentiel. La vie spirituelle consisterait à corriger sans cesse les bases dont elle est partie, en sachant se servir convenablement de ce qui a été donné au départ, mais avec un approfondissement qui est finalement une rectification de tout ce qui ne peut pas être intégré. Cela demande à la fois un dégagement et de nouvelles lumières.

C'est cela, la révélation, c'est ce mouvement qui fait que l'homme ne doit pas se contenter de ce qu'il reçoit. Mais il doit, grâce à ce qu'il reçoit, les talents si vous voulez, aller au-delà. Dire que Jésus est ressuscité, ce n'est pas suffisant pour affirmer que tous les hommes ressusciteront car il faut que chacun, à sa mesure, fasse le chemin que Jésus a fait.

8) La transfiguration

On parle souvent de la résurrection, on parle moins souvent de la transfiguration. Dans les notes de la Tob, on dit que la transfiguration est une christophanie qui a été transposée dans la vie humaine de Jésus. C'est dit prudemment dans l'évangile de Marc.

La transfiguration se trouve dans les synoptiques mais non dans l'évangile de Jean. Le Christ de Jean est, dès le commencement, transfiguré. Il n'a donc pas besoin d'une transfiguration. On comprend cette omission. Ce n'est pas parce qu'ils manquaient de documents mais parce qu'ils choisissaient parmi les documents ce qui correspondait à leur manière de penser Jésus. De même, Jean ne parle pas des tentations au désert, ni de la prière à Gethsémani, car ce n'est pas dans les perspectives du Christ johannique.

9) La résurrection et le néant

J'aurais quelques répulsions à flanquer dans le néant une humanité complète, une répulsion dont d'ailleurs nos chrétiens des origines n'avaient aucunement l'idée car ils vouaient aux gémonies tous ceux qui ne croyaient pas. Mais, à mon point de vue, si on accepte que l'homme n'est pas épuisé par le faire et le dire, il faut dire qu'il y a en chacun d'entre nous une réalité que nous ne pouvons pas atteindre et qui laisse la porte ouverte à une activité de liberté qui est, d'une certaine manière, la prémisse de la vie éternelle. Ce n'est pas une réponse de normand. C'est dû au fait que l'homme est au-delà de ce qu'il sait et, fatalement, de la conscience que nous pouvons avoir de lui.

Au fond, on attend toujours le «messie attendu» mais Jésus est le «messie inattendu», non seulement le messie qu'on n'attendait pas au moment où il est venu, mais celui que nous avons à découvrir pour mieux l'attendre. On peut comprendre que, grâce à ce récit de la résurrection, nous avons pu approcher de l'humanité de Jésus. C'est l'essentiel. Si, après mon existence terrestre, il n'y a plus rien, ça ne change rien dans ma vie d'aujourd'hui. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a rien mais que le fondement

même de ce que nous vivons n'est pas la conséquence d'un projet qu'on veut réaliser, mais d'une fidélité intérieure à une réalité qui monte en nous et à laquelle nous avons à correspondre.

C'est le sens des paraboles du royaume. Dans la parabole des talents, le roi ou le maître ne promet pas qu'il reviendra pour récompenser les uns et punir les autres; il ne donne aucune consigne sur l'usage à faire de ces talents. Par conséquent, c'est une activité laissée à l'initiative personnelle, sans aucun projet, mais simplement la conséquence d'une prise de conscience que, puisqu'on a reçu ces talents, il faut les mettre en exercice. Toutes les paraboles, les vierges folles, le jugement dernier, tournent autour de cela, surtout dans Matthieu. On ne l'a pas dans Luc et Marc parce que ça ne correspond pas à leurs perspectives. Jean refuse absolument le jugement, «Je ne suis pas venu pour juger».

10) La foi en soi et la carence d'être

La foi en soi est déjà une réalité formidable, c'est l'homme qui a trouvé son humanité. C'est déjà une perspective extraordinaire mais il y a un prolongement au-delà de cette humanité qui nous fait aborder la foi en Dieu. Dans mes perspectives, la foi en Dieu va être la prise de conscience, à travers mon histoire telle que je peux l'atteindre, que je ne suis pas simplement un homme qui a fait ou dit telle chose, qui a été conscient, c'est un homme qui a vécu au-delà de ce qu'il faisait, disait... Il y a en lui une action qui n'est pas que de lui, qui n'est pas à sa disposition comme les autres. Là, il y a un acte de foi. On ne peut pas se dispenser de ce pas dans le vide qui a peut-être une base sur laquelle on peut s'appuyer, mais qui ne peut pas nous dispenser de cette affirmation qui est au-delà de ce que nous pouvons raisonnablement affirmer.

Nous n'avons pas l'être en nous-mêmes, nous avons besoin d'être créés. Nous constatons, aux heures extrêmes, que nous ne pouvons pas être ce que nous devons être pour être. On le voit dans des situations extrêmes, l'amour impossible, une situation conjugale impossible..., toute situation où l'homme est acculé à être en ne pouvant pas être ce qu'il doit être pour être. Un véritable artiste n'est jamais satisfait de ce qu'il est parce qu'il n'est pas capable de dire ce qu'il veut vraiment dire. C'est toute la différence entre la foi et la croyance, la technique et la création.

Est-ce qu'on peut dire qu'une action qui n'est pas que de moi, elle est de Dieu ? Quand je dis «de Dieu», c'est déjà une affirmation de foi. Je suis en train de combler un vide, un manque. Dans mes perspectives, c'est une autre manière de dire la carence d'être. Pour moi, foi en soi et carence d'être sont les deux faces d'une même pièce. La carence d'être n'est pas un défaut de technique qui peut être compensé, c'est autre chose. Affirmer cela, c'est dire que l'homme est autre chose que la technique qu'il peut utiliser et on est au niveau de la foi en soi.

La carence d'être est la face négative de la foi en soi, c'est l'impossible à atteindre. Pour moi, la foi en soi permet d'épouser la carence d'être sans désespoir. C'est parce qu'on ne peut pas vivre et se conformer à cette carence d'être qui est immobilité, fixisme absolu. On ne peut pas se fixer dans le néant, dans le non-être. En prendre conscience, c'est déjà se mettre en route. C'est fort heureux pour nous car nous ne prenons conscience de la réalité de la carence d'être que progressivement, à mesure que les autres défenses, qui sont nécessaires pour vivre, ne sont plus indispensables. Pour bien épouser la carence d'être dans sa réalité totale, il faut que la foi en soi prenne une dimension tout autre que la théorie. Plus on avance, plus elle se creuse. Les deux sont liées.

I - Évolution de la recherche historique

Il faut sortir des perspectives immobilistes de la lecture des écritures comme écritures sacrées (sans s'efforcer de comprendre par le dedans la réalité secrète qui les soutient).

Cela s'est petit à petit développé mais c'est avec l'avènement des sciences, peut-être à partir du milieu du siècle dernier et avec une rapidité assez vertigineuse, que progressivement on s'est mis à étudier les écritures sacrées. On a commencé par l'Ancien Testament. Un des aspects de la crise moderniste au début de ce siècle, c'est précisément lorsque sont entrées dans le vif du sujet certaines questions. En voici quelques-unes.

Tout d'abord cette fameuse question de la Genèse. Pendant un certain temps, les chrétiens se sont efforcés de conserver une valeur scientifique à la Genèse. Ainsi les sept jours de la création étaient considérés comme sept périodes. Un certain concordisme s'est développé, autant qu'il pouvait s'accorder avec la précarité des choses trop superficielles pour rester longtemps acceptables. Il y en a eu d'autres. Ainsi un des gros problèmes du Modernisme a été le Pentateuque. On l'a pris souvent à ce moment-là comme le carnet de route de Moïse à travers le désert. Il a fallu beaucoup de temps pour que Rome accepte de considérer ces cinq livres comme une rédaction relativement récente puisqu'elle date à peu près du huitième siècle avant Jésus, où on raconte d'une manière poétique et profondément religieuse un travail spirituel qui s'est fait d'une façon beaucoup plus ordinaire lorsque les Juifs ont quitté l'Égypte.

Un autre aspect encore, c'est Isaïe. On croyait que c'était un seul auteur. Maintenant on en voit au moins deux sinon trois.

On s'aperçoit que les livres sont des compilations d'œuvres qui se sont ensuite rassemblées par une certaine similitude ou bien qui se sont rassemblées pour donner de l'autorité aux suivantes à partir de l'autorité du départ. Cela a commencé par l'Ancien Testament. Puis évidemment, après avoir mis la main dans l'engrenage, c'est le Nouveau Testament qui est arrivé. On lit maintenant le Nouveau Testament avec un regard critique et pas seulement avec le regard d'un homme qui se soumet totalement, comme à une œuvre sacrée, à l'écriture qui lui est proposée.

Et il y a une troisième étape qui n'est pas encore faite et qui sera extrêmement décisive pour les destinées de l'Église, c'est quand on se mettra à étudier les conciles, par exemple le concile de Nicée, le concile de Chalcédoine, quand on verra dans quel climat ils se sont constitués, quelles étaient les préoccupations politiques ou religieuses qui étaient à l'origine, toutes les discussions qui se sont présentées. Cela posera beaucoup de questions.

En tout cas cette direction est la suivante : petit à petit, on remplace les choses sacrées ayant un caractère absolu par l'essai de compréhension en profondeur de ce qui s'est véritablement passé à cette époque. Allant au-delà des apparences et des contingences du temps qui jusqu'à présent étaient considérées comme la lettre même à laquelle il fallait adhérer, on arrive à découvrir fondamentalement l'esprit qui travaillait à travers la pâte humaine plus ou moins lourde, plus ou moins docile et qui permettait petit à petit, une progression de la vie spirituelle parmi les hommes. C'est un travail de très grande profondeur qui suppose de la part de ceux qui le font non seulement un travail de savant mais un travail de spirituel et un des aspects importants de notre époque c'est que précisément la vie spirituelle va devenir de plus en plus une chose nécessaire pour être religieuse. On ne pourra plus être religieux par religion sacralisée mais on sera religieux par approfondissement spirituel de ce que nous vivons chacun personnellement et de ce que depuis des siècles les gens vivent comme ils peuvent et dont nous sommes les héritiers plus ou moins conscients.

A) Le climat des évangiles

Je vais maintenant aborder mon sujet, le climat dans lequel les évangiles ont été écrits, les raisons pour lesquelles ils ont été écrits.

1- Les débuts du christianisme

Pour cela il faut que je vous rappelle très rapidement quelques notions sur l'histoire du premier siècle. Jésus est mort vers l'an 28 et on peut dire que l'Église s'est pratiquement constituée dans l'essentiel de ses structures à la fin du premier siècle. Donc en 60 ans environ, l'Église a pris les structures que nous avons actuellement. Bien sûr, il y a eu des modifications depuis des siècles mais ces modifications sont plus commandées par les contingences particulières de l'époque que par l'essentiel de ce qu'elles comportent comme structures proprement dites. Sans aller plus loin, on peut dire qu'il y a eu trois époques capitales pour l'histoire de l'Église dans le premier siècle.

a) Une première période, la première persécution juive qui a conduit au martyre d'Étienne. On est donc

très proche de la mort de Jésus car, si Jésus est mort autour de 28, très probablement Étienne a été lapidé dans les toutes premières années après la mort de Jésus.

b) Une deuxième période, une deuxième persécution juive, qui est le fait d'Agrippa I qui fait décapiter Jacques, fils de Zébédée, a eu lieu vers 43-44. De nouveaux problèmes se sont présentés dans l'Église à cause de son extension au monde grec à partir du milieu purement juif de Jérusalem. Ce qu'on peut appeler «un premier concile» s'est tenu à Jérusalem vers 49-50 pour essayer de trouver une solution pour l'admission des païens dans l'Église par quelques compromis pour ne pas briser l'unité.

c) Une troisième période très importante, c'est 70, environ 40 ans après la mort de Jésus, suite à la destruction du Temple et la transformation profonde du judaïsme. Le temple disparu, le parti des Sadducéens qui étaient maîtres du temple s'est effondré.

- *Comment pouvez-vous dire que Jésus appartenait au parti pharisien ?*

Il est certain que Jésus avait des amis parmi les Pharisiens. Ainsi par exemple, quand Hérode commença à prendre souci de l'influence politique de Jésus en Galilée, quelques-uns de ses amis Pharisiens lui dirent : Fais attention, ce qui est arrivé à Jean-Baptiste pourrait bien t'arriver. A ce moment-là, Jésus commence à prendre ses distances et progressivement va porter son activité de la Galilée à la Judée. Il est ordinairement admis que Jésus était issu du milieu pharisien.

Dans mes perspectives, ce qui m'intéresse particulièrement dans la vie de Jésus, c'est son itinéraire spirituel, ce mouvement qui lui a permis de passer d'une religion stricte à une religion très ouverte et ce cheminement-là me paraît avoir une universalité très supérieure à tout ce qui d'une manière ou d'une autre a été conditionné par les lieux et les temps où l'histoire de Jésus s'est développée. Autrement dit, ce qui m'apparaît le plus important dans ce que Jésus a vécu, ce qui me semble d'une universalité qui dépasse toute limitation des temps et des lieux, ce n'est pas tellement ce que Jésus a dit ou fait et qui dans une certaine mesure est en relation avec le milieu dans lequel il se trouvait, mais ce mouvement même. Car je crois que ce mouvement est une condition essentielle pour que la vie spirituelle puisse se développer dans des dimensions où les potentialités spirituelles de l'homme puissent s'épanouir.

Le parti concurrent, auquel appartenait Jésus d'ailleurs, le parti pharisien, a pris la direction des choses et, pour donner au judaïsme sa consistance propre après ce désastre, il s'est refermé sur lui-même. Au cours de ce recentrage sur lui-même, il a éjecté tout ce qui ne correspondait pas à l'idéal pharisien.

C'est à ce moment-là qu'on peut dire que l'Église est née. Elle est née de l'éjection des chrétiens du milieu juif à l'heure où le judaïsme se refermait sur lui-même pour exister et résister aux pressions différentes qu'il subissait. Alors l'Église a dû prendre en elle-même consistance. C'est à ce moment-là que nos trois évangiles ont commencé à être écrits.

a) *Le premier événement, c'est le martyre d'Étienne (36-37)*

Il est probable qu'au moment de la mort de Jésus, les Galiléens sont retournés en Galilée. Mais, peu à peu, les disciples se sont rassemblés de nouveau à Jérusalem. D'après les Actes des Apôtres, on y voit deux groupes, un groupe d'une vingtaine de Galiléens et un groupe de cent vingt personnes qui sont probablement des Judéens. «Il y avait là, réuni, un groupe d'environ cent vingt personnes» (Aa 1,15). Ceci montre qu'il y avait déjà une certaine hétérogénéité d'origine entre ceux qui avaient suivi Jésus pendant la première campagne qu'il a pu mener et d'autre part les Judéens qui ont probablement été convertis au moment où Jésus allait à Jérusalem pour les grandes fêtes et avait des contacts avec les milieux de Jérusalem (un milieu plus intellectuel que celui des Galiléens). Évidemment le milieu judéen était lui aussi hétérogène. Il y avait les Juifs de Jérusalem, nés à Jérusalem, qui étaient purement juifs, qui n'avaient subi aucune influence grecque, et il y avait des Juifs qui venaient de la diaspora c'est-à-dire de pays où ils vivaient sous influence grecque et qui avaient une ouverture beaucoup plus développée sur le monde de l'époque. Des divergences apparurent à l'occasion entre ces deux milieux, un milieu ouvert que nous appellerons les "hellénistes" car c'est à l'influence grecque qu'ils devaient cette ouverture sur le monde, et d'autre part les "hébreux", ceux qui avaient vécu uniquement dans le milieu de Jérusalem. Des discussions interviennent sur lesquelles je n'insiste pas. Les responsables juifs acceptent très volontiers les «hébreux» mais refusent les perspectives des «hellénistes», d'où la mort d'Étienne. Les milieux juifs, très ouverts à toutes sortes de sectes, ont refusé d'intégrer ceux qui, comme les «hellénistes» se refusaient par exemple à participer au culte célébré dans le Temple, comme les «hébreux» pouvaient le faire. Le résultat, les «hellénistes» sont obligés de partir et sont à l'origine de la mission de l'Église en dehors de Jérusalem. Donc l'Église est née et est sortie de Jérusalem sous l'action des persécutions juives. Autrement dit la «mission», au sens un peu plus large qu'une activité spirituelle dans le milieu proprement juif, a été la conséquence de cette première persécution.

b) *Deuxième étape vers 40 / 50 (sans trop préciser)*

Évidemment un christianisme qui s'ouvre aux milieux grecs va poser des problèmes nouveaux par

rapport à ceux qui se posent dans le milieu juif. Il y avait en particulier certaines prescriptions qui n'étaient pas suivies dans les milieux grecs, en particulier la circoncision. Tout le problème était de savoir si la circoncision qui était imposée dans les milieux hébraïques, ne devait pas être aussi imposée dans les milieux hellénistes. Ce fut l'objet d'une discussion importante où un certain accord a permis à l'Église naissante de rester une, tout en ayant deux régimes différents, un régime plus marqué par le judaïsme proprement dit et un régime ouvert relativement au milieu grec et donc capable d'atteindre des régions tout à fait différentes de celles que le judaïsme avait pu atteindre de son côté.

C'est à ce moment-là aussi qu'il y a eu une deuxième persécution juive pour réagir contre cette sorte d'accord et qui a fait que tous les Apôtres qui étaient plutôt du côté des hellénistes ont dû quitter Jérusalem. Celui qui est resté maître à Jérusalem, Jacques, un des frères de Jésus, a eu très vite une très grande importance dans l'Église de Jérusalem. Il va devenir, si vous voulez, l'évêque de Jérusalem. Vous aurez à ce moment-là une Église très judéo-chrétienne, c'est-à-dire très proche de l'idéal juif, acceptant comme un pis-aller que la circoncision ne soit pas imposée aux païens qui se convertissaient, mais restant dans la perspective d'un légalisme qui se prolonge dans le christianisme tel qu'il a été conçu par Jacques.

c) Troisième période, celle de 70

1- La naissance de l'Église

Le judaïsme, toujours préoccupé de se libérer du joug romain, était plutôt modéré pendant la première moitié du siècle. Les Sadducéens étaient un peu des collaborateurs des Romains et ils ne voyaient pas sans inquiétude une révolte qui pouvait flanquer par terre l'existence même du peuple juif. Mais les intégristes de l'époque prirent le dessus et ont déclenché la révolte en 66. Cette révolte a été anéantie par la prise de Jérusalem et la destruction du temple.

A ce moment-là, les Pharisiens prennent la direction du mouvement juif et, pour trouver leur propre identité, se referment sur eux et excluent toutes les sectes qui trouvaient jusqu'à présent leur place dans l'ensemble juif, dans la mesure où elles se supportaient les unes les autres. L'Église est née ainsi, sans l'avoir cherché, et c'est aussi à ce moment-là que les évangiles ont été constitués.

2- La naissance des structures de l'Église

Lorsque Jésus est mort, certaines choses, très singulières, se sont passées qui ont été très importantes pour la naissance des communautés chrétiennes, la résurrection entre autres. Cette résurrection semblait confirmer l'attente générale qui existait dans les milieux juifs : la parousie, la fin du monde, le retour du Seigneur. Il était apparu, il reviendrait. Nous en avons des traces très précises non seulement dans les évangiles, où c'est déjà un petit peu gommé parce que plus tardifs, mais dans les premiers écrits qui nous restent du commencement, à savoir les épîtres de Paul. Paul pense même qu'il verra la fin du monde, qu'il verra le retour du Seigneur. Dans certaines épîtres, il va même préciser comment cela se fera (1 Th). D'où un enthousiasme extraordinaire, la parousie toute proche, la résurrection évidente que l'on ne peut pas contester, une perspective de fin du monde, la libération de tous et pas seulement du peuple juif, une découverte de la réalité humaine, un enthousiasme très charismatique, d'une certaine manière.

Il faut le dire, l'Église est née dans un climat extrêmement charismatique et nous en avons des échos précis, pas tellement dans les évangiles parce qu'ils sont déjà plus tardifs, mais dans les épîtres de Paul. Paul se trouve conduit à organiser les assemblées chrétiennes très charismatiques qui débordaient à la fois d'enthousiasme et de pagaïe. On essaie d'organiser les choses. Ces charismes, comme par exemple le charisme de prophétie ou celui des langues, toutes sortes de charismes que Paul énumère et auxquels il tient, sont pour lui des signes de l'Église. Ce qui l'amène à dire que là où l'Esprit travaille, là est l'Église. La conception qu'a Paul de l'Église est extrêmement charismatique. Une explosion d'enthousiasme qui est très contagieuse explique dans une certaine mesure la rapidité de l'extension du mouvement chrétien dans les années qui suivirent la mort de Jésus.

Mais la parousie n'arrive pas, la résurrection s'éloigne dans le passé, on est maintenant presque plus préoccupé de montrer la réalité physique de la résurrection pour s'appuyer sur elle. L'enthousiasme du départ petit à petit se tasse et simultanément les charismes disparaissent. Évidemment ceux qui étaient sujets à ces charismes avaient eu un rôle fondamental dans l'organisation immédiate. Ils le faisaient par le fait même de leur simple présence, non pas par un esprit systématique de gouvernement mais par l'autorité qu'ils pouvaient rayonner autour d'eux. A mesure que les charismes disparaissent, les structures apparaissent petit à petit. A la place que ce soit des «missionnés» qui donnent leurs cadres aux communautés chrétiennes, ce sont des «fonctionnaires» désignés pour le faire. Les structures de l'Église se constituent progressivement à partir de la disparition des charismes proprement dits. Tout ce travail se fait spontanément par le fait même que, même si les charismes disparaissent, les assemblées continuent et il faut que certains en prennent la responsabilité. Dans cette même mesure,

l'Église s'institutionnalise.

3- La naissance des évangiles

C'est à ce moment-là que les évangiles se sont constitués. Ils se sont constitués quand il a été nécessaire de fonder l'Église en droit, après avoir constaté qu'elle était fondée en fait. Le droit a suivi le fait. Donc les évangiles sont nés du fait que l'Église a pris conscience qu'elle devait rester sur cette terre, puisque la parousie s'éloignait et que la résurrection elle-même n'était plus tellement évidente et on commençait à la mettre en doute d'une façon ou d'une autre. L'Église avait besoin de s'installer sur cette terre et pas simplement d'y avoir une tente. Les évangiles sont donc tout orientés vers l'installation de l'Église sur cette terre, une nécessité qui s'est présentée à elle et avec laquelle elle avait à s'accommoder, quelques décennies après la mort de Jésus.

On peut penser qu'à la fin du premier siècle, les structures de l'Église pour l'essentiel étaient créées. Pour Paul, là où est l'Esprit, là est l'Église; pour les autorités à la fin du premier siècle, «là où est l'évêque, là est l'Église». Cela ne s'oppose pas entièrement mais l'accent est différent. On peut dire grosso modo que là où il y a le travail de l'Esprit, là il y a de l'intériorité et là où il y a une activité personnelle, là est l'Église, en élargissant les perspectives pauliniennes. Paul était très charismatique mais il y a une certaine différence entre le charismatique et l'intériorité. C'est donc un peu en trichant que j'insiste sur le fait que là où il y a une activité spirituelle personnelle, là est l'Église. Et d'autre part, si on peut dire que là où est l'évêque, là est l'Église, l'Église est fondée sur l'évêque et non pas sur le travail de l'Esprit dans les chrétiens. Ce sont les deux conceptions qui vont continuellement se correspondre, s'opposer pendant les vingt siècles de christianisme. Dans les perspectives que j'ai développées dans mes livres, c'est religion d'autorité et religion d'appel. La coexistence me semble indispensable mais ce n'est jamais une coexistence tout à fait pacifique. Ce drame de l'Église, que d'ailleurs Jésus a connu avec le judaïsme, est essentiel, je crois, à la vie de l'homme. L'homme a besoin, étant membre d'une société, d'organiser cette société par des lois et, d'autre part transcendant une société, de découvrir par lui-même une activité spirituelle qui doit s'insérer dans le social tout en le dépassant. C'est le drame de tous les spirituels.

B) Témoignage ou doctrine

Ceci étant posé, je vais maintenant aborder les Écritures proprement dites, je vais parler des quatre évangiles et d'un autre texte dans l'axe de l'évangile de Luc, les Actes des Apôtres. Il y a d'autres textes, les épîtres. Une épître fort importante qui a souvent été accordée à Paul, c'est l'épître aux Hébreux. Vous avez un autre texte très important aussi mais qui nous est assez fermé, l'Apocalypse. Parmi les quatre Évangiles il y en a trois qu'on appelle les synoptiques. C'est dû à ce fait qu'ils ont beaucoup plus de ressemblances entre eux qu'avec le quatrième Évangile de Jean. Mais même dans les synoptiques, il y a une orientation fort différente entre l'évangile de Marc et les évangiles de Luc et de Matthieu. C'est là dessus que je vais essayer de méditer un peu.

Dans ma candeur de jeune croyant, je pensais qu'au départ du christianisme, quand les disciples se sont mis à prêcher après la mort de Jésus, leur principale préoccupation était d'essayer de communiquer à leurs auditeurs la forte impression spirituelle qu'ils avaient ressentie auprès de Jésus, de leur faire partager les sentiments qu'ils portaient à leur Maître sous une forme très personnelle de confiance, comme par un aveu, par une sorte de filiation-paternité spirituelle, une réalité plus du contact du cœur à cœur que du contact de bouche à oreille. Je prends l'expression parce que précisément, contrairement à ce que je pensais, les chrétiens qui se convertissaient à ce moment-là n'étaient pas tellement intéressés par ce que Jésus avait vécu et les disciples eux-mêmes n'étaient pas intéressés à communiquer ce qu'ils avaient profondément vécu mais à exposer à leurs auditeurs cette parousie qui allait venir, les conditions pour y participer, pour obtenir le salut. Une doctrine sur le salut, sur le plan de Dieu, était plus importante, aux yeux des prédicateurs et des auditeurs, que de comprendre par le dedans ce que Jésus avait eu à vivre. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu filiation-paternité dans quelques cas. Par le fait qu'il y avait chez Paul une extraordinaire vitalité spirituelle, on peut en pressentir un ou deux exemples avec quelques collaborateurs qui lui étaient très proches. On peut concevoir qu'il y ait eu entre Paul et Timothée une relation de père à fils. Timothée a communiqué dans une certaine mesure aux sentiments que Paul pouvait avoir pour Jésus quoique Paul lui-même n'avait pas vécu avec Jésus. La conversion de Paul qui est un élément très capital de la vie de l'Église est plus la conséquence d'un charisme que d'une réalité spirituelle comme celle que les premiers disciples avaient vécue avec Jésus pendant quelques mois. Mais comme c'était un grand spirituel, il y avait communication en profondeur qui pouvait se faire autrement que sur le plan doctrinal proprement dit.

Mon idée est la suivante. L'Église s'est constituée, non pas sur l'intelligence de ce que Jésus avait vécu humainement pendant quelques mois de sa vie publique mais sur une doctrine sur Jésus. Depuis vingt

siècles, l'Église s'est constituée sur une doctrine sur Jésus, sur un plan de Dieu. Elle ne s'est pas constituée sur une intelligence approfondie de ce que Jésus a vécu en tant qu'homme. Ceci est d'une importance capitale pour expliquer les vingt siècles qui ont suivi et les temps qui viennent.

1- L'évangile de Marc

L'évangile de Marc est secrètement en réaction contre cela. Quand on le lit, il a quelque chose de singulier par rapport aux autres, c'est ce qu'on appelle «le secret messianique». Dans ce que Marc présente de la prédication de Jésus, chaque fois que quelqu'un donne un titre à Jésus, Jésus le refuse. Certains sont guéris par Jésus, leurs démons sont chassés. Ces démons, si je comprends bien ceux qui viennent d'être guéris, sont stupéfaits de cette guérison : Tu es le Saint de Dieu, c'est-à-dire le Fils de Dieu au sens biblique du terme. Jésus les fait taire. De même avec ses disciples, Jésus se refuse absolument à ce qu'on lui donne un titre, parce que l'idée, semble-t-il, ce n'est pas, comme on l'explique dans les notes, que le plan de Dieu voulait qu'on ne comprenne ces choses qu'après la résurrection (donc une explication théologique). Dans mes perspectives, Jésus voulait qu'on s'intéresse à lui au-delà de tous les titres qu'on pouvait lui donner, au-delà des raisons qu'on pouvait se donner de s'intéresser à lui. Il fallait qu'il y ait une relation de cœur à cœur, de personne à personne, d'être à être. Dans l'évangile de Marc, si vous le suivez bien, il est dit d'une manière très précise que Jésus n'enseignait pas comme les scribes et les docteurs. Il avait une autorité personnelle. C'est cette autorité personnelle que Jésus voulait faire naître dans le cœur de ses disciples pour que ce ne soit pas à travers des idées sur lui mais à travers une rencontre directe avec lui qu'ils croient en lui. Ceci est confirmé par le récit lui-même. Lorsque les difficultés commencent à apparaître, pour préparer les disciples à toutes les éventualités et en particulier à l'échec, à ce moment-là, Jésus accepte et pose la question : «Qu'est ce qu'on pense de moi ?» Pierre ne dit pas «tu es celui qui a guéri» mais «tu es le Christ, le fils du Dieu vivant». Là nous trouvons, sous une forme théologique, cette relation qui dépasse toutes les appellations, toutes les théories qu'on pouvait avoir à ce moment-là sur l'attente messianique. A ce moment-là, grâce à une préparation suffisante, les disciples proches étaient capables de le découvrir. Mais Jésus leur dit immédiatement : «Surtout n'en parlez pas».

Dans Marc, on a l'impression d'une sorte de contestation de son temps (les années 40, 50) où l'on parlait déjà d'une doctrine sur Jésus et non pas de la réalité personnelle que Jésus avait dû vivre. Un contact avec Jésus semblait, dans l'évangile de Marc, capital pour l'avenir de l'Église tandis qu'on était en train de développer dans la prédication une doctrine sur Jésus qui par un certain côté se prêtait à beaucoup plus d'extension mais était beaucoup moins exigeante au point de vue humain.

Donc vous voyez que l'évangile de Marc est un évangile très intérieur qui essaie de faire comprendre ce que Jésus a été. Il n'y a presque pas d'enseignement. Certaines guérisons peuvent être dans une certaine mesure des enseignements mais avec très peu de doctrine. Ainsi par exemple, un élément très important des évangiles de Matthieu et de Luc, les béatitudes, ne se trouve pas dans l'évangile de Marc. Un autre élément très important pour la constitution de l'Église dans Luc et Matthieu, rapporté d'ailleurs de façon différente, le «Notre Père» n'est pas dans Marc. Cela était voulu car l'évangile de Marc ne vise pas la constitution de l'Église, même s'il y a tout de même quelques apparences.

Ce qui intéresse l'évangile de Marc, c'est ce que Jésus a vécu. Donc on commence par Jean-Baptiste et l'évangile se termine par l'apparition d'un ange à trois femmes qui venaient voir le tombeau. L'ange leur dit : «Allez dire aux frères que je les verrai en Galilée». Les femmes sont effrayées et ne disent rien à personne. L'évangile s'arrête là. Il s'agit de se concentrer sur la vie humaine de Jésus. Marc n'insiste absolument pas, comme Matthieu et Luc, sur ce qui se passe après la mort de Jésus ni sur les origines de Jésus.

Marc donne très peu d'enseignement. En revanche, on y trouve certaines guérisons qui sont pour ainsi dire la manière dont il faut être soi-même guéri pour pouvoir entrer dans un cœur à cœur avec Jésus et pas seulement de bouche à oreille. La guérison d'un lépreux, d'un aveugle, d'un paralytique, tout cela peut être compris sous forme de développement personnel. On a aussi une parabole qui n'existe pas dans Matthieu et Luc et qui a beaucoup de valeur au point de vue confiance, «j'ai semé, cela pousse et puis quand c'est poussé, on récolte», pour montrer cette sorte de mouvement profond qui fait que bien au-delà des projets qu'on peut avoir, ce qui petit à petit a été semé en nous se développe et, lorsque cela s'est suffisamment développé, ça porte son fruit. Ce n'est pas ecclésiastique dans le sens où, dans un enseignement, on dit ce qu'il faut faire, comment il faut procéder, on donne des méthodes. C'est une constatation existentielle. Cela n'intéressait pas Luc et Matthieu parce que ça ne correspondait pas à leur projet. Quand on regarde sa propre vie, malgré des tours et de contours, on découvre quelque chose qui se développe au-delà de ce qu'on pensait et qui est la seule réalité qui soit encore à tenir. L'action de Dieu est une action essentiellement précaire, essentiellement persévérante. C'est à travers la précarité et la persévérance que Dieu se glisse dans notre liberté.

Donc l'évangile de Marc est essentiellement un évangile de communion avec la personne de Jésus, en tant qu'il a vécu avec ses disciples. C'est peut-être paradoxal, il faut le dire cependant, il y a une parenté d'inspiration entre l'évangile de Marc et celui de Jean. Jean essaie d'entrer dans l'intimité de ce que Jésus a vécu avec son Père et ce qu'un disciple peut vivre avec son Maître. Entre Jean et Marc, il y a un esprit fondamental commun.

2- Les évangiles de Matthieu et de Luc

Les évangiles de Luc et Matthieu sont différents. Ils ont peut-être pris les mêmes sources qui peuvent être orales ou écrites par petits morceaux. Mais il les ont organisées de façon différente. Il suffisait de les organiser convenablement pour correspondre aux projets de chacun des évangélistes. Dans nos milieux chrétiens, on insiste beaucoup sur le fait que les évangiles sont le produit des communautés chrétiennes. Ce n'est pas faux mais, entre nous soit dit, je n'ai jamais vu un groupe se constituer un écrit sans un écrivain. Les auteurs ont peut-être été très inspirés par les communautés dans lesquelles ils vivaient, mais il y a tout de même une originalité personnelle de l'auteur qu'on ne peut pas enlever au profit d'une œuvre relativement anonyme qui serait le produit des communautés. Il ne faut pas oublier non plus que les évangélistes avaient, non seulement la préoccupation d'installer l'Église, de lui trouver une origine, de l'enraciner dans le passé, mais aussi de donner une base à l'autorité, d'ouvrir l'Église sur le monde grec qui devient de plus en plus important à cause du nombre et aussi de son importance intellectuelle. Les évangélistes doivent tenir compte des susceptibilités de leurs auditeurs. On ne peut pas dire n'importe quoi à n'importe qui. Matthieu et Luc vont donc correspondre à deux projets différents, destinés à des milieux différents.

a) L'évangile de Matthieu est essentiellement destiné à un public juif. Ce public tend à relier le christianisme au judaïsme, à son passé. Alors on va insister sur les origines, sur la préparation du christianisme, en particulier sur le fait que Jésus est vraiment le «messie» que les Juifs attendaient. Nous aurons donc une généalogie qui partira de David car le messie est un fils de David. La généalogie de Matthieu veut montrer que Jésus est un descendant de David car cela correspondait à la mentalité des auditeurs.

Dans cet évangile, on a un enseignement considérable et, pour fonder l'autorité, on va insister sur le rôle des apôtres. Là, on trouve des paroles célèbres comme «Tu es Pierre et, sur cette pierre, je bâtirai mon Église». On donne un certain caractère universel à des paroles qu'on prête à Jésus après sa résurrection. Tout cela fait un ensemble. Les paraboles sont beaucoup plus nombreuses que dans Marc. On peut dire qu'il y a un balancement, dans l'évangile de Matthieu, entre les béatitudes et les paraboles du royaume, en particulier le chapitre 25. Dans le premier cas (chap. 5-6), on insiste sur la loi; dans le dernier cas, dans les paraboles, celle des talents, des vierges folles et des vierges sages, le jugement dernier, on insiste sur l'esprit d'initiative de chacun. Une certaine loi nouvelle s'institue et le chapitre 25 est une sorte de contrepoids, une perspective originale qui n'existe pas tellement dans Luc, la nécessité d'une fidélité créatrice pour pouvoir correspondre précisément au royaume de Dieu.

Ce qui se passe après la résurrection intéresse relativement peu Matthieu, il est très sobre, il n'y a qu'une apparition, une petite apparition de Jésus aux femmes. Allez dire aux disciples que je les rejoindrai sur telle montagne en Gaulée. Les femmes le disent et, quand les disciples sont là, Jésus leur apparaît. Pour le judaïsme, l'important était que Jésus soit le Messie.

b) L'évangile de Luc est très important parce qu'il a un prolongement dans les Actes des Apôtres. On accepte que c'est Luc, auteur du troisième évangile, qui est l'auteur des Actes des Apôtres. C'est l'homme qui a fait l'œuvre la plus importante.

Il s'adresse à des Grecs. David ne l'intéresse pas particulièrement. Il aura aussi une généalogie mais elle commencera à Adam et Eve. Dans les perspectives grecques, l'important est que Jésus soit Sauveur du monde. Donc tout le récit de Luc va être orienté pour montrer que la résurrection est une chose très importante. Cela va se développer. Il y aura les disciples d'Emmaüs, l'apparition aux Apôtres, à Thomas. Il va insister sur la réalité physique de la résurrection qui est la base. Il y a eu toutes sortes d'autres perspectives qui vont dans la même direction.

Il serait aussi intéressant de comparer la manière dont Matthieu et Luc parlent de certaines paraboles. Un exemple caractéristique est la parabole des talents. Chez Matthieu, tout tourne autour de ce fait que chacun fait ce qu'il peut, ce qu'il veut, de dons qu'il a reçus sans qu'on lui dise en rien ce qu'il doit en faire. Ce sont ceux qui ont pris des initiatives hardies, plus ou moins risquées, qui sont récompensés. Celui qui était strictement honnête dans ses comportements vis-à-vis de son patron se trouve condamné. La parabole du jugement dernier est du même genre.

Luc ne l'a pas comprise ainsi. Sa parabole des mines ressemble, au départ, à celle des talents. Mais comme Luc construit une doctrine, il oriente la parabole d'une façon différente. Plusieurs paraboles de l'évangile de Luc ont été contournées de cette façon pour orienter une doctrine qui s'élaborait dans les

perspectives de Luc beaucoup plus qu'elle ne s'élaborait à ce moment-là dans l'évangile de Matthieu. Tout cela suppose une lecture assidue des évangiles et une comparaison des différents évangiles sur les mêmes récits.

Ce à quoi s'intéresse particulièrement Luc, et qui se manifeste d'une façon plus spéciale dans les Actes des Apôtres, c'est que seuls ceux qui ont été avec Jésus pendant sa vie et qui ont été témoins des apparitions ont l'autorité. Les Actes des Apôtres insistent sur le fait que les apparitions ont eu lieu pendant quarante jours et que les témoins de ces apparitions ont seuls autorité dans l'Église. Or là il y a une discussion vigoureuse avec Paul car Paul, lui aussi, a vu Jésus et il l'affirme plusieurs fois dans ses écrits mais ce n'était pas pendant les quarante jours. Au début de l'épître aux Galates, il insiste, «Paul, apôtre, non de la part des hommes ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts» (Gal 1,1).

Autrement dit, il y a un antagonisme certain entre l'apôtre Paul et les Apôtres qui ont vécu avec Jésus. Cela se manifeste en réalité autour de 40-45 lorsqu'il va y avoir une confrontation entre l'Église de Jérusalem très judéo-chrétienne, très orientée vers le judaïsme et d'autre part cette Église grecque très importante au point de vue numérique et qui demande une libération des coutumes juives qui ne correspondent pas aux possibilités d'extension. Paul et Barnabé d'un côté et, de l'autre, les Apôtres et surtout Jacques, le frère de Jésus. Pour Luc, il y a une amorce de structure qui s'accentue à mesure que les charismes disparaissent. Ces structures ont besoin de se mettre en place pour remplacer les charismes.

c) Les béatitudes

Les béatitudes sont présentes dans les deux évangiles. Dans l'évangile de Matthieu qui est dans un milieu spirituel assez structuré, on lit «Heureux les pauvres en esprit». Dans l'évangile de Luc beaucoup plus collectif, cela devient «Bienheureux, vous les pauvres» car toute la mentalité de Luc est orientée non pas vers la pauvreté en esprit mais vers la pauvreté matérielle. Il y a un besoin de socialisation dans l'évangile de Luc que vous ne trouvez pas chez Matthieu.

Les évangélistes ne sont pas sans être préoccupés par les persécutions qui approchent, soit celle des Juifs, soit celles du monde romain. Des persécutions juives se sont déjà présentées et les béatitudes ne sont pas sans avoir été plus ou moins inspirées par le besoin qu'ont les chrétiens de les vivre pour résister aux difficultés qu'ils vont rencontrer prochainement. Les dates correspondent. L'évangile de Marc, qui n'a pas les béatitudes, a été mis par écrit autour de 65, c'est-à-dire avant la destruction du temple. Matthieu et Luc sont écrits après 70, autour de 80, au moment où précisément, les disciples de Jésus sont expulsés du milieu juif dans lequel ils ont jusqu'à présent été acceptés. L'Église est obligée de s'organiser avec une difficulté majeure car la religion juive était tolérée par les Romains tandis que toute autre religion était persécutée. Or le grand travail des Juifs après 70 est de se différencier des chrétiens pour montrer que ceux-ci ont une religion non licite. Les persécutions romaines viendront de ce fait que les Romains pourront reconnaître la différence qu'il y a entre le judaïsme de Jérusalem et celui des chrétiens qui se propage dans la diaspora. Cela a été une manière pour les Juifs de ne pas prendre en charge les initiatives que prenaient les chrétiens et, inversement, c'était pour les chrétiens une occasion de persécutions supplémentaires. Les chrétiens ont toujours cherché à être bien d'accord avec les Romains. C'est pourquoi, dans le récit de la Passion, les Romains, par le biais de Pilate, font ce qu'ils peuvent pour qu'il n'y ait pas de procès, pour que ça ne se termine pas mal tandis que les Juifs insistent sur l'aspect politique.

3- L'évangile de Jean

a) Le prologue

L'évangile de Jean est structuré de la même manière que les autres. Matthieu et de Luc ont un prologue, les évangiles de l'enfance, prologues théologiques qui ont peut-être quelques appuis historiques mais sont essentiellement fondés sur la mentalité générale du livre.

Dans les Actes aussi, le récit de la Pentecôte est une sorte de programme général de la prédication qui doit conduire la parole de Dieu jusqu'aux extrémités de la terre. Le résultat est que, lorsque Paul aura été conduit à Rome, les Actes s'arrêtent. C'est suffisant. Rome, c'est la fin du monde. On ne s'occupe même pas de savoir ce que Paul est devenu. Est-ce que Paul est mort à ce moment-là. ? ou est-ce que Paul a réussi comme il le dit dans l'épître aux Romains (Rom 15,28) à aller en Espagne ? Ce n'est pas intéressant pour eux. Les actes des Apôtres commencent à Jérusalem et se terminent aux extrémités de la terre. Le plan de Dieu est toujours là pour orienter, pour limiter le projet.

Dans l'évangile de Jean, on a un prologue purement théologique, on est en contact avec un milieu d'intellectuels. Alors on n'a pas besoin de généalogie et on voit surtout l'aspect transcendant de Jésus, on parlera du Christ. On peut dire que c'est l'évangile du Christ glorifié. Par conséquent, on va se mettre au diapason de cette dimension divine. On ne commencera pas par David comme dans

Matthieu, ni par Adam et Eve comme dans Luc, mais le Christ (le logos) est préexistant au monde. Après, Jean va insister beaucoup sur la résurrection et sur une certaine forme de résurrection, différente de celle de Paul. Paul redit sans cesse que Jésus a été tellement fidèle à ce qu'il devait être que Dieu l'a ressuscité. C'est une résurrection passive, Jésus a été ressuscité par Dieu. Dans les perspectives johanniques, ce n'est plus tout à fait cela. Le Verbe s'est détaché de sa divinité mais il l'a ensuite reprise, c'est une résurrection active. Le Verbe de Dieu, après s'être dépouillé de sa divinité, la reprend par lui-même.

Petit à petit la divinité de Jésus prend de l'extension et déborde même ce que Paul pouvait dire à propos de l'extrême élévation qu'il attribuait à Jésus après sa mort : »C'est pourquoi Dieu l'a surélevé et lui a donné par grâce le nom qui est au-dessus de tout nom« (Ph 2,9), élevé à la condition divine mais pas Dieu. Paul était Juif monothéiste. Il ne pourrait pas supporter ce que nous affirmons dans le Concile de Chalcédoine.

b) Autres exemples

Dans l'évangile de Marc, on a les tentations de Jésus au désert mais il n'insiste pas sur ce qu'elles ont été. Dans Matthieu et Luc, des évangiles d'enseignement, on va dire ce que furent ces tentations. Ce sont celles que l'Église a à connaître. Jean n'en parlera pas parce que, pour un Christ glorifié, il n'y a pas de tentations possibles.

Le récit de Gethsémani se trouve dans les évangiles de Marc, Matthieu et Luc mais pas dans celui de Jean.

Les évangiles de Luc et de Matthieu sont déjà très inspirés par les perspectives pauliniennes, la notion de sacrifice. La célébration au dernier repas est un sacrifice, un repas sacrificiel. Jean ne veut pas en entendre parler, il ne reprend pas ce dernier repas mais il a une suite de discours après le repas comme une consécration de tout ce que Jésus a vécu avec ses disciples. En revanche, il est le seul à parler du lavement des pieds qui est une manière importante pour l'Église et pour sa structure, sa hiérarchie, de prendre sa place dans la communauté.

Conclusion

Quand on regarde les textes de près, à partir de vues de ce genre, toutes grossières, approximatives, on voit l'orientation que chacun voulait donner à son propre projet. Les évangélistes n'étaient pas des esprits systématiques. Ils étaient très peu historiens comme vous pouvez le voir. Par exemple, les trois synoptiques (et même le quatrième sous une autre forme) sont taillés en deux morceaux. Il y a une phase triomphante jusqu'à la multiplication des pains qui est la coupure et une phase toute orientée vers la fin.

Mais dans ces deux parties, on entasse par compilation des documents et je pourrais vous montrer (c'est mon hypothèse) que certaines thèses qui sont mises dans la deuxième partie ont vraisemblablement été vécues dans la première partie. Des compilations sans intérêt particulier pour l'histoire. Au fond, leur intérêt pour l'histoire n'était que dans la mesure où cela correspondait à la doctrine. Au fond (et c'est encore vrai à notre époque), c'est la doctrine qui fonde l'histoire et non pas l'histoire qui fonde la doctrine. C'est un des aspects fondamentaux du renversement des perspectives. Nous autres, nous sommes beaucoup plus attachés à ce qui s'est vraiment passé qu'à l'idée du plan de Dieu qui permettrait l'interprétation de ce qui s'est passé. C'est un aspect important de la mentalité nouvelle. Nous cherchons ce qui s'est réellement passé et non pas ce que ces hommes en pensaient. A notre époque, c'est par l'histoire que nous découvrirons Jésus et non par la doctrine.

Avoir les quatre évangiles en tête, savoir les rapprocher et avoir un peu de vie spirituelle pour les lire à partir de sa propre vie personnelle, se rendre compte des choses un peu au-delà d'un plan de Dieu abstrait.

II - Le cheminement de Jésus

Dans la mesure où j'aurai fait quelque approche du mystère que je suis moi-même, il me sera possible de faire une approche du mystère de Jésus.

Même si je découvre en Jésus des réalités qui ne correspondent pas tout à fait à ce que la doctrine chrétienne m'apporte, même si, grâce à mon approfondissement spirituel, je ne peux plus me contenter de cette doctrine sur Jésus qui s'est élaborée très vite, cependant, grâce à cette doctrine et contre elle, en la critiquant, il faut que j'approfondisse davantage le mystère de ce qu'il a été, de façon à m'approcher aussi du mystère que je suis et de la voie que j'ai moi-même à vivre. L'homme idéal serait l'homme qui se pose la question : Qui suis-je ? et la question : Qui es-tu Jésus ? sans avoir été formé par le catéchisme parce que là où il y a des réponses, il n'y a pas de question. Le malheur de notre temps, c'est que nous donnons aux jeunes chrétiens et aux moins jeunes des réponses à des questions qu'ils

ne se sont pas encore posées, n'étant pas assez mûris humainement.

Donc premier point, nous avons à devenir peu à peu insatisfaits des réponses qu'on nous donne pour se poser vraiment les questions grâce à cette insatisfaction; ensuite, à l'occasion de la tradition, des Écritures, des rencontres qu'on peut faire, nous pouvons essayer d'apporter quelques réponses aux questions qu'on se pose, sans oublier que la grandeur de l'homme est précisément de se poser des questions insolubles car, sitôt qu'une question est totalement résolue, l'homme est enfermé dans la réponse.

Deuxième point, un des aspects de notre humanité est d'être suffisamment ouvert sur ce qui n'est pas nous pour que, le recevant d'une manière ou d'une autre, nous nous appropriions ce qui n'est pas nous pour devenir nous, grâce à une action qui est de nous, qui ne peut pas être sans nous mais qui n'est pas tout à fait de nous comme les autres et, encore un petit pas, qui n'est pas que de nous.

Troisième point, ce qui m'intéresse quand je réfléchis à mon passé, ce n'est pas de me remémorer tous les événements que j'ai vécus. Je pense que ma mémoire est infiniment plus riche que celle que je peux atteindre. Il y a une pagaïe formidable dans la bibliothèque. Nous avons en nous, sans que nous le sachions, sans que nous puissions nous en servir, des tas de souvenirs qui apparaissent de manière tout à fait anarchique, soit à l'occasion de nos rêves, soit à l'occasion d'une rencontre qui nous y fait penser. Il y a en nous une association d'idées en cavalcade qui nous apporte un fait dont nous aurions été tout à fait incapable de nous souvenir. Par exemple, il nous est impossible de nous souvenir du nom d'une personne et, à l'occasion d'un incident quelconque, il réapparaît. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une vision dans le détail de tout ce qu'on a vécu pour s'approcher de son propre mystère mais il faut avoir une vue globale, totalisante, supervisante, qui fait que certains événements qui ont été particulièrement importants dans le déroulement de notre histoire reprennent vie. Ils montrent, à travers l'extrême complexité, l'ambiguïté de ce que j'ai eu à vivre, une réalité secrète relativement plus simple qui s'efforce d'émerger à travers les tours et les détours. Cette réalité secrète m'a petit à petit constitué dans une certaine autonomie, dans une certaine singularité, dans une certaine solitude aussi, sans que je le sache. C'est ce que j'appelle l'existence par rapport à la vie.

Entrer dans l'intelligence de l'existence de Jésus

Pour moi, l'important n'est pas tellement de comprendre la vie de Jésus que d'entrer dans l'intelligence de son existence. Pour cela, je n'ai pas besoin de savoir tout ce que Jésus a dit, tout ce qu'il a fait, il suffit d'une intelligence des moments clés qu'il a dû vivre, qui ne sont pas sans relation avec ceux que j'ai découverts dans ma propre vie. Cela va me permettre d'entrer dans le mystère de son existence d'une façon tout autre qu'en simple historien.

C'est donc à la lumière des Écritures lues au niveau où je suis moi-même que je peux atteindre une certaine intelligence de ce qui s'est progressivement développé en Jésus et qui va être pour moi une lumière puisque cela me montrera la direction que j'ai moi-même à prendre pour me développer suivant ma propre voie, dans la ligne des potentialités qui sont miennes.

Vous voyez la liaison intime qu'il y a entre l'intelligence de mon existence et l'intelligence de l'existence de Jésus. Alors, j'insiste beaucoup, comme vous le savez, sur cette sorte de communion au niveau de l'existence. Au niveau de la vie, Jésus a vécu dans des conditions tout à fait différentes des miennes, ce qui fait que je ne vois que des différences mais, au niveau de l'existence, là où nous sommes sous-jacents à la réalité quotidienne contingente de chacun, nous atteignons un fond commun, une réalité fondamentalement une qui nous permet de recevoir de lui et d'apporter par ce que nous sommes, une lumière nouvelle sur ce qu'il a été. Les deux choses sont liées.

C'est à ce niveau que je voudrais parler de l'existence de Jésus. Vous voyez combien c'est subjectif mais ne prenez pas le mot subjectif dans un sens péjoratif, c'est-à-dire des idées qu'on se fait grâce à une imagination pieuse, grâce à une manière de se défendre ou de se confirmer, ce qui est toujours sous-jacent dans les jugements que nous portons sur nous-mêmes et sur les autres. Nous sommes toujours en train de nous défendre de l'autre, de nous affirmer de manière à conserver une certaine autonomie, d'affirmer une certaine réalité existentielle à côté de lui, différent de nous. C'est quelque chose beaucoup plus enraciné dans la vie quotidienne, dans ce que je deviens, quelque chose qui a d'autant plus de poids qu'il y a une certaine relation secrète, non recherchée, entre tout ce que j'ai vécu et ce que je vis maintenant.

Évidemment méditer là-dessus n'est pas suffisant. Pour réfléchir, il faut partir des Écritures, de ce que les quatre évangiles nous disent de Jésus. Ce qui aurait été précieux serait d'avoir des écrits de ceux qui ont vécu humainement avec Jésus, les douze, mais nous n'en avons pas. Ceux qui étaient autour de Jésus étaient des pêcheurs, des paysans, qui ne savaient ni lire ni écrire. C'étaient des hommes suffisamment profonds pour s'accrocher à Jésus, le suivre, malgré toutes les difficultés que cela pouvait présenter mais ce n'était pas des gens cultivés.

Si nous avons quelques échos indirects de ce que Jésus a pu dire à certaines heures, lorsqu'il parlait de lui, c'est plutôt dans le quatrième Évangile. Mais les rédacteurs de cet évangile l'ont rédigé vers la fin du siècle, 60 à 70 ans après la mort de Jésus. Cela implique un travail de formation, de reformation qui apparaît dans cet écrit. On voit bien l'orientation générale que prend cet évangile. Il est assez proche des préoccupations de Marc mais c'est à travers 60 ans de réflexions, d'expériences spirituelles qu'il a été écrit. De sorte que, avec les évangiles, nous avons un ensemble de textes qui nous parlent de Jésus à travers des mentalités, des expériences personnelles, des préoccupations extrêmement différentes. Tout cela était pour une part étranger à ce qui s'est réellement passé parce que les évangiles voulaient enseigner, fonder l'Église, lui donner des structures intellectuelles suffisantes pour qu'elle puisse conserver son originalité par rapport aux autres milieux intellectuels et spirituels qu'ils pouvaient rencontrer. Ces textes n'ont pas du tout été écrits dans les perspectives d'un aveu de ce que Jésus avait vécu avec ses disciples et qui aurait permis un cœur à cœur. Il faut le savoir pour relativiser les textes. Par conséquent, ce que je vais vous apporter est très personnel et n'est pas sans écho avec ce que j'ai moi-même vécu et avec ce que j'ai moi-même à vivre. On ne peut faire plus. Chacun fera une approche du mystère de Jésus en proportion de l'approche de son propre mystère. De même, lorsque je regarde ma propre existence, ce regard total, globalisant sur mon passé n'est pas à ma disposition, il va dépendre de l'état spirituel où je me trouve aujourd'hui. Donc ce regard sur mon existence n'est pas définitif, une chose acquise car, à chaque moment de ma vie, mon existence sera perçue en proportion de ce que je vis. J'aurai des moments de particulière lucidité et des moments d'obscurité. De même, la manière dont je comprendrai l'existence de Jésus dépendra de l'état spirituel où je me trouve maintenant comme cela dépend aussi de tout ce que j'ai vécu jusqu'à présent. Donc chacun le fait à sa manière. Il n'y a pas de dogme, de certitude. Il n'y a même pas une histoire au sens précis du terme, c'est-à-dire qui soit objective, communicable. Chacun comprendra ce que je vais dire à la manière qui lui est propre, selon ce qu'il est, à travers des Écritures qui ne sont pas spécialement faites pour qu'on réfléchisse à la question.

1- La jeunesse de Jésus

Il y a un événement sur lequel j'insisterais volontiers. Dans l'évangile de Luc, nous voyons Jésus et ses parents monter à Jérusalem. Là, il manifeste un intérêt particulier pour les conversations avec les docteurs. Je ne suis pas absolument convaincu que ces conversations eurent lieu mais cela me touche. A l'âge de 11/12 ans, un enfant est assez détaché, d'une certaine manière, du moule parental pour avoir son originalité propre. Il a des intérêts propres qui ne sont pas nécessairement ceux de son père et de sa mère. D'autre part, je crois que, lorsqu'un enfant de 12 ans se met à parler de choses religieuses avec un adulte, il y a chez l'adulte une certaine joie à lui répondre, une certaine espérance, qui lui donne la possibilité de correspondre aux questions de ce jeune avec une intelligence suffisante pour que le jeune s'en nourrisse. Comme c'était un garçon vigoureux, qu'il avait une passion pour les choses religieuses, lorsque ses parents ont estimé qu'ils pouvaient repartir, lui s'est arrangé pour rester. On trouve en cet enfant de la vigueur, de l'originalité, de l'audace et une profondeur justifiant l'originalité et l'audace. C'est cette personnalité qui va se développer tout au long de la vie de Jésus. Il est devenu celui qu'on n'attendait pas, puis on a découvert après qu'on l'attendait mais d'une tout autre manière que jadis. L'âge de 12 ans n'est pas un âge quelconque. Il peut y avoir une possibilité de découverte d'une réalité spirituelle qui pourra être nôtre progressivement si nous y correspondons par la fidélité et qui va plus loin que ce qu'on pouvait lui dire.

Ensuite, nous n'avons aucune idée sur ce que Jésus a vécu jusqu'à l'âge de 28/30 ans. Il était comme tout le monde. Quand il a commencé à être un homme public, il retourne dans son pays et on lui dit : Qu'est-ce que tu fais ? De quoi t'occupes-tu ? Tu nous embarrasses tous. Homme comme tout le monde, au moins du dehors. Du dedans, on ne sait pas ce qui se passe dans le cœur d'un homme de 15, 16 ou 20 ans avant que certains événements lui donnent l'occasion d'émerger à un autre niveau que le niveau sociologique où il était jusqu'à présent enfermé.

2- La rencontre de Jean-Baptiste

De ce fait, cela lui est arrivé car nous le voyons pour la première fois se mêler aux foules pieuses qui vont sur les bords du Jourdain se faire baptiser après avoir été sermonnées par Jean-Baptiste.

Jean-Baptiste semblait être dans la ligne des anciens prophètes, de ceux qui, depuis plusieurs siècles n'existaient plus dans Israël parce qu'Israël était dans la direction d'Ezéchiel c'est-à-dire dans la direction temple, culte, sacerdoce, loi... Il faut l'avouer, sitôt que le sacerdoce, la loi, le culte, le temple prennent leur dimension, les prophètes disparaissent. Il y a un certain antagonisme entre une institution trop organisée, trop structurée et le prophétisme. Jean-Baptiste était dans la ligne de Jérémie probablement.

Jésus se mêle à la foule et à un moment donné se fait baptiser. Nous ne savons pas ce qui s'est passé à

ce moment-là, mais on peut penser qu'il y a eu entre Jésus et Jean-Baptiste des rencontres directes et pas seulement des rencontres de foule à prédicateur. D'ailleurs les évangiles le disent bien mais avec une intention derrière la tête, celle de bien montrer que la mission de Jésus était très supérieure à celle de Jean-Baptiste.

Pour ma part, cela correspond à cette idée que c'est une grande bénédiction pour un jeune homme de rencontrer un être plus âgé qui a vécu sa foi et a non seulement une autorité de fonction mais de mission et qui approche de ce jeune pour lui faire l'aveu de ce qui a été fondamental dans sa vie. Cette sorte de communication en profondeur fait que l'un éveille l'autre. Si l'ancien éveille le jeune d'une certaine façon, en admettant que le vieux soit plus âgé que le jeune, dans la mesure où il rencontre dans le jeune ce qu'il a lui-même vécu lorsqu'il était jeune, l'ancien se rajeunit au contact du jeune comme le jeune se prépare à être adulte à son contact.

Vous avez là une expérience classique. Dans l'ordre du spirituel, il n'y a pas de communication sans qu'il y ait échange. Celui qui donne reçoit et celui qui reçoit donne, les deux étant intimement liés. Celui qui donne ne sait peut-être pas au départ qu'il reçoit mais il le découvre après et celui qui reçoit ne sait pas toujours tout ce qu'il a reçu et c'est à longueur de vie qu'il découvre petit à petit l'importance de ce qui lui a été donné et qui souvent va bien au-delà de ce que l'autre savait lui donner.

De fait, quand Jésus a rencontré Jean-Baptiste et s'est fait baptiser, il lui est arrivé ce qui n'est pas arrivé aux autres. Les autres Juifs pieux retournaient chez eux avec la conscience tranquille, une satisfaction supplémentaire et cela ne changeait pas grand-chose à leur vie. Chez Jésus, ce fut autre chose, «il est chassé au désert». Il part au désert peut-être un peu pour vivre comme Jean-Baptiste lui-même qu'on nous présente comme un ermite, mais surtout pour des raisons spirituelles qui ne devaient pas être tout à fait étrangères aux conversations en profondeur qu'ils ont dû avoir à ce moment-là. Il n'y reste pas très longtemps et se rend compte que sa voie n'est pas tout à fait la voie de Jean-Baptiste qu'il pensait suivre au départ.

La grandeur d'une communication spirituelle, c'est qu'au départ, le fils part avec une certaine admiration un peu excessive pour le père et qui vise à l'imitation tandis que la véritable innovation conduit à être soi-même créateur. Un vrai créateur aide les autres à être créateurs et non plagiaires.

De fait, Jésus très vite retourne dans son village.

Dans l'Évangile de Jean où on a certainement, comme dans Marc, des témoignages assez directs de ce que Jésus a vécu (les préoccupations des synoptiques étaient tout autres), nous voyons Jésus en train de baptiser de l'autre côté du Jourdain, Jean-Baptiste d'un côté, Jésus de l'autre, une sorte de concurrence. Mais Jésus avait sa manière de prêcher qui n'était pas tout à fait celle de Jean-Baptiste. C'était grâce à Jean-Baptiste qu'il prêchait mais ce n'était pas de la même manière. De ce fait, les disciples de Jean-Baptiste et ceux de Jésus ont commencé à discuter et à se disputer; en somme, les premières rencontres théologiques ont commencé. Nous avons cela dans le quatrième évangile (Jn 3,25). Jésus à ce moment-là arrête.

3- La mission propre de Jésus

Là se place la découverte progressive que Jésus a probablement faite de sa mission. L'évangile de Marc le montre bien. Celle-ci n'est pas au niveau de l'enseignement d'une doctrine mais au niveau de rencontres personnelles, non pas au niveau de ce qui est dit, de ce qui est fait, mais au niveau de ce qu'on est. Sa mission n'est pas d'enseigner, elle est d'être et, dans la mesure où on ne se contente pas d'un enseignement mais où il y a ce contact de cœur à cœur, on travaille en profondeur pour l'avenir. Là est l'essentiel de l'évangile de Marc.

Jésus revient dans son village, son heure n'était pas encore venue. Jean-Baptiste continue avec une très grande influence dont on ne parle pas trop dans les évangiles parce qu'on insiste surtout sur la mission de Jésus. Il ne faut toutefois pas trop majorer cette influence. Il est très probable qu'il a soulevé des espérances messianiques, comme il y en a eu aussi du côté de Jésus. Surtout, il a une grosse influence sociale, religieuse et même politique. Hérode en prend ombrage, le fait arrêter et décapiter. La mort de Jean-Baptiste était une prémonition de la mort de Jésus.

Au moment où Jean-Baptiste a été enfermé, Jésus de nouveau repart. Mais alors, ce qui montre sa différence, au lieu de remplacer Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain pour continuer à baptiser, il va dans les villages. Il n'attend pas les gens pieux, il va au tout-venant. Cela est capital car ça manifeste en Jésus une compréhension de la grandeur de l'homme, des potentialités des hommes de tous bords, qui dépasse de beaucoup ce que les dévotions et la piété permettent de vivre chez les gens les plus pratiquants. Jésus croit en l'homme et il y croit au-delà de ce que les pratiques et croyances religieuses permettaient de penser d'eux.

C'est un élément capital de ce que Jésus est venu apporter par sa vie. Croire en l'homme au-delà de ce qu'il fait et de ce qu'il dit parce que ce qu'il est n'est pas épuisé par ce qu'il fait, par ce qu'il dit, par la

conscience qu'il a de lui-même. Il est au-delà de la conscience qu'il en a.

4- Le guérisseur

Et voilà Jésus parti dans les villages. A ce moment-là, des potentialités se mettent à s'actualiser qui, à mon point de vue, semblent être la conséquence de la fidélité qui l'a fait quitter les siens et son village pour correspondre à ce quelque chose qui montait en lui, qui se préparait depuis des années, qui cherchait à s'exprimer à l'occasion de la rencontre avec Jean-Baptiste et allait prendre une dimension tout autre que celle qu'il pouvait concevoir au départ. Un des aspects fondamentaux de la vie de Jésus est d'avoir été jusqu'au bout de tout ce qui montait en lui malgré toutes les difficultés, menaces, dangers, extrémités.

Jésus guérit. Il va en résulter un grand succès. Il va de village en village. Il organise ce que lui demande sa mission, choisit ses collaborateurs qui vont devant, préparent son passage, prennent toutes les dispositions pour que la prédication se fasse.

Jésus leur donne toutes sortes d'indications. Une attente générale de la fin des temps est manifeste. La parousie est proche, il faut se dépêcher. Convertissez-vous, la cognée est à la racine des arbres. Faites attention, ne prenez pas deux chemises... Il faut aller vite. Vous ne finirez pas la tournée avant que la fin du monde n'arrive. Cela indique une urgence qui va d'ailleurs se développer de façon excessive après la mort de Jésus. Évidemment, cela donne du punch à l'activité d'apostolat et Jésus a une grande importance sociale.

Mais tout de suite les difficultés apparaissent et grandissent.

a) Jésus s'aperçoit que toutes ces guérisons ne sont pas du tout dans la ligne de ce qu'il voulait apporter. Les gens cherchent à être guéris, ils ne cherchent pas à comprendre par le dedans ce que Jésus voulait leur apporter. Donc premier échec, ce succès est trop sociologique, trop facile, trop hâtif pour avoir l'impact spirituel suffisant pour véritablement convertir les gens. Cela pouvait les enthousiasmer quelques semaines mais, sitôt qu'il y aura des difficultés d'un ordre ou d'un autre, ce sera l'effondrement. Ça tombe d'autant plus vite que c'est plus vite monté.

b) Alors, allant de village en village, prenant contact avec la misère humaine, il va critiquer tous ceux qui s'attachent à la lettre de la loi et, d'une manière ou d'une autre, se refusent à son esprit. De fil en aiguille, non seulement il va critiquer ceux qui ne la suivent pas en esprit mais il va s'apercevoir qu'il y a une certaine manière de la suivre en esprit qui va encore contre l'essentiel de ce qui devrait monter au cœur de chacun d'entre nous dans la mesure où des exigences intérieures s'imposent. Ainsi observer le sabbat lorsqu'une urgence se présente à nous d'une manière particulière, comme le bon samaritain va soigner ce blessé le jour du sabbat...

En effet, de temps en temps, des guérisons se font le jour du sabbat. Les critiques donnent à Jésus l'occasion de relativiser l'observance du sabbat, ce qui l'amène à prononcer la phrase la plus révolutionnaire qu'on puisse prononcer : le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, la loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi. Pour Ezéchiel, l'important, c'est Dieu, le temple, la loi, le culte, et l'homme est fait pour aller au temple, pour obéir à la loi... La différence est considérable. C'était être presque athée que de dire que la loi est faite pour l'homme. Il n'en fallait pas beaucoup plus pour donner à l'homme plus d'importance qu'à la loi qui vient de Dieu, plus d'importance qu'à Dieu.

C'est pourquoi, petit à petit, vont s'élever des critiques tout à fait justifiées de la part des scribes et des docteurs. Après avoir été sympathisants de cet homme qui semblait renouveler un peu l'enseignement, ils vont prendre peur. Cet homme savait la base même de la tradition, d'une tradition qui montrait que Dieu s'attachait à tel point à la loi qu'il était à la fois celui qui provoquait le succès d'Israël ou ses défaites suivant sa conduite.

Nous voyons aussi, de temps en temps, Jésus monter à Jérusalem à l'occasion des grandes fêtes où il aura pas mal de contact avec les intellectuels, scribes et docteurs, pour discuter avec eux et aussi pour les appeler à la conversion. Selon les Actes, après la mort de Jésus, dans l'Église naissante de Jérusalem, s'il y avait quelques galiléens, hommes et femmes, qui avaient suivi Jésus jusqu'au bout, il y avait 120 Judéens qui s'étaient convertis probablement à l'occasion de ces visites.

Autre difficulté, d'ordre politique, Hérode commence à prendre ombrage du succès de Jésus.

5- Les deux phases de la vie publique

a) Le succès

C'est ainsi que nous voyons, dans les quatre évangiles, une ligne ascendante jusqu'à la multiplication des pains et ensuite, c'est l'échec qui va petit à petit conduire Jésus à la mort. Après ce miracle qui montre l'influence que Jésus a pu avoir sur le peuple, on voit le danger du messianisme se dessiner : le peuple veut le faire roi. Cela a été pour lui l'occasion d'une décision définitive, il s'en va.

Il y a eu, dans la vie de Jésus, deux ou trois décisions de ce genre qui montrent la grandeur de cet

homme. Ne pas correspondre à ce qu'on attend lorsqu'on est déjà en plein succès, en pleine puissance, se refuser à ce que les autres attendent de nous et qui est l'occasion du succès qu'on a auprès d'eux, cela n'est pas donné à tout le monde. La plupart d'entre nous mesurent leur fidélité à la manière dont ils réussissent et non pas à la fidélité à ce qui monte en eux. Il y a une certaine vision de l'avenir qui va au-delà de l'immédiateté du présent. Voilà des choses que chacun peut rencontrer dans sa vie, à sa manière, à sa dimension.

Il faut aussi replacer cela dans la densité d'un climat spirituel particulièrement fiévreux comme celui que Jésus a pu vivre en son temps, avec cette attente de la fin du monde, et lui donner la grandeur, l'intensité correspondante. C'est à ce moment-là que l'on voit Jésus aller souvent sur la montagne pour prier, s'efforcer de découvrir sa voie par rapport à ce qui se propose à lui. Ne serait-il pas celui qu'Israël attend, le seul qu'Israël attendait, ce chef militaire qui mobiliserait la puissance populaire, arriverait à rejeter la domination romaine après plusieurs siècles de servitude ? Moment admirable, car c'est celui où une telle possibilité se proposait à Jésus et où il s'y est refusé, malgré les pressions de la foule et les attraits du succès, parce que ce n'était pas sa voie. Savoir choisir sa voie malgré toutes les indications contraires, voilà un acte de fidélité à l'état pur.

b) Les questions

A partir de ce moment-là, à la prédication bien organisée avec les disciples qui le précèdent deux par deux, se substitue la prédication itinérante, marginale. Jésus doit fuir à la fois les coups de mains de la police romaine et des groupes de pression juifs qui vont d'ailleurs avoir raison de lui. Il passe d'un bord à l'autre du lac. Là il découvre le monde païen. Avant, il se croyait uniquement envoyé aux Juifs. La rencontre avec la Cananéenne lui découvre une autre dimension. Il traverse la Samarie où il rencontre la Samaritaine. Là c'est Jésus qui prend l'initiative. Mais pour parler vraiment d'universalité dans l'évangile, il faut attendre la résurrection. On fera dire alors à Jésus tout ce qu'il faut pour que l'Église soit universelle car, dans la vie même de Jésus, il n'y avait pas tellement de documents qui le permettent. Il faut tout de même que Jésus quitte la Galilée. Il est trop surveillé par la police d'Hérode. Il va partir en secret vers Jérusalem. Il hésite, est-ce que c'est mon heure ? Ses frères et sœurs lui disent : Si tu es vraiment le prophète, montre-toi ! Il s'y refuse d'abord. Mais quelques heures après, il monte à Jérusalem en secret. Il continue sa prédication mais à la sauvette, partant de temps en temps en pays païen pour se protéger. On ne sait pas où il est. Depuis longtemps déjà, les autorités religieuses s'efforcent de mettre un terme à cette prédication encombrante, peut-être déjà menaçante.

Selon mon hypothèse, les évangélistes coupent en deux la vie publique de Jésus par la multiplication des pains. Dans l'une ou l'autre partie, ils mettent tout ce qu'ils peuvent, vraisemblablement sans souci de chronologie. En particulier, dans la deuxième partie, la montée à Jérusalem, ils vont insister sur le fait que Jésus a chassé les vendeurs du temple, sur sa grande entrée triomphale à Jérusalem. C'est contradictoire. Jésus monte en secret à Jérusalem, on a l'impression que les autorités religieuses et policières ne savent pas où il est de sorte qu'elles mettent à prix sa découverte, 30 deniers, à qui donnera des renseignements sur ce qu'il est devenu. Donc cet homme se cache. Alors mon idée est la suivante : ces événements-là, l'entrée triomphale à Jérusalem, l'événement des vendeurs du temple, se situent dans la première période, la période explosive, la période où il avait des adeptes. Quand il montait à Jérusalem il était le prophète. Les disciples étaient sans doute pires que lui.

c) L'échec

St Jérôme dit qu'il n'est pas vraisemblable que ce soit Jésus qui ait chassé les vendeurs du temple. Un homme seul ne peut pas chasser un groupe d'hommes avec des bœufs, des taureaux, etc... Ces événements-là qui sont placés immédiatement avant la mort de Jésus, dans mes perspectives, il faut les placer bien avant et c'est important parce que cela montre la dimension de ce que Jésus pouvait vivre à Jérusalem et permet de comprendre qu'après la mort de Jésus, il y avait plus de disciples parmi les Judéens que parmi les Galiléens. Jésus ne pouvait plus vivre en Galilée. Dans cette perspective, il allait vers la mort, «un prophète ne meurt pas en dehors de Jérusalem». A partir de la multiplication des pains, dans la deuxième partie de sa vie publique, Jésus a très vite compris qu'il était fatal qu'il soit éliminé. Il était seul devant la puissance religieuse juive et la puissance politique romaine. On trouve aussi ces différences dans la manière dont il appelle ceux qui doivent venir collaborer avec lui. Dans la première partie, cela se fait sans difficultés mais à mesure que les menaces se précisent, que Jésus comprend de plus en plus la lutte à mener contre les autorités, qu'il découvre progressivement le destin qui l'attend, il va devenir extrêmement exigeant pour ses disciples. Après l'appel positif qu'il pouvait avoir au départ, évidemment présenté de façon très schématique, il en appelle quatre, c'est la rencontre avec le jeune homme riche, il lui dit tout ce qu'il faut faire pour le suivre mais il ne fait pas un geste pour le retenir. A d'autres, il dit de rester dans leur pays, ou bien «Je n'ai pas de pierre où reposer ma tête», «celui qui regarde en arrière n'est pas digne de moi». Il devient de plus en plus exigeant à

mesure qu'il s'approche de son destin.

Il est aussi probable que les évangélistes ont dû en rajouter un peu dans la mesure où les évangiles ont été écrits dans des situations de persécutions prochaines. Vous avez des formules qui n'ont pas été prononcées par Jésus, «si quelqu'un ne porte pas sa croix»... Jésus attendait la mort par lapidation, comme hérétique, comme Étienne qui a été lapidé, non par crucifixion, comme politique. Il a été crucifié parce qu'on a réussi à transformer son procès religieux en procès politique. Il y a donc dans les évangiles toute une préparation au climat spirituel dans lequel les chrétiens devaient vivre afin de persévérer malgré les persécutions commencées du temps de Jésus et qui devaient se poursuivre pendant plusieurs siècles.

Donc Jésus monte à Jérusalem au moment de la fête de Pâques. A cette occasion, on a le dernier repas, la cène, et tout ce qui se greffe autour. On est très sobre sur le climat du dernier repas et on est très direct sur les conditions particulières où cela avait été préparé. On parle d'un certain ânon et de toutes sortes de choses. Des tas de détails sont inventés parce que c'est comme cela qu'on prévoyait la montée du Messie dans l'Ancien Testament. L'Ancien Testament était la base sur laquelle l'Église devait s'appuyer pour trouver son originalité, étant éjectée en 80 du milieu juif. Cette situation doit nous rendre attentifs sur l'arrestation, le jugement extrêmement rapide, l'exécution immédiate. Les évangélistes avaient besoin de respecter les susceptibilités de leurs auditeurs (autour de 80/90). Dans la mort de Jésus, il y avait des choses insupportables pour un Juif. Il fallait adoucir les choses. C'est tout le travail qui va se faire dans les récits de l'embaumement et de la résurrection; travail qui permettra de rendre moins scandaleuse cette mort. On s'efforcera de théologiser la réalité dramatique qui a été vécue par Jésus et qui, à mon sens, est beaucoup plus importante pour nous que la compréhension survoltante du plan de Dieu.

III - La mort et la résurrection de Jésus

Nous allons parler de la manière dont les quatre évangiles parlent de la résurrection de Jésus. Chacun de ces évangiles correspond à un projet déterminé.

A) Les projets des évangélistes

1- Le projet de Marc

Dans l'évangile de Marc, le projet, c'est la rencontre, le cœur à cœur avec Jésus. Tout ce qui est enseignement est passé sous silence. On relate simplement quelques guérisons, un lépreux, un paralytique, un aveugle. C'est une manière de dire aux gens comment ils doivent être pour avoir un cœur à cœur direct avec Jésus. Marc va essayer de manifester le mystère de la résurrection comme cela doit être fait. Là on ne va pas essayer de l'explicitier, de le matérialiser comme cela va se faire dans les autres évangiles.

On parle de qui est Jésus. Ce n'est pas de la métaphysique (plus tard, les métaphysiciens en parleront, le quatrième évangile en particulier), c'est une rencontre, nous sommes dans le concret de la chose, une rencontre directe de cœur à cœur avec Jésus. Voilà les perspectives de Marc.

2- Le projet de Matthieu et de Luc

La préoccupation des deux autres évangélistes synoptiques, Luc et Matthieu, c'est l'Église. Elle est obligée de s'installer sur terre puisque la parousie n'arrive pas et que, d'autre part, à mesure que le temps s'écoule, les faits extraordinaires qui se sont passés juste à la mort de Jésus (les charismes de la résurrection) s'éloignent dans le passé. On n'est plus dans la stupéfaction de ce qui s'est passé et même on ne sait plus bien si cela s'est vraiment passé. Ainsi dans les perspectives de Luc et de Matthieu, on va s'arranger pour insister sur la résurrection, surtout chez Luc, c'est-à-dire dans les milieux grecs plus réticents.

A côté de cela, il y a une autre perspective. Puisque l'Église est éjectée du sein d'Israël après 80, il faut s'enraciner dans le passé juif, l'Écriture, le Testament. On va faire une lecture chrétienne de l'Ancien Testament, lecture fort différente de la lecture juive pour montrer que ce qui s'est passé du temps de Jésus avait été vraiment prophétisé dans l'Ancien Testament.

1/ s'enraciner dans le passé,

2/ se structurer. Les charismes disparaissent, il faut fonder l'autorité et on va s'efforcer de montrer comment ces structures ont été voulues, explicitées par Jésus.

3/ L'Église étant chassée par les Juifs, sa mission est sortie de Jérusalem et le monde grec prend de plus en plus d'importance dans la vie de l'Église. Les préoccupations grecques vont avoir de plus en plus de poids dans la prédication. Un certain universalisme va être à l'ordre du jour, en tout cas beaucoup plus accentué que du temps de Jésus qui disait à ses disciples «Vous êtes envoyés aux brebis perdues d'Israël». Universalisme peut-être bien dans le prolongement de l'essentiel de ce que

Jésus a apporté mais qui sera certainement bien au-delà de l'explicitation que Jésus pouvait en donner au moment où il vivait avec ses disciples.

4/ Ces églises ont leurs idées, leur affectivité, leurs susceptibilités. Dans la mesure où Jésus grandit en taille humaine jusqu'à devenir la pièce centrale d'une métaphysique, il y a des choses qui ne sont pas acceptables. Un fils de Dieu ne peut pas mourir comme n'importe qui. On ne peut pas jeter son corps à la décharge comme le corps d'un condamné quelconque. Cela ne se fait pas. Ces susceptibilités vont avoir un certain poids sur la manière dont vont être présentés ces événements, l'ensevelissement et la résurrection.

3- *Le projet de Jean*

Le quatrième évangile, qui vient un peu après, va plutôt essayer de donner un caractère métaphysique à l'ensemble des efforts que faisaient les évangiles de Luc et de Matthieu. Par exemple, l'universalisme se trouve bien dans l'évangile de Matthieu comme dans l'évangile de Luc. Comme il était difficile de trouver un universalisme rigoureux dans les dire de Jésus tels qu'ils étaient rapportés dans la tradition orale, on lui a fait dire des paroles après la résurrection. Dans le quatrième évangile plus métaphysique, il y aura la rencontre de la Samaritaine. Là Jésus lui-même va ouvrir à un universalisme qui dépasse de beaucoup ce qu'on trouve dans l'évangile de Luc et de Matthieu.

De même pour la fondation de l'autorité. Matthieu a cette parole «Tu es Pierre et sur cette pierre ...». On trouve des paroles semblables chez Luc.

Mais dans l'évangile de Jean, cela va prendre une plus grande ampleur. Au chapitre 21, il y a une apparition au bord du lac. «Pierre m'aimes-tu, m'aimes-tu vraiment ?» Trois fois, on insiste. On vient confirmer cette autorité métaphysiquement dans un au-delà de la mort de Jésus, dans la période qui a suivi sa mort et qu'on va de plus en plus matérialiser pour la rendre de plus en plus vraisemblable, cela de façon à asseoir une autorité qui s'est petit à petit constituée dans l'Église sous l'influence de Matthieu et surtout de Luc.

Conclusion

L'évangile de Marc, écrit avant 70, reflète la préoccupation d'une rencontre directe de personne à personne. Celui de Matthieu s'adresse aux Juifs et celui de Luc, aux Grecs. Puis la Gnose arrive, les perspectives métaphysiques prennent le pas sur l'histoire. On utilise quelques éléments de l'histoire que l'on connaît pour leur donner une valeur correspondant à une conception métaphysique qu'on est en train d'élaborer dans l'évangile de Jean.

B) L'ensevelissement et la résurrection

Je vais maintenant aborder les deux sujets, l'ensevelissement de Jésus et la résurrection proprement dite, en suivant les perspectives générales que je viens de vous donner pour découvrir petit à petit le développement des projets de chaque évangéliste. En comparant les textes, on voit apparaître très nettement leurs différents projet et on va découvrir le même développement. On part d'une réalité, telle qu'elle a été vécue à peu près par Jésus, pour aboutir à une réalité progressivement développée pour correspondre aux besoins de l'Église au moment où les évangiles ont commencé à être écrits. Il faut faire une lecture désacralisée des Écritures, une lecture intériorisée. Mais ce n'est pas encore dans la ligne officielle.

1) L'ensevelissement

(Mc 15,42 à 16,9 - Mat. 27,55-61 - Lc 23, 50-56 - Jn 19,38-42)

Pour Matthieu, Joseph d'Arimathie devient disciple de Jésus et le tombeau est tout neuf. Les Grands Prêtres et les Pharisiens se rendent ensemble chez Pilate, Marc n'en parle pas. La préoccupation de Matthieu comme celle de Luc est de montrer que Jésus est bien ressuscité. Une des conditions, c'est de prouver que le corps n'a pas pu être enlevé. D'où toute cette histoire avec les soldats qui gardent le tombeau. Les femmes ne peuvent plus aller embaumer le corps mais elles vont voir le tombeau (c'est la différence avec Marc) et il n'est plus question d'aromates.

Dans les trois synoptiques, les femmes observent le sabbat. Ce sont elles qui vont venir après le sabbat embaumer le corps, sauf chez Matthieu. Le tombeau est neuf chez Jean, c'est un tombeau de famille qui se trouve là. Dans le quatrième Évangile, l'ensevelissement va prendre plus de temps. Ce sont des hommes qui embaument Jésus et le mettent au tombeau, Joseph d'Arimathie et Nicodème. Enterrement en règle. La perspective de Marc était de montrer la mort de Jésus correctement, Jésus abandonné de tous. Il fait pressentir le mystère de la mort de Jésus. Dans Jean, au moment de la mort, toutes sortes de personnes y assistent. On peut dire que Jésus meurt en famille, sa mère est à côté, Marie Madeleine et le disciple que Jésus aimait... Il y a un bon larron qui se convertit pour Luc. Autrement dit, les susceptibilités des églises imposaient une manière de présenter les événements qui supprime le caractère dramatique de cette mort mais, au-delà du caractère dramatique, cela supprimait le mystère.

2) *La résurrection*

a) Marc

Reprenons l'Évangile de Marc pour voir ce qui va se passer après l'ensevelissement. Après le sabbat, les femmes arrivent pour embaumer le corps car elles n'avaient pas eu le temps de le faire. Tout est construit mais ce qui n'est pas construit, c'est que les femmes sont saisies par le mystère. La résurrection est essentiellement un mystère. C'est cela qui est intéressant. C'est bien dans la ligne de l'évangile de Marc, rencontre d'être à être, de cœur à cœur, si vous voulez de mystère à mystère. «Ressuscité le matin du premier jour de la semaine, Jésus apparut d'abord à Marie de Magdala». Il y a là la conséquence de ce que ces femmes étaient vis-à-vis de Jésus avant sa mort. Et le texte se termine par «elles avaient peur». Ces femmes ont peur. On leur dit «Dites aux disciples d'aller en Gaulée; là, vous le verrez». Elles ont tellement peur qu'elles n'en parlent pas et l'évangile s'arrête là. La suite (16, 9-20) est évidemment un ajout pour mettre cet évangile en accord avec les autres synoptiques.

b) Matthieu

Dans Matthieu (28,1 et ss), cela va être plus compliqué. Il y a tous ces soldats autour du tombeau, un tremblement de terre et les soldats sont comme morts, un ange vient dire aux femmes «Ne vous effrayez pas». Il n'y a pas la simplicité dramatique que l'on trouve dans Marc. Il y a peu d'apparitions. Jésus apparaît aux femmes, puis une seule apparition aux disciples. Pour pouvoir vraiment travailler dans la ligne du projet d'enraciner l'Église sur cette terre, il était plus important de montrer que Jésus était le Messie que de montrer que Jésus était ressuscité. La résurrection n'était pas une chose si extraordinaire que cela. Mais il était très important qu'il soit le Messie, d'où la généalogie du début. Plusieurs apparitions dont on va parler dans les autres évangiles n'existent pas dans Matthieu. De plus, dans Marc et Matthieu, les apparitions se font en Galilée. Dans Luc et Jean, les apparitions se font à Jérusalem, parce que Jérusalem est la base même de l'Église.

c) Luc

Avec Luc, nous sommes en pays grec où la résurrection posait beaucoup plus de questions qu'en milieu juif à cause de leur anthropologie, la distinction de l'âme et du corps. Dans le milieu juif, le corps et l'âme sont inséparables. Dans un milieu grec, l'âme est prisonnière du corps. Donc la résurrection des corps est beaucoup plus difficile à digérer. Paul en a su quelque chose dans son apostolat dans les milieux de Corinthe.

Les femmes étaient déconcertées. Vous voyez la différence de tonalité avec Marc où elles étaient effrayées comme devant un mystère sacré. Et on leur rappelle que «le Fils de l'homme devait être livré aux mains des hommes pécheurs, sacrifié et que, le troisième jour, il allait ressusciter». C'est l'exégèse qui est à la base de la foi de Luc dans la résurrection, beaucoup plus que la visite aux disciples qui ne croient pas. La résurrection a lieu parce qu'elle avait été prédite. On retrouve ce développement lorsque Jésus va apparaître aux onze. Il va leur dire «Mais tout était prévu».

Dans les discours que Luc met sur les lèvres de Pierre, discours en milieu juif et au sanhédrin «Vous avez crucifié le juste mais il est ressuscité comme il est dit dans le Psaume 21». L'argument, c'est le Psaume 21.

Ensuite l'apparition aux disciples d'Emmaüs est une explication des Écritures qui permet petit à petit aux disciples de sortir du désespoir dans lequel ils se trouvaient de par la mort de Jésus pour leur faire comprendre qu'en définitive, cela faisait partie du plan de Dieu et ce plan de Dieu était annoncé depuis des siècles. Par conséquent, nous sommes bien au-delà des contingences d'un épisode. Nous ne sommes plus devant un événement au caractère dramatique, nous sommes dans l'exécution d'un plan de Dieu tel qu'il a été conçu dès le départ. L'aspect dramatique, l'aspect mystère sur lequel Marc insiste, n'existe plus dans les perspectives de Luc.

Ensuite, Luc raconte l'apparition à Simon puis aux onze. «Ils pensaient voir un esprit». Et Jésus montre qu'il est chair et os. On va matérialiser de plus en plus. Il faut du concret, du positif. Jésus mange avec eux. Puis Jésus leur ouvre les Écritures comme pour les disciples d'Emmaüs. On prêchera à toutes les nations. Voilà l'universalisme qui apparaît. «C'est vous qui en êtes les témoins». Cela fonde leur autorité. Les perspectives de l'évangile de Luc veulent fonder l'autorité, ouvrir l'universalité qui va dépasser de beaucoup les horizons que l'on pouvait avoir du temps de Jésus, organiser, structurer l'Église. Tout cela se passe à Jérusalem, «puis il les emmena jusqu'à Béthanie».

d) Les actes

Dans les actes des Apôtres, nous avons quelque chose de semblable avec cette différence que les choses sont encore plus systématisées. L'Ascension n'aura pas lieu aussi vite après les apparitions, elle se fait quarante jours après, au cours d'un repas pour que cela soit plus concret. On insiste sur le fait que pendant les quarante jours, Jésus s'est entretenu avec ses disciples. Savoir cela est important, ça ne nie pas du tout l'essentiel mais ça le dégage des contingences qui limitent la réalité fondamentale de ce

qui a été vécu, le mystère. Si vous parlez trop du mystère, vous l'expliquez et vous le détruisez.

e) Jean

Dans l'évangile de Jean, Pierre et l'autre disciple courent au tombeau. Le plus jeune arrive le premier mais attend Pierre qui entre. L'autre disciple le suit. et il crut. Le fait d'avoir entendu son nom donne à Marie Madeleine la possibilité de reconnaître Jésus. Les apparences du jardinier disparaissent devant le fait qu'elle a entendu dire son nom par le jardinier. Cela a beaucoup de valeur au point de vue spirituel. Ce qui se voulait une preuve est pour nous plus l'occasion d'un approfondissement de la relation directe avec Jésus que d'une preuve matérielle que vraiment Jésus est ressuscité. C'est en prenant l'histoire par un autre bout qu'on atteint, je crois, une réalité en profondeur qu'on ne peut pas atteindre si on reste simplement sur le plan des preuves.

Après cette rencontre avec Marie Madeleine, les disciples voient le Seigneur. Jésus dit à Thomas «Bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu». Deux interprétations sont possibles.

1/ la plus facile, bienheureux ceux qui croient aux témoins de la résurrection. On reçoit un enseignement et on croit à cause de ce que les témoins ont dit avoir vu.

2/ l'autre plus spirituelle et moins facile à faire comprendre, bienheureux ceux qui ont une intelligence suffisante de ce que Jésus était (d'une certaine manière, au-delà des contingences), pour croire qu'il ne pouvait pas ne pas être vivant. C'était le Vivant non seulement parce qu'on l'a dit mais parce qu'on a compris ce qu'il était quand il était avec nous. On communique alors à l'esprit fondamental qui a provoqué les Écritures et qui s'est incarné de façon concrète selon les possibilités de l'époque. Cette interprétation est donc fidèle aux Écritures mais pas sous la forme littérale des faits qui ont été écrits mais de ce qui est à l'origine de ce qui a été écrit.

Nous sommes donc dans la ligne de la Tradition mais, en dépassant la lettre, pour atteindre l'esprit.

f) La vision de Paul

A ce moment, on ne mettait pas encore en doute la possibilité d'une résurrection, en tous cas dans les milieux juifs. Dans les milieux grecs, cela posait question. Cela ne posait pas question à Paul. Le seul moment où il a pu, dans une certaine mesure, se poser la question, c'est lorsque au cours d'une polémique avec les judéo-chrétiens envoyés de Jérusalem dans les différentes églises pauliniennes, on demande à Paul d'où vient son autorité puisqu'il n'a pas été nommé par Pierre et les autres. Il répond «mais j'ai vu Jésus» et il ajoute «était-ce hors de mon corps ou en mon corps, je ne peux pas trop le dire». C'est dit en passant mais c'est la seule fois dans les Écritures où on met un point d'interrogation sur la réalité même de ce qui a été vu. Ce qui intéressait Paul, c'était son apostolat dans un milieu grec pour la résurrection des corps. Et on arrive à des choses très importantes. Paul va écrire dans une de ses lettres : «Si vous ne ressuscitez pas, Jésus lui-même n'est pas ressuscité et si Jésus n'est pas ressuscité (comme c'est le cœur de sa théologie), vous êtes encore dans le péché» (1 Co 14, 16-18).

Donc à l'époque où il écrivait cette lettre, la résurrection de Jésus correspondait à la résurrection de n'importe quel Juif. Nous sommes dans la perspective où Jésus, le grand Vivant, est le modèle de tout ce que nous pouvons devenir comme vivants lorsque nous sommes suffisamment fidèles. C'est très important.

Ce n'est pas dans la ligne de ce que Paul a pu écrire ailleurs où Dieu lui a redonné vie et l'a mis à sa droite parce qu'il a été totalement fidèle. Ce n'est pas non plus dans la ligne du quatrième Évangile où, le Verbe de Dieu s'étant incarné, il donne sa vie et la reprend quand cela lui convient.

3) Que faut-il penser de l'analyse de ces textes ?

Je trouve extrêmement dangereuse la position classique qui consiste à fonder la foi sur ce qui s'est passé après la mort de Jésus. Fonder la foi sur un événement dont la singularité ne peut se reproduire et est difficile à cerner, vu ce qu'on a pu en dire, est dangereux. Pour moi, le fondement de ma foi est la manière dont les disciples ont cru en Jésus, au-delà de la conscience qu'ils en avaient, pendant les quelques mois difficiles qu'ils ont eu à vivre avec Jésus. Que ce qui est arrivé après soit pour ainsi dire des confirmations fort utiles, et peut-être même indispensables, pour que ce qui avait été semé par Jésus en ses disciples puisse se développer et ne pas être détruit par les contingences de l'histoire, cela paraît normal. Alors qu'est-ce qui s'est passé ?

Il y a deux mots pour parler de ce qui s'est passé après la mort de Jésus, le mot résurrection et le mot christophanie. La plupart du temps, on parle de résurrection. Dans certains milieux protestants libéraux, on parle plus volontiers de christophanie. Ces deux mots ne sont pas tout à fait synonymes. Christophanie, cela veut dire «j'ai vu Jésus»; résurrection, «Jésus était visible». Je ne peux pas contester la sincérité de l'homme qui dit qu'il a «vu» Jésus lorsqu'il a eu le courage et la foi de le suivre pendant les mois difficiles de sa vie publique. Je ne peux pas contester un homme comme Pierre, une femme comme Marie Madeleine quand ils disent «J'ai vu Jésus». Si c'était quelqu'un qui n'ait pu passer, pour ainsi dire, cet examen de fidélité dans les moments difficiles, en correspondance directe

avec Jésus, je pourrais douter et me dire que c'est peut-être une hallucination, une manière de s'affirmer...

Pour moi c'est un fait, certains disciples ont vu Jésus. Cela ne veut pas dire que Jésus était visible. Si vous dites que Jésus était visible, cela veut dire que quel que soit celui qui était là, s'il a eu la chance d'être là au moment voulu et au temps voulu, il aurait vu Jésus. Je peux dire que j'ai vu Jésus par ce que je suis devenu sous l'influence de Jésus. Dire que Jésus était visible ne suppose pas cette préparation. Pour moi, le passage de «j'ai vu Jésus» à «Jésus était visible» s'est fait spontanément, sans que personne ne se soit posé de question. Donc, pour moi, des christophanies ont eu lieu. Jésus est le Vivant. Il n'est pas vivant comme on l'a vu avant sa mort parce que la manière dont on l'a vu est dépendante des conditions contingentes, des idées, de l'imagination de l'époque. Jésus est le Vivant mais nous ne savons pas en quoi cela consiste, comment il est vivant. Ce n'est pas ce qu'on a vu de lui qui peut nous donner une idée sur la manière dont il est vivant maintenant. Cet aspect corporel qui était un élément très important dans les apparitions telles qu'elles sont relatées est en réalité un élément contingent, dépendant des temps et des lieux, et ne correspond pas à une réalité à transposer pour l'éternité. Tout cela dépendait du psychisme du voyant mais cela ne veut pas dire qu'il n'a pas vu quelque chose.

Dans les Évangiles, à mesure qu'on développe les choses, on s'aperçoit que les apparitions deviennent de moins en moins individuelles, de plus en plus collectives, très probablement par le fait qu'une apparition collective semble avoir plus de poids qu'une apparition individuelle. Pour ma part, les origines d'une apparition sont plus importantes à comprendre par le dedans que la réalité physique de cette apparition. Pour moi, la foi en Jésus affirme qu'il est vivant en lui-même, comme, d'une façon plus large, ce qui est important dans une vie spirituelle suffisamment consciente, c'est de découvrir en soi une réalité qui se développe dans l'unité, dans la stabilité, dans la continuité et qui est différent de la complexité, de la nécessité des événements et cette réalité ne peut pas passer.

Nous sommes mystère. Il y a en nous une réalité qui se développe au delà de ce que nous faisons, de ce que nous disons, de la conscience même que nous en avons. C'est par ce biais que l'on peut concevoir une réalité en nous qui se constitue progressivement à travers le temps et l'espace mais qui n'est ni du temps ni de l'espace.

Ce que je voudrais dire en plus, parce que c'est très important, c'est que je refuserais absolument de croire en Jésus parce que Jésus était visible. Autrement dit, la visibilité optique ne fonde pas la visibilité intérieure. J'accepte que la visibilité intérieure, dans certains cas, puisse avoir comme conséquence la visibilité optique, mais pas l'inverse. Le fait que Jésus a été vu, c'est une visibilité optique. Elle ne peut pas, sans une démarche de moi qui n'est pas simple soumission à un fait, me faire atteindre le plan de la foi. A notre époque de conservatisme et de récession, on fait énormément d'histoire avec le saint suaire. Mais supposez qu'on arrive à démontrer scientifiquement que ce saint suaire est du temps de Jésus, qu'on sache même qu'il a enveloppé le corps de Jésus, cela ne serait pas suffisant pour fonder la foi. Les faits ne sont pas suffisants. Il y a une activité en nous qui ne peut pas être sans nous mais qui n'est pas que de nous, indispensable pour passer du fait à l'affirmation de la foi. C'est important de le reconnaître parce que, dans les perspectives modernes, tout ce qui est objectif est utilisé pour fonder la foi, dans la mesure où l'on ne sait plus très bien ce qu'elle est. Cette ambiance d'apologétique qui se trouve très vigoureusement présente dans les tendances de ce genre est grave car elle fausse la foi.

Accrocher la foi à la nécessité d'une constatation physique est fausse.

Quand peu à peu, à longueur d'années, et à la suite des prises de conscience faites aux heures de lumière, un être commence à entrer dans l'intelligence de sa véritable vie d'homme ordinairement enfouie sous les apparences quotidiennes, il ne peut pas ne pas attribuer la plus grande importance à ce qui se passe en lui lors de certaines activités. En effet, il n'ignore pas, à moins de se refuser à l'évidence, qu'il n'en est pas l'auteur comme de celles qui lui sont habituellement accessibles et dont il peut prendre à volonté la décision. Telles sont la naissance en lui des exigences tout intérieures et personnelles qui le font entrer dans la vie spirituelle et l'invention des comportements qui lui permettent d'y correspondre avec exactitude. Ces activités particulières qu'on peut qualifier de créatrices sont de lui comme aucune de celles qui semblent pourtant à sa discrétion. D'expérience, il le sait. Sans lui elles ne seraient pas ce qu'elles ont été. Avec lui seul, elles ont pu l'être. Il doit même dire, pour être rigoureux dans l'expression, qu'il est à leur origine et non pas seulement vis-à-vis d'elles comme ces causes dont on traite dans les sciences de la matière et de la vie, au moins au début de leurs investigations. Aussi bien à qui sait le voir et le reconnaître, les effets de ces activités portent, comme par transparence et de façon indélébile, la marque de leur auteur. Ils sont des fruits de ces activités plus encore que leurs conséquences comme il suffirait de le penser en toute autre circonstance. Par ailleurs, ces effets sont particulièrement pour leur auteur, une nourriture privilégiée, comme il le constate à chaque fois. Fontaine de Jouvence, sous leur influence la fécondité qu'il peut percevoir de sa vie se développe au-delà de la seule utilité visible qu'elle présente par sa réalité.

Quand un homme, arrivé à la maturité qui lui permet de reconnaître la spécificité de l'activité créatrice qui se déploie en lui tout en étant inséparablement sienne, s'affirme dans l'athéisme, il ne peut pas se contenter de se distancer, comme il le fait d'ailleurs avec raison, des croyants qui voient dans la volonté qu'ils attribuent à Dieu - selon la représentation qu'ils s'en donnent - la cause de tout ce qu'ils ont objectivement à vivre. S'il se refuse, au niveau de l'événement, à un providentialisme dont il serait personnellement l'objet - comme y portent depuis des millénaires son instinct religieux et son atavisme, malgré les difficultés insurmontables que cette vision des choses accumulent - il lui faut cependant reconnaître, par honnêteté intellectuelle, en quelle dépendance il se trouve quand en lui s'exerce l'activité créatrice qui donne son originalité à la vie spirituelle, activité par ailleurs inséparable des actions proprement techniques qu'il a à sa disposition et qu'elle nécessite en fait pour se développer.

Ce n'est pas seulement une dépendance vis-à-vis de l'extérieur qui s'impose à lui comme à quiconque, tant elle découle nécessairement des lois générales qui permettent l'existence et structurent l'évolution du monde dont il est issu et à partir duquel il s'accroît et devient. Au contraire, cette dépendance s'étend jusqu'aux zones les plus intimes de son être, dont il serait vain de vouloir faire l'inventaire et d'où l'activité créatrice tire tant de ressources insoupçonnées. A travers l'intelligence de sa véritable histoire qu'à force d'expériences l'homme suffisamment intérieur et conscient atteint peu à peu, il prie, sent en quelle situation d'allégeance, à la limite de la passivité, cette dépendance l'établit. C'est dans ces conditions que se manifeste en lui, en filigrane, comme une diligente et persévérante attention qui préparait de loin, et après quels détours, ce qui lui adviendra, et où se retrouvera sans déperdition, peut-on croire sans trop savoir comment, tout ce qui avant semblait avoir perdu du sens ou n'avoir jamais eu de raison.

Il importe extrêmement à l'homme de se servir d'une représentation suggestive de cette dépendance. Ce n'est pas pour qu'il en fasse proprement le fondement unique et la justification suffisante de sa vie spirituelle, laquelle alors se reproduirait à être seulement la conséquence de quelque idéologie. Idéologie aimée pour elle-même, et où l'idée qu'il se donne de sa vie intérieure et le projet qu'il y poursuit le portent à s'illusionner sur la vérité de ce qu'il est. C'est pour mieux épouser librement cette dépendance et s'y livrer totalement, de manière moins passive, qu'il se la dit le plus lucidement possible et de la façon la plus inspirante, tant l'homme a besoin, non pas seulement de s'imaginer mais encore et surtout de se proférer pour s'atteindre en lui-même. Aussi bien l'essentiel de ce qu'il deviendra dépendra indirectement de cette représentation et de la façon dont il en usera.

Il est nécessaire que la représentation de cette dépendance rende compte de ce que celle-ci comporte dans l'expérience qu'on en fait au long de son histoire d'homme. Beaucoup d'images se proposent :

dépendance de la pâte vis-à-vis du levain qui la fait lever, du grain vis-à-vis du sol où il germe, du sarment vis-à-vis du cep qui le nourrit de sa sève, du membre vis-à-vis du corps dont il fait inaliénablement partie. Toutes ces représentations s'efforcent de décrire, autant que leur matérialité y autorise, les multiples et complexes aspects de cette dépendance qui permet la naissance et la croissance dans l'unité et la simplicité de qui s'y soumet et qui alors devient jusqu'à pouvoir l'épouser pleinement et être. Aucune ne rend compte à elle seule de cette dépendance dans sa totalité. Ce ne serait pas sans dommage pour l'homme si, subjugué par la vérité de l'une d'entre elles, il s'y confiait sans réserves, s'il lui attribuait quelque réalisme ontologique comme faisaient jusqu'à nos jours les hommes avec les idées savantes qu'ils se forgeaient du réel. Cela a conduit très généralement les croyants à l'idolâtrie de leurs concepts sur Dieu.

Je ne retiendrai ici que deux représentations de la dépendance où l'homme se trouve lorsqu'il dépasse le niveau de la vie de simple moralité grâce à son approfondissement humain : celle qui use de la dépendance du fils vis-à-vis de son père, laquelle marque si profondément le psychisme de l'homme; celle qui évoque l'appartenance de la partie vis-à-vis du tout, lorsque la partie, en se séparant paradoxalement du tout par la pensée, entre dans une suffisante intelligence de soi où, en quelque manière et comme transparente au réel, elle s'y mire et se trouve. La première rend particulièrement compte de l'action toute d'intimité respectueuse et de prévenance distante qui fait de la dépendance fondamentale, où chacun et tous se trouvent dans la vie spirituelle, une aire de liberté et de communion. La seconde appelle puissamment l'homme, au cœur même de sa passivité, à une prise de conscience active, poignante plus encore que connaissante, de l'immense et de l'insondable auxquels il participe aveuglément. Ni l'une ni l'autre ne savent dire la précarité apparente et l'improbabilité certaine de l'activité créatrice que permet la dépendance de l'homme, logée et ouverte au cœur même de ce qui est acquis et certain. La première représentation est souvent utilisée en Occident sous l'influence du christianisme. La seconde en Orient où peut-être la nature est jusqu'à maintenant moins humanisée à cause de ses dimensions extrêmes presque encore vierges de tout asservissement de la part des sociétés.

Cependant ces deux représentations ne peuvent être que des aides indirectes à la vie spirituelle. Même si elles la favorisent, elles ne lui sont pas fondamentalement nécessaires. Même si elles lui sont indispensables au début surtout, et parfois aussi pour la soutenir pendant les crises, elles en arriveraient à se montrer ultérieurement aliénantes s'il s'y attachait trop. Ce serait non seulement à cause des limites que chacune présente par sa manière de dire, mais aussi vu l'approfondissement spirituel qui se fait en l'homme et la lucidité qui en résulte, laquelle impose sans limites sa rigueur. Aussi, il importe qu'en temps opportun, ces représentations soient critiquées, en particulier chacune contestant l'autre, au sujet des horizons bornés dans lesquels celle-ci enferme. De la sorte l'homme intérieur est conduit à les dépasser et à atteindre à une représentation de plus en plus dépouillée de la dépendance que demande la vie spirituelle pour se développer et que celle-ci rend manifeste davantage à mesure qu'elle prend force. C'est en ce point ultime de vacuité que la plénitude spirituelle de l'être accompli rejoint la «sainteté» que connaît le croyant quand il atteint Dieu dans la foi nue au-delà de l'adhésion à des croyances que par honnêteté intellectuelle il se doit de reconnaître inadéquates pour lui et dont il lui est impossible de vivre de façon authentique.

Cette vacuité se développe en l'homme dans l'arrière-fond de sa conscience, immobile, obscure et faite de silence, au cœur d'une vision globale de sa vie riche de tout un passé mais qui ne supporte pas l'attention particulière à quelque détail que ce soit. Elle est communion active de l'homme, par la méditation, avec son histoire totale perçue dans son unité et sa singularité. Sans la penser discursivement, le croyant voit son existence inaliénable désormais inséparable du déploiement en lui de Dieu en acte. Aussi bien ne faut-il pas reconnaître que comme pour toutes les propositions qui s'efforcent de s'approcher de ce qui est hors d'atteinte du savoir, les contraires ne s'excluent pas mais, conçus dans leur signification profonde, ils se complètent. L'affirmation «Dieu existe» et la négation «Dieu n'existe pas» sont simultanément vraies lorsque, au-delà du sens littéral des mots, on a la possibilité par ce qu'on est devenu de leur donner le poids et la portée que chacune a à prendre dans sa vie.

La vie spirituelle ne s'enseigne pas de bouche à oreille. Quand l'occasion en est donnée, elle se communique de cœur à cœur secrètement et comme par révélation; aveu mutuel dont chacun des acteurs qui se trouve en cause selon ce qu'il est en lui-même, est simultanément le sujet et l'agent. Si

l'accomplissement humain se montre finalement le même, quelle que soit la voie suivie pour y accéder, ce n'est pas cependant sans porter la marque de la communion que comportent les paternité et filiation spirituelles qui l'ont rendu possible. Aussi est-on conduit à parler de sainteté chrétienne au sujet de l'accomplissement humain quand Jésus en a été le promoteur grâce à sa manière d'être entré dans la vie de son disciple. C'est ordinairement par la médiation de l'Église.

L'activité ainsi déployée par Jésus dans l'intime de l'homme ne devrait pas être principalement due à l'adhésion du chrétien aux doctrines qui ont été peu à peu élaborées pour dire qui a été Jésus et qui est désormais le Christ au regard de la foi. Elle se réduirait alors à un enseignement qui, si rien de plus ne venait s'y ajouter qui relève de l'initiative personnelle de chacun, donnerait le change sur la vie intérieure que l'on mène. Elle réduirait celle-ci, malgré les apparences doctes qu'elle pourrait se donner, à être seulement docilité. Si fervente qu'elle soit, cette vie d'obéissance n'est pas de l'ordre de la vie de fidélité, où tout l'être, et non pas seulement l'intelligence et la volonté, s'engage.

Or Jésus a été précisément le révélateur de cette fidélité par son histoire d'homme, plus encore que par ce qu'il a dit et fait. Il en a été le témoin par la manière dont il a suivi le chemin que les circonstances lui ont inspiré, partant de la stricte observance de la Loi pour atteindre à l'être de liberté dont la présence ne pouvait pas être supportée par l'Autorité alors responsable de l'ordre établi. C'est précisément de cette fidélité qui ne tolère pas de limite mise à ses exigences qu'il s'agit expressément pour que l'homme avance avec exactitude vers son humanité et que, dépassant les croyances ataviques sur le rôle de Dieu dans les événements du monde auxquelles il ne peut plus adhérer sans se fausser l'esprit, il fasse une juste approche du Dieu impensable «dont on mourrait si on le voyait». Avance et approche inséparables l'une de l'autre qui se développeront simultanément au fur et à mesure que l'homme découvrira les dimensions de l'état de dépendance où il se trouve, quand il correspond suffisamment dans la liberté, en créateur plus encore qu'en être discipliné et de technique, aux exigences de la vie spirituelle.

Tandis que tous les contemporains de Jésus en Israël, à la suite de leurs ancêtres, s'en tenaient à la vie de simple moralité, pétrie par ailleurs de religiosité sous la forme particulière qu'en a donnée l'histoire de leur peuple, Jésus parlait de la volonté de «son Père». Il évoquait cette volonté pour justifier les comportements qu'il se permettait vis-à-vis de cette Loi et des coutumes traditionnelles qui y étaient adjointes. Aussi bien a-t-il été traité de blasphémateur et, ultérieurement, pour fonder l'autorité qu'on attribuait à ses «amis», a-t-on été conduit à lui reconnaître la condition divine telle que l'instinct religieux et l'atavisme millénaires pouvaient alors la faire concevoir.

Jésus a été l'héritier de la longue tradition qui s'est faite jour lentement en Israël à mesure que les juifs accédaient à une intériorité véritable grâce à leur obéissance à la Loi. Jérémie fut peut-être plus que Jean-Baptiste - lui sans doute davantage fidèle à la ligne d'Ezéchiel - le prédécesseur de Jésus en affirmant ouvertement que la Loi de Dieu était inscrite dans le cœur de l'homme et non pas seulement gravée sur les tables de pierre comme les traditions anciennes le rapportaient. Mais pouvait-on aller plus loin en ce sens quand Jésus affirme en outre dans ses paraboles, et mieux encore par sa propre conduite, que cette loi, très intérieure, n'est pas tout à fait la même pour tous, que, par certains aspects, elle est propre à chacun dans la singularité qui le caractérise, et qu'il faut la découvrir peu à peu en soi en lui étant fidèle pas à pas ? Aussi bien depuis sa naissance l'Église est-elle partagée au long de son histoire entre le projet fortement affirmé d'être une collectivité solidement charpentée et la conscience, sans cesse évanescence mais toujours renaissante, d'avoir à être une communauté dont l'unité est fondée sur la libre fidélité de ses membres.

Jésus a particulièrement utilisé la relation Père-Fils pour représenter sa relation avec Dieu telle qu'il pouvait la dire, sa conception de Dieu étant encore soumise à celle très extrinsèque de la tradition d'Israël et lui-même n'ayant qu'une vision primitive et une connaissance rudimentaire du monde. Mais en insistant sur la liaison intime qui existe entre le premier et le second commandement jusqu'à les élever en importance, il a affirmé en l'homme l'existence d'une grandeur potentielle qui l'apparente à Dieu. Celle-ci l'autorise, grâce à l'approfondissement humain dû à la vie spirituelle, de devenir comme un déploiement de Dieu. Aussi bien est-ce ce que, au sommet de la perfection, les disciples ont conçu au sujet de Jésus, dans leur christologie, pour en dire la singulière et extrême réalité.

Sans nul doute aujourd'hui l'approfondissement spirituel de l'homme en Occident, de par ses racines

et le climat que la modernité y développe, dépend, à partir d'un certain niveau, de l'intelligence qu'il atteint de la vie de Jésus telle que celle-ci peut transparaître à travers les Écritures mieux comprises parce que mieux connues dans les conditions de leur élaboration, et mieux sondées en profondeur humaine à la lumière de la vie spirituelle du lecteur croyant. Cette intelligence est désormais moins limitée par la conception docète fermement tenue dans le passé qui, pour mieux affirmer le caractère divin de sa mission et de son être et de la sorte lui en refusait une prise de conscience progressive bien que celle-ci donne à l'homme sa grandeur spécifique, et qu'attribuée à Jésus aussi, elle fasse de lui plus directement la Voie.

On ne peut pas séparer sans les amoindrir l'un et l'autre l'accomplissement spirituel et la communion qui peut s'établir tout particulièrement de nos jours et sans doute mieux que par le passé entre Jésus et le chrétien. Pour l'essentiel, elle est comme celle du cœur à cœur qui naquit jadis entre Jésus et ses compagnons de la première heure. C'était en deçà de toute doctrine, comme l'insinue peut-être le secret messianique développé en l'évangile de Marc. Cette communion avec Jésus n'est pas autre que celle que le disciple connaît avec Dieu tel que le croyant le voit en son Seigneur et qu'il vit, «avec lui, en lui et par lui». Chez les chrétiens, elle est au cœur de la sainteté, telle que celle-ci est conçue dans sa plénitude.

Mais ne faut-il pas penser que l'Orient a lui aussi à faire entrer le chrétien de l'Occident dans l'intelligence de sa propre vie spirituelle, celle qui est suggérée par la relation de la partie avec le Tout dont la partie prend conscience en communiant avec lui au sommet, fût-il couvert de nuées, de sa propre prise de conscience en soi ? Quelques grands croyants s'y sont essayés en évitant tout syncrétisme, qui fatalement reste au niveau des spéculations et donne le change sur sa réalité proprement spirituelle. Pays lointain promis à l'expansion de la vie spirituelle en Occident même, seulement aperçu à l'horizon, et que beaucoup d'êtres intériorisés entrevoyent déjà mais sans réellement pouvoir y accéder. Trop souvent, c'est seulement en rêve et à cause des manques spirituels dont ils souffrent obscurément en leur pays. On peut penser, cependant, que la meilleure préparation pour que soient franchies un jour les distances qui séparent, jusqu'à les faire s'opposer, les deux spiritualités, est de correspondre à fond et sans retour, comme Jésus le fit en son temps, aux exigences spirituelles qui montaient en lui à l'occasion des conditions de vie de son époque et de son lieu. N'est-ce pas l'ultime message universel de Jésus ? Héritier du passé d'où l'on est issu et, grâce à la vigueur qu'on en a reçue, le critiquer à la lumière des connaissances plus rigoureuses qui en sont désormais acquises, le dépasser pour encore mieux en vivre et s'ouvrir aux horizons de l'avenir qu'éclaire l'Aube qui se lève...

Extrait de La Vie Spirituelle

1 - Un catholique à son Église

Le Monde, 21 avril 1989

Comment ne pas si sentir solidaire des mouvements de protestation qui se font jour actuellement dans l'Église catholique à propos des nombreuses décisions autoritaires prises par l'institution. Celle-ci dans le passé s'est montrée incapable de préparer le peuple de Dieu à assumer les temps difficiles auxquels l'Église est confrontée aujourd'hui. Tant de questions ont été trop longtemps éludées.

Beaucoup d'interventions aujourd'hui sont justes et utiles, Mais elles sont faites de l'intérieur des milieux catholiques. Pour qu'elles soient encore plus efficaces, il faudrait qu'elles concernent un public ni seulement catholique, ni seulement enraciné dans certains courants sociopolitiques.

C'est pourquoi j'ai cru que, en liaison fraternelle avec d'autres interventions, il serait bon d'adresser un semblable appel à un public plus vaste, celui du Monde, catholique ou non, car l'avenir de l'Église concerne tout homme, épris de liberté et de dignité, car l'Église, indirectement, retentit sur tout le devenir social et culturel de mon pays, et bien au-delà.

Les Églises ont toujours à se remettre en cause. Le passé du christianisme ne garantit en rien de l'avenir des Églises. La foi en Jésus ne conduit pas à affirmer que l'Église catholique demain ne sera pas fort différente de celle d'hier.

Mon Église sera-t-elle capable de la mutation qui lui est nécessaire pour ne pas être condamnée à devenir seulement une secte enfermée sur elle-même sous le couvert de doctrines incompréhensibles pour la plupart des hommes, à s'enliser peu à peu dans la société des hommes, qui en viendront à l'ignorer ou à ne voir en elle que du folklore ?

Ou encore mon Église se réduira-t-elle sans se l'avouer à n'être qu'une entreprise humanitaire à la remorque d'organisations qui, bien avant elle et souvent malgré elle, se sont efforcées de faire régner plus de justice dans le monde ? Elle en a certes la tentation en faveur des pays du tiers-monde, où elle espère trouver, à moindres frais doctrinaux, un accueil plus favorable que celui des milieux plus cultivés de l'Occident. Trop souvent, des positions doctrinales ou des décisions pastorales de haut niveau viennent contredire, effectivement et pratiquement, quelques déclarations, ponctuelles et théoriques, de solidarité avec la cause des pauvres.

Ou encore se limitera-t-elle aux liturgies festives qui permettent aux individus de célébrer les grandes heures de la vie ? Se bornera-t-elle à jeter en pâture à la foule les réjouissances des pèlerinages et les kermesses des grands rassemblements ?

Faudra-t-il que mon Église ait à passer par une sorte de mort pour que, du milieu des ruines qui se seront accumulées au long d'un lent et continu effondrement, jaillisse de nouveau une véritable source de vie ?

Tout porte à le craindre, quand on constate combien les autorités religieuses de mon Église ont peine à regarder la situation avec sérieux et réalisme, à reconnaître l'importance des causes qui sont à l'origine de la crise actuelle, et à tenir compte à cet effet des connaissances, des techniques et des conditions de vie nouvelles.

Avec quelle assurance, sans saisir leurs dimensions ne tranche-t-elle pas de questions toujours plus complexes ! Avec quelle résolution, sous-tendue de violence, elle se refuse à faire confiance aux chrétiens qui cherchent à trouver des solutions à des problèmes radicalement nouveaux ! Avec quelle hauteur elle les traite lorsqu'ils n'acceptent pas de se laisser lier aux manières de penser et aux comportements de discipline du passé ! Quel gaspillage dans le rejet de tant de bons serviteurs qui comptent souvent parmi les meilleurs !

Ce gaspillage conduit insensiblement et inéluctablement mon Église, malgré la présence en elle de quelques fortes et solides personnalités, à une médiocrité généralisée... Pour préparer l'avenir, les autorités actuellement en place ne savent plus que se tourner vers le passé qui les a formées, qui les a promues, dont elles sont issues et qui les gardent prisonnières. C'est ainsi que meurent toutes les Aristocraties.

Et par ailleurs, avec quelle facilité le peuple chrétien n'emboîte-t-il pas le pas à ceux qui les gouvernent qui les rassurent en se rassurant eux-mêmes ! Comme il fait de leur cécité et de leur optimisme, l'occasion de l'exercice de sa foi et de son espérance !

Sans nul doute, plus ou moins rapidement dans les temps qui viendront, les croyants qui resteront chrétiens auront à vivre leur foi dans l'isolement. Dans cette situation de diaspora, puissent-ils à quelques-uns se rencontrer en esprit et en vérité. Réunis au nom de Jésus, souffrant ensemble de voir

dans quel état de pauvreté culturelle et spirituelle se trouve leur Église, sans désespérer, ils recevront de lui un avenir plus digne de l'Évangile.

Un nouveau regard sur l'avenir sera ainsi donné à ces êtres de foi et de fidélité pour qui Jésus est le vivant qui a montré à tout homme le chemin à découvrir pour s'accomplir dans son humanité. Et si, par malheur, mon Église, momifiée par un conservatisme matérialiste, manquait à sa mission, les réactions seraient tellement fortes que jamais ne s'évanouira la percussio spirituelle provoquée par Jésus.

Non ! Jamais ne passeront la présence active, le souvenir actif de Jésus !

Je souhaite que le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes croyants ou non, qui se reconnaissent dans cet appel se solidarisent avec lui. De façon que cet appel soit entendu comme venant d'un grand nombre de gens, soucieux de la vitalité et de l'authenticité de l'Église, pour la vie et le bonheur des hommes.

Pour cela, quoi faire ?

- Remplir le plus exactement possible le bulletin solidarité ci-contre.
- Envoyer un soutien en argent (uniquement pour payer les frais engagés. Tout ce qui dépasserait le paiement de ces frais sera envoyé à des communautés chrétiennes d'Amérique latine).

Il est souhaitable que ce bulletin soit reproduit largement, qu'il soit pris à son compte par toute structure catholique ou non, et diffusé très massivement pour rassembler le plus de signatures possible.

Dans deux mois, c'est-à-dire avant le 1^{er} juillet, la liste complète des adhérents sera envoyée :

- à chaque signataire,
- à chaque évêque de France,
- à la Nonciature,
- aux représentants des autres Églises chrétiennes.

Peut-être ainsi, des responsables dans l'Église catholique saisiront-ils que, sans être contestataires, mais par fidélité à Jésus-Christ, nombreux sont ceux qui souhaitent que beaucoup de choses changent en profondeur dans l'Église.

2 - Lettre suite à l'Appel d'un catholique à son Église du 21 avril

Le 29 avril 1989

"L'appel d'un catholique à son Église", paru dans le Monde du 21 avril n'a pas tardé à produire des réactions. Je reçois une lettre qui me dit ceci : "Alors vous aussi, Marcel Légaut, en dépit de votre grand âge, malgré votre défiance vis-à-vis des polémiques stériles, malgré les fidélités exigeantes que m'ont apprises vos livres, voilà qu'à votre tour, vous entrez dans la campagne actuelle, très orchestrée, de contestation de l'Église ..."

Je tiens donc à m'expliquer.

Certains de mes lecteurs m'ont demandé de dire, de façon à être entendu d'un grand nombre, ce qui n'est que murmuré, assez fortement cependant, dans mes livres. Je ne veux en aucune manière me refuser à leur désir. Ce serait renier l'œuvre de ma vie en ce qu'elle contient de plus important. Puisse ma voix rejoindre, voire expliciter, la pensée de beaucoup de catholiques, pratiquants muets de par une longue tradition, mais aussi non pratiquants toujours plus nombreux, et qui, nostalgiques d'une autre Église, silencieusement se tiennent à l'écart.

Indépendant de quelque mouvement organisé, de quelque groupement, même éphémère, je souhaite seulement que mon texte soit pris en considération par tout chrétien lucide, sans faiblesse, libre sans compromission, qui pense qu'il ne suffit pas à son Église de tenir des positions doctrinales, éthiques et dogmatiques, mais que, précisément pour fonder et développer celles-ci, l'Église doit aider ses membres à entrer dans l'intelligence de l'esprit fondamental de Jésus, qui transparait dans l'Évangile.

J'ai été conduit à la foi en Jésus-Christ par des chemins que l'Église m'a montrés, qu'elle a jalonnés au long de ma vie. Cela, je ne l'oublierai jamais. Lorsque je parle de l'Église catholique, je dis toujours "mon" Église. En elle et au-delà d'elle, j'aime la voie de liberté et d'authenticité que Jésus a ouverte à jamais, en y passant lui-même. Aussi bien, aujourd'hui l'appel que je fais à mon Église ne tient pas pour l'essentiel aux circonstances actuelles. Cet appel aura toujours à être repris car sans cesse il se perd dans les bruits de l'histoire.

En notre temps, grâce aux progrès des connaissances scientifiques, chacun peut faire le constat du "désenchantement du monde". Pareillement, au nom de l'Évangile plus intimement sondé, plus historiquement médité, et pour que l'Église soit fidèle à sa mission, il faudrait "dédiviniser" l'Église, en relativiser les différentes réalisations empiriques au long de l'histoire. Il faudrait la "désacraliser"; il faudrait qu'elle acquière l'autorité de l'appel, plus que celle du pouvoir; pour que soit pleinement

respecté l'homme dans son mystère, où se joignent liberté et responsabilité; pour que soit approché Jésus, en sa plénière ouverture et en sa totale fidélité à ce qui l'a fait devenir ce qu'il est maintenant; pour que soit perçu, autant qu'il se peut, l'action de Dieu en lui et que, par lui, soit vécue l'action de Dieu pour le bonheur des hommes.

A l'encontre de cela, je vois constamment réapparaître dans mon Église, sous des formes subtiles, ce type de fonctionnement, flou mais spécifique, pour lequel les gens ont inventé le terrible mot de "cléricalisme", cela même que vomissent avec raison les hommes, à mesure qu'ils deviennent plus adultes, plus conscients de leur autonomie et de leurs responsabilités.

Je ne pense pas que Vatican II ait changé quelque chose d'important dans l'Église romaine. Même si celle-ci a pu en donner l'impression pendant quelques courtes années. Certes, des modifications mineures - dans la liturgie en particulier - ont pu faire illusion. Mais mon Église n'a pas encore jugé nécessaire, de reconsidérer ses structures, de réviser sa doctrine et de modifier sa discipline, en tenant compte des connaissances et des techniques modernes, de l'univers mental des peuples si différents auxquels elle s'adresse, des conditions matérielles de l'époque, enfin des possibilités et des aspirations spirituelles du temps.

Par peur plus que, par véritable fidélité, elle s'obstine à conserver dans la lettre, ce qui ne pourrait devenir vivifiant qu'en étant sans cesse redécouvert. Si l'Église catholique le fait d'autant plus systématiquement aujourd'hui, serait-ce que, par une ténébreuse politique, elle cherche à ôter aux derniers fidèles de Mgr Lefebvre toute raison de rester en dehors du bercail... C'est loin de l'esprit de Jésus, de l'esprit qui susciterait invention et création, avec les risques et pertes que comportent de telles audaces...

Sans nul doute, nos Églises auront toujours à se convertir pour être, en leur temps, les témoins actifs de ce que Jésus a vécu, pour montrer en l'actualisant l'importance radicale de son message pour tout homme et pour toute civilisation. Comment faire pour que mon Église concentre son intérêt sur la vie de l'homme Jésus et soit uniquement réceptive à l'appel que nous fait entendre aujourd'hui celui que nous appelons Jésus-Christ ?

L'intégrité de l'esprit, l'honnêteté intellectuelle tout simplement, passe trop souvent après la soumission à ce qui apparaît l'orthodoxie du moment. Pour s'en excuser, on a la demi-candeur, entachée d'une duplicité inavouée, de croire que les normes imposées aujourd'hui au nom de la foi, sont fondamentales et ont quelque caractère absolu. Certes il faut une lucidité intrépide et une droiture d'esprit exceptionnelle pour ne pas céder aux pressions, occultes ou déclarées, des milieux d'Église, quand on fait partie de l'Institution... Dans ces milieux, aujourd'hui plus encore qu'hier, on se sent menacé et l'on se tient sur la défensive. Se taire est plus prudent, plus sage, voire plus vertueux, que de se faire remarquer en disant clair et net ce que l'on pense.

Je ne crois pas qu'il y ait une réelle différence de fond entre la dépendance que jadis les évêques de mon pays, voulant être purs de tout gallicanisme, observaient vis-à-vis de la papauté, et la déférence que maintenant ils lui témoignent. Nos évêques se bornent ordinairement à s'aligner les uns sur les autres, à l'exception de quelques-uns rapidement mis à l'écart. Même un simple laïc comme moi ne peut tout à fait l'ignorer.

J'ai réfléchi quelque peu à la situation d'hommes comme Mgr Gaillot ou le Père Valadier. Je ne les connais pas. Je suis convaincu que de tels hommes, qui connaissent bien les comportements de l'Autorité romaine au début du siècle (au temps de la crise moderniste), ne pouvaient ignorer qu'en prenant ouvertement et publiquement position sur des sujets brûlants de l'époque, ils seraient rapidement contraints au silence. Pour ne pas être montrés et considérés "comme infidèles à Jésus-Christ", ils ne pourront pas faire autrement que de se taire, même sur des questions parfaitement libres.

Mais n'est-ce pas principalement aux simples laïcs, sans responsabilités autres que celle de leur seule audience, d'assumer en conscience cette œuvre d'ouverture à la liberté, laquelle ne peut pas aller sans comporter quelque péril d'erreur et de malfaçon ? Trop peu de laïcs se reconnaissent ce devoir et l'assument. Faut-il donc rendre grâce aux Autorités qui ont l'abnégation de nous le rappeler par leurs comportements ?

Tant de questions nouvelles se posent maintenant avec force, qui menacent, voire contestent gravement, les évidences de toujours, les assurances unanimes de jadis, sur lesquelles ont été construites, logiquement et de façon systématique, les doctrines ... "catholiques", sur l'homme et sur Dieu. Quels abandons devront être faits, qui paraîtront à beaucoup de véritables trahisons. Plus on tardera à s'y résoudre, plus grands seront les périls de déroute pour la foi. Mieux on les admettra, mieux la foi se manifestera dans son originalité surhumaine et universelle. Quels changements aussi dans les mentalités. Là où régnaient depuis des siècles les certitudes que procurait, communément et à tous,

l'adhésion à la doctrine de l'Église. Ces certitudes n'étaient-elles pas confondues avec l'assurance que seule devrait donner l'authentique adhésion à Jésus-Christ dans la foi ?

Il faut avoir l'honnêteté et le courage de l'affirmer : est voué à l'échec tout changement dans mon Église qui ferait l'économie de la transformation profonde de présupposés théologiques et anthropologiques sur lesquels est construite sa doctrine. Pourquoi faire des replâtrages éphémères, voués au ridicule dix ou vingt ans après ...? C'est avec de tels replâtrages, et seulement avec plus d'habileté sans doute, que demain seraient de nouveau réduits au silence les Gaillot ou les Valadier de l'avenir.

Certes l'Autorité n'est pas sans avoir quelque conscience vive des problèmes nombreux que soulève aujourd'hui le monde moderne. Comment se fait-il alors qu'elle ne soit nullement portée à remettre en question les assurances et les évidences de jadis, alors que celles-ci commencent - fort discrètement - à paraître singulièrement fragiles et difficilement acceptables à beaucoup d'hommes croyants d'aujourd'hui ? Il est clair que l'effondrement de telles facilités, à court ou à moyen terme, risque d'entraîner celui de nombreuses "croyances", jadis tout à fait authentiquement tenues. Question terriblement complexe et qui donne le vertige.

Je pense pourtant que dans l'avenir l'Église ne sera respectée que pour ce qu'elle sera en réalité. Si elle en vient à être seulement gardienne de belles et respectables traditions folkloriques, sa valeur humaniste et passéiste sera utile et probablement respectée comme telle. Mais c'est ailleurs que des hommes de la modernité iront chercher ce dont ils ont le besoin essentiel, et que Jésus-Christ seul peut apporter pour l'avoir personnellement vécu.

Tel est déjà le processus selon lequel beaucoup d'hommes foncièrement droits et conscients, baptisés dans leur enfance, éduqués religieusement dans leur jeunesse à la manière ancienne, se retrouvent de façon très naturelle sans religion dès l'adolescence et au long de leur vie, tout en manifestant une véritable déférence à l'égard d'une Église finalement sans importance, et souvent reçue comme insignifiante par rapport à Jésus-Christ. Sans crise particulière, vaguement croyants au départ, ils deviennent vaguement athées ensuite, comme quiconque peut l'être sans effort dans les temps présents.

Pour faire actuellement une approche valable du mystère de l'homme, de Dieu et de Jésus, il importe surtout de poser les questions, comme il convient aujourd'hui, là où elles sont soulevées, plutôt que de prétendre les résoudre... pour tous, partout, et pour toujours. Que de problèmes auxquels les Églises ont donné jadis et donnent encore aujourd'hui des réponses péremptoires, mais condamnées rapidement à paraître dérisoires

A proprement parler, Jésus n'a pas fondé une Église. Mais chaque apôtre a fondé des Églises. Elles se sont établies en union très forte, sinon en liaison très fréquente, les unes avec les autres pour devenir ensemble, dans leur diversité, signe et présence de Jésus-Christ. Telle est bien la mission des Églises : être des intermédiaires, sans nul doute indispensables, pour que soit rendu vivant dans le présent celui qui est à jamais leur raison d'être.

L'essentiel ne s'enseigne pas. Il se révèle à chacun dans l'intime, comme une Annonciation qui murmure l'espérance,

3 - Lettre aux signataires de l'Appel

Le 1^{er} juillet 1989

Comme le texte "Un catholique à son Église", paru dans le journal "Le Monde" le précisait, je vous envoie ci-joint la liste des signataires qui ont répondu positivement à cet «appel».

J'ai reçu un courrier important dans la circonstance. Beaucoup de lecteurs m'ont fait un accueil favorable (autour de 1500 au 1^{er} juillet). Un nombre réduit mais non négligeable de mes correspondants m'ont manifesté leur désaccord, la plupart d'une façon fraternelle. Plusieurs se sont posé question au sujet de cette publication à grand tirage. Ils ne comprenaient pas pourquoi, ignoré du grand public, j'avais pris cette initiative. D'autres aussi jugeaient mon texte trop flou, trop vague pour être pris en considération. Je tiens donc à m'expliquer.

Certains de mes lecteurs, dont plusieurs prêtres que leur situation dans l'Institution oblige au silence, m'ont demandé de dire, de façon à être entendu d'un grand nombre, ce qui n'est que murmuré, assez fortement cependant, dans mes livres. Je n'ai voulu en aucune manière me refuser à leur désir. Cela aurait été renier l'œuvre de ma vie en ce quelle contient de plus important. Puisse ma voix rejoindre, voire expliciter, la pensée de beaucoup de catholiques, pratiquants muets de part une longue tradition mais aussi non pratiquants toujours plus nombreux et qui, nostalgiques d'une autre Église, silencieusement se tiennent à l'écart. Tout à fait indépendant de quelque mouvement que ce soit, de quelque groupement même éphémère, je souhaite que mon texte soit pris en considération par tout chrétien lucide sans faiblesse, libre sans compromission.

J'ai été conduit à la foi en Jésus-Christ par des chemins que l'Église catholique romaine m'a montrés, qu'elle a jalonnés au long de ma vie. Jamais je ne l'oublierai. Lorsque je parle de l'Église catholique, je dis toujours "mon Église". En elle mais aussi au-delà d'elle, j'aime la voie de liberté et d'authenticité que Jésus a ouverte pour toujours en y passant lui-même. En notre temps, grâce aux progrès de la connaissance scientifique, chacun peut faire le constat du "désenchantement du monde". Pareillement, au nom de l'Évangile plus intimement sondé, plus fondamentalement médité, et pour que l'Église soit plus véritablement fidèle à sa mission, il faudrait qu'elle mette en lumière par les voies de l'histoire son lien avec Jésus de Nazareth et qu'elle ne se suffise pas de seulement affirmer de façon doctrinale sa relation avec le Christ Seigneur, mort et ressuscité. Ainsi elle reconnaîtrait sa réalité faite d'hommes qui s'efforcent d'être disciples et croyants, elle s'affirmerait dans sa singulière originalité. Ainsi elle ne couvrirait pas abusivement ses activités de société empirique de la transcendance qu'elle reconnaît à celui qui fut à son origine. Ainsi elle mettrait au centre de sa mission d'aider ses membres à entrer toujours davantage dans l'intelligence de l'esprit fondamental de Jésus qui transparaît dans l'Évangile. Par ailleurs pour que l'Église atteigne à l'universalité conçue à la dimension extrême de la diversité que les hommes et les sociétés présentent au long de l'histoire, il serait nécessaire qu'elle donne à ses structures une grande malléabilité et qu'elle puisse ainsi adapter sur place son enseignement et son gouvernement aux conditions matérielles et spirituelles des êtres à qui elle s'adresse. Ce sera particulièrement capital dans la situation de diaspora qui sera inéluctablement la sienne dans les temps proches en Occident.

Elle mériterait de la sorte, par sa manière d'être et de se comporter dans le monde, l'autorité de l'appel plus que celle du pouvoir; elle respecterait pleinement l'homme dans son mystère où se joignent liberté et responsabilité.

A l'encontre de cela, je vois constamment réapparaître dans mon Église, sous des formes subtiles plus ou moins déguisées, le type de fonctionnement, flou mais spécifique du "cléricalisme": cela même que vomissent avec raison les êtres, à mesure qu'ils deviennent plus adultes, plus conscients de leur autonomie et de leurs responsabilités d'hommes et de croyants.

Je ne pense pas que Vatican II ait changé quelque chose d'important dans l'Église romaine. Même si celle-ci a pu donner cette impression pendant quelques courtes années. Certes, des modifications mineures - dans la liturgie en particulier - ont pu faire illusion. Mais cette Église n'a pas encore jugé nécessaire de reconsidérer ses structures, de réviser sa doctrine et de modifier sa discipline, en tenant compte des connaissances et des techniques modernes. Par peur plus que par véritable fidélité elle s'obstine à conserver dans la lettre ce qui ne peut rester vivifiant qu'en étant sans cesse redécouvert... L'Église s'y emploie d'autant plus systématiquement aujourd'hui que, par une ténébreuse politique, elle cherche à ôter aux derniers fidèles de Mgr Lefèbvre toute raison de rester en dehors du bercail... C'est loin de l'esprit de Jésus, de l'esprit qui susciterait innovation et création, en dépit des risques d'erreur et de faute que comportent fatalement de telles initiatives.

Au vrai, l'intégrité de l'esprit, l'honnêteté intellectuelle tout simplement, passent trop souvent dans l'Église après la soumission à ce qui apparaît l'orthodoxie du moment. Pour s'en excuser, on a la demi-candeur, entachée d'une duplicité inavouée, de croire que toute norme imposée aujourd'hui au nom de la foi a quelque caractère absolu, indépendant radicalement des temps et des lieux. Certes, il faut une lucidité intrépide et une droiture d'esprit exceptionnelle, pour ne pas céder aux pressions, occultes ou déclarées, des milieux d'Église, quand on fait partie de l'Institution... Dans ces milieux, aujourd'hui plus encore qu'hier, on se sent menacé et l'on se tient sur la défensive. Se taire est plus prudent, plus sage, voire plus vertueux, que de se faire remarquer en disant clair et net ce que l'on pense...

Je ne crois pas qu'il y ait une réelle différence de fond entre la déférence que jadis les évêques de mon pays, voulant être purs de tout gallicanisme, témoignaient à la papauté, et la dépendance que maintenant ils observent à son égard. Nos évêques se bornent ordinairement à s'aligner les uns sur les autres, à l'exception de quelques-uns rapidement mis à l'écart. Un simple laïc comme moi ne peut pas tout à fait l'ignorer.

J'ai réfléchi quelque peu à la situation d'hommes comme Mgr Caillot ou le Père Valadier. Je suis convaincu qu'en hommes connaissant les comportements de l'Autorité romaine au début du siècle, au temps de la crise moderniste, ils n'ignoraient pas qu'en prenant ouvertement et publiquement position sur des sujets brûlants de l'époque, ils seraient rapidement contraints au silence. Pour ne pas être dénoncés et considérés comme infidèles à Jésus-Christ, ils ne pourraient pas faire autrement que de se taire.

Mais n'est-ce pas principalement aux laïcs, sans responsabilités autres que celles de leur audience, d'assumer en conscience cette œuvre de liberté où l'ouverture ne peut pas aller, certes, sans quelque péril d'erreur ou de malfaçon ? Trop peu de laïcs se reconnaissent ce devoir et s'y soumettent. Je rends

grâce aux membres de l'Institution qui ont l'abnégation de leur rappeler par leurs comportements. Il faut avoir l'honnêteté et le courage de l'affirmer : est voué à l'échec tout changement dans mon Église qui ferait l'économie de la transformation profonde des présupposés philosophiques sur lesquels est construite sa doctrine. Pourquoi faire des replâtrages éphémères, voués au ridicule dix ou vingt ans après...? C'est avec de tels replâtrages, et seulement avec encore plus d'habileté sans doute, que demain seraient de nouveau réduits au silence les Gaillot ou les Valadier de l'avenir...

Certes, l'Autorité n'est pas sans avoir quelque conscience des problèmes nombreux que soulève le monde moderne. Comment se fait-il alors qu'elle ne soit nullement portée à remettre sur le chantier les assurances et les évidences de jadis, alors que maintenant celles-ci commencent à paraître fragiles, à poser question, à être difficilement reconnues par nombre de croyants des plus authentiques ? Il est clair que la disparition à court ou à moyen terme de certaines d'entre elles risque d'entraîner l'effondrement de bien des "croyances" qui étaient sans nul doute inévitables et même indispensables dans le passé. Mais celles-ci n'étaient-elles pas devenues, sans qu'on y prenne garde, des parasites de la foi ? En ces temps, que de demi-convictions au sujet des affirmations doctrinales les plus fermement posées ! Que de réticences inavouées chez les membres de l'Institution dans le serment qui maintenant leur est imposé ! Question terriblement complexe tant elle se pose de façon différente suivant la qualité de la vie spirituelle de chacun...

Quels abandons devront être alors faits, qui paraîtront à beaucoup de véritables trahisons ! Cette perspective donne le vertige. Mais plus on tardera à s'y résoudre, plus grands seront les périls de déroute pour la foi. En revanche mieux on les admettra, mieux la foi se manifestera dans son originalité universelle et surhumaine. Trop souvent la certitude que procure communément et à tous l'adhésion à la doctrine de l'Église dispense à tort du cheminement personnel, nécessaire pour devenir disciple. Cheminement qui deviendra toujours plus nécessaire dans les temps à venir pour même simplement rester chrétien...

Dans l'avenir, l'Église ne sera respectée que pour ce qu'elle sera en réalité. Si elle en venait à être seulement gardienne de belles et respectables traditions folkloriques, sa valeur humaniste et passéiste serait utile et probablement respectée comme telle. Mais c'est ailleurs que nombre d'hommes de la modernité iront chercher ce dont ils ont le besoin essentiel et que Jésus-Christ a à leur apporter par ce qu'il est devenu après l'avoir personnellement vécu. Tel est déjà le processus selon lequel beaucoup d'hommes et de femmes droits et conscients, baptisés dans leur enfance, éduqués religieusement dans leur jeunesse à la manière ancienne, se retrouvent de façon très naturelle sans religion dès l'adolescence et au long de leur vie, tout en manifestant de la déférence à l'égard d'une Église finalement à leurs yeux sans importance. Sans crise particulière, vaguement croyants au départ, ils deviennent vaguement athées ensuite. Pour faire actuellement une approche valable du mystère de l'homme, de Dieu et de Jésus, il importe surtout de poser les questions comme il convient aujourd'hui, là où elles sont droitement soulevées, plutôt que de prétendre les résoudre pour tous, partout et pour toujours. Que de problèmes auxquels les Églises ont donné jadis et donnent encore aujourd'hui des réponses péremptoires mais condamnées à être un jour dérisoires.

A proprement parler, Jésus n'a pas "fondé" l'Église; il en est l'origine. Ce sont les apôtres, en union avec Pierre, qui ont fondé des Églises aux successives étapes de leur mission. Elles se sont établies en communion très forte, sinon en liaison très fréquente, les unes avec les autres, pour devenir ensemble dans leur diversité signe et présence de Jésus-Christ. Telle est bien la mission des Églises, être les intermédiaires sans nul doute indispensables, mais encore à elles seules insuffisantes, pour que soit rendu vivant dans le présent celui qui est à jamais leur raison d'être.

L'essentiel ne s'enseigne pas. Il se révèle à chacun dans l'intime, comme une Annonciation que murmure l'espérance.

4 - Lettre aux évêques de France

1989

Comme l'indique la lettre qui vise à justifier la publication du texte paru sous ma signature dans le journal "Le Monde" du 21 avril, je suis conduit à vous écrire pour vous envoyer la liste des personnes qui ont donné leur accord à mon intervention. Le nombre en est relativement modeste. En revanche la qualité des réponses est remarquable par l'importance du courrier qui accompagnait souvent le bulletin d'adhésion.

Une des raisons qui a poussé mes amis et moi à persévérer dans notre projet, après l'initiative de Témoignage chrétien, était de montrer que les réactions provoquées par les mesures autoritaires actuelles n'étaient pas seulement le fait d'un public particulier assez caractérisé par ses orientations sociales et politiques mais d'une population se répartissant dans toutes les couches de la société. Je me

suis efforcé de donner un texte qui, tout en exposant clairement, sans en rien l'atténuer, ce que je voulais dire, soit le plus irénique possible car il ne s'agit pas ici d'une contestation systématique, plus ou moins héritière de la mentalité 68, comme on pourrait être tenté de la soupçonner afin d'en diminuer l'importance. C'est le fait de chrétiens attachés à leur foi, même si nombre d'entre eux sont réticents dans leur manière de pratiquer. Je dois reconnaître aussi que j'ai voulu profiter de l'occasion pour élargir le débat, ne pas le limiter aux difficultés actuelles, si importantes qu'elles soient, et insister sur la nécessité d'une véritable mutation de l'Église pour qu'elle assure sa mission dans le monde à la suite et dans l'esprit de Jésus de Nazareth.

L'insatisfaction, pire encore, le pessimisme est la note dominante du courrier abondant et d'écriture soignée qui m'est parvenu.

C'est à ce point qu'un certain nombre de mes correspondants me reprochent de m'attacher, ce qui ne peut être qu'en vain, au service d'une Institution qui, à leur avis, est condamnée sinon à disparaître, du moins à se résorber en une sorte de secte finalement sans importance sociale et politique.

Je pense, pour ma part, que c'est grâce à l'Église empirique, telle qu'elle a existé dans le passé, que le souvenir de Jésus est resté assez vivant dans les esprits pour continuer encore à poser question aux hommes de notre temps et que, sans préjuger de la forme qu'elle revêtira dans le futur, c'est en œuvrant dans l'Église autant qu'elle le tolère, et non en la quittant et l'abandonnant, qu'on peut le mieux l'aider à inventer en son temps la manière d'exister la plus fidèle à l'Évangile et la plus favorable au succès de sa mission.

Vivre en Église de cette façon n'est pas de tout repos. C'est même une source de souffrance et d'inquiétude que la foi et l'espérance ne sauraient tarir. Au contraire, cela leur donne une dimension qui les fait se mesurer à l'impossible.

Quand je mesure le bouleversement des manières de penser provoqué par l'autocritique que la science a dû et su faire des certitudes d'antan, par ailleurs très enracinées dans la mentalité et la sensibilité des hommes, ce qui lui a permis de prendre un envol jadis inconcevable, on s'interroge avec anxiété sur la possibilité, pour l'Église telle qu'elle existe actuellement, d'en faire autant afin de tenir compte vraiment des connaissances modernes et d'y trouver le moyen d'en éclairer et illuminer son message. Elle a tellement affirmé l'intangibilité de son enseignement et de sa loi jusqu'à leur attribuer une autorité divine et en faire la base de la foi.

Pourtant, une telle autocritique est désormais indispensable pour que l'Église soit crédible, et même seulement audible, dans les sociétés où l'univers mental des hommes est profondément transformé par les progrès de la science et de la technique. Grâce aux connaissances modernes et à la lumière de l'intelligence spirituelle que développe à longueur de temps la vie de foi, cette autocritique est possible. C'est une œuvre de science rigoureuse et de réflexion courageuse, de finesse et de création, où l'esprit critique est aux prises avec l'esprit de synthèse, haute lutte dialectique qui cadence la vie du croyant, laquelle navigue ainsi entre la crédulité nourrie du conformisme, avide de concordisme, et le refus rationaliste que durcit encore la réaction violente des hommes qui ont peur et qui défendent passionnément leur «sûreté».

Toutefois, qui au vrai oserait se consacrer à cette œuvre capitale pour l'avenir de l'humanité ? Elle exige d'y jeter sa vie jusqu'à la perdre, qui oserait en douter ? Tous les croyants qui se sont efforcés en ces temps récents de travailler à la réforme intellectuelle de l'Église ont été blâmés et souvent condamnés. Tous ceux, mondains et courtisans, qui ont visé à la réduire à quelques arrangements de pure forme, ont été courtisés et célébrés.

L'heure approche cependant où, devant l'urgence et l'abîme, certains chrétiens auront à s'y résoudre à leurs risques et périls, par fidélité, sous peine de forfaiture, et même parmi les plus haut placés, en dépit de leurs responsabilités de fonction... Mais alors, ces disciples véritables, qu'est-ce qui les rapprocherait davantage de leur Maître ?

Il n'est pas commun à un vieil homme d'écrire ces choses à un évêque mais, puisqu'il m'en est donné l'occasion, j'en profite, bien que j'en sente le caractère inusuel, certains diront, ridicule. Mais peut-on une fois parler d'homme à homme ? Quelle charge, quelle responsabilité vous avez, Monseigneur, qui me paraissent terriblement difficiles à assumer correctement, vu les dimensions extrêmes de la mutation dont l'Église a besoin et les conditions habituelles où a à s'exercer votre fonction ! Il serait vain d'en dire plus. Je ne serais pas honnête d'en penser moins. Aussi bien, seul le silence peut clore cette rencontre inhabituelle pour l'un et pour l'autre, un silence qui ouvre sur une attente...

Dans l'évangile, les Béatitudes ne sont pas un texte parmi d'autres. Il faut, dans une certaine mesure, qu'elles soient déjà vécues intérieurement pour qu'elles portent l'écho qui convient à chacun de nous, dans sa vie présente. Il est donc indispensable, pour les lire, d'arriver à un certain détachement de la vie ordinaire qui nous place au delà de toute idéologie, de toute "religion", une sorte de sagesse qui ressemble à un adieu à la vie, après que l'on ait suffisamment vécu pour enfin la comprendre.

Ce grand discours évangélique a, incontestablement, marqué ma jeunesse, dans le sens où, comme pour beaucoup de jeunes, les perspectives extrémistes ont eu pour moi un attrait tout particulier. Quand on est jeune, on est davantage séduit par l'extrémisme des choses que par la réalité. Ce n'est qu'à longueur de vie que cet extrémisme perd le poids excessif qu'il avait au départ, quand on choisit le sens de sa vie.

Ce qui m'a accroché au début, c'est le côté radical de ce texte, plutôt que le côté utopique. En le relisant aujourd'hui, j'ai tendance à le replacer sur le plan proprement historique de ce que Jésus a eu à vivre et également de ce que j'ai moi-même vécu, ce qui est évidemment très différent de ma lecture de jeunesse. Pour moi, le Sermon sur la Montagne n'est pas un discours prononcé en une seule fois : ce sont des paroles que Jésus a distillées tout au long de sa vie, aux heures où il les vivait vraiment. Il en est de même pour les "Paraboles", elles n'ont pas été programmées mais sont venues spontanément sur ses lèvres, après qu'il les ait vécues, pour expliciter sa vie à ceux qui l'écoutaient, en tenant compte de ce qu'ils étaient eux-mêmes en train de vivre.

Le caractère radical, utopique, de ce discours est toujours valable aujourd'hui, à condition que ce soit la conséquence d'une fidélité fondamentale à ce que l'on a vécu, à ce que l'on a à vivre dans sa singularité. La radicalité n'est pas dans les mots, elle est dans la fidélité qui permet de les vivre en authenticité, et non pas seulement pour satisfaire un besoin d'absolu.

BIENHEUREUX LES PAUVRES Au début, c'était pour moi un programme idéal! Aujourd'hui, c'est par fidélité que je suis conduit à une certaine forme de pauvreté, telle que Jésus l'a vécue à sa manière. Ainsi, autrefois, j'avais des certitudes que je ne remettais jamais en question. Maintenant, grâce à la vie de foi que je crois avoir menée, il existe en moi un esprit critique qui sape ce qu'il y a de trop solide dans les certitudes sur lesquelles j'ai construit ma vie, et cela me rend pauvre, parce que, là où il y avait beaucoup de réponses, il y a aujourd'hui des questions auxquelles je ne suis pas actuellement en mesure de répondre.

Je découvre aujourd'hui que ma vie est plongée dans une certaine forme d'ambiguïté que je ne connaissais pas quand je prenais une décision. Cela vaut mieux ! Car si j'avais connu cette ambiguïté, cela aurait supprimé le caractère radical de la décision. Et il en est de même pour toutes les formes de croyance, toutes les certitudes que j'ai eues sur Dieu. Aujourd'hui, je suis davantage habité par les questions fondamentales que je dois me poser que par les réponses définitives que je croyais avoir. C'est grâce à ces questions que mon esprit est toujours en éveil, en attente... et c'est une pauvreté radicale qui semble devoir trouver sa plénitude dans les derniers moments.

Je peux dire que j'ai de moins en moins de certitudes sur Dieu parce que j'ai de plus en plus de foi. Bienheureux les pauvres, cela veut dire pour moi, bienheureux ceux qui vivent avec des questions insolubles, et qui les acceptent. Cela rejoint ce qu'écrit Françoise Dolto, dans "L'Évangile au risque de la psychanalyse" *Quel bonheur pour ceux qui sont en manque jusqu'au fond de leur cœur*. Je pense que dans la mesure où il critiquait la tradition dont il était héritier, Jésus devait être dans cet état de radicale pauvreté qu'il aurait tant désiré rencontrer autour de lui pour pouvoir être compris.

Quand j'étais jeune, le mot "pauvreté" avait un sens plus psychologique, plus "humain" qui n'atteignait pas les bases mêmes sur lesquelles on construisait sa vie. Il y avait "les pauvres", par opposition avec moi qui pouvait se considérer comme "riche". C'est à la lumière de la vie de Jésus, de la vie de ceux qui me sont proches, que je peux, aujourd'hui, interpréter et comprendre les Béatitudes.

HEUREUX LES MISÉRICORDIEUX. Le sens du mot miséricorde a lui aussi évolué au cours de ma vie. Aujourd'hui, il correspond pour moi au fait de supprimer ce qu'il y a de violent dans les jugements que l'on porte sur les autres. Il y a dans toute violence le secret désir de se défendre. Il faut arriver à s'accepter soi-même de façon à ne pas avoir besoin de se défendre de ceux qui, étant différents, nous donnent l'occasion de nous remettre en question. La miséricorde, c'est une forme de non-violence qui nous permet de comprendre ce qui se passe autour de nous, même si ce sont des réalités difficiles à accepter.

Cette non-violence n'est pas le fruit d'un effort sur soi-même, elle est plutôt la conséquence d'une lassitude de juger. En vieillissant, on s'aperçoit que chaque fois que l'on a pris des décisions violentes, elles n'étaient pas tout à fait justifiées et on les regrette. Quant à aller jusqu'à tendre la joue gauche si l'on vous frappe la droite... je ne dis pas que ce soit nécessaire Mais il faudrait plutôt se demander pourquoi on a été frappé.

Le Sermon sur la Montagne n'a pas seulement un caractère extrémiste, il a aussi un côté fou. Mais si dans la vie sociale, la vie professionnelle, on ne peut pas toujours tendre la joue gauche et pardonner inlassablement, du moins dans sa vie personnelle, dans les rapports que l'on a avec autrui, il est possible de la faire à certaines périodes. C'est vers la fin de la vie que ces périodes se multiplient, parce que l'on est devenu capable de mettre une certaine distance entre ce que l'on est devenu soi-même et les événements que l'on rencontre dans sa propre histoire. Et si l'on tend la joue gauche, c'est peut-être parce que l'on ressent moins l'offense sur la joue droite On a moins à se défendre parce que l'on ne peut pas être atteint au cœur même de ce que l'on est fondamentalement, ce noyau qui nous constitue que personne ne peut nous enlever. Si cette attitude ne signifie pas forcément qu'il faut aimer ses ennemis, du moins conduit-elle à ne pas en avoir. Le mot "ennemi" n'a plus le même sens.

LA LOI a été pour Jésus un élément très important tout au long de sa vie. Au départ, il était beaucoup plus dans la ligne des pharisiens de stricte obédience - comme l'était sa famille et, d'une certaine manière, Jean-Baptiste - que dans ce qu'il est devenu plus tard, lorsqu'il a pris contact directement avec la foule. C'est petit à petit qu'il s'est détaché d'une conception radicale et absolue de la loi et qu'il a découvert, grâce à la fidélité profonde qui montait en lui, une possible contradiction entre ce que la loi enseignait et ce que lui devait accomplir.

"Je ne suis pas venu abolir la loi, mais la parfaire..." C'est une parole qu'il a sans doute prononcée au début de sa mission mais qu'il n'aurait pas dite à la fin, quand il a commencé à réagir contre la loi telle que les Pharisiens la concevaient, avec une suffisance qui est un obstacle à la vie spirituelle. Peu à peu, il a pris conscience que la loi n'est pas seulement un texte gravé sur la pierre, ni une loi générale qui s'adresse à tous, mais une loi propre à chacun, selon ce qu'il est et ce qu'il a à être.

En cela, Jésus était tout à fait dans la ligne de Jérémie qui affirmait que la loi était initialement inscrite dans le cœur de l'homme. Certaines paraboles font écho à cette prise de conscience qu'a eue Jésus. Ainsi la parabole des talents, celle des vierges folles, celle du jugement dernier... Toutes sont centrées sur l'idée fondamentale d'une loi que chacun doit observer parce qu'il doit d'abord la découvrir pour lui-même. Par exemple, dans la parabole des talents, le roi qui distribue des talents à ses serviteurs ne leur dit pas ce qu'il faut en faire, ni même s'il reviendra pour vérifier leur utilisation. Il s'en va sans rien dire de plus et chaque serviteur agit à sa manière. A son retour, le roi félicite celui qui, d'une certaine manière, a risqué les talents qu'il avait reçus, alors qu'il condamne celui qui a enterré l'unique talent qui lui avait été confié. On a là une vision très nette des choses.

Dans la parabole du jugement dernier (Mat 25), certains sont condamnés pour une action qu'ils n'auraient pas accomplie s'ils avaient su qu'elle était mauvaise, et d'autres sont récompensés pour des actions dont ils ne savaient pas qu'elles étaient bonnes Nous sommes dans des perspectives absolument opposées à celles d'un moraliste, à propos de la loi.

Incontestablement, Jésus a pris une conscience de plus en plus nette, par rapport à lui-même et par rapport aux autres, du fait que chacun devait découvrir sa propre loi, en s'appuyant sur ce qui avait été conçu originellement pour tous, mais en y ajoutant une fidélité fondamentale à ce qui est, pour chacun, la conséquence de toute une vie.

Quand Jésus dit : "Si vous ne dépassez pas la loi des Scribes et des Pharisiens...", cela veut dire qu'il faut dépasser la lettre de la loi et découvrir une manière de se conduire qui n'est pas la simple conséquence raisonnée de ce qui est imposé à tous, du dehors. Il n'y a plus de loi générale, parce que nous sommes tous des êtres singuliers et que chacun doit se conduire de la façon qui lui est propre. En cela, la loi est déficitaire. Elle est aussi toujours en retard, parce qu'elle a été édictée dans une période du passé bien différente de celle d'aujourd'hui. A mesure qu'un être grandit en vie spirituelle, il réinterprète la loi de manière totalement personnelle, à ses risques et périls, et c'est là notre grandeur. Ce que nous devenons est la conséquence de notre fidélité à une évolution qui se fait au jour le jour. Ce n'est pas le résultat de la poursuite d'un objectif estimé juste.

La loi générale, c'est un peu comme une route nationale bordée de jalons, alors que chacun doit emprunter le chemin qui lui est propre. Certes, les jalons sont des éléments importants. Mais ils sont radicalement insuffisants et peuvent même devenir des obstacles, si on s'en contente. Bien sûr, nous avons besoin de la loi, comme nous avons besoin de pédagogues.

Vous êtes LA LUMIÈRE DU MONDE... LE SEL DE LA TERRE...

On traduit cela, aujourd'hui, par allez, parlez dans les médias, faites-vous voir.

La tendance des chrétiens, comme des juifs, c'est de se croire singuliers par rapport aux non-croyants, aux mal-croyants. Il vaudrait beaucoup mieux découvrir ce qu'il y a en soi de mécréant, plutôt que d'affirmer la supériorité de la croyance.

Plus j'avance dans la vie et plus je trouve importante la foi, et moins importantes les formes concrètes et visibles de croyance avec lesquelles cette foi s'exprime. La foi, par l'esprit critique qu'elle développe en nous, ne nous permet pas de nous contenter de ces croyances qui essaient, sans succès, de répondre aux questions fondamentales que nous nous posons. Ce n'est pas du scepticisme, c'est une exigence intérieure qui fait que rien ne peut être dit qui satisfasse complètement l'esprit de l'homme affronté à ces questions.

Il ne faut pas chercher à briller, car sitôt que l'on désire briller, il y a comme une falsification intérieure. Notre vie est suffisamment ambiguë pour que chaque fois que nous désirons "être" la lumière, il n'apparaisse pas en même temps beaucoup d'obscurité. Bien sur, il est naturel que l'on souhaite transmettre ce que l'on considère comme fondamental. Mais le plus important, c'est que cela ait été vécu. Ce qui a été vraiment vécu ne peut pas disparaître. Cela réapparaîtra d'une manière autre que celle qui dépend de notre propre décision. Il est très difficile de faire partager les choses essentielles que l'on a vécues, et qui ne sont communicables que par la présence et le fait que celui qui écoute ait déjà un peu l'expérience de ce que l'on est en train de dire. Autrement dit, la vie spirituelle a besoin d'être communiquée mais, en même temps, elle sait que cette communication n'est pas de l'ordre des sens, de la raison, mais de la pensée. C'est en étant présent beaucoup plus qu'en étant parlant qu'on peut apporter à l'autre, sans qu'on le veuille vraiment, ce qu'il y a de meilleur dans ce que l'on a vécu soi-même. Cette prise de conscience simultanée de la valeur de ce que l'on a vécu et de l'impossibilité de le communiquer, on ne peut pas dire que c'est de la propagande.

Dans le Sermon sur la Montagne, Jésus revient plusieurs fois sur la notion de "secret". C'est le sens même des paraboles qui ne sont pas un enseignement clair mais ont besoin d'être entendues par chaque auditeur d'une manière personnelle. Quand Jésus parlait ainsi, je pense qu'il visait cette religion sociologique où la façon de se comporter est plus importante au regard de la société que l'authenticité de ce que l'on vit soi-même. Il parlait en réaction contre une société pieuse où il fallait apparaître pieux. De même aujourd'hui, dans une société brillante, il ne faut pas «briller».

Pour la prière aussi, Jésus recommandait le secret, en réaction contre la multiplication des gestes, des pratiques culturelles. L'essentiel de ma prière, c'est ce que je suis, non pas ce que je dis, ni ce que je fais. Pour que les mots appris deviennent de vraies prières, il faut que je les réinvente, qu'ils ne soient pas une simple répétition littérale. Jésus va jusqu'à dire, il n'y a pas besoin de mots, votre Père sait ce dont vous avez besoin. La fidélité fondamentale que l'on doit avoir nous conduit à demander ce que Dieu veut nous donner. Ce que je dois faire pour correspondre à une volonté qui monte en moi (et qui n'est pas simplement que de moi), c'est là, dans cette zone, que la prière peut être exaucée, parce qu'elle est authentique.

HEUREUX ÊTES-VOUS SI L'ON VOUS PERSÉCUTE à cause de moi.

Je suis convaincu que plus on est fidèle à ce que l'on doit être, plus on tend à se singulariser par rapport au milieu dans lequel on vit, et plus on se singularise, plus on est rejeté par ce milieu qui n'accepte que ce qui est conforme, général, universel.

Ce n'est que grâce à cette fidélité que l'on peut devenir "le sel de la terre", "la lumière du monde", pour ceux qui veulent bien l'accepter, mais ce n'est pas la conséquence d'un projet conscient, c'est un fruit involontaire, inattendu. L'échec, le rejet qui découlent de notre fidélité sont inéluctables mais ils sont la condition nécessaire pour produire une fécondité impossible à atteindre autrement. Cet échec est la porte étroite par laquelle il faut passer. Il résume toutes les béatitudes qui sont, en fait, des formes différentes d'échec.

Et c'est bien là l'essentiel du message de Jésus. Hériter du passé, critiquer ce passé grâce à la vigueur qu'on en a reçue, devenir suffisamment singulier pour être persécuté, encourir l'échec né de cette fidélité et, de ce fait, produire une fécondité que la société ne pourrait connaître autrement.

On aurait pu concevoir une prédication centrée sur un changement proche, sur la parousie. Mais les Béatitudes ne sont pas de cet ordre, elles sont un appel à être fidèle à ce que l'on doit être et c'est dans cette fidélité que l'on pourra rencontrer les situations où les Béatitudes prennent tout leur sens.

(Relecture condensée d'un entretien entre Marcel Légaut, alors âgé de 89 ans et M. Babin)

Je vous avoue que j'aurais eu beaucoup plus de facilités pour vous parler de la messe, il y a quelques années, que maintenant. Il y a quelques années, je voyais l'avenir à partir d'une justification et transposition du passé. En vérité, soit parce que je vieillis, soit parce que les événements eux-mêmes évoluent d'une façon importante, j'ai l'impression que l'avenir ne pourra être qu'une «renaissance» à la suite d'une sorte de mort du passé, un au-delà de ce qui, jusqu'à présent, a été vécu. Jadis je savais ce que je pouvais espérer, maintenant je l'ignore.

Ce que Jésus a vécu ne peut pas disparaître mais nous ne l'avons pas encore vraiment compris. On peut même dire que nous devons oublier ce que nous avons compris pour approcher le mystère de cet homme.

L'essentiel de ce que Jésus a vécu n'est pas ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, mais son évolution... Nous avons à découvrir ce que Jésus a inauguré, non une religion mais un «mouvement». Or notre religion est construite sur des bases statiques, ce qui est contradictoire avec cette notion de mouvement apportée par Jésus. Contrairement à ce que nous avons appris, à ce que j'ai moi-même reçu, par fidélité à ce mouvement que Jésus a vécu, nous devons relativiser ce qui nous est présenté comme sacré. Le juridisme ambiant de l'Église ne favorise pas cette orientation.

Ce que Jésus a vécu ne peut pas disparaître, telle est ma foi. Cette foi n'a pas d'autre source que le fait, qu'en dehors de ce que Jésus a vécu, je ne vois pas quel sens donner à ma vie pour demeurer un vivant.

Relativiser tout ce qui nous a été donné comme sacré est un énorme pas à franchir. Très longtemps, j'ai cru que ce sacré n'avait qu'à se développer harmonieusement avec les fidélités des membres de l'Église pour se perpétuer. Actuellement, cette fidélité impose des comportements qui, vus du dehors, apparaîtront comme des catastrophes.

Nos évangiles, nos épîtres, enfin tous ces textes que nous avons considérés comme le point de départ ne sont que des approximations limitées, marquées par les temps et les lieux, d'une réalité que chaque auteur a essayé d'approcher mais qu'il n'a pas atteinte, si bien qu'existe un abîme entre ce qu'on nous dit de Jésus et ce qu'il a été. D'autre part, comment comprendre ce qu'il a été sans partir de ce qu'on a dit de lui ?

Cela suppose, de notre part, un cheminement personnel, à nos risques et périls, dans la nuit. Mais si cela ne peut pas être, rien ne peut être pour moi.

Si le christianisme se perpétue, il faut bien avouer que ce n'est pas en référence à ses doctrines car les chrétiens les ignorent, mais à cause d'une religiosité viscérale que nous trouvons en toute religion, sous des formes différentes, liées aux univers mentaux. Sur ces bases, nous avons à construire, comme nous avons à construire à partir de nos instincts fondamentaux, même si nous savons qu'ils viennent d'une singulière jungle. C'est à partir de là que, humainement parlant, en les humanisant, peut jaillir le spirituel.

Quand je relis mes livres, notamment le chapitre «Faites ceci en mémoire de moi» dans «Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme», je me dis que tout cela est dépassé, ça ne correspond plus à la dimension des réalités que nous pouvons maintenant entrevoir avec l'expérience du questionnement actuel. Ainsi, penser que les premiers disciples se rassemblaient pour vivre ensemble et actualiser les heures solennelles du dernier repas avec Jésus est historiquement faux. Ils se rassemblaient dans la perspective d'une parousie imminente. La parousie n'arrivant pas, on a transposé tranquillement et spontanément en un repas sacrificiel, dans l'esprit des paganismes ambiants. Cela est allé très vite puisque certaine épître paulinienne le présente comme la tradition.

Il est bon d'aller à la messe pour prendre conscience de ça, pour l'intérioriser et le dépasser. La faute «originelle» du christianisme est la dénaturation de ce mouvement que Jésus a instauré. Je vais à la messe en sachant parfaitement que je ne trouverai pas ce qui devrait y être et en prenant conscience de la relativité de la religion proposée. Je vais à la messe parce que je suis de condition humaine, que je fais partie du troupeau, parce que j'y suis chez moi.

(Cette méditation a été proposée à Mirmande le dimanche 8 juillet 1990 et nous est parvenue par l'intermédiaire de la communauté de Corcelotte, Somberton, près de Dijon, dans Nouvelles des Communautés de l'Ouest, novembre 1990)

Une religion universelle

Une religion ne peut être universelle que si elle est fondée sur un homme et non pas sur une doctrine. Une doctrine est toujours marquée par un temps et un lieu, ceux de sa naissance, mais aussi au long de son développement. Temps et lieux la canalisent par conséquent dans un univers mental. Nous savons maintenant combien les univers mentaux sont différents dans le monde de sorte que ceux qui sont dans l'univers mental où la doctrine a été élaborée peuvent en vivre authentiquement, mais ceux qui sont d'un univers mental différent peuvent s'efforcer d'en vivre mais sans pouvoir le faire totalement à cause de la distance des univers mentaux. On s'habille de la doctrine à la place d'en vivre. Ce n'est pas véritablement la religion telle que nous pouvons la penser. Pour que le christianisme soit une religion universelle, il est nécessaire qu'il soit fondé, non pas sur une doctrine, mais sur un homme. Et c'est sa chance car toutes les autres religions que nous connaissons, à la différence du christianisme, ont été fondées par un homme et sont donc marquées par un temps et par un lieu. Dans le christianisme, un homme, Jésus, a été l'occasion de la fondation d'une religion, c'est-à-dire que Jésus en est l'origine mais il n'en est pas le fondateur. C'est une très grande différence. Pratiquement, nous le considérons comme le fondateur mais il n'a pas fondé le christianisme, il en est l'origine. C'est la grande chance du christianisme. Encore faut-il qu'il s'en serve. Or jusqu'à présent, nous avons construit notre religion sur une christologie, une doctrine, et c'est ce qui fait que nous avons une religion qui, dans sa substance même, est semblable aux autres. Alors comprendre par le dedans, en profondeur, ce que Jésus a vécu humainement pour comprendre, à partir de là, comment l'Église s'est développée progressivement car, si Jésus en est l'origine, c'est une origine de poids. Dans la mesure où on comprend la manière dont les premiers chrétiens ont fondé la religion, dont les apôtres ont fondé le christianisme, nous pouvons atteindre une religion universelle qui soit singulière.

Peut-on savoir ce que Jésus a vécu ?

Jusqu'à présent, on a toujours refusé la possibilité de savoir en profondeur ce que Jésus a vécu, pour plusieurs raisons. Une raison qui s'impose tout de suite à tout le monde, c'est que "Jésus est Dieu". Dans la mesure où on affirme la divinité de Jésus, même si en même temps on atteste son humanité, la divinité l'emporte sur l'humanité et on ne voit plus en Jésus que le "Dieu" et non plus l'homme. Ceci court-circuite toutes les démarches que l'on pourrait faire pour comprendre par le dedans ce que Jésus a vécu, à partir des documents que nous avons sur lui. Et puis, il y a une deuxième raison, ces documents ne sont pas nombreux et personne actuellement ne pense, même avec les connaissances scientifiques des origines que nous avons, que l'on peut écrire une vie de Jésus. Nous savons peu de choses à travers les Évangiles et ce n'est pas du tout suffisant pour écrire une vie de Jésus. On peut cependant penser que, si on ne peut pas connaître dans le détail le développement de la vie de Jésus, on peut savoir les grands événements qui ont marqué sa vie et orienté sa mission, surtout si en plus, on accepte que Jésus a pris progressivement conscience de cette mission. Si on le refuse, toutes les connaissances qu'on va accumuler sur Jésus sont pratiquement inutiles, parce que stériles. Si on ne peut pas atteindre le détail des comportements de Jésus, on peut peut-être entrevoir, à travers les Écritures, son évolution personnelle qui la conduit du rite de stricte observance de sa famille, de sa tradition, à cet homme qui, en quelques mois, quelques années, l'a si vigoureusement critiquée que les autorités religieuses de son temps n'ont pas pu le supporter. Grâce à quelque habileté, il a été condamné comme un révolutionnaire politique. Si vous acceptez l'idée que Jésus a pris progressivement conscience de sa mission, ce que je vais vous dire maintenant peut avoir de l'importance, de l'intérêt; sinon tout ce que je vais vous dire est totalement inutile. Alors faisons l'hypothèse, qui était impensable il y a cinquante ans, que Jésus a pris progressivement conscience de sa mission.

Comment aborder les documents ?

Il faut évidemment partir des documents que l'on a sur Jésus pour entrer dans l'intelligence de ce qu'il a vécu et pour découvrir en particulier l'itinéraire qui lui a permis de devenir celui qu'il est maintenant pour nous. Nous avons d'abord les Évangiles. Nous avons d'autres écrits parce que la vie de Jésus n'est pas séparable de l'environnement de son temps. Ce sont surtout les Épîtres et quelques autres écrits, sans parler des apocryphes que je ne connais pas assez mais où il y a probablement des choses intéressantes. D'autre part, c'est un homme comme nous, nous pouvons faire cette hypothèse. Nous l'avons toujours affirmé, de tout temps, mais sans trop en tenir compte dans notre manière de nous comporter vis-à-vis de lui pour des raisons que je dirais un peu superficielles. Il faut donc lire les écritures en homme et non pas comme une Écriture Sacrée, fondamentaliste, qui ne cherche pas le sens des choses. Il faut même aller plus loin. Les évangélistes n'ont pas écrit spécialement pour nous

le faire connaître. Comme nous le verrons, les Évangiles sont une catéchèse, donc une doctrine, et on ne va s'intéresser aux événements de Jésus que pour fonder la doctrine. Dans ces conditions, on n'est pas tout à fait un historien. C'est à travers tous ces caractères et à la lumière de ce que nous vivons en tant qu'hommes que, petit à petit, on peut entrevoir ce qu'il a eu à vivre pour devenir ce qu'il a été.

Premiers temps, premières Églises

Incontestablement, un aspect important est de savoir dans quelles conditions et selon quel projet les Écritures ont été écrites, en particulier les évangiles. Pour cela, il faut avoir quelques idées sur les premiers temps du christianisme, sur les premières Églises. C'est ce que je vais faire avec vous. L'Église est née avec l'éjection de deux communautés. Jésus est mort, abandonné de tous. Tous sont partis et se sont dispersés. Quelque temps après, ils se rassemblent de nouveau à Jérusalem, sous l'influence, semble-t-il, d'apparitions singulières qui ont lieu, soit en Galilée, soit à Jérusalem. Les évangiles se contredisent sur ce plan. Enfin il s'est fait quelques apparitions. Les disciples de Jésus, Galiléens et Judéens (ceux de Jérusalem), se retrouvent à Jérusalem. Nous lisons dans les Actes des Apôtres qu'il y avait 20 ou 30 Galiléens et 120 Judéens. Ils se rassemblent, provoqués par ces apparitions qui vont durer un certain temps, et aussi par l'attente d'une fin du monde ou d'une parousie. A cette époque, c'était une attente générale que la fin du monde allait arriver prochainement qui ouvrirait la possibilité du «royaume». Les apparitions qui s'étaient produites après la résurrection étaient comme une confirmation de la proximité dans le temps de la parousie, du royaume. Nous sommes donc dans une période de ce type.

Les Judéens et les Galiléens qui se rassemblent ne parlent pas la même langue. Les Galiléens, issus d'un milieu très mélangé, parlent le grec et l'araméen. A Jérusalem, on avait un mélange assez important, d'une part, des Juifs qui ne sont jamais sortis de la Judée et parlent araméen et, d'autre part, des Juifs qui parlent seulement le grec car ils viennent de la Diaspora. Nous avons donc là deux communautés mélangées, l'une qui parle grec, l'autre qui parle araméen. L'Église a commencé avec deux langues, deux communautés qui sont différenciées l'une de l'autre dès le départ. Celle qui parle araméen, essentiellement des gens habitant la Judée, est donc un milieu relativement conservateur. L'autre, un milieu grec, a des ouvertures sur le monde extérieur. Il est très probable que, parmi les disciples que Jésus avait réunis, il y avait certainement quelques Juifs judéens, parlant araméen, et probablement beaucoup plus de Juifs parlant le grec, plus ouverts et plus capables dans un certain sens de comprendre les propos de Jésus, surtout que ces propos devinrent de plus en plus sévères, de plus en plus contestataires à mesure qu'il avançait vers sa fin. Nous connaissons ces deux communautés et, dès le commencement, elles se mirent à se disputer. Il y a un antagonisme entre l'ouverture des uns et le traditionalisme des autres.

Les autorités juives s'intéressent à cet antagonisme, s'en mêlent et provoquent une émeute. Et c'est ainsi que se produira le premier martyr, Étienne, qui représente le milieu grec, disons "l'Église grecque" ou les Hellénistes. Étienne en était le chef avec six autres grecs dont on a les noms dans les Actes des Apôtres. On a donc les hellénistes d'un côté et les hébraïsants de l'autre et, parmi ces derniers, les apôtres, qui sont tous galiléens. Les Actes raconte leur dispute sous une forme qui n'est pas historique probablement. Mais les Autorités juives s'intéressent à la question, provoquent une émeute, le martyr d'Étienne et chassent tous les hellénistes. Restent donc à Jérusalem à ce moment-là uniquement les hébraïsants, en particulier les apôtres, qui, n'étant jamais sortis de Jérusalem, ont une tendance à être plus conservateurs que ceux qu'on vient de chasser. Or ce sont les hellénistes qui vont sortir l'Église de Jérusalem et l'introduire à Antioche, à Ephèse. et ainsi de suite. Voilà donc un premier temps important de l'Église, une première éjection. L'Église est donc née à Jérusalem mais, très rapidement, à cause de ses divisions mêmes, toute une partie s'en va dans les pays païens et commence à évangéliser. L'Église va connaître un réel développement.

Une deuxième période est très importante, c'est ce qui va se passer en 70. Les Juifs, en particulier les zélotes, très intégristes, très patriotes, se sont révoltés afin de chasser les Romains. Il y a eu trois guerres juives dont on a des relations assez précises. Ils furent défaits et le temple fut détruit. A ce moment-là, le régime d'Israël changea. Ceux qui étaient à la tête d'Israël étaient les Sadducéens, maîtres du temple. Avec la destruction du temple, le parti des Sadducéens s'est aussi effondré. Et c'est le parti des Pharisiens qui a pris le pouvoir. Or les Pharisiens étaient essentiellement chefs des synagogues. Ils se sont efforcés de redonner à Israël son unité qui était symbolisée par le temple. Et dans ce but, ils chassèrent toutes les sectes qui pullulaient au cœur même d'Israël et auxquelles les Sadducéens faisaient facilement confiance, en particulier la secte des disciples de Jésus. L'Église s'est trouvée exclue du sein d'Israël. Avant, elle était au cœur même d'Israël sans que ça pose de problèmes graves, tandis qu'après elle est devenue une religion qui a dû se constituer, s'imposer, se protéger... On a donc deux périodes, l'éjection des hellénistes et celle de l'Église totale qui la rend indépendante.

Entre-temps, il y a eu d'autres difficultés, conséquence des deux tendances dont nous parlions tout à l'heure, la tendance relativement conservatrice des Judéens et la tendance beaucoup plus ouverte que représentaient les hellénistes. Mais cela a pris des proportions considérables par le fait même de l'extension de l'Église.

La formation des Évangiles

Après la mort de Jésus, les apparitions extraordinaires sont évidemment l'occasion pour les premiers disciples de Jésus d'avoir comme une confirmation de l'espérance qu'ils pouvaient avoir en Jésus et qui semblait complètement détruite par la mort même de Jésus. D'autre part, la parousie est toute proche. Nous le savons par les épîtres pauliniennes. Paul en parle d'une manière précise et sait même très bien ce qui va se passer comme il l'écrit dans la lettre aux Thessaloniciens (4, 13-18). Quand la fin du monde arrivera, les élus monteront au ciel, «les morts en Christ ressusciteront d'abord; ensuite, nous les vivants nous serons enlevés avec eux sur les nuées». Paul en était convaincu. Nous avons donc ces deux choses très importantes, d'une part, la parousie très prochaine et, d'autre part, ces apparitions qui sont une confirmation de la vérité et de la proximité du retour, du grand retour. Un enthousiasme fou, délirant, que nous avons de grosses difficultés à imaginer, vu que nous sommes dans une période, même si elle est excitée, sans proportion avec ce qui pouvait être vécu à ce moment-là. Et dans les assemblées chrétiennes, toutes sortes de phénomènes singuliers se produisaient, comme la glossolalie, c'est-à-dire que certains se mettaient à parler des langues inconnues que d'autres interprétaient, le don de prophétie, le don de guérison, enfin tous les charismes. Les assemblées chrétiennes ont été essentiellement structurées, organisées, inspirées par ce climat extrêmement charismatique. A ce moment-là, incontestablement, il ne s'agissait pas d'organiser les réunions, elles le faisaient spontanément par la manière même dont tout cela était né.

A mesure que les années s'écoulaient, la parousie n'arrivait toujours pas et même s'éloignait dans un avenir indéterminé; les apparitions ne se faisaient plus et ce que nous appelons la résurrection avait besoin d'être démontrée parce qu'on s'appuyait sur elle. Au départ, on pouvait s'appuyer sur elle, ça ne posait pas question mais, 20 ou 30 ans après, la résurrection demandait à être comprise, à être prouvée. En 70, Paul est mort et Pierre aussi probablement. Les charismes vont petit à petit s'effondrer. A mesure que la parousie s'éloigne dans l'avenir, les charismes, la glossolalie... disparaissent et la résurrection a besoin d'être démontrée parce qu'elle s'éloigne dans le passé. C'est à ce point que Luc lui-même ignore ce qu'est la glossolalie. Quand il écrit son évangile, après 70, la glossolalie pour lui, c'est des gens qui parlent en langues mais des langues connues. C'est ce qu'il raconte à la Pentecôte. Pour lui, la Pentecôte est un phénomène de glossolalie transposé dans la perspective de quelqu'un qui ne sait plus ce que c'est. On entend des langues mais ce sont les langues de tous les autres pays. Donc ce n'est pas la glossolalie au sens précis du terme tel que Paul nous la décrit dans ses épîtres. En même temps, il n'y a plus de prophètes, il n'y a plus de miracles, il n'y a plus de guérisons. Les assemblées perdent leur organisation, leur manière de vivre. Nous ne sommes plus du tout dans une période exaltée, nous sommes dans une période où l'on a connu des exaltations dans le passé mais où on ne sait plus bien comment elles s'organisaient. Nous voyons d'ailleurs apparaître cette organisation dans les épîtres pauliniennes, écrites jusque vers 65. Et nous avons d'autres épîtres qui sont dues à des successeurs de Paul, comme les lettres aux Colossiens et aux Ephésiens. La préoccupation de ces épîtres, que ce soit de Paul ou de ses successeurs, est d'organiser la vie de façon à ce que les structures soient mises en place pour que la société-Église puisse vivre. Le climat est tout à fait différent.

On a un climat exalté au départ où ne se posent pas les mêmes problèmes qu'après 70. Il est important de connaître ces dates parce que les évangiles sont écrits pendant cette période. Celui de Marc l'est avant 70, les deux autres, Luc et Matthieu, après 70, après la destruction du Temple. Les problèmes que Marc se proposait de résoudre n'étaient pas ceux qui étaient à l'horizon de Luc et de Matthieu. Pour ceux-ci, l'Église est chassée des synagogues et a besoin de s'organiser. Donc leurs évangiles sont essentiellement des catéchismes qui s'efforcent de donner une doctrine. Il y aura donc énormément d'enseignements dans ces deux écrits. L'évangile de Marc n'a pas à s'occuper de ces choses. Il s'efforce de faire connaître ce que Jésus a dit, ce qu'il a fait, sans se préoccuper de la doctrine qu'on peut en tirer, de la christologie qu'on peut déjà faire. C'est une perspective beaucoup plus simple. C'est pourquoi d'ailleurs il est beaucoup plus court que les autres. D'autre part, ce sur quoi vont insister tout particulièrement les évangiles de Luc et de Matthieu, Marc n'en parle pas. Alors je vais essayer de montrer maintenant les différences entre ces deux évangiles.

Les évangiles de Luc et de Matthieu se différencient entre eux du fait même que Matthieu s'adresse surtout à des juifs et Luc à des grecs. Les préoccupations ne sont pas les mêmes quand on écrit pour des grecs ou des juifs car il y a des questions que les grecs se posent et que les juifs ne se posent pas.

Ainsi chez les juifs, la résurrection, un être qui ressuscite, rien de plus ordinaire, tandis que, chez les grecs, ça pose question. Lorsque Paul à Athènes a parlé de la résurrection, il n'a pas été très bien reçu. Donc il va y avoir des modifications d'insistance suivant les possibilités d'accueil des auditeurs ou des lecteurs. Marc ne se pose pas ces questions-là et c'est pourquoi il commence son évangile par Jean-Baptiste. Les autres se sont préoccupés d'avoir une origine et nous donnent des généalogies. Celle de Matthieu s'adresse à un public juif et commence à Abraham. Celle de Luc s'adresse à un public grec qui ne sait rien sur Abraham, elle remonte à Adam et Eve. Marc n'en parle pas.

Pour Marc, ce qui est intéressant, c'est ce que Jésus a vécu. Donc il ne parlera pas de la résurrection, juste trois mots, trois femmes se rendent au tombeau après le sabbat pour embaumer le corps; là, elles ont une intuition mystérieuse dont je ne peux pas trop vous parler et un ange leur dit : "Allez dire aux disciples que Jésus est ressuscité". Elles sont tellement effrayées qu'elles n'en disent rien. C'est un texte important d'ailleurs car ce n'est tout de même pas évident qu'elles n'en disent rien. Et le récit s'arrête là. Autrement dit, Marc s'occupe de son problème, il veut faire connaître ce que Jésus a vécu et c'est tout, avec une catéchèse élémentaire qui se borne à ce que Jésus a vécu. Alors dans cet évangile, on a quelque chose de très singulier, personne ne comprend rien à la prédication de Jésus, à ce que Jésus dit, à ce que Jésus fait, sauf les démons. Il n'y a que les démons qui comprennent quelque chose. C'est ce qu'on appelle d'une façon classique le «secret messianique». L'explication officielle, c'est que Marc était convaincu que Jésus ne pouvait pas être compris avant la Pentecôte, c'est la doctrine officielle. Pour ma part, ce que je croirais et c'est important, c'est que Jésus se refusait à être mis dans une catégorie, à être limité par une dénomination quelconque. Quand on lui demandait : "Es-tu bien le messie ?" par exemple, il ne voulait pas être limité par les idées qu'on se faisait du messie. Quand un démon ou un malade guéri lui donnait un titre, c'était à ses yeux une limitation car sa mission ne pouvait pas dépendre d'un projet. Sa mission correspondait à une fidélité profonde à ce qui montait en lui et il se refusait énergiquement à être limité par un projet. On touche à ce que je dis souvent, à savoir que Dieu ne supporte pas qu'on lui donne un nom qui précisément le limite. Ce sont de ces indices qui montrent qu'il y avait en Jésus une telle communion avec son Père qu'il avait vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis de lui-même des exigences d'une totale liberté qui ne pouvaient pas être limitées par les pensées limitées des hommes. L'évangile de Marc était un peu en réaction contre la prédication apostolique elle-même car, très vite, ce qui intéressait les premiers chrétiens, ce n'était pas du tout ce que Jésus avait vécu mais la manière dont Jésus allait les sauver. C'est une prédication du salut et non pas du tout une prédication qui aurait permis de faire comprendre par le dedans ce que les apôtres avaient vécu avec Jésus pendant qu'il vivait avec eux. C'était une prédication de salut, une prédication doctrinale.

C'est ce que nous voyons d'ailleurs avec Paul. Paul insiste beaucoup sur le bouche à oreille, Marc plus sur le cœur à cœur. Pour Marc, il y a cette idée que les disciples, qui se sont repris après la mort de Jésus, se sont surtout efforcés de faire revivre à leurs auditeurs les heures fortes, les heures singulières qu'ils avaient vécues avec lui, quand Jésus était vivant. Or ce n'est pas du tout dans les horizons de la prédication du départ où les chrétiens qui s'intéressaient à la question cherchaient comment ils seraient sauvés. Dans l'évangile de Marc, il y a une catéchèse mais elle est réduite au minimum. Presque pas de discours, pas de paraboles ou très peu, juste celles qui sont nécessaires pour que le cœur à cœur puisse s'exercer. On n'y trouve aucune des pages importantes et qui vont avoir leur poids dans les évangiles de Luc et de Matthieu. Le Notre Père n'existe pas, les Béatitudes n'existent pas, et combien d'autres choses. Il n'y a qu'une seule parabole pratiquement dans Marc parce qu'elle montre la réalité fondamentale d'une vie. Le christianisme, la prédication, c'est la graine qu'on sème, ça pousse et quand ça a poussé, ça se récolte, sans plus. Donc une réalité existentielle qui a été probablement dite par Jésus pour manifester le propre devenir de sa mission qui petit à petit se développe sans qu'il sache très bien où elle va le conduire. A mon sens, l'évangile de Marc est proche de celui de Jean. C'est paradoxal car, si ces deux évangiles se présentent de façon totalement différente au point de vue littéraire, ils sont tous les deux centrés sur l'extrême intimité de Jésus et de Dieu, sous la forme du cœur à cœur, que nous connaissons sous une forme beaucoup plus explicitée dans les discours que Jean met sur les lèvres de Jésus, l'intimité de la relation dans les deux sens de Dieu et de Jésus.

Du temps de Luc et de Matthieu, les Églises avaient besoin de se structurer, besoin d'une doctrine. Elles avaient aussi besoin de s'enraciner dans un passé et c'est dans ce sens qu'elles ont estimé avoir besoin de faire des généalogies. On s'enracine dans le passé autant qu'on peut. Mais il faut aussi montrer que tout ce qui est arrivé était prévu dans les Écritures. Il y a donc une lecture chrétienne de la bible qui va s'exercer, une lecture différente de celle qui se faisait dans les milieux juifs, pour montrer que tout ce que Jésus avait vécu était prévu. Je crois qu'il faut même ajouter que tout ce qui a été prévu dans les prophéties, c'est la preuve que cela a été vraiment vécu. C'est d'ailleurs ce qui va se faire à

propos de la résurrection. En tout cas, on va essayer de montrer que l'Église était la réalisation de la grande ligne prophétique, lue avec une suffisante lumière de l'esprit pour le découvrir vraiment. Cette préoccupation est très accentuée chez Matthieu. On y fait continuellement allusion à des textes de l'Ancien Testament. C'est aussi fort accentué dans Luc parce que, pour lui, tout ce qui a été prévu est une preuve que ça s'est réalisé. Ainsi la résurrection a eu lieu parce qu'elle était prévue dans les Écritures. Pour démontrer la vérité de la résurrection, nous avons donc une lecture biblique dont on n'avait pas besoin au départ. Chez Matthieu, la résurrection n'est pas un problème insoluble mais, ce qui l'intéresse, c'est de lutter contre certaines légendes qui circulent dans les milieux juifs où l'on dit que le corps a été tout simplement enlevé. Alors il construit une petite scène, on met des gardes auprès du tombeau, enfin vous connaissez l'histoire. Passage qui est tout à fait inconnu en milieu grec. Matthieu a un projet précis en racontant cela car la résurrection ne lui pose pas tellement de problème et il a très peu de choses sur la résurrection. Ce n'est pas le cas dans l'évangile de Luc et encore plus dans l'évangile de Jean. Pour Luc par exemple, chaque fois que Jésus apparaît après la résurrection, on lui fait dire : "Lisez donc les Écritures". Aux disciples d'Emmaüs, il explique tout ce qui le concernait dans les Écritures. Quand il réapparaît ensuite aux onze, il leur dit : "Il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, les prophètes et les psaumes". Autrement dit, le fait que ça a été écrit montre que ça a existé. On ne parle pas du tout du tombeau vide, ni dans le récit des disciples d'Emmaüs, ni dans le discours de Pierre dans les Actes. Paul, de son côté, ne fera aucune allusion au tombeau vide. Nous donnons beaucoup d'importance à notre époque au tombeau vide parce que nous sommes des rationalistes et un tombeau vide, c'est tout de même vide. Mais en ce temps-là, dans leur univers mental, puisque ça a été prédit, il est tout à fait inutile d'aller voir si le tombeau est vide. C'est important de bien se rendre compte que c'était une manière de penser qui était tout à fait ordinaire à cette époque. Alors donc, après s'être enracinés dans le passé, il fallait démontrer la résurrection. C'est d'autant plus important que, dans leurs perspectives, pour Luc en particulier, seuls ceux qui ont vu Jésus ressuscité ont l'autorité.

Qui a l'autorité ?

Cette idée de l'autorité était assez contestée. A ce moment-là, il y avait quatre tendances, trois qui réclamaient l'autorité et une quatrième qui s'en dispensait. Pour Paul : "Mon pouvoir ne vient pas des hommes, ça vient de Dieu", il le dit plusieurs fois dans ses épîtres. Pour Luc, ce sont les Douze, parce qu'il n'y a que les Douze qui ont vu Jésus. Paul s'y oppose car il dit : "Pardon, moi aussi, j'ai vu Jésus et il y a Jacques et il y en a 500 autres". Luc, sans doute pour limiter les dégâts, pose que, quarante jours après la résurrection, c'est fini. D'où l'antagonisme entre Paul et Luc, une lutte d'autorité qui était conditionnée par "Est-ce qu'on a vu Jésus ou est-ce qu'on ne l'a pas vu ?". Pour insister vigoureusement sur le fait que les Douze avaient vu Jésus, Luc raconte que les Douze ne l'ont pas vu seulement d'une façon ponctuelle, momentanément, Jésus s'est entretenu avec ses disciples pendant 40 jours et son ascension a lieu au cours d'un repas, entre la poire et le fromage, 40 jours après. Nous ne sommes plus du tout dans des perspectives ponctuelles, c'est vraiment une installation car, à mesure qu'on s'écarte des origines, on matérialise de plus en plus les phénomènes pour communiquer l'évidence que ça a vraiment existé. On le trouve aussi dans Jean mais aussi dans les Actes des Apôtres. Il y a une troisième autorité, c'est Jacques, le frère de sang du Seigneur, Jacques le Mineur, qui a pris une très grande autorité dans l'Église de Jérusalem. Or Jacques était l'ennemi juré de Paul. Il envoyait des émissaires, des judéo-chrétiens, dans toutes les Églises que Paul fondait. Toutes les épîtres pauliniennes résonnent de ce combat pour lutter contre l'influence de ces judéo-chrétiens qui étaient assez puissants pour convertir même les grecs. Par exemple, les Galates sont des grecs et les judéo-chrétiens les ont convaincus que, pour être sauvés, ce qui les intéressait surtout, il fallait être circoncis. C'est le comble du désastre pour Paul. La grande épître théoricienne que Paul a écrite ensuite, l'épître aux Romains, n'est que la mise en structure philosophico-théologique de l'épître aux Galates. qui est une exclamation de colère et de douleur. Donc Jacques est une troisième autorité.

Et on a la quatrième tendance qui n'a pas besoin d'autorité, c'est celle de Jean, la tendance des communautés johanniques, communautés de spirituels qui ne s'occupent pas des structures, qui insistent sur l'intériorité des choses, ce que nous savons par l'intermédiaire du quatrième évangile. Cette quatrième tendance va rapidement disparaître parce que précisément elle n'est pas structurée. La tendance de Jacques va disparaître aussi avec la destruction du temple mais Jacques avait été assassiné autour de 65 par un grand prêtre parce qu'il avait une très grande influence dans les milieux juifs de Jérusalem. Il a été remplacé par un oncle de Jésus qui s'appelait Syméon. On a eu une sorte de Kalifat chrétien, un peu comme chez les musulmans où c'est le sang qui donne l'autorité. Cette tendance a duré jusqu'à la fin du premier siècle.

Paul qui fondait l'autorité sur le charismatique, disparaît et, les charismes disparaissant, l'autorité

charismatique paulinienne est partie aussi. L'autorité du sang a disparu. Les communautés de Jean n'avaient pas d'autorité. C'est Luc qui l'a emporté et on peut dire que l'Église a été fondée par les communautés de Luc. Il a écrit non seulement l'évangile, mais les Actes des Apôtres qui est l'histoire de l'avènement du Royaume.

Avènement du royaume et universalité

L'Église démarre donc de Jérusalem avec la Pentecôte, avec des langues différentes qui représentent l'universalité du christianisme. Luc met un terme à son récit des débuts au moment où Paul arrive à Rome. Pour lui, avec l'arrivée de Paul à Rome, la parole a été jusqu'aux extrémités de la terre et Paul ne l'intéresse plus. On ne sait même pas comment Paul est mort, probablement totalement abandonné par l'Église de Rome, en prison ou ailleurs. On se pose des questions parce que Paul écrit dans l'épître aux Romains qu'il avait l'intention d'aller en Espagne. L'a-t-il fait ? Nous n'en savons rien. De toute façon, la filière paulinienne a disparu. Reste la filière lucanienne à laquelle va se joindre, heureusement, la quatrième tendance johannique qui va lui donner une intériorité qu'elle n'avait pas au départ. Luc a été un temps compagnon de Paul. Nous avons dans les Actes des passages où il y a un "nous" qui montre qu'il a fait plus ou moins partie des anecdotes dont il parle. Son but était d'insister sur le rôle des Apôtres. Alors, dans les Actes, on a deux parties. La première est surtout centrée sur Pierre, la deuxième sur Paul. La différence entre ces deux parties est considérable. Ce qui est rapporté sur Paul est vraiment quelque chose de tout à fait ordinaire au sens où ce n'est pas du miracle. Il raconte dans le détail, de façon très développée, les différents itinéraires que Paul a parcourus, soit avec Marc, soit avec Barnabé, soit avec Luc. Dans la première partie centrée sur Pierre, Luc veut montrer que l'apostolat dans les milieux grecs avait été fondé par Pierre et pas seulement par Paul. Alors on a un ensemble plus extraordinaire, miraculeux, cette nappe qui descend du ciel, cette rencontre plus ou moins curieuse avec le centurion Corneille, toutes sortes d'événements qui n'ont plus du tout la même structure de récit qu'après. Autrement dit, il fallait montrer que Pierre avait été vraiment le fondateur.

Nous avons une nouvelle perspective qui était importante et que la vie de Jésus ne manifestait pas tellement, c'était l'universalité. Jésus n'avait pas tellement donné l'impression qu'il travaillait pour l'universalité, il était venu pour les juifs. C'était la conversion d'Israël qu'il entrevoyait. Quand il a envoyé en mission les Douze en particulier, avec les soixante-douze qui le précédaient deux par deux, dans les bourgs, il leur disait : "Ne perdez pas votre temps dans les milieux non juifs, vous n'avez déjà que trop à faire dans les milieux galiléens. Vous n'aurez pas fini la tournée des bourgs que la fin du monde sera arrivée. Alors dépêchez-vous, ne prenez pas des choses inutiles, un bâton suffit, une chemise aussi". Alors le besoin de montrer l'universalité du message se manifeste maintenant car à cette époque, après 70, le monde grec était très important pour les milieux chrétiens. Alors l'universalisme est un des projets de ce qu'on fait dire à Jésus après la résurrection : "Allez enseigner toutes les nations", ce même Jésus qui avait été surpris de voir une cananéenne s'intéresser à des questions qui ne pouvaient vraiment intéresser que des juifs. De sorte qu'il y a un message d'universalité.

L'apparition de la piété

Enfin, il y a un dernier élément, c'est que les chrétiens commençaient à devenir pieux et il y avait des choses qu'ils ne pouvaient pas accepter. Une sorte de tragique dans la vie de Jésus n'est pas supportable, surtout que déjà toute une doctrine s'élaborait et qui ne tolérait pas ces choses. Déjà dans l'évangile de Marc, Jésus refuse tout ce qu'on lui dit de lui. Mais à un moment donné, il a probablement dû se poser des questions sur lui-même : "Que dit-on que je suis ?" et Pierre lui répond "Tu es le Saint de Dieu". Il le dit de telle façon que Jésus voit que ce n'est pas une idée a priori mais une manière de dire la relation de cœur à cœur qu'il a avec Jésus. A ce moment-là, Jésus l'accepte. Après, il dit aux disciples : "Surtout, n'en parlez pas". Vous savez ce qui s'est passé ensuite. Pierre, après avoir dit cela, avait tout de même des idées sur ce qu'était le Messie. Quand Jésus lui dit : "Je vais bientôt mourir", Pierre le refuse absolument. Il limitait, par ses idées, ce qui pouvait arriver au Messie. Alors Jésus lui envoie : "Arrière de moi, Satan". On ne pouvait tout de même pas mettre cette histoire pour fonder l'autorité des apôtres. Chez Matthieu, justement parce que Pierre a bien répondu, Jésus lui dit : "Je te donne les clefs...". Luc va le dire après la résurrection pour donner une autorité aux apôtres. D'autre part, tous les événements tragiques de la vie de Jésus ne sont pas supportables. C'est pourquoi la description de la mort de Jésus, son enterrement, tout ce qui s'est passé immédiatement après la mort de Jésus, est infiniment plus étoffé et supportable. Il est mort probablement tout seul. Marc et Matthieu mettent sur la bouche de Jésus une dernière parole : "Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Ce n'était pas supportable et Luc va remplacer cette parole par : "Mon Dieu, je remets mon âme entre tes mains", c'est beaucoup plus pieux et il met un bon larron à ses côtés. Dans

l'évangile de Jean, Jésus meurt presque en famille avec sa mère d'un côté, Marie-Madeleine de l'autre, le disciple que Jésus aimait.

Les synoptiques

Trois évangiles se ressemblent, on les appelle "synoptiques". Mais l'évangile de Marc est fort différent des deux autres. On les appelle synoptiques parce que Luc et Matthieu se sont servis de Marc et d'autres sources mais chacun avec une optique particulière de sorte que les mêmes récits vont avoir des impacts différents selon leurs auditoires grecs ou juifs, chacun ayant des sources correspondant aux auditoires qu'ils veulent atteindre. L'Église se constitue petit à petit dans sa doctrine et, pratiquement, à la fin du premier siècle, la base même des structures que nous avons aujourd'hui est posée.

Où est l'Église ?

Pour Paul, "Là où l'Esprit travaille, là est l'Église". Et quand Paul dit cela, ce n'est pas seulement un travail intérieur, mais c'est un travail charismatique. Il le dit dans ses épîtres : "Je vous ai prêché, ce n'est pas avec des paroles humaines, c'est avec la gloire de Dieu, la force de Dieu. Vous avez des glossolalies, vous avez les prophètes...". Donc "là où l'Esprit travaille" ne se situe pas trop au niveau purement intérieur. Clément de Rome ou St Ignace d'Antioche va dire : "Là où est l'évêque, là est l'Église". Ce sont deux positions fondamentalement différentes. Et tout au long de l'histoire de l'Église, ces deux positions vont de plus en plus s'accroître, en se modifiant un peu. L'autorité va devenir de plus en plus forte, de plus en plus centralisée et, d'autre part, l'autorité charismatique va plutôt s'intérioriser, ce qui est arrivé grâce à l'évangile de Jean, et insister davantage sur l'Esprit intérieur qui rend chrétien, et non pas simplement de manière extérieure à l'occasion des charismes. Ces deux tendances se trouvent encore actuellement dans l'Église, comme on a aussi une tendance entre les judéo-chrétiens, c'est-à-dire ceux qui sont tournés vers le passé pour fonder l'avenir, et ceux qui désespèrent un peu du passé pour mieux construire l'avenir. Deux perspectives, Étienne était de cette deuxième tendance.

La direction johannique

L'évangile de Jean est aussi un "évangile" parce qu'il a une forme littéraire semblable aux autres. C'est essentiellement Jésus qui parle et il parle beaucoup, il parle beaucoup plus que dans les autres évangiles. C'est de cette manière que l'auteur (ou les auteurs) s'est efforcé de faire passer dans son univers mental ce que Jésus était pour lui. Cet homme, probablement très intérieur, a pensé Jésus à partir d'une vie spirituelle qui lui était propre, et il a insisté sur l'extrême intimité qu'il y avait entre Jésus et son Père et sur la relation qui pouvait exister entre Jésus et le disciple. Nous sommes donc dans une perspective très intériorisée et spirituelle de grande taille, où il s'est efforcé d'explicitement et intellectuellement la relation profonde qu'il avait avec Jésus.

Paul est lui aussi un grand spirituel mais dans un autre esprit. C'est le juif juridique, qui intègre Jésus dans un autre domaine, celui du jugement. L'évangile de Jean se refuse à toute forme de jugement. "Je ne suis pas venu juger" fait-il dire à Jésus. On n'y trouve aucune allusion au péché originel, une des bases fondamentales des épîtres pauliniennes. Donc ce sont deux auteurs très différents, un juif, probablement beaucoup plus grec que juif, quoique encore juif, et un autre juif qui a une relation plus intérieure avec l'humanité de Jésus que Paul qui n'a pas connu Jésus de son vivant. Il est très probable que l'évangile de Jean contienne certains détails de la vie de Jésus qui semblent bien ne pas avoir été inventés, alors que cet évangile est relativement tardif, de la fin du premier siècle.

L'apocalypse est une interprétation politique. L'auteur se trouve dans la Pax Romana, dans l'Empire romain. Il est en lutte contre la domination romaine et il s'efforce de montrer la victoire du christianisme sur l'Empire par toutes sortes d'images apocalyptiques. J'en parle assez peu parce que vraiment l'apocalypse n'est pas de mon univers mental. Je serais beaucoup plus près de Jean que de Paul mais alors je suis très loin de l'auteur de l'apocalypse. Autrement dit nous avons trois domaines, vus par trois univers mentaux différents, l'élément plutôt juridique, l'élément intérieur mystique et l'élément politique.

Tout au long de son histoire, l'Église a connu des gens qui ont intégré ce que Jésus a vécu, pour eux, dans leur univers mental qui est celui de leur temps. Ils sont les ouvriers nécessaires de la pérennité de l'Église à travers les siècles. Au moment des grandes invasions barbares, Augustin écrit "La cité de Dieu", c'était évidemment dans cette direction. De notre temps, Teilhard de Chardin a fait quelque chose de semblable dans son domaine, l'irruption de la science dans les perspectives chrétiennes, la perspective cosmique. Or cette tendance était une tendance gnostique dès le départ. On la trouve dans l'épître aux Colossiens. Et Teilhard s'en est énormément servi, à une époque où les études exégétiques n'étaient pas faites comme maintenant. Teilhard était à la fois un peu scientifique et un peu fondamentaliste sur les bords, venant d'ailleurs d'une famille très intégriste. Quand il s'appuyait sur les

Colossiens, c'était évidemment une démonstration à partir de l'écriture.

Nous avons besoin, à chaque génération, surtout quand les univers mentaux changent, que des êtres soient suffisamment fidèles à ce qui monte en eux pour intégrer dans leur univers mental et dire la façon dont Jésus peut être vécu par chacun d'entre nous. J'ai insisté tout à l'heure sur l'idée que ce qui est important pour le christianisme, c'est de se relier directement à Jésus par la médiation de toutes ces étapes qui sont toutes relativisées par le fait que, à mesure qu'elles se succèdent, elles ne sont pas toujours convergentes, mais elles montrent les différents aspects de ce que l'homme peut penser à partir de ce que Jésus a vécu.

La christologie

Je termine par une dernière chose : les "christologies". Nous avons deux christologies, l'une ascendante et l'autre descendante. La christologie ascendante, c'est la christologie paulinienne, "L'homme Jésus a été élevé...", et celle de Pierre, "L'homme Jésus a été fidèle... et Dieu l'a ressuscité". C'est une christologie qui part de l'homme pour monter vers le Christ et qui est passive en ce sens que c'est Dieu qui ressuscite. Seulement, à mesure que la piété se développe, cet homme prend des dimensions cosmiques et, dans l'épître aux Colossiens, «il est l'image du Dieu invisible, premier-né de toute créature car, en lui, tout a été créé» (Col. 1,15). Autrement dit, la christologie élève Jésus à un point tel qu'il est tout proche du Christ de Jean.

Chez Jean au contraire, c'est le Verbe de Dieu qui s'est incarné. On a donc une christologie descendante et active. Le Verbe de Dieu a donné sa vie mais il avait la possibilité de la reprendre et le Christ se ressuscite lui-même. A mesure que Paul élève le Christ à un degré céleste, les deux aspects se rejoignent. Incontestablement la jonction s'est faite et, si elle ne s'est pas faite immédiatement, de façon explicite, au Concile de Nicée, sous la bénédiction de Constantin, les deux aspects se sont rejoints et notre christologie actuelle a été constituée.

Alors tout cela fait partie des grands courants spirituels qui se trouvent être nécessaires pour qu'on puisse vivre authentiquement de Jésus, de l'humanité de Jésus, dans les conditions de l'univers mental où l'on est irrémédiablement enfermés les uns et les autres.

Quand on est bien portant et qu'on n'a jamais vraiment connu dans sa chair la souffrance, celle qui submerge et fait corps avec soi, il est difficile d'en parler sans imposture à ceux qui la portent, qui même sont condamnés parfois à la traîner toute leur vie. Les amis de Job ne font pas belle figure malgré leurs propos édifiants... Pour ne pas écrire à cette occasion sur du sable ou en pleine nuée, il faudrait soi-même vivre consciemment, crûment dans la solitude qui fait partie essentielle de la condition humaine, cette solitude que révèle avec cruauté le malheur.

Le malheur ne se partage pas. Il met à part. Il n'est vraiment lui-même que pour celui qu'il étroit et qu'il emporte avec lui là où nul ne peut le rejoindre. Il ne s'aperçoit que de loin et, en outre, on a toujours tendance à en détourner les yeux par un mouvement instinctif de défense.

Pourtant, cette solitude est nôtre dans toutes les situations, même les plus heureuses, mais nous la méconnaissions ou encore nous l'ignorons tant nous sommes fascinés par les événements de chaque jour, dispersés par les activités quotidiennes, n'existant qu'en surface. N'ayant pas pénétré dans le fond de nous-mêmes, nous vivons comme dans un rêve, les yeux ouverts et ne voyant pas.

Prendre conscience de sa solitude fondamentale, l'épouser sans restriction et sans écart, sont cependant des conditions nécessaires pour atteindre à la taille d'une humanité adulte. Si la maladie y aide lorsqu'elle n'écrase pas, comme d'ailleurs la vieillesse avec les dépouillements qu'implique l'âge, elles ne sont pas les seules à promouvoir indirectement un tel approfondissement.

Chacun devrait accéder normalement à cette saisie immédiate de soi dans la mesure où, attentif et fidèle aux exigences intérieures qui montent en lui, il découvre progressivement à longueur d'années la secrète consistance de sa vie au milieu de la fluidité et de l'évanescence des événements et des situations. Sa continuité et son unité de base au milieu des contingences diverses et éphémères, enfin le sens de ses jours, sa place dans le monde, sa mission et ainsi son unicité qui le rend irremplaçable mais aussi qui le sépare. Aussi bien, est-ce quand les hommes s'élèvent à ce niveau de conscience qu'ils sont véritablement frères et qu'ils peuvent communiquer entre eux à la profondeur que n'atteignent pas les différences de niveau social, de culture et même de destin. Alors en effet ils sont capables de dépasser ces conditions de vie tout en étant d'ailleurs, invinciblement, mis en condition par elles. Et l'homme bien portant peut dire à l'homme malade des paroles qui portent écho en lui si celui-ci sait les recevoir. Ces paroles ont la fécondité d'une présence car elles sont issues de ce qui est vécu dans l'authenticité d'une véritable création personnelle. Elles n'ont pas seulement l'efficacité de ce qui est charitablement souhaité ou doctrinalement enseigné, finalement rêvé. Mais alors on s'adresse à l'autre comme on se parle à soi-même, dans la simplicité de la transparence, en contact immédiat avec la dureté inhumaine du réel que nous avons à transfigurer, sans d'ailleurs pouvoir rien en changer, pour le faire nôtre. Ensemble, chacun peut dire à l'autre ce qui est vrai aussi pour soi. Ils peuvent communier dans ce qui leur est essentiel.

Infimes et éphémères mais nécessaires
ensevelis dans l'immense mais conscients
perdus dans l'innombrable mais uniques.
Livrés aux déterminismes
liés aux cadences du monde
mais libres en notre centre même.
Sujets au malheur
voués à la mort
mais appelés à être.
Solitaires parmi des solitaires
qui se côtoient plus qu'il se connaissent
mais sur le chemin de l'unité.
Tâtonnant face à l'inextricable
trébuchant affrontés à l'impossible
sollicités sans cesse par le moins être
par la foi et la fidélité
nous existons dans la stabilité au milieu de tout ce qui se dissipe
nous devenons avec sécurité au milieu de tout ce qui se corrompt.
Héritiers d'un labeur immense

émergeant de la servitude
visités par la liberté
élevés au-dessus de nous-mêmes
à mi-chemin de l'être et du non-être
ouvriers d'un avenir sans fin
inséparables de vous, mon Dieu, nous vous magnifions
en vous est notre béatitude
vous êtes pour notre plénitude.
Quel que soit notre destin
même misérable, même tragique
quand nous serons purement nous-mêmes
à notre place dans le réel
au-delà du faire et du paraître
hors des plaisirs et des souffrances
des désirs et des projets
des soucis et des angoisses
nous partageons la joie d'être
avec l'ensemble des vivants
qui dépassent l'appétit de vivre
ces échos de votre bonheur, Père.
Pour le croire en vérité
malgré tout ce qui le nie
donnez-nous la force de porter
en votre présence
nos misères dans la dignité
notre grandeur malgré nos pauvretés
notre être en devenir dans son autonomie
tout au long de la vie
au cœur des contingences.
Que notre foi dans sa nudité
par son enracinement en nous
l'emporte sur notre cécité.
Que notre parole dans sa vérité par son action sur nous
sur le chemin de l'être affermissent nos pas.

Troisième fascicule

1982 Ohain	La vie spirituelle	408
	Croyant de croyances et croyant de foi	412
	L'Église de demain	419
1982 Cahier évangile et liberté	Prière et mission	425
1983 Chimay	Méditation d'un chrétien	427
	Introduction	428
	Chassé au désert	432
	Le jeune homme riche	435
	Échange : la cruauté du réel	439
	Échange : l'ambiguïté	445
	Échange : la rencontre en profondeur	454
	Jésus et Judas	459
1983 Mazille	La communauté	461
	Salut, vie et existence...	466
	Méditation pour le soir de la vie (patallèle)	468
1984 Brialmont	Méditations d'un chrétien du 20 ème siècle	
	Introduction	471
	Itinéraire	
	- la vie spirituelle	474
	- la rencontre de Jésus	482
	Échange : les questions fondamentales	487
	La Samaritaine	
	- Jésus et son ouverture sur l'universel	494
	- la tentation du passé	497
	Échange	502
	- sens de sa vie et eau jaillissante	510
	Échange	516
1984 Mazille	Préface de Méditations d'un chrétien	
	- échange	521
	- lecture	526
1986 CCU	Devenir ce que Dieu me donne d'être	528
1987 Mirmande	Les communautés de foi	530
	La résurrection	
	- les récits	533
	- les rédacteurs	534
	- les textes	535
	- explication des faits	538
1988 Annecy	Climat des évangiles et projet des évangélistes	
	évolution de la recherche	545
	le cheminement de Jésus	552
	mort et résurrection	558
1989 Cahier évangile et liberté	L'accomplissement spirituel	563
1989 L'Appel de Marcel Légaut		
	appel dans «Le Monde»	567
	lettre du mois d'avril	568
	lettre aux singataires	570
	lettre aux évêques de France	572
1989 Babin	Le sermon sur la montagne	574
1990 Mirmande	La Messe	577
1990 Saint Sever	Naissance et formation des évangiles	578
Non daté	Cahier de l'Adapt 49 Témoignage de ML	586

Sommaire des trois fascicules

Premier fascicule

1947 Les Granges	Méditations manuscrites	1
1947 PU	Ne craignez pas petit troupeau	3
1951 Dialogue-Ouest	De l'université à la terre	5
1951 Le Monde	Hors des sentiers battus	12
1952 JU Lyon	Monsieur Portal	18
1953 lettre de ML à Louis Doucy		28
1953 Lumen Vitae	Vie chrétienne, vie d'union à Marie	29
1957 Cahiers Universitaires	Un témoignage sur la vie de foi	31
1958 Cahiers Universitaires	Le prochain	37
1959 “	“ Les trois ordres de la recherche	42
1963 PU	La foi, fondement de la pauvreté	49
1963 A. Ehrhard	L'Être et l'avoir	53
1963 Haguenau	La foi en Jésus-Christ	55
1963 A. Ehrhard	Rencontre avec Jésus-Christ	62
1963 A. Ehrhard	Se souvenir de Jésus	70
1966 Teilhard de Chardin d'après ML		78
1970 Les Études	La passion de l'Église	82
1971 Les Avents	ML et son message essentiel	89
1971 Réponse à un article sur l'IPAC		94
1972 Chrétiens aujourd'hui	Pour l'avenir de l'Église	
	- les communautés spirituelles	96
	- quels chrétiens, prêtres, évêques	99
	- prière : que chaque jour je me souviennne	102
1972 Liège	Entrevoir l'avenir de l'Église	
	1- texte décrypté	
	- la crise de l'Église	104
	- la prochaine Église	104
	- conditions	106
	- rêve d'anticipation	110
	- texte publié	
	- l'église passe par une crise	112
	- quelle sera la prochaine église	114
	- mutation de l'église et conversion des chrétiens	118
1972 Lumen Vitae	Pour entrevoir l'Église de demain	
	- la crise actuelle	123
	- une église du témoignage	125
	- une église en rayonnement spirituel	127
	- l'évêque et son église	130
	- l'espérance de la foi	136
1972 Lumière et vie	Persévérance dans l'engagement	138
1972 Montpellier	Essai pour entrevoir l'Église de demain	148
1972 Vérité et vie	Comment j'entrevois l'Église de demain	155
1972 Foi et temps	Réflexions au sujet de l'article du Père Mallevez	163
1972 Bulletin de l'Union catholique des scientifiques français		173

Deuxième fascicule

1973 L'Arbresle	Les difficultés de la foi	190
	la foi en soi	195
	le cheminement de la foi	200
	l'Église du futur	210
	l'Eucharistie	215
1973 Enquête de l'Unité chrétienne		218
1974 Brialmont	Vie spirituelle et vocation	221
1974 Vérité et vie	Les chemins de la foi en Jésus	
	- l'accès à la foi des premiers disciples	225
	- l'accès à la foi des disciples de tous les temps	227
1974 ISPC Liège	Prière et vie spirituelle	231
1974 Lille	L'Église de France	243
1974 Rosheim		
	- Les seuils de la vie spirituelle	251
	- La foi en Jésus	262
1975 PU	Vivre pour être	269
1976 Lettre aux directeurs ADDEC	Enseigner	271
1976 Bruxelles	Devenir disciple de Jésus	274
1976 Lumen Vitae	Vie intérieure, chemin de liberté	281
1977 Fribourg	L'intelligence de Jésus	291
1978 Brialmont	Servir dans l'Église aujourd'hui	299
1978 Valence	Servir son Église	303
1978 Hasselt	La recherche d'un croyant	309
1978 Pro mundi vita	L'homme occidental à la recherche de son humanité totale	313
1978 Mazille	La vie spirituelle	323
1979 Mazille		
	- L'accomplissement du monde	327
	- L'Église	328
1979 Mulhouse	L'appropriation	333
1979 Temps et parole	Garder sa foi	336
1979 Thy-le-Château	Présence de l'autre	341
	L'évangile	342
	La prière	343
1980 Mazille	L'amour humain...	351
	Connaître l'évangile	353
	La résurrection	354
	La contemplation	358
	Communication parents-enfants	359
	Engagement politique	360
1980 Mirmande	L'Appropriation	361
1980 Croire aujourd'hui	Refaire le tissu de l'Église	368
1980 Mulhouse	L'Église	374
1981 Mazille	La vie spirituelle	380
1981 Brialmont	Méditation d'une prière	385
	L'approche de l'autre	390
	L'approche de Jésus	394
	Etre chrétien de foi en communauté	401

Troisième fascicule

1982 Ohain	La vie spirituelle	408
	Croyant de croyances et croyant de foi	412
	L'Église de demain	419
1982 Cahier évangile et liberté	Prière et mission	425
1983 Chimay	Méditation d'un chrétien	427
	Introduction	428
	Chassé au désert	432
	Le jeune homme riche	435
	Échange : la cruauté du réel	439
	Échange : l'ambiguïté	445
	Échange : la rencontre en profondeur	454
	Jésus et Judas	459
1983 Mazille	La communauté	461
	Salut, vie et existence...	466
	Méditation pour le soir de la vie (patallèle)	468
1984 Brialmont	Méditations d'un chrétien du 20 ^{ème} siècle	
	Introduction	471
	Itinéraire	
	- la vie spirituelle	474
	- la rencontre de Jésus	482
	Échange : les questions fondamentales	487
	La Samaritaine	
	- Jésus et son ouverture sur l'universel	494
	- la tentation du passé	497
	Échange	502
	- sens de sa vie et eau jaillissante	510
	Échange	516
1984 Mazille	Préface de Méditations d'un chrétien	
	- échange	521
	- lecture	526
1986 CCU	Devenir ce que Dieu me donne d'être	528
1987 Mirmande	Les communautés de foi	530
	La résurrection	
	- les récits	533
	- les rédacteurs	534
	- les textes	535
	- explication des faits	538
1988 Annecy	Climat des évangiles et projet des évangélistes	
	évolution de la recherche	545
	le cheminement de Jésus	552
	mort et résurrection	558
1989 Cahier évangile et liberté	L'accomplissement spirituel	563
1989 L'Appel de Marcel Légaut		
	appel dans «Le Monde»	567
	lettre du mois d'avril	568
	lettre aux singataires	570
	lettre aux évêques de France	572
1989 Babin	Le sermon sur la montagne	574
1990 Mirmande	La Messe	577
1990 Saint Sever	Naissance et formation des évangiles	578
Non daté	Cahier de l'Adapt 49 Témoignage de ML	586

Sommaire des trois fascicules

Premier fascicule

1947 Les Granges	Méditations manuscrites	1
1947 PU	Ne craignez pas petit troupeau	3
1951 Dialogue-Ouest	De l'université à la terre	5
1951 Le Monde	Hors des sentiers battus	12
1952 JU Lyon	Monsieur Portal	18
1953 lettre de ML à Louis Doucy		28
1953 Lumen Vitae	Vie chrétienne, vie d'union à Marie	29
1957 Cahiers Universitaires	Un témoignage sur la vie de foi	31
1958 Cahiers Universitaires	Le prochain	37
1959 “	“ Les trois ordres de la recherche	42
1963 PU	La foi, fondement de la pauvreté	49
1963 A. Ehrhard	L'Etre et l'avoir	53
1963 Haguenau	La foi en Jésus-Christ	55
1963 A. Ehrhard	Rencontre avec Jésus-Christ	62
1963 A. Ehrhard	Se souvenir de Jésus	70
1966 Teilhard de Chardin d'après ML		78
1970 Les Études	La passion de l'Église	82
1971 Les Avents	ML et son message essentiel	89
1971 Réponse à un article sur l'IPAC		94
1972 Chrétiens aujourd'hui	Pour l'avenir de l'Église	
- les communautés spirituelles		96
- quels chrétiens, prêtres, évêques		99
- prière : que chaque jour je me souvienn		102
1972 Liège	Entrevoir l'avenir de l'Église	
1- texte décrypté		
- la crise de l'Église		104
- la prochaine Église		104
- conditions		106
- rêve d'anticipation		110
- texte publié		
- l'église passe par une crise		112
- quelle sera la prochaine église		114
- mutation de l'église et conversion des chrétiens		118
1972 Lumen Vitae	Pour entrevoir l'Église de demain	
- la crise actuelle		123
- une église du témoignage		125
- une église en rayonnement spirituel		127
- l'évêque et son église		130
- l'espérance de la foi		136
1972 Lumière et vie	Persévérance dans l'engagement	138
1972 Montpellier	Essai pour entrevoir l'Église de demain	148
1972 Vérité et vie	Comment j'entrevois l'Église de demain	155
1972 Foi et temps	Réflexions au sujet de l'article du Père Mallevez	163
1972 Bulletin de l'Union catholique des scientifiques français		173

Deuxième fascicule

1973 L'Arbresle	Les difficultés de la foi	190
	la foi en soi	195
	le cheminement de la foi	200
	l'Église du futur	210
	l'Eucharistie	215
1973 Enquête de l'Unité chrétienne		218
1974 Brialmont	Vie spirituelle et vocation	221
1974 Vérité et vie	Les chemins de la foi en Jésus	
	- l'accès à la foi des premiers disciples	225
	- l'accès à la foi des disciples de tous les temps	227
1974 ISPC Liège	Prière et vie spirituelle	231
1974 Lille	L'Église de France	243
1974 Rosheim		
	- Les seuils de la vie spirituelle	251
	- La foi en Jésus	262
1975 PU	Vivre pour être	269
1976 Lettre aux directeurs ADDEC	Enseigner	271
1976 Bruxelles	Devenir disciple de Jésus	274
1976 Lumen Vitae	Vie intérieure, chemin de liberté	281
1977 Fribourg	L'intelligence de Jésus	291
1978 Brialmont	Servir dans l'Église aujourd'hui	299
1978 Valence	Servir son Église	303
1978 Hasselt	La recherche d'un croyant	309
1978 Pro mundi vita	L'homme occidental à la recherche de son humanité totale	313
1978 Mazille	La vie spirituelle	323
1979 Mazille		
	- L'accomplissement du monde	327
	- L'Église	328
1979 Mulhouse	L'appropriation	333
1979 Temps et parole	Garder sa foi	336
1979 Thy-le-Château	Présence de l'autre	341
	L'évangile	342
	La prière	343
1980 Mazille	L'amour humain...	351
	Connaître l'évangile	353
	La résurrection	354
	La contemplation	358
	Communication parents-enfants	359
	Engagement politique	360
1980 Mirmande	L'Appropriation	361
1980 Croire aujourd'hui	Refaire le tissu de l'Église	368
1980 Mulhouse	L'Église	374
1981 Mazille	La vie spirituelle	380
1981 Brialmont	Méditation d'une prière	385
	L'approche de l'autre	390
	L'approche de Jésus	394
	Etre chrétien de foi en communauté	401

Troisième fascicule

1982 Ohain	La vie spirituelle	408
	Croyant de croyances et croyant de foi	412
	L'Église de demain	419
1982 Cahier évangile et liberté	Prière et mission	425
1983 Chimay	Méditation d'un chrétien	427
	Introduction	428
	Chassé au désert	432
	Le jeune homme riche	435
	Échange : la cruauté du réel	439
	Échange : l'ambiguïté	445
	Échange : la rencontre en profondeur	454
	Jésus et Judas	459
1983 Mazille	La communauté	461
	Salut, vie et existence...	466
	Méditation pour le soir de la vie (patallèle)	468
1984 Brialmont	Méditations d'un chrétien du 20 ^{ème} siècle	
	Introduction	471
	Itinéraire- la vie spirituelle	474
	- la rencontre de Jésus	482
	Échange : les questions fondamentales	487
	La Samaritaine	
	- Jésus et son ouverture sur l'universel	494
	- la tentation du passé	497
	Échange	502
	- sens de sa vie et eau jaillissante	510
	Échange	516
1984 Mazille	Préface de Méditations d'un chrétien	
	- échange	521
	- lecture	526
1986 CCU	Devenir ce que Dieu me donne d'être	528
1987 Mirmande	Les communautés de foi	530
	La résurrection	
	- les récits	533
	- les rédacteurs	534
	- les textes	535
	- explication des faits	538
1988 Annecy	Climat des évangiles et projet des évangélistes	
	évolution de la recherche	545
	le cheminement de Jésus	552
	mort et résurrection	558
1989 Cahier évangile et liberté	L'accomplissement spirituel	563
1989 L'Appel de Marcel Légaut		
	appel dans «Le Monde»	567
	lettre du mois d'avril	568
	lettre aux singataires	570
	lettre aux évêques de France	572
1989 Babin	Le sermon sur la montagne	574
1990 Mirmande	La Messe	577
1990 Saint Sever	Naissance et formation des évangiles	578
Non daté	Cahier de l'Adapt 49 Témoignage de ML	586